Mamma Roma Pier Paolo Pasolini, Italie, 1962, 106 mn

Mamma Roma (Anna Magnani), prostituée rangée des voitures qui tient un éventaire de primeurs dans la banlieue romaine (vers l'EUR), ne vit que pour l'amour de sa vie, Ettore (Garofolo), son fils d'une quinzaine d'années. Elle lui paie une moto et lui trouve un travail dans un restaurant. Quand il apprend le triste passé de sa mère, il quitte son boulot et tente de chaparder une radio dans un hôpital avec ses copains. Il se fait prendre et interner, puis, comme il se révolte, assujettir à un lit jusqu'à ce qu'il en meure.

Le film s'ouvre sur une parodie de Cène et se termine par le désespoir de Mamma, sorte de Vierge (!) Marie. Le lit de supplice – qui semble bien inhumain – sur lequel est attaché Ettore a des allures de Croix. Les références chrétiennes omniprésentes en font une agaçante imitation de la Passion, due à un réalisateur communiste plus sensible au *lumpenproletariat* qu'au prolétariat proprement dit.

Moment réussi quand Mamma soliloque dans la nuit pour un public formé de clients potentiels qui font quelques pas avec elle. Lien avec le film précédent (*Accattone*, p. 285), Franco Citti campe ici un maquereau qui la force à reprendre le collier et révèle à Ettore le secret de sa mère.

Le joueur d'échecs Raymond Bernard, France, 1927, 135 mn

Première version, tout aussi réussie que celle due à Jean Dréville, cf. p. 925 pour le résumé. La première partie, un peu gancienne, est consacrée à une insurrection polonaise où s'illustre Vorowski (Pierre Blanchar), par ailleurs redoutable joueur d'échecs. Dissimulé dans la prétendue machine construite par Kempelen (Charles Dullin), il essaie ensuite d'échapper au courroux de l'impératrice.

Clou du film, la mort de Nicolaïeff (Camille Bert), âme damnée de la tsarine, sous les coups des automates, une scène qui inspirera Franju (*L'homme sans visage*, p. 94). L'atelier du *remake* sera bien plus étrange et son Kampelen (Conrad Veidt) plus inquiétant que le touchant Dullin. Avec Pierre Batcheff en officier russe et le drolatique Armand Bernard qui se déguise en femme pour aider Vorowski.

When tomorrow comes *Veillée d'amour*, John Stahl, USA, 1939, 88 mn

Philippe (Charles Boyer), célèbre pianiste français, tombe amoureux d'Helen (Irene Dunne). Mais la romance esquissée par une nuit d'orage s'avère impossible car Philippe a une épouse demi-folle (Barbara O'Neill).

Retrouvailles du couple Dunne/Boyer après *Love affair* (p. 1006). Le scénario, ingrat, est alourdi par une sous-histoire de grève : Helen est serveuse dans une chaîne de grands restaurants. *Remake* de Douglas Sirk : *Les amants de Salzbourg*, 1957, paraît-il inférieur à l'original... ce qui ne motive guère pour le voir !

The devil is a woman *La femme et le pantin*, Joseph von Sternberg, USA, 1935, 80 mn

Adaptation du roman de Pierre Louÿs que Buñuel portera aussi à l'écran dans son ultime film (p. 52) ; c'est aussi le dernier, et le plus réussi plastiquement, des sept Sternberg/Dietrich. Les hommes (Lionel Atwill, Cesar Romero, Edward Everett Horton) ne sont que des pantins venus manger dans la main de la séduisante et inaccessible Concha Perez campée par une inoubliable Marlene.

Comme dans *Agent X 27* (p. 1195) ou *Underworld* (p. 67), ce sont des images de fêtes, serpentins et cotillons avec en prime un petit côté Goya – *L'enterrement de la sardine*. Et aussi tout un réseau de rideaux, de mantilles, de filets et de grilles. La photo, éblouissante, culmine lors de la scène du duel sous la pluie : parapluies et saules pleureurs. Le style Paramount à son apogée.

The shining Stanley Kubrick, USA, 1980, 120 mn

Adaptation superlative d'un roman du spécialiste du conte de fées horrifique, Stephen King. Une histoire de télépathie entre un enfant et un distant employé (Scatman Crothers) réduite par Kubrick à l'état de simple péripétie.

L'enfant Danny, puis son père Jack (Jack Nicholson) et enfin sa mère Wendy (Shelley Duvall) voient des images de mort – deux fillettes égorgées, un flot de sang s'écoulant d'un ascenseur, sans parler de la créature de la fatidique chambre 237. Contagieuse hallucination ? En tout cas la santé mentale de Jack, venu avec les siens garder l'Hôtel Overlook, se dégrade. Il tape des pages entières de ALL WORK AND NO PLAY MAKES JACK A DULL BOY. Puis va faire un tour au restaurant fermé de l'hôtel où l'attend un barman d'outre-tombe (Joe Turkel). Avant d'avoir une longue discussion dans le décor rouge et blanc des toilettes avec Delbert Grady (Philip Stone), un serveur snobinard que Jack reconnaît comme le gardien qui tua jadis femme et fillettes. Ce que l'autre nie : "Le gardien c'est vous, vous avez toujours été le gardien". Avant de parler du jeune Danny, un "naughty boy" qui mérite "a good talking to". Ce que va tenter de faire Jack.

Seul indéniable élément fantastique, il arrive à s'extraire de la remise où l'avait enfermé Wendy : Grady, qui n'est donc pas un pur fantasme, lui a ouvert la porte. La suite, avec ce fou claudiquant qui attaque les portes à la hache et se perd finalement dans le labyrinthe en poursuivant son fils est du meilleur cinéma d'horreur sans parvenir toutefois au sommet atteint par la discussion dans les lavabos.

Kubrick sait magnifier les lieux. Dès l'ouverture, avec la voiture dans la montagne que la caméra suit en hélicoptère sur fond de *Dies irae*. Et les couloirs que le gamin, filmé style Ozu, à hauteur d'enfant, arpente sur son petit tricycle.

Mentionnons aussi le "redrum" entendu par Danny qui l'orthographie REDЯUM et la glaçante lecture qu'en fait sa mère dans le miroir : MURDƎЯ.

Never say never again *Jamais plus jamais*, Irvin Kershner, G^{de}-Bretagne, 1983, 134 mn

Ce film n'appartient pas à la série "officielle" des James Bond : on y chercherait en vain les "M", "Q" ou Moneypenny habituels, ou encore le célèbre générique. Seul Sean Connery, qui avait pourtant juré de ne jamais plus incarner 007 – d'où le titre –, est d'origine. Le scénario reprend vaguement celui de *Thunderball* (p. 619). Les méchants sont remarquables : Max von Sydow en Blofeld et Klaus Maria Brandauer auquel Bond livre – à Monte Carlo – une spectaculaire bataille virtuelle pour la conquête du monde ; sans oublier la vénéneuse brune Fatima (Barbara Carrera) qui éclipse sans peine la blonde de service (Kim Basinger).

Poursuites extravagantes avec saut à cheval (à deux !) des remparts d'une forteresse en bord de mer, final dans un temple assyrien à moitié englouti, tout cela participe à un spectacle aussi réussi que celui d'*Octopussy* (p. 255), le James Bond "officiel" sorti la même année et le meilleur de ceux avec Roger Moore. Un chouia d'humour : Bond aveugle un ennemi en lui jetant à la figure, non pas du vitriol mais sa propre urine et le stylo à roquette fourni par "Q" (Alec McCowen) n'est pas vraiment au point. Débuts du drolatique Rowan Atkinson.

Mr. Arkadin Orson Welles, USA, 1955, 106 mn

Le minable Guy Van Stratten (Robert Arden) et sa compagne Mily (Patricia Medina) recueillent les confidences de Bracco (Grégoire Aslan), un gangster agonisant qui leur révèle un secret explosif réduit à ces deux noms : Arkadin et Sophie. Guy séduit donc la fille (Paola Mori, alors épouse de Welles) du milliardaire Arkadin (le réalisateur affublé de son pire faux nez) ; lequel, pour s'en débarrasser, prétend être amnésique et lui demande d'enquêter sur sa vie avant 1927. C'est ainsi que Guy retrouve au Mexique la fameuse Sophie (Katina Paxinou), autrefois complice d'Arkadin à Varsovie ; celui-ci, ayant décidé d'effacer toute trace de son passé, i.e., les membres de son ancien gang, la tue. Ne survit, à Munich, que le vieux Jacob Zouk (Akim Tamiroff) auquel Guy raconte l'histoire en flash-back avant qu'il ne soit trucidé à son tour. Guy reste l'unique dépositaire du secret qu'Arkadin – qui a aussi éliminé Mily – veut à tout prix cacher à sa fille qui l'attend en Espagne. Parvenu le premier sur place, Guy la convainc de dire par radio à son père, qui arrive aux commandes de son avion privé, qu'elle "sait tout" : l'Ogre se jette dans le vide.

Chef-d'œuvre servi par des images baroques. Les contre-plongées et les focales courtes exagèrent la corpulence de Welles qui raconte deux histoires lors d'un bal costumé inspiré de *L'enterrement de la sardine*. Celle du cimetière aux étranges dates (cf. *L'année des treize lunes*, p. 1127) et celle du scorpion qui pique la grenouille contre toute logique, mais c'est sa nature. Pléïade éblouissante de seconds rôles : Mischa Auer, Peter Van Eyck, Michael Redgrave et Suzanne Flon.

To be or not to be Ernst Lubitsch, USA, 1942, 99 mn

Le couple de comédiens polonais Tura, Josef (Jack Benny) et Maria (Carole Lombard), est impliqué dans une histoire invraisemblable qui amène le mari à jouer des rôles de nazis, tout en soupçonnant sa femme d'infidélité avec un aviateur (Robert Stack) envoyé en mission en Pologne occupée.

Le film est un festival de comique de répétition : le cabotin Tura voit sa tirade de Hamlet systématiquement gâchée par la sortie intempestive d'un spectateur. Une blague sur le Führer promis à la célébrité comme nom de fromage est déclinée trois fois. Un acteur minable (Felix Bressart) débite à trois reprises le : "Quand vous nous piquez..." de Shylock. Cerise sur le gâteau, Tura dans le rôle du redoutable Ehrhardt ne sait que répéter : "So they call me concentration camp Ehrhardt" mais quand, sous une autre identité, il rencontre le véritable Ehrhardt (Sig Ruman, excellent), ce dernier reprend deux fois la phrase ! Un acteur (Tom Dugan) qui est amené à jouer trois fois Hitler ponctue son arrivée d'un hilarant : "Heil myself" puis, dans l'avion qui permet à la troupe de fuir, ordonne aux deux pilotes de sauter, ce qu'en bons Allemands ils font sans parachute.

Tura est remis à sa place par Ehrhardt qui commente son jeu d'un : "Il faisait à Shakespeare ce que nous faisons à la Pologne". Autre phrase mémorable : "It is good to breathe the air of the Gestapo again". Avec Lionel Atwill et Henry Victor.

Notorious *Les enchaînés*, Alfred Hitchcock, USA, 1946, 114 mn

Un des grands Hitchcock, d'après un projet de Selznick revendu à la RKO. Fille d'un traître nazi, Alicia (Ingrid Bergman) n'a pas de mal à infiltrer le réseau dirigé par Alex Sebastian (Claude Rains) à Rio. Sa mission entre en conflit avec l'amour qu'elle éprouve pour son maître-espion Devlin (Cary Grant) ; surtout quand le devoir l'amène à épouser Alex.

Le MacGuffin de l'histoire est le minerai d'uranium que Sebastian conserve à la cave dans des bouteilles de Pommard 1934 : prière de croire que cela suffit au "docteur Anderson" (Reinhold Schünzel) pour fabriquer une arme redoutable ! Dans l'entourage d'Alex, le réfrigérant et expéditif Mathis (Ivan Triesault) et surtout une maman possessive (extraordinaire Leopoldine Konstantin) trop contente d'apprendre que sa bru est une espionne. Mais pour éviter les foudres de Mathis, mère et fils l'empoisonnent lentement. Elle est sauvée *in extremis* par Devlin qui l'emmène en voiture au terme d'une haletante descente d'escaliers que le réalisateur reprendra dans *L'homme qui en savait trop* (p. 8). Alex retourne à sa villa vers un destin résumé par la silhouette de Mathis sur le perron.

C'est aussi l'histoire d'amour de Devlin et Alicia, jalousie et rapports sensuels dans les limites imposées par le Code ; en filigrane, celle bien plus tragique du vieillissant et pathétique Alex pour la jeune femme. Avec Louis Calhern.

L'argent de poche François Truffaut, France, 1976, 101 mn

Tourné à Thiers, un film choral sur l'enfance . Des saynètes charmantes et décousues, vaguement reliées par le personnage de l'instituteur (Jean-François Stévenin). On entend des blagues enfantines qui sinon se perdraient, comme celle, usagée, du curé et de la frangine qui sautent à poil dans l'eau. Pour structurer l'ensemble, le scénario s'attache plus particulièrement au jeune Patrick, sympathique et ridicule. Invité à dîner par la mère d'un copain, il s'en met plein la lampe avant de la remercier pour "ce frugal repas" ; tombé amoureux de cette belle femme, il lui offre des roses et s'entend dire : "Tu remercieras ton papa". En contrepoint, Julien, un gamin un peu voleur qui termine à l'Assistance quand la visite médicale révèle qu'il est le souffre-douleur de sa mère et sa grand-mère.

Au cinéma, les actualités Pathé : Oscar, de père américain et de mère française n'a jamais pu se décider entre les deux langues, alors il siffle ! Puis un docu qui démarque la chanson *Gangsters et documentaires* (1957) de Charles Trénet – dont on entend par ailleurs *Les enfants s'ennuient le dimanche*. Patrick, empoté, ne sait que faire de la fille à ses côtés : c'est son copain qui doit s'en occuper ! Le garçon timide parviendra à embrasser sa première fille un peu plus tard, en "colo".

Lundi matin Otar Iosseliani, France, 2015, 122 mn

Vincent quitte sa maison des Monts du Lyonnais et son travail (à Saint-Fons ?) – où il est soudeur à l'arc sans avoir le droit de fumer ! –, va faire un tour dans le Vieux Lyon où son père lui recommande son ami de jeunesse Enzo qui vit dans un palais vénitien. Et le voici parti pour l'Italie ; Enzo (le réalisateur) n'est qu'un mythomane radin et Vincent préfère boire en compagnie d'un ouvrier du coin qui, au matin regagne son usine de Marghera où il n'est pas plus permis de fumer qu'à Saint-Fons. Après une longue absence, Vincent revient chez lui et rentre dans le moule. Son fils qui vole en deltaplane arrivera-t-il à se libérer ?

En arrière-plan, le monde un peu répétitif de Iosseliani où l'on chante en vidant des bouteilles, où l'on tire au pistolet en se guidant avec un miroir. Avec les récurrents : Narda Blanchet l'excentrique mère de Vincent, Emmanuel de Chauvigny en dame-pipi travelo sans oublier Yannick Carpentier qui promène son physique de dépendeur d'andouilles façon Jacques Tati. Les images de l'usine renvoient au court-métrage *La fonte* (p. 557).

Cimetières dans la falaise Jean Rouch, France, 1951, 18 mn

Un village aux toits pointus caractéristiques du pays dogon. Nous suivons le rituel des funérailles d'un noyé. Le cadavre est promené puis enveloppé dans des couvertures, hissé et enfin muré dans une anfractuosité de la falaise.

Les maîtres fous Jean Rouch, France, 1955, 28 mn

Accra en Gold Coast (Ghana). Des membres de la secte des Haoukas se réunissent pour un étrange rituel. Dansant et bavant, ils se disent possédés par des puissants, un général par exemple : un temps pour tenir le rôle des acteurs du pouvoir colonial ; et s'en libérer. Moment important, l'égorgement d'un chien, nourriture interdite et donc prisée dans la cérémonie. Le lendemain, les participants ont retrouvé leur aspect ordinaire ; mais la séance a eu des conséquences positives puisque l'un d'eux qui se disait impuissant a récupéré ses moyens.

America, America Elia Kazan, USA, 1956, 168 mn

L'odyssée de Stavros Topozoglou (Stathis Giallelis), oncle du réalisateur qui, parti des montagnes de l'Anatolie, arrivera finalement aux États-Unis.

Il échappe à un pogrom dans lequel son ami arménien Vartan (Frank Wolff) trouve la mort. Son pusillanime père, un Grec qui lèche les bottes des Turcs tout en disant : "My honour is safe inside me", décide de l'envoyer à Istanbul chez un cousin avec tout l'argent de la famille sous forme de tapis, pièces d'or, etc. Sur le chemin il est victime d'un escroc turc (Lou Antonio) qui, en répétant : "Tout ce que j'ai est à toi, tout ce qui est à toi est à moi", le dépouille du trésor familial. Arrivé dans la capitale, il devient portefaix (hamal) sur le port, avec une seule idée : "America, America" pour laquelle il tente de rassembler 110 livres, prix du voyage. Quand son argent durement gagné est volé par une prostituée, il vire au terrorisme en compagnie de son collègue Garabet (John Marley) et, abattu par la Police, s'échappe d'une charrette de mourants qu'on va jeter à la mer.

Revenu d'entre les morts, il entame une seconde carrière : le cousin le présente comme beau parti à un marchand de tapis – un peu incestueux, on pense à *The visitors*, p. 1054 – désespéré de ne pouvoir marier ses filles. Il finit par avouer à sa fiancée (Linda Marsh) qu'il veut seulement les 110 livres du passage. À cette jeune femme au destin ingrat succède une femme mûre (Katharine Balfour) mal mariée à un importateur de tapis ; tout aussi poignante, elle devient la maîtresse du jeune homme sur le navire. Ce qui manque de lui être fatal car le cocu veut le faire renvoyer en Turquie. Il entrera en usurpant l'identité de Hohaness, un jeune homme atteint d'une tuberculose avancée qui s'est jeté à l'eau. Sous le nom de Joe Harness, il commence sa vie américaine comme cireur de souliers.

"People waiting" : touchante image de la famille laissée dans son village d'Anatolie où les Turcs passent à cheval comme des Cosaques. La voix off dit qu'il fit venir tous ses proches l'un après l'autre, sauf le vieil homme mort sur sa terre natale.

Avec son magnifique noir et blanc dû à Haskell Wexler, ses personnages en gros plans et une splendide exploitation de la profondeur de champ, c'est un film dont les divines longueurs finissent par emporter l'adhésion émue du spectateur.

Leave her to heaven *Péché mortel*, John Stahl, USA, 1945, 110 mn

Ce chef-d'œuvre tardif de John Stahl est baigné par un éclairage chaud donnant dans les ocres. Et dominé par la composition de Gene Tierney dans le rôle d'Ellen Berent, belle, belle et folle à la fois. Possessivement amoureuse de son père, elle avait détourné son amour au détriment du reste de la famille ; nous la voyons à cheval, serrant contre elle les cendres du paternel décédé qu'elle disperse dans les collines du Nouveau-Mexique. Quand elle s'éprend de l'écrivain Richard Harland (Cornel Wilde), elle ne peut que faire le vide autour de lui, laissant se noyer son jeune frère paraplégique. De même, afin que personne ne s'interpose entre elle et son époux, elle fait une chute volontaire dans un escalier, tuant ainsi l'enfant qu'elle portait. La découverte de la dédicace du dernier roman de Richard à "The girl with the hoe" – sa sœur adoptive Ruth (Jeanne Crain) – provoque une terrible crise de jalousie qui l'amène à vider son sac devant son époux qui veut alors divorcer. Dans un dernier complot machiavélique, Ellen se suicide en laissant des preuves fabriquées et une lettre incriminant Ruth. Le procureur (Vincent Price), un ancien fiancé de la défunte, s'acharne alors contre la présumée coupable avec une obstination d'inquisiteur, poussant Richard à dire la vérité sur Ellen. N'ayant pas dénoncé un crime, il est condamné à la prison... *Happy end* deux ans plus tard. Le titre original est une citation d'*Hamlet*.

Excellent film autour d'un cas de folie très plausible que la superlative beauté de l'actrice principale rend encore plus terrifiant.

The killing *L'ultime razzia*, Stanley Kubrick, USA, 1956, 84 mn

Dirigé par le repris de justice Clay (Sterling Hayden) et financé par Unger (Jay C. Flippen), un gang s'apprête à dévaliser un hippodrome. Il s'agit de créer une confusion maximum en abattant un cheval en pleine course et en organisant une bagarre près des bureaux. Les complices sont un flic (Ted de Corsia), un barman (Joe Sawyer) et le caissier Peatty (Elisha Cook). Tout fonctionnerait pour le mieux – ou à peu près car le tueur de chevaux (Timothy Carey) est abattu – si le mal marié Peatty ne s'était vanté du hold-up à venir devant sa femme (Mary Windsor), laquelle n'avait pas manqué de prévenir son amant (Vince Edwards). Résultat, une fusillade dont réchappe Peatty qui trouve la force d'aller régler son compte à la traîtresse : "A bad joke without a punch line", dit-elle en expirant. Et retour à la case prison pour Clay : quand il prend l'avion pour Boston, sa valise qui s'ouvre sur le tarmac laisse échapper des billets que le vent disperse.

Le réalisateur impose son style fulgurant dès la séquence d'ouverture à l'hippodrome. S'ensuit une magistrale série de flash-back sans un temps mort, commentés par une voix off. C'est tellement bien filmé qu'on s'intéresse plus au cadrages et aux mouvements de caméra qu'à l'histoire proprement dite.

Cleopatra Joseph Mankiewicz, USA, 1963, 252 mn

Le film débute avec les amours de Cléopâtre (Elizabeth Taylor, vulgaire comme toujours) et César (Rex Harrison un peu compassé). Seul moment réussi, celui où Cléopâtre visionne à distance l'assassinat ourdi par Brutus grâce à un sortilège dû à sa grande prétresse (Pamela Brown). Tout ça ne ne vaut pas le *César et Cléopâtre* (p. 1082) de Gabriel Pascal.

La seconde partie est centrée sur le couple tragique formé par la Reine et Antoine (Richard Burton, peu inspiré). Heureusement, Roddy McDowall crève l'écran : il incarne un Octave machiavélique et calculateur comme le sera plus tard Ieyasu Tokugawa. Les seconds rôles sont excellents, mentionnons Hume Cronyn en Sosigène, Martin Landau et Andrew Kier dans les rôles symétriques de Rufio et Agrippa.

Le clinquant hollywoodien se surpasse dans les décors qui, se voulant réalistes, ne sont même pas baroques. Et que dire de l'entrée de Cléopâtre à Rome ? Sinon qu'elle fait penser à une revue du Lido avec son grand escalier.

Comme il arrive souvent, l'histoire de la réalisation est plus intéressante que le résultat. Je ne retiendrai que la construction de dispendieux décors aux studios de Pinewood en Angleterre : après un début de tournage catastrophique – la star faillit mourir d'une pneumonie et Mamoulian jeta l'éponge –, la Fox s'avisa que le climat n'était pas tout à fait adapté à la reconstitution de l'Égypte ancienne !

The big heat *Règlement de comptes*, Fritz Lang, USA, 1953, 90 mn

Duncan, policier corrompu, s'est suicidé en laissant une lettre compromettante que sa veuve (Jeanette Nolan) a mise à l'abri dans un coffre. Elle compte ainsi toucher une substantielle rente de la part du sinistre Lagana (Alexander Scourby) qui règne sur la ville. Chargé du suicide de Duncan, le policier Bannion (Glenn Ford) est prié de s'intéresser à autre chose et, comme il n'obtempère pas, sa voiture explose tuant son épouse (Jocelyn Brando). Quand il réclame une enquête sérieuse, il est expulsé de la Police par son supérieur hiérarchique Higgins (Howard Wendell), une créature de Lagana. Il continue cependant ses recherches qui l'amènent à s'opposer à Vince (Lee Marvin), le bras droit très brutal de Lagana. Il s'attire ainsi la sympathie – et même un peu plus – de Debby (Gloria Grahame), la maîtresse de Vince ; lequel, se sentant trahi, lance le contenu d'une cafetière bouillante sur Debby. Défigurée, menacée de mort et se sentant indigne de Bannion, elle se rend chez la veuve Nolan qu'elle assassine froidement. Elle meurt peu de temps après abattue par Vince mais son geste provoquera la diffusion de la fameuse lettre et la fin de l'empire Lagana.

Ce film très réussi de la période américaine de Lang est servi par le splendide noir et blanc de Charles Lang. Petits rôles pour Edith Evanson et Dan Seymour.

The General John Boorman, Grande-Bretagne, 1998, 119 mn

Le gangster Martin Cahill (Brendan Gleeson) défraya la chronique en dévalisant le joaillier O'Connor et la National Gallery de Dublin où il s'empara, entre autres, d'un Vermeer. Mais, ayant fricoté avec les Unionistes, il finit abattu par l'IRA.

Doué d'un certain charisme et d'un culot qui force l'admiration, ce chevalier des quartiers pauvres est par ailleurs un bigame que deux sœurs se partagent et qui n'a pas son pareil pour rouler les flics (Jon Voight) dans la farine, notamment quand il sème leur voiture qui le pistait dans les collines ; ils en sont réduits à se venger en tuant ses pigeons ! Soutien indéfectible de ses lieutenants (Adrian Dunbar, Sean McGinley), même quand l'un d'eux s'avère être pédophile, il peut se montrer cruel et crucifier un supposé traître sur une table de billard.

Lord Jim Richard Brooks, USA, 1965, 154 mn

"He was one of us" commente Marlow (Jack Hawkins). Jim (Peter O'Toole) était en effet le parfait officier de marine jusqu'au jour où, suite à un accident, il se retrouva à bord du PATNA, un rafiot hors d'âge transportant sa cargaison vers La Mecque. Une terrible tempête, une plaque qui menace de céder sous la pression des éléments et voilà Jim tenaillé entre la terreur et le devoir : sautera, sautera pas dans le canot où l'attend le reste de l'équipage ? Sautera ! Pour débarquer à Singapour où l'attend le PATNA miraculeusement rescapé. Profondément meurtri par sa lâcheté, Jim insiste pour être jugé ; il devient alors un paria.

Une seconde chance lui est donnée quand le commerçant Stein (Paul Lukas) lui offre une mission très dangereuse : livrer des armes à un de ses amis à Patusan, un comptoir tombé sous la coupe d'un tyranneau, surnommé le Général (Eli Wallach, excellent). Jim accepte car il n'est plus question pour lui de "sauter". Une fois le Général éliminé, tout semble s'arranger pour "Tuan Jim" ; mais un groupe de bandits emmenés par le gentleman de fortune Brown (James Mason, éblouissant) tente de s'emparer des trésors de Patusan. Rapidement acculé, Brown négocie son départ avec Jim, lequel accepte ses conditions alors qu'il ne s'agit que d'un piège qui coûtera la vie à son ami, le fils du chef de village Dura-Min (Tatsuo Saitō de *Jours de Jeunesse*, p. 1171 !). Désireux d'expier cette faute, Jim se livre à la vindicte de Dura-Min. Il meurt victime de cet orgueil démesuré qui lui faisait placer son rachat personnel au-dessus de toute autre considération.

Handicapé par la trop longue séquence du combat contre le Général, le film n'en est pas moins superbe au début, notamment la séquence du PATNA, et à la fin, dominée par un Brown machiavélique qui a compris la faiblesse profonde de Jim. Excellentes compositions de Curd Jürgens en épave alcoolique et d'Akim Tamiroff en Schomberg – personnage maléfique qui sévit dans un autre roman de Conrad, *Victory*, porté à l'écran par Maurice Tourneur en 1919 (p. 1295).

Under Capricorn *Les amants du Capricorne*, Alfred Hitchcock, G^{de}-Bretagne, 1949, 112 mn

Sydney, 1831. Sam Flusky (Joseph Cotten, rugueux) est un ancien bagnard marié à une aristocrate, Henrietta (Ingrid Bergman) : il a en fait payé pour le crime qu'elle avait commis en abattant, en légitime défense, son propre frère qui s'opposait à la mésalliance. Ce parvenu est sujet à un certain ostracisme : les épouses se font porter pâles aux dîners qu'il donne. Devenue alcoolique, la solitaire Henrietta retrouve le moral grâce au séduisant Charles Adare (Michael Wilding) qui l'impose même au bal donné par son cousin gouverneur (Cecil Parker). Un Flusky mal dégrossi vient y faire du scandale, sa jalousie ayant été excitée par Milly (Margaret Leighton), la sinistre majordome du couple largement responsable par ailleurs de l'alcoolisme de Henrietta qu'elle terrorise en disposant des têtes momifiées dans sa chambre. Plus tard dans la soirée, le coup de feu qui blesse accidentellement Adare donne prétexte au gouverneur pour vouloir pendre Flusky comme récidiviste. Henrietta révèle alors son crime ancien, s'exposant ainsi à la corde ; Sam refuse de confirmer ses dires et risque *a minima* de retourner au bagne. Ce couple admirable est tiré d'affaire par Adare qui confirme la thèse de l'accident et s'efface malgré l'amour qu'il éprouve pour Henrietta.

Situé dans une Australie de studio, le film est bien plus réussi que l'autre Hitchcock en costumes, *Jamaica Inn* (p. 1064). C'est un jeu de sacrifices mutuels où tout le monde, mari, femme et amant potentiel, rivalise de générosité. Reprise partielle de la technique de plans-séquences utilisée dans *Rope* (p. 618).

Only angels have wings *Seuls les anges ont des ailes*, Howard Hawks, USA, 1939, 121 mn

Bonnie (Jean Arthur) fait escale dans la fictive Barranca où opère une aéropostale dirigée par le débonnaire Dutchy (Sig Ruman) et son associé Geoff (Cary Grant) dont elle tombe amoureuse ; mais il semble souhaiter son départ.

Météo ingrate au dessus des Andes avec la mort à l'affût. Le vieillissant "Kid" Dabb (Thomas Mitchell) triche pour pouvoir voler : il connaît par cœur les lettres du test optique et met le hasard de son côté grâce à une monnaie à deux revers. Venu en compagnie de sa jeune épouse (Rita Hayworth), un ancien amour de Geoff, le nouveau pilote MacPherson, alias Kilgallen (Richard Barthelmess) traîne la réputation d'un lâche ayant abandonné l'avion et le frère de ce Kid amené à faire équipe avec lui suite à une blessure de Geoff : c'est dire si le voyage s'annonce mal. Quand une volée d'oiseaux endommage l'appareil, MacPherson ramène au péril de sa vie le Kid mortellement blessé. Dans le mouchoir où s'étalent ses maigres biens, Geoff récupère la monnaie truquée avec laquelle il joue à pile ou face le départ éventuel de Bonnie qui ne peut que saisir le message quand elle examine la pièce. Magnifique et émouvant.

The red house *La maison rouge*, Delmer Daves, USA, 1947, 100 mn

Pete Morgan (Edward G. Robinson) vit avec sa sœur Ellen (Judith Anderson) et Meg (Allene Roberts) qu'ils ont adoptée. Le jeune Nath, par ailleurs fiancé à la belle Tibby (Julie London), vient y faire de petits travaux. Mais interdiction pour lui de passer par les bois : Pete qui ne tolère pas les curieux, paie d'ailleurs une petite frappe, Teller (Rory Calhoun), pour les dissuader. Ce voyou s'en prend à Nath, puis à Meg, enfin à Ellen qu'il tue à la carabine avant d'être arrêté par la Police en compagnie de la volage Tibby. Simultanément, la santé mentale de Pete se dégrade : il se met à appeler sa fille adoptive "Jeannie" et finit par avouer qu'au fond des bois se cache une bâtisse en ruines où habitait jadis cette Jeannie, mère de Meg, qu'il tua par accident et dans la foulée son époux. Finalement Pete meurt dans la fatidique maison rouge à laquelle Nath mettra le feu. *Happy end* entre le jeune homme et Meg.

Judith Anderson, la maison maudite décor d'un crime de jalousie dont réchappe un enfant : tout cela évoque *Pursued* (p. 521), sorti en même temps. Sinon que ce n'est pas un western mais un (excellent) film noir situé à la campagne.

A wedding *Un mariage*, Robert Altman, USA, 1978, 120 mn

Grande réussite, dans le style de *Nashville* (p. 233). Avec des dialogues pointillistes, Altman y brasse une foultitude de personnages à l'occasion d'un luxueux mariage. Il est difficile de tous les identifier et on s'y perd un peu comme parfois dans le dressing tapissé de miroirs.

Le marié est le fils de Luigi Corelli (Vittorio Gassman), un serveur napolitain épousé par amour par la richissime Regina (Nina van Pallandt). Une mésalliance qu'il a dû payer en faisant profil bas : son implacable belle-mère (Lillian Gish dans un rôle de cadavre) lui a interdit tout contact avec sa famille. Quand son frère Dino (Gigi Proietti) déboule, il commence par l'insulter, puis se calme, apprenant que la vieille est morte. Les frères quittent finalement cet univers peu hospitalier qui dissimule le décès de la matriarche pour ne pas troubler la fête.

Passons sur les sœurs de Regina et venons-en à la famille de la mariée. Ces parvenus sont horrifiés d'apprendre que la sœur aînée (Mia Farrow) de l'épouse est enceinte du futur mari... conseil de famille, oui il a bien couché avec elle, mais il n'est qu'un numéro sur une très longue liste. La mère de la future, Tulip (Carol Burnett), se laisse un temps séduire par le beau-frère de Regina puis se ravise en voyant comme un avertissement de Dieu dans la fausse nouvelle d'un accident de voiture où les mariés auraient péri.

On mentionnera aussi l'évêque gâteux joué par le réalisateur John Cromwell, et l'organisatrice des cérémonies (Geraldine Chaplin). Deux énigmatiques caryatides noires regardent les participants s'éloigner.

The deer hunter *Voyage au bout de l'Enfer*, Michael Cimino, USA, 1978, 184 mn

Le premier des deux grands films de Cimino. Dans une Amérique ouvrière profondément conservatrice, aux confins de la Pennsylvanie, de l'Ohio et de la Virginie Occidentale, une bande de jeunes gens aux patronymes slaves. Le mariage du début est d'ailleurs célébré dans une église orthodoxe : Steven (John Savage) épouse une jeune femme qu'il n'a jamais touchée. Mais son ami Stan s'en est bien occupé puisqu'elle est enceinte de ses œuvres. Nous sommes en 1967 et Steven part pour le Vietnam en compagnie de Michael (Robert De Niro) et Nick (Christopher Walken) : les portraits géants des trois défenseurs de l'Amérique ornent la salle de bal. Avant leur départ, sortie de chasse dans les montagnes – en fait celles du lointain état de Washington – où Michael abat un cerf. Une seconde scène de chasse, après le retour de Michael, le verra hésiter devant sa proie et laisser partir l'animal, comme si un ressort s'était brisé en lui.

Arrivés sur place, les trois copains sont capturés par les sales Viets qui les torturent en leur imposant un terrifiant jeu de roulette russe. En réclamant de pimenter le jeu avec trois balles dans le barillet, Michael arrive à dégommer ses geôliers. Lorsque le trio est récupéré par un hélicoptère, une chute dans la rivière fait de Steven un handicapé moteur. Nick disparaît dans la nature et Michael rentre seul au pays où il retrouve Linda (Meryl Streep), la copine de Nick dont il était lui aussi amoureux. Une visite à Steven sur son fauteuil roulant lui apprend que Nick est sans doute toujours vivant : sinon qui pourrait envoyer du Vietnam tant d'argent à l'invalide ?

Michael revient à Saïgon au moment de l'effondrement du Sud. Dans une ville en débandade, un Français (Pierre Segui) l'aide a retrouver Nick, désormais champion de roulette russe à moitié sonné. Mais c'est pour le voir mourir sous ses yeux, tué par sa propre balle. Retour en Pennsylvanie et enterrement de Nick : la petite bande attablée à boire le café, se met à fredonner "God bless America".

Les protagonistes n'ont pas le moindre doute quant à la justesse de cette guerre. Pas davantage le scénario unilatéral et chauvin qui nous montre des atrocités dues aux seuls Viets, dont l'utilisation de la roulette russe, un supplice hautement improbable. Tout comme l'idée qu'on puisse, à l'instar de *Tzameti* (p. 967), gagner confortablement sa vie au moyen de cette activité. Mais qu'importe : le film, magnifique, est une plongée dans une Amérique profonde, trumpiste *ante litteram*. Se dégage le personnage de Stan (John Cazale, alors dans la phase terminale de son cancer du poumon), un des copains resté au pays qui, quand il ne baise pas tout ce qui porte jupon, joue avec un .38 chargé dont il menace ses amis. Michael lui flanque la frousse de sa vie en lui infligeant un coup de "roulette" avec sa propre arme chargée d'une seule balle. Avec Shirley Stoler qui sort de ses rôles de monstre féminin (*The honeymoon killers* et *Pasqualino*, pp. 1354, 181) pour incarner la mère de Steven.

The sea wolf *Le vaisseau fantôme*, Michael Curtiz, USA, 1941, 100 mn

"Better to reign in Hell than serve in Heaven" : tiré de *Paradise lost*, c'est la devise de "Wolf" Larsen (superlatif Edward G. Robinson), capitaine du bateau GHOST qui écume les mers en quête d'un ennemi mortel qui n'est autre que son frère. Son équipage est une galerie de parias dont se détache le cuisinier vicieux et délateur (Barry Fitzgerald) livré par Larsen à la vindicte de ses camarades qui le jettent à l'eau : ramené à bord après s'être fait un peu manger par un requin, il ne vit plus que pour se venger du capitaine. Mentionnons le médecin alcoolique "Louie" Preston (Gene Lockhart) que Wolf se plaît à humilier : il finit par se jeter sur le pont du haut des gréements. Les personnages positifs sont en comparaison presque fades : Leach (John Garfield) qui s'est engagé sur le GHOST pour échapper à la Police ainsi que l'écrivain van Weyden (Alexander Knox) arrivé par accident sur le bateau en même temps que la jeune Ruth (Ida Lupino) évadée de prison. Final extraordinaire avec, dans le navire en train de sombrer, un Larsen désormais aveugle à côté du cadavre de van Weyden qu'il a tué en tirant au jugé. Les deux jeunes gens auront une seconde chance.

Cette extraordinaire adaptation de Jack London nous fait rêver à ce que Curtiz aurait pu faire du *Maître de Ballantrae* (p. 1248).

Light on the piazza *Lumière sur la piazza*, Guy Green, USA, 1962, 101 mn

Clara (Yvette Mimieux), fille de la richissime Meg Johnson (Olivia de Havilland), est jolie, fraîche et espiègle. Elle est aussi débile légère ; ce qui se devine quand elle tire sans vraie raison un signal d'alarme ou demande un petit frère à sa maman, mais passe inaperçu dans un monde où l'on ne parle que de la dernière star à la mode. Embarras de Meg quand le jeune italien Fabrizio (George Hamilton) se met à la courtiser et veut l'épouser. Le père de Clara (Barry Sullivan) pousse au mariage alors que Meg craint que celui de Fabrizio (Rossano Brazzi) ne découvre le pot aux roses... *Happy end* dans une Florence très touristique.

House of Dracula *La maison de Dracula*, Earle C. Kenton, USA, 1945, 64 mn

Dracula (John Carradine) et le loup-garou (Lon Chaney Jr.) font analyser leur sang dans le but de guérir de leurs sales manies. Seul le second réussira et partira avec la secrétaire du docteur Edlemann (Onslow Stevens), lequel se transforme lui-même en vampire suite à la tranfusion du sang de Dracula. La créature de Frankenstein se réveille finalement pour détruire le laboratoire. Avec Lionel Atwill, Skelton Knaggs et les sempiternels villageois armés de torches.

Les monstres Universal sont fatigués : après cet ultime opus dans la lignée de *House of Frankenstein* (p. 1210), place à la parodie (p. 943).

Osseni marafon *Marathon d'automne*, Georgy Danielia, URSS, 1979, 89 mn

Andreï Pavlovitch (Oleg Bassilachvili), traducteur à Leningrad, est partagé entre son épouse Nina et sa maîtresse Alla, ce qui le pousse à de pitoyables jongleries. Quand sa maîtresse téléphone à la maison, il prétend avoir affaire à un collègue, mais Nina n'est guère dupe. Alla lui offre d'ailleurs une veste qu'elle voudrait lui voir porter : nouveau mensonge d'Andreï qui l'aurait trouvée dans la rue. L'épouse réagit en la jetant par la fenêtre après en avoir arraché les manches.

Ce velléitaire est par ailleurs un ami sincère et dévoué de sa collègue Varvara, tellement peu douée qu'elle risque de se faire renvoyer : il faut dire que des phrases du genre "La chèvre criait d'une voix inhumaine" sont malvenues. Pour l'aider, il passe une nuit à reprendre une de ses traductions, puis est bloqué par la levée du pont-bascule sur la Neva, prétexte cousu de fil blanc des époux adultères, d'où l'incrédulité de Nina et Alla. Il apprend plus tard que la prétendue traduction de Varvara est d'une qualité telle que celle de l'auteur américain dont devait s'occuper Andreï lui échoit.

Son pittoresque voisin Vassili (Evgueni Leonov) – qui a récupéré la fameuse veste – l'invite à une cueillette de champignons qui se termine en saoulerie. Andreï, qui doit récupérer un collègue danois au poste, arrive trop tard à l'aéroport où s'embarque sa fille pour une lointaine station située dans l'Île Jokhov de l'Océan Arctique. Nina ne lui pardonne pas cette "trahison" et décide de le quitter. Aubaine pour Andreï qui téléphone de suite à Alla : ils vont enfin pouvoir "régulariser". Mais Nina revient à ce moment-là et Andreï renoue avec ses petites menteries en prétendant préparer une réunion de travail.

Cette "comédie triste" centrée sur des personnages incapables de changer est une œuvre attachante et discrètement bouleversante.

A star is born *Une étoile est née*, George Cukor, USA, 1954, 176 mn

Remake du film de Wellman (résumé p. 973) supérieur à l'original. Le film vaut d'abord pour ses numéros musicaux très réussis, notamment la séquence "Born in a trunk". Et aussi pour sa description du petit monde de Hollywood, par exemple la séance de maquillage dont Vicky ressort déguisée en pièce montée.

Les seconds rôles sont excellents, Tommy Noonan, Charles Bickford et surtout Jack Carson en homme à tout faire du studio chargé d'effacer les frasques du célèbre Maine et qui lui donne le coup de pied de l'âne quand il n'est plus qu'un *has been*. James Mason est bouleversant dans le rôle de Norman Maine, star alcoolique qui perd pied. Mais c'est Judy Garland en Vicky Lester, qui nous touche le plus : dans son regard passe toute la douleur du monde. Et on ne peut s'empêcher de penser que dans la vraie vie, c'était elle l'alcoolique sur la pente descendante ; Mason lut le discours sur sa tombe en 1969.

Les bas-fonds Jean Renoir, France, 1936, 93 mn

Inférieure à celle de Kurosawa (p. 727), cette adaptation de Gorki pèche par sa désinvolture : où sommes-nous donc ? Cette production Albatros, studio russe blanc surtout actif au temps du muet, semble avoir souffert d'un conflit entre les tenants d'une atmosphère russe – qui s'exprime dans les prénoms, les uniformes et l'utilisation du rouble – et ceux d'une francisation – les bords de Seine à Épinay : le scénario semble coincé dans cet entre-deux.

Moins réussi que *Le crime de monsieur Lange* (p. 757), le film mérite cependant d'être vu à cause de sa brillante distribution : Suzy Prim, Vladimir Sokoloff, Junie Astor, Jany Holt, René Génin, Maurice Baquet, André Gabriello et Robert Le Vigan. Sans oublier Jean Gabin et Louis Jouvet dans leur unique (et réjouissante) collaboration à l'écran. Le dénouement s'inspire des *Temps modernes* (p. 651) : le couple Gabin/Astor part sur la route.

North by Northwest *La mort aux trousses*, Alfred Hitchcock, USA, 1959, 136 mn

Musique de Bernard Hermann, déjà entendue dans *On dangerous grounds* (p. 208), et générique de Saul Bass ; un gros homme tente de prendre un bus qui part sous son nez... on est bien chez Hitchcock.

Le film est une succession de morceaux de bravoure : mentionnons la maison de Long Island où revient Thornhill (Cary Grant) en compagnie de sa mère (pittoresque Jessie Royce Landis) et où tout donne tort au héros. Procédé déjà utilisé dans le parodique *My favorite brunette* (p. 159) ou encore dans *Cry danger* (p. 136). Ou la vertigineuse poursuite au milieu des présidents du mont Rushmore, entre Theodore Roosevelt et Abraham Lincoln. Sans parler de cette scène de vente aux enchères durant laquelle Thornhill se rend tellement insupportable que la Police vient pour l'arrêter, privant ainsi les tueurs de leur proie. Mais le passage le plus connu – et aussi le plus gratuit – est cette attaque au milieu des champs par un biplan muni de mitrailleuses.

Le complot repose sur un MacGuffin, les microfilms contenus dans une statuette que le suave Vandamm (James Mason) doit emporter à l'étranger. Et une infiltration, la belle Eve Kendall (Eva Marie Saint) étant l'agent posté par "le Professeur" (Leo G. Carroll) auprès de Vandamm. Mais, contrairement à *Notorious* (p. 1282), Cary Grant n'y comprend rien ou presque. Apparition récurrente d'un pistolet chargé à blanc : Eve l'utilise pour "abattre" Thornhill – gaffe de tournage, un gamin figurant se bouche les oreilles *avant* le coup de feu. Puis dans la magnifique villa de Vandamm – inspirée de la maison sur la cascade de Frank Lloyd Wright – Leonard (Martin Landau) tire sur son patron pour démonter le stratagème ; avant que Thornhill ne soit immobilisé par la menace de l'arme factice.

Dernier plan, aux implications coquines, du train pénétrant dans un tunnel.

Village of the damned Wolf Rilla, Grande-Bretagne, 1960, 77 mn

Dans un rayon de quelques kilomètres autour de Midwich, tout être vivant est soudainement frappé de léthargie. Le phénomène cesse et voici que toutes les femmes du village en état de procréer sont enceintes, même les vierges. Leurs enfants, sept garçons et cinq filles tous d'une intelligence stupéfiante, sont dotés de pouvoirs effrayants : communiquant par télépathie, ils peuvent prendre le contrôle des humains qui les menacent et les amener à s'auto-détruire. C'est ainsi qu'ils poussent un automobiliste qui avait renversé l'une des leurs à jeter sa voiture contre un mur ; quand le frère (Thomas Heathcote) du "suicidé" vient se venger armé d'un fusil, ils l'amènent à retourner l'arme contre lui. Gordon Zellaby (George Sanders), "père" de David (Martin Stephens), est chargé de leur éducation. Après avoir confié son épouse (Barbara Shelley) à son beau-frère (Michael Gwynn), il rejoint la salle de classe avec une bombe dans son cartable. Pour que les enfants ne devinent pas son plan, il fait écran à leur perception télépathique en focalisant sa pensée sur l'image d'un mur de brique.

Film de science-fiction très réussi aux effets spéciaux très sobres – principalement les yeux des enfants qui s'allument lorsqu'ils utilisent leurs pouvoirs. Ces "coucous de Midwich" (titre du roman de John Wyndham) n'éprouvent aucune émotion, c'est ce qui fait leur force selon David. *Children of the damned* (p. 1053) reprend le thème en les dotant au contraire de sentiments : ils deviennent alors les pathétiques et fragiles victimes de la bêtise humaine.

Ride lonesome *La chevauchée de la vengeance*, Bud Boetticher, USA, 1959, 73 mn

Ben Brigade (Randolph Scott) est un étrange chasseur de primes. Ayant capturé Billy John (dans le décor des Alabama Hills) et se sachant poursuivi, il prend son temps pour ramener le tueur à Santa Cruz où il devrait être pendu. Il voyage avec une belle veuve (Karen Steele) et deux voyous (dont le débutant James Coburn) qui n'attendent qu'une occasion pour lui chiper son butin puisque l'amnistie – un mot que les deux parias écorchent – est promise à qui livrera Billy. Brigade veut en réalité être rattrapé par Frank (Lee Van Cleef), le frère du criminel qui jadis pendit son épouse dans une sinistre clairière où trône un *hang tree*. Celui-là même auquel Brigade accroche Billy ; quand Frank voit son frère en train de gigoter au bout d'une corde, il tente de le sauver et se fait abattre. Billy John devenu inutile, Brigade le détache et le confie à ses compagnons. Il leur abandonne aussi la belle veuve – un peu déçue – et reste bien seul à côté du cadavre de Frank devant le sinistre arbre qu'il a incendié et regarde brûler.

Le plus beau – avec *Comanche station, p. 1357* – des Boetticher/Scott. Le héros prisonnier d'une souffrance qui le rend indifférent au monde depuis la mort de sa femme rappelle celui de *Decision at Sundown* (p. 890).

Victory Maurice Tourneur, USA, 1919, 59 mn

Axel Heyst (Jack Holt) a pris ses distances avec le monde en s'installant dans une île des mers du Sud. De passage à Surabaya, il remarque une jeune femme, Alma (Seena Owen), qui fait partie d'un douteux orchestre féminin. Il la prend sous sa protection et la ramène dans son île mais garde ses distances. Schomberg (Wallace Beery), le libidineux patron de l'hôtel où elle travaillait, n'apprécie pas son départ et lance contre Heyst le sinistre trio formé de Ricardo (Lon Chaney), Pedro et Mr. Jones en leur faisant accroire que Heyst possède un trésor. Heyst, revigoré par Alma qui lui a avoué son amour, trouve la force de résister. *Happy end*.

Le film serait meilleur sans ce final heureux : le roman de Joseph Conrad, alors très récent (1915), se terminait par la mort d'Alma et le suicide de Heyst. Les trois assassins qui viennent s'immiscer au Paradis renvoient à *Lord Jim* (p. 1287) où apparaissait déjà le maléfique Allemand Schomberg.

Duel in the sun *Duel au soleil*, King Vidor & William Dieterle, USA, 1946, 144 mn

Signé King Vidor mais en réalité tourné par une demi-douzaine de réalisateurs dont William Dieterle, auteur de l'éblouissante séquence initiale qui voit Scott Chavez (Herbert Marshall) tuer sa volage épouse indienne, ce qui lui vaut d'être pendu. Centré sur son actrice principale, Jennifer Jones, c'est, comme *Gone with the wind* (p. 676), avant tout un film de David Selznick.

Les 38 étoiles du drapeau situent l'action entre 1876 et 1889. Orpheline, Pearl Chavez est recueillie par Laura Belle Canles (Lillian Gish), une ancienne flamme de son père, dans le ranch de Spanish Bit (Texas). Le sénateur Canles (Lionel Barrymore) prend Pearl en grippe à cause de son métissage mais lui en veut surtout d'être la fille de Scott Chavez dont il est toujours jaloux. Ce *cattle baron* a deux fils : le vertueux Jesse (Joseph Cotten) qui rompt avec son père quand il veut faire tirer sur les coolies chinois du chemin de fer, et le séduisant bon à rien Lewt (Gregory Peck) qui devient un assassin dont la tête est mise à prix quand il s'en prend au chemin de fer et à tous les hommes qui approchent Pearl, notamment Pierce (Charles Bickford) qui s'apprêtait à l'épouser.

Laquelle est partagée entre les deux frères, la raison et la passion. Car, si Lewt la viole puis la traite comme une serpillère, elle est prête à le rejoindre dès qu'il la siffle. Quand le voyou abat son frère – qui en réchappe *in extremis* –, elle se rend armée d'un fusil à l'ultime rendez-vous : règlement de comptes mortel, "ni avec toi ni sans toi" dira Truffaut dans *La femme d'à côté* (p. 1329). Final repris dans *Ruby Gentry* (p. 770), avec la même actrice.

Brillante distribution (Harry Carey, Walter Huston qui cabotine un peu). Butterfly McQueen reprend le rôle affligeant de négresse sans cervelle qu'elle tenait dans *Gone with the wind* (p. 676) et *Mildred Pierce* (p. 785).

The thin red line *La ligne rouge*, Terrence Malick, USA, 1998, 171 mn

1942. La guerre du Pacifique et les combats de Guadalcanal, grande île (5000 km^2) des Salomon. On prend difficilement un bunker situé au sommet d'une colline puis, par surprise, un camp japonais où l'on massacre tout le monde avant de se calmer ; plus tard, c'est dans une rivière qu'on se fait dégommer. Il n'y a pas de personnage principal dans ce film à la distribution superlative dominé par les monologues intérieurs des soldats, sur fond de musique céleste de Hans Zimmer et des images fulgurantes du passé, des femmes aimées ou encore de la douceur paradisiaque d'une île où s'était réfugié un AWOL (*absent without order of leave*, i.e., déserteur). Les soldats se fondent en un être unique – E PLURIBUS UNUM disait l'ancienne devise américaine, hélas remplacée par IN GOD WE TRUST – lequel ne fait qu'un avec la nature : les animaux – varans ou chauve-souris – et même les végétaux, les grandes herbes et les arbres qui laissent passer un rayon de lumière. "Qui étiez-vous, avec qui j'ai vécu et marché ?" s'interroge la voix off. Une énigmatique noix de coco germée regarde le bateau s'éloigner avec les soldats.

Erogotoshi-tachi yori : Jinruigaku nyūmon *Les pornographes*, Shōhei Imamura, Japon, 1966, 127 mn

Les canaux nous situent à Ōsaka, ce que confirme le dialecte du Kansai. Pornographe de son état, "Subu" Ogata (Shōichi Ozawa) tourne de petits films qu'il vend à prix d'or sous le manteau. Surveillé par la Police, il ne peut pas demander son aide lorsque les yakuza locaux le rackettent. Il peut occasionnellement satisfaire les fantasmes d'un vieux cochon (Ganjirō Nakamura) en lui offrant une authentique pucelle à laquelle il demande discrètement des nouvelles de son bébé.

Il est marié à Haru (Sumiko Sakamoto), une veuve qui avait promis l'abstinence à son défunt ; réincarné en *funa* (carpe carassin), il la surveille désormais depuis son aquarium et s'il s'agite, pas de sexe ! Haru a deux enfants du premier lit, un fils bon à rien avec lequel elle entretient une relation incestueuse et une fille délurée, Keiko, qui veut bien coucher avec son beau-père mais exige de l'argent.

Le temps a passé, Haru est morte et Ogata a épousé Keiko qui a repris le salon de coiffure de sa mère. Le pornographe, que les sauts du carassin ont rendu impuissant, travaille désormais sur un projet révolutionnaire de femme-machine, une sorte de poupée dont il construit un prototype à l'image de Haru dans sa cabane flottante. Laquelle se détache du quai et va se perdre en pleine mer sans qu'Ogata, perdu dans ses rêves, ne semble s'en aviser.

D'après Akiyuki Nosaka (du *Tombeau des lucioles*, p. 1322), un chef-d'œuvre d'Imamura avec ses thèmes familiers : inceste et animisme. Et sa façon de filmer à travers des obstacles : aquarium, barreaux et vitres, comme celles du salon de coiffure exigu vu du canal où se profile en arrière-plan la rue où passent les voitures.

Mortelle randonnée Claude Miller, France, 1982, 121 mn

Détective privé employé par M^me^ Schmidt-Boulanger (Geneviève Page), "l'Œil" (Michel Serrault) est chargé de pister une jeune femme, Catherine Leiris (Isabelle Adjani) qu'il identifie à sa fille Marie morte en 1962, année de naissance de cette Catherine. Laquelle assassine ses fiancés – et même une maîtresse. L'Œil se met au service de la criminelle qui ne s'aperçoit jamais de son existence : elle prétend que ceux qui l'observent n'existent que si elle le veut bien. Quand, occasionnellement, Catherine semble éprouver de l'amour, il se fâche ; c'est ainsi qu'il pousse sous un bus le séduisant aveugle Forbes (Sami Frey). La piste sanglante laissée par Catherine en fait une femme traquée, à laquelle l'Œil offre une valise de billets et une voiture – sans oublier le pistolet chargé à blanc pour qu'elle croie le tuer. Suivie par son "père", qu'elle prend pour la Police, elle se précipite en voiture depuis l'étage d'un parking.

Le meilleur film de Claude Miller, auquel collaborèrent les deux Audiard, est l'histoire improbable et réussie d'une tueuse mythomane poursuivie par un fou muré dans sa douleur. Avec Guy Marchand, Stéphane Audran, Macha Méril et Dominique Frot. Audio-description fantaisiste du *Dernier des hommes* (p. 163).

L. A. confidential Curtis Hanson, USA, 1997, 138 mn

D'après James Ellroy, une évocation du Los Angeles des années 1950, et de sa Police corrompue, le LAPD. Sid Hudgens (Danny DeVito), directeur de la feuille à scandales HUSH-HUSH, nous apprend en voix off que le sang coule depuis la mise à l'ombre du chef local du trafic de drogue. Deux criminels se sont en fait alliés pour prendre la relève. D'une part Pierce Patchett (David Strathairn), chef d'un réseau de prostitution proposant des *ersatz* de stars, ainsi une fausse Veronica Lake (Kim Basinger, peu ressemblante). De l'autre, Dudley Smith (James Cromwell), un capitaine du LAPD qui, après avoir liquidé un ex-flic corrompu qui cherchait à le doubler, a fait porter le chapeau à de petits délinquants noirs.

Face au gang, Jack Vincennes (Kevin Spacey), ripou spécialisé dans les flagrants délits sexuels auxquels il ne manque jamais de convier le photographe de HUSH-HUSH et Bud White (Russell Crowe), flic sadique qui exécute lui-même les auteurs de violences sur les femmes – il faut dire que sa mère a été torturée à mort par son père. Ainsi qu'Ed Exley (Guy Pearce), jeune et propre, entré dans la Police pour y traquer "Rollo Tomasi" : c'est le nom qu'il a donné au meurtrier inconnu de son père, flic comme lui, et par extension à tous ceux qui échappent à la punition. Ce qui explique qu'à la fin, effrayé que celui-ci puisse s'en tirer, il abat Dudley d'une balle dans le dos. Le vertueux chevalier recule finalement devant la dénonciation du réseau où trempait le LAPD et transige contre une belle promotion : Dudley a droit aux honneurs posthumes. Fin en demi-teinte d'un film réussi.

Őszi almanach *Almanach d'automne*, Béla Tarr, Hongrie, 1984, 115 mn

Huis-clos dans le grand appartement de Hédi (Temessi), la cinquantaine bien avancée, aux crochets de laquelle vivent son fils János (Derzsi), son infirmière Anna (Erika Bodnár) et l'amant de cette dernière, Miklós (Székely). À ce trio de parasites s'agrège Tibor (Pál Hetény), un homme d'âge mûr qui indispose les autres en couchant avec les deux femmes ; la précieuse broche qu'il dérobe à Hédi est un bon prétexte pour le dénoncer à la Police. Contre toute attente, János épouse Anna mais c'est Miklós qui danse avec elle sur l'air de *Que sera sera* ; on comprend alors que mère et fils sont les proies d'un couple calculateur.

Cette œuvre de transition est tournée dans une sorte de bichrome volontairement artificiel, typiquement du rouge et du bleu. Avec une curiosité : la raclée que Miklós file à Tibor filmée d'en dessous à travers un plancher transparent. C'est sinon une succession de tête-à-tête : cinq personnages, cela fait dix couples. Les travellings latéraux annoncent ceux de *Damnation* (p. 1208), film plus abouti où l'on retrouvera Miklós Székely, Hédi Temessi et la musique de Mihály Vig.

Goupi Mains-Rouges Jacques Becker, France, 1943, 105 mn

D'après Pierre Véry, un pseudo-drame paysan tourné près d'Angoulême. Chez les Goupi où tout le monde porte un surnom, l'autoritaire Tisane (Germaine Kerjean) a été retrouvée morte. En même temps, L'Empereur (Maurice Schutz), le patriarche âgé de 106 ans – trop jeune cependant pour avoir vécu l'Empire ! – a fait un malaise, ce qui désespère son fils La-Loi et ses petits-fils Mes-Sous et Dicton (Arthur Devère et René Génin) qui le promènent dans la maison pour qu'il leur indique la cachette de son proverbial magot. Les soupçons se portent sur Goupi-Monsieur (Georges Rollin), fils de Mes-Sous élevé à Paris par une mère divorcée et qu'on croit riche – alors qu'il n'est que vendeur de cravates aux Nouvelles Galeries – pour le marier à sa cousine Muguet (Blanchette Brunoy), fille de Dicton.

Le rôle principal est dévolu à Mains-Rouges (Fernand Ledoux), la brebis galeuse de la famille. Dans une séquence qui écrase un peu le film, il accueille nuitamment Monsieur à la gare, puis l'emmène chez lui pour parler statuettes et envoûtements avant de prendre congé pour son rendez-vous avec le Diable : Monsieur détale alors dans la forêt. Mains-Rouges, brave homme auquel on avait jadis refusé la main de sa cousine, entend ainsi favoriser Tonkin (Robert Le Vigan, éblouissant) auprès de Muguet. C'est ce bon à rien revenu des colonies qui a tué Tisane pour protéger Jean (Albert Rémy), le fils idiot de la servante (Line Noro) auquel s'en prenait la harpie. Confondu par les gendarmes, il se réfugie dans un arbre. Chute mortelle : "Pauv' Tonkin" commente Mains-Rouges.

Finalement dépositaire du secret du magot – le cuivre de la pendule est en fait de l'or – Mains-Rouges nous inflige un laïus pétainiste sur les valeurs paysannes.

Fukushū suru wa ware ni ari *La vengeance est à moi*, Shōhei Imamura, Japon, 1979, 140 mn

Après un long éloignement des studios dû à l'échec de *Profonds désirs des dieux* (p. 1325), Imamura revient avec cette œuvre très réussie où l'on ne retrouve que partiellement sa thématique : l'animisme en est absent et l'inceste est réduit au désir coupable éprouvé par le père du héros, Shizuo (Rentarō Mikuni), pour sa bru (Mitsuko Baishō). Que ce catholique hypocrite offre carrément à un voisin alors que son fils est en tôle. La religion chrétienne joue donc un rôle discret dans ce film dont le titre est une citation du Deutéronome (32:35).

Le protagoniste Iwao Enokizu (Ken Ogata) est un tueur en série, inspiré du sinistre Akira Nishiguchi du début des années 1960. Iwao trucide deux collègues à coups de marteau, puis, poursuivi par la Police, entame une cavale. Il se fait passer pour un professeur de chimie dans une auberge dont il séduit la patronne plus très jeune ; il faut dire que c'est un athlète sexuel, inlassable au lit. Il la tue lorsqu'il apprend qu'elle est enceinte de ses œuvres ; il ne voulait pas d'un nouvel Iwao. Il remercie cependant le cadavre de cette femme qui le protégeait avant d'assassiner sa vieille mère, une voyeuse – connue pour observer les ébats des clients – au passé criminel. Et aussi un ami de rencontre dont il enferme le cadavre dans un placard bien hermétique pour en retarder la découverte.

Sa condamnation ne l'émeut guère. Tout au long du film, des images de cordes annoncent son futur destin : plus haut que les autres lui a-t-on prédit. Lors d'une ultime visite, son père lui reproche de l'avoir épargné : "– Tu ne peux tuer que ceux qui ne t'ont rien fait". Ce paternel glauque se rendra en compagnie de sa bru en haut du mont Aso – près de Beppu, la ville de Kyūshū réputée pour son volcanisme thermal – avec les os que, selon le rituel funéraire, on recueille dans un certain ordre. Et les disperse au ciel où ils restent figés en vol.

Un cœur en hiver Claude Sautet, France, 1992, 105 mn

La déchirante histoire de Stéphane (Daniel Auteuil) au cœur pris dans les glaces. Luthier de son état, il accompagne les progrès de la belle violoniste Camille (Emmanuelle Béart), qui tombe amoureuse et s'offre à lui alors qu'elle est la compagne de son collègue Maxime (André Dussollier). Plus Camille frappe sur la carapace, plus l'animal se terre à l'intérieur ; désert de l'amour, solitude triste et résignée de Stéphane. Des larmes imprègnent les yeux de Camille lorsqu'elle le revoit, bouleversée par la déclaration en creux d'un Stéphane prêt à aimer.

En contrepoint, le vieux professeur (Maurice Garrel) qui réclame l'euthanasie à sa compagne (Myriam Boyer), une demande à laquelle seul accède l'impassible Stéphane. Et des personnages insatisfaits comme Régine (Brigitte Catillon), dont on sent qu'elle est plus que la dévouée agente de Camille. Musique de Ravel.

Sen to Chihiro no kamikakushi *Le voyage de Chihiro*, Hayao Miyazaki, Japon, 2001, 125 mn

Le plus beau film de Miyazaki baigne dans une atmosphère magique. Une rue où passent des fantômes la nuit, un train qui circule sur d'improbables rails baignant dans l'eau et dont les passagers sont d'autres fantômes. Parmi eux, le touchant et poétique Kaonashi (sans visage) qui accompagne la jeune Chihiro.

Les personnages sont doubles, tout comme le kanji qui se lit aussi bien *chi* que *sen* : entrée dans un étrange *onsen*, Chihiro – littéralement mille brasses – s'est fait voler son nom par la vieille Yubaba, i.e., mémé du 湯 (yu = bain) et s'appelle désormais Sen (mille). Yubaba a une sœur jumelle, Zeniba, sorcière plus amène. Des créatures ambivalentes – tel trois têtes-gros Bébé – peuplent cet univers très japonais, dualiste sans être manichéen. Un monde animiste où les poussières de suie ont des yeux et les dragons se font rivières ou garçonnets.

Le film est aussi un commentaire sur le consumérisme : les parents de Chihiro se goinfrent d'une nourriture qui ne leur était pas destinée et sont changés en cochons. Même le gentil Kaonashi se mue en monstre quand il se met à dévorer le petit peuple de grenouilles de l'onsen et distribuer de l'or qui se transforme en merde. Bouffe et or, or et merde : message un peu simpliste, mais efficace.

Maigret tend un piège Jean Delannoy, France, 1958, 114 mn

C'est l'histoire de Marcel Maurin (Jean Desailly), brillant enfant que sa mère (Lucienne Bogaert) a élevé dans le mépris du métier de son père, boucher dans le Marais. Habitant désormais le très chic quai Blériot, il n'a jamais pu toucher son épouse Yvonne (Annie Girardot) : toujours vierge, elle a fini par se faire sauter par une gouape (Gérard Séty). Certains soirs, Marcel est saisi par une envie de tuer des femmes qu'il assouvit dans son quartier natal ; poursuivi par la Police, il peut toujours se réfugier chez sa mère, laquelle est trop contente de lui prêter un vieux veston de son père – le sien ayant été déchiré par une victime. Il a gardé sa chambre où il lui arrive encore de jouer au Meccano sous l'œil attendri de Maman. Quand il est plus tard fortement soupçonné, une de ses deux femmes ira commettre un meurtre – style *L'assassin habite... au 21*, p. 774 – pour le disculper. Laquelle des deux l'aime donc à ce point ? C'est en fait son épouse.

Maurin a un compte à régler avec les femmes, mais il aurait dû s'en prendre à sa mère plutôt qu'à la toujours tentante Mauricette (Paulette Dubosc) qu'il essayera de trucider. Assisté de Lagrume (Olivier Hussenot), Maigret (Jean Gabin) mène l'enquête. Pour notre plus grand plaisir car l'intrigue fourmille en rebondissements et, malgré un court passage où il met trop les points sur les ı, l'acteur n'est pas encore le donneur de leçons du Maigret suivant (p. 280) : il est humain, tout comme le criminel qui n'est au fond qu'un pathétique enfant gâté.

Way out west *Laurel et Hardy au Far West*, James W. Horne, USA, 1937, 63 mn

Les deux ahuris arrivent dans l'Ouest où ils doivent remettre le titre de propriété d'une mine d'or à une jeune femme qui travaille dans le saloon de son tuteur (l'indispensable bigleux Finlayson) ; lequel confisque le document que nos deux compères seront amenés à récupérer de nuit.

Peut-être le meilleur Laurel & Hardy avec un scénario linéaire sans sous-intrigue parasitaire. Comme souvent, Laurel montre un tour de main qu'essaie d'imiter Hardy : ici, un pouce-briquet ! Sommé de manger son chapeau, Laurel commence à contre-cœur avant de sortir serviette et salière ; dépité, l'autre mange du "melon" en cachette. Mentionnons le piano à queue dont joue Finlayson avec les deux zozos à l'intérieur ; lesquels chantent *The trail of the lonesome pine*.

Clou du film, l'expédition nocturne pour entrer dans le saloon. Les deux tentatives pour hisser Hardy défient les lois de la pesanteur : c'est d'abord Laurel qui tire seul sur la corde : "Attends un peu que je crache dans mes mains", dit-il en lâchant tout. La tâche est ensuite déléguée à la mule, sur laquelle est monté Laurel ; il en descend et Hardy retombe, propulsant l'animal au premier étage.

Where the sidewalk ends *Mark Dixon, détective*, Otto Preminger, USA, 1950, 95 mn

Mark Dixon (Dana Andrews) est un flic brutal et mal noté qui prend un certain plaisir à tabasser les voyous. Quand le truand Scalise (Gary Merrill) poignarde un gogo qui lui avait pris 20 000 $ au jeu, Dixon y va trop fort avec le minable comparse Paine, lequel claque suite à un mauvais coup. Après s'être débarrassé du cadavre, il est bien ennuyé quand le Lt. Thomas (Karl Malden) inculpe le brave chauffeur de taxi Jiggs (Tom Tully) : père de la ravissante Morgan (Gene Tierney), ex-épouse de Paine, il avait proféré des menaces à son égard. Dixon tente en vain, avec l'aide de son collègue Klein (Bert Freed), de trouver un avocat pour Jiggs. Puis, en désespoir de cause, essaie de se racheter par une action suicidaire en rencontrant Scalise dans sa cachette pour s'y faire tuer. Les bandits se contentent de le blesser et prennent la fuite : Dixon bloque alors l'ascenseur à voitures emprunté par la bande – on reconnaît Neville Brand – pour s'enfuir. Jiggs disculpé et Morgan à son bras, Dixon reçoit les félicitations de son supérieur ; mais, toujours insatisfait, il insiste pour que soit lue la lettre testamentaire qu'il avait auparavant écrite pour s'accuser de la mort de Paine.

Le couple Dixon/Morgan reforme celui de *Laura* (p. 826) mais la poésie n'est pas au rendez-vous dans le restaurant tenu par Martha (Ruth Donnelly) où ils se retrouvent : plus qu'une histoire d'amour, il s'agit d'une méditation sur la culpabilité. Servie par le superbe noir et blanc de Joseph LaShelle : on n'est pas près d'oublier les images nocturnes de l'appartement de Paine, près du pont de Manhattan.

Before the devil knows you're dead *7h58 ce samedi-là*, Sidney Lumet, USA, 2007, 112 mn

Andy (Philip Seymour Hoffman) a commis des indélicatesses du fait de sa dépendance à la drogue. Menacé par un contrôle financier, il a la lumineuse idée de cambrioler la bjouterie que tiennent ses parents dans le Queens : ça ne fait de mal à personne, vu que l'Assurance remboursera. Il charge son frère cadet Hank (Ethan Hawke) du forfait : celui-ci, durement pressuré par son ex-épouse, a lui aussi besoin d'argent. Mais Hank a la trouille et charge le minable Bobby de se rendre au magasin un samedi matin, moment creux où il est tenu par une employée, exceptionnellement remplacée, ce jour-là, par la vieille mère des deux frères ; elle tue le voleur qui, en retour, la blesse à mort. Charles (Albert Finney), le père désormais veuf des deux frères, mène avec rage sa propre enquête : un diamantaire marron (Leonardo Cimino) le met sur la piste d'Andy. Entre temps, tout se complique pour les frangins : Andy est amené à tuer son *dealer* pour payer la veuve de Bobby qui fait chanter Hank. Au terme d'un bain de sang, Andy se retouve gravement blessé à l'hôpital. Charles se rend alors dans sa chambre et l'étouffe avec un oreiller.

Cet ultime film de Lumet, organisé en flash-back et flash-forward autour du hold-up central, est très réussi. Dans un monde sans repères, régi par l'intérêt, seul s'en sort le père et dans une certaine mesure le cadet, plus faible que coupable, qui disparaît avec l'argent volé au *dealer* ; retrouvera-t-il la désormais veuve d'Andy (Marisa Tomei) avec laquelle il couchait ? Musique de Carter Burwell.

It happened tomorrow *C'est arrivé demain*, René Clair, USA, 1944, 85 mn

Au tournant du XX^{e} siècle, un étrange papy remet régulièrement le journal du lendemain à Larry Stevens (Dick Powell). Qui peut ainsi prévoir le hold-up de l'Opéra où chante Melba, puis faire arrêter les coupables. Tout se gâte quand il y lit la nouvelle de son décès. Le journal avait hâtivement annoncé sa mort sur la foi de papiers d'identité volés trouvés sur le corps d'un bandit.

Variation, au style trop sec, sur le thème de la prédiction, activité logiquement absurde. Larry dénonce les bandits à la Police parce qu'il a lu dans le journal ce qu'il va y écrire : cercle vicieux. Il se rend sur un hippodrome et gagne systématiquement puisqu'il connaît le nom des gagnants ; quand le vainqueur d'une course qu'il semblait avoir perdue est disqualifié, il comprend qu'il n'a aucun espoir de changer le futur. Autant dire qu'il attend le jour suivant avec terreur car il a en mains le journal du lendemain relatant sa mort ; mais une nouvelle imprimée n'est pas forcément vraie. Une nuance importante qu'on retrouve en Logique : c'est la différence entre l'antinomie "Je ne suis pas vrai" et l'incomplétude "Je ne suis pas prouvable". Avec Linda Darnell, Jack Oakie et George Chandler.

Double indemnity *Assurance sur la mort*, Billy Wilder, USA, 1944, 108 mn

Un couple adultère se débarrasse d'un mari gênant, puis se déchire une fois le forfait accompli ; mais contrairement au *Facteur sonne toujours deux fois* (p. 234) d'après le même James Cain, le but principal est ici l'argent. L'agent d'assurances Walter Neff (Fred MacMurray) fait prendre (à son insu) au mari de Phyllis Dietrichson (Barbara Stanwyck) une police prévoyant une indemnité doublée en cas de mort ferroviaire. Neff monte à bord d'un train déguisé en Dietrichson, puis saute du wagon arrière (*observation car*) avant de retrouver Phyllis pour déposer le cadavre du mari sur la voie. Keyes (Edward G. Robinson), l'intuitif collègue de travail de Neff, flaire une embrouille : le mort, qui venait d'avoir un accident – d'où les béquilles qui ont aidé à imiter sa silhouette – n'a pas sollicité l'assurance à ce sujet. La tension monte chez les meurtriers, d'autant plus que la belle-fille de Phyllis l'accuse d'avoir auparavant assassiné sa mère. Tout ça se termine dans un règlement de comptes où Phyllis perd la vie ; Neff blessé rentre au bureau pour raconter l'histoire, en flash-back, au dictaphone.

Suspense : convoqué par Keyes, un passager du train (Porter Hall) témoigne en présence de Neff sans le reconnaître ; Phyllis arrive chez son complice alors que Keyes est en visite et doit se cacher derrière la porte de l'appartement – qui s'ouvre commodément vers l'extérieur. Et touchant dernier plan : contrairement à l'habitude, c'est Keyes qui allume la cigarette d'un Neff mal en point qui ne trouve pas, pour une fois, ses allumettes. Le premier grand film de Wilder.

The walking dead *Le mort qui marche*, Michael Curtiz, USA, 1936, 65 mn

Des gangsters, dont l'avocat Nolan (Ricardo Cortez), assassinent un juge intègre, puis font porter le chapeau à Ellman (Boris Karloff), un petit repris de justice jadis condamné par le juge. "Défendu" par Nolan, l'innocent passe à "la chaise" mais, son innocence prouvée *in extremis*, est ranimé après la première décharge ; il en reste à jamais marqué, témoin sa chevelure poivre et sel façon sconse tout droit sortie de *Bride of Frankenstein* (p. 1318). Bien qu'amnésique, ce mort qui marche est doté d'un sixième sens qui l'amène à retrouver ceux qui l'ont fait condamner : "Trigger" (gachette) (Joe Sawyer), puis ses commanditaires qui meurent l'un après l'autre sans qu'Ellman en soit directement responsable car la trouille leur fait faire n'importe quoi. Les deux survivants, Loder (Barton MacLane) et Nolan, le criblent de balles avant d'aller s'écraser en voiture sur un pylone. C'est à un Ellman agonisant que le professeur Beaumont (Edmund Glenn) demande le secret de la mort : le moribond commence à raconter puis expire... on ne connaîtra pas la réponse. Avec Henry O'Neill.

Petit film d'horreur très réussi. Référence au "Lindbergh heart", un cœur artificiel mis au point par l'aviateur avec un autre nazillon, Alexis Carrel.

Bitter victory *Amère victoire*, Nicholas Ray, Grande-Bretagne, 1957, 102 mn

Un commando est envoyé récupérer des documents dans le QG de l'Afrika Korps à Benghazi. Il est dirigé par le Cdt. Brand (Curd Jürgens, dans la peau d'un Sud-africain à cause de son accent), qui se révèle lâche sur le terrain. Une lâcheté dont a été témoin le Cpt. Leith (Richard Burton) qui a de plus le défaut d'être l'ancien amour de Mrs. Brand (Ruth Roman). Sur le chemin du retour dans le désert libyen, Brand fait tout pour se débarrasser de Leith ; un scorpion qu'il a vu entrer dans le pantalon de son rival sans l'en avertir exauce ses vœux. Témoin de la scène, le guide arabe Mekrane (Raymond Pellegrin) qui essaie de venger Leith est abattu par Brand ; lequel, de retour à la base, reçoit le prestigieux DSO sous le regard narquois des survivants du commando (dont Nigel Green et Christopher Lee). Il l'accroche dérisoirement à un des mannequins qui pendouillent dans la salle d'entraînement.

Excellent scénario sur le thème du remords, d'après un roman de René Hardy qui eut toute une vie pour se repentir de son rôle dans la capture de Jean Moulin.

Anatomy of a murder *Autopsie d'un meurtre*, Otto Preminger, USA, 1959, 154 mn

Cette méditation sur le doute est une histoire de procès comme en raffolent les Américains, peuple procédurier s'il en est.

Le Lt. Manion (Ben Gazzara) a tué Barney Quill, un patron de bar qu'il accuse d'avoir violé son épouse Laura (Lee Remick). Cette dernière, vulgaire et aguicheuse, porte des traces d'hématomes faciaux qui suggèrent que son irascible époux lui a donné une raclée. Biegler (James Stewart), un avocat sans clientèle, décide de le défendre ; il sera assisté de ses fidèles, l'alcoolique Parnell (Arthur O'Donnell) et la vieillissante Maida (Eve Arden). L'accusation fait venir de Lansing le retors procureur Dancer (George C. Scott) contre lequel Biegler doit se battre pied à pied. La thèse de la défense est que l'accusé a agi sous l'emprise d'une impulsion irrésistible, ce qui l'exonère, selon la jurisprudence de l'État du Michigan. Encore faut-il prouver qu'il y a bien eu viol ; mais les tests médicaux ne sont pas conclusifs et Dancer fait des gorges chaudes de l'introuvable petite culotte que Quill aurait déchirée. À la dernière minute la gérante de Quill, Mary Quant (Kathryn Grant), apporte au Tribunal le sous-vêtement qu'elle a trouvé au linge sale et Dancer en fait trop en l'accusant d'avoir été la maîtresse de la victime. "C'était mon père !" répond-elle : débandade du procureur et acquittement.

Une Laura narquoise fait cadeau à Biegler de la gaine – le corset des années 1950 – qu'elle portait pour avoir une posture digne à l'audience. Quand l'avocat vient toucher ses honoraires dans la roulotte en bord de lac où vivait le couple, le gardien lui remet un message de Manion : "Parti sous le coup d'une impulsion irrésistible". Générique de Saul Bass et apparition de Duke Ellington.

Invasion of the body snatchers Don Siegel, USA, 1956, 81 mn

Un enfant prétend qu'on lui a changé sa mère, *idem* pour une nièce et son oncle. Le docteur Bennell (Kevin McCarthy) découvre chez son ami Jack (King Donovan) un corps aux traits mal définis – il lui manque aussi des empreintes digitales – qui pourrait être un Jack en formation. Ce sont en fait d'énormes cosses qui, déposées ici dans une cave, là sous une serre, mûrissent en prenant l'aspect des villageois de Santa Mira ; arrivées à maturité, elles remplacent leurs modèles humains quand ceux-ci s'endorment. Comme dans *Paradis pour tous* (p. 1047), le résultat est bénéfique : les substitués, heureux, veulent faire partager leur bonheur à l'Humanité. C'est ainsi Bennell est poursuivi par Jack et plus tard sa fiancée (Dana Wynter) : ils veulent le soumettre aux cosses miraculeuses. Seul sur une autoroute, il essaie d'arrêter les voitures en hurlant : "You're next !"...

Cette histoire paranoïaque – "Ils en sont tous" – est évidemment une parabole du Communisme puisque ces faux humains sont uniformes, standardisés, tous égaux. Mais c'est un peu plus que ça car ce sont des atrophiés de l'émotivité qui ne pousseraient pas un cri en voyant un chien se faire écraser. Le monde nouveau dont ils font partie est celui des réponses et non des questions – du "parce que" et non du "pourquoi" dirait-on à Alphaville (p. 1223). Titre français calamiteux : "profanateurs de sépultures" alors qu'il aurait fallu "trafiquants de corps".

Él *Tourments*, Luis Buñuel, Mexique, 1953, 88 mn

Tourné durant sa période mexicaine, un des meilleurs Buñuel dont le héros est un paranoïaque qui subodore des complots un peu partout. Le richissime Francisco (Arturo de Córdova) intente un procès insensé basé sur des documents datant de plus d'un siècle : les avocats qui tentent de l'en dissuader se font renvoyer, puisqu'à la solde de l'ennemi. Il épouse une jeune femme (Delia Garcès) dont il empoisonne la vie avec ses crises de jalousie ridicules et violentes ; sorte d'*Heautontimoroumenos*, il faudra finalement l'interner.

On sent que l'auteur a mis beaucoup de lui-même dans ce personnage qui a, malgré tout, sa sympathie. Par exemple, le fétichisme du pied (cf. *Le journal d'une femme de chambre*, p. 157) : alors que Francisco est très irrité contre son épouse, un coup d'œil à ses chaussures à talons le rend subitement amoureux et pressant. Obsédé par ce qu'on dit de lui, il entre dans une église en plein délire et croit se voir moqué par fidèles et prêtre. On mentionnera l'effrayant clocher où il est saisi d'une pulsion de meurtre à l'égard de sa femme et l'étrange attirail fait d'une lame de rasoir et d'une alène de cordonnier avec lequel il compte s'en prendre à l'infortunée. Dernier plan inoubliable : Francisco, qui a retrouvé la sérénité au monastère, s'éloigne en zigzaguant, encapuchonné dans sa robe de bure. Ce qui rappelle une scène de *Mauprat* (p. 877) jouée par... Luis Buñuel.

Carlos Olivier Assayas, France, 2010, 326 mn

Téléfilm en trois parties retraçant la carrière du célèbre terroriste. Qui débute dans un monde que j'ai connu, celui des gauchistes soutiens du peuple palestinien. Déclarations sur cette Histoire dont nous ne serions que les pions – ce qui justifie des actes extrêmes –, refus de la mentalité petite bourgeoise, exaltation du sacrifice personnel : un univers sans humour mais pas sans plaisir car Ilich Ramírez Sánchez (Edgar Ramírez, excellent) s'en accorde quelques uns, en baisant comme un sconse et buvant comme une tortue. Sa collègue Nada (Julia Hummer), une femme qui surcompense, prend plutôt son pied en tuant.

Ces professionnels de la Révolution sont des bricoleurs comparés à ceux, plus récents, du Bataclan. Leur roquette tirée sur un avion d'El Al rate sa cible, et la prise d'otages de la réunion de l'OPEP à Vienne finit en eau de boudin : l'avion qu'ils obtiennent est bloqué en Algérie dont le gouvernement les manipule pour exploiter l'incident en faisant libérer les ministres du pétrole captifs. Heureusement pour Carlos, l'amateurisme règne aussi à la DST : deux inspecteurs venus désarmés chez lui se font descendre. La fusillade de la rue Toullier propulse un parfait inconnu au rang de star mondiale du terrorisme.

Une star dont la notoriété fait de l'ombre à son chef Wadie Haddad (Ahmad Kaabour). Carlos est en réalité marginalisé, plus occupé à défendre son petit fond de commerce – e.g., faire libérer ses copains – qu'à la poursuite du grand rêve communiste. Ces actions sont par ailleurs douteuses car la limite entre antisionisme et antisémitisme, claire sur le papier, l'est beaucoup moins dans les faits et ni Israël ni le FPLP n'ont intérêt à la clarifier. C'est pourquoi Angie (Christoph Bach), un Allemand horrifié par tout rapprochement avec le nazisme, quittera le navire. Et, si l'on comprend à la rigueur qu'on veuille s'en prendre à Sadate au nom de l'anti-impérialisme, l'assassinat d'un journaliste qui indispose les Syriens illustre le gangstérisme politique d'un groupe prêt à servir n'importe quel dictateur "révolutionnaire".

Cette petite bande, où l'on trouve les Allemands Joannes (Alexander Scheer) et Magdalena (Nora von Walstätten), future épouse de Carlos, ainsi que l'agent syrien Ali (Talal Jurdi) qui sera son Judas, est ballotée entre la Hongrie et l'Allemagne de l'Est où elle entretient des relations ambiguës avec la STASI. On les tolère en leur demandant de faire profil bas et surtout de ne pas organiser d'action contre la RFA. C'est plus tard la Syrie qui recueille le groupe devenu une patate chaude dont personne ne voudra finalement plus... sauf le Soudan qui finit par le livrer au Gal. Rondot (André Marcon) : retour en France du Vénézuélien.

"We are such stuff as dreams are made on" : voilà de quoi les rêves d'internationalisme, de révolution sont faits. Le jeune idéaliste qui voulait changer le monde n'est plus qu'un criminel bouffi et marginalisé, un alcoolique sanguinaire à la solde du gouvernement qui veut bien encore l'employer.

Les aventures de Robert Macaire Jean Epstein, France, 1925, 200 mn

Macaire (Jean Angelo), héros du Boulevard du Crime (cf. *Les enfants du paradis*, p. 1313), s'introduit dans une famille aristocratique dont il séduit la fille avant de finir en prison. Dix sept ans plus tard, il revient pour se venger de son ennemi Cassignol et doter la fille naturelle née de son ancienne aventure.

C'est plutôt amusant, mais long, trop long et dépourvu des recherches esthétiques des autres films Albatros de l'auteur. Débuts de Maximilienne, déjà d'une remarquable laideur, dans un rôle de fermière que le héros vient visiter déguisé en Saint Antoine accompagné de son acolyte Bertrand (Alex Allin) en cochon !

The leopard man *L'homme-léopard*, Jacques Tourneur, USA, 1943, 66 mn

Pour lancer son épouse, la chanteuse Kiki (Jean Brooks), Jerry Manning (Dennis O'Keefe) loue un léopard avec lequel elle fait une entrée remarquée dans la boîte où chante Clo-Clo (Margo), rivale de Kiki. Irritée par ce procédé déloyal, Clo-Clo excite l'animal qui brise sa laisse et prend la fuite. La bête se met à faire des victimes : d'abord Teresa, sortie de nuit faire des courses, puis Consuelo qui avait rendez-vous dans un cimetière, enfin Clo-Clo elle-même. Le propriétaire du félin (Abner Biberman) veut bien que l'animal paniqué soit responsable de la mort de Teresa, mais pas des deux autres, qui seraient l'œuvre d'un sadique opportuniste ; qui s'avère être le conservateur du musée local (James Bell) abattu plus tard par le fiancé de Consuelo lors d'une procession de pénitents encagoulés.

Litotes typiques du style Val Lewton, ainsi Teresa qui hurle de peur alors que sa mère refuse d'ouvrir ; avant qu'une tache de sang ne s'étale sous la porte. Et atmosphères étranges telle cette courette du cimetière où Consuelo sent comme une présence, l'as de pique que la cartomancienne tire deux fois de suite pour Clo-Clo. Malgré tout, le film reste inférieur à ces deux sommets que sont *Cat people* et *Vaudou* (pp. 796, 714).

Le comte de Monte Cristo Robert Vernay, France, 1943, 185 mn

Adaptation en deux époques du roman d'Alexandre Dumas, plus fidèle que celle de Henri Fescourt (p. 934) : si Danglars est sacrifié, tout comme les sous-intrigues de la maisonnée Villefort, on retrouve l'épisode romain (transposé à Venise) ainsi que Bertuccio, campé par un extraordinaire Marcel Herrand qui domine une distribution superlative dont se détachent, autour de Pierre Richard-Willm, Dantès tragique, Aimé Clariond, Line Noro et Alexandre Rignault dans les rôles respectifs de Villefort, la Carconte et Caderousse, sans oublier André Fouché d'une réjouissante vulgarité en Benedetto. Un plan du château d'If clôt ce film très réussi, sans doute le meilleur Monte-Cristo de l'écran.

Rear window *Fenêtre sur cour*, Alfred Hitchcock, USA, 1954, 112 mn

Peut-être le meilleur Hitchcock. Jeff (James Stewart), photographe, s'est cassé une jambe au cours d'un reportage. Il est comme chien et chat avec sa ravissante fiancée Lisa (Grace Kelly, qui d'autre ?) un tantinet snobinarde : alors qu'il ne rêve que de retourner crapahuter, elle met un point d'honneur à ne jamais porter deux fois la même tenue. Pour meubler son temps et s'occuper durant ses insomnies, Jeff confiné dans son appartement observe au téléobjectif les voisins, semblables à des poissons dans un aquarium, qui habitent la cour.

Rappelons-en les principaux : à gauche un jeune marié que son épouse convoque sans cesse au devoir conjugal, à droite un pianiste sous une verrière. En face, le rez-de-chaussée est occupé par une sculptrice abstraite et par une femme mûre esseulée, "Mrs Lonelyheart", qui finira, après des déboires, à lier connaissance avec le pianiste. Au second étage, un couple qui dort sur le balcon et dont le petit chien trop curieux sera victime du criminel. Au premier, la splendide "Miss Torso" qui n'arrête pas d'exhiber de splendides formes mais se réserve pour un soldat d'aspect insignifiant. À sa droite, l'appartement du représentant Thorwald (Raymond Burr) aux étranges sorties nocturnes ; bref, celui que Jeff soupçonne d'avoir tué et découpé son épouse en morceaux avec les scies qu'il a aperçues.

Son voyeurisme contaminera la masseuse (Thelma Ritter) et Lisa : elles comploteront pour piéger Thorwald. Incidemment, Hitchcock nous rend complices d'une intrusion dans la vie privée des autres – justifiée *a posteriori* puisque le suspect est réellement coupable –, mais intrusion tout de même. L'ami policier (Wendell Corey) qui refusait de rentrer dans ce jeu moralement répugnant, viendra *in extremis* sauver Jeff, lequel finit avec les deux jambes dans le plâtre.

The Kremlin letter *La lettre du Kremlin*, John Huston, USA, 1970, 120 mn

Pour récupérer une lettre au contenu explosif, Charles Rone (Patrick O'Neal), un espion novice à la mémoire eidétique, part pour Moscou avec des chevaux de retour aux surnoms folkloriques – Ward, Whore et Warlock – (Richard Boone, Nigel Green et George Sanders efféminé !). Il séduit Erika (Bibi Andersson) l'épouse droguée du Col. Kosnov (Max von Sydow), un terrifiant chef du KGB.

Intoxication montée avec l'aide de Bresnavitch (Orson Welles), une huile du Comité Central, la fameuse lettre est une pièce du complot visant à remplacer Kosnov par Ward, *alias* Sturdevant. Ce dernier tue le colonel, sa femme et la plupart des membres de l'équipe. Alors que Rone reprend l'avion, Ward lui présente sur le tarmac la jeune femme réputée morte sous la torture dont il portait le deuil, mal en point mais vivante dans une ambulance : pour la retrouver, il devra montrer patte blanche en tuant la femme et les deux filles d'un Russe en poste à New York. Un film embrouillé, amusant et terrifiant. Avec Dean Jagger et Lila Kedrova.

Les anges du péché Robert Bresson, France, 1943, 87 mn

Anne-Marie (Renée Faure) a l'étoffe d'une sainte. Novice chez les Dominicaines, elle s'attire l'admiration de la mère prieure (Sylvie) et quelques jalousies. Elle prend sous sa protection Thérèse (Jany Holt), une ancienne taularde vicieuse entrée au couvent pour se mettre à l'abri de la Justice – tout juste sortie de prison, elle avait commis un meurtre. Irritée par Anne-Marie, Thérèse la monte contre sœur Saint-Jean (Marie-Hélène Dasté) dont le chat noir serait une sorte de Belzébuth que les religieuses flattent pour s'attirer ses bonnes grâces. L'intransigeante Anne-Marie en fait trop et se fait expulser par la Prieure. Installée en cachette dans les bois avoisinants, elle y tombe malade et prononce finalement ses vœux sur son lit de mort… à travers les lèvres de Thérèse car elle n'a plus la force de parler. Cette dernière, transfigurée, va se livrer à la Police.

Brillants débuts d'un cinéaste qui n'a pas encore trouvé son style.

Nous sommes tous des assassins André Cayatte, France, 1952, 113 mn

La peine de mort, vue à travers le cas d'un crétin, René (Marcel Mouloudji), auquel la Résistance avait confié des armes qu'il n'a pas su rendre la guerre finie. Ainsi que ceux d'un Corse (Raymond Pellegrin) coupable de *vendetta*, d'un médecin (Antoine Balpêtré) accusé d'avoir empoisonné sa femme, d'un pauvre (Julien Verdier) qui a tué son enfant qui l'empêchait de dormir, enfin d'un violeur de fillettes (Marcel Pérès). Le scénario, démonstratif, a choisi des condamnés avec circonstances atténuantes, pas de Michel Fourniret dans la bande donc. René est irresponsable, le Corse obéit aux lois claniques, le médecin emporte son secret, le pauvre était mal logé ; et, cerise sur le gâteau, le violeur est devenu normal suite à une "topectomie", miraculeuse opération du cerveau ! On a en plus chargé, ici un avocat, là un prêtre, de mettre les points sur les ı : le châtiment n'est pas dissuasif, la preuve, le Corse à peine mort, un membre du clan adverse est flingué.

Le film ne se réduit toutefois pas à ce prêchi-prêcha bien huilé à l'usage des convaincus. C'est aussi une évocation de la France d'après-guerre qui culmine lors d'un aveu tardif fait par René : sur ordre de son supérieur dans la Résistance, il a exécuté un imprimeur qui était en fait un agent des Allemands. Inacceptable, surtout pour la veuve qui, tant qu'à faire, préfère un époux mort pour la France et tué par la Gestapo, à un traître exécuté par ses camarades. C'est aussi une description du protocole de mise à mort : les gardiens en chaussettes dans les couloirs, le condamné aux pieds et mains attachés qu'on traîne vers la fatidique courette. Mocky ajoutera un détail (*Le témoin*, p. 1188) : le lavage des lieux au jet.

On ne sait pas si René obtient la grâce présidentielle. Le film se clôt sur un plan pathétique de son petit frère (Georges Poujouly) qui regarde, à travers la vitre du salon, l'avocat (Claude Laydu) collé au téléphone.

The tarnished angels *La ronde de l'aube*, Douglas Sirk, USA, 1957, 91 mn

D'après *Pylon* de William Faulkner. Devlin (Rock Hudson), journaliste au *New Orleans Picayune* (= picaillon), tombe amoureux de la belle LaVerne (Dorothy Malone) qui participe, avec son époux Roger Shumann (Robert Stack) à des exhibitions aériennes. Elle est spécialisée dans les sauts en parachute, prétexte à montrer ses jambes, alors que lui, ancien as de l'Escadrille Lafayette, dispute des courses de vitesse autour de deux dangereux pilônes. Un premier accident cause la destruction de l'avion de Roger et la mort d'un concurrent. Qu'importe, Roger insiste auprès de son mécano Jiggs (Jack Carson) pour faire retaper un coucou en mauvais état, lequel aura une panne fatale en pleine compétition. Ayant gâché ses chances avec la désormais veuve, Devlin arrive cependant à l'arracher au monde du spectacle aérien pour l'envoyer au loin avec son fils.

Le trio Hudson/Malone/Stack renvoie à *Écrit sur du vent* (p. 14), autre film Universal de Sirk. Mais nous sommes bien loin du *soap opera* : des fêtards masqués effectuent une sorte de danse de mort autour de ce couple comme marqué à l'avance par le destin. À part les biplans et quelques références d'époque – Prohibition, Dépression –, on se sent plus en 1957 qu'en 1932.

Akibiyori *Fin d'automne*, Yasujirō Ozu, Japon, 1960, 129 mn

Volet médian d'une trilogie de films en couleurs dont le point commun est un trio de cinquantenaires joués par Nobuo Nakamura, Ryūji Kita et Shin Saburi, ce dernier étant remplacé par Chishū Ryū dans le troisième volet. Mêmes lieux, mêmes plans (le restaurant tenu par Toyo Takahashi) pour une même thématique, le mariage d'une jeune femme. Mais alors que dans *Fleurs d'équinoxe* (p. 78) Saburi s'opposait à celui de sa fille, il s'ingénie ici à arranger celui d'Ayako (Yokō Tsukasa), fille d'un copain décédé. "Ingénier" n'est pas le mot tant il est lourd et maladroit : si Ayako convole finalement avec Goto (Keiji Sada), c'est que la rusée Yuriko (Mariko Okada), qui reprend le rôle de la Yukiko du premier film, aura réussi à réparer ses bourdes. Comme dans *Le goût du sake* (p. 35) et auparavant *Banshun* (p. 1513), pour qu'Ayako veuille bien se décider, il est question d'un faux projet de remariage de sa mère Akiko (Setsuko Hara), la fille du pharmacien dont les trois copains étaient amoureux dans leur jeunesse : ils lui achetaient de l'antigrippine à tour de bras. Kita, lui-même veuf, croit un instant pouvoir épouser Akiko mais celle-ci préfère vivre dans le souvenir de son époux. Le dernier plan qui la montre seule, larme à l'œil, n'est pas aussi désespérant que celui qui clôt le troisième volet. Où l'on retrouvera Kita, remarié à une jeunette et sujet aux quolibets égrillards de ses deux amis.

Le film s'ouvre sur un plan de la récente Tour de Tōkyō. Petit rôle pour Chishū Ryū, patron d'un onsen de la station d'Ikaho aux typiques escaliers de pierre.

Days of wine and roses *Le jour du vin et des roses*, Blake Edwards, USA, 1962, 117 mn

Ce film atypique et déchirant de Blake Edwards décrit la dérive d'un couple d'alcooliques. Joe Clay (Jack Lemmon) rencontre et épouse Kirsten Arnesen (Lee Remick). Travaillant pour une agence de relations publiques, il est porté sur la bouteille, ce qui lui vaut finalement de perdre son boulot. Kirsten devient elle aussi alcoolique au point de mettre le feu à l'appartement. Le couple se ressaisit et va sagement s'établir chez Arnesen père (Charles Bickford), un horticulteur chez qui tout se passe bien jusqu'à une fatidique soirée où il s'autorise un écart : en quête d'une bouteille, Joe se retrouve à saccager une serre.

Une crise de *delirium tremens* le conduit à l'hôpital ; il s'assagit ensuite au sein des AA. L'ami qu'il s'y est fait (Jack Klugman) lui confesse qu'il y a deux mondes distincts, celui avec alcool et celui sans. Mais son épouse est toujours dépendante, rencontres de passage en plus. Quand Joe essaie de la convaincre, elle le traite de "milksman's friend" et l'amène à rechuter temporairement. Définitivement guéri semble-t-il, il revoit Kisrten qui lui confie qu'elle ne peut se faire à l'idée de ne plus jamais boire une goutte. Joe regarde la rue en pente de San Francisco où elle a disparu ; en reflet sur la vitre le mot ЯAB.

Metropolis Fritz Lang, Allemagne, 1927, 146 mn

La jeune Marie (Brigitte Helm) prône la collaboration de classes dans une catacombe du tréfonds de Metropolis. Le potentat de la cité, Joh Fredersen (Alfred Abel), demande alors à l'inventeur fou Rotwang (Rudolph Klein-Rogge) de donner l'apparence de Marie à son robot pour lui faire prêcher une révolte qui servira de prétexte à l'extermination des travailleurs. Mais se calme en apprenant que son fils (Gustav Fröhlich) risque de faire partie des victimes. Réconciliation entre Capital et Travail : "Le cœur est le médiateur entre la tête et la main".

Le film ne se réduit heureusement pas au scénario, au message douteux, de Thea von Harbou. Divisé en trois parties – prélude, intermezzo, furioso –, c'est un chef-d'œuvre expressionniste aux images insurpassées. Mentionnons les architectures vertigineuses, l'usine-Moloch où travaille le n° 11811, le lieu de plaisir de Yoshiwara et l'extraordinaire robot qui prend l'apparence de Marie avant de retrouver son aspect métallique sur le bûcher. Et, venues du passé, la Tour de Babel, la maison biscornue de Rotwang et les gargouilles façon Notre-Dame.

La perception de ce monument du cinéma été modifiée par la découverte, en 2008, d'une copie quasi-complète en Argentine : les passages restitués développent le rôle de l'"homme maigre" (Fritz Rasp), espion de Fredersen, et l'amour que continue à porter Rotwang à la défunte Hel : une immense tête humaine à sa semblance trône dans une pièce.

Zamri, umri, voskresni ! *Bouge pas, meurs et ressuscite !*, Vitali Kanevski, URSS, 1989, 99 mn

D'après les souvenirs d'enfance de l'auteur. En 1947, dans la localité minière de Soutchan, le jeune Valerka, 12 ans, multiplie les blagues. Passe encore qu'il vende un improbable "Thé de source" sur le marché ou qu'il verse de la levure dans les WC de l'école ; mais il fait aussi dérailler un train sur une voie de garage. Le MGB lance une enquête quant à un possible sabotage et le gamin terrorisé s'enfuit à Vladivostok où il tombe sous la coupe d'une bande de voleurs aux méthodes expéditives : grâce à sa petite taille, il s'introduit subrepticement dans les toilettes d'une bijouterie dont le patron, forcé d'ouvrir le magasin pour l'expulser, est alors occis par les criminels. La jeune Galia (Dinara Droukarova) vient rechercher son (très cher) Valerka pour le ramener à Soutchan où il ne risque plus rien ; de peur que les enfants ne parlent, les truands les poursuivent et tuent la gamine.

C'est aussi la description d'un monde qu'on croyait alors totalement disparu et qui rappelle celui de *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 547) : cette ville où sont relégués des "politiques" avec son camp de prisonniers japonais et l'étrange image de ces soldats qui psalmodient une prière pour l'un des leurs qui brûle, pendu. La Police politique n'est jamais loin : l'amant de la mère de Valerka en fait partie et garde dans sa poche d'affriolantes photos d'exécutions. C'est aussi la boue omniprésente quand il ne fait pas trop froid, ce fou qui se procure de la farine qu'il mélange à de la terre pour confectionner des beignets. Tout ça servi par un lyrisme échevelé qui culmine dans le plan final où l'on ramène sur une brouette le corps de Galia : sa mère sort nue en chevauchant un balai pour crier sa douleur.

Ben-Hur William Wyler, USA, 1959, 213 mn

"Arrête ton char, Ben-Hur !", entendait-on à l'époque : c'est dire le succès d'un film centré sur la fameuse course de dix minutes entre Ben-Hur (Charlton Heston) et Messala (Stephen Boyd). Pour le reste, ce produit MGM typique, de style sulpicien avec musique de Miklós Rózsa pour sanctifier le tout, est inférieur à la version de 1925 (p. 714). Avec Jack Hawkins, Hugh Griffith, Sam Jaffe, Finlay Currie et Frank Thring qui campe un Ponce Pilate faux-jeton à souhait.

Heat Michael Mann, USA, 1995, 170 mn

Film policier sans temps mort qui voit l'affrontement du gangster McCauley et du policier Hanna, joués par Robert De Niro et Al Pacino, réunis pour la première fois : dans *Le parrain II* (p. 661) les deux stars ne se rencontraient pas. Mais on ne s'intéresse guère à cette grosse machine spectaculaire et sans âme. Avec Jon Voight et Diane Venora qui méritait un rôle moins ingrat.

Une étrange affaire Pierre Granier-Defferre, France, 1981, 98 mn

Suite à la mort du patron d'un grand magasin, un nouveau directeur, Bertrand Malair (Michel Piccoli, éblouissant), débarque avec ses sbires, le mielleux François (Jean-Pierre Kalfon) et le déplaisant Paul (Jean-François Balmer). Louis Coline (Gérard Lanvin), sous-chef de la publicité, tombe sous l'emprise de son nouveau patron, spécialiste des prudhommeries sentencieuses à la Jacques Chancel. Malair satellise progressivement le jeune homme en le brouillant sciemment avec sa femme Nina (Nathalie Baye), par exemple en s'installant chez eux pour quelques jours ; départ de l'épouse et commentaire de l'"invité" : "C'est le cas classique de la femme qui s'essouffle derrière son mari". Louis, qui a perdu toute autonomie, croit faire partie, avec François et Paul, de la garde rapprochée du grand homme... lequel disparaît un beau matin, le laissant désemparé dans l'attente de son inéluctable retour.

En contrepoint, le portrait amusé et touchant de la mère de Louis (Dominique Blanchar), une ancienne starlette qui n'en finit plus de revenir à l'écran.

Les enfants du paradis Marcel Carné, France, 1945, 190 mn

Classique à la distribution superlative centré autour de Garance (Arletty) dont sont amoureux les protagonistes. Baptiste Deburau (Jean-Louis Barrault), mime aux Funambules sur le boulevard du Crime, éprouve pour elle une passion partagée mais contrariée. Au terme du film, quand le couple s'est enfin trouvé, c'est l'épouse Nathalie (María Casares) qui vient les séparer : Garance se perd dans la foule. Elle aura été auparavant la maîtresse de Frédérick Lemaître (Pierre Brasseur) qui massacre sur scène son rôle de Robert Macaire (cf. p. 1307) dans la médiocre *Auberge des Adrets*, ce qui ravit le public mais pas les auteurs.

Elle est aussi l'amie du suave Lacenaire (Marcel Herrand) auquel Prévert réserve ses meilleures répliques, ainsi : "Me laisser seul avec moi-même et m'interdire les mauvaises fréquentations" ou encore, parlant de "Chand d'habits" (Pierre Renoir) : "Marchand d'amis, avez-vous des amis à vendre ?". Mais elle ne l'aime pas : "Pierre-François, vous avez la tête trop chaude et le cœur trop froid". Entretenue par le baron de Montray (Louis Salou), qui se montre d'une jalousie maladive et se propose "d'envoyer dans l'autre monde un homme qui n'est pas du [sien]", Frédérick ; duel que Lacenaire empêchera en trucidant, assisté de son fidèle Avril (Fabien Loris), l'irascible baron aux Bains Turcs.

Le scénario oppose l'amour-passion du couple Garance/Baptiste à celui, plus plan-plan, éprouvée par Nathalie pour l'"homme blanc". De façon inattendue, cette épouse au rôle ingrat se révèle la plus convaincante, notamment quand au milieu d'une pantomime elle pousse un déchirant "Baptiste !". Avec Jane Marken en logeuse à la cuisse légère et Gaston Modot en aveugle aux yeux perçants.

The adjuster Atom Egoyan, Canada, 1991, 102 mn

Noah (Elias Koteas) est expert ès sinistres pour une compagnie d'assurances. Sa compassion pour les victimes d'incendies l'amène à les loger dans un motel où on l'a surnommé "Mr. Render" et aussi à coucher avec elles, sans distinction de sexe. Son épouse Hera (Arsinée Khanjian) visionne, pour la censure, des films pornographiques qu'elle copie en vidéo à la sauvette pour les projeter à sa sœur. Laquelle vit avec le couple dans le pavillon-témoin d'un lotissement qui n'a pas été construit. C'est cette maison que Bubba (Maury Chaykin), accompagné de son épouse Mimi (Gabrielle Rose), loue pour tourner un film. Ce second couple est spécialisé dans les jeux de rôles suprenants et choquants : par exemple dans le métro où Mimi se fait mettre la main entre les cuisses par Bubba déguisé en répugnant clochard. En fait de film, Bubba a décidé de mettre le feu au pavillon – et sans doute à lui-même par la même occasion. Noah, qui contemple de l'extérieur sa maison en train de brûler, s'imagine en train d'offrir ses services d'"adjuster" à son épouse et sa belle-sœur.

Film énigmatique et très réussi d'Egoyan : si Bubba a les allures d'un démon, Noah a plutôt celles d'un ange – plus convaincant que celui de *Théorème* (p. 456). Petits rôles pour les récurrents David Hemblen et Patricia Collins.

Five fingers *L'affaire Cicéron*, Joseph Mankiewicz, USA, 1952, 103 mn

Ankara, 1944. Diello (James Mason), valet de chambre de l'ambassadeur britannique, propose aux Allemands de les renseigner contre une grasse rétribution en livres sterling. Il s'adjoint les services de la comtesse décavée Anna Stavitska (Danielle Darrieux), laquelle ouvre un salon propice aux trafics du traître. Ayant vent d'une fuite à l'ambassade, le contre-espion Travers (Michael Rennie) mène son enquête. Diello fait alors profil bas et s'apprête à partir au Brésil avec la comtesse lorsqu'il apprend qu'elle a filé en Suisse avec 130 000 £. Ce qui l'amène à une dernière séance de photographie de documents – sur le projet OVERLORD – tirés du coffre, puis une fuite précipitée vers Istanbul, poursuivi par les agents anglais et allemands, ces derniers ayant ordre de le tuer après avoir récupéré les pellicules. Il arrive adroitement à semer la confusion et part seul pour le Brésil. Las, les billets de banque qu'il avait emportés se révèlent faux ; quand il apprend que la même mésaventure est advenue à la comtesse, il éclate de rire.

Film brillant basé sur l'authentique histoire de l'Albanais Elyesa Bazna. Comme beaucoup d'affaires d'espionnage, celle-ci a un côté dérisoire car on a du mal à faire confiance à un espion : les Allemands n'exploitèrent pas des informations qu'ils n'avaient d'ailleurs pas payées, Bazna n'étant peut-être qu'un agent chargé de les intoxiquer. On comprend leur hésitation puisque, de nos jours, les experts restent divisés sur la question.

Solaris Andreï Tarkovski, URSS, 1972, 160 mn

D'après Stanislas Lem. Il se passe d'étranges choses dans la station en orbite autour de la planète Solaris. Le psychologue Kelvin (Donatas Banionis) y est rapidement confronté au retour de son épouse Khari (Natalia Bondartchouk) qui s'était suicidée dix ans auparavant. Rapports déchirants avec la "visiteuse" qui n'est qu'une création de la planète ; il a beau la détruire, elle revient toujours mais en s'humanisant progressivement. Kelvin a finalement l'idée d'envoyer un message à Solaris sous la forme d'un encéphalogramme ; alors que des îles se forment sur l'immense océan qui recouvre la planète, Khari décide de disparaître pour de bon. Kelvin rend visite à son père devant lequel il s'agenouille puis la caméra recule, recule et recule encore pour dévoiler un îlot de Solaris.

L'inimitable style Tarkovski, ses herbes dans l'eau, la pluie qui coule sur les épaules du père dans la maison. Sans oublier les *Chasseurs dans la neige* et d'énigmatiques plans des autoroutes qui sillonnent Tōkyō. Avec Anatoli Solonitsyne.

Wise blood *Le malin*, John Huston, USA, 1979, 101 mn

Brillante adaptation, signée Jhon (*sic*) Huston d'un roman de Flannery O'Connor situé dans la Bible belt. À Taulkinham, il suffit de parler de Jésus pour provoquer un attroupement ; c'est ainsi qu'Asa Hawks (Harry Dean Stanton), affublé de ses lunettes d'aveugle et guidé par Lily (Amy Wright), se fait des sous : "You can't run away from Jesus", dit-il. Rentré dans sa chambre, il s'installe pour lire le journal tandis que sa "fille" pense à le quitter pour un plus jeune, Hazel Motes (Brad Dourif dans le rôle de sa vie). Dans cette contrée où le chapeau fait le saint, ce dernier passe pour un prédicateur à cause de son couvre-chef. Détestant Jésus, il fonde l'Église de la Vérité sans le Christ où les aveugles ne voient pas et les boiteux ne marchent pas. Ce qui fonctionne suffisamment pour qu'un parasite, Hoover (Ned Beatty), s'improvise manager en cherchant à prélever sa taxe au passage ; Hazel, qui ne veut pas d'argent, l'éconduit. Hoover suscite alors un imitateur (William Hickey) qui reprend les salades de Hazel ; ce dernier attire son clone sur une route déserte et le laisse à moitié mort. Autre personnage dans cette ville où règne l'intelligence, Enoch Emory (Dan Shor) qui prétend avoir trouvé le Messie de Hazel sous la forme d'une minuscule momie qu'il a volée au musée municipal. Et se promène plus tard en habit de King Kong (p. 1442), manière de terroriser les passants.

Bien qu'athée, Hazel se mortifie en s'aveuglant, sans simuler comme Asa, avec de la chaux et se torture à l'aide de barbelés et de verre dans ses chaussures. Sa logeuse, deux fois plus âgée que lui, voudrait lui voir reprendre le collier : un "preacher" aveugle, ça rapporte. Mais il reste obstinément dans son lit. Quand la matrone, qui le loge à l'œil, le somme de l'épouser, il s'en va mourir sous la pluie.

Profumo di donna *Parfum de femme*, Dino Risi, Italie, 1974, 99 mn

Le Cpt. Fausto Consolo (Vittorio Gassman), un aveugle auquel manque aussi la main gauche, se fait prêter une jeune recrue pour l'accompagner pendant une semaine – Turin, Gênes, Rome et Naples. Le capitaine est pénible, au mieux paternaliste avec celui qu'il appelle Ciccio (quelque chose comme "Mon gros"). Prétendant reconnaître les femmes à leur odeur, il est en quête d'aventures féminines tarifées. Le but du voyage est de retrouver un autre militaire aveugle à Naples : ils ont fait le projet de se suicider ensemble. Mais, suprême échec, Fausto recule au moment de passer à l'acte. C'est la jeune Sara (Agostina Belli), qui a l'âge d'être sa fille et l'aime depuis le temps où il avait encore ses yeux, qui le recueille. L'aveugle, désormais plus pathétique qu'odieux, la rejette mais l'appelle à l'aide après avoir fait une chute. *Happy end* ? Les doutes sont de mise.

Un bon film européen ne peut être que le brouillon d'un blockbuster américain. D'où le *remake Scent of a woman* (p. 593) avec Al Pacino. Le scénario original étant un peu dérangeant, on l'a aseptisé au moyen d'une sous-intrigue moralisatrice, genre *Cercle des poètes disparus*. Ciccio, le jeune Alessandro Momo (17 ans), allait se tuer peu après en moto, un destin avorté qui rappelle celui de Pierre Blaise (*Lacombe Lucien*, p. 531).

Fallen angel Otto Preminger, USA, 1945, 97 mn

Le douteux Eric Stanton (Dana Andrews) débarque sans le sou dans un village en bord d'Océan. Une serveuse de bar, Stella (Linda Darnell), lui plait beaucoup, mais la réciproque est douteuse : la belle est prête à suivre quiconque l'épousera pourvu qu'il ait un compte en banque. Stanton déploie alors une tactique peu glorieuse pour s'enrichir en s'appropriant l'argent de la riche June Mills (Alice Faye) malgré l'opposition de sa sœur (Anne Revere). Prenant prétexte d'un (prétendu) concert de Toscanini, il l'emmène à San Francisco et l'y épouse. Comme il prévoit de faire annuler son mariage, l'arriviste ne consomme même pas sa nuit de noces et passe la soirée à courir après Stella. Laquelle rit au nez de ce soupirant qui n'est plus libre avant de sortir avec Atkins (Bruce Cabot), un brave type tout prêt à l'épouser ; on la retrouve au matin morte assassinée.

Judd (Charles Bickford), un ex-policier new-yorkais chargé de l'enquête, tabasse sadiquement Atkins malgré son alibi en béton avant d'accuser Stanton du crime. Ce dernier téléphone à des amis de la côte Est pour apprendre que ce Judd avait été expulsé de la Police pour brutalité ; membre caché du club des éconduits, il avait fait une scène à Stella, lui portant accidentellement le coup fatal.

Et Stanton dans tout cela ? L'amour sincère de June l'aurait remis dans le droit chemin. Peut-être ; mais on est plus convaincu par le touchant vieux patron de bar (Percy Kilbride) qui portera à jamais le deuil de sa défunte employée.

West Side story Robert Wise & Jerome Robbins, USA, 1961, 154 mn

Roméo et Juliette transposé à New York. Le gang des Jets s'oppose à celui des Sharks, des nouveaux venus portoricains. Maria (Natalie Wood) des Sharks rencontre Tony (Richard Beymer) des Jets. Amours tragiques puisqu'un combat voit la mort de Riff (Russ Tamblyn) poignardé par Bernardo (George Chakiris), le frère de Maria lequel est à son tour victime de la vengence de Tony. Tout ça se terminera par la mort du jeune homme et une pseudo-réconciliation sur son cadavre sous l'œil d'un flic un tantinet raciste (Simon Oakland).

Les gangs sont trop pasteurisés pour être convaincants : ils ne se livrent à aucun trafic, vols, drogue, etc., tout au plus une tentative de viol des Jets sur Anita (Rita Moreno), la "veuve" de Bernardo. Mais il y a la musique de Leonard Bernstein, les chorégraphies de Jerome Robbins... sans oublier le générique "graffiti" final de Saul Bass. Beymer et Tamblyn se retrouveront dans *Twin Peaks* (p. 162).

La bandera Julien Duvivier, France, 1935, 97 mn

Le Rif espagnol avec sa Légion où se retrouvent Gilieth (Jean Gabin), un meurtrier "qui avait ses raisons", et Lucas (Robert Le Vigan), un flic à ses trousses. Leur *bandera* est envoyée défendre un fortin assiégé par des "salopards" qui les dégomment l'un après l'autre. Ne survit que Lucas qui a fait auparavant la paix avec Gilieth : c'est lui qui ira rendre visite à Aischa (Annabella), la danseuse que le criminel en fuite avait épousée.

D'après Pierre Mac Orlan, une œuvre inoubliable placée sous le signe de la mort que tous semblent anticiper, voire provoquer ; un légionnaire s'est même fait tatouer le visage pour ressembler à une tête de mort. Avec Raymond Aimos, Charles Granval, Margo Lion, Gaston Modot et Pierre Renoir, excellent comme toujours. Le film était originellement dédié au Gal. Franco qui avait facilité le tournage ; une dédicace retirée au moment de la Guerre Civile.

Versailles-Rive-Gauche Bruno Podalydès, France, 1992, 45 mn

Arnaud (Denis Podalydès) a invité Claire (Isabelle Candelier) dans son appartement exigu. La soirée est interrompue par des fâcheux (Michel Vuillermoz, Jean-Noël Brouté, Philippe Uchan), puis le groupe musical "Soldes, tout doit disparaître" : ils sont finalement une bonne douzaine à s'entasser. Claire repart, enlevée par un musicien sans doute trop entreprenant puisqu'elle se fait déposer à la gare de Versailles-Rive-Gauche. Faute d'être un Casanova, Arnaud se console avec *Mon histoire avec Bellino*, un fascicule extrait de l'*Histoire de ma vie*.

On retrouvera les mêmes acteurs dans *Versailles-Chantiers* (p. 682) dont ce court-métrage est un peu le brouillon. Et la même tintinophilie.

Die 1000 Augen des Dr. Mabuse *Le diabolique docteur Mabuse*, Fritz Lang, Allemagne, 1960, 100 mn

Troisième *Mabuse* et ultime film de Lang. Le complot est situé ici dans l'hôtel Luxor où la bande dirigée par Mabuse (Wolfgang Preiss) a son quartier général. Le diabolique docteur cherche à manipuler un important industriel, Travers (Peter Van Eyck), dans le but de s'approprier ses usines atomiques et dominer le Monde. Pour cela, il tient sous hypnose la belle Marion (Dawn Addams) qu'il pousse à une fausse tentative de suicide depuis un rebord de fenêtre, puis fait agresser par un pied-bot sous l'œil de Travers qui n'en perd pas une miette à travers la glace sans tain disposée dans une chambre attenante.

On retrouve le goût de Mabuse pour les déguisements (p. 716) puisqu'il est aussi le docteur Jordan et l'inquiétant aveugle Cornelius dont le personnage, assez gratuit, ajoute un zeste de fantastique à l'histoire. Et toujours des tueurs comme celui campé par Howard Vernon et une voiture qui, comme dans l'opus 2 (p. 751), ne redémarre pas au feu car son conducteur a été victime d'une fléchette mortelle. Et des policiers : le criminel détective de l'hôtel (Andrea Checchi), le ridicule Hieronymus B. "comme bedaine" Mistelzweig (Werner Peters) – en fait agent d'Interpol – et Gert Fröbe dans le rôle du commissaire Kras.

Tout ça renvoie au style feuilletonnesque qu'a toujours affectionné Lang. Élément de nouveauté, la prégnance du fliquage télévisuel initié par les nazis qui ont construit le Luxor ; idée anachronique mais thèse prémonitoire.

Bride of Frankenstein *La fiancée de Frankenstein*, James Whale, USA, 1935, 75 mn

Excellent film d'horreur, supérieur au premier *Frankenstein* (p. 408). Avec Henry Frankenstein (Colin Clive) et la créature (Boris Karloff) rescapée de l'incendie final, ainsi qu'Elizabeth (Valerie Hobson). Le monstre, perdu dans la forêt, est attiré par le violon d'un ermite aveugle : il commence à parler, à balbutier des mots comme "bon", "ami". Un moment de paix dérangé par des chasseurs égarés.

L'inquiétant professeur Pretorius (Ernest Thesiger, excellent) se présente à Henry en lui montrant les créatures miniatures qu'il tient dans ses bocaux : un roi, une reine, un évêque, une sirène... Son rêve est de créer "un nouveau monde de dieux et de monstres". Dans l'immédiat, il se contentera de fournir une compagne à la créature. Cadrages obliques et cerfs-volants pour capturer la foudre : la fiancée du monstre (Elsa Lanchester, qui joue aussi Mary Shelley dans le prélude) est bien vivante mais recule d'horreur devant son promis... Issue tragique : "We belong dead" baragouine la créature avant d'actionner un fatal levier.

La coiffure d'Elsa Lanchester, cheveux noirs traversés d'une rayure blanche façon sconse, devait faire florès dans le monde de l'horreur. Humphrey Bogart lui-même (*The return of Doctor X*, 1939) eut droit à son poivre et sel.

Amores perros *Amours chiennes*, Alexandro G. Iñárritu, Mexique, 2000, 148 mn

Trois histoires d'hommes et de chiens, dont celle de la modèle dont le toutou disparait sous les lattes du parquet. Moins réussie que l'épisode d'Octavio (Gael García Bernal), propriétaire du dangereux molosse Cofi qui ne paie pas de mine mais n'a pas son pareil pour trancher la gorge des clébards du voisinage. Octavio est par ailleurs amoureux de sa belle-sœur avec laquelle il voudrait refaire sa vie ; mais même quand l'obstacle principal – son frère – trouve la mort dans un hold-up, la jeune femme refuse de partir avec lui.

Et finalement celle d'El Chivo (Emilio Echevarría), ancien guerrillero aux allures de clochard et occasionnel sicaire. Écœuré par un contrat – un type veut faire descendre son demi-frère –, il laisse les deux premiers de cordée, pour lesquels il éprouve un égal mépris, s'expliquer à l'aide d'un pistolet : on ne connaîtra pas l'issue du combat. La blessure de sa vie est sa fille qu'il ne connaît pas et qui le croit mort ; il lui laisse un message sur son répondeur avant de s'éloigner en compagnie du terrible Cofi vu avec Octavio. C'est ce personnage douteux, meurtri par la vie, qui a la sympathie du réalisateur. Scénario de Guillermo Arriaga.

The life and death of colonel Blimp *Colonel Blimp*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1943, 163 mn

Un des chef-d'œuvre de Powell, centré sur la carrière de l'officier Clive Candy (Roger Livesey) depuis son retour de la guerre des Boers en 1902 jusqu'à son enrôlement dans la défense passive. Il est opposé à l'Allemand Theo Kretschmar-Schuldorff (Anton Walbrook) qu'il rencontre d'abord en duel – tous deux en garderont une cicatrice –, puis quand Theo est prisonnier de guerre, aigri, enfin quand, ne supportant pas Hitler, l'Allemand se réfugie en Angleterre. La vie des amis est éclairée par trois femmes jouées par la même Deborah Kerr : Edith, aimée des deux qui épouse Theo, Barbara que Clive choisit à cause de sa ressemblance avec Edith et enfin Angela qui travaille au service de Clive alors qu'il est âgé.

Le titre "Colonel Blimp" renvoie à un personnage de vieille baderne caricaturale, équivalent anglais de notre Foch national, dont on ne retient que les principes chevaleresques surannés, en gommant sa dimension d'épouvantable boucher. À l'heure où les Allemands ne respectent plus aucune règle, il est temps pour ce type de militaire de prendre une retraite méritée. D'où l'idée du fiancé d'Angela d'anticiper des manœuvres et de capturer six heures avant leur début le vieux militaire dans son hammam : un résumé des méthodes nazies en quelque sorte.

Quelques faiblesses liées au côté propagandiste de l'œuvre. Le duel initial est dû aux "calomnies" répandues à Berlin au sujet du comportement des troupes britanniques durant la guerre des Boers. C'est pourtant bien à cet occasion que les Anglais s'immortalisèrent en inventant les camps de concentration (30 000 morts).

Gosford Park Robert Altman, Grande-Bretagne, 2001, 137 mn

1932. La présence de Maggie Smith renvoie au monde d'Agatha Christie (cf. pp. 1222, 67) sauf que l'inspecteur de service, nullissime, sabote son enquête. La partie de chasse est une référence implicite à *La règle du jeu* (p. 627) et à son monde où la classe des aristocrates côtoie celle des domestiques.

Côté *upstairs*, le parvenu McCordle (Michael Gambon) et ses amours ancillaires ; ainsi que son épouse encore jeune (Kristin Scott Thomas) qui ne dédaigne pas non plus la chair fraîche. N'oublions pas le producteur américain (Bob Balaban) qui veut tourner un *Charlie Chan* (p. 160) et vient accompagné du (déjà) *has been* Ivor Novello (Jeremy Northam), vedette de *The lodger* (p. 1114). *Downstairs* sévissent les petit(e)s chef(fe)s Jennings (Alan Bates) et Mrs. Wilson (Helen Mirren). Un valet détonne : on apprendra après le crime qu'il est "pire qu'un meurtrier, un acteur" venu se documenter en vue d'un rôle.

Puis l'horrible McCordle est tué. Deux fois car Mrs. Wilson a reconnu parmi les laquais de passage l'enfant que cet ogre l'obligea à abandonner et a anticipé le meurtre du père : c'est donc un cadavre empoisonné par ses soins que le jeune homme poignarde. Final touchant après le départ des invités : Mrs. Wilson, qui sanglote, est consolée par sa sœur, cheffe des cuisines avec laquelle elle était brouillée.

Un film d'Altman, c'est une multitude de personnages dont les destinées s'entrecroisent, ainsi les jeunes domestiques Mary (Kelly Macdonald) et Elsie (Emily Watson). On ne peut pas tout suivre sauf à prendre des notes. Mais c'est un peu comme la profondeur de champ : on voit ce qu'il se passe à l'arrière-plan sans être pour autant tenu à davantage qu'une attention distraite.

Pinocchio Walt Disney, USA, 1940, 88 mn

Magnifique adaptation de Collodi. Épisodes remarquables : le nez qui s'allonge jusqu'à porter des branches puis un nid avec oiseau, l'île où les cancres se transforment en ânes. Images délicates ou tons vifs et étonnants embruns autour de la baleine, personnages secondaires réussis : Jiminy Cricket et surtout le chat Figaro.

The tragedy of Othello *Othello*, Orson Welles, Italie, 1951, 93 mn

Éblouissante adaptation de Shakespeare produite dans des conditions extravagantes en Italie et au Maroc. Les images sont d'une stupéfiante et constante invention plastique ; on mentionnera l'utilisation, très wellesienne, de focales courtes, mais aussi d'étonnantes contre-plongées : tout cela culmine dans la procession funèbre finale, filmée à contre-jour. Autour de Welles en Maure de Venise, Suzanne Cloutier est Desdémone et Micheál MacLiammóir Iago. Voir aussi *Return to Glennascaul* (p. 211) dû à Hilton Edwards, petit rôle du film.

A time to love and a time to die *Le temps d'aimer et le temps de mourir*, Douglas Sirk, USA, 1958, 132 mn

D'après Erich Maria Remarque, qui tient un petit rôle, une déchirante parenthèse de trois semaines dans la vie d'un soldat du Front de l'Est en permission. Le film commence par une exécution de civils et se termine par une autre exécution sommaire à laquelle se refuse le héros : il libère les trois condamnés dont l'un saisit un fusil et tue le sale Boche.

La ville natale d'Ernst Gräber (John Gavin) est à moitié détruite, sa maison n'est d'ailleurs plus qu'un tas de ruines ; il apprendra plus tard que sa famille n'a pas péri sous les bombes. Tout a bien changé, c'est ainsi que son ex-camarade de classe, le minable Binding (Thayer David), tient maintenant le haut du pavé, fort de son rang dans le parti nazi. L'atmosphère d'avant-guerre survit dans un restaurant sélect où mieux vaut venir recommandé ; il y invite Elizabeth Kruse (Liselotte Pulver), la fille d'un ancien professeur maintenant détenu dans un camp. Mariage presque de raison pour que l'épouse puisse toucher un peu d'argent.

Atmosphère d'apocalypse symbolisée par un corbillard, une église en ruines où s'abritent les rescapés des bombes. Tristesse et résignation doucereuse, l'amour qui peine à s'exprimer entre deux êtres qui savent que le temps leur est compté ; et pas même de révolte quand la Gestapo rend les cendres de Kruse père, "mort d'une maladie cardiaque". Quelques notes d'espoir : cet arbre qu'un incendie a fait fleurir en plein hiver ou encore cette lettre qu'Ernst lit avant de mourir – Elizabeth est enceinte – et qu'il laisse filer dans l'eau, n'ayant plus la force de la rattraper.

Sirk quitta l'Allemagne en 1935, laissant le fils d'un premier lit, Klaus Detlef Sierck qui tint quelques petits rôles au cinéma avant d'être mobilisé pour mourir à l'Est à l'âge de 18 ans : ce film a des allures de tombeau pour un enfant disparu.

Le samouraï Jean-Pierre Melville, France, 1967, 105 mn

Le film, qui s'ouvre sur une citation (apocryphe) du bushidō, n'est qu'une accumulation de codes convenus : le chapeau de Jef Costello (Alain Delon) et les lieux – boîte de nuit, PJ, appartement du tueur – ; paradoxalement, cet académisme superlatif produit un chef-d'œuvre "glacé" aux antipodes du calamiteux *Un flic* (p. 932). L'auteur nous fait grâce, pour une fois, du pénible mythe du truand "réglo" : Costello est un loup solitaire, un amputé du cœur qui utilise les femmes comme Jane (Nathalie Delon) sans rien leur donner. Il semble cependant éprouver pour la jolie pianiste (Cathy Rosier) quelque chose qu'il ne verbalise pas.

Séquence d'anthologie, la traque dans le métro entre Télégraphe et Châtelet avec les loupiotes qui clignotent sur le plan électrique (d'un modèle courant dans les grandes stations) et qui se termine quand Jef enjambe le rebord vitré du trottoir roulant pour semer une auxiliaire de Police. Musique de François de Roubaix.

Wake of the Red Witch *Le réveil de la Sorcière Rouge*, Edward Ludwig, USA, 1948, 112 mn

Film d'aventures romantique d'autant plus réussi que totalement invraisemblable. Le Cpt. Ralls (John Wayne) et Mayrant Sydneye (Luther Adler), ce dernier à la tête de la puissante compagnie maritime BATJAK, s'affrontent dans les mers du Sud. Enjeux : un coffret de perles défendu par un calmar géant et surtout l'amour de la belle Angélique (Gail Russell) dont Ralls tue accidentellement le père (Henry Daniell). Mayrant en profite pour épouser la belle et Ralls qui ne songe plus qu'à se venger coule la Sorcière Rouge, un bateau de la BATJAK chargé d'or. Il ira finalement repêcher les lingots vêtu d'un scaphandre alors que Mayrant l'attend cloué dans un fauteuil ; mais la Sorcière Rouge, en position instable sur un haut fond, l'entraîne dans les profondeurs de l'océan.

Quand les cordons du scaphandre remontent sans Ralls, ce qu'il restait de vie en Mayrant semble tranché. Car une haine cordiale enchaîne les deux hommes, dominée par le souvenir d'Angélique morte de la même maladie qui immobilisa Mayrant. Dans une scène digne de *Wuthering Heights* (p. 1601), Ralls était entré de force dans la chambre où agonisait l'aimée pour la porter à la fenêtre.

Hotaru no haka *Le tombeau des lucioles*, Isao Takahata, Japon, 1989, 89 mn

Eté 1945, dans la gare de Kōbe. "Encore un", dit un agent en retournant le corps d'un adolescent qui vient d'expirer en murmurant "Setsuko". Sur lui, une petite boîte rouge que l'agent jette au loin ; des petits os s'éparpillent. Nous allons suivre le parcours de cette boîte en métal remplie de bonbons (*doroppusu* = drops) pour la joie de Setsuko jusqu'au moment où son grand frère Seita y recueille ses cendres.

Tout bascule lors d'un bombardement : la maison est détruite et la mère tuée, le père dans la Marine s'il est encore vivant. Les deux gamins sont hébergés par une tante qui finit par les traiter de parasites de la Patrie. Ils s'installent dans un refuge isolé en bord d'étang où ils ont de plus en plus de mal à se nourrir ; Seita en vient à voler dans les maisons désertées durant les alertes. Poux et diarrhée, la petite tombe malade, se met à délirer, à manger les boutons qui ont remplacé les bonbons dans la boîte avant de mourir alors que la guerre est finie. Son frère achète du charbon pour l'incinérer et allume le feu avec des haricots de soja.

D'après la quasi-autobiographie d'Akiyuki Nosaka, auteur des *Pornographes* (p. 1296), le film restitue l'atmosphère de l'époque avec ses bombes niveleuses et un discours nationaliste omniprésent que la défaite ne fait qu'exacerber. Avec des moments de grâce : les rizières et l'eau de la saison des pluies qui inonde et détrempe, le goût du riz blanc. Et puis la nuit et ses lucioles qui servent de lampe dans le refuge, bonheur magique dans la détresse.

The hit Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1984, 94 mn

Willie Parker (Terence Stamp) a témoigné contre ses copains en échange de l'immunité. Dix ans plus tard, planqué en Espagne, il est rejoint par deux sbires, Braddock (John Hurt) et Myron (Tim Roth), chargés de le ramener, si possible à Paris, pour recevoir la monnaie de sa pièce : ils l'embarquent dans une voiture en compagnie de Maggie (Laura del Sol), une jeune femme prise en otage. Leur piste, jalonnée de cadavres, est suivie par un policier (Fernando Rey).

Myron est un novice qui, n'ayant jamais tué, a des états d'âme, notamment quant au sort de la belle captive. Willie qui affecte une totale indifférence quant à sa mort prochaine, se dégonfle et se met à implorer au moment où Braddock décide de l'exécuter sans attendre la frontière : le tueur abat Willie, et Myron en sus, mais épargne Maggie qu'il laisse bien amochée dans une clairière avec les deux cadavres. Il arrive avec un sac à dos à la frontière française ; Maggie, qu'un hélicoptère a récupérée, le reconnaît et n'hésite pas un instant à le signaler aux flics.

Les occupants de l'automobile sont filmés sans empathie mais comme des êtres humains et non des monstres stéréotypés. Braddock est un tueur opaque, imprévisible et finalement irrationnel, notamment à l'égard de Maggie. Dont la présence était destinée à empêcher un contact madrilène de parler ; quand Braddock change d'avis et abat ledit contact, il devrait logiquement la tuer mais se laisse attendrir par Myron. Et même mordre par la captive qui s'en tire finalement avec une sévère raclée. Au moment de mourir, il la salue d'un clin d'œil, signe d'une complicité non verbalisée : on pense au "samouraï" (p. 1321) et sa pianiste.

La montaña sagrada *La montagne sacrée*, Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1973, 117 mn

Manchots et culs-de-jatte, évêques, iguanes et crapauds, cela commence un peu comme du Buñuel. Un alchimiste (le réalisateur) rassemble un groupe de neuf personnes : un voleur, une femme nue tatouée et sept autres assez arbitrairement associées à des planètes. Prétexte à nous montrer une machine en train de prendre son pied, une solution au problème du logement – des cercueils –, un poisson rouge en train de pousser un cri. Et des images d'atrocités policières.

Après avoir renoncé à l'argent et à eux-mêmes, les neuf élus partent à la recherche du secret de l'immortalité détenu par des sages attablés au sommet d'une montagne. Lesquels s'avèrent n'être que des pantins. Le mystagogue dévoile alors la clef de l'énigme : nous ne sommes que des images, des rêves et des photographies. Un zoom arrière dévoile l'équipe de tournage.

Surréalisme et humour caractérisent ce film aux images d'un baroquisme étonnant. Dont la morale est un pied-de-nez aux prétentieuses quêtes gnostiques style *Matin des magiciens*, e.g., *2001, a space odyssey* (p. 527).

Spellbound *La maison du docteur Edwardes*, Alfred Hitchcock, USA, 1945, 111 mn

Le nouveau directeur (Gregory Peck) d'un institut psychiatrique se révèle être un amnésique qui a pris la place de ce docteur Edwardes qu'il a peut-être tué. Aidé de sa "collègue" Constance (Ingrid Bergman), le malade trouvera la cause de sa maladie : enfant, il a tué son frère par accident. Le coupable du meurtre d'Edwardes est l'ancien directeur (Leo G. Carroll) qui voulait garder sa place.

Film psychanalytique basé, comme *Les mystères d'une âme* (p. 945), sur l'élucidation d'un rêve – sorti du monde surréaliste de Salvador Dalí – dont le héros se rappelle tous les détails, lesquels ont par ailleurs un sens transparent. Et, bien entendu, celui qui se promenait naguère un rasoir à la main est désormais totalement guéri ! Peck n'est pas un acteur hitchcockien, pas plus à sa place que dans le futur *Paradine case* (p. 14), autre production Selznick ; et la musique sirupeuse signée Miklós Rózsa est envahissante. Par contre, Michael Chekhov (= Tchekhov, neveu de l'écrivain) crève l'écran dans le rôle du docteur Brulov.

Que la bête meure Claude Chabrol, France, 1969, 107 mn

Charles Thénier (Michel Duchaussoy) cherche à venger son fils tué par un chauffard inconnu. Une longue quête l'amène presque par hasard sur la piste de Paul Decourt (Jean Yanne), un garagiste de Quimper qu'il approche par l'intermédiaire de la belle-sœur (Caroline Cellier) dudit Paul, une actrice dont il est devenu l'amant. L'individu – beauf' dans tous les sens du terme – est dégoulinant de vulgarité. Il ne se plaît qu'à rabaisser ses proches, son fils Philippe tout comme son épouse (Anouk Ferjac) dont il lit les poèmes un peu ridicules à table, histoire d'amuser M^{me} Decourt mère (Raymone), aussi méchante que lui.

Charles prévoit d'emmener Paul en bateau un jour de gros temps où un accident peut être fatal au garagiste qui ne sait pas nager. Mais ce dernier a ouvert le journal dans lequel Charles consignait ses intentions et déjoue ses plans. Peu de temps après, l'horrible individu meurt empoisonné et les soupçons du policier (Maurice Pialat), auquel un avocat a fait tenir le fameux journal, se portent sur Charles. Lequel fait valoir qu'il n'est pas très malin de tuer un type alors qu'on sait que ses intentions sont consignées dans un document en de tierces mains. Mais comme dans *Beyond a reasonable doubt* (p. 643), cette apparente maladresse est peut-être la ruse suprême d'un assassin. Disculpé par Philippe qui avoue avoir empoisonné ce père détesté, Charles part en bateau en s'accusant par lettre du crime que l'adolescent n'aurait finalement pas commis. . . que croire ? Tout ça est bien tiré par les cheveux. Il est sûr en tout cas que, si Paul est bien une immonde brute, le personnage de Charles, justicier autoproclamé, n'inspire pas la sympathie. Le titre réfère à un des *Chants sérieux* de Brahms : on entend la voix de la sublime Kathleen Ferrier.

Kamigami no fukaki yokubō *Profonds désirs des dieux*, Shōhei Imamura, Japon, 1968, 173 mn

Une petite île de l'archipel des Ryūkyū (entre Okinawa et Taïwan). La famille Futori est ostracisée : son principal représentant, Nekichi (Rentarō Mikuni), qui est le fils de son incestueux grand-père, est amoureux depuis toujours de sa sœur Uma qui sert de noro (chaman) et aussi de maîtresse à Ritsugen Ryū, directeur de l'usine locale – on cultive la canne à sucre. Il y a vingt ans, un tsunami s'est abattu sur l'île, provoqué par les Dieux courroucés par Nekichi, baiseur et pêcheur à la dynamite : ils ont laissé un monstrueux caillou dans le champ des Futori et depuis ce temps, Nekichi enchaîné creuse un trou pour y faire basculer le rocher. Nekichi a deux enfants un peu idiots : Toriko, comme sortie de *Désir meurtrier* (p. 694), a des démangeaisons "à l'oreille" qu'elle demande à son frère Kametarō de calmer. Lorsque la compagnie sucrière dépêche un ingénieur de Tōkyō, Nekichi et Toriko sont chargés par Ritsugen, lui de saboter son travail, elle de le séduire.

Le caillou bascule enfin et Nekichi part sur une grosse barque pour un îlot inhabité en compagnie de sa chère Uma – drôle d'idée ! Ils sont poursuivis par les îliens en pirogue, dont Kametarō, qui les accusent d'avoir tué Ritsugen qu'ils ont retrouvé mort, en fait d'épectase : dissimulés sous des masques archaïques et terrifiants, ils massacrent Nekichi et abandonnent Uma attachée au mât de la barque.

Une histoire pleine de bruit et de fureur contée par un chanteur cul-de-jatte. Inceste et animisme : tout un monde animal – serpents, geckos et crabes, grenouilles et chouettes, araignées et papillons – qui annonce celui de Terrence Malick. Un univers dominé par des dieux immémoriaux qui s'expriment dans les séances de chamanisme. Cinq ans plus tard, Kametarō croit voir Toriko sur la voie du chemin de fer touristique ; mais ce n'est peut-être que la nostalgie d'un monde disparu, tout comme le plan final de la barque à voile rouge perdue dans l'océan sur lequel Uma dérive à jamais – on pense à la fin des *Pornographes* (p. 1296).

Ce film mal reçu fut source d'une longue disgrâce pour l'auteur au summum de sa japonité, plus "originelle" donc plus dérangeante que celle de sa *Ballade de Narayama* (p. 149). Tous les noms des personnages ont un sens simple en japonais, par exemple captive pour Toriko, cheval pour Uma, etc.

Strangers in the night Anthony Mann, USA, 1944, 56 mn

Hilda Blake (Helene Thimig) a inventé de toutes pièces la fille dont le portrait orne le salon. Quand un militaire rentré du Pacifique veut faire sa connaissance, sa "mère" temporise et va jusqu'à empoisonner sa vieille amie Ivy (Edith Barrett) qui s'apprêtait à révéler son imposture et sa démence.

Ce film des débuts d'Anthony Mann n'est ni fait ni à faire. Seules les deux actrices âgées tirent leur épingle du jeu.

Goodfellas *Les affranchis*, Martin Scorsese, USA, 1990, 145 mn

L'histoire véridique et répugnante du gangster d'origine irlandaise Henry Hill (Ray Liotta), accompagnée d'un commentaire en double voix off, la sienne et celle de son épouse juive (Lorraine Bracco, future psy des *Soprano*, p. 401). Un monde violent et sanguinaire dont se détachent Jimmy (Robert De Niro), autre "mick" très expéditif, Paulie (Paul Sorvino), placide et impitoyable, et surtout Tommy (Joe Pesci). Ce dernier, fou et un peu stupide, tue sans raison ou presque, sur un coup de tête ; c'est ainsi qu'il a zigouillé un *made man*, un mafieux intouchable que lui et ses copains doivent enterrer à la sauvette dans un bois, quitte à l'exhumer suite à un projet immobilier. La voiture qui a servi au second transfert pue : "J'ai écrasé un sconse", dit Henry. Tommy croit le grand jour arrivé quand la Mafia fait de lui un *made man* : en guise de cérémonie, il a droit à une balle dans la tête, châtiment pour s'en être pris à un Chevalier du Crime Organisé.

Sinon, c'est la chronique de gros coups, contre Air France ou Lufthansa, réussis par des pauvres types qui n'ont qu'une hâte, parader dans une grosse Cadillac ou avec une poule envisonnée, comme s'ils voulaient signer leur crime. Ainsi que la vie en prison (on y cuisine italien), le trafic de drogue et la suspicion qui s'installe à mesure que le Monde rétrécit : le coup fatal vient toujours sans prévenir. Quand Henry comprend que Jimmy veut le faire tuer, il préfère transiger avec la Police. Mais que la vie d'un repenti, sans fric, sans drogue et sans filles, est morne !

Images insoutenables d'un couple de macchabées assis, comme faisant la sieste à l'avant de leur voiture : il parlait à tort et à travers, elle posait trop de questions en ne le voyant pas revenir.

Le cave se rebiffe Gilles Grangier, France, 1961, 93 mn

Comédie bien menée centrée sur une histoire de fausse monnaie : trois zigotos (Bernard Blier, Frank Villard, Antoine Balpêtré) décident d'utiliser les services d'un superlatif graveur (Maurice Biraud) pour faire de la fausse monnaie. N'étant pas de la partie, ils mettent dans le coup le Dabe (Jean Gabin), un vieux de la vieille qui connaît les ficelles du métier et a un un compte à régler avec le florin néerlandais. Le "cave", i.e., le graveur qu'ils prenaient pour un pauvre type, les double et part sous les Tropiques en compagnie du Dabe.

Ces dames sont jouées par Martine Carol, Ginette Leclerc et Françoise Rosay, dont la plus jeune a 40 ans. D'après Albert Simonin avec des dialogues cousus mains de Michel Audiard – "Si la connerie se mesurait, il (i.e., Villard) servirait de mètre-étalon !" – le film a moins bien vieilli que *Les tontons flingueurs* (p. 1177) des mêmes Simonin et Audiard. Peut-être parce que les blagues sur les bobinards – Blier se désole sur les 17 chambres, désormais fermées, de son ex-boxon – qui semblaient un peu osées à l'époque ne sont plus que ringardes.

Une si jolie petite plage Yves Allégret, France, 1948, 86 mn

Pierre (Gérard Philipe) arrive dans une station balnéaire non loin de Berck ; "une si jolie petite plage", entend-on à l'envi alors que l'écran affiche une grisaille constante et de la pluie, de la pluie à n'en plus finir. Pierre, ancien orphelin, est revenu sur les lieux de son enfance malheureuse : personne ne le reconnaît à l'hôtel où il travaillait, sauf l'ancien propriétaire aphasique (Charles Vissières) qui bout de rage en le revoyant. Il est rejoint par Fred (Jean Servais) qui faisait partie comme lui de la petite cour d'une chanteuse vieillissante et tyrannique que Pierre a fini par tuer. Fred, de passage pour récupérer les bijoux, est dépité d'apprendre que Pierre n'a rien volé et repart en le dénonçant aux gendarmes. Ce salaud n'est qu'une fausse némésis car Pierre est là pour mourir. Ni l'émouvante servante Marthe (Madeleine Robinson qui prête aussi sa voix à la chanteuse décédée dont on ressasse une chanson), ni le sympathique garagiste Georges (André Valmy) qui voulait le faire passer en Belgique ne le sauveront : il s'enferme dans la cabane de son adolescence et se tue. "Il s'est arrangé autrement" commente Marthe.

Royaume de pluie où passent des curés à bicyclette, des orphelins en rang deux par deux. Peuplé de méchants comme la nouvelle patronne de l'hôtel (Jane Marken) et de médiocres : un représentant collé au téléphone (Julien Carette), une pensionnaire (Mona Dol) qui se fait sauter par le garçon de l'Assistance qui a pris la place de Pierre et auquel ce dernier cherchera à donner des conseils, réponse : "Vous l'avez bien eue, la vieille". Pas étonnant que le film s'ouvre sur un pénible carton-parapluie : non, les pupilles de la Nation ne sont pas tous des assassins !

Dix ans après *Le quai des brumes* (p. 137), ce film magnifique et désespéré est un peu le tombeau du réalisme poétique.

The prisoner of Zenda *Le prisonnier de Zenda*, John Cromwell, 1937, 101 mn

1897. En vacances dans la fictive Ruritanie, l'Anglais Rassendyll (Ronald Colman) se trouve malgré lui mêlé au complot qui doit détrôner le Roi alcoolique – qui lui ressemble comme un jumeau – au profit de son demi-frère Michael (Raymond Massey). Il est amené à prendre l'identité du monarque puis à le délivrer du château de Zenda où il est captif. Il doit faire face au vicieux Hentzau (Douglas Fairbanks Jr.) mais bénéficie de l'aide de militaires loyaux (C. Aubrey Smith et David Niven) et celle d'Antoinette (Mary Astor) qui ne veut pas que son amant Michael devienne roi. Rassendyll repart avec la nostalgie de la princesse Flavia (Madeleine Carroll) qui préférait ce faux roi à celui qu'elle *doit* épouser.

Magnifique photo de James Wong Howe, notamment des scènes de duel dans le château. Le *remake* de Richard Thorpe (p. 769) est une sorte de copie carbone qui bénéficierait de la couleur et de meilleurs acteurs. Mentionnons aussi la longue séquence parodique de *The great race* (p. 1009).

My son John Leo McCarey, USA, 1952, 122 mn

La guerre de Corée. Deux des fils Jefferson font leur devoir alors que leur père (Dean Jagger) participe à des rallyes patriotiques de l'American Legion (anciens combattants) ou l'on célèbre "The old red white and blue" – le drapeau ; leur pieuse mère (Helen Hayes) attend le retour de John (Robert Walker), le fils préféré étudiant en droit à Washington. Las, on a changé leur John : c'est ce que dit d'ailleurs l'agent du FBI (Van Heflin) qui ne lâche pas la famille. Le père, indigné d'avoir donné le jour à un tel monstre, le frappe et envisage même de le tuer de peur que ses méfaits ne nuisent trop à la santé mentale de sa maman. Pris d'un remords tardif, le salopard enregistre une confession qui sera lue devant un sage parterre d'étudiants après son assassinat par ses anciens complices, dépités qu'il ait vendu la mèche.

Production Paramount due à un auteur dont ce n'est assurément pas le chef-d'œuvre, le film en dit beaucoup plus sur les chasseurs (de sorcières) que les chassés. Quel crime a donc révulsé la mère ? Celui d'avoir vécu avec une femme dorénavant en prison pour avoir refusé de témoigner devant l'Inquisition et dont l'appartement est surveillé par la Police politique à l'aide de caméras cachées. Dans le but d'identifier les malpensants dont les opinions "libérales", i.e., de gauche, pourraient contaminer la jeunesse. Et l'amener, comme John, à se moquer de l'histoire de Jonas et la baleine – d'où le coup de Bible asséné par son père. Tout ça est est synthétisé par le discours *post-mortem* du repenti : intoxiqué par des pensées "osées" qui font fi de l'Église et de l'autorité paternelle, il avait remplacé la Foi en Dieu par la Foi en l'Homme. On ne peut être plus clair.

Walker, psychologiquement instable, fut le premier époux de Jennifer Jones. Il avait incarné l'extraordinaire Bruno de *L'inconnu du Nord express* (p. 1181) dont certains plans (Bruno en taxi) sont réutilisés ici à cause de sa mort durant le tournage : un coup des communistes ? Principale différence entre *commies* et vampires : ces derniers sont tenus à l'écart par les symboles religieux, alors que John peut jurer sans sourciller sur une pile de Bibles. Avec Frank McHugh.

Madame Bovary Jean Renoir, France, 1934, 99 mn

Valentine Tessier est une Emma Bovary ni jeune ni belle ; son ton, volontairement théâtral, fait ressortir l'univers de faux semblants et de clichés dans lequel elle évolue. Pierre Renoir est un Charles honnête et maladroit, comme empêtré dans son corps massif, Robert Le Vigan un Lheureux retors et Max Dearly un Homais bouffeur de curés qui ne jure que par le progrès et pousse Charles à opérer le pied-bot Hippolyte (Pierre Larquey). Qui sera amputé, tout comme le film dont ne subsiste qu'une grosse moitié. Les épisodes se succèdent trop rapidement : seule la fin, très réussie, semble avoir échappé au charcutage.

La femme d'à côté François Truffaut, France, 1981, 105 mn

NI AVEC TOI NI SANS TOI, c'est l'épitaphe que propose madame Jouve (Véronique Silver), qui porte elle-même les stigmates d'un amour malheureux, pour le couple déchirant formé par Bernard (Gérard Depardieu) et Mathilde (Fanny Ardant). Ils se sont séparés au terme d'une relation passionnée et voilà qu'ils se découvrent voisins, mariés chacun de son côté. Et ça les reprend ; elle veut tout arrêter, dit-elle, et lui a quelque chose à lui dire, de très important, qu'il ne verbalise jamais. Quand il la retrouve dans l'hôtel de passe de Grenoble, il lui saute dessus et elle se laisse sauter dessus. Comme si la fameuse carapace qu'il est censé porter n'avait pas de valve de sûreté, il finit par exploser et faire un scandale. Douleur du mari (Henri Garcin) et dépression de Mathilde. Les amants deviennent amis, le temps pour elle de faire semblant de s'en sortir et de déménager. Avant de revenir nuitamment provoquer Bernard chez lui : sexe dans le garage et, après l'orgasme, deux balles dans la tempe, une pour lui et une pour elle.

Références cinéphiliques : *The unknown* (p. 899) et *Rage in heaven* (p. 1510) – en français *La proie du mort* – que Truffaut a confondu avec *Le mort qui marche* (p. 1303). Bernard exerce le seul métier possible selon le réalisateur, faire joujou avec des bateaux miniatures (p. 9) – pour la SOGREAH dont on voit un calendrier au mur ; sur un autre mur, un petit Balthus. Avec Philippe Morier-Genoud.

Bride of the monster Ed Wood, USA, 1955, 70 mn

Le docteur Vornoff (Bela Lugosi) met au point une arme secrète, mélange d'énergie atomique et de contrôle des cerveaux. Il est assisté de Lobo (Tor Johnson), une brute grommeleuse qui l'aide à se débarrasser des importuns – ainsi un agent communiste – en les livrant à sa pieuvre. Il l'aide aussi à attacher ses futurs robots sur une table d'opération mais tombe amoureux d'une jeune femme, d'où un combat avec Vornoff. L'ayant emporté, le docteur s'enfuit avec la femme évanouie mais chute dans le marais où l'attendait l'octopode.

Tout, ou à peu près, est jubilatoire dans ce film, un des "meilleurs" nanars jamais tournés. Lugosi, dont c'est une des toutes dernières apparitions, cabotine en agitant les mains pour téléguider sa victime. La cloison du laboratoire oscille quand Lobo la heurte violemment. Et puis il y a la pieuvre, exemple typique de faux raccord : à la fois animal des fonds marins ("stock shots") et créature confinée dans une remise sèche, elle hante en même temps les marais avoisinants. Quand elle s'en prend à Vornoff, le vieil acteur fait de son mieux pour animer le mollusque désespérément inerte ; mésaventure évoquée par Tim Burton dans son *Ed Wood* (p. 636). Image de champignon atomique – le film devait s'appeler *Bride of the atom* – et épitaphe pour Vornoff : "He tampered in God's domain". Avec Paul Marco en flic et une carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Il gattopardo *Le guépard*, Luchino Visconti, Italie, 1963, 185 mn

D'après le roman posthume de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1958). Le film est d'abord une réflexion politique sur un moment crucial de l'histoire italienne : il commence en 1860 avec le débarquement de Garibaldi à Marsala et s'achève en 1862 avec sa défaite à Aspromonte, alors qu'on fusille des soldats qui avaient déserté pour rejoindre celui qu'on affecte toujours de considérer comme un héros.

Le monde suranné de la vieille aristocratie sicilienne est dominé par le prince de Salina (Burt Lancaster dans le rôle de sa vie), seul personnage lucide qui sait que tout doit changer pour que rien ne change : les hyènes remplaceront les lions, c'est à peu près tout. Son épouse (Rina Morelli) est un concentré de vide et de préjugés aristocratiques, une femme qui crie "Gesù Maria" au moment du devoir conjugal. Sa fille Concetta porte les stigmates d'unions consanguines, nul doute qu'elle ressemblerait à sa mère si elle trouvait à se marier. Mais elle est trop difficile et traite le comte milanais Cavriaghi (Terence Hill) comme un ver de terre : pour elle c'est Tancrède (Alain Delon), sinon personne. Ce neveu décavé horrifie tout le monde, en particulier le Jésuite Pirrone (Romolo Valli) qui n'apprécie pas qu'il fraie avec la racaille garibaldienne. Un encanaillement qui n'a qu'un temps : deux ans plus tard, alors qu'il entame une carrière politique, Tancrède recommande la fermeté à l'égard de ceux qu'il considère désormais comme des voyous.

Le Prince choisit le compromis historique en mariant Tancrède à la fille de Don Calogero (Paolo Stoppa), le richissime maire de Donnafugata où il a sa résidence d'été. Cette Angelica (Claudia Cardinale) n'est pas bien dégrossie ; son grand-père était surnommé Peppe Merda et elle rit buyamment à table. Mais, belle et intelligente, elle est empreinte d'une vitalité qui fait défaut à Concetta. C'est l'épouse qu'il faut au neveu pour faire carrière dans l'Italie nouvelle. Don Calogero est un animal politique typique de ce monde en mutation, quelqu'un dont, selon le Prince, la famille est sinon ancienne, du moins en passe de le devenir. En entendant le bruit de l'exécution des déserteurs, Calogero se fend d'un : "Possiamo stare tranquilli" un peu redondant, mais le personnage est grossier.

Le plébiscite de 1860, vu de Donnafugata : alors que Don Calogero a proclamé un OUI unanime, l'organiste (Serge Reggiani) enrage car, contre l'avis du Prince, il a voté NON par fidélité à la couronne des Deux-Siciles dont il fut boursier.

Le film est aussi l'évocation nostalgique d'un monde disparu : travellings sur les visages à l'église, puis sur la table d'un repas, enfin sur la bonne société du bal qui clôt le film ; un bal interminable (45 mn) mais d'une divine longueur tant ce final est réussi. On y entend une inédite valse de Verdi arrangée par Nino Rota qui signe aussi une marche primesautière bien dans son style et, hélas, deci-delà quelques passages sirupeux dignes du pire Miklós Rózsa.

Ce chef-d'œuvre se referme sur l'image du Prince au petit matin à Palerme. Sans doute en quête de ce "long sommeil" dont rêvent selon lui les Siciliens.

Fantômas – À l'ombre de la guillotine Louis Feuillade, France, 1913, 54 mn

Juve contre Fantômas Louis Feuillade, France, 1913, 62 mn

Le mort qui tue Louis Feuillade, France, 1913, 91 mn

Le policier apache Louis Feuillade, France, 1914, 60 mn

Le faux magistrat Louis Feuillade, France, 1914, 71 mn

D'après Pierre Souvestre (mort en 1914... de maladie) et Marcel Allain, un type de cinéma à la fois magique et suranné. Faute de mouvements d'appareil, les acteurs doivent se placer dans le champ, d'où une fréquente impression d'embouteillage. Et la litote n'est pas de mise : la caméra se positionne devant les quatre portes d'un ascenseur qui monte au 3e étage.

C'est d'abord un document d'époque où l'on voit le Pont-Neuf, les toits de la Conciergerie, la gare de Lyon, le métro aérien (ligne 2), les boulevards parisiens ; et Louvain avec son tramway. Avec des intérieurs surchargés et une peu seyante mode qui déguise les femmes en otaries encorsetées.

Les histoires sont répétitives et prévisibles : une malle en osier sert toujours à cacher quelqu'un. Et infantiles, grand-guignolesques : un mur pisse le sang car on y a muré un cadavre, Fantômas se fait "doubler" sur la guillotine par un acteur grimé qui se flattait de l'avoir parfaitement imité. Et quelques trouvailles : la carte de visite blanche où FANTÔMAS est écrit à l'encre sympathique, l'authentique boa utilisé comme "exécuteur muet" ou le criminel qui s'échappe en abandonnant ses faux bras. Mention spéciale pour les fausses empreintes digitales obtenues avec des gants de peau humaine, idée reprise dans un James Bond (p. 801). Sans oublier le bal masqué où se croisent trois Fantômas, dont le vrai. Et quelques images étonnantes : le parterre de tonneaux quai de Bercy ou ce voyou transformé en battant de cloche et dont on ne voit plus que les pieds.

Quand il ne porte pas une cagoule plus cinégénique qu'utile, Fantômas (René Navarre, dans le rôle de sa vie), assume diverses identités : Gurn, Chaleck, Nanteuil, le père Moche, le détective américain Tom Bob, le juge d'instruction Pradier. Il a pour complice Lady Beltham (Renée Carl) et pour ennemi l'inspecteur Juve (Edmund Breon), sorte de Fantômas du Bien qui ne déteste pas se déguiser – par exemple sous les traits de la brute Cranajour. Breon finira troisième couteau de films américains ; ainsi dans *La femme au portrait* (p. 5), ce qui nous rappelle la dette évidente du Fritz Lang de *Mabuse* (p. 716) envers Feuillade. Juve est assisté par le sémillant journaliste Fandor (Georges Melchior).

Des cinq épisodes, le second, *Juve contre Fantômas*, est le plus décousu, mais aussi le plus aéré, le plus inventif et le plus fertile en rebondissements.

Die freudlose Gasse *La rue sans joie*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1925, 151 mn

Vienne, 1921. La rue Melchior est un microcosme où se croisent, dans un mélange d'expressionisme et de réalisme, ceux qui meurent de faim et ceux qui les affament : un monde de spéculateurs, heureux ou malheureux, et un petit peuple de femmes réduites à se prostituer pour pouvoir manger. Le boucher (Werner Krauss) se paye en nature sur ses clientes – dont une finira par le tuer – tandis que la modiste (Valeska Gert, diabolique) tient une arrière-salle où ces dames font des heures supplémentaires.

La jalousie pousse Maria (Asta Nielsen) à assassiner une rivale et faire accuser du crime celui qu'elle aime ; tombée dans la prostitution et devenue tuberculeuse, elle se rétracte à l'article de la mort. Destin tragique auquel s'oppose celui de Greta (Garbo) dont la famille a été ruinée par les spéculations d'un père prétentieux et imbécile : vouée au tapin, elle est sauvée *in extremis* par un officier américain.

Kış uykusu *Sommeil d'hiver*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2014, 196 mn

Sur une musique de Schubert, un village de Cappadoce – plans magnifiques de maisons troglodytes couvertes de neige. L'auteur n'abuse pas de cette facilité décorative et trace à travers de longs dialogues le portrait de trois prisonniers de l'hiver de l'amour. Même s'il est pavé de bonnes intentions, l'Enfer c'est les autres.

L'ancien acteur Aydin qui tient l'hôtel OTHELLO est un homme contradictoire qui critique les réactionnaires dans une feuille de chou locale tout en se plaignant que les jeunes oublient les vieux principes. Il affecte d'ignorer le comportement brutal de son adjoint Hidayet qui vient d'humilier deux locataires impécunieux, les frères Hamdi, en leur envoyant un recouvreur de dettes : résultat, le gamin de l'aîné a lancé une pierre, brisant une vitre de la voiture d'Aydin. Sa sœur divorcée, Necla, recommande une sorte de "Tendez l'autre joue" tout en se livrant à une critique systématique et un tantinet sournoise de son frère. Dont l'épouse Nihal, qui a l'âge d'être sa fille, meuble le vide de son existence en organisant un comité pour la rénovation des écoles avec l'aide de l'instituteur Levent. Ceci indispose Aydin qui prétend qu'elle ne sait pas tenir les comptes et que ce Levent est douteux. Crise de nerfs de Nihal à laquelle Aydin, qui vient de piétiner son jardin privé, croit répondre en faisant un don conséquent à son œuvre. Restée seule, elle va voir les frères Hamdi auxquels elle offre l'obole de son mari qui lui brûlait les mains ; si le cadet, mielleux, est prêt à accepter, l'aîné se sent humilié par ce paternalisme et brûle l'argent pourtant si précieux.

En route pour Istanbul, Aydin change d'avis à la gare et se rend chez un ami. Discussion de poivrots avec Levent, puis chasse au lièvre dans la neige. Et le voilà rentré ; échange de regards avec la triste Nihal et voix off : il ne pourra jamais avouer à celle qui a cessé de l'aimer qu'il a tant besoin d'elle.

The magnificient seven *Les sept mercenaires*, John Sturges, USA, 1960, 126 mn

Ce *remake* des *Sept samurai* (p. 397) en western vaut surtout pour son excellente distribution : autour de Yul Brynner, Steve McQueen et Horst Buchholz – qui reprend le rôle tenu par Mifune –, James Coburn en lanceur de couteau désinvolte, Charles Bronson en gardien d'enfants (!), Brad Dexter en cow-boy cupide et Robert Vaughn, le lâche aux gants noirs obsédé par ses cauchemars. Comme sorti du *Baron de l'Arizona* (p. 81), Vladimir Sokoloff campe un patriarche mexicain ; mais c'est Eli Wallach qui se taille la part du lion en Calvera, un chef de bandits cruel et retors. À ses côtés une silhouette aperçue dans *Touch of evil* (p. 607), Valentin de Vargas.

"So far so good", jusqu'ici ça va ; cette blague récurrente vient de Paul-Louis Courier (cf. *La haine*, p. 904). Le tour de main de Brad Dexter, remettre d'aplomb trois cruches tête en bas en les retournant deux par deux, ne peut pas être filmé sans raccord : la parité du nombre de cruches tête en l'air ne change pas.

Black friday *Vendredi 13*, Arthur Lubin, USA, 1940, 70 mn

Pour sauver son ami accidenté Kingsley (Stanley Ridges), paisible professeur d'anglais, le chirurgien Sovac (Boris Karloff) n'a d'autre choix que de lui transférer le cerveau du criminel Red Cannon. Avec l'arrière-pensée de mettre ainsi la main sur le magot de la bande à Red, ce qui permettra de financer son laboratoire de recherches. Sous l'apparence de Kingsley, Red règle ses comptes avec son acolyte Marnay (Bela Lugosi) ; puis oublie tout et retrouve sa personnalité d'enseignant effacé. Lors de l'inévitable rechute, il tente de récupérer le magot en s'en prenant à la fille de Sovac ; ce dernier l'abat avant d'être condamné à mort.

Un cerveau sans corps pour un corps sans cerveau ; le scénario de Curt Siodmak aurait mérité un traitement moins routinier.

Cidade de Deus *La cité de Dieu*, Fernando Meirelles, Brésil, 2002, 130 mn

Une favella de Rio entre les années 1960 et 1980. Avec ses gangsters dont le vicieux Petit Zé, tueur depuis l'enfance qui veut contrôler le trafic de drogue dans la Cité. Tous ne sont pas aussi méchants, ainsi Manu le Coq qui ne voulait au départ que venger sa famille. Alors que Zé a gagné *in extremis* la guerre contre Manu et a été relâché par une Police corrompue, il est abattu par la bande de gamins qu'il avait armés jusqu'aux dents, nouvelle génération de tueurs.

L'histoire est contée en voix off par Fusée, un jeune qui finira par s'en sortir en devenant photographe. Le style, éclaté, est souvent celui du clip vidéo, ce qui est pour une fois parfaitement justifié pour rendre compte du comportement sporadique et imprévisible de ces voyous sanguinaires.

La grande illusion Jean Renoir, France, 1937, 114 mn

Grand classique des années 1930. La guerre, la solidarité en dépit des barrières de classe (Pierre Fresnay *vs.* Jean Gabin) et de "race" (Marcel Dalio). Des Allemands montrés avec sympathie : Dita Parlo qui recueille les deux fugitifs, le soldat qui commente leur passage en Suisse par un : "Tant mieux pour eux". Et Stroheim, impérial avec sa minerve : il faut voir le mouvement de tout son corps quand il siffle son cognac, la complicité aristocratique qu'il entretient avec Fresnay et son unique géranium qu'il coupe quand ce dernier meurt.

Et aussi un type déguisé en fille sous les regards bizarres de ses compagnons de captivité, la chanson *Si tu veux Marguerite* que chantait mon grand-père, détails servis par d'excellents seconds rôles : Julien Carette, Gaston Modot, Jean Dasté et Sylvain Itkine (le spécialiste de Pindare), future victime de Klaus Barbie.

El Dorado Marcel L'Herbier, France, 1921, 98 mn

Sibilla (Eve Francis), danseuse à l'El Dorado, s'occupe de son fils naturel, malade ; elle n'obtient aucune aide du père de l'enfant, le "mauvais riche" Esteria (Georges Paulais) dont elle enferme en représailles la fille Iliana (Marcelle Pradot, épouse du réalisateur) avec son soupirant Hedwick (Jaque Catelain) une nuit entière dans une salle de l'Alhambra. Suite à ce scandale, Iliana part vivre avec Hedwick et sa mère (Claire Prélia) dans les montagnes avoisinantes en emmenant son demi-frère. Restée seule et désormais inutile, Sibilla se suicide.

Vues de Grenade – et accessoirement Séville – avec d'avant-gardistes anamorphoses et surimpressions. Étonnant final où s'agite derrière la toile de scène l'ombre chinoise du bouffon (Philippe Hériat) alors que Sibilla agonise.

Charulata Satyajit Ray, Inde, 1964, 119 mn

D'après Tagore. En 1879, dans la bourgeoisie indienne de Calcutta, Charulata (Madhavi Mukherjee) tombe amoureuse de son beau-frère Amal (Soumitra Chatterjee) qui l'encourage à écrire et publier. "Charu", intelligente et poète, trouve dans le fantasque Amal ce qu'il manque à son prosaïque époux Bhupati (Shaileen Mukerjee) qui s'intéresse plus au journal politique libéral qu'il a fondé qu'à sa femme. Un journal coulé par les malversations du gérant, frère de Charu. Amal disparaît de peur d'accabler Bhupati avec une nouvelle trahison. Le couple va tenter de rebondir en créant conjointement un nouveau périodique mais Charu n'a pas su cacher sa douleur à son époux et leur avenir est on ne peut plus incertain, ce que soulignent les arrêts sur image finaux alors que leurs mains se cherchent.

Émouvant portrait de femme, aux images d'une infinie délicatesse dues à Subrata Mitra. Peut-être le chef-d'œuvre de l'auteur : on pense à Mizoguchi.

Mystic river Clint Eastwood, USA, 2003, 138 mn

Boston, dans le milieu irlandais. La jeune Kathie Markum a été tuée et les soupçons se portent naturellement sur Dave Boyle (Tim Robbins), jadis victime de pédophiles, ce dont il ne s'est jamais totalement remis. Jimmy Markum (Sean Penn), mène sa propre enquête et, sur une dénonciation de Celeste Boyle (Marcia Gay Harden), exécute Dave avec l'aide des bien nommés frères Savage (Kevin Chapman et Adam Nelson). Entre temps, la Police a retrouvé les coupables, deux gamins agressifs, dont le fils pseudo-muet de "Just Ray", un délateur que Jimmy avait jadis exécuté au même endroit que Dave – les berges du fleuve Mystic.

Le film est peu typique du cinéma américain car il ne laisse aucune place aux bons sentiments. Celeste qui a livré son époux à Jimmy en sachant bien qu'il le tuerait affecte à la fin de le chercher dans la foule. Du même acabit, sa cousine qui est aussi la femme de Jimmy proclame son admiration à celui qu'elle voit comme un roi prêt à tout pour protéger les siens ! Jimmy lui-même semble avoir surjoué sa douleur pour endosser ce rôle de justicier tant admiré par son épouse. Un policier (Kevin Bacon), qui fut l'ami d'enfance de Dave et Jimmy, a tout compris ; mais de là à ennuyer Jimmy pour un acte bien excusable... hypocrisie sur toute la ligne !

Tic mafieux récurrent, "Avoue et je te fais grâce" : la victime confesse n'importe quoi pour avoir la vie sauve et se fait tuer pareillement. "Mystic" ne renvoie pas au puritanisme de la Nouvelle-Angleterre : c'est la translittération d'un toponyme indien. Petit rôle pour Eli Wallach, toujours éblouissant malgré l'âge.

Blood and sand *Arènes sanglantes*, Rouben Mamoulian, USA, 1941, 120 mn

D'après Blasco Ibáñez. Juan Gallardo (Tyrone Power) reprend la cape de son père et devient un célèbre torero. Puis c'est la dégringolade et la mort suite à un coup de cornes : un peu de sang – le film est en couleurs – dans le sable alors que son successeur (Anthony Quinn) parade dans l'arène sévillane.

Film d'un académisme pesant au scénario téléphoné. Juan est partagé entre une épouse qu'il aime depuis l'enfance (Linda Darnell) et une beauté aristocratique (Rita Hayworth) qui vit dans une sorte d'Alhambra où elle collectionne les tableaux de Vélasquez et les toreros ; elle chante, mal doublée, aussi à l'aise – cf. *Gilda*, p. 118 – avec une guitare que Bela Lugosi avec la pieuvre de *Bride of the monster* (p. 1329). Avec J. Carroll Naish, John Carradine et, mal utilisés, Alla Nazimova en maman moralisatrice et Laird Cregar en critique tauromachique malhonnête. Sur le sujet, *Bullfighter and the lady* (p. 1156) – dû à Budd Boetticher qui servit de conseiller sur le tournage – est une œuvre autrement sérieuse.

Chantée en sérénade puis développée en thème orchestral, la future musique de *Jeux interdits* (p. 39) ne doit donc rien à Narciso Yepes (né en 1927) : bien que précoce, le guitariste n'a pas pu composer une œuvre enregistrée dès 1901 !

Objective, Burma ! *Aventures en Birmanie*, Raoul Walsh, USA, 1945, 142 mn

1944, en Birmanie. Le commando aéroporté du Cpt. Nelson (Errol Flynn) est largué dans la jungle pour détruire un radar ennemi. Mission facilement accomplie mais retour difficile car les Japonais se lancent à leur poursuite. De point de rendez-vous en point de rendez-vous, la troupe s'amenuise ; quand Nelson retrouve à pied l'armée du Gal. Stilwell – l'invasion a commencé – il n'a plus que onze hommes et une grosse poignée d'identifiants ramassés sur les soldats morts.

Film sobre, sans beauté exotique, basé sur des litotes fulgurantes. Une branche de feuillage dans le ruisseau que remonte la troupe descend le cours de l'eau jusqu'aux poursuivants japonais. Les corps de soldats dont on ne nous montre que les pieds : la rage et les sanglots de leurs copains nous permettent d'imaginer les atrocités commises par les *slopeheads* (chinetoks). Quelques personnages se détachent : un pilote (Mark Stevens), des soldats (George Tobias, Anthony Caruso) et un correspondant de guerre trop âgé (Henry Hull) qui finit par mourir d'épuisement. Terrifiante séquence de combat de nuit où les "singes" attaquent en rampant. Un grand Walsh avec le superlatif Flynn.

Psycho *Psychose*, Alfred Hitchcock, USA, 1960, 109 mn

Générique de Saul Bass et musique de Bernard Herrmann sur un scénario de Robert Bloch pour ce célébrissime Hitchcock en noir et blanc. C'est une production de la Paramount qui s'y est tellement peu investie que l'inquiétant motel Bates fut construit sur les terres d'Universal.

Un des multiples défis de ce film atypique est de faire mourir son héroïne Marion (Janet Leigh) au beau milieu de l'histoire. On se doutait bien qu'ayant volé une grosse somme, elle ne s'en tirerait pas facilement ; d'ailleurs, un flic douteux aux allures de pervers (Mort Mills) l'avait suivie de manière insistante. Mais se faire poignarder comme ça, sous un rideau de douche, défie un peu les lois de la dramaturgie. *Idem* pour l'infortuné détective Arbogast (Martin Balsam) dont les investigations sont interrompues par un coup de couteau. L'ex-amant de Marion (John Gavin), sa sœur Lila (Vera Miles), héroïne de substitution, le shérif local (John McIntire) et le psychologue (Simon Oakland) qui démonte l'étrange névrose du protagoniste, ne retiennent guère l'attention.

Laquelle est accaparée par Anthony Perkins, dans le rôle de sa vie, qu'il reprit dans deux suites (e.g., p. 1258). Jusque là spécialisé dans un rôle de blanc-bec (*The tin star*, p. 81) souvent affriolé par une femme plus âgée, il est ici parfait en fils à maman tellement phagocyté qu'il a fini par la tuer et prendre progressivement sa place. Son autre rôle célèbre est celui du *Procès* (p. 597), film au demeurant raté, Welles ayant traité Kafka sur le mode baroque. Sur le journal qui enveloppe les billets, l'increvable carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Der amerikanische Freund *L'ami américain*, Wim Wenders, RFA, 1977, 121 mn

Faussaire de lui-même, Derwatt (Nicholas Ray) continue de peindre et signer des tableaux bien qu'il soit réputé mort. Seules contraintes, il ne peut ni faire évoluer son style ni en produire trop car son ami et complice Ripley (Dennis Hopper) – héros récurrent de Patricia Highsmith – aurait du mal à les écouler. Quand il n'est pas à New York, Ripley vit à Hambourg où il sympathise avec Jonathan (Bruno Ganz) un encadreur atteint de leucémie. Lorsque le douteux Minot (Gérard Blain) lui demande de l'aide contre des mafieux ennemis, il l'oriente vers Jonathan qui, en servant de tueur, pourra léguer un pécule à sa famille.

Premier voyage pour Jonathan sous prétexte d'examen à l'Hôpital américain de Neuilly : c'est dans le métro qu'il suit sa victime (Daniel Schmid) qu'il finit par abattre dans un escalier roulant de La Défense. Les caméras de surveillance suivent, pour le seul spectateur, la fuite du tueur paniqué dans les couloirs.

Minot revient à la charge et propose un seconde consultation, à Munich cette fois : dans le train du retour, Jonathan doit tuer un complice (?) de sa première victime, une tâche au-dessus de ses capacités. Tel un *Deus ex machina*, Ripley apparaît alors pour occire le mafieux et son garde du corps. Mais la bande adverse a identifié l'auxiliaire et c'est dans une ambulance contenant un énigmatique blessé couvert de bandelettes et un Minot amoché que son chef (Samuel Fuller) tente de s'emparer de Ripley, lequel en vient à bout avec l'assistance de Jonathan. Tout se termine au petit matin sur une plage, avec l'ambulance – et ses cadavres – qui brûle, incendiée par Ripley. Jonathan l'abandonne sur place pour rentrer au volant de sa Coccinelle rouge qui fait une embardée sur l'autoroute : il est mort.

Intrigue incompréhensible. Ce qui se justifie par le point de vue adopté, celui d'un Jonathan mêlé bien malgré lui à ce qu'il ressent comme une belle histoire d'amitié. Petits rôles pour Lou Castel et Jean Eustache.

Pickpocket Robert Bresson, France, 1959, 73 mn

Sorte de Raskolnikov du vol, Michel (Martin La Salle Supervielle), estime que les hommes supérieurs peuvent s'arroger certains privilèges. C'est en tout cas ce qu'il explique au Porphyre (Jean Pélégri) qui le surveille. La voix off de Michel l'accompagne au champ de courses, puis à la gare de Lyon avec un étonnant ballet de portefeuilles passant de main en main, celles des deux complices joués par Pierre Étaix et Kassagi – prestidigitateur et conseiller technique du film car ancien voleur à Tunis. En prison, Michel accepte enfin l'amour d'une jeune femme : "Oh Jeanne, pour aller jusqu'à toi, quel drôle de chemin il m'a fallu prendre".

Servi par la beauté de la jeune Marika Green (16 ans), un film stupéfiant qui constitue avec *Un condamné à mort s'est échappé* (p. 28) le sommet de la carrière de Bresson. Qui aura ensuite tendance à s'enfermer dans son style.

Bad day at Black Rock *Un homme est passé*, John Sturges, USA, 1955, 81 mn

1945. Privé de son bras gauche, Macreedy (Spencer Tracy) débarque dans la bourgade de Black Rock à la recherche d'un certain Kumoko. On apprendra que c'était pour lui remettre la médaille de son fils, mort à ses côtés en Italie. Les habitants sont hostiles et Macreedy échappera de justesse à la mort.

Un homme seul face à une ville de trouillards, la dénonciation de la lâcheté collective, tout ça rappelle *High noon* (p. 204). Côté méchants : Lee Marvin, Ernest Borgnine version teigneuse et Robert Ryan, un bon Américain bien raciste qui a tué Kumoko avec la complicité des deux autres. À l'image du shérif (Dean Jagger), les autres sont plutôt passifs. Seul le médecin (Walter Brennan) relève le lot : il est le premier à prendre parti pour Macreedy. Les Alabama Hills servent de décor aux scènes d'action. Avec Anne Francis.

Ivan Grozny *Ivan le Terrible*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1945-46, 177 mn

Film en deux parties, dont la seconde, terminée en 1946, ne sortit qu'en 1958, Staline s'étant senti visé. Quant à la troisième, elle ne fut jamais tournée.

La plastique, superbe, s'impose dès les premières images avec tout un jeu sur les lignes : Ivan de profil regardant penché, à travers une ouverture à la fois anguleuse et courbe, la foule qui s'approche en faisant un ƨ dans la neige. Autre jeu de courbes, l'affrontement avec le métropolite Philippe, épisode évoqué dans *Tsar* (p. 85) ; sans oublier la cour de Pologne assimilée à un échiquier. Mentionnons les suppliciés du siège de Kazan comme sortis de *¡ Que viva Mexico !* (p. 891), les boyards à fourrure, les Polonais à fraise, les prêtres catholiques aux lunettes-élytres (!) et le terrifiant clergé orthodoxe. Ainsi, hélas, que de démagogiques plans de coupe sur les visages du petit peuple soutien du Tsar.

Le Tsar (Nikolaï Tcherkassov) est un personnage halluciné qui a souffert dans son enfance de la tutelle de l'étranger. Un flash-back le montre entouré de ses conseillers-vautours : la caméra descend pour dévoiler ses jambes trop courtes pour le trône. Ivan est un patriote décidé à libérer le pays des tutelles, extérieures comme intérieures, en particulier celle des boyards. Sa Police politique est présentée comme une émanation du bon peuple, menée par le fidèle Maliouta, sorte de Beria *ante litteram* : cet "opritchnik" se veut un bon chien, un chien qui décapite dans une cour... c'était avant le temps des balles dans la nuque.

Ivan doit faire face au complot de sa tante Efrossinia (Serafima Birman) qui veut mettre son rejeton idiot sur le trône pour en faire le "Tsar boyard Vladimir". Moment émouvant où elle chante près de son fils, puis procession où Ivan s'est fait remplacer par Vladimir qui tombe sous les coups du Ravaillac posté par sa mère.

Magnifique séquence aux dominantes jaune et rouge (15 mn) tournée avec de l'Agfacolor récupéré à Berlin. Et musique de Sergueï Prokofiev.

20 000 leagues under the sea *20 000 lieues sous les mers*, Richard Fleischer, USA, 1954, 122 mn

Superbe adaptation de Jules Verne. Mentionnons une cérémonie funèbre au fond des océans, la salle de contrôle du splendide *Nautilus* et son orgue sur lequel Nemo joue la Toccata de Bach. Et surtout l'attaque d'un calmar géant – autrement convaincant que la pieuvre de *Bride of the monster* (p. 1329) – qui impressionna le public enfantin de cette production Walt Disney.

Un excellent film à la distribution superlative. Paul Lukas et Peter Lorre campent le professeur Arronax et son assistant, alors que Kirk Douglas est Ned, marin espiègle et un peu voleur qui joue de la guitare-tortue pour son otarie et siffle l'alcool des bocaux où sont conservés des spécimens de poissons rares. Capable aussi d'altruisme, il sauve le capitaine des tentacules du mollusque. Ce Nemo, superbement interprété par James Mason, est un "Personne" perdu dans des rêves ténébreux et retiré du monde qui voue une haine sans fond, sinon à l'Humanité, du moins aux nations guerrières. À ses côtés, un équipage peu locace dont se dégage le second (Robert Wilke).

Le scientisme de l'écrivain s'accorde bien avec celui des années 1950, ainsi la nourriture de substitution issue de fermes sous-marines. Du scientisme au racisme il n'y a qu'un pas : Nemo s'amuse à faire danser les cannibales qui ont envahi le pont du sous-marin en leur infligeant des décharges électriques.

A place in the sun *Une place au soleil*, George Stevens, USA, 1951, 117 mn

Parent pauvre aux dents longues, le jeune George Eastman (Montgomery Clift) débute au plus bas dans l'entreprise de son richissime oncle comme petit chef au service d'emballage. Faisant fi de la déontologie, il entame une liaison avec Alice Tripp (Shelley Winters), une ouvrière sous ses ordres. Puis son oncle se souvient de lui et le propulse aux niveaux supérieurs où il approche la richissime Angela Vickers (Elizabeth Taylor) : tout s'arrange pour l'ambitieux. Las, Alice est enceinte et veut se faire épouser. George l'emmène en barque sur un lac avec l'intention de l'y noyer, mais ne peut s'y résoudre ; elle tombe cependant spontanément à l'eau et se noie sans que George ne se préoccupe trop de la sauver. Il s'enfuit avant d'être finalement retrouvé, jugé et exécuté.

Le film est placé sous le signe du doute : George est-il vraiment un criminel ? Et que trouve-t-il de si fascinant chez Angela – vulgaire comme l'est toujours Liz Taylor – sinon sa fortune ?

Le roman de Theodore Dreiser, *An american tragedy*, avait déjà été adapté par Sternberg (p. 573) dans un film plombé par l'interminable procès final. *Match point* (p. 136) est l'histoire d'un George qui s'en sortirait. Dernier rôle pour Anne Revere avant son bannissement des studios pour *crimethink*.

Doctor Zhivago *Le docteur Jivago*, David Lean, Grande-Bretagne, 1965, 200 mn

Omar Sharif, dans le rôle du médecin-poète Jivago ne convainc pas – on ne voit pas le poète – et Julie Christie, en Lara, peinent à nous émouvoir. On peut à la rigueur sauver Ralph Richardson en ganache dépassée par l'Histoire mais Geraldine Chaplin est inexistante en épouse de Jivago : voilà pour le versant romantique du scénario. Côté Révolution, Tom Courtenay est un Antipov bien académique. Mais Rod Steiger dans le rôle de l'opportuniste Komaroski et surtout le réfrigérant Yevgrav d'Alec Guinness qui porte sur lui toute la malédiction de la nécessité historique sont convaincants, tout comme Klaus Kinski dans le rôle d'un anarchiste persécuté par les bolchéviks. Quelques images mémorables – un champ où sont étendus des cadets blancs fauchés par une mitrailleuse, une maison prise dans la neige, un barrage de l'époque stalinienne – et la musique de Maurice Jarre relèvent un peu la moins réussie des grosses machines de David Lean.

Une balalaïka traverse le film, depuis l'enterrement de la mère de Jivago jusqu'au départ de la fille de Lara (Rita Tushingham de *A taste of honey*, p. 1161).

Les Girls George Cukor, USA, 1957, 114 mn

Un procès à Londres et trois versions de la relation controversée des "Girls", des danseuses, avec leur patron Barry (Gene Kelly), en 1949 à Paris. Sybil, la "diffamatrice", raconte l'histoire d'Angèle (Taina Elg) et de sa liaison avec Barry – secret de Polichinelle – puis sa tentative de suicide au gaz par crainte d'avoir été reconnue de son fiancé (Jacques Bergerac) venu en famille assister au spectacle des Girls. C'est ensuite à Angèle de raconter celle de Sybil (Kay Kendall, excellente), une alcoolique qui risque de se faire virer et que ses copines sauvent en faisant croire à Barry qu'elle l'aime ; lorsque le fiancé (Leslie Phillips) de Sybil s'en prend à Barry, celle-ci replonge dans la bouteille et tente de se suicider au gaz. Troisième version, celle de Barry qui, amoureux de Joy (Mitzi Gaynor), avait monté un complot avec les deux fiancés pour dissoudre la troupe, chacun récupérant sa Girl ; il feint des malaises et un cœur fragile. Le suicide au gaz n'est plus qu'un accident qui manque de coûter la vie à Angèle et Sybil.

WHAT IS TRUTH proclame un homme-sandwich à la fin de chaque épisode. Les trois histoires se raccordent très mal, un peu comme dans *Les âmes fortes* (le roman et non le film, p. 1002). Ce qui leur laisse un brin de mystère. Pourtant, si la déposition de Barry semble avoir réconcilié Angèle et Sybil, Joy se dit que les deux autres n'ont pas pu tout inventer.

Numéros musicaux dont une parodie de *The wild one* (1953) : Barry y endosse le blouson noir de Brando. Et sketch désopilant où Joy refroidit Barry en se présentant en robe de chambre et bigoudis tout en lui réclamant de l'eau pour son bain de pieds. Avec Henry Daniell et Patrick Macnee (des *Avengers*, p. 1431).

Prizzi's honor *L'honneur des Prizzi*, John Huston, USA, 1985, 124 mn

Charley Partanna (Jack Nicholson) est le terrifiant homme de main de la famille Prizzi qui sévit à Brooklyn. Lors d'un mariage, il tombe amoureux de la ravissante Irene Walker (Kathleen Turner) venue de Los Angeles, laquelle s'avère être une tueuse engagée pour régler un compte à l'occasion d'un moment festif qui donne un bon alibi aux Prizzi au complet. Charley épouse Irene au grand dam de Maerose Prizzi (Anjelica Huston), une ancienne fiancée qui en pince toujours pour lui et essaie de monter la famille contre cette "Polack". Au terme d'un scénario fertile en rebondissements, Charley tue Irene et se réconcilie avec Maerose.

Ces mafieux sont plus proches des crétins de *Scarface* (p. 1202) que des chevaliers de Coppola. "Don" Corrado Prizzi (William Hickey) est un mélange de ruse, de conformisme et de cupidité. Tout comme son ami Angelo Partanna (John Randolph), père de Charley, ses fils Eduardo (Robert Loggia) et Dominic (Lee Richardson) qui traite sa fille Maerose de pute depuis qu'elle a rompu ses fiançailles. Tout ce monde vit dans une italianité caricaturale résumée par des portraits géants de Pie XII ou Toscanini. Charley n'échappe pas à cette médiocrité générale : sommé de choisir entre la famille et l'amour, il n'hésite guère ; Maerose est, quant à elle, une sorte de scorpion venimeux. Les flics newyorkais (e.g., Lawrence Tierney) forment une famille parasitaire qui touche sa dîme sur toutes les activités mais s'énerve lorsque l'épouse d'un de ses membres est accidentellement tuée. Tout aussi conne, la Polack Irene, féministe qui n'a rien compris au machisme sicilien et tient à garder son butin propre pour ne rien devoir à son homme. Les allées et venues de Charley sont signalées par un avion : vers la gauche direction LA, vers la droite retour à Brooklyn.

The edge of the world *À l'angle du monde*, Michael Powell, G^{de}-Bretagne, 1937, 75 mn

Hirta dans l'archipel écossais de Saint Kilda en 1930. Et son émouvante évacuation, car la vie y est devenue trop dure : on condamne les portes, on noie les chiens, on arrache les rares écriteaux. Vue du bateau qui s'éloigne avec la population, la silhouette des falaises en nuances de gris. Le film ne fut pas tourné à Hirta, impraticable, mais à Foula où vivent toujours une trentaine de personnes.

Le scénario se focalise sur l'obstination de Peter Manson (John Laurie) à rester sur l'île ; au moment du départ, une soudaine envie – ou plutôt une pulsion suicidaire – le pousse à dénicher des œufs à flanc de falaise et la corde rompt. Il se tue, tout comme auparavant son fils Robbie lors de l'escalade à mains nues de la fatidique falaise ; mauvais présage, on apercevait l'Écosse. Face aux Manson, les Gray, le père (Finlay Currie) et le fils (Niall MacGinnis) dont Peter ne voulait plus pour gendre depuis la mort du sien au même endroit, l'en tenant, on ne sait trop pourquoi, responsable.

Macao, l'enfer du jeu Jean Delannoy, France, 1939, 93 mn

Ce bon film exotique voit se croiser divers aventuriers au destin tragique : Werner von Krall (Erich von Stroheim), trafiquant d'armes, Mireille (Balin), comédienne au bout du rouleau, Ying Tchaï (Sessue Hayakawa), banquier côté pile et gangster patron de tripot côté face, et l'immonde Almaido (Henri Guisol) toujours en avance d'une trahison. Seul à s'en tirer, Pierre Milley (Roland Toutain), journaliste façon Tintin, s'enfuit avec la fille de Ying Tchaï.

Sortie différée (1942), le temps de retourner avec Pierre Renoir les scènes de Stroheim (restituées depuis), *persona non grata* sous l'Occupation.

Love in the afternoon *Ariane*, Billy Wilder, USA, 1957, 125 mn

D'après Claude Anet. La jeune violoncelliste Ariane (Audrey Hepburn) sauve la vie de Frank Flanagan (Gary Cooper), un play boy vieillissant et plein aux as : ayant appris par son père détective privé (Maurice Chevalier) qu'un drame se prépare, elle s'introduit dans la chambre du Ritz où le séducteur dansait avec une épouse volage. Quand le cocu (John McGiver) entre armé, c'est Ariane qu'il découvre sous la voilette. Idylle avec Frank qui ne connaîtra longtemps que l'initiale A. de sa salvatrice ; il sait qu'elle ne s'appelle pas Adolphe, ce qui ne l'avance guère. Tombée amoureuse du play boy, elle parvient à le rendre jaloux en enregistrant au dictaphone une cocasse liste d'amants. Dénouement gare de Lyon où Frank enlève *in extremis* Ariane pour l'emmener sur la Côte d'Azur.

Sur un scénario d'I.A.L. Diamond – le premier pour Wilder –, le film rappelle *Sabrina* (p. 1031). En plus réussi car Ariane est émouvante : ses mensonges ont un petit goût de nostalgie prémonitoire où affleure la douleur. Tout ça commenté par un quatuor de musiciens tziganes qui ressasse *Fascination.* Des plans de la rue d'Annam (Paris XX^{e}) renvoient au récent *Du rififi chez les hommes* (p. 87).

Yama no oto *Le grondement de la montagne*, Mikio Naruse, Japon, 1954, 94 mn

Les enfants de Shingō (Sō Yamamura) sont mal mariés, d'ailleurs sa fille revêche (Chieko Nakakita) vient de se réfugier chez lui. Où vit sa bru Kikuko (Setsuko Hara) qui sait que son mari Shūichi (Ken Uehara) a une maîtresse ; refusant de porter un enfant de lui, elle se fait avorter. Shingō, qui a tenté de sauver ce mariage en allant voir la maîtresse de son fils, vient d'apprendre qu'enceinte, elle a décidé de quitter son amant tout en gardant l'enfant. Il envisage alors de déménager pour donner à Kikuko une chance de se rapprocher de Shūichi : peine perdue, elle veut divorcer. Car ce qui compte dit-elle, c'est la *vista*, la perspective. D'après Yasunari Kawabata, un mélodrame touchant centré sur l'amour impossible et non verbalisé entre beau-père et bru.

David Golder Julien Duvivier, France, 1931, 94 mn

Conte balzacien situé dans un milieu juif décrit sans concession mais avec empathie. Les personnages sont parfois grotesques, tel ce radin (Paul Franceschi) qui marche sur la pointe des pieds pour ne pas user ses talons. Golder (Harry Baur) est, en affaires, un impitoyable requin, prompt à pousser ses concurrents au suicide. Son épouse Gloria (Paule Andral) entretient à Biarritz une cour de parasites, "auberge un jour de foire" selon Golder. Lorsqu'il fait un malaise, l'épouse trop pressée d'hériter apprend que tout ira à leur fille Joyce (Jackie Monnier) ; en représailles, elle révèle à son mari que sa chouchoute n'est pas sa fille mais celle de l'amant en titre Hoyos (Gaston Jacquet). Assommé par cette révélation, Golder liquide tout, d'où un petit krach. Il n'attend plus rien de la vie mais Joyce, qui veut presser le citron jusqu'à la dernière goutte, finit par l'attendrir. Pour elle, il va faire un dernier tour de piste à Bakou où son savoir-faire lui permet de conclure un juteux contrat avec les Soviets. Mais cet effort l'épuise et c'est bien malade qu'il rentre sur le bateau ODESSA ; il confie ses papiers à un jeune Juif compatissant et s'éteint bercé par les chants yiddish des passagers.

Ce premier film parlant de Duvivier est une exceptionnelle réussite. La composition d'Harry Baur a sans doute contribué à sa dénonciation comme Juif – alors que, pour paraphraser Raymond Barre, il était innocent. Autre victime, l'autrice du roman, Irène Némirovsky, que ses amitiés collaborationnistes (dont Paul Morand) ne sauvèrent pas d'Auschwitz.

The ladykillers *Tueur de dames*, Alexander Mackendrick, G^{de}-Bretagne, 1955, 91 mn

Classique tardif de la comédie anglaise. Cinq criminels s'installent chez une vieille dame (Katie Johnson) afin d'y répéter, disent-ils, des œuvres pour quintette à cordes. L'innocente mamie est chargée d'aller à la consigne de King's Cross pour récupérer le butin d'un vol. À la suite de l'ouverture intempestive d'un étui rempli de billets, elle découvre le pot aux roses et leur demande de restituer l'argent. Les bandits décident alors de la supprimer mais personne n'est très chaud pour se charger de la corvée et leurs hésitations se transforment en affrontement mortel : l'un après l'autre (Cecil Parker, Peter Sellers, Danny Gray, Herbert Lom et Alec Guinness), leurs corps sont précipités depuis le pont du chemin de fer. La vieille dame se rend au commissariat pour raconter l'histoire. Connue pour ses extravagantes histoires de Martiens, elle n'est pas prise au sérieux et on lui conseille de garder l'argent.

Le film repose sur le contraste entre cette mémé au chapeau fleuri digne de la Miss Marple d'Agatha Christie et les criminels mal dégrossis qui la contaminent avec leur langage cru ; c'est ainsi qu'elle se débarrasse d'un policier au moyen d'un peu amène "Buzz off". *Remake* médiocre des frères Coen (p. 1052).

Bonnie and Clyde Arthur Penn, USA, 1967, 111 mn

Bonnie Parker (Faye Dunaway) a un petit talent d'écriture – son poème sera mis en musique par Serge Gainsbourg – et Clyde Barrow (Warren Beatty) est impuissant. Les autres – "C. W." (Michael Pollard), le frère de Clyde (Gene Hackman), sa stupide belle-sœur (Estelle Parsons) – ne brillent pas par l'intelligence mais leur irresponsabilité les rend en tout cas plus sympathiques que les gangsters de la Prohibition. En toile de fond, des familles chassées de chez elles par la Crise, les films de Busby Berkeley (*Gold diggers of 1933*, p. 464). Tout ça accompagné par une musique *bluegrass* frénétique, comme si les héros étaient pressés d'en finir. Épisode cocasse de la rencontre d'un sympathique croque-mort (Gene Wilder) que Bonnie chasse quand elle découvre sa profession.

Toni Jean Renoir, France, 1935, 82 mn

Embauché dans une carrière de Martigues, l'Italien Toni (Charles Blavette) est amoureux de la belle Josefa, une fille peu farouche qui se laisse séduire par le contremaître Albert (Max Dalban). Double mariage puisque Toni se console avec sa logeuse Marie qu'il rendra malheureuse. Tout comme Josefa qui prend pour amant son cousin Gabi (Andrex), une sorte de maquereau qui la convainc de partir avec l'argent du ménage ; violemment battue par Albert, elle le tue. Toni, toujours amoureux de Josefa, essaie de maquiller le crime en suicide mais est surpris par un gendarme ; il s'enfuit avant d'être abattu à la sortie du viaduc de Caronte par un chasseur qui a ainsi pu se payer un carton avec l'alibi de la Loi.

Film néo-réaliste *ante litteram* avec des acteurs comme sortis de chez Pagnol, e.g., Édouard Delmont. L'esprit est pourtant bien différent : tout comme Marie qui a tenté de se noyer, Toni est un personnage tragique dominé par le *fatum*.

Garde à vue Claude Miller, France, 1981, 84 mn

La nuit du Nouvel An. Affrontement entre maître Martinaud (Michel Serrault) et l'inspecteur Gallien (Lino Ventura). Le notable est soupçonné d'avoir violé et tué deux fillettes, le flic cherche à le faire avouer. Le teigneux Belmont (Guy Marchand) n'y va pas par quatre chemins et passe carrément Martinaud à tabac. Gallien, plus civilisé, se contente de l'aide de Chantal Martinaud (Romy Schneider) qui s'est rendue au commissariat pour accabler son mari. Celui-ci craque et passe aux aveux ; Gallien triomphe avant que la découverte d'un troisième corps n'innocente le notaire. Chantal Martinaud se suicide.

Martinaud est un personnage opaque. Il a avoué n'importe quoi pour éviter que sa nièce Camille, pour laquelle il éprouve quelque chose, ne soit mêlée à l'affaire. Quelle est la nature de ses relations avec cette enfant ? On ne saura pas.

Le roi de cœur Philippe de Broca, France, 1963, 103 mn

Octobre 1918. Le soldat écossais Plumpick (Alan Bates) est chargé de désamorcer la mine que les Allemands ont laissée avant de se retirer d'une petite ville (Senlis). Dans la cité désertée, les fous sans gardiens sont sortis de l'asile : le général Géranium (Pierre Brasseur), le duc de Trèfle (Jean-Claude Brialy), monseigneur Marguerite (Julien Guiomar), ainsi qu'un merlan efféminé (Michel Serrault) et un vieux gamin (Palau) accueillent en leur sein Plumpick qui devient roi de Cœur. Côté femmes, madame Églantine (Micheline Presle), la Duchesse (Françoise Christophe) – "une vieille taupe mais je l'aime" *dixit* le Duc – et la jeune Coquelicot (Geneviève Bujold) promue fiancée du Roi.

Cet univers improbable et poétique est de temps à autre perturbé par les militaires : la patrouille de MacFish (Jacques Balutin), ensuite l'affrontement entre Écossais et Allemands sur la Grand-Place. Les hommes tombent, puis leurs chefs Mac Bibenbook (Aldolfo Celi) et von Krack (Daniel Boulanger, scénariste du film) s'exterminent. Le lieutenant Hamburger (Marc Dudicourt) aura auparavant été fusillé par erreur, puis réhabilité avec Croix de Fer, "précieuse, même à titre posthume" selon von Krack. C'est finalement un général en bleu horizon (Yves Robert) qui félicite Plumpick et le presse de rejoindre le front. Ayant compris que les plus fous ne sont pas ceux qu'on croit, le Roi préfère se présenter à poil devant l'asile pour y être interné et retrouver ses sujets.

Ugetsu monogatari *Contes de la lune vague après la pluie (les)*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1953, 97 mn

Au temps des guerres civiles (fin XVI^{e} siècle) près du lac Biwa) : scénario d'après deux contes d'Akinari Ueda (1776) et du "Décoré" de Guy de Maupassant.

Tōbei (Eitarō Ozawa) s'approprie la tête déjà tranchée d'un fameux général ; devenu important samurai, il retrouve dans un bordel son épouse Ohama (Mitsuko Mito), laquelle, violée en son absence, est devenue courtisane. Il abandonne les armes et retourne à sa condition de paysan en compagnie d'Ohama.

L'histoire de Genjurō (Masayuki Mori) est plus développée. Potier, il a quitté sa famille pour vendre sa production à la ville. Une cliente, dame Wakasa (Machiko Kyō), l'invite dans son château ; il devient son amant et expérimente des jouissances inimaginables. Un prêtre le prévient que dame Wakasa est un fantôme ; c'est le corps recouvert d'un exorcisme en sanskrit (comme dans *Kwaïdan*, p. 455) qu'il se présente à nouveau pour se libérer des démons. Puis il rentre chez lui où l'attend son épouse Miyagi (Kinuyo Tanaka). Au matin ne reste que son fils : c'est le fantôme de Miyagi, tuée par des soldats, qui l'avait accueilli.

Moralité, il ne faut pas chercher à sortir de son état. Images raffinées comme celle de Miyagi – son fantôme – reprisant un vêtement près de Genjurō endormi.

The mummy *La momie*, Karl Freund, USA, 1932, 73 mn

1921. Lors de fouilles en Égypte, sir Joseph Whemple (Arthur Byron) découvre la momie d'Imhotep accompagnée d'un coffret que son assistant a la mauvaise idée d'ouvrir alors qu'il est seul. Il contient un parchemin dédié à Toth ; Imhotep se réveille et s'en va, traînant ses bandelettes. L'assistant devient fou.

Dix ans plus tard, nouvelles fouilles. Sous l'identité d'Ardeth Bey (Boris Karloff), Imhotep indique à Whimple l'emplacement de la momie d'Ankhesenamon ; il veut, au moyen du rouleau de Toth, réveiller cette femme pour laquelle il commit un sacrilège. Ses incantations trouvent un écho en la personne d'Helen, une jeune femme bien vivante qu'il voit comme la réincarnation de sa bien-aimée. Il s'apprête à la tuer pour la transformer en momie vivante comme lui. Dans un moment de lucidité, la jeune femme demande l'aide d'Isis dont le feu détruit le parchemin... Imhotep est alors réduit en poussière. Extraordinaire Karloff !

Titanic James Cameron, USA, 1997, 195 mn

Le scénario mélodramatique individualise deux destins un instant rapprochés : Jack Dawson (Leonardo DiCaprio), jeune peintre fauché et Rose DeWitt (Kate Winsley) que son horrible mère (Frances Fisher) vend littéralement à un bellâtre (Billy Zane) aussi riche qu'odieux au service duquel opère l'immonde Lovejoy (David Warner). Rose s'en sort grâce au sacrifice de Jack qui meurt gelé dans l'océan. La reconstitution du célèbre naufrage du 15 avril 1912 occupe la moitié du film. Spectaculaire et très impressionnante, elle occulte l'émotion qui n'est pas toujours au rendez-vous : on peut préférer *A night to remember* (p. 862), un film unanimiste où les objets arrivaient à nous émouvoir.

Émotion cependant quand le robot s'aventure dans les entrailles de l'épave. Et quand la vieille Rose (Gloria Stuart, 87 ans mais vieillie pour en paraître 101 !) jette à l'océan le collier qu'elle portait au cou quand Jack fit son portrait nue.

Dumbo Walt Disney, USA, 1941, 64 mn

Excellent dessin animé. Le bébé de madame Jumbo est affublé d'oreilles surdimensionnées, d'où son surnom de Dumbo (comme "dumb") en réference à son handicap. Après diverses mésaventures, il prend une cuite involontaire et se retrouve sur un arbre perché, signe que ses pavillons géants lui permettent de voler.

Avant le numéro du pachyderme aérien, Disney nous régale de la superlative parade des éléphants roses, ceux que voit Dumbo après avoir bu de l'eau "aromatisée". Mentionnons les personnages traités en ombres chnioises derrière une tente, les corbeaux Noirs comme sortis de Harlem et le train du cirque qui monte en haletant "I think I can" avant de redescendre au son de "I thought I could".

Ningen no jōken *La condition de l'Homme*, Masaki Kobayashi, Japon

Film en trois parties racontant les désillusions du jeune ingénieur Kaji (Tatsuya Nakadai) pris dans la tourmente de la seconde guerre mondiale en Mandchourie.

I : Il n'y a pas de plus grand amour 1959, 206 mn

Envoyé, en compagnie de son épouse Michiko (Michiyo Aratama), s'occuper d'une mine de fer, Kaji essaie d'adopter une attitude décente à l'égard des travailleurs chinois, des malpensants parqués dans un camp. Ses collègues Okazaki et Furuya (Eitarō Ozawa, Kōji Mitsui) sont d'une brutalité sans nom ; il n'y a guère qu'Okishima (Sō Yamamura) pour partager son approche humaniste. Quelques Chinois s'évadent en faisant couper le courant à haute tension du grillage mais leur troisième tentative est un piège de Furuya qui a posté des mitrailleuses de l'autre côté des barbelés. Lequel Furuya récidive en accusant sept ouvriers de tentative d'évasion, prétexte à une spectaculaire décapitation au sabre. Le capitaine chargé de l'exécution prête son sabre à un subalterne pour qu'il puisse "s'entraîner" ; mais l'empoté n'arrive qu'à massacrer sa victime en la lardant de coups mal placés. Kaji se lève alors pour protester et les Chinois, forcés d'assister à la boucherie, commencent à se rebeller ; la cérémonie est suspendue.

Un peu comme le maréchal Juin chez le sultan du Maroc, le capitaine rentre chez Michiko sans enlever ses bottes. En piétinant les tatamis, il marque son irrespect pour Kaji dont le sort est scellé puisque, après de pénibles séances de torture, le Kempeitai (Gestapo japonaise) l'envoie à l'Armée. Nous sommes en 1943 et les Chinois, dont Wang (Seiji Miyaguchi), continuent à s'évader.

II : Le chemin de l'éternité 1959, 178 mn

L'Armée est un véritable cauchemar, un univers de brimades. Tout supérieur, par exemple un "vétéran", a droit de frapper une recrue quand elle commet une erreur, quand elle n'en commet pas pour lui apprendre l'obéissance et enfin pour le seul plaisir de frapper, d'humilier. C'est *Le pont de la rivière Kwaï* (p. 2) en pire, puisque cette violence gratuite, encouragée par la hiérarchie, s'exerce contre les soldats. Amené à mimer les cris d'une pute, le malheureux Obara (Kunie Tanaka) se suicide ; commentaire des briscards dont il était le souffre-douleur : "Il nous aura fait chier jusqu'au bout". Le Lt. Kageyama (Keiji Sada), un ami de Kaji, lui donne la responsabilité de nouvelles recrues ; quand il essaie de les soustraire aux brimades des anciens, il se trouve lui-même torturé par ces intouchables. Pour éviter le pire, Kageyama envoie son ami creuser des tranchées au loin. C'est alors que l'offensive soviétique du 9 août 1945 se déclenche, balayant les Japonais, bleus et vétérans "aguerris".

III : La prière du soldat 1961, 190 mn

C'est la débâcle ; accompagné de quelques soldats, Kaji fuit en direction du Sud de ce qui était alors une colonie de peuplement. Des civils se joignent sporadiquement au groupe, ainsi une prostituée (Kyōko Kishida). Il faut se battre contre les Russes ou les paysans chinois – chacun parlant sa propre langue, sous-titrée à la droite de l'écran. Halte dans une ferme où vivent des Japonais (Chishū Ryū, Hideko Takamine) ; les femmes en surnombre se livrent à la débauche dans l'espoir de trouver un protecteur parmi les militaires en déroute.

C'est finalement plein d'espoir que Kaji se rend aux Soviets. Une trajectoire qu'avait anticipée Shinjō (Kei Satō) en désertant pour rejoindre la Terre promise de Staline. Mais l'enthousiasme retombe : les Russes violent et tuent comme les autres et les pires ordures de l'armée impériale leur servent d'auxiliaires. Quand le jeune Terada (Yūsuke Kawazu) est victime d'un de ces crapuleux Japonais devenu "camarade", Kaji le tue et précipite son corps dans les latrines. Avant de s'évader pour mourir de faim et de froid ; il s'endort sur la neige en murmurant le nom de son épouse Michiko qu'il n'a pas vue depuis deux ans.

C'est un grand film de par de sa longueur exceptionnelle et surtout l'ampleur du message de désillusion qu'il porte. Dans la première partie, c'est la foi en une gestion humaine du travail qui est détruite, dans la seconde l'image de l'armée japonaise ; l'espoir d'un monde meilleur promis par les communistes disparaît finalement lui aussi. On observera à ce propos que le héros laisse aux Soviétiques le bénéfice du doute : ils ont de mauvais traducteurs, le socialisme ne peut pas se faire en un jour, un type de justification en forme de double négation dont le Communisme a abusé (le "bilan globalement positif").

Manque cependant le souffle épique qui en aurait fait un chef-d'œuvre. Le lyrisme n'y affleure que parcimonieusement, ainsi lors de l'étreinte désespérée et échevelée du couple au milieu des terrils. Les sentiments extrêmes, panique ou indignation, sont rendus par des cadrages obliques : l'exécution des Chinois, la fuite devant les Russes. Excellent emploi des paysages de Hokkaidō.

La passion de Jeanne d'Arc Carl Theodor Dreyer, France, 1928, 81 mn

Gros plans sur les visages : Eugène Silvain, Cauchon faussement bonhomme, Maurice Schutz, "ami" mal intentionné, et Antonin Artaud, compatissant, sont opposés à Renée Falconetti, Jeanne douloureuse à laquelle on fait porter une sorte de couronne d'épines puis dont on balaye les cheveux après les avoir coupés.

Un vol d'oiseaux noirs, une roue qui attend son patient, une potence où les enfants jouent à la balançoire préludent à l'admirable final. La frénésie s'empare du peuple autour du bûcher : "Vous avez brûlé une sainte". Moment de révolte vite réprimé par L'Anglais aux casques inspirés de ceux des *tommies* de 1918.

Scarlet street *La rue rouge*, Fritz Lang, USA, 1945, 102 mn

Retrouvailles des trois protagonistes de *La femme au portrait* (p. 5). Le petit caissier Cross (Edward G. Robinson) secoure Kitty (Joan Bennett) qu'il installe dans ses meubles aux dépens de sa banque ; une aubaine pour le maquereau de la belle, Johnny (Dan Duryea), qui profite de la situation. Quand Cross découvre le pot aux roses, il tue Kitty puis laisse condamner et exécuter Johnny pour le crime.

Son acariâtre épouse (Rosalind Ivan) ne supportant pas l'odeur de peinture, Cross, peintre du dimanche, avait déplacé son atelier chez Kitty ; et Johnny avait vendu ses toiles non signées en les attribuant à Kitty qui devint une célébrité du monde de l'Art. Alors que Cross erre dans les rues obsédé par la culpabilité, il voit passer une œuvre "de" la grande artiste, trop tôt disparue.

Cette bonne adaptation d'un roman de Georges de La Fouchardière pâtit de la comparaison avec *La chienne* (p. 610), film génial, profondément irrévérencieux et amoral : ce *remake* américain souffre d'un dénouement pasteurisé selon les préceptes du code Hays, ce qui ne l'a pas empêché d'être interdit pour indécence dans l'État de New York. Alors que dans la version Renoir Michel Simon terminait clodo, doublement assassin mais heureux, ici "no one escapes punishment" : Robinson, rongé de remords n'attend que l'occasion de se pendre pour de bon, la première tentative ayant échoué. Ajoutons que le maître allemand n'est pas réputé pour son sens de l'humour.

Secret agent *Quatre de l'espionnage*, Alfred Hitchcock, G^{de}-Bretagne, 1936, 82 mn

D'après Somerset Maugham, une histoire d'espionnage située pendant la Grande Guerre. Elle commence comme un James Bond, avec l'enterrement de l'écrivain Brodie (John Gielgud). Sous le nom d'Ashenden, ce dernier bien vivant se rend en Suisse pour identifier et éliminer un dangereux agent du Kaiser ; il est accompagné de sa prétendue épouse Elsa (Madeleine Carroll) et du "Général" (Peter Lorre), un authentique tueur. Leur contact ayant été assassiné, les soupçons se portent sur un touriste (Percy Marmont) dont le Général se débarrasse lors d'une excursion : contre-ordre de Londres, ils ont tué un innocent. Ils finissent par démasquer le véritable espion, le séduisant Marvin (Robert Young) qui n'a cessé de courtiser Elsa et sera neutralisé *in extremis* en territoire turc.

Le film ressemble un peu à un brouillon des futurs chef-d'œuvre du maître : le mort qui joue de l'orgue, la chocolaterie qui sert de boîte aux lettres aux Allemands. Mais l'interprétation laisse à désirer : Carroll et Gielgud sont bien ternes en comparaison du terrifant Lorre, quant à Young, il passe sans transition du suave homme à femmes à l'espion glacé.

Mic-mac au niveau des titres avec *The secret agent* adapté la même année (*Sabotage*, p. 447)... sans oublier *Saboteur* (p. 877).

Usual suspects Bryan Singer, USA, 1995, 106 mn

L'inspecteur Kujan (Chazz Palminteri) cuisine Verbal (Kevin Spacey), un truand boiteux rescapé d'une tuerie à bord d'un bateau ; banal épisode d'une guerre de gangs sur fond de trafic de drogue, semble-t-il. Le verbeux Verbal raconte la création d'une petite bande de cinq criminels qu'un terrifiant gangster turc nommé Keiser Söze fait chanter par l'intermédiaire de son lieutenant, Kobayashi. Kujan finit par comprendre qu'il n'y avait pas de drogue sur le navire, seulement un témoin dissimulé dans une cale, la seule personne capable de reconnaître Söze. La création du groupe, l'attaque du navire des "trafiquants" n'ont été qu'un rideau de fumée pour Söze qui cherchait à se débarrasser du gêneur.

Mais qui est donc ce personnage insaisissable ? Sans doute l'ancien flic Keaton (Gabriel Byrne), le membre le plus en vue de la bande : c'est ce que subodore Kujan qui, n'arrivant pas à conclure, libère Verbal qui part en claudiquant. Resté seul, le policier regarde machinalement son bureau : au mur des publicités affichent les adresses données par le témoin, le cul d'une tasse cassée le nom de Kobayashi. Sitôt sorti, Verbal a repris une démarche normale ; il s'engouffre dans la voiture conduite par "Kobayashi" (Pete Postlethwaite au faciès peu japonais !).

Le film réussit la gageure de nous parler d'un terrifiant génie du crime sans nous décevoir comme par exemple *Les vampires* (p. 687). *The Devil himself*, Söze ne recule devant rien : après avoir tué sa propre famille pour montrer sa détermination, il s'en était pris à celles de ses ennemis, puis à leurs proches et même à leurs créanciers. Son nom est d'ailleurs utilisé pour faire peur aux enfants : "Si tu n'es pas sage, Keiser Söze s'occupera de toi".

India song Marguerite Duras, France, 1975, 119 mn

"Savannakhet, Lahore, on les a retrouvés dans un bordel de Chandernagor" : litanie de lieux, ou plutôt de noms de lieux que ressassent les voix off. Au sujet d'Anne-Marie Stretter (Delphine Seyrig), la femme de l'ambassadeur entourée d'hommes (Claude Mann, Mathieu Carrière, Vernon Dobtcheff), au sujet de son histoire avec le vice-consul de Lahore (Michael Lonsdale), "vous savez, celui qui tirait sur les lépreux ; et qui hurle son nom de Venise dans Calcutta désert".

Piètre *ersatz* de Calcutta, les extérieurs sont ceux d'une semi-ruine, le château Rothschild de Boulogne-Billancourt. À part quelques panoramiques, la caméra est fixe. Mais n'enferme pas les personnages : au premier plan un piano, derrière, un immense miroir dans lequel se profile un escalier. Ces gens, ces noms, cette histoire oubliée de tous sauf celle qui l'entendit enfant, acquièrent une fugace consistance. Les personnages, dont les lèvres ne bougent jamais, ont l'air de traverser le miroir qui pourraît être celui du souvenir, une sorte d'arc-en-ciel dont on chercherait en vain le pied. Musique envoûtante de Carlos D'Alessio.

Twin Peaks I David Lynch, USA, 1990, 430 mn

Sur une frontière, celle qui sépare les États-Unis du Canada, mais aussi le Bien du Mal, voire le Réel de l'Imaginaire. Entre-deux résumé par la défunte et duplice Laura Palmer (Sheryl Lee), qui fut lycéenne, vendeuse de parfums à l'hôtel Grand Northern d'où elle glissa "escort girl" au bordel canadien *One Eyed Jacks*. Protagonistes en nuances de gris, depuis les gentils lycéens James (Marshall) et Donna (Lara Flynn Boyle) jusqu'aux assassins Leo (Eric DaRe), Hank (Chris Mulkey) et la fausse victime Josie (Joan Chen) en passant par les jeunes Audrey (Sherilyn Fenn) et Bobby (Dana Ashbrook) pas toujours très nets.

Et personnages étranges : le docteur Jacoby (Russ Tamblyn) chaussé de lunettes aux verres vairons, l'experte borgne ès rideaux coulissants silencieux Nadine (Wendy Robie) et son cache-œil, Leland Palmer (Ray Wise) qui semble possédé. Même l'agent Dale Cooper (Kyle MacLachlan) du FBI est un peu bizarre : il enregistre des mémos pour une hypothétique Diane et pratique le chamanisme tibétain pour trouver des indices. Dans ce monde de zinzins, son grossier et terre-à-terre auxiliaire Albert (Miguel Ferrer, époustouflant) est presque rassurant.

Et enfin un autre monde qui affleure dans l'espace onirique d'une chambre aux rideaux rouges où l'on parle d'une voix fragmentée. Cooper y retrouve Laura en compagnie d'un nain (Michael Anderson) et d'autres personnages qui semblent contaminer le réel : le terrifiant Bob (Frank Silva) ou le manchot Mike (Al Strobel).

Mélange génial où s'imbriquent le sordide – drogue, adultère, incendie criminel, assassinat – et le fantastique, voire le virtuel (le "soap opera" *Invitation to love*), la série est placée sous le patronage de la "Log lady" (Catherine Coulson), femme à la bûche dont les réflexions philosophiques ouvrent chaque épisode. Si le personnage est givré, ses propos sont intéressants : ils concernent la réalité, les apparences, la connaissance en général. Cette première "saison", magistrale, est supérieure à la suivante (p. 162) qui souffre de passages à vide.

La maman et la putain Jean Eustache, France, 1973, 219 mn

Alexandre face à ses copines qu'il vouvoie, sauf Gilberte (Isabelle Weingarten), son ex. Le jeu limité de Jean-Pierre Léaud contribue à la réussite du film dont se détachent la "maman" Marie (Bernadette Lafont) et surtout la "putain" Veronika (Françoise Lebrun). Cette dernière est touchante, voire bouleversante : complètement bourrée, elle ne parle que de baise, tout en prétendant n'y attacher aucune importance car elle aime Alexandre – "malgré sa queue en bec de théière". Chronique de la recherche confuse et désordonnée de l'amour et d'une époque révolue, 1972. Avec des points de répère disparus, INNO ou le Mahieu. Dans ce microcosme qui croit repartir à zéro, les appartements sont vides de meubles, tout est par terre, en tout premier les matelas ; au mur une toile de jute, mal posée.

Reds Warren Beatty, USA, 1981, 195 mn

La vie du célèbre communiste américain Jack/John Reed (le réalisateur), auteur du livre dont fut inspiré *Oktiabr* (p. 766) ; de santé fragile, il meurt en 1920 avant d'être enterré dans le mur du Kremlin. Autour de Jack, son épouse féministe Louise Bryant (Diane Keaton, excellente) adepte de l'amour libre qu'elle pratique notamment avec Eugene O'Neill (Jack Nicholson) et des figures un peu oubliées comme Emma Goldman (Maureen Stapleton) ou Louis Fraina (Paul Sorvino).

Ce film atypique recrèe un milieu occulté, une Gauche américaine déjà persécutée qui pressent, sans se l'avouer, que ses idéaux ont été dénaturés, ceci bien avant Staline. Témoin le discours de Jack à Bakou que Zinoviev (Jerzy Kosiński) – future victime des Procès de Moscou – fait traduire en remplaçant "guerre de classe" par "guerre sainte" pour séduire le public musulman.

Des témoins très âgés, filmés en gros plan, livrent leurs commentaires sur John Reed et ses proches. Parmi eux, Henry Miller.

Morocco *Cœurs brûlés*, Joseph von Sternberg, USA, 1930, 92 mn

Mogador. Amy (Marlene Dietrich), chanteuse de passage qui dit faire partie de la Légion Étrangère des Femmes, est partagée entre le riche et suave La Bessière (Adolphe Menjou) qui veut l'épouser et le légionnaire Tom Browm (Gary Cooper), un séducteur qu'un de ses cocus, l'adjudant César (Ullich Haupt), cherchera à tuer lors d'une reconnaissance. La belle tergiverse avant d'abandonner La Bessière pour se joindre à la cohorte de femmes qui s'attachent aux pas de leurs hommes partis en mission dans le désert.

Du point de vue plastique, ce premier Sternberg/Dietrich américain ne vaut pas *Agent X 27* (p. 1195) ou *La femme et le pantin* (p. 1280) ; on n'y sent pas non plus le tragique lié à ce type de films (*Le grand jeu*, p. 941). Marlène chante en français, mais que dire du THÉÂTRE DE LA GRIMAC (*sic*) qui s'affiche au mur ?

Nobi *Feux dans la plaine*, Kon Ichikawa, Japon, 1959, 104 mn

Leyte (Philippines) en février 1945. Les Japonais en déroute essaient, comme Tamura (Eiji Funakoshi), de rejoindre Palompon pour se rembarquer. Mais il faut marcher avec des chaussures trouées et surtout trouver à manger : on tue pour des ignames, une poignée de sel. Tamura trouve pire que lui en Nagamatsu (l'Eurasien Mickey Curtis) qui se nourrit de "singe", i.e., de chair humaine ; révulsé par ce vampire à la bouche barbouillée du sang d'une victime, il le tue avant d'errer dans la plaine où brûlent les feux allumés par des paysans hostiles. Il est abattu.

Le cannibalisme des soldats nippons a été évoqué dans un documentaire exceptionnel, *L'armée de l'Empereur s'avance* (p. 787).

La main du Diable Maurice Tourneur, France, 1943, 77 mn

Une pension de famille en montagne. On frappe à la porte et entre un personnage halluciné, le peintre Roland Brissot (Pierre Fresnay), qui raconte son histoire. Le cuisinier italien Mélisse (Noël Roquevert) lui a cèdé pour un sou sa main gauche magique grâce à laquelle il peint des chefs-d'œuvre qui lui valent reconnaissance, fortune et amour. Mais le Diable, sous la forme d'un petit homme (Palau, qui d'autre ?), lui explique qu'il ne pourra pas revendre cette main, – il faut que ce soit à perte comme Mélisse –, car les centimes n'ont plus cours. Il veut bien la reprendre si Brissot lui donne un sou, ou à défaut le double le lendemain, etc. Ayant tergiversé, Brissot doit faire face à une montée exponentielle du prix accrue par la tricherie du petit homme qui avance les horloges...

Au désespoir, il se retrouve dans une chambre où l'attendent les précédents propriétaires de la main enchantée. Magnifique série de vignettes commençant avec l'histoire d'un duelliste – la nouvelle de Nerval qui inspira le film – pour remonter au mystérieux MAXIMUS LEO, nom dont le peintre signait "ses" œuvres. Ils découvrent ensemble que le Diable les a trompés et qu'ils ne lui doivent rien. Désormais manchot mais délivré de la malédiction, Brissot est venu dans la montagne rendre sa main gauche à son premier propriétaire. Il quitte l'auberge pour s'affronter avec le petit homme et fait une chute mortelle ; sous son cadavre, la tombe du moine MAXIMUS LEO.

Du fantastique, et du meilleur ; et donc scénario un peu incohérent. Le tournage de cette production Continental est évoqué dans *Laissez-passer* (p. 49).

Marguerite de la nuit Claude Autant-Lara, France, 1955, 130 mn

D'après Pierre Mac Orlan, un Faust 1927 situé à Paris au moment de l'arrivée de Lindbergh. Le vieux docteur (Palau, excellent) se laisse convaincre par M. Léon (Yves Montand) de lui céder son âme en échange de la jeunesse et de l'amour de Marguerite (Michèle Morgan). Mais tout se passe mal et Faust rajeuni est amené à tuer l'amant de la belle. Laquelle cherche éperdument à le tirer de ce mauvais pas en dénichant un remplaçant à Faust sur le maudit parchemin ; mais tous (Jean Debucourt, Louis Seigner) se défilent. Marguerite n'a plus qu'une solution, se sacrifier en vendant elle-même son âme. M. Léon, bon Méphisto qui en pince un peu pour elle, déchire le parchemin... trop tard car elle est morte.

Le personnage central de l'histoire est Marguerite, touchante dans son amour qui la pousse au sacrifice suprême. Faust rajeuni est interprété par un acteur sans grand relief, Jean-François Calvé ; ce qui tombe bien puisqu'il est plutôt égoïste et ne mérite guère l'amour de l'héroïne. Mais ce sont les étonnants décors de Max Douy, d'une artificialité assumée, qui retiennent l'attention : ainsi cette boîte de nuit – le PIGALL'S – en sous-sol dont l'entrée rouge vif est un peu celle de l'Enfer.

The honeymoon killers Leonard Kastle, USA, 1970, 108 mn

Ray Fernandez (Tony Lo Bianco), bellâtre (un peu) dégarni, rencontre Martha Beck (Shirley Stoler), une infirmière au physique ingrat. Se faisant passer pour sa sœur, elle l'accompagne lorsqu'il rend visite à ses victimes, des femmes d'un certain âge rencontrées par petites annonces, dans le but de les détrousser. Et qu'ils assassinent même quand ce n'est pas nécessaire car Martha est d'une jalousie maladive : elle ne supporte pas que quiconque approche son "frère". Elle appelle finalement la Police après avoir tué une veuve (et sa fillette) qui a eu l'imprudence de lui avouer être enceinte de Ray. Le couple, bien réel, est exécuté en 1951.

Des deux, c'est Martha la véritable criminelle, Ray n'étant qu'un faible qui se serait contenté de partir avec l'argent. Mais, que ça nous plaise ou non, cette passion monstrueuse est aussi une grande histoire d'amour. Transposition mexicaine du fait divers dans *Carmin profond* (p. 865).

Litan Jean-Pierre Mocky, France, 1982, 84 mn

De passage à Litan le jour de la fête des morts, un couple (Marie-José Nat et le réalisateur) essaie d'échapper à une obscure malédiction et à un inquiétant docteur (le chanteur Nino Ferrer qui signe la musique originale). Comme souvent, le scénario est bâclé et les trucages pourraient être signés Ed Wood. Mais ces défauts s'effacent devant l'étonnante atmosphère que sait créer Mocky : masques de têtes de morts ou de cochons, danseurs comme sous état d'hypnose, étrange décor de tanneries (Anonnay). Il réussit ici ce qu'il avait tenté à Salers avec *La cité de l'indicible peur* (p. 155), un chef-d'œuvre fantastique.

Outre Nino Ferrer, la bande du film utilise la XI^{e} de Chostakovitch et les étonnants *Alléluias et offertoires des Gaules* de mon collègue logicien Igor Reznikoff, retour aux sources de ce qu'on appelle improprement chant grégorien. Avec Jean-Claude Rémoleux, Micha Bayard et François Toumarkine.

The seven year itch *Sept ans de réflexion*, Billy Wilder, USA, 1955, 104 mn

Resté seul à New York, Richard (Tom Ewell) est émoustillé (il y a de quoi) par sa voisine du dessus (Marilyn Monroe). Le film est l'interminable chronique de ses (sages) fantasmes et de sa frousse d'être découvert et dénoncé publiquement. L'humour laborieux se pimente de quelques références cinématographiques : *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 709), *Creature from the black lagoon* (p. 1041) et aussi... Marilyn Monroe dont le héros suggère la présence dans sa cuisine. Un pensum très daté dont on ne peut guère sauver que la (trop) célèbre séquence de la grille de métro : la robe de Marilyn se soulève lorsque passe un train. Avec Oskar Homolka et Robert Strauss ; générique de Saul Bass.

Cross of iron *Croix de fer*, Sam Peckinpah, USA, 1977, 127 mn

La péninsule de Taman, près de la mer d'Azov, en 1943. L'armée allemande bat en retraite sous les coups de boutoir soviétiques. Le Cpt. Stransky (Maximilien Schell), nouvellement nommé, n'a qu'une obsession, gagner la Croix de Fer : d'une famille de Junkers prussiens, il se sent tenu de ramener cette décoration. Le Lt. Triebig (Roger Fritz), dont il a fait son âme damnée en usant de la carotte et du bâton – un transfert à Biarritz avec son mignon, sinon la pendaison pour homosexualité –, certifie que Stransky a mené une contre-attaque héroïque, ce qui devrait lui valoir la médaille. Mais ce témoignage n'est pas confirmé par le Sgt. Steiner (James Coburn) qui se refuse à cette mascarade. Stransky décide alors de se débarrasser de lui en le faisant mitrailler par Triebig, qui n'en est pas à une bassesse près, alors qu'il rentre en traversant les lignes. Steiner, unique survivant de sa patrouille avec Krüger (Klaus Löwitsch), règle son compte à Triebig. Il s'y prend autrement avec Stransky : il lui donne une mitraillette et l'emmène là où ça barde, ce champ de bataille "où poussent les Croix de Fer".

Rien de spécifiquement nazi dans cette armée : Stransky est cousin du Cpt. Cooney d'*Attack !* (p. 835). L'opposition centrale est un conflit de classe entre l'arrogant Prussien et Steiner qui déteste tous les officiers, même ceux qui montrent de l'humanité comme le colonel (James Mason, trop âgé) ou son adjoint (David Warner, peu inspiré). Le film souffre d'un traitement complaisant de la violence au moyen d'une débauche de ralentis qui rappellent ceux de *The wild bunch* (p. 1175). Petit rôle pour Senta Berger.

La vie de Jésus Bruno Dumont, France, 1996, 96 mn

Coup d'essai et coup de maître du réalisateur. Son univers, Bailleul, les jeunes hommes frustes aux allures de dégénérés qui baisent comme des sconses et ne reculent jamais devant une bonne blague, le doigt dans le cul d'une majorette ou des propos racistes à l'égard du jeune Kader qui est (peut être) un peu mieux qu'eux. On retape une voiture pour faire des virées stupides sur les petites routes du Nord. On passe aussi à l'hôpital voir un copain en train de mourir du SIDA. L'épileptique Freddy n'a pas grand-chose à lui, sinon son pinson et sa copine ; jaloux que Kader puisse la lui piquer, il l'agresse avec sa bande avant de lui porter des coups mortels. Puis s'échappe (?) du commissariat pour se précipiter en moto dans un pré et sangloter en méditant ; à quoi au juste, en admettant qu'il pense ?

Une grande empathie se dégage de ce film qui aurait pu s'appeler *Le Christ s'est arrêté en Belgique*, autrement dit n'est jamais arrivé à Bailleul. La distribution est formée d'amateurs dénués de l'artificialité bressonnienne. On retrouvera un de ceux-ci, Samuel Boidin, dans *Flandres* (p. 1533) où les mêmes – sinon leurs cousins – partent faire une sale guerre.

Rebecca Alfred Hitchcock, USA, 1940, 130 mn

Une jeune mariée (Joan Fontaine) se trouve confrontée à la présence obsédante de la défunte Rebecca, une première épouse à laquelle l'inquiétante gouvernante Danvers (Judith Anderson), qui finira par mettre le feu au manoir, ne cesse de la comparer défavorablement. Elle apprend que son mari (Laurence Olivier) détestait Rebecca – il faut dire qu'elle le trompait allègrement avec son "cousin" (George Sanders) – et qu'il lui a peut-être porté un coup mortel. *Gimmick* pour apaiser le Code, Rebecca se sachant atteinte d'un cancer en phase terminale, sa mort n'était qu'un suicide déguisé.

Ce premier Hitchcock américain adapte Daphne du Maurier – après *Jamaica Inn* (p. 1064) et avant *Les oiseaux* (p. 65). C'est un conte gothique assez réussi mais peu typique du maître qui a dû subir la férule du tyrannique Selznick. Sa patte s'exprime occasionnellement, notamment dans le personnage joué par Florence Bates, ridicule rombière bien dans son style. On retrouvera une femme mal à l'aise manipulée par une gouvernante diabolique dans *Under Capricorn* (p. 1288), film plus abouti. Avec Nigel Bruce, C. Aubrey Smith et Leo G. Carroll.

Who'll stop the rain *Les guerriers de l'Enfer*, Karel Reisz, USA, 1978, 126 mn

Le chef-d'œuvre de Karel Reisz. Ray Hicks (Nick Nolte) rapporte du Vietnam deux kilos d'héroïne pour le compte de son copain John (Michael Moriarty) qui s'est laissé tenter par ce trafic occasionnel mais doit rentrer plus tard. Le véritable commanditaire est Antheil (Anthony Zerbe), un ripou qui abuse de sa position à la DEA (D pour *drug*) pour trafiquer, quitte à tuer ses "mules" pour délit de fuite ; il compte bien récupérer le paquet reçu par John à Saigon. Venu livrer la drogue chez Marge (Tuesday Weld), l'épouse de ce dernier, Ray échappe à deux sbires d'Antheil (Richard Masur et Ray Sharkey) d'une brutalité inouie puis part se cacher avec elle dans les bâtiments d'une ancienne communauté, vestige des utopies des années 1960 ; mais Antheil l'a pisté et l'y rejoint accompagné de John capturé à son retour et menacé d'exécution sommaire. Ray vient à bout des deux sbires et délivre John auquel il donne rendez-vous avec Marge, le long d'une voie ferrée. Le couple le retrouvera près des rails, mort de ses blessures. John a cependant le bon réflexe : avant de repartir, il répand la poudre par terre, seule action capable d'arrêter le terrifiant Antheil qui se met à la ramasser avec ses mains. Un déclic dans son dos nous apprend que l'ami qui l'accompagne – sans doute un trafiquant – est lui aussi prêt à tout pour s'approprier la drogue.

Film sur une génération perdue : le désastre du Vietnam, les responsables de l'ordre plus criminels que ceux qu'ils pourchassent. Et le fantôme des illusions de la génération hippie, évoquée dans une séquence de combat nocturne qu'illuminent des éclairs stroboscopiques au son d'une musique "sixties".

Comanche station Bud Boetticher, USA, 1960, 73 mn

Jefferson Cody (Randolph Scott) s'est voué au rachat de femmes enlevées par des Indiens, ainsi Nancy Lowe (Nancy Gates) qu'il ramène à son mari. Sans savoir que celui-ci a offert une prime de 5000 $ pour son épouse. Assisté de deux jeunes comparses (Skip Homeier et Richard Rust), un aventurier sans scrupules (Claude Akins) impose sa compagnie à Jefferson dans le but transparent de l'assassiner puis récupérer le pactole. Il échoue et Jefferson peut terminer sa mission. Pour découvrir que le mari de la belle, pour laquelle il en pinçait peut-être un peu, est aveugle. Il repart seul, à la recherche d'autres femmes à libérer, parmi lesquelles la sienne qu'il affecte de croire toujours vivante.

Le dernier des Boetticher/Scott, principalement tourné dans les Alabama Hills, rappelle le magnifique *Ride lonesome* (p. 1294). Imperturbable, perdu dans ses souvenirs – ceux d'une épouse disparue comme dans d'autres films de la série – l'acteur est d'une émouvante sobriété.

What ever happened to Baby Jane ? *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?*, Robert Aldrich, USA, 1962, 134 mn

Un huis clos très réussi sur le thème des mamies diaboliques. "Baby Jane" Hudson (Bette Davis) avait été, vers 1917, une enfant célèbre et d'autant plus capricieuse que très riche : on vendait des poupées à son image. Avant d'être éclipsée, dans les années 1930, par sa sœur Blanche (Joan Crawford), une actrice dont on passe encore les films (un extrait de *Sadie McKee*, p. 1808) à la télévision. Mais voilà, Blanche est infirme depuis cette nuit où, selon la rumeur, sa sœur jalouse l'écrasa en voiture.

Confinée dans sa chambre, Blanche est sujette aux attentions de Baby Jane : quand elle soulève le couvercle du déjeuner, elle peut y trouver son canari mort, voire un rat crevé. Il lui est de plus en plus difficile de communiquer car sa sœur l'a privée de téléphone et peut toujours, en cas d'urgence, imiter sa voix. L'ancienne enfant gâtée a d'ailleurs un grand projet, celui de remonter sur scène. Elle sollicite à cet effet les services d'Edwin (Victor Buono), spécialiste du chant, pour reprendre son succès d'antan *I've written a letter to Daddy*.

Mais le monde factice de cette détraquée se détraque. Elle a attaché Blanche sur un lit et ne laisse personne s'approcher, ni la femme de ménage qu'elle tue, ni Edwin qui s'en va en courant prévenir les flics. Jane paniquée embarque sa sœur dans une voiture et l'amène sur une plage – celle de Malibu où se terminait *Kiss me deadly*, p. 1390. Avant de mourir, Blanche lui avoue avoir elle-même provoqué le fatal accident en cherchant à l'écraser ; la tentative s'était retournée contre elle mais, complètement ivre et n'ayant rien compris, Baby Jane s'était crue coupable. "On aurait pu être amies tout ce temps, alors ?" dit-elle.

Tabu F. W. Murnau & Robert J. Flaherty, USA, 1931, 86 mn

Bora-Bora ou le Paradis terrestre. On nage et danse dans un éternel été. Mais les nuages arrivent avec le bateau de Papeete et le vieillard Hitu qui vient chercher la jeune Reri désormais taboue, i.e., consacrée aux seuls Dieux. Matahi, le fiancé de Reri, viole le tabou et enlève la jeune fille.

Pour les jeunes gens en fuite dans une autre île, c'est maintenant le temps du Paradis perdu. Bien sûr, Matahi est un excellent plongeur qui excelle à trouver des perles ; mais il est brouillé avec l'argent et il doit une fortune au négociant chinois chez qui il a donné une fête. Quant à Reri, elle est visitée la nuit – rêves ou pas – par Hitu au visage fermé : si elle ne rentre pas sous trois jours, Matahi mourra. Alors que son homme est parti pêcher de quoi éponger ses dettes, Reri s'embarque avec Hitu. Matahi qui poursuit le bateau à la nage est prêt de s'y hisser quand l'implacable vieillard coupe la corde qu'il avait saisie. Matahi sombre dans l'océan alors que le bateau s'éloigne.

Film sur la fatalité qui s'exerce contre deux jeunes gens qui n'ont de place nulle part, pris entre l'implacable tabou originaire et la nouvelle malédiction de l'argent. La fin est splendide, depuis les incursions nocturnes de Hitu, jusqu'à ce bateau où, assis à l'arrière tout vêtu de blanc, il ressemble à la traditionnelle faucheuse ; mais un banal couteau suffit pour trancher la vie du jeune Matahi. Cosigné par Flaherty, il semble avant tout l'œuvre de Murnau qui devait se tuer peu après en voiture. Format inhabituel, presque carré, 1,19 :1.

The night of the iguana *La nuit de l'iguane*, John Huston, USA, 1964, 113 mn

Pasteur alcoolique défroqué pour immoralité, Shannon (Richard Burton) vivote au Mexique comme accompagnateur de voyages bon marché. C'est ainsi qu'il se retrouve avec un groupe d'Américaines toutes d'un certain âge, sauf la jeune Charlotte (Sue Lyon, enfermée dans son rôle de *Lolita*, p. 240) qui vient carrément le provoquer dans sa chambre. Miss Fellows (Grayson Hall), le chaperon très collet monté et un peu "dyke" (gouine) de Charlotte, fait un scandale et demande le renvoi de Shannon. En sursis, ce dernier emmène le groupe dans l'hôtel désert que tient sa vieille amie Maxine (Ava Gardner), une veuve qui aime bien "danser" sur la plage avec ses employés mâles. De passage avec un grand-père d'âge mathusalémique (Cyril Delevanti, excellent) qui meurt après avoir terminé son ultime poème, une femme peintre nomade, Hannah (Deborah Kerr), redonne à Shannon le goût à la vie. Les excursionnistes et Hannah reparties, il décide de rester auprès de Maxine qui ne demandait que ça.

Ni ce *happy end*, ni l'humour qui se dégage de certaines situations, ne sont conformes à l'esprit de Tennessee Williams. La belle Ava Gardner est en train de s'épaissir ; apparition d'Emilio Fernández.

Eijanaïka *Pourquoi pas ?*, Shōhei Imamura, Japon, 1981, 151 mn

1866 près du pont de Ryōgoku à Edo. Kinzō (Shigeru Tsuyuguchi) règne sur la prostitution et sur une bande de voleurs qui opèrent de nuit. Politiquement homme à tout faire de Satchō – acronyme qui désigne deux clans du Sud opposés au Shōgun –, il grenouille occasionnellement pour le gouvernement. Payé pour attiser les révoltes tout en les réprimant, il fournit des armes à Satchō – celles de l'Écossais Glover – et au Shōgun – des fusils périmés de la guerre de Sécession.

Du petit peuple de Ryōgoku se détachent Genji (Shigeru Izumiya) – rentré des États-Unis, ce qui lui vaut un emprisonnement à Yokohama – et son épouse Ine (Kaori Momoi) que la famille de Genji a vendue à Kinzō. Elle est actrice d'un genre spécial, puisqu'elle exhibe sa chatte ; détail imamurien, cette femme peu farouche invoque "Grand-mère ours" au moment de l'orgasme. Autour d'eux, Furukawa (Ken Ogata) un rōnin envoyé à Kyōto pour tuer un ami devenu conseiller du Shōgun et qui se suicide en compagnie d'une courtisane. Ainsi qu'un voleur (Masao Kusaraki) qui assouvit sa vengeance contre l'assassin de sa famille ; c'est avec du sang de porc (i.e., sa victime) qu'il teint la voile du petit bateau sur lequel il s'éloigne – on pense à *Profonds désirs des dieux* (p. 1325).

Ces déclassés sont en train de se révolter, "pour changer le monde" (Yonaoshi) : au cri de Eijanaïka (pourquoi pas ?), ils dansent près du pont. Ceux qui les manipulent, Kinzō et ses commanditaires, essaient de les empêcher de traverser car de l'autre côté attend l'armée du Shōgun. Affrontements verbaux, tirs de sommation, les femmes montrent leur cul et pissent. Tout se calme et les gentils émeutiers sont en train de repasser le pont quand un responsable fait tirer dans le dos de la foule qui refluait calmement. Fin de partie pour Genji et commentaire digne du *Guépard* (p. 1330) : "Le monde est cruel quand il change".

Ambitieux et un peu raté – on se perd dans les manipulations et les personnages mal définis –, le film restitue la confusion de ce Bakumatsu (p. 975) que symbolise l'éléphant, comme sorti de *The party* (p. 1437), qui traverse le pont.

Big fish Tim Burton, USA, 2003, 125 mn

Réconciliation d'un jeune homme avec son père à l'article de la mort. Nous sommes amenés à suivre la jeunesse imaginaire de ce paternel hâbleur, incarné par Ewan McGregor, puis Albert Finney. Le ton général est celui d'une *americana* fantastique, ce qui sous-entend une exaltation un peu inattendue des valeurs traditionnelles par un réalisateur qu'on a connu plus caustique. Quant à la réconciliation avec le père mourant, *Les invasions barbares* (p. 1151) est autrement plus émouvant que ce film cucul où Tim Burton copie Tim Burton. Avec Jessica Lange, Helena Bonham Carter, Steve Buscemi, Danny DeVito et Deep Roy (futur Oompa Loompa dans *Charlie et la chocolaterie*, p. 1055).

Brutti, sporchi e cattivi *Affreux, sales et méchants*, Ettore Scola, Italie, 1976, 116 mn

La Cour des Miracles dans un bidonville romain. Giacinto (Nino Manfredi) règne sur sa très nombreuse famille formée d'une multitude de fils paresseux (dont Ettore Garofalo). Borgne à la suite d'un accident, il a touché un pactole d'un million de lires qu'il s'ingénie à dissimuler. Toujours prêt à réprimander, à donner des ordres, il s'envoie aussi une bru, pas trop farouche il est vrai. La coupe déborde quand il amène sa *troia* (truie), une grosse pute qu'il installe dans le lit conjugal en compagnie de son épouse barbue qui n'apprécie pas trop. La famille décide d'empoisonner le patriarche lors d'un repas de baptême où sa pasta est assaisonnée à la mort aux rats. Giacinto s'en tire et se venge des siens en mettant le feu à la baraque puis en la vendant à une famille de paysans siciliens.

Le dernier plan est une copie du premier : dans l'unique pièce de la masure, des corps entassés dorment sur des paillasses, des chaises, des fauteuils ; derrière une vitre dépolie, un couple baisouille debout. Mais ils sont désormais deux fois plus nombreux à cause des Siciliens. Giacinto a maintenant un bras dans le plâtre, cachette commode pour son magot.

Sans message social ni empathie – les personnages sont tous grotesques –, cette comédie bien enlevée est un pied de nez à un mythe très italien, la famille. Musique d'Armando Trovajoli, compositeur attitré de Scola.

Where danger lives *Voyage sans retour*, John Farrow, USA, 1950, 80 mn

Le médecin Jeff Cameron (Robert Mitchum) rencontre Margo Lannington (Faith Domergue) qui vient de rater son suicide et en tombe amoureux au point d'aller demander sa main à son père. Las, celui-ci (Claude Rains), s'il a bien l'âge de l'emploi, est le mari de la jeune femme. Bagarre et mauvaise chute pour Lannington que le couple laisse mort sur place. Fuite en voiture en Arizona et tentative de passage de la frontière ; souffrant d'un début de paralysie à la suite d'un mauvais coup de Lannington, Jeff refuse d'aller plus loin. Margo l'étouffe avec un coussin, méthode qu'elle avait utilisée avec son mari – Jeff n'était donc pour rien dans sa mort –, travail mal fait car il part comme il peut à sa poursuite. Elle tire alors sur lui au pistolet ; les policiers abattent la déséquilibrée.

Cette histoire de couple tragique a ses moments réussis : le passage dans une bourgade où, à cause de la "whiskers week", tout le monde porte barbe, même les femmes. Mais la logique du film noir aurait exigé que Jeff meure à la fin comme ses malaises le laissaient présager. Quant à Faith Domergue, protégée d'Howard Hughes, c'est une criminelle bien falote, ni effrayante, ni touchante comme Jean Simmons dans *Angel face* (p. 90) où Mitchum reprendra du service. Petit rôle pour Maureen O'Sullivan, épouse du réalisateur et mère de Mia Farrow.

Manhattan murder mystery *Meurtre mystérieux à Manhattan*, Woody Allen, USA, 1993, 103 mn

Petit film sympathique et réussi sur le thème de *Rear window* (p. 1308). Larry et Carol (l'auteur et son ex, Diane Keaton) suspectent un voisin d'avoir tué son épouse. Manèges pour "visiter" l'appartement du suspect, filature de la supposée complice, puis piège tendu avec la connivence d'amis (Alan Alda et Anjelica Huston). Avec des rebondissements extravagants : la morte, toujours vivante, est ensuite retrouvée décédée dans une chambre d'hôtel puis son cadavre disparaît. Final dans un cinéma, à l'arrière de l'écran où l'on projette *La dame de Shanghai* (p. 412) ; l'assassin est abattu par une des ses maîtresses, sorte d'Everett Sloane féminin à une seule béquille. Phrase mémorable de Larry : "Je ne peux pas écouter trop de Wagner ; ça me donne envie d'envahir la Pologne".

The birth of a nation *Naissance d'une nation*, D. W. Griffith, USA, 1915, 187 mn

Grand classique du cinéma et une des toutes premières superproductions, après *Cabiria* (p. 656). Cette naissance d'une nation, c'est la guerre de Sécession qui en est le creuset : mélodrame sur fond de batailles, prise d'Atlanta aux images nocturnes teintées en rouge. La seconde partie est l'histoire de la reconstruction du Sud et de tout un pays de nouveau uni et rassemblé contre les sales Nègres.

Car, à l'image de sa principale interprète Lillian Gish qui fut sa vie durant une punaise fasciste, le film est profondément raciste. D'abord de façon extra-diégétique avec des Blancs au visage passé au cirage qui ressemblent... à des Blancs passés au cirage, les mulâtres – abjection suprême car mélanges de "races" – s'en tirant mieux car un fond de teint suffit. Les élus Noirs enlèvent leurs chaussures en pleine séance en sauvages qu'ils sont ; et ne reculent devant aucune ignominie, par exemple la légalisation des mariages mixtes.

Le Sud humilié s'insurge contre cette gabegie. Affublés de draps blancs, ils organisent la "common defense of their aryan birthright" en terrorisant et pendant les négros superstitieux. Ces prétendus Aryens, qui ne doivent rien à Hitler, sont le fruit d'un certain scientisme auquel adhérait le président (démocrate !) Wilson – ce que rappelle un carton à la gloire du KKK. Ce racisme concède d'ailleurs une place aux bons Nègres, i.e., ceux qui ne s'avisent pas de vouloir en changer. Dans le Paradis retrouvé de la fin du film, des encagoulés gardent les bureaux de vote pour empêcher les non-Aryens de voter. Ce qui éclaire, si besoin était, le récent engouement pour le vote par correspondance !

Le message est tellement immonde qu'il occulte toute possibilité de vision rassérénée d'une œuvre pourtant profondément novatrice. Cartons signés du monogramme DG qui évoluera plus tard en DG (p. 210). Dans *Celebrity* (p. 1600), il est question d'un *remake* entièrement noir ! Avec Josephine Crowell.

Le petit soldat Jean-Luc Godard, France, 1960, 84 mn

Genève. Le déserteur Bruno Forestier (Michel Subor) travaille pour une sorte de Main rouge (évoquée dans *Hors-la-loi*, p. 304) qui veut l'obliger à tuer un nommé Paligoda, soutien local du FLN. Bruno tombe d'ailleurs entre les mains des "Ratons" (dont László Szabó) qui le torturent, mais il s'échappe. Les barbouzes francais capturent alors sa petite amie Veronica (Anna Karina) – patronyme Dreyer ! – qui a elle aussi droit à la torture car elle est proche du FLN. Pour la faire libérer, Bruno assassine Paligoda avant d'apprendre que Veronica n'a pas survécu au traitement infligé par les Français. Il lui reste à "apprendre à ne pas être amer".

Sorti en 1963 car la censure gaulliste l'avait bloqué, ce second long-métrage est une réussite. Il nous montre un univers régi par l'horreur où l'on torture à l'électricité ou avec un tissu mouillé. Le personnage de Bruno est, comme Godard, en train de prendre congé de l'extrême-droite : ses références, confuses, mêlent Drieu La Rochelle à la République espagnole. Avec, comme toujours, un festival de références (Paul Klee) et de pensées glanées deci-delà, ainsi : "Poser les questions est plus important que trouver les réponses". Magnifique photo nocturne de Raoul Coutard ; qui sait devenir un peu floue, juste ce qu'il faut, quand Bruno essaie en vain de saisir le moment qui passe, qui est déjà passé, devant la glace.

Mollenard, capitaine corsaire Robert Siodmak, France, 1938, 102 mn

Tout commence à Shanghai où le Cdt. Mollenard (Harry Baur) se livre au trafic d'armes à l'insu de sa compagnie. Mais n'arrive pas s'entendre avec le redoutable Bonnerot (Pierre Renoir) qui lui déclare une sorte de guerre. Dans laquelle succombe le pianiste Happy Jones (Marcel Dalio), un pathétique traître. Mollenard semble tiré d'affaire quand un incendie organisé par Bonnerot se déclare à bord. Naufragé, il échappe à une mise à pied qui aurait alerté les Assurances.

En arrivant à Dunkerque, il coupe court au discours pompeux du sous-préfet (Robert Seller) et évite son épouse (Gabrielle Dorziat, terrifiante), une dame comme-il-faut. Il s'installe dans un petit hôtel où l'équipage vient lui rendre visite en attendant que la Compagnie, par l'intermédiaire de son puant secrétaire Chevrier (Jacques Baumer), lui attribue un nouveau navire. Mais il est saisi par une grave maladie et sa digne épouse en profite pour l'enlever afin qu'il puisse mourir dignement parmi "les siens". Chance pour lui, sa fille (Ludmilla Pitoëff) est passée de son côté et permet à Kerrotret (Albert Préjean), le second devenu capitaine à sa place, de lui apporter, à contre-cœur, un pistolet pour abréger ses souffrances. Mais la vieille taupe découvre l'arme : "Un suicide, il ne manquait plus que ça !". Au moment de s'embarquer, Kerrotret et ses hommes kidnappent leur ancien supérieur qui meurt paisiblement sur le pont du navire. Magnifique ! Avec Gina Manès et Arthur Devère.

Short cuts Robert Altman, USA, 1993, 180 mn

Los Angeles. Jerry Kaiser (Chris Penn) n'entend parler que de chattes humides, que ce soit par sa sage épouse (Jennifer Jason Leigh) qui susurre des cochonneries au téléphone pour gagner sa vie, ou son meilleur copain qui raconte d'improbables exploits. Il finit par tuer une jeune femme mais un providentiel tremblement de terre fera passer le meurtre pour un accident.

Doreen (Lily Tomlin) a renversé le petit Casey et tente de se rassurer avec son époux alcoolique (Tom Waits) sans vouloir connaître la fin de l'histoire : pris d'un malaise, le gamin finira par mourir à l'hôpital. Sa mère (Andie MacDowell) subit le harcèlement téléphonique d'un pâtissier (Lyle Lovett) dépité que le gâteau d'anniversaire de Casey lui soit resté sur les bras ; alors que son père, présentateur télé, renoue avec le sien propre (Jack Lemmon).

Il y a aussi la jeune morte que des pêcheurs trouvent dans une rivière où ils la laissent refroidir pour ne pas gâcher leur sortie, une violoncelliste solitaire qui se suicide dans le garage tandis que sa mère vieillissante (Annie Ross) chante du jazz dans un café. Et cette divorcée (Frances McDormand) qui découvre en rentrant de week-end meubles et habits découpés à la tronçonneuse par son ex-mari et cotoyant une moquette traitée "nickel" par un spécialiste durant le carnage.

Dans ce microcosme patrouille Gene Shepard (Tim Robbins), flic abusif et coq de quartier dont la belle-sœur Marian (Julianne Moore) est peintre ; quand elle se se chamaille avec son mari, Altman prend à rebours la convention des feuilles de vigne et lui fait exhiber sa toison, ce qui n'a d'ailleurs rien d'excitant.

D'après Raymond Carver, cette magnifique tapisserie unanimiste a visiblement influencé *Magnolia* (p. 108), situé dans la voisine San Fernando.

Le pays sans étoile Georges Lacombe, France, 1946, 91 mn

En route vers Calatayud, le clerc de notaire Simon (Gérard Philipe, débutant) aperçoit du train l'étrange falaise de Tournepique, village où la curiosité l'amène. Il y éprouve comme des réminiscences, renforcées par la rencontre de Catherine (Jany Holt), une fille de mauvaise vie selon sa mère (Sylvie) – elle fume ! –, et la venue d'un ami d'enfance, Jean-Thomas (Pierre Brasseur). Ils reconstituent la tragique histoire des frères Talacayud et de leur cousine Aurélia (Holt), une garce qui avait poussé Frédéric (Philipe) à tuer François-Charles (Brasseur). Le même scénario se répète et Simon tue Jean-Thomas avant de s'engager en direction de la falaise, guidé par le fantôme de Frédéric pour s'y suicider comme lui.

D'après Pierre Véry, cette histoire de prédestination garde un certain charme malgré son côté *Club des Cinq* : il suffit d'ouvrir un tiroir de commode pour découvrir un manuscrit vieux de cent ans. Réflexion intéressante d'un notaire : "Tout l'édifice des lois repose sur des virgules".

Casualties of war *Outrages*, Brian De Palma, USA, 1989, 109 mn

Vietnam, 1969. Meserve (Sean Penn) est envoyé en patrouille avec quatre hommes. Pour se distraire, il enlève une "gook", i.e., une jeune Vietnamienne, dans le but de "s'amuser" avec elle quitte à la tuer ensuite. C'est ce qu'il se passe en effet : Meserve, puis Hatcher (John C. Reilly) et Clark (Don Harvey), rejoints à contre-cœur par Diaz (John Leguizamo), s'envoient "la pute" avant de l'assassiner, tâche dont Clark s'acquitte avec jubilation. Eriksson (Michael J. Fox), témoin impuissant qui s'est fait traiter de pédé, refuse d'oublier. Ses supérieurs lui suggèrent de se taire, Clark lui lance une grenade, etc. Il tient bon, les quatre soldats passent en jugement et sont lourdement condamnés.

C'est la complexité d'une sale guerre qui s'exprime dans ce film remarquable. Meserve a, auparavant, sauvé la vie d'Eriksson, Diaz n'a violé que par peur d'être lui aussi stigmatisé. Et d'ailleurs, quelle est la gravité d'un viol quand on a le droit de tuer des civils pour un regard de travers ? L'incident avait déjà été abordé dans *The visitors* (p. 1054) : sortis de prison, les fiers garçons se vengent de leur lâche dénonciateur en "s'amusant" avec son épouse – une autre pute bien sûr.

Ace in the hole *Le gouffre aux chimères*, Billy Wilder, USA, 1951, 111 mn

Chuck Tatum (Kirk Douglas) débarque avec toute son arrogance de journaliste new-yorkais dans un canard d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Le patron (Porter Hall) accepte d'employer ce *has been* dont on ne veut plus dans les grandes villes, mais ne peut guère lui confier que des serpents à sonnette écrasés. Aubaine pour Chuck, un accident : Minosa, amateur de vestiges indiens, est prisonnier d'un éboulement dans une grotte. En vertu de : "Bad news sells best, good news is no news", il décide de monter l'accident en évènement national, citant l'histoire (authentique) du spéléo Floyd Collins dont l'agonie tint l'Amérique en haleine en 1925. Il s'arrange donc pour saboter le sauvetage tout en évoquant dans le journal la malédiction de la Montagne aux Sept Vautours. Et le public arrive, stands en tout genre, une grande roue et même un chanteur country. Chuck s'est assuré de complicités, celle du shérif local (Ray Teal) qui trouve ici une remarquable occasion de faire oublier ses malversations et de Lorraine (Jean Sterling), l'épouse de Minosa qui n'attendait qu'une occasion pour quitter son mari mais joue les éplorées tant que dure ce "grand carnaval". Las, après six jours d'agonie, le captif a la fâcheuse idée de mourir : "The circus is over". Catastrophe pour Chuck que Lorraine avait blessé d'un coup de couteau et qui meurt dans la salle de rédaction d'Albuquerque.

Anticipation des télé-réalités qui sévissent de nos jours, le film est viscéralement anti-américain ; pas étonnant qu'il ait fait un flop. Le titre *Ace in the hole* veut dire "Une carte dans la manche". Petit rôle pour Edith Evanson.

Ministry of fear *Espions sur la Tamise*, Fritz Lang, USA, 1944, 83 mn

Londres. Entré par hasard dans une kermesse de charité, Stephen (Ray Milland) gagne un gâteau qui cache un microfilm, d'où son agression par un faux aveugle qui cherche à récupérer ce MacGuffin. S'ensuivent des épisodes assez invraisemblables dominés par une séance de spiritisme présidée par l'inquiétante Mrs. Bellane (Hilary Brooke) qui voit la (fausse) mort d'un participant (Dan Duryea). À l'arrière-plan, une douteuse association humanitaire, *Mothers of free nations*, un libraire, un couturier, voire un expert psychiatre, qui travaillent en sous-main pour Hitler : un complotisme qui rappelle *Man hunt* (p. 232).

On se demande ce qu'aurait pu faire Hitchcock du roman de Graham Greene.

Trois couleurs : bleu Krzysztof Kieślowski, France, 1993, 94 mn

Trois couleurs : blanc Krzysztof Kieślowski, France, 1994, 88 mn

Trois couleurs : rouge Krzysztof Kieślowski, France, 1994, 95 mn

Bleu. Julie (Juliette Binoche) fait le deuil de son époux compositeur en permettant à Olivier (Benoît Régent) de terminer un concerto inachevé. Mort et résurrection, puisque le défunt se perpétue à travers le fils mis au monde par sa maîtresse. Images d'accouchement sur fond bleu qui contrastent avec le rouge de l'Enfer auquel semble condamnée la voisine prostituée (Charlotte Véry). Avec Emmanuelle Riva, un film cucul-bénit qui rappelle *La double vie de Véronique* (p. 874).

Avec *Blanc*, Kieślowski signe le moins clinquant et le seul des trois films à être émouvant. Karol (Zbigniew Zamachowski), coiffeur d'origine polonaise, est répudié par Dominique (Julie Delpy) qui lui reproche d'être impuissant. Carlos Ghosn *ante litteram*, il rentre dans son pays neigeux caché dans une malle et s'enrichit rapidement. Assisté de Mikolai (Janusz Gajos), il se fait prétendument assassiner et enterrer… histoire de faire venir Dominique en Pologne. Soupçonnée du meurtre de son mari, elle est emprisonnée ; on pense que tout se terminera bien. Avec Jerzy Stuhr qui reprend son rôle de frère du *Décalogue* 10 (p. 117).

Rouge. À Genève, Valentine (Irène Jacob), jeune modèle – poses pour du chewing gum sur fond rouge –, rencontre un juge retraité (Jean-Louis Trintignant) qui s'adonne au sport national helvétique, l'espionnage des voisins et la dénonciation, sinon que c'est lui-même qu'il livre à la justice. Ce démiurge manipulateur, qui oriente l'héroïne vers un jeune homme qui semble revivre la vie qu'il a ratée, referme la trilogie sur une note inquiétante.

Images récurrentes de vieillards tentant de mettre une bouteille dans une poubelle, allusions au hasard – bilboquet, pièces de monnaie. Zbigniew Preisner nous inflige du van den Budenmayer – sauf dans *Blanc* où il est moins compassé.

The great McGinty *Gouverneur malgré lui*, Preston Sturges, USA, 1940, 78 mn

Homme à tout faire du "Boss" (Akim Tamiroff), un politicien corrompu qui a besoin d'une figure nouvelle, McGinty (Brian Donlevy) devient maire d'une grande ville. Il se montre particulièrement pourri, dépenses inutiles, etc. puis s'enhardit, se fait élire gouverneur et décide de devenir vertueux car son épouse lui a rappelé le sort des démunis. Rupture avec le Boss qui se retrouve en prison où le rejoint bientôt McGinty. Déguisé en gardien, un troisième larron (William Desmarest) les aide à s'enfuir : tous trois se retrouvent dans une république bananière.

Première réalisation de Preston Sturges dont on reconnaît l'humour. Lisant à voix haute une histoire pour enfant : "C'était, vous savez qui ? Muggley Wugg la tortue", McGinty fait remarquer qu'il avait bien deviné. Gouverneur et Boss reprendront du service dans *The miracle of Morgan Creek* (p. 1511) pour résoudre, d'un trait de plume, un cas de bigamie embarrassant pour le Code. Apologie du ruissellement : l'argent détourné n'est pas volé puisque dépensé et donc recyclé !

La victoire en chantant Jean-Jacques Annaud, France, 1976, 92 mn

Janvier 1915. Dans un trou de l'AEF arrive la nouvelle de la déclaration de guerre. On envoie donc des indigènes à l'assaut de la colonie allemande voisine, de l'autre côté d'un ruisseau, sorte de Rhin du pauvre : déconfiture totale. Le jeune Fresnoy (Jacques Spiesser) prend alors les choses en main. Il organise des razzias de Noirs, les entraîne et leur fait même creuser des tranchées.

Un film jeu de massacre dont les cibles sont les petits profiteurs racistes (Jean Carmet, Jacques Dufilho, Maurice Barrier, Claude Legros, Catherine Rouvel, Dora Doll) mais aussi l'Église (Peter Berling et Jacques Monnet), toujours prompte à bénir les tueries. Et surtout un certain type de social-traître représenté par Fresnoy : ancien de l'ENS et disciple de Lucien Herr, il est au début prêt à conférer "le noble titre d'Homme" aux locaux. Quelques coups de fusil plus tard, le voilà va-t-en-guerre ; la paix revenue, il confie à un jeune Allemand qui a suivi le même parcours : "Je vais vous faire rire, j'étais socialiste". Le meilleur film d'Annaud.

Nightfall Jacques Tourneur, USA, 1957, 76 mn

À Los Angeles, Vanning (Aldo Ray) échappe de justesse à deux gangsters (Rudy Bond et Brian Keith) qui l'avaient jadis laissé pour mort dans une vallée du Wyoming en oubliant la sacoche remplie de l'argent d'un hold up. Vanning s'était sauvé avec le butin mais l'avait égaré dans sa panique. Retour dans la vallée pour un dénouement enneigé où le plus teigneux des deux bandits est haché menu par un chasse-neige. Avec Anne Bancroft et James Gregory, un film noir au scénario abracadabrantesque qui ne tient que grâce au savoir-faire de Tourneur.

Classe tous risques Claude Sautet, France, 1960, 104 mn

Un truand (Lino Ventura) rentre d'Italie en France où il est condamné à mort par contumace. Hold-up en gare de Milan avant une fusillade à Menton qui voit la mort de sa femme : il est bloqué à Nice avec ses gosses. Ses anciens amis comme Fargier (Claude Cerval) se font un peu tirer l'oreille avant de lui envoyer un chauffeur (Jean-Paul Belmondo) qui le ramène en fausse ambulance à Paris. Où il se cache et finit par braquer un caïd du milieu (Marcel Dalio), ce qui énerve ce petit monde. Règlements de comptes et fin tragique pour le gangster qui est pris et exécuté.

Ce Sautet d'avant Sautet est un peu du sous-Melville : Belmondo est déjà le truand "réglo" du *Doulos* (p. 1529). Ce qui sous-entend qu'il y aurait, face à la Loi, une anti-Loi tout aussi respectable gouvernant le banditisme. Pour enfoncer le clou, le romancier José Giovanni a baptisé son héros du nom évocateur d'Abel Davos, i.e., Danos alias le Mammouth, un ancien des "Tractions avant" mais surtout – il oublie de le mentionner – une gloire de la Gestapo française. Qui fut fusillé comme collabo et non pas guillotiné comme un criminel ordinaire en 1952 ; l'année du film *Nous sommes tous des assassins* (p. 1309) qui, pour ne pas affaiblir la démonstration, se garde bien de faire figurer un Danos parmi les condamnés.

Avec Sandra Milo et, dans de petits rôles, Charles Blavette et deux acteurs de *Mon oncle* (p. 21), Betty Schneider et Jean-Pierre Zola.

Shallow grave *Petits meurtres entre amis*, Danny Boyle, G^{de}-Bretagne, 1994, 89 mn

Trois jeunes gens pas vraiment sympathiques, Juliet (Kerry Fox), David (Christopher Eccleston) et Alex (Ewan McGregor), font passer des examens aux postulants à la quatrième chambre de leur appartement d'Édimbourg. Ils condescendent enfin à accepter un co-locataire, mais celui-ci décède inopinément, abandonnant sous son lit une valise de coupures à l'effigie d'Elizabeth II. Ils décident, après délibération, de garder l'argent ; il leur faut aussi découper le cadavre dont les parties identifiables sont confiées à l'incinérateur de l'hôpital où travaille Juliet. Ils font plus tard subir le même sort aux deux complices du bandit décédé. Mais la discorde s'installe dans le trio ; David, qui ne supporte pas que les deux autres entament le magot, se réfugie avec l'argent dans le grenier où il le cache dans une caisse à eau (cf. p. 1900). Le règlement de comptes final voit la mort de David, le départ de Juliet seule pour le Brésil avec une valise, pleine de billets pense-t-elle. De la blessure d'Alex, souriant bien que cloué au sol d'un coup de couteau, s'égoutte du sang qui traverse le plancher sous lequel est caché l'argent.

Divertissement réussi qui n'abuse pas trop du clip vidéo. Avec des images étonnantes : l'agression du client d'un distributeur de monnaie, le grenier auquel les spots lumineux créés par les trous du plafond donnent des allures de DCA.

Indiana Jones and the kingdom of the crystal skull *Indiana Jones IV*, Steven Spielberg, USA, 2008, 123 mn

Quatrième épisode, très routinier, d'une série inspirée de *L'homme de Rio* (p. 1503) et du *Temple du soleil*. On y retrouve Harrison Ford et Karen Allen, plus âgés puisqu'ils ont maintenant un fils et, à peine modifié, le scénario de *Raiders of the lost ark* (p. 817) : les Soviétiques, guidés par la redoutable Irina (Cate Blanchett) ont remplacé les nazis et l'Arche d'Alliance est devenue un crâne aux vertus cognitives inouies – "I want to know" dira Irina – apporté par une soucoupe volante, en panne en Amazonie comme il se doit. On ne coupe ni à l'interminable poursuite motorisée ni à la musique tétralogique signée John Williams et l'on retrouve l'herpétophobie bien connue d'Indiana, même si les fourmis rouges volent la vedette aux serpents.

Début dans l'entrepôt du premier opus où sont conservés les artefacts utra-secrets, clins d'œil à *Tarzan* (p. 553) et à *La terre des Pharaons* (p. 956) ; nous sommes en 1957, ce qui nous vaut une évocation superficielle de la Chasse aux Sorcières. Seul moment original quand Indiana se retrouve dans un hallucinant village-témoin destiné à tester les effets d'une bombe atomique.

Three women *Trois femmes*, Robert Altman, USA, 1977, 124 mn

La Californie. Pinky (Sissy Spacek) débarque dans un centre de thérapie pour vieillards où elle fait la connaissance d'une autre employée, Millie (Shelley Duvall) dont elle partage rapidement l'appartement. Millie est extravertie, hableuse et un peu stupide alors que l'introvertie Pinky ne semble vivre que par procuration. Elle s'approprie la personnalité – pourtant plus agaçante qu'originale – de Millie en lisant son journal, en chipant son numéro de Sécurité Sociale, puis, après une tentative de suicide, son amant Edgar (Robert Fortier), le coq local.

Il a pour épouse Willie (Janice Rule) – la troisième femme du titre –, peintre de fresques plus effacée. Le drame éclate lorsque Edgar apprend aux deux autres qu'elle est en train d'accoucher. Millie se porte au chevet de l'épouse qu'elle assiste comme elle peut alors que Pinky reste d'une énigmatique passivité... résultat un enfant mort-né. Un épilogue nous montre les trois femmes – dont on comprend qu'elles ont tué leur mâle commun – vivant ensemble. Pinky, qui se fait appeler Millie, donne maintenant du "Maman" à la vraie Millie.

Loin de la naïveté des films psychanalytiques à la *Marnie* (p. 1613), une exploration de l'inconscient d'une jeune femme qui finit par se choisir une mère après avoir récusé ses vrais parents (Ruth Nelson et le réalisateur John Cromwell). Et des images bizarres – les peintures à la Jan Toorop de Willie –, ou cocasses – la jupe jaune de Millie qui dépasse toujours de la portière de sa voiture jaune. Et pourquoi donc cette compulsion de Pinky à laver son slip ?

Un homme marche dans la ville Marcello Pagliero, France, 1950, 82 mn

Un port, dans le milieu des dockers. Jean (Jean-Pierre Kérien) essaie d'aider son ami Laurent (Robert Dalban), individu raciste et aigri auquel Ambilarès (Grégoire Aslan) refuse de donner de l'avancement car il a "une gueule de croque-mort". Ce chef guigne en fait Madeleine (Ginette Leclerc), l'épouse craquante de Laurent, laquelle a des vues sur Jean. Elle arrive à ses fins et Laurent, qui a tout deviné, veut casser la figure à son copain ; complètement saoul, il attaque un passant qu'il prenait pour Jean et se fait tuer. Madeleine, qui ne le regrette pas trop, croit son heure venue mais se fait éconduire et, de dépit, accuse du meurtre son amant d'un soir. La Police (André Valmy) a tôt fait de disculper Jean qui se retrouve à marcher seul dans la ville, sans savoir que Madeleine s'est suicidée au gaz. La caméra s'élève pour un panoramique du Havre, du moins de ce que les Anglais en avaient laissé après un bombardement méthodique et militairement gratuit.

Au centre de ce film magnifique, le bistro d'Albert (Yves Deniau), lieu de cuites et de bagarres : la CGT organisa donc le boycott de cette vision déformée du prolétariat qui, comme on le sait, carbure au jus de fruit. Dernier rôle de Fréhel.

Werewolf of London USA, Stuart Walker, 1935, 75 mn

Le botaniste Glendon (Henry Hull) est mordu au Tibet par une sorte de loup ; il en rapporte quand même une fleur, la mariphasa, qui éclôt à minuit et a le pouvoir de soulager les individus atteints de lycanthrophobie (!), comme lui-même et Yogami (Warner Oland), le "loup" du Tibet. Affrontement mortel entre les deux loups-garous pour la possession de la mariphasa. Déplorable ficelle scénaristique : un pénible chevalier servant s'attache aux pas de Mrs Glendon (Valerie Hobson) en prévision de l'inéluctable remplacement du malheureux époux.

Gli ultimi giorni di Pompei *Les derniers jours de Pompei*, Mario Bonnard, Italie, 1959, 93 mn

La célèbre éruption de l'an 79 (13 mn) est à peu près le seul intérêt de cette succession de détails incongrus : un temple plus égyptien que romain – d'où un sous-sol peuplé de crocodiles, espèce pourtant peu napolitaine – où l'on s'affronte dans une sorte de catch *ante litteram* sous l'œil du maléfique grand-prêtre incarné par Fernando Rey qui domine une distribution cosmopolite et sans relief. J'oubliais gladiateurs et lions dans une arène à faire pâlir le Colisée ; c'est sans doute pour ça que Pompei grouille de Chrétiens, engeance un peu anachronique.

Sergio Leone fut assistant sur ce film qui annonce son *Colosse de Rhodes* (p. 1196) situé dans une Antiquité plus ancienne et qui échappe donc au prêchi-prêcha religieux. Extérieurs dans le chaos rocheux de Manzanares el Real.

Rachel, Rachel USA, Paul Newman, 1968, 101 mn

Portrait touchant et souvent bouleversant de Rachel (Joanne Woodward), une vieille fille qui vit avec sa mère (Kate Harrington) au-dessus de la boutique du croque-mort qui a repris l'activité de son père décédé. Vie monotone, entre les souvenirs de son enfance et les désirs soudains, vite réprimés, d'étreintes ou de meurtre comme cette envie de faire avaler une poignée de pilules à sa pénible maman. Son amie Calla (Estelle Parsons, de *Bonnie and Clyde*, p. 1344), enseignante comme elle, l'emmène dans un de ces terrifiants happenings dont les évangélistes ont le secret et profite de son désarroi pour lui avouer son amour ; mais Rachel n'est pas lesbienne. Un rayon de soleil avec Nick (James Olson) qu'elle a connu enfant mais qui avoue être chargé de famille, un affreux mensonge pour la tenir à distance alors qu'elle commençait à s'attacher. Nouvel espoir quand elle se croit enceinte de Nick... l'examen gynécologique révèle qu'il ne s'agit que d'un banal kyste aux ovaires. Elle finit par quitter sa bourgade de Manakawa pour aller enseigner en Oregon ; à quoi bon, puisqu'elle doit se résoudre à y emmener sa mère ? Dernières images de bonheur au bord de l'océan : encore un des rêves éveillés de cette femme trop jeune et trop vieille à la fois.

Robin and Marian *La rose et la flèche*, Richard Lester, G^{de}-Bretagne, 1976, 103 mn

Rentré de croisade en compagnie de Little John (Nicol Williamson), Robin Hood (Sean Connery) retrouve ses anciens compagnons vieillis et Lady Marian (Audrey Hepburn) au couvent. Tous reprennent à peu près leur place dans la forêt de Sherwood, que vient assiéger le shérif de Nottingham (Robert Shaw). Robin le défie en combat singulier, gagne péniblement le duel mais est blessé ; privés de chef, ses compagnons sont massacrés. Le héros se réfugie chez Marian qui sous prétexte de le soigner, lui fait boire du poison. Dernier plan sur une flèche tirée par Robin qui se perd dans le ciel... la caméra descend et se fige sur l'image de trois pommes, dont deux pourries.

Les aventures de Robin des Bois (p. 653) mâtinées de *Vingt ans après*. Ce qui tombe bien, vu que Lester venait d'adapter Dumas (*Les trois mousquetaires*, p. 286). Le film est d'abord une parodie, une déconstruction du mythe : ainsi, le roi Richard (Richard Harris) est-il présenté comme un crétin cupide et sanguinaire. Avec des trouvailles, par exemple quand Marian se plaint de n'avoir reçu aucune nouvelle, Robin confesse ne pas avoir appris à écrire. Mais le côté parodique est vite lassant et peut devenir laborieux, cf. les pénibles *Mousquetaires* susnommés. Rien de tel ici ; Robin, vieillissant et prisonnier de principes surannés – ceux qui lui ont fait accepter un combat aux conséquences désastreuses – a fait son temps. C'est ce qu'a compris Marian qui lui donne la mort avec un ultime message d'amour : la dérision a laissé place à l'émotion.

Per un pugno di dollari *Pour une poignée de dollars*, Sergio Leone, Italie, 1964, 100 mn

Le premier western spaghetti. Tourné en Espagne (Sierra Nevada) par un prétendu Bob Robertson avec l'acteur de télévision Clint Eastwood (*Rawhide*, 1959-65) et John Wells, alias Gian Maria Volontè. Signée Dan Savio (hétéronyme d'Ennio Morricone), la musique est la seule réussite de ce film aux cadrages peu satisfaisants. Dont le scénario pille *Yōjimbō* (p. 1521), une histoire de samurai parodique qui n'eut qu'un succès limité au Japon. Mais rapporta finalement un pactole à Kurosawa grâce au consistant *pugno di dollari* (15% des droits) que Leone fut condamné à lui rétrocéder.

Spalovač mrtvol *L'incinérateur de cadavres*, Juraj Herz, Tchécoslovaquie, 1969, 96 mn

Kopfrkingl (Rudolf Hrušínský) travaille dans un crématorium. Au moment de l'occupation allemande, son ami Reinke (Ilja Prachar) suggère qu'il a du "sang germanique" et lui fait intégrer le parti nazi ; ce qui lui permet de devenir directeur de ce qu'il voit comme un temple de la Mort. S'avisant que son épouse a peut-être du "sang juif", il la tue avant de s'en prendre à ses enfants – sa fille lui échappe – qu'il considère comme des métis ; il faut dire que sa profession est bien commode pour faire disparaître les cadavres. Son monologue intérieur au ton doucereux parle de réincarnation ; alors qu'une berline l'emmène gérer un crématoire plus industriel, il marmonne "Je vous sauverai tous". Dernier plan sur le Potala : il se donne du "Rinpoché".

La superbe photo noir et blanc est gâchée par l'abus de cadrages tape-à-l'œil, de très gros plans et d'un pénible montage haché. Petit rôle pour Jiří Menzel.

Le bienfaiteur Henri Decoin, France, 1942, 89 mn

Rentier bienfaiteur dans sa commune de Barfleur et truand à Paris, Moulinet alias Guillot (Raimu) tombe amoureux de la respectable Irène Berger (Suzy Prim) et décide de se ranger pour de bon. Las, son dernier coup attire l'attention d'un inspecteur parisien (Georges Colin) qui finit par le démasquer. Au moment où il est emmené menotté, un alcoolique en délire donne à Guillot l'occasion de mourir en Moulinet, i.e., en gardant intacte l'estime de ses concitoyens et surtout d'Irène.

Si le protagoniste ne dévalisait une bijouterie, il passerait pour un saint de vitrail : il restitue l'argent volé à Noblet (Pierre Larquey) par un fils à papa (André Fouché) et finance le canard d'un apprenti-journaliste (Yves Deniaud). Dans le style notable de province opaque, *Non coupable* (p. 133) sera moins édifiant. Apparition de Lucienne Delyle qui interprète *C'est trop beau pour durer toujours*.

L'emmerdeur Édouard Molinaro, France, 1973, 85 mn

Montpellier. Ralf Milan (Lino Ventura) a loué une chambre d'hôtel face au palais de Justice, place idéale pour dégommer un témoin gênant. Il a malheureusement pour voisin Pignon (Jacques Brel), un représentant en chemises qui tente de se pendre après que son ex-épouse (Coroline Cellier), remariée à un psychiatre (Jean-Pierre Darras), a refusé de lui parler. Pignon rate son suicide et Milan, qui n'arrive pas à s'en débarrasser, son attentat.

Ventura, en tueur exaspéré, sert de faire-valoir à Brel, impayable beauf qui n'en rate pas une. Au flic qui lui inflige une amende pour excès de vitesse, il répond : "Je les fais sauter" avant de lui demander son numéro. Il tombe en panne sèche car il ne fait le plein que chez FINA, à cause des santons en plastique pour son neveu. Dernier plan dans une cour de prison – il a été arrêté comme complice – où il rassure Milan : il va partager sa cellule.

Le garçon d'hôtel (Nino Castelnuovo) dit : "Pour le rasoir, c'est du 220" ; j'ai moi-même constaté la survivance du 110 volts à la Sorbonne vers 1978. Le *remake* de Billy Wilder *Buddy Buddy* (1981) a une exécrable réputation.

Network Sidney Lumet, USA, 1976, 121 mn

Le (fictif) réseau de télévision UBS. Tout est bon pour faire grimper l'audimat et ceux en perte de vitesse sont éjectés comme Howard Beale, ex journaliste-vedette qui annonce en direct qu'il va se suicider. Ce qui attire l'attention des journaux et convainc Diana Christensen (Faye Dunaway), cheffe des programmes, de lui donner un temps spécifique d'antenne où il développe son aigreur au moyen du slogan "I'm mad as Hell and I'm not going to take this anymore !" qu'il fait répéter par ses nombreux téléspectateurs. À moitié illuminé mais sincère, Beale s'en prend aux intérêts financiers – le pétrole saoudien – qui menacent de racheter le réseau. Ce qui met son propriétaire Jensen (Ned Beatty) dans une rage folle : il convoque la star des plateaux et lui expose sa "cosmologie corporatiste". Résultat, une conversion immédiate du trublion qui cesse de dénoncer et se met à développer des théories aussi conformistes que fumeuses. La chute progressive de ses parts d'audience n'entraîne pas l'éviction de Beale, protégé par le Bolloré *ante litteram* trop heureux de voir sa pensée prêchée en direct à l'antenne.

Réunion des chefs, Diana et Hackett (Robert Duvall) : que faire ? Diana a un autre programme à son actif, *The Mao Tse Toung hour* (!) où elle met en scène les terroristes de l'Armée Œcuménique de Libération qu'il n'est pas trop difficile de convaincre d'assassiner Beale – en direct, évidemment.

Référence transparente à la *Symbionese Liberation Army* qui avait enlevé et converti Patricia Hearst, petite fille de "Citizen Kane" (p. 672). On se serait passé de Max (William Holden), personnage chargé de mettre les points sur les ı.

Running on empty *À bout de course*, Sidney Lumet, USA, 1988, 111 mn

River Phoenix retrouve Martha Plimpton après *The mosquito coast* (p. 440). Il est Danny Pope, lycéen doué pour le piano, elle est la fille du professeur de musique qui veut envoyer Danny à la Juilliard School.

Danny fait partie d'une famille de fugitifs pourchassés par le FBI : en 1971, ses parents avaient posé une bombe dans une usine de napalm, blessant gravement un gardien qui n'était pas censé être là. Depuis, ils sont en cavale avec leurs deux fils. On a vu, au début, la famille partir sans plier bagage quand une voiture suspecte, avec deux hommes à bord, s'est garée au coin de la rue. C'est sous une nouvelle identité, une de plus, qu'ils habitent maintenant dans le New Jersey.

Danny est partagé entre son désir d'étudier sérieusement le piano – ce que n'a pu faire sa mère Annie (Christine Lahti) – et son allégeance à la famille qui risque de se déliter s'il s'en va. Son père (Judd Jirsch), qui ne veut pas le voir partir, change finalement d'avis et l'abandonne, seul avec son vélo sur un parking.

Loin des grosses machines (souvent réussies) comme *Network* (p. 1372), Lumet signe ici un chef-d'œuvre intimiste qui culmine lors de la rencontre clandestine d'Annie avec son père – un vieux réac qu'elle n'a pas vu depuis quinze ans – pour qu'il s'occupe de Danny et la séparation, abrupte et déchirante, de cette famille fusionnelle : ils savent que Danny sera désormais espionné par la Police politique et qu'il ne se reverront plus, sinon furtivement dans une gare ou un supermarché. Remarque intéressante sur la différence entre pop et classique : "On ne danse pas sur Beethoven". Le titre original signifie "rouler réservoir à vide".

The Queen Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2006, 99 mn

La semaine qui suit la mort de Diana (30 août 1997), ci-devant princesse de Galles, à Paris. Enfermée dans sa résidence écossaise de Balmoral, la famille royale, qui la déteste cordialement – seul son ex-époux Charles (Alex Jennings) semble un peu plus mesuré – reste sourde à l'émotion qui entoure le décès de cette paria très médiatisée. L'impayable Philippe d'Édimbourg (James Cromwell) ne parle guère que du cerf à quatorze cors qu'on lui a signalé, la Reine-mère (Sylvia Syms) sirote son gin tout en débinant la défunte. L'émotion gronde, les tabloïdes s'en mêlent et un premier ministre aux dents longues, Tony Blair (Michael Sheen), célèbre "la princesse du Peuple". En réalité, le "travailliste" se porte au secours de la Reine (Helen Mirren, excellente) qui se trouve contrainte d'organiser des funérailles officielles, de rentrer à Buckingham, d'y mettre l'étendard en berne – bien qu'il n'y ait aucun précédent ! – et de lire un message à la télévision.

Film mordant à souhait. Elizabeth réserve sa compassion au "quatorze cors" dont la dépouille est conservée dans le pavillon de vénerie de Balmoral. Quant à Tony Blair, on sait, depuis la guerre d'Irak, de quoi il est capable.

Ukikusa *Herbes flottantes*, Yasujirō Ozu, Japon, 1959, 119 mn

Remake en couleurs d'*Ukikusa monogatari* (p. 902). Avec d'autres noms, Kihachi, Otsune, Otaka et Otoki sont interprétés par Ganjirō Nakamura, Haruko Sugimura, Machiko Kyō et Ayako Wakao. Pour un résultat un peu décevant ; l'étonnant Nakamura sera mieux utilisé dans *Dernier caprice* (p. 793), film dont la trame rappelle celui-ci.

Musique guillerette de Takanobu Saitō (qui signera aussi celle du *Goût du sake*, p. 35) et petit rôle pour Kōji Mitsui qui jouait Shinkichi dans l'original. Dernier plan sur le train qui s'éloigne avec deux feux rouges à l'arrière.

The invisible ray *Le rayon invisible*, Lambert Hillyer, USA, 1935, 79 mn

Janos Rukh (Boris Karloff) découvre en Afrique le radium X aux extraordinaires propriétés thérapeutiques mais devient fou et s'estime dépossédé de son travail. Il décide de se venger en se faisant passer pour mort et extermine un à un ses concurrents, dont son collègue Benet (Bela Lugosi) : devenu radioactif et lumineux, il tue par simple contact ! Comme dans *Werewolf of London* (même scénariste, p. 1369) son épouse (Frances Drake) a, dès le départ, un consolateur.

Moon over Parador Paul Mazursky, USA, 1988, 104 mn

La prémisse rappelle *Secret d'État* (p. 249) : Simms, dictateur du Parador, est mort mais, comme le Monde ne doit pas l'apprendre, un sosie est chargé de jouer son rôle. C'est à Jack Noah (Richard Dreyfuss), un comédien américain venu pour tourner un film – et qui singeait le despote en privé – qu'échoit cette tâche ; lors d'un discours improvisé, le pseudo-Simms délire sur une "inaccessible étoile" – sortie de l'opérette *L'homme de la Manche* ! Tourné dans un extraordinaire décor, la magique Ouro Preto au cœur du Minas Gerais, ville de collines et d'églises baroques que le déclin a conservée presque intacte. Avec Raúl Juliá, Fernando Rey, Sônia Braga et le réalisateur… travesti en mère du dictateur.

The untouchables *Les incorruptibles*, Brian De Palma, USA, 1987, 119 mn

Elliott Ness (Kevin Costner) et sa bande (Sean Connery, Andy Garcia, Charles Martin Smith) s'opposent au gangster Al Capone (Robert De Niro, excellent) qu'ils font condamner pour fraude fiscale. Spectaculaire et un peu infantile, le film s'offre une citation : un landau en haut des escaliers d'une gare nous alarme, osera, osera pas ?… Il ose et peint des moustaches au *Cuirassé Potemkine* (p. 1146), film d'une toute autre classe. Dans le genre hagiographie d'Elliott Ness, on peut préférer la série télévisée (p. 1229) avec Robert Stack.

L'invitation Claude Goretta, Suisse, 1973, 96 mn

Les employés d'un bureau se rendent à la réception qu'un des leurs, Placet (Michel Robin), donne dans la splendide propriété de la banlieue de Genève qu'il a achetée à la mort de la mère autoritaire qui régentait sa vie. Si Placet est timide et gentil, Dutoit (Jean-Luc Bideau) est extraverti et plutôt vulgaire ; comme les conjoints n'ont pas été invités, Mermet (Jacques Rispal) passe l'après-midi au téléphone avec "Maman", son épouse fusionnelle... De cette bande se détache Lamel (Jean Champion, dans le rôle de sa vie), vieux garçon renfermé et acrimonieux, qui défend l'honneur de l'Armée (suisse !) et qu'il est facile de provoquer tant il est con et aigri. L'alcool libérant paroles et comportements, la vérité de chacun s'expose. Tout se termine par une rixe où Lamel tente de frapper Dutoit et porte par maladresse un coup à Placet ; lequel renvoie les invités pour rester seul avec Émile (François Simon), extra stylé et un peu sentencieux qui sait baragouiner quelques mots dans les langues les plus improbables comme l'algonquin.

Retour au bureau sans la plus jeune (Cécile Vassort), virée ou démissionnaire : peu encline aux compromis, elle avait vidé son sac.

La vérité sur Bébé Donge Henri Decoin, France, 1952, 111 mn

Thérèse Desqueyroux (p. 1027) façon Simenon. François Donge (Jean Gabin) a épousé tardivement Élisabeth, dite Bébé (Danielle Darrieux). Mais le Prince Charmant dont elle rêvait s'avère n'être qu'un terre-à-terre homme à femmes et sa vie d'épouse d'industriel provincial l'insupportant, elle finit par l'empoisonner. Sur son lit d'hôpital, François ressasse cette relation ratée ; il n'en veut pas à Bébé et pense repartir de zéro avec elle : "S'il n'y a pas d'espoir quand tout est perdu, alors qu'est-ce que c'est, l'espoir ?". Bébé reste impénétrable, même quand on vient l'arrêter après le décès de François ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle ne l'aime plus, ce qui veut dire qu'elle l'a jadis aimé ; un film touchant. Avec Gabrielle Dorziat, Jacques Castelot et Marcel André.

Il portiere di notte *Portier de nuit*, Liliana Cavani, Italie, 1974, 118 mn

Vienne, 1957. Le hasard remet en présence deux personnes qui s'étaient connues dans un camp de concentration : le bourreau Max (Dirk Bogarde) devenu portier de nuit d'un hôtel et sa victime favorite Lucia (Charlotte Rampling). Les amis de Max (Gabriele Ferzetti et Philippe Leroy) veulent faire taire la survivante mais Max, qui éprouve pour elle un amour partagé, tente de la protéger ; dernier plan où, lui en SS, elle en socquettes, meurent mitraillés sur un pont.

Sado-masochisme putassier avec des images parfois réussies. Le thème avait été abordé sans complaisance dans *La passagère* (p. 1434). Avec Isa Miranda.

The matrix Andrew & Laurence Wachowski, USA, 1999, 131 mn

Keanu Reeves, Laurence Fishburne, Carrie-Ann Moss et Joe Pantolino, le traître de la bande, luttent pour sortir de la matrice, un microcosme informatique gardé par de terrifiants agents à lunettes noires, style Muska du *Château dans le ciel* (p. 125), dont Smith (Hugo Weaving), à peu près invincibles car capables de remodeler la réalité. Cette réussite des Wachowski, qui emprunte à Lewis Carroll et Blanche-Neige, est une série de combats et de poursuites vertigineuses.

Le thème de la réalité virtuelle, déjà traité dans *Welt am Draht* (p. 1561), est aussi le sujet d'*eXistenZ* (p. 958), sorti en même temps mais plus original car issu de l'univers malsain de Cronenberg.

Thelma Jordon *La femme à l'écharpe pailletée*, Robert Siodmak, USA, 1949, 101 mn

Thelma Jordon (Barbara Stanwyck) séduit Marshall (Wendell Corey), un procureur-adjoint alcoolique. Sa tante à héritage ayant été tuée lors d'un cambriolage, Thelma est jugée pour meurtre. Chargé de requérir contre elle, Marshall fait de son mieux pour s'aliéner le jury et elle est acquittée au terme d'un procès un peu longuet. Surgit alors l'ex-amant de Thelma (Richard Rober) qui la force à partir avec lui en voiture ; elle lui enfonce l'allume-cigare dans l'œil, résultat deux morts. Avant d'expirer, Thelma avoue l'assassinat de sa tante au procureur-chef (Paul Kelly) ainsi que son amour à Marshall. Lequel, brisé, démissionne.

In nome del popolo italiano *Au nom du peuple italien*, Dino Risi, Italie, 1971, 99 mn

Premier plan sur le Palazzaccio, hideux Palais de Justice romain. Bonifazi (Ugo Tognazzi), tenace petit juge à mobylette, enquête sur la mort suspecte de Silvana, une jeune "escorte". Dans son collimateur, Santenocito (Vittorio Gassman), un industriel d'origine sicilienne au langage ampoulé – e.g., "désimplifié" pour "compliqué" – qui roule en Maserati. Ce pollueur au bras long fait tout ce qu'il ne faut pas faire : il essaie d'acheter le juge, puis s'offre un témoin pour la soirée du "meurtre", faux alibi que Bonifazi n'a pas de mal à démonter. Case prison pour le premier de cordée, pourtant innocent : s'il s'était bien rendu chez la jeune femme, elle n'avait pas ouvert. Alors que les tifosi célèbrent "leur" victoire sur l'Angleterre, Bonifazi découvre le journal de Silvana, victime de parents qui affectaient d'ignorer sa profession tout en lui interdisant d'en changer : elle y annonçait son intention de se suicider. Bonifazi hésite, puis jette le document qui aurait innocenté Santenocito dans la carcasse d'une voiture en flammes immatriculeé GB.

Version, autrement brillante et dérangeante, d'un thème déjà abordé dans *Le dossier noir* (p. 135). Avec Yvonne Furneaux.

Benjamin ou les mémoires d'un puceau Michel Deville, France, 1968, 99 mn

Sur un scénario de Nina Companeez, un film délicieux consacré au dépucelage du jeune Benjamin (Pierre Clémenti) dont la grâce aérienne et la naïveté désarmorcent le potentiel égrillard du film. Le personnage central est le Comte (Michel Piccoli) dont sont amoureuses la tante vieillissante de Benjamin (Michèle Morgan) et la jeune Anne (Catherine Deneuve) qui est déterminée à l'épouser et veut le rendre jaloux pour mieux le tenir ; elle offre donc sa virginité à Benjamin qui perd la sienne par la même occasion. Le jeune homme pourra alors refermer le livre de ses courtes mémoires. Il aura été auparavant poursuivi par une cohorte de soubrettes – dont Catherine Rouvel et Francine Bergé – qui veulent savoir s'il "l'a" encore, ainsi que par des dames respectables et tout aussi légères, comme la Conseillère (Odile Versois). La souffrance affleure, furtive, notamment quand la tante délaissée brise un verre. Avec Jacques Dufilho.

Entre les murs Laurent Cantet, France, 2008, 124 mn

Film captivant consacré à une classe de quatrième vue à travers les cours du professeur de français (François Bégaudeau, auteur du roman). La bonne volonté, parfois maladroite, du maître se heurte à l'obstruction des adolescents, experts en l'art de ne pas comprendre ou de couper les cheveux en quatre quand ça les arrange ; un climat de confiance semble cependant s'être établi au moment du départ en vacances. Après des moments difficiles qui culminent lors du conseil de discipline de Souleyman, élève malien pénible mais touchant qui s'est permis de tutoyer le prof' ; et semble désemparé devant les conséquences de ses actes.

Carne tremula *En chair et en os*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1997, 101 mn

Le policier David (Javier Bardem) est paraplégique suite à un coup de feu tiré en réalité par son collègue Sancho (José Sancho), dont l'épouse Clara (Angela Molina) était sa maîtresse. Sorti de prison quelques années plus tard, le faux coupable Victor (Liberto Rabal) noue une liaison avec Clara, toujours mariée à Sancho, ainsi qu'avec l'épouse de David, Elena (Francesca Neri). Détestant également les deux hommes, David attise la jalousie de son ex-collègue à l'égard de Victor pour qu'ils s'entretuent ; mais n'arrive qu'à causer la mort de Sancho et Clara. C'est à ce personnage touchant que le réalisateur réserve sa tendresse.

Le film s'ouvre sur la naissance de Victor dans un bus en plein état d'urgence franquiste (janvier 1970) et se referme sur l'accouchement d'Elena, enceinte des œuvres du même Victor. Différence entre les deux, "aujourd'hui les gens n'ont plus peur". Référence à Buñuel et à son *Archibald de la Cruz* (p. 673).

Kill Bill : volumes I & II Quentin Tarantino, USA, 2003–4, 106 mn et 131 mn

Ancienne du *Deadly viper assassination squad*, Black Mamba (Uma Thurman) a été victime, alors qu'elle préparait son futur mariage, d'un commando de Vipères emmené par son ex, le jaloux Bill (David Carradine). Mais elle s'en sort – sinon il n'y aurait pas de film – et passe les deux épisodes à se venger de ses assassins. Avec une overdose de tchatche, la redondance étant la signature du "faquin".

La première partie est essentiellement située au Japon, avec une séquence en dessin animé. Black Mamba se fait fabriquer un sabre à Okinawa avec lequel elle va affronter une des tueuses de Bill. Combats chorégraphiés dans une immense salle puis dans un jardin nippon. La seconde partie nous vaut un règlement de comptes dans le désert avec une autre Vipère et son acolyte (Michael Madsen) ; puis la mort de Bill tué grâce à la technique des "cinq points" apprise d'un maître chinois.

Musique : *Bang bang* par Nancy Sinatra (1966) et *Twisted nerve* de Bernard Herrmann (1968). Le générique du volume I porte, en japonais, l'inscription "La mariée arrive". Dans le cadre du "Me too", la comédienne s'est plainte des pénibles "attentions" du producteur Harvey Weinstein.

Caccia a l'uomo *Les misérables I*, Riccardo Freda, Italie, 1948, 87 mn

Tempesta su Parigi *Les misérables II*, Riccardo Freda, Italie, 1948, 93 mn

On peine à retrouver l'esprit du roman de Hugo, transformé en mélodrame rocambolesque dans cette adaptation très inférieure à celle de Raymond Bernard (p. 612). Le Jean Valjean de Gino Cervi est peu mémorable : il faut dire que, privé de son sosie Champmathieu – celui de la *Tempête sous un crâne* –, il perd un peu de son épaisseur. Éponine et Gavroche sont également expédiés, pas de : "C'est la faute à Voltaire". On sauvera cependant la Cosette de Valentina Cortese qui sait animer un personnage habituellement un peu fade et le terrifiant Javert de Hans Hinrich aux faux airs de Fosco Giachetti (de *Noi vivi*, p. 223).

La dame aux camélias Mauro Bolognini, France, 1981, 181 mn

Contrairement à *Camille* (pp. 315, 1211), il ne s'agit pas de la Marguerite Gauthier de Dumas fils (Fabrizio Bentivoglio), mais de son modèle, Alphonsine Plessis (Isabelle Huppert, touchante) et son "monde de bandits et de prostituées". Bolognini, toujours à l'aise avec le XIX^{e} siècle, nous concocte un univers décoratif où trône l'éphémère courtisane qui cherche à prendre de vitesse la phtysie : derrière les bonbonnières, le bassin où elle crache son sang. Distribution internationale : Bruno Ganz, Fernando Rey et Gian Maria Volontè dans le rôle du père. Chansons anachroniques : *Rose blanche* (1901) et *File la laine* (1948).

Avec le sourire Maurice Tourneur, France, 1936, 93 mn

Film profondément cynique comme il était permis d'en tourner en France. Victor Larnois (Maurice Chevalier), un analphabète – on le verra s'asseoir avec des gosses pour apprendre à écrire –, s'insinue dans un music-hall, d'abord en ouvrant des portières, puis en vendant des programmes ; devenu indispensable, il est promu associé de Villary (André Lefaur), l'honnête propriétaire du théâtre qui est finalement victime d'un complot de Gisèle (Marie Glory), l'épouse de Larnois tout aussi arriviste que lui. Au terme d'un ultime chantage, Larnois est nommé directeur de l'Opéra ! Pas mauvais bougre, il ramasse Villary dans le ruisseau en lui reprochant sa sale gueule : "Suffit pas d'être une canaille, il faut avoir le sourire !"

Passage très daté, Larnois interprète *Le chapeau de Zozo* en adoptant quatre styles, celui des gens bien, puis des Français moyens et ensuite des apaches, pour terminer sur "un petit groupe un peu spécial" dit-il en faisant la folle.

The adventures of Tintin Steven Spielberg, USA, 2011, 107 mn

Tintin passe mal au cinéma, que ce soit en dessin animé ou avec des acteurs comme dans *Tintin et le mystère de la Toison d'or* (1961) ; il n'y a guère que *L'homme de Rio* (p. 1503) qui ait sû retrouver l'esprit d'Hergé. La technique utilisée ici est pourtant très satisfaisante : un traitement 3D de l'image donne une impression d'animation en volume, ce qui nous place à mi-chemin du dessin animé et du film traditionnel. Ajoutons que le style graphique a été respecté dans les moindres détails : les polices de caractères sont celles des albums.

Malgré ses qualités plastiques, cette adaptation libre du *Secret de la Licorne* et du *Crabe aux pinces d'or* déçoit faute d'avoir su tirer partie de l'atmosphère inquiétante, voire menaçante de ces Tintin de l'Occupation, la *Licorne* notamment. Comme toujours, Spielberg compense son incapacité à faire vivre des personnages par des scènes de poursuite et de répétitives cascades, chute rattrapée *in extremis* avant une rechute à son tour rattrapée : le style *Indiana Jones* (pp. 817, 1570, 393, 1368), une série par ailleurs inspirée de *Tintin*.

Moonraker Lewis Gilbert, Grande-Bretagne, 1979, 126 mn

James Bond (Roger Moore) se promène à Vaux-le-Vicomte – partie de chasse –, puis à Venise – verrerie à Murano – et à Rio – le Carnaval – avant de s'envoler en navette spatiale pour combattre le méchant de service, Drax (Michael Lonsdale), sorte d'Elon Musk *ante litteram*. Un opus très routinier dont la véritable vedette est l'indestructible Jaws (Richard Kiel, 2,18 m) de *L'espion qui m'aimait* (p. 1035). Lequel survit à toutes les chutes, dont celles d'Iguazú, alors pourquoi pas d'une station en orbite ? Dernière apparition de Bernard Lee en "M".

La casa dalle finestre che ridono *La maison aux fenêtres qui rient*, Pupi Avati, Italie, 1976, 106 mn

Un petit film d'horreur très réussi dans un genre – le *giallo* – où s'est illustré Dario Argento. Stefano (Lino Capolicchio) arrive dans un village proche de Ferrare pour restaurer les fresques d'un peintre fou dont le sujet de prédilection était l'agonie. Les signes inquiétants se multiplient, notamment autour d'une bicoque aux étranges lèvres peintes sur les murs extérieurs. Puis les morts s'accumulent ; appelé au téléphone par sa copine défunte – en fait un enregistrement –, Stefano est agressé par les deux sœurs toujours vivantes du peintre dont le squelette trône dans un placard. Blessé, il leur échappe difficilement pour se réfugier chez M. le curé, toutes les autres portes ayant lâchement refusé de s'ouvrir. Le prêtre s'avère être une des deux sœurs, bientôt rejointe par sa frangine pour se repaître de l'agonie de Stefano. Avec Gianni Cavina qu'on retrouvera dans *Regalo di Natale* (p. 828).

La storia Luigi Comencini, Italie, 1986, 257 mn

D'après Elsa Morante. Même si le carton final proclame : *La storia continuà*, c'est une bien triste histoire que celle d'Ida (Claudia Cardinale), institutrice violée par un soldat allemand à l'orée de la guerre. À moitié Juive, elle serait mal avisée de se plaindre, d'autant qu'elle s'attache à l'enfant de cette union d'un instant, qu'elle appelle Giuseppe ou encore Useppe. La guerre arrive avec le bombardement de San Lorenzo, le déménagement dans un hangar pour réfugiés. Nino, demi-frère plus âgé d'Useppe, membre enthousiaste des Jeunesses Fascistes à quinze ans, se retrouve résistant lors de son retour du front Russe avant de s'adonner à divers trafics à la Libération ; il sera tué dans sa Jeep de l'Armée américaine alors qu'il refusait de s'arrêter à un barrage. C'est finalement Useppe, atteint d'une maladie mal comprise par les médecins, qu'on retrouve mort au bord du Tibre. Ida ramène le petit corps et s'enferme avec lui ; quand les carabiniers enfoncent la porte, elle est à côté du lit, perdue dans un ailleurs plus clément dont plus personne ne pourra la ramener. Autre personnage qui ne s'en sort pas, Carlo (Lambert Wilson), un autre Juif qui a perdu famille, puis dignité le jour où il a battu à mort un ennemi blessé, et qui se détruit en buvant systématiquement comme pour étancher sa soif de punition.

Ce téléfilm produit par la RAI est un peu fauché : les scènes dans les rues de Rome laissent à désirer. Qu'importe, Comencini sait nous émouvoir. Avec les rêves d'Ida peuplés par Nino et surtout le petit Useppe qu'on croit avoir vu dans d'autres films du maître, e.g., *Les aventures de Pinocchio* (p. 1185) comme s'il choisissait les enfants sur le même modèle, à moins sa manière de les diriger en fasse un unique acteur-enfant qui ne vieillirait pas. Avec Francisco Rabal.

A personal journey with Martin Scorsese through american movies *À travers le cinéma américain*, Martin Scorsese, USA, 1995, 221 mn

Le réalisateur nous parle des films américains qu'il aime, ceux qui l'ont influencé, les *Dix commandements* (p. 690) mais aussi *Citizen Kane* (p. 672). Ce qui inclut des choix moins bateau : *Cat people* (p. 796), *The furies* (p. 1531) ou encore *Wild boys of the road* (p. 1457). Ni passe-partout, ni trop pointue, cette sélection constitue une bonne initiation au sujet, très supérieure au documentaire du même Scorsese sur le cinéma italien (p. 284). On aurait aimé qu'il passe plus de temps sur le Code Hays, dont il évoque la disparition en parlant de *Bonnie and Clyde* (p. 1344), et surtout la Chasse aux sorcières à peine mentionnée.

L'Inde fantôme Louis Malle, France, 1969, 343 mn

Documentaire issu d'un séjour de cinq mois, début 1968, dont Malle tira aussi *Calcutta* (p. 1443). De sa vision de l'Inde se détache avant tout l'obsession du pur et de l'impur, la peur de la souillure que serait, par exemple, la fréquentation d'une caste inférieure. Il va à la rencontre des minorités – Bondos, Juifs, Todas, Parsis – ainsi que des mouvements politiques, le parti communiste "de gauche" ou le Shiv Sena d'extrême-droite. Bien qu'agacé par les lenteurs de la bureaucratie ou encore la cupidité des prêtres, il repart finalement émerveillé d'un pays qui lui semble témoigner de ce que nous avons perdu.

En voix off, un auto-portrait involontaire de celui qui avoue ne vivre les choses qu'après coup. Malgré sa bonne volonté qui le pousse à éviter les Indiens anglophones qui, occidentalisés, le conforteraient dans ses préjugés, il laisse affleurer ses propres limites. Ainsi semble-t-il croire que les viols n'existent pas puisque les journaux n'en parlent pas. Il partage en tout cas l'aveuglement de l'époque quant à la Chine : l'Inde aurait besoin d'un Mao Tsé Toung et d'une Révolution culturelle de façon à mettre fin à "l'exploitation de l'homme par l'homme".

Sono yo no tsuma *L'épouse de la nuit*, Yasujirō Ozu, Japon, 1930, 63 mn

La tarte à la crème de l'enfant accidenté (cf. *Aniki Bóbó*, p. 193) – ou malade comme ici. Le père (Tokihiko Okada) vole pour acheter des médicaments avec l'intention de se dénoncer. Un policier se présente et n'emmène le délinquant qu'au matin, lorsque la fillette est hors de danger. Il a d'ailleurs été plus que compréhensif en donnant au coupable une chance de se sauver : mais ce dernier déclare à son épouse (Emiko Yagumo) qu'il veut payer pour repartir à zéro.

Du point de vue stylistique, le cinéaste cherche ses marques : au moyen de longs travellings latéraux, la caméra s'attarde sur du linge qui s'égoutte, des bouteilles renversées. Avec Tatsuo Saitō dans le rôle du médecin.

Interstellar Christopher Nolan, USA, 2014, 169 mn

Départ aux confins de la galaxie pour trouver une porte de sortie à l'Humanité coincée sur une planète qui agonise. L'hypothèse scientifiquement infantile est celle d'un hyper-espace euclidien (= normal) à cinq dimensions abritant l'univers tordu dans lequel nous vivons : dans ces coulisses de la création, espace et temps seraient abolis. C'est ainsi que Cooper (Matthew McConaughey) arrive à voir sa fille à la fois enfant et adulte pour lui communiquer la formule antigravitationnelle qui permettra d'établir une station en orbite autour de Saturne. À moins que cette fin optimiste ne soit qu'une EMI (p. 331) du héros, mort alors qu'il entrait dans un trou noir. Le film dispose des points de repère dans ce sens tout en s'abstenant sagement de trancher entre les deux dénouements.

Les robots – TARS, CASE et KIPP – sont dénués de l'anthropomorphisme du célèbre Robby (p. 84) ; mais on est loin de *2001* (p. 527) car la froide mystagogie a fait place à la complexité humaine, cf. le traîtreux Dr. Mann (Matt Damon) qui ment sur l'habitabilité du monde glacé où il végète depuis trente ans. L'abolition des distances temporelles crèe une relation déchirante entre un père qui ne vieillit pas et sa fille (Jessica Chastain) qui – paradoxe de Langevin – a rapidement le même âge que lui. Quand il la retrouve enfin, elle n'est plus qu'une pitoyable grabataire (Ellen Burstyn). Vignettes dans le style de *Reds* (p. 1352) où des vieillards témoignent sur le passé du héros. Avec John Lithgow et Michael Caine.

Kaguyahime no monogatari *Conte de la princesse Kaguya*, Isao Takahata, Japon, 2013, 137 mn

Période Heian (vers l'an 1000). Un paysan découvre une minuscule créature dans une pousse de bambou. Cette Kaguya aux allures de princesse est courtisée par la noblesse et même le Mikado. Mais elle doit s'en retourner dans la Lune d'où le Bouddha Amida, descendu sur un nuage, vient la reprendre.

Esthétique d'aquarelliste pour une succession de véritables dessins aux couleurs tendres et au traits précis avec une grande attention aux objets et des références à l'imagerie des rouleaux horizontaux. Splendide mais un peu ennuyeux.

Saddle the wind *Libre comme le vent*, Robert Parrish, USA, 1958, 81 mn

Deux frères. Le gentil Steve (Robert Taylor) est amené à affronter le méchant Tony (John Cassavetes) qui joue du pistolet et abat un malheureux fermier (Royal Dano) poseur de barbelés ; Tony se suicide pour ne pas forcer Steve à commettre un fratricide ! La présence de Donald Crisp en vertueux *cattle baron* renvoie à *L'homme de la plaine* (p. 30), western bien moins manichéen dans lequel le frère gentil ne l'était pas tant que ça. Avec Julie London.

Al-massir *Le destin*, Youssef Chahine, Égypte, 1997, 130 mn

Plaidoyer pour la tolérance centré sur la figure d'Averroes (Nour El-Sherif) à travers ses démêlés avec le califat almohade dans l'Andalousie du XII^e^ siècle. Tout ça est très romancé avec un méchant puni et des anachronismes comme cette lunette d'approche très en avance sur son temps. Et une certaine confusion caractéristique de l'auteur dans un film touchant qui vire parfois à la comédie musicale. À cause de son côté un peu bricolé, il échappe à l'académisme qui plombe *Agora* (p. 251), autre dénonciation du fanatisme.

Belovy Russie, Victor Kossavisski, 1992, 58 mn

La ferme où vivent Mikhaïl et Anna Belov, un frère et sa sœur veuve. Mikhaïl tient des propos extravagants puis, après une visite de la fratrie, se saoule, insulte copieusement sa sœur (le son est coupé !) puis tombe ivre mort. Restée seule, Anna s'occupe des tâches domestiques avant de se mettre à danser en chantant. Cela se passe sous Eltsine, près d'une ville redevenue Saint-Pétersbourg... dans une "Russie éternelle" qu'il nous a été donné d'entrevoir.

The Titfield thunderbolt *Tortillard pour Titfield*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1953, 84 mn

Comédie à l'anglaise en couleurs. Il est question de fermer une petite ligne de trains, ce qui fait bien l'affaire d'une compagnie de bus locale. Mais la population s'émeut et décide de s'occuper bénévolement de son modeste chemin de fer, quitte à y installer un pub pour attirer la clientèle. La locomotive étant hors service suite à un sabotage, c'est une (authentique !) antiquité datant de 1838, le *Thunderbolt* (l'éclair) qui emmènera les passagers jusqu'au chef-lieu voisin.

Avec Hugh Griffith, Stanley Holloway, Jack MacGowran et Naunton Wayne. Dans le même genre, *The Maggie* (p. 957) sur un bateau à vapeur hors d'âge.

Gangbyeon hotel *Hotel by the river*, Sang-soo Hong, Corée, 2018, 91 mn

Film en noir et blanc énigmatique et attachant. Le célèbre poète Yeonghwan boit beaucoup de soju avec ses deux fils venus lui rendre visite. Il évoque l'échec de sa vie avec leur mère, ce qui agace le plus jeune (Joon-sang Yoo), un réalisateur à la mode. Il parle de sa mort prochaine et du patron de l'hôtel HEIMAT qui a cessé de l'admirer et ne veut plus le loger à l'œil. Resté seul au restaurant, il aborde deux jeunes femmes – dont l'une se remet difficilement d'une histoire d'amour – et leur lit le poème qu'il a composé récemment. C'est en quelque sorte l'adieu à la beauté après l'adieu à la famille ; ses fils le retrouvent mort au matin.

The lobster Yórgos Lánthimos, Irlande, 2015, 119 mn

Une dystopie dérangeante où chacun est supposé s'accoupler en trouvant sa demi-pomme. C'est ainsi que David (Colin Farrell) est captif dans un hôtel avec 45 jours pour dénicher cette moitié, date à laquelle il sera sinon transformé en animal – un homard dans son cas. Tenté de tricher, il feint une totale absence de sentiments pour séduire une femme sans cœur (Angeliki Papoulia) mais se trahit. Obligé de fuir l'hôtel, il se retrouve dans la nature avec les Solitaires, des marginaux dont les principes sont comme l'envers de ceux de la Société : aucune forme de flirt, encore moins d'amour ou de sexe n'est tolérée. Mais notre homard s'éprend d'une femme (Rachel Weisz) affligée du même défaut que lui : elle est myope. Quand la cheffe des Solitaires (Léa Seydoux) a vent de cette trahison, elle fait aveugler la femme. David s'enfuit avec elle à la ville où il se crève les yeux ; ils pourront ainsi, pense-t-il, former un couple bien assorti.

Détails terrifiants, aussi bien chez les Solitaires où l'on coupe les lèvres, que chez les "normaux" de l'hôtel. Rituel sexuel odieux, une servante vient se frotter, habillée, sur l'homme qu'elle laisse ensuite seul avec un désir impossible à assouvir car la masturbation est interdite : un pensionnaire (John C. Reilly) qui s'était fait prendre a été obligé de mettre sa main dans le grille-pain. Les résidents peuvent gagner des jours de sursis en participant à la chasse aux Solitaires ; le fusil hypodermique suggère que le gibier capturé est transformé en animal.

La rupture Claude Chabrol, France, 1970, 119 mn

Hélène Régnier (Stéphane Audran) a quitté son époux Charles (Jean-Claude Drouot) qui s'en était pris à leur fils lors d'une crise provoquée par la drogue. Mais Ludovic Régnier (Michel Bouquet, qui d'autre ?), qui a toujours vécu le mariage de son rejeton comme un mésalliance, ne l'entend pas ainsi et cherche à salir l'image d'Hélène pour que la garde de son petit-fils lui soit confiée.

Cette tâche délicate échoit au peu scrupuleux Paul (Jean-Pierre Cassel), lequel, assisté de sa pulpeuse maîtresse (Catherine Rouvel), tisse sa toile d'araignée autour d'Hélène. Son plan, enlever la fille idiote (Katia Romanoff) de la pension de famille où s'est installée Hélène et faire croire que cette dernière a abusé d'elle. Le complot se retourne contre Paul : arroseur arrosé, il poignarde Charles dans un moment de panique, ce qui n'était pas exactement le but recherché par Ludovic.

Paul est un improbable scélérat de mélodrame et Ludovic un bourgeois caricatural traité sans la finesse ni l'empathie coutumières du réalisateur pour ce type de personnage. Reste l'arrière-plan, un Bruxelles non touristique centré sur la pension de famille tenue par Annie Cordy et Jean Carmet (alcoolique, tiens !). Avec pour pensionnaires un pittoresque trio de Parques (Louise Chevalier, Margo Lion et Maria Michi) et un cabotin emphatique (Mario David).

Scener ur ett äktenskap *Scènes de la vie conjugale*, Ingmar Bergman, Suède, 1973, 300 mn

Ce téléfilm en six parties suit les avatars du couple formé par Marianne (Liv Ullmann) et Johan (Erland Josephson). Ils sont choqués de voir leurs amis (Bibi Anderson et Jan Malmö, futur Vergérus de *Fanny et Alexandre*, p. 669) se déchirer en leur présence. Pourtant, eux-mêmes ne s'entendent pas si bien que ça et leur relation se dégrade : Marianne se fait avorter puis ils décident de ne plus aborder les sujets qui fâchent. Un jour Johan avoue une liaison avec une certaine Paula (qu'on ne verra pas) et s'en va, laissant Marianne effondrée. Quand plus tard elle a repris le dessus et lui demande de signer la demande de divorce, il tergiverse, se saoule et la frappe. Chacun remarié de son côté, ils s'offrent finalement une revoyure en cachette – dans l'île Fårö chère au réalisateur (p. 1258). Véritable moment d'amour même s'il s'exprime surtout par une infinie tendresse. Avec Gunnel Lindblom ; épilogue tardif, *Sarabande* (p. 1471).

Les frères Sisters Jacques Audiard, France, 2018, 121 mn

Oregon, 1851. Deux tueurs minables, les frères Eli (John C. Reilly) et Charlie (Joaquin Phoenix) Sisters (!) qui travaillent pour le compte du "Commodore" (Rutger Hauer) sont lancés sur la piste de Warm (Riz Ahmed) avec pour mission de le torturer et lui faire cracher son secret. Un comparse, Morris (Jake Gyllenhaal), est chargé de rabattre le gibier pour le livrer aux redoutables frangins. Mais Warm déjoue les plans de Morris en lui avouant la nature du fameux secret : chimiste, il a mis au point un produit qui, mélangé à l'eau, permet de détecter la présence d'or. Il compte ainsi faire fortune et installer un phalanstère à Dallas ; enthousiasmé, Morris se joint à lui. C'est alors qu'ils sont rattrapés par les Sisters, rapidement conquis eux aussi par le projet. Et effectivement, le produit versé dans un gour fait apparaître des pépites. Tout irait pour le mieux si le stupide Charlie n'avait la malencontreuse idée de vider le baril de produit dans l'eau : il y perd la main droite et cause la mort de Warm et Morris dans d'atroces douleurs. Après avoir réglé leurs comptes aux hommes de main que le Commodore avait envoyés à leurs trousses, les deux mauvais garçons rentrent chez Maman.

Tourné en Europe (Roumanie, Sierra Nevada, etc.), le film n'est pas un western parodique façon spaghetti. Il appartient à cette tentative, constante bien que minoritaire, qui aborde l'Ouest autrement. Par exemple, comme un monde nocturne où les revolvers crachent des flammes. Où les Sisters s'enrichissent mais sont privés de vengeance puisqu'ils ne retrouvent le Commodore que déjà mort : Eli doit se contenter de tabasser son cadavre exposé dans un cercueil. Où l'utopie – le phalanstère – côtoie le prosaïque et le sordide, ainsi le bordel tenu par la dangereuse Mayfield (Rebecca Root) affligée d'une voix d'homme.

Napoleon ist an allem schuld *C'est toujours la faute à Napoléon*, Curt Goetz, Allemagne, 1938, 88 mn

Un congrès à Paris consacré à Napoléon suivi d'une revue dans le style Busby Berkeley. C'est là où Lord Cavershoot (le réalisateur) rencontre "Püntschken", une danseuse chargée de figurer le point de "N•". Des quiproquos en série l'amènent à la faire passer pour sa fille, d'où des ennuis avec son épouse Josephine.

Cette comédie vite oubliée fut interdite en 1939 par Goebbels, sans doute à cause de son absence de contenu propagandiste. Je me souviens cependant d'avoir lu enfant – dans *Historia*, avant 1960 – qu'il s'agissait du film préféré de Hitler qui le projetait très souvent à Berchtesgaden. Allez comprendre...

Vanya on 42nd street Louis Malle, USA, 1994, 120 mn

Oncle Vania joué en anglais à New York. Le réalisateur nous montre, non la réprésentation, mais son filage, sans costumes ni décors ; puisque situées dans des coulisses, les scènes sont filmées en gros plans. Ce qui induit, après un nécessaire temps d'acclimatation, un rapport renouvelé au texte de Techkhov.

Excellente distribution avec les deux protagonistes de *My dinner with Andre* (p. 966), Wallace Shawn (Vania) et Andre Gregory (lui-même en metteur en scène), ainsi que Julianne Moore dans le rôle d'Elena.

Ahlat ağacı *Le poirier sauvage*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2018, 188 mn

Sinan, un étudiant de passage dans sa ville natale – Çanakkale, cf. *Nuages de mai*, p. 193 –, vient d'écrire son premier livre, *Ahlat ağacı* (Le poirier sauvage), qu'il cherche à publier à compte d'auteur. Rencontre avec une ancienne petite amie et discussions, théologique avec deux copains devenus muftis, littéraire avec un écrivain, une gloire locale avec lequel il est arrogant : dans ce dernier cas, il s'agit d'un rêve qui se termine dans la statue du Cheval de Troie. Au centre de l'histoire, Idris, le père du héros qui a ruiné la famille pour satisfaire sa passion des courses et auquel Sinan ne voudrait pas ressembler. Idris dérobe de l'argent à Sinan qui réagit en vendant son chien afin de pouvoir publier son bouquin.

De film en film, Ceylan trace le portrait d'un personnage unique, un égocentrique non dénué d'ambition mais sans la générosité et l'humilité qui lui permettraient de la satisfaire. Après le service militaire, ce cousin du héros d'*Uzak* (p. 1184) retrouve Idris qui vit maintenant seul avec ses moutons. Il découvre en lui un lecteur attentif du roman dont il n'a pas vendu une copie. Et va s'activer au fond du puits que creuse depuis toujours son père et où il a peu de chances de jamais trouver de l'eau, ce qui est finalement rassurant. Cette plongée résignée dans la médiocrité s'effectue alors que la neige envelopppe doucement l'Anatolie.

Charley Varrick *Tuez Charley Varrick*, Don Siegel, USA, 1973, 111 mn

Après avoir attaqué une obscure succursale bancaire, Charley Varrick (Walter Matthau) découvre avec terreur le montant excessif de son butin : 750 000 $ qui ne peuvent appartenir qu'à la Mafia. Une société qui mettra tout en œuvre pour les récupérer ; et, de plus, exécutera les voleurs, pour l'exemple. Molly (Joe Don Baker), un assassin qui fume la pipe, est chargé de retrouver les coupables : il remonte jusqu'au complice de Charley, Harman (Andrew Robinson de *Dirty Harry*, p. 414) qu'il torture et tue. Charley prend alors l'initiative et donne rendez-vous à un chef mafieux (John Vernon) dans un lieu désert où il arrivera en biplan pour rendre l'argent. Molly s'y étant posté en embuscade, s'ensuit une course entre sa voiture et l'avion qu'il arrive à empêcher de décoller. Le sicaire est finalement victime d'une bombe que le prévoyant Charley avait disposée dans un coffre de voiture. Il n'a plus qu'à laisser de faux indices pour faire cesser la traque : le cadavre de Harman et quelques billets brûlés devraient suffire. Excellent film d'action à la fin immorale mais réjouissante puisque la Mafia est bernée.

Acht Stunden sind kein Tag *Huit heures ne font pas un jour*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1973, 475 mn

Téléfilm (cinq épisodes) consacré à une famille ouvrière de Cologne autour du couple formé par Jochen (Gottfried John) et Marion (Hannah Schygulla). Affrontements de classe et préjugés à l'égard des cols bleus constituent le fond d'un *soap opera* – un peu cucul pour du Fassbinder – où les histoires d'amour finissent bien grâce à la bienveillante "Oma" (Luise Ullrich). Et où le travail se réorganise selon une sorte d'utopie post-soixante-huitarde. Avec Wolfgang Schenck, Kurt Raab, Irm Herman, Brigitte Mira et Klaus Löwitsch ; apparition de Valeska Gert.

Night must fall *La force des ténèbres*, Richard Thorpe, USA, 1937, 116 mn

Le jeune Danny (Robert Montgomery) s'insinue dans les bonnes grâces de Mrs. Bramson (May Whitty), vieille femme tyrannique et acariâtre. Il finit par étouffer celle qui le traitait comme un fils et ferait de même avec sa nièce Olivia (Rosalind Russell) si la Police n'intervenait à temps.

Tout repose sur la composition de Montgomery en charmeur qui nous fait douter un temps de sa culpabilité ; mais aussi en déséquilibré qui transporte la tête de sa précédente victime dans un carton à chapeau. Olivia éprouve pour lui des sentiments mitigés, une répulsion mêlée d'attirance : elle lui sauve la mise en empêchant l'ouverture du fameux carton à chapeau et, surtout, laisse sa tante seule avec cet individu qu'elle sait dangereux... lecture cynique, elle hérite ! Défaut du film, on ne se sent pas un instant en Angleterre.

Mort en fraude Marcel Camus, France, 1957, 100 mn

D'après Jean Hougron. Dans l'Indochine en guerre de 1950, Paul Horcier (Daniel Gélin) débarque avec une valise supposée contenir des billets – c'est le juteux trafic de piastres de l'époque. Mais ils ont été dérobés à Singapour et il doit fuir Saïgon pour échapper à la mort. Une jeune Eurasienne, Anh (Anne Méchard), l'emmène dans son village où il joue au bienfaiteur et va jusqu'à détruire une digue néfaste aux autochtones avant d'être abattu par les Français.

Pétri de bonnes intentions mais aussi description d'un monde colonial déliquescent partagé entre le Viet Minh et les Français – militaires, trafiquants et administrateurs ineptes –, le film fut interdit dans les Territoires d'Outre-mer.

Isle of dogs *L'île aux chiens*, Wes Anderson, USA, 2018, 101 mn

Film d'animation en volume. Au Japon, le maire-dictateur de Megasaki (!), partisan des chats est un ennemi des chiens qu'il décide de reléguer sur une île. C'est là où son neveu Atari (12 ans) ira rechercher son cher Spots, aidé dans cette tâche par un chien errant, Chief, qui se révèlera être le jumeau de Spots.

Wasabi empoisonné et chiens-robots : un petit bijou d'inventivité et de fantaisie. On reconnaît, à la guitare sèche, la musique de *L'ange ivre* (p. 651).

Dybuk *Le dibbouk*, Michał Waszyński, Pologne, 1937, 117 mn

Au XIX^{e} siècle, deux amis se jurent de marier – si possible – leurs futurs enfants. Plus tard, Channan, le fils de l'un, tombe amoureux de Léa, la fille de l'autre. Comme le père de la jeune femme a en tête une union plus avantageuse pour sa famille, Channan s'en remet à la Kabbale pour obtenir Léa ; mais Dieu le foudroie dans la synagogue. Au moment de son mariage, Léa se met à parler avec la voix de Channan, signe qu'elle est possédée par un dibbouk, une sorte de démon qu'il faut exorciser. Un célèbre rabbin organise un procès pour savoir s'il y a eu rupture de promesse ; il y convoque les parents, dont celui de Channan revenu d'entre les morts. Son verdict est très juif : le serment fait avant la conception des enfants ne tient pas puisqu'on ne saurait passer un accord liant une chose non encore créée. Encore faut-il convaincre le dibbouk de quitter le corps de Léa ; quand il s'en va, la jeune vierge tombe morte.

Magie des rituels, chants prenants et danses à la Brueghel auxquelles participe la Mort. Un univers fantastique qui est celui du *Golem* (p. 1011) mais aussi de *Fanny et Alexandre* (p. 669) : on y croise d'inquiétants envoyés divins (Ajzyk Samberg, comme d'autres acteurs du film, future victime de la Solution Finale). Reconstitution émouvante d'un monde qui ne se sait pas voué à l'anéantissement et où l'on parle ce yiddish contre lequel devait se bâtir Israël.

Alfred Hitchcock presents I Alfred Hitchcock, USA, 1955-56, 961 mn

Une femme (Vera Miles) a été victime d'un viol ; son mari (Ralph Meeker) l'emmène en voiture à la recherche du coupable. Elle le reconnaît dans la rue alors qu'il entre dans un hôtel ; l'époux le suit discrètement et le tue dans une chambre. Il rejoint sa femme qui, un peu plus loin, revoit à nouveau son agresseur. Commentaire du grand Alfred : le mari fut pris peu après, car même à la télévision, le crime ne paie pas, il vous faut un annonceur.

Ce premier épisode sinistre est le début très réussi d'une série dont j'ai résumé les caractéristiques générales p. 196. Cette première "saison" est formée de 39 épisodes dont quatre réalisés par le maître. Ses interventions en début et fin ne sont pas encore très remarquables ; on notera cependant que mémoriser la publicité peut fournir, le cas échéant, un alibi pour prouver qu'on était bien chez soi.

Ces histoires reposent en grande partie sur leur chute : elle doit être inattendue et, si possible, horrible. Avec des épouses assassinées puis enterrées qu'une bonne âme va exhumer (nos 4 et 23), une empoisonneuse qui n'est pas celle qu'on croit (no 8), des arroseurs arrosés (nos 9, 24, 29) et l'inévitable ventriloque (no 20). Également, les nos 2, 38, 39 aux sinistres dénouements et le no 35 particulièrement vicieux : au lieu de se sentir coupable, une femme trouve l'épanouissement personnel en croyant qu'un prince s'est tué pour ses beaux yeux.

Vraiment cruel, le no 6 dans lequel un bandit sorti de prison est aux petits soins pour celle qui causa la mort de son frère : il attend qu'elle soit vraiment heureuse pour se venger. Le no 11 commence comme un démarquage de *Rear window* (p. 1308) ; mais quand le couple Crane démasque la voisine meurtrière de son époux, celle-ci confesse qu'elle l'a tué parce qu'il s'apprêtait à s'enfuir avec... madame Crane. On mentionnera le no 25 et cette vieille femme zinzin (Estelle Winwood) qui empoisonne tranquillement son voleur, lequel rejoint ainsi sa galerie de spectres. Et le no 10, terrifiante histoire de *doppelganger* qui voit un homme remplacé par son double : à la fin c'est Hitchcock qu'on emmène alors qu'il proteste : "C'est moi le vrai". Le meilleur épisode est le no 27, histoire d'un homme (John Qualen) payé pour pousser par la fenêtre de son bureau le visiteur qui viendra ; à peine s'est-il acquitté de cette pénible tâche que celui qu'il était censé tuer se présente. Un peu atypiques, le no 26 dans lequel un auteur de *whodunits* assassiné (John Williams) convoque *post mortem* les suspects pour la sempiternelle confrontation ainsi que le no 7 avec Joseph Cotten en cadavre : il passe l'épisode rigoureusement immobile après un accident jusqu'à ce que ses larmes parviennent à attirer l'attention.

Tout n'est pas de ce niveau, et beaucoup d'épisodes sont mal ficelés ou sans originalité ; ainsi le no 5 est-il un démarquage éhonté de *So long at the fair* (p. 291), un forfait que Hitchcock tente de masquer en prétendant qu'il s'agit d'une resucée d'*Une femme disparaît* (p. 897). Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Kiss me deadly *En quatrième vitesse*, Robert Aldrich, USA, 1955, 106 mn

Meilleur film d'Aldrich et un des sommets du cinéma américain. Il s'inspire d'un roman du pénible Mickey Spillane dont le scénariste Bezzerides a profondément modifié l'esprit. Il met en scène Mike Hammer (Ralph Meeker, dans le rôle de sa vie), un "privé" antipathique qui utilise sa secrétaire-maîtresse Velda (Maxine Cooper) à des tâches peu reluisantes de chantage sur des hommes mariés. Il est lui-même cupide et brutal, voire sadique : il faut le voir sourire quand il coince la main d'un petit employé de la morgue (Percy Helton) dans un tiroir. Ayant compris qu'il est sur un gros coup, Hammer ne veut pas lâcher le morceau malgré les avertissements d'un flic (Wesley Addy) et les macchabées qui s'empilent, notamment le sympathique mécanicien Nick "Va va voom" (Nick Dennis). Il est poursuivi par une bande de tueurs (Paul Stewart, Jack Lambert et Jack Elam) sans s'apercevoir qu'il est manipulé par la jeune Gabrielle (Gaby Rodgers) qui, comme lui, est sur la piste de ce "gros coup" qui a déjà causé tant de morts...

C'est plus qu'une histoire policière car le butin est une sorte de boîte magique d'où sort une lumière atomique aveuglante que Gabrielle, trop curieuse, a le malheur d'ouvrir, déclenchant ainsi une catastrophe nucléaire à Malibu, dans la villa du docteur Soberin (Albert Dekker), qu'elle tue avant de jouer les Pandora. Ce Soberin, chef de la bande de tueurs, n'est montré qu'aux dernières images : il se signalait jusque là par ses chaussures très reconnaissables, ce qui renvoie à *Dark city* (p. 377). À cette dimension atomique quasi fantastique s'ajoute la poésie des sonnets de Chistina Rossetti, sœur du peintre. Détail inattendu et un peu inquiétant, un répondeur téléphonique en forme de magnétophone mural.

Les triplettes de Belleville Sylvain Chomet, France, 2003, 77 mn

Une mémé traverse l'Atlantique en pédalo pour récupérer son petit-fils à Belleville (sorte de Manhattan franchouillard). Il a été capturé par une bande de gangsters alcooliques dont le gros nez dénote une surconsommation de sang rouge et qui s'en prennent aux coureurs du Tour de France qu'ils font courir, dans un théâtre empli de parieurs, sur des vélos immobiles devant un écran où l'on projette un paysage en transparences. La mamie trouve de l'aide auprès d'un trio de chanteuses âgées – connues pour une scie où l'on entend "rendez-vous" – qui se nourrissent de grenouilles pêchées à la grenade.

Ce dessin animé très réussi est un hommage à Jacques Tati et son facteur à bicyclette (*Jour de fête*, p. 1149) ainsi qu'une évocation des années 1960 – De Gaulle, Poulidor, l'accordéon d'Yvette Horner et la pendule télévisuelle aux heures en spirale – dans un univers poétique où les méchants aux carrures de carte à jouer se déplacent dans d'interminables deudeuches immatriculées IN VINO VERITAS ; on se serait passé du "S" de VOITURE-BALAIS.

Sherlock Holmes and the voice of terror John Rawlins, USA, 1942, 66 mn

The scarlet claw *La griffe sanglante*, Roy William Neill, USA, 1944, 74 mn

The pearl of death *La perle des Borgia*, Roy William Neill, USA, 1944, 69 mn

The house of fear *La maison de la peur*, Roy William Neill, USA, 1945, 69 mn

Pursuit to Algiers *Mission à Alger*, Roy William Neill, USA, 1945, 66 mn

Le premier film inaugure une série de douze Sherlock Holmes "contemporains" (cf. pp. 24, 74, 126, 693 et 417), tous dirigés par Neill, sauf celui-ci. Franchement ancré dans la guerre, il met en scène une invasion ratée de l'Angleterre ; avec Henry Daniell, acteur antipathique qu'on est amené à soupçonner à tort.

Le second (et le plus réussi des cinq résumés ici) ne mentionne la guerre qu'au détour d'un éloge lourdingue du Canada, cheville ouvrière de l'amitié anglo-américaine. C'est une œuvre dans le style *Chien des Baskerville* (p. 692) avec monstre phosphorescent sur la lande, vengeance d'un criminel transformiste (Gerald Hamer), tout ça dans une bourgade québécoise appelée La-Mort-Rouge.

Le troisième est consacré à la recherche d'une perle qu'un criminel a dissimulée dans un des six exemplaires d'un buste de Napoléon ; pour la retrouver, il en élimine les acquéreurs avec l'aide du terrifiant "Creeper" (Rondo Hatton).

Le quatrième est une histoire de meurtres entre amis (Aubrey Mather, Paul Cavanagh, Harry Cording, etc.), en fait une escroquerie à l'assurance. Les (fausses) victimes disparaissent après avoir reçu une enveloppe contenant des pépins d'orange.

Le n° 5 est une croisière où, menacé de mort, un jeune roi (Morton Lowry) a été déguisé en steward par Holmes ; Martin Kosleck campe un terrifiant tueur.

Le "maître du raisonnement déductif" (Basil Rathbone) poursuit ses abductions (p. 126) à la mords-moi-le-nœud. Il affirme qu'un suspect rentre de Sevenoaks au vu de ses chaussures – maculées d'une boue qu'on ne trouverait qu'à cet endroit (!) – et analyse toujours infailliblement les cendres de cigare. Il serait franchement pénible sans ses faire-valoir : l'inspecteur Lestrade (Dennis Hoey) et bien sûr le *dear old* Watson (Nigel Bruce) d'une sublime couillonnerie.

Le cinquième élément Luc Besson, France, 1997, 121 mn

On ne s'intéresse pas un instant au scénario manichéen et infantile : ce cinquième élément qui dominerait Air, Eau, Terre et Feu, ce serait Dieu. De bons acteurs (Ian Holm, Gary Oldman) autour du couple formé par Bruce Willis et Milla Jovovich ne sauvent pas le film ; le spectateur pourra tromper l'ennui grâce à la mode futuriste signée Jean-Paul Gaultier ou aux décors de Mœbius.

The trouble with Harry *Mais, qui a tué Harry ?*, Alfred Hitchcock, USA, 1955, 99 mn

Gros plan sur les semelles d'un mort étendu, façon *Maison de bambou* (p. 784). Mais la musique un tantinet persifleuse et impertinente de Bernard Herrmann nous rassure, tout comme le cadre idyllique de cette campagne du Vermont aux tonalités automnales genre *All that heaven allows* (p. 806) : c'est à une charmante (et cynique) histoire d'amour que nous sommes conviés. La rencontre entre un peintre (John Forsythe) et une jeune veuve (Shirley MacLaine) – celle de Harry, le cadavre du bois. Un peu dérangeant, ce Harry qu'un vieux capitaine à la retraite (Edmund Gwenn) croit avoir occis d'une balle perdue... mieux vaut donc l'enterrer. Quitte à le déterrer à la suite d'un doute, car une vieille fille (Mildred Natwick) se sent tout autant responsable... D'inhumations en exhumations, on finit par apprendre que Harry est mort d'une crise cardiaque. Mais on ne peut pas le laisser dans son trou, sinon la veuve ne pourra pas se remarier. C'est un Harry pomponné et aux vêtements soigneusement repassés qu'on retrouve le lendemain matin au même poste, les semelles en avant. L'épicière (Mildred Dunnock) et son shérif adjoint de fils (Royal Dano) n'y auront vu que du feu.

El laberinto del fauno *Le labyrinthe de Pan*, Guillermo del Toro, Espagne, 2006, 119 mn

Dans la lignée de *L'échine du diable* (p. 349), un conte de fées où les méchants sont les franquistes, ici des phalangistes venus réduire une poche de résistance en 1944, soit cinq ans après la victoire du Caudillo. Côté merveilleux, le monde imaginaire, façon *Alice in Wonderland*, de la petite Ofelia où l'on pénètre au moyen de portes tracées à la craie ; les sinistres bleus et verts se changent alors en ocres chaleureux. Mais la gamine ne vit pas dans un cocon victorien car elle accompagne son beau-père Vidal, un fasciste amoureux de la Mort qu'il prodigue avec un méticuleux sadisme. Le scénario est assez réconfortant pour nous faire assister à un improbable succès des partisans ; mais avant de mourir, le Barbe-Bleue franquiste aura eu le temps de tuer la fillette dont l'âme s'est envolée dans un Paradis ocre peuplé de faunes et de lutins.

Campé par Sergi López, qui fut *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 652), Vidal est d'autant plus terrifiant qu'il est psychologiquement juste. C'est un maniaque de l'ordre, un tortionnaire qui consulte compulsivement un fétiche, la montre que son père avait brisée au moment de son exécution pour en figer l'heure. On pense à la manipulation des médecins qui débranchèrent Franco à l'anniversaire exact de la mort du fondateur de la Phalange. Vidal veut, avant d'être lui-même exécuté, transmettre ce talisman à son fils nouveau-né : sa gouvernante (Maribel Verdú) lui répond que l'enfant n'entendra jamais parler de lui.

Eraserhead David Lynch, USA, 1977, 89 mn

Dans un noir et blanc oppressant, à la limite du cradingue, un personnage comme tétanisé (Jack Nance, affublé d'une improbable moumoute) se débat avec ses beaux-parents, puis avec son épouse qui le quitte, ne supportant pas les cris de leur bébé. Il faut dire que le nourrisson n'est guère ragoûtant : si l'on oublie ses pustules, il a l'allure d'un lapin écorché ou d'un oisillon tombé du nid – ce qui renvoie aux cailles mangées avec la belle-famille. Ce délire tératologique se poursuit par l'évocation d'une scène de théâtre – dont les rideaux seraient rouges si le film était en couleurs – sur laquelle se pavane un monstre féminin aux terrifiantes bajoues. À terre s'accumulent de répugnants résidus humains, cousins des cerveaux de *Fiend without a face* (p. 32). Courte séquence avec des crayons et des chiures de gomme, d'où le titre.

Cette remarquable première œuvre allait être suivie de films moins dérangeants, le magnifique *Elephant man* (p. 801) et le blockbuster raté *Dune* (p. 305). Lynch ne finalisera son style qu'avec *Blue velvet* (p. 48).

In the electric mist *Dans la brume électrique*, Bertrand Tavernier, USA, 2009, 102 mn

Film américain de Tavernier, situé en Louisiane après l'ouragan Katrina. Le shérif Robicheaux (Tommy Lee Jones) enquête sur des meurtres en série de prostituées auxquels pourraient être mêlés un mafieux (John Goodman) et un industriel (Ned Betty), tout ça lié au souvenir ancien (1965) de l'assassinat d'un Noir en fuite. Alors qu'on tourne un film sur la guerre de Sécession, Robicheaux, qui a sympathisé avec les deux vedettes Elrod (Peter Sarsgaard) et Kelly (Macdonald), ressent une certaine culpabilité lorsque Kelly, à laquelle il avait prêté sa veste, est prise pour lui et abattue.

Lors d'une réception, on sert à Robicheaux du Dr. Pepper subrepticement aromatisé au LSD. C'est ainsi qu'il fait la connaissance d'un général sudiste avec lequel il ne cessera d'échanger des hypothèses quant à l'auteur des meurtres – en fait un flic ripou. Cet ingrédient fantastique revient dans la vieille photo du général sudiste trouvée dans un album, avec Robicheaux à l'arrière-plan ; *The shining* (p. 1280) se terminait de la même façon.

Alice in Wonderland *Alice au Pays des Merveilles*, Walt Disney, USA, 1951, 75 mn

Excellent dessin animé basé sur les deux *Alice* de Lewis Carroll et formé d'une succession d'épisodes très réussis. Dans la "unbirthday party" du chapelier fou et du lièvre de Mars nous apprenons qu'on ne doit pas ajouter de moutarde dans une montre ; idée développée dans mon article sur les montres à moutarde. Le graphisme s'inspire largement des illustrations classiques de John Tenniel.

No country for old men Joel & Ethan Coen, USA, 2007, 122 mn

Texas, 1980. Moss (Josh Brolin) a la mauvaise idée de s'approprier une valise de billets abandonnée par des narco-trafiquants qui se sont entretués lors d'un échange dans le désert. Il est rapidement poursuivi par l'impitoyable Chigurh (Javier Bardem) qui finira par le retrouver et lui faire son affaire.

Chigurh est une masse indestructible armée d'une improbable bonbonne de gaz comprimé qui lui permet de défoncer hommes et verrous. C'est surtout un maniaque aux terrifiants principes. Un pompiste qui lui avait déplu est obligé de jouer sa vie à pile ou face ; il a de la chance et s'en tire. Après la mort de Moss, Chigurh rend visite à sa femme (Kelly Macdonald) pour honorer sa menace de la tuer ; on ne saura pas si elle a eu autant de chance que le pompiste.

Commentaire désabusé et décalé du shérif (Tommy Lee Jones) qui suit l'affaire à distance : "No country for old men". Avec Woody Harrelson.

The dark mirror *La double énigme*, Robert Siodmak, USA, 1946, 82 mn

Des deux jumelles, Ruth et Terry Collins (Olivia de Havilland) que seul distingue le collier ou l'initiale qu'elles portent, l'une est adorable, l'autre est une meurtrière : c'est ce que déclare le docteur Elliott (Lew Ayres) au policier (Thomas Mitchell) qui enquête sur un meurtre commis par l'une des deux. Pour trouver la coupable, Elliott fait passer aux deux sœurs des tests de Rorschach ou d'associations de mots – ainsi, mirror/death. Vers le milieu du film, nous savons que Terry jalouse Ruth au point de tuer ses soupirants. Elle essaie de plus de pousser sa sœur au suicide en la persuadant qu'elle est la vraie criminelle ; quand on lui fait croire qu'elle est arrivée à ses fins, elle prétend être sa sœur...

Tout comme *The spiral staircase* (p. 19), le scénario est un peu tiré par les cheveux. On s'intéresse surtout au tour de force technique qui permet de faire apparaître Ruth et Terry dans le même plan.

The lodger *Jack l'éventreur*, John Brahm, USA, 1944, 84 mn

Une des nombreuses adaptations du roman de Marie Belloc Lowndes dont la plus célèbre reste celle, infidèle, de Hitchcock (p. 1114). Reconstitution d'époque, un Whitechapel brumeux à souhait et le music-hall où la belle Kitty (Merle Oberon) exhibe ses cuisses pour le cancan ; excellente distribution (Cedric Hardwicke, Sara Allgood et George Sanders). Tout ça un peu trop léché et académique mais il y a Laird Cregar, dans un de ses trois rôles importants (avec ceux de *I wake up screaming*, p. 299 et *Hangover square*, p. 863) ; malgré sa corpulence terrifiante, des yeux hallucinés et une diction trop douce le rendent infiniment pathétique. Comme s'il poussait une plainte contre la malédiction d'être soi-même.

Niki Ardalean, colonel în reserva *Niki et Flo*, Lucian Pintilie, Roumanie, 2003, 94 mn

Niki (Victor Rebengiuc) est un colonel retraité, nostalgique du régime communiste et surtout de son armée. Il vient de perdre son fils clarinettiste à la suite d'une banale électrocution domestique. Son ami et voisin Florian (le récurrent Razvan Vasilescu) s'occupe des obsèques durant lesquelles il tourne une vidéo puis explique que ce n'est pas le voltage qui tue, mais l'ampérage (!) avant de s'enquérir des signes zodiacaux des participants au repas funèbre. Ce "Flo" qui débine la Roumanie pour vanter l'Occident, se querelle avec le rigide Niki au sujet du rôle de l'Armée dans le renversement du dictateur fasciste Antonescu ; et lui apporte une pile de bouquins qu'il faut avoir lu avant de pouvoir discuter, dont *À l'Ouest rien de nouveau* et un livre sur le *New Age* (!).

En fait, Angela (Dorina Chiriac), fille de Niki, a épousé le fils de Flo. Quand les jeunes mariés partent pour l'Amérique, il n'y a pas de place pour Niki dans la voiture qui les emmène à l'aéroport, et dont l'immatriculation se termine par FLO). Un peu amer, il visionne la cassette du mariage d'Angela pour y découvrir une scène de sexe entre les époux filmée par l'envahissant Flo. Et puis, convié avec son épouse (Coca Bloos), toujours tétanisée par la mort du fils, à une fête donnée par celui qu'il déteste de plus en plus, il apprend qu'il doit s'y déguiser en Mickey ; c'est alors qu'il obtient des nouvelles de sa fille, qui a écrit à ce Flo qu'elle préférerait à son père.

Dénouement abrupt un 25 octobre, fête de l'Armée : pomponné et rasé de frais, sanglé dans son ancien uniforme mais en savates, Niki traverse la rue pour se rendre chez Flo qu'il massacre à coups de marteau.

Point blank *Le point de non-retour*, John Boorman, USA, 1967, 93 mn

Assisté de sa belle-sœur (Angie Dickinson), le gangster Walker (Lee Marvin) se venge de son complice Reese (John Vernon) qui lui a volé à la fois sa femme et sa part de butin (93 000 $) sur un coup. Reese ayant utilisé l'argent pour solder une dette à la Mafia, c'est à cette dernière que Walker réclame son dû : il élimine successivement deux de ses chefs, Carter et Brewster, à la grande satisfaction du troisième, Fairfax (Keenan Wynn) qui l'avait un peu manipulé.

Film spectaculaire et violent aux décors typiquement californiens comme ce "storm drain" de Los Angeles et surtout la prison désaffectée d'Alcatraz où commence et se termine la narration. Énigmatique dernier plan, au centre de la cour de prison, le colis contenant l'argent apporté par Fairfax et que Walker ira sans doute chercher quand il ne risquera plus rien ; la caméra s'élève pour nous montrer la baie de San Francisco avec, au loin, Alcatraz… Mais tout ça n'est peut-être qu'une EMI (p. 331) de Walker qu'on voyait bien mal en point au début du film.

La chambre verte François Truffaut, France, 1978, 95 mn

D'après Henry James. Vers 1928, le journaliste de province Julien Davenne (le réalisateur) décide de consacrer une sorte de chapelle à ses morts, parachevant ainsi l'œuvre qu'il avait entreprise pour sa femme décédée dont il entretenait le souvenir dans la chambre verte de son domicile.

Déploration des victimes de la Grande Guerre, dont Davenne est revenu, dans un monde peuplé d'invalides en fauteuil roulant ; d'ailleurs, le *Globe* où il travaille périclite à mesure que meurent ses abonnés. Et, plus profondément, le refus farouche d'oublier ceux qu'on a connus et qui nous restent chers. Quitte à oublier les vivants en projetant des photos de soldats morts à un enfant et ignorer l'amour que lui porte Cécilia (Nathalie Baye) : c'est elle qui allumera l'ultime cierge. Ce n'est pas le Truffaut habituel avec son humour mais c'est sans doute son meilleur film, le plus personnel et le plus touchant car il s'y met à nu bien plus que dans ses Antoine Doinel, mieux cotés. Plan bouleversant où Davenne évite un inconsolable qui s'est trop vite consolé : on devine son visage à travers le verre dépoli de la porte derrière laquelle il s'est caché.

Parmi les disparus dont les photos ornent le mur de la chapelle, Jacques Audiberti, Marcel Proust et Maurice Jaubert dont le *Concerto flamand* sert de bande sonore au film. Avec Jean Dasté, mieux servi que d'habitude.

Gueule d'amour Jean Grémillon, France, 1937, 94 mn

Orange. La gargotière (Jane Marken) se pomponne au grand dam de son mari (Henri Poupon) : les spahis sont de retour. Parmi eux, Lucien Bourrache (Jean Gabin), dit Gueule d'amour, tout un programme. Ce séducteur s'entiche de Madeleine (Mireille Balin), une beauté inaccessible qui l'éconduit. Il quitte l'Armée et part pour Paris dans l'espoir de retrouver l'inaccessible, laquelle en fait finalement son amant. Mais Lucien doit parfois s'effacer car Madeleine est une femme entretenue : sommée de choisir entre amour et confort matériel, elle choisit la sécurité. Profondément blessé, l'ex-Gueule d'amour retourne à Orange et y ouvre un bistro, *L'ami Lucien*. C'est là où Madeleine vient le relancer en lui demandant de reprendre sa place d'amant de cœur. Comme il refuse, elle le menace de coucher avec son meilleur ami René (Lefèvre), juste pour le rendre malade de jalousie. Colère gabinesque style *Le jour se lève* (p. 395), mort de la garce et fuite de Lucien pour l'Algérie (la Légion).

Cet excellent mélodrame, qui reforme le couple de *Pépé le Moko* (p. 1593), vaut pour ses notations très justes. À l'imparfait du subjonctif du valet stylé de Madeleine (Jean Aymé, qui fut le Grand Vampire, p. 687) s'oppose le mousseux prolétarien et la culture autodidacte de Lucien : il a gravé le mot le plus long de la langue française, "anticonstitutionnellement", aux Buttes-Chaumont.

Canyon passage *Le passage du canyon*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1946, 88 mn

Focus sur les personnages dans ce magnifique western en couleurs situé dans un village minier de l'Oregon. Y sévit Bragg (Ward Bond), un vicieux qui semble tuer par pure perversité et dont les crimes déclenchent une révolte indienne. Sorte de banquier local, George (Brian Donlevy) est un joueur compulsif qui éponge ses dettes en "sablant" les sachets d'or en poudre dont il a la garde, quitte à tuer quand il est sommé de rembourser. Il échappe à la corde grâce à son meilleur ami Logan (Dana Andrews), mais pas aux balles de ses poursuivants. Logan est un amoureux indécis qui prévoit d'épouser Caroline (Patricia Roc) avant de se raviser en faveur de Lucy (Susan Hayward), l'ex-fiancée du défunt George. Avec Lloyd Bridges et le musicien Hoagy Carmichael qui traverse, désinvolte, le film.

Der Tiger von Eschnapur *Le tigre du Bengale*, Fritz Lang, RFA, 1959, 96 mn

Das indische Grabmal *Le tombeau hindou*, Fritz Lang, RFA, 1959, 97 mn

Troisième adaptation d'un scénario de Thea von Harbou, qui fut l'épouse de Lang puis une fervente nazie – mais après tout les Hindous sont des "Aryens". Le film, tourné dans le décor spectaculaire d'Udaipur – au Rajasthan, donc loin du Bengale – met en scène une Inde de carte postale avec une intrigue de bande dessinée. Mais c'est tellement bien filmé qu'on oublie les conventions pour se laisser prendre par la grâce de Debra Paget, capable de charmer un naja rien qu'en dansant. Avec Valéry Inkijinoff en grand prêtre.

Monty Python and the Holy Grail Terry Jones, Grande-Bretagne, 1975, 88 mn

Grande réussite des Monty Python que cette version parodique de la légende d'Arthur (Graham Chapman). Avec une absence totale de chevaux : les personnages se déplacent avec une démarche saccadée qui tient lieu de monture. Le lapin est par contre présent, que ce soit celui de Troie (mal) utilisé lors d'un siège, ou la créature sanguinaire qui sévit à l'entrée d'une grotte. Des gardiens, il y en a un peu partout, comme celui qu'il faut combattre et qui ne concède un match nul que lorsque ses bras et ses jambes on été coupés. Ou encore celui qui défend un pont en posant des énigmes fatales, ce qui se retourne contre lui. N'oublions pas les Chevaliers du "Ni" qui font régner la terreur avec cette onomatopée : on les fait taire en coupant un arbre à l'aide d'un hareng. Et l'énigmatique inscription murale qui se termine par "Aaaarrrgh", signe que le graveur a été tué alors qu'il l'écrivait. Avec la bande habituelle : John Cleese, Michael Palin, Eric Idle et Terry Gilliam qui signe l'animation.

Espoir André Malraux, France, 1939, 68 mn

La guerre d'Espagne vue du côté républicain dans un style un peu bricolé – avec cartons pour des scènes non tournées – qui rend bien l'atmosphère de sacrifice et d'improvisation de cette armée d'amateurs opposée à des professionnels mieux entraînés et équipés. Détails fulgurants : un fasciste tire dissimulé derrière des persiennes, une voiture se jette contre un canon de campagne, un cafetier franquiste assassin. Puis un champ éclairé par des voitures d'où décolle un avion ; à son bord un paysan qui ne reconnaît plus du ciel son village proche de Teruel ainsi qu'un ancien de Richthofen devenu mitrailleur qui sera blessé mortellement au ventre. L'avion s'abat dans les montagnes et les villageois vont en procession, sur une musique de Darius Milhaud, chercher ce qu'il reste de l'équipage : scène touchante qui conclut le film sur une note épique.

Tout comme *Mollenard* (p. 1362) et *Drôle de drame* (*infra*), il s'agit d'une production d'Édouard Coniglion-Molinier, propriétaire des studios de la Victorine.

Drôle de drame Marcel Carné, France, 1937, 95 mn

Londres. L'archevêque Soper (Louis Jouvet) s'en prend aux romans policiers de Felix Chapel sans savoir qu'ils sont l'œuvre de son cousin, le botaniste Molyneux (Michel Simon) chez lequel il s'invite à diner : "Bizarre, bizarre, vous avez dit bizarre. . . ". En effet, peu soucieuse de le rencontrer, Margaret Molyneux (Françoise Rosay) reste invisible ; Soper accuse alors Molyneux de l'avoir tuée. Enquête de Chapel (avec fausse barbe) et de la Police (Pierre Alcover) dont les soupçons se portent sur Soper – déguisé en Écossais à lunettes noires il était venu récupérer la photo dédicacée d'une poule. Margaret reparue, le "Tueur de bouchers" Kramps (Jean-Louis Barrault) s'accuse du meurtre de Molyneux, lequel est condamné à garder sa fausse barbe. Il est vrai "qu'à force d'écrire des choses horribles". . .

Un chef-d'œuvre servi par l'éblouissant dialogue de Jacques Prévert.

Die Spinnen I *Les araignées I : le lac d'or*, Fritz Lang, Allemagne, 1919, 56 mn

Die Spinnen II *Les araignées II : le cargo d'esclaves*, Fritz Lang, Allemagne, 1920, 81 mn

Le plus ancien film de Fritz Lang conservé est une poursuite assez indigeste qui débute chez les Incas (où Lil Dagover joue la grande prêtresse) et continue dans la ville chinoise souterraine de San Francisco, puis dans les Îles Malouines. Ces maléfiques Araignées ne sont guère plus convaincantes que *Les vampires* (p. 687) qui les ont inspirées. Ceci dit, le dyptique est un peu le brouillon des chefs-d'œuvre ultérieurs de l'auteur comme *Le docteur Mabuse* (p. 716).

The dead *Gens de Dublin*, John Huston, USA, 1987, 79 mn

1904, Dublin, une réception dans un monde suranné. Un acteur lit la traduction d'un antique poème gaélique, *Dónal Óg* : "Tu m'as pris l'Est et tu m'as pris l'Ouest/Tu m'as pris la Lune blanche et le Soleil/Tu m'as pris le cœur du milieu de ma poitrine/Et j'ai peur que tu m'aies même pris Dieu". Alors que le fils d'une vieille dame est déjà bien enivré, on évoque des chanteurs morts, enfin Tante Julia chante *La fille d'Aughrim*, localité du comté de Galway. Rentrée à l'hôtel avec son mari, Gretta (Anjelica Huston) se souvient de Michael Furey, de Galway précisément, mort à 17 ans – pas de quoi être jaloux. Elle se souvient du jour où il lui avait rendu visite en restant sous la pluie, il ne voulait pas vivre disait-il.

La neige se remet à tomber : "It was falling too in the lonely churchyard where Michael Furey lay buried". Adaptation d'une nouvelle du recueil *Dubliners* (1914) de James Joyce, ce film testamentaire est sans doute le plus beau d'un réalisateur très inégal (cf. *Les racines du ciel*, p. 549 !).

Red-headed woman *La belle aux cheveux roux*, Jack Conway, USA, 1932, 76 mn

Véritable bombe sexuelle, Lillian (Jean Harlow) ne fait qu'une bouchée de son patron (Chester Morris) qui divorce pour l'épouser. Rebelote avec le puissant Charles Gaerste (Henry Stephenson)... mais l'élan de la belle rousse est brisé par la découverte de sa liaison avec Albert (Charles Boyer), le chauffeur français de Gaerste : exil à Paris. Deux ans plus tard, Lillian rentre des courses en voiture avec son nouvel époux ; recul de la caméra, le chauffeur n'est autre qu'Albert.

Sans être un chef-d'œuvre, ce film rappelle par son impertinence l'esprit de *La chienne* (p. 610) ; le Code allait y mette bon ordre ! Avec Una Merkel.

They were expendable *Les sacrifiés*, John Ford, USA, 1945, 135 mn

Le 7 décembre 1941 dans une base des Philippines (Cavite). Les Américains doivent faire face à l'avancée annoncée des Japonais. Repli à Bataan et baroud d'honneur avant de déguerpir : on s'en va mais on reviendra...

Moment particulièrement âpre, le départ pour l'Australie dans un avion qui ne peut prendre que trente personnes. Les 29 et 30 ne s'étant pas présentés, ce sont les 31 et 32 qui prennent place à bord ; alors que l'avion roule déjà, 29 et 30 frappent sur la carlingue et expulsent leurs infortunés remplaçants qui doivent redescendre pour attendre la venue de l'ennemi. La scène où l'on aperçoit le fascisant MacArthur et sa pipe sont par contre un peu démagogiques, avec des plans de coupe style *Ivan le Terrible* (p. 1338). Avec Robert Montgomery, Donna Reed, Ward Bond, Jack Pennick, Marshall Thompson et John Wayne, un planqué qui n'a jamais fait la guerre qu'au cinéma.

La sirène du Mississippi François Truffaut, France, 1969, 118 mn

D'après William Irish. Mahé (Jean-Paul Belmondo), un industriel du tabac de la Réunion, tombe amoureux de Marion, alias Julie (Catherine Deneuve), qu'il épouse. Elle disparaît après avoir siphonné son argent mais il la retrouve à Antibes, puis à Aix où il commet un meurtre pour la protéger avant de se rendre avec elle à Lyon et enfin dans un chalet de montagne où elle commence à lui administrer de la mort-aux-rats. Quand elle comprend qu'il consent à sa propre mort, un déclic se produit et elle se met – peut-être – à l'aimer.

Plus attachant que réussi, le film est un labyrinthe de références : outre deux occurrences du nombre 813 (cf. *La peau douce*, p. 3), on y retrouve le chalet des neiges de *Tirez sur le pianiste* (p. 615). Le privé (Michel Bouquet) assassiné par Mahé porte le nom de Comolli ! Et n'oublions pas l'authentique place Jacques Audiberti d'Antibes où se situerait le fictif hôtel Monorail, référence au roman du poète dont la seconde partie devait servir de scénario à *Nouvelle vague* (1990). Hommage à Jean Renoir à travers un passage de *La Marseillaise* (p. 1606).

La Chinoise Jean-Luc Godard, France, 1967, 92 mn

1967, l'UJCML, groupuscule pro-chinois dont je me souviens bien pour avoir vendu rue Champollion l'indigeste mensuel de la secte, *Garde rouge*. Le peu d'argent rapporté par ce commerce étant destiné au mouvement, la déclaration d'Yvonne (Juliet Berto) qui prétend que son Henri (Michel Séméniako) en vit relève d'un humour que ne pouvaient guère apprécier nos dirigeants, peu portés sur la rigolade. Phraséologie de l'époque, la vérité qui vient de la pratique immédiate (!) et piles de petits livres rouges... que personne ne lisait.

On aperçoit la récente université, construite à Nanterre-la-Folie à côté d'un bidonville : c'est là que les littéraires de l'ENS Saint-Cloud suivaient leurs cours. Ainsi, mon camarade de promotion Omar Diop, ici chargé de délivrer la bonne parole marxiste-léniniste ; il fut exclu de l'UJCML pour avoir participé à cette pitrerie de Godard. Avant de rentrer au Sénégal pour y finir étranglé sur ordre de Senghor en 1973 : il avait barbouillé le centre culturel français avant une visite de Pompidou et le Jupiter de l'époque avait sans doute réclamé sa tête.

Omar se vantait de sa familiarité avec le cinéaste et nous en mettait plein la vue en le débinant, notamment au sujet de sa manie de citer le dernier livre lu. Son Godard était finalement un individu très superficiel qui serait passé à côté de l'essentiel : raison pour moi de ne pas voir le film. Quand, bien plus tard, je l'ai découvert en DVD, j'ai été frappé par sa qualité et son intelligence. Il capture l'atmosphère et les idées à la mode d'une époque ainsi que les limites et les égarements, mélange de sincérité et de désinvolture, d'une très jeune intelligentsia. Avec Jean-Pierre Léaud et Anne Wiazemski qui discute avec Francis Jeanson.

Changeling *L'échange*, Clint Eastwood, USA, 2008, 142 mn

D'après un terrifiant fait divers de 1928. Le fils de Christine Collins (Angelina Jolie) a disparu depuis cinq mois lorsque le commissaire Davis (Colm Feore) le retrouve. Problème, ce n'est pas son Walter mais un gamin rusé qui pense ainsi avoir l'occasion de rencontrer son idole, le cow-boy de Hollywood Tom Mix.

Car nous sommes à Los Angeles où les policiers sont notoirement corrompus – ils devaient participer, au moins passivement, au "suicide" de Thelma Todd (1935). Christine a beau protester, dire que son fils n'a pas pu rapetisser, etc. elle n'obtient que des sarcasmes avant qu'un ukase policier ne la fasse taire en l'envoyant dans une institution psychiatrique, un lieu de non-droit et d'arbitraire médicalisé où elle est soumise aux traitements dégradants réservés aux "fous" ; qu'elle peut cependant faire cesser à tout moment si elle "prouve" sa normalité en reconnaissant le faux Walter. Aidée d'un pasteur (John Malkovich) en croisade perpétuelle contre le terrifiant LAPD, elle finit par sortir. Il faut dire qu'on a trouvé des restes d'enfants dans le ranch d'un nommé Northcott (Jason Butler Harner) ; c'est sans doute là que son fils est mort sous les coups de ce tueur en série.

On a du mal à comprendre comment Christine a pu, même pour quelques heures, accepter pour sien un fils qui ne ressemblait pas du tout à son Walter ; quelle pression indigne, et sans doute inavouable, a pu exercer Davis ? Mystère. Particulièrement tordu, Northcott refuse, alors qu'il va être pendu, les quelques mots qui auraient pu aider Christine en la libérant du vain espoir de retrouver un jour son cher disparu.

Phantom of the Opera *Le fantôme de l'Opéra*, Rupert Julian, USA, 1925, 91 mn

Adaptation du roman extravagant de Gaston Leroux, centré sur le personnage du fantôme campé par un extraordinaire Lon Chaney au terrifiant visage de squelette vivant. Il règne sur un monde souterrain de trappes et couloirs où pendouillent des nœuds coulants prêts à happer les importuns, de salles où l'on peut faire règner une température intolérable à moins qu'on ne les inonde pour en noyer les occupants ; au centre de ce royaume, une pièce où il se plait à jouer de l'orgue. Mais, contrairement à la version Lubin (p. 756), nous ne saurons rien des injustices qui l'ont transformé en monstre. Aux étages supérieurs, la salle de spectacle où le fantôme fait tomber un lustre sur les spectateurs et les salons d'apparat où il se pavane en costume rouge lors d'un bal masqué (6 mn de technicolor bichrome). On aperçoit furtivement Notre-Dame, reste du décor d'un film récent (p. 1627) où Chaney jouait Quasimodo. Avec Snitz Edwards et trois acteurs de *Greed* (p. 525), Chester Conklin, Cesare Gravina et Gibson Gowland qui n'est pas encore réduit au rôle de figurant. Le film a connu plusieurs versions ; celle que j'ai visionnée correspond à une ressortie de 1929.

Act of violence *Acte de violence*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 82 mn

Le claudiquant Joe Parkson (Robert Ryan) arrive en Californie avec la ferme intention de se venger de Frank Enley (Van Helsing), son ami et camarade d'armée qui a dénoncé aux Allemands une tentative d'évasion alors qu'ils étaient prisonniers : résultat dix morts. Les épouses respectives (Janet Leigh et Phyllis Thaxter) de Frank et Joe n'arrivant pas à calmer l'inexorable vengeur, Frank trouve du réconfort auprès d'une prostituée (Mary Astor) qui lui présente un tueur (Berry Kroeger) ; hypocrite comme toujours, il change d'avis à la dernière minute, ce qui lui coûte la vie. Belles images de nuit, notamment de Los Angeles.

Alfred Hitchcock presents II Alfred Hitchcock, USA, 1956-57, 958 mn

Cette seconde "saison" de 39 épisodes dont 3 réalisés par le maître est globalement plus routinière que les autres. Même Hitchcock, le pitre de service, déçoit du fait de la quasi-absence d'attaque contre la publicité. Par ailleurs, dans les premiers épisodes surtout, il y a trop de scénarios bâclés, auxquels manque une chute satisfaisante. Malgré cela, on n'en regardera pas moins avec plaisir les prestations de Hume Cronyn (n° 4), Jessica Tandy (n° 6) ou encore Claude Rains (n° 24) ; ainsi que celle de Herbert Marshall dans l'épisode plus réussi *A bottle of wine* (n° 19), histoire d'Amontillado empoisonné et clin d'œil à Poe.

Dénouements diaboliques dans les n^{os} 1, 20 et 23 *One for the road* où une légitime empoisonne le sucrier de la maîtresse de son mari, puis la prévient de peur qu'il n'en prenne ; la maîtresse en profite pour "sucrer" le mari qui allait la quitter. Et parfois jubilatoires comme celui du taxidermiste de *The West Warlock time capsule* (n° 35) qui met à profit sa profession pour se débarrasser du beau-frère parasite incrusté chez lui. Ou dérangeants comme le n° 39 *The dangerous people*, huis clos où deux hommes croient chacun que l'autre est le dangereux maniaque en fuite : à deux doigts de s'entretuer, sont-ils vraiment moins dangereux que lui ?

Certains épisodes sont très drôles. Dans le n° 3, la sollicitude de deux amis qui assurent un mari qu'ils ne le dénonceront pas pour avoir tué et enterré son épouse – en fait bien vivante – le convainc de passer à l'acte ; dans le n° 8, *Conversation over a corpse*, deux sœurs se chamaillent auprès d'un faux mort qu'elles croient avoir empoisonné. Le n° 13, *Mrs. Blanchard's secret* est l'histoire d'une femme qui aurait trop vu *Rear Window* (p. 1308). Dans *The end of indian summer* (n° 22), un enquêteur d'assurances s'inquiète du troisième mariage d'une veuve professionnelle avant d'avoir vent du palmarès du futur, quatre fois veuf ! Dans le n° 28 *One more mile to go*, un policier s'obstine à accompagner un conducteur qui cache dans son coffre le cadavre de son épouse. Le plus réussi est le n° 37 *The indestructible Mr. Weems*, préfiguration du *Viager* (p. 1595) de Pierre Tchernia. Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026) au n° 31, déjà utilisée pour le n° 35 de la saison I.

L'amour d'une femme Jean Grémillon, France, 1953, 99 mn

Tourné à Ouessant, l'ultime film du réalisateur est une œuvre féministe exaltant le travail des femmes. La jeune doctoresse Marie Prieur (Micheline Presle) a du mal à s'imposer dans un monde traditionaliste qui fait davantage confiance aux hommes. Deux pénibles gardiens de phare (Marc Cassot et Roland Lesaffre) se proposent d'ailleurs de la "dresser" mais révisent leur opinion lorsqu'elle opère la hernie de l'un des deux en urgence. Comme autrefois la poignante M^{lle} Leblanc (Gaby Morlay) qui meurt au moment où elle prend sa retraite, Marie doit choisir entre travail et amour, ici celui d'un bel ingénieur italien (Massimo Girotti) qu'elle aurait épousé s'il n'avait voulu l'enfermer dans le "métier de mère". Elle le laissera repartir, une larme à l'œil, pour poursuivre son activité plus valorisante.

Contrainte des co-productions, les deux acteurs italiens : s'il est normal que le prêtre joué par Paolo Stoppa soit doublé, on ne comprend pas pourquoi Girotti n'aurait pas pu conserver son accent... d'autant que le bedeau alcoolique garde celui, très peu breton, de Julien Carette.

Mr. Moto's gamble James Tinling, USA, 1938, 72 mn

Mr. Moto's last warning Norman Foster, USA, 1939, 71 mn

Mr. Moto in Danger Island Harold I. Leeds, USA, 1939, 70 mn

Mr. Moto takes a vacation Norman Foster, USA, 1939, 63 mn

Toujours adepte du ju-jitsu, Moto (Peter Lorre) démonte un système de matches de boxe truqués avec l'aide du fils aîné de Charlie Chan (Keye Luke) ; il faut dire que, depuis la mort de Warner Oland, le Chinois préfère son fils cadet (p. 160).

À Port-Saïd, Moto déjoue un plan de sabotage contre les Anglo-Français ourdi par le ventriloque Fabian (Ricardo Cortez) dont on nous fait comprendre qu'il travaille pour l'Allemagne... bizarre pour un Japonais !

Trafic de diamants à Porto Rico ; un mort, prétendument comateux, est installé dans un lit d'hôpital, ce qui amène l'assassin (Jean Hersholt) à tenter de le faire taire. Amusante composition de Warren Hymer et inoxydable carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026) à la une d'un journal.

Un voleur diabolique (Joseph Schildkraut) veut s'emparer d'un fameux bijou.

Les quatre dernières apparitions (sur huit, cf. p. 685) d'un détective japonais dont la carrière fut écourtée par les menaces de guerre. En règle générale, les "Mr. Moto" sont moins statiques que les "Charlie Chan". De plus le Nippon adore déguisements et fausses identités mais est avare d'aphorismes ; on relève cependant : "To reveal a snake one must overturn a rock".

Le voyageur des siècles Jean Dréville, France, 1971, 315 mn

"Julvernerie moderne" en quatre épisodes. Une machine à remonter le temps et prendre des photos dans les miroirs. Depuis 1885, le Pr. d'Audigné (Robert Vattier) explore le passé en compagnie d'un arrière-petit-neveu (Hervé Jolly) venu de 1980, ce qui donne lieu à une amusante uchronie. Ayant pu rencontrer Louis XVI et le convaincre de faire des réformes, la Révolution n'a pas eu lieu en France, mais en Prusse ! En 1808, c'est notre pays qui est menacé d'invasion. En désespoir de cause, le professeur part à la recherche de Bonaparte... qu'il retrouve, bonnetier et stratège en chambre, près de la rue Mouffetard. L'amélioration du Passé se révèle contre-productive.

Un téléfilm léger et bien enlevé, avec la verve gentiment décapante du scénariste Noël-Noël. L'ancêtre d'Audigné est présenté comme un négrier ; quant au général Boulanger contemporain du professeur, on nous annonce qu'il est en de bonne mains, allusion un peu trop pointue à sa maîtresse M^{me} de Bonnemains.

Nikui an-chikushō *Un type méprisable*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1962, 105 mn

Daisuke Kita (Yūjirō Ishihara), célébrité télévisuelle, vit un amour platonique avec sa productrice Noriko (Ruriko Asaoka) ; sur un tableau, des chiffres marquent les jours depuis leur rencontre – on en est à 737, chastes. Il tombe par hasard sur une petite annonce : une jeune femme demande de l'aide pour acheminer une jeep dans les montagnes de la lointaine Kyūshū afin d'aider un médecin de campagne qu'elle ne connaît qu'épistolairement. Daisuke se met en route, poursuivi par Noriko qui n'apprécie que modérément l'initiative ainsi que par la télévision qui médiatise l'évènement au maximum. Après bien des péripéties, la jeep arrive à bon port, tout comme son expéditrice que les médias ont amenée sur place en hélicoptère et priée de faire en direct – on est déjà dans un "reality show" – des mamours au docteur, ce qui a pour effet de les bloquer tous deux ; Daisuke les repousse hors champ en leur conseillant de commencer à zéro. Puis s'éloigne avec Noriko dans un champ pour régler un problème en suspens. Un film charmant.

Wuthering heights *Les Hauts de Hurlevent*, Andrea Arnold, Grande-Bretagne, 2011, 129 mn

Le roman étant suffisamment connu, la réalisatrice s'attache à montrer passions et pulsions à travers le paysage du Yorkshire : boue, pluie, neige et vent. Les gouttes qui ruissellent sur Heathcliff – joué par deux acteurs noirs – reflètent sa frustration, son désir de revanche. Rien d'académique dans sa façon d'étreindre sa chère Cathy ou encore de tenter de la déterrer presque à mains nues. Une adaptation qui restitue le romantisme échevelé d'Emily Brontë.

A history of violence David Cronenberg, Canada, 2005, 92 mn

Deux meurtriers s'en prennent aux clients d'une cafétéria de l'Indiana. Le patron, Tom Stall (Viggo Mortensen), réagit et tue les assaillants, ce qui lui vaut la une des journaux. Peu de temps après, il reçoit la visite du terrifiant Carl (Ed Harris) qui l'accuse d'être en réalité un nommé Joey Cusack, gangster de Philadelphie rangé des voitures. Carl et ses acolytes font tout pour ramener "Joey" à Philly, avec une telle violence que, quand ce dernier est acculé à les abattre, la légitime défense ne fait aucun doute. Mais le cauchemar continue et Joey doit se rendre à Philadelphie chez son frère Ritchie (William Hurt) qui veut lui faire payer une vieille entorse aux principes mafieux : règlement de comptes définitif durant lequel Joey tue son frangin. De retour dans sa famille, il s'asseoit à la table du déjeuner ; tout semble en passe de rentrer dans l'ordre sinon qu'il n'est plus vraiment Tom pour ses proches.

Un bon film d'un auteur qu'on a connu autrement dérangeant.

Pidä huivista kiinni, Tatjana *Tiens ton foulard, Tatiana*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1994, 60 mn

Deux copains, Reino et Valto, rencontrent Tatiana et Claudia, venues de l'ex-URSS ; avec lesquelles ils ne communiquent guère, pas tant à cause du langage que du fait de leur caractère taciturne. Après une nuit très chaste, ils les raccompagnent jusqu'au ferry de Tallinn qu'ils finissent par prendre eux aussi. Reino (Matti Pellonpää) décide de rester sur place avec Tatiana (Kati Outinen) tandis que Valto retourne à Helsinki où l'attend sa machine à coudre Husqvarna.

Vodka, café, rock'n'roll et humour pince-sans-rire. Le départ pour Tallinn rappelle le dénouement d'*Ombres au Paradis* (p. 362). Avec la récurrente Elina Salo.

The serpent's egg *L'œuf du serpent*, Ingmar Bergman, RFA, 1978, 120 mn

Mélange à moitié réussi de fantastique et de politique tourné à Munich en anglais. Des artistes de cirque de nationalité américaine (David Carradine et Liv Ullmann), qui vivotent dans l'Allemagne de 1923 au moment de l'inflation galopante, deviennent malgré eux les cobayes humains du docteur Vergérus (Heinz Bennent) dont les recherches monstrueuses sur la "thanatoxine" font écho aux troubles politiques fomentés par les nazis.

Le film se termine sur l'échec du putsch de Munich : cet Hitler n'arrivera à rien dans notre Allemagne démocratique dit le policier Bauer (Gert Fröbe). Sorte de Mabuse (p. 716), Vergérus (patronyme maléfique chez Bergman : *Le visage*, *Fanny et Alexandre*, pp. 437, 669) évoque au contraire un œuf dont la fine coquille laisse déjà deviner le reptile en gestation. Avec James Whitmore.

Der Untergang *La chute*, Oliver Hirschbiegel, Allemagne, 2004, 149 mn

Moloch (p. 108) nous montrait des nazis médiocres ; en passant du Berghof au Bunker des derniers jours, ils ont acquis cornes et pieds fourchus. D'abord Hitler (Bruno Ganz) qui refuse de concéder la défaite et a toujours dans sa manche une armée qui va retourner la situation. Et puis ses proches, comme les monstrueux Goebbels qui assassinent sans ciller leurs six filles – aux prénoms commençant tous par "H" – dont la vie n'aurait aucun sens dans une Allemagne privée du Führer. Ainsi que ces militaires fanatiques qui entament un jeu d'émulation à la japonaise : ceux qui ne se dégonflent pas doivent se flinguer, mais au moment de passer à l'acte, seuls deux ou trois honorent leur promesse. Et la rue, la terrifiante rue où des bandes extrémistes recherchent les vieillards "traîtreusement planqués" pour les pendre aux réverbères ; Hitler acculé ne veut d'ailleurs pas de survivants, d'où l'exécution de Fegelein (Thomas Kretschmann), l'arriviste beau-frère d'Eva.

D'après les souvenirs de Traudl Junge, secrétaire de Hitler qui fréquenta une Eva Braun jugée un peu tarte mais sympathique et un Albert Speer raisonnable. Elle intervient elle-même au début et à la fin du film : trop jeune, elle ne savait pas… avant de nuancer son propos : "La jeunesse n'est pas une excuse".

The killing of Sister George *Faut-il tuer Sister George ?*, Robert Aldrich, Grande-Bretagne, 1968, 140 mn

June Beckridge (Beryl Reid) incarne le personnage de Sister George dans *Applehurst*, un *soap opera* de la BBC. Alcoolique grisonnante et moche elle est capable de colères envers ses collègues : sa popularité auprès du public le lui permet. C'est aussi une lesbienne qui garde sous sa coupe une ravissante femme-enfant, Alice (Susannah York) à laquelle elle inflige des punitions en la menaçant d'arracher la tête de sa poupée préférée. Les deux partagent de rares bons moments, ainsi quand, déguisées en Laurel et Hardy, elles vont faire la fête dans une boîte réservée. Mais "Sister George" a tendance à trop tirer sur la corde. Le studio la remet à sa place par l'intermédiaire de Mercy Croft (Coral Browne), une lesbienne du même âge mieux conservée qui finira par lui souffler son Alice… après lui avoir annoncé la fin de son personnage : Sister George meurt écrasée par un camion. La cabotine pourra toujours se consoler avec son prochain rôle, la voix de la vache Clarabelle ; ayant tout perdu, elle se rend dans le studio désert qu'elle commence à saccager avant de se mettre à sangloter… "Meuh".

À mettre sur le même plan que *What ever happened to Baby Jane ?* (p. 1357), cette grande réussite d'Aldrich parvient à nous faire éprouver de l'empathie pour un être fondamentalement déplaisant et, de plus, unique responsable de ses malheurs. *Applehurst* renvoie à *Coronation street* d'ITV, *soap* alors célèbre pour sa longévité : il durait depuis 1960… et continue encore !

Violent saturday *Les inconnus dans la ville*, Richard Fleischer, USA, 1955, 90 mn

La fictive bourgade américaine de Brandenville. Trois gangsters (Stephen McNally, J. Carroll Naish et Lee Marvin reniflant son inhalateur Vicks) attaquent une banque en plein midi, puis se rendent dans la ferme Amish (cf. *Witness*, p. 27) où un complice les attend : ils exploitent l'aversion bien connue de cette secte à l'égard de la modernité, donc pas de téléphone.

Derrière les apparences, Brandenville dissimule un réseau de mensonges et de pulsions cachées : la bibliothécaire (Sylvia Sydney) dérobe un sac à main pour rembourser une dette, le directeur de l'agence bancaire Reeves (Tommy Noonan) est un voyeur qui, sous prétexte de promener le chien, va mater une voisine en train de se déshabiller, le patron de l'usine Fairchild (Richard Egan) noie dans l'alcool son désespoir d'être marié à la trainée locale. Les Amish s'en remettent à la Providence divine quand les bandits s'en prennent à eux ; il faut dire que le patriarche est joué par le désormais gentil Ernest Borgnine – "I thank thee neighbour" – qui finit pourtant par tuer un assaillant d'un terrifiant coup de fourche dans le dos : le "ça" réprimé de l'acteur fait ainsi surface !

La limite de ce type de film est son côté moralisateur : Reeves finit par confesser son voyeurisme à la voisine qu'il matait, Fairchild se dispose à repartir de zéro avec son épouse infidèle – heureusement, le Code veille et une balle perdue lui fait payer ses écarts. Et surtout un père de famille (Victor Mature) remonte dans l'estime de son fils qui lui reprochait de ne pas avoir fait la guerre : c'est lui qui était venu à bout des gangsters.

The mask of Dimitrios Jean Negulesco, USA, 1944, 92 mn

En quête de sujet, l'écrivain Leyden (Peter Lorre) se lance sur la trace du dangereux conspirateur Dimitrios (Zachary Scott) au patronyme fluctuant : Makropoulos, Talat ? C'est son cadavre qu'on a retrouvé sur un rivage turc. Leyden n'est pas le seul à s'intéresser à ce Dimitrios, l'inquiétant Peters (Sydney Greenstreet) aussi, mais pour d'autres raisons : il ne croit pas que le corps retrouvé sur la plage soit celui de l'homme qui lui doit beaucoup d'argent. Au fil des flash-back, nous en apprenons plus sur l'évanescent criminel. L'épisode le plus développé se situe en Yougoslavie : travaillant pour un maître-espion (Victor Francen), il avait contraint un employé de ministère (Steven Geray) à livrer des secrets militaires.

Le film reforme le tandem Greenstreet/Lorre du *Faucon maltais* (p. 32). La traque de Dimitrios se révèle aussi frustrante que celle du fameux volatile : Peters semble démoralisé après l'avoir tué, cette fois-ci pour de bon. Le colonel Haki du film appartient à l'univers du romancier Eric Ambler : dans *Journey into fear* (p. 751), il était joué par Orson Welles qu'on aurait bien vu dans le rôle de notre Arkadin (p. 1281) *ante litteram*. Splendide photo noir et blanc de David Edeson.

Eaux profondes Michel Deville, France, 1981, 91 mn

D'après Patricia Highsmith. Parfumeur à Jersey, Vic (Jean-Louis Trintignant) supporte mal les incartades de son épouse Mélanie (Isabelle Huppert). Il s'attribue même le meurtre d'un de ses supposés amants, un aveu gratuit puisque le vrai coupable est arrêté. Il n'en continue pas moins de menacer sur un ton pince-sans-rire ceux (e.g., Robin Renucci) qui tournent trop autour de sa volage moitié et d'agir discrètement et brutalement. Un pianiste est retrouvé noyé, ce qui n'est un accident ni pour le spectateur ni pour Mélanie qui accuse publiquement Vic du meurtre. Elle va jusqu'à louer les services d'un détective privé chargé de jouer le faux amant pour démasquer son époux. Quand débarque Cameron (Bruce Myers), un Canadien venu pour distribuer les parfums de Vic, c'est le coup de foudre avec Mélanie qui veut partir incessamment avec lui. Second assassinat : le corps, enveloppé dans une bâche jaune, est confié à la Manche. L'affaire est classée malgré de nouvelles accusations de l'épouse. Laquelle semble finalement heureuse d'être restée : quand un débris jaunâtre s'approche des rochers, Vic s'alarme – à tort, il s'agit d'un gros bidon – tout comme Mélanie qui semble avoir tout compris. Mystères de l'amour... on pense à *La femme infidèle* (p. 1423).

Run of the arrow *Le jugement des flèches*, Samuel Fuller, USA, 1957, 86 mn

Tout commence le 9 avril 1865 à Appomattox quand O'Meara (Rod Steiger) tire la dernière balle du Sud contre le Yankee Driscoll (Ralph Meeker) qu'il fait cependant soigner. Avant de s'en aller, profondément aigri, vers l'Ouest où il fait la connaissance d'un Sioux renégat (Jay C. Flippen) en compagnie duquel il subit le terrifiant jugement des flèches – échapper à un guerrier armé d'un arc. Il s'en tire avec l'aide de Mocassin Jaune (Sara Montiel, vedette espagnole, cf. *La mauvaise éducation*, p. 880), ce qui lui vaut d'être accepté par la tribu. Plus tard, les Visages pâles – que le héros assimile aux Yankees – viennent installer un fortin dans la région et divers incidents ont lieu, ce qui donne prétexte au Driscoll du début pour rompre le *statu quo*. Les Sioux balaient cette petite troupe et font subir à Driscoll un cruel supplice interrompu par O'Meara qui tire ainsi sur lui pour la seconde fois. Cet acte de merci montre qu'il n'est pas un véritable Indien : il repart chez les siens, peut-être enfin en paix avec lui-même.

Le thème du film, un des tout derniers produits par la RKO, n'est pas vraiment les guerres indiennes : les belligérants sont renvoyés dos à dos avec des bons et des mauvais de part et d'autre. C'est davantage une réflexion sur la réconciliation entre Nord et Sud – bien plus réussie de ce point de vue que *Birth of a nation*, p. 1361 – à travers un personnage schizophrène qui refuse son identité américaine au point de vouloir s'immerger dans une culture qui lui reste malgré tout étrangère. Avec Charles Bronson en Indien.

The league of gentlemen *Hold-up à Londres*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1960, 114 mn

Un colonel à la retraite (Jack Hawkins) rassemble sept anciens soldats au sein de la CO-OPERATIVE REMOVALS LTD, des spécialistes hautement qualifiés qui tirent le diable par la queue depuis qu'ils ont été renvoyés de l'Armée pour malversation. Les huit organisent un commando pour dévaliser une banque et s'emparer d'un million de livres. Tout commence avec le vol d'un stock d'armes dans une base militaire : un forfait attribué à l'IRA du fait de l'accent irlandais qu'ils ont affecté. Communications coupées, bombes fumigènes et masques à gaz... tout fonctionnerait à merveille sans le grain de sable, un gamin qui s'amuse à relever des immatriculations. Avec Nigel Patrick, Roger Livesey et Richard Attenborough. Humour très british représenté par le casse-pieds de service (Robert Coote).

Sur un thème voisin, *Ocean's eleven* sorti peu après (refait en 2001, p. 337).

Grand-Guignol Jean Marbœuf, France, 1987, 87 mn

Une troupe de théâtre minable répète les pièces d'un auteur raté (Guy Marchand) où il n'est question que d'atrocités ; son accessoiriste (Jacques Chailleux) lui confectionne une guillotine, voire la chambre tournante de *Royal wedding* (p. 1729). L'acteur principal (Jean-Claude Brialy) se sait mauvais mais il aime trop jouer. Et les femmes ? Attachées à de faux poteaux de torture, les actrices (Claire Nadeau, Olivia Brunaux) s'ennuient ferme ; pourtant moins que l'épouse de l'auteur (Caroline Cellier) qui n'en peut plus. Finalement tout le monde est insatisfait, surtout peut-être l'hôtelier (Denis Manuel) qui se branle dans la pièce aménagée d'où il mate les ébats d'une prostituée (Catherine D'At) et son client récurrent (Serge Marquand). Dans la boutique de farces et attrapes voisine – "Chez Charlie, rire garanti" – le patron (Michel Galabru) est tué d'un coup de (vraie) hache asséné par son épouse (Marie Dubois) qui se suicide peu après. Preuve pour les comédiens "qu'à force d'écrire des choses horribles..." (*Drôle de drame*, p. 1398). Entre rire et larmes, le déchirant chef d'œuvre du réalisateur.

Las Hurdes *Terre sans pain*, Luis Buñuel, Espagne, 1933, 28 mn

Terrifiant documentaire sur une région arriérée d'Espagne. Images inoubliables de crétins et de nains comme sortis d'un tableau de Ribera et de l'enterrement d'un enfant qu'on porte, tant bien que mal, jusqu'au village voisin, là où il y a une sorte de cimetière.

En 1936, Ramón Acín, l'ami de Buñuel qui produisit le film, fut sommé par les franquistes de se livrer en échange de la vie de son épouse. Promesse de fascistes : les deux furent fusillés.

Szyfry *Les chiffres*, Wojciech Has, Pologne, 1966, 80 mn

La quête de Tadeusz, un père de passage à Cracovie après vingt ans d'absence : qu'est-il arrivé à son fils cadet, disparu à la fin de la guerre ? Les témoignages dessinent, petit à petit, l'image d'un adolescent dont l'irresponsabilité mettait en danger un réseau de résistance, ce qui rappelle *Circle of danger* (p. 1863). Mais faut-il à tout prix ressasser un passé qui n'a pas grand-chose à livrer ou se soucier des vivants, en l'occurrence son épouse qui n'a jamais retrouvé l'équilibre depuis la disparition de leur fils ? Il décide de rester pour s'occuper d'elle.

Images oniriques, e.g., un enfant muni d'un cierge au milieu de soldats : on pense à *La clepsydre* (p. 1045). Avec Zbigniew Cybulski et Barbara Krafftówna.

Matador Pedro Almodóvar, Espagne, 1986, 102 mn

Ce premier succès international de l'auteur est une "corrida de l'amour" – ce qui renvoie à *L'empire des sens* (p. 1040) et son titre japonais, *Ai no korīda*. Sans se connaître, Diego et María (Nacho Martínez et Assumpta Serna) conçoivent la relation sexuelle comme une course de toros avec mise à mort du partenaire au moyen d'une épingle enfoncée à la base du cou. Lui est une ancienne gloire de l'arène ; désormais estropié il se contente de donner des cours. Elle est avocate et défend le jeune Ángel (Antonio Banderas), jeune homme mal dans sa peau et doué de seconde vue qui s'accuse des crimes commis par Diego. À la fin, les deux voluptueux assassins éprouveront, ensemble, l'orgasme sans retour.

Réjouissante extravagance : la mère d'Ángel (Julieta Serano), membre de l'Opus Dei, nique ses bas en abusant du cilice. Avec Eva Cobo, Carmen Maura, Eusebio Poncela et Chus Lampreave.

Passport to Pimlico Henry Cornelius, Grande-Bretagne, 1949, 81 mn

Dédiè à la mémoire des... tickets de rationnement. À la suite de l'explosion d'une bombe oubliée, on découvre la cachette secrète de Charles le Téméraire qui avait en fait terminé sa vie à Pimlico. Des documents, certifiés par la professeure Hatton-Jones (Margaret Rutherford), transforment ce quartier de Londres en un pays étranger, la Bourgogne. Dont les habitants (Stanley Holloway, John Slater, Raymond Huntley, Hermione Baddeley) font sécession. Plus de taxes ou de fermeture de pub à 23 heures. Le gouvernement (les compères Naunton Wayne et Basil Radford) tente de réduire la sédition : le quartier est entouré de barbelés, eau et électricité sont coupées. La population affamée suscite l'émotion du monde entier et un ravitaillement style blocus de Berlin se met en place. Après d'âpres négociations, les Bourguignons réintégrent l'Angleterre : signe du retour au bercail, il se met à pleuvoir sur Pimlico.

L'Atlantide Jacques Feyder, France, 1921, 163 mn

Première adaptation du célèbre roman de Hoggar de Pierre Benoît. Dans une Atlantide située au cœur du Sahara, Antinéa (Stacia Napierkowska), sorte de sous-Cléopâtre, collectionne les amants qui se suicident l'un après l'autre. Leurs momies vont alors rejoindre les précédentes victimes dans une salle où elles sont devenues des statues de porphyre : il y en a déjà 26 au moment de l'action. Le capitaine Morhange (Jean Angelo) rompt avec la tradition en ne tombant pas amoureux de la fatale : c'est elle au contraire qui, pour la première fois, éprouve un sentiment. Pour le punir de son indifférence, elle le fait tuer par le lieutenant de Saint-Avit (Georges Melchior), un malheureux tombé sous sa coupe. Ce dernier s'enfuit dans le désert en compagnie d'une esclave qui meurt en route dans ce pays de la soif. Retrouvé *in extremis* par une patrouille, Saint-Avit raconte, trois ans plus tard, son histoire en flash-back. Avant de repartir vers le Sud, accomplir son destin... nul doute qu'il ne finisse changé en porphyre.

L'Antinéa empâtée de Napierkowska est éclipsée par l'esclave Tanit-Zerga jouée par Marie-Louise Iribe. Les décors sont souvent très réussis avec de beaux cartons et l'utilisation de teintes rouges. On retrouvera une salle aux sarcophages – dont un pour le chien Milou – dans *Les cigares du Pharaon*.

I want to live *Je veux vivre !*, Robert Wise, USA, 1958, 121 mn

Vie et mort de Barbara Graham (Susan Hayward qui ne se savait pas encore condamnée par le "RKO radioactive picture", p. 330), exécutée en 1955 à San Quentin pour sa participation à un cambriolage suivi de meurtre sadique.

Le film cherche laborieusement à susciter de l'empathie pour cette prostituée surnommée Bloody Babs par la Presse. Cependant, la dernière demi-heure consacrée à l'exécution est bouleversante. Nous voyons la chambre à gaz, telle une cabine spatiale à deux sièges : Bloody Babs s'assoira sur le B, celui du co-pilote en somme. Nous assistons aux préparatifs des bourreaux, la boîte qui contient les dragées au cyanure ; "– Quand vous les entendrez tomber dans l'eau, comptez jusqu'à dix, puis inspirez très fort, ça se passera mieux. – Comment le savez-vous ?". Et puis le téléphone qui sonne à 9h15 : l'exécution, prévue pour 10h, est suspendue. Il sonne à nouveau : ce sera pour 10h45. Nouvel appel alors que la condamnée entre dans la capsule et nouveau délai. Le téléphone cesse enfin son petit jeu et le processus reprend : le spectateur regarde, terrorisé, le fatal combiné qui pourrait encore faire des siennes alors que le gaz se répand.

Une célébrité de mon enfance était Caryl Chessman qui retarda l'échéance durant douze ans pendant lesquels il écrivit des best-sellers comme *Cellule 2455, couloir de la mort* – je cite de mémoire ! Je me souviens encore de ce jour de 1960 où, rentrant de l'école, j'appris qu'il "y" était passé, à San Quentin, lui aussi.

The misfits John Huston, USA, 1961, 120 mn

Venue pour un divorce express à Reno, Roslyn (Marilyn Monroe dans son dernier rôle) rencontre le vieillissant Gay (Clark Gable dans son dernier rôle) puis le cow-boy de rodéo Perce (Montgomery Clift dans un de ses derniers rôles). Tout se termine dans le désert par une chasse aux mustangs ; mais Roslyn ne supporte pas le cruel destin – l'abattoir – qui attend les zentils animaux et fait un caprice. *Happy end* pour les chevaux et pour le couple Roslyn/Gay.

Bonne nouvelle, ce n'est pas le dernier film de Huston. Scénario de l'époux de la star, Arthur Miller ; avec Eli Wallach, Thelma Ritter et Estelle Winwood.

Son of Frankenstein *Le fils de Frankenstein*, Rowland V. Lee, USA, 1939, 97 mn

Après *Frankenstein* et *Bride of Frankenstein* (pp. 408, 1318), Boris Karloff reprend du service, pour la dernière fois dans le rôle de la créature. L'alcoolisme ayant eu raison de Colin Clive, Frankenstein est remplacé par son fils (Basil Rathbone). Deux innovations empêchent cette suite de sombrer dans la routine. D'abord le personnage d'Ygor (Bela Lugosi, excellent) qui joue de l'olifant derrière sa fenêtre : ancien "body snatcher" du défunt baron et (mal) pendu pour ce crime, il en garde un cou de travers et une rancune envers le jury qui l'a condamné dont il fait tuer les membres par la créature. Ensuite le policier Krogh (Lionel Atwill) dont le bras droit articulé donne lieu à plusieurs gags. Ainsi, quand il joue aux fléchettes et s'en plante une provision sur le poignet.

Servi par un beau noir et blanc, le film a inspiré *Frankenstein Junior* (p. 752). Le bras articulé avait déjà repris du service dans *Docteur Folamour* (p. 722).

Gomorra Matteo Garrone, Italie, 2008, 131 mn

D'après Roberto Saviano. Le film suit quelques activités liées à la Camorra : ordures toxiques déchargées illégalement dans des carrières qui empoisonnent le voisinage, atelier spécialisé dans la haute couture de contrefaçon : un tailleur, qui donnait en cachette des cours à la concurrence chinoise, échappe de peu à la mort et préfère devenir chauffeur routier. Et quelques destins, notamment dans la cité de Scampia Vele, un monstre corbuséen où s'affrontent deux branches du crime organisé lors de sanglants règlements de comptes. À contre-cœur, mais pour prouver qu'il est un homme, un enfant participe au meurtre d'une femme qui lui fait confiance et qu'il attire dans un piège. Piégés aussi, les deux voyous hors-système, Marco et Pisello, qui ne respectent rien et n'écoutent pas les avertissements ; la Déshonorable Société emmènera leurs cadavres dans une chargeuse-pelleteuse en vue d'une discrète inhumation : les deux gamins étaient certes immondes, mais que dire de leurs exécuteurs ? Avec Toni Servillo.

One way passage *Voyage sans retour*, Tay Garnett, USA, 1932, 67 mn

Coup de foudre à Hong Kong entre Dan (William Powell) et Joan (Kay Francis) puis départ du couple en bateau, direction San Francisco. Chacun ignore le terrible destin qui attend l'autre : une maladie en phase terminale pour Joan, un nœud coulant – c'était avant la chambre à gaz – pour Dan. Le sympathique policier (Warren Hymer) qui escorte Dan sauve les apparences en affectant d'être son inséparable ami. Lors de l'escale à Honolulu Dan est à deux doigts de s'échapper, mais un malaise de la jeune femme le ramène à bord. Dan finit par apprendre la maladie de Joan, laquelle ne sait qu'au moment de débarquer qu'elle a voyagé en compagnie d'un condamné. Ils font tous deux semblant de ne rien savoir et se donnent rendez-vous : "Au jour de l'An, à Agua Caliente !".

L'émotion qui se dégage de ce chef-d'œuvre est amplifiée par les pittoresques escrocs campés par Aline MacMahon et Frank McHugh, le second bourré du début à la fin. Symbole de la relation entre les deux condamnés, deux cigarettes se consument dans le sable de Honolulu ; n'en restent qu deux longues cendres mêlées. Et surtout ce rituel des verres brisés après l'apéritif par les amants, inauguré à Hong Kong puis se poursuivi sur le navire. Et une ultime fois, le jour de l'An à Agua Caliente : deux verres posés sur le comptoir du bar se cassent.

Onna ga kaidan wo agaru toki *Quand une femme monte l'escalier*, Mikio Naruse, Japon, 1960, 111 mn

"Je déteste monter les escaliers" dit la voix off, celle de Keiko (Hideko Takamine) qui doit les gravir pour accéder au bar *Carton* où elle travaille le soir. Comme beaucoup d'autres hôtesses, elle rêve de se mettre à son compte, encore faut-il trouver un protecteur digne de ce nom. Une de ses collègues couverte de dettes a cru s'en sortir en simulant un suicide – hélas réussi – et son "ami" (Eitarō Ozawa) n'a pas hésité à importuner la famille pour récupérer sa mise.

Pourquoi Keiko voudrait-elle devenir patronne ? Obligée par sa mère d'entretenir un frère irresponsable, véritable sangsue qui réclame sans cesse de l'argent "pour la dernière fois", elle se demande si elle ne va pas accepter l'aide du vieux et peu appétissant Goda (Ganjirō Nakamura). Espoir pourtant, un industriel (Daisuke Katō) est prêt à l'épouser ; mais c'est un mythomane qui propose le mariage à tout va alors qu'il a déjà une femme. Reste le gérant du bar (Tatsuya Nakadai), de plus amoureux d'elle ; mais elle pense que ce métier n'est pas fait pour les couples. Elle se met à boire.

Place à part dans son cœur pour Fujisaki (Masayuki Mori, partenaire de Takamine dans *Nuages flottants*, p. 616) qu'elle ne verra plus car il est nommé à Ōsaka. Elle va le saluer à la gare où il prend le train en famille : échanges polis puis retour au Carton dont elle monte les escaliers.

Westfront 1918 : Vier von der Infanterie *Quatre de l'infanterie*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1930, 92 mn

Les destinées de quatre soldats allemands de la Grande Guerre, avec une attention particulière pour Karl (Gustav Diessl). Lequel, après 18 mois d'absence trouve son épouse au lit avec un homme ; elle quémande son pardon mais il repart pour le Front sans avoir desserré les dents. Ce sont des images d'assaut, de tanks (français), de corps à corps dans les tranchées. Le surnommé Étudiant est agrippé par un Français et les deux tombent dans la boue : plus tard Karl recouvrira d'un peu de terre une main qui dépasse du sol. Ce sont aussi les blessés et un lieutenant devenu fou qu'on soigne dans une église à moitié détruite. C'est là où meurt Karl qui pardonne alors à sa femme car il comprend désormais que les civils ont eux aussi souffert : "Nous sommes tous coupables". Avec Vladimir Sokoloff.

21 grams Alexandro G. Iñárritu, USA, 2003, 119 mn

Un accident fait se télescoper trois destinées : c'était déjà le principe d'*Amours chiennes* (p. 1319), dû au même scénariste, Guillermo Arriaga. Ici, c'est la camionnette "divine" de Jack (Benicio Del Toro) – un voyou repenti devenu évangéliste – qui fauche un père et ses deux filles ; seul le père s'en tire. Façon de parler puisqu'il n'est plus bon qu'à donner son cœur pour une greffe. Son épouse Cristina (Naomi Watts) accepte le transfert et c'est Paul (Sean Penn) qui en bénéficie. Ayant trouvé l'identité du donneur, il se rapproche de Cristina dont il devient l'amant ; il voudrait la venger en abattant le triste Jack mais ne peut s'y résoudre, d'autant plus que le nouveau cœur est en train de le lâcher. Dans un final où se déchaînent les passions, Paul se tire la balle destinée à Jack.

L'auteur sait entretenir l'émotion en nous présentant l'histoire dans le plus complet désordre. Ainsi, la scène où le père se promène avec ses filles arrive tard et fragmentée : elle acquiert ainsi une dimension de fatalité qu'un exposé linéaire n'aurait pu lui conférer. Avec Charlotte Gainsbourg et Kevin Chapman.

Maine-Océan Jacques Rozier, France, 1986, 130 mn

Histoire invertébrée – on est chez Rozier – qui commence à la gare Montparnasse pour se terminer à l'Île d'Yeu. Avec des personnages mémorables, les contrôleurs joués par Luis Rego et surtout l'excellent Bernard Menez – ce qui renvoie à *Du côté d'Orouët* (p. 990), film autrement réussi – ainsi que le drolatique "marin étrangleur" (Yves Afonso) à l'improbable diction. Et d'autres qui ne fonctionnent pas, principalement l'agaçante avocate. Petits moments de grâce cependant, tel celui où tout le monde se met à danser sur des musiques brésiliennes et le contrôleur service-service à se déboutonner.

Murder by decree *Meurtre par décret*, Bob Clark, Grande-Bretagne, 1979, 118 mn

Assisté de Watson (James Mason), Sherlock Holmes (Christopher Plummer) se lance sur la piste de Jack l'Éventreur. Et met au jour un complot lié au mariage morganatique du duc de Clarence († 1892, frère aîné du futur George V) avec une jeune femme (Geneviève Bujold) que des monarchistes ont fait interner ; ils terrorisent Whitechapel pour retrouver la fillette qu'elle a eue de l'héritier présomptif.

Le film donne corps à certaines hypothèses quant au "Ripper" en attribuant les crimes à l'entourage du Duc. James Mason est un excellent Watson, conformiste sans être con. Plummer est par contre un Holmes trop émotif qui va jusqu'à verser des larmes pour les victimes de cette affaire d'État : il est rageur, presque véhément, face aux défenseurs de la Monarchie (Anthony Quayle et John Gielgud). Belle reconstitution du Londres miséreux de Victoria et petit rôle, inquiétant et réussi, pour Donald Sutherland.

Trouble in mind *Wanda's café*, Alan Rudolph, USA, 1985, 108 mn

Chassé-croisé amoureux et poétique dans la pluvieuse Rain City (= Seattle) autour de la cafétéria tenue par Wanda (Geneviève Bujold). Un couple mal assorti, Coop et Georgia (Keith Carradine et Lori Singer) vient installer son camping-car dans la rue adjacente. Coop se laisse entraîner dans des trafics de plus en plus dangereux par Solo (Joe Morton) et n'évitera le pire que grâce à l'aide de l'ex-flic Hawk (Chris Kristofferson), l'amant de Wanda tombé amoureux de Georgia. Coop s'engage dans l'Armée – tout ça se passe dans un futur dystopique indéfini – et Georgia trouve une note de Hawk lui disant qu'elle n'a qu'à tourner la tête pour le retrouver. La dernière séquence, ambiguë, les montre tous deux en voiture dans les montagnes : derrière les nuages on devine le soleil.

Étrange piège – un sommier muni de pieux acérés – confectionné, en vain, par Solo pour se défendre et superbe réception, au sanglant dénouement, organisée par un patron du crime (Divine) parmi les sculptures et les peintures des années 1980. Chansons interprétées par Marianne Faithfull.

Les mystères de Paris Jacques de Baroncelli, France, 1943, 84 mn

D'après Eugène Sue, l'histoire de Fleur-de-Marie que le grand-duc Rodolphe (Marcel Herrand) sauve des persécutions de la comtesse Sarah (Yolande Laffon) alors qu'aucun des deux ne sait qu'elle est leur fille. Aux côtés de Rodolphe, le sympathique Chourineur (Lucien Coëdel) et, face à lui, une mégère borgne, la Chouette (Germaine Kerjean), et son digne époux, le Maître d'École (Alexandre Rignaut) auquel Rodolphe fera crever les yeux, châtiment byzantin. Les concierges s'appellent Pipelet, un patronyme promis à l'antonomase. Petit rôle pour Jean Carmet.

Macabre William Castle, USA, 1958, 71 mn

Un médecin veuf apprend que sa fillette a été enlevée et mise dans un cercueil où elle n'a plus que cinq heures à vivre. Ultimatum angoissant ponctué par les inserts d'une pendule qui avance inexorablement. Recherche effrénée au cimetière, en compagnie du grand-père maternel de la petite qui, cardiaque, finit par succomber de terreur lors d'une exhumation. On découvre finalement que son gendre avait tout manigancé pour hériter. Bof...

La voix off du réalisateur annonce au spectateur qu'il doit faire attention aux voisins qui pourraient avoir des malaises pendant la projection. C'est ce qu'il y a de plus réussi dans ce film avec le générique de fin et son défilé de corbillards.

News from home Chantal Akerman, Belgique, 1977, 89 mn

New York et ses immeubles, ses gens qui regardent ou non la caméra, l'attention aux couleurs vives et profondes des vêtements, des accessoires, du métro dont les quais sont cadrés comme des tableaux de Mondrian. Les artères de la ville et ses taxis, les enseignes aux noms juifs sur lesquelles la caméra s'arrête. Et un lien avec Bruxelles où l'on pense à elle, beaucoup, souvent : entre le bruit des voitures sur l'asphalte, du jaillissement de l'eau des bouches à incendie, la réalisatrice lit les lettres de sa mère, banales et répétitives, avec des nouvelles de la santé, de la famille : "Je t'ai envoyé 20 $", "Écris plus souvent" et surtout "Quand reviendras-tu ?". De ce New York intime qu'elle filme, habitée par cette lancinante requête et dont elle s'éloigne en bateau dans le plan-séquence final.

Gojira *Godzilla*, Ishirō Honda, Japon, 1954, 96 mn

Au large de la (fictive) île d'Odo, des navires sont régulièrement coulés. Les habitants évoquent le mythique demi-dieu Godzilla. Il s'agit en fait d'un reptile du secondaire réveillé par les expériences atomiques, lequel transforme Tōkyō en champ de ruines style Hiroshima. Un jeune savant, qui a mis au point une arme détruisant l'oxygène, plonge en scaphandre pour anéantir le monstre qu'un compteur Geiger suffit à localiser puisqu'il est radioactif. Avant de se donner la mort de peur que certains pays – comprenez les USA – ne s'emparent de son arme à des fins bellicistes. Dernier mot au Dr. Yamane (Takeshi Shimura) : il y a peut-être d'autres Godzilla, arrêtez les expériences nucléaires de peur de les réveiller !

Ce *Lost world* (p. 918) de la Tōhō, qui bénéficie des effets spéciaux d'Eiji Tsuburaya fut distribué aux USA en 1956 dans une version pasteurisée par l'ajout d'un journaliste américain (Raymond Burr), une sorte de *King Kong* (p. 1442) jurassique amputé de son message pacifiste. La différence entre Gojira et Godzilla est due aux limitations du syllabaire japonais qui transcrit *love* par *rābu*.

Anni difficili *Les années difficiles*, Luigi Zampa, Italie, 1948, 110 mn

Entièrement tournée dans la magnifique ville sicilienne de Modica – connue pour son chocolat –, une pathétique chronique de la bassesse humaine. Aldo Piscitello (Umberto Spadaro) est un humble employé de mairie que son supérieur, le podestat (Enzo Biliotti), somme, vers 1934, d'intégrer le *Fascio* ; avec l'approbation de son épouse (Ave Ninchi), admiratrice du "genio poliedrico", synthèse d'Alexandre, César et Napoléon. Elle lui obtient même un faux certificat de participation à la marche sur le Capitole – celle de 1922. Ses amis sont plutôt antifascistes mais leur opposition, prudente, est confinée à l'arrière-salle d'une pharmacie dont le patron (Aldo Silvani) sortira cependant pour chanter *la Marseillaise* en juin 1940 lors de la déclaration de guerre à une France déjà vaincue, ce qui lui vaut une villégiature à Lipari. Quand les défaites s'accumulent, le podestat se met à fréquenter les opposants car il n'a, bien sûr, jamais été fasciste.

Durant ce temps, le fils Piscitello (Massimo Girotti) a été envoyé guerroyer sur tous les fronts, Espagne, Albanie, Libye et enfin Russie dont il a eu la chance de revenir ; mais il est abattu au retour par des Allemands en retraite, trop contents de faire un carton sur le soldat d'un pays "traître". Près de sa dépouille, Aldo se révolte enfin et rend visite au groupe de notables "antifascistes" qui inclut désormais le podestat : "Nous avons laissé tuer nos enfants à notre place". Arrivent les Américains qui "défascisent" avec l'aide du même podestat ; accablé par les fausses attestations suscitées pas son épouse, Aldo perd son poste. Il se retrouve bien seul alors que les autres, anciens dignitaires du régime ou opposants planqués, festoient avec les libérateurs.

Scarecrow *L'épouvantail*, Jerry Schatzberg, USA, 1973, 112 mn

Touchant film d'errance consacré à la traversée des États-Unis par deux pathétiques "losers". Max (Gene Hackman) sort de prison et ne rate jamais un bon coup ou une bonne bagarre comme celle qui les envoie pour un mois dans une ferme de rééducation près de Denver. Francis, alias Lion (Al Pacino) est un introverti, obsédé par l'enfant qu'Annie (Penelope Allen), qu'il a abandonnée enceinte à Detroit trois ans auparavant, lui a sûrement donné : arrivé sur place, il lui téléphone d'une cabine en face de chez elle. Pour se venger, une Annie en larmes lui ment – le bébé, un garçon, serait mort-né – et lui torture l'esprit avec l'image d'une âme non baptisée errant à jamais dans les limbes. Lion tombe en catatonie et Max décide d'aller à Pittsburgh récupérer en banque le petit capital qu'il destinait à l'ouverture d'une laverie de voitures pour payer les soins de son copain. Problème, il n'a pas tout à fait assez d'argent pour le bus et doit puiser dans sa réserve, un billet de 10 $ caché dans le talon de sa bottine. Dernier plan alors qu'il s'escrime à le remettre en place en martelant le comptoir.

The river *La femme au corbeau*, Frank Borzage, USA, 1928, 54 mn

Les amours d'Allen John (John Farrell) et Rosalee (Mary Duncan) que son amant, un assassin en prison, a confiée à la garde d'un corbeau. Moment miraculeux quand Allen va abattre des arbres dans la forêt et que Rosalee le ramène à la vie en réchauffant son corps transi avec le sien.

Ne subsistent que 60% d'un film reçu comme un chef-d'œuvre à sa sortie.

Broken flowers Jim Jarmusch, USA, 2005, 101 mn

Premières images sur des extraits de *The private life of Don Juan* (p. 1481) que visionne Don… Johnston (Bill Murray), un homme à femmes sur le retour. Tout juste largué par Sherry (Julie Delpy), il reçoit une lettre rose tapée à la machine : une de ses ex, qui ne signe pas, affirme avoir eu de lui un fils désormais âgé de 19 ans. Aiguillé par un ami détective amateur (Jeffrey Wright), il part à la recherche de ses amours d'antan. Si Laura (Sharon Stone) le reçoit dans son lit avec en prime les provocations de sa fille adolescente Lolita (!), la rencontre avec Dora (Frances Conroy) est très formelle. Cela empire avec Carmen (Jessica Lange) dont l'assistante et sans doute plus que ça (Chloë Sevigny) lui retourne ses roses. "Apothéose" avec la rouste administrée par un des motards qui vivent avec la hargneuse Penny (Tilda Swinton) : les fleurs finissent dans le fossé. Cela se passe "mieux" au cimetière où la défunte Michelle ne saurait refuser ses roses. Rentré chez lui, il croise un auto-stoppeur qu'il imagine être le rejeton venu à sa recherche et se fait renvoyer sur les… roses. Ce *Carnet de bal* (p. 4) se termine sur un plan du héros dont le visage peine à dissimuler un désarroi profond face à l'irréversibilité du temps et l'impossibilité de renouer avec le passé.

Murder by contract Irving Lerner, USA, 1958, 80 mn

Claude (Vince Edwards), impitoyable et flegmatique tueur, est engagé pour liquider un témoin gênant avant un procès. Arrivé à Los Angeles, son apparente désinvolture exaspère les deux sbires chargés de le prendre en charge ; il émet ensuite des objections en apprenant que sa cible est une femme. Sa première tentative, une télévision branchée sur la haute tension, échoue à cause de l'utilisation d'une télécommande. Partant du principe que la femme, qui descend du singe, est curieuse de nature, il tente de l'attirer sur son pas de porte pour l'abattre ; las, c'est une fliquesse qui se fait descendre. Il finit par s'introduire dans l'appartement de la victime mais ne peut se résoudre à l'étrangler alors qu'elle joue du piano. Il y avait visiblement un *jinx* (mauvais sort) sur ce contrat.

Cette petite réussite dans le genre pince-sans-rire est soutenue par un désinvolte commentaire musical dû à la guitare sèche de Perry Botkin.

Cristo si è fermato a Eboli *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Francesco Rosi, Italie, 1979, 145 mn

La villégiature forcée du médecin Carlo Levi (Gian Maria Volontè) en Basilicate. On est pris d'emblée par la beauté sauvage du paysage – le film est tourné à Craco et surtout Aliano où il fut relégué. Un monde arriéré où l'on soigne avec une pièce de monnaie sur le front, où il est difficile pour un homme seul de garder une femme de ménage (Irene Papas). Et, écrit le déporté, où l'on se méfie du fascisme comme d'un pouvoir venu de l'extérieur : réflexion jugée choquante par le podestat (Paolo Bonacelli) qui épluche systématiquement son courrier. Carlo répond en évoquant le sort de Melfi – décor du *Brigante di Tacca del Lupo*, p. 217 – saignée à blanc par les lointains suzerains génois. Ce maire qui, comme tous les fascistes, est sa propre caricature, confisque un livre en français d'un certain Montaigne, "un auteur de la Révolution, dangereux", et s'en prend au curé alcoolique (François Simon) qui ne soutient pas la guerre d'Abyssinie. Vient le 5 mai 1936, jour de l'entrée de Badoglio dans Addis-Abeba et revanche de la piquette d'Adoua (1896) : tous les assignés à résidence, sauf les deux communistes, sont graciés par le Duce et libérés. Le héros repart, emportant ses portraits des enfants du village et une indéniable nostalgie pour cette contrée ignorée du Christ, lequel n'aurait jamais dépassé Eboli, à la frontière de la Campanie.

Bubù *Bubu de Montparnasse*, Mauro Bolognini, Italie, 1971, 97 mn

D'après Charles-Louis Philippe (1901). Même si l'on paie bizarrement en francs, nous ne sommes pas boulevard Sébastopol "avec le temps qui passe en hurlant" mais dans une ville italienne composite : côté pile, les boutiques et cafés de Turin où ces dames vont raccoler le soir, côté face, les berges lépreuses d'un canal milanais. La jeune Berta (Ottavia Piccolo) s'est mise en ménage avec Bubù (Antonio Falsi), un apprenti boulanger qui, trouvant plus avantageux de la faire travailler, quitte son métier. Ce brave garçon s'énerve quand elle attrape la syphilis et, pire, ose la lui transmettre. Moment de répit pour Berta à l'hôpital puis grâce à l'incarcération de Bubù qui s'est fait poisser à voler. Après la mort de son père, elle envisage une vie décente auprès de l'étudiant Piero (Massimo Rianieri de *Metello*, p. 1895). Espoir tout de suite brisé : accompagné du redoutable Giulo (Gigi Proietti), Bubù vient récupérer sa gagneuse chez Piero. Il est bien déterminé à l'utiliser tant qu'elle plaira et ne sera pas totalement pourrie ; en partant, il réclame même le prix de la nuit passée avec Berta. Piero erre désemparé le long du canal : que fait-il alors qu'on est en train de tuer celle qu'il aime ?

Film bouleversant servi par une somptueuse photographie, des références à la peinture d'époque, e.g., Toulouse-Lautrec. Voix de Léo Ferré chantant Verlaine : *Écoutez la chanson bien douce*.

Snake eyes Abel Ferrara, USA, 1993, 104 mn

Alors qu'il tourne un film sur le délitement d'un couple, le réalisateur Eddie Israel (Harvey Keitel) pousse ses acteurs Sarah (Madonna) et Francis (James Russo) au paroxysme et la détestation réciproque : Francis va jusqu'à pénètrer sa partenaire lors du tournage d'une scène de viol. Eddie alterne le chaud et le froid avec ses comédiens : il a une liaison avec Sarah qu'il a la mauvaise idée d'avouer à son épouse. Tout ça finit très mal, overdose d'Eddie et assassinat de Sarah par Francis – à moins que ce ne soit la dernière scène du film dans le film.

Ce "Bad director" (cf. *Bad lieutenant*, p. 532) a un parfum de vérité confinant à l'exhibitionnisme ; ce que renforce la présence de l'épouse de Ferrara dans le rôle de celle d'Eddie. Référence au tournage de *Fitzcarraldo* (p. 771).

Armaguedon Alain Jessua, France, 1977, 89 mn

Alias Armaguedon, Louis Carrier (Jean Yanne, éblouissant) terrifie les gouvernements européens. Installé près du trou des Halles et assisté d'un simple d'esprit surnommé Einstein (Renato Salvatori), ce mégalomane rusé multiplie les menaces avec des photos de lui – portant fausse barbe – près d'un ministre tout en évitant les pièges comme celui qu'on lui tend dans un PLM Saint-Jacques truffé de flics, et en organisant des mises en scène macabres : il électrocute un couple de prostitués des deux sexes dans une chambre d'Ostende. Fin de partie au théâtre de la Renaissance dont il a pris les spectateurs en otage pour projetter un film de son cru, relayé par la télévision, détaillant son projet pour l'Humanité.

Point faible du film Alain Delon, lequel, ignorant les instructions de Jessua, campe un psy sans peur et sans reproche. On pense à Mifune jouant Mifune dans *Barberousse* (p. 703). Avec Michel Duchaussoy et une Marie Déa bien vieillie.

Night train to Munich *Train de nuit pour Munich*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1940, 95 mn

Le train, la présence de Margaret Lockwood et des zozos Charters et Caldicott (Basil Radford et Naunton Wayne), tout ça renvoie à *Une femme disparaît* (p. 897), dont le scénario était dû aux mêmes Sidney Gilliat et Frank Launder. L'action est située au moment de la déclaration de guerre : un agent anglais (Rex Harrison) déguisé en officier allemand tente de libérer un savant tchèque et sa fille (Lockwood) prisonniers des nazis en les embarquant dans un train. Mais il doit faire face au terrifiant Marsen (Paul Henried) ; tout se termine dans les Alpes par un rocambolesque passage en Suisse au moyen d'un téléphérique.

Le film, qui abuse des maquettes, pâtit de la comparaison avec le chef-d'œuvre susmentionné ainsi qu'avec le futur *Secret d'État* (p. 249) tourné par… Gilliat.

Crime et châtiment Pierre Chenal, France 1935, 107 mn

Adaptation d'un roman trop connu de Dostoïevski où l'on cherchera en vain une atmosphère russe. Avec cependant une splendide distribution – Madeleine Ozeray, Alexandre Rignault, Aimé Clariond, Marcelle Géniat, Sylvie et Georges Douking – dominée par Harry Baur, Porphyre manipulateur, et Pierre Blanchar, Raskolnikov (de *Raskolnik*, vieux-croyant) halluciné. Dialogues de Marcel Aymé et musique d'Arthur Honegger.

Félicie Nanteuil Marc Allégret, France, 1943, 90 mn

D'après Anatole France. À la Belle Époque, Cavalier (Claude Dauphin), un cabot de seconde zone, prend sous sa protection la débutante Félicie (Micheline Presle) dont il fait sa maîtresse. Le Pygmalion est bien marri de la voir tomber amoureuse du charmant Robert de Ligny (Louis Jourdan), lequel serait même prêt à l'épouser. Désespéré et n'acceptant pas que Félicie soit à un autre, il se brûle la cervelle en présence des amants. Et réussit son coup : Félicie, hantée par le souvenir de Cavalier, se sépare à jamais de Robert. Plus tard ce dernier, désormais marié, va l'applaudir au théâtre : "Ce n'est plus qu'une comédienne pour vous", commente son épouse. Après la représentation, Félicie apprend la présence de Robert dans la salle et affecte l'indifférence.

Un des meilleurs films de l'auteur, touchant et très supérieur à *Entrée des artistes* (p. 212) avec lequel il présente des similitudes : le théâtre, le suicide par jalousie et la présence de Dauphin.

The Grissom Gang *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, Robert Aldrich, USA, 1971, 128 mn

Excellente adaptation du célèbre roman de James Hadley Chase. Durant la Dépression, le gang Grissom s'empare de la riche héritière Barbara Blandish (Kim Darby) dont le père (Wesley Addy) ne se fait pas trop prier pour verser une confortable rançon, le *hic* étant que la peine de mort attend les ravisseurs. Ils ont donc tout intérêt à tuer la jeune femme après le paiement : c'est l'avis d'Eddie (Tony Musante) et de la terrifiante "Ma" (Irene Dailey), en fait de tous excepté le fils un peu demeuré Slim (Scott Wilson), tombé amoureux de Barbara. Comprenant qu'elle ne doit sa survie qu'à ce dernier, elle se met à éprouver pour lui, sinon de l'amour, du moins de la tendresse. Le détective Fenner (Robert Lansing) remonte la piste des gangsters qui tombent victimes de la Police quand ils ne s'entretuent pas ; le dernier à mourir est Slim qui a droit à quelques larmes sincères de Barbara. Blandish père aurait préféré que sa fille, déshonorée par son concubinage avec un gangster, n'en réchappe pas.

The private affairs of Bel-Ami *Bel-Ami*, Albert Lewin, USA, 1946, 107 mn

Maupassant adapté par un esthète qui soigne la photo – la scène du duel est presque aussi belle que celle de *La femme et le pantin* (p. 1280) – et les références picturales : les cadrages renvoient à la peinture hollandaise style Pieter de Hooch et un insert en couleurs présente *La tentation de Saint Antoine* de Max Ernst. La distribution est superlative : autour de George Sanders qui campe le cynique Duroy, Ann Dvorak et John Carradine incarnent les époux Forestier, Angela Lansbury et Warren William sont Clotilde et Laroche-Mathieu. On pourrait tout au plus reprocher au film un certain académisme, celui du *Portrait de Dorian Gray* (p. 1048) ou *The moon and sixpence* (p. 727).

Problème, le roman – autobiographie de l'écrivain disait perfidement Léon Bloy – est profondément immoral. Il se termine par l'apothéose de Duroy qui se marie à la Madeleine, bien que divorcé : il avait pris soin d'épouser *civilement* la veuve Forestier. Le film est donc truffé d'inserts moralisateurs avant de se terminer comme il se doit quand une némésis envoyée par le Code tue Duroy en duel ; au cas où l'on n'aurait pas saisi le message, la voix off se gargarise : "Celui qui n'a pas la foi n'est qu'une marionnette". Il s'agit donc d'une trahison totale et délibérée de Maupassant, analogue à celle qui avait transformé le chef-d'œuvre de Graham Greene – *The quiet American*, p. 1445 – en ode à la CIA. Lewin n'y est évidemment pour rien, mais sachant que le studio ne pouvait adapter une œuvre aussi sulfureuse, pourquoi a-t-il tout de même tenté l'aventure ?

Day of the outlaw *La chevauchée des bannis*, André De Toth, USA, 1959, 88 mn

Un village perdu du Wyoming dans lequel débarque une troupe patibulaire pourchassée par l'Armée. C'est une bande de voleurs sans principes que son chef Bruhn (Burl Ives) a du mal à empêcher de se saouler et de violer les femmes. Bruhn est blessé, en fait mortellement : s'il disparaît, sa bande se déchaînera et ce sera un massacre de plus. Le "cattle baron" du village, Starrett (Robert Ryan), montre pour une fois un certain altruisme en proposant de faire traverser les montagnes aux criminels en fuite. Il n'y a en réalité aucun passage : l'idée – finalement partagée par Bruhl qui préfère mourir ainsi – étant que personne n'en reviendra. Magnifiques images de cette procession funèbre sur un fond neigeux filmée en noir et blanc, sorte de voyage sans retour en direction d'un Enfer qui ne serait pas brûlant mais glacé. La première victime est Bruhl qui tombe de cheval pour ne pas se relever. Puis ceux qu'on abat pour réduire le nombre de parts de butin ; Starrett, censé connaître la piste, est épargné par ces règlements de comptes. Le dernier à disparaître est l'immonde Tex (Jack Lambert), mort de froid. Starrett trouve quand même la force de rentrer.

Le meilleur film du réalisateur. Petit rôle pour Elisha Cook.

La femme infidèle Claude Chabrol, France, 1969, 94 mn

Charles Desvallées (Michel Bouquet), un bourgeois qui vit luxueusement près de Versailles, soupçonne son épouse Hélène (Stéphane Audran) de le tromper. Ce que confirme la rapide enquête d'un détective privé. Il se rend donc chez Pegala (Maurice Ronet), l'amant auquel il joue la comédie ; l'imbécile qui ne soupçonne pas la violence de sa jalousie lui donne même des conseils et lui fait visiter la chambre des ébats... son corps lesté d'une pierre finit dans un étang. Au bout de quelques jours, la Police (Michel Duchaussoy) vient voir Hélène, dont le nom figurait dans le carnet d'adresses du désormais disparu. Les flics reviennent, de plus en plus insistants ; entre deux visites, Hélène a trouvé dans la poche de Charles une fiche avec la photo de Pegala. Facilité scénaristique ? Non : c'est pour Charles un moyen d'avouer le crime et de mettre sa vie entre les mains de celle qu'il aime "comme un fou". Elle brûle la fiche et, alors que la Police revient pour ennuyer Charles, lui exprime son amour par un long et insistant regard.

Ce film est à la fois un commentaire sur les mœurs bourgeoises et une touchante histoire d'amour : un des meilleurs Chabrol à mettre en rapport avec *Juste avant la nuit* (p. 911).

Pride of the marines *La route des ténèbres*, Delmer Daves, USA, 1945, 120 mn

Al Schmid (John Garfied) perd la vue à Guadalcanal. Rapatrié dans un hôpital de la côte Ouest, il refuse d'ouvrir les lettres de sa fiancée Ruth (Eleanor Parker), ceci malgré la sollicitude de son infirmière (Rosemary DeCamp) : il ne veut pas être considéré comme un infirme. Il est transféré dans sa Philadelphie natale – on reconnaît la cinégénique gare – en compagnie de son camarade de combat Lee (Dane Clark) qui lui tend un piège et le livre à Ruth. Laquelle saura l'aider à retrouver sa fierté et reprendre sa place dans la vie. À la toute fin du film, il perçoit une couleur : ce qui conclut sur une note d'optimisme ce film touchant tourné à la fin de la guerre.

The cunning little vixen Geoff Dunbar, 2003, 58 mn

Magnifique dessin animé basé sur un des meilleurs opéras de Janáček, *Příhody lišky Bystroušky* (1923, p. 600), à la musique sensuelle et mélancolique, qui raconte la vie d'une renarde dans les forêts de Moravie, depuis sa capture par un garde-chasse jusqu'à sa mort d'un coup de fusil. Avec des épisodes cocasses, comme celui où elle incite, pour mieux les manger, les poules de la basse-cour à se révolter contre la domination du coq ou encore quand elle évince le blaireau de sa tanière en lui pissant dessus. Deux critiques cependant : il s'agit d'une version anglaise, amputée de surcroît d'un bon tiers consacré aux personnages humains.

Iskanderija... li ? *Alexandrie, pourquoi ?*, Youssef Chahine, Égypte, 1979, 127 mn

Le premier d'une série de films autobiographiques (suivi de *La mémoire* et *Alexandrie, encore et toujours*, pp. 1514, 363) dans lesquels le réalisateur (campé ici par Mohsen Mohieddin) se met en scène sous le nom de Yehia. Ses parents (Mahmoud Al Meliguy et Mohsena Tawfik) sont chrétiens melkites ; le père, avocat, défend des causes perdues. Comme celle du communiste Ibrahim (Ahmed Zaki) condamné à 15 ans de prison et dont la fiancée juive Sarah (Naglaa Fathi) est un instant tentée par le sionisme. Nous sommes en 1942 et un oncle de Yehia (Ahmed Mehrez) pratique le terrorisme en amateur : il assassine des soldats anglais saouls mais tombe amoureux d'une de ses futures victimes (Gerry Sundquist) dont il ira visiter la tombe après la bataille d'El Alamein.

Yehia passe son temps au cinéma pour y voir des comédies musicales ; et, mordu de théâtre, tente de monter un spectacle anti-allemand alors même que les blindés de Rommel s'approchent dangereusement d'Alexandrie. Son rêve, partir aux États-Unis (Pasadena) pour devenir acteur, ce qu'il réalise en 1945. Plan des parents au moment de son départ en bateau, puis sur la statue de la liberté qui cligne de l'œil au son de *Moonlight senerade*.

Le film a été rapproché d'*Amarcord* (p. 1522) malgré un style différent. Celui de Chahine est confus mais de cette confusion surgit une irrépressible émotion.

Caroline chérie Richard Pottier, France, 1951, 133 mn

Film de fesses et d'épée contant les mésaventures galantes de Caroline (Martine Carol), mal mariée à un futur Girondin au début de la Révolution et amoureuse du beau Gaston (Jacques Dacqmine) qu'elle ne retrouvera que sous le Directoire. Pour éviter le pire, elle aura dû parfois payer de sa personne, mais rarement à contre-cœur ; et même passer une nuit dans le lit d'une femme (Maria Déa). L'épisode le plus développé est celui du séjour dans l'étrange clinique du docteur Belhomme (Raymond Souplex) où l'on soigne une seule maladie, la guillotine ; mais quiconque ne peut plus payer son tarif exorbitant est déclaré guéri. Elle y croise de pathétiques "malades" (Yvonne de Bray, Paul Bernard) : ruinés et incapables de retarder la "guérison", ils retournent à la Conciergerie.

Le scénario, dû au "hussard" Jacques Laurent (alias Cécil Saint-Laurent), suggère que c'était bien mieux sous l'Ancien Régime, quand il y avait une place pour chacun et que chacun restait à sa place ; pas comme la nourrice de Caroline (Jane Marken) qui veut maintenant lui filer les claques qu'elle n'avait pu lui donner. Ce message est martelé par une voix off persifleuse, un type de commentaire redondant qui ne fait que souligner, tout comme dans le futur *Barry Lyndon*, (p. 1183), la fatuité de son auteur. Le film, qui lança Martine Carol, eut droit à deux suites signées Jean Devaivre... un réalisateur qu'on avait connu plus ambitieux.

Dark star John Carpenter, USA, 1974, 71 mn

L'équipage intergalactique formé de Doolittle, Boiler, Pinback et Talby doit faire face au décès du commandant Powell.

On peut dénigrer le film comme le *2001, a space odyssey* (p. 527) du pauvre. Mais la musique, due au réalisateur, est moins pompière que le solennel *Zarathoustra* de Strauss. Et puis l'œuvre a une qualité qu'on chercherait en vain dans toutes celles de Kubrick, un humour qui tranche avec la prétentieuse mystagogie de *2001*. Démêlés avec un "alien" aux allures de courge avant qu'une bombe intelligente n'annonce son explosion dans 15 mn ; on a beau argumenter, elle rétorque qu'un ordre est un ordre. L'équipage désemparé demande conseil à Powell, mort et congelé : "Enseigne-lui la phénoménologie". Discussion avec la bombe : "– Quelle est ta finalité – C'est d'exploser" puis "– Es-tu sûre de l'existence de la réalité ? – Il faut que j'y réfléchisse", répond-elle en rentrant dans la soute. Tout semble aller pour le mieux lorsqu'elle annonce être arrivée au bout de son questionnement : "Let there be light", dit-elle en provoquant un éclair éblouissant.

Murder, my sweet *Adieu ma belle*, Edward Dmytryk, USA, 1944, 95 mn

On n'y pige pas grand-chose. Mais cela ne nuit pas au film dont le héros est le Philip Marlowe (Dick Powell) de Raymond Chandler dont la spécialité est de ne jamais rien comprendre. Il se fait assommer à trois reprises dans cette histoire de collier de jade volé à la belle Helen Grayle (Claire Trevor) et d'un chantage auquel participent le charlatan Amthor (Otto Kruger) et la poivrote Jessie (Esther Howard). J'oubliais l'étrange clinique et la brute sympathique (Mike Mazurki) à la recherche d'une Velma qui n'est autre qu'Helen dont le collier n'a finalement pas été volé... Règlement de comptes en forme d'empilement de cadavres ; Marlowe s'en tire avec une cécité temporaire et c'est les yeux bandés qu'il se laisse finalement embrasser par Ann (Anne Shirley), la belle-fille d'Helen.

Los abrazos rotos *Étreintes brisées*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2009, 128 mn

Le réalisateur aveugle Mateo (Lluís Homar) se rappelle ses amours avec Lena (Penélope Cruz) morte dans l'accident de voiture qui lui a coûté la vue. Pour mieux la contrôler, Ernesto (José-Luis Gómez), le jaloux protecteur de Lena, avait produit le film que Mateo tournait avec elle. Et l'avait monté, alors que les amants étaient aux Canaries, en sélectionnant les plus mauvaises prises. Quinze ans plus tard, Judit (Blanca Portillo), la fidèle assistante de Mateo qui avait gardé les rushes, lui propose de reconstituer une version satisfaisante du film.

Quelques trouvailles, ainsi cette histoire de sexe vampirique où il est question d'érection dentaire. Mais l'ensemble a tout de même un arrière-goût de déjà vu.

Out 1, noli me tangere Jacques Rivette, France, 1971, 775 mn

Interminable feuilleton en 8 épisodes ; bien qu'il ne s'y passe rien ou du moins pas grand-chose, on ne s'ennuie pas un instant tant est grand le plaisir de filmer du réalisateur et la jubilation des acteurs à jouer sous sa direction.

On sait la place accordée au théâtre par Rivette dans ses films. Ici, deux compagnies issues d'une scission répètent Eschyle, l'une *Les sept contre Thèbes*, l'autre *Prométhée enchaîné*. Discussions sans fin sur le spectacle et exercices, ainsi une expérience avant-gardiste, sorte de *happening* à la limite du chamanisme.

Les noms de huit personnages donnent leurs titres aux épisodes : côté *Prométhée* Thomas (Michael Lonsdale) et Sarah (Bernadette Lafont), côté *Thèbes* Lili (Michèle Moretti) et Marie (Hermine Karagheuz). Ainsi que le pénible sourd-muet Colin (Jean-Pierre Léaud) et son *alter ego* la voleuse Frédérique (Juliet Berto). Le premier rencontrera Pauline alias Émilie (Bulle Ogier) qui tient la boutique *L'angle du hasard*, la seconde l'avocate Lucie (Françoise Fabian).

Colin, odieux mendiant style : "Si tu craches pas au bassinet, je continue à t'assourdir avec mon harmonica", reçoit d'énigmatiques messages parlant des Treize et de Snark, référence complotiste à Balzac et Lewis Carroll. Il mène son enquête en se faisant passer pour un journaliste de *Paris-Jour*, immonde tabloïde de l'époque, et tombe amoureux de Pauline-Émilie ce qui lui rend (temporairement) parole et audition. En chapardant chez Étienne (Jacques Doniol-Valcroze), Frédérique tombe sur un paquet de lettres qui lui semblent compromettre tout un tas de gens, dont Lucie, dans un complot auquel elle n'entrave rien. Elle perdra la vie en tentant de tuer, on ne sait trop pourquoi, Renaud (Alain Libolt) qui avait escroqué, au profit des Dévorants (référence à *Ferragus*), la compagnie "*Thèbes*" dont les membres se répartissent les sept (comme à Thèbes ?) portes de Paris pour tenter de l'y retrouver – on pense au *Pont du Nord* (p. 476). Le dernier plan du film, Marie à la porte Dorée, montre que cette quête se poursuit.

Rivette n'est pas un complotiste vulgaire ; un spécialiste de Balzac (Éric Rohmer) relativise d'ailleurs l'importance de cette *Histoire des Treize* – dont seuls trois épisodes furent écrits – au sein de la *Comédie humaine*. S'il y a bien une sorte de complot, on reste loin de *Paris nous appartient* (p. 253) car il s'agit plutôt d'une blague à laquelle avaient participé Thomas, Sarah, Lili, Lucie, Étienne ainsi que Warok (Jean Bouise). Et puis deux autres qu'on ne verra jamais : Igor, qui téléphone finalement à Pauline-Émilie, et Pierre. Ce dernier, le seul à s'être pris au jeu, avait envoyé des messages cryptiques à Colin pour qu'il allât titiller ses anciens copains et réactiver de fait cette pseudo société secrète.

Tout se termine en bord de Manche, à l'Obade, sorte de havre, de sanctuaire selon *Ferragus*, où Thomas retrouve Lili sans parvenir à une réconciliation. Plus tard sur la plage, il crie son désir de solitude car il ne veut plus jouer : "Je veux pas, laissez-moi". Il pleure, puis semble s'endormir… Superlatif Lonsdale !

Silver bears *Banco à Las Vegas*, Ivan Passer, USA, 1977, 113 mn

Joe Fiore (Martin Balsam), mafioso de Las Vegas, charge "Doc" Fletcher (Michael Caine) d'acquérir une banque au Paradis des blanchisseurs. Un prince décavé (Louis Jourdan) lui en procure une, minable mais nantie de l'indispensable certificat des autorités helvétiques. Doc rentre en affaires avec les Firdausi, Shireen (Stéphane Audran) et son frère Agha (David Warner), propriétaires d'une fabuleuse mine d'argent iranienne – c'était avant les ayatollahs. S'émouvant d'une possible chute des cours, Cook (Charles Gray), l'empereur londonien du précieux métal, demande au banquier américain Foreman (Joss Ackland) de racheter le minuscule établissement de Lugano : son envoyé Luckman (Tom Smothers) offre alors un prix sans commune mesure avec celui déboursé par Fiore.

Mais Fletcher s'est attaché à sa petite banque qu'il aimerait bien garder. Il tente de trouver un appui chez les Firdausi et découvre qu'il n'y pas de mine car ils ne sont que de vulgaires contrebandiers – d'ailleurs Agha est un acteur payé pour jouer le frère. Coup de poker éblouissant, Doc arrive à monnayer son secret, l'absence de mine, pour garder la banque pour lui seul.

Tournée sur le site enchanteur de Lugano, cette comédie jubilatoire est éclairée par la charmante naïveté américaine de la femme (Cybill Shepherd) de Luckman. Lequel finit emprisonné comme bouc émissaire : installée dans la villa de Fletcher, son épouse ira lui porter des oranges.

Batman returns *Batman, le défi*, Tim Burton, USA, 1992, 126 mn

Après un premier *Batman* (p. 6) dominé par le cabotinage de Jack Nicholson, Tim Burton signe une œuvre autrement réussie, de loin le meilleur film jamais consacré au pénible super-héros. On y retrouve les personnages du premier opus et leurs acteurs (Michael Keaton, Michael Gough, Pat Hingle), mais ce sont des nouveaux venus qui volent la vedette au vengeur ailé. D'abord Max Schreck (Christopher Walken), un méchant dont le nom renvoie à *Nosferatu* (p. 793), puis Catwoman (Michelle Pfeiffer) animée d'un amour-haine pour Batman ; elle utilise huit vies dans le film et l'on comprend qu'elle a finalement survécu. Et, *last but not least*, l'homme-pingouin (Danny DeVito dans le rôle de sa vie) ; abandonné dans un égout à la naissance, il a été élevé par ces oiseaux et revient à la tête d'une armée de clowns (menée par Vincent Schiavelli) pour se venger des Hommes. Il se déplace sur un gigantesque canard jaune à roulettes et a installé dans sa roulotte une voiture-manège à pièces. Il abuse des parapluies dont il fait des mitraillettes ou des mini-hélicoptères.

Les recherches plastiques sont splendides ; on mentionnera les scènes finales tout droit sorties de Jérôme Bosch. Trop original, le film a été jugé blasphématoire par les producteurs : privation de Batman pour Burton !

Les Cathares Stellio Lorenzi, France, 1966, 307 mn

Les deux derniers épisodes d'une série (p. 359) dont l'interruption avait été programmée avant leur diffusion. Le trio Lorenzi/Castelot/ Decaux n'avait pas amélioré son cas avec ces opus qui ne pouvaient que provoquer des grincements de dents du côté des cléricaux. Parti influent qui venait de se manifester avec l'interdiction de *La religieuse* de Jacques Rivette, film au demeurant raté.

Nous sommes d'abord frappés par le pouvoir temporel du Clergé : le Pape est un souverain intraitable et impérialiste qui considère toute hérésie comme une atteinte à ses privilèges. Qu'il fait respecter grâce à l'excommunication et la Croisade, sorte de permis de piller avec rémission des péchés, passés et futurs ! Les croisés venaient de s'illustrer par le sac de Byzance (1204) et l'installation d'un prétendu Empire latin ; ces aventuriers pour lesquels religion et intérêt personnel coïncident sont des cousins de Simon de Montfort qui fut la principale figure de la Croisade des Albigeois. Quand la fortune des armes cause sa mort et le repli de son fils à Montfort-l'Amaury, cette famille de pillards a la bonne idée de transmettre ses "droits" au jeune Louis IX. Le drame cathare, c'est aussi celui des comtes de Toulouse, Raymond VI et VII, réduits à tergiverser, à louvoyer face à des vents de plus en plus contraires. En 1244 le bûcher de Montségur marque la fin de toute une civilisation. Une autre, encore plus brillante, est en sursis : la Sicile des Hohenstaufen, avec pour bourreau Charles d'Anjou, frère de ce Louis IX que son petit-fils Philippe IV devait faire canoniser.

Il faut toujours se méfier des récipiendaires de la Parole Divine. Individus en marge, les Parfaits cathares, intransigeants au point de refuser d'avoir des enfants, ressemblent bizarrement à leur ennemi juré Dominique dont les adeptes allaient former la Sainte Inquisition. Ce moine fanatique qui extirpe l'hérésie par le bûcher n'est en aucune façon attaché aux biens temporels ; sincère, ce n'est pas lui qui dirait : "Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens". Il n'en est que plus terrifiant.

Avec les récurrents de *La caméra explore le temps* : Pierre Asso, Étienne Bierry, François Chaumette, Denis Manuel, Henri Nassiet, Jean Négroni, William Sabatier, Jean Topart, André Valmy... ainsi que la trop rare Christiane Lénier.

Waterloo bridge James Whale, USA, 1931, 80 mn

1918. La prostituée Myra (Mae Clarke) rencontre le naïf Roy (Douglass Montgomery) qui, prêt à l'épouser, l'emmène dans sa famille. Mais elle prend la fuite après avoir avoué son passé à la mère de Roy, lequel la retrouve sur le pont de Waterloo en lui demandant de l'attendre ; à peine est-il parti en camion que Myra est victime d'un bombardement des Gothas. Fin touchante d'un mélodrame "précode", retourné et passablement édulcoré, en 1940 (p. 1061). Avec Frederick Kerr en militaire gâteux ; petit rôle pour la quasi-débutante Bette Davis.

Casablanca Michael Curtiz, USA, 1942, 103 mn

"Play it again Sam !" demande Ilsa (Ingrid Bergman) au pianiste (Dooley Wilson) : en entend alors *As time goes by*. Le film est tellement connu qu'il n'est guère pour nous qu'une collection de clichés : Bogart délaisse définitivement les seconds couteaux teigneux pour devenir une légende. Conrad Veidt (dans son pénultième rôle, il devait mourir peu après) en militaire nazi, Claude Rains en policier – louvoyant comme tous les Français –, Paul Henried en chef d'une improbable Résistance internationale à Hitler. Et des personnages secondaires réussis : S. Z. Sakall en serveur, Marcel Dalio en croupier, Madeleine Lebeau en ex de Bogart. Ainsi que Peter Lorre et Sydney Greenstreet en crapules, n'en jetez plus !

Un certain romantisme – le couple Bogart/Bergman qui sacrifie son bonheur à la bonne cause – et un message politique assez superficiel – la bouteille d'eau de Vichy jetée au panier, Bogart et Rains partant rejoindre la France libre – font de ce film un des préférés des Américains.

Cinéastes à tout prix Frédéric Sojcher, Belgique, 2004, 62 mn

Trois cinéastes belges autodidactes dont des œuvres sont présentées en annexe (*infra*). Décors et costumes d'une indigence totale, scénarios exsangues et interprétations nullissimes avec une obstination naïve qui leur a attiré la sympathie de Bouli Lanners, Benoît Poelvoorde et de l'entarteur Noël Godin qui préfère visiblement leurs films à ceux de son client favori, l'immortel auteur du *Jour et la nuit* (p. 1879), superlatif navet au budget tout aussi superlatif. Entre ces petits films merdiques et le chef d'œuvre de BHV, lequel est le plus mauvais ?

Irkutz 88 Jean-Jacques Rousseau, Belgique, 2004, 21 mn

César Barbarius chez les Bassi-Mosans Jacques Hardy, Belgique, 1989, 32 mn

Gestapo contre maquisards Max Naveaux, Belgique, 1961, 76 mn

Jean-Jacques Rousseau (!), "Le poète maudit de l'absurde", est l'auteur d'un film un peu surréaliste, avec centrale nucléaire sur la frontière mongole et des nazis qui se livrent à des expériences génétiques sur un baigneur en celluloïd.

Jacques Hardy, le plus drôle de ces "cinéastes à tout prix" (*supra*), signe une parodie d'Astérix. César essaie de percer le secret de la potion magique qui rend invincibles les Gaulois de Basse-Meuse (Beaufix, Boulimix). Quand ses envoyées reviennent enceintes, il tombe à la renverse : chute de l'empire romain.

Le film de Max Naveux est, hélas, plus sérieux. Son exaltation de la Résistance ne parvient qu'à nous lasser avec un interminable échange de coups de feu – si le son n'est pas synchrone, les balles sont réelles – dans une usine abandonnée.

Game of thrones David Benioff & D. B. Weiss, USA, 2011–19, 4196 mn

Monumentale adaptation, en huit "saisons", d'une saga de George Martin située dans un Moyen-Âge parallèle : l'Angleterre des Deux-Roses, son Warwick Littlefinger, ses arbalètes et sa lèpre, la grisécaille, mais encore l'Antiquité, ses gladiateurs et lupanars et un Mur d'Hadrien qui protège des Wildlings (sauvageons) du Nord. Et puis des funérailles en mer façon Viking, des emprunts à Byzance – eunuques et feu grégeois – et à la mythologie grecque – le sacrifice d'Iphigénie et des sortes d'Atrides criminels et incestueux. Si l'on pratique l'ordalie, l'amour courtois n'est pas de mise et l'on est plulôt chez Messaline dans une débauche de culs et de seins pour du sexe cru plus décoratif qu'excitant où l'on se retrouve dans un lit entre partenaires de tous genres, voire entre frère et sœur.

Les personnages échappent au simplisme. Avec un nadir occupé par le roi Joffrey – malgré sa jeunesse, une sorte de Commode sadique et bête –, sa mère-tante Cersei – ah l'inceste ! – pire, car plus rusée, et son grand-père Tywin, manipulateur sanguinaire ; au fin fond de ce nadir, le parricide Ramsay Bolton dont la bannière porte un homme écorché. Au zénith, le faux bâtard Jon Snow, en fait l'héritier légitime du royaume, et son "demi-frère" Bran, grabataire sous son arbre rouge et visionnaire aux trois yeux de corbeau : c'est lui qui obtiendra finalement le sceptre, et non, amer pied-de-nez au *happy end*, Jon envoyé en pénitence sur le Mur. Et un fascinant entre-deux peuplé d'ambigus, le nain Tyrion (Peter Dinklage, qui domine la distribution), sympathique malgré tout, ainsi que Jaime Lannister et Theon Greyjoy obsédés par le sang qu'ils ont sur les mains. Dans une série étonnamment féministe dont se détache Brienne de Tarth (Gwendoline Christie), parangon de chevalerie et… moche. Les enfants ne sont pas toujours gentils et Jon pend l'un d'eux pour crime : ni les personnages ni le scénario ne sont indulgents.

Plusieurs religions s'opposent ; la principale, basée sur une "septinité" donne lieu à la prise de pouvoir temporaire d'un Savonarole aux pieds nus. Sorte de fée Morgane, la prêtresse Mélisandre vêtue de rouge sert un dieu du feu dont elle maîtrise mal les pouvoirs magiques ; elle parviendra cependant à ressusciter Jon Snow. Un autre dieu est servi par des assassins capables d'emprunter le visage des morts. Le fantastique s'exprime surtout à travers les Marcheurs blancs, tout droit sortis de *La nuit des morts-vivants* (p. 1642) à peine entrevus jusqu'au moment où ils passent à l'attaque. Sans oublier trois dragons sortis d'œufs couverts d'écailles style pangolin ; la princesse Dænerys qui leur sert de mère ne craint pas les flammes. Profondément éprise de justice et de liberté – elle est anti-esclavagiste – mais mégalomane, elle finira par livrer la capitale à son "lance-flammes" Drogon.

Tourné entre Islande et Maroc, Espagne, Écosse et Croatie… avec de superbes effets spéciaux, le film abonde en batailles spectaculaires, parfois un peu longuettes comme celle avec les Marcheurs. Malgré une brioche farcie aux enfants, genre *Titus Andronicus,* le film passe à côté de la grandeur shakespearienne.

The fury *Furie*, Brian De Palma, USA, 1978, 113 mn

Peter (Kirk Douglas) cherche à récupérer Robin, son fils enlevé par l'agent de la CIA Childress (John Cassavetes, diabolique) qui veut utiliser ses dons de télékinésie comme arme de destruction massive. Childress se débarrasse finalement du père et du fils car il a un autre fer au feu, la jeune Gillian (Amy Irving). Quand il tente de la contrôler, elle le fait exploser.

Tout ça est très bien filmé, notamment les scènes paroxystiques où le paranormal se déchaîne, par exemple au Luna Park de Chicago. Le problème est que le réalisateur croit à ces coquecigrues : l'eau bénite des films de vampires, que personne ne prenait au sérieux, a été remplacée par une logorrhée sci-en-ti-fique à base d'électromagnétisme. C'était un temps où Uri Geller était roi : "Regardez-moi dans les yeux en serrant très fort votre vieille montre cassée" ; les tocantes ainsi réchauffées repartaient rarement, mais à l'échelle de la France, çela faisait assez de monde pour saturer le standard de la télé ! Le tordeur de cuillers était la figure de proue d'un irrationnel complotiste genre *Matin des magiciens*, celui que le film relaie de façon éhontée, participant ainsi à une tentative de décervelage massif.

Avec Carrie Snodgress, Charles Durning, Dennis Franz et William Finley. Référence à *La main au collet* (p. 1175) : le père rattrape son fils tombé du toit.

The avengers IV, V, VI *Chapeau melon et bottes de cuir*, Brian Clemens, Grande-Bretagne, 1965-69, 4150 mn

La série débute en 1961 avec pour acteur principal Ian Hendry ; il ne reste presque rien de cette première "saison". Dès la deuxième (1962), c'est Patrick Macnee qui assume le rôle principal, celui de John Steed, Anglais très aristocratique avec son chapeau melon (métallisé !), son éternel parapluie et sa Rolls hors d'âge. Il s'adjoint de charmantes auxiliaires : Cathy Gale (Honor Blackman) dans les II et III – que je n'ai pas vues –, Emma Peel (Diana Rigg) dans les IV et V et enfin Tara King (Linda Thorson) dans la VI. Cathy et Emma devaient fausser compagnie à Steed pour aller rejoindre James Bond (pp. 978, 671).

Le ton général est celui de l'histoire policière ou d'espionnage loufoque. Le couple enquête sur une série de crimes extravagants ; un témoin se manifeste, immanquablement tué avant d'avoir pu parler. Mais les héros finissent par avoir raison des assassins au cours d'un bref affrontement. L'épilogue les montre en train de circuler dans des véhicules improbables ou, dans la VI, de siroter du champagne MEUDON & HEIM, une marque dont Steed semble être le seul client.

Références british croustillantes, Dickens, Jack the Ripper et surtout le snobisme anglais, ainsi cette école de gentlemen où l'on apprend à manier un parapluie. Malgré la présence du pittoresque Mother (Patrick Newell), chef de service paraplégique, la "saison" VI souffre de la faiblesse de ses scénarios.

The whole town's talking *Toute la ville en parle*, John Ford, USA, 1935,89 mn

Le placide et timide journaliste Jones est le sosie du dangereux gangster Mannion (Edward G. Robinson, ce qui renvoie à *Little Caesar*, p. 398). Tout d'abord arrêté, Jones est libéré avec un document certifiant qu'il n'est pas Mannion. Ce dernier en profite pour s'introduire chez lui et usurper son identité, d'où une série de situations où Mannion utilise l'identité de Jones pour ses forfaits. Il essaie finalement de faire tuer Jones à sa place et échoue de justesse.

Amusante comédie de John Ford sur un thème que devait reprendre Jean Dréville dans *Copie conforme* (p. 267). Avec Jean Arthur.

Murder on the Orient-Express *Le crime de l'Orient-Express*, Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1974, 128 mn

Coupable de kidnapping suivi d'assassinat – référence à l'Affaire Lindbergh –, un meurtrier (Richard Widmark) est exécuté collectivement par douze conjurés qui voyagent avec lui dans le célèbre train. Hercule Poirot (Albert Finney) finit, au terme de la sempiternelle réunion des suspects, à découvrir le pot aux roses.

Distribution superlative avec de grands acteurs dans de petits rôles et reconstitution maniaque du décor des années 1930. Mais cela reste bien académique comme d'ailleurs la plupart des adaptations d'Agatha Christie.

Avant le déluge André Cayatte, France, 1954, 134 mn

1950. Affolés par la guerre de Corée – MacArthur est à deux doigts de déclencher la guerre atomique – des lycéens veulent partir au bout du monde sur un yacht. Pour financer leur fuite, ils tentent de dérober des timbres de collection mais dans la panique abattent un veilleur de nuit. Puis assassinent l'un des leurs (Roger Coggio), Juif et donc traître potentiel. Au procès des quatre criminels, seule la jeune Liliane (Marina Vlady) est acquittée, on se demande bien pourquoi.

Le véritable procès est celui des parents. Une mère trop possessive (Line Noro), un père trop coulant (Bernard Blier), une répugnante famille bourgeoise au complet avec mari, femme et amant (Paul Frankeur, Isa Miranda et Jacques Castelot)... Cerise sur le gâteau, le musicien aigri joué par Antoine Balpêtré – un peu dans son propre rôle, puisqu'il fit de la prison pour collaboration (cf. *Justice est faite*, p. 1044) – qui rend les Juifs responsables des malheurs du Monde : si son fils a été condamné, ne cherchez plus, le cinquième juré s'appelle David !

Comme dans *Nous sommes tous des assassins* (p. 1309), le scénario et ses types de personnages soigneusement choisis est bétonné. Le film n'en reste pas moins une réussite qui parvient à reconstituer l'atmosphère d'une époque. Parmi les lectures dépravées de Liliane, *J'irai cracher sur vos tombes*.

Inside Llewin Davis Joel & Ethan Coen, USA, 2013, 105 mn

Le plus touchant des films des Coen, situé à Greenwich Village en 1961. Depuis que son partenaire musical s'est jeté du haut d'un pont, le *folksinger* Llewin Davis vivote en chantant dans les cafés, en dormant sur des canapés ; il va même tenter en vain sa chance à Chicago. Le chat roux de ses amis, puis un autre et un troisième aperçu sur la route jalonnent cet hommage tendre à un monde disparu à travers ce personnage de "loser" dont on comprend qu'il ne percera jamais... contrairement au jeune homme qu'on entend à la fin, Bob Dylan.

Le héros est interprété par un authentique chanteur (Oscar Isaac) qui s'accompagne à la guitare sèche. On entend le tube *500 miles* dont le titre français fut déformé en *J'entends pisser le chien*, preuve de son phénoménal succès. Avec Carey Mulligan, F. Murray Abraham et le récurrent John Goodman.

The prestige Christopher Nolan, Grande-Bretagne, 2006, 130 mn

Au temps de la reine Victoria, deux magiciens qu'oppose une haine mortelle. Chacun présente le même tour – disparition dans une cuve remplie d'eau suivie d'une invraisemblable réapparition, le prestige du titre – sans connaître le secret de l'autre. Ils ont en réalité des doubles, le jumeau caché Fallon pour Borden (Christian Bale), des clones jetables pour Angier (Hugh Jackman) qui en noie un pour faire accuser Borden de meurtre ; mais c'est Fallon qui est pendu.

Mélange très réussi de fantastique et de scientisme 1900 où apparaît l'excentrique inventeur Nikola Tesla (David Bowie) capable, selon le scénario, de cloner hommes et chapeaux. Dans la réalité, il dut batailler ferme pour imposer le courant alternatif au détriment du continu prôné par Edison, célèbre inventeur et rapace industriel (*General Electric*) qui tenta même de faire main basse sur le cinéma. Avec Michael Caine et Scarlett Johansson.

Escape in the fog Bud Boetticher, USA, 1945, 63 mn

Scénario ahurissant. Une jeune femme (Nina Foch) est témoin d'une tentative d'assassinat sur le Golden Gate Bridge plongé dans le brouillard, mais ce n'est qu'un rêve. Qui se révèle prémonitoire puisqu'il l'amène à sauver un agent américain agressé par des espions nazis sur ce pont. Hélas un précieux portefeuille contenant des documents secrets tombe dans la baie... Toujours guidée par son cauchemar, elle aide l'agent à retrouver le MacGuffin mais tous deux sont capturés par l'ennemi qui les enferme dans une boutique de Chinatown où une explosion au gaz doit les anéantir. Idée de génie, utiliser du rouge à lèvres et un objectif photo pour projeter HAIL JAPAN sur une vitrine : les secours arrivent... Retour sur le pont, pour de vrai mais toujours dans le brouillard.

Les Camisards René Allio, France, 1972, 105 mn

Extraordinaire recréation de la guerre des Cévennes, ici à son début. Nous croisons des personnages historiques comme Gédéon Laporte (Jacques Debary), Abraham Mazel (Gérard Desarthe) et Jacques Bonbonnoux – rebaptisé Combassous – (Rufus) dont les mémoires sont lues en voix off.

Les grandes causes donnent souvent lieu à des œuvres trop démonstratives, rien de tel ici. Le film est fauché, ce qui confère à l'ensemble un caractère bricolé, improvisé et touchant qui s'accorde avec cette guerre de pauvres vêtus d'uniformes disparates ramassés sur des cadavres, dans une succession de petites embuscades et d'atrocités. Qui étaient le fait des deux parties, cf. l'encyclopédique *Guerre des Cévennes* de Henri Bosc (1985). La dernière image nous montre des têtes coupées sur un pont – dont celle de Laporte. Nous sommes fin 1702 : "C'est à ce moment qu'on commença à nous appeler Camisards" commente Combassous.

Allio n'esquive pas la vérité dérangeante de ces fous de Dieu, sortes de fanatiques pas très différents, que ça nous plaise ou non, de nos modernes islamistes – souvent eux aussi en révolte contre un pouvoir impitoyable et sanguinaire. Ils prophétisent à tout bout de champ quitte à tomber en transe ; c'est l'inspiration divine qui leur commande d'attaquer ou de fuir dans le désert. Détail absent du film, ce rôle de pythie était souvent dévolu à des fillettes. Image terrifiante de l'îlotage catholique, le prêtre fait l'appel des fidèles à la messe.

Kakushi-toride no san-akunin *La forteresse cachée*, Akira Kurosawa, Japon, 1958, 139 mn

La princesse d'un clan vaincu (Misa Uehara) rentre chez elle incognito – elle joue à la muette – avec son trésor. Elle est escortée par un général (Toshirō Mifune) et deux bons à rien versatiles et trouillards, joués par Minoru Chiaki et Kamatari Fujiwara déjà partenaires de Mifune dans *Les bas-fonds* (p. 727).

Ce film picaresque – qui aurait inspiré *Star wars* (1977) – rappelle *Sur la queue du tigre* (p. 93) ; il sera suivi de *Yōjimbō* (p. 1521) et *Sanjurō* (p. 466).

Pasażerka *La passagère*, Andrzej Munk, Pologne, 1961, 58 mn

Sur un transatlantique, Liza (Aleksandra Slaska) croit reconnaître Marta (Anna Ciepielewska), une ancienne déportée d'Auschwitz. Gardienne SS, Liza avait développé une relation trouble avec Marta qu'elle considérait un peu comme sa protégée, lui ayant épargné le pire. Jeu du chat et de la souris sur fond d'images terrifiantes bien éloignées de la complaisance décorative de *Portier de nuit* (p. 1375), ce film fascinant reste fragmentaire, le metteur en scène ayant eu un accident fatal durant le tournage.

Pride and prejudice *Orgueil et préjugés*, Joe Wright, 2005, G^{de}-Bretagne, 127 mn

Le roman de Jane Austen (résumé p. 599) est rendu avec des images raffinées, dont de trop rares paysages du Derbyshire. Excellents acteurs (Donald Sutherland, Brenda Blethyn, Judi Dench) dans le rôle des parents. Du côté des plus jeunes, si la passion couve sous la retenue de Keira Knightley, le Darcy de service (Matthew Macfadyen) n'est ni méprisant ni ardent : avec son air renfrogné, l'acteur a l'air d'attendre la fin du tournage.

Miss Peregrine's home for peculiar children *Miss Peregrine et les enfants particuliers*, Tim Burton, USA, 2016, 122 mn

Une boucle temporelle. Celle-ci se situe le 3 septembre 1943, jour du bombardement par les Allemands du home d'enfants tenu par Miss Peregrine (Eva Green) dont les pensionnaires sont "particuliers", i.e., paranormaux : l'un est invisible, l'autre plus légère que l'air au point qu'il faut la lester de peur qu'elle ne s'envole, le troisième peut projeter ses rêves comme au cinéma.

Le film, peu satisfaisant, ne décolle qu'avec la tardive arrivée de Barron (Samuel Jackson), l'ennemi juré de Miss Peregrine. L'action se déplace dans le Luna Park de Blackpool où les enfants bizarres utilisent pour de bon leurs pouvoirs contre Barron et ses invisibles sbires, les "Hollows". Un combat de squelettes style *Jason and the Argonauts* (p. 878), une porte enfoncée avec une hache façon *The shining* (p. 1280) et un problème : comment différencier le jeune héros Jake (Asa Butterfield) de Barron qui, transformable à volonté, a pris son apparence ? Facile, le vrai peut voir les Hollows – c'est son don –, contrairement au faux qui est tué par l'un d'eux. Avec Terence Stamp et Judi Dench.

Scanners David Cronenberg, Canada, 1981, 99 mn

Un médicament pour femme enceinte, l'éphémerol, a été retiré du marché à cause de ses effets secondaires. Son concepteur, le docteur Ruth (Patrick McGoohan), l'a cependant utilisé pour créer une race de "scanners" aux terrifiants pouvoirs télépathiques. Le film, centré sur trois d'entre eux, Cameron Vale (Stephen Lack), Kim Obrist (Jennifer O'Neill) et Darryl Revok (Michael Ironside), se clôt par un affrontement spectaculaire entre les deux hommes qui se détruisent l'un l'autre avec pour résultat la carbonisation de Vale dont l'esprit passe dans le corps de Revok. On mentionnera aussi, en ces temps d'informatique archaïque aux écrans verts, la connexion télépathique à un ordinateur distant !

Le tournage a été perturbé par la conduite de McGoohan, alcoolique et catholique, qui traitait O'Neill de putain à cause de ses multiples mariages ; elle n'en était pourtant qu'au cinquième.

Le mort en fuite André Berthomieu, France, 1936, 86 mn

Deux obscurs cabotins (Jules Berry et Michel Simon, excellents) ont mis au point le plan qui les rendra célèbres. Trignol va s'exiler et Baluchet s'arrangera pour être accusé de l'avoir occis. Ils devraient ainsi tous deux trouver la gloire, l'un comme victime, l'autre comme condamné à mort, le mobile du meurtre étant la rivalité amoureuse censée les opposer au sujet de la belle Myra (Marie Glory). Tout fonctionne à merveille, sinon que Trignol, qui devait innocenter son copain, se fait attendre : pris pour un sosie, il est bien près d'être fusillé dans une dictature slave. Il revient *in extremis* arracher Baluchet à la guillotine mais c'est la cynique Myra qui bénéficie de la publicité : postés devant l'entrée du théâtre, l'assassin et sa victime font de la retape pour le spectacle où triomphe la briseuse de cœurs !

Léolo Jean-Claude Lauzon, Canada, 1992, 106 mn

Soutenu par une voix off lancinante, le film nous plonge dans une enfance québécoise malheureuse. Une mère obèse, un père obsédé par la "marde", un frère crétin : une famille de zinzins avec un grand-père (Julien Guiomar) qui essaie de noyer le jeune Léolo. Dont la destinée échappe au désastre annoncé grâce à la lecture d'un livre, *L'avalée des avalés* (1966), l'évocation d'une Sicile fantasmée – plans de Taormina –, puis l'écriture. Cet *Amarcord* (p. 1522) un peu cradingue est un film touchant et profondément original d'un auteur mort en 1997 dans un accident d'avion. Apparition éclair de Denys Arcand.

Deep end Jerzy Skolimowski, Grande-Bretagne, 1970, 91 mn

Londres. Le jeune Michael (John Moulder-Brown), 15 ans, est employé dans un établissement de bains. Mignon mais puceau, il repousse, à moins qu'il ne les saisisse pas, les avances d'une cliente (Diana Dors) pour se concentrer sur sa collègue Susan (Jane Asher) dont il est éperdument amoureux. Elle n'est pas vraiment farouche puisque, bien que fiancée, elle couche à peu près avec tout le monde, maître-nageur comme clients. Michael la poursuit de ses assiduités maladroites par exemple en déclenchant l'alarme alors qu'elle a rejoint un Jules dans une cabine. Il finit par l'agacer au point qu'elle perd la pierre de sa bague en le giflant ; il faut ramasser la neige et la faire fondre pour retrouver le petit diamant. Bonne fille, elle se donne à lui, mais le gamin inexpérimenté a une "panne". Alors qu'elle s'en va, il lui porte sans le vouloir un coup mortel puis part au fond du grand bain (le *deep end* du titre) avec le corps de son aimée.

Servi par l'extraordinaire prestation du jeune Moulder-Brown qui allait bientôt jouer Otto, le cadet dément de *Ludwig* (p. 679), un film qui sait parler des émois et maladresses de l'adolescence de façon touchante et un peu surréaliste.

Iklimler *Les climats*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2006, 98 mn

Séparation d'Isa et Bahar (le réalisateur et son épouse Ebru) : c'est l'été et ils sont au bord de la mer, à Kaş. À l'automne, Isa, universitaire à Istanbul, renoue une liaison torride avec l'épouse d'un ami. C'est dans l'hiver anatolien qu'il vient rejoindre Bahar, décoratrice de télévision, sur un tournage. Il neige, les chiens aboient et les flocons tombent comme pour recouvrir les quelques traces des amours mortes. Splendide et déprimant comme toujours, le film commence et finit par deux longs plans d'Ebru, un en été, l'autre en hiver.

Les parents terribles Jean Cocteau, France, 1948, 96 mn

La roulotte, c'est la famille fusionnelle formée d'Yvonne (de Bray), son mari Georges (Maurice André), sa sœur Léonie (Gabrielle Dorziat) et son fils Michel (Jean Marais). Yvonne, qui entretient une relation presque incestueuse avec Michel, prend très mal l'annonce de l'amour de ce dernier pour Madeleine (Josette Day). Tout comme Georges qui était le "protecteur" de la jeune femme ; ces parents terribles essaient de séparer les amoureux mais Léonie fait échouer un complot qui allait briser Michel. Se sentant de trop, Yvonne s'empoisonne. "La roulotte continuait sa route, les Romanichels ne s'arrêtent pas" commente la voix off de Cocteau. Une réussite qui reprend trois acteurs de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Le désordre a vingt ans Jacques Baratier, France, 1967, 69 mn

Le réalisateur reprend son court-métrage *Le désordre* (1950) pour nous parler du Saint-Germain-des-Prés de 1946 et de ce qu'il est devenu en 1966. D'où des images d'archives : le jazz New Orleans qui se pratiquait après guerre et des germanopratins célèbres, Gréco avec son nez, Sartre. Nous entendons longuement parler de Boris Vian par son frère, d'Antonin Artaud par Roger Blin et de Jacques Audiberti – "maître à penser sans disciple" – par Claude Nougaro qui interprète *Chanson pour le maçon*. Ainsi que d'un poète oublié, Olivier Larronde.

The party Blake Edwards, USA, 1968, 99 mn

Réussite superlative de Blake Edwards. Bien qu'il ait saboté, par ses maladresses, le tournage d'un *remake* de *Gunga Din* (p. 637), le petit comédien indien Hrundi V. Bakshi est invité par erreur dans la luxueuse villa californienne du producteur où il crée un désordre maximal. Il est assisté dans cette tâche par un serveur bourré (Steve Franken) et l'arrivée d'un éléphant peinturluré qu'il décide de laver : après avoir noyé la villa dans une tempête de mousse, il repart dans sa Morgan à trois roues en compagnie d'une starlette (Claudine Longet).

Paths of glory Stanley Kubrick, USA, 1957, 88 mn

Le film jouit d'une réputation surfaite due à son message pacifiste qui lui valut une longue interdiction de fait sur le territoire français. Il relate un épisode de fusillés pour l'exemple vaguement inspiré du Chemin des Dames.

Où se situe donc le front ? Peut-être en Bavière ! C'est ce que semble suggérer le château baroque – Schlessheim qu'on reverra dans *L'année dernière à Marienbad*, p. 1448 – qui abrite l'État-major et où l'on danse sur de la musique viennoise ; ainsi que la chanteuse allemande, sans doute captive, obligée de se produire devant les soldats français. Le procès des "lâches" est conforme au protocole anglo-saxon, avec ses "– Objection – Sustained" : sommes-nous dans l'armée anglaise ? Invention délirante, l'idée de faire tirer au canon sur ses propres troupes pour les forcer à quitter la tranchée – et délire dans le délire, l'idée que le responsable d'une telle atrocité puisse en rendre compte. Il s'agit donc d'un tract pacifiste qui pèche par exagération et véhémence : tout comme certains livres consacrés à la Grande Guerre épinglés par Jean Norton Cru dans son ouvrage *Témoins* (1929).

Ce film discutable a cependant des qualités : la caméra qui accompagne les soldats dans les tranchées et les images d'assaut. Ainsi que l'interprétation : Kirk Douglas, Adolphe Menjou et George Macready chez les officiers, Ralph Meeker, Timothy Carey et Joe Turkel chez les victimes expiatoires. Scène touchante, une des plus belles tournées par Kubrick : une Allemande (l'épouse du réalisateur) chante *Les trois hussards* devant des soldats émus aux larmes.

Madame de... Max Ophüls, France, 1953, 100 mn

D'après Louise de Vilmorin, une histoire de boucles d'oreille en forme de cœur que nous suivons depuis le moment où Louise (Danielle Darrieux) les vend en cachette jusqu'à celui où, désespérée, elle les confie comme offrande à "sa" sainte à Saint-Étienne-du-Mont. Les boucles seront revendues quatre fois, dont trois par le bijoutier Rémy (Jean Debucourt), principalement au mari (Charles Boyer), un général jaloux nullement dupe des incessants mensonges de son épouse qui prétend les avoir égarées. Après le premier rachat, elles deviennent cadeau de rupture du général à une cocotte qui s'en débarrasse à Constantinople ; puis, rachetées par le séduisant diplomate italien Donati (Vittorio De Sica), elles reviennent à Louise dont il est devenu l'amant. Elle devra mentir à nouveau – mais c'est dans sa nature – pour expliquer leur réapparition. Tout ça se terminera très mal avec les morts de Donati et Louise : duel et crise cardiaque.

Un film sublime qui frappe par la perfection de ses images. Mentionnons la lettre que Louise écrit à Donati sans l'envoyer et dont les morceaux s'envolent par la fenêtre d'un train. Et cette caméra extrêmement mobile qui s'ingénie à filmer à travers rideaux, vitres, voire chandeliers dans une splendide scène de bal.

Electra Glide in blue James William Guercio, USA, 1973, 108 mn

Policier de petite taille (1,63m), Wintergreen (Robert Blake) abandonne sa blanche moto Electra Glide pour participer à une enquête. Il se heurte à un *coroner* désinvolte (Royal Dano) puis à un inspecteur fascisant (Mitchell Ryan) qui veut casser du hippie. Et découvre que le crime a été commis par un vieil homosexuel (Elisha Cook, pathétique) qui s'était senti délaissé par son compagnon. Il tue accidentellement son collègue (Billy Green Bush) qui s'était approprié le magot du mort pour s'offrir une Electra Glide bleue et reprend seul ses patrouilles avant d'être abattu – sur la route de Monument Valley – par un petit trafiquant de drogue. Film daté par sa thématique et, surtout, l'abus de longues focales et de ralentis.

La guerre sans nom Bertrand Tavernier, France, 1992, 247 mn

Des appelés originaires de Grenoble et sa région se remémorent une opération de maintien de l'ordre (!) qui dura sept ans et fit 24 000 morts dans les seuls rangs de l'Armée. Les entretiens sont menés par Patrick Rotman qui y a sans doute trouvé la matière du scénario de *L'ennemi intime* (p. 697).

Pourquoi Grenoble ? Parce que les manifestations contre l'envoi du contingent par le socialiste Guy Mollet (mai 1956) y furent particulièrement violentes ; souvenir d'enfance, les trains de soldats qui passaient sur la rive ardéchoise de la vallée du Rhône pour éviter les grandes gares situées du côté opposé.

Parmi les nombreux sujets évoqué en quatre heures, le thème récurrent de la torture : coups, baignoire et surtout gégène. Les soldats n'y participaient guère, c'était plutôt l'affaire du deuxième bureau. Face à cette horreur, les réactions sont diverses. Beaucoup de dénégations du genre : "J'en ai vaguement entendu parler mais ça se passait pas chez nous", "Le 12V, c'est pas méchant" ; de plus c'était utile, ça permettait de déjouer les attentats. Une scotomisation qui évite de perdre la raison quand on est trop sensible ; ou du moins de faire des cauchemars.

Atrocités des deux côtés, celles du FLN étant les plus spectaculaires : couilles dans la bouche et sourire kabyle. Mais celles de l'Armée, avec ces corvées de bois dont on ne revenait pas, étaient systématiques. Les Bérets Verts laissaient des mechtas brûlées dont la population avait été exterminée. Les anciens "paras" traînent avec eux cette image qu'ils assurent être fausse, mais qui peut les croire ?

Évocation des BMC (bordels militaires de campagne) des SAS (sections administratives spécialisées) qu'un nostalgique, avec une plaque dédiée au 19 mars dans les toilettes de son association, présente comme d'authentiques Shangri-La. Et des pathétiques harkis qu'on voulait bien rapatrier mais sans leur famille.

Témoignage touchant d'un médecin militaire qui avait transmis ses dossiers aux nouvelles autorités lors du repli ; en enfreignant donc les ordres car, à partir du moment où l'Algérie n'était plus française, les tuberculeux pouvaient crever.

Cabaret Bob Fosse, USA, 1972, 118 mn

Le Berlin préhitlérien, autour du cabaret Kit Kat Klub dont certaines danseuses vont se soulager aux urinoirs. Avec des numéros très réussis où brillent l'Américaine Sally (Liza Minnelli) et le maître de cérémonies (superlatif Joel Grey). Qui éclipsent l'histoire d'amour de Sally avec un étudiant anglais de passage, Brian (Michael York), dont la banalité est pimentée par la rencontre d'un aristocrate décadent, Max (Helmut Griem), un bisexuel qui "s'intéresse" au couple.

En arrière-plan, la montée du nazisme et la peur qui s'installe. À laquelle Fritz Wendel (Fritz Wepper) répond en se revendiquant comme Juif – alors qu'il le cachait jusqu'ici – pour épouser religieusement la belle Natalia (Marisa Berenson). Moment terrifiant, un café de campagne au printemps : une voix claire s'élève, celle d'un jeune homme qui chante "Tomorrow belongs to me". La caméra découvre son uniforme brun et sa croix gammée tandis que la chanson est reprise par les autres consommateurs. À Max qui avait qualifié les nazis de gangsters utiles, Brian demande s'il croit toujours pouvoir s'en débarrasser... commentaire superfétatoire tant la scène se passe de commentaires.

Niezwykla podróz Baltazara Kobera *Les tribulations de Balthazar Kober*, Wojciech Has, Pologne, 1988, 110 mn

Cet ultime film de Has raconte l'itinéraire initiatique du jeune Balthazar dans une Allemagne du XVI^e^ siècle en proie à la peste et aux persécutions religieuses. Malgré quelques plans réussis tel celui qui clôt le film – les barques des morts éclairées par de petites lumières comme dans un cimetière polonais – on s'ennuie ferme devant cette œuvre confuse dépourvue de la charge émotionnelle de *La clepsydre* (p. 1045). Avec Adrianna Biedrzyńska, Zbigniew Zamachowski, Michael Lonsdale, Daniel Emilfork et Emmanuelle Riva.

Punch-drunk love *Ivre d'amour*, Paul Thomas Anderson, USA, 2002, 91 mn

Assisté de Lance (Luis Guzmán), Barry Egan (Adam Sandler) vend des accessoires pour WC, un emploi à la hauteur de l'image que ses sept soeurs ont de cet être pusillanime ; il exprime parfois sa rage à leur égard dans des accès de furie destructrice. Un soir de solitude, il a la mauvaise idée d'utiliser un téléphone rose, ce qui le met à la merci du maître-chanteur Trumbell (Philip Seymour Hoffman) qui le traite de pervers et envoie des nervis (ses frères !) lui casser la gueule quand il bloque sa carte de crédit. Barry a entre temps fait la connaissance de Lena (Emily Watson) et c'est le grand amour. Qui donne la force à Barry de reprendre confiance en lui-même et de régler ses problèmes.

Amusant, sympathique... et vite oublié.

The Alamo John Wayne, USA, 1960, 155 mn

Célébration épique et réussie de la résistance de la mission, devenue fortin, d'Alamo qui tint treize jours contre des forces supérieures : épisode fondateur de l'État du Texas qui s'établit aux dépens du Mexique au début du XIX^e siècle. La défense est dirigée par le colonel Travis (Laurence Harvey), autoritaire et cassant, et des volontaires nettement plus sympathiques, Davy Crockett (John Wayne) et Jim Bowie (Richard Widmark), le héros de *The iron mistress* (p. 1112).

Réalisé par John Wayne – et sa société BATJAC dont le nom renvoie à *Wake of the Red Witch*, p. 1322 – le film est sobre et émouvant. On y devine la présence discrète de John Ford, ne serait-ce que par des acteurs tout droit sortis de *The searchers* (p. 710) : Ken Curtis, Jack Pennick, Hank Worden.

Tube de Dimitri Tiomkin devenu *Le bleu de l'été* en France.

The Shanghai gesture Joseph von Sternberg, USA, 1941, 99 mn

Mother Gin Sling (Ona Munson, à l'extravagante coiffure) tient une maison de jeux dans la concession internationale. Elle est assistée par l'étrange Omar (Victor Mature), "docteur en rien du tout" ; Marcel Dalio tient la roulette alors que Mike Mazurki, chauve, est un inquiétant tireur de pousse-pousse. Une fenêtre donne sur une cour d'où montent des paniers remplis de jeunes femmes à vendre, pour rire paraît-il. L'ancienne prostituée a un vieux compte à régler avec sir Guy Charteris (Walter Huston) qu'elle convoque pour le Nouvel An chinois dans le but de l'humilier. Son arme secrète est Poppy (la splendide Gene Tierney), la fille de Charteris qu'elle a transformée en loque humaine avec l'assistance d'Omar et dont la place à table est indiquée par une statuette à la tête arrachée. Vaincu, Charteris finit par cracher le secret de la naissance de Poppy : elle est en réalité la fille que Gin Sling croyait avoir perdue en couches. Quand la jeune femme apprend qui est sa mère, elle se met à ricaner et cette dernière l'abat.

Le scénario enfonce les pires mélodrames du XIX^e siècle mais la mise en scène baroque de Sternberg en fait un chef-d'œuvre. Avec Maria Ouspenskaïa.

Richard III Richard Loncraine, Grande-Bretagne, 1995, 104 mn

Intéressante transposition de Shakespeare dans une Angleterre nazifiante des années 1930 avec un style visuel qui rappelle parfois celui de *Brazil* (p. 528) ; la dernière scène se déroule d'ailleurs dans la monstrueuse centrale de Battersea. La distribution excellente (Jim Broadbent, Kristin Scott Thomas, Annette Bening, Maggie Smith) est dominée par Ian McKellen aux allures de Hitler, plus grand méchant loup que sanglier, bien qu'un court plan le montre affublé de défenses. Mentionnons aussi Adrian Dunbar dans le rôle du terrifiant assassin Tyrell.

King Kong Merian C. Cooper & Ernest B. Schoedsack USA, 1933, 104 mn

Tout commence comme une version parlante de *The lost world* (p. 918). Sur une île perdue, une faune désormais disparue, dinosaures et ptérodactyles, s'en donne à cœur joie pour s'emparer d'Ann (Fay Wray), laquelle sera sauvée par son futur époux (Bruce Cabot). Le chef de l'expédition (Robert Armstrong) est intéressé par un mammifère géant, le gorille Kong qu'il ramène à New York. Tout le monde connaît les images du monstre en train d'escalader l'*Empire State Building* puis, au sommet, son combat contre quatre biplans qui finissent par l'abattre. N'étant pas un reptile, le gorille a montré ce qui ressemble à des sentiments pour Ann : commentaire final, la Belle a eu raison de la Bête !

The king of New York *Le roi de New York*, Abel Ferrara, USA, 1990, 103 mn

Tout juste sorti de prison, Frank White (Christopher Walken, plus mort-vivant que jamais) rétablit son empire sur la drogue avec l'aide de Jimmy Jump (Laurence Fishburne). Méthodes sanguinaires bien entendu, mais c'est pour la bonne cause car Frank destine ses gains à la construction d'un hôpital pour les enfants des quartiers pauvres... une sorte d'Al Capone moderne en quelque sorte. Les flics ne l'entendent pas ainsi, que ce soit Bishop (Victor Argo) ou le teigneux rouquin Gilley (David Caruso) qui, outré de l'impunité de White, forme un escadron de la mort pour l'assassiner. Gilley abat Jimmy avant d'être assassiné à la sortie d'un cimetière par Frank, lequel va ensuite rendre visite à Bishop qu'il tue lors d'une poursuite dans le métro. Mortellement blessé au ventre, le roi de New York agonise à l'arrière d'un taxi.

Intéressant rapprochement entre le gangster Frank et le policier Gilley qui tuent à tour de bras, mais seulement des criminels. Des plans d'une statue de la Vierge nous rappellent d'ailleurs qu'ils sont tous deux bons catholiques. Walken reviendra dans *The funeral* (p. 656), film crépusculaire du même Ferrara.

Stardust memories Woody Allen, USA, 1980, 89 mn

Le *Huit et demi* (p. 18) d'Allen, en noir et blanc comme son modèle. Dans une station du New Jersey, un célèbre réalisateur assiste à la rétrospective de son œuvre. Il doit faire face au reproche implicite de ses admirateurs qui lui parlent de ses premiers films, "ceux qui étaient drôles". Ce public, souvent outrancièrement juif, résume l'univers dans lequel on tentait alors d'enfermer l'auteur.

Partagé entre plusieurs femmes, sa maîtresse française Isobel (Marie-Christine Barrault) qui vient de quitter son mari, la jeune Daisy (Jessica Harper) dont il est tombé amoureux, sans parler du souvenir de l'instable Dorrie (Charlotte Rampling), il s'imagine en Dr. Frankenstein échangeant les cerveaux de ses belles.

14–18 Jean Aurel, France, 1963, 91 mn

Remarquable documentaire, juste et souvent touchant, sur la Grande Guerre. Les images d'archives sont ponctuées par un gros plan sur un "poilu" dont les yeux semblent dire "Plus jamais ça, vraiment ?". On prononce le mot "mutineries" sans aller – censure ! – jusqu'aux fusillés pour l'exemple et on entend même la *Chanson de Craonne* – paroles et musique séparées pour contourner son interdiction. Omission de taille, aucune mention du gaz moutarde, et erreur de jugement sur Ludendorff, tacticien génial mais médiocre stratège : le premier à réussir la fameuse percée (mars 1918), s'ouvrant ainsi un boulevard pour Paris, il ne sut pas exploiter son avantage. Pétain a la part un peu trop belle mais le (sinon excellent) commentaire est dû à Jacques Laurent (alias Cécil Saint-Laurent), maurassien notoire.

Calcutta Louis Malle, France, 1969, 95 mn

La caméra se promène quinze minutes dans les rues avant que le réalisateur n'ouvre la bouche. Nous assistons à des manifestations et des combats de rue, à une fête au bord du Gange ainsi qu'aux courses de chevaux que suit la bourgeoisie anglophone. Nous visitons le mouroir où l'on ramène ceux qu'on a ramassés dans les rues avant de finir par le "slum", sorte de cloaque où s'entassent les divers laissés pour compte. Slum dans le slum, le ghetto des lépreux. Pièce détachée de *L'Inde fantôme* (p. 1381).

Saikaku ichidai onna *La vie d'Oharu, femme galante*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1952, 137 mn

1686. Oharu (Kinuyo Tanaka dans son plus grand rôle), fille de courtisan, s'est laissée aller à aimer en dessous de son rang social. Son amant est exécuté et la famille expulsée de Kyōto. Elle a plus tard une seconde chance comme concubine d'un seigneur, mais est congédiée après avoir donné naissance à un héritier mâle. S'ensuit une succession d'épisodes à la fin inévitablement malheureuse car elle ne peut qu'avoir tort ; une seule et unique fois, elle se venge en envoyant le chat arracher la perruque d'une employeuse jalouse, dévoilant ainsi une calvitie ignorée de son époux (Eitarō Shindō). Tombée dans la prostitution et plus vraiment jeune, elle est emmenée dans une auberge par un client qui veut édifier un groupe de pèlerins sur les ravages causés par une vie dissolue. À la mort du seigneur, le fils qu'Oharu lui a donné lui succède et n'a qu'une hâte, faire enfermer cette mère indigne. Elle prend la fuite pour devenir prêtresse mendiante.

Plaidoyer déchirant servi par la perfection des images qui renvoient au Japon pacifié de la période Edo. Un monde où chacun a sa place, même les femmes ; mais, n'ayant aucune prise sur leur destinée, le moindre écart leur est fatal.

Biruma no tategoto *La harpe de Birmanie*, Kon Ichikawa, Japon, 1956, 116 mn

L'été 1945 en Birmanie, alors que la guerre est perdue pour le Japon. Dirigée par le capitaine Inoue (Rentarō Mikuni), une unité tente d'échapper aux Britanniques. On passe à côté de l'affrontement mortel dans un village où, miraculeusement, on se met à chanter de part et d'autre ; les Japonais apprennent alors que la guerre est finie depuis trois jours et sont envoyés au camp de Mudon. On demande cependant à Inoue de faciliter la reddition d'un groupe retranché dans des grottes ; il envoie à cet effet le soldat Mizushima (Shōji Yasui), le barde de la troupe qui communique à l'aide d'un *saung*, la harpe birmane du titre.

Le responsable local refuse de se rendre et obtient le soutien unanime de ses hommes grâce au sempiternel chantage au sacrifice. Mizushima échappe alors de justesse à une exécution pour lâcheté grâce au bombardement britannique qui tue à peu près tout le monde.

À Mudon on n'a pas grand-chose à faire sinon rêver au sort de Mizushima. Qui ressemble vaguement au bonze à la harpe qu'ils aperçoivent de temps à autre, un perroquet sur l'épaule. De plus en plus convaincus qu'il s'agit bien du soldat disparu, ils lui font passer un message par une vieille femme qui lui remet un second perroquet : "Rentre avec nous, Mizushima". Le bonze croise les soldats sans autre contact que des chants en commun. Puis Inoue découvre dans un crématorium anglais une boîte contenant des cendres de soldats nippons et comprend qu'il s'agit bien de Mizushima. Alors qu'ils prennent le bateau pour retrouver le Japon, ils reçoivent le perroquet du bonze : "Je ne peux pas rentrer", ainsi qu'une lettre dans laquelle l'absent explique qu'il reste afin de pratiquer les rites funéraires pour leurs morts. Un beau film qui présente cependant les soldats sous un jour un peu trop sympathique ; *Nobi* (p. 1352) rectifiera le tir.

Fritz the cat Ralph Bakshi, USA, 1972, 78 mn

Réjouissante adaptation de la bande dessinée de Robert Crumb en dessin animé, pas vraiment dans le style Disney. Fritz est un chat fumeur de "pot" mais avant tout un redoutable baiseur ; il faut le voir dans une baignoire avec trois filles – ou plutôt femelles de diverses espèces. Orgie interrompue par les flics – "pigs" campés par des cochons roses – qui les traitent de "preverts". Notre félin traverse une synagogue où il perturbe la prière de rabbins appartenant à la race canine avant de se diriger vers Harlem et ses noirs corbeaux – ce qui renvoie à *Dumbo* (p. 1346). Il poursuit une corbeaute qui commence par se moquer de son minuscule zizi puis change d'avis quand il passe à l'action. Ayant fui New York, il devient le jouet de nazis qui le piègent dans une usine qu'ils font sauter. À l'article de la mort, il reçoit la visite des nénettes du début et retrouve toute sa vigueur, le lit d'hôpital ayant remplacé la baignoire...

The quiet American *Un Américain bien tranquille*, Joseph Mankiewicz, USA, 1958, 122 mn

Le chef-d'œuvre de Graham Greene (1955) oppose le journaliste anglais Fowler (Michael Redgrave), en poste à Saigon, au bénévole américain Pyle (Audie Murphy), qui sous des dehors naïfs est en réalité le cynique chef local de la CIA. En cette année 1952, il manipule un groupe terroriste, la "Troisième force" du général Trìn Minh Thê (personnage historique). Lors d'un reportage en province, la curiosité déplacée de Fowler indispose le général ; il n'est sauvé que grâce à Pyle qui décide *in extremis* de l'épargner. Plus tard, un attentat de la Troisième force supervisé par Pyle convainc Fowler d'aider le Viet Minh (Richard Loo) à neutraliser l'irresponsable chef de la CIA. Lequel est aussi son rival en amour, d'où le malaise final : Fowler voudrait présenter des excuses mais ne sait trop à qui.

De nos jours, le rôle trouble de la CIA n'est plus un scoop : il suffit d'évoquer ses ex-chouchous, les Talibans. Ce n'était pas le cas à l'époque et le film ressemble à une attaque en règle contre le scénario. Sans incitation externe, Mankiewicz n'aurait jamais adapté sur ses propres deniers (la compagnie Figaro) un roman qu'il jugeait par ailleurs ridiculement anti-américain.

Le film est encadré par deux cartons. Le premier rappelle qu'en 1952, le Vietnam était dirigé par une marionnette des Français, Bao Dai. Le second qualifie le dictateur de 1958, Ngô Dinh Diêm, de "librement choisi". On aurait pu ajouter "avec enthousiasme", puisque ce libre choix fut celui de 108% des votants, là où le KGB n'aurait jamais obtenu que 98,7%. Ironiquement, un autre libre choix de la CIA conduira, en 1963, à la liquidation de Diêm devenu encombrant.

Le film suit le roman, même si les joutes verbales tournent toujours à l'avantage de Pyle, pour se clore comme ces pseudo-documentaires genre *G men* (p. 27) où un acteur jouant une huile du FBI prend la parole : dans un pensum de 8 minutes, l'inspecteur Vigot (Claude Dauphin) démolit le scénario en expliquant que Fowler, manipulé par les communistes, est complice de l'assassinat d'un inoffensif humanitaire. Pourquoi donc ce complot pour l'éliminer ? Silence, et pour cause.

Zemlia (p. 1455), prêtait des crimes imaginaires aux Koulaks. Mankiewicz transcende la calomnie pour s'en prendre directement au livre dont il fabrique une sorte de contrepied. Et implicitement à son auteur, Graham Greene, qui s'était peint sous les traits de Fowler : comme tous les intellectuels de gauche, c'est un traître en puissance dominé par ses émotions. Auquel il réserve une punition absente du roman : la belle Phuong (Georgia Moll, exécrable actrice) ne reviendra pas. Cette superlative malhonnêteté ne pouvait que ravir le fascisant trublion des *Cahiers du cinéma*, Jean-Luc Godard.

Film malgré tout fort bien fait ; on citera la séquence nocturne durant laquelle Pyle, qui avait envoyé Fowler à la mort, lui sauve la vie. La version Phillip Noyce (p. 1063) n'est, hélas, pas à la hauteur de celle-ci : elle est honnête et laborieuse.

Les visiteurs du soir Marcel Carné, France, 1942, 121 mn

Le Diable (Jules Berry) a envoyé sur Terre deux émissaires, Dominique (Arletty) et Gilles (Alain Cuny) pour perturber les hommes. Ils ont d'étranges pouvoirs, ainsi celui de geler le temps pour se livrer à leurs manigances. Dominique séduit le vieillissant baron Hugues (Fernand Ledoux) et son futur gendre, l'odieux Renaud (Marcel Herrand), provoquant un duel à mort dont elle détermine l'issue en priant le plus jeune de livrer combat sans cotte de maille. Vainqueur, Hugues part à la poursuite de la diabolique séductrice qui l'emmènera nul doute en Enfer. Il en va tout autrement pour Gilles qui ressent pour la fille du baron, Anne (Marie Déa), des sentiments interdits par les conventions. Et surtout réprouvés par le Diable qui fait tout pour séparer les amants, jusqu'à les changer en statues ; en vain car leur cœur bat toujours sous la pierre… comme celui de la France vaincue, allusion qui devait être plus transparente dans le contexte de l'époque.

Fantaisie médiévale du tandem Carné/Prévert avec ses nains (Piéral), ses jongleurs et son bourreau (Gabriel Gabrio) et le château tout blanc d'Alexandre Trauner. Chanson *Démons et merveilles* sur une musique de Maurice Thiriet.

Executive suite *La tour des ambitieux*, Robert Wise, USA, 1954, 104 mn

Début en caméra subjective à Wall street : un homme envoie un télégramme puis sort dans la rue pour héler un taxi avant de s'effondrer mort. Il s'agissait de Bullard, directeur de Tredway, une importante compagnie de meubles dont le siège est en Pennsylvanie : lequel des sous-directeurs lui succédera ?

Tenant la corde, Shaw (Fredric March) n'est qu'une machine à calculer des dividendes. Il met dans sa poche le crapuleux Caswell (Louis Calhern) qui s'est englué dans une vente à découvert ainsi que le pusillanime Dudley (Paul Douglas) dont il a découvert la liaison avec une secrétaire (Shelley Winters). De plus, l'actionnaire principale et fille du fondateur, Julia Tredway (Barbara Stanwyck), ne veut plus entendre parler de mobilier et s'en remet à Shaw pour liquider sa part. Face à ces derniers, le consciencieux mais terne Alderson (Walter Pidgeon), le laborieux et borné Grimm (Dean Jagger) mais aussi Walling (William Holden). Lequel, au terme d'une brillante démonstration où il casse une chaise Tredway pour montrer ce qu'est devenue la marque, emporte le morceau. Caswell devra faire face à sa vente à découvert : les salauds sont toujours punis.

Démonstration bétonnée qui se termine par la victoire de la morale. Les sept personnages principaux renvoient chacun à une conception du capitalisme ; seul Walling est à même de concilier les impératifs divergents liés au profit et à la qualité. Sur un thème voisin, on pourra préférer *While the city sleeps* (p. 645), plus brillant, ou *Patterns* (p. 798) beaucoup moins optimiste ; voire le loufoque *Snobs* (p. 426) de Jean-Pierre Mocky. Avec June Allyson.

La roue Abel Gance, France, 1923, 417 mn

Sept heures de film réparties en quatre épisodes que le producteur Pathé vient de restaurer : on ne disposait jusque là que d'une version "courte" de 270 mn. Le rôle principal, Sisif (!), est tenu par Séverin Mars dont la mort en juillet 1921 date le tournage. Tout commence par un accident de train d'où Sisif, mécanicien, extrait une fillette identifiée par son prénom, Norma, alias "La rose du rail".

Quinze ans plus tard, Sisif est dépressif et bagarreur : il a sombré dans l'alcoolisme car il est amoureux de sa "fille" (Ivy Close, mère du futur réalisateur Ronald Neame). Tout comme son fils Élie (Gabriel de Gravone), un luthier à la recherche d'un vernis crémonais qu'il finira d'ailleurs par trouver. À moitié fou, Sisif tente de se faire écraser par sa locomotive puis accepte à contre-cœur de marier Norma à l'antipathique rupin Hersan (Pierre Magnier). Le mécanicien, qui a avoué à son fils que Norma n'est pas sa sœur, compense sa perte en nommant sa locomotive Norma Compound. Plus tard, alors que sa vue baisse et qu'il doit l'abandonner, il l'accidente volontairement pour qu'elle ne tombe pas dans des mains indignes. "– Tu ne m'en veux pas ? – NON. . . SISIF. . ." répond (!) la machine agonisante.

Sisif est affecté au chemin de fer à crémaillère du Mont-Blanc – un escargot en surimpression montre que sa Norma III ne brille pas par la rapidité. Il vit en reclus avec son fils, lequel fournira un de ses superlatifs violons à Norma. Drôle d'idée, il écrit une confession amoureuse à l'intérieur de l'instrument que le jaloux Hersan brise ; ayant lu le texte, le mari se rend en montagne pour tuer Élie qui le traite de voleur. "Artiste !" répond Hersan avant de le précipiter dans le vide d'où suspendu à une branche, Élie lui décoche une balle mortelle. Désormais seul et aveugle, Sisif bénéficie de l'aide, d'abord anonyme, de Norma. Quand il trépasse rasséréné, une locomotive-jouet lui échappe des mains – ultime déraillement.

Ce scénario extravagant comme les aimait Gance est servi par de splendides images : la montagne et surtout les trains, les voies, le ballet des locomotives. La copie comporte, outre les habituelles séquences teintées, des plans coloriés au pochoir : sémaphores rouges ou verts, tapis d'une salle où l'on danse. Le montage extrêmement haché de certaines scènes annonce *Napoléon* (p. 247) : typiquement lorsqu'Élie lâche prise et tombe dans le glacier. Des scènes à la limite du ridicule sont transcendées par le génie de Gance, ainsi quand on ramène ce qu'il reste de sa Norma Compound et qu'il la suit comme un parent à un enterrement ; il agresse d'ailleurs des collègues qui ne se découvrent pas !

Le thème central est celui de "l'éternelle danse tragique de la roue". Roue du destin, roue de la vie et bien sûr des locomotives ; ainsi que celle de la ronde à laquelle participe Norma dans la neige alors que Sisif passe de vie à trépas.

Avec Georges Térof dans le rôle de Mâchefer, le pittoresque assistant de Sisif, et Max Maxudian en minéralogiste. Blaise Cendrars, assistant sur le film, a consacré un (trop) court-métrage (9 mn) au tournage.

Vecchia guardia Alessandro Blasetti, Italie, 1935, 84 mn

Film de propagande fasciste exaltant la marche sur Rome de 1922. Dans ce village de l'Italie centrale, on reconnaît les bons citoyens à leurs habits soignés qui comporte parfois une chemise noire et les sales Rouges à leur casquette ; patibulaires, ils fument d'ailleurs dans la rue. C'est à eux qu'un sympathique colosse s'en prend en les assommant à l'aide d'un gourdin avant de les forcer à avaler la boisson emblématique du fascisme, l'huile de ricin ; une idée de poète due, paraît-il à Gabriele D'Annunzio. Ces voyous osent même déclencher une grève : les Chemises noires, embarquées sur une camionnette, vont les déloger en faisant le coup de feu. Le jeune fils du médecin local, qui accompagnait les piliers de l'ordre, meurt victime d'une balle perdue. Le fantôme du petit martyre, en surimpression, accompagne les fascistes partis à l'assaut du Capitole !

On ne peut pas considérer un enfant de douze ans dont le grand frère porte chemise noire comme complètement responsable de ses actes ; c'est donc bien une victime. Mais accuser les Rouges en nous montrant la chambre vide où trônent des jouets qui ne serviront plus est d'une démagogie répugnante. Si c'était vraiment un enfant, pourquoi donc l'embarquer dans une expédition punitive ?

L'année dernière à Marienbad Alain Resnais, France, 1961, 89 mn

Un homme à l'accent italien (Giorgio Albertazzi) essaie de séduire une jeune femme (Delphine Seyrig) qu'il prétend connaître, mais le souvenir est incertain, était-ce à Fredericksbad ? Son mari (Sacha Pitoëff) est un as du pistolet qui gagne toujours aux cartes. La caméra se perd dans les couloirs, s'attarde sur des groupes figés en jouant sur l'hypnose, l'envoûtement créé par un texte volontairement répétitif. Mais cela reste trop cérébral et le miracle ne s'opère pas, contrairement à ce que réussira Marguerite Duras avec *India song* (p. 1350) et la même Seyrig. Cette œuvre à moitié réussie, donc à moitié ratée, fut présentée par certains comme un évènement climatérique. Un engouement excessif qui fut un peu le baiser de la mort pour le réalisateur. Dont le génial *Muriel* (p. 524), avec une Seyrig mieux utilisée, passa quasiment inaperçu.

Le jeu de cartes auquel excelle le mari est une variante du Nim – où celui qui prend la dernière carte gagne, alors qu'il perd dans le film. Paradoxe, la stratégie gagnante – qui repose sur la numération binaire – est quasiment la même dans les deux cas ; ainsi, en commençant par 1/3/5/7, le premier joueur doit-il perdre face à un adversaire aguerri, aussi bien dans le Nim que dans son "opposé".

Plans d'un château bavarois (Schlessheim), celui où Kubrick n'avait pas craint d'installer l'État-major français dans sa reconstitution de la Grande Guerre (*Paths of glory*, p. 1438). Scénario d'Alain Robbe-Grillet – à moins qu'il ne s'agisse des compères Robègue et Riais des *Biches* (p. 750).

Tonari no Totoro *Mon voisin Totoro*, Hayao Miyazaki, Japon, 1988, 85 mn

Dessin animé dont les héros sont les fillettes Mei et Satsuki (quatre et huit ans) qui viennent de s'installer à la campagne avec leur père, leur mère étant temporairement hospitalisée. Bien qu'il ne s'y passe pas grand-chose, le film est un enchantement dont l'audience dépasse de loin le public enfantin auquel il est destiné. Si l'animation reste parfois maladroite, on est d'emblée séduit par les intérieurs japonais traditionnels, tatamis et baignoires, puis par le paysage de rizières et les renards de pierre aux tabliers rouges. Quand la pluie se met à tomber les têtards s'agitent et une atmosphère magique se crée qui s'intensifie avec le crépuscule et la nuit. En attendant leur père sous un parapluie à l'arrêt de bus, les fillettes se retrouvent en compagnie de Totoro, gigantesque et placide animal à fourrure, lequel ne circule que dans le *nekobasu* (chat-bus), la plus extraordinaire des créations de Miyazaki – avec le Kaonashi du *Voyage de Chihiro*, p. 1300.

Viens chez moi, j'habite chez une copine Patrice Leconte, France, 1980, 82 mn

D'après un succès du café-théâtre, un réjouissant divertissement porté par la prestation de Michel Blanc dans le rôle du désinvolte Guy. Suite à des indélicatesses, il vient de perdre son poste de pompiste et se retrouve à la rue. Pas de problème, il est recueilli par un couple d'amis, Daniel (Bernard Giraudeau) et Françoise (Thérèse Liotard) chez lesquels il ne tarde pas à s'incruster. Il ramène ses nombreuses conquêtes dont une écuyère partageuse (Anémone) qui ne conçoit le sexe qu'en groupe. Engagé comme déménageur chez Taxi-Fret sur recommandation de Daniel, il pousse son copain à l'adultère et au vol de plusieurs bouteilles de Château-Margaux : résultat, les deux sont chassés. Mais Guy a déjà un projet pour rebondir, s'installer dans une immense ferme du Quercy en ruines pour la retaper et s'y livrer à l'élevage... en compagnie du couple, évidemment. Complainte de Renaud.

Du skal ære din hustru *Le maître du logis*, Carl Theodor Dreyer, Suède, 1925, 111 mn

Dans la veine comique de Dreyer (*La quatrième alliance de Dame Marguerite*, p. 375), l'histoire du tyran domestique Viktor (Joannes Meyer) que deux vieilles femmes vont remettre dans le droit chemin. L'épouse-esclave disparaît et c'est Mads (l'excellente Mathilde Nielsen), l'ancienne nounou de Viktor qui prend la direction du logis. Et lui fait découvrir l'envers du décor, les divers travaux liés à la cuisine et au lavage. Viktor s'adoucit et prie instamment Mathilde de lui rendre son épouse. Cette dernière consent mais y met une condition : Viktor doit d'abord aller en punition au coin... les mains dans le dos !

The Browning version *L'ombre d'un homme*, Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1951, 80 mn

Extraordinaire composition de Michael Redgrave dans le rôle du Crock, i.e., du professeur de langues mortes Crocker-Harris. Enfermé dans son monde rigide, ne communiquant que par des épigrammes savants qu'il est le seul à saisir, cet individu desséché est haï des élèves qui l'ont surnommé *The Himmler of the lower fifth* (= troisième). Tombé malade, il doit quitter le collège ; on fait tellement peu de cas de sa personne que l'administration (Wilfrid Hyde-White, mielleux à souhait) ne lui accorde même pas de pension de retraite. Quand l'élève Taplow lui offre une copie de la traduction par Browning de l'*Agamemnon* d'Eschyle, des larmes viennent aux yeux du Crock, preuve qu'il avait un cœur. Mais son épouse aigrie (Jean Kent) a tôt fait de souligner le caractère opportuniste du cadeau. Cette remarque d'une terrible cruauté indispose l'amant de la belle (Patrick Nigel) qui rompt de suite avec elle ; ce professeur de physique est au demeurant un individu chaleureux qui remonte le moral de son cocu. Lequel commence ensuite son discours d'adieu dans son style habituel, pédant et ennuyeux à mourir, avant de se mettre à bredouiller puis à s'excuser devant les élèves de les avoir déçus.

Fils du premier ministre de 1916 qui réprima l'insurrection de Dublin dans le sang et cinéaste plutôt académique, Asquith réussit un film magnifique.

Heung Gong jai jo *Made in Hong Kong*, Fruit Chan, Hong Kong, 1997, 104 mn

Ce film hanté par la mort commence par le suicide de la jeune Boshan : face à l'immense croix d'une église, elle se jette dans le vide. Sur elle, des lettres, dont une d'amour, pour son professeur d'éducation physique. Le gros Jacky, qui découvre la suicidée, n'est pas Jacky Chan nous dit, en voix off, son copain et protecteur Mi-août : c'est un débile capable de bander face à la jeune Ah Ping. Laquelle est vouée à la mort à moins d'une improbable transplantation de rein. Mi-août est, quant à lui un jeune délinquant dont le père a quitté le foyer, bientôt imité par sa mère. Ces trois personnages désœuvrés traversent Hong Kong accompagnés par le fantôme de Boshan qu'ils n'ont pas connue ; un de leurs lieux de prédilection est un cimetière en surplomb. Puis Mi-août s'engage dans une violence pour laquelle il n'est pas fait : il doit exécuter quelqu'un mais se dégonfle. Il est plus tard lardé de coups de couteau en représailles d'avoir aidé la mère d'Ah Ping et s'en tire *in extremis*. Quand il sort de l'hôpital, il découvre que Jacky a été abattu par le trafiquant qui l'employait et surtout que sa chère Ah Ping n'est plus. Il règle alors ses comptes en commettant deux meurtres puis va se suicider sur la tombe de la jeune fille. Désormais, tous quatre n'ont plus de soucis, nous dit la voix off de Mi-août : ils garderont une éternelle jeunesse. En Occident ont dirait que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Bouleversant.

Quelque part quelqu'un Yannick Bellon, France, 1972, 94 mn

Un film consacré à Paris et réellement choral, contrairement à *The naked city* (p. 1453). Une ville en mutation : images du trou des Halles, d'immeubles décrépits ; de longs travellings nous promènent le long de façades sales et rébarbatives comme celles de la rue de Turbigo, puis à l'intérieur des appartements où l'on s'active à diverses tâches. La caméra individualise des visages avant de se concentrer sur quelques personnages qui se croisent sans vraiment se rencontrer : c'est un étudiant (Hugues Quester) qui veut voyager et quitte tout, à commencer par sa fiancée, pour l'Équateur. C'est aussi une campagnarde (Christine Tsingos) qui devient femme de service dans un hôpital ou encore une vieille dame (Hélène Dieudonné) chassée de chez elle par la rénovation urbaine. Au centre du kaléidoscope, le couple formé par Raphaële (Loleh Bellon, sœur de la réalisatrice), architecte et Vincent (Roland Dubillard), journaliste financier. Il boit, voudrait s'arrêter, mais ne veut pas ce qu'il veut. Alors il traîne dans les cafés, téléphone à Raphaële à des heures impossibles, arrive complètement bourré ; personnage pathétique presque suicidaire, il est renversé près du métro Temple.

Une femme inconnue se détache sur un fond de foule : "J'ai l'impression que c'était hier". Apparition de Claude Lévi-Strauss dans un de ses cours.

Dom za vešanje *Le temps des Gitans*, Emir Kusturica, Yougoslavie, 1988, 136 mn

Élevé avec sa sœur par une grand-mère un peu sorcière, Perhan (Davor Dujmović qui devait se pendre à 29 ans mais pas à une cloche d'église comme dans le film) doit supporter son oncle Merzan, bête et indigne. Le drame du jeune homme est son admiration pour Ahmed, un tzigane qui l'intègre à sa tribu et l'emmène à Milan pour le rouler dans la farine à force de promesses bafouées. Découvrant qu'au lieu de faire soigner sa petite sœur infirme, il l'a livrée à la mendicité, Perhan utilise ses dons télékinétiques pour décocher une fourchette mortelle au manipulateur le jour de son remariage. Abattu peu après, il part dans l'autre monde avec deux pièces d'or sur les yeux, monnaie pour Charon.

Tout ça est traité dans un style peu réaliste abondant en idées cocasses – les dindons omniprésents, la maisonnette accrochée aux fils électriques, des caisses en carton puis un chiotte de campagne qui s'animent –, qui seraient même poétiques et touchantes, ainsi le voile de la mariée qui s'envole comme dans *Pattes blanches* (p. 1069) ; mais le style boursouflé interdit toute émotion. Et dilue, dans un salmigondis baroque proche de la complaisance, la description de l'exploitation des enfants par les tziganes : mendicité, vol et prostitution. Inférieur à *Papa est en voyage d'affaires* (p. 1200), le film reste cependant regardable – et écoutable, contrairement à *Underground* (1995), au message politique douteux plombé par une musique assommante.

Repulsion Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1965, 101 mn

Début remarquable et remarqué de Polanski comme cinéaste international. Catherine Deneuve campe Carole, l'employée schizophrène d'un salon de beauté de South Kensington. Obsédée par les poussières, les craquelures et autres fissures, elle vit mal la présence, dans l'appartement qu'elle partage avec sa sœur Hélène (Yvonne Furneaux), du fiancé (Ian Hendry) de cette dernière. Il laisse traîner des poils de barbe et, hélas, son rasoir. Elle ne supporte pas non plus les gémissements nocturnes de sa sœur car elle est terrifiée par le sexe : d'où des fantasmes de viol et, à la toute fin, des mains qui sortent des murs du couloir pour la palper. Sa sœur partie pour Pise, Carole entre dans un processus de retrait du monde qui l'amène à perdre l'attention, à blesser au doigt une cliente lors d'une banale séance de manucure. Dans l'appartement, les pommes de terre germent et le lapin oublié par Hélène pourrit dans une assiette alors que les fissures des murs s'agrandissent. Un soupirant (John Fraser) a la mauvaise idée de forcer la porte ; assommé à coups de chandelier, il est mis au frais dans la baignoire. Passe alors le logeur venu réclamer son loyer ; voyant Carole en déshabillé, il s'adoucit et finit par lui sauter dessus, mauvaise idée à cause du rasoir qu'elle tenait à la main. Quand le couple rentre de vacances, ils découvrent l'étendue des dégâts et Carole prostrée sous un lit en état de catatonie.

Musique de Chico Hamilton et promenade près du pont de Hammersmith. Et référence à Charlot mangeant ses chaussures dans *La ruée vers l'or* (p. 723). Mais pourquoi avoir pris des actrices françaises si elles se parlent en anglais ?

Deutschland im Jahren Null *Allemagne, année zéro*, Roberto Rossellini, Allemagne, 1948, 73 mn

Le décor, Berlin en ruines. Un veuf malade et ses trois enfants : l'aîné, qui a fait la guerre "jusqu'au bout" hésite à se rendre aux autorités, la fille est à la limite de la prostitution et le benjamin (Edmund Moeschke dans son unique et mémorable rôle) participe au marché noir comme on le peut à 12 ans. Il a le malheur de croiser Enning, son ancien instituteur radié, non pour une probable pédophilie mais pour nazisme, qui lui explique que son père est une charge inutile pour la société. Le gamin sert illico un bouillon d'onze heures à son paternel avant de se vanter du meurtre à son mentor ; lequel, comme James Stewart dans *Rope* (p. 618), ne pensait pas être pris au pied de la lettre et fait part de son effroi. Le gamin désemparé monte dans un immeuble en ruines et se jette dans le vide.

À la fois innocent et coupable, Edmund est le condensé d'un peuple qui suivit Hitler dans ses délires. Cette bouleversante dénonciation du rôle insidieux du fascisme est due à un auteur autrefois plus accommodant avec cette idéologie, cf. *L'uomo dalla croce* (p. 699).

Compartiment de dames seules Christian-Jaque, France, 1935, 66 mn

Le jour de son mariage, Robert (Armand Bernard) confie à son beau-père (Pierre Larquey) qu'il "le" perdit dans un compartiment de dames seules avec une inconnue. Son autoritaire belle-mère (Alice Tissot), qui a espionné la confession, en profite pour se venger d'un gendre qui la tient pour un "chameau". Elle prétend être la fameuse inconnue et Robert, qui croit avoir épousé sa propre fille, ne veut plus "consommer". Là-dessus déboulent la véritable inconnue et une beauté des *Folies Bergères* (Ginette Leclerc) pour un échange de lettres et d'abracadabrantesques retournements de situations qui se succèdent si rapidement qu'on n'a guère le temps de réfléchir.

Divertissant vaudeville dominé par le superlatif Armand Bernard : "Que le Diable la constipe !" dit Robert en apprenant le mensonge du "chameau".

The naked city *La cité sans voiles*, Jules Dassin, USA, 1948, 92 mn

Le commentaire envahissant du producteur Mark Hellinger nous prévient : il s'agit d'un film sur la ville de New York. Mais, contrairement à l'admirable *Sous le ciel de Paris* (p. 667), œuvre chorale où se téléscopent des destinées dont aucune n'est privilégiée, le scénario, linéaire, se concentre sur l'enquête menée par le Lt. Muldoon (Barry Fitzgerald) et son adjoint Halloran (Don Taylor) sur la mort d'une jeune modèle. Laquelle aboutira à la mise au jour d'un réseau de cambrioleurs piloté par la victime et le bellâtre Niles (Howard Duff) avec pour homme de main l'ex-catcheur Garzah (Ted de Corsia), doué d'une agilité prodigieuse. Dénouement dans le quartier populaire du Lower East Side puis sur le pont de Williamsburg, au sommet du pilier où s'est réfugié Garzah.

Roma Alfonso Cuarón, Mexique, 2018, 135 mn

México, 1970–71 dans le quartier de Colonia Roma. Le film, en noir et blanc, suit la vie d'une famille bourgeoise et de deux femmes de classes sociales différentes rapprochées par leurs destinées. Sofia (Marina de Tavira) vient d'être abandonnée par son mari médecin ; la domestique amérindienne Cleo (Yalitza Aparicio) qui s'occupe des quatre enfants se retrouve enceinte du peu recommandable Fermin – il fait partie d'une sorte d'escadron de la mort – qui l'a laissée tomber.

Cleo accouche d'une fillette morte-née, deux des gamins sont sauvés de la noyade par la domestique, Sofia avoue aux enfants que leur père ne reviendra pas. Au cinéma on joue *La grande vadrouille* (p. 1720), les étudiants manifestent au risque d'être massacrés. Mais le petit noyau familial cimenté par l'attachante Cleo est un havre de paix et de tendresse. Le film, attachant, a des allures de souvenirs du réalisateur alors âgé de neuf ans.

Bigger than life *Derrière le miroir*, Nicholas Ray, USA, 1956, 91 mn

Ed Avery (James Mason), professeur de lycée atteint d'une très grave maladie, bénéficie du tout nouveau médicament, la cortisone. Il en prend des quantités excessives qui lui procurent un sentiment de surplomb, de supériorité mégalomane : "Bigger than life". Tyran domestique, il s'estime moralement divorcé de son épouse Lou (Barbara Rush) et condamne à mort son prore fils qu'il accuse d'être un voleur ; quand il veut répéter le sacrifice d'Isaac avec lui, Lou appelle un voisin (Walter Matthau) à la rescousse. Le forcené est maîtrisé et soigné : pas question d'abandonner la cortisone, mais il faudra désormais respecter les doses prescrites.

Derrière le message un peu banal se profile la dénonciation d'une mentalité étriquée, en particulier chez les parents d'élèves à œillères tous convaincus que leur rejeton est exceptionnel. Dans son délire, Ed les remet à leur place en frappant souvent juste, ainsi quand il critique la méthode de lecture globale : "Les mots ne sont pas des idéogrammes chinois". Le médicament-drogue lui a fait prendre conscience de sa prison sans lui donner les clefs pour en sortir.

The gambler *Le flambeur*, Karel Reisz, USA, 1974, 108 mn

Extraordinaire portrait d'Axel (James Caan), un joueur plus fasciné par la perte que par le gain : si c'est trop facile, il n'y a pas de "juice". Ayant perdu 44 000 $, il va taper sa mère, une chirurgienne qui, effrayée – "pour 10 000, on te casse les bras, pour 20 000 les jambes, pour 50 on te refait le visage à neuf" –, vide son compte en banque. Il provoque l'irritation de son grand-père (Morris Carnovsky), un Juif qui a fait fortune en partant de rien et la lassitude de sa petite amie (Lauren Hutton). Ainsi que l'effroi du spectateur qui souhaite confusément que tout s'arrange pour ce jeune homme intelligent et sympathique. Non, il faut qu'il joue encore et perde l'argent arraché à sa mère !

Il doit donc toujours 44 000 $, une somme trop importante pour son salaire d'assistant à l'Université. Son créancier lui propose alors un marché : il a parmi ses élèves un jeune prodige du basket ball et, si ce dernier s'arrange pour que son équipe ne gagne pas au-delà de sept points d'avance, la dette sera épongée. Le match terminé, Axel ne doit plus rien ; mais son ami et bookmaker Hips (Paul Sorvino) lui dit que l'étudiant indélicat est désormais enchaîné à la Mafia des paris, autrement dit Axel n'est pas l'unique victime de sa dépendance au jeu.

Désireux de jouer une fois de plus, c'est sa vie qu'il va mettre sur la table en allant traîner à Harlem. Dans la chambre où il est monté avec une prostituée noire, un maquereau armé d'un couteau lui fait le coup de la bourse ou la vie. Fasciné, Axel offre son cou au voyou qui hésite ; bagarre et c'est la pute qui octroie une estafilade à Axel. Lequel, dans une glace, contemple avec délectation son visage tailladé. En bande sonore, des extraits de la 1re de Mahler.

Nikutai no mon *La barrière de chair*, Seijun Suzuki, Japon, 1964, 87 mn

1945. À la Porte de la chair (traduction exacte du titre), décor de ruines inspiré d'Okachimachi où se tenait le marché noir, des prostituées chacune vêtue d'une couleur criarde, jaune, mauve, rouge ; et verte pour Maya (Yumiko Nogawa). Elles recueillent Ibuki (Jō Shishido) un voleur en fuite blessé dont Maya tombe amoureuse, violant ainsi les principes du petit groupe. Les autres filles lui infligent une sévère correction et dénoncent Ibuki aux Américains qui l'abattent.

Message politique, la gangrène symbolisée par le drapeau à 48 étoiles de l'occupant : prostitution et trafic de pénicilline. Le syle, irréaliste et outrancier, gomme les aspérités démonstratives. Suzuki est plus à l'aise dans le mauvais goût revendiqué que dans l'esthétisme compassé de ses films tardifs (*Yumeji*, 1991).

The blue gardenia *La femme au gardénia*, Fritz Lang, USA, 1953, 85 mn

C'est *La femme au portrait* (p. 5) en moins réussi. Sur un coup de cafard – son fiancé parti en Corée l'a plaquée –, Norah (Anne Baxter) accepte l'invitation de Prebble (Raymond Burr) qui l'emmène au *Blue gardenia* où joue Nat "King" Cole et la fait boire avant de la ramener chez lui pour tenter d'abuser d'elle. Norah lui assène un coup de tisonnier et le laisse mort. Le journaliste Casey Mayo (Richard Conte) se lance sur la piste de la mystérieuse "Gardénia" en lui offrant publiquement son aide... ce qui aboutit à sa capture. *Happy end* : tombé amoureux de Norah, Casey remonte la piste de l'enregistrement de *Tristan* trouvé chez Prebble et découvre que le meurtre a été commis par une vendeuse de disques, autre victime du séducteur. Avec Ann Sothern et Jeff Donnell.

Zemlia *La terre*, Alexandre Dovjenko, URSS, 1930, 77 mn

Génial poème cinématographique consacré à la collectivisation. Ici, les Bielakonia (Cheval blanc), une famille de koulaks, s'énervent contre le kolkhoze avec la complicité des prêtres. Et vont jusqu'à assassiner un jeune communiste dont l'enterrement laïque donnera lieu aux aveux du coupable.

Images extraordinaires : l'agriculture mécanisée avec des semences qui passent sur un tamis, la fiancée du martyre qui erre nue dans sa chambre, la foule qui se presse derrière le cercueil... et finalement la pluie qui tombe comme la bénédiction d'un Ciel sans Dieu sur le kolkhoze.

Bardèche et Brasillach ont loué ce film, un compliment étonnant à première vue de la part de nazis avoués. Il dénote l'admiration pour un cinéma de propagande sans équivalent dans les dictatures fascistes. Quant au message, rappelons que la "dékoulakisation" allait bientôt induire une terrible famine – plusieurs millions de morts – en Ukraine, patrie du réalisateur.

Zulu Cy Enfield, Grande-Bretagne, 1964, 138 mn

Janvier 1979 au Natal. Un petit groupe de Britanniques résiste aux assauts des Zoulous qui finissent par se retirer en rendant hommage à leur courage.

Film impérialiste bien enlevé qui exalte les vertus militaires, que ce soient celles des officiers Chard et Bromley (Stanley Baker et Michael Caine), des sous-officiers comme le *colour-sergeant* Bourne (Nigel Green), du chirurgien Reynolds (Patrick Magee) sans parler du tire-au-flanc Hook (James Booth). Tout ce monde récompensé par la Victoria Cross. Avec Jack Hawkins et Ulla Jacobsson.

Sibiriada *Sibériade*, Andreï Kontchalovski, URSS, 1979, 261 mn

Yélane, en Sibérie Occidentale, entre 1904 et 1964. L'intrigue oppose les familles Oustiajanine et Solomine de génération en génération.

Les Oustiajanine sont pauvres et aventureux : Afonya perce une route dans la taïga en direction des étoiles ou plutôt des marais de la Crinière du Diable où affleure le pétrole. Son fils Kolya s'engagera dans la révolution de 1917 et son petit-fils Alexeï (Nikita Mikhalkov, frère du réalisateur) fera jaillir le pétrole.

Les Solomine, riches et parfois mauvais, fournissent des épouses aux Oustiajanine : Nastya que Kolya enlève et qui sera assassinée par les Cosaques, puis Taya (la touchante Lioudmila Gourtchenko) éperdument amoureuse d'Alexeï. Chez les hommes, il y a Spiridon, un contre-révolutionnaire qui assassine Kolya avant de devenir un vieillard aigri, auquel répond le personnage positif de Philippe, le chef régional du Parti qui empêche le village d'être noyé sous les eaux d'un barrage.

Le début est dominé par un révolutionnaire à l'ancienne, expert ès bombes adepte de Campanella qui se déplace en char des glaces. Ça se gâte avec les années 1930 : Spiridon, qui tient ouvertement des propos anti-bolchéviks, est arrêté par Kolya mais s'évade et revient le tuer, ce qui lui vaut seulement, en ces temps de terreur stalinienne, une dizaine d'années de prison ! Certains dénoncent la bureaucratie en disant que tout se décide à Moscou mais Philippe arrive à plaider la cause du pétrole contre celle du barrage hydro-électrique. Sans être niés, les aspects négatifs du Communisme sont édulcorés, noyés dans un bilan globalement positif. Ce que confortent les pénibles bandes d'actualités qui introduisent les épisodes. Nous avons finalement affaire à un *Giant* (p. 1232) soviétique : une quête multi-générationnelle qui mène à la découverte de pétrole... sur fond d'auto-satisfaction confortée par des critiques soigneusement millimétrées.

Éléments fantastiques, le vieil homme éternel qui regarde passer les générations ainsi que la scène finale dans le cimetière enflammé par le pétrole qui vient de surgir : les morts viennent à la rencontre de Philippe. Malgré son conformisme, le film est souvent émouvant, ainsi l'amour entre Taya et Alexeï. Sa rivalité avec un collègue Azéri rappelle *Au bord de la mer bleue* (p. 1213).

Broken blossoms *Le lys brisé*, D. W. Griffith, USA, 1919, 89 mn

Dans l'*East End* londonien (Limehouse), la jeune Lucy est le souffre-douleur d'un père brutal, le boxeur Battling Burrows. Recueillie par un Chinois qui la traite comme une petite reine, elle trouve paix et douceur jusqu'au moment où Battling la reprend pour la battre à mort. L'Asiatique tue le bourreau et ramène le corps de la petite martyre chez lui pour faire brûler de l'encens avant de se suicider.

Interprétation superlative. Donald Crisp en boxeur à l'oreille droite décollée, Lillian Gish en petite poupée fragile à laquelle on offre des fleurs quand on ne la regarde pas dormir : ce que fait le platonique Cheng (Richard Barthelmess). C'est ce dernier qui a le plus beau rôle, touchant et poétique, notamment quand il ramène dans le "fog" le corps de Lucy dans ses bras.

Les stéréotypes racistes qui abondent chez DG (*Birth of a nation*, p. 1361) jouent ici en faveur des Chinois censés être dépositaires d'une sagesse qui les rend supérieurs à ces Anglais qui les méprisent en les traitant de "Chinks".

Heroes for sale William A. Wellman, USA, 1933, 71 mn

Wild boys of the road William A. Wellman, USA, 1933, 68 mn

Deux films au ton très âpre consacrés à la Dépression.

Difficile retour de guerre pour Tom (Richard Barthelmess) devenu dépendant à la morphine dans un hôpital allemand. Guéri, il travaille dans une blanchisserie dont il améliore la rentabilité sans que le personnel en pâtisse. Au décès du propriétaire, les héritiers décident de virer les employés qui se révoltent : l'épouse de Tom (Loretta Young) est tuée et lui mis en prison comme agitateur. Quand il en sort, il n'est pas pour autant un homme libre car la Police politique municipale (les "red squads") l'expulse. Devenu trimardeur, il retrouve un fils à papa qui avait rapporté des tranchées une médaille imméritée... à quoi bon maintenant puisque la Crise l'a plongé dans la même misère que Tom. Mais il y a de l'espoir avec Roosevelt ; d'ailleurs, alors qu'ils quittent leur abri de fortune, la pluie s'est arrêtée. Mentionnons le savoureux inventeur (Robert Barrat, dans le rôle de sa vie) qui ne jure que par le Communisme mais échange (un peu trop vite) sa casquette pour un haut-de-forme après avoir fait fortune.

Trois adolescents en quête de travail traversent l'Amérique en train de marchandises. Ils sont en butte à diverses persécutions et abus : Grace (Rochelle Hudson) est violée par un vigile (Ward Bond). À Cleveland, Tommy a le pied coupé par un train alors qu'il tentait d'échapper à la Police. À New York, Eddie (Frankie Darro) qui avait trouvé un poste de garçon d'ascenseur se fait manipuler par des truands et risque gros. Illustration de l'esprit *New Deal*, le compréhensif juge (Robert Barrat, encore lui) écoute son vibrant plaidoyer et lui donne sa chance.

The grifters *Les arnaqueurs*, Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1990, 110 mn

L'arnaque, c'est ce que Roy (John Cusack) pratique, à sa modeste échelle, quand il paye avec 10 $ mais se fait rendre la monnaie sur 20. Sa mère Lilly (Anjelica Huston) joue dans la classe au-dessus : chargée de parier sur des chevaux tocards pour réduire leur cote au cas où ils gagneraient, elle a accumulé un petit pactole en ramassant des tickets jetés. Il y a enfin l'aristocrate du "grift", Myra (Annette Bening), qui a réussi à escroquer un hommes d'affaires tout en organisant une mise en scène pour le dissuader de se plaindre. Amoureuses de Roy, les deux femmes se détestent cordialement : Myra dénonce les magouilles de Lilly à son patron Bobo (Pat Hingle) qui lui avait déjà écrasé un cigare allumé sur la main en guise d'avertissement. Victime d'une tentative d'assassinat dans un motel, Lilly se fait passer pour morte et c'est le cadavre défiguré de Myra que Roy identifie comme étant celui de sa maman. Laquelle, ayant échappé par sa "mort" à la vindicte de Bobo, tente de s'approprier le modeste trésor de son fils ; quitte à tenter de l'émoustiller en prétendant qu'elle n'est pas sa mère ! Un mauvais coup et il s'effondre, la jugulaire sectionnée ; désormais bien seule, la survivante s'enfuit avec une valise pleine d'un argent rougi par le sang de Roy.

Les deux femmes sont d'épouvantables garces qui se ressemblent. En tenues sexy et talons hauts, elles rivalisent pour séduire le jeune homme : on se demande bien pourquoi tant il manque d'envergure. Le spectateur appréciera les moments où Myra paie en petite monnaie, i.e., avec son splendide corps dénudé.

Le petit lieutenant Xavier Beauvois, France, 2005, 111 mn

Antoine (Jalil Lespert), officier de police débutant, se voit assigner la recherche de deux criminels russes qui détroussent SDF et passants dans l'Est parisien avant de jeter leurs corps dans le canal. Quand l'étau se resserre sur l'un d'eux, un moment d'inattention du collègue resté boire un godet – une bière – et Antoine se fait larder de coups de couteau : emmené à l'hôpital, il ne se réveillera pas. L'attention se déplace sur sa supérieure hiérarchique Caro (Nathalie Baye) qui a du mal à encaisser et retombe pour un soir dans l'alcoolisme contre lequel elle se bat. Un des bandits est repéré et ceinturé, puis, grâce au téléphone, l'autre est localisé à Nice ; Caro l'abat alors qu'il saute par la fenêtre de son hôtel. Regard désemparé de la policière sur la plage ; elle a tenu à venger son jeune adjoint et se dit sans doute : "À quoi bon tout ça ?".

Film policier centré sur l'unique enquête de la courte carrière d'Antoine. Parmi ses collègues, un Marocain (Roschdy Zem), prétexte pour évoquer l'indécrottable racisme des forces de l'ordre. On remarquera l'attention extrême portée aux localisations : rue des Pyrénées, rue Vitruve, le Père-Lachaise, la rue des Rondeaux, le métro Gambetta et, à Nice, l'hôtel Darcy.

Naked Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1993, 126 mn

Venu de Manchester, Johnny (David Thewlis) s'installe chez Louise (Lesley Sharp) mais préfère baiser sa copine Sophie (Katrin Cartlidge). Puis se met à errer dans Londres : rencontre d'un gardien de nuit (Peter Wight) et de plusieurs femmes esseulées avant de croiser le chemin de voyous qui le laissent estropié. Rentré chez Louise, il y découvre la véritable locataire des lieux (Claire Skinner) et un de ses ex-amants, le bellâtre sadique Jeremy (Greg Cruttwell).

Chaque homme dans sa nuit et d'abord chaque femme, à la recherche de l'amour ou de la tendresse que Johnny ne leur donnera pas. Une solitaire un peu masochiste effarouche le jeune homme, Louise voudrait repartir à Manchester avec lui, Sophie se fâche quand elle voit qu'elle n'a pas l'exclusivité. Chez les hommes, c'est le vide agressif de Jeremy, la solitude du gardien. Et la fuite en avant de Johnny devant la vie : le dernier plan le montre dans la rue en train de boiter. Métaphore qui renvoie à sa relation aux autres et à ses prétentions intellectuelles qui ne sont au fond qu'une logorrhée de tartes à la crème qui vont des prophéties de Nostradamus à l'inévitable "effet papillon".

Vera Drake Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2004, 120 mn

1950, au temps de George VI. Vera Drake (Imelda Staunton) est une brave femme compatissante, toujours prête à aider son prochain – et surtout sa prochaine quand elle est enceinte. Contrairement à sa rabatteuse (Ruth Sheen) qui prélève sa dîme sur les interventions, cette faiseuse d'anges travaille bénévolement. Quand un accident se produit, la Police a vite fait de retrouver la coupable qui avoue ses crimes et passe en jugement hébétée et en larmes : deux ans et demi de prison. Son mari (Phil Davis) et ses enfants restent seuls, bien désemparés.

En parallèle, une jeune femme de bonne famille victime d'un viol paie une petite fortune (210 £) pour obtenir d'un psychiatre complaisant le certificat d'instabilité qui lui permettra d'avorter légalement. Seul élément démonstratif d'un film touchant marqué par l'empathie du réalisateur pour "ceux qui ne sont rien".

O slavnosti a hostech *La fête et les invités*, Jan Němec, Tchécoslovaquie, 1966, 71 mn

Un groupe de pique-niqueurs est convié par le déplaisant Rudolf en pantalons de golf (Jan Klusák, sorte de Fabrice Luchini) à un repas de noces en forêt présidé par un hôte (Ivan Vyskočil) qui se formalise quand les invités changent de place. Et qui s'emporte quand l'un d'eux a le culot de quitter la table. Tout le monde se met en chasse pour rattraper l'asocial avec l'assistance d'un chien-loup ; l'épouse du délinquant espère qu'il ne déchirera pas les habits de son mari. Aboiements.

Mat' *La mère*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1926, 84 mn

D'après Maxime Gorki. L'éveil politique d'une mère (Vera Baranovskaïa) qui, bernée par la promesse d'un policier tsariste, a causé la condamnation de son fils Pavel (Nikolaï Balatov). Mettant à profit une manifestation (nous sommes en 1905), elle l'aide à s'échapper. Tous deux sont massacrés par les Cosaques.

Le film, qui vaut pour ses cadrages obliques et des séquences au montage extrêmement haché, n'atteint pas le génie épique de *La grève* (p. 53). Images récurrentes, au symbolisme appuyé, de débâcle sur la Neva ; les bancs de glace sur lesquels fuit Pavel trouveront un écho dans *Des monstres et des hommes* (p. 772).

Le capitaine Fracasse Abel Gance, France, 1943, 103 mn

Ruiné, le baron de Cigognac (Fernand Gravey) s'engage dans une troupe de comédiens où il reprend le rôle tenu par le disparu Matamore (Paul Œttly) ; avant d'affronter le duc de Vallombreuse (Jean Weber) pour le cœur de la comédienne Isabelle (Assia Noris). Tout s'arrange finalement car la jeune femme s'avère être la sœur de l'ombrageux Vallombreuse.

Moments mémorables, la mort très théâtrale de Matamore et le duel dans un cimetière : les alexandrins renvoient au *Cyrano* d'Edmond Rostand. Sans égaler ses chef-d'œuvre muets, le film est une réussite de Gance. Plus fidèle à Théophile Gautier que *Le voyage du capitaine Fracasse* (p. 349) d'Ettore Scola, qui est davantage un hommage au théâtre.

Roadgames *Déviation mortelle*, Richard Franklin, Australie, 1981, 100 mn

Un routier (Stacey Keach) qui transporte une cargaison de porcs de Melbourne à Perth traverse l'interminable plaine de Nullarbor, littéralement "sans arbre". Il soupçonne le conducteur de la camionnette verte qui voyage sur la même route d'être le fameux tueur en série qui dépose les restes de ses victimes, bras, pieds, etc. aux quatre coins de l'Australie ; une glacière entrevue sur le siège du passager pourrait d'ailleurs contenir une tête.

Référence à la poursuite de *Duel* (p. 770) et surtout à *Rear window* (p. 1308), le voyeurisme en moins ; l'auto-stoppeuse prise en chemin (Jamie Lee Curtis) est d'ailleurs surnommée Hitch, abréviation de *hitch-hiker* mais aussi de Hitchcock. Comme chez Hitch' tout se termine bien *in extremis* : le héros a pu livrer sa cargaison de carcasses de porc dont il a craint un moment qu'elle ne renferme celle de la charmante Hitch. Pas de problème, la viande sera consommée, mais de la viande de quoi, au juste ?

Il y est beaucoup question du chien aborigène australien, le *dingo* qui, nous dit-on, n'aboie pas. Qu'attend-on pour l'acclimater à nos latitudes ?

Ore wa matteru ze *I am waiting*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1957, 91 mn

Jōji (Yūjirō Ishihara) est un ancien boxeur qui pense rejoindre son frère au Brésil. Mais ses lettres lui sont retournées et il finit par comprendre que le frangin n'est jamais parti. Il a été assassiné avant de prendre le bateau par le boss yakuza Shibata, lequel fait endosser ses crimes par des hommes de main qu'il est capable de tuer pour les empêcher de parler. Aidé par la chanteuse Reiko (Mie Kitahara), Jōji remonte la piste et finit par démolir le criminel à coups de poings.

Le couple Ishihara/Kitahara devait jouer dans une bonne dizaine de films avant que l'actrice ne prenne une retraite prématurée pour cause de mariage avec son partenaire. Mentionnons *Rusty knife* (p. 1513) : scénario voisin, dû comme celui-ci au propre frère de l'acteur, et musique lancinante du même Masaru Satō.

Le Brésil, terre d'émigration, comporte une importante communauté d'origine nippone. Au sein de laquelle, du fait de son isolement, avait pu prospérer le conspirationnisme de la *Shindō Renmei*. Dans l'immédiate après-guerre, cette organisation terroriste niait la réddition du Japon ; principal argument, l'assassinat de ceux qui osaient mettre en doute l'invincibilité de l'Empire.

Children Terence Davies, Grande-Bretagne, 1976, 44 mn

Madonna and child Terence Davies, Grande-Bretagne, 1980, 27 mn

Death and transfiguration Terence Davies, Grande-Bretagne, 1983, 25 mn

Tournée dans un noir et blanc déprimant, la trilogie de Terence Davies (1945–2023) est une œuvre âpre et sombre, la plainte désespérée et égocentrique d'un homosexuel qui est tout sauf gai.

Children raconte son enfance à Liverpool entre ses parents et des camarades d'école qui le battent en le traitant de *fruit* (pédé). Mort du père.

Il est adulte dans *Madonna and child* : sexe lugubre dans des chiottes, visite habillé de cuir à un club qui lui refuse l'entrée et demande saugrenue de se faire tatouer les *bullocks* (couilles). Il va se confesser, pleure beaucoup et se met à hurler quand sa mère vieillissante est absente.

Death and transfiguration s'ouvre sur la crémation de la mère. Il s'imagine vieux sur un lit d'hôpital se remémorant son enfance, sa famille, ses relations furtives avec des brutes tatouées. Puis agonisant avec des râles épouvantables.

De nombreux acteurs incarnent le protagoniste – alias Robert Tucker – à divers stades de sa vie. On pense à Jacques Nolot, e.g., *Avant que j'oublie* (p. 1040) ; mais ce dernier semble relativement heureux et entouré dans sa marginalité revendiquée alors que Davies est un solitaire profondément culpabilisé par son catholicisme. Une sorte de cousin du Kenneth de *Prick up your ears* (p. 951).

Wesele *Les noces*, Andrzej Wajda, Pologne, 1973, 102 mn

La campagne de Cracovie (Autriche-Hongrie) en 1900. En accord avec l'esprit de l'époque, un poète (Daniel Olbrychski) épouse une paysanne ; de la ville sont venus des amis, dont un peintre (Andrei Łapicki) et un journaliste (Wojciech Pszoniak). On danse, on boit, on parle de l'infortunée Pologne. Passent des soldats à cheval. Dans la nuit, les silhouettes vaguement menaçantes de faisceaux de foin. On danse, on boit encore plus. Un personnage frappe à la vitre comme sorti du passé, celui de la révolte de Jakub Szela (1846) ; il est porteur d'un cor doré avec lequel on rassemblera une armée. Les paysans s'arment de faux, s'en prennent aux intellectuels qui ne sont pas vraiment de leur côté, quelque chose va se passer. Mais l'illusion se dissipe au matin, l'armée de faux se disperse car le cor a été égaré : ne reste que son cordon. D'après Stanisław Wyspiański, le meilleur Wajda ?

La jetée Chris Marker, France, 1962, 27 mn

Chef-d'œuvre de la science-fiction : venu d'un futur post-atomique, un homme navigue dans le temps, le futur et surtout le passé. Il finit par se retrouver sur la jetée d'Orly où il avait assisté, enfant, à la mort d'un homme, la sienne propre.

Ça ne tient pas debout et c'est émouvant ; en fait, émouvant parce que ça ne tient pas debout. Cela touche en nous ce besoin de rêve, d'impossible, de conditionnel passé qui nous met la larme à l'œil dans *It's a wonderful life* (p. 1179). La forme idoine pour rendre possible cet impossible : des vues fixes, style roman-photo et une narration courte, avec la voix off de Jean Négroni. Au Jardin des Plantes, une coupe de séquoia géant renvoie à *Vertigo* (p. 611). Face à cette œuvre fulgurante, que dire de la pièce montée de *Twelve monkeys* (p. 926) ?

Days of heaven *Les moissons du Ciel*, Terrence Malick, USA, 1978, 94 mn

Le meilleur film de Terrence Malick est un chef-d'œuvre plastique qui raconte les amours tragiques d'un fermier (Sam Shepard) du Panhandle (la queue de poêle texane) atteint d'une maladie incurable avec Abby (Brooke Adams), une saisonnière venue avec son prétendu frère Bill (Richard Gere). Après avoir épousé Abby, le fermier finit par avoir des doutes ; il est tué en légitime défense par Bill, contre lequel le contremaître (Robert Wilke) déchaîne la Police qui l'abat à son tour. Nous sommes en 1917 : Abby devient fille à soldats.

Photographié par Néstor Almendros, le film est baigné par la lumière ocre du couchant qui se prolonge dans une scène d'incendie nocturne où les personnages ne sont plus que des silhouettes. Les animaux, oiseaux, sauterelles, crapauds, peuplent ce monde selon Malick. En voix off, la petite sœur de Bill (Linda Manz) exprime la nostalgie d'un bonheur qui n'a jamais existé.

Ninjō kami fūsen *Pauvres humains et ballons de papier*, Sadao Yamanaka, Japon, 1937, 85 mn

Dans une "maison longue" (nagaya) semblable à celle de *Rivière noire* (p. 885), mais à l'époque Edo, le destin tragique du rōnin Unno qui se fait systématiquement éconduire alors qu'il cherche la protection de Mōri, un samurai noble qui a une dette de reconnaissance envers son père. Dans la même nagaya, le coiffeur Shinza vit de petits trafics, notamment l'organisation de jeux clandestins. Pour se venger du prêteur sur gages Shiroko qui l'a fait rosser, il enlève sa fille et la cache chez Unno. Tout ça se termine très mal pour le petit peuple : Shinza sera exécuté par des hommes de main et l'épouse d'Unno, profondément mortifiée par la complicité de son mari avec Shinza, le tue : double suicide. Un des ballons de papier (kami fūsen) qu'elle confectionnait pour gagner un peu d'argent tombe dans une rigole et s'éloigne au fil de l'eau, image touchante.

Après *Le pot d'un million de ryō* (p. 343) et *Kōshiyama Sōshun* (p. 1109), le troisième film (et le meilleur) d'un réalisateur qui devait mourir à 28 ans. Petit rôle pour le quasi débutant Daisuke Katō.

Kika Pedro Almodóvar, Espagne, 1993, 114 mn

Almodóvar fait de l'Almodóvar. Le personnage principal de la vieillissante Kika (Verónika Forqué) est attachant mais, à l'exception de sa servante (la récurrente Rossy de Palma), il manque aux autres la dimension humaine qui fera d'*En chair et en os* (p. 1377) un chef-d'œuvre. Le tueur en série (Peter Coyote) est un pâle décalque du protagoniste de *Matador* (p. 1410), son beau-fils (Álex Casonovas), voyeur cataleptique, a peu de personnalité et la télé-journaliste à scandales (Victoria Abril) s'efface derrière les tenues extravagantes imaginées par Jean-Paul Gaultier. Référence à *The prowler* (p. 1752).

Yajū no seishun *La jeunesse de la bête*, Seijun Suzuki, Japon, 1963, 88 mn

Dans la lignée de *Crevez vermines* (p. 73), une réussite du réalisateur qui reprend les mêmes, en particulier Jō Shishido. L'homme aux bajoues incarne le détective Mizuno qui enquête sur le suicide suspect de son collègue Takeshita. Infiltré chez des yakuza, il monte deux gangs l'un contre l'autre avant de découvrir le, ou plutôt la responsable : c'est madame Takeshita (Misako Watanabe), en réalité sixième épouse du cruel Nomoto (Tamio Kawaji) dont le frère joue les Blofeld (p. 195) en caressant un gros chat. Démasquée, elle tente de séduire Mizuno qui trouve moyen de la livrer au sadisme de Nomoto, connu pour tailler ses victimes façon store vénitien. Mise en scène dynamique avec des combats extravagants comme celui que livre Mizuno pendu par les pieds ! Avec Kinzō Shin.

Yellow submarine George Dunning, Grande-Bretagne, 1968, 86 mn

Dessin animé consacré aux Beatles. À bord de leur sous-marin jaune, ils traversent diverses mers – sea of time, of science, of green, of holes, of monsters – avant d'arriver à Pepperland, pays du célèbre sergent où il s'opposent aux Meanies – de *mean*, méchant – qui se reconnaissent à leur couleur bleue. Le graphisme repose sur le collage ; très inventif, il rappelle – ou annonce – Roland Topor ou encore Jan Švankmajer. Parmi les titres entendus, outre la chanson éponyme, *Eleanor Rigby*, *When I'm sixty-four*, *Lucy in the sky with diamonds*, *Sgt. Pepper's lonely hearts club band*, *All you need is love* et *All together now*.

Wind over the Everglades *La forêt interdite*, Nicholas Ray, USA, 1958, 90 mn

Miami, vers 1900. Murdock (Christopher Plummer) est nommé gardien des Everglades dont il essaie de protéger la faune, tout aussi en danger, dit-il, que les Indiens Séminoles. Il entre en conflit avec la bande (dont fait partie le débutant Peter Falk) menée par le cruel et truculent Cottonmouth (Serpent mocassin), joué par Burl Ives dans le rôle de sa vie. Arrivé au repaire du bandit pour l'arrêter, il risque d'être assassiné mais, au terme d'une nuit de beuverie, Cottonmouth sympathise avec lui et accepte d'être son captif ; cependant, pour le ramener en barque à Miami, Murdock devra trouver lui-même son chemin dans le dédale des marais. Dont l'aventurier semble apprécier pour la première fois les habitants, ces oiseaux qu'il traquait pour décorer les chapeaux de ces dames ; et un peu moins les reptiles, alligators et mocassins dont l'un d'eux lui infligera une morsure fatale.

Référence au mancenillier, arbre au latex irritant et très toxique.

Under the volcano *Au-dessous du volcan*, John Huston, USA, 1984, 107 mn

Le chef-d'œuvre de Malcolm Lowry adapté – et donc forcément un peu trahi – par John Huston. Geoffrey Firmin (Albert Finney, excellent), un ancien consul imbibé du matin au soir, fait face au retour de son épouse Yvonne (Jacqueline Bisset) volage – on la comprend – et à la visite de son demi-frère Hugh (Anthony Andrews) qui rentre de l'Espagne républicaine – nous sommes en 1938 –, un camp où l'on n'a pas d'armes mais de belles chansons comme celle qu'il interprète, moment de grâce. Tous trois vont faire un tour à la campagne où plane la menace des "synarchistes", sorte de terroristes nazifiants en cheville avec la Police. Démarche suicidaire, Firmin se rend dans un bordel, décor nocturne et tragique presque goyesque avec son nain, des (vraies) putes et le pittoresque Emilio Fernández et son coq, déjà de l'autre côté. Il y est assassiné par les synarchistes en tant que Juif bolchévik. Référence aux *Mains d'Orlac* (p. 991) et dernier plan sur le Popocatepetl. Avec Katy Jurado.

7th heaven *L'heure suprême !*, Frank Borzage, USA, 1927, 114 mn

1914, à Paris. La rencontre entre l'égoutier Chico (Charles Farrell) et Diane (Janet Gaynor), orpheline martyrisée par une sœur alcoolique. Il l'emmène chez lui, "près des étoiles", dans son appartement sous les toits. Le couple est sur le point de se marier quand la déclaration de guerre les sépare ; qu'importe, ils penseront l'un à l'autre tous les matins à onze heures. Le temps passe, comme l'atteste l'apparition des uniformes bleu horizon ; Chico est blessé et devient aveugle. Réputé mort, seule Diane, qui communique en pensée tous les matins avec lui, le croit vivant. Le jour de l'Armistice, alors qu'on se presse dans le petit appartement pour convaincre Diane de retrouver la raison, Chico réapparaît – à onze heures précisément. Et c'est sublime.

Le ridicule n'est jamais trop loin du sublime. Ici le prêchi-prêcha chrétien – Chico se dit athée mais finit par trouver Dieu – s'accorde au caractère miraculeux du dénouement. Il n'en ira pas de même avec des œuvres plus tardives comme *Strange cargo* (p. 1544) au message trop appuyé. Allusion à l'épisode (très surfait) des taxis de la Marne : un chauffeur qui s'y est rendu à bord de son "Héloïse", voit le tacot détruit par une bombe, "une mort au champ d'honneur".

Piat' vetcherov *Cinq soirées*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1979, 98 mn

1957 à Moscou. Tamara (Lioudmila Gourtchenko) vit seule avec son neveu Slava dans un confortable appartement collectif. Membre du Parti, elle a une télévision munie d'un écran minuscule dont on peut améliorer la taille grâce à une énorme lentille ; les voisins s'invitent régulièrement pour regarder *Le lac des cygnes* ou suivre les actualités qui évoquent une visite de Paul Robeson. Voilà que déboule Sacha (Stanislav Lioubchine) qui demande l'hospitalité pour cinq nuits. Cet ingénieur en chef d'une usine du coin est reçu plutôt fraîchement. À mesure que les relations se tendent, on comprend qu'il s'est passé quelque chose entre ces deux-là. Séparés par la guerre, ils n'arrivent pas à renouer : elle refuse le repas de fête qu'il avait apporté, il s'installe chez un copain. Elle apprend alors qu'il n'occupe pas ce ronflant poste d'ingénieur : seul à refuser les oukases d'un professeur tyrannique, il n'avait pas terminé son cursus et gagne désormais sa vie comme chauffeur sur les routes glacées du grand Nord sibérien, à Vorkouta où il doit repartir. Contre toute attente, il se présente de nouveau à la porte le cinquième soir. Échange de regards, il attend le mot qui lui demandera de rester… Lequel finit par sortir : "Mon Sacha" dit-elle, "Je te demande pardon" répond-il. Le sépia des images prend des couleurs tandis que la caméra s'attarde sur les photos accrochées au mur, pont enfin rétabli avec le passé.

Excellente distribution dominée par le couple Lioubchine/Gourtchenko, vibrant d'émotion. Et musique d'époque : *Petite fleur* de Sidney Bechet.

Shen nu *La divine*, Yonggang Wu, Chine, 1934, 78 mn

Dans le Shanghai de l'époque, une prostituée (la touchante Lingyu Ruan) tente d'élever son fils. Elle l'envoie à l'école mais doit faire face à l'hostilité des parents des autres élèves et, surtout, à l'immonde maquereau qui rembourse ses dettes de jeu avec l'argent qu'elle gagne. Un jour où il a trop exagéré, elle le tue. Au directeur de l'école qui lui rend visite en prison, elle demande de faire croire à son fils qu'elle est morte : la vie sera plus facile pour lui.

Beau mélodrame muet avec des images nocturnes de Shanghai, notamment le Bund illuminé. Le thème de la femme qui se prostitue pour un frère, un fils, etc. est fréquent dans le cinéma extrême-oriental, voir par exemple *Osen aux cigognes de papier* (p. 1560).

The cheat *Forfaiture*, Cecil B. DeMille, USA, 1915, 58 mn

Ayant spéculé et perdu les 10 000 $ d'une collecte de la Croix-Rouge, la mondaine Edith Hardy s'adresse à un Asiatique (Sessue Hayakawa) qui l'aide à se tirer d'affaire après s'être payé sur la bête. Quand, plus tard, elle cherche à rembourser, l'homme à l'œil torve la marque à l'épaule de son sceau. Elle le blesse alors d'un coup de pistolet et c'est son mari qui, pour éviter le scandale, passe en jugement. Au moment où il va être condamné, Edith dévoile le pot aux roses en dénudant son épaule. *Happy end*.

L'argent détourné par Edith était destiné à la Belgique, ce qui montre à quel point les atrocités commises par l'Allemagne (voir la notice de *Dr. Ehrlich's magic bullet*, p. 339) étaient contre-productives. Dans les États-Unis neutres de 1915, le sale Jaune est japonais et s'appelle Hiroshi Torii. Après l'entrée en guerre, certains détails furent modifiés pour ne pas indisposer une nation alliée : le méchant aux yeux bridés, rebaptisé Haka Arakau, est devenu le roi birman de l'ivoire, chèques et journaux sont datés d'avril 1918. Ce palimpseste souffre de ses incohérences : le prétendu Birman, vêtu à la japonaise, vit dans un environnement ostensiblement nippon : lanterne de pierre, porte-fenêtre en papier (shōji) et sceau figurant un torii !

Armored car robbery Richard Fleischer, USA, 1950, 67 mn

Ce petit film sans temps mort débute par l'attaque d'un fourgon blindé par quatre hommes. Poursuivis dans Los Angeles, ils sont abattus ou capturés. Reste Purvis (William Talman, excellent) que le Lt. Cordell (Charles McGraw) retrouve dans un motel mais qui lui échappe pour essayer de partir avec une effeuilleuse (Adele Jergens) à bord d'un avion privé qui est bloqué sur le tarmac ; en tentant de s'enfuir, le criminel meurt heurté par un autre avion.

A londoni férfi *L'homme de Londres*, Béla Tarr, Hongrie, 2007, 133 mn

Extérieurs bastiais – il n'y a pas de port en Hongrie – pour cette adaptation de Simenon. Le film, dont l'auteur semble comme gêné par un sujet qui n'est pas fait pour lui, est un peu raté : même reléguée au second plan et peu compréhensible à force de litotes, l'intrigue résiste et nous distrait du plaisir purement cinématographique procuré par les œuvres de maturité du maître. Désagrément pour le spectateur français, les acteurs écorchent notre langue avec un pénible accent, tchèque (Miroslav Krobot), anglais (Tilda Swinton) ou hongrois.

Splendide ouverture avec un plan-séquence tourné depuis la tour de contrôle du port et musique hypnotique de Mihály Vig. Référence à *Sátántangó* (p. 31) dont les acteurs viennent faire un tour de piste et entamer une danse grotesque avec une chaise. Quant à l'histoire policière, mieux vaut la chercher dans le travail plus modeste, et donc plus respectueux, d'Henri Decoin (p. 136).

The prime of Miss Jean Brodie *Les belles années de Miss Brodie*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1969, 116 mn

Édimbourg, dans les années 1930. Professeur d'histoire dans le lycée féminin Marcia Blaine, institution plutôt conservatrice, Jean Brodie (extraordinaire Maggie Smith) vole littéralement l'âme de ses élèves – "la crème de la crème" dit-elle. Elle leur présente sur un ton emphatique les héros romantiques de son cru, en épelant les mots pour leur donner de l'autorité, ainsi D-U-C-E pour Mussolini, J-E-F-E pour Franco. On ne sait pas si elle est réellement fasciste ou seulement désireuse de créer un folklore dans lequel elle emprisonnera ses "special girls" qui, comme les F-A-S-C-I-S-T-I, doivent avoir un idéal.

Jean entretient des relations tordues et mijaurées avec ses collègues hommes. Ayant jadis couché avec le professeur de dessin Lloyd (Robert Stephens, alors époux de l'actrice), elle se met en tête, en vain, de lui "donner" la lycéenne Jenny qu'elle estime destinée à une vie romantique de passions à la D.H. Lawrence. Elle minaude aussi avec le professeur de musique (Gordon Jackson) qui finira par se lasser. Miss Brodie croit pouvoir manipuler son monde car elle est dans sa "prime", i.e., sa plénitude, sans voir qu'elle n'est qu'une pimbêche ridicule et vieillissante à la limite du délire. Et du renvoi, car l'Administration (Celia Johnson de *Brève rencontre*, p. 1469, et Ann Way) cherche à se débarrasser d'elle. Ce qui se produira lorsqu'une de ses élèves, que son influence a poussée à tenter de rejoindre les franquistes, meurt mitraillée dans un train en Espagne. C'est la jeune Sandy (Pamela Franklin), qu'elle croyait son âme damnée, qui lui donne le coup fatal : elle a témoigné devant l'administration et, de plus, est devenue la maîtresse de Lloyd en lieu et place de Jenny. Alors qu'elle quitte le lycée où ne sévit plus Miss Brodie, Sandy l'entend encore susurrer : "you are mine for life".

Cœur fidèle Jean Epstein, France, 1923, 87 mn

Splendide film des débuts d'Epstein. Le docker Jean (Léon Mathot) est amoureux de Marie (Gina Manès), une serveuse de bar orpheline que ses patrons ont plus ou moins vendue au bon à rien Petit Paul (Edmond Van Daële). Envoyé en prison à la suite d'une rixe, Jean retrouve, à sa sortie une Marie bien malheureuse qui élève le bébé qu'elle a eu de Petit Paul, dangereux alcoolique qu'une voisine handicapée (Marie Epstein, sœur du réalisateur) abattra avec son propre pistolet.

On retiendra les extérieurs marseillais (la Joliette) et l'extraordinaire séquence de fête foraine tournée à Manosque avec caméra embarquée dans un manège et des plans extrêmement découpés. Ainsi que l'utilisation d'anamorphoses et de surimpressions. Manès et Van Daële reviendront dans *Napoléon* (p. 247) pour incarner Joséphine et Robespierre.

The list of Adrian Messenger *Le dernier de la liste*, John Huston, USA, 1963, 94 mn

Amusante comédie policière totalement invraisemblable. Gethryn (George C. Scott) enquête sur une série de meurtres dont l'auteur semble être un nommé Brougham (ou Bruttenholm, ce qui se prononce Broom dans les deux cas), second en ligne pour hériter de la colossale fortune des Broom. Il est assisté d'un Français (Michel Roux) à l'accent à couper au couteau et de la mère (Dana Wynter) du jeune héritier. Tout se termine par une chasse au renard (tournée près de Dublin) au cours de laquelle, pris à son propre piège, le criminel s'empale sur une faneuse.

Apparitions de Clive Brook, Gladys Cooper, Marcel Dalio, Herbert Marshall et de comédiens déguisés qui enlèvent leurs masques à la fin : Tony Curtis, Robert Mitchum, Frank Sinatra, Burt Lancaster et surtout Kirk Douglas, le seul à ne pas se contenter de figurer puisqu'il incarne le diabolique Brougham.

Desperate journey *Sabotage à Berlin*, Raoul Walsh, USA, 1942, 107 mn

Abattu au dessus de l'Allemagne, un équipage anglo-saxon (un Anglais, un Écossais, un Américain, un Canadien et un Australien !) tente de regagner l'Angleterre. Poursuivis par l'infatigable Baumeister (Raymond Massey), les héros ont cependant le loisir de détruire au passage une usine d'armes chimiques avant de repartir à bord d'un avion que les Allemands n'avaient pas très bien gardé.

Bien que deux des cinq aviateurs perdent la vie dans cette odyssée, l'ensemble a comme la légèreté d'une bande dessinée. Servi par l'interprétation d'Errol Flynn, Ronald Reagan, Aland Hale et Arthur Kennedy avec une réjouissante apparition de Sig Ruman. À noter le charabia destiné à Baumeister, e.g., le "daligonitor" qui annonce la "supercazzora brematurata" d'*Amici miei* (p. 805).

Blood simple *Sang pour sang*, Joel Coen, USA, 1984, 96 mn

Marty (Dan Edaya) paie Visser (M. Emmet Walsh) pour tuer son épouse Abby (Frances McDormand) et son amant Ray (John Getz). Le sicaire trouve plus malin d'assassiner le commanditaire après lui avoir présenté des photos truquées du couple... tout en laissant traîner le revolver d'Abby que Ray venu chez Marty croit donc responsable du meurtre du cocu dont il emmène le cadavre pour l'enterrer – encore vivant car il avait survécu ! – dans un champ. Pour récupérer son briquet égaré, Visser est amené à abattre Ray mais tombe victime d'une balle tirée par Abby à travers une porte : elle pensait se défendre contre Marty !

Quiproquos sur morts et vivants, erreurs sur les tueurs : un premier film très réussi. Mentionnons le moment où Abby, terrorisée dans le noir, cloue la main droite de "Marty" (= Visser) qui tentait d'ouvrir sa fenêtre depuis une pièce attenante ; le criminel réagit en perçant des trous lumineux dans la cloison.

The bitter tea of general Yen *La grande muraille*, Frank Capra, USA, 1932, 84 mn

Fiancée à un missionnaire, la jeune Megan (Barbara Stanwyck) tombe sous la coupe d'un Seigneur de la guerre raffiné et cruel, le général Yen (Nils Asther). S'ensuit une histoire d'amour – forcément platonique puisque interraciale – ponctuée par deux moments forts : le rêve où Megan imagine une tentative de viol et le suicide final du général déserté par ses troupes avec Megan à son chevet.

Parmi les seconds rôles de ce film moyennement réussi, un aventurier américain (Walter Connolly), sorte d'éminence grise de Yen, et une perfide concubine (Toshia Mori) à laquelle le général fait grâce pour complaire à Megan et qui en profite pour le trahir. Nils Asther en Chinois est moins convaincant, et surtout moins touchant, que Richard Barthelmess (*Broken blossoms*, p. 1457).

Brief encounter *Brève rencontre*, David Lean, Grande-Bretagne, 1945, 83 mn

Quatrième film de David Lean, le dernier à se situer dans l'univers de Noël Coward. Il relate l'ébauche furtive et timorée de liaison entre un médecin (Trevor Howard) et une femme d'intérieur (Celia Johnson). Le principal décor est la gare de la fictive Milford où se presse un petit peuple, bien anglais mais nullement aristocratique, représenté par Stanley Holloway et Joyce Carey.

Destinées mièvres de gens qui n'osent pas vivre leur amour à cause des convenances et qui, pour ne pas blesser les conjoints, cèdent à la raison avant même d'être passés à l'acte : le docteur accepte un poste à Johannesburg. Même les adieux, perturbés par une fâcheuse lors d'un ultime jeudi à la gare, sont ratés. Sur ce fond de médiocrité, le second concerto de Rachmaninov sonne comme la tempête derrière une porte bien fermée.

De Mayerling à Sarajevo Max Ophüls, France, 1940, 91 mn

Titre trompeur : le film est consacré au seul François-Ferdinand (John Lodge). Ses amours ne sont pas aussi contrariées que celles de Rodolphe puisque son oncle François-Joseph lui accorde, certes très difficilement, le droit de contracter un mariage morganatique avec la comtesse Chotek (Edwige Feuillère) qui devra donc rester dans l'ombre. C'est pourquoi le très protocolaire Montenuovo (Aimé Clariond) refuse la protection militaire à l'Archiduc lors de sa fatale visite à Sarajevo : celle qui l'accompagne n'a pas le droit d'apparaître avec lui en public.

Ophüls semble ne guère s'intéresser aux deux protagonistes et se concentrer sur le petit monde qui les entoure qu'il décrit avec sa patte si reconnaissable. Avec Gabrielle Dorziat et Raymond Aimos.

The last page Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1952, 75 mn

Le libraire Harman (George Brent) est l'objet d'une vaine tentative de séduction de la part de Ruby (Diana Dors). Téléguidée par son amant Jeffrey (Peter Reynolds), elle se livre néanmoins à un chantage qui va jusqu'à l'envoi d'une lettre à Mrs. Harman, une invalide qui décède en quittant son lit pour la brûler. Démoralisé, le libraire donne une grosse somme à Ruby que Jeffrey étrangle accidentellement dans le sous-sol du magasin. Tout accuse Harman qui, s'il ne peut compter sur son adjoint Oliver (Raymond Huntley), est aidé par sa fidèle secrétaire Stella (Marguerite Chapman). Un petit film dominé par la sensualité de Dors.

Quattro passi fra le nuvole *Quatre pas dans les nuages*, Alessandro Blasetti, Italie, 1942, 88 mn

Paolo Bianchi (Gino Cervi), représentant en chocolats, rencontre sur son trajet la jeune Maria (Adriana Benetti de *Teresa Venerdi*, p. 351), laquelle lui demande de l'accompagner dans sa famille et de s'y faire passer pour son époux : enceinte et abandonnée, elle craint les foudres de son père (Aldo Silvani). Le subterfuge ne fonctionne qu'un soir et Maria risque de se faire renvoyer ; mais Paolo sait trouver les mots et la jeune femme est finalement recueillie par les siens.

Sur un scénario de Cesare Zavattini, ce film touchant marque la naissance du néo-réalisme et l'attention portée au petit peuple, en rupture, autant avec les "téléphones blancs" qu'avec le calligraphisme. On mentionnera l'atmosphère *Arigatō-san* (p. 774) du voyage en car et son pittoresque chauffeur (Carlo Romano) qui vient d'être papa. Ainsi que le grand-père de Maria qui "joue aux dames" avec les échantillons alcoolisés du représentant. On s'étonnera qu'une fille-mère puisse s'en tirer à si bon compte : dans un film américain de l'époque, e.g., le magnifique *To each his own* (p. 1045), elle n'aurait pas coupé au châtiment.

Saraband Ingmar Bergman, Suède, 2003, 112 mn

Ce téléfilm est une sorte de codicille à *Scènes de la vie conjugale* (p. 1385) : après un temps indéfini mais forcément assez long, Marianne (Liv Ullmann) retrouve Johan (Erland Josephson). Il vit seul pas très loin d'Henrik (Börje Ahlstedt, l'oncle pétomane de *Fanny et Alexandre*, p. 669), le fils qu'il a eu de Paula et qui, lui-même veuf, élève sa fille Karin (Julia Dufvenius).

Dans une succession de duos entre les quatre protagonistes, Marianne servant surtout de témoin à leur affrontement, les deux hommes sont présentés sous un jour peu favorable. Johan, qui n'a jamais donné sa chance à Henrik, le déteste et le lui fait savoir : il n'arrive pas à comprendre comment sa chère bru, la regrettée Anna, a pu s'enticher d'un tel individu. Henrik ne voit en son père qu'un héritage à venir ; vivant dans le souvenir d'Anna, il phagocyte Karin dans une relation un peu incestueuse dont la jeune fille a du mal à se dépêtrer car elle sait qu'elle est le seul lien qui rattache son père à la vie.

Johan et Henrik s'affrontent au sujet du futur de Karin. Douée pour le violoncelle, elle est, selon son père, destinée au conservatoire. Son grand-père a d'autres vues : il veut l'envoyer à Helsinki suivre l'enseignement d'un sien ami qui en fera une soliste internationale. La jeune fille les met d'accord en choisissant une tierce solution : elle part à Hambourg suivre un cursus de plusieurs années qui en fera, non pas une vedette, mais un modeste pilier d'orchestre.

Henrik fait alors une tentative de suicide – ratée comme tout ce qu'il fait commente Johan. Lequel, après avoir craché son venin vient rendre visite à Marianne dans sa chambre. Les deux vieillards s'endorment nus l'un à côté de l'autre, mais ce n'est qu'une ébauche de *happy end*. Rentrée chez elle, Marianne s'adresse au spectateur et nous apprend que Johan a cessé de répondre à ses lettres : sa gouvernante y est sans doute pour quelque chose.

Testament de Bergman qui se clôt sur l'image de Marianne rendant visite à sa propre fille aphasique – on pense à *Sonate d'automne*, p. 41 – dont elle touche le visage, peut-être pour s'assurer qu'elle est différente de l'odieux Johan.

L'affaire est dans le sac Pierre Prévert, France, 1932, 44 mn

Débuts de Pierre Prévert sur un scénario de son frère. Des zozos décident d'enlever le fils du milliardaire Hollister contre, *grosso modo*, la main de sa fille. Erreur sur la personne : ce n'est pas le fiston, mais son père qu'ils ont mis dans un sac. Un plein de fric qui s'ennuyait beaucoup et que cette aventure ravit.

Cette histoire loufoque est interprétée par une bande de copains : Jean-Paul Le Chanois qui pouvait encore s'appeler Dreyfus, Marcel Duhamel et deux bons acteurs, Julien Carette et Jacques Brunius. Un film sympathique, désinvolte et un peu bricolé : du Mocky *ante litteram* en quelque sorte.

Un couple épatant Lucas Belvaux, France, 2002, 93 mn

Cavale Lucas Belvaux, France, 2002, 109 mn

Après la vie Lucas Belvaux, France, 2002, 120 mn

Tourné à Grenoble, décor bien mis en valeur, ce triptyque – dont les titres forment une phrase – ressasse la même histoire selon trois axes.

X : François (Morel), qui se croit gravement malade, fait des cachotteries pour ne pas alarmer son épouse Cécile (Ornella Muti), laquelle se croit trompée.

Y : Bruno (le réalisateur), un gauchiste en cavale, sollicite l'aide de Jeanne (Catherine Frot) pour reprendre la lutte contre le Capital.

Z : Pascal (Gilbert Melki), un flic qui fait ce qu'il peut pour aider Agnès (Dominique Blanc), son épouse morphinomane.

Le premier film est une sorte de *screwball comedy* dont la saveur vient de l'unidimensionnalité de l'axe François/Cécile. L'hypocondriaque François dicte et redicte son testament en y incluant ou non sa secrétaire (Valérie Mairesse) tout en imaginant un complot auquel serait mêlé Georges (Bernard Mazzinghi), son ami chirurgien. "Pierre", entr'aperçu dans son chalet de montagne, chante *Bella ciao* : la Mafia est dans le coup ! Soupçonnant l'adultère, Cécile sollicite l'aide de Pascal ; tombé amoureux d'elle, il en fait trop et apparaît comme un odieux ripou.

Le second film, tout aussi unidimensionnel, est centré sur le personnage anachronique de Bruno alias Pierre, membre à la gâchette facile de l'"Armée Populaire" – sorte de Gauche Prolétarienne. Il exécute un patron de bistro qui venait d'appeler les flics et, à la fin, le gangster Jaquillat (*infra*). Il oblige Jeanne à l'aider en tabassant son époux Francis (Olivier Darimont) et s'enflamme sur le thème : "Nous sommes de plus en plus forts" ; elle tente de le raisonner en mettant – était-ce bien nécessaire ? – les points sur les ı et finit par le dénoncer. Ayant échappé de justesse aux flics et à une bande de tueurs, il va se perdre dans la montagne et disparaît dans une crevasse avec son PM.

Le troisième film ne se réduit pas à l'axe des Z : tridimensionnel, il éclaire et restitue ce qui avait été volontairement obscurci dans les deux premiers. Les trois femmes sont collègues dans le même lycée et le flic Pascal se démène afin de trouver de la drogue pour son épouse Agnès : c'est ainsi que sa visite à un cafetier a fait croire à Bruno que ce dernier l'avait vendu. Le pourvoyeur en chef est le dangereux Jaquillat (Patrick Descamps) qui sèvre Agnès, un chantage pour obliger Pascal à tuer Bruno. Nous apprenons incidemment que le gentil Francis avait dénoncé ses copains gauchistes aux flics et n'a donc pas tout à fait volé le cocard infligé par Bruno. Et que les fusillades et les individus qui pistent Pascal sont le fait de Jaquillat. Sur ce fond, sorte de tapisserie, la touchante histoire d'amour de ce "couple épatant" avec un *happy end* : ayant jeté ses seringues, elle va le réconforter alors qu'il est saisi par le désespoir.

Agatha Michael Apted, Grande-Bretagne, 1979, 94 mn

La meilleure adaptation d'Agatha Christie inspirée non d'un de ses romans académiques mais de sa propre vie : sa disparition très médiatisée pendant onze jours. Jamais élucidée et donc propice à toutes les suppositions.

Un fictif journaliste américain (Dustin Hoffman) reconnaît l'absente (Vanessa Redgrave) parmi les curistes de la station thermale de Harrogate (Yorkshire) et arrive à déjouer *in extremis* une machination digne de l'autrice du *Meurtre de Roger Ackroyd*. Au plus mal avec le Col. Christie (Timothy Dalton), elle voulait commettre un suicide par électrocution camouflé en crime de la maîtresse de son mari dont elle a usurpé le patronyme. C'est une Agatha prétendument amnésique qui réapparaît au Swan Hydropathic Hotel le 14 décembre 1926.

The saddest music in the world Guy Maddin, Canada, 2003, 96 mn

Winnipeg, 1933. Alors que la Prohibition touche à sa fin, une reine de la bière (Isabella Rossellini) finance une compétition musicale destinée à trouver la musique la plus triste. Le film, ennuyeux, est un peu le *Canada dry* de Maddin : fait par Maddin avec des idées qu'on ne trouve que chez lui, il lui manque la patte de l'auteur de *Tales from the Gimli hospital* (p. 297). Mention spéciale cependant pour l'extraordinaire prothèse, deux jambes en verre qui sont aussi de gigantesques chopes. Avec Maria de Medeiros.

Musashino fujin *La dame de Musashino*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1951, 84 mn

Une propriété familiale dans la campagne prisée de Musashino (proche de Tōkyō) et la tragédie de son héritière, Michiko (Kinuyo Tanaka), mal mariée à Akiyama (Masayuki Mori), un enseignant veule qui prône l'adultère en se réclamant de Stendhal ! Il finit d'ailleurs par fuguer avec Tomiko (Yukiko Todoroki), épouse du cousin Ono (Sō Yamamura) de Michiko. En réaction contre la désinvolture de son époux, Michiko refuse l'amour d'un autre cousin qui a fait la guerre, le jeune Tsutomu (Akihiko Katamaya) dont elle est pourtant éprise. Et se suicide pour empêcher Akiyama de dilapider le domaine dont elle lègue les deux tiers à Tsutomu qui, refusant d'hériter de celle qu'il aimait, abandonne sa part à Ono.

Nonobstant de splendides séquences comme celle où Michiko et Tsutomu, surpris par l'orage, trouvent abri dans une chambre d'hôtel, on reste sur une impression mitigée : quand il n'exalte pas le combat féministe (*Flamme de mon amour*, p. 1084), Mizoguchi est ordinairement l'avocat des femmes sacrifiées, proies des hommes, frères indélicats ou maquereaux. Bien que Michiko soit victime de sa conception archaïque du devoir et de la fidélité, son sacrifice laisse un goût de moralisme, de passéisme face aux "modernes" un peu dépravés de son entourage.

Per le antiche scale *Vertiges*, Mauro Bolognini, Italie, 1975, 97 mn

Les années 1930, en Toscane, un asile psychiatrique où tout le monde est obsédé par le sexe, ainsi la malade nymphomane campée par Adriana Asti. Et surtout le Pr. Bonaccorsi (Marcello Mastroianni) avec ses trois maîtresses (Lucia Bosè, Barbara Bouchet et Marthe Keller), femmes de collègues et assistante. Ce n'est pas le cas d'Anna (Françoise Fabian), une doctoresse en stage qui refuse les avances du médecin. Et tourne même en ridicule ses prétentions scientistes à trouver un bacille de la schizophrénie – de nos jours il chercherait un gène ! Elle le traite de fou en critiquant sa fuite en avant dans la baise. Désarroi d'avoir été rejeté et cas de folie dans sa propre famille – sa sœur –, Bonaccorsi démissionne.

Le film s'ouvre sur une scène de Carnaval comme sait les filmer l'auteur (*L'héritage*, p. 717) ; lui répond la séquence finale dans laquelle les Pierrots lunaires ont fait place à des aliénés en chemise noire qui n'ont que le mot "guerre" à la bouche. Ceci dit, Bolognini est plus à l'aise dans l'Italie umbertienne.

Second rôle pour le météorique Pierre Blaise qui fut *Lacombe Lucien* (p. 531) et apparition de Maria Michi (de *Roma, città aperta*, p. 704), bien vieillie.

High wind in Jamaica *Cyclone à la Jamaïque*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1965, 103 mn

Premières images bercées par une chanson de style jamaicain qui se termine par "high on a gallows tree" : nous somme prévenus. Tout commence un peu comme *L'île au trésor* (p. 979) avec des enfants tombés par hasard aux mains de pirates plutôt sympathiques – Chavez (Anthony Quinn) et Zac (James Coburn) – du moins presque tous, car Alberto (Ben Carruthers de *Shadows*, p. 1690) voudrait abandonner les gosses sur une île. Lors d'une escale à Tampico (petit rôle pour Lila Kedrova), l'un d'eux fait une chute accidentelle et se tue. Les enfants continuent néanmoins d'adorer leurs ravisseurs, tout particulièrement le Cpt. Chavez qui s'occupe de la petite Emily (Deborah Baxter), une fillette de onze ans blessée à la jambe. Lors de la prise d'un navire hollandais, le capitaine (Gert Fröbe) demande à Emily de couper ses liens ; la gamine terrorisée le poignarde.

En 1870, on ne pend plus pour piraterie sauf s'il y a eu mort d'homme. Le procureur (Dennis Price) cuisine Emily qui, de nouveau paniquée, ne peut pas avouer un crime involontaire dont on subodore que son père (Nigel Davenport) a connaissance. Ses déclarations confuses envoient les pirates à la potence ; ils sont innocents mais, comme dit Chavez à Zac : "Tu as bien quelque chose à te reprocher".

Adultes et enfants cohabitent mal au cinéma, d'où des scénarios souvent... infantiles genre Walt Disney. Ici, les pirates plus irresponsables que méchants et les enfants pas vraiment innocents ont dû indisposer la Fox : le film, qui aurait pu être un chef-d'œuvre, a été amputé de 25 mn.

Cuisine et dépendances Philippe Muyl, France, 1993, 95 mn

Théâtre filmé d'après une pièce du couple Bacri/Jaoui. Martine (Zabou Breitman) et son époux Jacques (Sam Karmann) reçoivent à dîner une célébrité audiovisuelle qu'on ne voit d'ailleurs pas puisque tout se passe dans la cuisine. Georges (Jean-Pierre Bacri), un parasite du couple, se montre impertinent face au premier de cordée ; il faut dire que cet ancien copain lui a soufflé Charlotte (Agnès Jaoui). Le frère de Martine (Jean-Pierre Darroussin) a le culot de gagner une petite fortune (80 000 F) au poker face à la star des médias : le couple est tellement choqué qu'il utilise ses propres deniers pour rembourser la vedette ! On retrouvera Bacri, Darroussin et Jaoui dans *Un air de famille* (p. 997), plus abouti.

Profondo rosso *Les frissons de l'angoisse*, Dario Argento, Italie, 1975, 126 mn

"Giallo" particulièrement réussi. Il s'agit, comme toujours, d'une histoire style *Club des Cinq* pour ce qui est de la vraisemblance, matérielle ou psychologique, mais avec du sang – d'où le titre "rouge profond". Le couple de détectives amateurs est formé d'un pianiste (David Hemmings) et d'une journaliste (Daria Nicolodi) ; dans une villa abandonnée, ils découvriront une étrange fresque représentant un crime, puis une salle condamnée avec son squelette. Tout ça lors de l'enquête sur une série de meurtres commis par une ancienne actrice zinzin (Clara Calamai, bien vieillie depuis *Ossessione*, p. 100). Les liens avec la parapsychologie (le personnage de Macha Méril) sont plaqués.

The whispering chorus *Le rachat suprême*, Cecil B. DeMille, USA, 1918, 81 mn

Tremble (Raymond Hatton), qui a commis une indélicatesse, part vivre sur une île pour échapper à la Police. Y découvrant le cadavre d'un nommé Edgar Smith, il échange les identités : c'est ainsi qu'on le croit assassiné par Smith. Plus tard, le pseudo Smith sera condamné à mort et électrocuté pour... son propre meurtre.

Remarquable film des débuts de DeMille caractérisé par les surimpressions de personnages surgis de l'imagination du protagoniste qui lui suggèrent telle ou telle action, que ce soit pour le tenter ou le ramener à la raison. Avec un message épouvantable, conforme aux opinions politiques de DeMille. En effet, la veuve de Tremble a épousé le gouverneur dont elle a un enfant ; reconnaissant son premier mari sous les traits du condamné, elle lui rend visite et offre de le sauver, tout en lui faisant comprendre qu'il brisera, s'il survit, trois nobles existences. Tremble est effectivement convaincu et sacrifie sa vie de ver de terre à cette famille vertueuse qui vit sous la protection de l'"Almighty God" du dernier carton. Pour DeMille, l'injustice est toujours préférable au désordre.

Europa 51 Roberto Rossellini, Italie, 1952, 119 mn

D'origine américaine – elle est née Hamilton–, Irène Girard (Ingrid Bergman) vit à Rome avec son mari bourgeois (Alexander Knox). Le cocon se brise lorsque son fils de douze ans meurt, suicide sans doute. Désemparée, elle trouve un certain réconfort auprès d'Andrea (Ettore Giannini), un ami communiste qui l'emmène dans les quartiers pauvres. Elle fait ainsi la connaissance d'une ouvrière (Giuletta Masina aux pénibles grimaces) dont elle prend un temps la place à l'usine. Ce qui lui apprend que le travail n'est pas anoblissant et l'éloigne des idées d'Andrea. Le mari soupçonne à tort un adultère, alors qu'Irène s'est engagée sur la voie de la compassion : elle veut donner de l'amour à tout le monde et pas uniquement au petit cercle familial. Elle accompagne les derniers jours d'une prostituée tuberculeuse et montre pour un petit délinquant une compassion vite taxée de complicité par la Police. Retour du mari qui avait perdu sa trace et transaction avec l'autorité : ce sera l'asile psychiatrique. Les flics de la normalité ne trouvent aucun signe de dérangement, sinon son obstination à ne pas rentrer dans les clous d'un quelconque format, même peu recommandable : ni le Communisme, ni la religion, encore moins la famille, ne lui conviennent. Car Irène est une sainte, de celles que l'Église a toujours brûlées – voir le personnage de prêtre papelard qui n'arrive pas à la normaliser. Le juge signe finalement la lettre de cachet qui la condamne à être internée à vie. Dernier plan de la "folle" derrière les barreaux de sa chambre, fin bouleversante de ce qui est peut-être le meilleur film du réalisateur.

Father of the bride *Le père de la mariée*, Vincente Minnelli, USA, 1950, 93 mn

Comédie familiale brocardant gentiment la *middle class* américaine. Stanley et Ellie (Spencer Tracy et Joan Bennett) apprennent soudainement l'existence d'un fiancé que leur fille (Elizabeth Taylor) désire épouser. Casse-tête financier – le couple, bien qu'aisé, ne roule pas sur l'or – et surtout logistique. Tout fait problème, la maison trop petite dont il faut enlever le mobilier, le frac dans lequel ne rentre plus Stanley : ce que résume un cauchemar où le sol se dérobe sous ses pieds à l'église. Il n'a pas pu dire au revoir à sa fille trop sollicitée durant la réception et c'est par téléphone qu'elle le remercie. Avec Leo G. Carroll.

Satan met a lady William Dieterle, USA, 1936, 74 mn

Seconde adaptation du *Faucon maltais* de Dashiell Hammett, entre celles de Roy Del Ruth (p. 1222) et John Huston (p. 32). L'enjeu n'est plus un oiseau, mais l'olifant du preux Roland rempli de pierreries. Film au comique pachydermique avec Warren William et Bette Davis dans les rôles principaux ; Alison Skipworth joue la cheffe de gang et Mary Wilson une secrétaire délurée.

Jassy *Le manoir tragique*, Bernard Knowles, Grande-Bretagne, 1947, 97 mn

Margaret Lockwood retrouve Patricia Roc dans cette production Gainsborough. Malgré le technicolor, le film est inférieur à *The wicked lady* (p. 1479) dont l'héroïne était une tordue, contrairement à la gitane Jassy capable de voir à distance et dont les intentions sont honorables ; si elle épouse un vieux salopard, c'est dans le but de remettre le manoir qu'il usurpe à son propriétaire légitime. Seul personnage intéressant, l'empoisonneuse muette campée par Esma Cannon.

42nd street Lloyd Bacon & Busby Berkeley, USA, 1933, 89 mn

Le film se termine par une série de chorégraphies éblouissantes dues à Busby Berkeley – *Shuffle off to Buffalo*, *Young and healthy*, *42nd street* – avec dans la seconde deux corolles concentriques de danseuses. Chansons interprétées par Ruby Keeler et Dick Powell, ainsi que Ginger Rogers et Una Merkel.

Ce final est la récompense du spectateur qui a dû patientier en suivant l'intrigue, peu originale, qui précède : il s'agit, comme toujours, de la préparation d'un spectacle. La vedette (Bebe Daniels), protégée du commanditaire (Guy Kibbee), lui préfère Denning (George Brent) ; elle fait une chute et doit être remplacée *in extremis*, d'où la présence de Ruby Keeler. Ce scénario un peu poussif fait aussi allusion à la Crise (*depression*). Avec Warner Baxter et Ned Sparks.

Underworld USA *Les bas-fonds new-yorkais*, Samuel Fuller, USA, 1961, 98 mn

1939. Le jeune voyou Tolly Devlin a été témoin de l'assassinat de son père dans une ruelle ; il a reconnu un des exécutants, Vic. Devenu adulte, Tolly (Cliff Robertson) cuisine Vic qui agonise en prison et obtient le nom de ses trois complices : Gela, Gunther et Smith qui, toujours actifs vingt ans après, sont désormais les adjoints de Connors (Robert Emhardt) patron des NATIONAL PROJECTS, autrement dit du syndicat du crime. Il amène la jeune Cuddles (Dolores Dorn) à témoigner contre Smith dans une affaire de meurtre qui doit l'envoyer à "la chaise", puis se met au service de Connors, prétexte à lui faire éliminer ses adjoints en faisant croire qu'ils sont de mèche avec le procureur Driscoll (Larry Gates) : Gus (Richard Rust), le tueur de Connors, élimine successivement Gunther et Gela. Tolly, qui a vengé son père, voudrait cesser de collaborer avec la Police quand il apprend que Gus a été chargé par Connors de tuer Cuddles avec laquelle il voudrait convoler : il va alors voir le chef mafieux au bord de sa piscine et le noie. Mais atteint par la balle d'un sous-fifre, s'en va mourir dans la rue, à l'endroit même où tomba son père. Dernier plan sur son poing fermé.

Ce film n'est pas américain dans son esprit : il fait plutôt penser aux histoires de yakuza où s'illustrèrent Seijun Suzuki, Jō Shishido et Tamio Kawaji.

Das Wachsfigurenkabinett *Le cabinet des figures de cire*, Paul Leni, Allemagne, 1924, 84 mn

Le titre, les décors expressionnistes, la présence de Conrad Veidt et Werner Krauss, tout renvoie au *Cabinet du Dr. Caligari* (p. 174). Le film est une suite de trois sketches dans lesquels un écrivain (William Dieterle) s'imagine en compétition avec un personnage de musée de cire pour le cœur d'une jeune femme (Olga Belaïeff). C'est d'abord à Bagdad où il est boulanger : alors que Haroun al Rachid (Emil Jannings) veut lui ravir sa belle, il se figure avoir coupé le bras du calife qui avait laissé un mannequin dans son lit. C'est ensuite à Moscou que le terrible Ivan (Veidt) s'empare de son épouse le jour du mariage ; mais le tsar est piégé par un sablier qu'il doit sans cesse retourner pour éviter de mourir empoisonné. Le troisième sketch, plus court, est un cauchemar : à Londres, le couple se croit poursuivi par Spring-Heeled Jack (Krauss) – à ne pas confondre avec le "Ripper".

Les décors sont splendides : escaliers tarabiscotés à Bagdad, Russie archaïque qui a peut-être inspiré Eisenstein (p. 1338) et scènes de manège sur lesquelles se superpose l'image de Jack Talons-à-Ressort.

Intimní osvětlení Ivan Passer, Tchécoslovaquie, 1965, 70 mn

Un musicien praguois est invité à passer deux jours chez Bambas, son camarade de conservatoire qui vit à la campagne dans sa belle-famille.

C'est la Tchécoslovaquie de l'époque que dépeint ce film ponctué par la musique qu'on joue à la maison ou aux enterrements, les cuites et le ronflement du beau-père (Jan Vostrčil) au milieu de la nuit. Une description discrètement grinçante : la maison, pas encore crépie, laisse voir des parpaings disparates, signe du caractère chaotique de la construction. Quand les protagonistes, attablés, se lèvent pour boire un lait de poule, le liquide blanc refuse de descendre : il faut de la patience, dit M^{me} Bambas. C'était sans compter avec l'URSS.

The court jester *Le bouffon du roi*, Melvin Frank & Norman Panama, USA, 1955, 101 mn

Dans un Moyen-Âge anglais farfelu, un comédien (Danny Kaye) et sa fiancée (Glynis Johns) arrivent à la cour de l'usurpateur Roderick (Cecil Parker) et sa fille Gwendolyn (Angela Lansbury), eux-mêmes menacés par les perfides Ravenhurst (Basil Rathbone) et Locksley (Michael Pate). Devenu bouffon du roi, il est transformé en redoutable bretteur par la sorcière Griselda (Mildred Natwick)... sauf quand le charme cesse d'opérer : il est alors trouillard et maladroit.

Parodie sans temps mort du clinquant hollywoodien (*Les aventures de Robin des Bois*, *Ivanhoe*, pp. 653, 765) ; chansons et dialogues en trompe-oreille.

Yi yi Edward Yang, Taïwan, 2000, 166 mn

Taipei. La vie d'une famille durant les derniers jours de la matriarche tombée dans le coma lors du mariage de son fils A-Di. Sa fille Min-Min, qui supporte mal la situation, part faire une retraite dans un monastère. Son gendre N.J. est envoyé au Japon négocier un contrat d'électronique avec Ota (Issei Ogata de *Solntse*, p. 1123), une mission avortée qu'il met à profit pour tenter, en vain, de renouer avec une ancienne flamme. La fille du couple, Ting-Ting, s'amourache du copain de sa voisine Lili ; il tergiverse quand elle devient pressante. Et pour cause, il est préoccupé par le professeur d'anglais qui couche avec Lili et qu'il finit par tuer. Yang-Yang, le fils de huit ans, s'attire les quolibets de ses camarades pour ses personnages photographiés de dos. Une métaphore de cette famille qui semble vivre à reculons et qui se rassemble à nouveau à l'occasion des obsèques de la vieille dame.

The wicked lady *Le masque aux yeux verts*, Leslie Arliss, G^{de}-Bretagne, 1945, 100 mn

1683. Barbara (Margaret Lockwood) dérobe tout ce qui passe à sa portée, à commencer par Ralph (Griffith Jones) qu'elle épouse bien qu'il soit fiancé à son amie Caroline (Patricia Roc). Un démon pervers l'amène à rançonner les carosses de passage déguisée en homme. L'intendant (Felix Aylmer) qui avait surpris son manège, sera empoisonné et finalement étouffé par ses soins. Elle fait la connaissance du "capitaine" Jackson (James Mason), un bandit de grand chemin dont elle devient complice et maîtresse ; découvrant ce dernier au lit avec une "doxy", elle le dénonce et va même assister à sa pendaison au gibet de Tyburn. Puis finit par éprouver de l'amour pour... le nouveau fiancé de Caroline, Kit (Michael Rennie) et, pour se libérer, remet son masque dans le but d'assassiner Ralph sur la route. Jackson – qui avait échappé à la mort *in extremis* à la faveur d'une bousculade – tente en vain de l'arrêter ; son cher Kit, croyant tirer sur un bandit de grand chemin, abat finalement le petit monstre. Un des meilleurs films de la Gainsborough.

Quadrille Sacha Guitry, France, 1938, 91 mn

Amusante pièce de, filmée par, et avec Sacha Guitry dans le rôle de Philippe, patron de presse dont la maîtresse, la comédienne Paulette (Gaby Morlay), vient de le tromper avec Erickson (Georges Grey au faux accent américain), un acteur hollywoodien de passage. La jeune Claudine (Jacqueline Delubac) convainc Philippe de faire la paix avec Paulette et l'épouser : oui, dit-il, mais vous devenez ma maîtresse. Sauf que, juste avant le mariage, Erickson revient et enlève Paulette ; Philippe se console en épousant Claudine. Avec l'indispensable Pauline Carton.

Mr. Sardonicus William Castle, USA, 1961, 90 mn

L'homme qui rit version Castle. Marek Toleslawski (Guy Rolfe) qui a tout juste enterré son père (Vladimir Solkoloff) apprend qu'il a emporté dans la tombe un billet de loterie gagnant. Il va nuitamment profaner la sépulture mais est pris d'un tel effroi devant le cadavre que son visage se fige dans un rire sardonique – d'où le pseudonyme que, désormais richissime baron, il adopte. Depuis sa lointaine Gorslava, il fait venir une célébrité médicale londonienne, Cargrave, qu'il contraint à le guérir. Alors que le médecin repart avec madame Sardonicus, Krull (Oskar Homolka), le terrifiant homme à tout faire du baron le rattrape à la gare : si son maître a bien retrouvé un visage normal, il est incapable d'ouvrir la bouche, que ce soit pour manger, boire ou parler. Cargrave lui explique alors qu'il a soigné Sardonicus avec un placebo et qu'un acte de volonté suffira à le libérer.

Ambiance victorienne (1880) avec des tortures, par exemple les sangsues posées par Krull sur le visage de la servante. Mais effets dosés : le baron n'enlève que tardivement le masque dissimulant son rictus. Et *gimmick* à la Castle qui, s'adressant à l'audience, demande un vote pour déterminer si Sardonicus a été suffisamment châtié : sans surprise, les pouces en bas l'emportent. L'opérateur est alors prié de projeter la bobine punitive dans laquelle Krull – qui a un vieux compte à régler avec un maître qui l'a éborgné – rentre de la gare en prétendant y être arrivé trop tard. Nouveau Tantale, le baron est condamné à voir son domestique s'empifrer avec le copieux repas qu'il s'était fait préparer !

Dark victory *Victoire sur la nuit*, Edmund Goulding, USA, 1939, 104 mn

L'insouciante Judith (Bette Davis) est prise de malaises. Le docteur Steele (George Brent, qui d'autre ?) s'intéresse à son cas et découvre, en l'opérant, qu'elle est atteinte d'une incurable tumeur au cerveau. Il ne dit rien et, avec la complicité d'Ann (Geraldine Fitzgerald), la meilleure amie de Judith, l'entretient dans l'illusion de la guérison. Quand elle découvre le pot aux roses, elle se brouille avec Steele avant de se raviser et de l'épouser pour passer ses derniers jours avec lui. Alors que la mort s'annonce par une chute soudaine de sa vision, elle le laisse partir pour un congrès et va s'étendre, apaisée.

Dénouement rendu poignant par l'absence de pathos, la retenue du jeu de Davis. Dans un second rôle, Humphrey Bogart délaisse la mitraillette pour le cheval.

Cinderella *Cendrillon*, Walt Disney, USA, 1950, 74 mn

Un Walt Disney sans grand relief qui souffre de la comparaison avec un chef-d'œuvre, *Blanche-Neige* (p. 723). Les animaux – les souris Gus et Jaq ainsi que le méchant chat Lucifer –, volent la vedette à la souillon.

Kino-glaz *Ciné-œil*, Dziga Vertov, 1925 76 mn

Kino-pravda 21 *Ciné-vérité*, Dziga Vertov, URSS, 1925, 22 mn

"Film réaliste sans scénario ni acteurs", *Kino-glaz* (glaz = œil) suit un groupe de pionniers (10–14 ans). La magie du cinéma leur permet d'inverser le temps. Un taureau mort retrouve ses entrailles, puis sa peau, remonte sur ses pattes pour retourner dans son enclos. Le pain rentre dans le four pour ressortir sous forme de pâte, redevenir farine et épis au champ. Les nageurs surgissent de l'eau pour monter sur le plongeoir ; Leni Riefenstahl réutilisera l'effet dans ses *Dieux du stade* (1938). Référence au *Mosselprom* (p. 981).

Kino-pravda (pravda = vérité) est une série de 23 tracts cinématographiques dont le numéro 21 est consacré au premier anniversaire de la mort de Lénine (21 janvier 1924) ; images des obsèques avec des dignitaires dont Félix Dzerjinski, chef du Guépéou et le héros de la guerre civile Semion Boudionny mais sans Trotski. La propagande coexiste avec une esthétique avant-gardiste que le pouvoir tolérait encore et qui culminera dans *L'homme à la caméra* (p. 165).

The private life of Don Juan *Les quarante ans de Don Juan*, Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1934, 87 mn

D'après une pièce d'Henry Bataille. De retour à Séville en compagnie du fidèle Leporello (Melville Cooper), Don Juan (Douglas Fairbanks) est poursuivi par les créanciers. Alors qu'il vient de faire la conquête d'Antonita (Merle Oberon), il apprend la stupéfiante nouvelle de sa propre mort, en fait celle d'un imposteur tué par son cocu (Gibson Gowland) : une aubaine pour aller se mettre au vert sous l'identité du Cpt. Mariano. Quelques mois passent et "Mariano" assiste, agacé, à la publication d'un livre relatant les exploits du séducteur et même à une pièce de théâtre dont, de retour à Séville, il interrompt la représentation en révélant son identité. Personne ne veut le reconnaître, que ce soit Antonita ou Dolores (Benita Hume), son épouse délaissée. Mais ce n'était qu'une ruse de cette dernière qui arrive ainsi à récupérer son volage époux : toute femme a besoin d'un Don Juan.

Film cité dans *Broken flowers* (p. 1418), autre histoire de séducteur vieilli.

Tight spot *Coincée*, Phil Karlson, USA, 1955, 96 mn

Sherry (Ginger Rogers) est tirée de sa prison par le procureur (Edward G. Robinson) qui veut la faire témoigner au procès du mafieux Costain : ce n'est pas gagné d'avance car elle risque sa vie. Théâtre filmé routinier avec quelques surprises : la démarche contre-productive de la sœur détestée de Sherry venue pour la convaincre de se taire ou l'idylle entamée avec un flic charmeur (Brian Keith) qui s'avère un ripou manipulé par Costain.

The pajama game *Pique-nique en pyjama*, Stanley Donen & George Abbott, USA, 1957, 101 mn

Comédie musicale originale, car située dans le monde du travail – les ouvrières de l'usine de pyjamas Sleeptite – il est même question de grève ! La photo de Henry Stradling Sr., qui privilégie les couleurs crues, fait ressortir des physiques plutôt ingrats, e.g., Doris Day. Mention spéciale pour l'excellente Carol Haney.

A woman of Paris *L'opinion publique*, Charles Chaplin, USA, 1923, 78 mn

Unique film de Chaplin sans Chaplin et dernier rôle important d'Edna Purviance, sa partenaire des débuts. Il s'agit d'un mélodrame sérieux, sans *slapstick*. Marie vit à Paris, entretenue par Pierre (Adolphe Menjou), lorsqu'elle retrouve Jean (Carl Miller) son grand amour dont elle a été séparée par un tragique malentendu. Ils sont prêts à se marier mais la mère de Jean ne veut pas d'une bru de mauvaise vie. Partagé entre l'amour et la piété familiale, il se suicide.

Note d'humour quand Marie jette par dépit un collier de perles offert par Pierre ; un clochard le ramasse et elle se dépêche de sortir pour le récupérer. Comme une image du *fatum*, son portrait peint par Jean trône dans son studio. Et très beau plan final : Marie, qui s'occupe désormais d'orphelins avec la mère de Jean, monte avec l'un d'eux à l'arrière d'une charrette... que double une voiture occupée par Pierre. Le film a été tardivement sonorisé par l'auteur avec une de ces musiques un peu assommantes qui sont sa signature.

The awful truth *Cette sacrée vérité*, Leo McCarey, USA, 1937, 91 mn

Jerry (Cary Grant) est jaloux d'Armand (Alexander D'Arcy), le professeur de chant de son épouse Lucy (Irene Dunne), d'où un divorce ; raté comme il se doit, puisque que nous sommes dans une *screwball comedy* parmi les plus réussies. L'époux ne supporte pas que sa future ex prenne pour fiancé un gros vacher de l'Ouest (Ralph Bellamy), en visite à New York avec sa très conformiste mère (Esther Dale) ; il raille les charmes de la vie à Oklahoma City : "Vous pourrez même aller faire un tour à Tulsa". Quand le fiancé et sa mère découvrent qu'il n'y a pas moins de deux hommes – Jerry et Armand – dans la chambre de Lucy, c'est la rupture. Renvoi d'ascenseur quand Jerry met le grappin sur une riche héritière : Lucy casse sa baraque en se présentant à la mère collet-monté (Mary Forbes) de la promise comme la sœur du futur, alcoolique et chanteuse aux mimiques (un peu) indécentes. Le couple est mûr pour se reformer, sous les auspices d'un coucou où paradent un Jerry et une Lucy miniatures en tenue tyrolienne.

Le chien Mr. Smith n'est autre que le fox à poil dur Asta du *Thin man* (p. 185). Le judo est encore confondu avec le ju-jitsu (p. 1187).

Thomas l'imposteur Georges Franju, France, 1965, 90 mn

Thomas (Fabrice, fils de Raymond Rouleau), un jeune homme de 16 ans, est la providence de la princesse de Bormes (Emmanuelle Riva) et de son ambulance : en ces temps de guerre (1914), toutes les portes s'ouvrent devant le neveu du général de Fontenoy. Lequel n'est, selon la vieille tante (Hélène Dieudonné) qui s'en est occupé, qu'un orphelin élevé dans le village homonyme, un gamin qui confond rêve et réalité. Un influent ami de la princesse (Jean Servais) l'envoie sur le front belge où il se fait tuer pour de bon.

Sur un texte de Jean Cocteau lu par Jean Marais, une divagation poétique sur la Guerre auxquelles répondent des images étranges, ainsi ce cheval qui traverse un village, la crinière en flammes. Mais aussi une dénonciation aux relents anti-cléricaux : un prêtre ouvre au couteau la bouche d'un mourant pour lui donner la communion. Au total, un film à moitié réussi, donc à moitié raté.

Hanyo *La servante*, Ki-young Kim, Corée, 1960, 110 mn

Myeong-sook, domestique démoniaque et rusée, s'introduit dans la famille de Kim, un professeur de piano qu'elle séduit. Le malheureux parvient, difficilement, à avouer la grossesse de la servante à son épouse qui impose une fausse couche à l'impure ; laquelle se venge en tuant le fils des Kim. Avant de prendre progressivement l'ascendant sur le couple, jusqu'à imposer au mari un double suicide à la mort-aux-rats en sa compagnie.

Splendide photo nocturne – la pluie qui frappe aux fenêtres derrière lesquelles se tapit Myeong-sook – et notations insolites comme le martelage du piano auquel elle se livre pour rappeler sa présence. Et, tout comme *The servant* (p. 1111), commentaire sur la lutte des classes. Kim, qui dirige une chorale dans l'usine voisine, doit faire face à des ouvrières un peu délurées. Lorsqu'il reçoit une lettre d'amour, au lieu de faire le gros dos, il va cafter à la Direction qui renvoie la supposée coupable, l'acculant au suicide. De façon générale, tout le monde est prisonnier de son statut : les petits bourgeois qui ont peur du scandale, les enfants qui traitent la domestique comme un meuble. Finalement, Myeong-sook est une sorte de sœur Papin (p. 405) coréenne.

White dog *Dressé pour tuer*, Samuel Fuller, USA, 1981, 90 mn

D'après Romain Gary, l'histoire d'un berger allemand entraîné à tuer les Noirs. La jeune fille qui l'a recueilli le confie à un refuge pour animaux où il est guéri de sa phobie par un dresseur noir (Paul Winfied)... mais c'est pour s'en prendre maintenant à un Blanc (Burl Ives). Absurdement taxé de racisme, ce film tardif de Fuller vaut plus par son propos que par ses ralentis filmés au télé-objectif.

Lost in translation Sofia Coppola, USA, 2003, 97 mn

Tōkyō. La rencontre dans un grand hôtel entre l'acteur *has been* Bob Harris (Bill Murray) venu tourner un clip pour le whisky Suntory et Charlotte (Scarlett Johansson) la jeune épouse d'un photographe trop pris par son travail. Les deux Américains ne communiquent jamais vraiment avec leurs contacts japonais dont ils ont, au mieux, noté la difficulté à distinguer L et R : c'est ainsi qu'elle lui souhaite un "good fright". Idem entre eux car tout reste au niveau du non-dit, de l'intraduisible évoqué dans le titre, des ébauches fugaces de sentiments que les mots piétineraient. Un film sensible et attachant sur fond de description amusée du Japon tel qu'il se présente de lui-même aux étrangers.

The innocents Jack Clayton, Grande-Bretagne, 1961, 96 mn

Superlative adaptation du *Turn of the screw* de Henry James (p. 1173). La photo noir et blanc de Freddie Francis, l'interprétation nuancée de Deborah Kerr, une miss Giddens un peu folle certes, mais très victorienne. Et le Miles ambigu joué par le jeune Martin Stephens (naguère le terrifiant David de *Village of the damned*, p. 1294) renvoyé du pensionnat pour des raisons obscures. Il est pour sûr déluré : une certaine "wickedness", l'emploi d'"obscénités" – on ne nous dit pas lesquelles –, font du gamin, sinon un petit démon, du moins un manipulateur qui a compris que la gouvernante voit des fantômes. Les voit-il lui-même ? On ne saura pas, mais l'exorcisme final coûte la vie au garçonnet. Je cite le roman : "We were alone with the quiet day, and his little heart, dispossessed, had stopped".

Avec Michael Redgrave, Peter Wyngarde, Megs Jenkins et, dans le rôle de la petite Flora, Pamela Franklin qui donnera toute sa mesure dans *Our mother's house* et *The prime of Miss Jean Brodie* (pp. 183, 1467).

Dillinger è morto *Dillinger est mort*, Marco Ferreri, Italie, 1969, 91 mn

Un ingénieur (Michel Piccoli) s'ennuie. Il regarde des films de vacances en se contorsionnant puis ouvre un vieux paquet : enveloppé dans des journaux de 1934 relatant la mort de Dillinger, un revolver rouillé. Il le nettoie patiemment, va faire un tour chez la bonne (Annie Girardot) qu'il enduit de miel ; mais elle ne veut pas ce soir-là. Retourne s'occuper du flingue qu'il a peint en rouge avec des pois blancs et trouve des balles qu'il met dans le barillet. Monté dans la chambre où dort son épouse (Anita Pallenberg) sous sédatifs, il se demande dans la glace s'il ne va pas se tuer mais préfère zigouiller sa moitié. On le retrouve à Porto Venere où il rejoint un yacht en partance pour Tahiti ; on y a justement besoin d'un cuisinier. Grande réussite de l'inégal Ferreri qui parvient à dépeindre le vide sans pour autant nous ennuyer.

Le jardin qui bascule Guy Gilles, France, 1975, 88 mn

Chargé par Paul (Howard Vernon) d'abattre Kate (Delphine Seyrig), le sicaire novice Karl (Patrick Jouané, qui d'autre ?) en tombe amoureux et devient son amant. Puis, se sentant rejeté, il la tue par jalousie et dépit mêlés.

Ce semblant de scénario – qui change un peu du "Il s'en va" des films précédents de l'auteur – est prétexte à de belles images chargées d'une nostalgie que résume la chanson interprétée par Jeanne Moreau. Autour de Seyrig rayonnante, Sami Frey, Anouk Ferjac, Caroline Cartier. Avec Guy Bedos dans son numéro (gratuit) de Pied-noir et une évocation par Frédéric Mitterand de *La Habanera* (p. 1505) et de la chanson de Zarah Leander. Mais le film est un peu vide.

Traitement de choc Alain Jessua, France, 1973, 83 mn

Dans un institut spécialisé de Belle-Île-en-Mer, le docteur Devilers (Alain Delon) procure une éternelle longévité à des privilégiés d'âge mûr. La recette ? De l'extrait de glandes de mouton. C'est dans ce petit Éden qu'Hélène (Annie Girardot) rejoint son ami Savignat (Robert Hirsch) lequel, ne pouvant plus payer le traitement, est aux abois : on le retrouve mort au pied d'une falaise... suicide dira la Police. Hélène découvre horrifiée que l'élixir de jouvence ne vient pas de moutons mais d'immigrés qui arrivent par camionnettes entières du Portugal. Pour la faire taire, une chasse à l'homme – ou plutôt à la femme – est organisée par Devilers avec l'aide des autres patients qui "savent". Ayant tué Devilers en légitime défense, elle se heurte à la mauvaise foi du commissaire de police, lui aussi client régulier de l'institut. Le docteur Bernard (Michel Dechaussoy) prend la relève alors qu'arrive une nouvelle cargaison de glandes fraîches.

Film de science-fiction réussi dans le style démonstratif des *Chiens* (p. 743).

The gypsy and the gentleman Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1958, 103 mn

Dans l'Angleterre de la Régence, Paul Deverill (Keith Michell), noble un peu dégénéré, tombe sous la coupe de Belle (Melina Mercouri), une Gitane qui se fait épouser par intérêt mais déchante : l'argent qu'elle guignait a été dilapidé par le panier percé. Quand une tante à héritage décède, l'intrigante fait enlever Sarah, sœur de Paul et légataire légitime, par son amant Jess (Patrick McGoohan). Il la séquestre dans une folie aux allures de pagode, puis, alors qu'elle s'est enfuie à Londres pour se mettre sous la protection d'une célèbre actrice (Flora Robson), tente de la faire interner avec l'aide d'un notaire marron (Mervyn Johns). Dénouement en forme de double noyade, celle de Belle entraînée au fond de l'eau par Paul dans un sursaut de dignité. Film en couleurs dans le style du studio Gainsborough avec de belles images ; mais plombé par une catastrophique Mercouri.

Une aussi longue absence Henri Colpi, France, 1961, 94 mn

Thérèse (Alida Valli) croit reconnaître son mari Albert, raflé en 1944 par les Allemands, sous les traits d'un chiffonnier amnésique (Georges Wilson) qui vit dans une cabane en bord de Seine. Elle l'invite dans son café, lui passe des disques d'opéra, essaie d'éveiller des souvenirs, en vain. Quand il s'en va la nuit tombée, le cri : "Albert Langlois" fait s'arrêter le vagabond qui lève les mains comme s'il avait entendu la Gestapo ; il est alors victime d'un accident dont il réchappe avant de disparaître. Thérèse espère le revoir mais "il faut attendre l'hiver".

Les dialogues, dus à la scénariste Duras, tournent forcément à l'incantation, notamment quand Thérèse répète des mots pour accrocher le supposé Albert. Les lieux sont composites, indéterminés, comme la vacillante mémoire d'"Albert" qui se rappelle cependant le bleu du Maine, fictive spécialité fromagère de la non moins fictive Chaulieu-sur-Loire. Chanson nostalgique, interprétée par Cora Vaucaire, *Quatre petites notes de musique*. Avec Jacques Harden et Charles Blavette.

Alois Nebel Tomáš Luňák, Tchéquie, 2011, 85 mn

Située symboliquement à la chute du communisme, le film est une plongée dans le passé de la Tchécoslovaquie d'après-guerre, notamment au moment de l'expulsion des Allemands des Sudètes. Le protagoniste, un cheminot au nom symbolique de Nebel (Miroslav Krobot de *L'homme de Londres*, p. 1467), vit dans un brouillard mémoriel dans lequel affleurent des réminiscences obsessionnelles : des gens forcés de partir, un meurtre... qu'il tente d'oublier en ressassant des horaires de train. Que ce soit en 1945 ou en 1990, la corruption règne ; un étrange muet vengeur arrive dans la petite gare...

D'après une bande dessinée, ce dessin animé en noir et blanc utilise la rotoscopie pour nous donner, au-delà d'un message politique clair, de magnifiques images : la gare de Prague et la campagne tchèque triste et détrempée par la pluie. Mais l'intrigue est peu compréhensible, comme perçue par Nebel lui-même.

The naked dawn *Le bandit*, Edgar Ulmer, USA, 1955, 79 mn

Le hors-la-loi Santiago (Arthur Kennedy) perturbe un couple de paysans pauvres. Il éveille la cupidité du naïf Manuel (Eugene Iglesias) qui tente de le tuer pour s'approprier son argent, et les rêves d'évasion de Maria (Betta St. John), qui s'apprête à le suivre sur les grands chemins. Le bandit ayant reçu une mauvaise balle en secourant Manuel meurt après avoir réconcilié le couple.

Western fauché situé dans un Mexique où les chevaux cohabitent avec les grosses voitures. Il est dominé par la figure paradoxale et rédemptrice de Santiago ; Kennedy, pour une fois dans un premier rôle, est excellent.

L'étrange madame X Jean Grémillon, France, 1951, 85 mn

Étienne (Henri Vidal), un ébéniste, a rencontré Irène Voisin-Larive (Michèle Morgan), femme d'un éditeur (Maurice Escande) qui feint d'ignorer les aventures de son épouse. Laquelle se fait passer pour sa propre bonne auprès d'Étienne ; la supercherie continue, avec la complicité du mari, quand Irène va accoucher en Suisse et ramène une fillette qu'elle confie à des amis d'Étienne. Mais le château de cartes s'écroule quand le bébé tombe malade et meurt ; découvrant le pot aux roses, Étienne rompt avec Irène et quitte Paris. Cette dernière, désespérée, se laisse lentement mourir tout en continuant à participer aux mondanités.

Le pénultième film de Grémillon est un mélodrame conventionnel qui ne vaut que par l'émouvante composition de Morgan. Avec Paul Barge dans le rôle de l'oncle d'Étienne et Arlette Thomas (de *Pattes blanches*, p. 1069).

Biquefarre Georges Rouquier, France, 1983, 90 mn

Les Rouquier de *Farrebique* (p. 1112) 38 ans plus tard. Le fils aîné Roch, qui avait hérité de la ferme, est maintenant cloué au lit et aphasique. Son frère Henri, qui s'inspire du *Comte de Monte Cristo* pour communiquer avec lui, apprend qu'il veut discrètement aider son fils Raymond à acquérir la terre voisine de Biquefarre.

Le temps a passé ; le puits et le four à pain dont nous voyons des images tirées du premier film, ne servent plus à rien, la Fée Électricité y a veillé. L'agriculture a changé aussi : on est passé de l'auto-suffisance autarcique à un mode productiviste où il faut s'agrandir pour ne pas périr, d'où la nécessité d'acheter Biquefarre. Un monde propre avec ses cuisines où règne le formica, où la place de Goutrens se vide sitôt la messe finie. Mais aussi un monde qui a perdu ses repères, ce que résume la visite des deux frères, Henri soutenant Roch, au cimetière.

Les gaîtés de l'escadron Maurice Tourneur, France, 1932, 81 mn

Aux environs de 1910 si l'on se base sur la référence à la Comète, la vie de caserne selon Georges Courteline. On y est consigné pour un oui, pour un non : "Y a du bon", réagit Vanderague (Fernandel) chaque fois qu'il écope de quatre jours. Mentionnons aussi les tire-au-flanc Fricot (Jean Gabin) et Laplote (René Donnio) ainsi que le pittoresque Potiron (Pierre Labry) poursuivi par un gradé qui n'arrive pas à mettre la main sur lui. Au centre de ce microcosme, la figure du Cpt. Hurluret (Raimu), débonnaire et alcoolique, qui protège ses hommes contre la rigueur du règlement ; ce que désapprouve le général (Henry Roussel) dont les : "Ça n'a aucune importance d'ailleurs" signifient qu'il ne sera pas promu commandant.

Un bon tiers du film (28 mn) a été colorié au pochoir, ce qui démontre l'intérêt des pantalons garance.

Le rayon vert Éric Rohmer, France, 1986, 94 mn

D♠ esseulée cherche **V♥** disponible. La **D♠**, c'est Delphine dont les opinions – en fait celles de la comédienne Marie Rivière – et même le thème astral n'ont bientôt plus aucun secret pour nous : native du Capricorne, elle est plutôt tartignolle avec ses affligeantes arguties écolo-végétaristes. Elle se plaint d'être seule et se méfie des dragueurs ; mais est-elle plus intéressante qu'eux ?

Ce personnage d'une intelligence médiocre qui ne s'intéresse pas un instant aux autres méritait-il un film ? On en trouve d'aussi vides dans *Husbands and wives* (p. 996) ou encore *Io la conoscevo bene* (p. 1141) mais ils reçoivent la monnaie de leur pièce. Ici, ce catalogue de lieux communs finit par rencontrer son **V♥**.

Le succès critique d'une telle œuvre peut s'expliquer par un phénomène de boomerang, les intellectuels français se contemplant dans le miroir trompeur tendu par leurs homologues new-yorkais. Lesquels s'affirmaient en valorisant les films un peu chiants de Rohmer aux dépens des blockbusters genre *Rambo 2* (1985).

Le titre réfère à un phénomène astronomique dû à la réfraction que nous explique un (authentique) professeur de physique. Avec Béatrice Romand et Rosette.

The onion field *Tueurs de flics*, Harold Becker, USA, 1979, 121 mn

Authentique fait divers : en 1963, près de Los Angeles, Gregory Powell (James Woods) et Jimmy Smith (Franklyn Seales), deux petitas malfrats, sont amenés à capturer deux policiers en patrouille qui voulaienl les contrôler, puis à abattre l'un d'eux dans la campagne – le champ d'oignons du titre. En effet, craignant la "loi Lindbergh" – censée empêcher les rapts en punissant de mort leurs auteurs –, Powell ne veut pas laisser de témoin. Rongé par le souvenir du meurtre, l'autre flic (John Savage) qui a réussi à échapper aux tueurs devient cleptomane et se fait renvoyer de la Police : il lui faudra des années pour retrouver une vie normale. Condamné à mort avec Smith, Powell déploie un tel sens de la chicane juridique qu'il finit par avoir le système à l'usure et faire commuer les peines.

Une réplique du film nous informe que Powell pourrait sortir en 1983. Une information qui a peut-être contribué à l'absence totale d'indulgence pour ce criminel vicieux qui devait mourir en prison en 2012.

Topkapi Jules Dassin, USA, 1964, 115 mn

Istanbul. Des voleurs (Melina Mercouri, Robert Morley, Maximilian Schell, Peter Ustinov, Jesse Hahn) dérobent le poignard serti de diamants du musée Topkapi. Amusant, le film vaut pour la longue séquence durant laquelle "la Mouche humaine" (Gilles Ségal) descend tête en bas dans la salle au trésor : comme un petit goût du *Rififi chez les hommes* (p. 87), plus mémorable. Avec Akim Tamiroff.

Le dîner de cons Francis Veber, France, 1998, 98 mn

"Le temps ne fait rien à l'affaire" chantait Georges Brassens. Et il faut reconnaître que Pignon (Jacques Villeret) mérite amplement d'être invité à un "dîner de cons" pour y réjouir les convives. Des hasards vaudevillesques lui permettent, armé de son seul téléphone, de semer une réjouissante pagaille.

Théâtre filmé, dominé par un Villeret superlatif auquel Thierry Lhermitte, Daniel Prévost et Catherine Frot servent de faire-valoir.

Tystnaden *Le silence*, Ingmar Bergman, Suède, 1963, 96 mn

Anna (Gunnel Lindblom), son fils Johan et sa sœur Ester (Ingrid Thulin) voyagent dans un pays d'Europe où bruissent les bottes ou plutôt les tanks. Chacune vit dans son monde et la détestation de l'autre ; alors qu'Ester s'enferme dans la solitude et la masturbation, Anna collectionne les aventures, ainsi un serveur de café (Birger Malmsen qui fut l'acteur des premiers Bergman). Johan erre dans les couloirs où il croise une troupe de nains comme sortis de chez Vélasquez.

Le silence, c'est celui de Dieu qui semble avoir abandonné les Hommes et coupe parfois l'inspiration des cinéastes les plus doués.

Camille Claudel 1915 Bruno Dumont, France, 2013, 95 mn

Camille Claudel dans l'asile d'aliénés provençal où elle devait passer les trente dernières années de sa vie. Paranoïaque, elle se sent persécutée par Rodin et Berthelot – patron de son frère aux Affaires étrangères – ; sans être un zombie comme la plupart des autres pensionnaires. Arrive le petit Paul qui la trouve à sa place, celle que Dieu lui a assignée. Tartuffe reparti, elle rêvasse au soleil couchant en exhibant un énigmatique sourire.

Juliette Binoche est extraordinaire dans le rôle de cette créatrice en déréliction qui suscite davantage la compassion que la sympathie. Quant à Popaul (Jean-Luc Vincent), venu dans sa conduite intérieure avec son chauffeur – sans doute redescendu de ce Ciel où, selon André Gide, il montait en pullman –, il est époustouflant. C'est très simple, sa sœur est possédée : peut-on pratiquer un exorcisme à distance ?

Frère et sœur étaient géniaux et dérangés mais Paul s'en est tiré en s'abritant derrière cette carapace de conformisme puant qui allait en faire un admirateur de Franco. Il admet ressembler à sa sœur, laquelle ressemble donc à son frère : on est tellement indigné par le destin tragique de Camille qu'on oublie qu'elle partageait son catholicisme rance aux relents antisémites, voir le *Journal* de Jules Renard, 13 février 1900. Pour l'infortunée Camille, c'est toujours : "Print the legend" (cf. *L'homme qui tua Liberty Valance*, p. 44).

Wspólny pokój *Chambre commune*, Wojciech Has, Pologne, 1960, 89 mn

Référence à Henry Murger, cette chambre de Varsovie que se partage une Bohème façon années 1930, étudiants et artistes. L'un d'eux, un agitateur, est emmené par la Police politique, un autre se pend après avoir raté un examen. Le protagoniste (Mieczysław Gajda) aux amours inabouties meurt de phtisie. Quant au papillonnant Dziadzia (Gustaw Holoubek), il décide de se ranger et se marie. Destinées tronquées balayées par le vent comme cette feuille de platane collée sur la vitre mouillée. Has fera beaucoup mieux ; avec Beata Tyszkiewicz.

Once more Paul Vecchiali, France, 1988, 84 mn

Tous les 15 octobre, Louis (Jean-Claude Rolland) fête l'anniversaire d'Anne-Marie (Pascale Rocard), sa fille – ou plutôt celle de sa compagne Sybèle (Florence Giorgetti). Cela commence en 1978 quand Louis annonce sa volonté de partir, puis se poursuit avec la rencontre de Frantz (Patrick Raynal) dont il tombe amoureux ; un amour non partagé d'ailleurs. Puis ce sont les années de drague homosexuelle dans des ghettos nocturnes où rôde le SIDA et enfin sa mort à l'hôpital aux alentours du 15 octobre 1987 ; "Frantz", dit-il en expirant.

Cette succession d'anniversaires tournés – sauf le dernier, trop éclaté – en plans-séquences est une réussite touchante, parfois bouleversante, de Vecchiali. Le sommet du film est une sorte de *Danse de la vie* façon Edvard Munch commentée par la chanson *Encore encore*, sur une musique de Roland Vincent (cf. *Femmes femmes*, p. 1193). Avec Nicolas Silberg, Dora Doll et Albert Dupontel.

Mister Freedom William Klein, France, 1968, 92 mn

Mister Freedom (John Abbey), dans sa tenue de footballeur US aux couleurs du drapeau, est envoyé en France par son supérieur (Donald Pleasence) pour y rétablir la Liberté. Il se heurte à SuperFrenchman (un pantin à la diction gaullienne), à Moujikman (Philipe Noiret) et RedChinaman (un gigantesque dragon de papier). Et croit compter sur Marie-Madeleine (Delphine Seyrig) qui va jusqu'à lui donner des corn flakes à la cuiller : une pour la Liberté, une autre pour la Démocratie. Pour contraindre les ennemis du Monde Libre à négocier, il détruit le Mont Saint-Michel, la Samaritaine et le Mont Blanc ainsi que la moitié de la France qu'il promet de reconstruire quand la Démocratie aura gagné.

Dénonciation d'une idéologie simpliste, le film, lui-même simpliste, ne fonctionne ni au niveau politique – il ne convaincra que les convaincus – ni au niveau comique car les personnages ne sont que des pantins. Avec Serge Gainsbourg, Jean-Claude Drouot, Sami Frey, Catherine Rouvel, Rufus et Monique Chaumette. Les images d'actualités montrent que le tournage est antérieur à Mai 1968.

L'inondation Louis Delluc, France, 1924, 89 mn

Germaine Broc (Eve Francis, épouse du réalisateur) retrouve son père (Edmond Van Daële), une sorte de paria. Tombée amoureuse d'Alban (Philippe Hériat), elle sombre dans le désespoir car il n'a d'yeux que pour sa volage fiancée Margot (Ginette Maddie). Laquelle est retrouvée noyée dans le Rhône ; les soupçons se portent naturellement sur Alban qui avait proféré des menaces à son égard. Mais Broc se livre aux gendarmes : par amour pour sa fille, il avait poussé la coquette dans le fleuve déchaîné.

Dans son ultime film, le réalisateur met à profit une crue dans la région d'Orange pour nous laisser un document d'époque aux superbes images. Distribution dominée par Van Daële, qui campe un personnage tourmenté et attachant.

La kermesse héroïque Jacques Feyder, France, 1935, 109 mn

La Flandre du XVII^e^ siècle. Craignant l'arrivée des Espagnols, le bourgmestre (André Alerme) d'une petite ville se fait passer pour mort. C'est son épouse (Françoise Rosay) qui recevra l'Occupant (Jean Murat)... dans son lit.

Farce un peu laborieuse où les hommes, tels le boucher (Alfred Adam), sont pleutres et leurs épouses à la cuisse légère prêtes à crier "Remboursez !" quand on les a respectées : "Ils devaient tout saccager et s'en prendre aux femmes". Louis Jouvet, tonsuré, est assisté du nain Delphin qui fut le proviseur de *Zéro de conduite* (p. 728). Superbe effort décoratif dû à Lazare Meerson, assisté d'Alexandre Trauner et Georges Wakhévitch : dans une cité façon de Hooch ou Vermeer où l'on dîne comme chez Brueghel, des bourgeois enmousquetés posent pour une sorte de *Ronde de nuit*. N'oublions pas les Espagnols tout droit sortis de chez Vélasquez.

The Royal Tenenbaums *La famille Tenenbaum*, Wes Anderson, 2001, 110 mn

Royal Tenenbaum (Gene Hackman) renoue avec sa famille après plus de vingt ans : prétexte fallacieux, il serait atteint d'un cancer. Après avoir aidé son épouse (Anjelica Huston) à trouver le bonheur auprès d'un soupirant (Danny Glover) et réconcilié ses enfants – notamment le couple d'amoureux formé par Richie et sa (fausse) sœur Margot (Gwyneth Paltrow) –, il meurt regretté de tous. Épitaphe : "He saved his family from the wreckage of a sinking battleship".

Un scénario gentillet traité dans le style inimitable de l'auteur, avec ses enfants toujours trop sérieux et d'extravagants détails : des souris dalmatiennes, une compagnie de taxis déglingués, les *Gypsy cabs*, une fille qui fume en cachette depuis l'enfance... un véritable plaisir cinématographique. Seymour Cassel joue le collègue de Royal, garçon d'ascenseur comme lui au *Lindbergh palace* ; et l'indispensable Bill Murray le mari de Margot.

F for fake *Vérités et mensonges*, Orson Welles, France, 1973, 85 mn

Film sur le faux et les faussaires tel le célèbre Elmyr de Hory auquel on attribue des œuvres de Modigliani, de Matisse et de tant d'autres. Et sur son biographe Clifford Irving, auteur lui-même de fausses mémoires d'Howard Hughes. Illusionniste en chef, Welles nous gratifie d'une histoire de faux Picasso inventée de toutes pièces : où est la vérité où est le mensonge ? Un faux exposé dix ans dans un musée ne devient-il pas authentique ? Documentaire sur le faux ou faux documentaire dominé par un Welles éblouissant affublé d'une cape de magicien.

Crimes and misdemeanors *Crimes et délits*, Woody Allen, USA, 1989, 104 mn

Le chef-d'œuvre de Woody Allen est une version de *Hannah et ses sœurs* (p. 77) d'où tout espoir aurait été banni : les salauds gagnent sur tous les tableaux.

Judah Rosenthal (Martin Landau), ophtalmologue réputé, entretient une liaison avec Dolores (Anjelica Huston), une femme esseulée qui devient franchement pénible et menace de semer la zizanie en révélant tout à Miriam Rosenthal (Claire Bloom). Il a finalement recours aux services de son frère Jack (Jerry Orbach), un mafieux qui fait venir un tueur depuis La Nouvelle-Orléans ; lequel parque sa voiture près du pont de Queensboro, puis va "livrer des fleurs" à Dolores au son du quatuor en sol de Schubert. Les premières angoisses de Judah trahissent surtout sa peur d'avoir oublié quelque chose chez la morte où il va faire le ménage. Puis quelques remords lui donnent envie de se dénoncer ; son frangin lui fait observer qu'il aurait été plus simple de tout avouer à Miriam... Un beau matin, il se réveille heureux.

Le réalisateur campe Cliff, un documentariste dont les films n'intéressent personne, sauf son amie Hally (Mia Farrow). Son beau-frère Lester (Alan Alda), petite célébrité audiovisuelle, le charge à contre-cœur d'un film à sa gloire. Ne supportant pas ce personnage prudhommesque, Cliff monte un portrait à charge. Moment amusant dans cette œuvre très noire, le célèbre Francis (*The talking mule*, p. 1135) répète une des vérités selon Lester : "If it bends, it's funny, if it breaks, it's not funny". Cliff se fait virer par Lester et, comme un malheur ne vient jamais seul, se fait aussi souffler Hally par le même Lester. Lequel, malgré sa bêtise et sa prétention, est doté d'une chaleur humaine qui fait défaut à Cliff.

C'est le film le plus juif de Woody Allen, très loin de l'esprit d'*Œdipus wrecks* (p. 659) sorti la même année. Il s'interroge gravement, mais sans pontifier, sur la parole divine. Un survivant des camps, le professeur Levy sur lequel Cliff tourne un documentaire, parle de sa vision généreuse de la vie et de l'amour à la lumière de la Torah ; il se suicide on ne sait trop pourquoi. Quant au sympathique rabbin joué par Sam Waterston, il devient finalement aveugle. Comme si Dieu ne voulait ou ne pouvait pas voir.

Agnès de rien Pierre Billon, France, 1950, 93 mn

Agnès de Chaligny (Danièle Delorme) est la femme de Francis, un peintre sans le sou qui n'a pas hésité à l'envoyer quémander dans sa famille à lui. Fraîchement accueillie par sa belle-sœur Alix (Ketti Gallian, épouse du réalisateur), elle finit par rencontrer sa belle-mère (Yvonne de Bray), laquelle se prend pour… madame Lafarge. Et ébauche une liaison avec Carlo (Paul Meurisse), le mari alcoolique d'Alix qui l'avait pourtant accueillie en l'appelant : "Agnès de rien" ; et qui se suicide quand elle décide de retourner à Paris… où ne l'attend pas Francis.

Dans un noir et blanc sinistre, une usine désaffectée, un chemin battu par la pluie, monde hivernal d'où tout espoir semble à jamais banni. Un film attachant.

La collectionneuse Éric Rohmer, France, 1967, 86 mn

Raconté en voix off, la tentative de séduction de Haydée (Politoff) par Adrien (Patrick Bauchau) dans le milieu désœuvré de Saint-Tropez. Comme il ne veut pas figurer dans la collection de cette fille facile, il s'invente des obstacles, la met dans le lit d'un copain (Daniel Pommereulle)… Elle se prend au jeu et fait monter les enchères. Résultat, il ne se passe finalement rien entre ces deux-là qui se plaisaient pourtant beaucoup. Opus 4 (réussi) des *Contes moraux*.

Les zozos Pascal Thomas, France, 1973, 105 mn

Deux lycéens (Frédéric Duru et Edmond Raillard) obsédés par la baise dont ils parlent beaucoup sans arriver à grand-chose. Émoustillés par la réputation de liberté des Suédoises, ils vont passer Pâques à Malmö, dans un pays qui aurait été jadis occupé par les armées napoléoniennes de Bernadotte ; un des zozos arriverait à ses fins sans une panne de moteur. Retour en France et vantardises débridées, puis arrivent les vacances ; les élèves remisent des cartes de géographie comme montées sur pattes. Gros plan sur la cour vide, l'image vire au sépia et il pleut.

En ce temps-là, les lycées n'étaient pas mixtes et le lit-cosy pas totalement démodé : on s'appelait par son nom de famille en commentant les accords d'Évian et la coupe à la Marlon Brando restait à la mode. En 1962 donc, à Montargis, dans un lycée contemporain de celui de Villeneuve-sur-Lot des *Roseaux sauvages* (p. 1526), film beaucoup plus grave. Avec, côté adultes, Jacques Debary et Daniel Ceccaldi, côté jeunes filles, Annie Colé, Virginie Thévenet et Caroline Cartier.

Le poème de l'élève Mikovski Pascal Thomas, France, 1972, 21 mn

Le brouillon des *Zozos* (*supra*). Mikovski, par ailleurs souffre-douleur de la classe, écrit un poème d'amour grotesque pour sa professeure d'histoire-géo.

La caza *La chasse*, Carlos Saura, Espagne, 1966, 83 mn

Trois amis du temps de la Phalange se retrouvent pour une partie de chasse au lapin, substitut pour le gibier de leur jeunesse, l'homme. José (Ismael Merlo) cherche à taper son "ami" Paco (Alfredo Mayo), un industriel aisé qui réagit par la provocation en tuant délibérément le furet amené par un domestique de José, le boiteux Juan. Dénouement brutal : José abat Paco et le troisième personnage, Luis (José María Prada), un alcoolique falot auquel Paco avait promis un emploi, tente de venger son ex-futur patron... bilan trois morts.

Le squelette trouvé par José dans une grotte avoisinante est une sorte de cadavre dans le placard, celui de cette guerre civile qui hante les esprits mais qu'on ne peut évoquer que de façon oblique. C'est ce que tente de faire le réalisateur dans ce film au style un peu crispé.

Tiempo de morir Arturo Ripstein, Mexique, 1966, 85 mn

Le premier film de Ripstein, adapté de Gabriel García Márquez, est une sorte de western. Juan (Jorge Martínez de Hoyos) sort de la prison où il a purgé 18 ans pour avoir tué en duel Trueba, un ennemi qui le harcelait. Il compte refaire sa vie avec sa chère Mariana (Marga López) : il l'aidera à tricoter des chaussettes. Mais c'est sans compter sur les fils Trueba qui veulent venger leur paternel que Juan aurait lâchement assassiné ; l'un des deux, à force de provocations, finit par contraindre Juan à livrer un duel et est tué. Son frère, pourtant plus raisonnable, le venge en abattant Juan dans le dos : on ne badine pas avec l'honneur.

Placée sous le signe de la fatalité – la mort annoncée de Juan –, une parabole sur le foutu honneur qui justifie les peu glorieuses vendettas et oblige, contre tout bon sens, à répondre aux provocations.

¿Quién puede matar a un niño ? *Les révoltés de l'an 2000*, Narciso Ibáñez Serrador, Espagne, 1976, 112 mn

Dans la fictive île espagnole d'Almanzora où un couple d'Anglais a débarqué en canot à moteur, il n'y a pas âme qui vive, sauf des enfants qu'on aperçoit sporadiquement. Les héros finissent par comprendre que ceux-ci, las de trinquer dans les guerres, se sont soulevés pour massacrer les adultes. Des enfants cruels et mauvais que les protagonistes hésitent à tuer pour se défendre – cf. le titre espagnol. Cette improbable révolte situe le film entre *Les oiseaux* (p. 65) et *Le village des damnés* (p. 1294) ; références écrasantes pour un nanar sans grand relief qui ne vaut que par ses séquences finales. Et une idée horrible : le fœtus de la jeune femme enceinte a été conditionné par les enfants meurtriers pour faire périr sa mère dans d'horribles souffrances.

À double tour Claude Chabrol, France, 1959, 94 mn

À deux pas du cours Mirabeau et de ses *Deux garçons*, la grande maison d'Henri Marcoux (Jacques Dacqmine) qui trompe son épouse Thérèse (Madeleine Robinson) avec l'artiste italienne Leda (Antonella Lualdi) qui occupe une proche villa "japonaise". Il s'apprête à partir avec sa maîtresse quand cette dernière est assassinée et les soupçons se portent sur le laitier Roger (Mario David), amant de l'émoustillante bonne (Bernadette Lafont). László Kovács (Jean-Paul Belmondo quasi-débutant, à ne pas confondre avec László Szabó qui joue un de ses copains !), fiancé de la jeune Élisabeth Marcoux (Jeanne Valérie), démasque le coupable qui n'est autre que Richard (André Jocelyn), le fils à maman.

Première "Folie bourgeoise" de Chabrol. Thérèse, véritable responsable du crime, continue à couver Richard après ses aveux ; aveux qui le libèrent de sa culpabilité mais aussi d'une mère possessive et castratrice.

Obchod na korze *Le miroir aux alouettes*, Ján Kádar & Elmar Klos, Tchécoslovaquie, 1965, 126 mn

1942 à Sabinov dans la Slovaquie fantoche de Mgr. Tiso. Dans le cadre de la spoliation des Juifs, le pauvre charpentier Tono Brtko (Josef Kroner) se voit offrir une mercerie par son beau-frère, fasciste en uniforme. C'est ainsi qu'il devient "arisateur" de la veuve Lautmann (Ida Kaminska) qui, sourde et un peu gâteuse, ne comprend pas ce qui lui arrive. Son négoce ne rapportant rien car les dignitaires du Parti se sont partagés les commerces rentables, un groupe de Juifs accepte de stipendier Tono pour qu'il laisse la vieille tranquille. Quand les brutes se mettent à rassembler ses coreligionnaires sur la petite place, elle reste dans son coin. Lui, qui espère pouvoir la cacher, se saoule ; puis, bien beurré, veut la convaincre de sortir pour entreprendre ce petit voyage offert par les autorités. Il change à nouveau d'avis et lui file un mauvais coup en tentant de l'empêcher d'aller fermer la boutique – c'est Shabbat ! – au nez des uniformes qui stationnent dans la rue. Elle est tuée net ; resté seul, Tono se pend.

Le héros est un brave type, un de ces "innocents" sans lesquels les crimes à grande échelle ne sauraient être commis. Ce complice passif éprouve une indéniable sympathie pour la veuve tout en espérant profiter de la situation ; d'ailleurs, ce serait pire avec un autre. Sa saoulerie résume le comportement de témoins désorientés prompts aux revirements extrêmes et capables de s'illusionner en gobant n'importe quoi. Quant à la dame une peu sénile, elle est le condensé d'une population tétanisée par la sauvagerie de ce qui l'attend.

Aussi bizarre que ça puisse sembler, le ton est proche de la comédie. Protestation contre un des pires crimes de tous les temps, le film qui évite ainsi la véhémence n'en est que plus bouleversant.

Plein Sud Luc Béraud, France, 1981, 90 mn

Un Paris de politique-fiction inspiré de Mai 1968 : grèves, manifestations et bruits de bottes. Carol (Clio Goldsmith), fiancée du ténor de la Droite dure, prend la porte pour se jeter dans les bras du premier venu, en l'occurrence Serge (Patrick Dewaere), jeune écrivain en partance pour Barcelone où il doit donner une conférence. C'est lui qui commente son histoire, celle d'une rupture avec les liens familiaux et sociaux. Une rupture provoquée par cette Carol agaçante qui dépense l'argent qu'il n'a pas et le pousse dans ses retranchements, jusqu'au point de non retour : ayant brûlé ses vaisseaux, il quittera Barcelone pour partir avec elle "plein sud". On croise d'étranges personnages, la mère (Jeanne Moreau) et le supposé frère (Guy Marchand) de Carol avec lesquels le couple s'embarquera finalement pour Zanzibar ; Serge aura auparavant liquidé la barbouze (Pierre Dux) qui devait ramener la jeune femme à son puissant fiancé. Le carton final nous apprend que le recteur de l'Université (José Luis López Vázquez de *La prima Angélica*, p. 744) a lui aussi rompu les amarres.

Le film exalte le retour à l'enfance dans un esprit qui rappelle les films de Jean-François Stévenin, e.g., *Passe montagne* (p. 383). Témoins la cabane que les amants ont reconstruite dans la chambre de leur hôtel de luxe et *Contes des mers du Sud* de Jack London, édition de la Bibliothèque verte !

Queen Bee *Une femme diabolique*, Ranald MacDougall, USA, 1955, 95 mn

Une grande maison sudiste où trône Eva Philips (Joan Crawford), sorte de reines des abeilles. S'y retrouvent un ex-amant, Jud (John Ireland), et un mari alcoolique, Avery (Barry Sullivan), dont la sœur Carol a la mauvaise idée de vouloir épouser Jud : elle se suicidera après que la mante religieuse lui a révèlé son ancienne liaison. Avery décide finalement de mourir avec Eva en provoquant un accident de voiture ; Jud, qui a anticipé son dessein, prend le volant à sa place. . .

Tourné par un tâcheron, ce "véhicule" pour Crawford ne décolle jamais. Petit rôle pour Faye Wray (des *Chasses du comte Zaroff* et *King Kong*, pp. 882, 1442).

Elephant boy Robert J. Flaherty & Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1937, 82 mn

Le jeune Sabu (13 ans) incarne Toomai qui fait une fugue avec l'éléphant Kala Nag menacé d'être abattu et découvre le lieu où se rassemblent les pachydermes. Servi par une belle photographie noir et blanc, le film met du temps à décoller. Il souffre de son pesant paternalisme colonial, celui de Rudyard Kipling : Petersen (Walter Hudd) protège Kala Nag, quitte à menacer un blessé de l'abandonner aux tigres. Dans la même veine, *Le livre de la jungle* (p. 213) sera plus supportable à cause de l'absence d'Occidentaux.

Experiment perilous *Angoisse*, Jacques Tourneur, USA, 1944, 91 mn

New York, 1903. Le docteur Bailey (George Brent) est amené à s'occuper d'Allida Bederaux (Hedy Lamarr) menacée par la folie selon son mari Nick (Paul Lukas). Tombé amoureux de la belle, il découvre que Nick, d'une jalousie maladive, veut se débarrasser d'une épouse qu'il croit infidèle. La tension culmine lorsqu'il tente d'asphyxier au gaz sa femme et son fils qu'il pense ne pas être le sien : la maison prend feu et les gigantesques aquariums du salon se brisent.

Le film, peu typique du réalisateur, souffre de la comparaison avec *Gaslight* (p. 762), autre histoire de mari criminel et manipulateur. Avec Albert Dekker et Margaret Wicherly, future maman de Cody Jarrett dans *White heat* (p. 523).

Young and innocent *Jeune et innocent*, Alfred Hitchcock, USA, 1937, 83 mn

Accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, le jeune Robert (Derrick De Mornay), s'enfuit avec l'aide d'Erica (Nova Pilbeam) la fille du *chief constable* (Percy Marmont). Sur ce canevas qui rappelle *Les trente neuf marches* (p. 415), une série d'épisodes réjouissants, ainsi la visite du couple chez une tante un peu punaise (Mary Clare) à laquelle Robert se présente sous le nom extravagant de Beechtree Manningcroft en apportant comme cadeau. . . un nain chapardé dans le jardin. Ou encore la tasse que Robert casse pour pouvoir identifier le pittoresque raccommodeur de porcelaine Will (Edward Rigby).

Dénouement dans un grand hôtel où un mouvement de grue nous amène à l'assassin, un batteur déguisé en *minstrel* : le spectateur l'identifie au seul détail qu'il en connaisse, un clignement compulsif des deux yeux. Paniqué, le criminel se met à jouer à contre-temps et attire l'attention générale.

Mars attacks ! Tim Burton, USA, 1996, 106 mn

C'est un peu *La guerre des mondes* (p. 654) avec des Martiens sortis des *Survivants de l'infini* (p. 742) et des soucoupes volantes qui renvoient à *Earth vs. the flying saucers* (p. 1053), mais aussi à celles de *Plan 9 from outer space* (p. 796) ; à la différence que le budget est conséquent et que Tim Burton est infiniment plus doué que le protagoniste d'*Ed Wood* (p. 636).

Ces hommes verts qui s'amusent beaucoup en nous envahissant se livrent à un jeu de massacre qui n'épargne ni Las Vegas, ni la télévision. Et règlent leur compte au Président (Jack Nicholson) et à son épouse (Glen Close) sur laquelle ils osent faire tomber "le lustre de Nancy Reagan". Ils s'en prennent aussi bien aux militaires (Rod Steiger) et aux fascistes façon NRA qu'aux pacifistes bêlants. De quoi indisposer pas mal de monde : tout comme *1941* (p. 707), le film a été mal reçu outre-Atlantique. Avec Pam Grier, Jim Brown et Sylvia Sidney, 85 ans.

Un monsieur de compagnie Philippe de Broca, France, 1964, 92 mn

Éloge de l'oisiveté. Après la mort de son grand-père (André Luguet), Antoine Mirliflore (Jean-Pierre Cassel) se retrouve comme l'oiseau sur la branche, bien décidé à vivre comme un parasite, si possible en compagnie de jolies femmes. Il commence sa carrière comme assistant d'un photographe (Jean-Pierre Marielle), puis continue comme chef de gare du gigantesque train électrique d'un prince (Jean-Claude Brialy) tout aussi oisif, mais friqué. Il part pour l'Italie où il devient l'amant d'une plantureuse boulangère (Sandra Milo) et le protégé de Benvenuto (Adolfo Celi) auquel il fait croire qu'il est en train de rédiger une thèse sur... le travail. Son influent ami lui ayant déniché un poste à l'Université, Antoine évite le piège en prétendant avoir couché avec ses cinq filles, toutes mineures ! À Londres, il s'immisce dans la vente aux enchères de la *Joconde triste* et fait la connaissance du milliardaire Socratos (Marcel Dalio) qui le pousse à écrire. Il publie en effet *Ne rien faire*, un succès de librairie dont toutes les pages sont blanches. C'est alors qu'il rencontre Isabelle (Catherine Deneuve) qui vit avec ses parents ouvriers dans un pavillon d'Argenteuil. Il abandonne alors ses principes pour vivre heureux avec beaucoup d'enfants tout en allant pointer à l'usine...

C'est alors qu'il se réveille de ce cauchemar : il s'était endormi en pêchant à la ligne en compagnie du grand-père. Délicieux !

Blow out Brian De Palma, USA, 1981, 108 mn

Philadelphie. Jack (John Travolta), technicien du son, travaille sur les bandes sonores de petits films, le plus souvent pornographiques. Posté près d'un pont en train d'enregistrer des bruits, il est témoin de la chute d'une automobile dans l'eau : il arrive à en extraire Sally (Nancy Allen) mais ne peut rien pour son compagnon, un présidentiable. L'écoute de la bande le convainc que l'accident est dû à un coup de feu qui a atteint un pneumatique. On apprendra plus tard que le but était de provoquer un accident sans gravité ; Manny (Dennis Franz), un comparse de Sally, aurait alors filmé le politicien en galante compagnie, mettant ainsi un terme à son ascension. Mais il y a eu mort d'homme et le criminel involontaire (John Lithgow, terrifiant) a maintenant décidé de se défaire de Sally dont il étrangle deux sosies : la seconde est une pute qui opère dans la gigantesque gare de la 30^{e} rue. Tout se termine par une course-poursuite depuis la gare jusqu'aux berges de la Delaware, alors qu'on célèbre le jubilé de la *Liberty bell*. Jack, arrivé trop tard pour sauver la jeune femme, vient à bout du criminel mais la bande est à jamais perdue dans le fleuve. Le temps passe et vient l'hiver ; on aperçoit les quatre mâts du *Moshulu* (cf. p. 661). Jack s'absorbe dans son travail.

Le titre renvoie à *Blow up* (p. 822) : le photographe est devenu preneur de son ; agaçante référence à Hitchcock, la douche de *Psychose* (p. 1336).

Dr. No *James Bond 007 contre Dr. No*, Terence Young, G^{de}-Bretagne, 1962, 110 mn

Débuts à l'écran de James Bond et son équipe – "M" (Bernard Lee), chef du MI6, sa secrétaire Moneypenny (Lois Maxwell) qui flirte avec Bond, Maurice Binder qui signe le générique – à laquelle ne manque que l'accessoiriste grincheux "Q" (Desmond Llewelyn) qui apparaîtra dans le film suivant, *From Russia with love* (p. 1523). Au fil de la série, si le héros – ici incarné par Sean Connery, excellent – change peu, les personnages féminins sont renouvelés à chaque fois : il "consomme" les méchantes avant de les éliminer et se réserve en général les gentilles pour le générique de fin.

Ce premier opus se situe à la Jamaïque, ce que suggèrent les trois aveugles noirs qui vont commettre un meurtre sur l'air de *Three blind mice*. L'ennemi de Bond est le docteur No (Joseph Wiseman de *¡Viva Zapata !*, p. 76) qui veut s'emparer du Monde pour le compte de SPECTRE. La pépée de service est Ursula Andress dans un rôle du style "sois belle et tais-toi" : en bikini mais équipée d'un poignard, elle passe son temps à ramasser des zolis coquillages et prend les traces d'un tank pour celles d'un dragon. Parmi les personnages secondaires, John Kitzmiller, le Noir de Cinecittà et Anthony Dawson qui fut le veule Lesgate de *Dial M for murder* (p. 627).

Pale rider Clint Eastwood, USA, 1985, 116 mn

Une histoire de vengeance perpétrée par une sorte de spectre (le réalisateur) revenu d'entre les morts sur le cheval pâle de l'Apocalypse. Il arrive dans une vallée menacée par LaHood (Richard Dysart), un industriel adepte de la peu écologique extraction hydraulique, pour redonner courage aux petits mineurs, notamment Hull (Michael Moriarty) dont la compagne (Carrie Snodgress) et la belle-fille (Sydney Penny) tomberont amoureuses de celui qu'elles appellent "Preacher" à cause du col ecclésiatique qu'il porte quand il ne se bat pas.

C'est aussi une version spaghetti de *Shane* (p. 1614) : LaHood sollicite les services du marshal Stockburn (John Russell) qui vient nettoyer la vallée et qui a fière allure quand il s'aligne en *dust coat* avec ses six sbires pour tirer sur un mineur (Doug McGrath) qui avait trop fêté la découverte de pépites. Preacher a un compte à régler avec ce Stockburn qui l'avait jadis laissé pour mort le dos criblé de balles ; alors que le marshal est tout étonné de le revoir vivant – "You ?" –, l'autre lui perce des trous aux mêmes endroits, plus un au milieu du front.

Chris Penn joue le teigneux fils LaHood et Richard Kiel (le "Jaws" des James Bond, pp. 1035, 1379) une brute qui se prend d'amitié pour Preacher. Plus réussi que *L'homme des hautes plaines* (p. 734), le film est inférieur à *Unforgiven* (p. 622) dont il est un peu le brouillon. Il vaut surtout pour la splendide photo "low key" de Bruce Surtees aux ombres bouchées.

La fille de d'Artagnan Bertrand Tavernier, France, 1994, 124 mn

Projet de Riccardo Freda repris par Tavernier qui a réussi un film personnel et un touchant hommage à Dumas. Dont se détachent le d'Artagnan vieillissant et pétri d'humanité de Philippe Noiret et l'Aramis papelard de Sami Frey ainsi que le superbe Planchet de Jean-Paul Roussillon. Porthos est par contre peu mémorable et Athos (Jean-Luc Bideau) à côté de la plaque, occupé à changer de côté son bandeau de borgne à l'instar d'Igor dans *Frankenstein Junior*, (p. 752).

Comme dans *Le vicomte de Bragelonne*, il y a un complot visant à neutraliser le futur Louis XIV. Il est mené par Crassac (Claude Rich), réjouissante ganache trafiquant d'esclaves mais encore du tout nouveau café dont il veut s'assurer l'exclusivité en France. Il est assisté par Églantine de Rochefort (Charlotte Kady), la femme en rouge qui se heurte à Héloïse d'Artagnan (Sophie Marceau) et Quentin (Nils Tavernier), un poète ne sachant ni se battre ni nager.

Référence d'époque, un pendu comme sorti de *Que la fête commence* (p. 1528) et le savoureux Mazarin de Gigi Proietti qui prend congé du futur roi en oubliant une recommandation : ne jamais révoquer l'Édit de Nantes. On ferraille beaucoup en utilisant des bottes aux noms extravagants : la tortueuse de Cahuzac, la sournoise de Nemours, la vipérine de Montparnasse.

One flew over the cuckoo's nest *Vol au-dessus d'un nid de coucous*, Miloš Forman, USA, 1975, 134 mn

Petit délinquant, McMurphy (Jack Nicholson, excellent) joue au zinzin pour échapper à la "farm", la colonie pénitentiaire. C'est ainsi qu'il se retrouve avec de vrais aliénés et ne tarde pas à se heurter à l'infirmière Ratched (Louise Fletcher dans le rôle de sa vie), laquelle décide de l'enfermer à jamais au moyen d'une de ces lettres de cachet dont la psychiatrie a désormais l'exclusivité.

Les fous, sans entonnoir sur la tête, sont on ne peut plus plausibles, même si le scénario a tendance à faire porter le chapeau au personnel médical qui pèche avant tout par sa suffisance, son crédo en une prétendue normalité qui justifierait n'importe quoi, ainsi le supplice de l'électrochoc, sorte de chaise électrique sur laquelle on pourrait monter plusieurs fois. Une normalité qui dissimule sa perversité derrière le règlement et le respect de la morale : c'est avec délectation que Ratched annonce au jeune Billy (Brad Dourif, excellent) que sa mère sera mise au courant de son crime – il a couché avec une pute. Cet incident provoquera le suicide du patient et une tentative de meurtre de Ratched par McMurphy, prétexte à la lobotomie qui en fera un véritable légume, donc un patient normalisé.

Excellente distribution : Scatman Crothers, Vincent Schiavelli, Danny DeVito. Et Will Sampson dans le rôle de l'Indien, faux catatonique et faux muet auquel l'infortuné McMurphy donne le courage d'affronter la vie en quittant le nid.

Forty guns *Quarante tueurs*, Samuel Fuller, USA, 1957, 77 mn

Les Bonell – inspirés des frères Earp – arrivent dans un patelin de l'Arizona pour arrêter un déliquant. L'aîné Griff (Barry Sullivan) se heurte au shérif pourri (Dean Jagger) puis à Brockie (John Ericson), voyou à la gachette facile qui jouit de la protection de sa sœur Jessica (Barbara Stanwyck), la *cattle baroness* locale qui mène fouet en main ses quarante fusils.

Le point fort du film n'est pas son scénario peu original mais la mise en scène excessive et paroxystique de Fuller. La superbe photo noir et blanc de Joseph Biroc cisèle des vignettes baroques : une tornade en rase campagne, d'énormes tonneaux où les frères prennent leur bain en fumant le cigare et l'inoubliable plan en contre-plongée – depuis la fosse donc – d'une veuve seule à côté du corbillard.

They shoot horses, don't they ? *On achève bien les chevaux*, Sydney Pollack, USA, 1969, 120 mn

1932, un marathon de danse. Il faut tenir un temps fou – on dépasse les 40 jours – pour un prix de 1500 $ dont il ne restera rien quand le cynique organisateur (Gig Young) aura défalqué ses frais. Scrutés avec avidité par les spectateurs, des couples dansent comme ils peuvent sur la piste. Un mari (Bruce Dern) et sa femme enceinte (Bonnie Bedelia), une beauté (Susanna York) ainsi qu'un marin trop vieux (Red Buttons) qui mourra lors d'un de ces intermèdes où il faut galoper pour ne pas être éliminé. Et surtout Gloria (Jane Fonda) ; à bout de force, ayant perdu courage et énergie, elle quitte l'arène et supplie Albert (Michael Sarrazin) de la tuer. Au flic qui lui demande la raison de son geste, le jeune homme rétorque : "On achève bien les chevaux". Derrière la terrifiante exploitation de l'Homme par l'Homme, un regard sur la "danse de la destinée".

Hiroshima mon amour Alain Resnais, France, 1959, 86 mn

"Tu n'as rien vu à Hiroshima" dit l'homme à l'accent japonais (Eiji Okada) ; "Tu me tues, tu me fais du bien" répond la femme (Emmanuelle Riva, émouvante). Incantation sur fond d'images de survivants ponctuées de travellings dans des couloirs, ceux de *L'année dernière à Marienbad* (p. 1448). Ce couple adultère doit se séparer au matin : errance dans une ville reconstruite comme la Boulogne de *Muriel* (p. 524). La femme se souvient de son amour de jeunesse, un Allemand, et comment elle fut cachée à Nevers après avoir été tondue. "On est des machines à oublier" disait Henri Barbusse : "Petite tondue de Nevers, je te donne à l'oubli" murmure-t-elle avant de prendre congé de son amant. Échange final : "– Ton nom c'est Hiroshima. – Et ton nom à toi c'est Nevers.". La meilleure adaptation de Marguerite Duras avant qu'elle ne passe elle-même à la réalisation.

L'adversaire Nicole Garcia, France, 2002, 124 mn

"Il y a pire qu'être démasqué, c'est de ne pas être démasqué". Jean-Marc Faure (Daniel Auteuil), faux maître de recherches à Genève, fait bouillir la marmite familiale à l'aide de placements à 17%, en fait une pyramide de Ponzi réservée aux gogos de son entourage. On reconnaît l'authentique histoire de Jean-Claude Romand, progressivement rattrapé par la réalité : son beau-père (Bernard Fresson) lui réclame une partie des mirifiques intérêts mais meurt, victime d'un accident non provoqué. Puis son épouse (Géraldine Pailhas) s'aperçoit que son nom ne figure pas dans l'organigramme de l'OMS. Une question de trop et c'est l'achat d'un arsenal avec lequel il exécute tranquillement femme, enfants et parents.

Cet individu énigmatique avait subitement décidé de ne pas passer son examen de seconde année, tout en continuant à assister aux cours de médecine en compagnie de son meilleur ami (François Cluzet), berné jusqu'au bout. Il a une maîtresse (Emmanuelle Devos) auprès de laquelle il a besoin de se faire mousser en se prétendant proche d'une gloire de l'époque, Bernard Kouchner ; elle échappe de peu au coup de torchon final car Faure ne peut pas davantage lui rendre son argent que lui présenter le cofondateur de MSF.

Consacré à un personnage fascinant qui illustre la possibilité de vivre dans un monde imaginaire tout en cotoyant le gouffre, le film n'est pas réellement à la hauteur de son sujet : on ne sent pas pris de vertige.

Heaven can wait *Le ciel peut attendre*, Ernst Lubitsch, USA, 1943, 112 mn

D'anniversaire en anniversaire et en technicolor, la vie de patachon de Henry Van Cleve (Dickie Moore puis Don Ameche), adoré des femmes, depuis sa mère (Spring Byington) et sa préceptrice française (Signe Hasso) jusqu'à l'infirmière de nuit qui lui procure une fatale poussée de fièvre. Entre temps, il aura rencontré Martha (Gene Tierney, ravissante) la femme de sa vie désarçonnée par les mensonges enfantins de son époux. L'indulgence envers ce viveur contamine jusqu'au Maître des Enfers (Laird Cregar), pourtant impitoyable : un bouton poussé et une trappe s'ouvre sous les jambes, devenues bien laides, d'une mémé.

Contrepoint comique à ce film touchant, le grand-père Hugo (Charles Coburn), complice de Henry contre le sentencieux cousin Albert (Allyn Joslyn) auquel Martha était promise par ses parents Strable (Eugene Pallette et Marjorie Main), gros éleveurs du Kansas ; le père ne s'intéresse qu'à la façon dont le capitaine des Katzenjammer kids (= Pim Pam Poum) va sortir d'un tonneau où il a été enfermé. Le malicieux Hugo s'exerce à des jeux de rimes : Strable, table, label et la vache Mabel. Autre élément répétitif, le livre *How to make your husband happy* que Martha avait acheté alors qu'elle était fiancée à Albert et que Henry retrouve, ému, dans la bibliothèque alors qu'elle n'est plus.

Gūzen to sōzō *Contes du hasard*, Ryūsuke Hamaguchi, Japon, 2021, 116 mn

Tsugumi décrit à sa collègue Meiko le nouvel homme de sa vie qui aurait du mal à oublier son ex. Meiko reconnaît Kazuaki, qu'elle fonce "cuisiner" à son bureau. Plus tard au café où les trois se retrouvent par hasard, Tsugumi le lui "présente" : Meiko voudrait demander à l'homme de choisir entre les deux, mais préfère se taire.

Nao est chargée par son amant Sasaki de séduire Segawa, un professeur d'université avec lequel il a un compte à régler, afin de le discréditer publiquement. La séductrice, séduite, divulgue involontairement la conversation compromettantte qu'elle a enregistrée et cause le renvoi de Segawa ainsi que son propre divorce.

De passage à Sendai, Natsuko rencontre une ancienne camarade de lycée qui l'emmène chez elle. C'est en fait une erreur : la lesbienne Natsuko a cru reconnaître un amour de jeunesse, alors qu'Aya l'a prise pour une fille avec laquelle elle jouait du piano. Le trouble les amène à dialoguer avec leurs amies du passé dans un jeu de rôles rohmérien.

Entre hasard et imagination (titre original), trois portraits d'amoureuses : Hamaguchi poursuit son travail sur la diction, le ton et le texte...

L'homme de Rio Philippe de Broca, France, 1964, 116 mn

Cela commence un peu comme *L'oreille cassée* avec le vol d'un fétiche – pas Arumbaya, mais Maltèque – au musée de l'Homme. Et puis, comme dans le *Secret de la Licorne*, il y en a trois exemplaires renfermant les fragments d'un parchemin. Catalan (Jean Servais), scientifique mégalomane, s'en empare, quitte à tuer ses collègues, dont un architecte genre Oscar Niemeyer (Adolfo Celi). Il mourra victime de son succès après avoir rassemblé les trois statuettes dans une caverne, épisode pillé par Steven Spielberg dans ses *Indiana Jones* (pp. 817, 1570, 393, 1368), festivals d'effets spéciaux plombés par d'interminables poursuites.

Des poursuites il y en a ici aussi, mais elles ne sont pas répétitives : le héros est un militaire en permission (Jean-Paul Belmondo) entraîné avec sa fiancée (Françoise Dorléac) jusqu'à Rio et Manaus – où chante Lola (Simone Renant), la complice de Catalan – en passant par Brasilia. Ayant peut-être lu *Tintin*, il pratique les mêmes ruses, typiquement quand il s'empare d'un avion prêt à décoller afin de poursuivre l'indispensable hydravion, celui de Catalan. Cette adaptation apocryphe d'Hergé enfonce tous les *Tintin* officiels comme celui de Spielberg (p. 1379). Rebelote avec *Les tribulations d'un Chinois en Chine* (p. 1125).

L'île aux oiseaux Maya Cosa & Sergio da Costa, Suisse, 2022, 62 mn

Un centre où l'on soigne les oiseaux blessés, à deux pas de Cointrin. Bof.

Baby face *Liliane*, Alfred E. Green, USA, 1933, 76 mn

Plus ou moins prostituée par son père (Robert Barrat) qui tient un *speakeasy* dans une ville industrielle, Lily (Barbara Stanwyck) part avec sa meilleure amie Chico (Theresa Harris), une fille de couleur, à la conquête de New York sur l'air du *Saint Louis blues*. Payant en nature son voyage dans un wagon de marchandise puis son embauche dans une grande banque, elle navigue de bureau en bureau jusqu'à devenir la maîtresse du directeur, lequel tombe sous les balles de l'amant précédent, éconduit. Envoyée à Paris pour éviter le scandale, sa conduite exemplaire séduit le nouveau directeur (George Brent) qui finit par l'épouser. Quand son mari doit faire face à une enquête, elle refuse de l'aider en utilisant le confortable pécule qu'elle a amassé, puis change d'avis alors qu'il s'est déjà tiré une balle dans l'abdomen... mourra, mourra pas ? En tout cas Lily semble avoir découvert l'amour et l'histoire un inattendu *happy end* moralisateur.

Le film culmine lors de l'immorale séquence de l'ascension professionnelle de la belle : nous voyons de l'extérieur les fenêtres de plus en plus élevées des services auxquels ses amants successifs, dont John Wayne, l'ont affectée – *filing, mortgage, accounting*. Sorti dans une version édulcorée conforme au futur code Hays, il est désormais visible dans sa version originale retrouvée par miracle en 2004.

Kamera o tomeru na ! *Ne coupez pas !*, Shin.ichirō Ueda, Japon, 2017, 96 mn

Le tournage du film de zombies *One cut from the dead* se passe mal, d'autant plus que de véritables zombies viennent s'en mêler. Générique de fin au bout de 37 mn et flash-back sur le tournage de ce que nous avons vu. Il s'agit en fait d'un unique plan-séquence diffusé en direct ; les bizarreries de cette première partie s'expliquent par la nécessité de répondre en urgence aux nombreux problèmes qui se posent à une équipe incompétente. Ainsi, la grue ayant été cassée, on a dû former une pyramide humaine pour rehausser la caméra du dernier plan où l'actrice se retrouve donc seule ! Une réussite.

Elle s'en va Emmanuelle Bercot, France, 2013, 108 mn

À la suite d'une déconvenue sentimentale, Bettie (Catherine Deneuve) quitte le restaurant breton qu'elle gérait avec sa mère (Claude Gensac) et entame une errance, bientôt accompagnée de Charly, dont elle est la grand-mère maternelle. Les deux se retrouvent au bord du lac d'Annecy où les cosmétiques Yves Rocher organisent une photo de famille des miss régionales de l'an 1969 (dont Mylène Demongeot). Malheureusement, le scénario tourne alors en eau de boudin avec la rencontre du grand-père paternel de Charly : ils vécurent heureux et eurent beaucoup de petits-enfants. C'est *Harry et Tonto* (p. 450) sauce cucul la praline.

Woyzeck Werner Herzog, RFA, 1979, 80 mn

D'après les fragments d'une pièce de théâtre du météorique Georg Büchner, l'histoire du soldat Woyzeck (Klaus Kinski, extraordinaire). Personnage un peu fou et victime fassbindérienne, il doit subir la pseudo-philosophie du capitaine – "Ein guter Mensch" – à laquelle il répond avec un "Jawohl, Herr Hauptmann !", subir les prétendues expériences du médecin local ainsi que la raclée infligée par le sergent-major (Josef Bierbiechler) qui vient de le cocufier : tout ce beau monde se moque de son infortune. Il finit par s'acheter "ein Messer", couteau avec lequel il poignarde sa chère Marie (Eva Matthes) au bord de la rivière. Trahi par des traces de sang, il retourne près du corps chercher l'arme qu'il jette dans l'eau avant de s'y enfoncer lui-même. Dernières images de mise en bière sur la berge ; on pense à *L'énigme de Kaspar Hauser* (p. 1638) ou encore *Cœur de verre* (p. 1585) dont on retrouve le pittoresque Volker Prechtel. Tourné à Telč, ville de style allemand mais authentiquement tchèque contrairement à celles des Sudètes.

La pièce avait inspiré à Alban Berg son magnifique *Wozzeck* (p. 1275), à la musique plus dissonante et heurtée que la bande sonore baroque utilisée par Herzog, un opéra qui se clôt sur une scène entre enfants : *Du ! Dein Mutter ist tot !*.

La Habanera Detlef Sierck, Allemagne, 1937, 93 mn

À Porto Rico, colonie d'un pays qui prétend ne pas en avoir, Astree (Zarah Leander), touriste suédoise de passage, tombe amoureuse du potentat local Don Pedro (Ferdinand Marian qui s'illustrera dans le rôle-titre du *Juif Süß*, 1940) qu'elle épouse. Dix ans plus tard, son ancien fiancé revient avec un collègue brésilien pour tenter de juguler une épidémie. Jaloux et surtout soucieux de ne pas perturber l'activité économique, Don Pedro leur met des bâtons dans les roues jusqu'à faire détruire le sérum qu'ils avaient mis au point ; mauvaise idée car atteint à son tour par la fièvre, il ne peut pas être sauvé. Comme quoi le cinéma est plus moral que la réalité : Trump et Bolsonaro ont réchappé du COVID.

Dernier film allemand (UFA) du futur Sirk qui culmine avec l'inoubliable interprétation de *La Habanera* par l'actrice à la voix rauque. L'idéologie nazie se manifeste à travers l'opposition Nord/Sud qu'atténue la présence du Brésilien.

Hets *Tourments*, Alf Sjöberg, Suède, 1944, 101 mn

Un Bergman d'avant Bergman : il n'est ici que scénariste. Le film est centré sur le personnage de "Caligula" (Stig Jarrel), professeur de latin sadique qui terrorise les élèves ainsi qu'une jeune femme facile que l'élève Widgren (Alf Kjellin) tente de protéger. Elle meurt et, comme une injustice vaut mieux qu'un désordre, c'est Widgren qui est renvoyé. Caligula reste seul, monstre vicieux et pathétique.

"Jūsangō taihisen" yori *Visez cette voiture de police*, Seijun Suzuki, Japon, 1960, 79 mn

Film de yakuza (production Nikkatsu). Un fourgon de police est attaqué et deux détenus qu'il transportait abattus. Mis à pied, le gardien Tamon mène l'enquête à laquelle on ne comprend rien. Épisodes spectaculaires : la poitrine d'une effeuilleuse est transpercée par une flèche et le camion-citerne où sont attachés les héros dévale une pente, poursuivi par une traînée d'essence en flammes ! L'identité du chef Akiba aux lunettes noires ne nous est révélée qu'à la fin : c'est le père de l'héroïne qui meurt écrasé par un train, le pied coincé dans les rails.

The star Stuart Heisler, USA, 1952, 90 mn

La célébrissime actrice Margaret Elliott (Bette Davis) est sur le déclin. Cela fait un certain temps qu'elle n'a pas tourné et elle ne peut même plus subventionner sa sœur et son pénible beau-frère : quand ils viennent quémander hargneusement, elle leur avoue qu'elle n'a pas de quoi payer son propre loyer. Elle se prend une biture avec les quelques dollars qui lui restent et se retrouve au poste d'où la tire Jim (Sterling Hayden), un admirateur de toujours qui l'incite à changer de métier ; mais la vente de lingerie fine ne convient pas à celle qui était accoutumée à faire des caprices et non à subir ceux des clientes. Elle retourne alors dans les studios où on lui confie un second rôle, celui d'une femme revêche et aigrie, qu'elle sabote en améliorant son maquillage – on pense à Jane Wyman sur le tournage de *Stage fright*, p. 895 – et en minaudant devant son partenaire. Elle réalise le ridicule de son entêtement quand on lui projette la bande d'essai ; encore plus quand on lui propose un rôle d'actrice vieillisante. Elle décide finalement d'aller vivre avec Jim en emmenant sa fille (Natalie Wood). On veut bien y croire.

Le paltoquet Michel Deville, France, 1986, 90 mn

Film brillant tourné dans un décor à la *Dogville* (p. 1728), celui d'un café-hangar où quatre personnages jouent au bridge : le Journaliste (Daniel Auteuil), le Docteur (Richard Bohringer), l'Honorable Commerçant (Philippe Léotard) et le Professeur (Claude Piéplu). Sur un hamac, la belle Lotte (Fanny Ardant) qui se lève parfois pour se livrer à un effeuillage ; derrière le comptoir, la Tenancière (Jeanne Moreau) et le serveur (Michel Piccoli) alias le Paltoquet. Survient le Policier (Jean Yanne) qui enquête sur un meurtre commis dans un hôtel du port. Lequel des quatre bridgeurs est-il coupable ? Au moyen d'une abduction (cf. p. 126) particulièrement foireuse basée sur la lecture de romans policiers – les indices sont trompeurs –, le flic conclut à la culpabilité du Professeur : c'est le seul à avoir un alibi. Musique de Dvořák et Janáček (premier quatuor).

Un dimanche à la campagne Bertrand Tavernier, France, 1984, 91 mn

Vers 1910 – musique de Fauré –, M. Ladmiral (Louis Ducreux) reçoit son fils Gonzague (Michel Aumont) venu avec femme (Geneviève Mnich) et enfants de Paris en wagon de IIe classe. La gouvernante (Monique Chaumette) a fait cuire une volaille : compliments de la bru un peu tarte. L'après-midi s'étire en sieste quand déboule la tornade : Irène (Sabine Azéma), la fille antiquaire arrivée en automobile de Paris. Elle parle trop, indispose son médiocre frère avant de repartir précipitamment, rappelée par une affaire de cœur qui n'attend pas.

Elle est, nous dit la voix off, la préférée du vieux monsieur qui va bientôt mourir. Il l'accompagne dans une guinguette sortie d'un tableau de Renoir, danse avec elle après lui avoir fait des confidences. Peintre reconnu – il a la rosette – sans être un novateur, il a bien vu que quelque chose bougeait mais a préféré rester lui-même : "J'ai peint comme je le sentais, avec honnêteté". Un peu comme Bertrand Tavernier qui semble se livrer à un plaidoyer *pro domo* dans ce film touchant. Adaptation du décrié Pierre Bost, il eut droit aux foudres de Jean-Luc Godard : "un pâté de campagne" *dixit* l'ayatollah de la Nouvelle Vague.

25 mars 2021, Tavernier vient de mourir : fondu au noir.

The wrestler Darren Aronofsky, USA, 2008, 110 mn

Randy "the Ram" (Mickey Rourke), catcheur sur le retour, fait une crise cardiaque à la suite d'un combat violent : fini le ring s'il veut vivre. Nouveau boulot derrière le comptoir d'un rayon traiteur où il doit subir les caprices des clientes : "Un peu plus – un peu moins – un peu plus – un peu moins" et de ceux qui le reconnaissent ; pour finir, démission car, tout comme Margaret dans *The star* (p. 1506), il n'est pas à l'aise en vendeur. La tentative de rapprochement avec sa fille dont il ne s'était guère occupé tourne court car il lui pose un impardonnable lapin. Il ébauche une relation amoureuse avec une stripteaseuse vieillissante (Marisa Tomei) qui tergiverse. Quand elle se décide, il est trop tard : le "Bélier" a décidé de mourir sur le ring en acceptant un match de retour, vingt ans après, face à "l'Ayatollah", un de ceux qu'on aime haïr. À mesure que le combat progresse, le prétendu Iranien s'aperçoit du comportement suicidaire de son adversaire ; il tente de le raisonner, rien à faire. C'est un Randy bien mal en point qui monte sur les cordes du ring pour se livrer à son saut bien connu : "Ram, Ram, Ram !" scande la salle alors que l'image se fige sur le vide.

Ce film touchant est aussi un reportage sur le milieu très particulier du catch. Les adversaires s'accordent auparavant sur un certain scénario, ce qui n'exclut pas les accidents : Randy porte sur lui les traces de coups maladroitement assénés. La rencontre qui l'envoie à l'hôpital se fait dans le style CZW (combat zone wrestling) avec agrafeuses et barbelé, faut que ça saigne !

Warui yatsu hodo yoku nemuru *Les salauds dorment en paix*, Akira Kurosawa, Japon, 1960, 151 mn

Vice-président d'une agence gouvernementale, Iwabuchi (Masayuki Mori) marie sa fille boiteuse Yoshiko (Kyōko Kagawa) à son secrétaire Nishi (Toshirō Mifune). La foudre s'abat sur le satrape en pleine cérémonie : alors que la Police vient arrêter deux collaborateurs pour enquêter sur une affaire de pots de vin, la pièce montée qui reproduit le siège de son administration est agrémentée d'un œillet à la fenêtre du septième étage d'où s'était jadis jeté un certain Furuya.

Iwabuchi fait libérer sous caution ses collaborateurs en leur intimant l'ordre de se suicider ; ce qu'ils font en bons Japonais… sinon que l'un d'eux, Wada (Kamatari Fujiwara), trouve Nishi au bord du volcan où il s'allait jeter. Lequel l'emmène discrètement assister à ses propres funérailles en expliquant qu'il est en réalité le fils du prétendu suicidé Furuya dont il veut venger la mort en mettant au jour les magouilles de celui dont il n'a épousé la fille que par esprit de vengeance. C'est ensuite au tour d'un autre collaborateur, Shirai (Kō Nishimura), d'être harcelé par Nishi : terrorisé par le fantôme de Wada, il sombre dans la folie. L'assistant d'Iwabuchi (Takeshi Shimura) mène alors une enquête qui le conduit à démasquer Nishi. Dont le seul point faible est l'amour partagé qu'il a fini par éprouver pour Yoshiko manipulée par son perfide père pour localiser le vengeur qui meurt dans un accident de la route trafiqué. Il n'y aura pas de révélation ; le grand chef est seulement encouragé à prendre de longues vacances à l'étranger.

Sur un sujet qui tenait à cœur au cinéaste, ce film vaguement inspiré de *Hamlet* est trop démonstratif pour être un grand Kurosawa ; Mifune s'installe dans son rôle de héros sans peur et sans reproche.

Green for danger *La couleur qui tue*, Sidney Gilliat, Grande-Bretagne, 1946, 91 mn

1944. Alors que les V-1 passent au-dessus des têtes, un accident se produit à l'hôpital : le postier, venu pour une opération bégnine, ne se réveille pas. Puis l'infirmière-chef qui avait parlé d'assassinat est tuée à coup de scalpel. La coupable est l'infirmière Esther (Rosamund John) qui, devenue folle à la suite de la mort de sa mère sous les bombes, en avait rendu responsable le postier qui dirigeait l'équipe de secours. Et le *modus operandi* : une bonbonne verte de gaz carbonique repeinte en noir pour faire croire qu'elle contient de l'oxygène.

L'opposition convenue entre les deux médecins (Leo Genn et Trevor Howard) en compétition pour le cœur de l'infirmière Freddi (Sally Gray) est compensée par le cabotinage du détective de Scotland Yard Cockrill (Alastair Sim de *Stage fright*, p. 895), lequel reçoit une leçon d'humilité : sa précipitation détruit l'antidote qui aurait empêché la coupable de s'empoisonner. Le pénible Cockrill décide de présenter sa démission, tout en étant convaincu qu'elle ne sera pas acceptée !

The Devil rides out *Les vierges de Satan*, Terence Fisher, G^{de}-Bretagne, 1968, 92 mn

Le duc de Richleau (!) et son acolyte Rex (Christopher Lee et Leon Greene) tentent d'arracher deux jeunes gens, Simon et Tanith (Nike Arrighi) à l'emprise de Mocata (Charles Gray), un prêtre de Satan qui réunit ses adeptes – dont une inquiétante vieille dame jouée par Gwen Ffrangcon-Davies – pour des messes noires. C'est protégé par un cercle magique que le Duc se défend du sorcier et de ses créatures au moyen d'eau bénite qui les brûle comme de l'acide sulfurique ; mais Tanith meurt. L'affrontement final voit la défaite du magicien et une inversion du temps : retour au *statu quo ante*, la belle Tanith est toujours vivante.

Pour mémoire, la formule magique ORIEL SERAPHIM EO POTESTA ZATI ZATA GALATIM GALATAH : ça peut toujours servir !

La bataille du rail René Clément, France, 1946, 82 mn

L'épopée de la Résistance ferroviaire. Sabotages systématiques puis, au moment du Débarquement, désorganisation des convois de matériel militaire qu'il faut retarder, voire détruire. Détails touchants : cet otage qu'on fusille et dont l'attention se fixe sur un insecte puis la fumée qui sort d'une cheminée, cet accordéon tombé d'un train qui vient de dérailler. Et humour involontaire des Allemands : interdiction aux Juifs d'entrer en zone occupée ! La bande sonore décline le *Horst Wessel Lied* dans des versions de plus en plus déprimées.

Le ton général, unanimiste, donne l'impression que tout le monde résistait. Tout le monde, ce qui explique l'absence d'acteur marquant dans la distribution. On reconnaît cependant Jean Daurand, futur Dupuy, l'adjoint de Bourrel dans *Les cinq dernières minutes* (p. 605).

The raid Hugo Fregonese, USA, 1954, 79 mn

Version romancée d'un authentique épisode de la Guerre de Sécession. En octobre 1864, alors que Sherman encercle Savannah, un détachement confédéré venu incognito du Canada s'empare de Saint Albans, petite ville du Vermont, et la saccage. Le chef de ces pillards, Benton (Van Heflin), se fait passer pour un Canadien. Parmi les Sudistes, un alcoolique (Lee Marvin) dont l'intempérance risque de compromettre l'opération. Benton est obligé de l'abattre à son corps défendant alors qu'il allait vider son sac en plein office protestant, gagnant ainsi la confiance de la population, dont celle d'un mutilé nordiste trouillard (Richard Boone) qui saura faire montre de courage au moment décisif et même d'une veuve de guerre (Anne Bancroft) et de son fils (Tommy Rettig). Tout ce monde est bien marri quand Benton réapparaît en uniforme gris : le débonnaire Canadien s'est mué en implacable chef de guerre.

Rage in heaven *La proie du mort*, W.S. Van Dyke, USA, 1941, 85 mn

D'une jalousie pathologique à l'égard de Ward Andrews (George Sanders), Phillip Monrell (Robert Montgomery) imagine qu'il est l'amant de sa fidèle épouse Stella (Ingrid Bergman), d'où un plan délirant destiné à punir le couple. Il se poignarde à l'aide d'un couteau coincé dans l'embrasure d'une porte ; tous les détails sont arrangés pour converger vers la culpabilité de son imaginaire rival, lequel est condamné à mort. Le docteur Rameau (Oskar Homolka), qui sait que Phillip était fou à lier, déniche *in extremis* l'inévitable testament qu'il n'a pas manqué de laisser pour revendiquer son acte auprès de Stella après l'exécution de Ward.

Film dont le scénario ingénieux est mentionné dans *La femme d'à côté* (p. 1329) – avec une erreur sur le titre français. Bergman allait bientôt retrouver un mari criminel et manipulateur dans *Gaslight* (p. 762).

Element of crime Lars von Trier, Danemark, 1984, 99 mn

L'ex-policier Fisher (Michael Elphick) enquête sur une série de meurtres commis par un certain Harry Grey. Il applique la méthode exposée par son mentor Osborne (Esmond Knight) en tentant de s'identifier avec celui qu'il pourchasse. C'est ainsi qu'il rencontre Kim (Me Me Lai), ancienne maîtresse de Grey.

Pas vraiment d'histoire, mais un style prenant : images sépia et voix off. La suite dans *Europa* (p. 1211), après la pénible blague d'*Epidemic* (1987). Petit rôle pour Preben Lendorff-Rye (d'*Ordet*, p. 886).

La virgen de los sicarios *La vierge des tueurs*, Barbet Schroeder, Colombie, 2000, 101 mn

Medellín. Fernando, écrivain d'âge mûr et *maricón*, se lie avec Alexis, 16 ans et visage d'ange. Quand celui-ci baisse son pantalon, son "fer", i.e., son Beretta, tombe ; car malgré son âge, c'est un tueur. Fernando va accompagner son jeune amant dans les ruelles de "Medalla" où il joue du pistolet : un regard de travers, un mot de trop et Alexis dézingue. Le petit scorpion est victime à son tour d'un nommé Lagon Bleu posté à l'arrière d'une moto. Tristesse et difficile deuil pour Fernando qui finit par s'attacher à un autre voyou tout aussi expéditif, Wilmar qui n'est autre que ce Lagon Bleu qui avait tué Alexis pour venger son frère. Fernando pardonne et veut quitter cette capitale du crime avec son nouveau giton... lequel meurt à son tour victime d'une vendetta, peut-être due aux amis d'Alexis.

Terrifiante interrogation sur la nature humaine. Alexis ne peut pas se résoudre à abattre un chien pour abréger ses souffrances alors qu'il tue un punk dont la musique, trop forte, le dérangeait. On trouve des morts aux mains liées dans les décharges ; c'est sans doute pour ça qu'un écriteau interdit d'y jeter des cadavres.

The miracle of Morgan Creek *Miracle au village*, Preston Sturges, USA, 1943, 98 mn

C'est avant tout une comédie *contre* le Code : l'auteur arrive à faire passer ce qui est, globalement, une histoire de fille-mère, sans que les censeurs ne puissent rien y redire. Trudy (Betty Hutton) est allée danser avec des militaires et se retrouve enceinte. Mauvais point, mais elle se souvient de s'être mariée juste avant. Avec qui, elle l'a oublié et d'ailleurs elle a utilisé un faux nom. Pourquoi donc cette amnésie, l'alcool, mauvais point ? Non, un coup de tête dans le lustre en faisant du *jitterbug*. Norval (Eddie Bracken) tente de régulariser la situation de son amie mariée sans l'être : faux militaire en costume de boy-scout (!), il va ré-épouser la belle sous l'identité d'Ignatz Ratzkiwatzki, mais se plante et signe Norval Jones. Il est emprisonné pour 19 chefs d'accusation mais le père de Trudy (William Demarest, acteur fétiche de Sturges) arrive à faire détruire le certificat de ce mariage : mariée deux fois, Trudy ne l'est peut-être plus du tout.

L'imbroglio est dénoué par deux crapules sorties d'un film précédent (p. 1366), McGinty (Brian Donlevy) et le Boss (Akim Tamiroff) qui réglent le problème : Trudy a toujours été mariée à Norval qui ne s'est jamais déguisé en soldat puisqu'il reçoit un grade ronflant avec effet rétroactif. Pourquoi donc cette intervention ? C'est que la bourgade de Morgan Creek est devenue célèbre à cause des sextuplés (!) de Trudy : Hitler en a piqué une crise et Mussolini démissionné.

Les vrais faux mariages, le fait que le trait de plume d'un escroc puisse rendre moral ce qui serait autrement répréhensible, tout ça a dû sonner désagréablement aux oreilles de la censure. Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Noir comme le souvenir Jean-Pierre Mocky, France, 1995, 89 mn

Schaffhouse. Tout commence par un bal au bord de l'eau où la petite Garance est enlevée et tuée ; le spectateur subodore qu'elle n'est pas morte, sinon pourquoi n'a-t-on pas retrouvé sa tête ? Dix-sept ans plus tard, son fantôme semble revenu pour se venger systématiquement : d'un flic corrompu, d'une ennemie d'enfance qui avait laissé faire, d'une vieille dame (Jany Holt) et de son frère, un pédophile dont on apprendra qu'il avait emmené la fillette en Espagne. Sa mère (Jane Birkin) et son père alcoolique (Matthias Habich) sont terrorisés par la voix de Garance entendue au téléphone et la réapparition de la poupée disparue avec elle ; sans parler de cette expression récurrente : "Noir comme le souvenir". Dénouement sur le lieu de l'enlèvement, les chutes du Rhin du prologue.

Mocky s'entend à créer des ambiances fantastiques avec des cadrages étranges comme dans *Litan* (p. 1354) auquel ce film (réussi, pour une fois !) réfère explicitement. Avec Sabine Azéma, Jean-François Stevenin et Benoît Régent qui devait décéder à la fin du tournage.

10 *Elle*, Blake Edwards, USA, 1979, 122 mn

Méditation douce-amère sur l'amour et le vieillissement. Dudley Moore campe George Webber, un compositeur de mélodies à succès obsédé par le retour d'âge : il vient d'avoir 40 ans. Il délaisse un peu sa compagne Samantha (Julie Andrews) pour s'intéresser à des jeunettes, en particulier Jenny (Bo Derek à la coiffure rasta) qui l'obsède et à laquelle il décerne un score de 11/10. Il prend villégiature dans la station mexicaine où Jenny est en voyage de noces et en sauvant la vie de son mari victime d'une insolation, a la chance d'approcher la beauté... Qui aime la musique d'ascenseur "avec beaucoup de violons" et aussi le *Boléro* qu'elle affectionne pour faire l'amour : c'est le disque qu'elle met en attirant George dans son lit. Ébats interrompus par un coup de fil du mari hospitalisé qui en profite pour remercier son sauveur. Désemparé devant une nouvelle génération qui ne connaît ni dissimulation, ni remords, ni romantisme, George se résigne à rentrer chez lui pour épouser Samantha. Avec Robert Webber et Max Showalter.

District 9 Neill Blomkamp, Afrique du Sud, 2009, 107 mn

Johannesburg. Depuis vingt ans un énorme vaisseau spatial plane sur la ville. Ses passagers, surnommés "crevettes" à cause de leur allure de crustacés, vivotent dans des townships : ils sont friands de pâté pour chat mais aussi détenteurs d'une technologie enviée par les humains, que ce soient les trafiquants nigérians qui les exploitent ou la toute puissante MNU (Multi-National United). Les extra-terrestres ont mis au point des armes redoutables qui ne sont, pour le moment, utilisables que par ceux qui possèdent un ADN de crevette.

Sous des prétextes humanitaires, la MNU organise la destruction du camp District 9 dont les sbires bousculent les habitants sans ménagements : "Me pointe pas avec ton tentacule !". Certains sont des tueurs sadiques à la Derek Chauvin, d'autres comme Wikus (Sharlto Copley) de simples rouages de la purification ethnique. C'est au cours d'une action de routine que ce dernier se trouve contaminé ; il a maintenant des gènes crustacés, ce qui se voit à sa main droite, référence à *The fly* (p. 1220). Comme il peut désormais actionner les fameuses armes, Wikus devient un sujet d'expériences ; mais il ne l'entend pas ainsi car sa crevettisation continue. Après avoir échappé aux griffes de la MNU, et bien que plutôt raciste, il se résout à aider la crevette Christopher à récupérer la bouteille d'un liquide confisqué ; il contient de quoi soigner Wikus et aussi faire redémarrer le vaisseau spatial. La MNU fait tout pour s'y opposer et Wikus doit sacrifier tout espoir de guérison immédiate pour que Christopher puisse repartir vers sa planète. En attendant un hypothétique retour, sa mue se poursuit.

Film de science-fiction très réussi avec une référence à *Greystoke* (p. 1184) quand Christopher découvre la salle de vivisection de la MNU.

Ce soir ou jamais Michel Deville, France, 1960, 100 mn

La préparation d'un spectacle provoque une fâcherie entre le metteur en scène Laurent (Claude Rich) et sa petite amie Valérie (Anna Karina) : il ne lui a pas confié le rôle qu'elle convoitait. Au cours d'une soirée où se retrouvent le musicien, le décorateur, etc., Valérie se confie à Martine (Jacqueline Danno), une ex de Laurent, puis flirte ostensiblement avec Guillaume (Georges Descrières) ; Laurent n'est pas en reste, qui appelle au téléphone la fictive Isabelle... Restés seuls, les amants se réconcilient en s'avouant leur amour. Début réussi d'une longue complicité avec la scénariste Nina Companeez. Avec Guy Bedos, Michel de Ré, Anne Toniettei et, dans un petit rôle, l'étincelante Françoise Dorléac.

Banshun *Printemps tardif*, Yasujirō Ozu, Japon, 1949, 108 mn

Premier scénario d'Ozu du type "Un père marie sa fille". Pour convaincre Noriko (Setsuko Hara) d'accepter un mariage arrangé, son père veuf (Chishū Ryū) se plie à un subterfuge (cf. *Fin d'automne*, *Le goût du sake*, pp. 1310, 35) en prétendant vouloir se remarier – le plus gros mensonge de sa vie, finit-il par avouer.

Humour discret : la tante vieux jeu (Haruko Sugimura, pour une fois sympathique) se choque des épouses d'aujourd'hui qui mangent du sashimi en gardant leur rouge à lèvres et s'inquiète du nom du futur, Kumatarō : "Vais-je l'appeler Kuma-san (monsieur Ours) ?". Et critique, à peine voilée, de l'occupant avec une réclame Coca-Cola®, le magasin Waco de Ginza, alors transformé en PX réservé aux Américains, la référence à Gary Cooper et à son rôle de baseballeur dans *The pride of the Yankees* (1942) : le futur, qu'on ne voit jamais, lui ressemblerait.

Père et fille vont ensemble au théâtre nō puis entreprennent un ultime voyage à Kyōto : visites au temple Kiyomizu et au jardin de pierre de Ryōan-ji. Noriko fait une dernière tentative : bien avec son père, elle voudrait ne jamais le quitter. Il lui rétorque qu'il a déjà 56 ans. Film en demi-teinte qui fonctionne comme l'homéopathie, plus la dose est faible, plus c'est déchirant. Dernier plan sur le père seul en train de peler une pomme et dont la tête penchée suggère les larmes retenues.

Sabita naifu *Rusty knife*, Toshio Masuda, Japon, 1958, 90 mn

Keiko (Mie Kitahara) et Yukihiko (Yūjirō Ishihara) enquêtent sur deux affaires de suicide déjà anciennes : celui du père de l'une, meurtre camouflé, et de la fiancée de l'autre, consécutive à un viol. Le coupable, démasqué et emprisonné, reçoit – et avale stoïquement – des friandises empoisonnées expédiées par un commanditaire caché qui, comme le Dr. Mabuse (p. 751), contacte ses exécutants par radio ; c'est en fait l'oncle de Keiko. Ce film Nikkatsu réussi se clôt sur une chanson lancinante où il est question d'un couteau rouillé (naifu = knife).

Les ripoux Claude Zidi, France, 1984, 102 mn

François (Thierry Lhermitte), un novice venu d'Épinal, devient l'adjoint de l'inspecteur Boirond (Philippe Noiret), policier ripou (huitième pluriel en "oux") qui prélève sa dîme sur les activités louches de son secteur, aux alentours de Barbès. Boirond parvient à corrompre François en lui présentant une professionnelle (Grace de Capitani) : l'élève finira par surpasser le maître. Début très réussi quand Boirond et son collègue Pierrot sont cernés par la Police alors qu'ils étaient en train de détrousser un maquereau ; Boirond fait mine d'avoir lui-même poursuivi et arrêté Pierrot qui sera le seul à être condamné. Hélas, au lieu d'un fin décapante, on a droit un gentillet *happy end*. Avec Julien Guiomar et Régine.

Carlito's way *L'impasse*, Brian De Palma, USA, 1993, 144 mn

C'est dans un New York pluri-ethnique que se situe ce long flash-back d'un agonisant. L'avocat juif Kleinfeld (Sean Penn aux cheveux bouclés) trouve le vice de forme qui permet à Carlito (Al Pacino) de sortir de la taule où il purgeait une longue peine. Ce "spic" (latino) a décidé de filer droit : dès qu'il aura amassé 75 000 $, il quittera New York pour s'installer aux Caraïbes avec sa chère Gail (Penelope Ann Miller). Il s'occupe d'une boîte le plus honnêtement possible, faisant même grâce au voyou agressif Benny Bianco "from the Bronx" (John Leguizamo) que le bon sens lui commandait de zigouiller. Mais le danger vient du véreux Kleinfeld devenu mégalomane et irresponsable : chargé d'aider le boss mafieux Taglialucci à s'évader à la nage de la prison de Rikers Island, il le massacre sous les yeux impuissants de Carlito venu donner un coup de main. Comme sortie de *Goodfellas* (p. 1326), la famille "wop" (rital) Taglialucci règle son compte à l'avocat, puis s'en prend à Carlito qui arrive à s'en défaire à la gare où Gail l'attend sur le quai ; ainsi que Benny qui ne lui a pas pardonné sa clémence.

Le film, marqué par la fatalité, culmine lors de l'extraordinaire poursuite dans la gare de New York. Pour se refermer sur l'image que Carlito emportera avec lui, la publicité ESCAPE TO PARADISE qui renvoie à THE WORLD IS YOURS de *Scarface* (p. 886) où jouait déjà Pacino. Avec James Rebhorn et Luis Guzmán.

Hadduta misrija *La mémoire*, Youssef Chahine, Égypte, 1982, 120 mn

Entre deux *Alexandrie* (pp. 1424, 363), un autre volet de la vie de Yehia (Nour El-Sherif), *alter ego* du réalisateur. C'est à l'occasion d'une opération du cœur qu'il se remémore son enfance puis sa jeunesse : ses débuts avec *Le fils du Nil* (1951) et ses déconvenues, ainsi le prix raté à Berlin pour *Gare centrale* (p. 257). Et imagine un procès opposant Yéhia mûr à Yehia enfant ; l'intervention réussit, signe de réconcilation. Confus et émouvant.

Piccolo mondo antico *Le mariage de minuit*, Mario Soldati, Italie, 1941, 102 mn

D'après Antonio Fogazzaro. Décor, le lac de Lugano, près de Valsolda où vit le jeune Franco Maironi (Massimo Serato), spolié de son héritage par sa grand-mère paternelle Orsola (le monstre moustachu Ada Dondini). La marquise, au mieux avec l'occupant autrichien, réprouve le mariage de Franco avec Luisa (Alida Valli) et surtout les opinions politiques pro-piémontaises de son petit-fils. Qu'elle affame littéralement, le contraignant d'aller travailler dans un journal de Turin.

Le film culmine lors d'un orage sur le lac. Luisa va sous la pluie supplier son horrible belle-grand-mère d'arrêter ses persécutions lorsqu'accourent des voisines : Ombretta (dite "Missipipì"), la fille du couple, a chuté dans l'eau. La harpie voit dans la mort de cette "créature" un signe de Dieu envoyé aux parents mais, prise de remords pendant la nuit, décide de restituer son héritage à Franco.

Le temps passe et les époux sont brouillés ; Luisa se mure dans un deuil qui la conduit chaque jour au cimetière. Retour de l'espoir en 1859 avec une nouvelle guerre contre l'Autriche : Luisa retrouve Franco, en uniforme piémontais, dans une auberge d'Isola Bella, sur le lac Majeur.

Œuvre emblématique du calligraphisme italien, un peu moins réussie cependant que *Malombra* (p. 11), d'après le même Fogazzaro, auquel la folie de l'héroïne confère une grandeur tragique. Expression savoureuse : les activistes décampent à l'arrivée de la Police pour ne pas "se faire prendre comme des salami".

Le combat dans l'île Alain Cavalier, France, 1962, 100 mn

Clément (Jean-Louis Trintignant) est membre d'une sorte d'OAS. Son chef Serge (Pierre Asso, machiavélique à souhait) lui demande d'assassiner un député de gauche (Maurice Garrel), ce qu'il fait avec délectation... pour s'apercevoir ensuite qu'il a été berné par Serge qui, vendu à des intérêts privés, a monté le faux attentat dans le but d'atteindre le puissant paternel de Clément à travers son fils. Lequel se lance à la poursuite de Serge qu'il exécutera en Argentine.

L'épouse de Clément, Anne (Romy Schneider), avait du mal à exister dans l'ombre de ce mari possessif. Elle trouve abri chez Paul (Henri Serre), ami de toujours de Clément et son antithèse ; cet humaniste non violent la convainc de reprendre le théâtre où elle obtient un certain succès. Il devient son amant, ce qui fait qu'elle est enceinte lorsque Clément revient de son expédition punitive. "Ce qui a été lié par le sang doit être délié par le sang" dit-il, en remettant à Paul un P38 pour un duel à mort. Celui-ci n'a pas, comme Clément, le meurtre dans le sang mais, contraint de se défendre, vient à bout du petit facho.

Toile de fond assez floue – à cause de la censure gaulliste – la guerre d'Algérie qui reviendra dans *L'insoumis* (p. 499). La mort de Serge, traitée en images fixes, renvoie à *La jetée* (p. 1462).

The exorcist William Fiedkin, USA, 1973, 132 mn

Georgetown, quartier de Washington. Regan (Linda Blair) est possédée par un démon, d'où l'exorcisme pratiqué par le père Merrin (Max von Sydow). Scènes spectaculaires avec jet de vomissures, lit qui se soulève, prêtre (Jason Miller) jeté par la fenêtre : il y laisse la vie, tout comme le père Merrin. L'adolescente, qui ne se souvient de rien, redevient la gentille fifille à sa maman (Ellen Burstyn).

Le *In God we trust* américain recouvre une croyance au spiritisme – la table OUIJA – et au Diable, ici le démon assyrien Pazuzu qui devait reprendre du service chez Jacques Tardi (*Le démon de la Tour Eiffel,* 1976). Clin d'œil cinéphilique avec le flic (Lee J. Cobb) qui cherche à emmener un prêtre au cinéma voir *Othello* (p. 1320) : "– Avec qui ? – Mae West et Groucho Marx ! – Je l'ai vu.", puis un autre à une représentation de *Wuthering Heights* (p. 1601) : "– Avec qui ? – Jackie Gleason et Lucille Ball ! – Je l'ai vu.".

Les culottes rouges Alex Joffé, France, 1962, 99 mn

Inspiré des souvenirs de stalag d'Étienne Bierry, qui tient un second rôle, le film repose sur l'opposition entre le placide et résigné Fendard (Bourvil) qui sert de bedeau et de souffleur pour le théâtre et l'héroïque Rossi (Laurent Terzieff), arrogant "culotte rouge" – uniforme signalant les fortes têtes – qui se cache chez Fendard pour préparer une nouvelle évasion et boulotte ses provisions tout en l'accablant de son mépris. Les péripéties font que Fendard est contraint d'accompagner Rossi dans sa tentative ; il est le seul des deux à réussir.

Détail cocasse : quand un Allemand s'inquiète de tous ces tire-au-flanc de l'infirmerie, on lui explique qu'ils viennent du même endroit que Napoléon... "Tous les Corses au travail !", éructe-t-il. Ce n'est sans doute pas par hasard que les prisonniers montent l'opérette *Phi-Phi* : elle fut créée le 12 novembre 1918.

Prime cut *Carnage*, Michael Ritchie, USA, 1972, 83 mn

Film de gangsters dans un cadre rural : Nick Devlin (Lee Marvin) est envoyé dans le Kansas par la Mafia de Chicago récupérer une dette de 500 000 $ que Mary Ann (surnom d'un boucher industriel joué par Gene Hackman) refuse de payer. Les émissaires précédents ont été tués et le dernier transformé en saucisses.

Ce scénario sommaire est prétexte à des images étonnantes : des orphelines nues (dont Sissy Spacek) vendues au poids comme du bétail, un combat à la mitraillette dans un champ de tournesols et surtout une moissonneuse-batteuse meurtrière qui rappelle le chasse-neige de *Nightfall* (p. 1366) : arrêtée par une automobile, elle se met à la dévorer pour produire des ballots de foin métalliques. À noter le prénom très bovin de l'épouse de Mary Ann : Clarabelle.

Yabu no naka no kuroneko *Kuroneko*, Kaneto Shindō, Japon, 1968, 95 mn

Un *Onibaba* (p. 409) façon fantômes japonais avec des décors théâtraux. Violées et tuées par des guerriers, Yone (Nobuko Otowa, épouse du réalisateur) et sa bru Shige (Kiwako Taichi) ont conclu un pacte avec les démons : près de la porte Rashō (cf. *Rashōmon*, p. 417) elles attirent des samurai, dont un des violeurs (Rokkō To.ura), que Shige vampirise. Tout se complique avec l'arrivée de Gintoki (Kichiemon Nakamura), fils de l'une et mari de l'autre : promu samurai par le puissant Raiko (Kei Satō), il est chargé de venir à bout des vampires. Mais Shige et Gintoki, qui s'aiment toujours, oublient leurs vœux respectifs pour passer des nuits ensemble, sept au total, au terme desquelles Shige est rappelée aux Enfers. Le jeune homme se retrouve alors face à celle qui fut sa mère et lui coupe un bras ; transformé en énorme patte de chat, le membre est exposé sur un autel devant lequel Gintoki se livre à un rituel de purification lorsque Yone vient pour le récupérer. Elle l'emporte entre ses dents tandis que son fils, parti à sa poursuite, expire dans les ruines calcinées de ce qui fut sa maison : miaulement d'un chat noir – le *kuroneko* du titre. Pas vraiment réussi.

Le joli mai Chris Marker & Pierre Lhomme, France, 1963, 146 mn

Dédié aux "happy many", ce film dont nous voyons une version remontée par le chef-opérateur Pierre Lhomme, nous parle de mai 1962 à Paris, le premier mois de paix depuis longtemps puisqu'on vient de signer les accords d'Évian.

C'est un temps où l'on chante *Le clair de lune à Maubeuge* aux mariages, où les HLM font encore rêver une population mal logée. Commerçants de la Mouffe, boursicoteurs, inventeurs, poètes et peintres obscurs, la Foire de Paris, twist et madison : les Français semblent être dépolitisés mais, nous dit la voix off (Yves Montand), Fantômas revient à travers des mots comme "plastiquer". L'évocation du récent massacre du métro Charonne lors d'une manifestation contre l'OAS, un des nombreux titres de gloire de Papon, inaugure une seconde partie plus politique : le procès Salan, une grève de l'électricité (!). Des femmes expliquent que les femmes votent pour le candidat le plus beau, des sociologues prédisent l'ère des loisirs, un prêtre-ouvrier raconte comment, sommé de choisir en 1953, il a quitté le Clergé. Et le racisme : un Noir du Dahomey auquel sa mère a dit : "Méfie-toi des Français", un jeune Algérien dénoncé par un collègue jaloux qu'un agent de la DST bourré a sévèrement tabassé devant ses parents.

C'était Paris tel qu'il n'est déjà plus semblent dire les plans en accéléré de la ville – on pense à *L'homme à la caméra*, p. 165. Avant une vue de l'architecture benthamienne de la Petite Roquette : tant qu'il y aura des pauvres, nous ne serons pas riches, tant que les prisons existeront, nous ne serons pas libres.

Carte de visite du réalisateur, de récurrents plans de chats.

The tall target *Le grand attentat*, Anthony Mann, USA, 1951, 78 mn

Février 1861. Basée sur des faits réels – ou du moins une rumeur tenace –, une tentative d'assassinat du président élu à quelques jours de son investiture. Le policier Kennedy (Dick Powell) prend place dans un train en partance pour le Sud où il affronte les comploteurs : le Col. Jeffers (Aldolphe Menjou) et le jeune militaire Lance Beaufort (Marshall Thompson) qui doit agir lors d'un meeting à Baltimore. Discours annulé suite à un rapport de Kennedy. Les conjurés découvrent trop tard que Lincoln voyageait avec eux dans un autre wagon.

Film de train haletant servi par la photo de Paul Vogel. Avec Paula Raymond, Leif Erickson et Will Geer, futur blacklisté. Dernier plan, le Capitole en construction.

Che : part I Steven Soderbergh, USA, 2008, 131 mn

Che : part II Steven Soderbergh, USA, 2008, 133 mn

Biographie du célèbre révolutionnaire divisée en deux parties : le combat victorieux qui mène à la chute de Batista, puis l'échec de l'expédition bolivienne.

Un élément de surprise joue en sa faveur en 1958 : personne, et surtout pas les puissants protecteurs américains du dictateur, ne s'attend à une décision aussi rapide. L'attaque sur Santa Clara, menée avec des moyens très limités en hommes et matériel, réussit, notamment parce que les militaires cubains sont peu motivés et lâches, prêts à se rendre ou se sauver selon la gravité de leurs fautes. Cette lâcheté est aussi celle de Batista qui part en catastrophe rejoindre ses maîtres dans la nuit du Nouvel An : Santa Clara était tombée le 28 décembre.

La situation est très différente dix ans plus tard : les Américains ne veulent pas d'un second Cuba et envoient matériel et instructeurs – ceux de la "guerre spéciale" du Vietnam, cf. *Go tell the Spartans*, p. 1694 – pour soutenir la dictature bolivienne. Mais cela n'explique pas tout : les communistes boliviens se méfient de l'aventurisme castriste et surtout, alors que l'Argentin était comme un poisson dans l'eau parmi la population cubaine, il est reçu avec réticence par les paysans boliviens qui, voyant en lui un communiste athée, finiront par le dénoncer.

À la façon des Anglais qui ont longtemps présenté Jeanne d'Arc comme une pute (voir la première partie du *Henry VI* de Shakespeare), les Américains ont cherché à salir l'image de Guevara dans le caricatural *Che !* de Richard Fleischer (1969) ; en vain, car sa mort en a fait un martyr. Ceci dit, devenu icône christique et motif de T-shirts, le personnage a perdu son aura sulfureuse et dérangeante.

Le film de Soderbergh, tourné en espagnol, est une tentative honnête de restitution d'un trajet hors du commun. Mais le Che de Benicio Del Toro manque de charisme : il n'est ni le meneur qui sait galvaniser ses troupes pour prendre Santa Clara, ni le dirigeant mégalomane qui s'enferme dans une lutte sans issue.

La tête de Normande St-Onge Gilles Carle, Canada, 1975, 116 mn

Normande (Carole Laure), entre ses hommes et sa mère zinzin, risque d'être mise à la rue et sombre dans la catatonie. Elle se réfugie dans ses rêves.

Le vrai sujet du film est le corps de l'actrice, effectivement superbe.

Beau-père Bertrand Blier, France, 1981, 119 mn

Les amours de Rémi (Patrick Dewaere), pianiste de boîte de nuit, avec une gamine de 14 ans, Marion (Ariel Besse), fille de son épouse décédée (Nicole Garcia). Il n'éprouve au départ qu'une sorte de sentiment maternel (!) alors qu'elle a des idées bien arrêtées. Elle arrive finalement à ses fins mais s'efface quand il rencontre une pianiste de concert (Nathalie Baye) qui, elle aussi, a une fillette ; plus jeune, elle pourrait être une future Marion.

Description d'un homme fragile et immature, en rien pédophile, qui vit sous la protection d'un couple d'amis (Geneviève Mnich et Maurice Risch), un être destiné à attirer les femmes dont il devient un peu l'enfant. Avec Maurice Ronet.

Sin City Robert Rodriguez, USA, 2005, 124 mn

D'après la BD fascisante de Frank Miller. Un noir et blanc très sombre, voire bouché avec des taches de couleur – rouge pour le sang, jaune pour une sorte de démon. Les hommes, d'une virilité repoussante, s'instituent les chevaliers servants de beautés à moitié nues affublées de guépières en cuir ; ces poupées gonflables lancent occasionnellement des croix gammées. Intéressant graphiquement mais répugnant et répétitif. Sauce rallongée dans *Sin City II* (p. 952).

La donna della montagna Renato Castellani, Italie, 1944, 91 mn

Rodolfo (Amadeo Nazzari) vit dans le souvenir de Gabriella, sa première épouse décédée, tout en rejetant l'amour de la seconde, Zosi (Marina Berti).

Œuvre calligraphique dans la lignée de *Malombra* (p. 11), autre histoire d'enfermement. Ici Rodolfo voue un culte morbide à cette disparue – il a pratiquement installé une seconde tombe chez lui – dont il n'a pas voulu voir l'infidélité. Le décor de Cervinia dans le Val d'Aoste permet de ciseler des images magnifiques, ainsi l'enterrement de Gabriella sous la pluie.

Il ne s'agit cependant pas d'un chef-d'œuvre : à cause de la chute du régime (8 septembre 1943), la section urbaine du scénario, située à Pise, n'a pu être tournée. Et puis Rodolfo se complaît trop dans le deuil, comme le cow-boy cocu de *Decision at Sundown* (p. 890), pour que le *happy end* – son soudain rapprochement avec Zosi – soit plausible.

The Alfred Hitchcock hour III Alfred Hitchcock, USA, 1964-65, 1404 mn

29 épisodes clôturent la longue collaboration d'Hitchcock avec la télévision initiée en 1955 (p. 1389). La publicité, cette "golden goose" qui intervient cinq fois, dont trois en cours de projection, l'inspire toujours. Avec une couronne sur la tête, il nous annonce que son royaume a banni les réclames pour les reléguer au USA. Ou encore, devenu serpent dans une jarre de fakir, il lance des imprécations contre les "sponsors" : en vain car on l'a privé de son venin.

Variations sur des trames familières : *The body snatcher* (p. 220, n° 7), *West Side story* (p. 1317, n° 10), *The turn of the screw* (p. 1484, n° 13), *Sunset boulevard* (p. 624, n° 20) et *Psychose* (p. 1336, n° 14), sur un scénario de... Robert Bloch. Avec un lot de vengeances (n^{os} 1, 6, 24), de machinations diaboliques (n^{os} 5, 8, 18, 19, 21), parfois trop quand le criminel y passe aussi (n^{os} 3, 23). Cibles de choix, les épouses, avec des résultats aléatoires (n° 25) ; un trou creusé dans la cave peut réserver des surprises, un second cadavre (n° 2) ou, plus prosaïquement, servir à installer une chaudière (n° 27). Pour remédier aux déboires des maris assassins, Hitchcock a d'ailleurs créé les HA (*Husbands Anonymous*) !

Le format de 48 minutes est plus ingrat que les 26 minutes des sept premières années. D'où la fréquente impression que le scénario tire à la ligne pour nous acheminer vers le retournement final, heureusement pas toujours prévisible, ainsi ceux des n^{os} 16, 17 et 28. Épisode atypique, une histoire de catacombes mexicaines à l'humour macabre (n° 4) où joue la touchante Pina Pellicer. En regard de l'actualité, le plus terrifiant est le n° 11 d'après John Wyndham : créé par un biologiste, un virus censé tuer les rats mute et détruit la population mâle, d'où un monde femelle dystopique organisé comme une fourmilière. Valerie Solanas (*I shot Andy Warhol*, p. 928) a dû s'en inspirer pour son SCUM *manifesto*, texte fondateur du féminisme ; mais comme on n'est pas à l'abri d'un variant qui s'en prendrait aux femmes, elle s'en est tenue à un moyen éprouvé, la chambre à gaz.

Avec Peter Fonda, Arthur Kennedy, John Cassavetes, Teresa Wright, Bruce Dern, Elsa Lanchester, Franchot Tone, Angie Dickinson, Robert Strauss, Vera Miles, John et David Carradine, Geraldine Fitzgerald, John Gavin.

Le chevalier de Maison-Rouge Albert Capellani, France, 1914, 109 mn

D'après Alexandre Dumas, lui-même inspiré du "complot de l'œillet", tentative de libération de Marie-Antoinette dont les protagonistes et surtout cette si peu sympathique reine nous laissent de marbre.

Principal responsable de ce désintérêt, la caméra clouée de Capellani. On est surpris de voir un plan large – un personnage remplit un tonneau – coupé par un plan rapproché ou encore de voir resurgir devant la caméra celui qui était sorti du champ au fond du jardin ; ainsi qu'une surimpression mais c'est bien tout.

Yōjimbō *Le garde du corps*, Akira Kurosawa, Japon, 1961, 111 mn

Le rōnin Sanjurō (Toshirō Mifune) monte l'un contre l'autre les deux clans d'un village. Scénario familier puisque piraté par le célébrissime *Pour une poignée de dollars* (p. 1371). L'original reste cependant supérieur à la copie, notamment du point de vue plastique. Avec un sens de l'humour certain : les commandes de cercueils, l'espèce de twist sur instruments traditionnels composé par Masaru Satō. Le revolver avec lequel Unosuke (Tatsuya Nakadai) terrorise son monde appartient déjà à l'univers du western spaghetti – ou plutôt rāmen. Avec Takeshi Shimura, Daisuke Katō, Eijiro Tōno, Isuzu Yamada et Yōko Tsukasa. Sanjurō reprendra du service dans le film éponyme (p. 466).

The Black hand *La Main noire*, Richard Thorpe, USA, 1950, 88 mn

La lutte contre la Mafia dans le New York de 1908 : au mur un portrait de Ted Roosevelt, au bout de la rue de Little Italy, le pont de Williamsburg. Désespérant de faire parler des témoins terrorisés comme le commerçant incarné par Frank Puglia, le policier Lorelli (J. Carroll Naish) se rend en Italie pour constituer un fichier de criminels émigrés. Il y laisse la vie après avoir envoyé une enveloppe au jeune Columbo (!) que joue Gene Kelly. Lequel arrivera à démasquer le chef local de la Main noire, le banquier Serpi (Marc Lawrence).

Un carton initial nous explique, liste à l'appui, la grandeur des Italo-américains et comment la lutte victorieuse (!) contre la Mafia leur a rendu leur dignité. Une organisation présentée comme exogène, un pur matériau d'importation dont les membres sont déjà fichés dans le Vieux Pays, ce qui était peut-être vrai au début du XX^{e} siècle. Mais plus en 1950 où sévissait une Mafia endogène due à la Prohibition et dont l'existence était farouchement niée par J. Edgar Hoover !

Reproduction interdite *Meurtre à Montmartre*, Gilles Grangier, France, 1957, 88 mn

Acoquiné à l'escroc Lacroix (Michel Auclair), le galeriste Kelber (Paul Frankeur) exploite les dons limités de Watroff (Gianni Esposito), un peintre raté auquel ils font exécuter des copies d'un véritable Gauguin – d'où l'un des deux titres du film – qu'ils vendent à des étrangers de passage. Hélas, le peintre, alcoolique, devient pénible et ses deux complices l'assassinent. Kelber, qui veut fourguer un dernier Gauguin, utilise le tableau authentique de peur que l'expert (Lucien Nat) sollicité par le client ne découvre le pot aux roses. Il s'avère qu'il est aussi dû à Watroff qui a signé au dos pour qu'il n'y ait aucun doute quant à sa fausseté ; sa veuve (Annie Girardot) conserve l'original.

Ce film bien ficelé est un document d'époque ; on notera les portes intérieures vitrées, survivance d'un temps sans éclairage électrique. Avec Albert Dinan.

Amarcord Federico Fellini, Italie, 1973, 124 mn

"Je me souviens", en dialecte romagnol : après sa jeunesse romaine (*Fellini-Roma*, p. 177), c'est son adolescence riminienne que le réalisateur, alias Titta (Bruno Zanin), évoque de façon fantasmatique et distanciée. Le ballet des saisons commence avec les *manine* qui, voletant dans l'air, annoncent le printemps. Dans un monde où paradent les fascistes adeptes de l'huile de ricin, plus bêtes que méchants, les lycéens aux yeux rivés sur popotins et nichons ont les yeux cernés. L'atmosphère nocturne est splendide et les dimanches s'éternisent quand la famille va sortir de son asile l'oncle givré qui en profite pour réclamer une femme du haut d'un arbre dont il ne veut plus redescendre. Moments de grâce comme celui où l'on s'approche en barque d'un gigantesque paquebot... mais aussi passages à vide avec l'évocation de ce harem en villégiature. Le ciment du film est la touchante Gradisca (Magali Noël), mûrissante beauté à laquelle on prête d'extravagantes aventures et qui finit par épouser un prosaïque carabinier ; le banquet de mariage en plein air dans le style de *La strada* (p. 725) signale un peu la fin de l'enfance. Inoubliable musique de Nino Rota.

Judex Georges Franju, France, 1963, 93 mn

"En hommage à Louis Feuillade. En souvenir d'une époque, qui ne fut pas heureuse, 1914". *Remake* du feuilleton de 1916 (p. 445) dont on retrouve des lieux, ainsi Château-Gaillard, et des péripéties – le meurtre d'un homme préalablement masqué. Le magicien Channing Pollock est un Judex convaincant – il porte bien la cape – et Francine Bergé est perverse à souhait dans le rôle jadis tenu par Musidora. Michel Vitold et René Génin sont excellents mais Jacques Jouanneau ne fait pas oublier le Coquantin de Marcel Lévesque ; quant à Théo Sarapo, il n'est pas meilleur acteur que l'autre monsieur Piaf, Jacques Pills (p. 978).

Moments de poésie inquiétante, signature de Franju : un bal masqué avec des têtes d'oiseau, des hommes en cape escaladant un mur, le passage nocturne du cirque de Daisy (Sylva Koscina)... et le regard d'Édith Scob.

A view to a kill *Dangereusement vôtre*, John Glen, Grande-Bretagne, 1985, 131 mn

James Bond en France (Tour Eiffel, Chantilly) puis à San Fancisco (Fisherman's Wharf, Golden Gate bridge). Il s'agit cette fois-ci d'un complot visant à engloutir Silicon Valley au moyen d'un tremblement de terre.

Fin de partie pour Roger Moore (7 épisodes) et Lois Maxwell (14) qui montrent tous deux leur âge. Côté gentils on remarque Patrick Macnee (le John Steed des *Avengers*, p. 1431), côté méchants Christopher Walken, Patrick Bauchau et surtout Grace Jones qui crève l'écran.

Anatahan *Fièvre sur Anatahan*, Joseph von Sternberg, Japon, 1953, 91 mn

Tourné à Kyōto dans un pavillon industriel transformé en studio-serre, l'authentique drame d'un groupe de soldats perdus sur un îlot des Mariannes qui refusent de croire à la défaite du Japon. S'entretuant pour le pouvoir symbolisé par deux pistolets, ils se disputent l'unique femme du groupe, d'où cinq morts. Les survivants finissent par accepter l'évidence et sont rapatriés en 1951 ; encore plus tardif, le dernier combattant de l'Empire ne devait se rendre qu'en 1974.

Dans cette production nippone, on entend peu parler japonais à cause de la voix off du réalisateur, omniprésente, qui confère à ce film au budget modeste une dimension tragique : le commentaire anticipe continûment sur les évènements à venir, faits d'une succession d'assassinats par lesquels un clou chasse l'autre.

From Russia with love *Bons baisers de Russie*, Terence Young, Grande-Bretagne, 1963, 115 mn

Un des meilleurs James Bond. "M" (Bernard Lee) envoie 007 (Sean Connery) à Istanbul pour une mission qui ressemble à un piège ; il bénéficie de gagdgets (débuts de Desmon Llewelyn en "Q") qu'il n'oubliera pas d'utiliser tous et flirte avec Moneypenny (Lois Maxwell) à laquelle il laisse une carte postale où l'on peut lire : "From Russia with love". Le piège en question est tendu par SPECTRE qui joue les services secrets les uns contre les autres, britanniques contre soviétiques, pour récupérer le "Lector" russe, machine à coder et décoder les messages secrets.

Visite d'Istanbul – Sainte-Sophie et le Bazar – en compagnie d'un agent local (Pedro Armendáriz, avant son suicide pour cause de cancer, p. 777). Puis retour dans un Orient-Express rempli d'espions, au premier rang desquels le terrifiant Grant (Robert Shaw). Après moult péripéties, Bond doit encore affronter Klebb (Lotte Lenya), une Russe passée chez SPECTRE dont l'arme secrète est une lame empoisonnée dépassant de sa chaussure qu'on a déjà vue à l'œuvre contre un sous-chef inefficace (Vladek Sheybal). Sur les gondoles vénitiennes, 007 peut enfin goûter le repos du guerrier avec une beauté soviétique (Daniela Bianchi).

The hound of the Baskervilles *Le chien des Baskerville*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1959, 86 mn

Adaptation routinière du roman de Conan Doyle maintes fois porté à l'écran, notamment par Sidney Lanfield (p. 692). Holmes et Watson sont campés par Peter Cushing et André Morell alors que Christopher Lee joue le jeune Baskerville.

Francis De Wolff en docteur Mortimer est paradoxalement plus inquiétant que Holmes. Mais c'est Miles Malleson, dans le rôle d'un truculent pasteur arachnophile porté sur la bouteille, qui domine la distribution.

The people vs. Larry Flynt *Larry Flynt*, Miloš Forman, USA, 1996, 124 mn

La vie du pornographe Larry Flynt (Woody Harrelson), directeur du magazine *Hustler* et cible des milieux bien pensants : un membre du KKK tente de le tuer et le laisse paralysé, l'escroc cul-bénit Charles Keating (James Cromwell) s'acharne contre lui. On lui reproche son Père Noël doté d'une queue à la Dupanloup, son accoutrement au tribunal – une couche-culotte taillée dans la bannière étoilée – et, surtout, cette publicité Campari détournée : *Jerry Falwell talks about his first time*, prétendue interview du télé-évangéliste reaganien contant son dépucelage par... sa propre mère. Assisté de son avocat Isaacman (Edward Norton), le pugnace Flynt finit par faire appel devant la Cour suprême qui lui reconnaît le droit à la caricature ! Intermède surréaliste quand le pornographe, momentanément converti par la sœur de Jimmy Carter, reçoit un baptême évangéliste.

Forman ne nous montre guère que le côté pile de ce commerçant rusé pour lequel il tente tardivement de nous faire éprouver de la sympathie lors du décès de son épouse Althea (Courtney Love) atteinte du SIDA. En vain, car ce provocateur est moins attachant que le torturé Andy Kaufman (*Man on the moon*, p. 277).

Flynt devait s'illustrer tardivement avec *Who's nailin' Paylin ?* (2008), une vidéo porno mettant en scène un clone de Sarah Palin.

Le baron fantôme Serge de Poligny, France, 1943, 94 mn

Le scénario, exsangue, est centré sur les amours d'Anne (Jany Holt) et Hervé (Alain Cuny), orphelin somnambule qui s'avère l'héritier du baron disparu et en parallèle ceux d'Elfy (Odette Joyeux) et Albéric (Claude Sainval de *Muriel*, p. 524). Un monde onirique situé entre *Peter Ibbetson* (p. 1149) et *Sylvie et le fantôme* (p. 224) qui lorgne sur *Wuthering Heights* (p. 1601). Avec un chat noir et un baron (Jean Cocteau, auteur des dialogues) entr'aperçu qu'on retrouvera momifié à sa table dans un cabinet secret inspiré de l'increvable craque, avalée tout crue par "le pape de la petite histoire" Georges Lenotre, de Lucie de Pracontal emmurée vive le jour de ses noces.

Face à cet univers irréel, de prosaïques adultes (Gabrielle Dorziat, André Alerme, Aimé Clariond, Marguerite Pierry) et, entre les deux, un faux Louis XVII (André Lefaur) qui avoue finalement n'être Dauphin que par son patronyme.

Les chouans Henri Calef, France, 1947, 93 mn

Remarquable distribution : Louis Seigner, Jean Brochard, Pierre Dux et surtout Marcel Herrand et Madeleine Robinson, personnages les plus balzaciens du film. Mais le couple tragique (Jean Marais et Madeleine Lebeau) du chef royaliste et de l'espionne déçoit. Photo de Claude Renoir et musique de Joseph Kosma.

Les affaires sont les affaires Jean Dréville, France, 1942, 73 mn

D'après la pièce d'Octave Mirbeau (1903). Directeur du journal *Le chant du coq*, le parvenu Lechat (Charles Vanel, excellent) est impitoyable en affaires. Il pousse un concurrent (Henri Nassiet) au suicide en refusant de l'aider. Et oblige un marquis décavé (Aimé Clariond) – nommé Porcellet ! – à accepter le mariage de leurs enfants respectifs ; las, sa fille (Renée Devillers) préfère partir avec celui qu'elle aime (Lucien Nat). Quand son fils, bon seulement à faire des dettes de jeu, se tue à cheval, deux aigrefins (Jacques Baumer et Robert Le Vigan) tentent de tirer partie de sa douleur en lui faisant signer un contrat à leur avantage ; en vain car, avant de s'effondrer devant le catafalque, il leur impose des clauses léonines.

Dénonciation du "culte de l'argent" mais surtout portrait d'un monstre enfermé dans sa solitude : on pense à François dans *La ferme du pendu* (p. 860).

Street scene *Scène de la rue*, King Vidor, USA, 1931, 75 mn

Film unanimiste dans la lignée de *La foule* (p. 58) entièrement tourné en studio. Théâtre filmé : la caméra ne quitte jamais la petite portion de rue, proche d'une station de métro, où est situé l'immeuble dont les locataires s'apostrophent depuis les fenêtres quand ils ne s'attardent pas sur le perron comme le concierge (John Qualen) ou la commère du coin (Beulah Bondi). Un *melting pot* avec côté gauche les Kaplan, des Juifs communisants, côté droit des Italiens qui ne jurent que par Mussolini. Il s'y passe beaucoup de choses en 24 heures. Une famille qui ne peut plus payer est expulsée et ses meubles mis à la rue. Rentré chez lui saoul, le cocu Frank Maurrant surprend son épouse avec le laitier : on entend les coups de feu, l'amant est tué, la femme blessée à mort. Peu de chance désormais de voir la fille Maurrant (Sylvia Sidney) et le fils Kaplan, bientôt étudiant, poursuivre leur idylle amorcée sur le perron.

A bucket of blood *Un baquet de sang*, Roger Corman, USA, 1959, 66 mn

Paisley (Dick Miller), serveur dans un café et sculpteur du dimanche, tue par mégarde le chat de la voisine qu'il transforme en statue – le procédé ne nous est pas indiqué. Succès foudroyant ; il récidive avec un flic, lui aussi tué par erreur, puis avec une jeune femme qu'il étrangle sciemment. Démasqué lors du vernissage de l'exposition de ses œuvres, il se pend, réalisant ainsi son ultime sculpture.

Le principal intérêt du film réside dans la caricature de la Bohème artistique de Greenwich village, monde de beatniks où s'épanouit le réalisme de Paisley. Son côté bricolé lui confère un cachet surréaliste qu'on retrouvera dans *La petite boutique des horreurs* (p. 176), variation sur le même scénario, lui-même avatar des extravagants *Mystery of the wax museum* et *House of wax* (pp. 70, 657).

Les roseaux sauvages André Téchiné, France, 1994, 109 mn

1962, dans une terminale de Villeneuve-sur-Lot, trois lycéens. Le Pied-noir Henri ramène d'Algérie sa rancœur aux relents d'OAS, Serge est un fils de paysan dont le frère soldat vient d'être tué dans une embuscade de cette même OAS. Alors que François (Gaël Morel) découvre son homosexualité après avoir couché avec Serge ; désemparé, il va interroger le bottier local, supposé "en être" ! Au centre de ce microcosme, la vibrante Maïté Alvarez (Élodie Bouchez), fille de la professeure (communiste) de français et confidente de François.

Film frémissant de vérité sur le déséquilibre ; celui causé par la guerre d'Algérie finissante et surtout celui de l'adolescence. Suite à la mort du frère de Serge qu'elle n'a pas su aider à déserter, madame Alvarez (Michèle Moretti) fait une dépression. Son remplaçant (Jacques Nolot) essaie de préparer Henri au bac mais ce dernier se défile et, après avoir fait l'amour avec Maïté, part rejoindre sa famille rapatriée à Marseille. Serge deviendra sans doute paysan, quant à François, on l'imagine bien en réalisateur de cinéma !

Fièvre Louis Delluc, France, 1921, 45 mn

Marseille, dont on voit quelques plans. Sarah Topinelli (Eve Francis) se morfond dans le café tenu par son mari (Gaston Modot), une brute. Débarquent des marins dont Militis (Edmond Van Daële), le grand amour de Sarah qui ne s'est mariée que par désespoir. Retrouvailles très courtes, le temps d'une danse interrompue par Topinelli qui assomme le marin. L'Annamite ramenée par Militis hume la fleur posée sur le comptoir : artificielle, elle ne dégage aucun parfum.

Les personnages – l'homme au chapeau, la femme à la pipe, le petit fonctionnaire – qui pourraient être clients du café Panama dans *Le quai des brumes* (p. 137), appartiennent déjà au monde du réalisme poétique.

My little chickadee *Mon petit poussin chéri*, Edward F. Cline, USA, 1940, 80 mn

Western parodique et "véhicule" pour deux célébrités : la mûrissante Mae West campe Flower Belle, une beauté de saloon sommée par la vertueuse Mrs. Gideon (Margaret Hamilton) de retrouver la respectabilité dans le mariage, alors que W.C. Fields joue Cuthbert J. Twillie, tricheur et pochard, qui veut bien lui servir d'époux. Il dispose d'un stock de petits mots tendres comme "chickadee", "rhododendron" pour Belle qui lui préfère un bandit masqué (Joseph Calliea). Pris pour le criminel, Cuthbert échappe de justesse à un lynchage ; en guise de dernière volonté, il demande à visiter Paris ou, à défaut, Philadelphie !

Laborieux ; il semble que West ait eu du mal à supporter un partenaire qui ne faisait pas semblant d'être bourré !

Kenjū zankoku monogatari *Cruel gun story*, Takumi Furukawa, Japon, 1964, 87 mn

Le braquage sanglant d'un fourgon blindé dont les exécutants sont ensuite victimes de leurs commanditaires. Togawa (Jō Shishido) vient cependant à bout de ses ennemis et s'apprête à partir avec ses valises pleines d'argent pour le Brésil mais est abattu par son copain Takizawa (Tamio Kawaji) lequel, agonisant, l'a pris pour un assaillant. Les flammes dévorent gangsters et billets de banque.

Production Nikkatsu avec deux piliers des films de yakuza – e.g., *Crevez vermines*, p. 73 –, Shishido et Kawaji.

Ivanovo detstvo Andreï Tarkovski, URSS, 1962, 91 mn

Célébration de la résistance à l'occupant nazi à travers les yeux d'un enfant que sa petite taille prédispose au dangereux rôle de courrier. La séquence finale – images d'archives de la prise de Berlin – est typique du triomphalisme d'un certain cinéma soviétique (pp. 243, 769) : Ivan est mort, mais pour la bonne cause.

Cette œuvre, trop patriotique pour être totalement personnelle, préfigure le futur univers du réalisateur. Un lambeau de fresque sur un mur en ruine, une cloche, et l'on est déjà dans *Andreï Roublev* (p. 1212), l'arbre mort au bord de l'eau est un peu celui du *Sacrifice* (p. 325). Quant aux images de la mère disparue, elles annoncent *Le miroir* (p. 1020). Sans parler de la prégnance de l'élément liquide et de la référence aux *Quatre cavaliers* de Dürer.

Human desire *Désirs humains*, Fritz Lang, USA, 1954, 91 mn

Après *Scarlet street* (p. 1349), le second film de Renoir (*La bête humaine*, p. 1194) refait par Lang : une fois de plus, le cinéma américain cherche à redresser un classique. On peut penser que la thèse naturaliste du roman – une sorte de gène du crime – est douteuse et déplaisante ; mais alors on ne l'adapte pas. Ici, "Séverine" (Gloria Grahame) meurt étranglée par son époux car "Lantier" (Glenn Ford) n'est plus criminel : *happy end* en vue !

Si l'on arrive à oublier Zola, il s'agit d'un film noir aux images – photo et cadrages – splendides. La distribution reprend le couple de *The big heat* (p. 1286), Ford et Grahame ; Broderick Crawford campe un superlatif "Roubaud".

Ich möchte kein Mann sein *Je ne voudrais pas être un homme*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1918, 45 mn

Ossi Oswalda campe une adolescente qui se déguise en homme pour aller danser et découvre, entre autres, qu'elle perd le droit aux places assises dans le métro : c'est fatigant d'être un garçon ! Avec Curt Goetz.

Jofroi Marcel Pagnol, France, 1933, 51 mn

Fonse (Henri Poupon) a acheté le verger du vieux Jofroi (Vincent Scotto, compositeur de *Sous les ponts de Paris*) pour y semer du blé, ce qui implique l'abattage des arbres fruitiers bien fatigués que Jofroi y avait plantés. Ce dernier refuse qu'on assassine ses arbres et s'y oppose par tous les moyens en multipliant les tentatives de suicide, notamment une pendaison qu'il rate de peu. Cette tête de mule qui ne craint pas l'Enfer promis par le curé fait passer un honnête villageois pour un futur assassin. Le mot "sophisme" traverse le film.

D'après Jean Giono, un avant-goût bien trop court de *La femme du boulanger* (p. 418). Débuts de Charles Blavette affublé d'une peu seyante moustache. Scotto, dont c'est l'unique rôle, est excellent.

Que la fête commence Bertrand Tavernier, France, 1975, 119 mn

Tavernier reforme le tandem de *L'horloger de Saint-Paul* (p. 885). Philippe Noiret campe le Régent, un débauché plutôt sympathique, alors que Jean Rochefort est Dubois, ministre sans scrupules et futur cardinal.

Le scénario, co-écrit par Jean Aurenche, tente de restituer la France de l'époque, avec son arbitraire résumé par l'image familière d'un pendu. On déporte pour peupler la Louisiane, on a des doutes quant au système de Law. Un hobereau breton, Pontcallec (Jean-Pierre Marielle), tente de proclamer une république aristocratique ; malgré ses mistouflets – armes grotesques de son invention –, il est bien seul et s'il finit sur l'échafaud de Nantes, c'est que Dubois veut se faire mousser au moyen d'un prétendu complot breton. Il est exécuté le même jour que le comte de Horn, assassin au sang bleu auquel le Régent inflige le supplice de la roue au grand dam du duc de Bourbon (Gérard Desarthe), une des nombreuses ganaches de la Cour avec le maréchal de Villeroi (Alfred Adam).

La Régence, ce sont aussi les soupers avec des filles, Marie-Madeleine (Marina Vlady), la Fillon (Nicole Garcia) et surtout la touchante Émilie (Christine Pascal) ; un mirebalai (Daniel Duval) – sorte de supplétif du sexe – est prêt à assister les convives défaillants. Derrière l'orgie, la peur de la mort : le film, qui débutait par l'autopsie de la fille bien-aimée du Régent, Joufflote qui s'adonnait à tous les excès, se termine par l'obsession de Philippe qui se croit en train de pourrir et veut que Dubois lui tranche la main.

Quelques anachronismes : mettre son argent en Suisse – un clin d'œil – et surtout la scène finale, sorte de répétition de la prise de la Bastille – un commentaire politique qui met un peu trop les points sur les ı. Citation liminaire d'Audiberti (*Le mal court*, 1947) dont la version correcte est : "Mais tout ce bonheur que je donnerai, où le prendrai-je ?". Et musique de… Philippe d'Orléans.

Hable con ella *Parle avec elle*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2002, 109 mn

Alicia (Leonor Watling), danseuse qu'un accident de voiture a plongée dans le coma, est soignée avec amour par Benigno (Javier Cámara), un infirmier asexué qui passe pour un *maricón* alors qu'il était amoureux de la belle avant qu'elle ne s'endorme. Il lui parle et lui raconte les films muets qu'il va voir, en particulier une improbable version pornographique de *L'homme qui rétrécit* (p. 884) dans laquelle le héros miniature finit par rentrer tout entier dans le sexe de sa chérie. Alicia se retrouve enceinte et le coupable – Benigno qui n'a pas résisté à la tentation – en prison à Ségovie. Il se suicide sans savoir que l'accouchement a réveillé Alicia. Histoire parallèle, celle de Marco (Dario Grandinetti), un journaliste qui s'attache à une torera terrorisée par les couleuvres et qui sombre elle aussi dans un coma – irréversible celui-là – après avoir été blessée dans l'arène ; les deux hommes, qui s'étaient déjà croisés lors d'un spectacle de Pina Bausch, sympathisent à l'hôpital. Ce film splendide se referme sur un couple en devenir, Alicia et Marco. Moment de grâce : Caetano Veloso chante *Cucurrucucú paloma*.

Le doulos Jean-Pierre Melville, France, 1962, 109 mn

Coupable de deux meurtres, Faugel (Serge Reggiani) échappe à la Police grâce au dévouement sans faille et à l'imagination de Silien (Jean-Paul Belmondo), sorte de Saint-Bernard (mal aimé) du crime. Il faut voir avec quelle ingéniosité il fait porter le chapeau des exactions de Faugel à Nuttheccio (Michel Piccoli).

Le film est hélas plombé par ses conventions, car, doté d'une telle ossature morale, Silien devrait être dans la Police aux côtés de Clain (Jean Desailly). La boîte de nuit annonce celle du *Samouraï* (p. 1321), film plus réussi où les femmes sont moins quelconques. L'ambiance pluvieuse du dénouement, quand Faugel et Silien vont séparément chercher la mort à Ponthierry, est assez réussie.

Dans le dernier plan, Silien touché à mort rajuste dans une glace son doulos, d'un mot d'argot qui signifierait aussi bien "chapeau" qu'"indic" ; en grec, $\delta o \tilde{\upsilon} \lambda o \varsigma$ veut dire "esclave". Le receleur Varnove tué par Faugel est joué par un René Lefèvre bien vieilli depuis *Le crime de monsieur Lange* (. 757). Avec Philippe March.

I confess *La loi du silence*, Alfred Hitchcock, USA, 1953, 91 mn

Tourné à Québec en anglais, le drame d'un prêtre catholique (Montgomery Clift) lié par le secret de la confession qui l'empêche de dénoncer un criminel (O. E. Hasse) au risque d'être condamné à sa place. Se greffe là-dessus une ancienne histoire d'amour avec une femme désormais mariée (Anne Baxter). Quelques plans réussis et le personnage du maladroit père Benoît n'arrivent pas à sauver un scénario plombé par des longueurs. Avec Brian Aherne et Karl Malden.

Rois et reine Arnaud Desplechin, France, 2004, 147 mn

Ismaël Vuillard (Mathieu Amalric), sorte d'*alter ego* du cinéaste, se retrouve placé en HDT : hospitalisation à la demande d'un tiers dont il ne saura l'identité qu'à la fin, le premier violon du quatuor dans lequel il tient l'alto qui ne supportait plus ses extravagances. Il est vrai que le nœud coulant préparé chez lui – comme dans *The seventh victim*, (p. 678) – est assez inquiétant. La doctoresse (Catherine Deneuve) lui permet de se rendre, accompagné d'un pittoresque infirmier (François Tourmarkine), chez sa psychanalyste noire (référence à Solange Faladé, cf. *L'aimée*, p. 993), nommée Devereux, comme le héros du futur *Jimmy P.* (p. 551). Intermède roubaisien chez son père épicier (Jean-Paul Roussillon, présent dans *Un conte de Noël*, p. 1014) qui ressasse *Zone* : "À la fin tu es las de ce monde ancien" et veut adopter légalement un pseudo-frère au grand dam d'Élisabeth (Noémie Lvovsky), la sœur aigrie qui avait donné son aval à l'HDT.

Ismaël n'est qu'un satellite de la grande reine qu'est Nora (Emmanuelle Devos). Laquelle passe une partie du film à prendre soin de son père (Maurice Garrel) en train de mourir à Grenoble. Tout en se rappelant un autre de ses consorts, Pierre (Joachim Salinger) qu'elle a provoqué au suicide ; elle en a un fils posthume, Elias, dont elle ne se soucie guère et qu'elle voudrait faire adopter (décidément !) par Ismaël qui s'en occupait du temps où ils vivaient ensemble. À la fin, tel un juge qui parlerait depuis l'autre monde, son père écrivain lit la lettre posthume adressée à sa fille : un réquisitoire contre son égoïsme.

Marianne Denicourt, ex de Desplechin qui s'est reconnue dans Nora, n'a guère apprécié... Mais le film fonctionne indépendamment de cette clef désobligeante.

Raphaël ou le débauché Michel Deville, France, 1971, 101 mn

Ultime scénario de Nina Companeez pour Michel Deville et sommet de leur coopération. Raphaël (Maurice Ronet) est un libertin sans âme – "On m'a lancé, je roule" – dont l'indifférence pousse une femme au suicide. Il tombe cependant amoureux de la prude veuve Aurore (Françoise Fabian) mais ne veut pas consommer. Elle lui rend son amour au point de se prostituer pour s'abaisser à son niveau : "Le chemin qui nous séparait, je l'ai fait moi-même". En vain : "Voilà une femme que je n'aurai jamais", avait-il pensé à leur première rencontre et il ne l'aime qu'inaccessible. De dépit, Aurore épouse un vieux politicien répugnant (Jean Vilar, peu de temps avant sa mort). Raphaël s'invite au mariage où l'attend un comparse (Maurice Barrier) qu'il a payé pour l'abattre.

La musique de Bellini, les salles de bal trop grandes, le bordel un peu *Mille et une nuits* et une époque mal définie, sorte de XVIII^e siècle attardé en 1830... pour nous parler d'un déchirement intemporel, le besoin d'amour, celui qu'on donne davantage que celui qu'on reçoit.

The furies Anthony Mann, USA, 1950, 109 mn

Wendell Corey retrouve Barbara Stanwyck, sa partenaire de *Thelma Jordon* (p. 1376). Il joue Rip Darrow, tenancier de saloon et banquier aux dents longues, elle est Vance, la fille gâtée de Temple C. Jeffords (Walter Huston dans son dernier rôle) alias TC, un *cattle baron* qui gère son petit empire des Furies comme un Napoléon – dit-il. Entre le père et la fille, une relation presque incestueuse : il fait tout pour éloigner les prétendants comme Rip. Tout bascule quand TC ramène de San Francisco sa vieille amie Flo (Judith Anderson) ; apprenant que son père pense se remarier, Vance lance par dépit une paire de ciseaux qui défigure Flo. En représailles, TC organise une expédition punitive contre Juan Herrera (Gilbert Roland), ami d'enfance de Vance et occupant illégal des Furies depuis toujours. Violant sa promesse de le laisser partir libre, TC fait pendre sommairement Juan par son bourreau attitré el Tigre (Thomas Gomez).

Le Napoléon des Furies bat sa propre monnaie, des sortes d'assignats baptisés TC, papiers revêtus de sa signature avec lequel il a coutume de payer des fournisseurs de plus en plus réticents. Vance se met en campagne et rachète systématiquement tous les TC qu'elle peut trouver à 10% de leur valeur nominale. À l'aide d'un prête-nom, elle acquiert ensuite le troupeau de son père (20 000 têtes) au prix faramineux de 140 000 $ qu'elle acquitte avec ses TC.

Ce film extraordinaire est gâché par son dénouement. Rip, qui ne pensait qu'au profit, est désormais amoureux de Vance, laquelle ne ressent plus que de l'admiration pour son père. Quand ce dernier est abattu par la mère Herrera, elle décide de baptiser TC le fils qu'elle aura avec Rip. Générique de fin scandé par une chanson à la gloire du patriarche : les morts sont tous de braves types.

Fényes szelek *Silence et cri*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1968, 73 mn

C'est la suite de *Rouges et Blancs* (p. 1598), en plus ennuyeux. Les gendarmes de Horthy jouent au chat et à la souris avec d'anciens soldats de l'armée de Bela Kun ; ils sont alors escortés jusqu'à la ville, "en passant par les dunes". Dans une ferme, la Police politique (László Szabó) est à la recherche d'anciens membres du bataillon Lénine ; l'un d'eux (József Madaras), du menu fretin, en est quitte pour des humiliations. La fermière (Mari Törőcsik) convainc alors son camarade (András Kozák) d'aller se livrer et le militaire en charge de la répression (Zoltán Latinovits) l'envoie en ville par les dunes. Pris d'un remords, il rejoint le condamné et lui donne, pour se suicider, un pistolet que celui-ci retourne contre son "bienfaiteur" en attendant d'être abattu par les soldats.

Cette dénonciation d'une indéniable et terrible répression fait penser à ces œuvres bien-pensantes consacrées aux supplices subis par les Chrétiens à Rome : dans les deux cas, les victimes ont réussi à surpasser leurs bourreaux.

Ma saison préférée André Téchiné, France, 1993, 122 mn

La fin de vie de Berthe (Marthe Villalonga) est l'occasion pour ses enfants Émilie (Catherine Deneuve) et Antoine (Daniel Auteuil) de se rapprocher. Cela se produit par à-coups avec des crises, des sortes d'auto-punitions, ainsi quand Antoine, médecin, se sentant responsable de l'attaque qui a un peu fait perdre la boule à sa mère, se jette depuis un balcon. Ou des fuites en avant, comme cette relation sexuelle d'Émilie avec un inconnu (Bruno Todeschini) au bord de la Garonne. Et des moments de complicité quand, par exemple, ils conduisent leur mère réticente à l'EHPAD et s'arrêtent, comme autrefois, au bord de l'eau avant de reprendre une chanson de leur enfance *Les trappeurs de l'Alaska*. Victime collatérale de la crise, le mariage d'Émilie, mais ce qui ne tue pas renforce et tout semble avoir repris sa place lors du repas improvisé donné suite à l'enterrement. Chacun y va de sa saison préférée, été ou automne, sauf Émilie qui préfère lire un poème émouvant, déjà entendu dans *Les fraises sauvages* (p. 1216).

Notations véridiques. Antoine se rend pour Noël chez sa sœur en apportant deux caisses de champagne et s'isole aux toilettes pour répéter quoi dire et surtout ne pas dire ; en vain car son beau-frère fait la gueule et ils en viennent aux mains. La vieille mère était un peu pénible et sa petite-fille (Chiara Mastroianni) déclare à l'enterrement que c'était "une peau de vache". Apparition d'Ingrid Caven.

Black narcissus *Le narcisse noir*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1947, 101 mn

Une petite communauté de cinq religieuses s'installe dans un ancien harem (!) de l'Himalaya. Clodagh (Deborah Kerr), la supérieure inexpérimentée, vit dans le souvenir de ses fiançailles rompues, Philippa (Flora Robson), qui plante des fleurs au lieu de pommes de terre, voudrait obtenir son transfert. Quant à Ruth (Kathleen Byron) elle est un peu hystérique : tombée amoureuse de Dean (David Farrar), leur séduisant contact local, elle se croit en compétition avec Clodagh et fait une chute mortelle en tentant de la pousser dans le vide. Rien ne fonctionne vraiment par ailleurs : le jeune général (Sabu sur le déclin), qui se parfume au Narcisse noir, s'enfuit avec une gamine voleuse (Jean Simmons), les relations avec la population sont tendues. À leur arrivée, Dean avait donné jusqu'aux pluies aux religieuses ; alors qu'elles plient bagage, l'eau se met à tomber et il regarde, comme un regret dans les yeux, s'éloigner Clodagh.

Guère de Foi dans ce scénario, tiré comme celui de *The river* (p. 1558), de Rumer Goden. Tout au plus des affrontements d'égos, des sentiments rentrés. Et l'Inde alors ? Parfaiement crédible si l'on ignore que film est tourné en Angleterre dans un jardin botanique sur fond de beaux décors himalayens. Couleurs splendides, pour les intérieurs esthétisants et les scènes intimistes, notamment celle où Ruth se maquille ostensiblement pour provoquer Clodagh.

Flandres Bruno Dumont, France, 2006, 92 mn

Comme sorti de *La vie de Jésus* (p. 1355), André Demester (Samuel Boidin) se retrouve avec ses copains à traquer l'Arabe quelque part au Moyen Orient. Exécutions sommaires et viols de la part de ces cousins des protagonistes de *Casualties of war* (p. 1364) et même accusation – "il est pédé" – contre quiconque n'y prend pas part. La petite patrouille est capturée et l'un des violeurs émasculé avant d'être abattu. André, le seul à s'en tirer, rentre. Il retrouve Barbe (Adelaïde Leroux) qui a mal vécu la séparation d'avec Blondel – un de ceux qui sont morts sur place – et fait une dépression. "C'était l'horreur là-bas", confie la grosse brute avant de se laisser aller : "Je t'aime, Barbe".

Comme toujours chez Dumont, les protagonistes obéissent à des pulsions animales. Barbe est un peu la fille à tout le monde et en redemande bien que donnant l'impression d'être frigide ; les hommes font ça comme des pourceaux. Et, quand ils violent, comme s'ils ne pensaient pas à mal. Ce ne sont ni les tragiques défenseurs de l'Occident réhabilités par Kazan dans *The visitors* (p. 1054), ni d'horribles monstres. Ce sont des êtres humains capables d'éprouver de l'amour ; et c'est dérangeant. Petit rôle pour David Dewaele.

Maîtresse Barbet Schroeder, France, 1976, 108 mn

Quasi-documentaire très réussi sur le sado-masochisme, avec son éventail cru de perversions et de sévices consentis, dont un clouage de bite non simulé ; en maîtresse de cérémonie, Bulle Ogier, toute gaînée de cuir. Un naïf (Gérard Depardieu) arrache la belle, qui a un petit côté fleur bleue, à son protecteur et propriétaire des lieux, le vieux monsieur Gautier (Holger Löwenhadler, l'inoubliable Horn de *Lacombe Lucien*, p. 531). Face à la perversion glauque, l'amour qui emporte tout dans un *happy end* assez cucul est mal venu.

Référence au *Sang des bêtes* (p. 637) : Vaugirard où l'on abat un cheval.

Them ! *Des monstres attaquent la ville*, Gordon Douglas, USA, 1954, 92 mn

Tout commence dans le désert du Nouveau Mexique au milieu des arbres de Josué avec cette fillette catatonique qui se met soudainement à hurler "Them !" quand on lui fait humer de l'acide formique. Il s'agit, comme dans *Godzilla* (p. 1416), d'un dégât collatéral de l'arme atomique, ici un nid de fourmis mutantes. Mais alors que dans *Phase IV* (p. 775), c'est le nombre et l'intelligence collective qui les rend dangereuses, elles ne jouent guère ici que sur leur taille – plus de deux mètres, il est vrai. Le nid est détruit au lance-flammes mais deux reines s'enfuient et nidifient, l'une sur un navire, l'autre dans le monstrueux réseau des eaux de pluie de Los Angeles. Avec James Whitmore et Edmund Gwenn.

Shijie *The world*, Zhangke Jia, Chine, 2004, 140 mn

Le décor est celui du célèbre parc thématique de Pékin où un monorail serpente entre diverses reproductions de monuments, dont une imposante Tour Eiffel de 108 mètres, l'Arc de Triomphe, la Tour de Pise, Saint Pierre, les Pyramides et même les Tours jumelles, moins spectaculaires. C'est le décor des amours entre le gardien Taisheng et Tao (Tao Zhao), une danseuse de la troupe attachée au lieu. Elle ne consent que difficilement aux rapports sexuels car elle réclame une exclusivité absolue, sinon... Lui, du genre papillon, tourne autour de Qun, une couturière spécialisée dans la contrefaçon de la mode française ; il n'arrive à rien avec elle sinon à s'en faire une amie. Un texto de Qun à Taisheng intercepté par Tao déclenche le drame ; recluse chez une amie, elle s'enferme dans le mutisme quand Taisheng vient la rejoindre. On retrouve au matin les deux amants asphyxiés ; on peut toujours blâmer une fuite de gaz. Alors que leurs corps sont étendus dans la neige, ils communiquent en voix off : "– Sommes-nous morts ? – Non, ce n'est que le début".

Personnages secondaires, Niu et son fiancé Wei, d'une jalousie maladive, qu'elle finit par épouser contre tout bon sens. Et Anna, une Russe de passage contrainte à se prostituer pour gagner de quoi rejoindre sa sœur à Oulan Bator. Comme toujours sensible à l'arrière-plan social de ce pays libéré de l'exploitation de l'Homme par l'Homme, le réalisateur s'attache au provinciaux venus de son cher Shanxi (*Platform*, *Plaisirs inconnus*, pp. 894, 129), plus précisément Fenyang ; l'un d'eux, surnommé Petite sœur, trouve la mort sur un chantier – petit rôle pour Sanming Han qui joue son oncle. Les nombreux textos du film sont accompagnés de courts dessins animés.

Törst *La fontaine d'Aréthuse*, Ingmar Bergman, Suède, 1949, 85 mn

Le premier grand film de Bergman, littéralement *La soif*. Un train pour la Suède traverse une Allemagne affamée où des enfants se pressent aux fenêtres pour quémander ; quand on abaisse les stores pour ne pas les voir, la silhouette d'un bâtiment en ruines se reflète sur la vitre. À bord, un couple mal assorti de retour d'un voyage de noces jusqu'à Syracuse. Ruth, une ballerine qu'une liaison avec un homme marié à conduite à l'avortement, craint d'être stérile. Bertil (Birger Malmsten) sort aussi d'une liaison et rêve qu'il vient de tuer Ruth.

Leurs problèmes semblent légers face à ceux de la triste Viola, l'ex de Bertil qui erre à Stockholm le jour de Midsommar (la Saint-Jean) et qui semble n'être qu'un objet sexuel. Pour un psychanalyste douteux qui veut la "labourer", puis pour une ballerine amie de Ruth, Valborg, qui lui fait des avances. Elle s'enfuit horrifiée, laissant la lesbienne à sa solitude. Alors qu'on danse dans les rues, des ronds dans l'eau et un bruit discret signalent que Viola s'est noyée. Avec Naima Wifstrand.

Forever Amber *Ambre*, Otto Preminger, USA, 1947, 139 mn

Dans un superbe technicolor, les amours contrariées d'Ambre (Linda Darnell) pour le beau capitaine Bruce (Cornel Wilde). Obligé de quitter l'Angleterre, il la laisse alors qu'elle est enceinte. Tombée à la merci d'aigrefins qui la font emprisonner, elle s'évade et passe de lit en lit. Ce qui fait qu'à son retour, Bruce n'en veut plus. Comédienne à la mode, elle épouse alors le comte de Radcliffe (Richard Haydn), un vieillard d'une jalousie maladive. Nous sommes en 1665 et la peste qui ravage Londres a frappé Bruce ; Ambre le soigne et lui sauve la vie. Mais quand il apprend que sa bien aimée est désormais mariée, il fait à nouveau faux bond. C'est ensuite l'incendie de 1666 au cours duquel Radcliffe, qui tente d'assassiner son épouse, périt tué par un domestique. Ambre, qui a été remarquée par Charles II (George Sanders), est devenue sa maîtresse en titre. Quand Bruce, désormais marié, vient lui demander leur fils pour l'élever en Virginie, elle finit par accepter. Fin bien amère pour cette arriviste dont les manœuvres pour séparer Bruce de son épouse ont indisposé le roi qui la congédie. Et bien éloignée du *happy end* d'un autre film de fesses et d'épée, *Caroline chérie* (p. 1424). Ambre devrait entamer une spirale descendante : l'écuyer royal (Robert Coote) est déjà sur les rangs.

Bien que le best-seller de Kathleen Winsor ait été pasteurisé pour complaire au Code, les bien-pensants, dont l'épouvantable cardinal Spellman, se déchaînèrent contre le film. Avec Anne Revere, Margaret Wycherly et Jessica Tandy.

Another woman *Une autre femme*, Woody Allen, USA, 1988, 81 mn

Les hasards de l'acoustique font que Marion (Gena Rowlands) ne perd pas un mot des consultations de son voisin psychothérapeute et donc des confidences de sa jeune patiente Hope (Mia Farrow). Espionnage involontaire qui fait partie des éléments amenant cette intellectuelle d'âge mûr à réfléchir sur elle-même ou plutôt à examiner le reflet que les autres lui renvoient. C'est ainsi qu'après avoir fait la connaissance de Hope, elle l'entend déclarer au psy qu'elle a peur de devenir semblable à la vieille femme qu'elle vient de rencontrer. Cet examen passe à travers les yeux d'un mari (Ian Holm) qui la trompe et qu'elle décide de quitter, d'une amie de jeunesse (Sandy Dennis) qui la jalouse et laisse éclater sa rancœur, d'un frère médiocre (Harris Yulin) qu'elle méprise un peu et avec lequel elle prétend vouloir renouer. Mais aussi de sa belle-fille (Martha Plimpton) qui l'admire ou d'une ancienne élève qui la remercie, vingt ans après, pour ses cours stimulants. Bilan mitigé pour quelqu'un qui s'est toujours repris au moment de se laisser aller comme l'a dit un amoureux éconduit (Gene Hackman). Et qui trouve une sorte de paix dans les labyrinthes de la mémoire. Cette mémoire dont elle se demande si elle correspond à quelque chose qu'on a ou quelque chose qu'on a perdu... Un film magnifique ; en bande sonore, *Bilbao song* de Kurt Weill.

Barton Fink Joel Coen, USA, 1991, 117 mn

Le jeune dramaturge Barton Fink (John Turturro) est invité à Hollywood par le producteur Lipnick (Michael Lerner) de la fictive Capitol Pictures pour écrire des scénarios empreints de la "Fink touch". Mais comment faire quand il s'agit d'une série B, un "véhicule" pour Wallace Beery dans un rôle de catcheur ? D'autant que le guide potentiel (John Mahoney), clone de Faulkner, est un ivrogne ("souse") qui laisse le soin à sa compagne Audrey (Judy Davis) de concocter les siens. Après bien des efforts, Barton produit un script dont il est très fier mais que Lipnick refuse en le traitant de *kike* (= youpin), bien qu'ils soient tous deux juifs : il lui reproche d'y avoir mis trop d'art et pas assez de combats. Nous sommes fin 1941 et le producteur arbore un costume de colonel (de réserve).

Les papiers peints de l'hôtel se détachent en suintant la colle ; le couloir, avec ses rangées de chaussures, est un lieu inquiétant, sorte d'antichambre des Enfers ravagée par les flammes à la fin du film. Le voisin de Barton, Charlie (John Goodman), un prétendu assureur, est le tueur en série "Madman" Mundt ; nul doute qu'il ne soit à l'origine de la mort d'Audrey dont Barton trouve le cadavre dans son lit. Élément fantastique, cette boîte laissée par Charlie qui pourrait contenir la tête d'Audrey... mais que Barton conserve en se gardant bien de l'ouvrir : on pense à *Night must fall* (p. 1387).

Sympathique, mais les Coen ont fait beaucoup mieux. Avec Steve Buscemi.

Genroku Chūshingura *Les 47 rōnin*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1941, 214 mn

En 1701, la résidence du shōgun. Humilié par le vieux crabe Kira, le jeune seigneur Asano lui donne un coup de sabre ; sans gravité mais on n'a pas le droit de dégaîner dans l'enceinte. En conséquence, Asano est condamné au *seppuku* et son clan dépossédé du fief d'Akō (près de Hiroshima) ; Kira est par contre totalement épargné. Emmenés par l'intendant Ōishi, les rōnin d'Akō décident de se venger ; en feignant le découragement et la débauche pendant deux ans, ils arrivent à endormir la défiance de Kira avant de l'assassiner. Le shōgun et l'empereur, c'est un peu le cardinal et le roi : l'acte des 47 rōnin est considéré comme héroïque mais aussi comme un affront aux édits du shōgun. En conséquence, ils sont condamnés à une mort honorable, le sempiternel *seppuku*.

Deux moments importants ne sont qu'évoqués : la débauche à laquelle se livre Ōishi pour tromper l'ennemi et surtout l'assaut proprement dit au cours duquel Kira fut retrouvé caché au fond d'un placard. De plus, la seconde partie de ce film en deux époques commence par une longue redite de 30 mn. Au final, pas assez d'action et trop de déclarations exaltant les principes du *bushidō* à travers l'évocation de ce célèbre parangon de loyauté. Le carton initial – "Protégeons les foyers des combattants de la Grande Asie" – donne d'ailleurs le ton.

Phantom lady *Les mains qui tuent*, Robert Siodmak, USA, 1944, 83 mn

Scott Henderson (Alan Curtis) a été condamné pour le meurtre de sa femme : son alibi, une inconnue au chapeau voyant avec laquelle il aurait passé la soirée, ne tient pas à cause des témoins qui prétendent qu'il était seul. Sa fidèle secrétaire Carol (Ella Raines) tente de les faire parler : le premier, un barman, meurt écrasé accidentellement. Émoustillé par Carol, le second (Elisha Cook), batteur dans un orchestre, avoue avoir touché 500 $ pour se taire mais meurt étranglé avant d'en avoir dit plus. Le coupable est le sculpteur Marlow (Franchot Tone), un ami de Scott qui assiste la peu méfiante Carol dans sa quête ; laquelle serait étranglée à son tour si un sympathique policier (Thomas Gomez) ne volait à son secours.

Film noir dont la photo soigne les ambiances nocturnes, notamment quand le barman suivi par Carol s'apprête à la pousser sous le métro. Le meilleur ami qui s'avère un tueur déséquilibré et paranoïaque, l'enquête menée par une femme, tout ça rappelle un peu *Pièges* (p. 51), film français du même Siodmak.

Quantum of solace Marc Forster, Grande-Bretagne, 2008, 106 mn

Après une brève incursion dans le Palio siennois (cf. p. 1540), James Bond (Daniel Craig) se retrouve en Haïti, puis en Bolivie, sur la piste du pseudo-humanitaire Dominic Greene (Mathieu Amalric) qui complote avec l'apprenti-dictateur Medrano pour s'emparer de l'eau potable du pays. 007, qui doit faire face à des accusations de meurtre, notamment celui de son ami Mathis (Giancarlo Giannini), est soutenu en sous-main par "M" (Judi Dench). La beauté de service (Olga Kourylenko) a elle aussi un compte à régler avec le cirque Medrano.

Singularité dans la série, l'anti-impérialisme : au lieu de s'en prendre à Cuba, le film dénonce l'appui apporté par les services secrets, CIA en tête, aux pires dictatures. Le scénario est hélas bâclé, avec des personnages mal utilisés comme cette agente victime d'une mort à la *Goldfinger* (p. 978), avec du pétrole en guise de peinture dorée. Et des allusions à *Casino Royale* (p. 822) qu'il vaut mieux connaître par cœur. Et que dire du montage tape-à-l'œil, haché menu, qui sévit lors des scènes d'action ? On attend que ça passe vu que Bond a neuf vies.

Julius Caesar Joseph Mankiewicz, USA, 1953, 121 mn

Excellente adaptation de Shakespeare avec une distribution superlative, même dans les plus petits rôles. Se détachent Louis Calhern (César), John Gielgud (Cassius), James Mason (Brutus) et Marlon Brando (Marc Antoine). Le film, qui culmine lors du fameux discours d'Antoine : "Brutus is an honourable man", s'aère lors de la fatale bataille de Philippes. Excellente musique de Miklós Rózsa, à l'aise dans le pompier archaïsant.

Reap the wild wind *Les naufrageurs des mers du Sud*, Cecil B. DeMille, USA, 1942, 120 mn

Key West (Floride) vers 1840. Les Cutler, King (Raymond Massey) et Dan (Robert Preston) vivent du "sauvetage" des navires qu'ils ont attirés sur des récifs. La jeune Loxi (Paulette Goddard) est partagée entre Steve (Ray Milland), qui enquête sur les naufrageurs, et Jack (John Wayne), un capitaine vendu aux Cutler qui coule son bateau à voile et vapeur et passe en jugement, défendu par l'immonde King. Dénouement au fond de l'eau où Steve et Jack sont descendus voir si la belle Drusilla (Susan Hayward), fiancée de Dan, n'aurait pas péri avec le navire. Une lame de fond et Steve remonte seul ; Jack s'était racheté *in extremis* en l'arrachant à un calmar géant.

Le scénario troue le mur du çon quand Loxi, à elle seule, coupe les gréements du navire de Steve sans que celui-ci ne réagisse ! Dans le genre naufrage, scaphandres et tentacules, *Wake of the Red Witch* (p. 1322), avec le même John Wayne, sera bien plus réussi. Image touchante des funérailles symboliques d'un bateau coulé dont la maquette est transférée dans un dépotoir.

La nuit de Varennes Ettore Scola, Italie, 1982, 151 mn

Distribution internationale dans cette diligence en partance vers l'Est à la poursuite du Roi : Jean-Claude Brialy, Andréa Ferréol, Michel Vitold, Daniel Gélin, Laura Betti, Harvey Keitel et Hanna Schygulla. Jean-Louis Barrault est Restif, Marcello Mastroianni Casanova échappé pour un temps du château de Dux à bord de sa "désobligeante" – un véhicule à une seule place. Tout ça se termine à Varennes où s'est arrêté le Roi qu'on ne voit pas. Beaucoup de palabres avec un petit côté Café du Commerce qui finit par agacer. Avec Jean-Louis Trintignant.

Vu le sujet et la distribution, la version française semble préférable ; dommage que Barrault, doublé (!), soit affublé d'une pénible voix de rogomme.

Lilith Robert Rossen, USA, 1964, 109 mn

Engagé comme aide-soignant par la docteure Brice (Kim Hunter), le jeune Vincent (Warren Beatty) est rapidement captivé, puis subjugué par Lilith (Jean Seberg), une patiente schizophrène dont il devient l'amant en dépit de la déontologie. Il commence à dérailler quand il découvre qu'il n'a pas l'exclusivité de sa conquête qui papillonne, entre autres, avec une autre malade (Anne Meacham). Jaloux, il provoque le suicide du jeune Steve (Peter Fonda) en lui montrant le peu de cas que Lilith ferait de la belle boîte qu'il avait sculptée pour elle. Conscient d'être un quasi-meutrier, Vincent demande finalement à être interné : "Help me !".

Avec Gene Hackman, Jessica Walter et James Patterson.

Hands across the table *Jeux de mains*, Mitchell Leisen, USA, 1935, 80 mn

Apprenant que son client (Fred MacMurray) s'appelle Theodore Drew III, la manucure Regi Allen (Carole Lombard) est tellement émue qu'elle lui massacre les doigts. La "chercheuse d'or" déchante rapidement : lui-même d'une famille ruinée, Ted est en train de conclure un mariage avantageux. Les deux tombent cependant amoureux et, après des hésitations, décident de cesser d'être obnubilés par l'argent. Leur premier acte est de jouer à pile ou face pour savoir s'ils vont d'abord manger ou se marier mais la pièce tombe sur la tranche : l'oisif Ted en conclut qu'il doit commencer par trouver un boulot.

Épisode amusant où Ted, resté à New York, appelle sa fiancée depuis, dit-il, les Barbades ; Regi joue, en se pinçant le nez, le rôle de l'opératrice qui interrompt constamment la conversation. Parmi les personnages secondaires, un client cloué dans un fauteuil (Ralph Bellamy) qui n'obtient de Regi que son amitié. Et une collègue spécialisée dans les prévisions numérologiques.

Bande à part Jean-Luc Godard, France, 1964, 92 mn

Arthur (Claude Brasseur) et Franz (Sami Frey) cambriolent la villa, située sur une île de la Marne, où travaille Odile (Anna Karina) rencontrée dans un cours d'anglais. Tout se termine par la mort d'Arthur et le départ de Franz et Odile pour le pays des croq'Odile. La voix off annonce une suite en technicolor et cinémascope... peut-être produite par *A band apart*, la société du faquin Tarantino.

Scénario informe, mais quel film ! On y traverse la galerie du Louvre au pas de course, on fait une (demi-)minute de silence, histoire de couper le son, avant de danser le madison. On y lit dans le journal : "Les Hutus scient les jambes des géants Tutsis pour en faire des hommes comme les autres", on entend la réclame datée : "Merci, monsieur Ségalo, ça c'est du meuble". Comme toujours, Godard cite le dernier livre qu'il a lu, ici *Odile* de Raymond Queneau, la dernière blague qu'il a entendue : "Allez chez Renault changer votre air con contre une R8". Tirée de *The fugitive kind* (p. 475), celle de l'oiseau privé de pattes qui ne se pose jamais reprendra du service chez Wong (*Nos années sauvages*, p. 1805).

Musique de Michel Legrand – citation des *Parapluies de Cherbourg* (p. 115). Karina chante *J'entends j'entends* de Jean Ferrat d'après Aragon : c'est émouvant.

Dune I Denis Villeneuve, USA, 2021, 155 mn

Nouvelle adaptation du best-seller de Frank Herbert. Avec Timothée Chalamet dans le rôle de Paul Atreides que nous quittons alors qu'il vient de faire alliance avec les Fremens. Contrairement à la version Lynch (p. 305), l'univers créé par le réalisateur est prenant. Seconde époque très réussie (p. 579).

The comedy of terrors *Le croque-mort s'en mêle*, Jacques Tourneur, USA, 1963, 83 mn

Trumbull (Vincent Price) a épousé la fille d'un pasteur gâteux (Boris Karloff). Laquelle (Joyce Jameson), délaissée, se console auprès de l'assistant de son mari, Gillie (Peter Lorre, bouffi). Entrepreneur de pompes funèbres fauché au point de réutiliser son unique cercueil, Trumbull compte se créer un client en faisant assassiner par Gillie le richissime Black (Basil Rathbone) ; peine perdue, ce dernier tombe raide mort alors qu'il lisait *Macbeth*. Ce n'était qu'une catalepsie et le macchabée n'en finit plus de se réveiller et de reclamser. . .

Sauce rallongée de *The raven* (p. 941) : sur un scénario du même Richard Matheson, les mêmes acteurs cabotinent pour notre plus grand plaisir. Mais cette farce macabre n'est guère représentative du talent de Jacques Tourneur. Petit rôle de gardien de cimetière pour Joe E. Brown.

Palio Alessandro Blasetti, Italie, 1932, 86 mn

Deux fois par an, début juillet et mi-août, se dispute le Palio siennois. Dix des dix-sept quartiers (contrades) de la ville sont tirés au sort pour participer à cette course de deux minutes qui se tient sur la célèbre piazza del Campo. Auparavant, les contrades, ici la Lupa, quartier formé de rues pentues qui descendent sur la porta Ovile, s'y déploient avec oriflammes et costumes.

Le film est un semi-documentaire sur une course dans laquelle tous les coups sont permis, typiquement soudoyer le cavalier (fantino) d'une contrade ennemie. Celui de la Louve est assommé alors qu'il se rendait à un rendez-vous galant, un guet-apens tendu par la contrade de la Civetta (Chouette). Mais il quittera *in extremis* son lit d'hôpital pour remporter cette édition du Palio. En réalité, la Lupa n'a jamais gagné entre 1922 et 1935.

Confessions of a nazi spy *Les aveux d'un espion nazi*, Anatole Litvak, USA, 1939, 104 mn

Démantèlement d'un réseau d'espionnage nazi aux États-Unis. De petits poissons comme Schneider (Francis Lederer) sont finalement jugés et condamnés. Les plus importants, comme Schlager (George Sanders) ou Kassell (Paul Lukas), sont escamotés. Enquête menée par l'agent du FBI Renard (Edward G. Robinson).

Le film marque une date dans l'histoire de Hollywood : pour la première fois un studio (la Warner) ose s'en prendre à Hitler. D'où l'ire de Joseph Breen, en charge du code Hays et lui-même antisémite déclaré, qui fit censurer les allusions à la persécution des Juifs. Juifs, les frères Warner l'étaient, tout comme Louis Mayer (de la MGM), partisan d'un profil bas face au nazisme.

Gold diggers of 1935 *Chercheuses d'or de 1935*, Busby Berkeley, USA, 1935, 95 mn

Le second d'une série de 4 films inaugurée par *Gold diggers of 1933* (p. 464). Dans un hôtel de luxe, des personnages fauchés, hommes et femmes, cherchent à conclure des mariages avantageux. Côté comédie, on retient surtout Nicoleff (Adolphe Menjou), metteur en scène à la Groucho Marx. Sans surprise, il est question d'un spectacle, *The lullaby of Broadway* qui donne lieu à une séquence de 13 minutes. Mais des éléments de comédie musicale sont présents dès l'ouverture avec un ballet de pieds et de mains ; mentionnons aussi la chorégraphie de pianos à queue, pièces d'un puzzle qui s'assemblent pour former une gigantesque table. Dick Powell chante avec Gloria Stuart qu'on retrouvera, très âgée, dans *Titanic* (p. 1346). Avec Glenda Farrell, Alice Brady, Hugh Herbert et Frank McHugh.

Zu neuen Ufern *Paramatta, bagne de femmes*, Detlef Sierck, Allemagne, 1937, 98 mn

Londres, 1846. La chanteuse Gloria Vane (Zarah Leander) prend sur elle la responsabilité d'un faux dû à son amant Finsbury (Willy Birgel), un militaire indélicat qui s'est prudemment exilé en Australie. C'est sur ces "nouveaux rivages" qu'échoue bientôt Gloria, condamnée à sept ans de bagne. Sur le point de se marier avec la fille du gouverneur, le lâche Finsbury ne lève pas le petit doigt ; mais, rongé de remords, finit par se suicider alors que Gloria retrouve la liberté en épousant un brave éleveur de moutons.

Metteur en scène de théâtre marqué à gauche, Sirk signe un premier film – très réussi – avec Leander, avant *La Habanera* (p. 1505)... mais la vie sous le IIIe Reich l'insupportait, d'autant plus que sa seconde épouse était juive.

The tingler *Le désosseur de cadavres*, William Castle, USA, 1959, 81 mn

Le docteur Chapin (Vincent Price) a identifié l'entité hostile qui se manifesterait en nous quand nous sommes terrorisés : ce "tingler" (de *tingle*, picotement, frisson) est effrayé par les cris. D'où la nécessité de pouvoir hurler, thèse exposée à l'écran par le réalisateur. Martha (Judith Evelyn), l'épouse muette d'Oliver Higgins (Philip Coolidge) n'a pas pu émettre de cri quand son mari l'a fait mourir d'effroi : une autopsie du cadavre permet à Chapin d'en extraire un tingler. Lequel se déchaîne dans la salle de cinéma tenue par Higgins alors qu'on projette *Tol'able David*, (p. 908), un film muet ! Heureusement, les spectateurs peuvent crier, ce qui paralyse la créature. Conclusion : si vous ne croyez pas au tingler, la prochaine fois que vous avez peur dans le noir, essayez donc de vous taire !

Film noir et blanc dans lequel la soudaine irruption d'une baignoire teintée en rouge sang nous fait partager furtivement la terreur éprouvée par Martha.

This happy breed *Heureux mortels*, David Lean, Grande-Bretagne, 1944, 106 mn

Une de ces maisons anglaises avec jardin qui composent le monotone paysage urbain de Londres. La caméra s'introduit par une fenêtre et déambule dans les couloirs vides : nous sommes en 1919 quand Frank et Ethel Gibbons (Robert Newton et Celia Johnson) emménagent. Elle fera le trajet en sens inverse en 1939 alors qu'ils s'en vont. En arrière-plan, les évènements de l'entre-deux-guerres, le défilé de la victoire, l'exposition impériale de 1924, la grève générale de 1926, la mort de George V et enfin les accords de Munich de 1938 : on remise les masques à gaz mais l'idée d'apaiser Hitler est-elle vraiment la bonne ?

Ce sont aussi les sempiternelles bisbilles familiales, le voisin Mitchell (Stanley Holloway) avec lequel Frank discute, bien beurré, des vertus de leurs régiments respectifs. C'est le fils Gibbons qui se tue en voiture et leur fille Queenie (Kay Walsh) qui s'enfuit avec un homme marié. Émotion quand elle rentre finalement, ramenée par le fils Mitchell (John Mills), le marin qui l'a toujours aimée.

En couleurs et d'après une pièce de Noel Coward, la vie des Anglais ordinaires, ceux qui n'étaient pas nés dans la soie.

Shockproof *Jenny, femme marquée*, Douglas Sirk, USA, 1949, 80 mn

Griff Marat (Cornel Wilde) est chargé de superviser la réhabilitation de Jenny (Patricia Knight), une libérée sur paroles. Ce qui n'est pas facile, vu qu'elle en pince toujours pour le truand Wesson (Joseph Baragrey). Mais Griff tombe amoureux de Jenny et commet l'erreur de l'épouser, ce qui est un délit en période de probation : Wesson veut alors le faire chanter pour avoir les coudées franches mais Jenny, qui est maintenant amoureuse de Griff, l'abat. Le couple s'enfuit et se cache comme il peut, puisque sa photo s'étale à la une des journaux... Dénouement tragique dans le scénario de Samuel Fuller, hélas édulcoré par la Columbia en *happy end* à l'eau de rose : Wesson, qui a survécu, blanchit Jenny depuis son lit d'hôpital. Avec Esther Minciotti dans le rôle de la mère aveugle de Griff.

Northern pursuit *Du sang sur la neige*, Raoul Walsh, USA, 1943, 93 mn

Un sous-marin allemand émerge dans la baie d'Hudson ; en sort von Keller (Helmut Dantine), un aviateur chargé d'une mission secrète qu'il tentera de mener à terme, quitte à se débarrasser des policiers qui le poursuivent (John Ridgely) ou de complices devenus encombrants (Gene Lockhart). Wagner (Errol Flynn), un "monty" qui s'est fait renvoyer de la Police pour mieux le neutraliser, l'accompagne à moitié captif jusqu'à la mine désaffectée où est dissimulé un bombardier en pièces détachées... Sur le thème du commando nazi au Canada, Michael Powell avait fait mieux (*49th parallel*, p. 753).

Victim Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1961, 100 mn

Muni d'un téléobjectif, Sandy Youth (Derren Nesbitt) prend des photos de rencontres furtives : ce maître-chanteur exploite la législation qui réprime sévèrement l'homosexualité. Un jeune homme qui ne pouvait pas casquer met la main dans le tiroir-caisse ; arrêté par la Police, il se suicide. L'avocat Farr (Dirk Bogarde), qui avait eu des rapports avec lui, décide de mettre fin au manège de Youth, quitte à briser sa carrière en baissant le masque. Il sera soutenu par son épouse (Sylvia Syms qui n'avait pas encore l'allure de la Reine-mère de *The queen*, p. 1373), laquelle parvient à faire la différence entre amour et pulsions sexuelles.

Sujet hardi, du moins à l'époque. Les homosexuels sont montrés comme des individus traqués, qu'ils soient libraires, coiffeurs ou garagistes, exploités par des aigrefins qui justifient leur racket au nom de la morale. Contrairement à son personnage, Bogarde est toujours resté discret quant à ses orientations sexuelles.

Careful Guy Maddin, Canada, 1992, 99 mn

Chef-d'œuvre de Guy Maddin aux couleurs improbables – noir et blanc teinté, bichromes surexposés, etc. – sur un scénario à tiroirs opposant les trois fils de la très appétissante Zenaida aux deux filles de Herr Trotta, avec meurtres et incestes. Un film magique dont le véritable sujet est le cinéma. Dans le même genre, *Twilight of the ice nymphs* (p. 325) sera moins réussi.

Topsy-turvy Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1999, 154 mn

1884. *Princess Ida* marque un recul de l'inspiration des célèbres auteurs de *HMS Pinafore* et des *Pirates de Penzance*. Le musicien Sullivan (Allan Corduner) trouve que son acolyte, le librettiste Gilbert (Jim Broadbent), ne se renouvelle plus : il abuse du "topsy-turvy", un procédé qui consiste à tout mettre sens dessus dessous grâce à un charme, une potion magique... Ils sont au point mort quand Gilbert visite le village japonais qui s'expose à Londres : le prochain opéra s'appellera *Le mikado*. La répétition du plus grand succès de Gilbert & Sullivan est prétexte à nous en montrer de larges extraits. L'intrigue est une chinoiserie à la *Turandot* (p. 708), avec un côté topsy-turvy qui permet une critique transparente de la politique anglaise. Ne sont japonais qu'habits et coiffures ainsi que la démarche des actrices qui ont appris à avancer les pieds en dedans. Tout ça est très amusant : Timothy Spall, dans le rôle-titre, crève l'écran. Et parfois touchant, ainsi cette chanson que le metteur en scène a placée à la fin du film. Gilbert, qui se sent un peu vide, se confie à son épouse (Lesley Manville) dans un plan d'allure vaguement préraphaélite ; elle lui propose un scénario topsy-turvy de son cru mais il trouve ça un peu trop hardi.

Les noces rouges Claude Chabrol, France, 1973, 92 mn

Adultère dans une bourgade de l'Indre (Valençay). Lucienne (Stéphane Audran) et Pierre (Michel Piccoli) trouvent le bonheur dans la transgression, par exemple en faisant l'amour dans le lit du château où fut relégué Ferdinand VII. Passion un peu bestiale qui ne fonctionne sans doute qu'à cause de son côté furtif et légèrement infantile. Pierre finit par empoisonner son épouse dépressive (Clotilde Joano) puis assassiner le cocu complaisant avec la complicité de Lucienne. Tout irait pour le mieux – le pouvoir ne veut pas d'enquête – si la fille de Lucienne ne donnait l'alarme à la Police. Le flic demande aux amants menottés s'ils ont jamais eu l'idée de s'enfuir, de partir à deux.

Face à ces médiocres, le personnage du mari de Lucienne (Claude Piéplu), terrifiant politicien pompidolien. Maire du patelin, ce prévaricateur a acquis un terrain dont il compte donner une moitié à la commune pour y loger une usine de plastique. Il se réserve l'autre parcelle pour y faire construire des habitations ouvrières : ses relations des ministères fermeront les yeux sur les irrégularités. Bien que les commémorations du Général soient pour lui du temps perdu, il est membre du parti gaulliste en 1972 comme il aurait naturellement été "marcheur" en 2017.

Strange cargo *Le cargo maudit*, Frank Borzage, USA, 1940, 113 mn

Un groupe de bagnards tente de s'enfuir d'une chiourme de Guyane. Dont Hessler (Paul Lukas), Moll (Albert Dekker) et Verne (Clark Gable), ce dernier accompagné par la chanteuse Julie (Joan Crawford). Quand Verne et Julie croient s'en être tiré, ils sont rattrapés par Pig (Peter Lorre) qui fait chanter le couple : si Julie ne l'épouse pas, il dénonce Verne...

Au centre de l'histoire, Cambreau (Ian Hunter) sorte de Christ souffrant au milieu des bagnards, jamais à court de petits miracles ou de recommandations pontifiantes. Verne, auquel il a conseillé de se livrer, réagit en le jetant à la baille : tel le crucifié, il surnage accroché à un morceau de bois et, ramené mort sur le pont d'un bateau, ressuscite ! Verne, touché par la grâce, se rend aux bienveillantes autorités. Plan final d'un pêcheur (!) en train de se signer.

Borzage a souvent œuvré sur la ligne de crête qui sépare le sublime – le génial *7th heaven*, p. 1465 – du ridicule, ainsi ce pensum sulpicien.

L'appartement des filles Michel Deville, France, 1963, 83 mn

Un contrebandier séduit une hôtesse de l'air dans le but de lui faire passer de l'or de Nice à Bombay. Film plaisant qui vaut pour le couple formé par Mylène Demongeot et Sami Frey. Dans le genre cousu de fil blanc, *À cause, à cause d'une femme* (p. 911) était bien plus réussi. Avec Sylva Koscina et Renate Ewert.

Ibun Sarutobi Sasuke *La guerre des espions*, Masahiro Shinoda, Japon, 1965, 96 mn

1614. Les Toyotomi (clan du défunt Hideyoshi) et les Tokugawa se préparent à l'affrontement final qui verra la victoire de ces derniers, futurs shōguns du Japon jusqu'en 1868. Le samurai Sarutobi (Kōji Takahashi), qui cherche à retrouver Tatewaki (Eiji Okada), s'oppose au ninja Sakon (Tetsurō Tanba), espion lépreux tout habillé de blanc. Les morts s'accumulent, victimes de clous qui se plantent dans gorges et fronts – future arme de Brando dans *The Missouri breaks* (p. 98). Le coupable est le comédien mégalomane Nojiri (Kei Satō). Distrayant et spectaculaire – le pont de Kōzuya – bien qu'on n'y comprenne pas grand-chose.

Henry V Laurence Olivier, Grande-Bretagne, 1944, 137 mn

Le film, en couleurs, s'ouvre sur de splendides maquettes de Londres : ce bâtiment circulaire, c'est le théâtre du Globe où l'on donne une représentation. Le coryphée (Leslie Banks) introduit l'archevêque de Canterbury (Felix Aylmer) puis le nouveau roi, joué par le réalisateur. Henry V reçoit un réponse insultante des Français à son ultimatum : des balles de tennis. Les spectateurs n'en perdent pas une miette alors que la pluie tombe dans la cour du Globe. Puis la caméra quitte le théâtre, sans s'aérer pour autant car elle s'installe dans un monde d'enluminures : mépris des proportions et négation de la perspective, procédé repris dans *Perceval le Gallois* (p. 1104). John Laurie, Niall MacGinnis et Esmond Knight incarnent la pluralité britannique – un Écossais, un Irlandais et un Gallois, ce dernier forçant le pittoresque Pistol (Robert Newton) à manger un poireau cru. On s'approche du réalisme avec la bataille d'Azincourt, puis ce sont les scènes de cour et le triomphe – temporaire car Henry V est mort prématurément – de l'Angleterre sur la France. Peut-être la plus belle adaptation de Shakespeare.

Man on the flying trapeze *Les joies de la famille*, Clyde Bruckman, USA, 1935, 63 mn

Ambrose Wolfinger (W. C. Fields) est maltraité par son épouse qui lui impose une belle-mère hargneuse et un beau-frère, Claude (l'empoté Grady Sutton), aussi méchant que paresseux. Il peut heureusement compter sur Hope (Mary Brian), sa fille d'un premier mariage. Pour aller voir un combat de catch, il demande un congé pour aller enterrer sa belle-mère – on pense aux *Quatre cents coups*, p. 721 – qui aurait bu un coup de trop : la punaise reçoit des tombereaux de couronnes mortuaires. Pour se faire pardonner, il l'invite à faire un tour dans sa toute nouvelle voiture : une roborative saucée s'abat alors sur l'automobile dont elle occupe le strapontin externe en compagnie de Claude.

Le titre renvoie à un succès de music-hall (cf. *Champagne Charlie*, p. 361).

Otesánek Jan Švankmajer, Tchéquie, 2000, 126 mn

Mélange jubilatoire de *Pinocchio* (pp. 1320, 1185) et de *La petite boutique des horreurs* (p. 176). Une épouse en mal d'enfants décide de faire passer une racine humanoïde pour son bébé ; le mari proteste un peu mais se laisse attendrir quand, au terme d'une fausse grossesse, le morceau de bois baptisé Otik (diminutif Otesánek) se met à bouger. Il ne parle pas mais grandit et mange beaucoup, le chat, puis le facteur et une assistante sociale. Alors qu'il est puni à la cave, la gamine Alzbetka se prend d'affection pour lui et le nourrit, par exemple en y attirant un vieux pédophile... Otik tue finalement ses parents ; nous le quittons alors que la concierge se dispose à le punir (?) pour avoir mangé tous ses choux.

Tout ça dans le style Švankmajer : nourriture animée genre *Amours de viandes* (p. 1121), plans de lèvres style *Alice* (p. 143). L'obsession sexuelle du vieux cochon nous vaut une animation en volume de sa braguette dont finit par sortir une main.

Rude journée pour la reine René Allio, France, 1973, 101 mn

Le quotidien de Jeanne (Simone Signoret), femme d'âge mur d'un milieu populaire, entre Albert (Jacques Debary), son mari un peu autoritaire et sa belle-mère (Orane Demazis). Puis son beau-fils Julien (Olivier Perrier), qui vient de sortir de prison et qu'elle va aider à s'enfuir avec une jeune femme dont il a eu un enfant, contre l'avis de parents cafetiers qui la "séquestrent".

Le cinéma de René Allio ne ressemble à aucun autre. Comme dans *La vieille dame indigne* (p. 341), il s'intéresse à une laissée pour compte, ici une bobonne grosse et moche, ni cultivée ni intelligente. Il nous fait pénétrer dans son imaginaire, un Gotha sorti de *Point de vue* ou *Jours de France* dans lequel Albert prend des allures de François-Joseph et Julien d'archiduc Rodolphe. Réalité et fiction sont difficiles à départager pour le spectateur qui voit le monde à travers les yeux de Jeanne. Chanson de Berthe Sylva, *Si on pouvait arrêter les aiguilles*.

Natchalo *Le début*, Gleb Panfilov, URSS, 1970, 86 mn

Images d'un film consacré à Jeanne d'Arc, ou plutôt de son tournage. Dans le rôle-titre, Pacha (Inna Tchourikova), une débutante remarquée par le réalisateur. Nous la suivons dans ses hésitations artistiques : embarrassée par ses mains, elle ne veut plus jouer puis, désarçonnée par des critiques, s'enfuit et il faut la ramener de force. Ainsi que dans sa vie sentimentale maladroite : amoureuse d'un homme marié, elle cherche à le prendre à son épouse, sans résultat. Malgré le succès du film, sa carrière d'actrice ne s'annonce pas comme un lit de roses. Un personnage gauche et opiniâtre qui suit sa voie malgré difficultés et embûches, sorte de Jeanne d'Arc hors contexte dont on retrouvera une cousine dans *Prochou slova* (p. 161).

The strange woman *Le démon de la chair*, Edgar Ulmer, USA, 1946, 99 mn

Bangor (Nouvelle Angleterre) au début du XIX^e^ siècle. La belle Jenny (Hedy Lamarr) se fait épouser par le vieil et richissime Isayah Poster (Gene Lockhart). Femme vertueuse toujours en quête de bonnes actions, elle tombe amoureuse de John (George Sanders) qui serait pour elle le mari idéal. Et manipule Ephraim (Louis Hayward), le fils d'Isayah qu'elle avait pourtant tenté de noyer quand ils étaient tous deux enfants, en le poussant à se débarrasser de son père. Quand ce dernier est victime d'une noyade arrangée, elle rejette le parricide qui sombre dans l'alcoolisme mais raconte tout à John avant de se suicider. Ce dernier refuse de le croire et épouse Jenny, laquelle finit par déballer son sac après avoir écouté un prédicateur évangéliste. La garce trouvera la mort en lançant son cabriolet contre John qui, l'ayant momentanément quittée, avait excité son courroux.

Deux types d'hypocrites dans ce film réussi, un des rares gros budgets d'Ulmer. Jenny, membre d'une ligue de tempérance, fait partie de ceux qui ne mentent qu'aux autres. Par contre, John ment avant tout à lui-même quand il refuse d'entendre la vérité sur Jenny. Ce type de salopard n'est pas sanctionné par le Code : on pressent qu'il retrouvera son ancienne fiancée (Hilary Brooke).

Tarakanova Raymond Bernard, France, 1930, 122 mn

Dans la lignée des faux Dimitri et avant la célèbre Anastasia, l'histoire d'une prétendue fille (Édith Jéhanne) de la tsarine Élisabeth. Selon le film, il s'agirait d'une bohémienne manipulée par un intrigant (Rudolph Klein-Rogge). Invitée à bord d'un navire russe, elle est ramenée à Saint-Petersbourg et enfermée sur ordre de la tsarine Catherine (Paule Andral). Le scénario la fait mourir dans un couvent, non loin de l'inconsolable Orlov (Olaf Fjord) qui l'avait pourtant trahie !

Ce film de transition entre muet et parlant – il combine bande musicale et cartons – ne fait pas oublier *Le joueur d'échecs* (p. 1279) situé à la même époque et bien plus réussi. Petit rôle pour Antonin Artaud.

Bonsoir Jean-Pierre Mocky, France, 1994, 81 mn

Alex (Michel Serrault) est un SDF d'un type spécial : il s'invite chez les gens pour y passer la nuit. Scénario invertébré prétexte à des sketches laborieux où l'on reconnaît Claude Jade, Marie-Christine Barrault et Catherine Mouchet, qui fut *Thérèse* (p. 872), en bonne du curé. Avec un emprunt à *L'étrangleur* (p. 64) : Alex est pisté par un cambrioleur opportuniste. Le bâclage de Mocky atteint des sommets lors de la séquence tournée dans la forêt de Fontainebleau. Avec Jean-Claude Dreyfus et Lauren Grandt, la madame Mocky de l'époque. À voir uniquement pour Serrault teint en roux portant tweed et casque colonial.

The great lie *Le grand mensonge*, Edmund Goulding, USA, 1941, 103 mn

Tout juste mariée à Peter (George Brent, séduisant comme un tabouret de cuisine), Maggie (Bette Davis) apprend et sa disparition – son avion s'est écrasé en Amérique du Sud – et qu'une de ses anciennes, la pianiste Sandra (Mary Astor), est enceinte de ses œuvres. Elle n'a pas de mal à convaincre l'artiste d'accoucher en secret et lui laisser l'enfant qui fait obstacle à sa carrière. Mais voilà, Peter n'est pas mort et revient, tout heureux d'apprendre que Maggie lui a donné un fils. Sandra qui ne l'entend pas ainsi se manifeste pour récupérer l'enfant et à travers celui-ci son père qu'elle n'a cessé d'aimer. En vain : d'abord choqué par le mensonge de Maggie, Peter se reprend et l'égoïste doit abandonner son fils et ses prétentions sur son ex.

Le scénario pose un problème, car le sexe hors des liens sacrés de l'hymen est interdit par le Code. On a donc concocté un mariage entre Peter et Sandra qui dure le temps de concevoir l'enfant avant d'être annulé pour vice de forme ! C'est un peu le *Miracle de Morgan Creek* (p. 1511), le second degré en moins.

À l'arrière-plan, un monde à la Paul de Tarse où les Noirs (e.g., la servante jouée par Hattie McDaniel), qualifiés de *nice people*, restent à leur place.

Hard to handle Mervyn LeRoy, USA, 1933, 78 mn

Lefty Merril (James Cagney) est un petit escroc plein d'idées. Après avoir organisé un marathon de danse (cf. *On achève bien les chevaux*, p. 1501) puis une chasse au trésor, il vend une crème de beauté prétendument amincissante, fourgue des parcelles fictives dédiées à la culture du pamplemousse, puis lance un régime à base desdits pamplemousses pour en faire grimper le cours. Finalement riche mais brouillé avec sa chère Ruth (Mary Brian), il se présente chez elle menotté entre deux faux policiers : elle lui avoue son amour. La mère de Ruth, Lily (excellente Ruth Donnelly), n'est pas en retrait sur son futur gendre : fauchée, elle avait revendu le mobilier du garni où elle logeait. Un film joyeusement immoral comme on pouvait encore en tourner avant l'instauration du Code.

Crossfire *Feux croisés*, Edward Dmytryk, USA, 1947, 86 mn

Un civil a été tué, sans doute par un des soldats qu'il avait invités à boire chez lui. Le coupable semble être le brutal Montgomery (Robert Ryan), encore faut-il le confondre : le policier Finlay (Robert Young) l'amène à se rendre à une adresse connue du seul meurtrier. La victime (Sam Levene) s'appelait Samuels et le motif ne fait guère de doute, l'antisémitisme, d'où un pénible prêchi-prêcha antiraciste, d'autant plus plaqué que le scénario a été modifié : il s'agissait au départ d'homophobie. Avec Gloria Grahame et Robert Mitchum.

Paisà Roberto Rossellini, Italie, 1946, 126 mn

La libération de l'Italie à travers les yeux des militaires alliés : six épisodes nous mènent de Gela (Sicile) jusqu'au delta du Pô. Le plus léger se passe dans un monastère franciscain qui doit loger trois aumoniers : les moines tentent de convaincre le Catholique (William Tubbs, Américain de service des films de l'époque, e.g., *Guardie e ladri*, p. 992) de ramener ses deux collègues, un Protestant et un Juif, dans le droit chemin ! Le plus terrifiant est celui où des partisans sont capturés par les Allemands qui les exécutent de façon particulièrement cruelle, en les poussant dans le Pô, les mains attachées dans le dos. À Naples ou Rome, ce sont les petites misères de l'après-guerre, un gamin voleur, une jeune femme (Maria Michi, la droguée de *Roma, città aperta*, p. 704) qui se prostitue pour vivre. À Florence, on emprunte un couloir du Ponte Vecchio pour passer de l'autre côté de l'Arno où des snipers fascistes font régner la terreur ; débusqués, ils sont abattus comme des chiens. Même s'il s'agit de beaux salauds, ce détail horrible est traité sans pathos, comme les autres moments depuis le plan du cadavre d'une jeune Sicilienne tuée par les Allemands jusqu'à l'éprouvante noyade finale. Sécheresse de ton, interprétation sans grand relief, tout cela contribue à la réussite de ce film unanimiste, un des chefs-d'œuvre de son auteur.

Le titre réfère au sabir des libérateurs américains. Avec Gar Moore en GI ; on le retrouvera dans *Vivre en paix* (p. 1164). Quant à Harriet Medin qui joue ici une infirmière, elle reviendra en gouvernante inquiétante dans plusieurs films d'horreur, e.g., *L'orribile segreto del Dr. Hichcock* (p. 107).

Lili Marleen Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1981, 115 mn

Le film retrace la carrière allemande de la célèbre chanson à travers les destins croisés de sa créatrice Willie (Hanna Schygulla) et de son fiancé Robert (Giancarlo Giannini), un musicien juif helvétique dont le père (Mel Ferrer), qui déteste Willie, la fait expulser en Allemagne. Au départ un flop, *Lili Marleen* devient le succès qu'on sait quand elle est diffusée en pleine guerre par la radio allemande de Belgrade. Avec un parcours cahotique puisqu'elle déplaît à Goebbels tout en étant reprise par des antinazis comme Marlene Dietrich. En ménage avec son pianiste Taschner (Hark Bohm), Willie fait la fête comme s'il n'y avait pas de lendemain. Mais la foudre s'abat quand elle gifle un satrape du régime : Taschner est envoyé trouver la mort sur le front de l'Est et elle n'échappe au pire que grâce à sa notoriété. Lorsqu'elle retrouve Robert après guerre, il est marié ; elle s'éclipse.

Référence à *Berlin Alexanderplatz* (p. 686) : "Ici un crime fut commis vers 1929". Willie et Robert sont librement inspirés de Lale Anderson et de Rolf Liebermann, futur directeur de l'opéra de Paris dans les années 1970. Avec Udo Kier, Gottfried John et Lilo Pempeit.

Yolanda and the thief *Yolanda et le voleur*, Vincente Minnelli, USA, 1945, 108 mn

Les escrocs Johnny et Victor (Fred Astaire et Frank Morgan) débarquent dans l'Eldorado sud-américain de Patria – prêtres et lamas – où vit la richissime héritière Yolanda (Lucille Bremer). Johnny se présente à elle comme l'ange gardien chargé de veiller sur sa fortune ; tout ça se terminera par un mariage sous les discrets auspices du véritable ange gardien de la jeune femme (Leon Ames).

Production d'Arthur Freed, une comédie musicale kitsch aux couleurs suavement fausses avec une magnifique séquence onirique dans un décor surréaliste à la Dalí. Le film est souvent amusant : le taxi qu'il faut pousser, la porte aux lucarnes-gigognes, le fumeur à six bras, l'interdiction faite au faux ange de boire ou de manger. Avec Mildred Natwick.

The iron horse *Le cheval de fer*, John Ford, USA, 1924, 150 mn

La construction du Transcontinental à travers le personnage de Dave Brandon (George O'Brien) qui travaille pour la Union Pacific (Est) puis, à la suite d'une brouille amoureuse, pour la Central Pacific (Ouest). Le film se termine le 10 mai 1869 à Promontory Point (Utah) avec la rencontre de deux locomotives, la 119 et la Jupiter,... sans président à bord, Ulysse Grant étant resté à Washington.

Comme plus tard dans *Union Pacific* (p. 858), l'avancée des travaux est compromise par un saboteur, ici Deroux, l'homme aux deux doigts qui avait, déguisé en Indien, tué Brandon père ; le spectateur n'a pas de mal à l'identifier, puisqu'il garde la main droite dans sa poche.

Signature de Ford, les pittoresques seconds rôles : une sorte de Roy Bean, à la fois juge et tenancier de bar, un trio d'anciens – trop vieux – de la guerre de Sécession. Le fauteuil de coiffeur où l'un d'eux se fait arracher une dent et dont le dossier bascule reprendra du service dans *My darling Clementine* (p. 621).

Les doigts dans la tête Jacques Doillon, France, 1974, 99 mn

En attendant de toucher d'hypothétiques indemnités, Chris squatte la soupente que lui octroyait le patron boulanger qui vient de le renvoyer. Il y accueille son copain Léon et deux filles, la Suédoise de passage Liv et Rosette, autre employée de la boulangerie : Chris couche avec les deux alors que Léon n'arrive à rien. Discussions, petites brouilles et réconciliations, la vie quand on a dix-neuf ans et que tout semble encore possible. Un monde labile que Liv quitte pour rentrer en Suède tandis que Rosette est récupérée par ses parents ; descendus à Bourges à bord de leur vieille Traction, les deux garçons sont éconduits par la mère... ce qui ne semble pas les peiner outre mesure. Fraîcheur et spontanéité pour ce film 16mm sans acteur professionnel.

Corps à cœur Paul Vecchiali, France, 1979, 122 mn

Au centre du dispositif narratif, Pierrot (Nicolas Sielberg), garagiste mélomane (il aime Fauré) qui tombe éperdument amoureux de Jeanne (Hélène Surgère), pharmacienne d'âge mûr. Dispositif dont le côté casse-gueule est renforcé par des personnages artificiels sortis du réalisme poétique, ainsi cette gamine qui joue à la balle tout en faisant des propositions très crues au protagoniste. Mais ça marche et l'on finit par rentrer dans cet univers, en particulier quand Jeanne se refuse à Pierrot en dénonçant le caractère vain des relations sexuelles : on retrouve les "petites cérémonies" évoquées dans *Femmes femmes* (p. 1193). Authentiquement émouvante, elle nous fait avaler les conventions et les excès amoureux de Pierrot qui fait une sorte de siège devant son officine. Les différences d'âge, de milieu social s'estompent et on ne voit plus qu'une histoire d'amour sur laquelle plane l'ombre de la mort. Celle de Jeanne qui, atteinte d'une maladie incurable, la devance en s'empoisonnant, mais aussi celle de Sonia (Saviange) dont les funérailles donnent lieu à un émouvant banquet. La mère un peu zinzin de Pierrot (Madeleine Robinson) y interprète une chanson dont les paroles se perdent.

L'associé de Pierrot, plus âgé, lui avoue son amour. Personnage secondaire que je n'avais guère remarqué à l'époque : c'était avant *Once more* (p. 1490).

Skammen *La honte*, Ingmar Bergman, Suède, 1968, 104 mn

Deux anciens musiciens, Jan (Max von Sydow) et Eva (Liv Ullmann), sur une île (Fårö, p. 1258) ravagée par la guerre civile. Désormais colonel d'un des deux camps, le maire Jacobi (Gunnar Björnstrand) les tire d'un mauvais pas. Mais il se paie sur la bête – Eva – et Jan, jaloux, se venge lors du retour de l'ennemi en cachant l'argent qui sauverait la vie du colonel, lequel est sommairement exécuté. Le couple s'enfuit en barque sur une mer où flottent des cadavres.

Cette dénonciation du fanatisme et de la lâcheté se veut universelle, partant abstraite : on ne saura pas pour quelles raisons – idées, religions, allégeances – les deux parties se vouent une telle haine. Un Bergman à la limite de l'ennui.

Jericho Thorton Freeland, Grande-Bretagne, 1937, 75 mn

Condamné à mort pour avoir tué accidentellement un supérieur à moitié fou, le caporal Jackson (Paul Robeson) s'évade et devient roi chez les Touaregs.

"Véhicule" pour Robeson qui chante beaucoup, le film n'est pas inoubliable. Sinon que le héros, noir, est traité sur un pied d'égalité avec les seconds rôles blancs, Wallace Ford qui monte avec lui sur scène et Henry Wilcoxon, condamné pour l'avoir laissé s'enfuir. Il s'agit donc bien d'une production britannique : l'Apartheid en vigueur à Hollywood n'aurait pas toléré une telle incongruité.

Les noces de Figaro Marcel Bluwal, France, 1961, 145 mn

Beaumarchais à la télévision française du temps où il s'y passait quelque chose. Le comte Almaviva (Jean Rochefort) cherche à exercer son droit de cuissage sur Suzanne (Anne Doat) au grand dam de Figaro (Jean-Pierre Cassel) et de la comtesse (Anouk Ferjac). Le jeune Chérubin (Marie-José Nat) sème la confusion tandis que Figaro récrimine contre les abus de la noblesse. Avec Marcelle Arnold, Michel Galabru, Laurence Badie, Roger Carel, Henri Virlojeux et Jean-Marie Amato.

Incendies Denis Villeneuve, Canada, 2010, 125 mn

Après la mort de leur mère Nawal (Lubna Azabal) deux jumeaux partent à la recherche de leur frère et de leur père pour découvrir qu'il s'agit d'une seule et même personne. Condamnée à une lourde peine de prison pour avoir tué un chef des milices chrétiennes, Nawal avait été violée en prison par son fils Nihad lequel, arraché à sa mère à la naissance, était devenu le bourreau Abou Tarek. Quand les jumeaux remettent à Nihad/Abou deux lettres de leur mère, il se rend compte qu'il a violé… le tabou de l'inceste. On ignore s'il se crèvera les yeux.

Réflexion sur le fanatisme religieux – la guerre civile est inspirée de celle du Liban – mis à nu au moyen d'une abracadabrantesque ficelle de type locatif (cf. *Les lois de l'hospitalité*, p. 86) : le viol d'une mécréante, d'acte de foi devient un péché quand il s'agit de sa propre mère.

Avec Rémy Girard. On se serait passé de la référence (très superficielle) aux mathématiques : la conjoncture (*sic*) de Syracuse.

Les plages d'Agnès Agnès Varda, France, 2008, 108 mn

Miroirs sur une plage, miroirs dans les miroirs. La cinéaste revient sur sa vie : Sète et son voisinage avec Jean Vilar qui devait l'inviter comme photographe au festival d'Avignon, Noirmoutier, la rue Daguerre. Reportage en Chine (1957) dont elle ne vit que le côté pile – pour le côté face, cf. les terrifiantes *Âmes mortes*, p. 1225 –, puis à Cuba avant un séjour en Californie en 1968, au temps de *Lions, love… (and lies)* (p. 492). Car ses films sont d'autres miroirs qu'elle se tend, en même temps que prétextes à l'évocation des chers disparus, ainsi la touchante Sabine Mamou de *Documenteur* (p. 1080). Et surtout Jacques Demy auquel elle consacra *Jacquot de Nantes* (p. 479) et dont elle révèle – secret jusque là bien gardé – qu'il était atteint du SIDA. Œuvre nombriliste qui évite les écueils de l'exercice grâce à une voix off impertinente et ces tableaux vivants qu'elle traverse, à rebours comme il se doit. Avec d'étranges installations, ainsi cette cabane qui prend le soleil à travers les pellicules de son film *Les créatures* (1966) qu'elle considère elle-même comme raté. Bouleversant.

As mil e uma Noites *Les mille et une nuits*, Miguel Gomes, Portugal, 2015, 368 mn

Film en trois parties de respectivement 120, 127 et 121 minutes.

L'inquiet s'ouvre sur la fermeture des chantiers navals de Viana do Castelo et se termine avec le bain des "trois magnifiques", en fait des chômeurs qui racontent leurs déconvenues. Intermède fantastique, la rencontre de premiers de cordée, occupés à sabrer les retraites et licencier, avec un sorcier africain : son talisman leur procure une érection durable pendant laquelle ils deviennent généreux envers ceux contre lesquels ils s'acharnaient. N'oubions pas ce coq de Resende qui dérange le voisinage au point qu'il a droit à un procès ; le juge qui comprend le langage des bêtes a ainsi connaissance de ses motivations, réveiller les hommes. Le volatile ne passera pas à la casserole.

Le désolé s'ouvre sur la cavale de Simão "sans tripes", assassin de femmes qui jouit malgré tout d'une certaine popularité comme tous ceux qui bernent la Police. Et se referme sur le quotidien d'une cité HLM de Lisbonne, expulsions, solitude et sous-alimentation. Le chien Dixie change de maîtres, les premiers s'étant donné la mort. Au centre du film, un procès surréaliste où l'on parle vaches et concubines chinoises ; un mari débile léger clame le droit à la fouffe de son épouse.

Le titre n'est qu'un prétexte pour parler du Portugal récent (2013–14) et des ravages du libéralisme. La structure narrative des *Mille et une nuits*, les éléments fantastiques – l'érection miraculeuse, les animaux bienveillants, coq, vache ou chien – enlèvent au pamphlet toute véhémence sans l'édulcorer pour autant.

L'enchanté débute à Marseille et semble au départ plus fidèle au titre puisqu'on y voit Shéhérazade (Crista Alfaiate) costumée ; course de tortues dans les Calanques. Et se termine sur les concours de pinsons : on apprend que leur chant se divise en trois parties, prélude, coups et final. Une tradition qui remonte à la Grande Guerre durant laquelle des troupes portugaises stationnaient en Flandre, terre de pinsonnage cf. *La vie de Jésus* (p. 1355). Cette partie, trop documentaire et trop longue, est presque un film à part dont le style jure avec le reste.

Celles qu'on n'a pas eues Pascal Thomas, France, 1981, 105 mn

Les passagers d'un compartiment de train racontent leurs déboires amoureux. Échec cocasse d'un dragueur (Bernard Menez) qui ramène une femme si libérée qu'elle ameute le voisinage par ses cris : "Tu me tues, tu me fais du bien" (*Hiroshima mon amour* p. 1501) ! Ou mésaventure du jeune thanatopracteur (Jean-Pierre Darroussin) qui réveille malgré lui sa "cliente" (Anouk Ferjac) ; il se sauve quand elle veut faire l'amour. Et petites, mesquines vengeances : pour l'un (Michel Aumont) envers une pianiste qui l'a éconduit, pour l'autre (Daniel Ceccaldi), encore enfant, contre une cousine qu'il fit prendre en flagrant délit avec un rival plus âgé. Amusant avec un zeste d'amertume. Scénario de Jacques Lourcelles.

Egy erkölcsös éjszaka *Une nuit très morale*, Károly Makk, Hongrie, 1977, 95 mn

Budapest, à la fin du XIX^e siècle. Venue en train de sa campagne, une maman rend visite à son fils Jenő (György Cserhalmi) dans la pension où il habite ; en fait un bordel où l'étudiant, apprécié de ces dames, a trouvé à se loger. En attendant qu'il rentre du tripot où il passe la soirée, la patronne et ses employées s'ingénient à donner le change à sa maman qui a l'occasion de croiser des messieurs importants – en fait les habitués du boxon – avant de reprendre le train. Sa naïveté aura aussi réveillé la nostalgie d'une autre vie chez les employées. À mi-chemin entre *Lady for a day* (p. 772) et *Le plaisir* (p. 111).

La boulangère de Monceau Éric Rohmer, France, 1963, 23 mn

La carrière de Suzanne Éric Rohmer, France, 1963, 55 mn

Filmés dans un noir et blanc 16mm cradingue, deux courts-métrages qui deviendront plus tard les opus 1 et 2 des *Contes moraux*.

Un jeune homme (Barbet Schroeder) s'intéresse à Sylvie (Michèle Girardon), une voisine abordée dans la rue qui ne réapparaît plus. Il se console en mangeant des galettes dans une boulangerie du quartier dont l'employée lui porte un certain intérêt ; il finit même par lui donner rendez-vous mais ne s'y rend pas car Sylvie est revenue entre temps... petite lâcheté, donc. Voix off de Bertrand Tavernier.

Bertrand, qui regardait Suzanne, une fille un peu facile, avec condescendance, est bien marri quand il apprend qu'elle va faire un beau mariage. Sorte de brouillon un peu longuet – la séance de spiritisme – de *La collectionneuse* (p. 1493) mais aussi document d'époque : les anciens francs et les billets de 10 000 à l'effigie de Bonaparte, le Quartier Latin et son Boul'Mich, les surboums.

Le renard jaune Jean-Pierre Mocky, France, 2013, 84 mn

Mocky tardif et réjouissant sur un scénario de derrière les fagots et une musique de Vladimir Cosma. On a tué Sénac (Richard Bohringer) un écrivain *has been* – il eut le Goncourt dans sa jeunesse – tellement odieux que la plupart des habitués du Renard jaune sont suspects. L'inspecteur Giraud (Jean-François Stévenin) soupçonne ses anciennes (Béatrice Dalle, Dominique Lavanant) mais écarte d'un revers de la main un peintre (Frédéric Diefenstahl) qui s'accusait pour se faire mousser. Il doit finalement prendre au sérieux les aveux du serveur aigri Virno (Michael Lonsdale) quand il exhibe la montre du défunt ; trop tard car la bombe à l'ancienne – elle fait tic tac – de Virno pulvérise le bistro.

La distribution – Claude Brasseur, Jean Abeillé et l'inévitable Patricia Barzyk –, est dominée par Lonsdale qui jouait déjà dans *Snobs !* (p. 426), 50 ans plus tôt.

Elena Andreï Zviaguintsev, Russie, 2011, 109 mn

Elena (Nadejda Markina) est mariée à Vladimir (Andreï Smirnov), un des privilégiés du régime. Femme d'origine modeste, elle essaie d'obtenir de l'argent pour sa famille, en particulier de quoi graisser des pattes pour faire entrer son petit-fils un peu bon à rien à l'Université. Vladimir y consent vaguement mais, victime d'une crise cardiaque, doit s'aliter. Sa fille Katia (Elena Liadova) en profite pour se rapprocher de lui : il annonce donc à la passive Elena qu'elle sera déshéritée. Laquelle consulte un Vidal russe et s'informe des effets du Viagra... qu'elle ajoute à la nourriture de Vladimir. Le brouillon de testament brûlé, tout est partagé moitié-moitié entre les deux femmes. La famille d'Elena quitte la zone de Biriouliovo pour le luxueux appartement moscovite du défunt.

Images soignées et rythme très lent pour une réflexion sur l'héritage. La famille mal élevée d'Elena jure avec son nouveau décor ; mais Katia, qui y serait plus à sa place, n'est qu'une écervelée arrogante. Finalement, à quoi bon ce crime ? Peut-être pour donner toutes ses chances à l'autre petit-fils, un bébé innocent.

Baisers volés François Truffaut, France, 1968, 91 mn

Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud), c'est un peu Truffaut. Notamment dans ses démêlés de jeunesse avec l'Armée et sa fréquentation des professionnelles.

L'activité de détective privé est par contre imaginaire. D'abord gardien de nuit à l'hôtel Alsina, madeleine cinéphilique (*Jenny*, p. 195), Doinel est manipulé par un faux flic (Harry-Max) qui lui fait ouvrir une chambre pour un flagrant délit d'adultère. Il perd son petit boulot mais est embauché à l'agence Blady, d'où les sketches comme celui du prestidigitateur qui a quitté son amant pour se marier et, surtout, l'enquête chez le chausseur Tabard (Michael Lonsdale) qui veut savoir pourquoi ses employés ne l'aiment pas. Scène d'anthologie quand, répondant à une annonce cousue de fil blanc, Antoine qui s'est révèlé incapable d'empaqueter une boîte est néanmoins embauché. Il tombe amoureux de sa patronne (Delphine Seyrig) : l'envoi d'un pneumatique est prétexte à évoquer cette poste typiquement parisienne (disparue en 1984). C'est en tant que dépanneur télé qu'Antoine retrouve Lucien Darbon (Daniel Ceccaldi), père de Christine (Claude Jade) qui a des vues sur lui et finira par l'épouser, cf. *Domicile conjugal* (p. 878). En attendant, elle lui apprend comment beurrer une biscotte sans la casser – recette qui devait percoler à la suite du film. Référence à *Antoine et Colette* (p. 1787) avec Marie-France Pisier et rencontre d'un copain (Jacques Robiolles), le futur tapeur de l'opus suivant centré sur le ménage Doinel.

Sur l'air de *Que reste-t-il de nos amours*, la dédicace à Henri Langlois et les images de la Cinémathèque fermée par le "ministre de la Kultur" Malraux ont un avant-goût de mai 1968.

Beau Geste William A. Wellman, USA, 1939, 113 mn

Qui a volé le Blue Water, bijou d'une valeur de 30 000 £ ? Les frères Geste s'accusent tour à tour ; c'est en fait l'aîné, Beau (Gary Cooper), qui avait eu la *gallant gesture* de dérober, pour que leur tante ne perde pas la face, la copie du véritable saphir vendu quinze ans auparavant pour faire bouillir la marmite.

Toujours est-il que les trois frangins s'engagent dans la Légion. Beau et John (Ray Milland) se retrouvent dans un fort du désert où ils sont espionnés par Rasinoff (J. Carroll Naish) qui guigne le saphir, bientôt relayé par le sadique sergent Markoff (Brian Donlevy) dont la chasse au trésor est interrompue par une attaque de Touaregs. Quand arrive la caravane de secours du Cdt. de Beaujolais (!), le benjamin Digby (Robert Preston) escalade le mur pour découvrir des créneaux gardés par des cadavres : à cause de la structure en flash-back, cette image surréaliste ouvre le film. Seul John s'en est tiré ; Beau a eu droit à des funérailles de Viking, un bûcher funèbre avec un chien mort (Markoff) à ses pieds.

Malgré la prestation de Donlevy c'est un peu *La bandera* (p. 1317) du pauvre.

Alfred Hitchcock presents III Alfred Hitchcock, USA, 1957-58, 963 mn

Cette troisième "saison" (39 épisodes, dont trois signés du maître) de la fameuse série présente les mêmes caractéristiques que les autres (p. 196). On y retrouve des introductions souvent hilarantes : Hitchcock en train de bouillir dans la marmite d'un anthropophage ou assis sur un tapis volant. Il n'oublie jamais d'égratigner la publicité : "Vous avez besoin d'une anesthésie, regardez donc l'annonce qui suit" ou encore à un génie qui lui demande de faire un vœu : "Give me a commercial". Il se plaint d'ailleurs que ces interruptions, trop courtes, ne laissent pas assez de temps pour faire un tour à la cuisine.

Chutes mémorables : la marionnette qui est en fait un ventriloque (n° 1) ou l'acteur *has been* (Herbert Marshall) qui émeut aux larmes un auteur de théâtre avec un souvenir inventé pour montrer qu'il reste le meilleur (n° 39). On mentionnera aussi la maison du n° 23 dont la propriétaire tordue demande un prix exorbitant, le n° 33, histoire macabre d'assurance-vie et d'exhumations et le plongeon trop discret du héros du n° 35. Les scénarios s'inspirent parfois de classiques, le n° 7 rappelant la fin de *Greed* (p. 525), le n° 8 *Noblesse oblige* (p. 674), le n° 10 *The trouble with Harry* (p. 1392) ; le n° 26 renvoie à *Arsenic and old lace* (p. 1559) alors que le n° 29 fait penser à *Non coupable* (p. 133).

Le meilleur, toutes "saisons" confondues, est sans conteste le n° 28 *Lamb to the slaughter*, signé Hitchcock, d'après Roald Dahl. Une ménagère (Barbara Bel Geddes) tue son mari avec un gigot congelé ; les policiers chercheront en vain l'instrument du meurtre, que la criminelle a fait cuire et qu'ils ont mangé. Idée reprise dans *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?* (p. 1128).

Smoking/No smoking Alain Resnais, France, 1993, 280 mn

Resnais adapte Alan Ayckbourn pour la première fois. Décors de studio – le jardin des Teasdale, le cimetière où se concluent les divers épisodes – une artificialité renforcée par la ligne claire des vignettes du Yorkshire de Floc'h. Même théâtralité dans l'interprétation puisque Sabine Azéma et Pierre Arditi se partagent les neuf rôles. Ce qui réduit mécaniquement les scènes à des tête-à-têtes homme/femme, soit au total $3 \times 3 = 9$ entre les six personnages principaux.

L'histoire proprement dite est un jeu de construction dont on n'utilise pas toutes les pièces : les potentialités des protagonistes dotés d'un physique et d'une personnalité bien définis – les deux acteurs sont très différents dans leurs trois rôles respectifs – sont activées ou non par le hasard. Ce qui veut dire que nous naviguons entre des mondes parallèles au moyen du mot magique : "Et si. . . ". Ces mondes sont classés de façon arborescente : deux variantes au départ (smoking ou no smoking) se ramifient cinq jours plus tard en quatre puis, après cinq semaines, en six. On en compte finalement douze au bout de cinq ans.

Comme je l'ai dit, les personnages conservent les mêmes personnalités, les mêmes tropismes de variante en variante. Toby Teasdale est un directeur d'école couperosé qui a du mal à gérer son alcoolisme : menacé de renvoi, il lui arrive de mourir. Son épouse Celia est une femme un peu hystérique qui se refuse aux avances des hommes même si elle peut parfois s'associer avec eux en affaires ; c'est globalement un personnage mal à l'aise dans toutes les chronologies. Miles Coombes, meilleur ami de Toby et personnage à côté de ses pompes, a une sensibilité poétique et un goût marqué pour les remises : dans le final le plus réjouissant, il est mort depuis cinq ans et sa mémoire est honorée par une resserre du cimetière. Son épouse Rowina à la cuisse légère est la providence des sportifs de l'équipe de squash – ou de cricket dans la variante où le couple visite l'Australie. Attachée à son époux, elle n'en batifole pas moins avec le prof' de gym' aux jambes courtes. Lionel Heppelwick est gardien d'école et homme à tout faire. Un tropisme naturel le rapproche de Sylvie, employée chez les Teasdale, qu'il épouse souvent. Lionel est entreprenant et capable dans certaines variantes de s'enrichir ; mais il reste malgré tout un subalterne. Sylvie un peu nunuche cache en elle une soif de culture qui, après la lecture de Dickens, peut en faire une journaliste ; elle finit habituellement mère des enfants qu'elle a eus avec Lionel.

Au centre de la narration, les variantes à cinq semaines : 1) une kermesse où Celia est censée vendre le pain immangeable de Lionel, 2) un hôtel sinistre où les Teasdale sont dérangés par Lionel amoureux de Celia, 3) la kermesse du (1) où Lionel et Sylvie se chamaillent près d'un joug à bœuf, 4) une partie de golf où Rowena tente de se réconcilier avec Miles, 5) la remise de jardin squattée par Miles et que Lionel enfume et 6) la falaise où Miles qui a entamé un tour d'Angleterre avec Sylvie se perd dans le brouillard, autre enfumage, autre cabane.

The river *Le fleuve*, Jean Renoir, Inde, 1951, 99 mn

Le personnage principal est le Gange, fleuve sacré qui semble emporter dans son cours passions et malheurs. L'amour de trois jeunes femmes pour un pilote américain de passage, la mort du jeune frère qui aimait trop les cobras et, dans une constante régénération, la vie qui continue avec la naissance d'une petite sœur. Deux acteurs sont des invalides de guerre : Esmond Knight qui joue le père est quasiment aveugle et le pilote est réellement unijambiste – on souffre pour lui quand il tombe. Les trois jeunes femmes sont touchantes : la gauche adolescente aux allures de vilain petit canard, l'élégante métisse qui ne trouve pas sa place (son père est joué par Arthur Shields qui délaisse le col ecclésiastique), et la flamboyante rousse (Adrienne Corri) évadée d'un tableau de Rossetti.

Tourné en anglais dans une Inde récemment indépendante avec – non crédité au générique –, un assistant nommé Satyajit Ray, et basé (tout comme *Le narcisse noir*, p. 1532) sur un roman de Rumer Godden, le film décrit un monde en symbiose avec l'Univers : image de sagesse à l'usage des Occidentaux mais les clichés ont leur vérité propre. À propos d'images, le chef opérateur est Claude Renoir, neveu du réalisateur, ce qui en fait le petit-fils du peintre.

I know where I'm going *Je sais où je vais*, Michael Powell, G^{de}-Bretagne, 1945, 92 mn

L'impérieuse Joan (Wendy Hiller) part pour Kiloran, (fictive) île des Hébrides, pour épouser la Consolidated Chemical Industries. Mais la tempête la bloque dans le port (réel) de Tobermory. Elle y fait la connaissance du laird décavé de l'île (Roger Livesey), participe à une cèilidh, tente de rejoindre son fiancé quitte à mettre en danger la vie d'un marin...

Ce scénario invertébré est prétexte à un émouvant hymne d'amour à l'Écosse. Avec Finley Currie et John Laurie qui renvoient à *The edge of the world* (p. 1341), Pamela Brown et une binoclarde de 12 ans, Petula Clark.

Lost highway David Lynch, USA, 1997, 129 mn

Un univers schizophrène aux personnages dédoublés. Ainsi Renee (Patricia Arquette brune) et Alice (la même, blonde), Dick Laurent et Mr. Eddy (Robert Loggia). Le héros est lui aussi double : c'est le saxophoniste Fred (Bill Pullman) condamné (à tort) à la chaise électrique (en Californie !) pour le meurtre de Renee et qui se métamorphose en Pete (Bathazar Getty), jeune homme à femmes – "il voit plus de chattes qu'une lunette de chiottes" – avant de redevenir Fred. Des tentures rouges et, au bout d'une route perdue, une cabane qui "débrûle", un inquiétant passeur au visage enfariné (Robert Blake). Le monde onirique de Lynch où il ne faut guère chercher d'explication : "Dick Laurent is dead".

Arsenic and old lace *Arsenic et vieilles dentelles*, Frank Capra, USA, 1942, 118 mn

Brooklyn. À peine marié à Elaine (Priscilla Lane), Mortimer (Cary Grant) rend visite à ses gentilles taties et apprend que leur cave renferme douze cadavres, enterrés par les soins d'un autre neveu qui se prend pour Ted Roosevelt perçant le canal de Panamá : il s'agirait de victimes de la fièvre jaune. C'est alors que déboule Jonathan (Raymond Massey), le frère de Mortimer au visage couturé car son adjoint, le docteur Einstein (!, Peter Lorre), lui a refait une tête à la Boris Karloff : il tente de caser un sien macchabée auprès des douze autres, au grand dam des tantines qui ne veulent pas d'un inconnu dans leur jardin secret.

Version filmée d'un hilarant succès de Broadway – avec Stroheim en Jonathan – aux répliques bien huilées. Avec Edward Everett Horton et Jack Carson.

San xia hao ren *Still life*, Zhangke Jia, Chine, 2006, 108 mn

Fengjie. Venus du Shanxi cher au réalisateur, les deux protagonistes Sanming et Shen ne se rencontrent pas dans cette ville en cours de démolition à cause du barrage des Trois Gorges. Le modeste Sanming (Han) retrouve son ancienne épouse mais devra travailler dur à la mine pour gagner 30 000 yuans et la récupérer : les femmes étant propriété familiale, son propre frère l'a vendue comme esclave pour payer une dette. Shen (Tao Zhao) revoit elle aussi son conjoint, devenu profiteur du marteau-piqueur ; uniquement pour lui signaler son intention de divorcer. Splendides images du fleuve et de la ville, ce qu'on détruit et ce qu'on construit. Plans magiques : un pont sur le Yangzi illuminé de nuit, une structure en béton qui décolle telle une fusée spatiale.

Ball of fire *Boule de feu*, Howard Hawks, USA, 1941, 112 mn

Screwball comedy sur un scénario de Charles Bracket et Billy Wilder. Sugarpuss (Barbara Stanwyck), chanteuse et fille à gangster, perturbe le quotidien bien agencé de huit universitaires occupés à rédiger une encyclopédie ; ils en sont à la lettre S et le grammairien Potts (Gary Cooper) doit écrire une notice sur SLANG. C'est ainsi qu'il s'informe du sens du mot *corny* (cucul, ringard) auprès de la population, dont Sugarpuss qui élit domicile chez les savants : trop liée au truand Joe Lilac (Dana Andrews), elle est recherchée par la Police. Il corrige ses erreurs de grammaire, e.g., *on account of because*, avant leur "yum-yum", baiser final.

Référence implicite à *Blanche-Neige* (p. 723) avec les sept collègues de Potts interprétés par de remarquables acteurs de second plan, Henry Travers, Oskar Homolka, Tully Marshall, Aubrey Mather, S. Z. Sakall, Leonid Kinskey et Richard Haydn. Un gangster (Dan Duryea) est neutralisé par les rayons solaires utilisés à la façon d'Archimède à Syracuse ; le chiffre 9, mal accroché peut devenir 6.

Orizuru Osen *Osen aux cigognes de papier*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1935, 87 mn

Tōkyō, en gare de Kanda. Alors qu'un incident immobilise les voyageurs, le médecin Sōkichi (Daijirō Natsukawa) se rappelle sa jeunesse. Il fut recueilli et protégé par Osen (Isuzu Yamada), une prostituée en cheville avec une bande d'ai-grefins. Après les avoir dénoncés à la Police elle avait financé ses études – petits larcins et prostitution – jusqu'à ce qu'elle soit à son tour arrêtée. Sōkichi est tout étonné de la retrouver sous les traits d'une passagère victime d'un malaise. Il l'accompagne à l'hôpital et voudrait se faire reconnaître d'elle ; mais elle ne sort de sa catatonie que pour maudire la gent masculine.

On ne comprend malheureusement pas grand-chose aux escroqueries – il est question de statuettes de Bouddha, d'un bonze libidineux – qui occupent une partie du film. Mais la fin, notamment cette vie à deux entre un Sōkichi studieux et une Osen qui joue à la grande sœur, est magnifique. Image bouleversante d'Osen qu'on emmène les mains entravées et qui envoie à Sōkichi, en soufflant avec la bouche, une grue *orizoru* en guise d'ultime porte-bonheur.

La copie conservée faire entendre le *benshi* préposé à la lecture des cartons.

We own the night *La nuit nous appartient*, James Gray, USA, 2007, 118 mn

Little Odessa, au Sud de Brooklyn, quartier cher au réalisateur (cf. p. 590). Bobby (Joaquin Phoenix) y tient une boîte de nuit pour le compte de la Mafia russe tout en cachant le fait que son frère Joseph (Mark Wahlberg) et son père Burt (Robert Duvall) sont des flics. Quand ses protecteurs s'en prennent à Joseph, Bobby se fait indicateur puis, après la mort de Burt, décide d'endosser l'uniforme.

Exaltation des valeurs familiales et du maintien de l'ordre avec un *happy end* : la belle Amada (Eva Mendes) qui, lassée des règlements de comptes, avait quitté Bobby, revient. Question Mafia, on peut préférer les films de Scorsese ; pour ce qui est de sa variante russe, *Eastern promises* (p. 1630) est plus impressionnant.

De bruit et de fureur Jean-Claude Brisseau, France, 1988, 95 mn

La difficile vie des adolescents dans une cité de Seine Saint-Denis. Un père (Bruno Cremer), truand et adepte des armes à feu, est tué par son fils mal aimé Jean-Roger (François Négret), un épouvantable voyou qui éprouvera de tardifs remords en prison. Invraisemblance, la guérilla urbaine dirigée par des filles ; autre invraisemblance, le jeune Bruno, camarade de Jean-Roger, se demande encore à 13 ans comment les Chinois font pour marcher la tête en bas ! Et mauvais goût : *Aux marches du palais* transformé en soupe musicale par Nana Mouskouri. Ne subsiste qu'une image, celle de l'ange gardien féminin qui accompagne Bruno dans la vie comme dans la mort.

L'homme de nulle part Pierre Chenal, France, 1937, 89 mn

D'après *Feu Mathias Pascal* (1904), un roman de Pirandello déjà adapté par Marcel L'Herbier (p. 984). Dans son village ligure, Mathias est méprisé par son épouse (Ginette Leclerc) et sa belle-mère (Catherine Fonteney). Piloté par un personnage un peu méphistophélique (Palau), il gagne au jeu à Monte-Carlo. Tenu pour mort, il part pour Rome et s'y installe dans une pension où il est rapidement au mieux avec la nièce (Isa Miranda) du patron (Sinoël). Un aventurier (Robert Le Vigan), assisté d'un inquiétant espion (Georges Douking), pressent que le prétendu Meis n'est pas très net et s'acharne contre lui. Le héros retourne dans son village où il oblige l'employé d'état-civil qui a épousé sa veuve à lui fabriquer d'authentiques papiers au nom d'Adrien Meis. *Happy end* romain.

Parmi les seconds rôles de ce film bien enlevé, un raseur (Charles Granval) qui tient à placer "Adrien" dans l'arbre généalogique des Meis et une pensionnaire excentrique adepte du spiritisme, M^lle^ Caporale (Margo Lion).

Welt am Draht *Le monde sur le fil*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1973, 204 mn

D'après un roman de Daniel F. Galouye (*Simulacron 3*, 1964), c'est le premier film sur la réalité virtuelle, anticipant d'un quart de siècle *The matrix* (p. 1376). Stiller (Klaus Löwitsch), directeur technique de la société de cybernétique IKZ, constate la disparition soudaine de Lause (Ivan Desny), le chef de la sécurité avec lequel il parlait ; pire, personne ne semble avoir souvenir de son collègue. Il finit par enquêter dans le monde virtuel créé par l'entreprise et rencontre, au niveau "inférieur", une créature cybernétique nommée Einstein (Gottfried John). Quand il revient, c'est l'ami Fritz (Gunther Lamprecht) qui a changé, parle faux : c'est en fait Einstein qui, chargé de la liaison entre les deux mondes, s'est emparé de son esprit pour tenter de "monter". Stiller apprend à cette occasion une vérité terrible : la réalité dans laquelle il vit est, elle aussi, virtuelle. Si Lause a disparu, c'est qu'il a été "effacé" – imparfaitement puisque Stiller s'en souvient.

Devenu un peu fou – ses doutes quant à la réalité sont exprimés par de savants jeux de miroirs –, Stiller se met en quête de l'analogue d'Einstein, le nécessaire contact avec le niveau supérieur. Il y a bien des espions, ainsi la pneumatique secrétaire (Barbara Valentin), mais ce sont les agents du directeur (Karl Heinz Vosgerau) occupé à des complots circonscrits à son niveau. Quand son collègue Hahn (Wolfgang Schenck) est liquidé sur ordre "d'en haut", Stiller est accusé : son élimination par la Police est programmée. Elle a bien lieu mais son esprit a été auparavant aspiré par son contact d'en haut, la belle Eva (Mascha Rabben).

Cet excellent téléfilm est un peu fauché, ce qui explique la cabine téléphonique allemande (jaune) en bord de Marne. Sketch de théâtre inspiré d'*Agent X 27* (p. 1195). Et chanson de Domenico Modugno, *Amara terra mia*.

Charles mort ou vif Alain Tanner, Suisse, 1969, 90 mn

Alors qu'on fête le centenaire de sa petite entreprise familiale d'horlogerie, Charles Dé (François Simon) se remet en cause : il disparaît pour vivre chez les marginaux Adeline et Paul (Marcel Robert) – ce dernier ponctuant chaque jour d'un proverbe facétieux. Mais la famille ne l'entend pas ainsi : le déviant est localisé et emmené par deux infirmiers (dont Jean-Luc Bideau) à l'asile.

Film localisé dans le temps – la contestation soixante-huitarde – mais aussi l'espace : le conformisme helvétique est clairement visé. Ce premier film de Tanner repose sur l'exceptionnelle composition du fils de Michel Simon. Musique sérielle de Jacques Olivier.

U ri Sunhi *Sunhi*, Sang-soo Hong, Corée, 2013, 85 mn

On pense à Verlaine : "L'implacable enfant [...] conduit son troupeau de dupes". Ils sont trois, constamment imbibés de soju, à tourner autour de Sunhi. Moon-soo qui lui avoue son amour : l'héroïne de son unique film, c'est elle. Le professeur Choi qui en pince pour elle réécrit en dithyrambe la lettre de recommandation la concernant qu'elle trouvait un peu trop tiède. Mais c'est peut-être Jaehak, un homme marié, qui tient la corde. En tout cas, chacun poursuit la belle en se cachant des deux autres. Titre littéral : *Notre Sunhi*.

Grâce à Dieu François Ozon, France, 2018, 137 mn

Lyon. Accusé d'abus sexuels, le prélat Preynat (Bernard Verley) avoue tout mais d'un ton mielleux destiné à désarmer les victimes, à les mettre dans leur tort ; idem pour son protecteur, le Primat des Gaules Barbarin (François Marthouret). Même obstruction au niveau des familles de ces anciens louveteaux, donc plutôt de la bonne bourgeoisie catholique : comme toujours, l'injustice est préférable au désordre. Quelques exceptions cependant avec les mères incarnées par Hélène Vincent et Josiane Balasko. Les victimes, qui ont scotomisé des souvenirs qui seraient sinon des plaies à vif, ne se réveillent que tardivement, alors que – grâce à Dieu *dixit* Barbarin – la prescription protège souvent le pédophile. Cette prise de conscience débute près du quai Saint Vincent avec un jeune bourgeois catholique (Melvil Poupaud) qui, à la fin du film, ne saura plus trop s'il croit en Dieu. Le relais passe à un énergique athée (Denis Ménochet) et à un chirurgien (Éric Caravaca), puis à un "zèbre" épileptique (Swann Arlaud). Leur association, La parole libérée, finit par obtenir la mise en examen des hommes de Dieu. Dernier plan sur la basilique de Fourvière, vue de la Saône.

Au-delà du message politique, Le film vaut pour sa description touchante des victimes dans leur fragilité et leur vie à jamais marquée par l'immonde Preynat.

He who gets slapped *Larmes de clown*, Victor Sjöström, USA, 1924, 72 mn

Un clown (Lon Chaney) surnommé "He" reçoit des claques pour le plus grand plaisir des spectateurs du cirque où il se produit. Avant d'être souffre-douleur, il fut un génial chercheur auquel le cynique baron Regnard (Marc McDermott) vola découvertes et épouse. Il éprouve un amour non partagé pour Consuelo (Norma Shearer) l'écuyère qui lui préfère le beau Bezano (John Gilbert). Quand il découvre que la belle a été vendue à Regnard par son propre père, le décavé comte (!) Mancini (Tully Marshall), "He" fait dévorer les futurs gendre et beau-père par un lion puis meurt en piste des suites d'un coup de canne-épée donné par Mancini.

Contrairement à *The unknown* (p. 899), Lon Chaney est ici un personnage sympathique. Nul transformisme dans le scénario ; par contre, caractéristiques de l'époque, des plans symboliques de clowns auprès d'un globe terrestre.

Voïna i mir *Guerre et paix*, Sergueï Bondartchouk, USA, 1965-67, 401 mn

Magnifique adaptation du chef-d'œuvre du comte Tolstoï. Un jugement qui vaut pour les moyens mis en œuvre, notamment lors des scènes de guerre, l'atmosphère profondément russe, bien loin du toc kazatchok qui domine chez King Vidor (p. 883), des interprètes superlatifs, notamment le réalisateur touchant de gaucherie en Pierre Bezoukhov. Les images sont celles de la caméra soviétique virevoltante qui sait capter les élans, les émotions, les désarrois : le retour de Nikolaï Rostov, vivant, dans sa famille après Austerlitz, le duel contre Dolokhov d'un Pierre qui n'avait jamais vu un pistolet de près, le merveilleux bal où Andreï Bolkonski danse avec Natacha, l'insulte que lui inflige Bolkonski père, le rêve qui précède l'entrée du prince dans la mort. Cette caméra devient hystérique, volontairement confuse lors de la bataille de la Moskova (= Borodino). Mais sait aussi se calmer lors des monologues intérieurs ou de la chanson *Vive Henry IV* entonnée par les grognards à moitié gelés près de la Bérézina. Ces monologues intérieurs donnent une petite idée des interminables digressions à prétention philosophique qui truffent le roman, œuvre géniale et indigeste.

Rakudai wa shita keredo *J'ai été recalé, mais...*, Yasujirō Ozu, Japon, 1930, 62 mn

Pittoresque chronique de la vie de cinq étudiants (de l'université de Waseda). L'un d'eux (Tatsuo Saitō) rate un examen : son anti-sèche était écrite au dos d'une chemise partie chez le blanchisseur. Un gamin (Tomio Aoki) ne lui en voue pas moins une sincère admiration : quand il sera grand, il sera, lui aussi, recalé ! Ses copains, qui ont réussi, ne trouvent pas de travail, aussi regrettent-ils le bon temps de la fac. Avec Kinuyo Tanaka et Chishū Ryū. Ne pas confondre avec *J'ai été diplômé mais...* (1929) dont ne subsiste qu'un fragment de 11 mn.

Westward the woman *Convoi de femmes*, William A. Wellman, USA, 1951, 112 mn

Roy Whitman (John McIntire) charge Buck Wyatt (Robert Taylor) d'acheminer des femmes esseulées jusqu'à la lointaine Californie où des célibataires se morfondent. Cela commence mal avec les guides qui ne gardent pas leurs distances : Roy ayant abattu l'un d'eux suite à un viol, les autres quittent le convoi. Les femmes doivent donc assumer seules la pénible odyssée, avec une descente de chariots dans une pente à 30%, une attaque d'Indiens, un orage qui emporte tout, la traversée d'un désert où l'une d'elles accouche. Et c'est l'arrivée en Terre promise où, attifées de nappes pour être plus présentables, les survivantes retrouvent ceux qu'elles avaient choisis sur photo.

Émouvant western féministe que Frank Capra ne put tourner à la Columbia et dont il vendit les droits à Wellman. Dont se détachent l'énergique matrone campée par Hope Emerson et des femmes parlant leur propre langue : une Italienne dont le fils meurt accidentellement et l'ex-pute Fifi (Denise Darcel) qui traite, en français, Buck de "sale cochon". Sans oublier le minuscule Japonais à l'improbable nom d'Ito Yoshisuke Takeyoshi Gennosuke Kentarō !

La commare secca Bernardo Bertolucci, Italie, 1962, 93 mn

Au Sud de Rome, un parc près de la viale Marconi. On a retrouvé le cadavre d'une prostituée, d'où une enquête et des interrogatoires. Mais ce n'est pas *Rashōmon* (p. 417) car ces témoignages se complètent comme les pièces d'un puzzle. Les suspects, dont le récit commence l'après-midi, ont tous subi la même averse, au moment où la future victime s'apprêtait pour se rendre à son triste boulot : la pluie qui tambourinait aux vitres semblait dire "Ne sors pas".

Résumé des épisodes. 1) Un voleur à la tire se fait un peu tabasser alors qu'il tentait de chiper une radio. 2) Une sorte de maquereau relève les compteurs près de la basilique Saint Paul. 3) Un militaire à l'accent à couper au couteau – il vient de Catanzaro – traîne au Colisée avant d'aller s'endormir sur un banc du parc. 4) L'"homme aux sabots" qui parle avec l'accent du Frioul est le seul à ne pas évoquer son après-midi. 5) Deux copains en délicatesse avec la Police demandent à deux filles de leur faire... la cuisine ; ils avaient plus tard croisé un homosexuel dans le parc. 6) Ce dernier a tout vu et mène les policiers jusqu'à l'homme aux sabots qui avait étranglé la fille au bord du Tibre pour lui voler son argent : l'assassin est en train de danser dans une guingette proche du fleuve.

Ce n'est pas vraiment du Bertolucci car on sent trop la patte du scénariste Pasolini qui a concocté une série de sketches, prétextes à montrer ces voyous, ces petits délinquants qu'il aimait tant ; avec une attention spéciale aux différences d'accent entre provinces. Le titre renvoie à un poème du barde romain Belli : cette *Commare secca* (Marraine sèche), c'est notre Faucheuse.

Prince of foxes *Échec à Borgia*, Henry King, USA, 1949, 107 mn

Film tourné en Italie : on reconnaît l'éperon de San Marino, les rues de San Giminiano, la chapelle du Palazzo publico de Sienne, les jardins de la villa d'Este. Avec une attention particulière aux costumes, inspirés de la peinture du quattrocento, que Zoppo alias Andrea Orsini (Tyrone Power) porte très bien. Côté distribution, Orson Welles qui cachetonne en César Borgia (il lui fallait financer son *Othello*, p. 1320), Felix Aylmer, Katina Paxinou. Wanda Hendrix (de *Ride the pink horse*, p. 1067) est assez nunuche mais Everett Sloane est extraordinaire en assassin imprévisible. Cette tentative de conquête par Borgia de la fictive Città del Monte se laisse voir. Mais le projet est comme plombé à l'avance par l'absence – son nom n'est même pas mentionné – du plus illustre des Borgia, le saint père de César, le pape Alexandre VI... foutu Code !

Poil de carotte Julien Duvivier, France, 1926, 108 mn

Les parents Lepic sont joués par Henry Krauss et sa femme Charlotte Barbier-Krauss affublée d'une terrifiante moustache. Comparé à la version parlante (p. 875), le film se signale par sa plastique et ses effets spéciaux, surimpressions et anamorphoses. Mais il sacrifie trop à des péripéties discutables telles la liaison du fils aîné Félix avec une chanteuse réaliste et la tentative de suicide de François qui sera reprise dans le *remake*. De plus, l'action a été délocalisée dans les Alpes : on reconnaît Briançon et les rives de la Bourne à Pont-en-Royans !

Ses amis avaient l'habitude de railler Jules Renard en parlant de "Poil de Vallès". Il semble que personne, même pas à la télévision, n'ait jamais eu l'idée d'adapter *L'enfant* (1879) – signé Jean La Rue par un auteur sous le coup d'une condamnation à mort comme communard.

The story of Dr. Wassell *L'odyssée du docteur Wassell*, Cecil B. DeMille, USA, 1944, 131 mn

En vignette, le cabriolet d'un médecin de campagne ; mais il ne s'agit pas de Charles Bovary puisque le film, signé DeMille, ne peut être que bien pensant. Au moment de l'occupation de Java, Wassell (Gary Cooper) refuse d'abandonner à leur triste sort douze blessés incapables de marcher ; au prix de mille difficultés, il arrivera à les rapatrier en Australie.

Bizarre début où l'hôpital est un peu le Paradis d'Allah, chaque malade semblant disposer d'une infirmière attitrée, dont une du nom de Tremartini, ce qui donne lieu à des plaisanteries. Flash-back sur la chasse aux escargots menée par Wassell en Chine – il cherchait un dangereux parasite caché sous leur coquille – et idylle avec une jeune femme (Laraine Day) qu'il retrouve au final.

Micki + Maude Blake Edwards, USA, 1984, 117 mn

Heureusement marié à Micki (Ann Reiking), Rob Salinger (Dudley Moore), reporter pour une télévision californienne, tombe amoureux de Maude (Amy Irving). Quand cette dernière lui apprend qu'elle est enceinte, il décide de l'épouser quitte à divorcer de Micki. Ne pouvant s'y résoudre car elle aussi attend un enfant, il se retrouve bigame. Comble de malchance, les deux Mrs. Salinger accouchent en même temps dans le même hôpital et le pot aux roses est finalement découvert. Les deux épouses sympathisent et concluent un pacte – plus aucun contact avec Rob – qu'elles finissent par rompre en cachette. Dans la séquence finale, Micki exerce sa fonction de juge à la Cour suprême locale, Maude joue du violoncelle dans un orchestre... tandis que Rob s'occupe d'une consistante progéniture : il est vrai qu'avec deux femmes, ça va plus vite !

Une infirmière hommasse et moche qui soupçonne la bigamie est discréditée par Rob qui lui prête une liaison avec le gynécologue (Wallace Shawn), guère plus beau : calomnie grotesque qui s'avère auto-réalisatrice car, contre toute attente, les deux se sautent dessus ! Le peu commode père de Maude est catcheur : mauvais quart d'heure en perspective pour son gendre. Avec Robert Mulligan.

Christmas holiday *Vacances de Noël*, Robert Siodmak, USA, 1944, 89 mn

Gâté par une mère fusionnelle (Gale Sondergaard), Robert Manette (Gene Kelly) devient assassin. D'après Somerset Maugham, ce film vite oublié est un "véhicule" pour Deanna Durbin qui interprète *Always* d'Irving Berling. Le cap délicat de l'âge adulte fut fatal à sa carrière, tout comme à celle de sa concurrente Shirley Temple ; seule Judy Garland sut le franchir. Avec Richard Whorf et Gladys George.

The undercover man *Le maître du gang*, Joseph H. Lewis, USA, 1949, 81 mn

L'agent du fisc Frank Warren (Glenn Ford) veut coincer le "Big Fellow" pour évasion fiscale. Les repentis Manny (Robert Osterloh) et Rocco (Anthony Caruso), qui proposent de parler moyennant finance, sont abattus l'un après l'autre. Quand un avocat marron (Barry Kelley) se met à menacer l'épouse (Nina Foch) de Warren, ce dernier est bien près de jeter l'éponge. Mais la mère de Caruso (Esther Minciotti) apporte le cahier de comptes du criminel. Qui sera condamné à vingt ans de prison ; il aura fallu changer le jury à la dernière minute pour remplacer celui, soudoyé, qui devait siéger. Avec James Whitmore.

Big Fellow, qu'on ne voit pas, s'inspire d'Al Capone ; et de Dillinger nous dit la voix off. Manière de nous faire accroire que le FBI qui avait traqué le second, est pour quelque chose dans la chute du premier contre lequel il ne leva jamais le petit doigt : selon J. Edgar Hoover, il n'y avait pas de crime organisé aux USA.

Jane B. par Agnès V. Agnès Varda, France, 1988, 94 mn

Film jumeau de *Kung-Fu master !* (p. 483), un documentaire sur Jane Birkin réalisé dans le style inimitable de Varda avec ses détours (on y voit même le cénotaphe de Rousseau à Ermenonville) ses sketches où apparaissent Philippe Léotard, Jean-Pierre Léaud ainsi que Laura Betti qui joue Hardy face à Jane en Laurel dans un *slapstick* sis chez un boulanger de la rue Daguerre.

Jane est insérée dans des tableaux, Manet, Vermeer. Elle devient la Jane de Tarzan (p. 553), puis Calamity Jane et enfin Jeanne d'Arc qu'elle déplore ne pouvoir incarner, son accent lui interdisant de dire : "Je veux bouter les Anglois hors de France" (!). Elle se livre par bribes, confesse son désarroi d'être sans nichons – d'où sa reconnaissance pour Gainsbourg qui préférait les femmes plates –, son goût pour une vie cachée. Agnès V., qui ne se fait jamais totalement oublier, lui fait remarquer qu'elle aime bien aussi faire la couverture des journaux. Superbe !

Bagarres Henri Calef, France, 1948, 89 mn

Carmelle (María Casares) entre au service de l'autoritaire Rabasse (Jean Brochard) ; elle n'accepte de coucher qu'après l'avoir été sur son testament. Rabasse décédé, elle devient un objet de scandale et de convoitise à cause de ses amants. Le vieux Giuseppe (Édouard Delmont) trouve la mort en tentant d'abuser d'elle, tué par Antoine (Roger Pigaut), un trimardeur dont Carmelle était tombée amoureuse et qui finit par s'enfuir avec elle vers l'Italie. Film attachant servi par ses seconds rôles : Orane Demazis, épouse de Giuseppe, Marcel Mouloudji en tordu malveillant et Jean Vilar sorte d'agent du destin (cf. *Les portes de la nuit*, p. 818).

Her Spike Jonze, USA, 2013, 126 mn

Dans un Los Angeles futuriste – en fait Shanghai –, Theodore (Joaquin Phoenix) tombe amoureux de son OS (operating system) Samantha (voix : Scarlett Johansson). Mais les amours entre homme et logiciel n'ont qu'un temps et la créature virtuelle l'abandonne après une mise à jour.

Le côté IA de l'histoire est un peu inepte, mais pas plus que les histoires de fantômes ou de télépathie. Le ton choisi, nullement humoristique, est celui d'une douloureuse histoire d'amour ; problème, l'émotion n'est pas au rendez-vous. Cordwainer Smith avait su la susciter dans sa nouvelle *The game of the rat and dragon* (1955), étrange symbiose télépathique entre une chatte et un collègue humain : ce dernier est incapable de retrouver chez une femme les sensations, les émotions qu'il a pu partager avec un félin. Cette référence permet de comprendre ce qu'il manque ici : on ne conçoit pas comment l'univers numérique, froid et aseptisé, pourrait être sensuel, poétique et irremplaçable.

The kiss of death Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1977, 72 mn

Le timide Trevor travaille comme assistant d'un croque-mort. Quand sa copine Linda lui réclame un baiser sur la bouche, elle n'obtient que des ricanements imbéciles. Lors d'une soirée en boîte, elle fait des avances à Ronnie, le copain de Trevor qui les ignore par loyauté mais aussi parce qu'il n'est guère plus dégourdi. L'atmosphère de ce téléfilm rappelle celle de *Bleak moments* (p. 61). Expression du Nord de l'Angleterre : "Ta-ra" pour "Bye-bye".

Road to Zanzibar *En route pour Zanzibar*, Victor Schertzinger, USA, 1941, 92 mn

Road to..., opus 2, cf. p. 1082. Chuck (Bing Crosby) présente les exploits de Fearless (Bob Hope) qui en "living bullet", "human dynamo", ... s'en tire chaque fois de justesse : ainsi, après ses exploits d'homme volant, peut-on lire NECK NOT BROKEN dans un journal. Contraints de prendre le large, ils se retrouvent à Zanzibar où Donna (Dorothy Lamour) et sa copine Julia (Una Merkel) vivent d'expédients. Les deux zozos, invités à dîner par des anthropophages – combat de catch de Fearless contre un gorille –, n'échappent à la marmite que grâce à leur célèbre *Patty cake, patty cake, baker man* ; les sauvages, impressionnés, se mettent à y jouer eux-mêmes. Un précédent *Patty cake*, déjoué, s'était attiré ce commentaire de Fearless : "Ils ont dû voir le film". Autre blague dans le même genre, un dialogue entre cannibales dont les sous-titres s'interrompent, censurés : on est déjà un peu dans *Road to Utopia* (p. 57).

The unholy three *Le club des Trois*, Tod Browning, USA, 1925, 86 mn

Le géant Hercule (Victor MacLaglen), le nain Tweedledee (Harry Earles) qui fume le cigare quand il n'est pas déguisé en bébé et le ventriloque Echo (Lon Chaney) habillé en grand-mère, forment une (peu) sainte Trinité à laquelle on peut adjoindre Rosie (Mae Busch), qui serait leur Vierge Marie. Ils tiennent une animalerie dont les perroquets ne parlent – phylactères dessinés sur le négatif – qu'en présence de la vieille dame. Le mutisme de l'animal est prétexte à une visite de la mamie chez les clients mécontents : le bébé, depuis son landau, procède alors aux repérages en vue du cambriolage qu'Hercule effectuera nuitamment.

Un de ces coups tourne mal, mort d'homme. Hercule et Bébé font porter le chapeau à Hector (Matt Moore), employé du magasin et fiancé de Rosie dont Echo est lui aussi amoureux. Il se résoudra, au terme d'un procès où il joue de ses dons de ventriloque, à vendre la mèche pour innocenter Hector. Épargné par la Justice, il s'efface et remonte sur scène, une larme au coin de l'œil.

Remake médiocre dû à Jack Conway (1930) avec les mêmes Chaney – dans son unique film parlant – et Earles que Browning réutilisera dans *Freaks* (p. 147).

I figli di nessuno *Le fils de personne*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1951, 97 mn

L'angelo bianco *La femme aux deux visages*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1955, 100 mn

Film en deux époques tournées à quatre ans d'intervalle.

Le comte Guido Canali (Amadeo Nazzari) exploite une carrière de marbre à Carrare. Amoureux de Luisa (Yvonne Sanson), il est en butte aux complots de sa mère (Françoise Rosay) qui, assistée du crapuleux contremaître Anselmo (Folco Lulli), intercepte les lettres de son fils alors qu'il est en Angleterre. Enceinte de Guido, la jeune femme s'enfuit pour échapper aux assiduités d'Anselmo et trouve refuge dans une ferme de montagne où elle accouche. Impitoyable, la vieille taupe fait enlever le bébé par Anselmo qui provoque un incendie : Luisa le croit mort et prend le voile sous le nom de Sœur Addolorata (Douloureuse). Élevé sous le nom de Bruno comme un orphelin, l'enfant (Enrico Olivieri) découvre le nom d'Anselmo dans son dossier et rejoint Carrare. Au moment même où la comtesse expirante venait d'écrire un testament en sa faveur ; testament détruit par sa bru Elena (Enrica Dyrell) qui veut protéger la fille qu'elle a eue de Guido. Elle aussi aura des remords, mais trop tardifs pour empêcher la mort de Bruno suite à une explosion déclenchée par le diabolique Anselmo. Avant de mourir, l'infortuné aura réuni ses parents, Guido et Addolorata, à son chevet.

Guido, qui n'a pas supporté les manigances d'Elena, s'en sépare en obtenant la garde de leur fille. Résultat, une fuite en canot à moteur : mère et fille périssent dans une tempête. Hiver des sentiments pour le comte qui croise – un peu comme dans *Vertigo* (p. 611) – un clone de sa chère Luisa en plus vulgaire, la chanteuse Lina qui tombe amoureuse de celui qui ne voit guère en elle qu'un *ersatz* et dont elle tombe enceinte. Emprisonnée pour sa complicité avec un truand puis persécutée par ses co-détenues, elle est très affaiblie quand elle accouche et demande à rencontrer la religieuse qui lui ressemblerait tant, laquelle avertit Guido. Qui avait oublié Lina mais l'épouse *in extremis*, manière de reconnaître le nouveau-né. Reste à lui trouver un prénom : "Appelle-le Bruno", conclut Luisa/Addolorata.

Au centre des sept Nazzari/Sanson/Matarazzo avec la secourable Église et les mêmes types de méchants (p. 120) – Rosay et Dyrell, belles-mères aux deux sens du mot, Lulli à la fois véreux et libidineux – qui ne reculent devant aucune bassesse, bien que les femmes éprouvent de tardifs remords. Mais ça fonctionne, un peu comme un opéra : les retrouvailles au chevet du petit Bruno arrachent les larmes. Le dénouement produit une extraordinaire famille virtuelle : Guido, qui avait perdu un fils, une fille et sa chérie, retrouve un Bruno et une sorte de Luisa, même si ce n'est pas pour très longtemps, sous les auspices de la vraie qui s'est mise en congé du Monde.

Un chef-d'œuvre sorti par Jacques Lourcelles d'un oubli condescendant.

Seishun zankoku monogatari *Contes cruels de la jeunesse*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 96 mn

Makoto (Miyuki Kuwano) se fait volontiers prendre en stop par des automobilistes d'âge mûr. Mais son complice et amant Kiyoshi (Yūsuke Kawase) la suit en deux roues : quand le barbon s'arrête pour abuser de la jeune femme, il reçoit une raclée et doit en plus casquer. Kiyoshi, qui vit par ailleurs aux crochets d'une femme mûre, ne semble guère voir en Makoto que la partenaire de leur racket. Il y a pourtant comme une lueur d'amour dans son regard quand il lui rend visite au moment où, enceinte de ses œuvres, elle vient d'avorter. Petit détour par la case prison, un gogo ayant porté plainte. À la sortie, les deux, désormais séparés, vont vivre des tragédies parallèles : Kiyoshi est violemment tabassé par un yakuza (Kei Satō) tandis que Makoto se jette d'une voiture en marche dont le conducteur refusait de la laisser sortir. L'écran coupé en deux juxtapose leurs deux corps sans vie ; ils sont morts mais y avait-il un avenir pour eux ? L'exemple de Yuki (Yoshiko Kuga), la sœur aînée de Makoto, ballotée entre son amant et un ex-fiancé médecin (Fumio Watanabe), porte à en douter.

Un excellent film des débuts d'Ōshima. En arrière-plan, mais sans véhémence démonstrative, des allusions à l'époque : une "démo" communiste, des nouvelles de la Corée où l'on manifeste contre le dictateur Syngman Rhee.

Robinson Crusoe *Les aventures de Robinson Crusoé*, Luis Buñuel, Mexique, 1954, 86 mn

Dan O'Herlihy campe le célèbre naufragé dans ce Buñuel atypique en couleurs et en anglais. On notera une scène de cauchemar où Robinson est maudit par son père, une discussion théologique avec Vendredi et les sous-entendus sexuels, notamment quand l'innocent sauvage enfile une robe trouvée dans un coffre.

Indiana Jones and the temple of doom *Indiana Jones II*, Steven Spielberg, USA, 1984, 114 mn

Sauce rallongée de *Raiders of the lost ark* (p. 817) avec Harrison Ford en Indiana Jones sur une musique tétralogique de John Williams. Festival d'animaux dégoûtants ou menaçants – serpents, scolopendres, scorpions ou crocodiles – et de mets répugnants, lucanes géantes ou soupe aux yeux. Une vague histoire de Thugs et trois pierres magiques – *L'homme de Rio* (p. 1503) a encore frappé – sont prétextes à d'interminables poursuites en wagon et un final sur un pont suspendu. À côté de la beauté de service (Kate Capshaw, épouse du réalisateur) juste bonne à pousser des cris, un gamin débrouillard doté d'un *alter ego* vicieux pas assez exploité. Le film le plus infantile de la série. Avec Philip Stone.

The love parade *Parade d'amour*, Ernst Lubitsch, USA, 1929, 110 mn

Le comte Renard (Maurice Chevalier) épouse la reine Louise de Sylvanie (Jeanette MacDonald) pour découvrir la triste vie des consorts. D'où une scène de ménage suivie de réconciliation. Humour lubitschien : le pas de l'oie des militaires de parade est comparé à un "chicken step". Quand Renard, outré par le protocole, veut protester, il demande : "Do you speak French ?" à un major-dome... réponse négative suivie d'une bordée d'insultes en français ; la question revient plus tard, mais cette fois-ci la réponse est positive... "Too bad" enchaîne le comte. Le couple de domestiques formé par Lillian Roth et Lupino Lane, un comédien comme monté sur caoutchouc, vole la vedette aux deux têtes d'affiche.

Ce *musical*, qui comporte une mélodie reprise par des chiens, inaugure une série de six. Outre *One hour with you* (p. 1200), également de Lubitsch à la Paramount avec le même couple, quatre autres dans le même genre : *The smiling lieutenant* (p. 167, sans Macdonald), *Monte Carlo* (p. 1804, sans Chevalier), *Love me tonight* (p. 380, sans Lubistch) et *The merry widow* (p. 1065, hors Paramount).

Hakuchū no tōrima *L'obsédé en plein jour*, Nagisa Ōshima, Japon, 1966, 99 mn

Chassé croisé amoureux. Genji (Rokkō To.ura) est amoureux de l'institutrice Matsuko (Akiko Koyama), laquelle lui préfère Eisuke (Kei Satō) qui en pince pour Shino (Saeda Kawaguchi), elle-même amoureuse de Genji ! Quand ce dernier, désespéré par Matsuko, décide de mourir, il entraîne Shino dans un double suicide ; le pervers Eisuke la sauve et la viole, évanouie, tout en laissant Genji au bout de sa corde. Shino ne voulant pas de lui, il épouse Matsuko avant de devenir tueur en série ; après des hésitations, les deux femmes le dénoncent à la Police. Eisuke capturé et condamné, Matsuko convainc Shino de mourir avec elle : encore une fois, cette dernière est seule à survivre.

Film tourné près d'Ōsaka où l'on prend le train rapide pour Tōkyō dans une gare toute neuve, Shin Ōsaka.L'image surexposée et le montage très découpé essaient de rendre compte de la frénésie des personnages. Mais on reste très en dessous du *Désir meurtrier* (p. 694) d'Imamura. Avec Fumio Watanabe.

Man wanted William Dieterle, USA, 1932, 62 mn

Tommy (David Manners) est engagé comme secrétaire par la patronne de presse Lois Ames (Kay Francis). Il est fiancé à Ruth (Una Merkel), elle est mariée. Tout s'arrange quand l'infidèle époux de Lois se décide à divorcer ; Ruth se console avec Andy (Devine) le meilleur ami de Tommy. Sympathique comédie qui pâtit de la comparaison avec *Trouble in Paradise* (p. 92) avec la même Kay Francis, le chef-d'œuvre de Lubitsch au ton doux-amer.

Sedmikrásky *Les petites marguerites*, Vera Chytilová, Tchécoslovaquie, 1966, 76 mn

Les deux Marie, la brune et la blonde, aiment à se faire inviter à déjeuner par des provinciaux mûrs qu'elles larguent à la gare. Elles font les quatre cent coups, rendus dans un délire d'images hachées en noir et en couleurs, d'effets de collage, notamment quand la brune se sépare de sa tête. Les fofolles se déchaînent en découvrant une table apprêtée pour un banquet : elles se goinfrent d'assiette en assiette avant de danser presque nues au milieu des plats. Elles répareront les dégâts en disposant de la vaisselle cassée sur la nappe.

Ce film est un peu le manifeste de l'éphémère Nouvelle Vague tchèque : les chars soviétiques allaient mettre bon ordre à ces débordements indécents. Petit rôle pour Jan Klusák, l'inquiétant Rudolf de *La fête et les invités* (p. 1459).

Secrets and lies *Secrets et mensonges*, Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1996, 136 mn

Cynthia (Brenda Blethyn), une femme mûre, est retrouvée par la fille qu'elle avait dû abandonner alors qu'elle n'avait que quinze ans, Hortense. Surprises, sa peau noire et surtout son statut social : elle est optométriste alors que Cynthia est ouvrière dans une cartonnerie et sa fille Roxanne, demi-sœur d'Hortense donc, employée de voirie. Sans que sa présence soit réellement un problème, Hortense sert de catalyseur lors de l'anniversaire de Roxanne : fâcheries et cris sur fond de jalousies et rancœurs. Maurice (Timothy Spall), le frère cadet de Cynthia qui a réussi comme photographe, est un être généreux et pas seulement financièrement : "Assez de secrets et de mensonges", dit-il. Tout le monde finit par se retrouver dans l'émotion, y compris le spectateur. Le chef-d'œuvre de Mike Leigh ?

Douce Claude Autant-Lara, France, 1943, 110 mn

1887. Le monde qui entoure la jeune Douce est dominé par une grand-mère autoritaire (Marguerite Moréno) qui sait aussi bien remettre les indigents à leur place que chasser la préceptrice Irène (Madeleine Robinson), une moins que rien qu'Engelbert (Jean Debucourt) son fils veuf – le père de Douce – voulait épouser. Quand Douce s'enfuit avec le régisseur Fabien (Roger Pigaut), elle sait bien que ce dernier n'est autre que l'amant d'Irène. Pourquoi se donne-t-elle à lui tout en ayant l'intention de rentrer au bercail où on lui fera durement payer sa faute ? Et l'incendie du théâtre dans lequel elle périt est-il réellement un accident ou a-t-elle décidé qu'elle avait déjà vécu sa vie ?

Pour son troisième film avec le réalisateur dont c'est le chef-d'œuvre, Odette Joyeux compose un personnage inoubliable dont la mort sonne comme une protestation contre la médiocrité et le conformisme. Scénario des décriés Aurenche et Bost (cf. *Laissez-passer*, p. 49). Avec Gabrielle Fontan.

He ran all the way *Menace dans la nuit*, John Berry, USA, 1951, 76 mn

Nick Robey (John Garfield) et son copain Al Molin (Norman Lloyd) ont dérobé 10 000 $ lors d'un braquage qui a mal tourné : Al a été capturé et Nick ne s'est échappé qu'en blessant mortellement un policier. Ne pouvant compter sur personne, et surtout pas son égoïste mère (Gladys George), il s'attache à Peg Dobbs (Shelley Winters), croisée dans la piscine où il avait trouvé un havre précaire. Cette fille non mariée l'invite chez elle, i.e., chez ses parents où l'inquiet Nick a vite fait de baisser le masque pour terroriser la famille. Qu'importe, Peg en pince pour lui et serait prête à l'aventure en sa compagnie si Dobbs père (Wallace Ford) n'en avait assez. Un affrontement au pistolet oblige la jeune femme à choisir son camp : elle abat Nick... bien à contre-cœur.

Excellent film noir, avant longtemps le dernier en Amérique du blacklisté John Berry et le dernier tout court de Garfield, victime des persécutions politiques du FBI.

Ladies they talk about Howard Bretherton & William Keighley,USA, 1933, 69 mn

Fille à gangsters emprisonnée à San Quentin, Nan Taylor (Barbara Stanwyck) est amoureuse du radio-évangéliste (!) David Slade (Preston Foster). Convaincue à tort qu'il a fait échouer une tentative d'évasion de ses copains, elle n'a qu'une idée en tête, le tuer quand elle sortira. Mais l'amour sera le plus fort.

Ce scénario inepte est prétexte à nous montrer la vie en prison : Ruth Donnelly joue une matrone et Lillian Roth une co-détenue qui chante en s'adressant à une photo sur le mur, celle d'un homme à la bouche fendue (Joe E. Brown). Les Noirs du film sont conformes aux stéréotypes hollywoodiens : stupides et trouillards.

Pushover *Du plomb pour l'inspecteur*, Richard Quine, USA, 1954, 88 mn

Le policier Sheridan (Fred MacMurray) est chargé de séduire Lona (Kim Novak, débutante), jeune femme susceptible de le mener au dangereux pilleur de banque Wheeler. Mais la belle, qui a flairé le flic derrière son nouvel amant, lui propose de doubler tout le monde en gardant le butin après avoir tué Wheeler. Bon plan sauf qu'un flic alcoolique (Alan Nourse) – il passe au café le temps où il devrait rester planqué dans une automobile – est témoin de l'exécution de Wheeler et Sheridan doit l'abattre. Ses collègues (Philip Carey et E. G. Marshall) sont désormais sur la piste d'un prétendu complice aperçu par une voisine (Dorothy Malone) dans l'appartement de Lona : il s'agit en fait du ripou...

Le double jeu de MacMurray rappelle son rôle dans *Double indemnity* (p. 1303). L'espionnage aux jumelles des appartements de Lona et Ann fait irrésistiblement penser à *Rear window* (p. 1308) sorti au même moment. Et la filature en voiture de Kim Novak dans les rues de LA a comme un avant-goût de *Vertigo* (p. 611).

Le bonheur Agnès Varda, France, 1965, 77 mn

Fontenay-aux-Roses. François (Jean-Claude Drouot), menuisier et père de famille, tombe amoureux d'une postière. Ça ne le dérange pas d'aimer deux femmes mais sa légitime va se noyer de tristesse, séquence bouleversante – on pense à *The marrying kind*, p. 667. Un clou chassant l'autre, la postière fait une excellente mère de substitution. Bonheur utopique ou égoïsme irresponsable ? La télévision diffuse *Le déjeuner sur l'herbe* (1959), Renoir faunesque et sénile.

Film en couleurs dont le style photographique renvoie aux débuts de Varda auprès de Jean Vilar (p. 1552) : les images rappellent, en plus maîtrisé, celles de *La Pointe-Courte* (p. 472). Drouot incarnait à l'époque Thierry la Fronde dans la série télévisuelle éponyme (p. 1905) ; une fronde-sparadrap, tout comme la pièce de monnaie de George Raft dans *Scarface* (p. 1202). Petit rôle pour Paul Vecchiali.

Agantuk *Le visiteur*, Satyajit Ray, Inde, 1991, 120 mn

Une lettre arrive dans cette famille bourgeoise du Bengale : l'oncle (Utpal Dhutt) dont on n'a pas eu de nouvelles depuis 1955 réapparaît. Est-ce lui ou un imposteur ? Partagés entre le formalisme de la politesse indienne et une légitime méfiance, les époux (Dipankar Dey et Mamata Shankar) invitent de prétendus amis pour cuisiner le visiteur, lequel a beaucoup d'humour. Le premier, un comédien (Rabi Ghosh), le trouve sympathique, mais le second, un avocat (Dhritiman Chatterjee), lui rentre dans le lard. Deux conceptions de l'Inde s'affrontent, celle de l'avocat occidentalisé qui emploie un maximum de mots anglais et celle du visiteur attentif aux cultures indiennes (d'Amérique du Sud). La phrase : "This passport proves nothing" traverse le film : avoir vérifié l'identité de quelqu'un n'implique pas qu'on sache qui il est. Quand il repart, cette fois pour l'Australie, la famille a appris à connaître et aimer son hôte. Émouvant adieu qui est aussi celui du cinéaste dont c'est l'ultime film. Sûrement pas une *floccinaucinihilipilification*, d'un mot anglais (!) qui signifie "pas grand-chose" ?

The first men on the Moon *Les premiers hommes dans la Lune*, Nathan Juran, Grande-Bretagne, 1964, 103 mn

D'après H. G. Wells. Au temps de la reine Victoria (1899), le professeur Cavor a mis au point une peinture, la cavorite, qui annule la gravité. Deux hommes et une femme se trouvent ainsi embarqués dans un voyage vers la Lune... Qui n'est pas le désert que nous connaissons : s'y dissimule une population d'hommes-grillons qui doivent faire face aux attaques de chenilles géantes. Sur fond de cristaux et de gigantesques cuves colorées où naît l'oxygène nécessaire à cette faune due à Harry Harryhausen dont les trucages sont le principal intérêt du film.

Il molino del Po *Le moulin du Pô*, Alberto Lattuada, Italie, 1949, 98 mn

L'Italie umbertienne. État oppressif qui perçoit sa dîme sur un moulin installé sur le Pô au moyen d'un compteur qui marque les tours : malheur à celui qui le débranche, c'est l'amende, puis la prison. Et puis les propriétaires, tel le Clapassòn dont le patronyme à consonance française trahit une origine piémontaise, exploiteur impitoyable avec les fermiers qui se mettent en grève : le bétail crève et l'Armée réquisitionnée pour la récolte est à deux doigts de tirer sur les femmes.

Le message est confus, un peu brouillé : comme dans *Il brigante di Tacca del Lupo* (p. 217) d'après le même Riccardo Bacchelli, on a l'impression d'un film édulcoré qui ne va pas jusqu'au bout. Le dirigeant socialiste local est un faux-cul briseur de grève, soit ; mais *quid* du prêtre qui ne fait pas corps avec les exploiteurs, surtout à cette époque ? L'intrigue sentimentale entre Orbino (Jacques Sernas) et Berta (Carla Del Poggio) n'arrange rien. Reste le fleuve impassible.

Recordações da casa amarela *Souvenirs de la maison jaune*, João Cesar Monteiro, Portugal, 1989, 117 mn

Premier opus, suivi de *La comédie de Dieu* et des *Noces de Dieu* (pp. 315, 348), de la désobligeante trilogie consacrée à João de Deus, *alter ego* du cinéaste. Le personnage, pédant, obscène et voyeur, s'intéresse déjà aux poils pubiens. Une photo au mur de sa chambre, Stroheim en militaire (*Blind husbands*, p. 1081), annonce un déguisement en officier de cavalerie – c'est plus aristocratique, dit-il – qui lui vaut un séjour dans la maison jaune des fous. Il y croise un nommé Lívio (Luís Miguel Cintra) qu'il prétend reconnaître en lui attribuant d'extravagants exploits, ainsi : "Tu as vendu ton squelette et fais semblant d'être mort pour financer un film". Jean de Dieu s'évade de l'asile pour réapparaître en clone de Max Schreck dans *Nosferatu* (p. 793). Référence à *The night of the hunter* (p. 613) avec une poupée de chiffons dans laquelle est caché un magot.

Elisa, vida mia *Elisa, mon amour*, Carlos Saura, Espagne, 1977, 123 mn

Elisa (Geraldine Chaplin) retrouve son père (Fernando Rey) malade et seul dans une ferme proche de Ségovie. Le temps pour elle de s'interroger sur son propre mariage tout en se rappelant son enfance – où elle apparaît sous les traits d'Ana Torrent. Retour aux sources traversé de fulgurants cauchemars, têtes de chevaux équarris, assassinat au bord du chemin, celui où elle retrouve à la fin – à moins que ce ne soit qu'une prémonition de plus – son père mort. Indétermination supplémentaire, c'est la voix du père qui lit le journal de sa fille. Des enfants jouent *Le grand théâtre du Monde* de Calderón ; la gnossienne n° 3 de Satie et *Papa mon amour* de Rameau servent de fond sonore à ce film bergmanien.

The sound barrier *Le mur du son*, David Lean, Grande-Bretagne, 1952, 112 mn

La conquête du mur du son. Ralph Richardson campe JR, un ingénieur passionné et autoritaire incapable de voir que tout le monde ne vit pas dans les mêmes sphères : son fils (Denholm Elliott) se tue en avion dans le vain espoir d'arriver à répondre à ses attentes. Son gendre (Patrick Nigel), qui est un peu le fils qu'il n'a pas eu, meurt lui aussi en tentant de franchir la fatidique barrière. Sa fille Susan (Ann Todd, alors épouse de Lean) le tient pour un monstre d'égoïsme : à quoi bon le supersonique ? Il ne sait pas répondre, sinon qu'il sent comme une urgence. Une urgence qui le condamne à la solitude.

Du point de vue historique, le scénario est en porte-à-faux : le mur du son avait été franchi dès 1947 par l'Américain Chuck Yeager qui devint ainsi le premier homme supersonique, cf. *The right stuff* (p. 794). Ce défaut somme toute extrinsèque mis à part, il s'agit d'une de ces œuvres magnifiques comme l'aviation a pu en susciter : *Only angels have wings* (p. 1288), *Le ciel est à vous* (p. 131). Nous sommes donc dans une sorte d'uchronie, librement inspirée du personnage de Geoffey de Havilland et de la mort de son fils Geoffrey Jr., pilote d'essais ; un *Comet* de Havilland, premier avion de ligne à réaction, décolle d'ailleurs d'un aéroport au nom très daté : Farouk !

Finis Terræ Jean Epstein, France, 1929, 81 mn

Sur l'îlot de Bannec, quatre hommes s'activent à brûler du goémon destiné à la fabrication de pains de soude. Un des quatre, blessé au pouce, souffre d'un panaris mais l'absence de vent interdit la traversée du passage du Fromveur qui sépare Bannec d'Ouessant… Semi-documentaire muet aux belles images et au scénario minimaliste : on pense à *Man of Aran* (p. 150). Ainsi qu'à *L'amour d'une femme* (p. 1403) tourné lui aussi à Ouessant.

Vidange Jean-Pierre Mocky, France, 1998, 94 mn

Réjouissant jeu de massacre. Une juge d'instruction novice (Marianne Basler) est nommée à Paris. Manipulée par le douteux Castellin (le réalisateur, qui d'autre ?), elle fait tomber des têtes de corrompus, notamment un ministre de la santé aux faux airs de Giscard d'Estaing. Condamnée à mort par la mafia politique, elle s'enfuit au bout du monde ; Castellin finit dans une décharge.

Mocky se réserve un rôle de *Deus ex machina* façon *Solo* (p. 886) mais, de plus en plus complaisant avec l'âge, s'affiche avec des femmes à poil, façon racoleuse de dénoncer un réseau de prostitution russe. Avec Dominique Zardi, Jean Abeillé, Jacques Legras, Alain Fourès, Roger Knobelspiess et Évelyne Harter, ses récurrents d'alors, plus obscurs que ceux des années 1960.

Harlan county U.S.A. Barbara Copple, USA, 1976, 104 mn

13 mois de grève pour avoir le droit de se syndiquer. La société Duke ne recule devant aucun moyen pour faire plier les ouvriers de sa mine du Kentucky. Un de ses nervis finit par assassiner un piquettiste, ce qui povoque des négociations. Ce documentaire en 16mm rappelle *Salt of the Earth* (p. 207) ; on y entend la célèbre chanson *Which side are you on ?* créée sur les lieux mêmes en 1931 lors de précédents affrontements, qualifiés à l'époque de guerre. Et on nous rappelle que les syndicats ne sont pas toujours très propres, que les méthodes mafieuses y règnent. Ces *unions* pourries sont un peu l'envers d'un monde où les droits du travail sont inexistants, comme de nos jours chez Amazon.

En haut des marches Paul Vecchiali, France, 1983, 89 mn

1963. Françoise (Danielle Darrieux) rentre à Toulon qu'elle a quitté en 1945. Pour cette pétainiste et femme d'un collabo assassiné à la Libération, le temps des questions est venu. À sa sœur (Hélène Surgère) qu'elle accuse d'avoir profité de la situation, mais aussi à elle-même dans un procès imaginaire, tentative de justification (face à Nicolas Silberg et Françoise Lebrun) d'un passé maréchaliste.

Manière de dialogue entre le réalisateur et sa mère tout juste décédée dont il tente de comprendre les motivations. Darrieux est émouvante quand elle chante Duparc *a cappella* : "Mon enfant, ma sœur. . . ". Avec Sonia Saviange, sœur de Vecchiali, Micheline Presle et Michel Delahaye. Référence à Lola (p. 252).

Życie jako śmiertelna choroba przenoszona drogą płciową *La vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 2000, 96 mn

Un cancer s'est déclaré chez Tomasz (Zbigniew Zapasiewicz), un médecin qui ne croit en rien. Les examens passés à Paris ne lui laissant aucune chance de survie, il doit se préparer à la mort. Son questionnement l'emmène du côté de la Religion – on tourne justement un film en français, *Bernard et Abélard* – : insatisfaisant pour cet esprit rationnel. Il tente de se rapprocher de son ex-épouse (Krystyna Janda) qui lui offre une assistance financière mais pas le moindre moment d'intimité à cause d'un second mari fusionnel. Il se projette alors dans le futur à travers un couple de jeunes gens, Hanka et Filip, un étudiant en médecine ; et rend l'âme en leur présence en citant les dernières paroles de Tchekhov qui avait bu un verre de champagne avant un définitif : "Ich sterbe". Allongé sur la table de dissection, car il a "donné son corps à la science", il est sur le point d'être découpé par un Filip aux yeux embués : "Ce n'est qu'un corps, pourquoi hésites-tu ?" semble lui dire le cadavre.

La vie ne serait-elle qu'un témoin qui passe, sans raison, de main en main ?

Un linceul n'a pas de poches Jean-Pierre Mocky, France, 1974, 125 mn

Transposition d'un roman de Horace McCoy (cf. *On achève bien les chevaux*, p. 1501) dans la France de Pompidou. Assisté de Mira (Myriam Mézières) et Joe (Christian Duvaleix), le journaliste Dolannes (le réalisateur) dénonce les magouilles dans sa feuille de chou LE COSMOPOLIT : le docteur Carlille (Jean-Pierre Marielle), un avorteur classé à droite, finit par se suicider. Quand un typographe communiste (Michel Constantin) lui révèle une affaire de pédophilie impliquant un élu socialiste (Paul Muller), il récidive mais se heurte au front uni des politiciens locaux. Le commissaire Bude (Jean Carmet) conseille la fuite à Dolannes, en vain : sa mort est signalée par une litote, son chapeau roulant près d'une poubelle.

La musique composée par Paul de Senneville et Olivier Toussaint, *Dolannes mélodie*, est bien plus célèbre que ce film plutôt réussi : l'univers simpliste et bâclé de Mocky s'accommode bien d'une longueur peu usuelle qui permet de donner une certaine épaisseur aux personnages. La distribution inclut Michel Galabru, Michael Lonsdale, Daniel Gélin, Jesse Hahn, Sylvia Kristel – star du récent *Emmanuelle* –, et, dans un petit rôle, Samson Fainsilber. Sans oublier Francis Blanche dont c'est l'ultime apparition à l'écran : il devait mourir peu après.

María Candelaria Emilio Fernández, Mexique, 1944, 97 mn

Située en 1909, dans le Mexique de Porfirio Díaz, l'histoire simple et touchante de María (Dolores Del Rio) et Lorenzo Rafael (Pedro Armendáriz), maltraités en tant qu'Indiens. La chaste María est persécutée par le commerçant local (Miguel Inclán) auquel elle s'était refusée ainsi que par les femmes du village qui lui reprochent d'être la fille d'une prostituée ; croyant, à tort, qu'elle a posé nue pour un peintre, ils la pourchassent et la lapident.

Décor étonnant des jardins flottants de Xochimilco et dernière image sur le Canal de los muertos construit par les Aztèques. À quand un DVD de bonne qualité ?

Skepp till India land *Bateau pour les Indes*, Ingmar Bergman, Suède, 1947, 96 mn

Le bossu Joannes (Birger Malmsen) est le souffre-douleur de son père Alexander (Holger Löwenhadler), un renfloueur d'épaves menacé de cécité ! Ce dernier devient fou furieux et carrément meurtrier quand le fiston lui chipe sa maîtresse, la chanteuse Sally (Gertrud Fridh) : alors que Joannes est descendu en scaphandre faire une réparation, il coupe le cordon... Le fils s'en tire et le père se défenestre : il sera à jamais paralysé. Promettant à Sally de ne pas l'oublier, Joannes part pour un tour du monde de sept ans avant de revenir, fortune faite, la tirer du beuglant où elle était retournée. Un bateau pour les Indes les attend.

Photo splendide pour ce mélodrame aberrant, troisième film de Bergman.

La Commune Peter Watkins, France, 2000, 346 mn

Extraordinaire hommage à la Commune tourné avec des moyens limités dans les locaux de la Parole errante d'Armand Gatti. Mouvement sympathique et brouillon déchiré entre les pôles contradictoires d'une majorité jacobine nostalgique de Robespierre et de la minorité socialiste entraînée par Frankel et Varlin. Et catastrophe d'un point de vue militaire car, selon le mot de Rossel : "tout le monde délibère et personne n'obéit" ; on sait la douteuse leçon qu'en tira Lénine.

Signature de Watkins qui déteste le documentaire "monoforme", la présence de la télévision : celle de Versailles, d'un conformisme puant, et celle, plus artisanale, des Parisiens qui suit l'action ou plutôt les discussions filmées en plans-séquences dans le 11e arrondissement. Très convaincante, la diction hésitante des femmes laisse parfois percer une certaine hystérie quand elles s'en prennent à Thiers ; mais elles savent aussi s'asseoir et parler du travail et d'égalité avec les hommes. Ces débats semblent tout à coup contemporains et c'est plus qu'une impression car l'actualité de 1999 se superpose à celle de 1871. Ces femmes, parmi les deux cents participants à cette œuvre collective, expriment de façon improvisée leurs opinions politiques et leur jugement sur la Commune. Comédiens et comédiennes, sans doute intermittents, finissent par donner leur opinion sur le spectacle lui-même. Un aller-retour entre passé et présent, acteurs et personnages qui restitue la confusion, le bouillonnement d'idées de ce bref moment où "l'imagination prit le pouvoir", référence à un slogan de mai 1968.

Ce film internationaliste rend hommage aux Polonais venus soutenir les Parisiens et n'oublie pas la révolte algérienne (1871–72), réprimée de façon encore plus sanguinaire. Générique de fin au son du *Temps des cerises* chanté *a cappella*.

Mommy Xavier Dolan, Canada, 2014, 133 mn

Steve (Antoine Olivier Pilon), 16 ans et dangereux, vit une relation fusionnelle avec Diana (Anne Dorval), sa mère veuve. Kyla (Suzanne Clément), une voisine affligée d'un pénible bégaiement, s'agrège au couple en donnant des cours à Steve qui voudrait entrer à Juilliard. Mais la violence de Steve met sa mère dans la marde et elle le fait interner. C'est alors que Kyla lui apprend son départ pour Toronto ; en s'excusant de ne pas abandonner mari et fillette, elle souligne le lien de dépendance que Diana a su créer avec ses proches. Cette dernière, qui reste seule à pleurer dans sa cuisine, se sent-elle responsable du déséquilibre de son fils ?

Le format carré de l'image (0,56 :1), qui ne s'élargit que lors d'un bref rêve de Steve, crée une impression d'enfermement et d'intimité forcée. Le langage rempli d'expressions du cru – le traditionnel "tabernacle" – est truffé d'américanismes ; qu'on se rassure, nous sommes dans la bonne voie avec ces indispensables additions au français que sont les "crash", "coach", "cluster" et autres "food".

Armadillo Janus Metz, Danemark, 2010, 101 mn

La vie d'un groupe de soldats danois en Afghanistan. Le quotidien est fait de jeux et de films pornos ; comme dans *Restrepo* (p. 101), les relations avec la population sont tendues. L'un d'eux est tué, d'autres sont blessés ; lors d'un combat rapproché, quatre Talibans sont victimes d'une grenade et leurs corps sont retrouvés puants et décomposés dans une tranchée d'irrigation. Certains soldats se vantent d'avoir achevé les blessés ; cela choque un officier qui considère cette affirmation comme déloyale et impose un récit édulcoré. De retour au pays après six mois, la plupart de ces hommes pensent rempiler.

Álmodozások kora *L'âge des illusions*, István Szabó, Hongrie, 1965, 94 mn

1960. Commenté par une pénible voix off, le passage à l'âge adulte de Jancsi (András Bálint) : son travail d'ingénieur électronicien et ses amours avec l'avocate Éva (Ilona Béres) qui a les mêmes souvenirs que lui, notamment le train Gyermekvasút géré par des enfants où ils ont tous deux officié. Un collègue de travail meurt, Jancsi et Éva s'éloignent l'un de l'autre.

Premier long-métrage de Szabó, un film où prédomine la grisaille, la médiocrité des sentiments et des perspectives : les protagonistes se disent communistes sur le mode de la double négation. Images du lac Balaton et des rues de Pest. À l'arrière-plan, le fantôme de 1956, moment où il fallait peut-être partir.

The last picture show *La dernière séance*, Peter Bogdanovich, USA, 1971, 126 mn

1951, au Texas. Sonny (Timothy Bottoms) et Duane (Jeff Bridges) sont tous deux amoureux de Jacy (Cybill Shepherd), la beauté locale qui rêve de partir au loin. Elle parvient difficilement à se faire dépuceler par Duane ; puis, après un rapport sommaire avec un homme plus mûr (Clu Gulager), épouse Sonny avant de fuguer avec lui… mais la famille de la jeune fille fait annuler ce mariage hâtif.

Le café, la salle de billard et le cinéma où se retrouve la jeunesse appartiennent au sympathique Sam (Ben Johnson) dont la mort subite signe l'agonie de la petite ville. Il était le grand amour de Lois (Ellen Burstyn), la mère alcoolique de Jacy.

Le film s'anime sur la fin, lors de la mort accidentelle de Billy, le jeune copain un peu simplet de Sonny. Lequel erre dans la salle de billard déserte avant d'aller retrouver Ruth (Cloris Leachman), une épouse délaissée dont il avait été l'amant. C'est sur l'intense émotion qui se dégage de cette femme vieillissante que se clôt cette œuvre qui se voudrait nostalgique. Débuts à l'écran de Shepherd que Bogdanovich réutilisera (avec Leachman) dans *Daisy Miller* (p. 1633), film plus réussi.

Le cinéma ferme, faute à la télévision ; on y jouait *Father of the bride* (p. 1476) mais aussi *Winchester '73* (p. 826) ; pour sa dernière séance, *Red river* (p. 618).

Les amours d'Astrée et de Céladon Éric Rohmer, France, 2007, 105 mn

Le testament de Rohmer est une adaptation de *L'Astrée*, le poussiéreux classique d'Urfé que personne n'a lu. Le cinéaste nous en propose une version légère, une sorte de *Perceval le Gallois* (p. 1104) en moins travaillé… et c'est charmant. De plus l'amour courtois, situé dans un passé antérieur de convention, est moins tarte que les considérations astrologiques ou numérologiques contemporaines qui sévissent dans *Le rayon vert* ou *Conte de printemps* (pp. 1488, 271).

The first great train robbery *La grande attaque du train d'or*, Michael Crichton, Grande-Bretagne, 1978, 106 mn

Roboratif et immoral, le scénario imagine le vol, en 1855, de l'or destiné aux troupes britanniques de Crimée. Pierce (Sean Connery) déploie des trésors d'ingéniosité pour dupliquer les quatre clefs des coffres puis, assisté de la sémillante Miriam (Lesley-Anne Down) et du voleur à la tire Agar (Donald Sutherland), parvient à ses fins dans le train, entre Londres et Folkestone.

Le monde de Victoria, ses splendeurs et ses horreurs : le Crystal Palace aujourd'hui disparu coexiste avec la pendaison d'une femme à Newgate sous les vivats de la foule. Et une curiosité, le beffroi de Bateson, dispositif placé au-dessus d'un cercueil au cas où le mort se réveillerait (!). À l'intérieur, le "cadavre" d'Agar protégé des investigations par la puanteur d'un chat mort. Ce qui rappelle la ruse de Bohémond qui avait utilisé un coq en état de décomposition avancée : "Il n'y a rien de si pénible que [la race barbare] n'endure une fois qu'elle a choisi spontanément de souffrir", commente Anne Comnène (*Alexiade*, XI : 12).

Man of the West *L'homme de l'Ouest*, Anthony Mann, USA, 1958, 95 mn

Rangé des voitures, Link (Gary Cooper) se retrouve face à un passé incarné par son oncle Dock Tobin (Lee J. Cobb qui en fait trop) et ses quatre cousins (Jack Lord, John Dehner, Royal Dano et Robert Wilke), criminels bêtes et sadiques dont le grand projet est d'attaquer la banque de Lassoo. Il les élimine l'un après l'autre comme s'il voulait exorciser ce passé ; et d'ailleurs Dock est une sorte de fantôme, tout comme Lassoo, ville minière abandonnée.

Le scénario n'épargne pas les collatéraux : un passager du train (Arthur O'Connell) et une Mexicaine rencontrée dans la banque désaffectée sont abattus par les Tobin et la belle Billie (Julie London) contrainte à un *strip tease* ; elle sera plus tard violée par Dock. Détail pénible, les cadavres sanglants que Link fouille pour retrouver l'argent qu'on lui a dérobé. Cette famille de tarés qui prennent plaisir à tuer et humilier annonce les Hammond de *Ride the high country* (p. 632). Le western classique, celui… d'Anthony Mann, est en train de se déliter.

The ballad of Cable Hogue *Un nommé Cable Hogue*, Sam Peckinpah, USA, 1970, 121 mn

Cable Hogue (Jason Robards) a trouvé de l'eau dans une zone de l'Arizona où l'on ne rencontre guère que le monstre de Gila du *Trésor de la Sierra Madre* (p. 1616). Il y installe un relais où vient s'arrêter la diligence conduite par Ben (Slim Pickens) au pittoresque parler, e.g., *water my mule* pour "pisser". Autour de lui une prostituée au grand cœur (Stella Stevens) et un pasteur libidineux (David Warner) pouruivi par ses cocus. Film nullement violent, c'est tout juste si Cable abat deux ennemis en légitime défense ; et s'il tue Taggart (L. Q. Jones), il fait grâce à son acolyte Bowen (Strother Martin). Il meurt finalement écrasé par une automobile, symbole de la fin de l'ère des cow-boys, cf. *Ride the high country* (p. 632). Western parodique et tendre où la nostalgie qui affleure souvent chez Pekinpah se donne libre cours. Chansons composées par Jerry Goldsmith et référence à *The wild bunch* (p. 1175) avec cette réunion évangéliste où l'on chante *Shall we gather at the river*. Quelques "split screens" datent le tournage.

The wrong man *Le faux coupable*, Alfred Hitchcock, USA, 1956, 105 mn

Histoire authentique de Manny Balestrero (Henry Fonda), contrebassiste au Stork Club accusé à tort de se livrer à de petits hold-ups dans le voisinage. Tout se passe mal : les témoins qui l'innocenteraient sont morts, l'avocat (Anthony Quayle) est maladroit et tellement procédurier qu'un juré proteste, d'où un vice de forme et la perspective d'une reprise à zéro du supplice. Le véritable coupable qui ressemble à Manny est finalement arrêté ; mais entre temps Rose Balestrero (Vera Miles) a un peu perdu la boule et sombré dans la dépression. Le carton final nous assure que, deux ans plus tard, tout va pour le mieux.

Magistralement filmée, la privation de liberté de Manny : la superbe photo noir et blanc de Robert Burks montre des hommes, sûrs de leur bon droit, en train d'en enchaîner un autre. Toutes aussi sûres de leur coup, les femmes qui le reconnaissent catégoriquement avant d'être tout aussi catégoriques à l'encontre du vrai coupable. Le film est parcouru de symboles : le miroir qui se fissure lorsque Rose frappe son époux évoque un divorce d'avec la réalité. Le réalisateur exprime son catholicisme à travers le chapelet que Manny serre convulsivement lors du procès avorté.

Un détail étonnant : on fait recopier à Manny, en capitales, un billet écrit par le véritable criminel. À la seconde tentative, il reproduit une faute – DRAW au lieu de DRAWER –, coïncidence étonnante et quasiment inévitable : il y en a toujours et elles servent, ici à accabler Manny, là à justifier telle ou telle théorie complotiste. Musique de Bernard Herrmann pour ce Hitchcock sans la moindre trace d'humour ; une de ses grandes réussites même s'il est atypique.

Les Perses Jean Prat, France, 1961, 69 mn

Sur une musique de Jean Prodromidès, les comédiens masqués, au premier rang desquels le coryphée (François Chaumette) et la reine-mère (Maria Meriko), se livrent à une longue déploration du désastre de Salamine... La télévision avait alors de l'ambition : son audience captive se pliait aussi bien au bourrage de crânes gaulliste qu'à l'adaptation, culturellement hardie, d'une pièce d'Eschyle. Toute la France vit ce téléfilm ; je m'en souviens encore, j'avais quatorze ans.

The big Lebowski Joel Coen, USA, 1998, 117 mn

Jeff Briges joue Dude (= Gonze), de son vrai nom Lebowski. Victime d'une méprise – même patronyme que "the big" Lebowski –, il est entraîné dans des aventures picaresques. Sa véritable qualité est sa superlative couillonnerie : chargé de délivrer une fausse rançon correspondant à un enlèvement bidon, il la perd et les prétendus kidnappeurs – aussi doués que ceux de *Fargo* (p. 1202), on reconnaît d'ailleurs Peter Stormare – menacent de lui couper le "johnson". Dude sera amené à soupçonner un adolescent du vol de la fictive rançon et croisera le chemin d'un pornographe (Ben Gazzara), prétexte à un clip vidéo façon Busby Berkeley où quilles et boules figurent le membre viril. Derrière toutes ces manipulations, Maude Lebowski (Julianne Moore), la fille du big L. qui voit en Dude le géniteur idéal pour un enfant qu'elle veut avoir, mais seule.

Comme si Dude n'était pas assez nul comme ça, il est affligé du pénible Walter (John Goodman), ancien du Vietnam converti au judaïsme qui n'a que le mot "Nam" à la bouche : les conneries, c'est lui qui s'en charge. Avec Philip Seymour Hoffman et Steve Buscemi.

Cockfighter Monte Hellman, USA, 1974, 83 mn

Frank Mansfield (Warren Oates) a fait vœu de ne pas prononcer un mot tant qu'il n'aura pas obtenu la médaille de "cockfighter" de l'année. Documentaire sur les petites tricheries, comme entailler le bec du volatile ou lui mettre un ongle dans le cul. Ou encore le faire combattre, les pattes enduites de colophane, sur un parterre en lino qui enlève toute chance au coq d'en face. Vignettes décousues et amusantes : à la suite d'un combat contre Burke (Harry Dean Stanton), Frank perd voiture, roulotte et copine – on pense à *Two-lane blacktop* (p. 1055) – et, pour se remettre à flots, vend sa maison qui part sur la route ! Le film se conclut sur une note ambiguë. Assisté d'Omar (Richard B. Shull), Frank décroche enfin la médaille et retrouve la parole ; mais perd sa fiancée, écœurée par la cruauté des combats de coqs. C'est vrai qu'il en meurt beaucoup, témoin la baignoire remplie de dépouilles de volatiles d'une chambre d'hôtel où s'est déroulé un combat.

September Woody Allen, USA, 1987, 83 mn

Une maison de famille qu'on va bientôt vendre. Howard (Denholm Elliott) est amoureux de Lane (Mia Farrow) qui en pince pour Peter (Sam Waterston) lequel n'a d'yeux que pour Stephanie (Dianne Wiest). Diane (Elaine Strich), la mère de Lane, est de passage avec son second époux physicien (Jack Warden). Atmosphère – vous avez dit atmosphère ? C'est ce à quoi se réduit cette œuvre lugubre sans humour ni scénario, sinon un secret de famille plaqué. Les personnages sont un peu éteints à l'exception de l'exubérante Diane – comme sortie d'*Interiors*, p. 1056 –, à l'énergie un peu vulgaire.

Gycklarnas afton *La nuit des forains*, Ingmar Bergman, Suède, 1953, 93 mn

Vers 1900, un cirque de passage dans une petite ville. Le patron Albert (Åke Grönberg) essaie de renouer avec son épouse qui l'éconduit poliment ; Anne (Harriet Andersson), sa compagne délurée, couche avec Frans (Hasse Ekman), un cabot qui lui force un peu, mais pas trop, la main. Lors de son numéro d'écuyère, l'immonde Frans humilie publiquement Albert qui, après avoir envisagé le suicide, tourne son pistolet vers l'ours de la troupe, trop vieux. Le cirque reprend la route.

Même si le directeur du théâtre (Gunnar Björnstrand) décrit ces forains comme une sous-caste dont le meilleur est inférieur au pire acteur, le film s'intéresse peu à leur activité : on est loin des films d'"herbes flottantes", e.g., *Ukikusa monogatari* (p. 902). C'est l'enfer des couples que Bergman met en scène : celui d'Anne et Albert comme celui formé par Frost (Anders Ek) et sa vieillissante épouse Alma (Gudrun Brost), tous deux humiliés par des soldats dans un flash-back surexposé. Ce film aux personnages pathétiques et un peu ridicules est moins prétentieux, et donc plus satisfaisant, que *Le septième sceau* (p. 1002).

Rue de l'Estrapade Jacques Becker, France, 1953, 97 mn

Retrouvailles du couple d'*Édouard et Caroline* (p. 970). Le chanteur bohème Robert (Daniel Gélin) vit dans une chambre de bonne du V^e^ où il répète, avec son copain guitariste (Henri Belly), *Le parapluie* de Brassens. Vient s'installer à côté la jeune bourgeoise Françoise (Anne Vernon) qui, lassée des frasques de son coureur (automobile) d'époux Henri (Louis Jourdan), envisage une séparation. Elle pense devenir mannequin pour un couturier homosexuel (Jean Servais) et en pince même un peu pour Robert. Tout rentrera dans l'ordre et Henri en sera quitte pour une petite jalousie ; au demeurant injustifiée puisque, dans les années 1950, il est hors de question qu'une épouse s'accorde les mêmes privautés que son mari. Micheline Dax campe la meilleure amie de Françoise qui cafte sur une liaison d'Henri tout en étant réceptive à ses avances : toute une mentalité, toute une époque.

Herz aus Glas *Cœur de verre*, Werner Herzog, RFA, 1976, 94 mn

Film au scénario inexistant dont le statisme est renforcé par la musique de Popol Vuh. Dans l'Allemagne du début du XIX^e^ siècle chère à Herzog, il est question d'un verre rubis dont le secret s'est perdu avec la mort du maître-souffleur. Hias (Josef Bierbiechler) annonce : sur ces deux ponts passeront un menteur et un voleur. Et fait d'autre prophéties, apocalyptiques... avant un dénouement énigmatique à bord d'un bateau en pleine mer.

Images en clair-obscur, notamment celles de la taverne peuplée d'acteurs, presque des figurants, en état d'hypnose. Une de ces expériences de l'extrême typiques du Herzog de la grande époque. Deux clients se foutent sur la gueule avant de tomber comme morts ; un seul des deux (Volker Prechtel) se relève. Une jeune femme tétanisée se promène avec un dindon ; elle a peut-être inspiré les danseurs de *Sátántangó* (p. 31). Petit rôle pour Clemens Scheitz.

Liberté-Oléron Bruno Podalydès, France, 2001, 108 mn

Jacques (Denis Podalydès) et Albertine (Guilaine Londez) sont en vacances à Oléron où ils possèdent un petit pavillon. Jacques se pique soudainement de marine et veut s'acheter un bateau ; mais ceux fabriqués par Chevreteau (le réalisateur) sont hors de prix et il se rabat sur le Zigomar – référence à Hergé mais aussi clin d'œil au Pitalugue de *Fanny*, p. 790 – qu'il rebaptise Liberté-Oléron. Une sortie jusqu'à l'île d'Aix se terminera mal : après que le bateau a perdu sa dérive, le couple et ses quatre fils se retrouvent à la baille.

"Encore heureux qu'il ait fait beau et que la Marie-Joseph soit un bon bateau" chantaient les Frères Jacques dans mon enfance. Le film est une critique gentille de l'univers des vacances où tout est un peu factice et hors de prix, comme les crèpes baptisées Botticelli ou Quattrocento. Au centre de ce monde, le paysagiste Gaboriau (Patrick Pineau), sorte de coq de village perché, couilles à l'air, sur son bateau. C'est lui qui s'occupe du ridicule jardin d'Albertine – "Quel bel espace" – et récupère les naufragés. Au-delà des apparences pointe un malaise, sensible à qui a vécu le sentiment d'infériorité des vacanciers devant les arrogants détenteurs d'un savoir-faire inaccessible et un peu douteux. Le moteur tout neuf ne fonctionne pas, c'est la faute aux "pétons" qui sont morts. Que sont donc ces pétons symbolisés par deux petits doigts ? Jacques ne le saura jamais, et pour cause ; mais pour pas avoir l'air idiot, se gargarise de l'explication. Comme plus tard d'expressions tirées du manuel : "empanner", "tirer des bords", "prendre un ris", "lof pour lof", "à la gîte"... Et se prend tellement au sérieux qu'il cite Cyrano : "Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul" et devient, un moment, le capitaine autoritaire et violent qui finit par frapper Albertine. Mais tout rentrera dans l'ordre après la revente du ci-devant Zigomar.

Ochazuke no aji *Le goût du riz au thé vert*, Yasujirō Ozu, Japon, 1952, 116 mn

Taeko (Michiyo Kogure), fille d'un grand patron, a épousé Mokichi (Shin Saburi), cadre dans l'entreprise de son père. Elle le méprise un peu, lui reprochant ses goûts de plouc : les cigarettes *Asahi*, la troisième classe et surtout le thé vert qu'il ajoute à son bol de riz. Lors d'un week-end passé avec des amies dans la ville thermale de Shuzenji, elle le compare aux *funa* (carpes carassins) de l'onsen : c'est un engourdi. À l'occasion d'un faux départ de Mokichi pour l'Uruguay où l'appelle son travail, Taeko découvre qu'elle l'aime. En contrepoint de la réussite tardive et un peu artificielle de ce mariage arrangé, le refus obstiné de Setsuko (Keiko Tsushima), nièce de Taeko, de rencontrer celui que la famille lui destine ; elle semble opter pour Non-chan (Kōji Tsuruta), le protégé de Mokichi.

Les lieux sont plus variés que dans les autres Ozu : outre les comptoirs de café, les bureaux et les intérieurs, on note un pachinko – où officie un ancien soldat (Chishū Ryū) nostalgique du temps où il servait sous les ordres de Mokichi –, un onsen, des stades – base-ball et vélo – et le Théâtre kabuki où Setsuko pose un lapin au beau parti qu'on voulait lui présenter.

Die Büchse der Pandora *Loulou*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 135 mn

D'après les deux pièces de Frank Wedekind dont Alban Berg tira son opéra posthume *Lulu*. Danseuse et maîtresse en titre du docteur Schön (Fritz Kortner aux faux airs d'Herbert Marshall), Loulou (Louise Brooks) arrive à briser les fiançailles de son respectable amant puis à se faire épouser. Le jour de ce mariage un peu scandaleux, le docteur la découvre en compagnie du vieux Schigolch (Carl Goetz) – son père dit-elle, en réalité son ancien maquereau : l'époux, ulcéré, tend alors un pistolet à Loulou avec l'injonction : "Töte Dich selbst" mais elle retourne l'arme contre lui. Au tribunal, un faux incendie permet à la belle de prendre la fuite sur un bateau en compagnie d'Alwa (Francis Lederer), fils de Schön, de Shigolch, du trapéziste Rodrigo (Krafft-Raschig) et de la comtesse Geschwitz (Alice Roberts). Tous sont amoureux d'elle sauf Rodrigo décidé à la faire chanter : pour sauver Loulou, Alwa triche aux cartes et se fait poisser, la comtesse lesbienne tente de se donner au trapéziste mais, révulsée, le tue. Loulou prend de nouveau la fuite pour gagner Londres en compagnie de Shigolch et d'Alwa réduit à une épave. En se prostituant pour faire bouillir la marmite, elle rencontre un client au regard triste (Gustav Diessl) : c'est Jack the Ripper. Il y a comme de l'amour entre ces deux êtres mais quand la lampe à pétrole s'éteint, le tueur est repris par ses instincts, ce que signale une litote, la main de Loulou qui retombe. Dans la rue, un cortège de l'Armée du Salut s'enfonce dans le brouillard.

L'inoubliable Brooks est servie par de splendides images : les coulisses du théâtre, la salle de jeu du bateau, Londres dans la brume.

Flesh and fantasy *Obsessions*, Julien Duvivier, USA, 1943, 90 mn

Trois sketches. 1. Une fille laide (Betty Field) portant un masque de Mardi gras se voit belle dans les yeux d'un homme (Robert Cummings) et le devient. 3. Un funambule (Charles Boyer) se rêve en train de faire une chute mortelle sous les yeux d'une jeune femme (Barbara Stanwyck) aux étranges boucles d'oreilles ; il la rencontre ensuite mais est rassuré car une autre de ses prémonitions se révèle fausse, du moins le croit-il : ce n'est peut-être que partie remise.

2. (d'après Oscar Wilde) Le chiromancien Septimus (Thomas Mitchell) a lu dans la main de Marshall (Edward G. Robinson) qu'il allait commettre un meurtre. Prophétie auto-réalisatrice puisque, pour se libérer l'esprit (!), Marshall tente en vain d'empoisonner une vieille dame (May Whitty), puis d'assommer un pasteur (C. Aubrey Smith) avant de tuer Septimus, cause de son obsession. Les hésitations et calculs du héros sont rendus par le biais de miroirs dans lesquels se reflète un double avec lequel il dialogue. Incidemment, les prédictions ne sont pas plus faites pour être déjouées que les paradoxes logiques pour être résolus.

Yellow sky *La ville abandonnée*, William A. Wellman, USA, 1948, 99 mn

Après avoir attaqué une banque, six hors-la-loi traversent un lac salé pour se réfugier dans une ville fantôme où vivent un vieil homme et sa petite-fille Mike (Anne Baxter). Les brigands sont partagés entre deux convoitises, la jeune femme et les sacs d'or de la mine du grand-père. L'un d'eux (Gregory Peck) retrouvera le droit chemin en abattant les "mauvais larrons" de la bande, le libidineux (John Russell) et le ricaneur avide (Richard Widmark). Puis retournera à la banque, en compagnie de deux "bons larrons", restituer l'argent volé... Il faut dire qu'avec le magot de Mike, il peut se permettre d'être généreux.

On retiendra surtout Anne Baxter en garçon manqué portant revolver à la ceinture et les Alabama Hills, labyrinthe rocheux idéal comme décor de combats.

Hanabi Takeshi Kitano, Japon, 1997, 99 mn

Le flic Nishi (le réalisateur) vient de perdre son binôme (Ren Ōsugi) à jamais cloué sur un fauteuil roulant ; et son épouse, atteinte de leucémie, est condamnée. Il rompt les amarres et commet un hold up pour financer une errance ponctuée d'affrontements violents avec des yakuza, de façon à conclure sa vie de couple par un feu d'artifice (*hanabi*). Dénouement sur une plage, image du Paradis où joue une fillette – celle de Kitano. Nishi demande un répit au policier (Susumu Terajima) qui a retrouvé sa trace, le temps de recevoir un "arigatō" de sa femme ; puis la caméra s'élève, deux coups de feu hors champ. Musique de Joe Hisaishi et peintures, naïves et florales, de "Beat" dont c'est peut-être le meilleur film.

Hallelujah King Vidor, USA, 1929, 100 mn

Zeke va vendre la récolte de coton familiale à la ville. Chick, une beauté fatale, le fait délester de ses 100 $ par son amant, le bon à rien Hot Shot, spécialiste ès dés pipés. Bagarre, coups de feu, le jeune frère de Zeke est tué. Repentir profond de ce dernier qui devient prêcheur évangéliste, si convaincant que Chick se fait baptiser dans une rivière avant de se mettre en ménage avec lui ; puis de s'enfuir avec son ex. Ils sont poursuivis par Zeke qui noie Hot Shot dans un étang après un accident fatal à Chick. Après un séjour au bagne, le héros retrouve sa famille.

Une espèce d'opéra où l'on danse et chante des *spirituals* comme *Swing low, sweet chariot*. La scène d'hystérie collective – "Repent !" – où Zeke mime sur scène un train en partance pour l'Enfer – "There ain't no round trip ticket to Hell" – est éblouissante. L'actrice Nina Mae McKinney est une petite bombe sexuelle capable de damner un saint ; sa couleur de peau lui a barré l'accès à la carrière qu'elle méritait. Le film, extraordinaire, fait partie de ces productions dont la distribution illustre le strict apartheid de l'époque : aucun Blanc, ni dans la rue, ni au café, ni même parmi les garde-chiourmes (!).

À nos amours Maurice Pialat, France, 1983, 95 mn

Débuts fulgurants de Sandrine Bonnaire (16 ans) dans le rôle de Suzanne, une fille qui joue Musset dans une troupe d'amateurs et couche avec tous sauf Luc, celui qu'elle aime. Elle épouse Jean-Pierre (Cyril Collard) puis part avec un autre à San Diego. Le seul à la comprendre est son père (le réalisateur), mais cette intimité va-t-elle au-delà de réflexions sur sa fossette vestige de l'enfance ? Séquence pénible durant laquelle Pialat règle ses comptes avec l'arrivisme et les coteries littéraires, un discours qu'on imagine mal dans la bouche d'un modeste artisan !

Le *cold song* de Purcell est chanté par Klaus Nomi (déjà) mort du SIDA.

Castle keep *Un château en Enfer*, Sydney Pollack, USA, 1969, 103 mn

Bastogne, lors de l'offensive von Rundsted de décembre 1944. Menés par le Cdt. Falconer (Burt Lancaster, borgne), des soldats américains tiennent coûte que coûte un château, quitte à détruire les chefs-d'œuvre qu'il recèle, au grand dam de son adjoint (Patrick O'Neal) historien de l'Art. Plus généralement, que faut-il préserver au juste ? Peut-être l'activité modeste et vitale du boulanger (Peter Falk) ou le bordel de la Reine Rouge (Caterina Boratto). Voire une lignée en voie d'extinction : contrairement à Torlato-Favrini (*The Barefoot contessa*, p. 532), le duc (Jean-Pierre Aumont), impuissant, veut à tout prix un héritier. Le côté démonstratif du film est lourdement souligné par un personnage d'objecteur de conscience (Bruce Dern) au discours apocalyptique.

Císařův pekař/Pekařův císař *Le Golem*, Martin Frič, Tchécoslovaquie, 1952, 144 mn

Le rondouillard Jan Werich incarne deux personnages dans ce film en deux parties. L'empereur (císař) Rodolphe II, contemporain de notre Henri IV, sorte de ganache proie des alchimistes, astrologues et marchands d'orviétan en tout genre ; collectionneur d'art, il possède douze Jocondes et se fait construire une femme prétendument artificielle par un soi-disant magicien. Le boulanger (pekař) Matej, plus jeune, passe facilement pour l'empereur régénéré par une eau de jouvence. Ayant usurpé le trône pour un moment, il en profite pour donner à manger au bon peuple praguois qui fait la fête dans une scène à la Brueghel.

On mentionnera l'atelier d'alchimie aux cornues comme sorties de Jérôme Bosch et la scène amusante où des comploteurs tentent de tuer Rodolphe en empoisonnant son verre... que Tycho Brahe permute avec les autres pour figurer les planètes du système solaire. Le Golem, monstre de terre rabbinique, est finalement domestiqué par le boulanger qui l'utilise pour chauffer son four.

Le réalisateur devait se suicider en août 1968 lors de l'entrée des chars russes.

¡ Atame ! *Attache-moi !*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1989, 101 mn

Tout juste sorti d'un asile psychiatrique, Ricky (Antonio Banderas) s'introduit chez Marina (Victoria Abril), une ancienne prostituée devenue actrice des films d'Espero (Francisco Rabal). Il la séquestre, quitte à l'attacher quand il sort pour lui trouver de la drogue. Son dessein est de se faire aimer d'elle et il a bien raison puisque, libérée par sa sœur (Loles León), elle court rejoindre son ex-geôlier en Estrémadure. Scénario assez effarant : on veut bien gober le "syndrome de Stockholm" mais de là à nous faire accroire qu'un érotomane aime réellement l'objet de sa fixation... voir *Adèle H.* ou *Dites-lui que je l'aime* (pp. 889, 175).

Références à *La nuit des morts-vivants* et *Invasion of the body snatchers* (pp. 1642, 1305). Sans oublier la masturbation par snorky nageur et, souscrit sous le III^e^ Reich, un superlatif contrat de retraite allemand ! Avec Rossy de Palma.

Hammett Wim Wenders, USA, 1982, 93 mn

Au début des années 1930, des millionnaires de San Francisco sont soumis au chantage de Crystal (Lydia Lei), une prostituée chinoise qui détient des négatifs compromettants que Dashiell Hammett (Frederic Forrest) est chargé de récupérer.

L'écrivain devient ainsi le personnage d'un de ses romans. Plusieurs détails renvoient d'ailleurs au *Faucon maltais* (p. 32), ainsi Elisha Cook en chauffeur de taxi anarchiste. Malgré les réminiscences de *La dame de Shanghai* (p. 412), ce film à la distribution un peu terne reste inférieur à *Chinatown* (p. 666), autre polar rétro situé en Californie. Avec Jack Nance et Sylvia Sidney.

Man in the wilderness *Le convoi sauvage*, Richard Sarafian, USA, 1971, 105 mn

1820. Laissé pour mort par ses compagnons, Zachary Bass (Richard Harris) s'en tire en apprenant à vivre dans les bois avec ses habitants, un petit lapin ou une Indienne qui accouche seule. Il poursuit le Cpt. Henry (John Huston au haut de forme cabossé) et ses hommes (dont Percy Herbert) qui traversent les plaines enneigées en traînant un improbable bateau roulant, davantage *Château ambulant* (p. 240) que *Fitzcarraldo* (p. 771), censé voguer sur le Missouri. Quand un chef indien (Henry Wilcoxon) donne à Zachary l'occasion de se venger de Henry, il préfère jeter les armes et part retrouver le jeune fils qu'il n'a jamais vu.

Film magnifique où s'opposent deux démesures, celle de la Nature et celle du capitaine un peu fou qui entraîne sa troupe dans une aventure douteuse. Le scénario de Jack DeWitt – qui avait déjà signé celui de *A man called Horse* (p. 646) avec le même Harris – s'inspire de l'authentique histoire de Hugh Glass. Une odyssée de nouveau portée à l'écran par Alexandro Iñárritu (*The revenant*, p. 357) : de belles images sans la magie du bateau.

Giulietta degli spiriti *Juliette des esprits*, Federico Fellini, Italie, 1965, 138 mn

Un pensum : Fellini fait du Fellini. Une femme mûre (Giulietta Masina) découvre que son mari la trompe, d'où une kyrielle de souvenirs et de fantasmes. Les chapeaux extravagants et quelques vignettes réussies – des fillettes déguisées en angelots, le grand-père qui part en avion avec une écuyère, une cabane perchée dans la forêt où sa meilleure amie (Sandra Milo) reçoit des hommes, un gourou indien (Valeska Gert de *La rue sans joie*, p. 1332) – ne sauvent pas de l'ennui ce *Huit et demi* (p. 18) au féminin. Le film ressemble à la ligne du Jōetsu Shinkansen (Tōkyō–Niigata) : entre deux tunnels, on est parfois ébloui par la splendeur du Pays de neige. Avec José Luis de Vilallonga, incontournable bellâtre des films de l'époque.

Brigadoon Vincente Minnelli, USA, 1954, 108 mn

Dans une Écosse reconstituée en studio, deux chasseurs de 1954 passent un pont pour se retrouver en 1754, dans un village des Highlands qui vieillit de cent ans chaque nuit. Les habitants ne peuvent pas le quitter sous peine de rompre le charme, sauf les étrangers de passage. Rentré à New York, Tommy (Gene Kelly) ne peut oublier la belle Fiona (Cyd Charisse) qu'il a laissée à Brigadoon : il abandonne tout, fiancée et travail, pour la rejoindre dans l'invisible village.

Cette production Arthur Freed est un peu la version "voyage temporel" du Shangri-La de *Lost horizon* (p. 109). Parodie *gore* de Herschell Gordon Lewis : *2000 maniacs* (p. 540).

The Hudsucker proxy *Le grand saut*, Joel Coen, USA, 1994, 106 mn

L'invention du hula hoop selon les Coen. Le suicide de Waring Hudsucker (Charles Durning) fait craindre aux dirigeants de la compagnie éponyme d'en perdre le contrôle ; ils décident donc de nommer un couillon à sa tête, façon de faire plonger les cours et racheter des actions à vil prix. Le choix du vice-président Mussburger (Paul Newman) se porte sur Barnes (Tim Robbins), un novice tout juste débarqué de Muncie, Indiana (référence à *Rencontres du troisième type*, 1977) dont le projet se résume à un dessin – un cercle – et le commentaire : "You know, for kids !". Après des débuts cahotiques, ce hula hoop rencontre un succès phénoménal et les titres que Mussburger avait vendus en spéculant à la baisse sont devenus inabordables. Il organise alors une cabale contre Barnes, lequel se sentant trahi de toutes parts – la fille qu'il aime (Jennifer Jason Leigh) était une journaliste espionne – se jette du haut du Hudsucker Building ; mais le préposé à la grande horloge arrête la chute, le temps pour Waring Hudsucker, devenu ange à auréole, de signaler la présence d'un testament dans une lettre bleue égarée.

Le film est un festival de références à la comédie américaine, par exemple aux films de Capra : la journaliste traîtresse renvoie à Jean Arthur dans *Mr. Deeds goes to town* (p. 1638), l'ange salvateur à Henry Travers dans *It's a wonderful life* (p. 1179). Les scènes du début où Barnes s'occupe du courrier s'inspirent de *Brazil* (p. 528) dont il reprend les salles immenses, la tuyauterie et les contre-plongées.

Il posto *L'emploi*, Ermanno Olmi, Italie, 1961, 93 mn

Le jeune Domenico part de Meda pour aller passer un examen d'embauche dans une grande boîte de Milan. Composition : on enlève les 3/4 d'un rouleau de 520m, puis les 4/5 de ce qu'il reste, quel métrage disponible à la fin, en cm ? Ils ont une heure pour résoudre ce problème d'école primaire. Puis visite médicale et entretien pour dépister les suicidaires, les pisse-au-lit, les homosexuels et les alcooliques. Il est finalement engagé et mis sur un poste d'estafette, sorte de strapontin en attendant qu'une vraie place se dégage. Un employé meurt et Domenico a lui aussi droit à sa table de bureau où il pourra se repeigner, couper ses cigarettes en deux, bref s'évertuer à n'en faire pas davantage que les autres.

Mystère quant à l'activité de cette énorme société qui semble fonctionner à vide, pour elle-même. Peut-être dirigée par la vieille dame de *Longue vie à la signora* (p. 227), voire le Diable comme le suggère un reflet entrevu sur une vitre, c'est une machine à broyer les espoirs, bercée par le son lancinant et normalisateur de la ronéo ; quand l'employé décède, ses collègues se disputent sa table, mieux exposée. Métaphore de cette entrée dans la cohorte, le sinistre bal du Comité d'entreprise où Domenico, venu seul, se laisse entraîner dans une farandole. On pense au madison final de *La corruption* (p. 1224).

Skin deep *L'amour est une grande aventure*, Blake Edwards, USA, 1989, 97 mn

Les démêlés de Zach (John Ritter), écrivain alcoolique, avec sa kyrielle de maîtresses aux réactions souvent très violentes face à ses infidélités à tiroirs : l'une tente de l'abattre, l'autre lui inflige des décharges électriques "thérapeutiques". Après s'être désintoxiqué de l'alcool et des femmes, il arrive à écrire un nouveau livre et reconquiert une épouse qu'il n'avait jamais cessé d'aimer.

L'épisode le plus mémorable est une sorte de ballet de bites. Deux hommes nus se retrouvent dans la chambre de la même femme mais, comme la lumière est éteinte, on ne voit que leurs condoms phosphorescents, un bleu et un rouge. Ils finissent par se battre et sont coffrés pour "cockfighting" ! Citation de la parabole de la grenouille et du scorpion (cf. *Monsieur Arkadin*, p. 1281).

The house on 92nd street *La maison de la 92e rue*, Henry Hathaway, USA, 1945, 88 mn

L'agent du FBI Dietrich (Williman Eithe) est chargé par son supérieur (Lloyd Nolan) d'infiltrer un groupe d'agents nazis et de démasquer son chef Christopher, en réalité une femme (Signe Hasso). Parmi les espions, Ogden (Gene Lockhart) capable de retenir, grâce à une mémoire fabuleuse, les formules secrètes qu'il a pu lire ; on pense aux *Trente neuf marches* (p. 415). Les méthodes du contre-espionnage nous sont exposées en voix off, élément essentiel de la normativité des semi-documentaires produits par Louis De Rochemont. Nous voyons ainsi une sorte de verre à rayons X – ils n'étaient pas dangereux à l'époque – utilisé pour filmer en caméra planquée. Distribution un peu terne dont se détachent Leo G. Carroll et la réfrigérante Lydia St. Clair.

Hoover et son FBI allaient bientôt se recentrer sur les communistes en traquant la malpensance. Par exemple, en demandant des comptes à Douglas Sirk sur un achat effectué six ans auparavant, les œuvres de Bertolt Brecht. Où se situe donc la frontière entre contre-espionnage et Police politique orwellienne ?

King Solomon's mines *Les mines du roi Salomon*, Andrew Marton & Compton Bennett, USA, 1950, 102 mn

Après Robert Stevenson (p. 938), une adaptation en couleurs de Rider Haggard avec Stewart Granger et Deborah Kerr. Beau spectacle pour enfants avec une pléthore d'animaux suffisamment menaçants pour que l'héroïne ait besoin d'une protection masculine. Et des sauvages dont le Watussi (= Tutsi) Umbopa à la coiffure caractéristique que les Blancs aideront à retrouver son trône usurpé, en faisant ainsi l'obligé de Victoria. Le film s'ouvre sur la mort d'un Noir victime d'un éléphant lors d'un safari ; on pense à *Chasseur blanc, cœur noir* (p. 634).

Pépé le Moko Julien Duvivier, France, 1937, 90 mn

Ce film à la distribution superlative est emblématique de la grande période du cinéma français. Dans une Casbah qui ressemble parfois au Panier marseillais, Pépé (Jean Gabin) règne sur une bande mal famée (Saturnin Fabre, Roger Legris, Gabriel Gabrio et Gaston Modot en as du bilboquet). Assisté de deux faux jetons (Fernand Charpin et Marcel Dalio), l'inspecteur Slimane (Lucas Gridoux) essaie de le faire sortir de son fief pour le livrer au commissaire Meunier (René Bergeron) ; Pierrot (Gilbert Gil), le protégé de Pépé, est victime d'une de ces tentatives.

Finalement ce sont les femmes qui perdront le Moko. Quand il rencontre Gaby (Mireille Balin qui allait retrouver Gabin dans *Gueule d'amour*, p. 1396), la compagne entretenue du riche Maxime (Charles Granval), c'est le coup de foudre réciproque. Slimane n'a pas trop de mal à amener Pépé à quitter son repaire et tout pourrait encore s'arranger si Inès (Line Noro), la compagne délaissée du truand, ne disait à l'inspecteur où le trouver. Arrêté, Pépé commet une sorte de *seppuku* devant les grilles du port alors que le bateau emporte Gaby.

Petit rôle pour Fréhel qui passe un de ses disques : "Où est-il mon moulin de la Galette…". Et quand cet amas de chairs superpose sa voix réelle à celle de l'enregistrement, c'est tout bonnement bouleversant.

Magnificient obsession Douglas Sirk, USA, 1954, 103 mn

Remake en couleurs du film de Stahl (p. 1171) avec Rock Hudson et Jane Wyman. Otto Kruger incarne le peintre christique qui explique comment faire le bien : cela devient comme une dépendance, une obsession magnifique. Hudson, Wyman ainsi qu'Agnes Moorehead allaient reprendre du service dans *All that heaven allows* (p. 806), un mélo au scénario moins effarant.

La meilleure part Yves Allégret, France, 1955, 92 mn

Construction d'un barrage à Aussois : vertigineuses images en cinémascope du chantier et documentaire, parfois involontaire, sur l'époque : les Arabes étaient des Bicots, le médecin tutoyait les ouvriers, au café de Modane un écriteau interdisait de jouer à la *morra*. Il me rappelle de lointains souvenirs (1954 !) de Maurienne du temps où mon père travaillait sur la galerie Isère-Arc à Randens.

Le scénario pétri de bons sentiments de Jacques Sigurd s'ouvre et se ferme sur la mort d'un ouvrier, une grève est évitée de justesse. Gérard Philipe campe un ingénieur dévoué à son ouvrage mais aussi aux travailleurs, ce qui n'est pas le cas de son adjoint (Gérard Oury) qui les néglige. Avec une pléthore de seconds rôles : Michèle Cordoue, Michel François, Olivier Hussenot, Umberto Spadaro, Louis Velle, Marcel Bozzuffi, Jess Hahn, Émile Genevois et Charles Denner.

Mononoke hime *Princesse Mononoke*, Hayao Miyazaki, Japon, 1997, 128 mn

Situé dans un Japon immémorial avec tout de même des armes à feu, le meilleur Miyazaki (avec *Le voyage de Chihiro*, p. 1300) culmine lors de la destruction du Dieu de la forêt qui s'élève, semi-transparent, à la recherche de sa tête coupée qu'il retrouvera au matin, trop tard : la forêt a désormais perdu sa magie. Film profondément animiste – comme ceux d'Imamura – avec ses kodamas, ses sangliers (*inoshishi*) enragés et sa fille-louve. Ni *happy end* style *Avatar* (p. 1140) ni manichéisme : ces hommes et femmes qui détruisent l'environnement par intérêt, cupidité ou tout simplement au nom du Progrès, c'est nous.

Destry rides again *Femme ou démon*, George Marshall, USA, 1939, 94 mn

Western humoristique sans être parodique ; et très réussi, ce qui ne va pas de soi. La ville de Bottleneck (tout un programme) est mise en coupe réglée par Kent (Brian Donlevy) qui dépouille les clients de son établissement avec le concours de l'entraîneuse Frenchy (Marlene Dietrich) et du peu scrupuleux juge Slade (Samuel Hinds). Un shérif trop curieux ayant soudainement disparu, Slade le remplace par le poivrot Wash (Charles Winninger de *The sun shines bright*, p. 434) dont la première initiative consiste à faire venir de loin un adjoint au nom prestigieux de Destry (James Stewart). Las, le chevalier censé rétablir l'ordre ne porte même pas de revolver, d'où les quolibets des habitants. Mais il arrivera à se faire respecter de tous et venir à bout de Kent ; une balle perdue tirée par le Code attend la belle Frenchy.

Mischa Auer joue le Russe Stavroguine (!) qui perd ses pantalons au jeu. Il est l'époux d'une virago (Una Merkel) qui affiche au salon le portrait d'un premier mari décédé : on pense à *La chienne* (p. 610).

Le chat Pierre Granier-Defferre, France, 1971, 83 mn

Avant *La veuve Couderc* et *L'étoile du Nord* (pp. 797, 17), le réalisateur dirige Simone Signoret dans une adaptation de Simenon. Ancienne funambule victime d'un accident, Clémence vit avec son époux retraité Julien (Jean Gabin) dans un pavillon de Courbevoie menacé de destruction. Le temps a été cruel pour le couple qui ne communique guère ; Clémence, qui prend particulièrement mal les mamours que fait son mari au "greffier" qu'il a recueilli, tue l'animal dans une crise de jalousie. Julien élit domicile dans l'hôtel de passe de sa vieille amie Nelly (Annie Cordy) mais n'y reste pas longtemps : comme dans *La femme d'à côté* (p. 1329), "ni avec toi ni sans toi". Il retourne près de Clémence devant laquelle il ne desserre plus les dents, lui passant au mieux de courts billets où l'on peut lire : LE CHAT. Quand elle est victime d'une attaque, il s'empoisonne.

Kuroi ame *Pluie noire*, Shōhei Imamura, Japon, 1989, 123 mn

1950, les conséquences de l'exposition aux radiations. Dans un village proche d'Hiroshima, ils meurent l'un après l'autre de leucémie ; la belle Yasuko (Yoshiko Tanaka), qui a reçu quelques gouttes de pluie noire lors de l'Éclair, est suspecte et ne trouve pas preneur. Lorsqu'elle perd une touffe de cheveux en se coiffant, nous comprenons qu'elle est condamnée. Quand l'ambulance l'emmène, son oncle (Kazuo Kitamura), lui aussi en sursis, sonde le ciel en quête d'un présage.

Ce film nécessaire et bouleversant n'échappe pas toujours à la véhémence, cf. le personnage théâtral du soldat revenu sonné de la guerre. Imamura reviendra sur la bombe dans son *Docteur Akagi* (p. 6), nettement plus... imamuresque.

Le viager Pierre Tchernia, France, 1972, 98 mn

En 1930, le médecin Léon Galipeau (Michel Galabru) examine un patient de 59 ans, Martinet (Michel Serrault) ; comme il n'en a plus pour longtemps, le bon docteur lui conseille de placer en viager la maison qu'il possède sur la côte d'Azur, près de l'obscur petit port de Saint-Tropez. C'est Émile Galipeau (Jean-Pierre Darras), le frère de Léon, qui conclut avec Martinet un contrat indexé sur le cours de l'aluminium. Indexé à quoi bon, puisque le retraité a au plus deux ans à vivre ! Mais il résiste au temps : de Noël en Noël, alors que les Galipeau constatent la montée du fascisme en Allemagne, en Espagne ainsi que dans leur propre tête, ils reçoivent avec désolation la sempiternelle carte de vœux du prétendu mourant. En désespoir de cause, ils décident de le dénoncer, une fois en 1940, l'autre en 1944 : à chaque fois la lettre arrive alors que le pouvoir a changé de mains. Après guerre, les Galipeau meurent l'un après l'autre, victimes de leurs manigances : Marguerite (Odette Laure) épouse de Léon, Émile et sa femme Elvire (Rosy Varte) et puis Léon, d'une crise cardiaque. Sans oublier Noël (Claude Brasseur), fils d'Émile, au milieu d'un feu d'artifice. Centenaire, le bon Martinet vit dans sa maison dans le souvenir ému de ces Galipeau qui ont tant fait pour lui.

Excellent scénario de René Goscinny pour un film qui rappelle vaguement *The ladykillers* (p. 1343). Avec Yves Robert et Claude Legros.

Assassin(s) Mathieu Kassovitz, France, 1997, 127 mn

Max (le réalisateur) fait la connaissance de M. Wagner (Michel Serrault), un sicaire vieillissant qui tente de lui transmettre les bases de son noble métier. Mais Max déçoit et Wagner le tue pour le remplacer par le lycéen Mehdi, beaucoup plus efficace... et qui finit par s'en prendre aux professeurs de son collège.

Film lourdingue à la limite de la complaisance. Kassovitz avait déjà joué un apprenti-tueur dans dans l'excellent *Regarde les hommes tomber* (p. 390).

Rendez-vous de juillet Jacques Becker, France, 1949, 96 mn

L'esprit de l'après-guerre saisi dans un magnifique film choral. Lucien (Daniel Gélin) projette une expédition ethnographique au Congo et court après les subventions ; il doit y emmener, entre autres, Roger (Maurice Ronet) un opérateur frais émoulu de l'IDHEC qui vivote en jouant dans l'orchestre de Claude Luter. Les deux garçons ont de chastes fiancées, respectivement Christine (Nicole Courcel) et Thérèse (Brigitte Auber) qui répètent la pièce de théâtre écrite par le frère de Christine (Philippe Mareuil). Pour compléter le tableau, Pierrot (Pierre Trabaud) et sa jeep amphibie avec laquelle il traverse la Seine et dont il paie l'essence avec des pièces de bœuf chipées dans la boucherie de son père. Les garçons s'envolent pour l'Afrique. Thérèse attendra Roger mais Christine a perdu Lucien qui vient de découvrir qu'elle compensait ses limitations de comédienne en couchant avec le metteur en scène (Bernard Lajarrige) alors qu'elle se refusait à lui. C'est cependant à ce personnage médiocre et torturé qui, contrairement à Lucien, aborde la vie en trichant que le réalisateur réserve sa tendresse.

Lucien est inspiré de Francis Mazière (qui tient ici un second rôle), ethnologue qui exposa ses théories sur le déplacement des statues de l'Île de Pâques dans un *best-seller* de 1965. L'utilisation d'arbres étant exclue – on n'en a jamais vu sur place (!) –, elles ont donc (!!) été animées par une espèce de miracle magnétique qui les a fait tourner sur elles-mêmes, CQFD. Illustration éloquente du fonctionnement du complotisme : on balaye d'un revers de la main le vraisemblable pour se vautrer dans le pur délire, ici celui du *Matin des magiciens*.

Boule de suif Christian-Jaque, France, 1945, 102 mn

Aux heures sombres de 1870, Élisabeth (Micheline Presle), dite Boule de suif, voyage avec des notables. Accompagnés d'épouses collet-monté, ces messieurs (Jean Brochard, Palau, Marcel Simon) lui manifestent le mépris dû à sa profession. À un relais de diligence, l'officier allemand bloque les voyageurs qui ne pourront repartir que si Boule de suif "y passe" ; ces braves gens se liguent pour faire appel à son bon cœur et mieux l'ostraciser une fois qu'elle s'est dévouée. Puis les quatre femmes sont enlevées de force et traitées comme des putes par des officiers allemands (dont Roger Karl) ; les trois bourgeoises s'en accommodent assez bien mais Boule de suif poignarde le sadique Fifi (Louis Salou, éblouissant).

La nouvelle de Maupassant est fondue avec *Mademoiselle Fifi*, tout comme dans le film éponyme (p. 7) dont l'héroïne était devenue blanchisseuse ! Cette adaptation-ci (du à Henri Jeanson) est datée : francs-tireurs, otages fusillés ainsi qu'une bourgeoisie timorée prête à se vendre à un Occupant somme toute bien élevé… un jeu de massacre qui épargne bizarrement le clergé. Avec Berthe Bovy et Alfred Adam dans un rôle normatif de peintre au-dessus des préjugés.

Le notti di Cabiria *Les nuits de Cabiria*, Federico Fellini, Italie, 1957, 118 mn

Pierreuse entrevue dans *Le sheik blanc* (p. 11), Maria Ceccarelli alias Cabiria – référence ridicule au péplum éponyme (p. 656) – est d'une bêtise à tous crins et croit que des hommes s'interessent à sa personne. Pourtant, dès le début le bellâtre Giorgio (Franco Fabrizi) la pousse dans le Tibre et elle échappe ensuite de justesse à un sort similaire dans le lac d'Albano des mains de son "futur époux" (François Périer) : à chaque fois, son sac à main disparaît avec une conséquente somme d'argent.

Succession d'épisodes, dont la rencontre d'Amadeo Nazzari (dans son propre rôle ou à peu près) qui l'utilise comme roue de secours alors qu'il a une peine de cœur, le film est chrétien jusqu'à la nausée. Un pélerinage dans un sous-Lourdes nous permet de mesurer la différence entre une religion de pacotille et celle de l'"homme au sac" qui va modestement nourrir les nécessiteux de la campagne romaine ou encore celle du moine franciscain désintéressé qui distribue des images pieuses en même temps que la Grâce. Deux moments réussis, celui où Cabiria, sous l'influence d'un hypnotiseur (Aldo Silvani), mime sur scène ses rêves un peu infantiles ; et son sourire final alors qu'elle est accompagnée d'une troupe de jeunes gens à scooter... on pense à la *Danse de la vie* d'Edvard Munch.

Tant qu'à transmettre un message chrétien, celui d'*Il bidone* (p. 609) était moins lourdingue ; et au rayon des héroïnes stupides, la Gelsomina de *La strada* (p. 725), jouée par la même Masina, plus touchante.

Iko shashvi mgalobeli *Il était une fois un merle chanteur*, Otar Iosseliani, URSS, 1970, 78 mn

Le merle chanteur s'appelle Gia et occupe un poste de percussionniste dans l'orchestre de Tbilissi. Il n'est présent qu'au début et à la fin de l'exécution, seuls moments où on l'entend, ce qui enrage le chef d'orchestre. Il embrasse trop : on le voit écrire de la musique, passer dans une bibliothèque, faire un tour dans un hôpital, jouer du piano dans une réunion de vieilles dames, boire et chanter *a cappella* avec des copains... sans oublier ses apartés avec une kyrielle de jeunes femmes qu'il semble avoir toutes baisées. Mais étreint mal : ainsi oublie-t-il de s'occuper du couple d'amis Russes qu'il loge chez lui. Une némésis l'attend ; serait-ce une de ces jardinières que les ménagères disposent sur le rebord des fenêtres pour tuer les passants ? L'une le rate de peu, il fait un détour pour éviter une seconde ; peine perdue car une automobile aura raison de ce personnage peu conforme aux canons du réalisme socialiste. Dernier plan énigmatique, le mécanisme d'une montre.

Par rapport à ses œuvres françaises éclatées, le film frappe par sa linéarité, son classicisme si l'on peut dire. Ce personnage dont on ne sait s'il a une roue en trop ou en moins est en tout cas très attachant.

Gohatto *Tabou*, Nagisa Ōshima, Japon, 1999, 97 mn

Kyōto, durant la période troublée du Bakumatsu (p. 975). "Beat" Takeshi incarne l'historique Toshizō Hijikata, chef de la milice Shinsen qui soutient le shōgunat agonisant. Une recrue pose problème, le jeune Kanō (Ryūhei Matsuda) dont la beauté féminine fait des ravages dans une troupe où beaucoup éprouvent des "penchants". On finit par s'entretuer par jalousie, mais qui est le meurtrier ? Peut-être Tashiro (Tadanobu Asano), l'amant en titre de Kanō, à moins que ce ne soit Kanō lui-même. Finalement le jeune homme à la frange est tué par son collègue, l'historique Okita (Shinji Takeda), dont il était semble-t-il amoureux.

Le testament d'Ōshima aborde le thème de l'homosexualité, cette fois-ci de façon franche et non pas exogène comme *Furyo* (p. 849). Dans un film aux belles images nocturnes, ponctué à la façon du muet par des cartons.

Wagon master *Le convoi des braves*, John Ford, USA, 1950, 86 mn

Deux cow-boys (Ben Johnson et Harry Carey Jr.) accompagnent un convoi de mormons dirigé par un Aîné (Ward Bond). L'épineux problème de la polygamie est évacué au moyen d'une pirouette en forme de double négation, l'exagération : "Comme chacun sait, j'ai plus de femmes que Salomon" signifiant à peu près : "tous monogames". On ne verra donc pas ces hommes en noir dirigeant leurs gynécées. Comme surgis de *My darling Clementine* (p. 621), Clegg (Charles Kemper) et ses quatre neveux (dont Hank Worden) prennent le convoi en otage. Parmi les éléments de folklore fordien, un charlatan ambulant (Alan Mowbray) accompagné de deux femmes, dont Joanne Dru. Magnifiques images servies par la musique chorale de Richard Hageman. Avec Jane Darwell et Russell Simpson.

Csillagosok, katonák *Rouges et Blancs*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1967, 85 mn

Film situé en Russie, pendant la guerre civile, alors que les Blancs de Denikine ont plutôt l'avantage. Un front labile où le fusilleur d'un instant reçoit une balle dans la poitrine la minute d'après. On massacre, on exécute beaucoup – y compris les blessés d'un hôpital – avec le sadisme du chat jouant avec la souris. "On", ce sont les Blancs car les Rouges, du moins ceux du film, ne sont nullement sanguinaires ; c'est ce détail historiquement douteux qui les différencie des autres. Moment d'anthologie quand une petite unité rouge va se faire décimer par les Blancs au son d'une *Marseillaise* en hongrois : ils ont sans doute préféré en finir plus vite. Images splendides mais l'académisme guette le réalisateur qui adore mettre en scène des femmes humiliées par des officiers : obligées de se dévêtir ou de danser dans une clairière au son de *La petite Tonkinoise*. Avec le récurrent András Kozák ; Nikita Mikhalkov fait une brêve apparition en officier blanc.

La mort en ce jardin Luis Buñuel, France, 1956, 100 mn

Pour échapper à une dictature militaire, cinq personnages se retrouvent dans la forêt amazonienne. Le père Lizzardi (Michel Piccoli), la prostituée Djin (Simone Signoret), le mineur de diamants Castin (Charles Vanel) et sa fille muette Maria (Michelle Girardon) ainsi que l'aventurier Shark (Georges Marchal). Univers existentialiste où chacun doit se redéfinir : le prêtre utilise des pages de son missel pour allumer le feu, la pute s'énamoure de Shark, Castin devient fou et tire sur les autres. Shark et Maria, survivants, s'éloignent en canot sur un lac, direction le Brésil limitrophe. Tourné en couleurs au Mexique, ce film mineur est à voir en français même si les Mexicains doublés passent mal.

La vie de famille Jacques Doillon, France, 1984, 94 mn

Emmanuel (Sami Frey) est remarié avec Mara (Juliet Berto), d'où des problèmes avec la fille adolescente (Juliette Binoche) de cette dernière. Mais il est surtout désireux de rétablir les ponts avec Élise (Mara Goyet), sa propre fillette de onze ans. Il l'emmène en voiture et organise des jeux avec elle ; il est question de tourner un scénario infantile comportant un panneau FIN DU MONDE et un hôtel où les client potentiels s'entendent répondre : "On n'accepte pas les singes". L'errance se termine à Madrid où père et fille finissent par communiquer par vidéo interposée – à moins qu'il ne s'agisse de la recréation *a posteriori* du dialogue bouleversant que père et fille, faute de recul ou de maturité, n'ont su mener à l'époque. Élise reproche sa distance à Emmanuel : "Tu aimes bien séduire mais pas être emmerdé" ; il lui rétorque qu'un père ne doit pas confisquer sa fille qui, sinon, serait incapable d'aimer qui que ce soit d'autre.

A scandal in Paris Douglas Sirk, USA, 1946, 100 mn

Biographie aussi fantaisiste que réjouissante de Vidocq (George Sanders). Assisté d'Émile Vernet (Akim Tamiroff), Eugène-François s'insinue dans la famille du ministre de l'Intérieur (Alan Napier) qui le nomme chef de la Sûreté. Pour pouvoir s'acheter de dispendieux chapeaux, une ancienne maîtresse (Carole Landis) le fait un peu chanter ; elle est tuée par un mari jaloux (Gene Lockhart), celui même dont Vidocq avait pris la place à la Sûreté. Après avoir préparé le cambriolage de la Banque de France avec l'aide de la famille de Vernet (Vladimir Sokoloff, Skelton Knaggs), le voleur rentre dans le droit chemin et confesse ses errements passés. Il épouse Thérèse (Signe Hasso), la fille du ministre.

Le film est placé sous l'invocation de Saint Georges et du Dragon auxquels Vidocq et Vernet servent de modèles pour un peintre (Fritz Leiber), ce qui prépare le dénouement : Eugène-François perce son ex-comparse d'un coup de lance.

Havana Sydney Pollack, USA, 1990, 139 mn

De passage à Cuba, le joueur de poker Jack Weill (Robert Redford) tombe amoureux de la belle Bobby (Lena Olin) dont le mari (Raúl Juliá) a maille à partir avec Menocal (Tomás Milián) chef de la SIM, Police politique de Batista. Dans la nuit du Jour de l'An 1959, le dictateur prend la fuite... Épisode déjà évoqué, de façon plus convaincante, dans le *Le parrain II* (p. 661) ; reste l'histoire d'amour, pas très réussie non plus. On ne coupe pas au sempiternel effet papillon : qui peut gober une telle connerie ?

Celebrity Woody Allen, USA, 1998, 109 mn

L'une, Robin (Judy Davis), est en pleine ascension depuis qu'elle connaît Tony Gardella (Joe Mantegna) ; elle finit par animer un show mondain à la télévision. L'autre, son époux Lee (Kenneth Branagh), est en chute libre, délaissant facilement la proie pour l'ombre, e.g., le copinage de célébrités comme Brandon Darrow (Leonardo DiCaprio) rencontré le temps d'une partouze.

Moments réjouissants dans un film routinier : une professionnelle enseigne l'art du pompier à l'aide d'une banane, un improbable *remake* de *Birth of a nation* (p. 1361) avec une distribution 100% noire. Comique malgré lui, Donald Trump lui-même nous fait part de ses projets immobiliers concernant une cathédrale qu'il veut acheter et transformer !

Bird Clint Eastwood, USA, 1988, 160 mn

Après *Round midnight* (p. 1110), une réussite consacrée au jazz. Forest Whitaker confère au personnage de Charlie Parker une déchirante humanité. Le film est traversé par l'image de la cymbale volante lancée pour signifier au jeune Bird qu'il avait joué trop longtemps et celle du revendeur posté à un carrefour en fauteuil roulant. Drogue, alcool, maîtresses et musique. Vie difficile du saxophoniste avec son épouse Chan (Diane Venora, émouvante), leur fillette qui meurt, la tentative de suicide de Bird qui avale de l'iode. Puis son déclin, alors que le bebop est détrôné par le rock'n'roll et que sa santé ne tient plus qu'à un fil ; il meurt chez l'emblématique baronne Nica (Diane Salinger) en 1955.

Le film fait un peu l'impasse sur le racisme, en particulier les problèmes d'un couple mixte (Chan était juive). Quelques allusions cependant. Après avoir joué dans un mariage à Brooklyn, Bird décide de faire une tournée sudiste en compagnie du rouquin Rodney (Michael Zelniker) ; afin d'éviter le lynchage pour crime de *miscegenation*, le musicien juif est présenté comme le Noir sans pigment Albino Red ! Ou plus sérieusement quand Dizzie Gillespie explique pourquoi il ne se drogue pas : "They think the nigger turns out unreliable".

La prisonnière Henri-Georges Clouzot, France, 1968, 102 mn

L'artiste Gilbert Moreau (Bernard Fresson) expose ses vasarelleries dans la galerie tenue par Stan Hassler (Laurent Terzieff). Son épouse Josée (Élisabeth Wiener, fille du pianiste) est fascinée par le torturé Stan avec lequel elle entame une relation perverse. Dénouement avec un accident de voiture qui la laisse paralysée et livrée à ses fantasmes kaléidoscopiques et géométriques ; en couleurs contrairement aux séquences "psychédéliques" en noir et blanc que Clouzot avait prévu d'intégrer à son *Enfer* (cf. p. 1890). Cette relation à l'art de l'époque, cinétique et autre, est l'unique intérêt d'un film par ailleurs bien sage au niveau sexuel. Avec Darío Moreno et Dany Carrel au "badge" : J'AI DES PROBLÈMES.

Kiss me stupid *Embrasse-moi idiot*, Billy Wilder, USA, 1964, 124 mn

Dans un patelin de l'Ouest appelé Climax (!), le professeur de piano Orville (Ray Walston) compose des chansons dont les paroles sont signées par le garagiste Barney (Cliff Osmond). Leur rêve de les faire interpréter par une vedette se concrétise lorsque le *crooner* Dino (Dean Martin) fait une halte sur place que Barney a vite fait de transformer en panne de voiture.

Reste à lui faire entendre les fameuses chansons. Pour lui "faire plaisir", Orville lui offre Polly the Pistol (Kim Novak), une professionnelle qui opère dans un saloon du coin et qu'il fait passer pour sa femme Zelda (Felicia Farr). Maladivement jaloux, il a éloigné celle-ci qui se retrouve à dormir dans la roulotte où Polly exerce habituellement. Résultat des courses, Orville couche avec Polly et Dino avec Zelda ; et la chanson *Sofia* du couple Orville/Barney, chantée par le crooner, devient un tube.

Critique amusante de l'Amérique mal reçue à l'époque. L'attachante Polly renvoie, en moins dramatique, au personnage de Fran dans *The apartment* (p. 81).

Wuthering Heights *Les Hauts de Hurlevent*, William Wyler, USA, 1939, 100 mn

Les amours contrariées de Heathcliff (Laurence Olivier) et Catherine (Merle Oberon) dans le paysage désolé du Yorkshire. Quand elle se marie avec le mesquin Edgar Linton (David Niven), il part en Amérique d'où il revient riche et animé par l'aigreur et la vengeance, allant jusqu'à épouser sans amour Isabella (Geraldine Fitzgerald), la sœur d'Edgar. Tout se termine au bord d'une fenêtre où Heathcliff porte, agonisante, celle qu'il n'a cessé d'aimer.

Servie par la photographie de Gregg Toland, cette production Samuel Goldwyn est un livre d'images où l'on cherchera en vain le romantisme échevelé d'Emily Brontë. Pour l'émotion, voir plutôt *Pursued* ou *Wake of the Red Witch* (pp. 521, 1322). Avec Flora Robson, Leo G. Carroll, Donald Crisp et Hugh Williams.

The detective Gordon Douglas, USA, 1968, 109 mn

Après *Tony Rome* (p. 729), Frank Sinatra reprend du service chez Douglas. Leland, policier affligé d'une épouse un peu nymphomane (Lee Remick), fournit un gros effort pour arrêter et "faire frire" un criminel homosexuel (Tony Musante), obtenant ainsi une promotion. Alerté par une jeune femme (Jacqueline Bisset) qui ne croit pas au suicide de son mari, il met au jour un trafic immobilier, d'où les menaces de mort de son collègue Curran (Ralph Meeker). Mais découvre surtout que l'époux s'était réellement donné la mort par culpabilité d'avoir tué au réveil celui qui lui avait révélé son homosexualité. Le "petit pédé" (*fag*) envoyé par Leland à la Chaise était trop paniqué pour faire valoir son innocence.

Un film lourdingue. Remis à sa place par l'échec de sa vie conjugale et la révélation finale sur l'innocent qu'il a fait condamner, Leland est un pénible donneur de leçons ; des leçons qui semblent refléter les opinions du réalisateur, ainsi une sortie beaufesque contre le snobisme culturel. Et puis les flash-back annoncés par un écran qui se brouille – genre *Les cinq dernières minutes* (p. 605) – commencent à dater. Avec Jack Klugman et Robert Duvall.

The women *Femmes*, George Cukor, USA, 1939, 133 mn

Au centre de l'histoire, Mary (Norma Shearer) quittée par son époux pour la vendeuse Crystal (Joan Crawford) qui, à peine épousée, le trompe avec une vedette de la radio ; mais Mary piège une amie de Crystal, la venimeuse Sylvia (Rosalind Russell), pour faire éclater la vérité. L'arriviste retournera à son comptoir et le mari à sa légitime.

Distribution 100% féminine comme celle de *Huit femmes* (p. 51) mais pléthorique : Joan Fontaine, Lucile Watson, Marie Boland, Marjorie Main, Paulette Goddard, ainsi que Virginia Weidler et Butterfly McQueen débutante et déjà négresse stupide (cf. *Mildred Pierce*, p. 785). Séquence de mode en couleurs (6 mn).

The hand that rocks the cradle *La main sur le berceau*, Curtis Hanson, USA, 1991, 106 mn

C'est un peu la sauce rallongée, version féminine, de *Bad influence* (p. 919). Peyton (Rebecca De Mornay) devient la nourrice attentionnée et indispensable du petit Joe. Mais elle n'a qu'une idée en tête, se venger de Claire (Annabella Sciorra) qu'elle rend responsable du suicide de son époux et de la perte de son propre bébé. Elle veut prendre sa place et organise un attentat qui sera fatal à Marlene (Julianne Moore), une amie de Claire qui avait éventé le complot.

Cette hitchcockerie vaut surtout pour les quelques moments où se déchaîne la violence contenue de Peyton. Citation de *The shining* (p. 1280).

Honkytonk man Clint Eastwood, USA, 1983, 123 mn

C'est l'Amérique de la Crise qu'évoque ce film magnifique. Le jeune Whit (Kyle Eastwood) accompagne son grand-père (John McIntire) et son oncle Red Stovall (le réalisateur), chanteur incapable de conduire sa propre voiture : direction Nashville et une émission de radio consacrée à la musique country, le Great Ole Opry (= Opéra !). Traversée picaresque de l'Oklahoma avec vols de poules, hold-ups ratés et déniaisage de Whit dans un boxon ; le grand-père se souvient encore de l'ouverture du territoire – le Cherokee strip – en 1893. À l'arrivée, Red qui crache ses poumons a le plus grand mal à tenir sur scène ; il arrive néanmoins à enregistrer une valse lente, *Honkytonk man*, avant de mourir. C'est cette musique nostalgique que diffuse précisément la radio alors que Whit, accompagné d'une gamine un peu stupide (Alexa Kenin) rencontrée en chemin, quitte le cimetière où repose désormais l'homme des beuglants. Citation du classique : "I'd rather be in Philadelphia" attribué à W. C. Fields.

Dom na Troubnoï *La maison de la rue Troubnaïa*, Boris Barnet URSS, 1928, 85 mn

Parania, campagnarde un peu naïve, débarque à Moscou et devient domestique du coiffeur Golikov (Vladimir Fogel), un fieffé exploiteur de la NEP contre lequel la fille du peuple saura faire valoir ses droits. Elle aura auparavant été confondue avec une élue à la mairie de Moscou.

À côté de cet aspect propagandiste, la pittoresque vie d'un immeuble dont la cage d'escalier, opportunément externe, semble concentrer toute l'activité. Et son club culturel où l'on monte, avec les moyens du bord, un spectacle consacré à la prise de la Bastille. Magnifiques images de Moscou, filmées d'une voiture en mouvement : le sol et ses rails, la pluie sur les trottoirs et les flaques où se reflètent les personnages.

Young man with a horn *La femme aux chimères*, Michael Curtiz, USA, 1949, 112 mn

Rick Martin (Kirk Douglas), trompettiste, passe son temps entre un orchestre de jazz "symphonique" et des soirées d'improvisation avec des copains. Jusqu'au jour où il rencontre une névrosée (Lauren Bacall) qui le fait plonger dans l'alcoolisme. Il en sortira *in extremis* grâce à l'aide d'une chanteuse (Doris Day).

Le personnage de Rick a peu de rapport avec son prétendu modèle, le cornettiste (!) Bix Beiderbecke, mort à 28 ans des suites de sa consommation d'alcool frelaté, en aucune façon un gentil garçon victime d'une tordue. Il s'agit en fait d'un film *contre* le jazz et ses musiciens marginaux à moitié suicidaires : sur le sujet, voir plutôt *Round midnight* ou *Bird* (pp. 1110, 1600). Hoagy Carmichael, qui fut l'ami de Bix, n'aurait accepté d'y jouer que pour limiter les dégats.

Retour à la vie André Cayatte & Henri-Georges Clouzot & Jean Dréville & Georges Lampin, France, 1949, 115 mn

Cinq sketches consacrés au retour en France de prisonniers ou déportés.

Le n° 2, signé Lampin, met en scène un barman (François Périer) de service de nuit chez des WACS, dont Patricia Roc... Bof, ça manque de piment !

Dréville signe les n^{os} 4 et 5. Dans un monde régi par les profiteurs où des Résistants de la onzième heure épurent les femmes de ménage coupables d'avoir travaillé pour le Boche, René (Noël-Noël) retrouve son appartement occupé par des réfugiés du Havre. Il le récupèrera sans doute en épousant la veuve qui y est installée. Bon enfant et vachard. Le retour de Louis (Serge Reggiani) dans son village normand s'annonce plus âpre, sauf que la Boche qu'on lui reproche d'avoir ramenée fait une tentative de suicide qui adoucit finalement les plus remontés (Paul Frankeur, Léonce Corne), désormais prêts à l'accepter. Vraiment ?

Le n° 1, dû à Cayatte, concerne la tante Emma rescapée de Dachau à laquelle sa digne famille (dont Bernard Blier et Jane Marken) s'empresse de faire régulariser des papiers de succession. La rescapée sort de catatonie pour demander des nouvelles de son chien : l'animal s'était laissé mourir après sa déportation.

Clouzot signe le n° 3, le plus noir de tous. Dans une pension de famille où Jean (Louis Jouvet) se remet difficilement des suites de sa captivité, déboule un Allemand blessé (Jo Dest) traqué par la Police ; contre l'avis du médecin Bernard (Léo Lapara), Jean cache le fuyard dans l'idée de lui faire expliquer ses crimes. Pour sûr c'était dur au début, mais il ne faut pas confondre fin et moyens, fond et forme : c'était pour la grandeur de l'Allemagne. Écœuré, Jean charge Bernard d'aller chercher les flics tout en administrant une piqûre mortelle au petit Klaus Barbie.

The left-handed gun *Le gaucher*, Arthur Penn, USA, 1958, 98 mn

Tentative originale de recréation du personnage de William Bonney, plus connu sous le nom de Billy the Kid. Personnage fruste et histrionique, vaniteux et instable, il ne sait trop où s'arrête la facétie et commence le meurtre ; le pénible jeu Actors Studio de Paul Newman tente de donner corps à ce personnge peu recommandable. Lequel poursuit les quatre assassins de son patron autant pour venger une sorte de père adoptif que pour satisfaire un sadisme infantile qui lui fait gâcher le mariage de son ami Pat Garrett (John Dehner). Le fictif journaliste Moultrie (Hurd Hatfield) qui s'était attaché à ses pas est profondément choqué quand il approche ce déséquilibré : "You are not him", dit-il à celui qui semble se prendre pour sa propre légende. Il y a comme un écho de Moultrie dans le fumeux Alias de *Pat Garrett and Billy the Kid* (p. 1606).

Le titre se conforme à la légende qui fit de Bonney un gaucher à cause d'une unique photo qu'on avait oublié de remettre à l'endroit.

The time and life of judge Roy Bean *Juge et hors-la-loi*, John Huston, USA, 1972, 123 mn

"La Loi à l'Ouest du Pecos", dans un temps où cette rivière du Texas était un peu la limite de la civilisation. Roy Bean (Paul Newman), qui porte au cou un foulard pour dissimuler la cicatrice de sa propre pendaison ratée, exécute à tour de bras, surtout quand il y trouve profit. Comparé à *The westerner* (p. 850), le scénario de John Milius fait, un peu comme *Jeremiah Johnson* (p. 761), la part belle à la légende de l'Ouest : point d'orgue lors de la photo de famille en présence d'un pendu dont il faut abaisser la corde pour qu'il ne sorte pas du cadre. Détails authentiques : l'ours apprivoisé avec lequel le juge terrorisait ses clients, son admiration pour la comédienne britannique Lillie Langtry (Ava Gardner) – au point de baptiser le patelin Langtry – à laquelle le scénario prête une visite tardive au musée tenu par l'ex-barman Tector (Ned Beatty).

Le juge ne serait pas mort en 1903 comme on le croit, mais aurait quitté les lieux, écœuré, sous la pression des putes auxquelles il avait marié ses adjoints : éprises de respectabilité, ces dames trouvaient les pendus du plus mauvais effet. Il revient dans les années 1910 au secours de la fille (Jacqueline Bisset) qu'il aurait eue d'une Mexicaine (Victoria Principal). Épisode invraisemblable et finalement émouvant où le vieil Ouest, à travers un de ses héros les plus douteux, règle ses comptes avec la modernité. Roy Bean a inspiré un album de la série *Lucky Luke*.

Bringing up Baby *L'impossible monsieur Bébé*, Howard Hawks, USA, 1938, 102 mn

Retrouvailles de Cary Grant et Katharine Hepburn après *Sylvia Scarlett* (p. 1611). David Huxley, respectable paléontologue, rencontre Susan Vance, une jeune femme qui semble attirer les catastrophes. Elle jette son dévolu sur le scientifique en quête d'une subvention pour son musée auprès d'Elizabeth Random (May Robson) qui se trouve être la tante de Susan. Il est question de Baby, un léopard apprivoisé perdu dans la nature auquel la Police (Walter Catlett) ne croit pas – il n'y pas de fauve dans le Connecticut – ce qui conduit tout le monde, David, Susan, sa tante, un chasseur de retour d'Afrique (Charles Ruggles) et un domestique imbibé (Barry Fitzgerald) au poste. Comme si ça ne suffisait pas, voici que Susan, qui sétait évadée, revient en tirant au bout d'une laisse l'animal qu'elle prend pour Baby, en réalité un léopard réellement dangereux qu'elle a capturé.

Screwball comedy basée sur la surenchère : alors que tout est déjà invraisemblable, on en remet une couche, ce qui fait que le final est presque sage en regard de ce qui précédait. Susan ramène sa clavicule de brontosaure – le chien (Asta) de la tante Elizabteh l'avait enterrée dans le jardin – à David qui s'affaire auprès d'un gigantesque squelette dont elle provoque l'écroulement.

Apparition du mot "gay" dans le sens moderne d'"homosexuel".

Liliom Fritz Lang, France, 1934, 112 mn

D'après la pièce de Ferenc Molnár déjà portée plusieurs fois à l'écran en particulier par Frank Borzage (p. 472). Liliom (Charles Boyer), bateleur de foire et homme à femmes, est licencié par sa patronne (Florelle), jalouse des yeux doux qu'il faisait à la domestique Julie. Il se retrouve à vivoter chez cette dernière – ou plutôt sa tante photographe (Maximilienne) – et la rudoie jusqu'au moment où il apprend sa paternité prochaine. D'où un besoin d'argent qui le pousse à attaquer un receveur avec son copain Alfred (Pierre Alcover), mais le coup foire et il se poignarde. Après seize ans de Purgatoire, il a droit à passer une journée sur Terre pour rencontrer la fille qu'il eut avec Julie.

Cet unique film français de Lang ne l'est que par ses acteurs et sa bande sonore ; pour le reste, c'est plutôt un film allemand. Il comporte un aspect de satire un peu lourdingue avec son commissariat céleste qui démarque celui de la Terre : mêmes interdictions, même obsession du timbre humide. Et aussi quelques passages fantastiques : un ange gardien (Antonin Artaud) déguisé en rémouleur, les émissaires à chapeau melon qui emportent l'âme du défunt à travers la voûte étoilée. Moment très réussi, celui de la mort de Liliom : trois minutes de silence durant lesquelles les manèges s'arrêtent l'un après l'autre.

Pat Garrett and Billy the Kid Sam Peckinpah, USA, 1973, 115 mn

Une poursuite décousue à l'atmosphère vespérale et nostalgique soulignée par la célèbre musique de Bob Dylan : "Knock knock knocking on Heaven's door". Lequel, peu inspiré, joue Alias, sorte d'image du Destin (cf. Jean Vilar dans *Les portes de la nuit* p. 818) : "– Who are you ? – That's a good question".

James Coburn est un excellent Garrett mais Kris Kristofferson est franchement empoté dans le rôle du Kid. Une pléthore d'acteurs dans des rôles microscopiques ne sauvent pas cette œuvre prétentieuse qui court plusieurs lièvres à la fois.

La Marseillaise Jean Renoir, France, 1938, 126 mn

Ce magnifique hommage à la Révolution relate la formation et la montée à Paris d'un groupe de Marseillais (dont Andrex et Paul Dullac) qui s'approprient le célèbre chant. Ils sont présents le 10 août 1792 lors de l'assaut des Tuileries où l'un d'eux (Edmond Ardisson) perdra la vie.

Restitution de l'esprit d'une époque, le film n'est pas manichéen. Aimé Clariond campe un émigré respectueux des Patriotes ; et le Louis XVI de Pierre Renoir, tolérant et bon vivant, déteste la chasse avec rabatteurs – ce qui annonce *La règle du jeu* (p. 627) où l'on retrouvera Julien Carette et Gaston Modot. Avec Nadia Sibirskaïa et Louis Jouvet dans le rôle de l'historique Roederer.

Splendor in the grass *La fièvre dans le sang*, Elia Kazan, USA, 1961, 124 mn

Dans une bourgade du Kansas, près de Wichita, à la fin des années 1920, la vie affective et sexuelle très réprimée d'adolescents que leurs parents respectifs font tout pour séparer. Ace Stamper (Pat Hingle), roitelet du pétrole, voit d'un mauvais œil la liaison de son fils Bud (Warren Beatty) avec une fille bien mais pas pleine aux as, Wilma Loomis (Natalie Wood) dont l'étouffante mère (Audrey Christie) n'a qu'une idée, empêcher sa fille d'être "souillée". Ne supportant plus la frustration, Bud prend ses distances avec Wilma qui est internée suite à une grave dépression puis sabote sa scolarité à Yale. Deux années plus tard, ils se revoient : marié avec un enfant, il est petit fermier – son père, ruiné, s'est suicidé lors du Krach de 1929 –, elle va bientôt convoler. Sont-ils heureux ? Réponse chez Wordsworth : "Nothing can bring back the hour of splendour in the grass".

Défaut récurrent des films de l'époque, les deux acteurs sont trop âgés. Mais ils sont bouleversants, aussi bien quand Wilma cherche, en vain, à se faire sauter par Bud que lors de leurs retrouvailles désillusionnées. Barbara Loden, future épouse Kazan, campe la sœur dévergondée de Bud.

L'amour à mort Alain Resnais, France, 1984, 88 mn

Uzès. Simon (Pierre Arditi) meurt subitement ; puis se réveille pour retrouver sa compagne Élisabeth (Sabine Azéma) comme si de rien n'était, ou presque. Petit à petit, il a le souvenir de "là-bas", à moins que ce ne soit qu'un rêve. Le malaise se reproduit et Simon finit par mourir pour de bon. Fidèle à une promesse faite *in extremis*, Élisabeth décide finalement de le rejoindre.

Fidélité à une promesse que Simon n'avait même pas réclamée. Son questionnement l'avait emmenée du côté de la Religion, mais pas plus que le protagoniste de la future *Vie comme maladie mortelle sexuellement transmissible* (p. 1577) chez les Catholiques, elle ne trouvera de réconfort moral auprès d'un couple de pasteurs de ses amis, tous deux affligés par sa décision, mais avec des nuances. Refus de Jérôme (André Dussollier), qui glose sur Éros et Agapè, mais est trop dogmatique pour admettre qu'Élisabeth puisse aimer d'une façon qui n'entre pas dans ses catégories. Double négation pour Judith (Fanny Ardant), moins réductrice et dont la Foi qui ne se veut pas rationnelle se refuse à tout régenter, tout justifier : quand Élisabeth présente son futur suicide comme un acte d'espoir, elle ne se sent pas le droit de la juger.

Entre la vie et la mort, les limbes symbolisés par des flocons sur écran noir et la musique de Hans Werner Henze qui signa celle de *Muriel* (p. 524) où apparaissait déjà Jean Dasté qui joue ici un médecin. Les quatre acteurs, qui allaient reprendre du service dans *Mélo* (p. 232), donnent une dimension bouleversante à des échanges qui pourraient sinon verser dans l'abstraction.

The wings of eagles *L'aigle vole au soleil*, John Ford, USA, 1957, 110 mn

Biographie de l'aviateur Spig Wead (John Wayne) totalement paralysé après une chute dans son escalier. Avec l'aide de son ami Carson (Dan Dailey), il arrive à remarcher avec des béquilles et devient scénariste à Hollywood (*Ceiling zero*, p. 1872). Au moment de Pearl Harbor, il reprend du service dans la Marine à laquelle il suggère la création de porte-avions ravitailleurs ; démarche opposée à celle de l'acteur qui préféra ne pas risquer sa peau, cf. p. 649.

Film typique du folklore militaire fordien avec son goût des bagarres spectaculaires et bon enfant, ici l'Armée de terre (Kenneth Tobey) contre la Marine. Pour ressembler à son modèle, Wayne ne porte pas sa moumoute : on peut le voir tel qu'il était à l'époque, assez dégarni. Avec Maureen O'Hara dans le rôle de l'épouse négligée et les récurrents Ward Bond, Ken Curtis et Jack Penney.

The Anderson tapes *Le gang Anderson*, Sidney Lumet, USA, 1971, 99 mn

À peine sorti de prison, Anderson (Sean Connery) met sur pied un cambriolage spectaculaire. Assisté du "fag" (homosexuel) Haskins (Martin Balsam) et du Kid (Christopher Walken quasi-débutant), il organise le déménagement d'un immeuble de gens friqués. Prévenue par un jeune radio-amateur, la Police, dirigée par le Cpt. Delaney (Ralph Meeker), arrête la bande. Bof.

Les préparatifs, les allées et venues des voleurs ont été en fait enregistrés par divers services de flicage – l'IRS (impôts), le FBI – qui n'ont rien fait pour empêcher ce casse qui n'était pas de leur ressort. Les bandes magnétiques incriminantes sont finalement effacées car illégales : on est déjà dans le Watergate.

City for conquest *Ville conquise*, Anatole Litvak, USA, 1940, 104 mn

Danny, Peggy et Eddy. Peggy (Ann Sheridan) rêve d'être danseuse de revues et y parvient comme partenaire du pénible Burns (Anthony Quinn). Ce qui compromet ses amours avec Danny (James Cagney) qui devient boxeur afin d'être digne d'elle. Soutenu par son entraîneur Mutt (Frank McHugh) et son impresario Scotty (Donald Crisp), il rate de peu le titre des super-welters car les gants de son adversaire ont été enduits de colophane pour l'aveugler : sa vision sera à jamais compromise, même si un sympathique gangster (Elia Kazan, excellent) fait justice de cette infâmie. Eddie (Arthur Kennedy) est un compositeur classique qui, lorsqu'il crée sa symphonie new-yorkaise à Carnegie Hall, la dédie à son frère aîné, le boxeur.

Le caractère convenu du scénario se manifeste dès le premier plan sur le pont de Williamsburg : un clochard (Frank Craven) nous présente New York, ville chaleureuse selon lui puisqu'il a de quoi se vêtir (!). Ce coryphée revient tout au long du film pour commenter les trajectoires croisées des trois protagonistes.

The bravados Henry King, USA, 1958, 94 mn

Douglass (Gregory Peck) se rend à Rio Arriba pour assister à la pendaison de quatre bandits coupables d'avoir, entre autres crimes, tué son épouse, mais ils s'évadent. Il rattrape les criminels (Lee Van Cleef, Albert Salmi, Stephen Boyd) et les tue, un à un, après leur avoir montré une photo de leur victime qu'ils prétendent ne pas reconnaître. Et pour cause : en interrogeant le quatrième (Henry Silva), il comprend que le véritable coupable était un "inoffensif" voisin (Gene Evans). Le justicier rentre bien marri à Rio Arriba où il se consolera peut-être avec la belle Josefa (Joan Collins) sous la bénédiction de l'inévitable prêtre.

C'era una volta il West *Il était une fois dans l'Ouest*, Sergio Leone, Italie, 1968, 166 mn

Uue société de chemins de fer complote pour accaparer des terres. À moitié paralysé – il aurait, paraît-il, l'air d'une tortue sortie de sa carapace s'il quittait son wagon –, le directeur Morton (Gabriele Ferzetti) a chargé Frank (Henri Fonda) d'intimider le propriétaire du terrain d'une future gare ; le sicaire aux étonnants yeux bleus fait mieux, il le tue ainsi que ses enfants. Mais le défunt avait épousé Jill (Claudia Cardinale), une prostituée de New Orleans qui reçoit le soutien du hors-la-loi Cheyenne (Jason Robards) ; ainsi que celui de Harmonica (Charles Bronson) qui a un vieux contentieux – expliqué en flash-back – à régler avec Frank.

C'est plutôt mieux filmé que d'habitude avec une insistance sur les trognes en gros plan : Lionel Stander, Woody Strode et Jack Elam dans ses démêlés avec une mouche. Le temps est étiré à l'extrême mais la musique d'Ennio Morricone transforme ces longueurs en une sorte d'opéra. Le meilleur western spaghetti ; également son chant du cygne car il épuise les possibilités de ce sous-genre.

Landru Claude Chabrol, France, 1963, 114 mn

Un Charles Denner nasillard incarne ce criminel barbu qui jouit toujours d'une inexplicable sympathie dans le public. Défilé d'actrices au rôle très bref – Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Catherine Rouvel, Mary Marquet, Hildegarde Knef – dans le pavillon de Gambais : la fumée noire et nauséabonde qui sort de la cheminée explique le célèbre "deux allers un retour" de l'"escroc lubrique". Lequel a épouse (Françoise Lugagne) et famille ainsi qu'une maîtresse (Stéphane Audran). Ce personnage énigmatique qui plaisante à son procès refuse d'avouer, aussi bien au policier (Jean-Louis Maury) qui l'arrête qu'à son avocat (Claude Mansart) au pied de la guillotine, emportant avec lui son secret : "ça c'est mon petit bagage". Petits rôles pour Raymond Queneau (Clemenceau) et Jean-Pierre Melville (Mandel) dans un film réjouissant mais peu chabrolien.

Bellissima Luchino Visconti, Italie, 1951, 110 mn

Maddalena Cecconi (Anna Magnani), une infirmière libérale, fait tout pour que Maria, sa fillette de cinq ans, joue dans le prochain film d'Alessandro Blasetti (dans son propre rôle). Coupe de cheveux, cours de diction et surtout graissage de patte d'un douteux assistant (Walter Chiari) qui lui extorque de quoi acheter un scooter Lambretta et tente – en vain – de se payer sur la bête. Efforts couronnés de succès mais la mamma est horrifiée de voir que ce sont les pleurs de Maria, jugés comiques, qui ont emporté la décision. La fillette ne fera donc pas carrière à Cinecittà ; quant au gouffre financier entraîné par cette tentative, Maddalena promet à son époux Spartaco de mettre les bouchées doubles pour le combler.

Typique du scénariste Cesare Zavattini, cet excellent film néo-réaliste montre une Italie gangrénée par les compromissions et se conclut, comme *Le voleur de bicyclette* (p. 208), sur un sursaut de dignité. Mais cela n'en fait pas un grand Visconti pour autant. Incidemment, on entend le nom de Burt Lancaster !

Moderato cantabile Peter Brook, France, 1960, 90 mn

Blaye, au bord de la Gironde. Madame Desbarèdes (Jeanne Moreau) a entendu le cri d'une femme assassinée par son amant ; elle tourne autour du café où s'est produit le crime pour savoir le comment et surtout le pourquoi. Un ouvrier du nom de Chauvin (Jean-Paul Belmondo) répond à ses questions en inventant au fur et à mesure. Elle en tombe amoureuse tout en souhaitant qu'il l'étrangle. Mais tout ce qu'elle obtient de lui se résume à : "Je voudrais que vous soyez morte". Elle pousse alors un cri déchirant, ni modéré ni chantant, avant que son époux, le potentat local, ne la ramène dans le château familial. Un beau film peu durassien : grisaille et ennui, travellings crépusculaires alors que les lampes s'allument, musique de Diabelli. Mais aucun ressassement.

Le jeune Werther Jacques Doillon, France, 1993, 90 mn

Une classe de quatrième dans le cinquième arrondissement, à Louis-le-Grand peut-être. Guillaume s'est suicidé et son meilleur ami Ismaël tente de comprendre : ne serait-ce pas la faute d'une certaine Miren ? À force de chercher à savoir, il en tombe amoureux, comme on peut l'être à quatorze ans ; tout ça reste nécessairement bien superficiel, témoin les réflexions qu'échangent le groupe d'adolescents. La référence à Goethe est elle-même un peu exagérée dans ce petit monde qui n'a pas encore trouvé ses marques. Seule certitude, qu'Ismaël confie à Guillaume devant sa tombe : "Tu va empoisonner toute ma vie avec ce que tu as fait".

Doillon réussit à pénétrer la mentalité d'un âge dit ingrat parce que tout y est labile et un peu faux. Une grande réussite.

After hours Martin Scorsese, USA, 1985, 93 mn

Étrange nuit pour l'informaticien Paul Hackett (Griffin Dunne), égaré à SoHo et qui n'arrive pas à rentrer chez lui. Tout se ligue contre lui, à commencer par le métro dont les tarifs viennent d'augmenter à minuit. Il faut dire que son unique billet de 20 $ s'est envolé... c'est un peu pour ça qu'il veut s'acheter un presse-papier. Autres ennuis avec le papier, son image placardée sur les poteaux : on l'accuse d'être un voleur. C'est finalement recouvert de papier mâché qu'il échappera, fausse statue, aux "vigilantes" du quartier. Des barmen (Dick Miller, John Heard et Victor Argo) et des jolies filles zinzins et dangereuses (Rosanna Arquette, Linda Fiorentino, Teri Garr, Catherine O'Hara et Verna Bloom) accompagnent ce cauchemar qui se termine quand la carapace enrobant Paul tombe et se brise pile devant la porte de son bureau. C'est un peu comme comme si le réveil sonnait pour le ramener à la réalité, celle du travail.

Sylvia Scarlett George Cukor, USA, 1935, 91 mn

France. Voulant échapper à la Police, Henry Scarlett (Edmund Gwenn) demande à sa fille Sylvia (Katharine Hepburn, éblouissante en garçon) de se couper les cheveux ; elle devient Sylvester. Passés en Angleterre, les deux s'acoquinent avec un autre escroc, Jimmy (Cary Grant), puis avec la domestique Maudie (Dennie Moore) pour former la troupe des "Pink Pierrots" qui sillonne la Cornouaille. L'amour frappe quand Sylvester rencontre le peintre Michael (Brian Aherne) ; pour lui, elle redevient Sylvia. *Happy end* entre Michael et Sylvia qui l'a arraché à la volcanique Lily (Nathalie Paley), laquelle se querelle dorénavant avec Jimmy.

Comédie attachante avec d'étonnantes ruptures de ton dues au pathétique père vieillissant qui se suicide à cause de l'inconduite de sa chère Maudie.

La terra trema *La Terre tremble*, Luchino Visconti, Italie, 1948, 153 mn

Tournée à Aci Trezza (près de Catane) avec des amateurs, la tentative de révolte du jeune 'Ntoni Valastro qui décide de se mettre à son compte pour pêcher l'anchois. Mais une tempête détruit son bateau et tout s'effondre ; il perd la maison familiale qu'il avait hypothéquée et son frère émigre au Nord.

Bien qu'appartenant superficiellement à la mouvance néo-réaliste, il s'agit, comme l'a remarqué Jacques Lourcelles, d'un (magnifique) film calligraphiste placé sous le signe de la fatalité, de la résignation. 'Ntoni se heurte à l'hostilité des mareyeurs mais aussi à l'atavisme d'une population qui le laisse se débattre sans lever le petit doigt. Chacun à sa place et une place pour chacun : il récupère la sienne, plus modeste qu'auparavant. Et rentre dans le rang sous les quolibets des vainqueurs ; mal effacé sur le mur, on peut lire MUSSOLINI.

Gokseong *En présence du Diable (The strangers)*, Hong-jin Na, Corée, 2016, 156 mn

Le titre canadien (supérieur à l'absurde *The strangers* du distributeur français) laisse présager une histoire de possession diabolique. Des villageois sont atteints par une étrange maladie qui se manifeste d'abord par de l'urticaire, puis par une pulsion homicide qui les amène à assassiner leurs proches avant de tomber en catatonie. La mystérieuse Moo-myeong, autrement dit "sans nom", accuse un Japonais qui vit dans la forêt d'en être à l'origine : il serait un fantôme. Le policier Jong-goo juge cela sérieux, d'autant plus que sa fillette Hyo-jin semble elle aussi être touchée. Tandis que le chamane Il-gwang se livre à un terrifiant exorcisme sur la gamine, il s'en prend au Nippon avec des copains et le laisse apparemment sans vie. Puis, alors que les morts s'accumulent, Il-gwang et Moo-myeong s'accusent mutuellement d'être les véritables démons. Hyo-jin tue finalement toute sa famille, sauf son père transformé en légume. Si le Japonais est réellement le Diable – c'est ainsi qu'il apparaît à un prêtre –, *quid* de Moo-myeong et de cet Il-gwang qui collectionne les photos macabres de victimes ? Complices ou concurrents, on ne saura pas. Ce film aux images très impressionnantes – le rituel chamanique, les vomissements, les demi-morts très agressifs – se compare favorablement à *The exorcist* (p. 1516) ou encore à *Night of the living dead* (p. 1642).

Il lavoro *Le travail*, Luchino Visconti, Italie, 1962, 53 mn

La tentazione del dottore Antonio Federico Fellini, Italie, 1962, 52 mn

Deux sketches de *Boccace 70* dûs aux frères ennemis du cinéma italien.

Visconti met en scène un comte récemment marié (Tomás Milián) un peu embarrassé depuis que la Presse à scandales a révélé qu'il fréquente des call-girls. Son épouse (Romy Schneider) réagit en décidant de travailler ; il devra désormais la payer au tarif des professionnelles de luxe qu'il fréquente. Le film, vite oublié, vaut surtout pour la belle Romy. Avec Romolo Valli et Paolo Stoppa.

À bord de sa FIAT 600, le docteur Mazzulo (Peppino de Filippo) fait la chasse à toute forme de pornographie et même aux couples qui s'embrassent en public. Et voilà qu'on installe en face de chez lui un gigantesque panneau où se déploient les formes généreuses d'Anita Ekberg – comme sortie de *La dolce vita* (p. 236) –, un verre de lait à la main : *Bevete più latte* fredonne la bande sonore persifleuse de Nino Rota. Le cul-bénit multiplie les démarches pour faire déplacer cet attentat à la pudeur, en vain. Il finit par se rendre de nuit auprès de la géante qui s'anime, danse avec lui... Saint Antoine ayant succombé à la tentation, il est interné. On reconnaît l'EUR et son Palazzo della civilità italiana au fronton duquel s'affiche l'immortelle prose du Duce : UN POPOLO DI POETI, DI ARTISTI, DI EROI, DI SANTI, DI PENSATORI, DI SCIENZIATI, DI NAVIGATORI, DI TRASMIGRATORI.

Marnie *Pas de printemps pour Marnie*, Alfred Hitchcock, USA, 1964, 131 mn

Marnie (Tippi Hedren), voleuse compulsive, change constamment d'identité pour commettre ses larcins. Jusqu'au jour où elle est rattrapée par Mark (Sean Connery) qui l'épouse et en fait une fille convenable. Mais il faudra auparavant comprendre la raison des névroses de la jeune femme, en particulier de sa frigidité.

Ce n'est pas un mauvais Hitchcock, la double négation signalant le début de la décadence du maître. Si la musique de Bernard Herrmann est égale à elle-même, l'actrice principale n'est qu'une sous-Grace Kelly. Les transparences commencent à dater et la psychanalyse rappelle celle de *Spellbound* (p. 1324) : le docteur Edwardes était troublé par le blanc, Marnie ne supporte pas le rouge. Tout s'arrange miraculeusement quand l'héroïne se rappelle la nuit d'orage où elle dut secourir sa maman (Louise Latham), une prostituée agressée par son client "en blanc" – un marin de Baltimore (Bruce Dern). Avec Martin Gabel et Diane Baker.

A night at the Opera *Une nuit à l'Opéra*, Sam Wood, USA, 1935, 91 mn

Le meilleur film des Marx, passés à la MGM, se distingue par un scénario structuré autour d'une représentation du *Trouvère* précédée d'un voyage transatlantique. On mentionnera la signature du contrat – "the party of the first part is to be known as the party of the first part" – et la minuscule cabine où s'entassent, outre une gigantesque malle, 14 personnages. Avec Margaret Dumont et Sig Ruman.

Pane, amore e fantasia *Pain, amour et fantaisie*, Luigi Comencini, Italie, 1953, 89 mn

Pane, amore e gelosia *Pain, amour et jalousie*, Luigi Comencini, Italie, 1954, 93 mn

Dans le fictif village de Sagliena (Abruzzes), les amours croisées du nouveau commandant des carabiniers, le grisonnant Carotenuto (Vittorio De Sica), et de la beauté locale Bersagliera (Gina Lollobrigida). Carotenuto en pince pour la sage-femme (*levatrice*) Anna (Marisa Merlini), célibataire avec un fils qu'il arrive à apprivoiser ; ses efforts seront anénantis par le retour de l'ex qui s'est tardivement résolu à "régulariser". Bersagliera est l'objet des attentions de Stelluti (Roberto Risso), un carabinier aussi beau qu'empoté ; fiançailles puis fâcherie. La jeune femme s'apprête à rejoindre une troupe de comédiens errants quand un tremblement de terre tue son âne ; désemparée, elle se résout à épouser Stelluti.

Film plaisant sans message social avec des épisodes cocasses, notamment quand Carotenuto doit déjeuner à la suite dans deux familles qui s'ingénient à le gaver de pasta. Incidemment, le "Voi" mussolinien (p. 11) est toujours de rigueur à Cinecittà. Avec Memmo Carotenuto, Saro Urzì et Maria Pia Casilio.

The wizard of Oz *Le magicien d'Oz*, Victor Fleming, USA, 1939, 98 mn

Un ouragan emporte la jeune Gale (Judy Garland) et sa maison dans un superbe monde en Technicolor, au milieu des nains Munchkin. Qui l'incitent à rendre visite au magicien d'Oz (Frank Morgan) dans son palais. Elle cheminera en compagnie d'un épouvantail à la recherche d'une cervelle, d'un homme en fer blanc en quête d'un cœur et d'un lion auquel manque le courage. Trois personnages qui ressemblent à des familiers de son prosaïque Kansas, tout comme le magicien ou encore la perverse sorcière de l'Ouest (Margaret Hamilton, excellente).

Il y a un petit côté *Blanche-Neige* (p. 723) dans ce film sorti peu de temps après : les nains, la sorcière, etc. Le magicien se révèle n'être qu'un illusionniste, idée reprise dans le film de science-fiction *Zardoz* (p. 729). Célèbre chanson *Somewhere over the rainbow*.

Belle de jour Luis Buñuel, France, 1967, 100 mn

D'après Joseph Kessel. Lassée de son mari (Jean Sorel), beau mais peu porté sur la chose, Séverine (Catherine Deneuve) fantasme : elle s'imagine fouettée puis baisée en forêt par des laquais. Un libertin un peu glauque (Michel Piccoli) lui indique une adresse ; Séverine ira, sous le nom de Belle de jour, y faire des passes pour son propre plaisir. Madame Anaïs (Geneviève Page) et les autres employées (dont Françoise Fabian) l'initient à ce petit monde ; le jovial monsieur Adolphe (Francis Blanche), le Professeur (François Maistre) qui aime à se déguiser en larbin et l'Asiatique aux étranges gadgets – on ne saura pas lesquels, sinon que Séverine prend le pied de sa vie. Intermède, l'épisode du duc nécrophile (Georges Marchal) qui fait monter Séverine dans un cercueil. Un voyou (Pierre Clémenti) s'amourache de Belle et tire sur le mari qui reste paralysé.

Indécision entre réalité et fantasmes : un récurrent landau et son bruit de clochettes signalent la prégnance de "cet obscur objet du désir" (p. 52). Avec Macha Méril et les habituels Bernard Musson, Francisco Rabal et Muni.

Shane *L'homme des vallées perdues*, George Stevens, USA, 1953, 118 mn

Un aventurier de passage, Shane (Alan Ladd), se porte au secours de fermiers menacés par un voisin agressif. Western pour enfants vu à travers les yeux d'un enfant (Brandon De Wilde). Côté gentils, Van Heflin, Elisha Cook, Douglas Spencer, Edgar Buchanan et la touchante Jean Arthur dans son dernier rôle. Chez les méchants, Emile Meyer, John Dierkes, Ben Johnson et Jack Palance, terrifiant.

Magnifiques paysages du Wyoming (le Grand Teton) et photo crépusculaire aux teintes chaudes de Loyal Griggs. *Remake* de Clint Eastwood (*Pale rider*, p. 1499) et BD de la série *Lucky Luke* centrée sur Phil Defer (= Palance).

The fountainhead *Le rebelle*, King Vidor, USA, 1949, 112 mn

Résolument moderne, l'architecte Howard Roark (Gary Cooper) tente d'imposer le fonctionnel à des collègues (Kent Smith) qui en sont restés aux frontons grecs. Ces conformistes sont appuyés par *The banner*, un journal qui promeut la médiocratie, même si son directeur Wynand (Raymond Massey) n'en fait pas partie. Épaulé par la belle Dominique (Patricia Neal) tout aussi élitiste que lui, Roark parviendra à faire triompher son point de vue intransigeant.

Le personnage de Roark ressemble autant à Frank Lloyd Wright que celui de Rick Martin à Bix dans *Young man with a horn* (p. 1603). Et les conceptions du célèbre architecte ne sont en aucune façon résumées par cette histoire de frontons : il aurait fallu parler de l'influence prépondérante du Japon. Mais en tant que source (*fountainhead*) de ruissellement, Roark ne peut en subir aucune.

Ponctuée par d'interminables palabres, cette laborieuse démonstration des thèses d'Ayn Rand dénonce la dictature communisante de ceux qui ne sont rien, lesquels seraient prêts à tout pour conserver leurs prérogatives en brimant les premiers de cordée. S'il est vrai que tout créateur est en butte à l'esprit de corps et au manque d'envergure des conservateurs en place, ces derniers ne sont pas conscients de leurs limitations au point de former une sorte de syndicat des médiocres ! Les créateurs sont sans doute marqués au front à la naissance, mais pour quel destin au juste ? La plupart, déséquilibrés, sombrent dans la paranoïa et la marginalité ; et comme ce qui ne tue pas renforce, l'opposition des milieux conformistes se révèle bénéfique pour ceux qui en réchappent, autrement dit l'originalité se mérite. Alors que, selon la conception démagogique de la philosophesse libertarienne, il leur suffit de camper au sommet de leurs gratte-ciel d'ivoire.

M*A*S*H Robert Altman, USA, 1970, 116 mn

MASH est l'acronyme de *Mobile Army Surgical Hospital*, une unité médicale de l'Armée durant la guerre de Corée. Il s'agit d'une farce militaire mettant en scène des médecins appelés (Elliott Gould, Tom Skerritt et Donald Sutherland alias Hawkeye) qui détestent la hiérarchie et tout ce qui ressemble à un ordre. D'où leur acharnement contre un couple aussi militariste qu'hypocrite (Robert Duvall et Sally Kellerman alias Hot lips) ou leur arrogante désinvolture quand on leur paie un voyage à Kokura pour soigner le fils blessé d'une huile du Congrès. Avec des moments de paillardise dignes de Boccace. Quand le dentiste (John Schuck) a une "panne", il veut mourir et ses collègues lui concoctent un *painless suicide* inspiré de la Cène ; le mort se réveille auprès d'une femme, ses moyens retrouvés. Mais aussi des facilités et des longueurs, ainsi le pénible match de football américain qui clôt le film. Avec Michael Murphy, René Auberjonois et Bud Cort qui reviendront, avec Kellerman et Schuck, dans *Brewster McCloud* (p. 956), plus abouti.

The treasure of Sierra Madre *Le trésor de la Sierra Madre*, John Huston, USA, 1948, 126 mn

Merveilleux film d'aventures d'après un roman du mythique B. Traven. Les trois chercheurs d'or, Dobbs (Humphrey Bogart), Curtin (Tim Holt) et Howard (Walter Huston, père du réalisateur) creusent la Sierra dont ils extraient la fabuleuse poudre. Ils sont dérangés par Cody (Bruce Bennett), un autre Américain qui cherche à s'intégrer au groupe et qu'ils s'apprêtent à exécuter lorsque surgit la bande de Gold Hat (Alfonso Bedoya, truculent) qui s'en charge. Le temps de panser les blessures de la montagne, les aventuriers repartent avec leurs ânes chargés d'or. Mais Dobbs est devenu fou et aussi méchant que pouvait l'être Bogart dans ses rôles des années 1930 ; momentanément seul avec Curtin, il l'abat et le laisse pour mort. Avant de s'enfuir avec le précieux métal pour être rattrapé par Gold Hat qui le tue et disperse les sachets d'or qu'il prend pour du sable : Howard est pris d'un fou rire quand il apprend que le pactole s'est envolé : "L'or est reparti où on l'a trouvé". Écho à la célèbre réplique du *Faucon maltais* (p. 32) : "The stuff the dreams are made of".

Nous faisons incidemment connaissance avec un charmant reptile, le monstre de Gila. Même coupé en deux, il reste attaché jusqu'au soir au bras qu'il a mordu ; à ce moment la victime n'en a que faire car elle est morte.

Edward scissorhands *Edward aux mains d'argent*, Tim Burton, USA, 1990, 105 mn

"Ses ailes de géant l'empêchent de marcher". Edward (Johnny Depp) que son créateur (Vincent Price dans un de ses ultimes rôles) n'a pas eu le temps de parachever, a des ciseaux en guise de doigts. Ce qui lui complique la vie pour manger et le rend dangereux quand il panique : ne surtout pas le faire dormir sur ce qu'Agnès Varda appelait (*Documenteur*, p. 1080) un lit d'eau ! Ce qui en fait aussi un virtuose de l'art topiaire ou un sculpteur d'oniriques anges de glace. Il peut aussi couper les cheveux de ces dames du matriarcat qui sévit dans une banlieue du Middle West, avec son allumeuse vieillissante (Kathy Baker) et sa prophétesse évangéliste (O-Lan Jones) qui voit en lui un démon. D'abord bien accueilli dans cet univers conformiste, on l'attend au tournant : ses qualités deviennent autant de défauts et il doit se sauver pour échapper au lynchage. Il se résout à vivre, à jamais seul, dans le château de son défunt "père" ; c'est un peu la version triste de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Opposition entre le monde gothique d'Edward, fantastique et poétique – l'atelier du créateur renvoie à Jérôme Bosch – et l'"american way of life", les maisonnettes qui ne diffèrent que par leur couleur, les opinions stéréotypées qui tournent avec le vent. Deux personnages sont épargnés : la jeune Kim (Wynona Ryder) et sa mère Peg (Dianne Wiest), une représentante Avon® à l'esprit ouvert et généreux.

Whirlpool *Le mystérieux docteur Korvo*, Otto Preminger, USA, 1950, 97 mn

Ann (Gene Tierney, ravissante), l'épouse cleptomane d'un psychanalyste (Richard Conte, mauvais), est accusée du meurtre de Teri (Barbara O'Neil), une patiente de son mari. Le meurtrier Korvo (José Ferrer) a utilisé l'hypnose sur Ann pour qu'elle se rende sur le lieu du crime ; et sur lui-même pour sortir du lit où il était cloué par une opération de la vésicule, son alibi. Il est finalement victime de sa curiosité : voulant absolument savoir ce que Teri avait confié à son psy, il s'inflige une seconde auto-hypnose, quitte l'hôpital pour écouter les comptes-rendus sur disques qu'il avait fait dérober par une Ann sous emprise et s'effondre sans que la Police (Charles Bickford) n'ait besoin de l'abattre. Tordu mais réussi.

Milou en mai Louis Malle, France, 1990, 107 mn

La musique de Stéphane Grappelli renvoie à *Lacombe Lucien* (p. 531) sinon que nous sommes en mai 1968. Moment où madame Vieuzac (Paulette Dubost) trépasse. Dans sa grande maison du Gers où vit son fils veuf Milou (Michel Piccoli, touchant), débarquent Georges (Michel Duchaussoy), frère de Milou et sentencieux ex-correspondant du *Monde* à Londres accompagné de son épouse américaine peu farouche et sa nièce Claire (Dominique Blanc), antiquaire "gouine" avec sa poupée du moment. Tous deux doivent partager l'héritage avec Milou, ainsi que, surprise de dernière minute, la fidèle domestique qui servait aussi à ses plaisirs ancillaires. Arrivent aussi Camille (Miou-Miou), la fille de Milou, dont le conformisme est assorti au blazer porté par son amant local, le notaire (François Berléand). Ainsi que le fils gauchiste de Georges descendu de Paris dans le camion de Grimaldi (étonnant Bruno Carette, mort peu après), sorte de Michel Sardou mâtiné de Jean-Marie Bigard : "Je ne suis pas gaulliste mais grimaldiste".

Fin mai, le pouvoir bégaie. Bref moment où tout le monde, même les réactionnaires les plus bornés, discute et envisage une autre société. Tandis que le jardinier creuse une fosse dans le jardin, on tourne autour du lit de la défunte sur l'air de *La fille du bédouin* et Milou fume son premier joint. Soudain on frappe à la porte : madame Boutelleau (Valérie Lemercier, excellente) et son mari industriel viennent se mettre à l'abri des chars russes. L'exode sur la colline avoisinante peut sembler exagéré ; mais il s'est effectivement produit un déclic à Lyon lors de la mort d'un flic au pont Lafayette, les indécis terrifiés passant alors de l'autre bord.

Au matin, ce petit monde est rassuré. L'essence est réapparue, De Gaulle est revenu de Baden Baden avec la libération de Salan comme signal fort pour les militaires, une foule amenée en car de la France entière a crié sur les Champs-Élysées : "Cohn-Bendit à Dachau". La famille peut désormais enterrer madame Vieuzac, et le voisin Boutelleau vider ses produits toxiques dans la rivière. Milou reste seul dans la grande maison où sa mère est au piano, rien que pour lui.

Odd man out *Huit heures de sursis*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1947, 116 mn

Belfast. Johnny (James Mason), un activiste du Sinn Fein blessé dans un hold-up, est activement recherché, aussi bien par la Police que par ses amis de l'organisation, tel Pat (Cyril Cusack), impitoyablement abattu par un inspecteur aux allures de Javert (Denis O'Dea). Le fuyard est un homme blessé, comme vidé de son énergie, qui erre d'abri en pub, de pub en studio d'artiste, une patate chaude que chacun se refile tandis qu'il perd son sang. Le surnommé Shell (F. J. McCormick) essaie de le fourguer à un peintre fou et raté (Robert Newton) qui voudrait saisir le moment de l'agonie. Quand Kathleen (Sullivan) le retrouve, il est trop tard et ils sont coincés devant les grilles du port ; elle tire deux balles contre les argousins pour provoquer une fatale riposte.

Plus qu'un film sur l'Irlande et son interminable guerre civile, il s'agit d'une longue traversée, direction la Mort. De nuit, sous la neige qui tombe dans une sorte de conte de Noël à l'envers où toute chaleur humaine se déroberait. L'ensemble est un peu académique mais la photo de Robert Krasker est absolument splendide, la musique de William Alwyn poignante et Mason superlatif.

Les favoris de la Lune Otar Iosseliani, France, 1984, 98 mn

Chassé-croisé entre une multitude de personnages aux destins tellement tissés qu'on ne saisit pas tout. Il est question d'un commissaire de police, d'un armurier qui trafique avec les terroristes, d'un spécialiste de l'électronique (Bernard Eisenschitz) dont la vie bascule quand il s'aperçoit que sa télécommande a tué un homme. Et des épouses de ces messieurs qui trompent l'un avec l'autre et même avec un voleur. L'armurier sera arrêté et le policier assassiné par un terroriste.

Moins labiles, les objets qui vivent et vieillissent comme ce service de Vieux Sèvres dont on casse régulièrement quelques assiettes ; l'une d'entre elles, recollée, servira de cendrier à un tout jeune *favori de la Lune*, i.e., un voleur (débuts de Mathieu Amalric). Ce dernier s'acharne contre un tableau qu'il vole et revole, découpant à chaque fois la toile qui rétrécit. Plainte des choses qui semblent nous dire : "Qu'avez-vous fait de nous ?", renforcée par de fausses images d'archives en noir et blanc qui suggérent vaguement que c'était mieux avant.

Un éboueur noir trouve dans une poubelle une liasse cachée par l'armurier et abandonne son balai. Chant polyphonique, par exemple *J'ai lié ma botte* dans une chorale de prison. Une paire de bottes, c'est précisément tout ce qu'il subsiste d'une statue que des clochards ont fait sauter avec la poudre des terroristes ; c'est plus que l'unique babouche laissée par le terroriste victime de la télécommande.

Premier film français, jubilatoire et unanimiste, du réalisateur géorgien qui aura tendance à s'enfermer dans son style, e.g., *Adieu, plancher des vaches* (p. 820). Apparition d'une silhouette, le dépendeur d'andouilles Yannick Carpentier en flic.

Excalibur John Boorman, Grande-Bretagne, 1981, 141 mn

D'après *Le morte d'Arthur* de Thomas Malory. Ni spectacle hollywoodien genre *Knights of the Round Table* (p. 419) ni œuvre austère comme *Lancelot du Lac* ou *Perceval le Gallois* (pp. 1629, 1104), il s'agit plutôt d'une enluminure chatoyante réalisée avec les moyens spectaculaires du cinéma. Distribution sans grand relief dont se détachent la perverse Morgana d'Helen Mirren et le facétieux Merlin de Nicol Williamson comme sorti de *Monty Python and the Holy Grail* (p. 1397). Des images splendides : le masque de Mordred qui renvoie à *Zardoz* (p. 729) et le duel final, genre Saint Michel contre le Dragon sur fond de soleil rouge surdimensionné. La main qui surgit de la mer pour se saisir de l'épée est comme la clôture d'un cycle, on pense à la *Tétralogie*. Magnifique.

River of no return *La rivière sans retour*, Otto Preminger, USA, 1954, 91 mn

"Véhicule" pour Marilyn Monroe qui, dans le rôle de l'entraîneuse Kay, chante *One silver dollar* dans un saloon avant de descendre un torrent en compagnie de Matt (Robert Mitchum) et de son fils Mark (Tommy Rettig). Spectacle familial aux belles images – dangereux rapides en transparences et attaques d'Indiens – racontant les retrouvailles d'un fils avec son père et la création d'une famille recomposée. Désarroi de Mark quand il apprend que son papa a fait de la prison pour avoir "tiré une balle dans le dos" de celui qui allait tuer un ami ; mais l'enfant sera amené à faire de même pour sauver son père désarmé face au meurtrier Harry (Rory Calhoun), l'ex de Kay.

Planet of the apes *La planète des singes*, Franklin J. Schaffner, USA, 1968, 112 mn

D'après Pierre Boulle. L'équipage d'un vaisseau spatial échoue sur une planète où règnent des gorilles qui considèrent l'Homme comme un primate inférieur. La dernière image saisissante – les ruines de la statue de la Liberté sur une plage – suggère qu'il s'agit en réalité d'une Terre post-atomique ; ce qu'on aurait pu comprendre du fait que les singes s'expriment en anglais, une langue qui n'a d'ailleurs pas évolué en 2000 ans !

Conte voltairien centré sur le spécisme – les humains parqués dans des zoos – et caractérisé par un anticléricalisme inattendu de l'autre côté de l'Atlantique. "Dieu a créé le Singe à son image" entend-on, comme un écho au célèbre "Si Dieu nous a faits à son image, nous le lui avons bien rendu". Il est question de rouleaux sacrés et d'une Religion qui ne serait pas en contradiction avec la Science.

Avec Charlton Heston et, difficilement reconnaissables sous leur maquillage, Kim Hunter, Roddy McDowall et Maurice Evans – l'infortuné Hutch de *Rosemary's baby*, p. 389 – dans le rôle de Zaius, le terrifiant ministre de la Science.

Wild river *Le fleuve sauvage*, Elia Kazan, USA, 1960, 110 mn

1933. Chuck (Montgomery Clift), employé de la TVA (Tennessee Valley Authority), est chargé de procéder à l'évacuation d'une île de la rivière qui doit bientôt être submergée par un des nombreux barrages que le *New Deal* construit pour empêcher de terribles crues. Dans ce pays sudiste, Chuck se heurte aux racistes qui ne veulent pas entendre parler d'égalité salariale avec les "bucks" ; il est même victime d'un début de lynchage organisé par le pompiste local Bailey (Albert Salmi, terrifiant). Mais sa grande affaire reste la vieille dame Ella (Jo Van Fleet) qui refuse de quitter son île. C'est de force qu'on l'emmène alors que les tronçonneuses commencent à abattre les arbres. Déportée dans une maison "avec porche" sur la berge de la rivière, elle s'enferme dans le mutisme, refusant de communiquer avec sa petite-fille (Lee Remick) qui a sympathisé avec l'ennemi, i.e., Chuck. Elle ne desserre les dents que pour lui demander de solder une dette à l'épicier, 16 cts ; sinon, elle ne doit rien à personne. Ce personnage obstiné, anachronique et bouleversant est finalement enterré auprès des siens dans le petit cimetière, désormais seule partie émergée de l'île.

The sweet hereafter *De beaux lendemains*, Atom Egoyan, Canada, 1997, 112 mn

L'avocat Stevens (Ian Holm) débarque dans un village sinistré dont les enfants sont morts noyés quand le bus scolaire a plongé dans un lac. Il veut convaincre les parents de faire un procès pour négligence, se réservant un tiers des potentielles indemnités. Il arrache le consentement de familles tétanisées par la douleur qui se sentent coupables sans savoir de quoi réellement et s'attire l'ire de Billy (Bruce Greenwood), bien près de lui casser la figure. Il s'agit de démontrer que la conductrice (Gabrielle Rose) n'a fait aucune erreur pour imputer l'accident à un défaut d'entretien du véhicule. Mais la jeune Nicole (Sarah Polley), désormais paralysée et sns doute écœurée par l'attitude de son père – un peu incestueux et avide de gagner de l'argent –, prétend lors de son audition que la conductrice ne respectait pas les limitations. Son mensonge provoque l'échec de la manipulation : "Tu serais une excellente joueuse de poker" commente l'avocat marri.

Deux ans plus tard, Stevens croise la conductrice qui semble remise. La voix off de Nicole commente le nouveau monde où les endeuillés ont appris à vivre avec leurs morts : "everything strange and new", extrait d'un poème de Robert Browning, *The pied piper of Hamelin*, autre histoire d'enfants disparus. En contrepoint, la difficile relation de l'avocat avec sa propre fille, une droguée atteinte du SIDA et pour laquelle il est aussi impuissant que face aux enfants disparus. Le plus beau film d'Egoyan soutenu par la lancinante musique de Mychael Danna qui sonne un peu comme une requiem. Avec les récurrents Arsinée Khanjian, Maury Chaykin et David Hemblen.

Vivement dimanche ! François Truffaut, France, 1983, 111 mn

Tourné à Hyères, un divertissement en noir et blanc centré sur Barbara (Fanny Ardant), une secrétaire attachée à laver son patron (Jean-Louis Trintignant) des accusations de meurtre qui s'abattent en rafale sur lui. Costumée en Blanche (du *Roi s'amuse*), maniant une tour Eiffel pour assommer un suspect patibulaire (Jean-Pierre Kalfon), en fait un prêtre (!), fausse pute faisant le trottoir, elle ne laisse pas grand-chose aux autres : un avocat assassin (Philippe Laudenbach) qui prend des allures de morse quand, paniqué, il allume deux cigarettes à la fois, un maquereau au surnom équivoque de Louison (Jean-Louis Richard), une épouse infidèle au passé trouble (Caroline Silhol), un policier pas trop bête (Philippe Morier-Genoud) et un journaliste, ex de Barbara (Xavier Saint-Macary). La chambre de l'hôtel Garibaldi porte, comme il se doit (p. 3), le n° 813.

Sleepy Hollow Tim Burton, USA, 1999, 105 mn

D'après Washington Irving. En 1799, Ichabod Crane (Johnny Depp) est chargé d'enquêter sur des meurtres par décapitation commis dans un hameau hollandais de l'état de New York. L'exécutant est un démon sorti de la tombe, un cavalier dont la tête manquante – celle de Christopher Walken – a été confisquée par une beauté (Miranda Richardson) qui lui commande d'assassiner son mari (Michael Gambon) et d'autres notables (Michael Gough, Jeffrey Jones) pour hériter.

Superbes décors et teintes lugubres sur lequelles se détache le rouge du sang. Mais le film est trop long. Le moulin renvoie à *Brides of Dracula* (p. 620).

The bridges of Madison county *Sur la route de Madison*, Clint Eastwood, USA, 1995, 135 mn

1965. Venu photographier pour National Geographic les ponts couverts du comté de Madison (Iowa, sans relation avec la capitale du Wisconsin), Robert Kincaid (le réalisateur) rencontre Francesca (Meryl Streep), une femme au foyer seule quelque temps car mari et enfants sont partis pour une foire agricole dans l'Illinois. C'est un peu *Brève rencontre* (p. 1469) sinon qu'il y a consommation. Francesca hésite, partira, partira pas avec Robert... partira pas. En camionnette avec sa famille rentrée au bercail, elle aperçoit Robert qui la regarde, bien droit sous la pluie dans la rue du patelin : c'est l'image qu'elle emportera de lui.

La structure de flash-back – les enfants de Francesca découvrent après sa mort cette parenthèse de quatre jours – introduit un prêchi-prêcha très américain. Laissons plutôt la parole à ces amants qui n'ont pas eu le temps d'éprouver de lassitude : "Nous sommes les choix que nous avons faits", "Mes rêves d'enfant n'ont pas fonctionné, mais je suis content de les avoir eus". Je pense à ma mère.

The red shoes *Les chaussons rouges*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1948, 135 mn

À la fois ballet et superbe film en couleurs sur le milieu du ballet. Autour du tyrannique Lermontov (Anton Walbrook), le décorateur Ratov (Albert Wasserman), le chef d'orchestre Livy (Esmond Knight), le compositeur Craster (Marius Goring). Ainsi que d'authentiques danseurs : Robert Helpmann, Léonide Massine, Ludmilla Tchérina et Moira Shearer dans le rôle de l'héroïne Victoria. Lermontov ne supporte pas d'infidélité – non à lui-même mais à la danse – de la part de son étoile ; ainsi quand Victoria tombe amoureuse du compositeur, il se sépare des deux avant de se raviser pour la danseuse. Elle revient, mais, écartelée entre Lermontov et Craster, se jette d'un balcon à Monte-Carlo. Lermontov fait représenter *Les chaussons rouges* sans la remplacer : on peut imaginer que, comme dans le conte d'Andersen, les ballerines ont pris leur autonomie.

Les quatre danseurs reviendront dans *Les contes d'Hoffmann* (p. 104).

A distant trumpet *La charge de la huitième brigade*, Raoul Walsh, USA, 1964, 113 mn

La dernière guerre indienne, vue de Fort Delivery, fictive garnison de l'Arizona, à travers les yeux du jeune Lt Hazard (Troy Donahue, éphémère vedette déjà sur le déclin). Le dernier film de Walsh est un peu une version au rabais de *Cheyenne autumn* (p. 845). Avec un pédant et sympathique général (James Gregory) qui connaît son Cicéron par cœur, ainsi qu'un épisode picaresque quand Hazard fait tirer au canon sur le bordel à roulettes qu'un trafiquant d'alcool (Claude Akins) a installé face au fort. Palpitant dilemme amoureux pour Hazard : la blonde ou la brune ? Ce sera la brune (Suzanne Pleshette des *Oiseaux*, p. 65) ; bof. N'oublions cependant pas la musique militaire jubilatoire de Max Steiner. Avec Kent Smith.

Calvary John Michael McDonagh, Irlande, 2014, 96 mn

Le père James (Brendan Gleeson) entend en confession un homme qui annonce vouloir le tuer, le dimanche suivant, sur la plage : victime de sévices sexuels dans son enfance, il a décidé de se venger sur un bon prêtre et non un mauvais. James passe la semaine à visiter des paroissiens, dont sa fille née avant la prêtrise, à se demander ce qu'il va faire : il prend une biture, se procure un pistolet qu'il jette, envisage la fuite vers Dublin. Son église incendiée, son chien égorgé, il finit par se rendre en bord de mer où il est rejoint par le boucher local qui lui fait avouer, avant de l'abattre, qu'il n'a jamais pleuré sur le sort des innombrables victimes d'un clergé pédophile alors qu'il vient de le faire pour son chien.

Sur un sujet douloureux abordé sans véhémence, le film est servi par un mémorable Gleeson et le paysage de Sligo ; en arrière-plan, la colline de Knocknarea.

The honey pot *Guêpier pour trois abeilles*, Joseph Mankiewicz, USA, 1967, 127 mn

Venise où un dénommé Fox (Rex Harrison) engage un dénommé McFly (Cliff Robertson), un testament au bénéficiaire laissé en blanc, tout ça rappelle *Volpone* (p. 846) – le renard et son adjoint la mouche : la pièce de Ben Jonson fait partie du scénario. La cupidité amène au chevet de Fox mourant trois ex, chacune avec une horloge en cadeau : une princesse française (Capucine), une actrice américaine (Eddie Adams) et une Texane, Mrs. Sheridan (Susan Hayward). Mais c'est cette dernière qui meurt, sans doute empoisonnée ; les soupçons de sa camériste Sarah (Maggie Smith) et du policier Rizzi (Adolfo Celi) se portent naturellement sur McFly. C'est en réalité Fox, un décavé qui ne possèdait même plus ses meubles – on lit CINECITTÀ sous ses fauteuils de location –, qui avait organisé ce *remake* de *Volpone* pour hériter de Sheridan avec laquelle il était légalement marié. Sa supercherie découverte, il se suicide et c'est Sarah – la véritable fine mouche de l'histoire – qui appose son nom en bas du fameux testament, ce qui la rend héritière indirecte de la richissime Sheridan. Superficiel mais brillant !

Rozmarné léto *Un été capricieux*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1968, 77 mn

D'après Vladislav Vančura. Vers 1930, le train-train de trois hommes d'âge mûr est perturbé par l'arrivée de la roulotte du magicien Arnoštek (le réalisateur), médiocre prestidigitateur et laborieux funambule dont la pulpeuse assistante Anna ne passe pas inaperçue. Premier à tenter sa chance, Antonín (Rudolf Hrušínský), tenancier d'un établissement de bains, n'arrive guère qu'à lui masser les mollets. C'est ensuite le tour du curé (František Řehák) qui se fait chahuter par des fêtards et décoller une oreille. Le major (Vlastimil Brodský) y va à la hussarde mais s'endort avant l'acte – éjaculation précoce ? Les trois barbons regardent avec une mélancolie résignée repartir la roulotte qui emporte un peu de la belle saison avec Anna, elle-même symbole d'une jeunesse désormais inaccessible.

Cinéaste de l'été, cf. *Une blonde émoustillante* ou *Mon cher petit village* (pp. 339, 736), Menzel capte la nostalgie au temps présent. Ce sont ces tables en plein air où l'on s'asseoit pour boire ou encore la pluie qui tombe et confère aux images comme une odeur de terre humide. C'est le dernier plan sur le petit lac brouillé par une averse : on pense à *Partie de campagne* (p. 413).

Les verts pâturages Jean-Christophe Averty, France, 1964, 108 mn

D'après un vieux succès de Broadway, l'évocation de la Bible par des Noirs (dont Darling Légitimus) de la Nouvelle-Orléans : l'Arche de Noë, l'Exode etc. sur fond de negro spirituals avec les chorégraphies de Dirk Sanders et les trucages, exceptionnels à l'époque, d'Averty. L'âge d'or de la télévision.

Indochine Régis Wargnier, France, 1992, 158 mn

Mélodrame sur fond de luttes pour l'indépendance de l'Indochine autour de 1930. Distribution superlative – Catherine Deneuve, Vincent Perez, Jean Yanne, Dominique Blanc, la jeune Linh-Dam Pham – et images splendides (la baie d'Ha Long) pour un film sur papier glacé qui ne décolle jamais alors que le scénario – amour et révolution – méritait un traitement moins distancié. Personnage typique de l'époque, Castellani (Carlo Brandt), un Corse installé dans les Colonies comme un asticot dans un fromage.

A passage to India *La route des Indes*, David Lean, Grande-Bretagne, 1984, 164 mn

Les années 1920. Adela (Judy Davis) est venue d'Angleterre en compagnie de sa future belle-mère (Peggy Ashcroft) rejoindre son fiancé (Nigel Havers) magistrat à Chandrapur. Elle accepte l'invitation d'Aziz (Victor Banerjee), un Indien aussi beau qu'obséquieux qui veut lui faire visiter les (fictives) grottes de Marabar ; résultat de la chaleur ou de ses fantasmes, elle se croit agressée par lui. Le petit monde colonial, avec l'honorable exception du directeur de lycée Fielding (James Fox), s'acharne contre le sous-homme qui est emprisonné puis jugé. L'insistance du procureur à faire parler Adela se révèle contre-productive : dans un sursaut d'honnêteté, elle avoue avoir tout imaginé. Attitude éminemment courageuse qui lui vaut l'ostracisme des siens et, longtemps après, le pardon d'Aziz.

Après une longue interruption due à l'échec immérité de *Ryan's daughter* (p. 655) qui l'avait profondément affecté, l'ultime film de David Lean est un peu sage, à la limite de l'académisme. James Ivory, futur adaptateur du même Forster et dont le compagnon, Ismail Merchant, était indien, aurait-il fait mieux ? Avec Alec Guinness dans le rôle d'un pénible pandit.

Le bossu André Hunebelle, France, 1959, 100 mn

1701. Le duc de Nevers est assassiné par le perfide Gonzague (François Chaumette) assisté de son âme damnée Peyrolles (Jean Le Poulain). Pour la soustraire à ces coquins, Lagardère (Jean Marais, qui d'autre ?) et son fidèle Passepoil (Bourvil, qui d'autre ?) emmènent la très jeune Aurore de Nevers en Espagne. Dont ils ne reviennent que sous la Régence pour faire valoir les droits de la jeune fille réputée morte. Et, comme Gonzague ne vient pas à Lagardère, c'est Lagardère qui, sous l'apparence d'un horrible bossu, ira à lui. Pour le faire périr en duel au moyen de la célèbre botte de Nevers.

Spectacle familial et adaptation très réussie du roman de Paul Féval que son auteur, devenu catholique militant, devait renier à la fin de sa vie, allant jusqu'à racheter les invendus pour les détruire ! Avec Paulette Dubost.

Le nouveau monde Jean-Luc Godard, France, 1963, 19 mn

La ricotta Pier Paolo Pasolini, Italie, 1963, 33 mn

Les sections "Go" et "Pa" du film à sketch RoGoPaG.

Une explosion atomique a eu lieu dans la stratosphère et quelque chose a changé. Les Parisiens prennent compulsivement des pilules (de l'iode ?) mais il y a surtout comme une disparition du sentiment : le mari (Jean-Louis Bory) est choqué de voir son épouse (Alexandra Stewart), qui porte à la ceinture un poignard comme sorti de *Dr. No* (p. 1499), embrasser un inconnu à la piscine. On n'en est pas encore à : "Amoureux, c'est quoi ?" d'*Alphaville* (p. 1223), seulement à se traiter d'ex-amour. Le sketch est trop court, de plus le DVD nous inflige une version doublée : c'est quand même mieux en français.

Dans la banlieue romaine, un metteur en scène américain (Orson Welles !) tourne une passion du Christ en couleurs très guimauve. Interview journalistique, mondanités sur les lieux du tournage. Affamé, le figurant qui joue un des larrons se gave de ricotta entre deux prises et mal lui en prend car il meurt d'indigestion sur la Croix ; on ne sait s'il monte alors au Ciel. Considéré par beaucoup comme le chef-d'œuvre de Pasolini, le sketch fut interdit en Italie. Avec Laura Betti.

Mary and Max Adam Elliott, Australie, 2009, 89 mn

Animation en volume racontant la liaison épistolaire entre l'Australienne Mary (8 ans) et l'Américain Max (44 ans). Elle vit à Melbourne avec une mère alcoolique et cleptomane, il est juif, new-yorkais et obèse – plat préféré le *chocolate hotdog* – : ils ont en commun leur admiration pour la série télévisée des *Noblets*. Peu de couleurs : un fond marron pour Mary, du gris pour Max avec des taches rouges de-ci de-là. Échanges d'informations : les tortues respirent par l'anus, les enfants naissent dans des œufs pondus par les rabbins pour les Juifs, les bonnes sœurs pour les Catholiques, les prostituées pour les Athées. Le temps passe, elle lui envoie un flacon de larmes car il ne sait pas pleurer ; avant de faire des études pour rédiger une grosse thèse sur le syndrome d'Asperger dont il serait atteint puis la détruire quand elle s'aperçoit qu'elle l'a blessé.

Solitaire, abandonnée par un mari homosexuel parti garder les moutons avec son amant néo-zélandais et sans nouvelles de Max, Mary décide de se suicider : moment déchirant et sommet du film où tout son passé défile sur l'air de *Que sera sera* (cf. *L'homme qui en savait trop*, p. 8). Pendaison interrompue par l'arrivée de nouvelles de Max qui a pardonné. Un an plus tard, elle débarque à New York dans la chambre de son ami qui vient de trépasser, calmement.

Une grande réussite car le ton persifleur, critique croisée des Australiens et des Juifs américains, n'oblitère pas l'émotion : ces poupées sont touchantes.

Swamp water *L'étang tragique*, Jean Renoir, USA, 1941, 86 mn

Pour échapper à la potence, Tom Keefer (Walter Brennan) s'est réfugié dans un marais géorgien peuplé de reptiles – alligators et mocassins d'eau. Le jeune Ben Ragan (Dana Andrews) arrivera à le disculper en faisant parler le veule Jesse (John Carradine) : les véritables coupables sont les frères Dorson (Ward Bond et Guinn Williams). Ben pourra convoler avec Julie (Anne Baxter) la fille de Tom, sorte de Cendrillon, sous les yeux attendris de Ragan Senior (Walter Huston). Qu'est allé faire Jean Renoir dans cette œuvre routinière ?

Designing woman *La femme modèle*, Vincente Minnelli, USA, 1957, 113 mn

Les difficiles débuts du couple formé de Mike (Gregory Peck) et Marilla (Lauren Bacall). Tout commence par la gueule de bois de Mike, signalée par l'amplification assourdissante de bruits banals, suivie d'un mariage hâtif et d'une lune de miel. Puis de la découverte qu'ils ne sont pas du même monde : il est chroniqueur sportif, elle est styliste (pas modèle !) et fréquente des gens un peu snobs. Cette disparité se résorberait si Marilla ne soupçonnait une liaison avec la danseuse Lori (Dolores Gray). Mike s'embrouille dans ses mensonges mais quand Marilla apprend de Lori que tout est de l'ordre du passé, elle fait semblant de les gober.

Cette histoire un peu mièvre est pimentée par une sous-intrigue liée au milieu du sport : Mike a dénoncé des magouilles et doit se cacher sous la protection du boxeur sonné Maxie (extraordinaire Mickey Shaughnessy) qui dort les yeux ouverts. Au final, une bataille chorégraphiée anticipant la mode du kung-fu.

Flash-back commentés par les protagonistes, dont Maxie. On apprend qu'un McKinley est un billet de 500 $; pour connaître la valeur du Madison, voir p. 99.

Borat : cultural learnings of America for make benefit glorious nation of Kazakhstan Larry Charles, USA, 2006, 80 mn

Borat (Sacha Baron Cohen), journaliste kazakh, quitte son pays et ses folkloriques chasses aux Juifs pour aller visiter l'Amérique. Il tombe amoureux d'une beauté californienne qu'il veut ramener mais elle refuse de rentrer dans le sac prévu pour les épouses. Entre temps, il se sera entretenu en caméra invisible avec des variétés très typiques d'Américains, conformistes et évangélistes, en jouant de son accent à couper au couteau qui lui permet de confondre "retired" et "retard", retraité et débile, et en se livrant à des farces scatologiques du dernier mauvais goût. Question "naïve" qui donne le ton : "Vous pensez vraiment que le type qui m'a enfoncé le poing dans l'anus soit homosexuel ?". Parti avec une poule et un ours, il revient avec une sympathique prostituée noire, ni jeune ni belle. Générique de fin de style soviétique pour ce film décapant et hilarant.

The cruel sea *La mer cruelle*, Charles Frend, Grande-Bretagne, 1953, 121 mn

D'après le roman de Nicholas Monsarrat, la vie monotone à bord de la corvette Compass Rose racontée par son capitaine, Ericson (Jack Hawkins). Débarquement pour raisons médicales de Bennett (Stanley Baker), premier lieutenant "martinet" et déconvenues à terre : un marin (Bruce Seton) apprend que sa sœur est morte sous les bombes, un autre (Denholm Elliott) que son épouse le trompe. Ericson avoue ne pas pouvoir se pardonner d'avoir sacrifié des hommes à la mer dans le but illusoire de couler un sous-marin. C'est finalement le Compass Rose qui est détruit laissant une dizaine de survivants entassés sur des canots gonflables, au loin un navire de guerre ; le BOVRIL lumineux de Piccadilly nous apprend qu'ils sont rentrés sains et saufs en Angleterre. Ericson reprend du service sur la frégate Saltash Castle avec le même premier lieutenant, Lockhart (Donald Sinden). Cinq ans de guerre pour couler deux sous-marins allemands.

Un beau film qui joue sur la sobriété, l'absence de pathos, pour nous parler de cette "mer cruelle que l'homme a rendue encore plus cruelle".

The hunchback of Notre-Dame *Notre-Dame de Paris*, Wallace Worsley, USA, 1923, 117 mn

Superbes décors pour une adaptation soignée. Avec le superlatif Lon Chaney en Quasimodo et Brandon Hurst dans le rôle du méchant Frollo. Prénommé Jehan (!), il est le double maléfique de son frère Claude (Nigel De Brulier), un saint homme car, dans une Amérique où l'on interdisait *The pilgrim* (p. 773), un archidiacre libidineux aurait été blasphématoire ; cette salutaire rectification devait être reprise dans les versions suivantes, y compris la française (p. 1892) ! Clopin (Ernest Torrence) et sa Cour des Miracles détestent les aristocrates, un anachronisme qui sera amplifié dans *Quasimodo* (p. 1051). C'est finalement une *love story* avec *happy end* : Esmeralda (Patsy Ruth Miller) échappe au gibet pour filer le parfait amour avec son Phœbus (Norman Kerry). Pauvre Hugo !

The naked prey *La proie nue*, Cornel Wilde, USA, 1965, 96 mn

Une sorte de *Chasses du comte Zaroff* (p. 882) transposée en Afrique du Sud. À la fin du XIX^{e} siècle, des safaristes arrogants sont pris pour cible par des Noirs qui leur font subir de réjouissants supplices mais laissent partir leur accompagnateur (Cornel Wilde) pour se livrer ensuite à une chasse à l'homme. Prétexte à nous montrer de splendides paysages et des animaux, en particulier un gigantesque escargot dont on se demande s'il est vraiment comestible, surtout cru. Comme dans *Beach red* (p. 1036), on est déjà un peu chez Terrence Malick.

Ha ha ha, you and me, little brown jug, don't I love thee ! est une scie de 1869.

The manchurian candidate *Un crime dans la tête*, John Frankenheimer, USA, 1962, 126 mn

Le film s'ouvre sur un extraordinaire cauchemar : des prisonniers américains au cerveau bien lavé sont présentés à un public formé de Russes et de Chinois (dont les réfrigérants Reggie Nalder et Henry Silva), à moins qu'il ne s'agisse de vieilles dames d'une organisation charitable. Toujours est-il que Raymond Shaw (Laurence Harvey), un des captifs, étrangle un de ses camarades puis en abat un autre au pistolet. C'est ce rêve récurrent qui vient troubler les nuits de Bennett (Frank Sinatra) ainsi que celles d'autres soldats revenus de Corée.

Raymond est le fils d'Eleanor Shaw (Angela Lansbury), une Républicaine hystérique qui voit des communistes partout et dont le second époux, le sénateur Iselin (James Gregory) dénonce l'infiltration du ministère de la Défense par des encartés dont il donne le nombre exact – 207, 104, 275 ou 57, il n'est pas très fixé – ; il faut dire qu'il est un peu idiot mais c'est sans doute ce qu'apprécient ses électeurs. Raymond a été soumis à un conditionnement hypnotique : il suffit de lui montrer une Q♦, carte à jouer qui est comme le symbole de sa mère tant détestée, pour en faire une machine à tuer. Sous ses dehors maccarthystes, Eleanor est en fait un agent soviétique qui utilise son fils pour assassiner quiconque se met en travers de l'ascension du crétin Iselin à la présidence. Bennett, qui a compris le rôle de la Q♦, révèle à Raymond la manipulation dont il est victime. L'infortuné abat mère et beau-père avant de retourner l'arme contre lui.

L'idée d'un président d'extrême-droite manipulé par les Russes devait trouver une certaine vraisemblance avec Donald Trump.

Der Verlorene *Un homme perdu*, Peter Lorre, RFA, 1951, 94 mn

1943. Röthe (le réalisateur), qui travaille sur des projets ultra-secrets, est persuadé par son assistant Hösch (Karl John) que sa fiancée (Renate Mannhardt) est une espionne ; il l'étrangle dans un accès de rage. Hösch, qui est en fait le gestapiste local, fait passer le meurtre pour un suicide. Tout rentrerait presque dans l'ordre si Röthe ne se découvrait un goût pour le meurtre et assassinait une femme dans le métro. Il se trouve ensuite mêlé bien malgré lui au complot du 20 juillet que Hösch aide a réprimer. Il disparaît alors pour se retrouver, après guerre, sous le faux nom de Neumeister face à face avec Hösch devenu Nowak. Röthe assassine le sbire nazi avant d'aller se jeter sous un train.

Röthe rappelle évidemment l'inoubliable *M le maudit* (p. 82). Ce tueur en série est un "amateur" que le scénario oppose aux professionnels nazis, comme plus tard ceux de *La nuit quand le Diable venait* ou *La nuit des généraux* (pp. 1827, 1193). Un film bien désobligeant dans l'Allemagne de l'immédiate après-guerre : ce fut, hélas, l'unique réalisation du célèbre comédien.

Petits arrangements avec les morts Pascale Ferran, France, 1994, 104 mn

Une plage à Audierne et une fratrie de quatre à jamais marquée par la mort de leur sœur Lili. De passage, François (Charles Berling), un entomologiste qui préfère les insectes morts – c'est plus stable –, ne tient pas à rester car, dit-il à sa sœur Suzanne (Sabrina Leurquin), il ne se sent pas aimé par leur frère aîné Vincent (Didier Sandre). À cause d'un souvenir d'enfance, du temps de *Thierry la Fronde* à la télévision (p. 1905) : Lili venait de mourir et il les avait grondés car ils faisaient du bruit. Zaza (Catherine Ferran), la sœur plus âgée, dépressive et insomniaque, recourt à des mystagogies genre "fluide énergétique" mais cauchemarde endormie sur le sable. Elle se ferme quand un ancien copain (Didier Bezace), averti le premier de la mort de Lili, tente de renouer avec elle. Sans liens avec eux, "Et mon cul c'est du poulet ?" dit le froussard qui a peur de descendre au fond du blockaus où l'"instable" Jumbo, neuf ans, cultive le souvenir d'un copain mort du cancer.

Peut-on survivre à la mort des autres ? Sans doute mais il y a comme un défaut au niveau des fondations. Le magnifique château de sable que Vincent s'obstine à reconstruire chaque jour ne passe jamais la nuit.

Lancelot du Lac Robert Bresson, France, 1974, 80 mn

Loin de la luxuriance d'*Excalibur* (p. 1619), une adaptation spartiate du cycle arthurien. Aucun effort quant au décor sommaire et anachronique de tentes militaires contemporaines et, cerise sur le gâteau, un échiquier Régence. Cliquetis d'armures, gros plans sur des jambes de chevaux, diction stéréotypée "oui oui", "non non", sans rapport avec celle, chantante, de *Perceval le Gallois* (p. 1104) dont les décors retrouveront l'esprit des enluminures. Bresson fait du Bresson.

Lust for life *La vie passionnée de Vincent Van Gogh*, Vincente Minnelli, USA, 1956, 117 mn

Biographie d'un peintre tellement célèbre qu'on en connaît par cœur les épisodes. Mission au Borinage puis vie en ménage avec la prostituée Sien (Pamela Brown), passage à Paris avec défilé chez Seurat, Pissaro, etc. Ensuite Arles et son facteur Roulin (Niall MacGinnis), la relation tumultueuse avec Gauguin (Anthony Quinn), l'oreille coupée, l'asile. Enfin Auvers sur Oise et le docteur Gachet (Everett Sloane) avant le fatal coup de pistolet dans le champ de blé aux corbeaux. Les lieux sont reconstitués avec soin, notamment le café de nuit. Mais le film convainc sans émouvoir. Peut-être parce que, contrairement au non-jeu de Jacques Dutronc chez Pialat (p. 1150), Kirk Douglas est constamment Van–Gogh–l'artiste–torturé. Et, dans le genre biographie de peintre, c'est moins réussi que *Moulin-Rouge* (p. 828), pourtant sévèrement handicapé par la pudibonderie des studios.

Eastern promises *Les promesses de l'ombre*, David Cronenberg, G^{de}-Bretagne, 2007, 101 mn

Une infirmière (Naomi Watts) recueille le journal d'une adolescente morte en couches et, comme il est en russe, a la mauvaise idée de vouloir le faire traduire par Semion (Armin Müller-Stahl), un patron de restaurant. Ce dernier est le chef londonien des *Vory v zakone* (Voleurs dans la loi), la terrifiante Mafia russe. Nous faisons connaissance de son irresponsable rejeton Kirill (Vincent Cassel) et de son glaçant homme de main Nikolaï (Viggo Mortensen) dont nous apprendrons à la fin qu'il s'agit d'une taupe placée par le sympathique FSB pour neutraliser Semion.

Les tatouages de Nikolaï indiquent qu'il a été adoubé par les *Vory v zakone*, ce qui en fait une sorte de "made man" (cf. *Goodfellas*, p. 1326), mais ce n'est qu'un stratagème de Semion qui détourne sur lui la vindicte des Tchétchènes qui ont un compte à régler avec Kirill. L'impétrant est agressé dans un bain public : scène d'une violence inégalée durant laquelle Nikolaï enfonce un tranchet dans l'œil de son assaillant. Un Cronenberg seconde façon, terrifiant mais sans paranormal, comme *A history of violence* (p. 1405), moins réussi.

Menschen am Sonntag *Les hommes le dimanche*, Edgar Ulmer & Robert Siodmak, USA, 1930, 74 mn

Berlin, ses grandes artères et ses taxis, juste avant la crise. Brève rencontre entre deux hommes et deux femmes qui vont se baigner à Wannsee ; une des deux se laisse faire mais il n'est pas sûr que son séducteur, un homme à femmes, veuille la revoir le dimanche suivant. Détails d'époque, les fers à friser, la petite valise pour les vêtements de bain – c'était avant le sac de sport. On est entre *L'homme à la caméra* (p. 165) et *Treno popolare* (p. 758) qui sera parlant. Les réalisateurs devaient bientôt quitter l'Allemagne ; tout comme leur scénariste Billy Wilder.

Layer cake Matthiew Vaughn, Grande-Bretagne, 2004, 101 mn

Le trafiquant de drogue XXX (Daniel Craig) est au centre d'une lutte visant à récupérer un stock de pilules d'Ecstasy volé à des Serbes. Pris en sandwich entre Eddie Temple (Michael Gambon) et le mystérieux tueur Dragan, il arrive à berner tout le monde et à tirer son épingle du jeu. Alors qu'il s'apprête à jouir d'une retraite précoce, il est abattu pour une banale histoire de rivalité amoureuse.

Rebondissements à tiroirs dont les multiples personnages finissent souvent en cadavres. Moments mémorables, quand XXX enlevé par Temple se retrouve tête en bas sur le rebord d'un immeuble ou bien son rendez-vous au pied de la statue du Gen. Wolfe à Greenwich avec une glacière contenant une tête coupée destinée au terrifiant Dragan, qui semble avoir des yeux partout. Confus et roboratif !

Three came home *Captives à Bornéo*, Jean Negulesco, USA, 1950, 105 mn

D'après les souvenirs d'Agnes Newton Keith (Claudette Colbert) internée à Bornéo par les Japonais. Des militaires cruels avec de temps à autre des éclairs de gentillesse ; scène terrifiante où des Australiens irresponsables qui avaient tenté de rejoindre le baraquement des femmes sont abattus comme des chiens. Soutenue par son amie Betty (Florence Desmond), Agnes arrive à s'occuper de son fils George avant de retrouver son époux (Patric Knowles) le 11 septembre 1945.

Le moment le plus dramatique est celui où, victime d'une tentative de viol, elle a la mauvaise idée de se plaindre en oubliant que "l'homme qui tient le fusil a toujours raison". Elle se heurte à l'essentialisme de l'Armée, ici celle du Japon, qui s'exprime à travers deux principes absolus : un tel cas se traite selon les règles et les militaires sont supérieurs aux civils. Une seule solution, prouver que la plaignante a menti en lui faisant signer des aveux, prétextes pour l'exécuter. Elle est donc soumise à une séance de tabassage et, comme elle n'a pas signé son arrêt de mort, une seconde se prépare, interrompue par l'entrée du Col. Suga.

Ce militaire, joué par Sessue Hayakawa (qui apparaissait déjà dans *Forfaiture*, p. 1466) est proche de celui du *Pont de la rivière Kwaï* (p. 2). Brutal – il frappe les prisonniers – mais cultivé, il s'intéresse à Agnes, écrivaine déjà connue ; c'est sans doute pour ça qu'il lui épargne la seconde séance de torture. Personnage finalement touchant quand, l'humain prenant le pas sur le militaire, il confie à l'héroïne qu'il a désormais tout perdu : pour les protéger des bombes, il avait mis ses enfants, dont il égrène les noms, en lieu sûr à Hiroshima.

Les acteurs Bertrand Blier, France, 1999, 99 mn

Ils cabotinent dans leur propre rôle, ainsi Jean-Pierre Marielle et son petit pot d'eau chaude, Claude Rich, Sami Frey et André Dussollier, dont le personnage est parfois interprété par... Josiane Balasko. Scénario décousu mais nullement arbitraire ; on y parle de l'alcoolisme de Jacques Villeret et Pierre Arditi est en ménage avec Jean-Claude Brialy, lequel confesse qu'il est prêt à tout jouer sauf des pédés – faux, cf. pp. 63, 485. Puis Jacques François se lève et se plaint d'avoir été confiné à des rôles de notable. Plus touchante encore, une jeune femme confie qu'elle est Maria Schneider et qu'elle est contente d'avoir eu ce petit rôle.

La mort guette les acteurs ; plus que ce peloton d'exécution pour Jean-Paul Belmondo et Michel Serrault, c'est l'indifférence qui tue. Alain Delon, seul, se souvient des anciens qui ne sont plus que des noms au dos de chaises vides. Alors que Bertrand Blier tourne une scène de son prochain film, le téléphone de son acteur (Claude Brasseur) sonne : "Comment ça va, papa ?" dit-il avant de passer l'appareil au réalisateur car un copain de son père veut lui parler. Les derniers mots sont destinés à Bernard Blier : "Plus les jours passent et plus tu me manques".

Trafic Jacques Tati, France, 1971, 97 mn

Monsieur Hulot doit conduire, de Paris à Amsterdam, le camping car ALTRA (ne pas confondre avec AALTRA, p. 1816) ; il n'y arrivera pas, ou plutôt trop tard. Faute à une panne d'essence puis à des policiers néerlandais tatillons qui examinent sous toutes les coutures le véhicule, une R4 Renault aménagée de façon très surprenante, avec grill, rasoir électrique, etc. Faute surtout à la circulation qui semble se résumer à un gigantesque embouteillage, moment propice aux conducteurs pour se gratter le nez ou bailler. Quand elle se fluidifie, c'est l'accident, d'où un retard supplémentaire. Remercié à Amsterdam, Hulot repart pour une fois au bras de la beauté de service alors que la pluie commence à tomber. Les essuie-glaces se mettent en route avec des comportements et des bruits cocasses ; les parapluies se déploient au milieu d'un gigantesque parking.

Le salon automobile d'Amsterdam a un petit air de hall des expositions de *Playtime* (p. 1194), un petit air seulement car le réalisateur mégalomane, ruiné, n'a ici qu'un budget très modeste. Mais il y a Hulot avec son impayable allure et ses maladresses, ainsi quand il décroche la vigne d'une façade qu'il tente ensuite de raccrocher, ce qui fait penser à son égalisation des espaliers dans *Mon oncle* (p. 21). Les retards font qu'il oublie le salon et perd son temps, notamment dans un garage en bord de canal où règne une atmosphère chaleureuse, antithèse de la déshumanisation de l'autoroute. Malgré un goût de déjà vu, ce Tati tardif est un adieu émouvant à un personnage attachant.

Rain *Pluie*, Lewis Milestone, USA, 1932, 94 mn

D'après Somerset Maugham. À Pago Pago, dans les Samoa américaines, un saint homme de passage, Davidson (Walter Huston), s'émeut de la présence de l'ancienne prostituée Sadie Thompson (Joan Crawford). Inflexible, il fait pression sur le gouverneur qui décide de renvoyer la pécheresse à San Francisco où elle écopera sans doute de trois ans de prison : "Innocente ou coupable, vous devez payer pour racheter vos erreurs". Sadie est d'abord outrée par le bonhomme, puis se laisse contaminer par sa foi ; la veille de son départ pour un bien triste sort, elle refuse l'aide d'un brave militaire américain (William Gargan) qui voulait l'épouser pour l'emmener à Sydney. Au matin on découvre le corps de Davidson, suicidé : ayant finalement cédé à la tentation et abusé de Sadie, il n'avait pas supporté cette contradiction avec ses principes.

Excellent film dominé par la pluie incessante, métaphore de l'atmosphère étouffante de l'hôtel où opère Davidson. Ce Tartuffe est plus terrifiant que celui de Molière qui se savait une crapule. Un personnage du même genre sévit dans *Shanghai express* (p. 776) mais il est privé de la dimension d'hypocrisie qui fait l'intérêt de Davidson. Avec Guy Kibbee et Beulah Bondi.

Make way for tomorrow *Place aux jeunes*, Leo McCarey, USA, 1937, 88 mn

Chassés de leur maison par la crise, des parents âgés se réfugient chez leurs enfants, séparément car aucun ne peut, ou ne veut, s'embarrasser des deux. Barkley (Victor Moore) se trouve plutôt bien chez sa fille au point de s'y montrer parfois pénible : il mord le médecin (Louis Jean Heydt). Lequel lui conseille la Californie – où réside une de ses filles – pour soigner ses problèmes respiratoires mais il devra quitter l'ami juif (Maurice Moscovitch) qu'il vient de se faire. Lucy (Beulah Bondi) est moins à l'aise chez son fils préféré (Thomas Mitchell) ; il faut dire qu'elle détonne un peu lors des leçons de bridge données par sa bru et qu'elle est un chaperon un peu trop laxiste pour sa petite-fille qu'elle avait prétendument emmenée voir *Souls at sea* (p. 1749). Elle comprend qu'elle doit aller vivre dans une maison de retraite mais refuse de l'avouer à Barkley.

Avant leurs départs respectifs, les époux se retrouvent pour quelques heures à New York. Un marchand de voitures qui les croit friqués les promène à l'œil, puis c'est le restaurant, celui de leur lointaine lune de miel. Le chef d'orchestre arrête son swing pour jouer la valse ringarde sur laquelle ils avaient autrefois dansé. Snobant leurs enfants qui les attendaient pour dîner, ils se rendent directement à la gare d'où part un train pour la Californie : "Si je ne te revois pas, du moins pas tout de suite, sache que ce fut un bonheur de vivre cinquante ans ensemble".

Daisy Miller Peter Bogdanovich, USA, 1974, 88 mn

D'après Henry James. De passage à Vevey avec sa tante (Midred Natwick), le jeune Américain Frederick (Barry Brown) est séduit par Daisy (Cybill Shepherd), une compatriote de Schenectady qui parle tout le temps avec un débit qui impose le sous-titrage. Belle et mal dégrossie, ce qui veut dire spontanée et un peu égocentrique, elle se moque du qu'en-dira-t-on, tout comme sa mère (Cloris Leachman) tout aussi ignorante, ou indifférente, qu'elle. Toujours est-il qu'elle ose se pavaner seule avec des hommes, Frederick à Vevey, puis le suave musicien Giovanelli (Duillio Del Prete) à Rome où l'a suivie Frederick, au Pincio, à la villa Adriana. Elle s'attire alors les foudres d'une mondaine (Eileen Brennan) qui l'ostracise. Frederick est lui-même un peu choqué de la voir batifoler de nuit au Colisée avec son chevalier servant italien.

Fin de partie brutale alors que Frederick allait porter des fleurs à la jeune femme : filmé à travers une dentelle funèbre, le jeune homme qui monte l'escalier quatre à quatre est arrêté par le réceptionniste. Victime de toutes les imprudences, sociales comme médicales, Daisy ne s'était pas méfiée d'une épidémie de malaria. Près de la tombe toute fraîche, Giovanelli confie n'avoir eu aucun espoir d'épouser celle qui n'en faisait qu'à sa tête. Reste le regret de Frederick de ne pas s'être déclaré. Le meilleur film de Bogdanovich, et le meilleur rôle de Cybill Shepherd ?

The new centurions *Les flics ne dorment pas la nuit*, Richard Fleischer, USA, 1972, 103 mn

Vie et mort de Roy (Stacey Keach), un flic de Los Angeles. Avec ses moments contrastés, drôles quand il s'occupe de prostituées, écœurants quand, muté temporairement aux Mœurs, il est chargé de piéger des "fruits" (pédales). Sa femme (Jane Alexander) le quitte après qu'il a été gravement blessé car elle ne supporte pas la dangerosité du métier ; alors qu'il pense à se remarier avec Lorrie (Rosalind Cash), il est abattu par un homme saoul, pas même un délinquant.

Ce film peu dramatisé exprime bien l'amour du héros pour ce métier honni ; il se voit comme une sorte de centurion au milieu des barbares. Son collègue plus âgé Kilvinski (George C. Scott) a d'ailleurs tellement besoin de l'atmosphère des rues chaudes et dangereuses qu'il se suicide à peine retraité.

Stage door *Pension d'artistes*, Gregory La Cava, USA, 1937, 92 mn

Une pension bon marché pour actrices débutantes. Elles se disputent la faveur du puissant Powell (Adolphe Menjou) qui monte une nouvelle pièce à Broadway. Linda (Gail Patrick), puis Jean (Ginger Rogers) reçoivent tour à tour les mêmes onze roses et le petit mot "la douzième c'est vous". Mais c'est Terry (Katharine Hepburn) qui décroche la timbale à cause, non de son talent que personne n'a pu juger, mais du soutien discret de son papa "roi du blé". Kay (Andrea Leeds), qui ne vivait que pour le rôle, se défenestre juste avant la première et c'est dans sa mort que Terry puise l'inspiration : il faut souffrir pour devenir une grande actrice, message repris dans *Rendez-vous* (p. 771) ou *Esther Kahn* (p. 1656).

Mention spéciale pour Franklin Pangborn dans le rôle du pittoresque "stooge" (larbin) Harcourt et Constance Collier en vieille cabotine.

Compulsion *Le génie du mal*, Richard Fleischer, USA, 1959, 103 mn

1924. Pris d'une pulsion "nietzschéenne", deux jeunes gens de bonne famille – ils sont fils de millionnaires – décident de supprimer un gamin de 14 ans. Si Artie (Bradford Dillman) est froid et calculateur, Judd (Dean Stockwell) est un inquiet qui commet bourde sur bourde, perdant une paire de lunettes sur les lieux du crime. Défendus par un ténor du barreau (Orson Welles avec un de ses faux nez) viscéralement opposé à la peine de mort, ils seront finalement condamnés à la prison à vie, suivie (!) d'une peine de 99 ans.

Sujet intéressant car, contrairement à ceux de *Nous sommes tous des assassins* (p. 1309), les criminels du film sont des monstres. Mais quelque chose ne fonctionne pas dans cette évocation (fidèle) de l'affaire Leopold et Loeb quand le scénario se concentre sur la plaidoirie de l'avocat. Avec Diane Varsi.

The indian fighter *La rivière de nos amours*, André De Toth, USA, 1955, 84 mn

Des méchants blancs (Walter Matthau, Lon Chaney Jr.) sont prêts à tout pour s'approprier l'or d'un territoire indien. Même à tuer, ce qui déclenche une nouvelle guerre, que Johnny Hawks (Kirk Douglas) arrête à temps en livrant les coupables au chef indien Red Cloud (Eduard Franz) avec cet argument : l'enfant que je vais avoir avec ta fille Onahti (Elsa Martinelli), de quel côté se battra-t-il ? Comme dans tous les westerns de l'époque, seuls les figurants sont de vrais Indiens. Pittoresque personnage de photographe joué par Elisha Cook ; même s'il est douteux qu'on puisse tirer au débotté un cliché en sept exemplaires vers 1870.

Luci del varietà *Les feux du music-hall*, Alberto Lattuada & Federico Fellini, Italie, 1950, 97 mn

La distribution rappelle celle de *Senza pietà* (p. 1083) sinon que Fellini est devenu co-réalisateur. C'est une histoire d'"herbes flottantes" (pp. 902, 1374) à l'italienne. La troupe menée par Checco (Peppino De Filippo) présente son spectacle minable de ville en ville. La jeune Liliana (Carla Del Poggio, épouse de Lattuada) s'y joint et remporte un franc succès car elle a le don de perdre sa robe sur scène. Sans rien obtenir d'elle, Checco abandonne ses acteurs pour l'emmener à Rome et monter un nouveau spectacle qui comprend entre autres un trompettiste (John Kitzmiller, le Noir de Cinecittà). Mais la beauté fait faux bond car elle a mis à profit son séjour romain pour rencontrer Adelmo (Folco Lulli) avec lequel elle a été moins cruelle ; elle descend désormais les escaliers dans une revue style Lido. Alors qu'elle prend un train de luxe pour Milan, elle croise Checco, qui a retrouvé troupe et compagne (Giuletta Masina dont le jeu se réduit à placer ses pupilles à gauche ou à droite) ; ils sont en troisième classe, en partance pour un patelin avec des projets plein la tête.

Certaines séquences annoncent le Fellini à venir ; mais c'est avant tout un film de Lattuada. Petits rôles pour Carlo Romano et Vittorio Caprioli.

Pete Kelly's blues *La peau d'un autre*, Jack Webb, USA, 1955, 95 mn

1927. Le petit orchestre de Pete Kelly (le réalisateur) se produit dans les *speakeasies* contrôlés par McCarg (Edmond O'Brien) qui fait monter sur scène sa maîtresse (Peggy Lee), alcoolique au dernier degré. Règlement de comptes dans une salle de spectacle déserte entre Pete et McCarg, assassin d'un musicien.

La Prohibition avait stimulé la consommation d'alcool trafiqué où l'on rajoutait de l'eau, d'où cette blague : "celui qui trouvera le moyen de couper l'eau fera fortune". Mais aussi le jazz qui est le véritable sujet de ce film sympathique. Avec Janet Leigh, Lee Marvin et Ella Fitzgerald.

My man Godfrey *Godfrey*, Gregory La Cava, USA, 1936, 93 mn

Film basé sur deux lieux antithétiques. Park Avenue où habitent les Bullock : le père (Eugene Pallette) est une espèce de carnet de chèques pour son épouse Angelica (Alice Brady) et son parasite attitré Carlo (Mischa Auer) qui passe son temps à chanter *Otchi tchornye* dont il ne connaît que ces deux paroles. Les deux filles du ménage, Irene (Carole Lombard) et Cornelia (Gail Patrick), s'adonnent à des plaisanteries qui n'amusent que leur milieu de snobs aussi friqués que puants. La dernière de Cornelia est de dénicher un "lost man", i.e., un clochard, ce qui nous amène au second lieu, une zone au pied du pont de Queensboro où végète Godfrey (William Powell). Lequel, ne voulant pas amuser la galerie pour cinq dollars, s'en prend à la mijaurée. Sa sœur Irene a plus de chance en lui offrant le poste vacant de majordome chez les Bullock. Dont il s'acquitte très bien, malgré les complots de la vicieuse Cornelia et la visite de Tommy Gray (Alan Mowbray) qui reconnaît dans le majordome un fils de famille de Boston tombé dans la dèche par désespoir amoureux. *Happy end* : les Bullock sont devenus moins pénibles et, avant d'épouser une Irene amoureuse de lui dès le début, Godfrey ouvre un restaurant de luxe près de "son" pont pour employer des SDF.

Oublions le dénouement pour relever la violence de l'opposition de classes, peu typique du cinéma américain, toutes époques confondues.

Inserts *Gros plan*, John Byrum, Grande-Bretagne, 1975, 117 mn

1930. Wonder Boy (Richard Dreyfuss), réalisateur alcoolique et agoraphobe dont le surnom rappelle ironiquement des temps meilleurs, tourne dans sa chambre un film pornographique et artistique, avec Harlene (Veronica Cartwright), actrice *has been* droguée, et Rex (Stephen Davis), croque-mort dans le civil, pour le compte du bootlegger Big Mac (Bob Hoskins) qui veut se diversifier. Quand Big Mac déboule avec de l'héroïne, Harlene fait une overdose et il doit s'absenter avec Rex pour se débarrasser du cadavre, laissant sur place la jeune Cathy (Jessica Harper), une débutante à laquelle il a fait miroiter un rôle : il ne craint pas de la laisser en tête à tête avec le réalisateur, notoirement impuissant. La jeune femme, qui veut tourner des "inserts" pour compenser la disparition de l'actrice, finit par s'étendre sur le lit : invitation crues de Wonder Boy à montrer ses nichons (petits) puis sa chatte que nous ne voyons pas. Ils se prennent au jeu : l'impuissant retrouve ses moyens et les deux se paient un mémorable pied sous l'œil de la caméra... qui ne fonctionnait pas. Le réalisateur doit subir la vindicte de Big Mac rentré de sa sinistre expédition avant d'écluser, seul, son cognac au piano ; rêve-t-il à Cathy ou à un acteur débutant de chez Pathé qui ne jure que par lui, ce Clark Gable auquel il n'a pas ouvert il y a un instant ?

Très beau film sur l'envers de Hollywood avec une prenante scène de sexe.

Gentlemen prefer blondes *Les hommes préfèrent les blondes*, Howard Hawks, USA, 1953, 91 mn

La brune Dorothy (Jane Russell) et la blonde Lorelei (Marilyn Monroe) se produisent dans la même revue. Mais alors que Dorothy est en quête de beaux muscles, Lorelei est une chercheuse d'or – ou plutôt de diamants, à en croire la chanson *Diamonds are a girl's best friends*. Elle a harponné Gus Esmond (Tommy Noonan), un héritier ahuri que son père veut protéger en la faisant espionner par un détective. Loin de Gus, en compagnie de Dorothy sur un bateau pour la France, Lorelei séduit le vieux Piggy Beekman (Charles Coburn) ; il lui offre la précieuse tiare de son épouse (Norma Varden, la rombière malmenée par Bruno dans *L'inconnu du Nord express*, p. 1181) qui exige la restitution du bijou, d'où des complications cousues de fil blanc avec la Justice. Une comédie musicale bien enlevée.

Gertrud Carl Theodor Dreyer, Suède, 1964, 116 mn

Adapté d'une pièce de théâtre de 1906, le film met en scène une femme passionnée qui a consacré sa vie à l'amour, *Amor omnia*, dit-elle, équivalent du *Vitam impendere amori* d'Apollinaire. Nous voyons Gertrud dans son milieu bourgeois ; elle quitte son mari Gustav, un brillant politicien qui vient d'être nommé ministre. Elle est tentée par une aventure avec le jeune musicien Erland, mais celui-ci ne l'aime pas vraiment. Puis elle revoit Gabriel, poète couvert d'honneurs dont elle partagea trois ans la vie, qui lui demande, les larmes aux yeux : "Pourquoi m'as tu quitté ?". Flash-back, elle avait trouvé une note de son compagnon déclarant : "L'amour de la femme et le travail de l'homme sont fondamentalement ennemis". Au mur *Deux êtres humains*, alias *Solitude* d'Edvard Munch.

Elle part vivre seule à Paris. Longtemps après, elle lit à son vieil ami Axel un poème : "Suis-je belle, non mais j'ai aimé/Suis-je jeune, non mais j'ai aimé/Suis-je vivante, non mais j'ai aimé". Dernier plan sur une porte fermée. Chez Dreyer, le feu couve sous la glace et l'émotion nait de l'austérité.

Prea târziu *Trop tard*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1996, 98 mn

Le procureur stagiaire Costa (Razvan Vasilescu) est envoyé dans une vallée minière pour élucider des crimes en série qui se produisent sous terre. Le coupable est Ferz, un demi-fou qui vit dans les galeries et tue pour s'approprier le casse-croûte de ses victimes. Mais l'enquête se heurte à l'obstruction du directeur (Victor Rebengiuc) qui veut à tout prix protéger son entreprise ; Costa est déplacé.

Évocation de la Roumanie d'après Ceaușcescu où le pouvoir post-communiste d'Iliescu suscite de terrifiantes manifestations de mineurs, les "minériades" ; y plane encore l'ombre de la Securitate, pourtant officiellement dissoute.

Jeder für sich und Gott gegen alle *L'énigme de Kaspar Hauser*, Werner Herzog, RFA, 1974, 109 mn

Le titre allemand *Chacun pour soi et Dieu contre tous* situe l'œuvre dans une perspective cosmique où le mystère de la filiation de Kaspar n'est pas un instant abordé. Pour l'incarner, Herzog en a déniché une espèce de cousin en la personne de Bruno S., musicien des rues caractériel profondément perturbé par sa terrifiante petite enfance – fils d'une prostituée, il était le souffre-douleur de sa mère. Contrairement à *L'enfant sauvage* (p. 733) élevé par les loups, Kaspar n'a pas à s'humaniser, il l'est déjà ; mais il doit faire l'apprentissage de la société, laquelle est plutôt bienveillante, à l'exception du mystérieux persécuteur qui le fait finalement assassiner. La naïveté de Kaspar, dénué de tout surmoi, met à nu nos propres formats, et ce au-delà des intentions du réalisateur. L'épisode de Logique est révélateur : pour lui expliquer la double négation – anachronique en 1830 – on sert à Kaspar une devinette à la *Gödel-Escher-Bach* qui nie l'incomplétude en postulant que certains pourraient dire toujours le vrai ou toujours le faux. Et donc, quand le protagoniste rue dans les brancards en refusant de se prêter à une cuistrerie pseudo-logique, il renverse ce jeu de quilles en équilibre instable.

La distribution inclut Walter Ladengast, Volker Prechtel, Brigitte Mira ainsi que Clemens Scheitz qui retrouvera Bruno S. dans *Stroszek* (p. 749). On se serait passé du pénible adagio de Giazotto, alias Albinoni (1945).

Mr. Deeds goes to town *L'extravagant M. Deeds*, Frank Capra, USA, 1936, 116 mn

Longfellow Deeds (Gary Cooper), poète local de Mandrake Falls et joueur de tuba, hérite de vingt millions de dollars. Débarqué à New York, il se fait remarquer par sa naïveté : il n'aime rien tant que les voitures de pompiers. Un éditeur de journal (George Bancroft) lance sur lui la journaliste Babe Bennett (Jean Arthur) qui, se faisant passer pour une femme en détresse, devient l'amie de celui qu'elle surnommera "homme-Cendrillon" dans ses articles. Ceci dit, Deeds a un gros bon sens qui lui permet d'esquiver les pièges qu'on lui tend ; "l'agneau mord le loup" commente son proche MacWade (Lionel Stander) qui a la mauvaise idée de lui révéler le double jeu de Babe. Quand un requin (Douglass Dumbrille) lui fait un procès pour irresponsabilité – il a le tort de destiner son argent aux fermiers nécessiteux –, Deeds, démoralisé car il en pinçait pour Babe, s'enferme dans le mutisme. À l'audience comparaissent ses deux tantes givrées qui le déclarent "pixilated", une imputation à relativiser car, à part elles, tout le monde, y compris le juge (H. B. Warner), le serait. Il suffit que Babe confesse en public son amour pour Longfellow pour que celui-ci se réveille et emporte le morceau au terme d'une brillante plaidoirie. Bien ficelé et un tantinet démagogique, le film est une sorte de brouillon de *Mr. Smith goes to Washington* (p. 848).

Vera Cruz Robert Aldrich, USA, 1954, 94 mn

Dans le Mexique de Maximilien (George Macready), deux Américains, Trane (Gary Cooper) et Erin (Burt Lancaster aux dents de carnassier) se mettent au service des Français. Si les deux sont cupides, Erin est de plus sans principes : pour se tirer d'un mauvais pas, il menace de faire tuer des enfants par son homme de main Donnegan (Ernest Borgnine façon teigneux) et ce n'est pas un bluff. Les deux aventuriers sont chargés d'accompagner un marquis (Cesar Romero) et son chargement d'or jusqu'au port de Vera Cruz ; la comtesse (Denise Darcel) qui fait partie du voyage, espère bien s'en emparer avec l'aide de Trane et Erin, quitte à les doubler après. La petite troupe longe des pyramides précolombiennes avant de se trouver face aux juaristes du Gen. Ramirez (Morris Ankrum). Violent combat au terme duquel Erin récupère le magot en abattant un de ses complices avant d'être à son tour tué par Trane. Ce dernier, séduit par la juariste Nina (Sara Montiel) décide de laisser le trésor aux Mexicains.

Western bien enlevé avec Jack Elam, Jack Lambert et Charles Buchinsky (Bronson) en homme à l'harmonica (cf. *Il était une fois dans l'Ouest*, p. 1609). Sara Montiel est célébrée par Almodóvar dans *La mauvaise éducation* (p. 880).

Silver Lode *Quatre étranges cavaliers*, Alan Dwan, USA, 1954, 77 mn

Un 4 juillet, la sinistre troupe emmenée par le marshal McCarty (Dan Duryea plus gouape que jamais) se présente à Silver Lode (Filon d'argent) pour arrêter Ballard (John Payne), coupable de meurtre et de vol. Ce douteux policier est reçu avec méfiance mais il est difficile de vérifier quoi que ce soit en ce jour férié. McCarty abat un de ses acolytes (Harry Carey Jr.) qui allait vendre la mèche – il n'est qu'un criminel recherché qui usurpe sa fonction – puis le shérif (Emile Meyer) qui avait tout compris ; et fait porter le chapeau à l'infortuné Ballard qui se retrouve pourchassé par le village entier. Seules son ex-maîtresse Dolly (Dolores Moran) et sa future épouse Rose (Lizabeth Scott) le soutiennent de façon inconditionnelle. Dolly force le télégraphiste local (Frank Sully) à demander des éclaircissements sur McCarty et, sans réaction du destinataire, l'oblige à improviser une fausse réponse incriminant le prétendu marshal. Un message d'un contenu similaire arrivera plus tard ; entre temps, Ballard, cerné par la foule de ses anciens amis, s'est réfugié dans le beffroi de l'église où McCarty, venu le déloger, est tué par le ricochet sur la cloche de la balle qu'il avait tirée.

Cette production Benedict Bogeaus est une parabole sur le maccarthysme, à son apogée en 1954. Le film, âpre, dénonce l'aveuglement et le caractère moutonnier de ces bons américains prêts à suivre le premier aventurier venu, surtout quand il s'appelle McCart(h)y (ou Trump). Le scénario épargne, comme il se doit aux États-Unis, le prêtre, seul homme à ne pas hurler avec les loups.

Mies vailla menneisyyttä *L'homme sans passé*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2002, 92 mn

À peine descendu du train, M. (Markku Peltola) est victime de coups n'ayant pas entraîné la mort malgré l'intention de la donner. Amnésique, il est recueilli par des marginaux avant de s'installer dans la sorte d'ALGECO que lui loue un gardien du port (Sakari Kuosmanen). Il remonte insensiblement la pente dans ce milieu généreux et pince-sans-rire qui n'existe que chez Kaurismäki. Sa rencontre avec la salutiste Irma (Kati Outinen) lui redonne goût à la vie ; il pourrait même retrouver son ancien métier de soudeur à l'arc s'il disposait d'une identité. Un hold-up raté dont il est témoin le met dans les griffes de la Police qui finit par retrouver son épouse, quelque part dans le Nord. Un bref voyage lui apprend qu'il est en fait divorcé ; il peut donc convoler avec Irma.

Sur la lancée d'*Au loin s'en vont les nuages* (p. 879), c'est un film à la Capra, tonique et optimiste ; le troisième volet de la trilogie, *Les lumières du faubourg* (p. 932), sera par contre noir et désespéré.

Le hold-up est commis par un industriel en faillite (Esko Nikkari) qui veut débloquer son argent pour payer ses employés ; on apprend que la banque a été rachetée par… la Corée du Nord. Excellente bande musicale, Blind Lemon Jefferson, rock'n'roll religieux. Émouvant final avec la chanson *Monrepos*, un succès finnois de 1955 interprété par sa créatrice, Annikki Tähti.

Alexandre Nevski Sergueï Eisenstein, URSS, 1938, 104 mn

Célébré par Bardèche et Brasillach – "C'est le film que l'Allemagne nazie aurait dû inventer si elle avait eu le génie du cinéma" –, cet opus nationaliste célébre la grandeur de la Russie : "Qui s'y frotte s'y pique", déclare (à peu près) Alexandre (Nikolaï Tcherkassov) après sa victoire sur les Teutons. Comparé aux grands chefs-d'œuvre de l'auteur, on reste un peu sur sa faim : les trois représentants du peuple russe, une jeune femme et ses deux prétendants, sont d'une mièvrerie étonnante. La plastique reste exceptionnelle, ainsi les terrifiants Teutoniques – croix dans le dos et seau sur la tête – et les soldats dont les casques renvoient au "stahlhelm" allemand ou à la "boudoniovka" bolchévique ; dans sa *Passion de Jeanne d'Arc* (p. 1348), Dreyer avait affublé les soldats anglais de casques rappelant ceux des "tommies" de la Grande Guerre. Un diable de Rome, sous une capuche noire, joue d'un improbable orgue-traîneau tandis que des prêtres fanatiques jettent des enfant russes au feu, ce qui n'a rien d'exagéré en 1242, soit deux ans avant un autre autodafé, le bûcher de Montségur. La célèbre bataille qui se termine par la noyade des Allemands, trop aventurés sur la glace, serait un peu longuette sans la musique de Prokofiev devenue depuis le commentaire obligé de ce type de scène.

The killers *À bout portant*, Don Siegel, USA, 1964, 95 mn

Excellent *remake* du chef-d'œuvre de Robert Siodmak (p. 730). Le film reprend la structure générale d'un vol au troisième degré : Johnny North (John Cassavetes) est manipulé par Sheila (Angie Dickinson, ravissante) qui le pousse à dévaliser les complices d'un futur hold up car ils auraient l'intention de le doubler ; elle est en réalité de mèche avec Browning (Ronald Reagan) qui récupèrera le butin sans rien avoir à partager avec les autres.

Le film, organisé en trois flash-back, suit l'enquête de deux sicaires (Lee Marvin et Clu Gulager) étonnés que North ne fasse rien quand ils viennent le tuer dans l'institut pour aveugles où il enseigne ; et d'avoir été aussi grassement payés pour ce travail facile. Earl (Claude Akins) évoque le temps où North était coureur automobile et amant de la belle Sheila que son protecteur Browning laissait batifoler. Mickey (Norman Fell), un des participants au hold-up, explique que North, coureur *has been* suite à un accident, a participé au braquage puis volé le butin à Browning. Sheila, devenue M^{me} Browning, raconte comment son futur époux avait dépouillé North qui s'en était sorti vivant de justesse sans jamais se remettre de la trahison de cette épouvantable garce. Le règlement de comptes final voit la mort du couple machiavélique et des deux tueurs qui pensaient récupérer l'argent déjà volé trois fois.

Five graves to Cairo *Les cinq secrets du désert*, Billy Wilder, USA, 1943,93 mn

Juin 1942. Le militaire anglais Bramble (Franchot Tone) se réfugie dans l'hôtel tenu par Farid (Akim Tamiroff) en plein désert libyen. Lors de l'arrivée de Rommel (Erich von Stroheim), il usurpe l'identité du serveur décédé Davos, un Alsacien pied-bot qui était en réalité un agent des Allemands. Et apprend que, sous couvert d'excavations archéologiques, cinq points de ravitaillement ont été disposés sur la route du Caire, les trois non encore utilisés portant les intiales P, T et Y. Bramble comprend qu'il s'agit des trois dernières lettres du mot EGYPT qui s'affiche sur une carte de la région ; il part pour le Caire avec la localisation des dépôts pour revenir quelques mois plus tard avec les Anglais victorieux. Il rapporte une ombrelle pour Mouche (Anne Baxter), la serveuse française qui l'avait aidé. Mais il ne peut que la déposer sur sa tombe car Rommel l'a fait exécuter.

Mélange d'humour et d'émotion qu'on retrouvera dans *Sunset Boulevard* (p. 624) où joue aussi Stroheim. Pas encore sanctifié par le sort que lui réserva Hitler (cf. *The desert fox*, p. 417), Rommel est un militaire cynique et brutal ; mais pas une crapule comme le Lt. Schwegler (Peter Van Eyck). Contrepoint comique, le sympathique général italien (Fortunio Bonanova) qui ne peut pas saquer les Allemands : "une nation de roteurs ne peut pas comprendre une nation de chanteurs". Le pénible sirop sonore debussyste est dû à Miklós Rózsa.

Prova d'orchestra *Répétition d'orchestre*, Italie, 1978, 69 mn

Une équipe de télévision filme un orchestre en train de répéter dans une chapelle. Les exécutants vantent leur instrument, puis c'est l'interview du chef d'orchestre (Balduin Baas). Alors qu'il s'est absenté, une révolte éclate, on ne veut plus de *direttore* ! Il revient et rétablit l'ordre, la répétition reprend.

Cette parabole sur l'autorité renvoie dos à dos la révolte brouillonne de soixante-huitards attardés et l'autoritarisme prussien du chef d'orchestre ; dernier plan alors qu'il éructe en allemand. Musique de Nino Rota.

Night of the living dead *La nuit des morts-vivants*, George A. Romero, USA, 1968, 96 mn

Sept personnes dans une maison assiégée par des morts cannibales. Peu vigoureux, ces zombies (*ghouls*) sont par contre nombreux et insistants. Fenêtres barricadées, tentatives de sorties, rien n'y fait et les vivants tombent l'un après l'autre. Pour se réveiller zombies et il faut donc les retuer. Scène effrayante où un père va retrouver sa fillette malade sans voir qu'elle est morte : devenue goule, elle le poignarde. La télévision allumée dans une pièce permet de suivre l'épidémie et la progression des forces d'auto-défense qui exterminent les morts-vivants. L'unique rescapé des sept est abattu par la milice ; méprise ou choix délibéré dû à sa couleur de peau ? Car, originalité du film, son héros est un Noir !

Unknown Chaplin Kevin Brownlow & David Gill, Grande-Bretagne, 1983, 156 mn

Documentaire consacré aux (trop rares) chutes des films de Chaplin.

Nombreuses pour sa fructueuse période Mutual, en particulier *The cure*, *The adventurer* et surtout *The immigrant* (p. 1117) ; pour ce dernier film nous le voyons organiser la scène du restaurant, l'améliorer, puis la retourner avec un serveur plus agressif (Eric Campbell) avant d'imaginer une première partie – le bateau des immigrants – pour structurer l'ensemble.

Nous rentrons ensuite dans les détails du tournage du *Kid* (p. 233), de *La ruée vers l'or* (p. 723) et surtout de celui, interminable, des *Lumières de la ville* (p. 97) au cours duquel il vira son actrice principale, Virginia Cherril, qui ne savait pas tenir une fleur (!) mais fut obligé de la réengager, la production ayant pris trop de retard. C'est Cherril et Giorgia Hale (de *La ruée vers l'or*), un temps pressentie pour la remplacer, qui en témoignent 50 ans plus tard.

Les auteurs nous proposent enfin *The professor*, fragment d'un film inachevé de 1923 qui anticipe le "flea circus" de *Limelight* (p. 104). Et de longues séquences des *Temps modernes* (p. 651), du *Cirque* (p. 1677) et des *Lumières de la ville* – cette dernière très réussie –, toutes sacrifiées au perfectionnisme du réalisateur.

De battre mon cœur s'est arrêté Jacques Audiard, France, 2005, 107 mn

Remake de *Fingers* (p. 575). Thomas (Romain Duris) suit la voie tracée par son père (Niels Arestrup), celle du gangstérisme immobilier : achat d'immeubles à vil prix, dessous de table et gros bras pour faire vider les lieux. Le hasard lui rappelle que sa mère décédée était pianiste et qu'il fut un enfant prometteur. D'où une certaine schizophrénie : d'un côté, le sordide, bagarres, magouilles et coucheries, de l'autre, l'audition qu'il répète avec Miao (Linh-Dam Pham, la princesse d'*Indochine*, p. 1624), fraîche émoulue du conservatoire de Pékin. Il se sent mal à l'aise dans son rôle de petite gouape et, de plus, son paternel se fait buter par plus fort que lui, le mafieux russe Minskov ; quant à son audition, c'est un désastre. Deux ans plus tard, il a trouvé une place, modeste mais honorable, comme impresario – et sans doute un peu plus – de Miao ; alors qu'il va assister au récital qu'elle donne, il croise Minskov aux toilettes. Violent corps à corps où Thomas a le dessus mais recule avant d'achever l'assassin de son père. C'est maculé qu'il va s'asseoir dans la salle de concert. Gros plan sur ses mains ensanglantées : doigts de tueur ou doigts de pianiste ? Avec Emmanuelle Devos et Aure Atika.

Raging bull Martin Scorsese, USA, 1980, 129 mn

Nous suivons le boxeur Jake La Motta (Robert De Niro) dans des combats qu'il ne gagne pas toujours. C'est avant tout une machine à encaisser : on peut le réduire en bouillie mais pas le mettre à terre. Aussi bien face au grand Ray Sugar Robinson, qu'au minable Billy Fox dans un match "arrangé" par la Mafia.

D'une jalousie maladive, il ne supporte pas que quiconque approche sa seconde épouse, la splendide Vikki (Cathy Moriarty). Joey (Joe Pesci), le frère de Jake, se charge de tabasser un suspect (Frank Vincent) avant de finir lui-même sur la liste imaginaire des amants de Vikki et de se faire démolir par le "taureau du Bronx". Dont la carrière tourne court, il boit trop et prend du poids. Nous le retrouvons, alors que Vikki l'a quitté, animant un bar avec ses *one liners*.

Affublé d'un faux nez, De Niro a tendance à répéter des phrases, comme en écho du fameux : "You're talking to me ?" de son rôle dans *Taxi driver* (p. 530) dont il retrouve certains tics, ainsi quand il se prépare devant la glace.

The crimson pirate *Le corsaire rouge*, Robert Siodmak, USA, 1952, 104 mn

Après *The flame and the arrow* (p. 933), Burt Lancaster retrouve Nick Cravat, toujours muet, dans ce film d'aventures tourné à Ischia. Scénario cousu de fil blanc mais résultat divertissant grâce à l'utilisation d'une montgolfière, de nitroglycérine, de tanks équipés de mitrailleuses et de lance-flammes... sans oublier un sous-marin de poche, tout ça au XVIII^{e} siècle. Avec Eva Bartok.

Un chien andalou Luis Buñuel, France, 1929, 16 mn

L'âge d'or Luis Buñuel, France, 1930, 63 mn

Deux films au scénario très mince placés sous le signe de la provocation. Le court-métrage, muet, est le plus extravagant avec l'œil que Louis Bunuel (*sic*) tranche à l'aide d'une lame de rasoir, ses fugaces images sexuelles – seins et fesses –, cette main où nichent des fourmis, et le poil d'aisselles qui devient barbiche ; le héros (Pierre Batcheff) y abat son double. Il avait auparavant traîné deux pianos auxquels étaient attachés des prêtres et des carcasses de chevaux.

Même anticléricalisme dans le long-métrage : des scorpions qui se transforment en ecclésiastiques, puis un évêque qu'on jette par une fenêtre en même temps qu'une girafe empaillée. Avec une adaptation – ultra-courte – des *120 journées de Sodome* où le duc de Blangis a pris l'apparence du Christ : demandez donc pourquoi l'Action Française perturba les projections et le producteur Charles de Noailles fut menacé d'excommunication. Interdit, *L'âge d'or* ne ressortit commercialement que 50 ans plus tard. À ce propos, le co-scénariste Avida Dollars déclara en 1942 que Buñuel était responsable du caractère anti-religieux de l'œuvre ; ce dernier perdit alors son poste au musée d'Art Moderne de New York.

Seule cohérence narrative, le désir qui pousse irrésistiblement un homme (Gaston Modot) vers une femme (Lya Lys). On les trouve à même le sol, toujours dérangés par des fâcheux. Image quasiment obscène du couple se mettant mutuellement des doigts dans la bouche. "Je suis contente que nous ayons assassiné nos enfants" dit-elle : dans le film on tire les gamins comme des lapins.

Le clair de terre Guy Gilles, France, 1969, 98 mn

Visite (guidée par Elina Labourdette) du Marais. Place des Vosges, le jeune Pierre (Patrick Jaoué) annonce à ses copains son intention de partir. Après avoir salué le temps perdu à la galerie Elstir et pris congé de Maria (Annie Girardot) sous la pluie à Illiers (bientôt Illiers-Combray), le voilà sur le bateau pour Tunis. Il rencontre sur place une institutrice retraitée (Edwige Feuillère) qui lui parle de sa propre jeunesse. Il fait la connaissance de la famille Garcia : Gaby (Marthe Villalonga) est célèbre pour son créponné, sorbet originaire d'Oran. Ils chantent et l'émotion nous étreint quand elle ponctue d'un récurrent "Pst garçon !" la ritournelle interprétée par son frère. Pierre rentre à Paris mais repartira.

La musique de Jean-Pierre Stora, Jouané qui s'en va, tout ça rappelle, en moins dramatique – il ne meurt pas – *Au pan coupé* ou *Absences répétées* (pp. 1221, 984). C'est un film au scénario inexistant, composé d'images arrachées à l'oubli : cartes postales périmées – Alger, Bizerte, Tunis —, bibelots d'un autre temps. Entre *La recherche du temps perdu* et *India song* (p. 1350).

Faces John Cassavetes, USA, 1968, 130 mn

Tournée dans un noir et blanc 16mm cradingue, la nuit d'un ménage qui a décidé de se séparer. Richard Forst (John Marley) s'invite chez Jeannie Rapp (Gena Rowlands) qui n'est pas seule et dont les visiteurs ne décampent qu'au terme d'un long échange d'inepties et de banalités. Sortie en boîte avec trois amies mariées, Maria Forst (Lynn Carlin, la mère dans *Taking off*, p. 198) les ramène à la maison en compagnie du séduisant Chet (Seymour Cassel). Les femmes ont des attitudes diverses par rapport à l'adultère ; l'une d'elle, Florence, se jette à la tête du jeune homme qui esquive car elle est vieille, moche et un peu ridicule. Les invitées parties, Chet couche avec Maria qui avale une boîte de pilules au petit matin ; le séducteur fait ce qu'il faut pour la sauver et saute par la fenêtre lorsque Richard rentre de son expédition. Pas de réconciliation en vue chez les Forst.

Le style Cassavetes, fait de longueurs et d'improvisations, n'est pas encore au point : faute aux personnages secondaires qui ne nous accrochent pas, la soirée entre Richard et Jeannie est interminable. Celle entre Maria et Chet, très réussie, annonce son futur chef-d'œuvre, *Husbands* (p. 730).

My fair lady George Cukor, USA, 1964, 173 mn

Remake de *Pygmalion* (p. 467) d'après la pièce de George Bernard Shaw. Assisté du Col. Pickering (Wilfrid Hyde-White), le phonéticien Higgins (Rex Harrison) s'emploie à guérir la fleuriste Eliza (Audrey Hepburn) de son accent cockney afin de la faire passer pour une princesse, d'abord auprès de sa mère (Gladys Cooper), puis dans une grande réception. Mission réussie mais Galatée se révolte... Superbes décors pour un film guindé qui ne décolle que dans les épisodes mettant en scène le pittoresque paternel (Stanley Holloway) d'Eliza.

Cette parabole sur la lutte des classes débute à Covent Garden où les amateurs d'opéra croisaient les marchands de primeurs ; lieu cher à Hitchcock qui y situa *Frenzy* (p. 5). La musique de *On the street where you live* signée Frederick Loewe rappelle *Toi, tu ne ressembles à personne* de Francis Lemarque.

Merrill's marauders *Les maraudeurs attaquent*, Samuel Fuller, USA, 1962,95 mn

Les troupes américaines du Gen. Merrill (Jeff Chandler) livrent combat aux Japonais en Birmanie. Film de guerre sobre et efficace, exaltant le sacrifice individuel, y compris celui de Merril : surmené, il est victime d'une crise cardiaque avant l'assaut final. On mentionnera le corps à corps dans le labyrinthe d'une gare de triage ainsi que la mule Eleanor (comme M^{me} Roosevelt) qui porte un chapeau de paille avec des trous pour les oreilles. Avec Claude Akins.

Uranus Claude Berri, France, 1990, 95 mn

1945. Maxime Loin (Gérard Desarthe), milicien et poète (!), se réfugie dans un grand appartement où cohabitent des ex-maréchalistes un peu mous (Philippe Noiret et Jean-Pierre Marielle) et un communiste pur et dur (Michel Blanc). Cafetier pétainiste, Léopold (Gérard Depardieu) est un poivrot rimailleur : "Passez-moi Astyanax, on va filer en douce", qui sera accusé à tort d'abriter Loin ; comme son dénonciateur (Daniel Prévost) est un Rouge, les cocos emmenés par Jourdan (Fabrice Luchini) s'acharnent contre l'innocent qui fait de la prison. Sorti de taule, le bistrotier sera abattu par les gendarmes : saoul, il avait osé dénoncer un profiteur de guerre (Michel Galabru).

Plaidoyer démagogique pour la Collaboration chère à Marcel Aymé.

Comment j'ai tué mon père Anne Fontaine, France, 2001, 94 mn

Gériatre à Versailles, Jean-Luc (Charles Berling) est en pleine ascension sociale dans le milieu très friqué de ses clients âgés. Sa maîtresse lui a donné un fils, raison de plus pour faire accroire à son épouse (Natacha Régnier) qu'elle ne peut avoir d'enfant. Sa confortable existence est bousculée par la visite inopinée de son père Maurice (Michel Bouquet), un docteur du tiers-monde pauvre et idéaliste qui avait abandonné sa famille. Le visiteur est comme un miroir tendu à son fils, d'autant plus éloquent qu'il parle peu. Et que se noue une sobre complicité avec l'épouse. Lorsque Jean-Luc apprend la mort du père reparti en Afrique, il est soulagé et méditatif. Autre miroir, les monologues grinçants de Patrick (Stéphane Guillon), frère cadet et chauffeur de Jean-Luc. Un film touchant.

Alice's restaurant Arthur Penn, USA, 1969, 106 mn

"You can get anything you want at Alice's restaurant", chante Arlo Guthrie. Installés à Stockbridge (Massachusetts) dans une église désaffectée, le couple formé par Alice (Patricia Quinn) et Ray (James Broderick) est une image des hippies de la fin des années 1960, un peu désinvoltes et avant tout opposés à la guerre du Vietnam. "Anything you want, but Alice", poursuit Arlo, ce qui est inexact car le couple pratique l'amour libre. Ils fument de la marijuana tout en évitant les drogues dures, celles qui causeront la mort de Shelly (Michael McClanathan), un des amants d'Alice. Ce décès annonce la fin de l'utopie ; Ray veut aller s'installer à la campagne et, en attendant, épouse Alice. Plan sur la mariée seule, pathétique et comme désemparée sur le perron de l'église. Cette fin en demi-teintes annonce les déconvenues plus sévères de *Four friends* (p. 747).

Mort en 1967 de la maladie de Huntington, Woody Guthrie, père d'Arlo, est joué par un acteur. Mais c'est l'authentique Pete Seeger qui chante près de son lit.

Three godfathers *Le fils du désert*, John Ford, USA, 1948, 106 mn

Western de Noël. Les trois mages sont des voleurs prénommés Robert (John Wayne), William alias "The Abilene Kid" (Harry Carey Jr.) et Pedro (Armendáriz). Après avoir attaqué une banque, ils ont échappé à leurs poursuivants (Ward Bond et Hank Worden) mais souffrent de la soif dans le désert. Au puits de Terrapin Tanks, ni tortues ni eau douce, seulement un chariot bâché qui sert de crèche : c'est là où naît un bébé que sa mère (Mildred Natwick) confie, avant de mourir, aux trois hors-la-loi. Lesquels, pour s'occuper du nourrisson, suivent le manuel du docteur Meechum : ils lui font boire du lait concentré et lui enduisent les fesses avec de la graisse à chariot, rôle inattendu pour John Wayne ! Au son de *Streets of Laredo*, les trois parrains suivent l'étoile qui les conduit à New Jerusalem ; deux meurent en route mais Robert arrive épuisé à bon port. Avec un petit Robert William Pedro bien vivant, circonstance atténuante pour le bandit.

Le film est dédié à Harry Carey – le père d'un des acteurs – qui venait de mourir.

Roman holiday *Vacances romaines*, William Wyler, USA, 1953, 118 mn

Pour ses vrais débuts à l'écran, Audrey Hepburn incarne Ann, princesse d'un pays européen indéterminé en mission de bonne volonté qui ne supporte plus les obligations et s'évade lors de son étape romaine. Elle est prise en charge par le journaliste américain Joe (Gregory Peck) qui lui fait visiter la ville en vespa : la fontaine de Trevi, le Colisée, la piazza di Spagna, le Pantheon, la Bocca di Verità... avec, en fin de soirée, un bal sur le Tibre au pied du château Saint-Ange. C'est là que la princesse casse une guitare sur la tête d'un des agents de son pays venus la récupérer. Cette journée est immortalisée par les photos d'un ami de Joe, Irving (Eddie Albert), paparazzo *ante litteram* – l'expression apparaîtra après *La dolce vita*, p. 236. Alors qu'elle donne une conférence de presse à son ambassade, Irving lui remet discrètement les clichés compromettants, évitant ainsi de profaner son jardin secret.

Le film, amusant et bien joué, ne nous émeut qu'à la toute fin. Le nom du scénariste blacklisté Dalton Trumbo a été rétabli sur les copies DVD.

Sweet dreams Karel Reisz, USA, 1985, 115 mn

La vie de la chanteuse de country Patsy Cline (Jessica Lange), entre 1956 et 1963. La rencontre avec son second époux, Charlie Dick (Ed Harris) et sa vie de couple tumultueuse car il est souvent violent, sa carrière et ses succès – enregistrements originaux en play-back – jusqu'au fatal accident d'avion.

Les acteurs, dont Ann Wedgeworth qui joue la mère de Patsy, sont excellents. Mais le format "biopic" marque les limites de ce type d'exercice.

The black swan *Le cygne noir*, Henry King, USA, 1942, 85 mn

Le boucanier repenti Henry Morgan (Laird Cregar) bombardé gouverneur de la Jamaïque par Charles II (détail exact). Indisposés, les aristocrates de Port-Royal montent une cabale contre lui avec la complicité du pirate impénitent Leech (George Sanders). Heureusement, Morgan peut compter sur le soutien sans failles de Jamie Waring (Tyrone Power). Combats en couleurs dans un film bien fait et sans surprises. Avec Maureen O'Hara, Thomas Mitchell et Anthony Quinn.

The big red one Samuel Fuller, USA, 1980, 113 mn

L'odyssée d'un sergent (Lee Marvin) et de quatre de ses hommes (dont Mark Hamil et Robert Carradine) entre 1942 et 1945. L'Afrique du Nord, la Sicile, la Normandie, la Belgique et pour finir la libération d'un camp de la mort. Le film commence – en noir et blanc – le 11 novembre 1918 alors que le sergent poignarde un Allemand sans savoir que la guerre est finie. Rebelote en couleurs le 8 mai 1945 : cette fois l'ennemi survit à sa blessure.

Bien loin de *Merrill's marauders* (p. 1645), le style outrancier du réalisateur se manifeste dans des détails un peu trop pittoresques, ainsi un accouchement dans un tank ou l'eau qui se teint en rouge à Omaha Beach. Le film est plombé par la séquence de l'asile d'aliénés : une prétendue folle (Stéphane Audran) danse autour des sentinelles avant de les égorger. Moment touchant cependant quand le héros promène sur son dos un enfant des camps en refusant de voir qu'il est mort.

On the town *Un jour à New York*, Stanley Donen & Gene Kelly, USA, 1949, 98 mn

Trois marins en virée à New York. L'attention se porte sur Gabey (Gene Kelly) qui a jeté son dévolu sur Ivy (Vera-Ellen) qu'il prend pour une célébrité car son portrait en Miss Turnstiles (tourniquet) s'affiche ce mois-ci dans le métro. Il passe beaucoup de temps à la chercher, la trouve, puis la perd et la retrouve à Coney Island où elle se produit dans un spectacle à trois sous ; il aura eu l'occasion de rencontrer Lucy, un drolatique laideron (Alice Pearce excellente). Chip (Frank Sinatra) se fait harponner par Brunhilde (Betty Garrett) qui le kidnappe dans son taxi. Enfin Ozzie (Jules Munshin) séduit l'anthropologue Claire (Ann Miller qui sera Coco dans *Mulholland Drive*, p 40) par ses allures de pithécanthrope. Ayant démoli par accident un squelette de dinosaure – on pense à *Bringing up Baby*, (p. 1605) – Ozzie et ses ami(e)s sont poursuivis par la Police.

Cette production d'Athur Freed marque les débuts du tandem Donen/Kelly. Comédie musicale dynamique et inventive dont le personnage principal est la ville de New York. *Beau fixe sur New York* (p. 697) sera la suite, poignante et désabusée, de ce chef-d'œuvre optimiste.

Master and commander Peter Weir, USA, 2003, 138 mn

1805. Le navire anglais Surprise veut en découdre avec le formidable Achéron des Français. Poursuite en Atlantique puis dans le Pacifique Sud. Un homme tombe à la mer lors du passage du cap Horn puis le navire est immobilisé faute de vent ; ces déboires conduisent au suicide un aspirant perçu comme un "Jonas" par l'équipage, ce qui inclut le capitaine Aubrey (Russell Crowe) mais pas le médecin Maturin (Paul Bettany), lequel profitera par ailleurs d'une blessure pour explorer les Galápagos, séquence tournée sur place. Finalement, le Surprise s'approche par la ruse de l'Achéron et s'en empare au terme d'un sanglant abordage.

Superbes images, même si l'on eut souhaité plus de tortues géantes aux Encantadas ; celles qu'on voit semblent parquées dans un enclos. Savoureux face à face entre le pragmatique meneur d'hommes Aubrey et le médecin idéaliste : Maturin, qui n'a aucun sens de l'humour, n'apprécie pas le calembour fait par le capitaine qui rapproche "evil" (le mal) de "weevil" (charançon). Étonnant argument d'Aubrey pour inciter ses hommes au combat, éviter l'installation de la guillotine à Piccadilly : la potence est sans doute plus rassurante.

The front page *Spéciale première*, Billy Wilder, USA, 1974, 105 mn

Chicago 1929. La veille de l'exécution d'un simple d'esprit coupable d'avoir tué accidentellement un flic ; et dont la peine sera finalement commuée malgré les magouilles du shérif qui comptait sur cet exemple pour être réélu. L'évènement mobilise la Presse, en particulier le patron du CHICAGO EXAMINER, Burns, et son journaliste vedette Hildy (Walter Matthau et Jack Lemmon, comme sortis de *The fortune cookie*, p. 719). Burns réclame une image de la pendaison ou, à défaut, une interview exclusive ; mais il veut surtout garder Hildy qui s'apprête à s'établir à Philadelphie pour cause de mariage. N'ayant pu l'empêcher de prendre le train avec sa future (Susan Sarandon), il lui offre sa propre montre gravée en guise de cadeau de mariage, puis télégraphie qu'on l'arrête pour vol à la première gare.

Ce Wilder mineur est la troisième adaptation cinématographique de la pièce de Ben Hecht ; dans la seconde (*His girl friday*, p. 539), Hildy était une femme et Burns son ex-mari, ce qui pimentait les affrontements.

Cyrano de Bergerac Jean-Paul Rappeneau, France, 1990, 138 mn

Somptueuse adaptation du chef-d'œuvre d'Edmond Rostand : décors et costumes grand siècle, moyens impressionnants et distribution superlative : Anne Brochet, Vincent Perez et Jacques Weber secondent un Gérard Depardieu truculent à souhait. Mais peut-être pas aussi émouvant que Daniel Sorano dans la version de Claude Barma (p. 1089).

Yol Yilmaz Güney & Şerif Gören, Turquie, 1982, 109 mn

Réalisé par Gören d'après les indications très précises de Güney, alors incarcéré, un film coup de poing dont l'âpre message n'est cependant pas simpliste.

Cinq prisonniers se voient offrir une permission (yol) qui va leur permettre de rejoindre leurs proches au fin fond de l'Anatolie. Leur pénible odyssée met au jour une gigantesque prison. Celle de la dictature militaire et ses contrôles tatillons ; qui, au Kurdistan, prend la forme d'une guerre ouverte contre la population. C'est aussi celle de l'atavisme : ce permissionnaire qui doit encore attendre pour se marier annonce à sa future qu'elle devra lui obéir en tout. Et surtout la foutue famille. Coupable d'avoir causé la mort de son beau-frère Aziz en s'enfuyant lors d'un hold-up raté, Mehmet part en train avec son épouse ; presque lynché après s'être fait poisser dans les toilettes à faire l'amour avec sa femme, il tombe sous les balles du jeune frère d'Aziz. L'épouse de Seyit qui s'était prostituée est séquestrée par la famille qui attend le retour du mari pour exécuter la sentence qui lui "rendra son honneur". Un peu à contre-cœur, il fait marcher la malheureuse dans la neige jusqu'à ce qu'elle meure de froid : "N'abandonne pas mon corps aux loups", supplie-t-elle. Malgré une mort inéluctable, le Kurde qui reste sur place pour se battre a finalement plus de chance : son ennemi est surtout externe.

L'ombre rouge Jean-Louis Comolli, France, 1981, 108 mn

1937. Anton (Claude Brasseur) et Léo (Jacques Dutronc) sont des soldats du Komintern prêts à donner leur vie pour le Parti ; installés à Marseille, ils livrent des armes à l'Espagne républicaine sous couvert d'import-export alimentaire. Ils doivent se méfier des fascistes mais également des anarchistes qui aimeraient bien recevoir, eux aussi, quelques fusils. Et surtout de Staline dont l'ombre plane, menaçante. Quand Anton est rappelé à Moscou, il sait que ce sera pour y avouer des crimes dont il n'a même pas idée et se suicide. Léo, qui a peur de subir le même sort, s'enfuit en compagnie d'Anna (Nathalie Baye). Le couple est retrouvé par ses poursuivants au Palais de la Découverte. Il les sème mais pour combien de temps ? Sujet intéressant mais réalisation médiocre. Avec Andréa Férreol.

Do lok tin si *Les anges déchus*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1995, 92 mn

C'est un peu la suite de *Chungking express* (p. 1073) avec He Zhiwu (Takeshi Kaneshiro), celui qui se nourrissait d'ananas périmés, dont le père meurt. On se laisse porter par la mise en scène sans trop chercher à comprendre cette histoire invertébrée dont les autres protagonistes sont un tueur à gages, une blonde et une brune ; avec surtout beaucoup de solitude(s), chaque homme (et femme) dans sa nuit, qui est aussi celle de Hong Kong.

Gremlins USA, Joe Dante, 1984, 106 mn

Désireux de faire un cadeau de Noël à son fils, l'inventeur Peltzer (Hoyt Axton) déniche, au fond de la boutique tenue par un vieux Chinois (Keye Luke), le "mogwal" Gizmo, sorte de ravissante peluche vivante. Il faut cependant prendre des précautions : pas de lumière, pas d'eau, pas de nourriture après minuit, cette dernière recommandation étant particulièrement absurde. Il va sans dire que ces prescriptions seront allègrement violées. Trempé dans l'eau, le mogwal se démultiplie ; nourris durant la nuit, les clones deviennent des sortes de dragons noirs et destructeurs, les Mr. Hyde du gentil Gizmo.

Film très réussi avec de nombreuses références cinéphiliques, e.g., *Le magicien d'Oz* (p. 1614), *Massacre à la tronçonneuse* (p. 403) ou encore *Alien* (p. 740). Les gremlins – nom que leur donne un voisin chauvin (Dick Miller) – adorent *Blanche-Neige* (p. 723) qu'ils vont voir au cinéma.

Mention spéciale pour les inventions Peltzer, robots ménagers instables qui projettent la nourriture aux quatre coins de la cuisine ; le paternel a aussi produit le "bathroom buddy", un combiné qui envoie du dentifrice sur les chemises et un cendrier prétendument sans fumée. Discussion avec Robbie le robot (*Forbidden planet*, p. 84) lors d'une convention d'inventeurs.

Les rues enneigées renvoient à *It's a wonderful life* (p. 1179), façon de s'en prendre au mythe de Noël : on apprend incidemment la mort tragique du père de la jeune héroïne, retrouvé mort dans un conduit de cheminée avec sa hotte sur le dos. Le film a donné lieu à une suite (p. 1043).

In old Chicago *L'incendie de Chicago*, Henry King, USA, 1937, 111 mn

Version romancée du monstrueux incendie qui détruisit la ville en 1871, centrée sur l'"étrange tribu" des O'Leary. La mère veuve (Alice Brady) tient une blanchisserie, son fils Jack (Don Ameche) est devenu un avocat respecté et son frère Dion (Tyrone Power) règente la salle de spectacle où se produit sa maîtresse Belle (Alice Faye). Admirant profondément son frère, Dion l'aide à devenir maire en faisant coffrer, le jour du vote, la bande de nervis du favori (Brian Donlevy). Las, le nouveau maire décide d'en finir avec le Patch, le quartier où se situe le cabaret de son frère. Il parvient à convaincre Belle de témoigner contre celui qui l'a fait élire ; une épouse n'ayant pas le droit de déposer contre son conjoint, le rusé Dion riposte en épousant Belle. Les frangins sont à couteaux tirés lorsqu'éclate l'incendie aux images impressionnantes. Jack y perd la vie, mais le reste de la famille se retrouve à l'abri des flammes, les pieds dans le lac Michigan. Au centre, Dion, redevenu le brave garçon qu'il n'a, au fond, jamais cessé d'être. Vraiment ?

King réunira à nouveau les trois protagonistes dans *Alexander's ragtime band* (p. 465). Avec Andy Devine et la tronche patibulaire de Rondo Hatton.

L'armée des ombres Jean-Pierre Melville, France, 1969, 145 mn

D'après Joseph Kessel. Nous suivons les membres d'un réseau de la Résistance : Philippe (Lino Ventura), Mathilde (Simone Signoret), Félix (Paul Crauchet), le Masque (Claude Mann) et le Bison (Christian Barbier). Moments forts et authentiques : l'exécution d'un traître, par garrotage pour ne pas faire de bruit, l'évasion de l'hôtel Majestic où Philippe attendait son interrogatoire.

Tout se gâte avec les frères Jardie : Jean-François (Jean-Pierre Cassel) se dénonce lui-même à la Gestapo pour pouvoir être mis dans la cellule de Félix et aider à son évasion. Quant à Luc (Paul Meurisse), c'est le grand chef, un intellectuel inspiré de Jean Cavaillès ; Philippe passe en revue ses livres qui lui tiennent compagnie (*Transfini et continu*, vraiment ?) dans sa planque. Comble de la convention dramatique, les deux Jardie se croisent lors d'une mission sans se reconnaître : Jean-François prend d'ailleurs son frère pour un doux rêveur.

Légende dorée : les résistants de Melville ressemblent à ses truands.

Our man Flint *Notre homme Flint*, USA, Daniel Mann, 1966, 108 mn

Chantage écologique : le Monde est menacé de destruction. "Qui donc peut nous sauver ?" demande alors le chef des services secrets (Lee J. Cobb). Les ordinateurs à cartes perforées s'accordent sur un nom, Derek Flint (James Coburn).

Contemporain des James Bond de Sean Connery, ce film parodique ne peut pas, comme *Austin Powers* (p. 341), exploiter la ringardisation. Il joue plutôt sur la surenchère extravagante et le jeu décontracté de Coburn. Clin d'œil à Sherlock Holmes : l'analyse d'un poison montre une certaine proportion d'ail, de safran et de fenouil typique de la bouillabaisse d'un certain restaurant de Marseille.

Pleure pas la bouche pleine Pascal Thomas, France, 1973, 112 mn

Les amours d'Annie (Colé), adolescente tiraillée entre son fiancé Frédéric (Duru) parti au service militaire et le dragueur Alexandre (Bernard Menez) – Triumph blanche et blazer. Sur fond de quotidien dans une famille poitevine (environs de Thouars) ; le père (Jean Carmet) est menuisier, la grand-mère (Hélène Dieudonné) vit avec la famille, la petite sœur vient d'avoir ses premières règles.

Annie, que cela démange, décide de coucher avec Alexandre lequel, pas si expérimenté que ça, se livre à d'interminables ablutions avant de passer à l'acte. Il reçoit comme un adoubement de la part de Frédéric venu en perm' et content qu'un type bien "surveille" sa fiancée. Laquelle continue à l'aimer tout en admettant qu'"Alexandre est gentil et [la] fait rire."

De passage avec sa caravane, le parrain Michel (Daniel Ceccaldi) ne pense qu'à une chose : sa pulpeuse filleule a bien du mal à lui échapper.

Koruto wa ore no pasupōto *A colt is my passport*, Takashi Nomura, Japon, 1967, 85 mn

Histoire de yakuza avec Jō Shishido, l'homme aux bajoues (p. 73) dans le rôle de Kamimura, un tueur chargé par un gang d'abattre le chef d'un groupe rival. Retournement traditionnel, les deux bandes se réconcilient et celle du mort demande la tête du "rat d'égout" Kamimura. Lequel ne se laisse pas faire et donne rendez-vous aux tueurs sur une jetée : il en abat quatre, puis au moyen d'une bombe à retardement fait sauter la Mercedes des chefs.

Le dénouement de ce film réjouissant a un petit parfum de western, ce que souligne la musique, trop spaghetti pour être vraiment due à Ennio Morricone. Incidemment, le héros n'utilise pas un Colt (koruto) mais un Beretta.

Gladiator Ridley Scott, USA, 2000, 164 mn

Ce film est basé non sur l'histoire de Commode (Joaquin Phoenix), mais sur *La chute de l'empire romain* (p. 245) dont il reprend les principales inexactitudes – l'assassinat de Marc Aurèle (Richard Harris) par son fils, Lucilla (Connie Nielsen) bien vivante alors qu'elle fut assassinée par son frère au début du règne – tout en nous faisant grâce du prêchi-prêcha chrétien. Le tyran fou meurt dans l'arène des mains du général Maximus (Russell Crowe) qui avait refusé de reconnaître l'usurpateur et n'avait échappé à la mort qu'en s'enfuyant, blessé et à cheval (!), de Vienne jusqu'à la lointaine Andalousie (!!) ; avant de devenir un des gladiateurs de Proximo (Oliver Reed, mort à la fin du tournage). Derek Jacobi, en sénateur, ne nous fait pas oublier son *Claudius* (p. 62).

Nocturnal animals Tom Ford, USA, 2016, 104 mn

Tony Hastings (Jake Gyllenhaal), qui conduit sur une route déserte du Texas, est arrêté par trois "rednecks" qui finissent par enlever sa femme et sa fille qu'on retrouvera plus tard mortes et préalablement violées. Des coupables, l'un est abattu par la Police, l'autre est facilement identifié par ses empreintes digitales, mais Ray (Aaron Taylor-Johnson), le plus vicieux des trois, risque d'échapper au châtiment car il n'y a d'autre preuve contre lui que le témoignage de Tony. Policier en fin de vie, Andes (Michael Shannon), propose de faire justice lui-même mais les choses ne se passent pas comme prévu : Ray s'enfuit et, avant d'être abattu, blesse Tony qui se tire accidentellement une balle dans le cœur.

Ce scénario est celui d'un film dans le film : il met en images le roman que vient d'écrire Edward (le même Gyllenhaal), dédié à son ancienne épouse Susan (Amy Adams) qui l'avait quitté, le tenant pour un bon à rien. Elle s'empresse d'aller au rendez-vous qu'il lui a donné mais, cruelle vengeance, il lui a posé un lapin.

Les années déclic Raymond Depardon, France, 1984, 67 mn

Le début de la carrière de Raymond Depardon. Villefranche-sur-Saône, puis montée à Paris comme photographe pigiste à l'agence Dalmas. C'est en 1966 qu'il fonde avec Gilles Caron l'agence Gamma à laquelle il consacrera *Reporters* (p. 75). Évocation de ses films sur le Biafra, sur le Tchad, ainsi que de son documentaire – interdit jusqu'en 2002 – sur la campagne de Giscard d'Estaing (1974).

Dans un commentaire à moitié improvisé au français parfois approximatif, le cinéaste filmé en gros plan parle aussi de la disparition de ses parents auxquels il était très attaché. Et se demande pourquoi il est allé au bout du monde alors qu'il y avait tant à dire sur le milieu paysan dont il est issu. Omission réparée vingt ans plus tard avec le touchant *Profils paysans* (p. 1160).

Going my home Hirokazu Kore.eda, Japon, 2012, 506 mn

Série télé (10 épisodes) centrée sur la petite famille formée de Ryōta (Hiroshi Abe), un publicitaire, Sae (Tomoko Yamaguchi), une cuisinière télévisuelle, et leur fillette Moe ; ainsi que Takiko (You), la sœur de Ryōta et Naho (Aoi Miyazaki d'*Eureka*, p. 689), sorte de fille adoptive d'Eisuke, le père de Ryōta dont la maladie (et la mort) est au centre du film.

Petites jalousies, conflits familiaux et professionnels ; un peu d'humour aussi avec le goût immodéré de Ryōta pour la mayonnaise, et de politique, avec des allusions à la désertification consécutive à la construction d'un barrage. Mais tout ça reste bien gentillet. Si la présence d'Abe et You, qui reprennent leur rôle de frère et sœur renvoie au vachard *Still walking* (p. 322), ici les kuna, sortes de lutins au chapeau rouge et pointu qui se veulent un plaidoyer pour l'invisible, tendent à l'infantilisation. Le film hésite entre adultes par trop naïfs et plaidoyer pour les rêves d'enfant façon *Passe montagne* (p. 383) : ainsi la chasse aux lutins organisée dans une forêt qui débouche sur la découverte d'un champ fleuri qui pourrait être un de leurs cimetières. Ou encore, les intermèdes où Ryōta voit les kuna en rêve. La cérémonie funèbre d'Eisuke est émouvante.

Veredas *Sentiers*, João César Monteiro, Portugal, 1978, 115 mn

Intrigue décousue qu'on ne suit que par bribes tout en se laissant envoûter. Des textes poétiques accompagnent les plans-séquences de champs verts et parfois rouges, de montagnes arides ou enneigées, d'un coucher de soleil sur la mer. Les étranges *espigueiros* (greniers à grain) servent de décor aux *Euménides*. Le temps, indéterminé, est celui d'un Moyen-Âge de contes de fées où le Diable persécute un couple ou bien celui d'un Portugal récent où un prêtre sanguinaire disserte à table sur la façon de tuer les indociles.

Sons of the desert *Les compagnons de la nouba*, William A. Seiter, USA, 1933, 64 mn

Excellent Laurel et Hardy au scénario bien ficelé. Stan et Ollie voudraient se rendre au prochain congrès des "Sons of the Desert" à Chicago. Pas question, décrète l'autoritaire madame Hardy (Mae Busch). Stanley fait alors venir un médecin – vétérinaire chevalin ! – qui conseille à Oliver une cure à Honolulu ; les deux ahuris vont en réalité faire la nouba à Chicago. De retour à Los Angeles, ils doivent faire face à leurs épouses qui les croyaient morts, le navire pour Hawaï ayant sombré. Stan s'en sort en avouant tout à sa moitié : au lieu de le dégommer comme un lapin, elle lui offre des sucreries et lui permet même de fumer. Ollie est moins favorisé puisqu'il reçoit sur la tête le contenu du buffet de cuisine.

Midnight Mary *Rose de minuit*, William A. Wellman, USA, 1933, 74 mn

Maîtresse du gangster Darcy (Ricardo Cortez), Mary (Loretta Young) pense changer de vie grâce à l'avocat Mannering (Franchot Tone) qui lui donne un métier et du travail. Rattrapée par son passé, elle fait de la prison avant de retomber sous l'emprise d'un Darcy jaloux comme un pou qu'elle abat alors qu'il voulait trucider l'avocat. Procès et *happy end*, l'amour triomphe : c'était avant le Code.

Wellman exprime la difficulté à trouver un emploi au moyen d'enseignes lumineuses qui se changent en NO JOB ou de plans sur les jambes de Mary aux bas filés qui marchent, marchent... Avec Una Merkel et Warren Hymer.

Theatre of blood *Théâtre de sang*, Douglas Hickox, Grande-Bretagne, 1973, 100 mn

S'étant jeté dans la Tamise après avoir déclamé le monologue d'Hamlet, le célèbre acteur shakespearien Lionheart (Vincent Price) est tenu pour mort. Il règle alors ses comptes avec les critiques coupables de ne pas lui avoir décerné le prix qu'il pensait mériter : des crimes réjouissants contre ceux que Gustav Mahler appelait "Messieurs les supérieurs."

Les méthodes employées sont celles des pièces du Barde. Ainsi, *Jules César* donne-t-il lieu à une mort par coups de poignard multiples, *Richard III* à une noyade dans un tonneau de vin. Pour *Othello*, il convainc un jaloux que sa femme (Diana Dors) le trompe ; quant au *Marchand de Venise* où il n'y a pas de mort, il modifie le texte pour aller extraire lui-même sa "pound of flesh". Le pompon va au grandguignolesque *Titus Andronicus* : Lionheart fait cuire les deux chienchiens d'un critique efféminé (Robert Morley) et les lui fait manger. Un seul (Ian Hendry) échappe à un supplice inspiré du *Roi Lear* et c'est Lionheart qui finit comme dans la pièce, le corps de sa fille et complice (Diana Rigg) dans ses bras. Très roboratif, le film rappelle un autre rôle de Price, celui de *L'abominable Dr. Phibes* (p. 1095).

Alien³ David Fincher, USA, 1992, 139 mn

Nouvelles variations sur un thème exposé dans deux films (pp. 740, 15). Le menaçant xénomorphe revient pour exterminer l'un après l'autre les occupants d'un lieu clos, ici l'ex-colonie pénitentiaire Fiorina 161. Pour le détruire, Ripley (Sigourney Weaver) dispose d'un atout : elle est enceinte de l'Alien qui la respecte en tant que future génitrice d'une reine de l'espèce. La Compagnie, sorte de CIA qui cherche à récupérer un exemplaire de l'animal pour en faire une arme, a dépêché à cet effet, non pas l'androïde d'*Aliens*, mais son concepteur (le même Lance Henriksen) ; Ripley se jettera dans le plomb en fusion pour lui échapper.

Malgré leur aspect croquignolet, les anciens bagnards ont trouvé Dieu ; ils sont donc restés sur place, dans une sorte d'Enfer aux dominantes rougeâtres.

Esther Kahn Arnaud Desplechin, Grande-Bretagne, 2000, 156 mn

Londres vers 1890. Issue d'une famille juive laborieuse – son père (László Szabó) est tailleur –, la jeune Esther (Summer Phoenix) rêve de faire du théâtre. Débuts difficiles mais énorme volonté ; elle est aidée par Quellen (Ian Holm), un cabot qui lui donne des cours à l'œil. Ce n'est plus une inconnue sur les planches quand elle se jette à la tête de Philippe Haygard (Fabrice Desplechin, frère du réalisateur), un critique français qui devient son amant et parfait son éducation. Alors qu'elle a obtenu le rôle d'Hedda dans la pièce d'Ibsen, elle découvre que Philippe la délaisse pour une Italienne (Emmanuelle Devos) ; le goujat a même le culot de s'afficher avec sa nouvelle conquête lors de la première. Souffrance d'Esther qui ne veut pas se donner en spectacle devant "cette pute" : elle refuse de monter sur scène, mâche du verre. La représentation est cependant un triomphe car toute l'équipe du théâtre la soutient dans ce moment délicat. L'actrice sait enfin comment activer cette note qu'elle n'avait pas encore trouvée ; elle est désormais autonome, nous dit la voix off.

Le thème de la douleur qu'il faut avoir éprouvée avant de la représenter (cf. *Stage door*, *Rendez-vous*, pp. 1634, 771) n'est pas nouveau au cinéma. Phoenix est excellente dans le rôle de cette machine froide et calculatrice à laquelle ne manquait qu'un peu d'humanité.

Kyūketsu dokuro-sen *The living skeleton*, Hiroki Matsuno, Japon, 1968, 80 mn

Le mont Fuji en noir et blanc nous laisse présager un chef-d'œuvre de la Shōchiku. Las, il s'agit d'une pénible histoire de vengeance exercée par une jeune femme au visage quasi occidental en contact posthume avec sa sœur assassinée. Tandis qu'un prêtre catholique défiguré cache un cadavre dans une armure, des squelettes s'agitent au fond de l'eau. C'est plus drôle à raconter qu'à visionner.

Bakushū *Début d'été*, Yasujirō Ozu, Japon, 1951, 125 mn

Noriko (Setsuko Hara), 28 ans, vit à Kamakura (images du célèbre Bouddha) dans la grande maison de ses parents (Ichirō Sugai et Chieko Higashiwara dévolue aux rôles de mère, e.g., *Le goût du sake*, p. 35) avec son frère et sa belle-sœur (Chishū Ryū et Kuniko Miyake). Célibataire comme sa grande amie Aya (Chikage Awashima) dont la mère (Toyo Takahashi, qui d'autre ?) tient un restaurant.

Tout bascule lorsque le chef du bureau de Noriko lui parle d'un beau parti. La famille se réjouit à l'avance et les félicitations commencent à pleuvoir alors que l'intéressée ne s'est jamais exprimée sur le sujet. Et voilà qu'elle se rend chez une voisine (Haruko Sugimura dans un rôle sympathique !) dont le fils Kenkichi, un médecin veuf, part pour la lointaine Akita. Cette mère confie à la visiteuse qu'elle aurait aimé la voir épouser Kenkichi. Contre toute attente, Noriko accepte ; parce que Kenkichi fut son ami d'enfance ainsi que celui de son autre frère qui n'est pas revenu de la guerre. Ce choix impulsif déplaît souverainement à la famille : Kenkichi a, en effet, une fillette et Akita est un trou perdu.

Avant la dislocation de la famille – les parents partent vivre auprès d'un vieil oncle –, dernière photo sur deux rangs ; ils sont sept, en comptant les neveux de Noriko, deux garnements qui portent déjà les prénoms de ceux d'*Ohayō* (p. 861).

Cul-de-sac Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1966, 107 mn

À bord d'une voiture volée à une auto-école – ce que signale un grand L –, les gangsters Rick (Lionel Stander) et Albie (Jack MacGowran) traversent la chaussée submersible qui mène au château de Lindisfarne (Northumberland) ; Albie meurt assez vite d'une fatale balle dans le ventre. Sur place vivent George (Donald Pleasence) et sa trop jeune femme Teresa (Françoise Dorléac) qui le trompe avec un jeune voisin au cours de prétendues pêches à la crevette. Rick terrorise ce couple mal assorti et surtout le pleutre George. La provocatrice et irresponsable épouse tourne autour du bandit affairé à creuser, malgré une blessure au bras droit, une fosse pour son complice et prend avec lui une cuite à la vodka maison. Alors que Rick espère une visite de son commanditaire, des relations snobinardes – dont la jeune Jacqueline Bisset – déboulent et il doit passer pour un domestique tandis qu'un épouvantable gamin gâté par sa mère dégomme à la carabine les vitraux historiques. Ces fâcheux congédiés, Teresa prend l'initiative de voler le pistolet du gangster et force la main à George qui est amené, bien malgré lui, à le descendre. La jeune femme finit par s'en aller avec un des fâcheux de l'après-midi opportunément revenu, laissant George, à moitié fou, à sa solitude. Dernier plan sur un rocher : il semble attendre la montée de la marée.

Dans ce deuxième opus anglais (après *Répulsion*, p. 1452), Polanski affine son style désobligeant : humour grinçant et personnages grotesques.

Un prophète Jacques Audiard, France, 2009, 155 mn

Condamné à six ans de prison, Malik (Tahar Rahim) tombe sous la coupe de Luciani (Niels Arestrup), un parrain du milieu corse qui a les matons à sa botte. Première mission, remplie à contre-cœur, s'introduire chez Reyeb, un détenu homosexuel, pour l'empêcher de témoigner dans un procès : cachant une lame de rasoir dans sa bouche, Malik lui tranche la jugulaire. Le fantôme de sa victime deviendra le démon familier du prisonnier durant le temps qu'il lui reste à tirer.

Malik apprend à lire le français mais aussi à parler le dialecte des Corses car il sert de soubrette à leur table : il est un peu le chouchou de Luciani dont la tendresse est ponctuée de violentes raclées. Puis, alors que le pouvoir du mafieux s'étiole – une mesure de rapprochement l'a privé de la plupart de ses auxiliaires –, il charge son protégé d'accomplir des missions lors de courtes permissions de sortie. Malik s'en acquitte tout en mettant sur pied son propre réseau de trafic de drogue et en tissant des liens avec le versant arabe du crime organisé. En perte de vitesse, Luciani cherche à régler des comptes en faisant zigouiller son propre chef par Malik qui le double et vend la mèche avant de rentrer délibérement en retard, façon pour lui de passer 40 jours au mitard, bien à l'abri alors que les Corses s'entretuent.

Quand il en ressort, il a changé de côté dans la cour de prison : il a désormais rejoint les Barbus, les délinquants plus ou moins islamistes, ceux que Luciani dénigrait : "Ils pensent avec leurs couilles". Le Parrain n'est plus qu'un vieillard pathétique que son ex-protégé fait bousculer par ses nouveaux copains. Sa peine purgée, Malik est attendu par une famille "ready made" : la veuve d'un de ses complices, mort d'un cancer aux testicules – avait-il trop cogité ? –, et son fils.

Sans concession ni grosses ficelles, le film est la chronique d'une réhabilitation très morale. Truand minable et analphabète, Malik est devenu un homme respectable, avec famille et business juteux... et un excellent musulman. Il a finalement pris la place de Luciani dont il est comme la version arabe.

The black pirate Albert Parker, USA, 1926, 94 mn

Pour venger son père, le duc d'Arnoldo (Douglas Fairbanks) prend la tête d'une bande de pirates en capturant à lui seul un navire. Á bord, une princesse (Billie Dove) qu'il tente de renvoyer chez les siens, plan déjoué par un vicieux lieutenant (Sam De Grasse). Condamné à mort, le héros en réchappe grâce au fidèle MacTavish (Donald Crisp) qui tranche ses liens alors qu'il monte sur la planche. Avant de revenir à la tête d'une troupe de nageurs délivrer navire et princesse.

Fairbanks est toujours aussi bondissant : il faut le voir descendre le long de la grand-voile assisté de son seul poignard. Premier long-métrage entièrement en couleurs : technicolor bichrome, rouge brunâtre contre bleu cyan.

Ariel Aki Kaurismäki, Finlande, 1988, 69 mn

Licencié pour raisons économiques – la mine où il travaillait a fermé –, Taisto (Turo Pajala) arrive à Helsinki sans le sou car il a été dévalisé en chemin. Quand il a la mauvaise idée de filer une rouste à un de ses agresseurs, il est condamné à la prison, dont il s'évade en compagnie de Mikkonen (Matti Pellonpää). Reste à trouver l'argent pour payer leur passage à bord du cargo Ariel en partance pour le Mexique. Chose facile, il suffit d'un petit hold-up ; mais tout se termine mal pour Mikkonen, blessé à mort lors d'un affrontement avec des commanditaires indélicats. C'est en compagnie d'une jeune femme et de son fils que Taisto s'embarque pour l'Amérique ; en bande sonore, *Le magicien d'Oz* (p. 1614).

Sur un scénario désinvolte, un film rapide et sympathique que traverse un véhicule typiquement finnois, la décapotable léguée par un collègue de Taisto avant son suicide. Impossible de la couvrir et c'est Mikkonen à l'agonie qui trouve le bouton idoine : moment touchant quand la capote se referme sur le mourant.

Mahanagar *La grande ville*, Satyajit Ray, Inde, 1963, 135 mn

Pour arrondir les fins de mois, Subrata (Anil Chatterjee) pousse son épouse Arati (Madhavi Mukherjee qui sera l'admirable *Charulata*, p. 1334) à trouver un travail. Devenue représentante en machines à tricoter, elle gagne plutôt bien sa vie. Ce qui déplaît au plus haut point à son beau-père, un enseignant à la retraite qui n'a en revanche pas honte d'aller mendier chez ses anciens élèves devenus des médecins prospères : le spectateur proteste depuis son canapé durant ces pénibles épisodes. Ce vieux con est tellement odieux que Subrata lui-même demande à son épouse de quitter son travail mais, ayant perdu le sien, se voit contraint de changer d'avis ; il finit même par accepter, en maugréant, qu'Arati mette du rouge à lèvres lors de ses visites.

Le patron de la jeune femme (Haradhan Bannerjee), sympathique mais autoritaire, déteste les métis comme l'anglo-indienne Edith qu'il congédie sans motif. Quand l'impulsive Arati proteste, il s'énerve et la menace. Elle lui balance sa lettre de démission, puis descend les escaliers : "Qu'est-ce que j'ai fait ?", semble alors dire la caméra frénétique. Elle rejoint Subrata ; après tout Calcutta est une grande ville et ils retrouveront bien tous deux un travail. Vibrant et optimiste.

The living daylights *Tuer n'est pas jouer*, John Glen, Grande-Bretagne, 1987, 131 mn

Koskov (Jeroen Krabbé), faux transfuge du KGB acoquiné au trafiquant Whitaker (Joe Don Baker), est contré par James Bond (Timothy Dalton) épaulé par des Talibans *ante litteram*. Opus un peu longuet dont on retient surtout la présence de singes à Gibraltar. Seul survivant de l'équipe originale, Desmond Llewelyn.

Lily aime-moi Maurice Dugowson, France, 1975, 104 mn

Chargé d'écrire un article sur un ouvrier, le journaliste François (l'illustrateur Jean-Michel Folon), rencontre Claude (Rufus) qui, plus que de ses conditions de travail, lui parle du désespoir d'avoir été largué par son épouse Lily (Zouzou). Assisté de Johnny (Patrick Dewarere), un copain boxeur, François va tenter de remonter le moral de Claude. Avec une soirée chez des snobs (Juliette Gréco, Roland Dubillard, Andréas Voutsinas) incollables sur la condition ouvrière, mais surtout des promenades à la campagne et des discussions invertébrées entre les trois copains. Bref, ces petits riens dont est faite la vie. Claude comprend que Lily l'a quitté pour protester contre l'indifférence liée au train-train : il ne la voyait plus. Il s'installe alors sur un arbre face à sa chambre et lui lit des poèmes – pas de Maïakovski comme le suggère le titre mais d'Apollinaire – puis se met à miauler. Ce film attachant se clôt sur une victoire de la tendresse. Avec Roger Blin.

Die Ehe der Maria Braun *Le Mariage de Maria Braun*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1979, 121 mn

Dans l'Allemagne de l'immédiate après-guerre, Maria (Hanna Schygulla) attend son époux Hermann (Klaus Löwitsch) dont elle a été séparée juste après son mariage. Vivant ou mort, elle est bien seule à croire à son retour. Serveuse dans une brasserie, elle prend pour amant Bill, un soldat noir qu'elle n'a nullement l'intention d'épouser. Et quand Hermann déboule dans la chambre où elle est en petite tenue avec Bill, tout se passe mal car Maria inflige un fatal coup de bouteille à son amant. L'époux, qui s'est accusé du meurtre, est envoyé en prison.

Après l'Américain, le Français : Maria rencontre Karl (Ivan Desny), un industriel binational qui en fait son assistante et sa maîtresse. Mais Maria va toujours, fidèlement, rendre visite à son Hermann tous les samedis. Intrigué par son manège, Karl va lui-même voir le prisonnier avec lequel il conclut un marché secret : n'ayant plus longtemps à vivre, il va prendre Maria "en viager". Sorti de prison, Hermann part au Canada sans prévenir sa femme, pour ne rentrer qu'après la mort de Karl qui a légué sa fortune au couple. Nous sommes le 4 juillet 1954 et la radio transmet la finale de la coupe du monde de football : l'Allemagne l'emporte 3 à 2 contre la Hongrie. Mais Maria a oublié d'éteindre le gaz et la maison explose.

Ce premier film de la trilogie sur la RFA sera suivi du *Secret de Veronika Voss* et *Lola, une femme allemande* (pp. 156, 1077) situés respectivement en 1955 et 1958. On peut voir Maria (Braun = Brun) comme une métaphore de l'Allemagne en reconstruction, un peu prostituée, mais obstinée à s'en sortir "honnêtement". Outre les récurrents Hark Bohm, Claus Holm, Gottfried John, Gunther Kaufmann et Lilo Pempeit, on mentionnera Günter Lamprecht et Elisabeth Trissenaar qui reviendront dans *Berlin Alexanderplatz* (p. 686).

Now, voyager *Une femme cherche son destin*, Irving Rapper, USA, 1942, 117 mn

Charlotte Vale (Bette Davis) est l'héritière d'une famille très collet-monté de Boston. Sa mère (Gladys Cooper), très autoritaire, en a fait une jeune vieille fille laide (pas trop besoin de maquillage) et mal à l'aise en société. Le psychiatre Jaquith (Claude Rains) la prend en charge dans sa clinique et l'encourage à partir en croisière pour l'Amérique du Sud. Sur le bateau, elle rencontre Jerry (Paul Henried) ; coup de foudre réciproque mais sans issue car Jerry est marié avec une malade psychotique qu'il ne saurait abandonner.

De retour, la (presque) belle Charlotte se heurte frontalement à son impérieuse mère qui voyait en elle un bâton de vieillesse. Elle refuse de revenir au *satu quo ante* et obtient une paix armée avec son tyran qui s'énerve lors d'une dispute et meurt. Riche héritière, mais culpabilisée à cause du drame, Charlotte retourne dans la clinique du Dr. Jaquith où elle rencontre l'adolescente Tina – la fille de son cher Jerry – elle aussi perturbée par sa mère.

Le Code interdisant tout espoir de mariage avec Jerry, Charlotte décide de prendre en charge Tina qui devient ainsi "leur" enfant. Final sublime : "Pourquoi demander la Lune ? Nous avons les étoiles". Rapper réunira à nouveau Davis, Henried et Rains dans *Deception* (p. 16).

La chute de l'empire américain Denys Arcand, Canada, 2018, 122 mn

Pierre-Paul (Alexandre Landry), un diplômé de philosophie qui travaille comme livreur, rentre accidentellement en possession de deux sacs de billets volés ; pas trop de scrupules puisqu'il s'agit de l'argent sale d'un gang. Le repris de justice Bigras (Remi Girard) l'aide à cacher le magot puis sa petite amie, l'"escorte" Camille (Maripier Morin), le met en contact avec un escroc de haut vol, M^{e} Taschereau (Pierre Curzi), qui transfère l'argent en Suisse sous couvert de fondation humanitaire. Une fondation pas si bidon que ça car les jeunes héros semblent se consacrer réellement aux SDF. Tandis que la Police piétine et que les gangsters règlent leurs comptes en tentant de retrouver l'argent.

Au final, un film sympathique qui ressemble à du Jean-Pierre Mocky correctement filmé. Le titre renvoie au *Déclin de l'empire américain* et aux *Invasions barbares* (pp. 76, 1151) où jouaient les mêmes Girard et Curzi.

Tomorrow never dies *Demain ne meurt jamais*, Roger Spottiswoede, Grande-Bretagne, 1997, 119 mn

Sorte d'Elon Musk *ante litteram*, un patron de médias internationaux (Jonathan Pryce) veut provoquer une guerre anglo-chinoise. Bof. Avec Pierce Brosnan en James Bond, Judi Dench en "M" et (toujours !) Desmond Llewelyn en "Q".

Nada Claude Chabrol, France, 1974, 108 mn

Des gauchistes (Maurice Garrel, Lou Castel, Mariangela Melato) enlèvent l'ambassadeur américain dans un bordel clandestin – tenancière Viviane Romance – et réclament une rançon. Chargé de l'affaire, le commissaire Goemond (Michel Aumont) n'y va pas par quatre chemins et fait abattre tout le monde : mort du diplomate. Lâché par son supérieur (François Perrot), il persévère dans sa veine expéditive, d'où un affrontement fatal avec l'unique survivant du massacre (Fabio Testi). Moralité, le terrorisme gauchiste est l'envers du terrorisme d'État ; message repris dans *La troisième génération* (p. 1700), un Fassbinder tout aussi raté. Chabrol, cinéaste des moiteurs bourgeoises, n'est pas doué pour la politique : ces anarchistes marxisants, où les a-t-il donc dénichés ? Avec Michel Duchaussoy et les compères Henri Attal et Dominique Zardi (Robègue-Riais des *Biches*, p. 750).

Sumurun Ernst Lubitsch, Allemagne, 1920, 104 mn

Cette histoire loufoque voit se croiser deux femmes aux abords d'un harem. D'une part Sumurun (Jenny Hasselqvist) qui veut en sortir car elle a trouvé l'amour auprès d'un marchand de vêtements, de l'autre Yannaia (Pola Negri), une danseuse peu farouche qui veut y entrer et mourra victime de la jalousie du vieux sheik (Paul Wegener, du *Golem*, p. 1011). Le réalisateur joue le personnage du bossu Yeggar, épris de Yannaia et à peu près le seul auquel elle se refusait. Passant pour mort, il est mis dans un coffre duquel il sort pour venger celle qu'il aimait. Le dernier plan le montre jouant de la mandore, inconsolable.

The thin man goes home *L'introuvable rentre chez lui*, Richard Thorpe, USA, 1944, 96 mn

Cinquième opus de la série de six films (pp. 185, 1198) mettant en scène les détectives alcooliques Nick et Nora Charles (Dick Powell et Myrna Loy) imaginés par Dashiell Hammett. Le chien Asta a désormais une tache noire sur le pelage, signe qu'il n'est plus joué par son interprète historique.

L'arrivée du célèbre détective dans le patelin de ses parents (Lucile Watson et Harry Davenport) provoque une panique et le meurtre d'un peintre puis de sa mère (Anne Revere). Le film se conclut par la sempiternelle réunion de suspects où Nick fait peser les soupçons sur à peu près tout le monde. Le mobile du crime est révélé – les peintures cachaient des plans ultra-secrets – ; l'assassin n'est pas leur commanditaire Draque (Leon Ames) mais un de ses complices médecin.

Moment cocasse quand Nora est amenée à faire du *jitterbug*. Le suspect Ronson est un *tycoon* (magnat) mot que maman Charles prononce *typhoon* ; on lui explique que l'expression signifie "gros vent" : "C'est bien Ronson", rétorque-t-elle.

Carré 35 Éric Caravaca, France, 2017, 64 mn

Le réalisateur découvre que sa famille a scotomisé une grande sœur, morte en 1963 à Casablanca alors qu'elle était âgée de trois ans et dont ses parents n'ont jamais parlé. Il obtient néanmoins quelques informations de sa mère réticente ; Christine était atteinte de la maladie bleue, une affection qui touche surtout les trisomiques. Mais pas de photo de la petite, pas de film 8mm, la maman a tout détruit. Le narrateur se rend à Casablanca, retrouve la tombe dans le carré 35 du cimetière : elle est bien entretenue, mais la photo a été arrachée.

Puis les pièces du puzzle s'assemblent lorsque le père gâteux confie que la fillette était bien trisomique, ce que niait farouchement la mère. Cette anomalie était considérée comme honteuse à l'époque, d'où le désir de la cacher. Ainsi que l'origine de la famille, de modestes immigrants espagnols installés au Maroc. Les parents s'étaient fixés en France dans les années 60, négligeant totalement Casablanca où ils avaient confié Christine à une tante. Après tout, comme dit le père, on ne peut pas "y" revenir. Cette bouleversante plongée dans l'abîme du temps se clôt sur la stèle du carré 35, désormais agrémentée d'une photo retrouvée par une amie de la famille.

Le film est dédié à la mémoire de François Dupeyron, auteur de *La chambre des officiers* (p. 741) où Caravaca tenait le rôle principal.

Hail the conquering hero *Héros d'occasion*, Preston Sturges, USA, 1944, 96 mn

Fils d'un militaire mort à la Grande Guerre, Woodrow Lafayette Pershing Truesmith (Eddie Bracken du *Miracle de Morgan Creek*, p. 1511) est bien triste car il rentre chez lui sans avoir participé au combat : son rhume des foins l'a rélégué à l'arrière. Voilà qu'il rencontre un groupe de six soldats sans le sou, emmenés par le sergent Heffelfinger (William Demarest, excellent) ; rentrant de Guadalcanal, ils en sont à vendre des reliques trafiquées de l'amiral Yamatoho (*sic*) pour payer leur bière. Sympathie immédiate entre Woodrow et le groupe qui décide de lui inventer un passé militaire.

Mais tout s'emballe : Woodrow est accueilli en fanfare dans son patelin, son ex-fiancée (Ella Raines) qui allait épouser le fils de Noble (Raymond Walburn), le maire corrompu, n'a d'yeux que pour lui. Et puis il est si modeste, toujours à dire qu'il n'a rien fait, qu'il devient le candidat idéal pour remplacer Noble. Sauf qu'il ne supporte pas le mensonge et vend la mèche lors d'une réunion publique. Tout s'effondre autour de lui mais Heffelfinger fait valoir qu'il est tellement difficile de trouver un politicien honnête que c'est une chance d'avoir un Woodrow ; *happy end*. Dernier plan sur la photo du père de Woodrow en uniforme.

Ton étonnant pour un des chefs-d'œuvre du réalisateur – après tout, le pays était en guerre – qui allait bientôt payer ses impertinences.

Sunrise *L'aurore*, F. W. Murnau, USA, 1927, 90 mn

Un fermier (George O'Brien) tombe sous la coupe d'une citadine en vacances qui le pousse à noyer son épouse (Janet Gaynor) ; mais il se ravise *in extremis* et sa femme, effrayée, s'enfuit à la ville où il la suit et se fait pardonner. La barque qui ramène le couple réconcilié chavire et le mari croit morte celle dont il voulait naguère se débarrasser ; alors qu'il est sur le point d'étrangler la tentatrice, l'épouse bien vivante est retrouvée. Tout rentre dans l'ordre avec l'aurore.

Les mots manquent pour décrire ce chef-d'œuvre absolu. La caméra saisit les ruminations de l'homme qui projette son crime, son hésitation, sa fébrilité et ses remords, puis l'infinie tendresse de la femme qui a pardonné. Et cette ville tentaculaire, son salon de coiffure, son photographe, sa piste de danse et son Luna Park. Sur laquelle s'abat l'orage, le même qui fait chavirer la barque du couple.

Goha Jacques Baratier, Tunisie, 1958, 94 mn

Filmé en couleurs, le conte triste et poétique de Goha (Omar Sharif), un Égyptien au cœur simple très attaché à son âne mangeur de montres et qui la nuit fait la chasse à son ombre. Il devient l'amant de la belle Fulla, épouse du vieux sage Taj-el-Ouloum qui se contente de la répudier quand il a vent de son infortune. Elle rentre chez son père, lequel, moins tolérant, la fait tuer. L'inconsolable Goha se rend au bord de l'eau en compagnie de son ami aveugle (Daniel Emilfork) : "Pousse-moi, Ibrahim", lui demande-t-il. Débuts de Claudia Cardinale.

Trudno byt bogom *Il est difficile d'être un dieu*, Alexeï Guerman, Russie, 2013, 170 mn

Film posthume d'après les frères Strougatski (*Stalker*, p. 114). Nous sommes ici dans un somptueux Moyen-Âge à la Brueghel, quelque part entre *Les chasseurs dans la neige* et *Le triomphe de la mort*. Un Terrien égaré qu'on prend pour un dieu se promène dans un univers de pluie et de boue. Les gibets sont bien fournis et l'on y déverse des écailles de poisson sur les dépouilles des "raisonneurs" qui s'y balancent. Des groupes s'affrontent : il est question de Gris, de Roux et de Noirs et aussi d'un Ordre et de moines. Les membres virils sont souvent à l'air, qu'il s'agisse de celui d'un âne ou de celui d'un homme qui pisse. Les cadavres accumulés sentent mauvais. Tout ça filmé en noir et blanc dans de longs plans-séquences où des visages viennent de temps à autre saluer la caméra.

Le film serait génial si l'auteur avait daigné disposer deci-delà quelques didascalies. Nous ne comprenons pas grand-chose, encore moins que dans *Khroustaliov, ma voiture !* (p. 839) qui, situé au moment de la mort de Staline, nous laissait quelques points de repère. Guerman est l'exact opposé du bavard Rohmer qui n'en finit plus de détailler ses intentions, mais reste assez pauvre visuellement.

The other *L'autre*, Robert Mulligan, USA, 1972, 100 mn

Été 1935. Niles et Holland (les jumeaux Udvarnoky, dix ans) s'amusent. En réalité, Holland est mort accidentellement et Niles, encouragé par sa grand-mère mal inspirée Ada (Uta Hagen), prétend qu'il est toujours vivant. C'est lui qui commettrait les crimes de Niles : apporter un rat à une voisine qui décède d'une crise cardiaque, provoquer la mort accidentelle d'un camarade, puis enlever un bébé et le noyer... nous sommes au moment de l'affaire Lindbergh. Ada épouvantée finit par incendier la grange où se tapit le petit monstre et meurt avec lui.

Détail terrifiant, la petite boîte que Niles cache soigneusement ; elle contient la bague du père mort que Holland portait dans son cercueil et qu'il a récupérée en même temps que le doigt qu'il a dû couper. Quand sa mère découvre cette horreur, "Holland" la pousse dans les escaliers. Scénario de Tom Tryon.

Maurice James Ivory, Grande-Bretagne, 1987, 134 mn

Le roman de E. M. Forster, rédigé en 1913, ne fut publié qu'après sa mort en 1971, alors que l'homosexualité avait été décriminalisée. Maurice Hall (James Wilby) s'éprend de Clive Durham (Hugh Grant), son condisciple de King's College à Cambridge. Le triste sort d'un de leurs amis – pourtant vicomte – livré à la Justice et à l'opprobre à cause de son "immoralité" réfrigère le pusillanime Clive qui préfère interrompre sa liaison platonique avec Maurice et contracter un mariage de raison. Alec Scudder (Rupert Graves), le garde-chasse de Clive, fait des avances à Maurice qui craint un chantage : n'est-il pas d'une classe inférieure irrespectueuse des nobles principes de l'aristocratie ? Il se laisse finalement séduire par la sincérité du jeune homme et passe une nuit avec lui. Quand il découvre que son amant n'est pas monté sur le navire pour l'Argentine où il devait émigrer, il se sait attendu dans le hangar à bateaux. Au même moment, un Clive résigné ferme les volets sur son couple sans amour.

Histoire d'une double transgression, sexuelle et sociale, avec un petit côté *Lady Chatterley*. Et sujet en or pour l'homosexuel Ivory, particulièrement à l'aise dans l'univers edwardien. Avec Simon Callow, Denholm Elliott et Ben Kingsley.

Bodyguard Richard Fleischer, USA, 1948, 63 mn

Mike Carter, ex-flic connu pour sa violence – tout comme l'acteur Lawrence Tierney –, est engagé comme garde du corps d'une baronne de la boucherie. C'est pour se retrouver rapidement accusé du meurtre d'un ex-collègue. Aidée de sa fiancée Doris (Priscilla Lane), il mettra au jour un juteux trafic.

Petit film nerveux, sans temps mort et souvent drôle. Pour quelle raison les conducteurs rentrent-ils dans leur voiture par la porte du passager ?

For whom the bell tolls *Pour qui sonne le glas*, Sam Wood, USA, 1943, 165 mn

Le *best seller* de Hemingway est adapaté de façon statique et bavarde par un tâcheron farouchement anticommuniste qui ne devait pas porter l'Espagne républicaine dans son cœur. Les montagnards sont joués par Joseph Calleia, Vladimir Sokoloff et surtout Katina Paxinou et Akim Tamiroff, un couple bien plus intéressant que celui, assez conventionnel, formé par Gary Cooper et Ingrid Bergman.

Magic Richard Attenborough, USA, 1978, 102 mn

Corky (Anthony Hopkins), qui s'est réfugié à la campagne avec sa marionnette Fats, est retrouvé par son impresario Ben Greene (Burgess Meredith) qui veut le ramener à New York où la télévision l'attend. Mais c'est l'envahissant Fats, que Corky refuse de faire taire, qui lui répond. Comprenant que l'artiste est siphonné, Ben s'apprête a regagner sa Rolls quand il est violemment attaqué par (ou plutôt à coups de) Fats et son corps jeté dans l'étang voisin. Duke (Ed Lauter), un voisin trop curieux qui avait tout compris est lui aussi victime des attentions mortelles de Fats. Corky se dispose à partir avec Peggy (Ann-Margret), l'épouse de Duke qu'il aimait depuis toujours, quand Fats, qui n'apprécie que modérémment cette liaison, lui demande de tuer la jeune femme ; c'en est trop et il préfère se poignarder.

Excellente variation sur le dédoublement (*The great Gabbo*, *Dead of night*, *The other*, pp. 1222, 220, 1665) avec une marionnette particulièrement terrifiante.

L. 627 Bertrand Tavernier, France, 1992, 146 mn

L. 627 est l'article du Code de santé publique réprimant la toxicomanie. Nous suivons Lulu (Didier Bezace), un policier des stups toujours en planque dans des camionnettes et à la vie familiale merdique, qui arrondit ses fins de mois en filmant des mariages. Même s'il ne se l'avoue pas, il est amoureux de Cécile (Lara Guirao aux faux airs de Christine Pascal), une pute droguée et séropositive. Quand elle disparaît des radars, c'est comme si le pan de sa vie dédié au rêve s'écroulait, il va même la chercher à la morgue. Non, elle est bien vivante et a décidé de garder le gosse qu'elle ne sait trop quel client lui a fait mais, à peine croisée dans la rue déjà reperdue, car il a oublié de lui demander son adresse.

"Entre Groucho et Grouchy", la routine de policiers (Philippe Torreton, Charlotte Kady, Claude Brosset) sous-équipés et logés dans un ALGECO ; (un peu) racistes et parfois (très) cons comme Dodo (Jean-Paul Comart) entre ses blagues – un pulvérisateur d'odeur de merde – et ses boulettes : il grille un "cousin", i.e., un drogué indic, qui subit donc de terribles représailles. Virée gratuite de Lulu à Lyon : le réalisateur nous montre sa ville natale.

Brat Alexeï Balabanov, Russie, 1997, 95 mn

Brat 2 Alexeï Balabanov, Russie, 2000, 123 mn

Les deux films sont dominés par Sergueï Bodrov, trop tôt disparu, dans le rôle de Danila, un terrifiant voyou qui ne recule devant rien. Ils ont en commun la présence de Victor Sokhoroukov qui joue Victor, le frère (brat) un peu idiot de Danila et la focalisation sur des groupes de musique.

Le premier opus est tourné avec une très forte dominante sépia. L'atmosphère pétersbourgeoise, l'étrange tramway qui semble destiné à charrier des troncs d'arbre, tout cela annonce *Des monstres et des hommes* (p. 772) qui reste le chef-d'œuvre de l'auteur. Il s'agit par ailleurs d'un film très violent, sorte de brouillon de *Colin-maillard* (p. 215). Avec Iouri Kouztnetsov.

La suite débute à Moscou où Danila découvre qu'un de ses amis a été tué par le mafieux Belkin (Sergueï Makovetvki) : affrontement à la mitrailleuse lourde, modèle guerre civile. Puis se rend aux États-Unis où vit le commanditaire de Belkin ; après avoir règlé ses comptes en déjouant de nombreux pièges, Danila rentre en compagnie de la Russe Dacha (Daria Jurgens) qu'il a arrachée aux trottoirs de Chicago. Ce second opus, assez divertissant, se regarde au second degré.

L'homme qui revient de loin Michel Wyn, France, 1972, 297 mn

Juvisy, 1910. Parti brutalement pour l'Amérique, André de la Boissière (Michel Vitold) n'a plus donné de nouvelles, ce qui fait bien l'affaire de Jacques (Louis Velle) et Fanny (Alexandra Stewart), le frère et la belle-sœur du disparu qui s'approprient son château et son usine de manchons à gaz devenus ampoules électriques. Pourtant Marthe (Marie-Hélène Breillat), l'amie de cœur d'André, prétend voir son fantôme. D'où les sarcasmes de son déplaisant mari, le notaire Saint-Firmin (Roland Armontel), mais l'intérêt du médecin (Pierre Leproux) et de la gouvernante (Martine de Breteuil), tous deux férus de spiritisme.

Jacques finit par avouer à Fanny avoir tué son frère qu'il a enterré dans une malle. Ce qui ne l'empêche pas de voir lui-même le spectre qui lui tire un coup de pistolet bien réel. Un journaliste fouille-merde (Jean-Paul Tribout) mène sa propre enquête et pour découvrir la malle au cadavre remplie de bûches, puis André, qui avait échappé à la mort grâce à une de ces astuces dont Gaston Leroux était coutumier. Ayant perdu la raison, il vit désormais sous la coupe du diabolique notaire qui le déguise en fantôme pour terroriser son épouse ainsi que Jacques et Fanny. Autre astuce signée Leroux : André avait fait mine de partir pour Bordeaux en prenant le train en gare d'Orsay pour descendre aussitôt à Austerlitz.

Un feuilleton très réussi, typique de ce que la télévision savait encore faire. Avec Héléna Manson et Henri Crémieux.

După dealuri *Au-delà des collines*, Cristian Mungiu, Roumanie, 2012, 146 mn

Un monastère en Roumanie. Alina rend visite à Voichita, sa compagne d'orphelinat qui a pris le voile et dont elle est toujours amoureuse. Mais Voichita, qui s'est donnée au Christ, n'est plus disponible pour l'amour temporel. Alors Alina fait des scènes, des caprices, une tentative de suicide ; le pope la fait attacher et ligoter sur une planche tout en pratiquant des exorcismes ; privée de nourriture et de boisson "pour ne pas fortifier le Malin", elle s'affaiblit et finit par mourir.

Alina ne rentre dans aucun format : la Famille se compose d'une mère qui l'a abandonnée et d'un frère apathique, le Couple ne fonctionne pas non plus car cette lesbienne pure et dure a perdu sa partenaire. N'ayant que faire de l'Amour céleste, elle n'a pas sa place au sein de l'Église orthodoxe, une institution rétrograde où l'on pratique des sévices qui s'apparentent à la crucifixion en ne doutant pas un instant de tout faire pour le mieux. Le prêtre tortionnaire est à rapprocher de la terrifiante infirmière Ratched de *Vol au dessus d'un nid de coucous* (p. 1500) : ils sont tous deux soldats de la normativité.

Mah nakorn *Citizen dog*, Wisit Sasanatieng, Thaïlande, 2004, 90 mn

Pott cherche son doigt coupé dans des boîtes à sardines, se déplace dans un mototaxi fantôme (le conducteur, victime d'une giboulée de casques, est un mort) avant de conduire son propre taxi dont un des passagers est un ours en peluche qui fume... j'oubliais la grand-mère réincarnée en gecko. Pott est amoureux de Jinn : elle voudrait connaître le secret d'un mystérieux livre blanc et construit une montagne d'emballages en plastique. Ici les humains ont parfois des queues.

Ce *Fabuleux destin d'Amélie Poulain* (p. 56) à la sauce thaï est une sorte de clip vidéo vite lassant. On retrouve de temps à autre ce qui faisait le charme des *Larmes de Tigre noir* (p. 172) : les paysages aux couleurs extravagantes.

Adieu l'ami Jean Herman, France, 1968, 110 mn

Les ex-légionnaires Barran (Alain Delon) et Propp (Charles Bronson) sont manipulés par deux jeunes femmes, Isabelle (Olga Georges-Picot) et Dominique alias Waterloo (Brigitte Fossey), qui veulent leur faire porter le chapeau du cambriolage d'une banque et du meurtre d'un vigile ; les criminelles seront démasquées et abattues par la Police. Solidarité sans faille face à l'inspecteur Méloutis (Bernard Fresson) : les deux copains n'avoueront jamais qu'ils se connaissent.

La partie la plus réussie du film se déroule dans les sous-sols de la banque où les deux complices sont bloqués : ils ont tout le temps d'essayer les combinaisons du coffre. Il n'y a rien à l'intérieur, mais la combinaison 18.6.1815, date de la bataille de Waterloo, indique que c'est Dominique qui l'a vidé.

Life during wartime Todd Solondz, USA, 2009, 93 mn

Suite de *Happiness* (p. 455) avec une distribution totalement renouvelée. Il est question du besoin d'amour, de la terrifiante solitude de personnages qui demandent plus qu'ils ne donnent. Timmy (frère cadet de Billy) qui a accusé son futur beau-père (Michael Lerner) de pédophilie, sans doute pour provoquer une rupture avec sa mère, s'en repent plus tard mais ne s'estime pas responsable d'une faute commise avant sa bar-mitzvah. D'où sa perplexité : peut-on pardonner sans oublier et si l'on n'a pas oublié, à quoi bon ?

Solondz s'écarte de l'esprit désobligeant de ses films précédents en montrant de l'empathie pour ses personnages. Avec Ciarán Hinds et Charlotte Rampling.

The horse's mouth *De la bouche du cheval*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1958, 95 mn

Gulley Jimson est un artiste génial capable de toutes les excentricités, par exemple peindre une fresque sur le mur d'une église vouée à la démolition avant de la détruire lui-même au bulldozer. Il prend finalement le large sur son embarcation jusque là rivée au bord de la Tamise : on pense aux futurs *Pornographes*, (p. 1296).

Le film bénéficie des peintures de John Bratby et d'excellents seconds rôles : Kay Walsh, Ernest Thesiger, Robert Coote et Michael Gough autour d'un Alec Guinnes survolté mais hélas un peu trop en roue libre.

No name on the bullet *Une balle signée X*, Jack Arnold, USA, 1959, 74 mn

Gant (Audie Murphy) s'installe dans la bourgade de Lordsburg. C'est un assassin connu pour sa méthode : provoquer sa victime de façon à pouvoir la tuer en légitime défense. Mais on ne connaît pas le nom de sa cible et ceux qui ont quelque chose à se reprocher paniquent, ainsi Fraden (Warren Stevens) qui quitte la ville et le banquier Pierce (Whitt Bissell) qui, n'en pouvant plus, se suicide ; le shérif (Willis Bouchey) qui voulait expulser Gant reçoit une balle dans la main. Seul le médecin Luke (Charles Drake) garde son calme ; il va même jusqu'à jouer aux échecs avec ce sicaire par ailleurs plutôt sympathique qui se voit comme un supplétif de la Justice, rattrapant ceux qui ont échappé au châtiment. Gant dévoile finalement ses batteries en allant voir un juge à la retraite – un corrompu que ses anciens complices veulent éliminer – en prétendant avoir violé sa fille : bien qu'à moitié paralysé, le viellard décroche un fusil mais meurt d'une crise cardiaque avant que Gant n'ait pu "se défendre". Arrivé sur les lieux, Luke lance un marteau sur le bras du tueur qui ne pourra plus utiliser sa précieuse main droite.

Personne ne peut se placer au-dessus des lois. Luke ne tue pas Gant, il se contente de l'empêcher de poursuivre son activité de superjusticier.

El espíritu de la colmena *L'esprit de la ruche*, Victor Erice, Espagne, 1973, 99 mn

Débuts de la petite Ana Torrent (sept ans) en premier rôle, avant celui de *Cría cuervos* (p. 1155). Nous sommes dans un village de Castille vers 1940 ; sous Franco puisque le hideux symbole de la Phalange s'étale sur un mur. Lors de la projection de *Frankenstein* (p. 408), Ana est frappée par l'amitié tragique entre la créature et la fillette, ce qui stimule son imagination. Encouragée par sa grande sœur qui prétend que le monstre se tapit dans une grange, elle y trouve effectivement un fugitif blessé auquel elle apporte la veste et la montre de son père (Fernando Fernán Gómez). La garde civile a vite fait de répérer le criminel – un soldat républicain – et l'abattre. Le père demande des comptes sur veste et montre à l'enfant qui s'enfuit ; une battue dans le style Frankenstein permet de la retrouver en état d'hypothermie. Rien de grave mais elle continue de vivre dans un monde imaginaire avec ce monstre plutôt sympathique.

Attaque oblique du franquisme en ces dernières années de la dictature. L'impossibilité de mettre les points sur les ı oblige à des détours, des approfondissements et des métaphores créatives. Le monstre est il l'infortuné fugitif ou ceux qui le chassent et d'ailleurs est-il vraiment mauvais ? La mère (Teresa Gimpera) vit dans le souvenir d'un soldat disparu à la guerre, peut-être réfugié en France, le père ne s'intéresse qu'aux champignons et à ses abeilles qu'il observe à travers un verre protecteur, métaphore d'une Espagne tétanisée plongée dans un interminable hiver, elle aussi en état d'hypothermie.

Casa grande Felipe Barbosa, Brésil, 2014, 110 mn

Le quotidien de l'adolescent Jean dans une famille bourgeoise de Rio guettée par la ruine : le père s'est livré à des spéculations hasardeuses et il faut se séparer des domestiques comme le chauffeur Severino, voire vendre la luxueuse villa.

Le film est une description acérée des distinctions de classes sociales qui coïncident avec les couleurs de peau. Jean au teint clair fréquente un lycée catholique huppé et espère intégrer une université prestigieuse alors que la métisse Luiza n'a droit qu'au lycée public ; Jean croit même qu'elle vit dans une favella. En bas de l'échelle, les domestiques du Nordeste, souvent évangélistes comme Severino, qui s'amusent dans des bals où l'on danse le forró. C'est là où Jean, qui a fugué, retrouve son ancienne bonne Rita avec laquelle il rêvait d'une relation ancillaire ; cette beauté à la sexualité épanouie avait été chassée par la mère de Jean choquée par les photos trouvées en fouillant sa chambre. Sorti du contexte de dépendance sociale, Rita est moins farouche ; dernier plan de Jean à côté de la belle, nue dans un lit. Nous sommes dans une favella et il est assis sur un rebord de fenêtre, comme s'il hésitait entre deux mondes, celui des riches où il est train de perdre sa place et celui des pauvres où il n'est pas sûr d'en trouver une.

Sibirski tsiryulnik *Le barbier de Sibérie*, Russie, Nikita Mikhalkov, 1999, 170 mn

La Russie d'Alexandre III. McCracken (Richard Harris) a mis au point une machine à déboiser au nom poétique de barbier de Sibérie. Pour obtenir l'agrément d'un grand-duc, il se pavane avec sa prétendue fille Jane (Julia Ormond), en fait une courtisane qui a vite fait d'emballer le Gal. Radov (Alexeï Petrenko), aussi stupide que puissant. Mais voilà que Jane séduit aussi le cadet Tolstoï (Oleg Menchikov), coup de foudre réciproque. Ne comprenant pas que sa chérie manipule Radov, Tolstoï agresse le général lors d'une représentation du *Mariage de Figaro* où il chante le rôle-titre. Il est condamné au bagne, puis à la relégation. Ayant finalement épousé McCracken, Jane tente de revoir l'amour de sa vie – lequel est désormais barbier en Sibérie – lors d'une démonstration de la machine mais recule en découvrant qu'il est chargé de famille. Ne reste que le fils qu'elle a eu de Tolstoï et qui, âgé de vingt ans en 1905, tente de faire saisir la beauté de la musique de Mozart à un sergent américain illettré.

Une farce bon enfant – les parquets de la salle de bal enduits d'une cire glissante style farces et attrapes – dont le ton nostalgique et complaisant à l'égard du tsarisme écrase l'histoire d'amour au dénouement un peu triste comme il se doit. Ça ne vaut pas *Les yeux noirs* (p. 134) que le film démarque un peu, la machine à couper les arbres remplaçant le verre incassable.

Superman Richard Donner, USA, 1978, 151 mn

Seul rescapé de la planète Krypton, Superman (Christopher Reeve) est adopté enfant par des fermiers. Son vrai père n'est pas Kent (Glenn Ford) mais le défunt Jor-El (Marlon Brando) avec qui il reste en contact *post mortem*. Il entre au *Daily Planet* et, dans son costume de Superman, se porte au secours de la journaliste vedette Lois Lane (Margot Kidder), surtout bonne à pousser des cris, lors d'un accident d'hélicoptère ; Lois tombe amoureuse du super-héros sans soupçonner son identité avec le timide Clark Kent. Ensuite, le génie du crime Lex Luthor (Gene Hackman) décide de détruire la Californie côtière en s'en prenant à la faille de San Andreas que Superman recolle (!) avant de remonter le temps jusqu'au *statu quo ante*.

Les décors et les trucages sont excellents et la distribution superlative même si la plupart des acteurs n'apparaissent que lors du prologue sur Krypton. Et le film est drôle, principalement à cause de ses méchants : si Lex Luthor est vaniteux, son adjoint Otis (Ned Beatty) est franchement stupide. Ils sont assistés de la beauté pneumatique Eve Teschmacher (Valerie Perrine) pas très futée non plus ; c'est elle qui délivre Superman du collier de kryptonite avec lequel Luthor l'avait immobilisé. Reeve est excellent, spécialement dans le rôle du gauche et pusillanime Kent. Musique tétralogique de John Williams (qui d'autre ?).

Body of lies *Mensonges d'État*, Ridley Scott, USA, 2008, 128 mn

La lutte contre Al Qaïda menée par la CIA en la personne de Roger Ferris (Leonardo DiCaprio) et son supérieur Ed Hoffman (Russell Crowe). Ce n'est que par une double négation – les autres sont pires – qu'on peut justifier cette litanie de manipulations en tout genre et d'exécutions sommaires, dans une casuistique "result-oriented" de la fin et des moyens où l'on oublie que les moyens sont têtus. À noter cette réalisation du cauchemar panoptique de Jeremy Bentham : depuis Langley, un satellite permet de suivre les suspects qu'une pression sur un bouton pourra, le cas échéant, liquider comme dans un jeu vidéo.

Nagisa no shindobaddo *Grains de sable*, Ryōsuke Hashiguchi, Japon, 1995, 124 mn

Nagasaki ; trois lycéens, désignés par leur nom de famille. Yoshida est le beau gosse dont sont amoureux les deux autres, Aihara et Itō. Ce dernier est un garçon et Yoshida ne mange pas de ce pain là ; il n'est guère plus compréhensif avec Aihara qui disparaît un temps de la classe. Les trois se retrouvent de nuit sur une plage. Itō, qui a pris les vêtements d'Aihara, écoute de dos la déclaration d'amour de Yoshida qui va jusqu'à le serrer dans ses bras mais recule d'horreur quand il se rend compte de la supercherie. Yoshida se met à batifoler avec la vraie Aihara qui l'arrête net : Itō est en train de se noyer. Sauvetage puis bouche à bouche et commentaire d'Itō : "Tu vois bien que tu peux arriver à m'embrasser". Puis la fille s'asseoit entre les deux garçons pour une triple étreinte émouvante.

Juarez William Dieterle, USA, 1939, 116 mn

Biographie académique du président mexicain, agaçante car visiblement trafiquée. Le traître Uradi (Joseph Calleia) semble une ficelle scénaristique, un faire-valoir pour Juarez ; quant à Maximilien (Brian Aherne) qui ne contresigne les décrets scélérats de Bazaine (Donald Crisp) qu'à contre-cœur, c'est un saint de vitrail. Ne parlons pas du jeune Porfirio Díaz (John Garfield) qui ne préfigure en aucune façon le tyran renversé par la révolution de 1911. Le personnage de Charlotte de Belgique (Bette Davis) qui devient folle après avoir essuyé un refus de Napoléon III (Claude Rains) est par contre touchant.

C'est Paul Muni en Juarez, comme toujours extraordinaire, qui sauve le film : habité d'une flamme intérieure, il semble voir au-delà des apparences et de l'immédiat. Le personnage anticipe le héros de *Young Mr. Lincoln* (p. 1050), film qui sortira quelques mois après. Du point de vue politique, on nous le présente comme un démocrate qui ne rêve que de s'abriter sous l'aile du Grand Frère du Nord : allusions répétées à la doctrine Monroe. La séquence montrant la répression des Mexicains par l'Armée française louche sur *¡ Que viva Mexico !* (p. 891).

Ran Akira Kurosawa, Japon, 1985, 155 mn

Un vieil *inoshishi* (sanglier) chassé par des soldats sert de métaphore au destin de Hidetora (Tatsuya Nakadai). Après avoir abandonné la direction des Ichimonji à ses trois fils, il est trahi par deux d'entre eux qui ont tôt fait de se livrer à une lutte fratricide ; lutte téléguidée par Kaede (Mieko Harada), une bru issue d'une famille décimée par Hidetora qui se venge en détruisant le clan. Hanté par ses crimes passés, le paternel, accompagné du fidèle fou Kyoami (Pītā), retrouvera sur le tard son troisième fils Saburō qui lui était resté fidèle bien qu'il l'ait banni.

Festival d'oriflammes rouges, jaunes ou bleues dans d'interminables batailles. Le titre de cette adaptation libre de Shakespeare (*King Lear*) signifie "désordre". Référence au seigneur Motonari Mōri (XVI^{e} siècle) qui aurait expliqué à ses trois fils qu'il est facile de casser trois flèches isolées, message : "Restez unis".

Les bronzés Patrice Leconte, France, 1978, 92 mn

Un camp du Club Med' en Côte d'Ivoire. On n'y pense guère qu'à une chose, mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne : les GO se taillent la part du lion. Avec Josiane Balasko, Michel Blanc, Marie-Anne Chazel, Christian Clavier, Gérard Jugnot, Dominique Lavanant et Thierry Lhermitte qu'on retrouvera dans *Les bronzés font du ski* (p. 517), autre succès, plus réussi, de la bande du Splendid ; ainsi que Michel Creton et Luis Rego.

Don Giovanni Joseph Losey, France, 1979, 176 mn

Un projet de Rolf Liebermann, alors directeur de l'Opéra de Paris. Le chef-d'œuvre de Mozart est mis en scène dans le splendide décor palladien de la Villa Rotonda, près de Vicenza. Avec Ruggero Raimondi, Kiri Te Kanawa, Edda Moser, Teresa Berganza et José van Dam ainsi qu'un page muet vêtu de noir (la Mort ?) présent dans la plupart des scènes. Citation liminaire de Gramsci.

Cette vieille canaille Anatole Litvak, France, 1933, 94 mn

Hélène (Alice Field) est entretenue par le riche chirurgien Vautier (Harry Baur) qui la laisse batifoler mais pas trop. Elle le quitte cependant pour retrouver son premier amour, le jeune et impécunieux trapéziste Jean (Pierre Blanchar). Ce dernier fait une grave chute sur scène quand il aperçoit l'ancien protecteur dans la loge de l'aimée. Transporté à l'hôpital, il est sauvé par Vautier qui a le bon goût de s'éclipser… vraiment ? La "vieille canaille" a plus d'un tour dans son sac.

Ça ne vaut pas *Cœur de lilas* (p. 414). Le "bar automatique" et ses distributeurs à jetons est à rapprocher de celui d'*Easy living* (p. 1791). Avec Paul Azaïs.

Le bonheur est dans le pré Étienne Chatiliez, France, 1995, 103 mn

Francis (Michel Serrault), qui vit à Dôle avec son épouse coincée Nicole (Sabine Azéma, une actrice qui sait comment en faire trop), est las des ennuis de sa boîte spécialisée dans les couvercles de chiottes. Après une crise cardiaque, il se découvre un sosie en la personne de Michel dont la femme esseulée Dolores (Carmen Maura) montre la photo dans l'émission *Où es-tu ?* de Roger Gicquel. Francis assume l'identité du disparu et va s'installer à Condom chez Dolores.

Comme toujours, Chatiliez oppose des clichés : face aux bourgeois, une sorte de retour à la campagne entre foie gras et (improbable) liberté sexuelle. Francis découvrira que son *alter ego* était un pilleur de banque dont le squelette – secret révélé par un voisin ronchon (Jean Bousquet) – gît au fond du puits du jardin.

Le personnage de Gégé (Eddy Mitchell, superlatif) qui donne du "Lapin" à Francis et décrispe Nicole en l'enculant dans sa bagnole est pour sûr beaufesque. Mais miracle, le film est une réussite car pour une fois Chatiliez s'est intéressé à ses personnages qui, de stéréotypes, sont devenus des êtres humains attachants.

Avec Patrick Bouchitey, François Morel, Yolande Moreau et Éric Cantona.

La fille du puisatier Marcel Pagnol, France, 1940, 139 mn

Patricia (Josette Day, compagne de Pagnol) est séduite par le bel aviateur Jacques Mazel (Georges Grey) lors du métinge aérien de Salon-de-Provence où l'avait emmenée Félipe (Fernandel). Ce dernier, qui s'est saoulé au Bar-Jo, étant incapable de la ramener, Jacques se dévoue avec sa moto : halte dans un bosquet.

Rappelé brutalement par l'Armée, Jacques fait faux bond à sa conquête. Dont le père, le puisatier Pascal Amoretti (Raimu), se rend quelque temps après chez les Mazel, commerçants cossus qui tiennent le bazar de Salon. André Mazel (Fernand Charpin) tutoie Pascal comme il était de mise à l'époque à l'égard des inférieurs, Marie Mazel (Line Noro) lui donne du "brave homme" : Patricia est enceinte parce que c'est une traînée. Réplique mémorable du brave homme : "Il faut se méfier de ceux qui vendent des outils et ne s'en servent jamais."

Pascal, qui a renié sa fille, la confie à sa sœur (Milly Mathis) chez qui elle accouche d'un garçon. Autour duquel se rassemblent finalement Pascal ainsi que les horribles Mazel, radoucis depuis la disparition de leur fils à la guerre. Après un touchant monologue d'Amoretti, tout le monde se réconcilie auprès du berceau. Retour de Jacques, miraculeusement rescapé du combat.

Le film est difficilement séparable de son contexte historique : il était en cours de tournage au moment de la débacle. Et la réunion de famille autour du bébé renvoie à celle de la France derrière le Maréchal : on entend un "Je fais à la France le don de ma personne" qui témoigne de l'engouement passager de Pagnol et du pays pour cet homme providentiel ; il en viendra d'autres.

Seven brides for seven brothers *Les sept femmes de Barberousse*, Stanley Donen USA, 1954, 98 mn

1850, en Oregon. Adam (Howard Keel) se rend à la ville et tombe amoureux – "Bless your beautiful hide" – de l'orpheline Milly (Jane Powell) qu'il épouse illico et ramène dans sa ferme de montagne. La belle déchante lorsqu'elle se retrouve dans la position de Blanche-Neige face aux sept frères Pontipee, dont les prénoms ont des initiales allant de A à G ; F correspond à Frank au surnom parfumé de Frankincense ! Lors de l'érection collective d'une grange, les six frangins font connaissance de potentielles moitiés : bagarre avec leurs six concurrents. Rentrés à la ferme, ils ressassent leur solitude jusqu'au moment où Adam, cultivé, leur parle de l'enlèvement des Sabines. Sitôt dit, sitôt fait, la fratrie retourne à la ville et en revient avec les futures dans des sacs. Pour inciter la sienne à sortir, Gideon (Russ Tamblyn) pousse même des miaulements. Une providentielle avalanche ayant fermé le col d'accès, les jeunes femmes passent l'hiver sur place ; leurs pères, venus au printemps pour faire justice, ne savent pas qui est la mère du bébé qu'ils y trouvent – en fait celui de Milly – et se voient obligés de marier filles et ravisseurs… après un hiver de neuf mois !

Ce superbe *musical* vaut par ses chorégraphies collectives des garçons dans la neige, des filles dans leur chambrée ; et, tous réunis, lors du "barn raising".

La battaglia di Algeri *La bataille d'Alger*, Gillo Pontecorvo, Italie, 1966, 117 mn

Malgré le pénible épilogue qui met les points sur les I, une reconstitution fidèle de l'affrontement de 1957 entre le FLN et les parachutistes qui vit la victoire militaire de ces derniers et la défaite morale de la France. Tourné sur les lieux mêmes avec des non-professionnels dont l'historique Yacef Saādi. À la tête des paras, le fictif Col. Mathieu (Jean Martin) présenté comme un ennemi intelligent des Algériens : tout en évitant le mot "raton" dont abusent ses hommes, il justifie la torture par la vieille casuistique de la fin et des moyens.

The pianist Roman Polanski, Grande-Bretagne, 2002, 149 mn

D'après les souvenirs du pianiste Władysław Szpilman, un des rares survivants juifs de Varsovie. Reconstitution soignée et interprétation superlative d'Adrian Brody dont les yeux expriment toute la désolation du monde. Œuvre nécessaire et terrifiante, mais le film déçoit. Tourné en anglais avec des moyens impressionnants, il ne sort de l'académisme que vers la fin : passage très émouvant quand le héros sauve sa peau en jouant la première ballade de Chopin à un Allemand mélomane (Thomas Kretschmann)… peut-être désireux de sauver la sienne. Le monologue de Shylock renvoie à *To be or not to be* (p. 1282).

Mother India Mehboob Khan, Inde, 1957, 167 mn

Radha (Nargis), épouse et surtout mère, face à l'avidité des possédants, plus particulièrement le terrifiant usurier Sukhilila (Kanhaiyalal Chaturvedi) qu'il est impossible de rembourser : ayant pris récoltes, animaux et terres, il veut encore se payer sur la bête. Birju, le fils cadet de Radha qui n'a pas froid aux yeux, sait résister et se révolter dès l'enfance (Sajid Khan, fils adoptif du réalisateur, éblouissant en petit diable de 5 ans) ; adulte, il est le voyou (Sunlil Dutt) qui casse les pots en terre (!) des jeunes femmes. Un bourreau des cœurs qui revient en bandit à cheval pour punir Sukhilila mais aussi enlever sa fille – un peu dévergondée tout de même – au moment de son mariage. Comportement intolérable pour Radha qui, fidèle à l'"honneur du village", abat à contre-cœur son fils adoré.

Le réalisateur–producteur affiche une faucille et un marteau sur son logo. On est donc dans un Bollywood engagé : "pauvres mais honnêtes", tel est le message ambigu de ce beau film.

Nel segno di Roma *Sous le signe de Rome*, Guido Brignone, Italie, 1959, 94 mn

En révolte contre Rome, Zénobie de Palmyre (Anita Ekberg) reçoit l'appui à double tranchant du consul Valerius (Georges Marchal) qui évente un complot du perfide Semantius (Folco Lulli) en cheville avec les Perses, tout en la livrant aux Romains. *Happy end*.

La bombe sexuelle Chelo Alonso, danseuse qui éclipse la Walkyrie Ekberg, nous fait oublier le pénible prêchi-prêcha chrétien. On s'amusera aussi de la longue chevelure de la servante qui sert d'essuie-mains à Semantius. Le scénario rappelle par ailleurs celui du futur *Colosse de Rhodes* (p. 1196), avec le même Marchal ; et pour cause, la contribution de Sergio Leone. Plus inattendue est la présence de Michelangelo Antonioni comme réalisateur (de seconde équipe, non crédité). J'ai vu ce film en 1960 alors que le cinéma parisien d'en face affichait *La dolce vita* (p. 236) avec lequel il partage deux acteurs : Jacques Sernas et surtout Ekberg dans le rôle d'une star venue à Rome tourner... un péplum.

The three musketeers *Les trois mousquetaires*, George Sidney, USA, 1948, 121 mn

Gene Kelly est un d'Artagnan bondissant et Lana Turner une Milady séduisante et diabolique à souhait ; pas étonnant qu'elle ait brisé la vie du malheureux Athos (Van Heflin). Vincent Price est un Richelieu cynique et papelard, Keenan Wynn un excellent Planchet. N'oublions pas June Allyson (Constance) et Angela Lansbury (la Reine). Ce film bien enlevé est assez fidèle au roman même si Porthos et Aramis sont un peu sacrifiés. La censure pudibonde corrige une fois de plus Dumas (cf. p. 1213) en faisant de Constance la filleule de Bonacieux.

Das weiß Band *Le ruban blanc*, Michael Haneke, Allemagne, 2009, 138 mn

L'ancien instituteur (Christian Friedel) d'un village allemand commente en voix off les étranges évènements qui s'y produisirent durant l'année qui précéda la Grande Guerre. Des accidents suspects, un incendie d'origine douteuse et des exactions commises contre des enfants, en particulier un petit débile.

Au centre du puzzle, la famille du pasteur (Burghart Klaussner), un homme rigide et sévère avec ses enfants Klara et Martin auxquels il inflige des châtiments corporels avant de les affubler d'un ruban blanc, symbole de purification ; Martin dort d'ailleurs les mains attachées pour l'empêcher de souiller son corps. La fille du régisseur ayant des rêves prémonitoires un peu trop précis, l'instituteur finit par comprendre que les enfants du village, entraînés par Klara et Martin, sont responsables de ces crimes. Le vertueux pasteur, pourtant au fait de la monstruosité de Klara, refuse violemment de l'admettre. Sur ce, l'attentat de Sarajevo fait basculer ce terrifiant microcosme dans un autre monde.

La sage-femme, mère du petit débile martyrisé, part à vélo pour la ville dénoncer les coupables mais elle disparaît en chemin alors que son fils, ainsi que son amant le docteur, ont déjà quitté le village : c'est comme si l'ordinateur de *Welt am Draht* (p. 1561) avait effacé ces personnages gênants. Nous restons ainsi sur l'impression d'une pièce manquante, d'une explication que personne ne veut, ou même ne peut, donner, pas même ces enfants diaboliques comme sortis du *Village des damnés* (p. 1294). Qui résument l'origine protestante et prussienne – en opposition avec l'autre, catholique et bavaroise – du nazisme.

The queen of spades *La reine des cartes*, Thorold Dickinson, G^{de}-Bretagne, 1949, 91 mn

La nouvelle de Pouchkine est prétexte à un film à l'expressionnisme attardé qui, contrairement au *Troisième homme* (p. 206), n'est pas sauvé par sa distribution. Edith Evans (la vieille comtesse) et Yvonne Mitchell (Lizaveta) sont sans grand relief, quant au Herman d'Anton Walbrook, il est grandiloquent. La version de Léonard Keigel (p. 783) avec Dita Parlo sera bien meilleure.

The circus *Le cirque*, Charles Chaplin, USA, 1928, 69 mn

Poursuivi par la Police, Charlot se cache dans la salle aux miroirs d'un Luna Park avant de trouver refuge dans un cirque. Devenu manutentionnaire, il déchaîne l'hilarité du public par ses maladresses qui finissent par donner lieu à un spectacle. Amoureux de l'écuyère, il est bien marri quand elle s'éprend du funambule ; et s'aventure lui même sur la corde raide, avec des résultats... peu convaincants. Découragé, il laisse repartir le cirque pour rester seul au milieu du cercle laissé par le chapiteau.

Zui hao de shi guang *Three times*, Hsiao-hsien Hou, Taïwan, 2005, 130 mn

Trois histoires d'amour vécues par le même couple à des époques différentes.

1966, un jeune homme cherche à retrouver l'employée d'une salle de billard perdue de vue alors qu'il effectuait son service militaire ; musique des Platters et d'Aphrodite's Child, vert des tapis.

2005, l'homme est photographe alors que la femme est une chanteuse bisexuelle et épileptique ; SMS et balades à Taipei à moto.

1911, dans un monde de bordels façon *Les fleurs de Shanghai* (p. 441). Une prostituée espère que son riche client s'occupera d'elle et en fera sa concubine. Mais il ne dit mot quand elle l'interroge à ce sujet : c'est surtout son île, tombée sous la coupe du Japon en 1895, qu'il voudrait émanciper. Cartons de cinéma muet sur fond brun, couleur dominante de cette splendide section centrale ; les fondus au noir se résolvent en plans sublimes comme celui d'une théière fumante.

Mogambo John Ford, USA, 1952, 111 mn

Film tourné aux colonies, anglaises et françaises. L'organisateur de safaris Victor (Clark Gable) est amoureux de la belle Linda (Grace Kelly) qui a suivi son époux (Donald Sinden) venu étudier les gorilles ; entre deux cris de terreur, la belle se laisse embrasser, puis tire sur Victor en le découvrant en compagnie d'Eloise (Ava Gardner), une Américaine esseulée. Avec son lot d'animaux sauvages et de sauvages dansants et, en prêtre, Denis O'Dea, ordinairement dévolu aux rôles de flics à la Javert. Bof.

The merry widow *La veuve joyeuse*, Erich von Stroheim, USA, 1925, 137 mn

Adaptation libre de la fameuse opérette, sans la musique et pour cause. Le prince Danilo (John Gilbert) veut convoler avec la danseuse américaine Sally (Mae Murray) ; impossible, décrètent son oncle et sa tante (George Fawcett et Josephine Crowell) qui règnent sur Monteblanco. Se croyant abandonnée par Danilo, Sally épouse par dépit le répugnant mais richissime baron Sadoja (Tully Marshall, qui d'autre ?) qui meurt d'épectase la nuit des noces. La veuve très fortunée mène la vie à Paris, courtisée par Mirko (Roy D'Arcy), prince héritier qui la trouve désormais digne de devenir reine consort. S'ensuit un duel, dans un petit matin brumeux, entre Mirko et son cousin Danilo qui est gravement blessé ; l'héritier est assassiné et Sally, réconciliée avec son chéri, monte avec lui sur le trône.

L'intrigue rappelle celles de *The wedding march* (p. 500) et surtout de *Queen Kelly* (p. 1206). On mentionnera la soirée intime entre Danilo et Sally accompagnés par deux musiciennes assez dénudées mais aux yeux bandés. D'Arcy est un extraordinaire Mirko souriant de toutes ses dents comme s'il allait mordre.

Les maudits René Clément, France, 1947, 102 mn

Avril 1945. Un sous-marin allemand quitte la Norvège avec à son bord une bande de nazis, direction l'Amérique du Sud. Lors du périlleux passage de la Manche, Hilde Garosi (Florence Marly), blessée à la tête, tombe dans le coma, ce qui force le navire à faire escale à Royan, désormais "occupé par les Français", pour y capturer un médecin (Henri Vidal) qui survivra au voyage ; son journal, lu en voix off, est la chronique de cette odyssée.

Suicide par noyade de l'industriel collabo Garosi (Fosco Giachetti, acteur du fascisme, e.g., *Noi vivi*, p. 223), que sa femme Hilde trompe ostensiblement avec le Gal. von Hauser (Kurt Kronefeld), fuite réussie du savant norvégien Erickson en canot pneumatique et mort de Couturier (Paul Bernard), journaliste style Jean Luchaire, abattu, alors qu'il tente de rejoindre une barque à la nage, par le terrifiant Forster (Jo Dest). Ce nazi éminent maintient coûte que coûte son projet d'installer une "maison brune" en Amérique du Sud même après la nouvelle de la fin de la guerre. Il est impitoyable avec leur contact local Larga (Marcel Dalio) dont l'enthousiasme a été douché par la défaite et ordonne aussi de torpiller le navire ravitailleur allemand qui est pourtant venu en aide au sous-marin ; motif, pour qu'il ne tombe pas aux mains des Alliés. Une révolte de l'équipage met fin à sa domination et c'est son mignon Willy Morus (Michel Auclair) qui lui donne le coup de grâce en le poignardant – pas seulement moralement– dans le dos. De loin le plus méprisable de cette sinistre bande, cette petite gouape est le seul à s'en tirer. On peut même lui imaginer un avenir, par exemple un discret emploi au SDECE tout comme l'ex-gestapiste Boucheseiche.

Le film, très réussi, nous présente un croustillant éventail de nazis et collabos en tous genres aux motivations nuancées mais jamais excusables.

Some voices Simon Cellan Jones,, Grande-Bretagne, 2000, 97 mn

Portrait d'un schizophrène. Sorti de l'asile, Ray (Daniel Craig) rencontre la jeune Laura (Kelly Macdonald) qui vient de quitter l'homme dont elle est enceinte. Employé dans le restaurant de son frère Pete (David Morrissey), il se montre original et imaginatif, avec un penchant pour les spirales, mais surtout irresponsable. Choqué qu'il ait incorporé ses médicaments broyés à la garniture des pizzas, Pete jette les pilules du malade dont la perception du monde s'altère rapidement : les objets se mettent à bouger, à changer de couleur, il entend des voix. Il finit, tout nu, par installer une spirale de sacs poubelles à un carrefour puis tente d'incendier le restaurant, lui au milieu. Désormais assigné à résidence dans un appartement, il reçoit la visite de Laura qui pense retourner quelque temps chez ses parents : "– Combien de temps ? – Quelques mois. – Mais combien ? – Disons six. – Exactement six ou un peu moins ?"...

Menaces Edmond T. Gréville, France, 1940, 77 mn

Un hôtel près du Panthéon, en 1938, au moment de la crise de Munich. Parmi les pensionnaires, Denise (Mireille Balin), employée dans une maison de couture, accusée d'un vol. Le réfugié autrichien Hoffman (Erich von Stroheim) trouve le vrai coupable : c'est l'escroc apatride Carbonero (Henri Bosc) auquel il reproche de ternir l'image des hôtes étrangers de la France. Bien que fiancée à un journaliste anglais (John Loder), Denise reçoit la déclaration d'amour de Louis (Jean Galland), un peintre qui vient d'être mobilisé. Alors que le monde respire car la Paix a été sauvée, on découvre le cadavre d'Hoffman, suicidé...

La suite a été détruite par les Allemands ; ce qu'on voit est une fin postiche bricolée à la Libération. Malgré son caractère inachevé, le film témoigne de l'atmosphère d'angoisse de cette avant-guerre. La distribution, qui inclut Ginette Leclerc et Paul Demange, est dominée par Stroheim à la face à moitié cachée par un masque noir, son "visage de guerre".

Die Brücke *Le pont*, Bernhard Wicki, RFA, 1959, 98 mn

Avril 1945, en Bavière. Sept lycéens âgés d'environ seize ans sont appelés sous les drapeaux. Pas le temps de les former, alors le commandant leur assigne une tâche bidon, la garde d'un pont sans importance stratégique qu'une équipe doit d'ailleurs faire sauter avant l'arrivée des Américains. Le sergent censé les diriger meurt bêtement et les adolescents n'ont plus comme guide que leur foi inébranlable dans la victoire du Reich. Ils mourront en s'opposant aux chars, puis à l'équipe de "traîtres" qui vient miner l'ouvrage. Seul survivant, Albert (Fritz Wepper de *Cabaret*, p. 1440) quitte le pont jonché de cadavres. Un bon film, mais pas un chef-d'œuvre.

Elles étaient douze femmes Georges Lacombe, France, 1940, 78 mn

Film à la distribution 100% féminine dans la lignée de *The women* (p. 1602). Les femmes portant masque à gaz (dont on a du mal à suivre les paroles) situent l'action durant la Drôle de Guerre, prétexte à la réunion d'onze bourgeoises (plus une bonne) au sein d'une œuvre qui envoie des colis ; mais plus qu'aux destinaires, on pense aux fils ou aux maris absents. Au centre du dispositif, trois femmes mûres : une duchesse ridicule (Françoise Rosay), sa voisine riche et généreuse (Gaby Morlay) dont la fille (Blanchette Brunoy) épousera le fils (simple silhouette) de la troisième (Simone Berriau, femme d'Yves Mirande auteur du scénario), par ailleurs trompée par son mari avec la venimeuse Gaby (Simone Renant) que le volage quitte à distance. Tout va très bien, madame la marquise ! Avec Betty Stockfeld, Mila Parély et Micheline Presle.

Une histoire simple Claude Sautet, France, 1978, 103 mn

Enceinte de Serge (Claude Brasseur), Marie (Romy Schneider) se fait avorter avant de le quitter. Elle entame une liaison avec Georges (Bruno Cremer) dont elle est divorcée, puis rompt avec lui. De nouveau enceinte, elle décide de garder l'enfant et de l'élever avec une amie (Arlette Bonnard) dont le mari (Roger Pigaut), qui n'avait pas supporté sa placardisation, s'est suicidé.

Les plans de groupe et les longues focales rappellent *Vincent, François, Paul et les autres* (p. 353) ; Sautet fait du Sautet.

O Princípio da incerteza *Le principe d'incertitude*, Manoel de Oliveira, Portugal, 2002, 127 mn

Histoire de femmes. La gouvernante Celsa protège à la fois son fils Luciano, alias Taureau bleu, et son jeune maître António, qui est en réalité aussi son fils. Pour le soustraire à l'influence de l'intrigante Vanessa, elle arrange un mariage avec Camila, fille de bonne famille tombée dans la déchéance à cause d'un père joueur. Cette dernière supporte avec stoïcisme les coups donnés par son mari et la tutelle exercée par Vanessa en allant régulièrement prier Jeanne d'Arc dans une chapelle à l'abandon. Vanessa a finalement des ennuis avec la Police et la pègre ; un commando vient mettre le feu à sa boîte de nuit et António, saoul, décède dans l'incendie. La veuve Camila entame alors sa seconde vie : elle est au mieux avec l'avocat qu'elle charge de défendre Taureau bleu qui s'est accusé du forfait.

Et les hommes dans tout ça ? Taureau bleu ne dénoncera jamais le rôle de sa chère Camila dans l'incendie ; quant aux bienveillants bourgeois, Torcato et Daniel (Luís Miguel Cintra) Roper, ils sont manipulés par Celsa, puis la sainte-nitouche Camila. Allers-retours en train entre le lieu de l'action, la haute vallée du Douro – à gauche de l'écran –, et Porto – à droite – où résident les Roper.

Le temps retrouvé Raúl Ruiz, France, 1999, 156 mn

Recréer l'univers de Marcel Proust, pari impossible ? Depuis qu'il a retrouvé le temps en trébuchant sur le pavé inégal de l'hôtel de Guermantes, le narrateur, atomisé en plusieurs acteurs, dialogue avec les personnages de *La recherche*, du clocher d'Illiers à la plage de Cabourg en passant par les salons, dans une totale incohérence. Évocation réussie du bordel homosexuel de Jupien où Charlus se plaint de la mollesse d'un apache et où Saint-Loup a égaré sa Croix de guerre. Et bouleversante soirée mondaine où tout le monde a pris un coup de vieux avec la fin de la guerre ; pieux mensonges et phrases assassines. Pari tenu. Avec John Malkovich (Charlus), Pascal Greggory (Saint-Loup), Vincent Pérez (Morel), Marie-France Pisier (la Verdurin), Catherine Deneuve (Odette) et Édith Scob (Oriane).

La sfida *Le défi*, Francesco Rosi, Italie, 1958, 83 mn

Naples vue par Rosi. L'ambitieux Vito (José Suárez) quitte le trafic de cigarettes pour les fruits et légumes. Et se heurte à la Camorra qui l'abat alors qu'il avait réussi à grand-peine à livrer sa cargaison au marché. Avec Rosanna Schiaffino.

L'escadron blanc René Chanas, France, 1949, 92 mn

Emmené par le Cpt. Marsay (Jean Chevrier) et l'adjudant Devars (René Lefèvre), un escadron de méharistes poursuit une bande de rebelles à travers le Sahara. Le capitaine abattu par un tireur, c'est un jeune lieutenant (François Patrice) qui prend la relève et mène à bien la mission malgré une santé défaillante.

Cinéma colonialiste daté ?... cette traque se poursuit de nos jours au Mali. Et les dromadaires sur fond de dunes ont une autre allure que les 4×4.

Les patates Claude Autant-Lara, France, 1969, 96 mn

Clovis (Pierre Perret) fait une escapade hors de la zone interdite des Ardennes jusqu'à celle, simplement occupée, dont il ramène à grand-peine des pommes de terre. Il décide de les planter, ce qui provoque les sarcasmes et la jalousie du village. Il doit défendre ses patates contre d'énigmatiques visiteurs nocturnes – en fait la quincaillère (Pascale Roberts) qui, ayant gardé un double des clés du jardin, s'y livre à ses ébats adultérins. Également contre les doryphores et d'autres prédateurs verdâtres, les soldats allemands en retraite ; l'un d'entre eux abattra son père (Henri Virlojeux) venu défendre le carré sacré. Les excuses du commandant allemand ne renvoient qu'au pacifisme bêlant d'Autant-Lara : à la même époque, le cousin ardennais de ma mère, âgé de 18 ans, était fusillé à titre de représailles par ces Allemands qui repartaient. Le reste est plutôt drôle et juste mais reste au niveau téléfilm : on est loin de *La traversée de Paris* (p. 786).

Nel nuome del padre *Au nom du père*, Marco Bellocchio, Italie, 1971, 103 mn

Un collège tenu par des religieux, en 1958, alors que meurt Pie XII. Révolte contre l'autorité symbolisée par le père Corazza (Renato Scarpa), à la fois du personnel conduit par Salvatore (Lou Castel) et des élèves – dont l'âge moyen semble être 25 ans ! – emmenés par le jeune Traseunti (Yves Beneyton), lequel, après l'échec du mouvement, finit par s'enfuir pour s'en prendre à tout ce qui n'est pas "scientifique", comprenez la religion. Une conclusion confuse pour un film véhement et répétitif auquel on peut préférer *If...* (p. 85). Moment réussi, la représentation théâtrale (décapante !) donnée par Traseunti aux bons pères. Mentionnons aussi l'excellente musique de Nicola Piovani ; avec Laura Betti.

L'uomo che ride *L'homme qui rit*, Sergio Corbucci, Italie, 1966, 93 mn

Revu par un spécialiste du spaghetti, le roman de Victor Hugo a été délocalisé dans l'Italie des Borgia. Jean Sorel y joue à la fois un séduisant duc et un artiste ambulant qui dissimule une bouche difforme sous un masque de cuir. Miracle de la médecine de l'époque, les aveugles revoient et les lèvres peuvent être rectifiées par un chirurgien esthétique plus doué que ceux qui s'occupent de nos actrices.

Poulet aux prunes Marjane Satrapi & Vincent Paronnaud, France, 2011, 92 mn

Conte touchant, nostalgique et amusant. Nasser-Ali (Mathieu Amalric) s'enferme dans sa chambre et s'y laisse mourir : depuis que son épouse a brisé son irremplaçable violon, ce virtuose international a perdu goût à la vie. Dont il se remémore des passages, son triste mariage avec Faringuisse (Maria de Medeiros), tout juste bonne à lui préparer le poulet aux prunes et son amour contrarié pour Irâne (Golshifteh Farahani) dont il prononce le nom alors qu'il est près d'expirer.

Le film comporte une séquence en dessin animé dans le style de *Persepolis* (p. 1025), variation sur le "Rendez-vous de Samarcande". Avec Éric Caravaca, Jamel Debbouzze, Isabella Rossellini et Chiara Mastroianni.

Two weeks in another town *Quinze jours ailleurs*, Vincente Minnelli, USA, 1962, 107 mn

Andrus (Kirk Douglas), acteur *has been* en pleine dépression nerveuse, est appelé à Cinecittà par Kruger (Edward G. Robinson), un réalisateur au bout du rouleau qui lui demande de superviser les doublages. Suite à une crise cardiaque de ce dernier, Andrus prend en charge le tournage. Il lui faut gérer les caprices de la star italienne (Rosanna Schiaffino) maîtresse de Kruger, les déboires sentimentaux du jeune premier américain (George Hamilton) et le souvenir d'un mariage malheureux avec la volage Carlotta (Cyd Charisse). Il a presque terminé le film quand Kruger, retombé à l'hôpital sous la coupe d'une épouse jalouse et aigrie (Claire Trévor), l'accuse de lui avoir volé son œuvre et le congédie. Mais il a retrouvé la confiance en soi.

C'est un peu la suite, en mineur, des *Ensorcelés* (p. 993) dont on voit un passage avec... Kirk Douglas. Dans un petit rôle, Erich von Stroheim Junior.

Railroaded Anthony Mann, USA, 1947, 72 mn

Un gangster (John Ireland) tente de faire porter le chapeau de son crime à un innocent grâce au faux témoignage de sa maîtresse (Jane Randolph) qu'il finira par abattre. Un Anthony Mann des débuts, sans surprise mais bien filmé.

La Malibran Sacha Guitry, France, 1943, 91 mn

"Biopic" bavard consacré à la célèbre cantatrice dont la vie est narrée par une de ses amies (Suzy Prim) tandis que l'auteur joue l'odieux Malibran, son époux. Dans le rôle-titre, la cantatrice Géori Boué ; on mentionnera aussi Jacques Jansen, le *Pelleas* de l'enregistrement de référence de Roger Désormière (1942).

Telets *Taurus*, Alexandre Sokourov, Russie, 2001, 98 mn

Méditation sur le pouvoir et sa vanité filmée avec des couleurs éteintes et une image encore plus floue que celle de *Moloch* (p. 108) et *Solntse* (p. 1123). Nous sommes en 1923, auprès de Lénine, 53 ans, atteint de la mystérieuse maladie qui devait l'emporter et qui l'a écarté du pouvoir. Il peine à écrire 17×22, encore plus à effectuer l'opération. Dans le domaine où il vit en compagnie de sa sœur et de son épouse Kroupskaïa, il passe son temps à poser des questions sur la mort ; il veut tout savoir sur celle de Marx, si le monde existera toujours après la sienne. Par moments affleurent comme des regrets quant à la cruauté dont il a dû faire preuve. Quand il veut s'empoisonner, une crise le transforme en taureau fou qu'on a du mal à calmer. Puis à Staline qui lui rend visite et qu'il n'aime guère, il se plaint – à tort semble-t-il – de ne pas avoir le téléphone. L'étoile montante repartie, il affecte ne pas se rappeler son nom...

Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil Jean Yanne, France, 1972, 102 mn

Tout juste rentré d'Amérique du Sud, le journaliste Gerber (Jean Yanne) met les pieds dans le plat en dénonçant les reportages bidon à l'antenne de Radio Plus dont il indispose le patron Plantier (Jacques François) et surtout le propriétaire Thulle (Bernard Blier). Placardisé, il a le temps de se livrer à quelques blagues anticléricales à rebrousse-poil de la nouvelle thématique de la radio – Jésus – par exemple l'Ostie spumante. Le versatile Thulle s'étant lassé de Plantier, il donne les pleins pouvoirs à Gerber qui se met à déballer les dessous de la politique ; il veut même infliger une piqûre de penthotal à un politicien qui passe à l'antenne. Ce véritable Jésus a lui-même son Judas, son collaborateur Jolin (Michel Serrault) qui l'évince et remet la radio dans le droit chemin.

C'est un peu démagogique et simpliste, du Mocky en moins bricolé. Yanne-Gerber se prend un peu trop au sérieux, témoin le personnage inutile et décoratif de madame Thulle (Marina Vlady) dont il rejette les avances. Restent des séquences désopilantes, en particulier les publicités testées par le personnel : le faux-cul Sylvestre Ringeard (Daniel Prévost) se couvre de boutons en essayant les choucroutes en boîte et trépasse après avoir goûté à la pâtée Gai Toutou.

Keeper of the flame *La flamme sacrée*, George Cukor, USA, 1942, 97 mn

Forrest, héros de la Grande Guerre et gloire nationale, vient de mourir dans un accident. Le journaliste O'Malley (Spencer Tracy) enquête sur son passé et découvre finalement que le grand homme a été tué par son épouse (Katherine Hepburn) : à la tête d'un réseau fasciste, il allait tenter de prendre le pouvoir aux États-Unis en organisant une série d'attentats et d'émeutes.

Le second des neuf Hepburn/Tracy a un petit goût de *Citizen Kane* (p. 672) : on pense à Charles Lindbergh, isolationniste très admiré dont le comité America First présentait, avant Pearl Harbor, Hitler comme un doux agneau calomnié par les Anglais, l'administration Roosevelt et les sales Juifs. Forrest cache par contre si bien son jeu que son mouvement Forward America qui devrait être un repaire de fascistes semble peuplé de boy-scouts un peu naïfs, incapables de prendre d'assaut la Maison-Blanche : là s'arrête la ressemblance – ainsi que la vraisemblance. Avec Richard Whorf, Howard Da Silva, Percy Kilbride et Margaret Wycherly, extraordinaire mère zinzin du grand homme.

Shokuzai Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2012, 263 mn

Le titre signifie "Pénitence". Emili, la fillette d'Asako (Kyōko Koizumi) a été victime d'un assassin inconnu alors qu'elle était à l'école. Quinze ans plus tard Asako retrouve le meurtrier qui n'est autre que Nanjō (Teruyuki Kagawa) dont, étudiante, elle était amoureuse mais qui lui préférait leur amie commune Akie. Nanjō s'en était pris à Emili pour venger Akie que la jalouse Asako avait laissé mourir alors qu'elle s'était ouvert les veines. Quand il apprend qu'Emili était aussi sa fille, il se jette sous un train. Reste Asako en quête d'une impossible expiation.

Avant le dénouement, quatre épisodes de ce téléfilm un peu trop long sont consacrés à celles qui furent, enfants, témoins de ce meurtre qui les a détraquées. 1) Épousée comme femme-poupée par un maniaque qui la rejette lorsqu'elle a ses règles, Sae le tue. 2) Défendant des enfants contre un déséquilibré, Maki est accusée d'avoir sur-réagi. 3) Interprétant comme de la pédophilie les gestes de son frère par rapport à sa fillette, Akiko l'étrangle. 4) Yuka, froide et cynique, ne pense qu'à chiper le mari des autres, aussi bien celui de sa sœur que celui d'Asako.

L'Arlésienne Marc Allégret, France, 1942, 102 mn

Musique de Georges Bizet et distribution pagnolesque pour cette adaptation d'Alphonse Daudet : Raimu, Fernand Charpin, Édouard Delmont, Marcel Maupi, Henri Poupon et Charles Moulin (le berger de *La femme du boulanger*, p. 418). Ainsi que Louis Jourdan (Frederi), Gaby Morlay (sa mère) et Gisèle Pascal (Vivette). Pour un film médiocre qui ne décolle jamais.

Terra madre *Le rappel de la terre*, Alessandro Blasetti, Italie, 1931, 89 mn

Film des débuts du sonore. Ces paysans italiens ne sont heureux que quand leur cher duc est auprès d'eux ; mais voilà que, perverti par ses fréquentations citadines, il a décidé de tout vendre. Son acquéreur, qui n'a que mépris pour le peuple, veut chasser les occupants des terres quitte à incendier leurs maisons. Le duc comprend alors son erreur et annule la vente pour retrouver cette plèbe à laquelle il est tant attaché. Miracle du ruissellement, ce retour à la terre se clôt sur les images d'une campagne heureuse sillonnée par des tracteurs et même d'une idylle du maître avec une de ses fermières (Leda Gloria qui sera l'épouse de Peppone dans les *Don Camillo*, pp. 204, 1090) !

Sparrows *Les moineaux*, William Beaudine, USA, 1926, 93 mn

L'horrible Grimes (Gustav von Seyffertitz) élève dans sa ferme du Sud, non du bétail ou des poules, mais des enfants volés qu'il revend aux fermiers du coin. Quand on lui apporte la fillette d'un millionnaire, il est pris de panique et demande à son fils Ambrose de la noyer dans les marais. Mais Molly (Mary Pickfod), la plus âgée des "pensionnaires", décide de sauver la gamine et emmène les enfants à travers les marécages infestés de crocodiles. Les méchants punis, le millionnaire adopte les gamins. Beau film dominé par la composition de Mary Pickford qui, malgré ses trente ans bien sonnés, passe aisément pour une adolescente. Et splendides images de poursuite dans une végétation moussue, sur des branches instables surveillées par l'œil torve des alligators.

Will success spoil Rock Hunter ? *La blonde explosive*, Frank Tashlin, USA, 1957, 93 mn

Sur un siège éjectable dans la firme de publicité télévisuelle dirigée par Irving La Salle Jr. (John Williams), Rockwell Hunter (Tony Randall) a une idée de génie : faire adopter le rouge à lèvre Stay-Put par Rita Marlowe (Jayne Mansfield), la célébrité aux lèvres "oh-so-kissable". Un plan qui ne fonctionne que trop bien car lassée des infidélités de son Jules du moment – un Tarzan de Hollywood – Rita contraint Rockwell à passer en échange pour son nouveau béguin. Surnommé Lover Doll, le pauvre Rockwell est assailli par des hordes de groupies, reçoit des piles de lettres enflammées. Et finalement prend la place de La Salle qui n'attendait qu'un prétexte pour se livrer à l'horticulture et donner son prénom à la rose Irving. Reste à Lover Doll, dont la potineuse Louella Parsons avait annoncé le mariage, le soin d'apaiser sa véritable fiancée.

Satire gentille du milieu de la publicité servie par les formes pneumatiques de Mansfield. Avec Joan Blondell et Harry Jones ; apparition de Groucho Marx.

La giornata balorda *Ça s'est passé à Rome*, Mauro Bolognini, Italie, 1960, 76 mn

Cette "journée stupide" est celle de Davide (Jean Sorel) en quête d'un travail car désormais chargé de famille. Son oncle le met sur la piste de l'expert-comptable Moglie (Paolo Stoppa) qui l'envoie chez un avocat, lequel le réexpédie chez Moglie, où il arrive en même temps qu'une "manucure" ; embarrassé, le comptable lui propose d'accompagner une livraison d'huile alimentaire frelatée. Ce transport tourne court mais lui permet de rencontrer Freja (Lea Massari), la maîtresse très bourgeoise d'un trafiquant qui lui fait cadeau des 50 000 lires (40 000 anciens francs) qui lui permettront de récupérer le poste d'un futur retraité. Avant de rentrer chez lui, il fait un détour dans un appartement vide voler la bague d'un mort que personne ne veille : à quoi donc pourrait-elle bien lui servir ?

Scénario de Pasolini d'après Alberto Moravia sur l'entrée dans un âge adulte, celui de la corruption, pour reprendre le titre d'un film ultérieur de Bolognini (p. 1224). Grâce à sa belle gueule, Davide couche avec toutes les femmes qu'il rencontre : la prétendue manucure Marina (Jeanne Valérie), la pierreuse du Tibre Sabina (Isabel Corey) et surtout Freja, tout en en tirant profit. Une carrière de maquereau se profile : c'est en tout cas le rôle qu'un Sorel empâté tiendra, vingt cinq ans plus tard, dans *Rosa la rose* (p. 381). Séquence nocturne très Nouvelle Vague alors que Davide rentre chez lui.

True grit Henry Hathaway, USA, 1969, 128 mn

L'adolescente Mattie Ross (Kim Darby) décide de louer les services du marshal Rooster Cogburn (John Wayne), un borgne alcoolique qu'elle choisit en dépit – ou à cause – de sa mauvaise réputation, pour retrouver Chaney (Jeff Corey) l'assassin de son père, déjà recherché par le chasseur de primes LaBoeuf (Glen Campbell) pour un autre meurtre. Mattie qui voudrait le voir pendu uniquement pour celui de son père s'enfonce dans le Territoire indien en compagnie de Rooster et LaBoeuf où ils finissent par le retrouver avec son dangereux acolyte Pepper (Robert Duvall). Finalement, personne ne ramènera Chaney vivant ; il est abattu, tout comme LaBoeuf, tandis que Mattie est blessée au bras et mordue par un serpent à sonnettes. En voie de guérison, elle offre une place au solitaire Cogburn dans le carré familial, au cimetière ; il y pensera, mais pour plus tard.

Beau film aux splendides paysages dominé par la personnalité opiniâtre de la jeune fille ; plus que Cogburn, c'est elle qui a le "true grit", le cran. *Remake* des frères Coen (p. 227) qui y ont apporté leur thématique personnelle en assombrissant le dénouement ; ici, Mattie ne perd pas son bras.

Un (petit) goût de spaghetti ; la pendaison, collective et festive, du début est visiblement inspirée de celle de *Hang 'em high* (p. 995) dont le film reprend deux acteurs, Dennis Hopper et James Westerfield.

The window *Une incroyable histoire*, Ted Tetzlaff, USA, 1949, 73 mn

Placé sous le patronage d'Ésope – le garçon qui criait au loup –, l'histoire de Tommy, un gamin affabulateur que ses parents (Arthur Kennedy et Barbara Hale) refusent de croire quand il affirme avoir vu, à travers une fenêtre, les voisins Kellerson (Paul Stewart et Ruth Roman) commettre un meurtre. Les criminels qui le prennent tout à fait au sérieux, et pour cause, tentent de se débarrasser de ce témoin gênant lors d'une absence des parents.

Le scénario de William Irish, sans véritable suspense, ne donne finalement lieu qu'à des poursuites nocturnes bien filmées ; le réalisateur, ex chef-opérateur de *Notorious* (p. 1282), s'ingénie à multiplier les obstacles devant la caméra.

Two years before the mast *Révolte à bord*, John Farrow, USA, 1946, 98 mn

Boston, 1840. Charles Stewart (Alan Ladd), "shanghaïé" par erreur, se retrouve enrôlé de force dans un des navires possédés par son père. Le capitaine Thompson (Howard Da Silva), particulièrement brutal, abuse des châtiments corporels et, obsédé par la rapidité, évite les escales où l'on pourrait se ravitailler pour éviter le scorbut. Les hommes meurent et le second (William Bendix) déjoue de justesse une tentative de mutinerie de Stewart. Alors que la corde l'attend, ce dernier est sauvé par une révolte de l'équipage qui voit la mort du capitaine, tué par un matelot hargneux (Albert Dekker). Restés maîtres du navire, les mutins décident d'affronter la Justice ; ils seront aidés par le journal de bord tenu par l'historique écrivain Richard Henry Dana (Brian Donlevy).

Le film appelle la comparaison avec *The sea wolf* (p. 1291) dont le capitaine était fou. Thompson est peut-être plus effrayant car ses actes ne résultent pas d'un déséquilibre mais de la recherche effrénée du profit. Avec Barry Fitzgerald.

Audace colpo dei soliti ignoti *Hold-up à la milanaise*, Nanni Loy, Italie, 1959, 98 mn

Retour des *Soliti ignoti* (p. 537), Nino Manfredi remplaçant Mastroianni. Mario (Renato Salvatori) est désormais fiancé à Carmela (Claudia Cardinale) toujours chaperonnée par Ferribotte (Tiberio Murgia). En compagnie de Peppe (Vittorio Gassman) et Capannelle (Carlo Pisacane), ils s'en vont à Milan voler la recette du totocalcio qu'ils consignent dans une valise en gare de Rome. Capannelle la récupère en cachette et détourne une petite partie du magot pour s'offrir un repas pantagruélique qui le conduit à l'hôpital… avec la valise que les autres récupèrent à grand-peine mais abandonnent sur un banc, aucun n'ayant le courage de s'en charger. Mais on n'échappe pas à la Loi : Peppe est verbalisé pour avoir traversé hors des clous. Débuts de l'éphémère et pulpeuse Vicky Ludovici.

Naryama bushikō *La ballade de Narayama*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1958, 94 mn

Kinuyo Tanaka campe la vieille Orin qui, atteignant 70 ans, veut effectuer le pèlerinage sans retour au mont Narayama. Elle y sera conduite par son fils qui la prend sur son dos. Magnifique plan de "la vieille à 33 dents" assise à même le sol alors que la neige se met à tomber. Un voisin du même âge (Seiji Miyaguchi), lui aussi amené par son fils (Yūnosuke Itō) dans la montagne, se rebelle. Le film se referme sur une gare au toponyme d'Obasute autrement dit "Débarras des vieilles".

La présence d'un *kuroko*, machiniste encagoulé et vêtu de noir, résume le style théâtral et artificiel de cette première adaptation de l'œuvre de Shichirō Fukazawa. La version Imamura (p. 149) est plus picaresque mais moins touchante.

Sea devils *La belle espionne*, Raoul Walsh, USA, 1953, 86 mn

Au temps de l'Empire, les amours d'un contrebandier (Rock Hudson) et d'une espionne (Yvonne De Carlo). Le scénario, feuilletonnesque, est prétexte à des allers-retours entre les îles anglo-normandes et la côte. Jacques Brunius joue Fouché et Gérard Oury Napoléon. Le film se voulait à l'origine une adaptation des *Travailleurs de la mer*, livre écrit à Guernesey ; n'en subsistent que les lieux et quelques patronymes, Gilliatt, Derouchette ou encore Lethierry (Denis O'Dea).

Bancs publics Bruno Podalydès, France, 2009, 109 mn

Dans la lignée de *Versailles-Chantiers* (p. 682), une série de vignettes très amusantes mettant en scène une kyrielle d'acteurs qui ne font souvent qu'une brève apparition. Trois lieux : un bureau où l'on offre des cadeaux ridicules à une employée (Josiane Balasko) qui prend sa retraite, un square où se croisent divers personnages tandis que Claude Rich et Michel Aumont jouent au jacquet, un supermarché de bricolage dont le patron est joué par le réalisateur : remise de 30% sur les glavioles. Sous une fenêtre, une banderole "HOMME SEUL".

Le scénario, informe, rappelle Los Angeles : il n'y a que des banlieues.

Golgotha Julien Duvivier, France, 1935, 93 mn

De belles images (référence à Jérôme Bosch), des scènes de foule convaincantes, mais une distribution pour le moins critiquable. Charles Granval est un bon Caïphe, Lucas Gridoux (Slimane dans *Pépé le Moko* p. 1593) un Judas passable et Harry Baur (qui fut *David Golder*, p. 1343) un excellent Hérode Antipas. Mais que dire de Jean Gabin en Ponce Pilate (dont l'épouse Claudia Procula est jouée par Edwige Feuillère) et Robert Le Vigan dans le rôle du Christ ? Les deux acteurs seront plus inspirés dans le film suivant de Duvivier, *La Bandera* (p. 1317).

Devi *La déesse*, Satyajit Ray, Inde, 1960, 95 mn

Le Bengale, au milieu du XIX^e^ siècle. Lors d'une absence de son fils Umaprasad (Soumitra Chatterjee), le superstitieux Kalikinkar (Chhabi Biswas) découvre en songe que sa très jeune bru Doyamoyee (Sharmila Tagore) est une réincarnation de Kālī. Le mari de retour découvre une épouse thaumaturge qui se prend réellement pour une déesse. Quand Khoka, fils de l'autre bru Harasundari (Karuna Bannerjee), tombe malade, sa chère et désormais divine tante est tout naturellement chargée de le guérir. L'enfant meurt et "Kālī" sombre dans la folie.

Illustration de l'opinion de l'auteur quant à la religion (cf. *Le saint*, *Un ennemi du peuple*, pp. 1106, 1097) avec des acteurs de ses films précédents : Bannerjee (la mère de *Pather panchali* et *Aparajito*, p. 543), Biswas (de *Jalsaghar*, p. 153) et le couple Chatterjee/Tagore comme sorti d'*Apur sansar* (p. 543).

The cobweb *La toile d'araignée*, Vincente Minnelli, USA, 1955, 119 mn

Le personnel d'une clinique psychiatrique ouverte se déchire autour du brûlant problème du choix des nouveaux rideaux du salon de lecture. L'intendante Inch (Lillian Gish) opte pour une solution routinière, Karen McIver (Gloria Grahame), épouse du co-directeur (Richard Widmark), a son propre choix, plus original. Mais l'idée de la doctoresse Rinehart (Lauren Bacall) – y faire figurer les dessins du jeune peintre Steven (John Kerr) – a l'avantage de valoriser ce patient suicidaire. Crêpage de chignons à distance avec manipulation de l'autre co-directeur, le vieux beau Devanal (Charles Boyer). Quand Karen installe autoritairement les rideaux de son choix, Steven fait une fugue et on le croit même noyé dans la rivière voisine. "Nous avons tissé la toile dans laquelle Steven s'est pris", résume McIver à la fin de ce divertissant psychodrame qui démontre que, sans être fous, les psys n'arrivent pas à dominer des pulsions infantiles, vanité, jalousie, etc. Petit rôle pour Faye Wray, ex-vedette de *King Kong* (p. 1442).

Shadows John Cassavetes, USA, 1958, 82 mn

Ben (Carruthers) traîne en bande, drague et se fait casser la gueule. Son frère Hurd (Hugh), chanteur, part pour Chicago avec un copain organisateur de revues. Leur sœur Leila (Goldoni, épouse de Carruthers à la ville) rencontre Anthony (Ray, fils de Nicholas) qui a un mouvement de recul quand il découvre que ses frères sont noirs ; il tente de rattraper le coup mais c'est trop tard.

Tranches de vie et discussions informes dans le New York multiracial de la *Beat Generation*, errances nocturnes dans les rues pour un film très cassavétien qui tourne à vide. Un cinéma affiche *Les bijoutiers du clair de lune* – film bien oublié – avec, en capitales, le nom BARDOT.

Marketa Lazarová František Vláčil, Tchécoslovaquie, 1967, 159 mn

La guerre entre les seigneurs de Roháček et Obořiště, Kozlík et Lazar, se solde par la mort de Kozlík et ses fils ; la lignée se perpétue cependant grâce au fils Kozlík, Mikoláš, avec la fille de Lazar, Marketa (Magda Vášáryová) qu'il avait violée ; et d'Alexandra, sœur de Mikoláš, avec Kristián, fils du nouvel évêque.

D'après Vladislav Vančura, un Moyen-Âge violent où s'affrontent langues (tchèque contre allemand) et religions (païens contre chrétiens) dans une plaine couverte de neige où les loups attendent, les oreilles dressées. Filmé dans un splendide noir et blanc, un monde qu'on retrouvera dans *La vallée des abeilles* (p. 1069).

The mouse that roared *La souris qui rugissait*, Jack Arnold, G^{de}-Bretagne, 1959, 80 mn

Sous le commandement du connétable Tully Bascombe (Peter Sellers), des soldats en cotte de maille armés de flèches traversent Central Park. Il s'agit de l'armée du duché de Grand Fenwick, plus petit état au monde, que le premier ministre Mountjoy (Peter Sellers) a envoyé, avec l'assentiment de la grand-duchesse (Peter Sellers) à l'assaut des États-Unis pour perdre rapidement la guerre et bénéficier d'une aide économique. Las, les Fenwickiens, arrivés dans un New-York désert pour cause d'exercice de défense passive, la gagnent en ramenant deux captifs, la jeune Helen (Jean Seberg) et son père, le professeur Kokintz (David Kossoff) avec son arme de destruction massive, la bombe Q aux allures de ballon auprès de laquelle "la bombe H fait figure de pétard".

Après ce début fulgurant, le film s'enlise un peu. On joue au rugby avec cette bombe qui menace d'exploser et les Américains signent un traité avantageux restituant l'exclusivité de Grand Fenwick sur son vin à base de pinot. L'arme fatale reste en possession du duché ; on apprend qu'elle est bidon, secret qui doit être bien gardé si l'on veut préserver la paix. Avec Leo McKern et William Hartnell.

Merlusse Marcel Pagnol, France, 1935, 64 mn

C'est Noël au Lycée (Thiers) de Marseille. Le surveillant mal-aimé Blanchard (Henri Poupon), dit Merlusse, doit garder des pensionnaires dont les parents ne peuvent ou ne veulent s'occuper. Contre toute attente, le méchant borgne leur fait des cadeaux qu'ils trouvent le matin au pied de leur lit au dortoir… il y a même des Celtiques pour les plus grands ! Les enfants changent d'avis sur celui dont ils ne diront plus qu'il sent la morue.

Bien loin de l'anarchisme de *Zéro de conduite* (p. 728), un conte de Noël touchant avec des répliques qui n'appartiennent qu'à Pagnol : "Un pique-cul, c'est un peu un pique-cœur". Rellys, qui joue un appariteur, sera Ugolin dans *Manon des sources* (p. 1900), neveu du Papet joué par Poupon.

C'est arrivé près de chez vous Remy Belvaux & André Bonzel & Benoît Poelvoorde, 1992, 92 mn

Film potache bricolé par trois copains qui gardent leurs prénoms. Ben (Poelvoorde) est un tueur sans état d'âme alors que Rémy (Belvaux) et André (Bonzel) filment ses exploits et finissent par l'aider. Nous rendons visite à la (vraie) mère du héros, à ses (vrais) grands-parents maternels et à une authentique professionnelle bruxelloise plus vraiment jeune. Nous le suivons chez une vieille dame qu'il fait mourir de terreur – la sachant cardiaque – ou lorsqu'il baisse le slip d'une de ses victimes, un Noir, pour s'assurer de la validité de la légende. Dans un hôpital, un patient chante en boucle le poétique "Je chiais la nuit, je chiais le jour, etc.". Ben jette ses cadavres dans une carrière quand il ne les plonge pas dans l'eau ; digression sur la densité relative des enfants, des nains et des vieux quand il s'agit de les lester correctement. Ce lestage se retrouve dans le cocktail "Petit Gregory" avec son olive à laquelle est attaché un sucre.

C'est décousu, sans véritable scénario, mais tellement pince-sans-rire et au second degré que c'en devient jubilatoire. Il ne s'agit pas d'une apologie, ni même d'une dénonciation complaisante de la violence. Si l'on veut trouver un message, on lira plutôt une condamnation du cynisme de nos libéraux. Car Ben est au fond un utilitariste à la Jeremy Bentham ; au moment d'étrangler un enfant, il avoue qu'il évite ce type de victime qui rapporte surtout des ennuis.

N'ayant plus jamais rien tourné, Rémy Belvaux devait se suicider en 2006.

Rousski kovcheg *L'arche russe*, Alexandre Sokourov, Russie, 2002, 95 mn

Pour la première fois, un unique plan-séquence, sans tricher comme dans *Rope* (p. 618), nous entraîne sur les pas de Custine dans une traversée du Palais d'Hiver, aujourd'hui musée de l'Ermitage. Le marquis s'attarde devant *Les apôtres Pierre et Paul* du Greco, traverse une remise où l'on restaure des peintures, observe la grande Catherine qui va faire un tour dans la neige, Nicolas II et sa famille. Tout se termine par un bal somptueux. Un tour de force.

Családi tűzfészek *Le nid familial*, Béla Tarr, Hongrie, 1979, 100 mn

Ce premier film, très cassavétien, traite de la pénurie de logements qui oblige plusieurs générations à vivre sous le même toit. Ici l'odieux beau-père n'a qu'une idée, chasser sa bru Irén : "Elle te trompe", dit-il à son fils Laci. Irén finit par partir pour squatter un appartement inoccupé avec sa fillette.

Courte séquence tournée au niveau des visages : Laci et son frère raccompagnent une amie tzigane d'Irén et la violent. Les trois partagent ensuite une bière dans un boui-boui, comme s'il ne s'était rien passé.

Desperate Anthony Mann, USA, 1947, 73 mn

Walt Radak (Raymond Burr) a organisé un hold-up foireux dans lequel un flic a été tué et son frère Al capturé. Pour lui éviter la "chaise", il fait porter le chapeau à l'innocent Steve (Brodie) qui est contraint de prendre la fuite avant d'être disculpé par la Police. Al finalement condamné, Walt tente en vain de tuer Steve au moment précis de son exécution.

Petit film bien enlevé des débuts de Mann. Avec William Challee et Jason Robards (aujourd'hui Robards Sr. pour le distinguer d'un fils autrement célèbre).

The devils *Les diables*, Ken Russell, Grande-Bretagne, 1971, 104 mn

La terrifiante histoire des possédées de Loudun, instrumentalisation des délires hystériques d'une religieuse difforme (Vanessa Redgrave) par un cardinal qui venait de bâtir la cité de Richelieu à vingt kilomètres de là. Urbain Grandier (Oliver Reed), prêtre libidineux – il est marié à une certaine Madeleine (Gamma Jones) –, est accusé de sorcellerie et brûlé vif en 1634.

Drame sordide traité sur un mode baroque au nadir du réalisme : le prologue montrait d'ailleurs un Louis XIII travesti. Tout est faux, décors, costumes et figurants, dans cette espèce d'opéra dont se dégagent trois diables : Laubardemont (Dudley Sutton), Mignon (Murray Melvin) et Barré (Michael Gothard au style Beatles) chargés, l'un d'abattre les remparts, les autres d'extirper des aveux. Moins tenu par l'exactitude historique que dans ses biographies, e.g., *Mahler* (p. 996), Russell a peut-être réalisé ici son chef-d'œuvre (avec *Love*, p. 189). Les délires de Mère Jeanne des Anges avaient déjà inspiré le film éponyme (p. 1696).

Witchfinder general *Le grand inquisiteur*, Michael Reeves, G^{de}-Bretagne, 1968, 87 mn

Tout comme *The sorcerers* (p. 814), le second et dernier film de Reeves, qui s'ouvre sur la pendaison d'une prétendue sorcière, est une histoire de diablerie basée sur l'historique Matthew Hopkins (Vincent Price) qui, assisté de son bourreau personnel Stearne (Robert Russell), écumait l'Est de l'Angleterre en quête de *witches* à torturer et pendre... tout en touchant de roboratives rétributions pour ces actes pieux. On ne sait pas grand-chose de sa mort : elle est ici attribuée à un soldat de Cromwell désireux de venger les victimes de ce parangon d'infâmie.

Une des méthodes favorites de Hopkins consistait à jeter à l'eau les sorcier(e)s préalablement attaché(e)s ; s'ils se noyaient, ils étaient lavés de tout soupçon, sinon leur lien avec le Diable était prouvé et c'était la corde. Ce qui rappelle le théorème d'incomplétude : seule une contradiction peut apporter une certitude quant à la consistance, mais c'est au prix de la mort logique. *La vérification* (p. 243) peut être vue comme la version soviétique de la méthode Hopkins.

Quatorze juillet René Clair, France, 1932, 86 mn

À Paris dans chaque faubourg, mémorable musique de Maurice Jaubert pour un film qui ne l'est guère. Il raconte les amours contrariées d'une fleuriste (Annabella) et d'un chauffeur de taxi (Jorge Rigaud) un moment tenté par le crime. Les décors de Lazare Meerson renvoient à *Sous les toits de Paris* (p. 1709), tout comme la distribution (Pola Illéry, Raymond Aimos, Thomy Bourdelle et Paul Ollivier rejoint par son comparse Raymond Cordy). Le cinéma de René Clair, un peu drôle, un peu poétique, ne décolle jamais : il est étriqué, sans générosité.

Go tell the Spartans *Le merdier*, Ted Post, USA, 1978, 114 mn

1964 au Sud Viêt Nam. Au début d'une guerre, dite alors spéciale, où les Américains servaient de conseillers, autrement dit d'officiers. Un groupe de Vietnamiens (gooks ou dinks selon la terminologie raciste en vigueur) est envoyé pour tenir le poste de Muc Wa, abandonné par les Français en 1953. Parmi eux le terrifiant Sgt. Nguyen, alias "Cowboy", qui n'hésite pas à décapiter à la machette prisonniers, femmes et enfants quand il les soupçonne – à raison d'ailleurs – d'être des "congs". L'invisible Charlie (nom donné à l'ennemi) finira par venir à bout de l'unité sud-vietnamienne, y compris du Cdt. Barker (Burt Lancaster). Seul survivant, le Cpl. Courcey (Craig Wasson) au milieu des cadavres.

Sur le portique du cimetière français (302 tombes), dans notre langue, le fameux ETRANGER DITES AUX SPARTIATES QUE NOUS DEMEURONS ICI PAR OBEISSANCE A LEURS LOIS de la bataille des Thermopyles. À peine commencée et déjà perdue : "Ce n'est pas notre guerre", constatent les Américains.

The captive heart *J'étais un prisonnier*, Grande-Bretagne, 1946, 95 mn

Un camp de prisonniers anglais. Parmi eux, le prétendu Mitchell (Michael Redgrave), de son vrai nom Hašek : Tchèque évadé d'un camp de concentration, il a usurpé l'identité d'un Anglais tué en 1940. Un nazi qui visite régulièrement le camp le reconnaît sans le reconnaître et finit par envoyer sa photo à la Gestapo à des fins d'identification. Les captifs anglais du camp le font exfiltrer *in extremis* lors d'un rapatriement pour raisons de santé. De retour à Londres, il rencontre Mrs. Mitchell (émouvante Rachel Kempson, épouse de Redgrave) avec laquelle il avait correspondu sous son identité d'emprunt ; il en était tombé amoureux tandis qu'elle pensait que son odieux mari s'était bonifié avec la captivité.

En arrière-plan, d'autres histoires de captifs ; la distribution (le réalisateur Dearden et les acteurs Redgrave, Mervyn Jones, Basil Radford) recoupe en partie celle d'une autre production de Michael Balcon, *Dead of night* (p. 220). La célèbre *Beer barrel polka* entonnée par les Anglais est d'origine… tchécoslovaque !

Gelosia *Jalousie*, Pietro Germi, Italie, 1953, 86 mn

Dans la Sicile du XIX^e^ siècle, le marquis de Roccaverdina (Erno Crisa) s'éprend de la paysanne Agrippina dont il fait sa servante-maîtresse. Ce qui insupporte sa famille, notamment sa tante. Il marie à contre-cœur Agrippina à Rocco, un de ses employés puis, saisi d'une crise de jalousie à l'idée qu'il pourrait consommer, le tue d'un coup de fusil et laisse condamner à sa place l'innocent Neli. Il semble ensuite se ranger en épousant Zosima (Liliana Gerace) mais sa passion pour Agrippina et la culpabilité le rongent. Quand Neli s'échappe de prison, il essaie vaguement d'empêcher les carabiniers de l'abattre avant de sombrer dans le délire.

Superbes décors siciliens et musique déchirante de Carlo Rustichelli. D'après le roman de Luigi Capuana (1901), déjà adapté par Fernandino Maria Poggioli (1942).

The strange love of Molly Louvain *L'étrange passion de Molly Louvain*, Michael Curtiz, USA, 1932, 73 mn

Mêlée malgré elle à un hold-up sanglant, Molly Louvain (Ann Dvorak) se teint les cheveux et se terre incognita. À son vieux copain Jimmy (Richard Cromwell), elle préfère le voisin Scotty (Lee Tracy), un journaliste qui partage ses sentiments tout en mettant au point le plan diabolique qui piègera la fugitive : il fait diffuser un message selon lequel sa fillette serait au plus mal. Molly se rend à la Police et, ressort locatif (p. 86), Scotty est bien marri d'apprendre que sa ruse a nui à celle qu'il aime. *Happy end* : c'était avant le Code, nul besoin de punir la fille-mère.

The candidate *Votez McKay*, Michael Ritchie, USA, 1972, 110 mn

Élection sénatoriale en Californie. Le sortant républicain, Crocker Jarmon (Don Porter) sera réélu et il est donc facile de convaincre le jeune Bill McKay (Robert Redford), fils d'un ancien gouverneur (Melvyn Douglas), de faire de la figuration pour les Démocrates. Le ton décapant du candidat novice surprend et, contrairement à la piquette annoncée, les sondages lui prédisent un score honorable. Son équipe commence à rêver et polit l'image de Bill. Quand il est finalement opposé à Crocker dans un débat télévisé, son programme est devenu vague et flou ; plus question de défendre le "busing", i.e., la déségrégation scolaire, voire l'avortement. Il l'emporte finalement parce qu'il est beau gosse. À son conseiller (Peter Boyle), il demande inquiet : "Que fait-on maintenant ?".

Entre *State of the union* et *Tanner 88* (pp. 1733, p. 264), une œuvre décapante sur la transformation d'un message politique en "publicité pour déodorant". Les Républicains n'ont pas ce problème : "Let us keep America strong" dit Crocker, qui défend le droit divin à la vie tout en soutenant la peine de mort au nom de la sécurité. Apparition de Natalie Wood dans son propre rôle.

Matka Joanna od Aniolów *Mère Jeanne des Anges*, Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 1961, 104 mn

Transposition polonaise de l'affaire des possédées de Loudun, (cf. *The devils*, p. 1693) *après* l'exécution du "sorcier". Le père Jozef Suryn (Mieczyslaw Voit) veut exorciser Joanna od Aniolów (Lucyna Wynnicka, en rien difforme) que se disputent les démons Grésil, Allumette, etc. et Asmodée qui s'est logé, dit-elle, dans son "...". En désespoir de cause, le prêtre et une religieuse (Anna Ciepielewska) commettent, l'un des meurtres, l'autre le péché de chair pour détourner Satan de Mère Jeanne.

Chorégraphies de religieuses, hirondelles blanches à même le sol, restes du fatal bûcher. Un excellent film au message anticlérical, bien loin du conformisme dans lequel tombera le réalisateur, cf. son médiocre *Quo vadis* (p. 1057).

I bambini ci guardano *Les enfants nous regardent*, Vittorio De Sica, Italie, 1944, 85 mn

Nina (Isa Pola) quitte son époux pour un amant mais revient au foyer quand le petit Pricò (Luciano De Ambrosis, 6 ans) tombe malade. Elle part avec lui en bord de mer (Alassio, Ligurie), bientôt rejointe par l'amant qui n'a pas lâché prise. L'enfant ayant tenté de regagner Rome en suivant la voie ferrée, son père le confie à une institution religieuse avant de se suicider. Quand la mère indigne vient rendre visite à son fils, il refuse de l'embrasser.

Sur un scénario de Zavattini, ce mélodrame moralisant de la fin du fascisme est situé dans un milieu social aisé – les parents ont une bonne – mais un cran en dessous de celui des "téléphones blancs" où évoluait De Sica acteur : on voyage en seconde classe. Aucune mention de cette guerre qui tournait mal pour les Italiens. Le gamin, admirablement filmé, annonce un futur chef-d'œuvre, *Sciuscià* (p. 853).

Okaasan *La mère*, Mikio Naruse, Japon, 1952, 98 mn

Masako (Kinuyo Tanaka) tient une blanchisserie avec son mari. La maladie ayant emporté son fils aîné, puis son époux, elle doit se séparer de sa fillette qu'elle confie pour adoption à une belle-sœur. Toshiko (Kyōko Kagawa), son autre fille qui va bientôt la quitter pour épouser le jeune Shinjirō (Eiji Okada) confie en voix off tout l'amour qu'elle porte à son héroïque mère.

Message politique discret, ce couple chauvin qui quitte un radio-crochet quand Shinjirō entonne un bel canto. Et insondable tristesse amplifiée par l'égoïsme doublé d'hypocrisie de Toshiko qui interdit catégoriquement à sa mère de se remarier avec Kimura (Daisuke Katō), ami de son père et excellent teinturier qu'elle oblige ainsi à s'en aller : elle aime sa mère à condition de l'avoir pour elle seule.

La signora di tutti *La dame de tout le monde*, Max Ophüls, Italie, 1934, 86 mn

Gabriella (Isa Miranda) est une espèce de *Loulou* (p. 1586) fatale aux hommes. Renvoyée du lycée en même temps que le professeur avec lequel elle entretenait une liaison, elle tombe amoureuse de son jeune voisin Roberto Nanni qui vit avec son père Leonardo (Memo Benassi) et sa mère invalide Alma. Quand le scénario la sépare de Roberto, elle est soumise aux avances de Leonardo ; Alma fait une chute mortelle dans l'escalier en essayant d'en avoir le cœur net. Gabriella devient alors la maîtresse du veuf mais, obsédée par une musique qu'elle est seule à entendre – celle de la radio qu'écoutait Alma le soir de sa mort –, finit par le quitter. Emprisonné pour malversations, véritable épave, il revient plus tard à Paris où il tente d'assister au raout donné en l'honneur de la désormais célèbre actrice de *La dame de tout le monde* ; éconduit, il est écrasé par une voiture. Resurgit Roberto qui aime toujours Gabriella mais ne saurait la rejoindre, ayant épousé sa soeur par dépit. L'actrice se suicide ; à l'imprimerie, la presse s'arrête sur une affiche portant sa photo et son nom de scène, GABY DORIOT, un patronyme qui n'avait rien de sinistre à l'époque.

L'attirance sexuelle entre Leonardo et Gabriella est exprimée au moyen d'un travelling avant qui rapproche les visages comme s'ils cherchaient à se toucher.

Way of a gaucho *Le gaucho*, Jacques Tourneur, USA, 1952, 87 mn

Le gaucho Martin (Rory Calhoun) se rebelle contre le pouvoir personnifié par le teigneux Cdt. Salinas (Richard Boone) et devient le brigand Valverde.

Ce western bénéficie du décor argentin, églises, pampas et montagnes, mais pâtit des exigences du dictateur Perón qui aurait réclamé la soumission finale du sympathique bandit. Avec Gene Tierney, Hugh Marlowe et Everett Sloane.

Sweeney Todd David Moore, Grande-Bretagne, 2006, 95 mn

Une Angleterre du XVIII^{e} placée sous le signe de la pendaison. Sweeney Todd (Ray Winston) ayant été emprisonné à Newgate, c'est avec un maton particulièrement odieux qu'il débute sa carrière de barbier assassin. En tant que chirurgien, il expédie *ad patres* le brutal époux de la charmante Mrs. Lovett (Essie Davis). Amoureux d'elle sans pouvoir la satisfaire, il égorge ses multiples amants dont la chair sert à fourrer les fameuses bouchées qui ont fait la renommée de la belle. Autre victime, son horrible père (David Bradley) auquel il coupe seulement la langue, le chef de la Police Fielding (David Warner) étant bizarrement épargné. Finalement, c'est une Lovett au visage marqué par la petite vérole qu'il se résout à égorger, avant de s'infliger le même sort alors qu'on l'apprêtait pour la potence.

Ce bon téléfilm ne vaut pas la déchirante version de Tim Burton (p. 936).

Corridor of mirrors *Étrange rendez-vous*, Terence Young, G^{de}-Bretagne, 1948, 92 mn

L'esthète décadent Paul Mangin (Eric Portman) vit dans un somptueux palais inspiré de la Renaissance italienne ; derrière des portes garnies de miroirs, des mannequins, sortes d'épouses de ce faux Barbe-Bleue qui voit en la jeune Mifanwy (Edana Romney) la réincarnation de Venecia, une femme qu'il a jadis aimée et qu'on peut admirer sur un tableau peint par ses soins. . . en 1486. D'abord fascinée par Paul, la jeune femme prend ses distances après avoir rencontré Veronica (Barbara Mullen), la gouvernante au chat blanc que Paul a rendue folle par ses manigances. Et s'apprête à se marier au Pays de Galles quand elle reçoit une invitation à un somptueux bal masqué. Un Paul borgiaque la promène en gondole puis la fait danser dans la salle aux miroirs (splendide valse de Georges Auric) avant de lui offrir une bague de fiançailles. Alors qu'elle se moque de ses lubies, il lui répond qu'elle va finir étranglée comme Venecia ; elle s'enfuit terrorisée, guettée par les miroirs. Accusé d'avoir tué Caroline, un autre substitut de Venecia, Paul se laisse condamner ; c'est son effigie de cire que la jeune femme, mariée depuis huit ans, va voir au musée Tussaud où se rend régulièrement la véritable coupable, la démente Veronica.

Avant de devenir le tâcheron peu original des premiers James Bond, Young signe un splendide premier film.

Eldorado Bouli Lanners, Belgique, 2008, 78 mn

Yvan (le réalisateur) prend son cambrioleur Didier (Frabrice Adde) sous son aile et l'emmène en voiture à travers la Belgique. Le protégé s'enfuit finalement avec l'argent destiné à soigner un chien blessé qu'Yvan n'a plus qu'à enterrer. Une errance attachante parsemée de rencontres bizarres sous un ciel à la Vlaminck.

Préparez vos mouchoirs Bertrand Blier, France, 1978, 104 mn

Comme sortis des *Valseuses* (p. 235), Gérard Depardieu et Patrick Dewaere campent Raoul et Stéphane qui se donnent un mal de chien pour dérider Solange (Carole Laure) qui ne sait que leur tricoter le même pull-over en laine chinée. Tout change quand elle rencontre Christian (Riton Liebman), un gamin de 13 ans raisonneur et sérieux comme un pape qu'elle met dans son lit pour le protéger de ses camarades et qui en profite pour devenir son amant. Elle est engagée comme bonne par le père de Christian (Jean Rougerie), un industriel qui apprend qu'il va bientôt être grand-père.

Éloge de la pédophilie ? On est trop dans le second degré pour prendre tout ça au sérieux. Il s'agit plutôt d'une provocation décapante typique de la grande époque de l'auteur. Avec Michel Serrault et Léonore Hirt.

Blues in the night Anatole Litvak, USA, 1941, 88 mn

En transit dans un wagon de marchandise, le groupe de jazz blanc du pianiste Jigger (Richard Whorf) rencontre le sympathique criminel en cavale Del Davis (Lloyd Nolan) qui les installe dans le boui-boui de Sam (Howard Da Silva). Kay (Betty Field), la maîtresse éconduite de Del, séduit Jigger et part avec lui puis l'abandonne. Le pianiste sombre dans l'alcoolisme – belle séquence de délire – mais réintègre l'orchestre grâce à ses copains (Priscilla Lane, Jack Carson, Elia Kazan). La garce revient et règle son compte à Del avant de finir dans un ravin, victime de la vengeance de Brad (Wallace Ford), un autre de ses ex. Malgré sa fin tragique, la tonalité de ce petit film bien enlevé est celle d'une comédie.

Pratidwandi *L'adversaire*, Satyajit Ray, Inde, 1970, 105 mn

Siddhartha (Dhritiman Chatterjee) cherche un travail. Ayant arrêté ses études de médecine, il est peu qualifié et de plus s'attire la méfiance des potentiels patrons, qu'il affirme sa sympathie pour les Vietnamiens ou qu'il fasse du foin à cause d'une attente interminable dans la chaleur, sans chaise pour s'asseoir. Faut-il voir en cet admirateur du Che Guevara un révolutionnaire ? Quand il va trouver le supérieur de sa sœur, ce n'est pas vraiment pour protester contre l'exploitation mais plutôt parce que son machisme trouve inconvenant qu'une femme travaille. Ayant raté tous ses examens d'embauche, il part dans un village occuper un petit poste de vendeur. C'est de là qu'il écrit à une jeune fille restée à Calcutta ; une lettre qui se termine en queue de poisson comme tout ce qu'il entreprend.

Ce portrait de velléitaire est un film ingrat, pas vraiment drôle malgré quelques plans – e.g., des squelettes dans une salle d'attente – tentant d'exprimer l'imaginaire d'un héros qui nous devient rapidement antipathique. On remarquera la prégnance de l'anglais : des mots, voire des phrases entières, parsèment les échanges.

Le mystère Picasso Henri-Georges Clouzot, France, 1956, 74 mn

Clouzot filme Picasso au travail. On voit donc de nombreuses œuvres en train de se faire, filmées sur support transparent. Les premières, exécutées en temps réel, relèvent de l'improvisation, de tracés quasi-automatiques qui s'appuient sur des schémas récurrents, e.g., une paire de nichons et des cuisses face à un bedon surmonté d'une barbe, qu'il charge et surcharge. Les suivantes, plus construites, demandent plusieurs heures de travail et sont donc une succession de plans fixes. On croit comprendre quelque chose de sa méthode qui relève du palimpseste : un premier jet à la limite du pompier recouvert par un surmoi cubiste. Ainsi le dernier tableau dont la première mouture ressemble à une réclame touristique pour la Côte d'Azur et qu'il triture pour en faire... du Picasso.

Boomerang Elia Kazan, USA, 1947, 88 mn

Un pasteur a été assassiné dans une bourgade du Connecticut et tout accuse Waldron (Arthur Kennedy). Alors qu'on s'attend à un procès expéditif et une condamnation à mort, le procureur (Dana Andrews) émet des doutes et demande la relaxe. Il démonte un à un les témoignages et se fait même tirer dessus par son assistant au moyen de la prétendue arme du crime : le coup ne part pas à cause d'un vice rédhibitoire du revolver. La Police (Lee J. Cobb) est bien marrie ; et un spéculateur (Ed Begley) qui comptait sur les conséquences électorales de cette pendaison pour finaliser une magouille se suicide en plein tribunal, ruiné.

Scénario bétonné pour cette production semi-documentaire de Louis De Rochemont avec générique tapé à la machine et une voix off qui nous dit que l'enquête n'est toujours pas refermée. Mais pas pour la caméra qui s'attarde durant le procès sur un certain Crossman (Philip Coolidge) qu'on avait vu se faire tancer par le pasteur. Le Code ne tolérant pas l'immunité, il est poursuivi par des jeunes gens (ses victimes ?) et meurt dans un accident de voiture !

The golden bowl *La coupe d'or*, James Ivory, USA, 2000, 125 mn

D'après Henry James. Le milliardaire américain Adam Verver (Nick Nolte) et sa fille Maggie (Kate Beckinsale) viennent de se marier, le premier avec sa jeune compatriote Charlotte (Uma Thurman), la seconde avec le prince italien décavé Amerigo (Jeremy Northam). L'attirance entre Charlotte et Amerigo se transforme progressivement en adultère au grand dam des Assingham (Anjelica Huston et James Fox), amis des Verver. Contre toute attente, c'est Maggie que tout le monde prenait pour une oie blanche qui a le dernier mot en expédiant sa belle-mère aux États-Unis en compagnie de son père qui veut y ouvrir un somptueux musée. Elle rompt ainsi le lien malsain entre son époux et Charlotte mais peut-être aussi celui, fusionnel, qu'elle entretient avec son père.

Métaphore du mariage de Maggie, une magnifique coupe dorée d'origine byzantine qui présente une fêlure cachée. Et rappel d'une funeste histoire d'adultère dans la famille d'Amerigo, comme une vengeance en suspens pour Adam qui réfrène sa violence : il n'agit jamais avant d'être sûr.

Die dritte Generation *La troisième génération*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1979, 105 mn

Ce Fassbinder tardif mobilise, outre la troupe habituelle du réalisateur, Eddie Constantine, Udo Keir et Bulle Ogier, pour une farce invertébrée et agaçante qui se voudrait une dénonciation du terrorisme, qu'il soit le fait de révolutionnaires irresponsables ou celui de policiers criminels.

A fine mess *Un sacré bordel !*, Blake Edwards, USA, 1988, 90 mn

Témoins du dopage d'un cheval, deux zozos tentent d'échapper à des tueurs genre Laurel (Richard Mulligan) & Hardy à la solde du mafieux Pazzo (Paul Sorvino). Ça ne se raconte pas, mais c'est tordant : le goût du réalisateur pour le *slapstick* se déchaîne dans cette poursuite. Pour soustraire son complice à la Police, "Hardy" lui administre l'énorme suppositoire destiné aux chevaux. À la fin du film "Laurel" court toujours : il est perdu quelque part dans le Sertão.

Il mestiere degli armi *Le métier des armes*, Ermanno Olmi, Italie, 2001, 100 mn

La mort du condottiere Jean de Médicis (dit des Bandes noires) atteint d'un coup de fauconneau (canon de petit calibre) lors d'une escarmouche près de Mantoue le 25 novembre 1526. Amputé d'une jambe, il meurt de gangrène le 30.

Réflexion sur la fin du "sans peur et sans reproche" ainsi que la cruauté, la vanité de ces guerres italiennes où deux héritiers auto-proclamés de l'Empire romain, Charles Quint et le Pape, s'affrontent par l'intermédiaire de leurs mercenaires, e.g., Frundsberg qui devait donner son nom à... une division SS ! Sous les yeux de l'Arétin et d'un Christ en bois malmené par les soudards.

Cette merveille plastique culmine lors des scènes d'intérieur tournées à Mantoue avec une attention particulière aux habits et aux coiffes, ainsi celle de Maria Salviati, épouse de Jean. Leur fils Cosme fut le premier grand-duc de Toscane.

La gueule ouverte Maurice Pialat, France, 1974, 84 mn

C'est la mort de sa propre mère que Pialat transpose dans son Auvergne natale (Lezoux). Atteinte d'un cancer en phase terminale, Monique (Mélinand) regagne le domicile familial pour mourir auprès de son époux Roger (Hubert Deschamps). Le film s'attache surtout à la famille dans l'attente de l'inévitable. Roger, dit le Garçu (cf. p. 1165), est un coureur de jupons impénitent qui, même en ces temps dramatiques, n'en rate pas une avec les jeunes clientes de sa vieillote boutique de mercerie : "pas besoin de vaseline" dit-il finement à deux d'entre elles. Leur fils Philippe (Léotard), souvent sur place, baise à tour de..., aussi bien son épouse Nathalie (Baye) que des professionnelles. Angoisse de la mort, albums photos qu'on feuillette et qui sont comme des clefs dont on ne trouverait pas la serrure. Puis les obsèques, le sinistre repas mortuaire, occasion pour la famille de se réunir et d'échanger des banalités. Philippe et Nathalie laissent le Garçu à sa peine avant de repartir en voiture ; depuis l'arrière du véhicule, la caméra fixe le village qui s'amenuise comme le souvenir de ceux qu'on a aimés.

Cette description faussement détachée fait penser à l'admirable *In memoriam* que Paul Léautaud avait écrit à la mort de son père (1903).

Indagine su un cittadino al di sopra di ogni sospetto *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, Elio Petri, Italie, 1970, 109 mn

Le "Docteur" (Gian Maria Volontè) est un policier important spécialisé dans la lutte contre les gauchistes. Sur un coup de tête – elle se moquait de lui –, il tue sa maîtresse (Florinda Bolkan), son statut lui garantissant une impunité de fait. Ce qui ne lui suffit pas : il veut une impunité de droit et multiplie les indices compromettants, notamment en faisant des aveux auprès d'un brave plombier (Salvo Randone) que la Police refuse d'écouter et passe à tabac.

Dénonciation de la Démocratie Chrétienne au pouvoir dans un style ampoulé et aussi lourdingue que l'accent sicilien du Docteur. Sortie de ce contexte daté, fable sur l'essentialisme. Excellente musique d'Ennio Morricone.

Darò un millione *Je donnerai un million*, Mario Camerini, Italie, 1935, 74 mn

Entouré de parasites béni-oui-oui, le millionnaire Gold (Vittorio De Sica) échange ses habits avec le clochard Blim (Luigi Almirante) auquel il déclare qu'il donnera un million de francs (l'action se passe sur la Côte d'Azur car il n'y a pas de pauvres en Italie) à qui fera à son égard un geste désintéressé. Blim ayant transmis la nouvelle aux journalistes locaux, les nantis, dont un directeur de cirque, se prennent soudainement d'affection pour les pauvres qu'ils rencontrent mais bizarrement pas pour Gold qui en a pourtant l'apparence. Seule la jeune Anna (Assia Noris) lui montre quelque intérêt en lui prêtant un peu d'argent ; *Happy end* pour ce film très réussi du début des "téléphones blancs", premier scénario de Cesare Zavattini avec lequel De Sica devait réaliser ses futurs chefs-d'œuvre.

The enforcer *La femme à abattre*, Bretaigne Windhust & Raoul Walsh, USA, 1951, 85 mn

Ferguson (Humphrey Bogart) remonte la piste d'un gang de sicaires : Philadelphia (Jack Lambert), Big Babe (Zero Mostel) et enfin Rico (Ted de Corsia), le lieutenant du grand chef Mendoza (Everett Sloane). En délicatesse avec lui, Rico se met à table et raconte comment son patron commit un crime, puis assassina les deux témoins, un père et sa fille Angela. Pris de trouille à la veille du procès, il tente de s'enfuir et fait une chute mortelle qui laisse prévoir l'acquittement de Mendoza auquel Ferguson, écœuré, apporte les photos de ses nombreuses victimes ; le criminel s'aperçoit alors que ce n'est pas Angela mais sa camarade de chambrée qui a été tuée et donne des ordres pour rectifier le tir.

Suite filandreuse de flash-back rachetée par la séquence finale. Poursuivie par un tueur (Bob Steele, ex Canino de *The big sleep*, p. 623) Angela est sauvée par Ferguson qui lui demande par haut-parleur de l'appeler depuis une cabine.

Random harvest *Prisonniers du passé*, Mervyn LeRoy, USA, 1942, 121 mn

Un soldat frappé d'amnésie (Ronald Colman) s'évade de l'asile à la faveur de l'Armistice du 11 novembre 1918. Sous le nom de John Smith, il épouse Paula (Greer Garson) et entame une carrière de journaliste. En se rendant à un rendez-vous à Liverpool, il est renversé par un taxi ; miracle, il se rappelle son passé d'avant 1917 mais a tout oublié de sa vie avec Paula. Il redevient Charles Rainier, industriel et politicien. Paula, qui a vu sa photo dans le journal, s'arrange pour devenir son indispensable secrétaire tout en évitant de lui révéler la vérité pour ne pas le choquer. Le déclic ne se produira qu'au bout d'une quinzaine d'années : les deux se retrouvent dans la maisonnette qu'ils occupaient sous le nom de Smith.

Film bien pensant (MGM !) qui évite toute bigamie, même involontaire. Et redondant car nous poireautons en attendant que Charles trouve la porte – celle de la maisonnette – qu'ouvre l'énigmatique clef qu'il conserve dans sa poche depuis l'accident ; on a envie de lui souffler la réponse pour raccourcir l'attente.

The good shepherd *Raisons d'État*, Robert De Niro, USA, 2006, 167 mn

Le (fictif) pilier de la CIA Edward Wilson (Matt Damon), depuis son recrutement au sein des Skulls and Bones de Yale en 1939, alors que l'immonde compagnie s'appelle encore OSS, jusqu'à la désastreuse opération de la Baie des Cochons (avril 1961). "Arrête avant de perdre ton âme" lui avait dit un mentor (Michael Gambon), mais en a-t-il jamais eu une ? Assassinats et tortures pimentent cet indigeste banquet de... boulettes. Avec Angelina Jolie et John Turturro.

The friends of Eddie Coyle *Adieu mon salaud*, Peter Yates, USA, 1973, 102 mn

Quincy, près de Boston. Eddie Coyle (Robert Mitchum), truand minable chargé de famille, approvisionne en armes des pilleurs de banques aux étranges masques en plastique transparent. Dans l'attente d'une condamnation à la prison pour trafic d'alcool, il propose au flic Foley (Richard Jordan) de servir d'indic en échange de l'indulgence de la Justice. C'est ainsi qu'il vend son propre grossiste en armes ; mais Foley fait la fine bouche, il en veut plus. Eddie se décide alors à vendre ses clients, les gangsters masqués, mais Foley lui rit au nez car il vient juste de les pincer. La pègre, qui tient Eddie pour responsable de cette capture, charge le tenancier de bar Dillon (Peter Boyle) de l'abattre, ce qu'il fera de sang froid après avoir invité sa victime à un match de hockey sur glace. Ce Dillon, qui était le commanditaire du trafic d'alcool pour lequel Coyle risquait la prison, l'a tué pour toucher 5000 $ et surtout parce qu'il est l'indic qui avait vendu le gang à Foley. Ce dernier, encore plus salaud que les truands, a sacrifié Eddie pour protéger son auxiliaire ; et ne veut pas savoir qui l'a tué. Un sommet de noirceur.

Jagdszenen aus Niederbayern *Scènes de chasse en Bavière*, Peter Fleischmann, RFA, 1969, 82 mn

Un village proche de Landshut où l'on égorge un cochon. Les langues vont bon train sur Abram (Martin Sperr), un jeune homme récemment sorti de prison : il aurait été condamné pour ses penchants contre nature. L'hostilité monte contre le criminel qui le devient réellement en se défendant contre Hannelore (Angela Winkler), la Marie-couche-toi-là locale qui, enceinte, voulait faire endosser la paternité de son enfant au réprouvé. Une battue est organisée à laquelle prend part toute la population. Abram désormais derrière les barreaux, tout le monde peut faire la fête : bière et musique à gogo.

Portrait sans empathie d'une paysannerie conformiste dont les "Grüß Gott" recouvrent une nostalgie inavouée qui affleure par moments : "Avant, ça n'aurait pas pu exister, on lui aurait coupé le zizi". Débuts de Hanna Schygulla.

Suna no utsuwa *Le vase de sable*, Yoshitarō Nomura, Japon, 1974, 137 mn

1942. Le policier Miki (Ken Ogata) fait hospitaliser un lépreux tout en se chargeant de son jeune fils qui s'enfuit quelque temps après. Trente ans plus tard, il reconnaît l'enfant sur une affiche : sous l'identité usurpée d'Eryō Waga, il est désormais un musicien (Gō Katō) à la mode. Quand Miki lui demande d'aller rendre visite à son vieux père, toujours vivant, Eryō l'assassine car il a honte de son passé et de la lèpre, maladie éminemment stigmatisante.

Détails révélés au terme d'une enquête à tiroirs aux indices souvent tirés par les cheveux – mais c'est un peu la règle du genre – ainsi une chemise tachée de sang jetée de la fenêtre d'un train. Le détective Imanishi (Tetsurō Tanba) se focalise d'abord sur l'identification de la victime, ce qui l'amène dans le Nord puis à Kamedake (Mont Tortue, dans le Sud-Ouest) ; quête prétexte à une tournée dans le "vrai" Japon des campagnes. Cadrages approximatifs et abus du zoom arrière pour un film bétonné et indigeste qui se clôt sur l'interminable séquence pendant laquelle Imanishi expose ses conclusions : flash-back avec plans de coupe sur un concert que donne "Eryō" aux yeux comme perdus dans le souvenir du père qu'il n'a pas voulu revoir. Prêchi-prêcha final sur la lèpre.

Partir un jour Amélie Bonnin, France, 2021, 25 mn

Après avoir publié un premier livre, Julien (Bastien Bouillon) vient faire un tour dans sa famille : accueil bougon de son père ouvrier et retrouvailles désenchantées avec Caroline (Juliette Armanet), un ancien flirt devenue caissière de supermarché. "Il ne suffit pas de quitter les choses pour que les choses nous quittent" : alors qu'il a repris le train pour Paris, on entend Juliette chanter et c'est émouvant.

Brother *Aniki, mon frère*, Takeshi Kitano, USA, 2000, 109 mn

Suite à la chute de son clan, Yamamoto ("Beat" Takeshi) se met au vert à Los Angeles où il monte un groupe de son cru avec des Nisei de Little Tokyo et le Noir Denny (Omar Epps). Combat contre les gangs locaux et référence à la Chevalerie des auriculaires coupés. Brèves scènes de répit avant que n'entre en lice la Mafia contre laquelle "Aniki" (= frère) et sa bande ne font pas le poids. La fin est placée sous le signe – ou plutôt le kanji formé par des cadavres – de la mort. Yamamoto prend congé de façon élégante en capturant une huile de la Mafia qu'il relâche ensuite après avoir fait semblant d'abattre Denny. Lequel échappera aux tueurs, contrairement à Aniki qui s'est résolu à attirer la foudre sur lui. Le combat stroboscopique renvoie à *Sonatine* (p. 80).

The mysterious Dr. Clitterhouse Anatole Litvak, USA, 1938, 84 mn

On se demande à quoi rime cette histoire de médecin chic (Edward G. Robinson) qui s'insinue dans le gang de la belle Jo Keller (Claire Trevor) pour étudier les réactions glandulaires des bandits. Va-t-il restituer ses larcins pour échapper à la punition de mise dans les films de l'époque ? Non, il quitte la bande pour rédiger sa monographie sur le crime. Le teigneux Rocks (Humphrey Bogart première manière), qui avait déjà tenté de le tuer en l'enfermant dans un entrepôt frigorifique, retrouve sa trace et lui intime l'ordre de travailler sous ses ordres ; Clitterhouse fait mine d'obtempérer mais en profite pour étudier, sur lui-même (!), le "crime suprême", l'assassinat, en offrant à Rocks un whisky trafiqué. Ayant terminé son étude, il se livre à la Police (Donald Crisp) et passe en jugement. Embarras quant à la possible folie du médecin ; comme il revendique une normalité qui l'enverrait sur la chaise, le jury conclut à son irresponsabilité et l'acquitte.

Un film amusant avec le drolatique Allen Jenkins. Cela dit, l'idée d'étudier le crime au moyen de tests sanguins relève du pur délire scientiste mâtiné d'imbécillité, cf. le gène de la pédophilie cher à Sarkozy. Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Gigi Jacqueline Audry, France, 1949, 95 mn

Première adaptation du roman de Colette. Danielle Delorme est une Gigi adolescente que ses grand-mère et grand-tante (Yvonne de Bray et Gaby Morlay) préparent à une vie de cocotte ; elle trouve l'amour auprès de Gaston (Frank Villard) qui l'épouse. Excellente reconstitution de la Belle Époque ; avec Jean Tissier et Paul Demange, mieux servi que d'habitude. Mais la version Minnelli (p. 212), plus brillante et parfois émouvante, sait transcender l'aspect daté de ce monde de poules de luxe. Audry réunira Delorme, Villard et Tissier pour une autre adaptation de Colette, *Minne, l'ingénue libertine* (p. 941).

Černý Petr *L'as de pique*, Miloš Forman, Tchécoslovaquie, 1964, 86 mn

Titre original "Pierre le Noir". Ce premier long-métrage met en scène un adolescent mal à l'aise dans son travail ; chargé de faire la chasse aux voleurs dans un magasin d'État, il prend un suspect en filature dans les rues de Prague. Pas très dégourdi avec les filles, voir la longue séance dans une salle où l'on danse le twist, il doit subir les remontrances d'un père ronchon et normatif (le récurrent Jan Vostrčil) qui prend la *Vénus endormie* de Giorgione pour de la pornographie. Cette critique d'une société qui ne fonctionne pas et ne donne aucune perspective à la jeunesse est le brouillon d'un futur chef-d'œuvre, *Au feu les pompiers* (p. 256).

Direktøren for det hele *Le direktør*, Lars von Trier, Danemark, 2006, 96 mn

Ravn (Peter Gantzler) a décidé de vendre sa startup à un acheteur islandais en laissant sur le carreau ses employés qui sont aussi les amis qui ont prêté de quoi la mettre sur pied. Il se dissimule derrière un "directeur de tout" interprété par l'acteur Kristoffer (Jens Albinius) dont il s'assure le silence au moyen d'une clause de confidentialité. Écœuré par le rôle qu'on lui fait jouer, il pousse Ravn à faire des aveux ; au moment où le fatal contrat va être signé par le prétendu super-directeur, Ravn vide son sac et se réconcilie avec ses employés.

Happy end ? Non, car le teigneux Islandais – qui ne cesse de dénigrer les Danois comme le Suédois de *Riget* (p. 33) – pique une crise : "C'est du Gambini !". Référence au fictif Antonio Stavro Gambini, cultissime auteur du *Chat pendu* (1969) admiré tout autant par l'acheteur que par le comédien qui signe alors l'acte de vente condamnant le personnel. Une rayure noire sur le front pour figurer la suie, Kristoffer interprète alors le monologue du ramoneur de *La ville sans cheminées*. Film amusant et cruel d'un réalisateur qui ne se fait jamais oublier, notamment en multipliant les sauts d'image. Avec le récurrent Jean-Marc Barr.

M Joseph Losey, USA, 1951, 85 mn

Los Angeles. Un tueur d'enfant (David Wayne) est recherché par la Police (Howard Da Silva) et par la pègre (Martin Gabel) indisposée par les incessantes rafles. Marqué d'un M sur le dos, il est poursuivi par des voyous qui le cernent dans le Bradbury building, immeuble très ancien (1893 !) de LA, et le capturent. Soumis à un simulacre de procès et assisté d'un avocat alcoolique au dernier degré (Luther Adler), il tente de se justifier en parlant de sa mère. La Police arrive dans le gagage qui sert de tribunal et l'emmène.

Excellent film – la décapitation d'une poupée de glaise, la salle aux mannequins qui annonce celle de *Killer's kiss* (p. 1789) de Kubrick – mais inévitable comparaison avec son modèle, le superlatif film de Fritz Lang (p. 82).

Don't change your husband *Après la pluie le beau temps*, Cecil B. DeMille, USA, 1919, 80 mn

Contrairement à *Why change your wife ?* (p. 1805), c'est le mari (Elliott Dexter) qui se laisse aller : il va jusqu'à manger des oignons verts avant d'embrasser son épouse (Gloria Swanson) ! Laquelle se laisse donc séduire par les promesses du bellâtre Schulyer (Lew Cody) – résumées par des cartons sur fond de toile d'araignée – et divorce pour l'épouser. Avant de déchanter quand elle découvre que ce panier percé a fait don de sa belle bague à une maîtresse. Elle décide de retourner à Reno en vue d'un second divorce et d'un remariage avec son ex qui, ayant tiré les leçons de sa mésaventure, s'abstient désormais de consommer des oignons.

Morning glory *Gloire éphémère*, Lowell Sherman, USA, 1932, 74 mn

Sous le pseudonyme d'Eva Lovelace, une jeune comédienne (Katharine Hepburn) tente de faire son chemin à Broadway. Il ne suffit pas de prendre des cours avec un vieux cabot (C. Aubrey Smith) ou de coucher avec un producteur (Adolphe Menjou) : Eva reste sur la touche. Jusqu'au jour où la célèbre Rita Vernon (Mary Duncan) se livre à un chantage car elle se juge irremplaçable ; à la suggestion de l'auteur Sheridan (Douglas Fairbanks Jr., assez falot), elle est remplacée par Eva qui trouve ainsi la célébrité sur les planches. Une gloire éphémère ?

Sur le même sujet, *Stage door* (p. 1634), avec les mêmes Hepburn et Menjou, sera plus réussi. Scène mémorable : Eva, bourrée, interprète Hamlet, puis Juliette.

La mégère apprivoisée Pierre Badel, France, 1964, 110 mn

Shakespeare revu par Albert Vidalie. Le couple formé par Bernard Noël et Rosy Varte crève le (petit) écran. Le reste de la distribution est exemplaire : Lucien Baroux dans le rôle du père, Christian Marin et Henri Virlojeux en soupirants de la jeune Bianca (Caroline Cellier) ainsi que Jean-Paul Roussillon en valet.

Full confession John Farrow, USA, 1939, 72 mn

McGinnis (Victor McLaglen) est en prison pour vol. Le père Loma (Joseph Calleia) lui sauve la vie en lui donnant son sang et apprend que le prisonnier est le véritable auteur du meurtre d'un policier pour lequel O'Keefe (Barry Fitzgerald) a été condamné à mort. Quand le criminel sort de prison, le curé lui envoie les Dix Commandements à la gueule et le somme de se livrer. McGinnis répond en le rossant sévèrement ; entre la vie et la mort, le prêtre est sauvé par le meurtrier qui lui donne à son tour son sang et qui, touché par la grâce, se résout à avouer. Dernier plan sur une statue de la Vierge et musique céleste. Affligeant !

Deburau Sacha Guitry, France, 1951, 91 mn

Le Tchèque Deburau (= Dvořák) a inspiré le Baptiste des *Enfants du paradis* (p. 1313) ainsi qu'une pièce en alexandrins (1918) de Guitry qu'il porte ici à l'écran en se réservant le rôle-titre. Comme pour *Pasteur* (p. 130), cette prétendue biographie – qui invente même une liaison avec Marie Duplessis, (Lana Marconi) – est surtout prétexte à des généralités : les femmes, l'amour et le métier d'acteur. Dans le "dernier acte", Guitry se souvient que Deburau était mime et le fait remonter, trop âgé, sur les planches pour y donner une représentation sifflée ; le vieil acteur passe alors le flambeau à son fils (Michel François). Ultime plan touchant des deux mimes enfarinés, l'un tenant l'autre dans ses bras.

Two on a guillotine *Une guillotine pour deux*, William Conrad, USA, 1965, 107 mn

La jeune Cassie (Connie Stevens) vient d'enterrer son père (Cesar Romero), un magicien à la Houdini. Le testament stipule qu'elle doit passer huit jours dans le manoir paternel sous peine de nullité. Elle l'y découvre toujours vivant sinon qu'il la prend pour sa défunte épouse morte lors de l'essai d'une guillotine truquée de son invention... qu'il fait essayer à sa fille évanouie. Cette fois, l'illusion fonctionne et elle en sort indemne. Le père est désormais fou à lier.

Scénario à la William Castle pour un film laborieux à l'interprétation médiocre, exceptés Romero et Virginia Cregg dans le rôle de l'ancienne nourrice de Cassie.

Sult *La faim*, Helmut Carlsen, Danemark, 1966, 107 mn

1890 à Kristiania, aujourd'hui Oslo. Pontus, écrivain solitaire et famélique, survit comme il peut en écrivant pour un journal, ce qui ne l'empêche pas d'être arrogant et imprévisible ; il s'embarque finalement pour l'Amérique. Excellente composition de Per Oscarsson dans ce qui ressemble à une *Vie de Bohème* nordique ; alors que le Pontus du roman de Knut Hamsun était autrement déplaisant, cf. l'interminable promenade infligée à une femme que les conventions obligent à dissimuler une envie pressante. Avec Gunnel Lindblom.

Mauvaise graine Billy Wilder & Alexander Esway, France, 1934, 73 mn

Le fils de famille Henry Pasquier (Pierre Mingand) s'acoquine avec une bande de voleurs de voitures. Première réalisation de Wilder, de passage en France sur la route de l'exil. Le scénario n'offre guère d'intérêt, la distribution non plus à l'exception de la très jeune Danielle Darrieux (17 ans) et quelques petits rôles (Marcel Maupi, Jean Wall). Mais le film regorge de détails amusants, notamment ce voleur de cravates qui en a chipé une à... Marcel Pagnol.

Beloe solntse pustyni *Le soleil blanc du désert*, Vladimir Motyl, URSS, 1970, 80 mn

Durant la Guerre Civile, dans le désert turkmène près de la Caspienne. Le bolchévik Soukhov s'oppose au brigand musulman Abdullah qui a dû abandonner neuf épouses. Malgré le slogan "La femme est un homme comme les autres", les créatures voilées ne perçoivent pas Soukhov comme un libérateur, mais comme leur nouveau maître auquel elles donnent du "Gospodin". Sauf que le héros rouge se garde bien de succomber à la tentation : en voix off, ses lettres élégiaques à une Katerina blonde qui l'attend quelque part en Russie. Les multiples retournements de situation sont agrémentés d'une chanson désinvolte et nostalgique : "Votre Noblesse, madame la Chance, pas eu de pot avec la Mort, j'en aurai plus en amour". Cet eastern spaghetti, drôle et poétique, est une grande réussite, ce qu'on ne peut pas dire du *Nôtre parmi les autres* (p. 1134) de Nikita Mikhalkov.

Sous les toits de Paris René Clair, France, 1930, 92 mn

Albert (Préjean), chanteur de rue, en pince pour Pola (Iléry) ; alors qu'il va se mettre en ménage avec elle, la Police trouve chez lui un sac compromettant laissé par un voleur (Bill Bocket). Quand il sort disculpé de prison, il a maille à partir avec le voyou Fred (Gaston Modot) qui guigne Pola ; mais c'est son copain Louis (Edmond T. Gréville) qui emporte les faveurs de la belle.

Scénario invertébré genre *Quatorze juillet* (p. 1694). Mais film aux images travaillées qui décolle (un peu) lors de la dispute pour Pola entre Albert et Louis filmée à travers la vitre du café IMAQUE. Avec Paul Ollivier et Raymond Aimos.

Traviata '53 *Fille d'amour*, Vittorio Cottafavi, Italie, 1953, 86 mn

Transposition de *La dame aux camélias* dans le Milan de l'après-guerre. L'ingénieur Carlo Rivelli (Armando Franciola) tombe amoureux de Rita (Barbara Laage), une fille entretenue qu'il convainc de quitter le puissant banquier Cesati (Eduardo De Filippo). Pour partager une existence d'autant plus modeste que son père lui a coupé les vivres ; un père qu'il rejoint d'urgence à Rome lorsque la banqueroute menace. De retour à Milan, il trouve l'appartement vide et comprend tout quelques années plus tard au sanatorium où vient de mourir la belle : elle s'était sacrifiée pour obtenir de Cesati un soutien financier pour Rivelli père. Puis avait abandonné le banquier pour faire la vie avant de tomber très malade.

Le film, qui faisait partie des chevaux de bataille des *Cahiers du cinéma*, cf. *Les sièges de l'Alcazar* (p. 70), n'a rien d'exceptionnel. Il décolle cependant lors du retour de Rita, seule et malade, à Milan et lors de la spartiate cérémonie funèbre dans les montagnes, très émouvante. Laage, éphémère star "existentialiste", est excellente. Gabrielle Dorziat retrouve son sempiternel rôle d'entremetteuse.

La donna senza camelie *La dame sans camelias*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1953, 102 mn

La beauté de Clara Manni (Lucia Bosè) crève l'écran ; bien qu'elle n'ait que le second rôle dans *Addio Signora*, on lui prédit une brillante carrière. Son producteur (Andrea Checchi) l'épouse et, possessif, lui interdit de jouer dans des films légers ; mais sa *Jeanne d'Arc* présentée à Venise est un bide retentissant. Clara quitte son mari et tente de repartir de zéro aussi bien professionnellement qu'affectivement. *Has been* avant d'avoir été, elle comprend qu'elle n'a aucun talent et se résigne a tourner *L'esclave des pyramides*, un péplum pseudo-érotique ; quant à l'amour, elle devra se contenter d'une liaison discrète avec un diplomate (Ivan Desny).

Cet excellent film des débuts d'Antonioni est un cruel portrait de Cinecittà. Dans le Landernau de la cinéphilie française (cf. *Les sièges de l'Alcazar*, p. 70), *Positif* soutenait alors Antonioni auquel *Les cahiers du cinéma* préféraient Cottafavi, e.g., *Traviata '53* (p. 1709). Avec Gino Cervi et Alain Cuny.

I clowns Federico Fellini, Italie, 1970, 88 mn

Le début annonce *Amarcord* (p. 1522) : un enfant voit passer un cirque et assiste – ou s'imagine assister – à un spectacle de clowns. Puis le (télé)film se mue en un documentaire qui conduit le réalisateur à Paris pour rencontrer, au café ou au Cirque d'Hiver, ce qu'il reste des clowns, surtout des vieillards et des souvenirs. Évocation des Fratellini et de Rhum ; on nous explique qu'un clown blanc, autoritaire, n'est pas censé faire rire. Avec une maîtrise étonnante, l'auteur mêle entretiens réels et reconstitution d'un passé peut-être imaginé. Avant le bouquet final avec faux chevaux de corbillard. Dans le théâtre désert, deux clowns interprètent une musique funèbre : les obsèques du Cirque ? Ce spectacle supposément amusant nous fait alors monter les larmes aux yeux. Grande réussite, méconnue, de Fellini.

Relatos salvajes *Les nouveaux sauvages*, Damián Szifron Argentine, 2014, 122 mn

Six sketches grinçants sur la difficulté du compromis. Pour une histoire de dépassement (n° 3), deux conducteurs se livrent à une mortelle escalade de rétorsions. Le pilote qui écrase son avion (n° 1) où il a invité ses ennemis et l'automobiliste qui met une bombe à la fourrière (n° 4) où l'on a emmené sa voiture à tort, ne sont pas davantage des adeptes des demi-mesures. À l'opposé de la serveuse (n° 2) qui tente d'empêcher l'empoisonnement d'un client criminel, du père qui négocie (n° 5) l'achat d'un "remplaçant" pour son chauffard de fils ou du marié (n° 6) qui, durant le repas de noces, calme son épouse déchaînée – elle vient d'estropier sa maîtresse – en lui faisant l'amour en public sur la pièce montée.

Tideland Terry Gilliam, Canada, 2005, 116 mn

Après la mort de ses parents (Jeff Bridges, Jennifer Tilly), Jeliza-Rose (Jodelle Ferland, 10 ans) passe son temps à jouer avec ses poupées près du cadavre puant de son père ; lequel, de son vivant, pétait déjà sans arrêt. Elle rencontre Dell (Janet McTeer), une tante taxidermiste un peu sorcière et son frère Dickens (Brendan Fletcher), oncle débile léger avec lequel elle aura des relations plutôt ambiguës ; toute cette famille est d'ailleurs incestueuse. Cerise sur le gâteau, le cadavre momifié de la grand-mère, référence à *Psychose* (p. 1336), dans un lit.

Il n'est pas facile de renouveler l'univers d'*Alice in wonderland* après l'adaptation de Disney (p. 1393) basée sur les illustrations de John Tenniel ; Tim Burton (p. 472) s'y est cassé les dents. Jan Švankmajer (p. 143) a réussi en délaissant le monde victorien pour celui des poupées. C'est le répugnant, le scatologique qui l'emportent dans cette tentative originale où Gilliam se renouvelle.

Ill met by moonlight *Intelligence service*, Michael Powell, G^{de}-Bretagne, 1957, 100 mn

Authentique histoire de la capture (avril 1944) du général allemand Kreipe (Marius Goring) par le commando crétois dirigé par Patrick Fermor, alias Philedem (Dirk Bogarde). Le prisonnier déploie des trésors d'ingéniosité pour empêcher ses ravisseurs de rejoindre le navire qui croise sur la côte sud de l'île, en vain. Film bon enfant, plutôt traité sur le mode comique avec ce militaire (Cyril Cusack) qui sent le bouc. Mais très mineur en comparaison des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Le titre cite *Midsummer night's dream*. On entend trois langues, anglais, allemand et grec, ainsi *axiomatikos* qui signifie "officier" : corvée de chiottes pour ceux qui confondent axiomatique et Logique ! Tournage dans les Alpes Maritimes.

Brand upon the brain *Des trous dans la tête !*, Guy Maddin, Canada, 2006, 97 mn

Le phare d'une île abrite l'orphelinat géré par les parents du jeune Guy Maddin, des vampires : le père ponctionne dans le cou des pensionnaires un nectar de jouvence destiné à la mère. Débarque la détective de livres pour enfants Wendy Hale qui, sous l'identité de son frère Chance, enquête sur les méfaits du couple et séduit Guy et sa sœur "Sis". La mère fait un de ses sempiternels faux suicides avant de se raviser et ressusciter le père, tué par une victime. Longtemps après, Guy repeint le phare ; seul mais entouré des fantômes du passé, il en met plusieurs couches.

Une envie sur un ventre en forme de carte de Roumanie, l'archaïque aérophone qui sert à dialoguer avec l'aimé(e). Ainsi que des gants déshabilleurs, ce hamster doublé d'un métronome censé remplacer le père... lequel finit dans un étui à harpe. Enfin cette remarque profonde : "Qu'est-ce qu'une tentative de suicide sans un mariage ?". Tout ça avec des images fragmentées, instables : chef-d'œuvre.

4 mosche di velluto grigio *Quatre mouches de velours gris*, Dario Argento, Italie, 1971, 98 mn

Roberto (Michael Brandon) est menacé par un harceleur inconnu qui n'hésite pas à recourir au meurtre pour se débarrasser de ceux qui l'ont identifié. C'est ainsi que sa domestique, puis un détective privé (Jean-Pierre Marielle) et enfin Dalia (Francine Racette), une amie très chère, sont sauvagement assassinés. L'application d'une technique dernier cri permet de retrouver l'ultime impression rétinienne de Dalia, les quatre mouches du titre qui correspondent au pendentif en mouvement de la criminelle, Nina (Mimsy Farmer), épouse démente de Roberto qui se venge sur lui du paternel odieux auquel il a le défaut de ressembler. La coupable démasquée s'enfuit en voiture et finit décapitée, réalisant ainsi un cauchemar récurrent de Roberto. Un "giallo" très réussi.

Y aura-t-il de la neige à Noël ? Sandrine Veysset, France, 1996, 91 mn

Une famille de sept enfants près de Cavaillon dans les années 1970. Le père (Daniel Duval), propriétaire des lieux despotique et un peu incestueux, est souvent absent : il dort dans sa famille officielle, celle-ci étant surtout une équipe d'employés à son service. Reste la mère (Dominique Reymond, touchante) seule à s'occuper de la ferme avec petites joies et coups de déprime. Ce Noël-là, alors qu'elle avait ouvert le gaz, les flocons se mettent à danser : partie remise ? "Tombe la neige" chante Salvatore Adamo. Un film sincère qui sonne juste.

The lightship *Le bateau phare*, Jerzy Skolimowski, USA, 1985, 88 mn

Le gangster en cavale Caspary (Robert Duvall) monte à bord d'un bateau phare ancré près des côtes de Virginie ; il est assisté par ses sbires, deux frères dont Gene (William Forsythe) que sa stupidité rend encore plus dangereux. Le capitaine Miller (Klaus Maria Brandauer) temporise, temporise au point d'exaspérer son fils Alex (joué par le fils du réalisateur) qui le trouve lâche ; il saura, au prix de sa vie, remonter dans son estime. Huis clos bien mené dominé par l'affrontement à fleurets mouchetés entre un Brandauer sirupeux et un Duvall réfrigérant.

Captains courageous Victor Fleming, USA, 1937, 117 mn

Tombé à la mer, l'insupportable enfant gâté Harvey (Freddie Bartholomew) est recueilli par le brave Portugais Manuel (Spencer Tracy), pêcheur sur le bateau de Disko (Lionel Barrymore). Quand Manuel meurt dans un naufrage, Harvey est devenu un petit homme. Rudyard Kipling sauce MGM, *ergo* conformisme cucul. Avec Mickey Rooney, John Carradine et Melvyn Douglas.

L'amour c'est gai, l'amour c'est triste Jean-Daniel Pollet, France, 1969, 87 mn

Le petit couturier Léon (Claude Melki) partage un appartement avec sa sœur Marie (Bernadette Lafont) qui se prostitue sous couvert de cartomancie ; ce naïf tombe des nues quand son beau-frère Maxime (Jean-Pierre Marielle) lui apprend qu'il est en quelque sorte son manager. Déboule Arlette (Chantal Goya), une jeune fille de Morlaix dont il tombe amoureux ; mais, timide, il est juste capable de lui lire des romans d'"anticipation" du Fleuve Noir dont les "désintégrationneurs" sonnent comme la "paraconsistance" dont se gargarisent certains philosophes. Après s'être essayée sans succès à la prostitution, Arlette regagne sa Bretagne, laissant Léon à ses interminables essayages. Quand un client lui demande ce qu'il a fabriqué avec elle durant ce temps, il répond "J'ai vécu, poil aux oreilles".

Sur un scénario de Rémo Forlani fait de petits riens, un film délicatement nostalgique centré sur un personnage qui passe à côté de la vie. Léon reviendra dans *L'acrobate* (p. 1153) du même Pollet. Avec Marcel Dalio.

The true story of Jesse James *Le brigand bien aimé*, Nicholas Ray, USA, 1957, 92 mn

Le cinéma américain a décidé de faire de Dillinger un serpent à sonnettes et de Jesse James un Robin des Bois. Ce film tente de redresser la barre en montrant un bandit autoritaire et irresponsable, un tueur à la gachette facile. Cette remise en cause de la légende passe par des tons pastels, éloignés du Technicolor flamboyant du classique de Henry King (p. 754), et l'utilisation de ces cache-poussière qui allaient faire florès aux temps du spaghetti. Mais le résultat est un peu ennuyeux : Robert Wagner et Jeffrey Hunter qui jouent les deux frangins manquent de personnalité.

Odds against tomorrow *Le coup de l'escalier*, Robert Wise, USA, 1959, 96 mn

Burke (Ed Begley) organise un hold-up dans un patelin de la vallée de l'Hudson ; mal préparé et plombé par la mésentente entre ses deux complices, Slater (Robert Ryan) ne supportant pas le "nigger" Ingram (Harry Belafonte). Les trois trouveront la mort ; impossible d'identifier Slater et Ingram tous deux noirs depuis que l'explosion d'une citerne les a carbonisés. Ce message final renvoie aux pénibles films antiracistes dont les Noirs idéalisés peuvent s'attirer un : "S'ils étaient tous comme ça, j'aurais rien contre eux". Ce n'est pas le cas ici, car Ingram, musicien – chanteur puisqu'interprété par Belafonte – couvert de dettes qui se ruine aux courses, est tout sauf parfait. Quant à son partenaire Slater, raciste mais surtout minable aigri, il semble sorti de *The asphalt jungle* (p. 671). Avec Shelley Winters et Gloria Grahame.

Giovanna d'Arco al rogo *Jeanne au bûcher*, Roberto Rossellini, Italie, 1954, 70 mn

Oratorio d'Arthur Honegger sur un texte de Paul Claudel. Trouvailles, la partie de cartes, Cauchon devenu un porc. Et incongruités, Dominique (Tullio Carminati) censé rassurer Jeanne : "It's good to breathe the air of Inquisition" pourrait-elle dire si l'on était dans *To be or not to be* (p. 1282). La version française permet d'entendre le texte original de la bouche d'Ingrid Bergman, avec un léger accent.

A cottage in Dartmoor Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1930, 83 mn

Le garçon-coiffeur Joe (Uno Henning) est amoureux fou de Sally (Norah Baring). Au point d'essayer de trancher la gorge de Harry (Hans Adalbert Schlettow) dont la belle est amoureuse. Jugé et condamné, il s'évade quelques années plus tard pour retrouver le couple désormais marié ; il est abattu par la Police.

Film de la fin du muet – on mentionne les "talkies" – un peu longuet. Le réalisateur s'intéresse plus à ses images qu'à l'intrigue un peu sommaire.

Bangiku *Chrysanthèmes tardifs*, Mikio Naruse, Japon, 1954, 97 mn

Haruko Sugimura, qui fut une grande actrice de théâtre, est la cousine japonaise d'Agnes Moorehead et de Jeanne Fusier-Gir : spécialisée dans les rôles de vieille taupe, on ne la voit guère que dans des seconds rôles. Exception dans ce film où elle incarne Kin, une ancienne geisha au cœur sec qui fait fructifier son argent en prêtant à des anciennes collègues qui la détestent cordialement : Nobu, à laquelle elle vient chaque mois réclamer sa dîme, tient un bar, Tomi a sombré dans l'alcoolisme et Tamae voit son fils chéri Kiyoshi partir pour la lointaine Hokkaidō.

Les personnages secondaires sont plutôt touchants mais *quid* de l'antipathique Kin ? Elle refuse tout contact avec Seki, un ancien amant, ce qui se comprend car il tenta jadis de la tuer ; d'ailleurs il ne cherche qu'à lui extorquer de l'argent. Il en va autrement avec Tabe (Ken Uehara), le bel étudiant qu'elle aima avant guerre et dont elle conserve précieusement une photo : c'est la seule partie non racornie de son cœur desséché. Justement, Tabe se manifeste et vient la voir ; elle s'est fait belle et minaude avant de se demander la raison de ces retrouvailles. Complètement bourré, il crache le morceau : il a lui aussi besoin d'une aide financière – 400 000 ¥ alors que le modeste Seki n'en demandait que 10 000. Désabusée, Kin brûle la photo de l'homme de sa vie. Désormais parfaitement conforme à son image, elle vaque à ses magouilles financières en compagnie de son homme d'affaires (le récurrent Daisuke Katō).

D'après Fumiko Hayashi, un réussite exceptionnelle : Naruse parvient à nous faire éprouver de l'empathie pour un personnage très ingrat. Notation d'époque, une jeune femme passe avec une démarche provocante "à la Marilyn Monroe".

Il boom Vittorio De Sica, Italie, 1963, 85 mn

Rome. Giovanni (Alberto Sordi) galère dans le milieu très sélect de son épouse, la belle Silvia (Gianna Maria Canale), fille d'un général : alors qu'il devrait profiter du boum économique, il a accumulé dettes et hypothèques. Ses "amis" pleins aux as refusent de lui avancer les sommes dont il aurait besoin ; à l'exception de madame Bausetti (Elena Nicolai) qui lui propose beaucoup d'argent en échange d'un œil, substitut de celui que son époux a perdu. Giovanni commence par refuser mais se décide quand il découvre que Silvia vient de retourner chez son père. Ayant reçu une substantielle avance, il donne une luxueuse réception où il insulte tout le monde... avant de se retrouver à l'hôpital pour la fatale transplantation. Panique, tentative de fuite ; rattrapé par l'autoritaire Bausetti, une cohorte de blouses l'encadre pour l'acheminer vers les lieux de cette sorte d'exécution.

Comédie cruelle sur fond de musique guillerette, celle de *Wheels*, en France *Dans le cœur de ma blonde*, chanson de Marcel Amont.

American madness *La ruée*, Frank Capra, USA, 1932, 73 mn

Dickson (Walter Huston), banquier philanthrope comme on n'en trouve que dans les films de Capra, est victime d'un cambriolage amplifié par la rumeur : ruée de la foule qui veut retirer ses avoirs avant la banqueroute. Misant sur une reprise juteuse, ses associés le laissent patauger ; lui-même perd toute combativité quand une autre rumeur fait état de l'infidélité supposée de son épouse (Kay Johson qui fut *madame Satan*, p. 551). Mais, appelés à la rescousse par son fidèle Matt (Pat O'Brien), tous ceux qui ont bénéficié de l'aide de Dickson viennent ostensiblement faire des dépôts dans sa banque. *Happy end* pour ce brouillon de *It's a wonderful life* (p. 1179).

Three comrades Frank Borzage, USA, 1938, 99 mn

Trois camarades de tranchée, Erich (Robert Taylor), Otto (Franchot Tone) et Gottfried (Robert Young), mettent sur pied une petite entreprise liée à l'automobile. Dans cette Allemagne de Weimar, les affrontements politiques causent l'assassinat de Gottfried. Erich perd son grand amour Patricia (Margaret Sullavan) qui meurt de tuberculose dans un sanatorium. Alors que les combats font rage dans la ville, il décide de partir pour l'Amérique du Sud, accompagné d'Otto et des fantômes de Gottfried et Patricia.

D'après Erich Maria Remarque – le thème du sanatorium reviendra dans *The other love* et *Bobby Deerfield*, pp. 955, 849 –, le scénario fut édulcoré par la MGM : flou artistique quant aux assassins de Gottfried. Deux ans plus tard, *The mortal storm* (p. 1066) mettra enfin les points sur les ı.

Wing and a prayer *Le porte-avions X*, Henry Hathaway, USA, 1944, 93 mn

La bataille de Midway (juin 1942), première victoire américaine dans le Pacifique, envisagée du point de vue d'un porte-avions baladeur. Son rôle, faire accroire à une flotte dispersée ; de plus, en cas de rencontre, les pilotes ont ordre de fuir la queue entre les jambes de façon à donner l'impression d'un manque de combativité. L'équipage apprécie peu de passer pour une bande de dégonflés.

Le film fait la part belle à la vie à bord : une séance de radioscopie avec un appareil à rayons X portatif sur la poitrine, la projection de *Tin pan Alley* (1940) avec les pulpeuses de la FOX, Alice Faye et Betty Grable, mais aussi le tableau où les noms des pilotes, portés à la craie, sont effacés quand ils disparaissent. Avec Don Ameche, Dana Andrews et William Eythe dans le rôle d'un acteur oscarisé qui reçoit des piles de lettres d'admiratrices.

Kiss me Kate *Embrasse-moi chérie*, George Sidney, USA, 1953, 105 mn

Comédie musicale basée sur l'opérette *La mégère apprivoisée* de Cole Porter (rôle tenu par un acteur). Au spectacle proprement dit se superposent les démêlés personnels entre Lilli (Kathryn Grayson), son ex-époux Fred (Howard Keel) et Lois (Ann Miller), qui jouent Katherine, Petruchio et Bianca ; jalouse des attentions de Fred pour Lois, Lilli lui flanque sur scène de réjouissantes beignes auxquelles il répond par une authentique fessée. Deux gangsters (James Whitmore et Keenan Wynn), qui participent malgré eux au spectacle, se livrent au divertissant pas de deux "Révise ton Shakespeare". Une grande réussite.

D.O.A. *Mort à l'arrivée*, Rudolph Maté, USA, 1949, 84 mn

Los Angeles. Un homme (Edmond O'Brien) entre d'un pas vif à la brigade criminelle : "I want to report a murder, mine" ; long flash-back. Dans une boîte de Fisherman's Wharf (San Fancisco), le verre de ce Bigelow est échangé par un inconnu dont on ne voit qu'un col relevé à la doublure caractéristique. Pris de malaises, il apprend à l'hôpital qu'on l'a empoisonné au moyen d'un cocktail à base d'iridium et qu'il n'a plus que quelques heures à vivre. L'enquête désespérée qu'il mène lui attire les foudres du gangster Majak (Luther Adler) qui cherche à le faire tuer (!) par son sicaire Chester (Neville Brand). Bigelow démasque finalement l'empoisonneur Halliday (William Ching) dont le mobile est une complexe histoire d'adultère et d'alibis qu'on a du mal à suivre à l'écran : c'est précisément ce qui fait le charme de ce film noir très réussi dû à un célèbre chef opérateur passé à la réalisation. Ayant vidé son sac, Bigelow expire en prononçant le nom de sa chère Paula (Pamela Britton) qui l'a aidé durant ses dernières heures. La mention DOA (Dead On Arrival) est apposée sur son dossier.

My own private Idaho Gus Van Sant, USA, 1991, 100 mn

Mike (River Phoenix), prostitué de Portland sujet à des attaques de narcolepsie, entre la recherche de sa famille qui le mène en Idaho voire en Italie, et son amour malheureux pour Scott (Keanu Reeves), personnage inspiré du Prince Hal de Shakespeare, avec une sorte de Falstaff joué par William Richert. Un Gus Van Sant typique : homosexualité et nuages accélérés. Petit rôle pour Udo Kier.

Wag the dog *Des hommes d'influence*, Barry Levinson, USA, 1997, 93 mn

Déclaration liminaire : le chien agite la queue car il est plus futé qu'elle, sinon ce serait à la queue d'agiter le chien. Un scandale sexuel compromettant la réélection du Président, son communicant Brean (Robert De Niro) demande au producteur de cinéma Motss (Dustin Hoffman) de monter un scénario de diversion : on va s'en prendre au danger nucléaire albanais avec actualités truquées à l'appui. Cette manipulation culmine avec la composition (par Willie Nelson) d'une ballade : enregistrée avec des craquements d'époque, elle est insérée à la Bibliothèque du Congrès parmi les documents de 1930. Son titre, "Old Shoe", devient le sobriquet du soldat Schumann (Woody Harrelson), prétendument captif en Albanie, que les bons Américains soutiennent en lançant des chaussures. L'individu est en réalité en prison pour le viol d'une nonne ; discrètement libéré par l'Armée, il récidive avant d'être tué par un fermier… qu'importe, "Old Shoe" a droit à des funérailles nationales. Le Président réélu dans un fauteuil, Motss veut être crédité pour cette intox qu'il considère comme l'œuvre de sa vie, ce qui indispose Brean : on le retrouve mort d'une crise cardiaque dans sa luxueuse villa.

Caricatural ? Le danger atomique albanais annonce les armes de destruction massive de Saddam et la chanson "Old Shoe" l'immonde jeu de cartes inventé par la CIA pour donner un côté ludique à l'invasion de l'Irak.

City girl *L'intruse*, F. W. Murnau, USA, 1930, 89 mn

Murnau reforme le couple de *The river* (p. 1418) : parti à Chicago pour y vendre le blé de la ferme familiale, Lem (Charles Farrell) s'éprend de la serveuse Kate (Mary Duncan) qu'il épouse. Quand il rentre avec elle au Minnesota, l'autoritaire patriarche (David Torrence) rejette celle qu'il considère comme une dévoyée. Il la frappe et va jusqu'à l'accuser d'infidélité avec un ouvrier agricole (Richard Alexander) ; Lem, quant à lui, s'écrase. *Happy end* peu plausible : après avoir failli tuer son fils, le tyran présente des excuses, y compris à sa bru !

Ce pénultième film, muet, est assez mineur. Moment fort, l'arrivée du couple à la ferme : course éperdue dans les blés, le bonheur semble faire vaciller la caméra. Avec Guinn Williams, Jack Pennick et Anne Shirley enfant.

The prisoner of Shark Island *Je n'ai pas tué Lincoln*, John Ford, USA, 1936, 92 mn

Au moment de l'assassinat de Lincoln, son meurtrier Booth (Francis McDonald) s'arrête chez le docteur Mudd (Warner Baxter) pour faire soigner une blessure à la jambe. Le médecin est ensuite condamné à la prison à vie pour complicité et envoyé au péinitencier des Dry Tortugas, à l'extrémité de l'archipel des Keys. Considéré comme un salopard, il est maltraité par ses geôliers comme le Sgt. Rankin (John Carradine) ; une épidémie de fièvre jaune qu'il aide à combattre lui vaut l'estime générale, dont celle du directeur de la prison (Harry Carey). Il est finalement grâcié.

Un bon film malgré le pénible paternalisme sudiste à l'égard des Noirs. L'innocence de Mudd reste un sujet de controverse et le film est une sorte de "Print the legend", cf. *L'homme qui tua Liberty Valance* (p. 44).

The cameraman *L'opérateur*, Buster Keaton & Edward Sedgwyck, USA, 1928, 76 mn

Buster, affublé d'un costume de bain trop grand, se retrouve nu dans une picine ; il faut le voir guigner d'un œil torve le maillot d'une femme qui descend dans l'eau... Ordinairement cameraman d'actualités, il ne peut éviter de casser la porte vitrée du bureau MGM où il est toujours fourré : comique de répétition souligné par le grillage qui finit par protéger le carreau.

Il enregistre la guerre des gangs à Chinatown mais le petit singe qui l'accompagne égare la bobine ; plus tard, alors que Buster retire de l'eau une jeune femme en détresse, l'animal filme la scène sur ce qu'il reste de pellicule. L'ensemble assurera la célébrité de Buster comme reporter ainsi qu'une place dans le cœur de la belle. Comme dans *Sherlock Junior* (p. 129), le cinéma parle du cinéma.

Le scaphandre et le papillon Julian Schnabel, France, 2002, 107 mn

Authentique histoire de "Jean-Do" Bauby (Mathieu Amalric), rédacteur en chef d'*Elle* qui, victime du syndrome d'enfermement, ne peut plus communiquer qu'à l'aide de son œil gauche. La technique utilisée avec Noirtier dans *Le comte de Monte Cristo* et reprise dans *Biquefarre* (p. 1487) s'est bien améliorée : les lettres ESARINTULOMDPCFBVHGJQZYXKW sont présentées par ordre de fréquence. C'est ainsi que Bauby, depuis son "scaphandre", peut dicter à Claude Mendibil (Anne Consigny) un livre qui paraît quelques jours avant sa mort. En monologue intérieur, les commentaires du reclus lorsqu'il reçoit ses proches, ainsi la mère de ses enfants (Emmanuelle Seigner), et, comme la maladie ne l'a pas privé de souvenirs, des flash-back sur son passé : son père (Max von Sydow), ses amours. L'esprit est plus fort que la matière.

Jane Eyre Robert Stevenson, USA, 1944, 96 mn

Cette adaptation académique du roman de Charlotte Brontë vaut pour la photo de George Barnes et pour ses interprètes : Joan Fontaine dans le rôle-titre, Orson Welles, affublé d'un de ses pires faux nez, dans celui de Rochester. Agnes Moorehead est l'horrible tante Reed et Henry Daniell le directeur d'une pension à la Jeremy Bentham ; n'oublions pas Hilary Brooke et Elizabeth Taylor (11 ans).

Palindromes Todd Solondz, USA, 2004, 96 mn

Le palindrome, c'est le prénom de l'héroïne, Aviva. Elle a douze ans et veut avoir un enfant. Rapports sexuels pénibles et maladroits, avortement et fuite avec un camionneur puis refuge dans le monde évangéliste de Mother Sunshine : "Love and Faith" et gargarismes sur Jésus. Le camionneur fait partie de la secte et Aviva l'accompagne lorsqu'il va tuer un avorteur, celui qui s'était occupé d'elle. Rentrée dans sa famille, la fillette discute avec son cousin pédophile (Matthew Faber). Elle espère toujours avoir un enfant sans savoir que son avortement l'a rendue stérile.

Dans la lignée désobligeante de *Welcome to the dollhouse* (p. 345) avec de multiples Aviva, dont une Noire obèse. Musique genre *Rosemary's baby* (p. 389).

J'accuse Abel Gance, France, 1919, 165 mn

Ce premier *J'accuse*, très réussi, n'a que peu de rapports avec le second (p. 964). Tourné pendant la guerre, il insère des vues du secteur de Saint-Mihiel, saillant du front réduit par les troupes de Pershing en septembre 1918. C'est un film plus patriotique que pacifiste : si les morts se relèvent, ce n'est pas pour dissuader les vivants de recommencer, mais pour reprocher leurs trahisons aux femmes adultères et aux profiteurs de guerre. Dans un plan magnifique, Édith Laurin aperçoit son père (Maxime Desjardins) et son époux François (Séverin Mars) derrière une vitre, comme en visite depuis l'autre monde.

C'est par ailleurs un mélodrame qui oppose deux hommes du même village, Jean Diaz (Romuald Joubé) et François Laurin, qui aiment la même femme, Édith, épouse du second. François est une brute rongée par la jalousie dont Jean, un doux poète, réussit peu à peu à gagner la confiance dans les tranchées. Tout s'écroule quand François rentré en permission découvre l'existence d'une fillette auprès de sa femme et soupçonne Jean, démobilisé pour raisons de santé, d'en être le père, sans entendre qu'Édith a été violée par un Allemand (en Provence ?). Pour calmer François, Jean rempile, coupant ainsi court à des accès de jalousie meurtrière qui visent aussi l'enfant. François tombe au front. Jean rentre fou et avant de mourir en fixant un rayon de lumière, une vision lui permet de ressusciter pour un temps les morts venus demander des comptes aux vivants.

Gangs of New York Martin Scorsese, USA, 2002, 167 mn

1862, dans le quartier de Five Points (Bas Manhattan), aujourd'hui disparu. Un monde miséreux organisé en bandes comme les Natives dirigés par le Boucher (Daniel Day-Lewis), lequel voue une haine viscérale aux Irlandais dont il a, seize ans auparavant, vaincu le gang, les Dead rabbits, en tuant leur chef Vallon (Liam Neeson). Amsterdam (Leonardo DiCaprio), fils de Vallon, s'insinue dans les bonnes grâces du Boucher pour venger son père ; il est épaulé par une voleuse (Cameron Diaz) et un ancien auxiliaire de Vallon (Brendan Gleeson).

Le film, trop indigeste pour être vraiment réussi, a le mérite, tout comme *Heaven's gate* (p. 1226), de nous montrer l'envers du *melting pot* tant vanté. C'est une Amérique terrifiante avec son système de corruption qui transite depuis les puissants jusqu'au Boucher à travers des relais (Jim Broadbent, John C. Reilly) qui ne reculent devant aucune bassesse, ainsi une pendaison de lampistes, juste pour le principe : signifier que l'ordre règne. Un pays profondément raciste où les pauvres agressent les immigrants et se déchaînent contre les sales Nègres à cause de la conscription due à la guerre de Sécession : lynchages et émeutes, l'Armée tire au canon. Le dernier plan montre l'évolution de la ville depuis un fictif cimetière irlandais de Brooklyn : le pont éponyme, puis les gratte-ciel, enfin les tours jumelles dont Scorsese n'a pas voulu montrer la disparition.

La grande vadrouille France, 1966, 124 mn

Gérard Oury reprend les têtes d'affiche du *Corniaud* (p. 607) pour cette poursuite hilarante dans la France occupée. Trois aviateurs anglais (on reconnait Claudio Brook et Terry-Thomas) dont l'appareil a été abattu se cachent à Paris. À leur corps défendant, le peintre en bâtiment Bouvet (Bourvil) et le chef d'orchestre Lefort (Louis de Funès), qui sont comme chien et chat, seront amenés, à leur faire passer la ligne de démarcation. Épisodes à l'Opéra, au bain turc – nom de code *Tea for two* –, puis, aidés par Juliette (Marie Dubois), descente en train vers Beaune, son hospice et ses vins. Décollage de deux planeurs pour la zone nono ; à bord les trois Anglais, les deux Français et une religieuse (Andréa Parisy).

Le scénario recycle le gag des chambres 6 et 9 – utilisé dans *Ball of fire* (p. 1559) – qu'on peut confondre si les numéros sont mal fixés : c'est ainsi que Bouvet et Lefort dorment chacun en compagnie d'un officier allemand. Épisode d'anthologie – tourné à Montpellier-le-Vieux dans une campagne beaunoise très cévenole ! – durant lequel Lefort se promène sur les épaules de Bouvet ; ils portent des casques allemands, trop grand pour l'un, trop petit pour l'autre. Les deux acteurs forment un extraordinaire tandem, de Funès irascible et infantile face à Bourvil râleur qui se plaint d'être traité comme un vulgaire "manuel". Nombreux seconds rôles, dont Colette Brosset, Pierre Bertin et Mary Marquet.

Airplane ! *Y a-t-il un pilote dans l'avion ?*, Jim Abrahams & David Zucker & Jerry Zucker, USA, 1980, 94 mn

Victime d'une intoxication alimentaire, le pilote d'un avion (Peter Graves) est remplacé par un passager qui le fera atterrir comme il le peut ; le ton est donné par la présence d'Otto, un pilote automatique gonflable. Scénario prétexte à un festival de *slapstick* où s'enchaînent des gags sans queue ni tête mais très rapides : un passager japonais en uniforme fait *seppuku*, la femme du pilote partage son lit avec un cheval. Ainsi que des parodies de films, e.g., *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 709). Avec Lloyd Bridges, Robert Stack et Kenneth Tobey.

Le tableau Jean-François Laguionie, France, 2011, 76 mn

Si les comédies musicales mettent en scène des danseurs, pourquoi un dessin animé ne couperait-il pas les ponts avec le réalisme en prenant comme personnages dessins et peintures ? Au sommet de la hiérarchie, les Toupins tout peints qui méprisent les Pafinis pas finis sans parler des Reuf (rough) qui ne sont que de vulgaires esquisses bonnes pour le panier. Le film relate la quête de trois images en quête du peintre qui les terminera. Nous les suivons au milieu des tubes de peinture dans des ateliers vénitiens où Picasso côtoie Renoir, Modigliani ou Matisse dans un festival de couleurs. Le doge (dit Grand Chandelier) des Toupins s'énerve et ordonne un exécution par barbouillage de peinture noire ; mais ses plans sont déjoués par les inférieurs qui arrivent bariolés, appliquant sans doute le principe : "Peignez-vous les uns les autres". L'héroïne du film, la Pafinie Lola, retrouve le peintre – joué par le réalisateur – et lui demande qui l'a peint.

The woman in a dressing gown *La femme en robe de chambre*, J. Lee Thompson, Grande-Bretagne, 1957, 90 mn

Jim (Anthony Quayle) entretient une liaison avec sa secrétaire Georgie (Sylvia Syms, plus appétissante qu'en reine-mère dans *The queen*, p. 1373) qui le presse de quitter son épouse Amy (Yvonne Mitchell). Alors que Jim s'y est finalement résolu, Amy invite la maîtresse pour une explication à trois qu'elle prépare en allant faire un tour chez le coiffeur et en achetant du whisky ; las, la pluie détrempe sa chevelure et elle vide la bouteille en attendant. Quand Georgie déboule, Amy lui passe un savon et lui inflige une description peu flatteuse de son conjoint : il ronfle ! Le velléitaire Jim renonce à ses idées de départ pour rester avec son épouse qui promet de remplacer la robe de chambre mitée avec laquelle elle se promène. Elle allume la radio, sans doute parce qu'ils n'ont pas encore la télé.

Derrière le style, léger et amusant, une légère amertume face à cette prison de la vie où les rêves sont eux-mêmes médiocres.

The men *C'étaient des hommes*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 87 mn

Une salle commune d'invalides de guerre paraplégiques dont se détache Ken (Marlon Brando débutant). Perturbé par le regard ses autres et l'idée qu'il se fait de ce regard, il devient facilement agressif et violent. Principal problème, sa fiancée Ellen (Teresa Wright) qu'il s'est résolu à épouser mais avec laquelle s'installe un malaise lorsqu'ils se retrouvent tête à tête : il regagne l'hôpital. Où le docteur Brock (Everett Sloane) le convainc de faire face et réintégrer son foyer.

Gunfight at the OK Corral *Règlements de comptes à OK Corral*, John Sturges, USA, 1957, 123 mn

La lutte épique des Earp et des Clanton, Horaces et Curiaces de l'Amérique, a souvent été portée au cinéma, notamment dans *My darling Clementine* (p. 621) dont on retrouve un acteur, John Ireland. Les rôles de Wyatt Earp et Doc Holliday son tenus par Burt Lancaster et Kirk Douglas. La rousse de service (Rhonda Fleming) est éclipsée par Jo Van Fleet dans le rôle de Kate, la compagne dévergondée et malheureuse de Doc qui, dans l'entrebaillement d'une porte, semble habiter un tableau de Vallotton. Un beau film placé sous l'image de la mort symbolisée par les cimetières (e.g., Boot Hill) que croisent les protagonistes et dont les couleurs, très travaillées, épousent toutes les nuances entre rouge et brun.

Le deuxième souffle Jean-Pierre Melville, France, 1966, 144 mn

Dangereux criminel évadé de prison, "Gu" Minda (Lino Ventura) est planqué par sa sœur (Christine Fabréga) à Marseille (Le Redon), en attendant de se mettre au vert en Italie. Afin de "ne pas y aller les mains vides", il met ses dons au service de Paul Ricci (Raymond Pellegrin) pour attaquer, près de Cassis, un fourgon contenant du platine ; les deux motards d'escorte sont tués de sang froid. Une étude balistique menée par le commissaire parisien Blot (Paul Meurisse, plus cabot que jamais) établit la participation de Gu au meurtre ; quand ce dernier est arrêté par hasard, Blot lui fait dénoncer son complice Ricci au moyen d'une mise en scène. Cette dénonciation involontaire est déformée par l'inspecteur marseillais Fardiano (Paul Frankeur) qui raconte à la Presse que Gu a vendu ses copains : la guillotine d'accord, mais être traité d'indic, ça non ! Le héros s'évade à nouveau et enlève Fardiano auquel il fait consigner dans un petit carnet des détails le lavant du soupçon d'avoir failli à la Loi du Milieu. Puis l'exécute avant de régler ses comptes avec d'autres gangsters (Marcel Bozzuffi, Denis Manuel). Quand il est finalement abattu, l'émotion de Blot devant la noblesse de ce truand sans peur et sans reproche se trahit par une cigarette tordue qui renvoie à Sterling Hayden dans *Crime wave* (p. 88). Avec Michel Constantin.

Obsluhoval jsem anglického krále *Moi qui ai servi le roi d'Angleterre*, Jiří Menzel, Tchéquie, 2006, 114 mn

Jan Dítě (Ivan Barner puis Oldrich Kaiser), serveur de restaurant, un temps au splendide Pařiž, est un arriviste qui n'a pas peur de passer un test d'aryanité pour épouser une jeune Sudète nazie. Contrairement à son collègue Skrivánek (Martin Huba) qui refuse de servir l'occupant et le paye cher. Il s'approprie des timbres rares possédés par des Juifs et devient millionnaire mais fait quinze ans de prison sous le régime communiste. À sa sortie, il s'installe dans une forêt pour y boire de la bière. D'après Bohumil Hrabal, un film peu inspiré où Menzel fait du Menzel.

Dracula, prince of darkness Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1966, 87 mn

Christopher Lee reprend du service dans ce troisième et dernier opus d'une série inaugurée avec *Le cauchemar de Dracula* (p. 978) dont on retrouve les décors très caractéristiques. Deux couples de touristes anglais égarés dans les Carpates sont attirés dans le château de Dracula par l'inquiétant domestique Klove (Philip Latham) qui saigne un des hommes comme un cochon et mélange son sang avec les cendres du vampire, instantanément reconstitué... avec sa bague au doigt ! Lequel s'empresse de transformer en goule Helen (Barbara Shelley), l'épouse de la victime. Assistés de Ludwig (Thorley Walters), un fou mangeur d'insectes à la Renfield, les deux monstres s'en prennent alors à la survivante...

Début très réussi dans une clairière : des villageois qui s'apprêtaient à empieuter une jeune morte sont stoppés net par le menaçant Père Sandor (Andrew Keir).

Caged *Femmes en cage*, John Cromwell, USA, 1950, 96 mn

Marie (Eleanor Parker) est emprisonnée pour complicité dans le modeste hold up (40 $) qui a coûté la vie à son époux. La directrice Benton (Agnes Moorehead dans un rôle sympathique) traite les détenues comme des êtres humains, ce qui n'est pas le cas de son adjointe Harper (le monstre féminin Hope Emerson) qui s'ingénie à les humilier ; c'est ainsi qu'elle fait tondre Marie avant de l'envoyer au mitard. Benton ne peut rien contre elle : à chaque tentative de suspension, un coup de fil à son arrière-cousin, le premier de cordée Thorton, rétablit la "matron" dans son poste. Harper est finalement tuée d'un coup de fourchette au réfectoire par Kitty (Betty Garde), une détenue contre laquelle elle s'acharnait. La demande de liberté sur parole de Marie étant systématiquement refusée faute de garants extérieurs, elle s'adresse à une reine de la pègre qui a tôt fait de la sortir de là en lui procurant un prétendu boulot au dehors. D'une prison l'autre, elle rejoint une voiture où l'attendent trois gangsters. Commentaire de Benton qui contemple la scène de son bureau : "She'll be back". Un coup de poing dans la gueule.

Trois souvenirs de ma jeunesse Arnaud Desplechin, France, 2015, 124 mn

Des trois épisodes, se détache celui consacré aux amours du jeune Paul Dédalus (Quentin Dolmaire) et d'Esther (Lou Roy-Lecollinet) dans un monde parallèle à celui de *Comment je me suis disputé* (p. 538). Elle est lycéenne à Roubaix et multiplie les coucheries, il est étudiant en anthropologie et passe la semaine à Paris. Malgré écarts et brouilles, ils entretiennent une longue relation qui se délite quand il part à Douchanbé. Longtemps après, sous l'apparence de Mathieu Amalric (Esther pourrait donc prendre celle d'Emmanuelle Devos), il reçoit une lettre d'un ancien amant d'Esther qui veut son adresse. Rage et reproches chez Paul : leurs yeux sont des feux mal éteints, leurs cœurs bougent comme leur porte.

Dans l'ombilic de la maison familiale, Desplechin fait du Desplechin.

Voyage sans espoir Christian-Jaque, France, 1943, 86 mn

Échappé de prison, Gohelle (Paul Bernard) arrive dans un port, bien décidé à prendre le bateau pour l'Argentine (pays neutre à l'époque)… avec l'argent qu'il compte soustraire à Ginestier (Jean Marais), un jeune homme plein aux as rencontré dans le train. Pour cela, il sollicite l'aide du capitaine Dejanin (Lucien Coedel) et d'une ancienne maîtresse, la chanteuse Marie-Ange (Simone Renant) ; laquelle, tombée amoureuse de Ginestier – en fait un caissier qui avait levé le pied –, le convainc de restituer l'argent volé avant qu'il ne soit trop tard. Gohelle est finalement arrêté par deux policiers (Louis Salou et Jean Brochard) ; il a eu auparavant le temps de tuer Dejanin et Marie-Ange qui meurt sur le quai de la gare alors que s'éloigne le train pour Paris avec Ginestier à son bord.

Dialogues ampoulés et racisme avec cet Asiatique qui s'exprime à coups de "Moi y en a" : méfiez-vous de cette "race qui ne pardonne pas facilement" !

Johnny Apollo Henry Hathaway, USA, 1940, 90 mn

L'homme d'affaires Robert Cain (Edward Arnold) est condamné à la prison pour malversation ; il s'y montrera un détenu exemplaire pour en ressortir honnête. Son fils (Tyrone Power), qui cherche à trouver de l'argent pour le faire rejuger, tombe dans le gangstérisme : sous le nom de Johnny Apollo, il devient l'adjoint de Duvyer (Lloyd Nolan) dont la maîtresse, la chanteuse Lucky (Dorothy Lamour), tombe amoureuse de lui et cherche à le faire rentrer dans le droit chemin. Quand Duvyer, emprisonné avec Johnny, prépare une évasion, elle prévient Robert qui fait échouer la tentative. Plus tard, ayant acquitté sa dette avec la société, Johnny retrouve son père et Lucky. Film bien mené mais sans la moindre vraisemblance psychologique. Avec Charley Grapewin, Lionel Atwill, Marc Lawrence et la sempiternelle carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026) de la une des journaux.

The hateful eight *Les huit salopards*, Quentin Tarantino, USA, 2015, 168 mn

Huis clos situé dans un relais enneigé où s'est arrêté le chasseur de primes John Ruth (Kurt Russell) sur le chemin de la ville où il emmène la criminelle Daisy Domergue (Jennifer Jason Leigh). Dans cette "mercerie" – nom du relais – sont installés des assassins qui ont massacré les propriétaires et attendent le moment propice. Ce sont le frère de Daisy ainsi que trois complices dont deux joués par Tim Roth et Michael Madsen : référence à *Reservoir dogs* (p. 204) et présage d'un dénouement sanguinolent. Daisy n'échappe finalement pas à la corde à laquelle elle était promise : elle est pendue par deux agonisants.

Tarantino typique, i.e., roublard et redondant, voir les arguties sur la guerre de Sécession entre Marquis Warren (référence au réalisateur de *Little Big Horn*, p. 1010) interprété par Samuel L. Jackson et un colonel sudiste (Bruce Dern). La musique d'Ennio Morricone n'a pas trop goût de spaghetti.

Medea Pier Paolo Pasolini, Italie, 1969, 111 mn

Adaptation libre d'Euripide avec Maria Callas, touchante, dans le rôle-titre. Le film, soporifique, vaut pour la première partie tournée dans la photogénique Cappadoce. Les colifichets dans les arbres font penser à Paradjanov et son *Sayat–Nova* (p. 172). Avec Laurent Terzieff en centaure et Massimo Girotti en Créon.

Gone girl David Fincher, USA, 2014, 149 mn

Nick (Ben Affleck) fait face à la disparition soudaine de son épouse Amy (Rosamund Pike). Des extraits du journal de la disparue et une liaison du mari nous font d'abord croire à sa culpabilité. Le voile se lève tardivement : Amy, psychopathe rusée et bien vivante, avait tout organisé en disposant des indices diaboliques qui devraient entraîner la condamnation – à mort dans le Missouri – de celui que l'opinion publique tient désormais pour un criminel. Accroc dans cette machination millimétrée, Amy se fait dévaliser par un couple qui a vu qu'elle se cachait tout en détenant baucoup d'argent liquide. Plan B : elle contacte son amour de jeunesse Desi (Neil Patrick Harris), un plein aux as qui la recueille et la cache, puis qu'elle assassine en faisant croire qu'il l'avait séquestrée et violée. Ce qui lui permet de regagner le foyer où elle retrouve un Nick nullement dupe. Mais qu'elle tient car elle a gardé ses groupies ; lui reste en probation auprès de cette télévision devant laquelle il a confessé être un mauvais mari, condamné à se taire et jouer à jamais le rôle de l'époux énamouré dans l'ombre de la criminelle.

Film très réussi grâce aux retournements de situation – il ne se passe jamais ce qu'on attend – dans un monde régi par des clichés comme celui de la femme enceinte : Amy s'est inventé une grossesse pour obtenir la sympathie du public.

Kutya éji dala *Chant nocturne du chien*, Gábor Bódy, Hongrie, 1983, 138 mn

Un faux prêtre – peut-être le mauvais larron descendu de sa croix – vient faire on ne sait trop quoi dans un village ; il y croise des suicidaires, dont un communiste en fauteuil roulant qui ne jure que par Staline. Un groupe de rock punk, VHK (les Coroners au galop), interprète une chanson lancinante dans laquelle revient le mot "szerelem", amour. Les couleurs sont fausses et outrancières. Un film expérimental confus et cependant mémorable dont le réalisateur devait mourir deux ans plus tard dans des circonstances non élucidées.

Ikimono no kiroku *Vivre dans la peur*, Akira Kurosawa, Japon, 1955, 99 mn

Paniqué par le danger nucléaire, l'industriel Nakajima (Toshirō Mifune) décide de tout bazarder pour emmener sa famille au Brésil, terre d'émigration japonaise s'il en est. Mais ses proches ne l'entendent pas ainsi et le font mettre sous tutelle. Il est interné après avoir tenté de leur forcer la main en incendiant son usine.

Centré sur la composition de Mifune, inattendu en vieillard monomaniaque, ce plaidoyer anti-atomique appartient à la veine démonstrative et un peu trop véhémente de l'auteur (cf. *Scandale*, p. 638). Avec Takeshi Shimura.

The man with the golden gun *L'homme au pistolet d'or*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1974, 125 mn

À Macao et Hong Kong puis dans un îlot de Thaîlande, James Bond (Roger Moore) affronte Scaramanga (Christopher Lee), l'assassin aux trois tétons et au pistolet en or. Un matériau inattendu car lourd et un peu mou ; des qualificatifs qui s'appliquent aussi au scénario. Avec le nain Hervé Villechaize.

Walk the line James Mangold, USA, 2005, 153 mn

Joaquin Phoenix et Reese Witherspoon – qui interprètent eux-mêmes les chansons – incarnent le couple formé par Johnny Cash et June Carter jusqu'à leur mariage en 1968, suite à une demande faite en public. Évocation du célèbre studio SUN de Memphis, avec ses vedettes Elvis, Jerry Lee, Orbison, et de la dépendance de Cash aux amphétamines. Sans oublier cette Bible Belt où "le divorce est une abomination".

Le film repose sur l'interprétation de Phoenix dont on sent la souffrance face à la rancœur d'un père qui ne lui a jamais pardonné de ne pas être mort à la place de son frère aîné Jack. Et qui se mue sur scène en un "man in black" gauche capable de galvaniser les détenus de Folsom lors d'un mémorable concert. Nul besoin d'aimer la country pour être emporté !

The postman always rings twice *Le facteur sonne toujours deux fois*, Bob Rafelson, USA, 1980, 121 mn

Quatrième adaptation du roman de James Cain, après *Le dernier tournant* (p. 501), *Ossessione* (p. 100) et celle de Tay Garnett (p. 234) ; dans un style rétro avec un Jack Nicholson comme sorti de *Chinatown* (p. 666). La distribution est dominée par Jessica Lange et sa sensualité torride, notamment dans la scène de sexe sur la table de cuisine : belle et troublante, finalement pathétique et bouleversante, elle tient le film à elle seule. Petit rôle pour Anjelica Huston.

Infamous *Scandaleusement célèbre*, Douglas McGrath, USA, 2006, 118 mn

Le scénario du film est identique à celui de *Capote* (p. 854) sorti l'année précédente : il raconte la gestation du roman *In cold blood* (cf. p. 448) et la relation privilégiée qui s'établit entre l'écrivain (Toby Jones) et l'assassin Perry Smith (Daniel Craig). Jones semble réellement habiter son personnage ridicule et pénible : il compense sa petite taille (1,63 m comme le vrai Capote) par un lâcher de noms qui lui ouvre les portes. Il faut voir ces braves Républicains du Kansas sauter sur leur chaise quand il énumère ceux qu'il a croisés sur le tournage de *Beat the devil* (p. 243), surtout "Bogie" qu'il a battu au bras de fer, sport dans lequel l'écrivain est effectivement redoutable. Alors que le Capote de Philip Seymour Hofmann était plutôt roublard, celui de Jones est touchant : amoureux de Smith, il est anéanti par l'exécution à laquelle il finit par assister.

L'entourage de l'écrivain est joué par Sigourney Weaver, Peter Bodganovich et Sandra Bullock, excellente Harper Lee. Ils reviennent dans des gros plans style *Reds* (p. 1352) pour évoquer leur ami disparu.

L'esquive Abdellatif Kechiche, France, 2003, 119 mn

Dans une cité de banlieue (Saint-Denis), le jeune Krimo (Osman Elkharraz) tombe amoureux de Lydia (Sara Forestier), une camarade de classe. Pour s'en approcher, il s'improvise Arlequin dans la représentation d'une scène du *Jeu de l'amour et du hasard* donnée par le lycée où elle joue Lisette. Las, Krimo n'est pas très doué pour les planches et de plus Lydia "s'esquive" lorsqu'il cherche à l'embrasser. S'ensuivent des complications dans la cité, les copains et copines (dont Sabrina Ouazani) tentant de rapprocher les adolescents. Krimo abandonne l'idée d'incarner Arlequin tout comme ses vues sur Lydia.

Portrait d'une génération un peu marginale dont les pères sont souvent en prison. On y parle un français truffé de verlan, ouf, meuf, chelou ; qu'on les kiffe ou pas les filles s'en battent les couilles. Un univers à l'opposé de celui des jeunes privilégiés du *Jeune Werther* (p. 1610) que les keufs n'oseraient pas rudoyer.

Dogville Lars von Trier, Danemark, 2003, 170 mn

Pour échapper à un père gangster (James Caan), Grace (Nicole Kidman) trouve refuge dans un patelin perdu des Rocheuses. Les citoyens de Dogville l'accueillent plutôt bien puis, apprenant qu'elle est recherchée, en font leur esclave ; elle finit par porter une chaîne comme une bagnarde. Rien ne lui est épargné à commencer par les sévices sexuels. Le plus gentil des villageois, Tom Edison (Paul Bettany), est aussi le plus hypocrite : il la dénonce aux gangsters, espérant ainsi s'en débarrasser. Las, Grace se réconcilie avec son paternel et lui fait exterminer le village, se réservant la mise à mort de Tom.

Dans un décor abstrait, sorte de gigantesque plateau de théâtre avec maisons dessinées à la craie, ce film très brillant commenté par la voix off de John Hurt est une sorte d'anti-*americana* : au lieu de nous montrer les vertus de l'Amérique profonde, il insiste sur son conformisme, son hypocrisie et sa bassesse. De caricature acceptable, le film vire à l'immonde lors de la solution finale au problème de Dogville : pas étonnant que le réalisateur ait proclamé son admiration pour Adolf Hitler ! La suite dans *Manderlay* (p. 1777), plaidoyer en faveur de l'esclavage. Remarquable distribution : Lauren Bacall, Ben Gazzara, Harriett Andersson, etc.

The horse whisperer *L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, Robert Redford, USA, 1998, 162 mn

Grave accident de cheval qui traumatise la monture et surtout son écuyère, l'adolescente Grace (Scarlett Johansson). Sa mère Annie (Kristin Scott Thomas) décide d'emmener fille et animal dans le lointain Montana où un certain Tom Booker (Robert Redford) sait parler aux chevaux et donc peut-être aussi à ce Pilgrim auquel Grace est si attachée.

Belles images : Redford est un peu le cow-boy Marlboro qui aurait cessé de fumer. L'histoire d'amour impossible entre Annie et Tom est un peu mièvre en comparaison de *Brokeback mountain* (p. 244). Avec Sam Neill et Dianne Wiest.

The world in his arms *Le monde lui appartient*, Raoul Walsh, USA, 1952, 100 mn

1850, au temps où l'Alaska était russe ; il est d'ailleurs question de l'acheter, ce qui n'aura lieu qu'en 1867. Les chasseurs de phoques comme Clark (Gregory Peck) et son acolyte (John McIntire) ou encore le crapuleux "Portugais" (Antony Quinn) sont donc des braconniers honnis des autorités de Sitka. Voilà que Clark rencontre à San Francisco une comtesse russe (Ann Blyth), nièce du gouverneur (Sig Ruman) et promise à un prince (Carl Esmond). Bagarres, poursuites en mer et rapt de la belle au moment du mariage. Un divertissement bien enlevé. Avec Hans Conried mais sans Brigitte Bardot.

Royal wedding *Mariage royal*, Stanley Donen, USA, 1951, 89 mn

Tom Bowen (Fred Astaire) et sa sœur Ellen (Jane Powell) se rendent à Londres à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth. Cette production d'Arthur Freed au scénario mièvre vaut surtout pour la séquence d'anthologie qui voit Astaire danser sur les murs et le plafond de sa chambre. Un dispositif tournant du même genre a été reconstitué pour *Grand-Guignol* (p. 1409).

The king and four queens *Le roi et quatre reines*, Raoul Walsh, USA, 1956, 81 mn

Un aventurier (Clark Gable) s'insinue dans le ranch où vivent Ma McDade (Jo Van Fleet) et ses quatre brus, toutes veuves sauf une – on ne sait pas laquelle – de ses fils pilleurs de banque (les Dalton ?). Il lutine les beautés incendiaires avant de repartir avec la plus sage (Eleanor Parker) ainsi qu'un butin caché qu'il restitue aux autorités... moins une ponction pour ses services. Bof.

Série noire Alain Corneau, France, 1979, 116 mn

Jim Thompson transposé dans la banlieue parisienne. Décor, le centre commercial de Créteil Soleil, mais vu depuis les terrains vagues avoisinants. Patrick Dewaere campe Frank, un représentant minable et un peu zinzin – schizonoïaque, dit-il – qui n'hésite pas à se servir dans la caisse. Il rencontre Mona (Marie Trintignant), une adolescente que sa vieille tante (Jeanne Herviale), radine et pleine aux as, prostitue allègrement. Irresponsable et rêveur, Frank s'approprie le pactole de la vieille après l'avoir assassinée et maquillé le crime. Décidé (?) à partir avec la jeune fille, il se heurte à son épouse (Myriam Boyer) qu'il étrangle, puis à son crapuleux patron Staplin (Bernard Blier) qui, en menaçant de le dénoncer, lui pique le fric de la vieille que Frank travestissait absurdement en improbables commandes. Resté seul avec Mona, sans un sou mais peut-être de l'essence dans la voiture, il l'étreint passionnément... L'amour fou comme peut le vivre un fou.

Suna no onna *La femme des sables*, Hiroshi Teshigahara, Japon, 1962, 147 mn

D'après Kōbō Abe, le tête à tête entre un homme et une femme (Eiji Okada et Kyōko Kishida) emprisonnés dans un absurde et improbable trou des dunes où il y a même une maison ! L'homme, un entomologiste, cherche à s'échapper puis, quand plus rien ne s'oppose à son départ, le remet à plus tard.

Il faut sans doute y lire une métaphore de la condition humaine mais c'est interminable. Petit frémissement vers la fin quand les villageois masqués (dont Kōji Mitsui) viennent assister aux ébats du couple ; dans le genre, Imamura fera bien mieux avec *Profonds désirs des dieux* (p. 1325).

The dark knight rises Christopher Nolan, USA, 2012, 165 mn

Bane (Tom Hardy), méchant très effrayant, s'en prend à Gotham avec l'aide de Miranda (Marion Cotillard) qui ne révèle sa perfidie qu'à la toute fin. Heureusement, Batman (Christian Bale) veille avec l'aide de Catwoman (Anne Hataway). Dernier volet d'une trilogie (cf. pp. 1086, 80) avec les récurrents Gary Oldman, Michael Caine, Morgan Freeman. Un Batman de plus.

Private's progress *Ce sacré z'héros*, John Boulting, Grande-Bretagne, 1956, 95 mn

N'ayant aucun goût pour l'Armée, l'étudiant Windrush (Ian Carmichael) fait le désespoir du Sgt. Sutton (William Hartnell) puis du Cdt. Hitchcock (Terry-Thomas) mais devient un remarquable tire-au-flanc sous l'influence de son camarade Cox (Richard Attenborough). Le brigadier Tracepurcel (Dennis Price) les engage dans une unité chargée de récupérer des œuvres d'art volées par les nazis... avec l'intention de se les approprier. Ils seront arrêtés après guerre : parmi les tableaux revendus se trouvait l'original d'une œuvre censée jusque là être authentique. Un peu laborieux, le film est dédié à ceux qui ne se sont pas fait prendre.

Rising sun *Soleil levant*, Philip Kaufman, USA, 1993, 129 mn

Enquête sur la mort d'une call-girl, étranglée durant la réception donnée par une compagnie nippone à Los Angeles. La Police (Wesley Snipes) doit se méfier des fausses pistes ainsi que de la méconnaissance de cette culture japonaise qui n'a par contre aucun secret pour un flic plus âgé (Sean Connery). Bof.

L'armata Brancaleone Mario Monicelli, Italie, 1966, 115 mn

Les aventures donqichottesques du pouilleux chevalier Brancaleone (Vittorio Gassman) dans l'Italie de l'an mil. Parsemées de rencontres féminines : une veuve (Maria Grazia Buccella) dont il refuse les avances en découvrant que son époux est mort de la peste, une pucelle (Catherine Spaak) qu'il croit amener intacte à son futur époux mais que son ami Teofilatto (Gian Maria Volontè) a déflorée en cachette, enfin Teodora (Barbara Steele), adepte du sado-masochisme. Dans sa troupe hétéroclite, le bandit Pecoro (Folco Lulli) et le minuscule Juif Abacuc (Carlo Pisacane) qui n'échappe pas à un baptème infligé par des pèlerins en route pour la Terre Sainte. Avec lesquels le héros finit par s'embarquer : la suite dans *Brancaleone alle Crociate* (p. 520).

Ce Moyen-Âge fantaisiste est inventé avec grand soin ; mention spéciale pour la séquence des ducs (!) de Byzance comme sortis d'une icône, sans oublier un chapeau style *Rashōmon* (p. 417). Musique entraînante de Carlo Rustichelli.

Hell's angels *Les anges de l'Enfer*, Howard Hughes, USA, 1930, 132 mn

Deux frères étudiants à Oxford, Monte (Ben Lyon) et Roy (James Hall), s'engagent dans l'aviation. Combats aériens contre l'escadrille Richthofen, puis mission suicide à bord d'un bombardier allemand volé. Capturés, ils sont condamnés à mort par l'ennemi, à moins qu'ils ne parlent et révèlent le secret de la nouvelle offensive ; voyant que Monte, lâche, est prêt à se mettre à table, Roy le tue avant d'affronter seul le peloton d'exécution.

Un film pré-Code, témoin la bombe sexuelle incarnée par Jean Harlow. *The aviator* (p. 245) raconte son tournage dispendieux – avec séquence bichrome de 8 mn –, que Hughes fit reprendre à zéro à l'arrivée du parlant. Son principal intérêt réside dans les spectaculaires scènes de combat où évolue, sur fond de nuages, l'escadrille d'époque acquise par le réalisateur. Un épisode annonce *To be or not to be* (p. 1282) quand les pilotes sautent sans parachute en criant "Heil Hitler" : pour alléger un zeppelin, les soldats font de même "mit Gott fur Kaiser und Reich". Sacrifice inutile puisque le dirigeable explose – flammes coloriées au pochoir.

Boogie nights Paul Thomas Anderson, USA, 1997, 156 mn

Los Angeles, 1977. Eddie (Mark Wahlberg) est doté d'un fabuleux équipement qui attire l'attention du pornographe Jack Horner (Burt Reynolds) : sous le nom évocateur de Dirk Diggler, il incarne à l'écran l'étalon Brock Landers.

Influencé par sa partenaire Amber (Julianne Moore), l'acteur développe hélas une dépendance à la cocaïne qui le prive momentanément de ses "moyens". Puis l'apparition de la vidéo réduit les coûts ainsi que les ambitions artistiques (!) et avec les années 1980, la fenêtre de permissivité sexuelle se referme ; ce beau monde doit se reconvertir, souvent difficilement. Moment climatérique quand Little Bill (William H. Macy), un collaborateur de Horner lassé de voir son épouse se faire sauter en public, la tue avant de retourner l'arme sur lui-même. Avec John C. Reilly, Philip Seymour Hoffman, Philip Baker Hall et Luis Guzmán.

Nullement pornographique, le film ne montre pas l'instrument de travail de Dirk, sauf à la toute fin, "doublé" dans un miroir.

Julia Erick Zonca, USA, 2008, 138 mn

Los Angeles. Julia, femme mûre alcoolique qui multiplie les rencontres sans lendemain, a l'idée débile d'enlever un gamin de huit ans. Arrivée avec lui à Tijuana, elle se le fait chiper par de terrifiants voyous mexicains. Et finit par le récupérer en abandonnant aux ravisseurs la rançon payée par le grand-père. Cet itinéraire de rédemption est porté par Tilda Swinton, très convaincante ; mais il manque un je-ne-sais-quoi au film. Avec Saul Rubinek.

Sept hommes, une femme Yves Mirande, France, 1936, 82 mn

Décidée à se remarier en évitant d'épouser un coureur comme son défunt époux, la comtesse de Kéradec (Véra Korène) invite sept hommes dans son château. Parmi eux un écrivain (Félix Oudart) "qui a mal aux pieds car il écrit trop", un député (Saturnin Fabre), des bellâtres (Maurice Escande, Roger Duchesne). Pour les éprouver, elle leur fait croire à sa ruine : ne restent qu'un brave entrepreneur (Pierre Larquey) qui manque de séduction et surtout un ami d'enfance, le décavé Brémontier (Fernand Gravey) qui ne faisait pas partie des sept. *Happy end*.

La partie de chasse annonce celle de *La règle du jeu* (p. 627).

Passage to Marseille Michael Curtiz, USA, 1944, 105 mn

Humphrey Bogart campe Matrac (!), un journaliste parisien envoyé à Cayenne pour s'être opposé aux accords de Munich. De là il s'enfuit pour regagner le pays en guerre ; il est recueilli sur le Ville de Nancy, un bateau en partance pour la France. Mais tout change avec l'Armistice : une lutte se déroule à bord entre les collabos qui veulent continuer sur Marseille et les partisans de la France libre emmenés par Matrac. Qui se retrouve finalement pilote de bombardier en Angleterre ; il est tué lors d'une mission sur l'Allemagne.

Avec Claude Rains, Peter Lorre, Vladimir Sokoloff chez les bons, Sydney Greenstreet et Hans Conried (futur *Docteur T.*, p. 1003) chez les méchants ; une distribution qui recoupe en partie celle de *Casablanca* (p. 1429). Le film cotoie souvent le ridicule, ainsi le largage quotidien par Matrac d'une petite bafouille à son épouse (Michèle Morgan) sur son trajet vers la Rhénanie : un détour par Romilly, pas vraiment sur le chemin, et encore moins quand on y situe l'Auberge de la Gartempe qui sévissait déjà dans *Uncertain glory* (p. 1743) !

Mademoiselle Chambon Stéphane Brizé, France, 2009, 96 mn

Jean (Vincent Lindon) tombe amoureux de l'institutrice remplaçante Véronique Chambon (Sandrine Kiberlain), coup de foudre réciproque malgré la disparité culturelle : il est maçon, elle joue du violon. Les espoirs sont immédiatement douchés quand elle évoque une possible titularisation sur place et que Jean répond que son épouse (Aure Atika) est enceinte. La veille de son départ pour un nouveau poste, elle interprète un morceau d'Elgar pour l'anniversaire du vieux père de Jean (Jean-Marc Thibault) puis, alors qu'il la raccompagne, couche avec lui pour la première (et dernière) fois. C'est promis, il part avec elle le lendemain ; elle l'attendra en vain sur le quai de la gare puisqu'il est resté caché dans les souterrains. Moralité, un maçon n'abandonne pas la maison qu'il a construite ; et les plus belles histoires d'amour sont celles qu'on a ratées.

Bite the bullet *La chevauchée sauvage*, Richard Brooks, USA, 1975, 126 mn

Le scénario est basé sur le rallye organisé en 1908 par le Denver Post : à cheval du Wyoming au Colorado. Parmi les concurrents, un Mexicain affligé d'un mal de dents auquel on confectionne une couronne à l'aide d'une douille : "Bite the bullet", autrement dit "Serre les dents". Également, une ancienne pute (Candice Bergen) qui utilise la course pour pouvoir entrer à cheval dans la colonie pénitentiaire où est consigné son Jules. Et deux vieux copains, Sam et Luke (Gene Hackman et James Coburn) qui décident de passer ensemble la ligne d'arrivée.

En toile de fond, l'Amérique de ce Ted Roosevelt avec lequel Sam avait grimpé la colline de San Juan (1898). Avec Ian Bannen, Ben Johnson, Jan-Michael Vincent ; victime d'un crise cardiaque, Paul Stewart n'apparaît qu'au tout début.

Ulisse Mario Camerini, Italie, 1954, 101 mn

Ulysse (Kirk Douglas) échoue amnésique chez Nausicaa (Rossana Podestà) et son père Alcinoos (Jacques Dumesnil) ; puis se souvient de l'odyssée au cours de laquelle périrent ses compagnons dont Euryloque (Daniel Ivernel). De retour à Ithaque, il affronte les prétendants emmenés par Antinoos (Anthony Quinn) avec l'aide de son fils Télémaque (Franco Interlenghi) et de sa vieille nourrice Euryclée (Sylvie). Silvana Mangano campe à la fois la fidèle Pénélope et la magicienne Circé. Le "Personne" utilisé pour tromper le Cyclope a été sabré ; pauvre Homère !

State of the union *L'enjeu*, Frank Capra, USA, 1948, 122 mn

L'impérieuse patronne de presse Kay Thorndyke (Angela Lansbury) a choisi le prochain président : élu sous l'étiquette républicaine, ce sera Grant Matthews (Spencer Tracy), un industriel avec lequel elle a une liaison. Le néophyte Grant est rejoint par sa femme Mary (Katharine Hepburn) qui le pousse à s'exprimer le plus sincèrement possible. Déplaisant ainsi à Conover (Adolphe Menjou), l'éminence grise du Parti qui veut éviter de s'aliéner les soutiens clientélistes traditionnels. Le virage à 180° de Grant lors d'une allocution à Chicago où il se met à servir la soupe électorale habituelle suprend Mary. Elle apprend plus tard que Kay s'était spécialement déplacée pour recadrer son poulain. Lequel finit par avoir honte de n'être qu'un pion et vide son sac à la radio : il renonce à l'investiture républicaine mais pas à la politique qu'il va mener hors des deux partis dominants.

Le cinquième des neuf films du couple Hepburn/Tracy rappelle *Meet John Doe* (p. 229) : même illusion populiste ou complotiste qui fait croire que les solutions existent, que tout le monde les connaît, mais que les politiciens corrompus refusent de les appliquer. Le Grant première manière a d'ailleurs les faveurs du petit peuple dont il semble refléter les aspirations : c'est Donald Trump *ante litteram*.

Petla *Le nœud coulant*, Wojciech Has, Pologne, 1958, 97 mn

Résolution matinale de l'artiste alcoolique Kuba (le récurrent Gustaw Holoubek) : il va arrêter. Ce n'est qu'après avoir croisé une ex (Teresa Szmigielówna), subi des quolibets et s'être battu – court séjour au poste – qu'il pousse la porte d'un bar où il fraternise avec le saxophoniste Wladek (Tadeusz Fijewski) tombé aussi bas que lui. Le monde semble s'animer sous l'emprise de l'alcool : "La vodka est une vérité qu'on comprend trop tard". Puis il frappe Wladek, d'où une bagarre ; un chauffeur de taxi le ramasse saoul dans la rue. Au petit matin, dégoûté de lui-même, il prononce le mot "koniec" (fin) et se pend alors que sa chère Krystyna (Aleksandra Slaska) sonne en vain à la porte.

Un premier long-métrage magnifique et touchant, servi par la photographie de Myeczyslaw Jahoda qui privilégie la profondeur de champ.

Eureka Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1983, 130 mn

Jack McCann (Gene Hackman) a trouvé une montagne d'or au Klondike. Vingt ans plus tard, en 1945, il vit sur une île des Caraïbes avec son épouse alcoolique (Jane Lapotaire) et sa fille Tracy (Theresa Russell) mariée à Claude (Rutger Hauer) qu'il déteste. Quand Jack est assassiné par la Mafia (Mickey Rourke et Joe Pesci), les soupçons se portent sur Claude, lequel sera acquitté au terme d'un procès qui plombe totalement le film ; ne surnagent que le prologue dans les neiges (avec Helena Kallianiotes) et une orgie de style vaudou.

Minuit... Quai de Bercy Christian Stengel, France, 1953, 90 mn

La peu farouche concierge d'un immeuble parisien a été tuée. La locataire Irène (Madeleine Robinson) est chargée d'une enquête informelle durant laquelle ses voisins seront tour à tour soupçonnés, en particulier Kieffer (Erich von Stroheim qui jouait déjà dans *Derrière la façade*, p. 927, film du même genre). C'est en fait Irène qui a tué la concierge qui la faisait chanter, ayant reconnu une ancienne collègue d'un boxon de Nancy. Vite oublié, le film vaut pour ses interprètes : Philippe Lemaire, Louis Seigner, Francis Blanche, Rosy Varte, Charles Vissières...

Les nuits fauves Cyril Collard, France, 1992, 122 mn

Atteint du SIDA, Jean multiplie les rapports sexuels, pas toujours protégés, avec les deux genres, ainsi Laura (Romane Bohringer) et Samy (Carlos López). Il lui arrive de hurler "Je ne veux pas crever" mais il semble finalement rassuré : "Je suis vivant". Plaidoyer *pro domo* et témoignage sur un certain mode de vie – ou plutôt de mort puisque l'auteur-acteur-réalisateur devait décéder peu après.

"Pimpernel" Smith *Monsieur Smith agent secret*, Leslie Howard, Grande-Bretagne, 1941, 116 mn

Sous couvert de fouilles archéologiques, Horatio Smith (Leslie Howard), professeur à Cambridge, parvient à en faire évader plusieurs anti-nazis, ainsi le père de la jeune Ludmilla (Mary Morris) dont ce misogyne endurci tombe amoureux.

Le film ne cherche pas la vraisemblance ; Smith reçoit une balle alors qu'il est déguisé en épouvantail, un épisode qui sera repris dans *Captain Clegg* (p. 41). Il est amusant à cause du ridicule von Graum (Francis Sullivan) qui, totalement dénué d'humour, s'acharne contre Lewis Carroll : ça ne veut rien dire ! Et touchant car Howard, dirigé par lui-même, s'extrait de sa sempiternelle carapace de snob (*Gone with the wind*, p. 676) pour laisser affleurer des sentiments.

Le titre réfère à *The scarlet pimpernel* (*Le mouron rouge*, 1934) où le même Howard incarnait un Zorro en lutte contre la Révolution française, laquelle se trouve donc implicitement assimilée au régime nazi.

Little women *Les quatre filles du Dr. Marsh*, George Cukor, USA, 1933, 111 mn

Quatre sœurs dont le père médecin (Samuel Hinds) est absent à cause de la guerre de Sécession. S'en détache Jo (Katharine Hepburn) qui se rêve romancière. Sa sœur Meg (Frances Dee) se marie alors que Jo fait des chichis avec Laurie (Douglass Montgomery) lequel, découragé, se console auprès de son autre sœur Amy (Joan Bennett). Tout le monde se retrouve après le décès de la quatrième fille, Beth (Jean Parker), emportée par une longue maladie. Y compris un Allemand timide et un peu pédant (Paul Lukas), aux allures de futur époux de Jo. Avec Spring Byington, Edna May Oliver et Henry Stephenson. Un peu mièvre.

Deutschland bleiche Mutter *Allemagne mère blafarde*, Helma Sanders-Brahms, RFA, 1980, 117 mn

Helene (Eva Mattes) seule durant la guerre avec sa fillette en bas âge, puis en famille après le retour d'un époux avec lequel elle ne s'entend pas. Dans la lignée de Fassbinder – on pense au *Mariage de Maria Braun* (p. 1660) – avec une touche féminine attachante qui compense la maladresse du style. Anna, la fille d'Helene, devenue adulte, tente de discuter en voix off avec sa mère : "Tu n'as pas voulu tout ça mais tu n'as pas réagi". Alors qu'elles se promènent dans des champs de ruines, Helene raconte à Anna des histoires d'ogres et de doigts coupés qui sont sans doute rassurantes vu les temps troublés. Helene est plus tard victime d'une paralysie faciale qui la force à porter un voile noir – genre *Secret beyond the door*, p. 1190 – sur une moitié du visage, métaphore lourdingue de la partition de l'Allemagne. Le titre est une citation de Bertolt Brecht.

The king of Marvin gardens Bob Rafelson, USA, 1972, 103 mn

David Staebler (Jack Nicholson), animateur du blabla radiophonique nocturne *Etcaetera*, s'absente de Philadelphie pour aller retrouver, pas très loin, son frère aîné Jason (Bruce Dern) qui veut faire fortune en installant un casino sur un îlot proche de Hawaï. Mais les velléités de Jason se heurtent à la réalité car les potentiels bailleurs de fonds ne sont décidés à l'aider que dans son imagination. Sans compter la lassitude de sa compagne Sally (Ellen Burstyn), une ancienne reine de beauté qui l'abat pour un mot de trop : "Ce pistolet-là n'était pas à eau" commente David de retour à la radio, brisé. Film touchant sur les relations complexes entre frères ; le surmoi familial oblige David à croire, ou plutôt vouloir croire, aux divagations de Jason. Tourné dans un décor prenant, celui d'Atlantic City, ville de jeux sinistrée que Louis Malle réutilisera dans le film éponyme (p. 438).

Avec Scatman Crothers et Julia Ann Robinson, morte prématurément.

Lekce Faust *La leçon Faust*, Jan Švankmajer, Tchèquie, 1994, 92 mn

Un Pragois (Petr Čepek) est amené à jouer Faust dans un théâtre de marionnettes. Le film, qui utilise les animations en volume de pâte à modeler genre *Ténèbres/Lumière/Ténèbres* (p. 1121), n'arrive pas complètement à s'extraire du style court-métrage et suscite plus l'admiration que l'enthousiasme. Ce qui ne sera pas le cas des longs-métrages suivants.

El topo Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1970, 125 mn

Un pistolero vêtu de noir (le réalisateur) affronte quatre maîtres avec l'assistance de deux lesbiennes. Puis rencontre une naine avec laquelle il entreprend de délivrer une bande d'éclopés. C'est un peu *L'âge d'or* (p. 1644) façon western spaghetti. Abondance de culs-de-jatte et manchots, symboles religieux détournés, par exemple un agneau écorché et crucifié. Mais le film s'enlise dans sa seconde partie, interminable ; la *Montaña sagrada* (p. 1323) sera plus réussie.

Go West *Chercheurs d'or*, Edward Buzzell, USA, 1940, 80 mn

Western parodique placé sous le patronage de la célèbre injonction d'Horace Greeley (1851) : GO WEST, YOUNG MAN. Même s'ils ne sont plus très jeunes, c'est ce que font les trois frères Marx. Groucho se fait offrir par Harpo des billets de 1 $ qui lui en coûtent 10, Chico trouve un piano dans un saloon tandis qu'une harpe attend près d'un tipi... La poursuite en train du méchant de service (Robert Barrat) est prétexte au saccage des wagons pour alimenter la locomotive. Petit rôle pour une chanteuse à la voix rauque, June McCloy.

Soshite chichi ni naru *Tel père tel fils*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2013, 121 mn

Les prémisses sont celles de *La vie est un long fleuve tranquille* (p. 633) : deux bébés ont été intervertis à la naissance et la substitution n'est découverte que tardivement. Ryūsei et Keita ont six ans, l'un est le "fils" de Yūdai (Lily Franky), un boutiquier modeste et chaleureux, l'autre celui de Ryōta (Masaharu Fukuyama), un cadre aisé et arrogant incapable de donner de l'amour. Il croit d'abord pouvoir acheter Ryūsei puis, après avoir été giflé par Yūdai, exige un échange pur et simple, conforme au prétendu "droit du sang". Résultat, si Keita est heureux auprès de l'affectueux Yūdai, Ryūsei est mal à l'aise chez le distant Ryōta : il fait une fugue pour retrouver son premier père et les séances de cerfs-volant. Se souvenant d'avoir fait de même dans son enfance pour rejoindre sa mère, Ryōta met de l'eau dans son vin et passe désormais du temps avec Ryūsei. Avant de se rendre chez Yūdai pour renouer avec Keita qui finit par lui pardonner de l'avoir laissé tomber.

Qu'est-ce que la paternité ? La question sera posée à nouveau dans *Une affaire de famille* (p. 365). Exemple typique de ce français créatif qu'affectionnent les Japonais, la boutique MARCHÉ DE ÉCLAT. Avec Kirin Kiki.

The last of the Mohicans Michael Mann, USA, 1992, 115 mn

La guerre de Sept ans, menée côté français par le chevaleresque Montcalm (Patrice Chéreau). Assisté par les Mohicans Chingachgook (Russell Means) et Duncas (Eric Schweig) qui l'ont adopté, Nathaniel (Daniel Day-Lewis) alias Hawkeye se porte au secours de la jeune Cora (Madeleine Stowe) menacée par le Huron Magua (Wes Studi) qui veut lui faire payer la mort de sa propre famille.

Magnifique adaptation de Fenimore Cooper tournée dans des paysages de Caroline du Nord – y compris le pont ocre de Bitmore Estate aperçu au début – et dont les rôles d'Indiens sont tenus par des autochtones et non des Blancs grimés comme ce fut trop longtemps le cas.

Being John Malkovich *Dans la peau de John Malkovich*, Spike Jonze, USA, 2000, 108 mn

Dans un demi-étage où l'on se tient courbé, une petite porte style *Alice in Wonderland* débouche dans le cerveau de John Malkovich : avec un peu de savoir-faire, on peut y loger et manipuler l'acteur. Une lesbienne (Catherine Keener) utilise Malkovich pour coucher avec Lotte (Cameron Diaz) et en avoir un enfant. Tandis que Craig (John Cusack), époux de Lotte, prend son contrôle et poursuit son activité de marionnettiste avec un succès public dû à la célébrité du comédien... jusqu'au moment où il doit céder la place. Original, drôle et imprévisible.

Titane Julia Ducournau, France, 2021, 108 mn

Meutrière compulsive, Alexia (Agathe Rousselle) change d'identité pour échapper à la Police et devient Adrien, un garçon disparu à l'âge de dix ans. Trop content de récupérer son "fils", Vincent (Lindon), qui dirige une brigade de pompiers, fait semblant d'être dupe jusqu'au moment où Alexia meurt en couches en donnant naissance à un bébé partiellement métallique.

Car il s'agit d'un film d'horreur, de la science fiction à la Cronenberg entre *The brood* (p. 354) et *Crash* (p. 44) ; on peut aussi penser à *Demon seed* (p. 548). Une plaque de titane utilisée comme prothèse a fait d'Alexia un être hybride qui prend son pied *avec* (et non pas *dans*) des voitures ; c'est sans doute de l'une d'elle dont elle est enceinte. Mais c'est aussi une œuvre touchante sur la solitude, la différence et le besoin d'amour. En bande sonore *Wayfaring stranger*.

The four feathers *Les 4 plumes blanches*, Zoltan Korda, G^{de}-Bretagne, 1939, 115 mn

1896. Alors que Kitchener prépare son expédition vengeresse vers le Soudan, Harry Faversham (John Clements) démissionne de l'Armée car il est lâche. Sa couardise est stigmatisée par les quatre plumes blanches que lui offrent trois collègues et sa fiancée Ethne (June Duprez). Piqué au vif, le jeune homme part pour la vallée du Nil où, déguisé en Sangali muet, il sauve la vie de ses trois ex-camarades. Rentré, il peut remettre la quatrième plume à Ethne.

Film d'aventures en technicolor très réussi dont se dégagent le Cpt. Durrance (Ralph Richardson), rendu aveugle par le soleil mais sauvé par le héros qui restitue ainsi sa première plume et le père d'Ethne (C. Aubrey Smith), un militaire qui n'en finit plus de radoter sur la bataille de Balaklava (1854). Mais aussi œuvre d'un chauvinisme outrancier : il est normal d'aller conquérir l'Afrique et quiconque refuse de prêter main forte au pillage est un salaud. On ressent la même gêne par rapport à *L'Armée* (p. 193), célébration de l'agression du Japon contre la Chine.

Austin Powers in Goldmember *Austin Powers*, Jay Roach, USA, 2002, 95 mn

À bord de sa Shaguar, l'espion au jabot de dentelles (cf. pp. 341, 942) reprend du service. Il retrouve son père (Michael Caine) et croise les jumelles Fook Mi et Fook Yu avant de s'opposer à Goldmember, ce qui renvoie à James Bond (p. 978). Comique visuel basé sur la scatologie, Austin se substituant à une sorte de Manneken-Pis pour se soulager ; moment hilarant, une scène d'ombres chinoises où le héros semble accoucher de Mini-me (Verne Troyer). Outre le rôle-titre, Mike Myers incarne le Dr. Evil, Goldmember et un sumo particulièrement répugnant lorsque l'action se déplace à Tōkyō – avec une référence à *Godzilla* (p. 1416). Film prétendument dirigé par Steven Spielberg et interprété par Tom Cruise !

That's life ! Blake Edwards, USA, 1986, 98 mn

Malibu. L'architecte Harvey Fairchild (Jack Lemmon) célèbre ses soixante ans, ce qui provoque en lui une intense angoisse liée au vieillissement : syndromes d'impuissance, confession auprès d'un copain d'enfance (Robert Loggia) devenu prêtre, consultation d'une voyante (Felicia Farr, épouse de Lemmon). Ce comportement infantile contraste avec la discrétion de sa femme Gillian (Julie Andrews, épouse d'Edwards) qui a des raisons plus sérieuses de s'alarmer : chanteuse, elle a un bobo dans la gorge et attend les résultats d'une biopsie.

Film intimiste, plus touchant que drôle, qui réunit les familles Edwards et Lemmon : les trois enfants Fairchild sont joués par les filles respectives d'Edwards et Andrews et le fils Lemmon. Le spectateur partage l'angoisse muette de Gillian à travers des plans de coupe montrant la progression de la biopsie à l'hôpital ; l'émotion culmine quand elle est amenée, à contre-cœur, à chanter et que se dessine la silhouette du médecin qui la rassure de loin d'un OK écrit sur ses paumes.

Nijūshi no hitomi *Les vingt quatre prunelles*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1954, 149 mn

Les relations entre l'institutrice Ōishi (Hideko Takamine) et sa classe, sept filles et cinq garçons. En 1928, ils la surnomment affectueusement Koishi (Petit caillou), jeu de mots sur son nom. Ils la retrouvent en 1933 – ils sont alors joués par les frères et sœurs des précédents –, moment de raidissement politique où Ōishi décide de quitter son travail pour ne pas participer à l'endoctrinement. Quatre filles et les deux garçons survivants – dont l'un est aveugle – la retrouvent en 1946, alors qu'elle a repris son activité : ils lui offrent une bicyclette.

Le personnage de l'institutrice pacifiste contraste violemment avec le chauvinisme outrancier du réalisateur durant la guerre (*L'Armée*, p. 193). Certains détails sonnent juste, ainsi quand Ōishi doit faire face à ses fils qui brûlent d'avoir l'âge de mourir pour l'Empereur. Les débordements lacrymaux de la fin nuisent à l'émergence d'une véritable émotion qui aurait demandé plus de retenue. Le décor, très bien exploité, est extraordinaire : il s'agit de Shōdoshima, une île de la mer intérieure elle-même entourée d'îles plus petites, entre Honshū et la proche Shikoku connue pour son temple Kompira que la petite classe visite en 1933.

Privilege Peter Watkins, Grande-Bretagne, 1967, 103 mn

Dans un futur proche, un chanteur (Paul Jones) est utilisé pour manipuler les foules en mettant en scène la violence pour mieux la canaliser. Quand on lui demande de changer de registre et de promouvoir Autel et Patrie, la marionnette se rebiffe : elle est renvoyée à l'anonymat par ses "créateurs". Ni baroque, ni émouvant, ce film au message simpliste est desservi par un acteur sans charisme.

Billy Budd Peter Ustinov, Grande-Bretagne, 1962, 118 mn

Billy Budd (Terence Stamp), matelot trop beau et trop bon, s'attire l'affection de l'équipage ainsi que l'animadversion du "master-at-arms" Claggart (Robert Ryan), un vicieux aigri qui n'accepte pas que Billy ne le haïsse point et l'accuse de sédition devant le Cpt. Vere (le réalisateur). Le jeune homme est tellement révolté par cette calomnie qu'il ne trouve pas ses mots et lui porte un coup mortel. Conseil de guerre et choix difficile entre injustice et désordre : Billy est pendu. Une bonne adaptation d'Herman Melville qui ne souligne pas les implications homosexuelles de l'intrigue. Avec Melvyn Douglas, David McCallum et John Neville.

Francesco, giullare di Dio *Onze fioretti de François d'Assise*, Roberto Rossellini, Italie, 1950, 87 mn

Le christianisme de François, fait de simplicité et de dépouillement dans un film aux options artistiques simples et dépouillées. Le seul acteur professionnel est Aldo Fabrizi qui campe un tyran, autrement dit l'opposé du renoncement temporel des franciscains. Onze vignettes centrées sur ces religieux dont on ne sait trop s'ils sont simples ou simples d'esprit, ainsi Ginepro qui demande à Frère Porc sa patte pour soigner un compagnon malade. Frère Soleil, Frère Arbre, Sœur Lune, c'est le monde animiste de ce "bouffon de Dieu" que reconstituent de façon vibrante Rosselini et son scénariste Fellini.

La grande guerra *La grande guerre*, Mario Monicelli, Italie, 1959, 128 mn

Des soldats aux parlers et accents disparates, dont les tire-au-flanc Oreste (Alberto Sordi) et Giovanni (Vittorio Gassman) qui s'éprend de la prostituée Costantina (Silvana Mangano) ; et le Lt. Gallina (= Poule, Romolo Valli) qui a droit à des cot-cot-codet. La mort rôde : après celle du gros Bordin (Folco Lulli), les deux zozos n'osent pas dire la vérité à sa veuve venue le voir. Au moment de Caporetto, les inséparables, chargés de porter une dépêche, s'endorment et se retrouvent captifs des Autrichiens ; sommé, sous peine de mort, de livrer l'emplacement d'un pont de bateaux, Giovanni gifle le capitaine qui le fait fusiller sur-le-champ sans savoir qu'Oreste, plus trouillard, ne connaît pas la réponse. Ces morts héroïques – à rapprocher de la fin de *Hell's angels* (p. 1731) – passent inaperçues. Les officiers italiens de retour sur place se demandent où sont passés les deux zèbres : "Ils se sont encore planqués, ce sera la dernière fois !"... plan sur leurs cadavres.

Monicelli a trouvé le ton juste pour parler de la Grande Boucherie : évitant toute véhémence, une dérision sous laquelle affleure l'émotion et l'empathie pour les victimes de ce suicide collectif (650 000 morts en Italie, le double en France). Avec Bernard Blier et Tiberio Murgia.

À mort l'arbitre Jean-Pierre Mocky, France, 1984, 81 mn

Un pénalty de trop déchaîne des supporters qui, emmenés par Rico et Albert (Michel Serrault et Claude Brosset), décident de faire la peau à l'arbitre.

Le scénario mince et démonstratif se réduit à une pénible chasse à l'homme suivie de la mise à mort du coupable (Eddy Mitchell) et de sa petite amie (Carole Laure). Point fort du film, son décor, les bofillesques Espaces d'Abraxas de Noisy-le-Grand qui reprendront du service dans *Brazil* (p. 528).

Licorice pizza Paul Thomas Anderson, USA, 2021, 134 mn

1973 à San Fernando, les amours de Gary (Cooper Hoffman, fils de Philip Seymour), 15 ans et Alana (Haim), de dix ans son aînée. Elle le trouve trop gamin mais veut bien lui donner un coup de main lorsqu'il se met en tête de vendre des *waterbeds*. Cette activité les amène à croiser des personnages excentriques dont un acteur (Sean Penn) inspiré de William Holden avec une référence aux *Ponts de Toko-Ri* (1954) dans lequel jouait Grace Kelly. Leurs chemins divergent, il ouvre une salle de flippers, elle se met au service du politicien démocrate Joel Wachs, qui cachait alors son homosexualité. Dernier plan, Gary et Alana se retrouvent et s'avouent leur amour : frais et sympathique. La pizza à la réglisse du titre réfère aux disques vinyle.

Tycoon Richard Wallace, USA, 1947, 123 mn

La cordillère des Andes (reconstituée dans les Alabama Hills). Chargé par Alexander (Cedric Hardwicke) de la construction d'un chemin de fer, Johnny (John Wayne) a le malheur de séduire sa fille (Laraine Day). Incapable d'empêcher le mariage, le possessif *tycoon* (magnat) s'ingénie à entraver l'activité de son gendre ; résultat, des éboulements dans le tunnel. Johnny se rabat alors sur son plan B, un pont qui résistera de justesse à la montée des eaux… *Happy end* pour ce festival de stéréotypes tourné en technicolor comme il se doit.

Le miracle des loups André Hunebelle, France, 1961, 102 mn

"Véhicule" pour Jean Marais spécialisé dans les films de cape et d'épée, e.g., *Le bossu* du même Hunebelle (p. 1624), le film fait pâle figure face à la version de Raymond Bernard (p. 699) mais se laisse voir comme spectacle pour enfants. Les acteurs (Jean-Louis Barrault en Louis XI, Roger Hanin en Téméraire) semblent cachetonner ; la pupille du roi, une vierge dont la pureté calme les loups, est jouée par la pulpeuse Rosanna Schiaffino qui n'a pas vraiment le physique de l'emploi. Tournage près de Meyrueis : on reconnaît le magnifique pont des Six-Liards.

El jardín de las delicias *Le jardin des délices*, Carlos Saura, Espagne, 1970, 91 mn

Antonio (José Luis López Vázquez) est amnésique suite à un accident d'automobile. La famille – père, épouse, enfants et même maîtresse – de ce magnat cherche à lui faire retrouver la mémoire : il est question de la combinaison d'un coffre et d'un compte en Suisse, pays dont on lui montre une carte au cas où cela produirait un déclic. Pour la même raison, la famille met en scène ses souvenirs d'enfance... prétexte pour le réalisateur à évoquer la révolution de 1931 et la Guerre Civile. Pas si dupe que ça des intentions de son entourage, Antonio fait une promenade en barque avec son épouse pour tenter de la noyer, ressassant en grommelant "Une tragédie américaine", référence au roman de Theodore Dreiser (cf. *A place in the sun*, p. 1339). La fin voit toute la famille en fauteuil roulant ; ultime mise en scène familiale ou fantasme d'Antonio ? De toute façon métaphore d'un pays sclérosé dont le dictateur ne se décidait pas à mourir.

Monsieur Ripois René Clément, Grande-Bretagne, 1954, 99 mn

D'après le roman posthume de Louis Hémon, écrivain français mort au Canada en 1913. Gérard Philipe campe André Ripois, coureur de jupons perdu à Londres. Anne (Margaret Johnston) devenue trop possessive, il la quitte pour Norah (Joan Greenwood), qui veut le présenter à ses parents, d'où une nouvelle fuite. À la rue, il est recueilli par Marcelle (Germaine Montero), pathétique prostituée vieillissante qu'il remercie en la dévalisant. Établi prof' de français sous le nom puant de Cadet-Chenonceaux, il montre son inculture quand sa (très riche) future épouse (Valerie Hobson) lui récite : "Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui...". Des exploits racontés en flash-back par le gigolo qui se rabaisse pour mieux séduire Patricia (Natasha Parry), une amie de sa femme ; cette ruse ne suffisant pas, il se livre à une fatale acrobatie sur le rebord de son balcon : il est condamné au fauteuil roulant. M^{me} Ripois peut désormais feindre de croire à l'amour de son mari.

Composition superlative de Philipe dans un film pré-Nouvelle Vague, cf. les déambulations filmées hors studio : Hyde Park Corner et les rues de Londres où une automobile écrase la petite radio qu'André chérissait.

Vessolye rebiata *Les joyeux garçons*, Grigori Alexandrov, URSS, 1934, 89 mn

Comédie musicale au scénario invertébré : un berger devient chef d'orchestre. Trouvailles : les hirondelles sur des fils électriques comme les notes sur une portée, les vaches qui boivent de la sangria ou l'eau des poissons rouges. Moment le plus réussi, la répétition de l'Orchestre de l'Amitié (*sic*) dont les musiciens se tabassent lors d'une féroce et réjouissante baston. Intermèdes en dessins animés pour ce film dû à un collaborateur d'Eisenstein et dépourvu de prêchi-prêcha.

The iron mask *Le masque de fer*, Alan Dwan, USA, 1929, 103 mn

Cette adaptation libre et enjouée du *Vicomte de Bragelonne* débute avec la naissance du jumeau caché du futur Louis XIV, d'où un complot du Cardinal fatal à Constance ; Douglas Fairbanks, Marguerite De La Motte, Nigel De Brulier et Lon Poff reprennent leurs rôles des *Trois mousquetaires* (p. 1213). Vingt ans plus tard, tentative d'usurpation du trône déjouée par les quatre amis qui perdent la vie et se retrouvent au Ciel : carton de fin THE BEGINNING. Seule la mort de Porthos suite à l'explosion d'un baril de poudre est fidèle au roman.

Knock on any door *Les ruelles du malheur*, Nicholas Ray, USA, 1949, 96 mn

Nick (John Derek) risque la chaise lors d'un procès pour meurtre. La plaidoirie de l'avocat progressiste Morton (Humphrey Bogart) est prétexte à une série de flash-back montrant la descente inexorable et quasi-programmée de "Beau Gosse" dans le crime. L'impitoyable procureur (George Macready) qui cuisine Nick arrive à le faire craquer en lui rappelant le suicide de son épouse (Allene Roberts) : il avoue, à la grande surprise de Morton qui le croyait innocent. Avant l'inévitable verdict de mort, l'avocat aura le temps de se livrer à une mise en accusation de la société ; sans être vraiment convaincant, son discours adapté à la petite merde qu'il défendait échappe à la niaiserie habituelle, i.e., la défense d'un doux agneau.

Dans de petits rôles, Vince Barnett (de *Scarface*, p. 1202) et Jimmy Conlin.

Uncertain glory *Saboteur sans gloire*, Raoul Walsh, USA, 1944, 102 mn

Les prémisses sont similaires à celles de *L'imposteur* (p. 1869) : un bombardement permet à Jean Picard (Errol Flynn) d'échapper *in extremis* à la guillotine. Le criminel est retrouvé à Bordeaux par l'inspecteur Bonet (Paul Lukas) ; mais le train qui les ramène à Paris est bloqué car un attentat a coupé un pont. Les Allemands ont pris cent otages pour forcer le responsable à se livrer et, tant qu'à faire, Picard préfère le peloton à la veuve et demande à Bonet de l'aider à prendre la place du coupable. Réputé mort et sous la fausse identité de Jean Dupont, il fausse compagnie au flic qui reste le bec dans l'eau ; mais "Dupont" se présente finalement au siège de la Gestapo.

Cocasses approximations : le patelin au nom fâcheux de Clairvaux et son hôtel de la Gartempe, devenue un fleuve majestueux traversé par un pont stratégique... sans oublier l'installation de la Gestapo, non au Lutetia, mais à l'hôtel Rothschild, lieu après tout plus propice à la traque des Juifs ? ! On déplorera surtout l'image négative des Français résumée par la déplaisante M^me^ Maret (Lucile Watson) qui suscite des faux témoignages pour accabler l'étranger de passage et sauver les siens ; un prêtre dépêché par Hollywood les rappelle à l'ordre.

Cover girl *La reine de Broadway*, Charles Vidor, USA, 1944, 103 mn

La rousse Rusty (Rita Hayworth) est la principale attraction du petit cabaret de Brooklyn tenu par Danny (Gene Kelly) où se produit aussi Genius (Phil Silvers). Les trois vont souvent manger des huîtres dans un bar : un mets qu'ils détestent, mais ils espèrent y trouver une perle ! Rusty, qui rêve de poser pour la publicité, attire l'attention de Coudair (Otto Kruger), le directeur de *Vanity* qui faillit jadis épouser sa grand-mère. Elle convolerait elle-même avec un producteur de Broadway si Danny ne découvrait à la dernière minute la perle tant attendue...

Ce scénario peu palpitant est prétexte à divers numéros musicaux dont se dégage la séquence d'anthologie où Danny fait un pas de deux avec son double.

Carica eroica Francesco De Robertis, Italie, 1952, 91 mn

Film consacré au corps expéditionnaire italien en Russie et à son obsolète cavalerie ; il se conclut par une sanglante charge au sabre (sciabola) contre les mitrailleuses en août 1942, la dernière de ce type. En arrière-plan, les tensions entre l'état-major allemand et les Italiens tenus pour entité négligeable (trascurabile). Les croix peintes sur les casques rappellent que cette désastreuse invasion se voulait défense de la Chrétienté (cf. *L'uomo dalla croce*, p. 699).

À l'aise avec les combats, De Robertis est ridicule quand il aborde l'occupation d'un village ukrainien : comme en vacances, les militaires (parmi eux Domenico Modugno, futur interprète de *Volare*) chantent et séduisent les belles partisanes en oubliant de les fusiller ! Reste l'évocation du cheval Albino, aveuglé lors de l'assaut et bénéficiant depuis d'une pension militaire. Avec Franco Fabrizi.

Gentleman's agreement *Le mur invisible*, Elia Kazan, USA, 1947, 114 mn

Chargé par son patron (Albert Dekker) d'effectuer un reportage sur l'antisémitisme, Philip Green (Gregory Peck) laisse entendre qu'il est juif. Il peut ainsi mesurer la réalité et la nature exacte de ce préjugé d'autant plus immonde qu'il est diffus. Au pire, ce sont les hôtels "restreints", ni Juifs ni Noirs ; ou encore les insinuations du genre : "Vous êtes un rusé, un planqué". Son ami Goldman (John Garfield) le prévient : "Ils nous atteignent par nos enfants" et effectivement, Green Junior (Dean Stockwell) se fait traiter de "kike" ou de "sheeny". Quand le journaliste lève le masque, ses proches du journal sont comme soulagés : "Il aurait fallu nous prévenir". Reste le cas de Kathy (Dorothy McGuire), la fiancée de Philip qui a eu du mal à admettre qu'on se fasse passer pour juif quand, pour reprendre le mot fâcheux de Raymond Barre (1980), on est innocent... Du nombre des taiseux qui réprouvent le racisme, mais en silence, elle exprime simplement qu'on a assez de soucis comme ça sans s'en créer. Avec Anne Revere et Celeste Holm.

The lion in winter Anthony Harvey, Grande-Bretagne, 1968, 135 mn

Le panier de crabes des Plantagenet : face à Henry II (Peter O'Toole) et Aliénor d'Aquitaine (Oscar® pour Katharine Hepburn), leurs trois fils dont les futurs Richard Cœur de Lion (Anthony Hopkins) et Jean sans Terre (Nigel Terry). Sans oublier Alix, maîtresse du roi et son frère Philippe II (Timothy Dalton), alias Philippe-Auguste. Prétexte à des numéros d'acteurs dont les dialogues, d'un anachronisme croquignolet, mentionnent la syphilis et même... les intellectuels !

Not wanted *Avant de t'aimer*, Ida Lupino & Elmer Clifton, USA, 1949, 91 mn

Abandonnée par son petit ami pianiste (Leo Penn), Sally (Forrest) se retrouve seule et fille-mère. Elle n'a d'autre ressource que de faire adopter l'enfant par l'intermédiaire d'une œuvre. Un manque la pousse à prendre un bébé dans un landau pour le dorloter ; au sortir du poste de Police, elle est attendue par un soupirant éconduit (Keefe Brasselle) dont elle finit par accepter l'amour.

Débuts réussis dans la réalisation de la célèbre comédienne qui pose un regard féminin sur le Monde. Ce type de sujet insupportait le Code qui fit modifier le scandaleux titre original *Unwed mother*.

Harold and Maude Hal Ashby, USA, 1971, 88 mn

La rencontre entre Harold (Bud Cort), fils de famille étouffé par sa maman et Maude (Ruth Gordon), vieille femme excentrique qui mourra après avoir donné un sens à la vie du jeune homme. Suicides simulés d'Harold auxquels sa mère ne prête plus attention – elle vaque à ses occupations alors que son fils pendouille dans le salon – mais qui découragent les potentielles fiancées comme son faux *seppuku* ; sans parler de la voiture de sport aux allures de corbillard. Le film vaut surtout par la superlative composition de Gordon. Chansons de Cat Stevens.

Bad boy Bubby Rolf de Heer, Australie, 1993, 114 mn

Adelaide. Après avoir tué – en l'asphyxiant avec du film alimentaire – la mère incestueuse qui le tenait enfermé, Bubby (Nicholas Hope) commence son éducation à 35 ans. Il ne mange que de la pizza, parle aux chats avec des miaous et à Dieu avec un "Fuck you God". Affublé d'un col ecclésiatique – celui du père qu'il a aussi tué – et d'un masque à gaz, il chante dans un groupe de rock avant de rencontrer la femme de sa vie, une infirmière aux nichons tombants comme ceux de sa mère. Cette découverte du Monde par un naïf dépourvu de tout préformatage a un petit côté *Énigme de Kaspar Hauser* (p. 1638). Mais cette succesion mal structurée d'épisodes répétitifs finit par lasser.

Chronik einer Sehnsucht Edgar Reitz, Allemagne, 2013, 102 mn

Die Auswanderung Edgar Reitz, Allemagne, 2013, 126 mn

Die andere Heimat, quatrième volet, en deux parties, de la série inaugurée avec *Heimat* (p. 545), retrouve le Hunsrück un siècle auparavant, vers 1840 – référence à la comète de 1843. Dans ce plateau proche de Coblence assujetti à la misère, des bateleurs belges vantent l'Eldorado brésilien où il ne neige jamais, où tout est surdimensionné ; des chariots bâchés traversent le film, en procession sur les routes. Car l'émigration est bien la seule chose que la Prusse, qui s'est attribué la région lors du Congrès de Vienne, n'interdise pas.

Nous suivons les Simon de Schabbach, surtout Jakob (sans doute ancêtre du Paul de *Heimat*), le doux rêveur qui apprend une langue de cette Amazonie où il compte émigrer ; en voix off, ses propos d'un romantisme un peu pédant. Il a jeté son dévolu sur la jeune Jettchen qu'il pense emmener avec lui au Brésil. Son frère aîné Gustav lui ayant volé Jettchen et Brésil, il reste pour s'occuper des parents et de la forge familiale sans pouvoir réellement oublier son premier amour. Film scandé par la mort : un oncle, puis une épidémie de diphtérie – procession de petits cercueils sur un pont – qui emporte la fillette de Jettchen et Gustav, celle de la mère à la toute fin. Et par le despotisme – Jakob passe plusieurs mois dans un cachot prussien pour avoir crié "Liberté" – et l'intolérance – le père Simon refuse de voir sa fille Lena coupable d'avoir épousé un Catholique. Le jeune homme se console dans la technique – il met au point un stabilisateur pour empêcher la machine à vapeur laissée par son frère de s'emballer – et se fait une petite renommée d'ethnologue en chambre, suffisante pour que le célèbre Humboldt (Werner Herzog) fasse un détour pour le saluer.

Noir et blanc avec de parcimonieuses taches de couleur, par exemple des fers chauffés au rouge. Une indéniable émotion se dégage quand Jakob lit en famille la lettre de Jettchen racontant la difficile installation du couple au Brésil ; à la fin, une phrase dans ce dialecte amérindien qu'il lui avait appris et que seul un spectateur qui aurait pris des notes peut comprendre. Dernier plan sur la tombe de la mère ; Jakob y dépose la lettre dont elle n'a pas pu suivre la lecture.

La grande bellezza Paolo Sorrentino, Italie, 2013, 141 mn

Dans la lignée de *Huit et demi* (p. 18), un film aux images (et aux femmes) splendides qui lorgne un peu sur le clip vidéo. Lors de ses 65 ans, l'écrivain mondain Gep Gambardella (Toni Servillo) s'interroge sur ses échecs et le vide de sa vie lors d'une soirée où il traverse temps et milieux. Présence de la religion à travers une sainte qui est un peu le nadir de Gep : elle mange des racines car c'est plus profond. Avec Carlo Verdone et Dario Cantarelli.

Tales of Manhattan *Six destins*, Julien Duvivier, USA, 1942, 130 mn

Un frac passe de dos en dos. 1) Un mari jaloux (Thomas Mitchell) tire sur l'amant (Charles Boyer) de son épouse (Rita Hayworth), lequel dit ne pas avoir été touché ; mais l'habit est percé d'une balle. 2) Pour calmer la jalouse Diane (Ginger Rogers) qui a trouvé une lettre dans sa poche, son fiancé demande à un copain (Henry Fonda) de prétendre qu'il y a eu interversion de fracs. 3) Acheté d'occasion par son épouse (Elsa Lanchester), l'habit trop petit d'un chef d'orchestre débutant (Charles Laughton) se découd durant la représentation. 4) Accusé de vol par un ennemi (George Sanders) lors d'une soirée, un radié du barreau (Eward G. Robinson) refuse de se laisser fouiller. 5) Un conférencier (W. C. Fields) vante le lait de coco durant la soirée anti-alcoolique donnée par une rombière (Margaret Dumont) ; mais la boisson a été "aromatisée". 6) Rempli de billets volés, le frac atterrit chez de pauvres fermiers noirs ; l'argent est réparti et Luke (Paul Robeson) remercie Dieu. L'habit finit sa carrière sur un épouvantail.

Le sketch le plus réussi est le 5), coupé mais qu'on peut voir sur Internet. Le dernier respecte l'Apartheid : l'habit est récupéré par des Noirs, mais jeté d'un avion par des voleurs blancs, donc pas de "miscegenation". Distribution superlative.

Le masque de fer Henri Decoin, France, 1962, 123 mn

D'Artagnan (Jean Marais) est chargé de convoyer, puis de rattraper après son évasion de Sainte-Marguerite, le Masque de Fer (Jean-François Poron) que des comploteurs veulent substituer à son jumeau Louis XIV. Le complot éventé, le frère est envoyé à la Bastille où, pour échapper aux poursuites, un bandit (Jean Rochefort) prend sa place : interdiction de soulever le masque. Adaptation libre du *Vicomte de Bragelonne* avec un d'Artagnan qui louche sur Cyrano, le film est un peu mollasson. Dans le même genre, *La fille de d'Artagnan* (p. 1500) sera plus roboratif. Avec Noël Roquevert, Philippe Lemaire, Gisèle Pascal, Claudine Auger, Sylva Koscina ainsi que Germaine Montero en Anne d'Autriche.

My sister Eileen *Ma sœur est du tonnerre*, Richard Quine, USA, 1955, 107 mn

Deux sœurs emménagent à Greenwich Village où elles cherchent du travail. Eileen (Janet Leigh) qui voudrait être comédienne suscite surtout le désir des hommes. Sa sœur aînée Ruth (Betty Garrett d'*Un jour à New York*, p. 1648) est un bas-bleu qui cherche à faire publier une nouvelle par le patron de presse Bob Baker (Jack Lemmon) et va jusqu'à se faire passer pour une délurée afin d'attirer son attention. Tout ça se terminera par un défilé de marins brésiliens dans le sous-sol que le pittoresque Appopolous (Kurt Kasznar) loue aux deux sœurs.

Une comédie musicale très réussie ; avec Bob Fosse et Dick York.

Somebody up there likes me *Marqué par la haine*, Robert Wise, USA, 1956, 109 mn

Rocky Graziano, petit délinquant – ses débuts dans le Lower East Side font penser à *Il était une fois en Amérique*, p. 281 – puis militaire déserteur, devient champion du monde de boxe grâce au soutien sans faille de son épouse (Pier Angeli) et de son manager (Everett Sloane). Ce "biopic" édifiant aurait pu s'intituler *De l'ombre à la lumière* ; le jeu Actors Studio de Paul Newman n'arrange rien.

Indigènes Rachid Bouchareb, France, 2006, 119 mn

Quatre soldats algériens (Sami Bouajila, Samy Naceri, Roschdy Zem et Jamel Debouzze en dépit d'un bras droit absent) depuis leur recrutement à Sétif en 1943 jusqu'au village d'Alsace où trois d'entre eux trouvent la mort. Promesses mensongères, racisme insidieux et petites brimades, tout ça raconté sans excès ni véhémence dans un film touchant et nécessaire. Le rôle le plus intéressant est celui du sergent Pied-noir Martinez (Bernard Blancan) écartelé entre les deux communautés du fait d'une mère arabe. La suite dans *Hors-la-loi* (p. 304).

Cluny Brown *La folle ingénue*, Ernst Lubitsch, USA, 1946, 96 mn

La jeune Cluny (Jennifer Jones) se retrouve face à divers types de collets montés britanniques : ses employeurs aristocrates qui, en 1939, n'ont pas entendu parler de Hitler, les domestiques (Sara Allgood et Ernest Cossart), encore plus puants que leurs maîtres, et enfin la famille de son fiancé (Richard Haydn), un pharmacien bonnet de nuit dont la mère (Una O'Connor) fait un malaise quand Cluny ose déboucher un évier. Belinski (Charles Boyer), un providentiel réfugié tchèque, s'intéresse à la jeune femme et l'épouse.

Un film à l'humour laborieux : la phrase récurrente : "Feed squirrels to the nuts" n'est pas vraiment drôle. On retrouve de–ci de–là le style inimitable de l'auteur, la "Lubitsch touch" : ainsi quand Belinski, qui s'était constamment plaint d'être réveillé par un oiseau, signe un roman policier : *Le meurtre du rossignol*.

Il signor Max *Monsieur Max*, Mario Camerini, Italie, 1937, 82 mn

Gianni (Vittorio De Sica), vendeur de journaux à Rome, s'offre de luxueuses vacances où il fraye avec du beau monde ; se faisant appeler Max, il fait partie des admirateurs de la belle Paola dont la domestique Lauretta (Assia Noris) connaît par ailleurs Gianni : quiproquos et parties de cache-cache. N'ayant pas réussi à s'intégrer chez les snobs – il est aussi piètre cavalier que bridgeur –, Gianni se console avec Lauretta à laquelle il ne révélera jamais qu'il fut aussi ce monsieur Max qui ressemblait tant à son futur époux. Une réussite des "téléphones blancs".

Steamboat round the bend John Ford, USA, 1935, 78 mn

Sur le Mississippi, vers 1890. Le polyvalent John Pearly (Will Rogers), dit "Doc" à cause de son élixir Pocahontas à forte teneur en alcool, sillonne le fleuve sur son bateau à aubes, moyen de transport mais aussi musée de cire. Il sauve même son neveu de la potence en attrapant au lasso un prédicateur évangéliste, le Nouveau Moïse (Berton Churchill), unique témoin capable de l'innocenter. Course avec un concurrent – elle donnera lieu à un épisode de la BD *Lucky Luke* – le premier arrivé à Baton Rouge gagnant le bateau de l'autre. Pour alimenter la chaudière, les personnages de cire, puis la redoutable liqueur Pocahontas.

Tout ça dans un Sud bon enfant avec ses personnages picaresques (Francis Ford, Eugene Pallette) et une jeune femme (Anne Shirley, 17 ans) touchante épouse du neveu. Mais aussi un Noir (Stepin Fetchit) bête, paresseux, trouillard et pleurnichard, témoignage du racisme des films de l'époque.

Souls at sea *Âmes à la mer*, Henry Hathaway, USA, 1937, 88 mn

Film d'aventures moyen situé au début du XIX^e^ siècle, alors que la traite des Noirs – pas l'esclavage – a été abolie. George Raft campe un ancien négrier – il périra donc dans le naufrage final – ami de Michael (Gary Cooper) qui vogue vers Savannah pour démasquer les commanditaires du commerce triangulaire qui persiste malgré tout. Sur le bateau, la charmante Margaret (Frances Dee) et son perfide frère (Henry Wilcoxon), l'agent négrier que recherche Michael. Quand ce dernier le tue en légitime défense, les réflexes locatifs (cf. p. 86) éloignent un temps Margaret de Michael. Avec Paul Fix et la jeune Virginia Weidler.

Le Père Tranquille René Clément, France, 1946, 94 mn

Dans une petite ville proche d'Angoulême, Martin (Noël-Noël) est agent d'assurances et horticulteur amateur. En apparence seulement : quand "Jourdan", un agent de la Gestapo au français impeccable, se met à traîner dans les cafés en se proclamant chef de la Résistance locale, il est capturé et exécuté sommairement par un commando dirigé par le vrai chef, le prétendu "Père Tranquille".

Film bien fait : les membres de la famille, à l'exception de sa fille (Nadine Alari), prennent Martin pour un planqué, un trouillard et l'émotion surgit naturellement quand ils s'aperçoivent (le fils, notamment) de leur méprise. Mais aussi un peu démagogique, témoin la façon dont Martin éloigne les riverains d'une usine qui va être bombardée. Cela permit surtout à une génération de planqués de se vanter de faits d'armes ignorés – et pour cause ; cette imposture sera tournée en dérision dans *Papy fait de la résistance* (p. 1787). Avec Jo Dest et Howard Vernon en "Boches", Paul Frankeur et Maurice Chevit (jeune !) en résistants.

J'étais une aventurière Raymond Bernard, France, 1938, 98 mn

La "comtesse" Véra Vronski (Edwige Feuillère) confie à un gogo un bijou de pacotille que son complice aux mains agiles Paulo (Jean Tissier) subtilise avant que la victime ait pu s'apercevoir de la supercherie : remboursement au prix fort. C'est une des anarques imaginées par Désormeaux (Jean-Max), le cerveau de ce trio d'escrocs. Mais voilà que Véra tombe amoureuse de Glorin (Jean Murat), un de ses "clients" qu'elle épouse alors que ses complices sont en taule. À leur sortie, ils relancent Véra qui croit s'en débarrasser, erreur. Posant pour un cousin de la jeune épouse, Paulo débarque avec Désormeaux dans la luxueuse villa normande de la tante de Glorin (Marguerite Moreno) ; les aigrefins repartent avec les bijoux des invités qu'ils avaient collectés sous prétexte... de les mettre à l'abri des voleurs. Paulo a cependant pitié de la pauvre Véra et restitue, dans le dos de Désormeaux, le butin qu'il fait ensuite semblant de faire tomber dans l'eau en montant sur le Normandie ; consolation, il a subtilisé le portefeuille de Glorin.

Sur un superbe scénario de Jacques Companéez, une comédie bien enlevée. Avec Félix Oudart, Guillaume de Sax, Milly Mathis et le drolatique André Numès.

It always rains on sunday *Il pleut toujours le dimanche*, Robert Hamer, Grande-Bretagne, 1947, 88 mn

Film de style néo-réaliste avec unité de lieu – Bethnal Green dans l'East End –, de temps – un dimanche – et de... météo – la pluie qui tombe. Au centre de l'histoire, la famille Sandigate : mariée à un homme plus âgé, Rose (Googie Withers) est amenée à donner asile à un prisonnier en fuite qu'elle a jadis aimé, tandis que ses deux filles échappent à la casserole des frères Hyams, le musicien marié Morry (Sydney Tafler) et le crapuleux Lou (John Slater), mécène et organisateur de matches truqués. Malgré de belles images nocturnes, la poursuite du fugitif par la Police (Jack Warner) dans une gare de triage est un peu longuette.

À l'harmonica, la marche du Col. Bogey (popularisée par *Le pont de la rivière Kwaï*, p. 2). Mention d'une spécialité culinaire anglaise, l'inévitable *mint sauce*.

Babe *Babe, le cochon devenu berger*, Chris Noonan, Australie, 1995, 88 mn

On peut voir ce film à tout âge, petit enfant à cause de l'histoire, bien résumée par le titre français, ou adulte à cause de l'humour et des animaux qui parlent façon *Francis, the talking mule* (p. 1135), sans oublier les trois petites souris qui commentent les épisodes. Si le paysage est peut-être australien, la ferme ne l'est guère. La paysanne (Madga Szubansk) a des allures de petit cochon et son époux (James Cromwell) est peu loquace : alors que Babe vient de gagner la médaille des *sheep dogs*, il le complimente d'un laconique : "That'll do, Pig !".

Frankenstein must be destroyed *Le retour de Frankenstein*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1969, 97 mn

Quatrième de la série des cinq Frankenstein de Fisher (pp. 770, 100, 1185, puis 183), le film s'ouvre sur l'image d'un seau contenant une tête humaine. L'action proprement dite tourne autour de la transplantation du cerveau d'un fou. Il est guéri mais son épouse (Maxine Audley) refuse de le reconnaître sous sa nouvelle apparence (Freddie Jones). Désespéré, il incendie sa maison et entraîne Frankenstein (Peter Cushing) au cœur du brasier.

Signore & signori *Ces messieurs dames*, Pietro Germi, Italie, 1966, 114 mn

1. Dans un sketch digne de Boccace, l'homme à femmes Gasparini (Alberto Lionello) se plaint d'être impuissant ; c'est pour mieux baiser la peu farouche épouse du médecin auquel il vient de confier sa prétendue infortune.

2. Tombé amoureux de Milena (Virna Lisi), la caissière du café, Osvaldo (Gastone Moschin) délaisse son épouse et installe la jeune femme dans un hôtel de passe : tollé contre ce couple dont le seul tort est de s'être affiché. L'Église convainc finalement la pécheresse de quitter la ville et Osvaldo fait une tentative de suicide sur la grand-place avant d'être temporairement interné.

3. Depuis que le chausseur (Franco Fabrizi) l'a trouvée à son... pied, Alda fait le tour des boutiquiers. Son père fait alors un procès aux notables car elle n'a que seize ans. Impossible d'arrêter le cours de la Justice, mais l'épouse de Gasparini (cf. le sketch 1.) a l'idée géniale de payer le plaignant ; lequel se rétracte et sera de ce fait poursuivi en diffamation. C'était une belle crapule, mais que dire de la bande qui continue à s'étaler sur la grand-place ? Tous satisfaits d'eux-mêmes, sauf Osvaldo, perdu dans ses rêves ; sa touchante médiocrité apporte à ce film lourdingue la dimension d'empathie dont étaient dépourvus les deux opus siciliens *Divorce à l'italienne* et *Séduite et abandonnée* (pp. 140, 856).

Tourné à Trévise, sur une musique de Carlo Rustichelli. Aldo Puglisi campe un carabinier et Gustavo D'Arpe un superlatif *rompipalle* (casse-couilles).

La fille sur le pont Patrice Leconte, France, 1998, 88 mn

Dans un magnifique noir et blanc, l'histoire d'amour entre le lanceur de couteaux Gabor (Daniel Auteuil) et Adèle (Vanessa Paradis), dépressive et nymphomane, dont il fait sa partenaire sur scène ; pour ce qui est du sexe, Gabor a troqué son pénis pour un poignard : Adèle prend son pied lors des séances de lancer. Une sorte de lien télépathique unit le couple auquel la chance sourit quand il sont ensemble. À noter l'étonnante interview télévisée d'Adèle au début du film qui serait une réussite sans le *happy end* final.

The prowler *Le rôdeur*, Joseph Losey, USA, 1951, 89 mn

Le policier Webb Garwood (Van Heflin) tombe amoureux de Susan Gilvray (Evelyn Kayes) qui a cru apercevoir un rôdeur près de chez elle. Il revient sous divers prétextes et se sent encore plus motivé lorsqu'il découvre la confortable police d'assurance de l'époux (62 000 $), souvent absent le soir car présentateur à la radio. Devenu l'amant de Susan, Webb met en scène une fausse alerte au rôdeur, prétexte à abattre le mari sorti inspecter son jardin : meurtre involontaire, c'est ce que conclut l'enquête. Il épouse la veuve quelques mois plus tard, un mariage un peu choquant qui attire l'attention de la Presse. Webb, qui a quitté la Police, va pouvoir vivre avec sa chérie dans le motel qu'ils ont acheté lorsque frappe la némésis : Susan est enceinte de quatre mois, ce qui n'est possible, son premier mari étant notoirement stérile, que si elle entretenait une relation extra-conjugale avec le second. Le couple opte pour la fuite dans une mine abandonnée – on pense à *Colorado territory* (p.419) – pour un accouchement clandestin. Voyant Susan en mauvaise posture, Webb va réquisitionner un docteur des environs qu'il a l'intention de tuer. Susan, qui a enfin compris quel genre d'homme elle a épousé, pousse le médecin à fuir ; ce dernier prévient la Police qui abat le criminel.

Le film repose sur la composition de Heflin en assassin cupide et sans scrupules mais aussi réellement amoureux de Susan : un personnage pathétique donc. Victime de la Chasse aux sorcières, le scénariste Dalton Trumbo n'est pas crédité ; le même destin guettait Losey, bientôt forcé de s'exiler en Europe et de travailler sous pseudonyme jusqu'à *Temps sans pitié* (p. 528).

Le sens de la fête Olivier Nakache & Éric Toledano, France, 2017, 115 mn

Max (Jean-Pierre Bacri) est chargé d'organiser un mariage très chic dans un château (Courances). Petites bisbilles et intrigues, désamours et raccommodements. On frôle constamment la catastrophe : la viande est avariée, un contrôleur de l'URSSAF est signalé, le marié manque de s'envoler en ballon. Tout se termine par une coupure de courant et une danse aux chandelles rythmée par la musique d'un employé sri-lankais de Max. Ça se voit avec plaisir même si on aurait aimé un humour plus féroce. Avec Benjamin Lavernhe, Gilles Lellouche, Vincent Macaigne, Jean-Paul Rouve, Suzanne Clément, Eye Haidara et Hélène Vincent.

Un uomo da bruciare *Un homme à brûler*, Valentino Orsini & Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1962, 87 mn

Film démonstratif relatant l'assassinat du syndicaliste Salvatore Carnevale en 1955 par la Mafia. Beaux paysages siciliens et excellente composition de Gian Maria Volontè, seul contre tous.

Kagemusha *L'ombre du guerrier*, Akira Kurosawa, Japon, 1980, 159 mn

Au début d'une période de guerre civile (Momoyama, 1573–1603), le clan Takeda substitue un sosie à son chef décédé, Shingen (Tatsuya Nakadai), ce qui ne fait que retarder la victoire de ses rivaux Nobunaga… et Ieyasu qui fondera le shōgunat Tokugawa au pouvoir durant la période Edo (1603–1868).

Cette broderie à la Dumas sur d'authentiques faits historiques est prétexte à de somptueuses images, notamment lors de la bataille finale qui fait penser à Paolo Uccello. Le résultat est cependant relativement impersonnel, même si l'on retrouve la patte de l'auteur, connu pour son amour de la pluie, dans la splendide scène où le Kagemusha (doublure) est congédié.

Uomini contro *Les hommes contre*, Francesco Rosi, Italie, 1970, 97 mn

La Grande Guerre vue du côté italien par le sous-lieutenant Sassu (Mark Frechette) et le lieutenant Ottolenghi (Gian Maria Volontè). Nullement exagéré dans le détail mais globalement excessif du seul fait de l'accumulation, ce catalogue des atrocités infligées aux soldats est une sorte de Chemin des Dames avec ses mutineries, ses décimations et ses immondes gendarmes, ses sabreurs à la Mangin comme le Gal. Leone (Alain Cuny). Exclusivité italienne, cette armure censée protéger les soldats et qui en fait des cibles statiques. Séquence mémorable quand Sassu suggère à Leone de mettre l'œil à une meurtrière réellement meutrière car un tireur d'élite autrichien dégomme tout ce qu'il s'y profile.

Gauchiste braqueur de banque, Frechette devait décéder en 1975 de mort accidentelle dans une prison américaine ; celle de *Fast-walking* (p. 1760) ?

Tell them Willie Boy is here *Willie Boy*, Abraham Polonsky, USA, 1969, 94 mn

D'après un fait divers de 1909, la traque de l'Indien païute Willie (Robert Blake) qui a tué en légitime défense le père de sa fiancée Lola (Katharine Ross). C'est le shérif Cooper (Robert Redford) qui conduit la poursuite du renégat : "Renégat par rapport à quoi ?", demande Liz (Susan Clark), une institutrice moins bornée à l'égard des "natives" que son environnement. Lola, qui s'était enfuie avec Willie, se tue pour ne pas le retarder ; lui-même, à court de munitions s'arrange pour être abattu par Cooper. Qui ressent comme un malaise près du corps du jeune homme en train de brûler… au grand dam du policier Wilson (Charles McGraw) qui aurait voulu exhiber sa dépouille.

Aucun *happy end* ne vient édulcorer le propos de ce film douloureux signé par un autre paria de la société : Polonsky sortait de vingt ans de silence forcé. Le fauteuil bâti sur mesure pour William Taft donne une idée de l'embonpoint du président de l'époque. Avec Barry Sullivan

Things to come *La vie future*, William Cameron Menzies, G^{de}-Bretagne, 1936, 97 mn

Noël 1940 : attaque surprise d'Everytown et début d'une interminable guerre mondiale à laquelle participe John Cabal (Raymond Massey).

1970 : une Everytown sinistrée est régentée par un dictateur fasciste (Ralph Richarsdon) qui sera renversé par les Aviateurs Unis dont fait partie John Cabal.

2036 : sous la direction d'Oswald Cabal (même acteur que pour son grand-père), le monde reconstruit s'apprête à conquérir l'espace en envoyant un obus (!) habité dans la Lune. Malgré les vaines tentatives de l'obscurantiste Theotocopoulos (Cedric Hardwicke) opposé à la marche victorieuse du Progrès.

Le scénario de H. G. Wells est sommaire et ses personnages sans épaisseur, bref le film est ennuyeux. Il ne vaut que par ses décors – n'oublions pas que Menzies avait signé ceux du *Voleur de Bagdad*, p. 1071 – et ses costumes qui tiennent de la toge romaine et du kataginu japonais.

L'habit vert Roger Richebé, France, 1937, 107 mn

Satire désopilante de l'Académie Française d'après une pièce de Flers & Caillavet (1912). En quête d'un nouveau membre, ces messieurs ne peuvent se mettre d'accord ni sur un dramaturge, ni sur un écrivain, ni sur un historien... tous forcément critiquables. Le duc de Maulévrier (André Lefaur) demande alors conseil à son épouse (Elvire Popesco au français pittoresque et approximatif) qui recommande son dernier amant, le comte de Latour-Latour qui, n'ayant jamais publié que sa généalogie, a l'étoffe d'un Immortel. Son discours de réception, d'un vide très académique, se termine d'ailleurs par : "Depuis que je suis académicien, j'ai envie d'écrire". Chargé d'accueillir l'impétrant, le duc découvre son infortune conjugale en lisant son discours ; le secrétaire perpétuel (Pierre Larquey) le convainc d'éviter le scandale. Épilogue à l'Élysée où le nouveau président (Abel Tarride), qui n'a strictement aucun pouvoir, a cependant celui d'organiser les retrouvailles entre Latour-Latour et sa filleule Brigitte (Meg Lemonnier) qui en pinçait pour lui. Avec Jules Berry, pourvoyeur de la duchesse en amants.

Sono stato Io ! Raffaello Matarazzo, Italie, 1933, 70 mn

Ayant perdu son travail, Giovanni (Eduardo De Filippo) s'installe chez sa belle-sœur Rosa (Titina De Filippo) où il endosse les petites malversations de son peu scrupuleux neveu Carlo (Peppino De Filippo). Quand la bonne (Isa Pola) se retrouve enceinte, Giovanni prend le forfait sur lui en répétant compulsivement : "Sono stato Io !", façon pour lui de marquer son exaspération devant Carlo. Lequel a honte de sa lâcheté et va rejoindre Lisa. *Happy end* pour ce "véhicule" De Filippo. Avec Alida Valli dans un de ses tout premiers rôles.

La maison assassinée Georges Lautner, France, 1988, 111 mn

Après la Grande Guerre, l'orphelin Séraphin Monge (Patrick Bruel) s'installe dans son village natal qu'il ne connaît pas. Apprenant que ses parents, tenanciers d'un relais de poste, y furent sauvagement assassinés en 1896, il s'acharne contre cette demeure qu'il estime maléfique tout en essayant de punir les coupables. De fausse piste en fausse piste, il comprend que sa famille tenait une sorte d'auberge rouge et que son vrai père n'est autre que Zorme (Roger Jendly), le sorcier local.

Intrigue du genre *Pursued* (p. 521) platement mise en scène dans un film qui ne décolle qu'à la toute fin comme pour nous montrer ce que le réalisateur a raté. Les nombreuses références à la guerre sont mal exploitées, même si Yann Collette est très convaincant, sans maquillage, en gueule cassée. Les rues du village provençal ont un petit relent de Cévennes et pour cause, ce sont celles de Sauve. Avec Maria Meriko, Jean-Pierre Sentier, Anne Brochet et Martine Sarcey.

Il cammino della speranza *Le chemin de l'espérance*, Pietro Germi, Italie, 1950, 97 mn

Réduits à la misère par la fermeture d'une mine de soufre, un groupe de Siciliens, dont Saro et Barbara (Raf Vallone et sa future épouse Elena Varzi), paient le passeur Ciccio (Saro Urzì) qui doit les emmener en France. Ce faux Moïse n'en veut qu'à leur argent et leur fausse compagnie en gare de Roma-Termini ; la Police intime au groupe de regagner la Sicile mais certains décident de persévérer. Ils participent en chemin à une moisson pour découvrir qu'ils sont utilisés comme *crumiri* (briseurs de grève, cf. p. 314) ; puis sont interceptés à la frontière par une patrouille mixte qui les laisse passer (!) jusqu'à la Terre Promise.

Ces *Raisins de la colère* (p. 242) catholiques (scénario de Fellini) sont plombés par le dénouement saugrenu qui tient du miracle : les garde-frontière semblent avoir reconnu la Vierge en Barbara qui tient un enfant dans ses bras.

L'assassino Elio Petri, Italie, 1961, 98 mn

Alfredo (Marcello Mastroianni) est arrêté par la Police et cuisiné par le commissaire Palumbo (Salvo Randone au début d'une longue collaboration avec Petri). Il est accusé d'avoir tué sa maîtresse Adalgisa (Micheline Presle), ce qui nous vaut une succession de flash-back sur cet individu peu scrupuleux, à la fois antiquaire exploitant ses anciens copains de gauche et bellâtre vivant au crochet des femmes. Finalement disculpé, il sort dans la Rome déserte du petit matin, profondément décidé à changer. Illusion d'un instant : un an plus tard il est resté le même homme à femmes ondoyant et magouilleur. Aucun doute, les premiers films de Petri sont excellents.

Les bonnes femmes Claude Chabrol, France, 1960, 98 mn

Elles travaillent boulevard Beaumarchais dans la boutique d'électro-ménager d'un vieux radoteur (Pierre Bertin). La peu farouche Jane (Bernadette Lafont) se laisse embarquer par deux dragueurs vulgaires (Jean-Louis Maury et Albert Dinan). Rita (Lucile Saint-Simon) se prépare à épouser un médiocre collet monté. Ginette (Stéphane Audran) se produit en chanteuse à accent dans un music-hall. Et la rêveuse Jacqueline (Clotilde Joano) trouve l'homme de sa vie en la personne d'un motocycliste (Mario David) qui la suivait depuis quelque temps ; en fait l'homme de sa mort qui l'étrangle dans un sous-bois.

Est-ce ainsi que les femmes vivent ? La caissière (Ave Ninchi) garde en talisman un mouchoir trempé dans le sang de Weidmann. La dernière séquence montre un bal et les yeux touchants d'une jeune femme dont le regard caméra semble attendre quelque chose, mais quoi ? Apparition de Dolly Bell (du Crazy Horse).

Barbary coast *Ville sans loi*, Howard Hawks, USA, 1935, 90 mn

Dans le tripot de Chamalis (Edward G. Robinson), mieux vaut ne pas trop gagner : l'expéditif "Knuckes" (Brian Donlevy) a vite fait de récupérer l'argent, mésaventure qui advient à Sawbuck (Donald Meek). La roulette est tenue par "Swan" (Miriam Hopkins) qui se refuse à Chamalis ; après avoir, assistée du pittoresque "Old Atrocity" (Walter Brennan), dévalisé le naïf Jim (Joel McCrea), elle est prise d'un remords. Entre temps, les citoyens se sont organisés en "vigilantes" sous la direction de Jed Slocum (Harry Carey) : Knuckles est pendu sans jugement et le même sort attend Chamalis. *Happy end* pour Jim et Swan.

Barbary Coast, fermé en 1917, était le quartier chaud de San Francisco. On est surpris de n'y voir aucun bordel : le Code pasteurise jusqu'aux lieux mal famés.

Man in the saddle *Le cavalier de la mort*, André De Toth, USA, 1951, 83 mn

Owen (Randolph Scott) essaie de reconquérir Laurie (Joan Leslie) qui vient d'épouser le tyrannique Isham (Alexander Knox). Ce dernier, ne supportant aucune forme de concurrence, lance ses tueurs contre Owen ; lequel réchappe de justesse, avec l'aide de Nan (Helen Drew). Mais il doit affronter alors la jalousie de Clagg (John Russell) qui en pince pour Nan. Tout se terminera par les morts de Clagg et Isham ; Owen convole avec Nan, laissant la veuve Laurie à son domaine.

Excellent western tourné dans les Alabama Hills, très bien mises en valeur. Derrière Scott, sans doute le plus grand acteur de westerns, de réjouissants seconds rôles : Frank Sully en salopard trouillard et Alfonso Bedoya en truculent lanceur de couteau. Et personnages complexes, le fou mégalomane Isham et Laurie la girouette, tous deux agissant à l'encontre de leur intérêt profond.

Uomini sul fondo *S.O.S. 103*, Francesco De Robertis, Italie, 1941, 87 mn

Éperonné par un navire, le sous-marin A303 gît à 98m de fond. Des efforts sont déployés pour ramener quelques hommes (et même un chien !) à la surface, puis le submersible lui-même grâce au sacrifice d'un matelot qui débloque une vanne.

Le style documentaire, sans acteur professionnel, fait du film un marqueur dans la genèse du néo-réalisme. Mais, malgré de belles images du port de La Spezia, il est souvent ennuyeux. Dans le même genre, *Fantasmi del mare* (p. 1043) sera plus réussi. Le dernier carton est tout un programme : MARE NOSTRO.

The thief *L'espion*, Russell Rouse, USA, 1952, 86 mn

Exposition de la routine : Bleek (Martin Gabel) laisse tomber dans la rue un bout de papier que ramasse Fields (Ray Milland, excellent), chercheur en physique à Washington. Fields prend alors des photos de documents qu'il transmet discrètement à Bleek à la Bibliothèque du Congrès ; les négatifs passent ensuite de main en main avant de prendre l'avion, sans doute pour la Russie.

Nouvelle demande de Bleek à laquelle Fields acquiesce à contre-cœur. Un des intermédiaires est renversé par une automobile et la petite boîte contenant les photos tombe dans les mains du FBI : nul doute, il y a un traître à l'Institut de Physique, enquête. Fields reçoit un nouveau message de Bleek : une clef donnant accès à une autre clef. . . il se retrouve à New York au sommet de l'Empire State Building pour recevoir ses instructions de fuite sur un cargo. Mais, si les espions sont omniprésents, les chasseurs de Rouges aussi : l'intermédiaire rencontrée par Fields était l'objet d'une surveillance étroite. Le traître est maintenant poursuivi dans les escaliers du gratte-ciel ; il se débarrasse difficilement du limier qui fait une chute mortelle. Cet accident lui fait sans doute comprendre quel monstre il est devenu ; au moment de monter sur le navire, il se ravise et va se livrer.

Film de propagande maccarthyste qui vaut par une contrainte originale – pas un seul mot n'est prononcé – et son atmosphère nocturne angoissante.

Vicky Cristina Barcelona Woody Allen, USA, 2008, 92 mn

Un Woody Allen, touristique mais réussi, qui nous fait visiter Barcelone et, accessoirement, Oviedo. Au centre de l'histoire, le peintre Juan Antonio (Javier Bardem) et ses sentiments pour Vicky (Rebecca Hall), Cristina (Scarlett Johansson) et Maria Elena (Penelope Cruz). L'amour pour Vicky se révèle profond mais impossible, alors que celui pour son ancienne épouse Maria Elena est volcanique et potentiellement mortifère : il n'est vivable que grâce à la présence de Cristina qui sert de tampon dans un ménage à trois. Quand elle repart, le couple recommence à se déchirer et se sépare. Avec Patricia Clarkson.

Jodaeiye Nader az Simin *Une séparation*, Asghar Farhadi, Iran, 2011, 118 mn

Téhéran. Nader (Payman Maadi) et Simin (Leila Hatami) se séparent : le divorce est donc possible dans ce pays. Pour s'occuper de son vieux père malade d'Alzheimer, Nader engage Razieh (Sareh Bayat) ; elle fait une boulettre, il l'expulse violemment, la faisant tomber dans l'escalier. Accusé d'avoir provoqué une fausse couche, il est même temporairement incarcéré. Tout finit par se calmer quand Razieh avoue avoir été renversée la veille par une voiture.

Le film est intéressant de par la complexité psychologique des personnages, notamment celle de la fille de Nader et Simin âgée de 12 ans. Également pour sa description de la foi de Razieh : bigote et superstitieuse, elle doit téléphoner pour savoir si c'est un péché que de laver un vieillard. Nader la piège d'ailleurs en lui demandant de jurer sur le Coran qu'elle est convaincue de sa responsabilité dans la perte du bébé. Son époux Hojjat (Shahab Hosseini) vit l'Islam de façon agressive – pour lui, un riche comme Nader est un mécréant – et hypocrite : "Je prends le péché sur moi", dit-il en tentant de pousser Razieh au parjure. Ce qui illustre la prégnance de la religion auprès de ceux qu'elle opprime le plus : c'était déjà le cas avec les esclaves chez les Romains.

Detroit Kathryn Bigelow, USA, 2017, 143 mn

Juillet 1967. Lors d'émeutes à Detroit, un Noir s'amuse avec un pistolet jouet. La Police prend ça très au sérieux et trois de ses membres se mettent à interroger violemment les pensionnaires du motel Algiers à la recherche d'une arme. Ils les tabassent et en exécutent sommairement trois ; les deux filles blanches – des putes, puisqu'avec des Nègres – échappent de justesse au viol. Le jury 100% blanc appelé à juger les trois ordures les acquittera.

Reconstitution d'un temps fort de ce racisme dont l'actualité nous rappelle qu'il se porte bien. La distribution est dominée par Will Poulter qui joue le terrifiant Krauss, jeune flic raciste heureux de tuer. La façon de filmer, haletante et très découpée, est un peu tape-à-l'œil. Mais elle sert très bien le propos.

Chantrapas Otar Iosseliani, France, 2010, 122 mn

Nicolas (Dato Tarielachvili) veut faire du cinéma. Dans sa Géorgie natale, ses films indisposent ; il est invité en France où les producteurs (Pascal Bonitzer, Bernard Eisenschitz et Pierre Étaix) le trouvent peu commercial. Il rentre chez lui.

Cette œuvre mineure du réalisateur vaut pour quelques idées étranges : la communication par pigeon voyageur de Paris à Tbilissi et cette queue de sirène, peut-être la métaphore d'un inaccessible ailleurs. Contrairement à Nicolas, s'il avait été brimé en URSS, Iosseliani a trouvé sa place dans le cinéma français.

Bikur Ha-Tizmoret *La visite de la fanfare*, Eran Kolirin, Israël, 2007, 83 mn

Des militaires égyptiens en Israël ! Il s'agit en fait des huit membres d'un orchestre militaire d'Alexandrie venus pour l'inauguration d'un centre culturel et qui, faute d'accueil adéquat de leur ambassade, se retrouvent dans une banlieue de Tel Aviv où ils passent une nuit.

Film sans scénario, fait de petits riens. Par exemple la rencontre ratée entre Toufiq (Sasson Gabay), militaire un peu âgé qui se reproche d'avoir causé la mort de son fils, et Dina (Ronit Elkabetz), femme esseulée dont on devine le besoin d'amour. Mais le petit rien est parfois plus touchant que le grand tout.

Invictus Clint Eastwood, USA, 2009, 128 mn

Mansuétude et profonde intelligence politique du vainqueur. Arrivé au pouvoir, Nelson Mandela (Morgan Freeman) refuse d'écraser les Afrikaners en se livrant à des représailles pourtant méritées. Contre l'avis de l'ANC, il s'oppose au démantèlement de l'équipe honnie des Springboks qui est un peu le symbole de l'Apartheid : les Blancs se reconnaissent dans son vert et or et "Madiba" ne veut pas les désespérer, bien au contraire. Il prend contact avec leur capitaine François Pienaar (Matt Damon) auquel il veut insuffler le courage et l'énergie pour gagner la prochaine Coupe du monde de rugby (1995) qui se déroulera précisément en Afrique du Sud. Pour l'aider, il recopie de ses mains le poème *Invictus* (invaincu) de W. E. Henley qui le soutenait durant sa longue captivité : "I am the master of my fate, I am the master of my soul".

Grande réussite classique : les radotages réactionnaires sont restés au vestiaire.

Shakespeare-wallah James Ivory, Inde, 1965, 117 mn

Dans l'Inde indépendante, les Buckingham – nom de scène éloquent – persistent à jouer Shakespeare alors que les spectateurs ont tendance à se raréfier. En représentation près de Simla, leur fille Lizzie (Felicity Kendal) tombe amoureuse du beau play boy indien Sanju (Sashi Kapoor), lequel entretient par ailleurs une liaison avec Manjula (Madhur Jaffrey), actrice de Bollywood célèbre... et garce à ses heures : elle n'hésite pas à sortir ostensiblement d'une représentation d'*Othello*. Lizzie prend finalement le bateau pour découvrir la lointaine Angleterre, laissant sur place ses parents en emportant le souvenir de Sanju.

Film très authentique au niveau de la distribution : Felicity Kendal et ses (vrais) parents étaient comédiens en Inde, la fille aînée du couple était mariée à Kapoor. La photo d'une Inde parfois pluvieuse est signée Subrata Mitra, le chef opérateur des premiers Satyajit Ray... lequel a composé la musique. "Shakespeare-wallah" pourrait se traduire en anglais par "Shakespeare store".

The girl with the dragon tatoo *Millenium : les hommes qui n'aimaient pas les femmes*, David Fincher, USA, 2011, 158 mn

Blomqvist (Daniel Craig) enquête sur la disparition, quarante ans auparavant, de la nièce du magnat Henrik Vanger (Chistopher Plummer). Il la retrouvera vivant sous une fausse identité à Londres : elle voulait échapper aux tortures infligées par son frère Martin (Stellan Skarsgård), un épouvantable nazillon.

Personnage clef de l'histoire, la jeune Lisbeth (Rooney Mara) dissimule sous son allure de droguée une "hackeuse" hors pair. Outre sa précieuse assistance dans l'affaire Vanger, elle utilise son savoir-faire pour démasquer un financier véreux dont elle vide le compte aux îles Caïman. D'après le premier tome d'une série de best-sellers suédois, le film est trop manichéen pour être vraiment réussi.

Butch Cassidy and the Sundance Kid George Roy Hill, USA, 1969, 110 mn

L'air étant devenu irrespirable pour eux, deux pilleurs de trains (Paul Newman et Robert Redford) et la compagne du second (Katharine Ross) partent pour la Bolivie aux banques accueillantes. Les deux hommes y sont abattus en 1908.

Film sympathique et un peu racoleur dont la chanson *Raindrops keep fallin' on my head* fit un tabac. La bande américaine des deux gangsters s'appelait *The wild bunch* ; le film éponyme (p. 1175), sorti peu de temps auparavant, a de toute évidence inspiré celui-ci qui en reprend un acteur (Strother Martin). Hill réunira Newman et Redford dans un autre film à succès, *L'arnaque* (p. 510).

Fast-walking James B. Harris, USA, 1982, 111 mn

Fast-walking est le surnom d'un gardien de prison (James Wood) qui ne rêve que d'Oregon. Manipulé par la bombe sexuelle Moke (Kay Lenz), il accepte l'offre de Wasco (Tim McIntire), un détenu genre KKK, d'abattre un activiste noir incarcéré. Comme il a bon fond, Fast-walking laisse échapper sa victime qui est abattue par Moke que son amant Wasco avait postée en embuscade.

Le film déçoit, en particulier à cause du châtiment par trop moral de l'immonde Wasco. Avec Susan Tyrell, Timothy Carey et M. Emmet Walsh.

Szerelmesfilm *Un film d'amour*, István Szabó, Hongrie, 1970, 119 mn

Dans les années 1960, Jancsi (András Bálint) retrouve son amie d'enfance Kata (Judit Halász) à Grasse. Brève histoire d'amour ponctuée de fulgurantes réminiscences : la guerre, le bourrage de crânes des Pionniers, 1956. C'est comme s'ils avaient cassé la tirelire : quand ils se quittent ils savent, sans le dire, que c'est bien fini. Entre amour et politique, un film inabouti.

Something wild *Au bout de la nuit*, USA, 1961, 113 mn

Violée dans Central Park, Mary Ann (Carroll Baker) rompt les amarres et abandonne famille et études pour s'installer dans une chambre minable en gagnant sa vie dans un "Five and ten", sorte de Prisunic. De plus en plus catatonique, elle se rend sur le pont de Manhattan pour se noyer mais est récupérée par Mike (Ralph Meeker) qui l'enferme chez lui sans s'en approcher, sauf un moment où il a trop bu : elle lui crève un œil en se défendant. Le solitaire taciturne n'est pas méchant et la laisse partir alors qu'elle a retrouvé son équilibre. À la voir marcher dans la rue, on comprend qu'elle a aussi repris goût à la vie. Mais la Belle s'est attachée à la Bête et c'est volontairement qu'elle rentre chez Mike où sa mère (Mildred Dunnock) l'y retrouvera plus tard, mariée et enceinte.

Étrange descente dans un monde de repli sur soi où les paroles sont rares. Avec un sauveur sauvé : "Tu es ma dernière chance" dit-il à Mary Ann. Une chance qu'il paie d'un bandeau sur l'œil ; mais ce n'est pas trop cher pour l'amour.

Sammy goes South *L'odyssée du petit Sammy*, Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1963, 114 mn

Port Saïd, Novembre 1956. Ses parents étant morts lors d'un raid franco-anglais, le petit Sammy âgé de dix ans décide de retrouver sa tante à Durban. Il rejoindra l'autre bout du continent après avoir croisé de pittoresques aventuriers, notamment le trafiquant de diamants Cocky Wainwright (Edward G. Robinson).

Film pour enfants – Sammy sème un peu trop facilement ses poursuivants – dominé par des images du Nil et par la composition émouvante de Robinson. L'acteur fit une crise cardiaque lors du tournage.

Chiyari Fuji *Le Mont Fuji et la lance ensanglantée*, Tomu Uchida, Japon, 1955, 90 mn

En route pour Edo sur le Tōkaidō, le jeune samurai Kōjurō (Teruo Shimada) découvre l'injustice. C'est un père qui avait dû vendre sa fille et qui, venu la racheter, apprend qu'elle est morte ; il utilisera l'argent pour éviter qu'un autre père ne vende la sienne. Ou un voleur (Eitarō Shindō) que le vassal Genpachi (Chiezō Kataoka) arrête avec sa lance ; mais n'étant qu'un inférieur, c'est son maître Kōjurō qui est crédité de la capture. En accord avec son patronyme de Sent-le-sake, celui-ci a le malheur d'en consommer en compagnie de son autre inféodé Genta (Daisuke Katō) ; cette entorse à la hiérachie est punie par cinq samurai de passage qui assassinent les deux buveurs. Genpachi fait justice avec sa lance... et n'est pas puni car seuls des samurai idiots ont pu être vaincus par un inférieur.

Film roboratif où transparaissent les opinions communistes du réalisateur.

The parallax view *À cause d'un assassinat*, Alan J. Pakula, USA, 1974, 98 mn

Le Space Needle de Seattle : un futur candidat est assassiné et la commission d'enquête conclut à l'acte d'un déséquilibré. Le journaliste fouille-merde Frady (Warren Beatty) est plus tard contacté par une femme (Paula Prentiss) qui craint pour sa vie : tous les témoins du crime disparaissent l'un après l'autre. Quand elle meurt à son tour, Frady commence une enquête qui l'amène à postuler, sous un faux nom, un emploi chez PARALLAX, une société aux buts extrêmement vagues, en réalité une bande de tueurs. Il déjoue un attentat sur un avion mais ne peut empêcher le meurtre du candidat d'un grand parti juste avant la primaire ; Frady est tué et c'est à lui, "un déséquilibré", que la même commission attribue l'assassinat. Celui de Seattle avait été en réalité commis par un tueur caché (Bill McKinney), d'autant plus redoutable qu'on le voit peu : serveur à la réception, c'est sa présence que PARALLAX veut scotomiser en éliminant les témoins gênants à l'aide d'une arme secrète, la pilule à arrêt cardiaque. Servie avec un café, elle coûtera la vie au rédacteur en chef (Hume Cronyn) auquel Frady avait envoyé ses conclusions sur une cassette – effacée comme il se doit.

L'assassinat de Kennedy a-t-il été le fruit d'un complot dont le débile léger Oswald n'aurait été que le bouc émissaire ? C'est plausible mais il y a une marge entre complot et complotisme, travers dans lequel tombe le film tourné au temps de ce Watergate qui devait inspirer à l'auteur ses *Hommes du président* (p. 250). Un étrange test du genre polygraphe est pratiqué par PARALLAX : il s'agit de mesurer les réactions d'une potentielle recrue face à des images de paix, d'amour mais aussi d'extrême violence.

The Sugarland express Steven Spielberg, USA, 1974, 105 mn

D'après un fait divers authentique. Lou Jean (Goldie Hawn) et son époux Clovis (William Atherton), qui purge une petite peine de prison, prennent en otage un policier (Michael Sacks d'*Abattoir 5*, p. 534) et entament une cavale. But, récupérer l'enfant du couple qui a été attribué à une autre famille. La Police (Ben Johnson) lancée à leurs trousses leur tend un piège chez la mère adoptive (Louise Latham) ; blessé à mort, Clovis meurt au bord du Rio Grande.

Irresponsabilité totale des jeunes gens, en particulier de la femme qui imagine pouvoir se tirer d'une telle aventure. Il bénéficient cependant de la sympathie d'un public massé le long de la route pour leur prodiguer des encouragements. Des extrémistes de la NRA – slogan REGISTER COMMUNISTS NOT FIREARMS – jouent les Benalla en tirant sur le couple sous prétexte d'aider la Police.

Ce troisième long-métrage de Spielberg accorde beaucoup d'importance à l'automobile : ballets et cascades dans la lignée de *Bullitt* (p. 351). Le dernier plan baigne dans le kitsch de ce soleil couchant cher au réalisateur.

Rumble fish *Rusty James*, Francis Ford Coppola, USA, 1983, 94 mn

Tulsa. Entouré de ses copains (Nicolas Cage, Chris Penn, Laurence Fishburne), l'adolescent Rusty James (Matt Dillon) vit dans l'ombre du Motorcycle Boy (Mickey Rourke), son frère de retour de Californie où il a retrouvé la trace d'une mère qui avait quitté leur père alcoolique (Dennis Hopper). Cet aîné est fasciné par les "rumble fishes", des poissons grondeurs qu'il veut remettre dans l'eau douce ; mais il est abattu par la Police. Rusty relâche les poissons – taches de couleur sur fond noir et blanc – et part à moto (celle du frangin) pour l'océan.

Rien de bien profond là dedans, sinon de splendides images nocturnes dues à Stephen Burum et une caméra très mobile, notamment dans la salle de billard. Comme plus tard chez Gus van Sant, les nuages défilent en accéléré.

Al Capone Richard Wilson, USA, 1959, 104 mn

Biographie du célèbre gangster très bien interprété par Rod Steiger. Il débute comme bras droit de Johnny Torrio (Neremiah Persoff) dont il assassine l'oncle "trop mou". Il établit plus tard son quartier général à Cicero mais c'est depuis la Floride qu'il commandite son plus célèbre exploit, le massacre de la Saint Valentin (14 février 1929) dirigé contre le gang de Bugs Moran ; détail piquant, les gangsters portent des bouchons d'oreille à cause du bruit de la mitraillette.

Personnages fictifs, ainsi le Sgt. Schaeffer (James Gregory) qui semble le seul ennemi de Capone, ou semi-historiques, comme le journaliste Keely (Martin Balsam) qui mange à trop de rateliers pour survivre. La dernière scène montre un Capone molesté par ses codétenus à Alcatraz ; cela semble peu probable, vu que ce type d'individu conserve un certain pouvoir derrière les barreaux. La carte de Chine des unes de journaux (cf. *Illegal*, p. 1026) fait une furtive apparition.

The cars that ate Paris *Les voitures qui ont mangé Paris*, Peter Weir, Australie, 1974, 84 mn

Ce fictif Paris est situé dans le Sud-Est australien, contrée verte et très vallonnée où règne l'eucalyptus. Le village est en fait le repaire de naufrageurs de la route qui s'approprient les biens des victimes. C'est ainsi qu'Arthur (Terry Camilleri), qui a survécu à un accident provoqué, se retrouve adopté par le maire (John Meillon) avec interdiction de quitter la vallée. Lors d'un étrange bal masqué, des voitures bardées d'épines attaquent Paris et détruisent ses maisons en bois ; la population fuit, au grand désespoir du maire.

Sorte de cauchemar éveillé aux implications fantastiques, dans un univers typiquement australien entre *Mad Max 2* (p. 1050), où l'on retrouvera Bruce Spence, et *Wake in fright* (p. 270). Le réalisateur allait progressivement s'assagir. Hélas.

Songwriter Alan Rudolph, USA, 1984, 94 mn

Un film musical décontracté. Brouillé avec les affaires, Doc Jenkins (Willie Nelson), chanteur et compositeur, se fait rouler dans la farine par Rodeo Rocky (le réalisateur Richard Sarafian) qui lui a fait signer un contrat léonin lui retirant le bénéfice de ses œuvres. Pour le contourner, Doc attribue ses compositions à Gilda (Lesley Ann Warren), une chanteuse un peu droguée qui remporte un franc succès, et à son collègue et ami Blackie (Kris Kristofferson). Quand Gilda fait une overdose, elle rencontre Dieu, se marie et décide de ne plus interpréter que des ballades édifiantes ; mais Rodeo Rocky ne le sait pas et Doc lui revend son contrat en échange des droits sur ses propres œuvres. Avec Rip Torn.

Chi è senza peccato *Qui est sans péché*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1952, 97 mn

Stefano (Amadeo Nazzari) a laissé sa fiancée Maria (Yvonne Sanson) au Val d'Aoste pour aller gagner sa vie au Canada d'où il contracte avec elle un mariage par procuration. La sœur de la jeune femme est enceinte des œuvres d'un scélérat que la perfide comtesse Lamieri (Françoise Rosay), sa tante, protège en l'exfiltrant en Argentine et en organisant le silence sur le bébé et sa mère qui meurt bientôt, clouée au lit. Ce plan réussit au point que Maria est accusée d'être une fille-mère qui a abandonné son enfant ; double peine, prison et annulation du mariage à la demande de Stefano qui ne revient que dix ans plus tard pour demander des comptes à l'infidèle. La vieille taupe ayant vidé son sac, le couple se réconcilie et le jeune Nino (Enrico Olivieri) retrouve "ses" parents.

D'après Lamartine (*Geneviève : histoire d'une servante*), ce quatrième Matarazzo/Nazzari/Sanson rappelle *L'angelo bianco* (p. 1569) par sa distribution où figure aussi Enrica Dyrell ; en moins réussi à cause du *happy end*.

Loulou Maurice Pialat, France, 1980, 101 mn

Nelly (Isabelle Huppert), fille de bonne famille, tombe amoureuse du voyou Louis (Gérard Depardieu). Elle quitte ainsi son mari (Guy Marchand) pour vivre avec ce Loulou qui fait des étincelles au lit… malgré un sacré poil dans la main ; il veut bien, à la rigueur, participer à quelques petits vols. Un vrai boulot, ce sera pour plus tard après la naissance de l'enfant porté par Nelly. Un après-midi passé chez la mère de Louis (Jacqueline Dufranne) montre sans doute à la jeune femme qu'elle s'est fourvoyée. Plus question d'avoir un enfant, elle avorte, mais sans quitter son Jules pour autant.

Cet éloge (?) de la médiocrité est filmé par Pialat qui a un don pour abolir toute distance et nous faire oublier la caméra, notamment lors de la longue scène chez la mère. Détail d'époque, les matelas à même le sol commençaient à dater.

Oseam Baek-yeop Sung, Corée, 2003, 77 mn

Deux orphelins Gil-son, cinq ans, et Gami, sa grande sœur aveugle, trouvent refuge auprès de moines bouddhistes. Resté seul, le gamin croit voir sa mère en déesse d'une chapelle abandonnée.

Un peu ennuyeux, ce dessin animé pour enfants vaut surtout pour ses paysages aux splendides couleurs, notamment celles, rougeâtres, des érables de l'automne.

Juste la fin du monde Xavier Dolan, France, 2016, 99 mn

Dramaturge à la mode, Louis (le regretté Gaspard Ulliel) rend visite aux siens après douze ans d'absence. Il y retrouve sa mère (Nathalie Baye) aux allures de vieille poupée, sa sœur Suzanne (Léa Seydoux) qui est à peu près une étrangère et le couple formé de son frère aîné Antoine (Vincent Cassel) et son épouse Catherine (Marion Cotillard). Jaloux du succès de son frère homosexuel – on pense à *La Matiouette*, p. 289 – Antoine ne cesse de l'agresser. À table, les quelques mots d'ébauche d'un aveu : "Je suis obligé de partir" déchaînent une fois de plus la fureur d'Antoine. La famille n'entendra pas la suite ; Louis s'en va sans avoir pu dire qu'il est atteint d'une maladie en phase terminale.

Théâtre filmé en gros plans avec une superlative distribution : exclusivement française, pas besoin de sous-titres.

Midnight in Paris *Minuit à Paris*, Woody Allen, USA, 2011, 94 mn

Scénariste à Hollywood, Gil (Owen Wilson) est en vacances à Paris avec sa future belle-famille, des Républicains "Tea Party". Tandis que sa promise le trompe avec un pédant (Michael Sheen), il prend à minuit, au pied de Saint-Étienne-du-Mont, un taxi hors d'âge qui l'emmène dans les Années folles ; il y croise Hemingway, les Fitzgerald, Gertrude Stein, Picasso et Dalí (Adrian Brody)... ainsi que Buñuel auquel il souffle le scénario de *L'ange exterminateur* (p. 391). Un modèle (et un peu plus) de Picasso, Adriana (Marion Cotillard) le conduit en fiacre chez Maxim's pour une excursion dans un passé plus lointain où il rencontre Toulouse-Lautrec, Degas et Gauguin. Gil et Adriana sont divisés sur le mythique Âge d'Or : elle décide de rester à la Belle Époque tandis qu'il regagne le présent. Ayant rompu ses fiançailles, il se console avec Gabrielle (Léa Seydoux) rencontrée aux Puces de Saint-Ouen. Son (ex) futur beau-père ne reverra jamais le détective Tisserant (Gad Elmaleh) : engagé pour surveiller son (ex) futur gendre, il s'est perdu en filant le taxi de minuit et erre dans le Versailles du Grand Siècle.

Après Londres et Barcelone, (pp. 136, 1757), Woody pose sa caméra dans une ville qu'il filme avec amour, baignée par une étrange lumière jaunâtre et sous la pluie. Inutile apparition de madame Sarkozy en guide du Musée Rodin.

Giù il sipario Raffaello Matarazzo, Italie, 1940, 76 mn

Vers 1850, un jeune dramaturge (Andrea Checchi) parvient à faire jouer sa tragédie. Mais son oncle, qui voit ça d'un mauvais œil, soudoie le chef de la troupe pour qu'il sabote la représentation. Effectivement, le public siffle et il faut baisser le rideau (sipario) en catastrophe. Le tonton s'étant ravisé, le second acte est transformé en pièce comique à apprécier au second degré : succès. Film amusant et vite oublié où sévit le pénible "Voi" mussolinien (cf. p. 11).

Le trio infernal Francis Girod, France, 1974, 101 mn

Dans les années 1920, l'avocat Sarret (Michel Piccoli) a marié ses maîtresses allemandes, les sœurs Philomena et Catherine Schmidt (Romy Schneider et Mascha Gonska), à des vieillards (Jean Rigaux et Hubert Deschamps) qui décèdent rapidement. Début d'une juteuse arnaque : le second avait contracté une roborative assurance-vie, l'obstacle du nécessaire examen médical étant résolu avec l'assistance d'un comparse grimé. Ils s'en prennent ensuite au prêtre défroqué Chambon (Philippe Brizard) et sa compagne Noémie (Andréa Ferréol) dont ils s'approprient les biens après les avoir assassinés. Dernière idée, recueillir une orpheline en fin de vie et faire passer son cadavre pour celui de Catherine qui aura auparavant pris une assurance-vie...

Le vrai Sarret se fit prendre à l'occasion de cette nouvelle escroquerie et fut raccourci en 1934 à Aix. Celui du film s'en tire et épouse Philomena après la mort de Catherine. Modification bienvenue qui rend ces criminels encore plus odieux. Le film est cependant plombé par une interminable séquence grand-guignolesque durant laquelle les cadavres des Chambon macèrent dans des baignoires remplies de vitriol, ce qui produit une sorte de sauce rougeâtre que nos Fantomas doivent ensuite vider à la louche dans des seaux où surnagent des viscères, direction le jardin. Pendant que, contrepoint léger, Catherine mange des macaroni à la tomate !

The last hunt *La dernière chasse*, Richard Brooks, USA, 1956, 103 mn

Charles (Robert Taylor) et Sandy (Stewart Granger) chassent le bison, accompagnés du vieil unijambiste Woodfoot (Lloyd Nolan), du jeune métis Jimmy (Russ Tamblyn) et d'une Indienne (Debra Paget) que Charles s'est appropriée après avoir tué son époux. Au fil des massacres, Sandy prend conscience de l'ignominie de son activité alors que Charles n'est jamais las de tuer, que ce soient les bisons ou les Indiens. Sandy sera amené à défendre l'Indienne et son enfant contre Charles qui mourra le pistolet en main mais gelé : une image qui annonce *The shining* (p. 1280). Un film plus sympathique que réussi qui se referme sur l'image d'une peau de bison blanc, grande médecine selon les Indiens.

Maddalena, zero in condotta Vittorio De Sica, Italie, 1940, 75 mn

Satire gentille et un peu mièvre des enseignants et de leurs élèves : les téléphones blancs à l'école. L'espiègle Maddalena (Carla Del Poggio) découvre la lettre d'amour écrite par sa professeure (Vera Bergman) au fictif Hartmann (avec deux "n"), et l'envoie à Vienne... où elle est lue par le réel Alfredo Hartman (avec un seul n : le réalisateur) lequel, émoustillé, fait le déplacement jusqu'à Rome avec un cousin. Double mariage en vue...

Keyhole *Ulysse, souviens-toi !*, Guy Maddin, Canada, 2003, 93 mn

Le gangster Ulysses Pick (Jason Patric) revient dans sa maison où se bousculent des souvenirs auquel on ne comprend pas grand-chose : il est question du meurtre de son fils par un kidnappeur. Malgré le noir et blanc superbe, la présence d'Isabella Rossellini, Louis Negin et Udo Kier, le film ne fonctionne pas : Maddin fait du Maddin et, ne surprenant plus, ennuie. Mentionnons cependant cette chaise électrique alimentée par des cyclistes ; comme la "gégène" de 1957.

Cronaca familiare *Journal intime*, Valerio Zurlini, Italie, 1962, 109 mn

D'après le roman autobiographique de Vasco Pratolini, la relation entre deux frères séparés enfants : Enrico (Marcello Mastroianni) a été élevé par sa grand-mère (Sylvie) tandis que son cadet Lorenzo (Jacques Perrin) a été adopté par Salocchi (Salvo Randone), un majordome. Retrouvailles en 1935, jusqu'à la mort de Lorenzo d'une maladie inconnue : une courte vie encadrée par deux dates symboliques, 1918 et 1945. Tourné dans une Toscane hivernale triste et désolée, métaphore de la vie tronquée de Lorenzo, le film peine à émouvoir.

L'assedio dell'Alcazar *Le siège de l'Alcazar*, Augusto Genina, Italie, 1940,109 mn

Retranchés en juillet 1936 dans l'Alcazar de Tolède, les Nationalistes résistèrent deux mois aux assauts des Républicains. Ce fait d'arme donne lieu à un film de propagande dont les personnages (Fosco Giaccheti, Mireille Balin et Andrea Checchi) sont conventionnels et le message politique sommaire. Cela commence avec l'assassinat de Calvo Sotelo qui déclenche une insurrection militaire spontanée (!) avec salut fasciste et se termine dans les ruines de la forteresse sur une autre forêt de bras tendus. On aura pu, entre temps, se choquer de la désinvolture des badauds Rouges qui viennent de Madrid assister du bout de leurs jumelles au progrès de leurs troupes ; lesquelles tombent comme des mouches sous le feu des mitrailleuses franquistes. Cinéma académique qui ne décolle jamais, contrairement à une autre œuvre de propagande, *Alexandre Nevski* (p. 1640).

Palombella rossa Nanni Moretti, Italie, 1989, 84 mn

Comédie politique sur la déliquescence de la Gauche, une *Messa è finita* (p. 704) en plus attachant. Un dirigeant du PCI s'interroge sur son passé, sur la stratégie du Parti tout en jouant au water polo. Tout se résume dans son dilemme alors qu'il tire un pénalty : je tire à gauche en faisant croire que je vise à droite, ou je fais le contraire ? Il rate son coup, tout comme le PCI qui n'avait plus que deux ans à vivre avant de se muer en Parti Démocrate Sinistré.

Extraits du *Docteur Jivago* (p. 1340). Avec Silvio Orlando et Raúl Ruiz. Musique de Nicola Piovani.

Johnny Belinda Jean Negulesco, USA, 1948, 102 mn

Muette, Belinda (Jane Wyman) est maltraitée par sa tante Aggie (Agnes Moorehead) et son père Black (Charles Bickford) qui lui reproche la mort de son épouse en couches. Le regard sur la "dummy" change quand le docteur Richardson (Lew Ayres) lui apprend à communiquer selon la méthode de l'Abbé de l'Épée ; si bien qu'un voisin brutal, Locky (Stephen McNally) la viole. Ayant tué Black qui avait découvert le pot aux roses, Locky réclame le bébé de Belinda au nom du couple qu'il forme avec Stella (Jean Sterling) qui, amoureuse depuis toujours du docteur, a épousé la brute par dépit. Entraînées par l'épicier Pacquet (Dan Seymour), les bigotes de cette île conformiste proche de la Nouvelle-Écosse accèdent à la demande de Locky ; quand il tente de s'emparer de force de l'enfant, Belinda l'abat d'un coup de fusil. Elle sera acquittée grâce aux révélations de Stella lors d'un procès où Richardson confesse son amour pour sa protégée.

Excellent mélodrame servi par la superbe photo de Ted McCord et une Jane Wyman d'autant plus expressive qu'elle ne dit mot.

Saenghwalui balgyeon *Turning gate*, Sang-soo Hong, Corée, 2002, 111 mn

Film nombriliste contant les amours de l'acteur Gyung-soo. À Chuncheon avec la danseuse Myung-sook où il s'éclipse en découvrant qu'il est en concurrence avec un ami. Puis à Gyungju avec Sung-young dont il découvre qu'il l'a déjà courtisée, alors lycéenne, quinze ans auparavant. Elle est désormais mariée et accepte, avec réticence, de partir avec lui. Quand elle lui dit "Attends-moi" mais qu'elle ne revient pas, il se rappelle le conte de la Porte du Retour et la façon dont une princesse légendaire s'était débarrassée d'un serpent.

Les deux femmes écrivent le même message d'amour : "Moi en toi, toi en moi", un : "Aujourd'hui plus qu'hier" sauce coréenne ? Gyungju est l'ancienne capitale ; quand il n'est pas assis sur un des tumulus du parc, Gyung-soo flâne avec Sung-young dans le pittoresque marché.

Entre onze heures et minuit Henri Decoin, France, 1949, 95 mn

Assassiné dans le tunnel de la porte des Ternes, le douteux Vidauban est le sosie de l'inspecteur Carrel (Louis Jouvet), lequel usurpe en conséquence son identité et trouve finalement la coupable, Lucienne (Madeleine Robinson).

Le film débute par une voix off qui fait référence aux doubles rôles : *The whole town's talking*, *Le dictateur* et *Copie conforme* (pp. 1432, 109, 267). Dialogue amusant, un truand dit avoir eu l'impression d'un film doublé en parlant à "Vidauban". Séquence dans les milieux de la haute couture avec des robes aux noms extravagants genre *J'irai cracher sur vos tombes*. Tout cela fait passer l'énigme policière au second plan, tout comme l'histoire d'amour entre Carrel et Lucienne. Avec Monique Mélinand et Léo Lapara ; chanson interprétée par Annie Gould.

The pirate Vincente Minnelli, USA, 1948, 97 mn

À Calvados (!) dans les Antilles, Manuela (Judy Garland) ne rêve que du pirate Macoco. Elle doit épouser Don Pedro (Walter Slezak) mais est davantage attirée par Serafin (Gene Kelly) un comédien qui, par jeu, se fait passer pour le flibustier. Le jaloux Don Pedro, qui est en réalité le vrai Macoco, décide de faire pendre Serafin comme pirate en présence du vice-roi (George Zucco)... *Happy end*. Cette production Arthur Freed se laisse voir mais est vite oubliée.

Bell, book and candle *L'adorable voisine*, Richard Quine, USA, 1958, 98 mn

Juste après *Vertigo* (p. 611), retrouvailles de James Stewart et Kim Novak. Gillian (Novak) est antiquaire mais aussi sorcière, tout comme son frère Nicky (Jack Lemmon) qui joue du tam-tam au club Zodiac où Philippe Clay chante *Le noyé assassiné*. Accompagnés de leur tante Queenie (Elsa Lanchester, excellente), Gillian et Nicky adorent faire des blagues, par exemple éteindre l'éclairage urbain. Mais voilà que Gillian se pique de séduire son voisin du dessus, l'éditeur new-yorkais Shep (Stewart) et l'envoûte avec l'assistance de son chat Pyewacket : résultat, Shep rompt avec sa fiancée (Janice Rule). Déboule alors un spécialiste de la sorcellerie (Ernie Kovacs) qui utilise les connaissances de Nicky pour écrire un nouveau livre. C'est ainsi que nous apprenons que les sorcières ("witch" dont le masculin est "warlock") ne pleurent ni ne rougissent et qu'elles ne peuvent éprouver d'amour qu'au prix de la perte de leurs pouvoirs. Finalement convaincu d'avoir été ensorcellé, Shep ingurgite un antidote préparé par une concurrente, Bianca DePass (Hermione Gingold de *Gigi*, p. 212). Gillian, désormais seule, découvre des larmes sur ses joues, signe qu'elle a intégré l'Humanité. *Happy end*.

Quelques plans subjectifs, noir et blanc anamorphosé, signalent le point de vue de Pyewacket. Procédé repris dans *The shadow of the cat* (p. 1165).

Billy liar *Billy le menteur*, John Schlesinger, Grande-Bretagne, 1963, 99 mn

Bradford, ville ouvrière proche de Leeds. Billy (Tom Courtenay) est un être fantasque et immature qui vit dans un univers de son cru, Ambrosia, dont il se croit prince héritier. Plus prosaïquement, il est employé par Duxbury & Shadrack (Finlay Currie et Leopold Rossiter), une firme d'articles funéraires où il se livre à de petites malversations ; chargé d'expédier des calendriers publicitaires, il s'est approprié l'argent de l'affranchissement. Il est tout aussi léger auprès des dames : sa fiancée Barbara porte la bague qu'il avait promise à Rita. Ces deux filles un peu vulgaires sont surpassées par la rêveuse Liz (Julie Christie) prête à partir avec lui pour Londres où il vivra en écrivant des scénarios pour le (fictif) comédien Danny Boon : après tout n'est-il pas co-auteur d'un succès local, la chanson *Twisterella* ? Installé avec Liz dans le compartiment, il est saisi d'une envie d'acheter du lait pour le voyage, emplette qu'il fait traîner jusqu'au départ du train. Il n'a plus qu'à rentrer chez ses parents escorté de son imaginaire garde ambrosienne.

Ce portrait de raté fait penser à *Saturday night and sunday morning* (p. 1073). Courtenay et Christie se retrouveront dans *Le docteur Jivago* (p. 1340).

Shattered image *Jessie*, Raúl Ruiz, USA, 1998, 98 mn

Au centre, le personnage shizophrène de Jennie (Anne Parillaud) à la fois jeune mariée blonde en voyage de noces à la Jamaïque avec son époux trop attentionné (William Baldwin) et tueuse brune. Chacune rêve qu'elle est l'autre ; la blonde tue le détective (Graham Greene) chargé de la protéger, la brune le mari qui l'a peut-être violée. Asile psychiatrique et visite de la maman (Bulle Ogier). Ce jeu de miroirs confus devient rapidement lassant. Sur un thème voisin, le *Mulholland Drive* (p. 40) de David Lynch sera une franche réussite.

La môme Olivier Dahan, France, 2007, 134 mn

Comment évoquer les hommes de la vie d'Édith Piaf sans verser dans l'énumération ? De ce point de vue, la biographie est minimaliste : on entend à peine parler d'un certain Théo, quant à Jacques Pills, il est à la portion congrue. On pourrait en dire de même de l'entourage, mal caractérisé avec une Marguerite Monnot inexistante ; quant à la chère Mômone (Sylvie Testud), pourquoi éluder sa lourde responsabilité de pourvouyeuse de la drogue qui allait tuer la chanteuse ?

Le film est d'une confusion qui côtoie la maladresse mais, ce faisant, échappe à l'académisme qui guette les "biopics". Marc Barbé est convaincant dans le rôle de Raymond Asso, pygmalion de Piaf. Et dans le rôle-titre, Marion Cotillard sait nous émouvoir : lors de la mort de Cerdan ou encore quand Charles Dumont et Michel Vaucaire viennent lui proposer une chanson, *Non, je ne regrette rien*.

The black rose *La rose noire*, Henry Hathaway, USA, 1950, 121 mn

Au temps de Marco Polo, le Saxon Walter de Gurnie (Tyrone Power) quitte son grand-père (Finlay Currie) pour partir à la découverte de Cathay en compagnie de l'archer Tristram (Jack Hawkins). Il croise en chemin le pittoresque et cruel général Bayan (Orson Welles), découvre la poudre et l'imprimerie. Bof.

Welles cachetonne, sans doute pour financer son *Othello* (p. 1320) ; il venait d'ailleurs de tourner un film malgré tout plus réussi, *Prince of foxes* (p. 1565), avec le même Power. Extraordinaire dans *Manon* (p. 1224), Cécile Aubry n'est plus qu'une poupée assez bêtasse : elle n'aurait pas dû signer avec la Fox.

The hanging tree *La colline des potences*, Delmer Daves, USA, 1959, 103 mn

Un étrange médecin, Frail (Gary Cooper), arrive dans un camp de chercheurs d'or. Sorte de Janus bifrons, il porte en lui le meilleur et le pire. Très dévoué à ses patients, en particulier Elizabeth Mahler (Maria Schell) qu'il aide à recouvrer la vue, c'est aussi un être dominateur, jaloux et violent, aux pulsions meurtrières. Quand Frenchy Plante (Karl Malden) tente de violer la jeune femme, sa réaction est terrifiante : après avoir criblé de balles l'individu, il jette son corps dans un ravin. Cet acte donne prétexte au sulfureux prédicateur Grubb (débuts de George C. Scott) pour organiser son lynchage ; Frail n'échappera à la corde que grâce à Elizabeth qui fait don à la foule déchaînée de la mine d'or qui vient de lui apporter la fortune.

Un western au ton proche de celui des grands films d'Anthony Mann comme *Bend of the river* (p. 1182) où règne l'ambiguïté morale. Les personnages ne sont pas monolithiques, Frail bien sûr mais aussi Frenchy, autant salaud qui ne contrôle pas ses pulsions que brave homme dur à la peine.

Conflit Léonide Moguy, France, 1938, 90 mn

Enceinte et abandonnée, la jeune Claire (Corinne Luchaire) n'a pas voulu avorter et a laissé Catherine (Annie Ducaux), son aînée stérile, lui prendre son petit Jean-Claude. Quand le père naturel (Claude Dauphin) revient pour les faire chanter – 50 000 F ou je dis tout –, les sœurs se démènent pour dégager la somme. Puis Claire menace à son tour de vendre la mèche pour récupérer son fils ; le pistolet fourni par l'accessoiriste permet à Catherine de la blesser sans gravité. Après l'enquête et le non-lieu signifié par le juge d'instruction (Jacques Copeau), Claire comprend que Catherine est devenue la véritable mère de Jean-Claude.

Variation sur un thème récurrent du cinéma de l'époque, e.g., *To each his own* (p. 1045), la fille-mère privée de son enfant, ce mélodrame bénéficie d'une brillante distribution dominée par la météorique Luchaire (cf. *Le déserteur*, p. 68).

Chronique d'un été Jean Rouch & Edgar Morin, France, 1961, 90 mn

Manifeste du cinéma-vérité tourné durant l'été 1960, à Paris puis à Saint-Tropez. Rouch et Morin discutent avec des amis, des ouvriers, des artistes et des étudiants ; parmi eux Marceline Loridan avec un numéro tatoué sur le bras et le jeune Régis Debray. Question : "Êtes-vous heureux ?" et réflexions sur le travail, le but de la vie. On aperçoit la Concorde, les Halles et la sortie des usines Renault.

S'ensuit une projection après laquelle les participants se critiquent mutuellement – l'un trouve fabriqué et impudique ce que l'autre a trouvé sincère et bouleversant – avant la discussion finale entre les co-auteurs dans les salles du Musée de l'homme. Un film attachant qui se mord volontairement la queue.

Shame Steve McQueen, Grande-Bretagne, 2011, 101 mn

New-York. Brandon (Michael Fassbinder) est un obsédé sexuel qui ramasse des femmes dans le métro ou au boulot, a recours aux professionnelles sur Internet comme à domicile. Sa sœur Sissy (Carey Mulligan), qui vivote en chantant (elle interprète la chanson de *New York, New York*, 1977), vient s'installer chez lui. Elle a la cuisse légère et couche avec le patron de son frère qu'elle harcèle ensuite par SMS. Cette sœur vaguement incestueuse, en perpétuelle fuite en avant dans le sexe, renvoie une image peu flatteuse de lui-même à Brandon ; lequel perd momentanément ses moyens durant un cinq à sept. Quand Sissy, qu'il a durement chapitrée, fait une tentative de suicide, il semble vouloir s'assagir. Dernière séquence dans le métro : une femme aguicheuse sort de la rame, la suivra-t-il ? Non, pas cette fois-ci du moins. Excellente musique de Harry Escott.

Les guichets du Louvre Michel Mitrani, France, 1974, 94 mn

D'après les souvenirs de Roger Boussinot. Le 17 juillet 1942, le quartier Saint-Paul est envahi par des "hirondelles" souvent bon enfant qui s'acquittent avec zèle d'une immonde tâche. Quelques raflés tentent de fuir mais la plupart ne peuvent croire à l'énormité de ce qu'il leur arrive et attendent sagement avec leur petite valise. De bons Français se réjouissent qu'on "les" envoie ailleurs et pillent les appartements pour que ce qu'il reste ne tombe pas dans les mains des Allemands ! C'est là que Paul (Christian Rist), jeune homme de gauche, s'attache à Jeanne (Christine Pascal) à laquelle il fait, difficilement, enlever son étoile d'infâmie. Passé les guichets du Louvre sur le Pont du carrousel, la jeune femme refuse d'aller plus loin : elle veut rester sur la rive droite, demander l'aide de l'UGIF, une association de Juifs pétainistes, des Zemmour *ante litteram* qui ne manqueront pas de l'aider à retrouver sa mère et sa sœur emmenées par la Police.

Film nécessaire mais insuffisant en regard de la monstruosité du sujet.

Zaseda *L'embuscade*, Živojin Pavlović, Yougoslavie, 1969, 74 mn

1945. Le jeune Ive participe aux expropriations de "koulaks" et à la traque des Tchetniks dont un certain Marko retrouvé mort de ses blessures. Qu'importe, le petit chef Zotić lui colle quand même une rafale de mitraillette de façon à s'attribuer un fait d'armes. Alors que le village est réuni pour une célébration très encadrée, Ive s'éloigne sur un chemin ; arrêté par trois miliciens en quête de Tchetniks, il ne peut montrer ses papiers, ce qui justifie une exécution sommaire, une de plus. Un film âpre qui passa à travers les mailles de la censure, peut-être à cause de l'omniprésence des portraits de Staline, façon de faire porter le chapeau à un Grand Frère avec lequel Tito s'était brouillé en 1948. Avec Milena Dravić.

Blancanieves Paolo Berger, Espagne, 2012, 101 mn

Blanche-Neige dans l'Espagne d'Alphonse XIII. Elle est la fille d'un célèbre torero (Daniel Giménez Cacho) paralysé à la suite d'un coup de cornes ; sa mère, morte en couches, a été remplacée par l'infirmière Encarna (Maribel Verdú), aussi belle que perfide. Après la mort de sa grand-mère (Angela Molina), la petite Carmen devient la servante de sa marâtre mais apprend en cachette à toréer auprès de son père cloué dans un fauteuil. L'horrible Encarna s'étant débarrassée du père, Carmen échappe de justesse à la mort pour être recueillie par six nains : les sept formeront les "Enanitos toreros" qui, engagés par l'impresario Don Carlos (Josep Maria Pou aux faux airs de Vincent Price), se produisent dans les arènes de Séville. C'est là où Encarna offre à Carmen (Macarena García) la fatidique pomme. La jeune femme continuera à se produire dans un cercueil de verre, sur le thème du baiser qui réveille : le corps se soulève, actionné par une pédale.

En noir et blanc format 4/3 avec des intertitres, le film a un petit côté Guy Maddin. En moins foufou – le scénario n'est pas plus invraisembable que le conte des Grimm – mais avec une plastique superbe. Et un final émouvant : un gros plan sur la paupière de l'endormie laisse voir une larme perlant au coin de l'œil.

Sidewalk stories Charles Lane, USA, 1989, 101 mn

Le réalisateur campe un SDF noir qui vivote à Greenwich Village en exécutant des portraits de passants. Deux rencontres : une jeune femme riche (Sandye Wilson) qui s'attache à lui et une fillette de deux ans trouvée dans la rue dont il s'occupe comme il peut avant de découvrir l'adresse de sa mère.

Hommage à Chaplin et *The kid* (p. 233), ce beau film en noir et blanc, muet et sans intertitres mais avec une bande sonore, se met subitement à parler lors de la séquence finale, au milieu d'un square où l'on entend les mendiants demander de quoi s'acheter à manger, à boire. Dernière phrase : "C'est dur d'être à la rue".

Hombre Martin Ritt, USA, 1967, 106 mn

Grimes (Richard Boone) attaque une diligence ; le seul à réagir est John Russell (Paul Newman), pas vraiment indien mais élevé par les Apaches. Quoi qu'il en ait, il viendra au secours des époux Favor (Fredic March et Barbara Rush) – enrichis en affamant les Indiens d'une réserve – qui l'avaient obligé à voyager à l'extérieur du véhicule. Il perd la vie dans l'affrontement final : seuls à le regretter, le cocher mexicain Mendez (Martin Balsam) et la belle veuve Jessie (Diane Cilento). Ce beau western antiraciste a un petit goût de *Stagecoach* (p. 677).

Silver River *La rivière d'argent*, Raoul Walsh, USA, 1948, 104 mn

Assisté du fidèle Pistol (Tom D'Andrea), l'aventurier McComb (Errol Flynn) ouvre un tripot dans lequel les mineurs dépensent leurs salaires gagnés dans la mine d'argent locale. Dont il épouse la propriétaire Georgia (Ann Sheridan) après s'être débarrassé du mari (Bruce Bennett) en l'envoyant dans une zone qu'il savait infestée d'Indiens. Ce que ne lui pardonne pas son ami, le vieil ivrogne Plato (Thomas Mitchell) qui, en référence à Bethsabée, le traite de Roi David. Plato fait pour un temps cause commune avec le cartel mené par Chevigee (Monte Blue) qui cherche à ruiner McComb, puis se lance en politique, assisté de Georgia, afin de moraliser l'Ouest ; il est abattu par Sweeney (Barton MacLane), l'homme de main de Chevigee. McComb prend la tête d'un groupe de mineurs pour châtier les coupables ; promis juré, dit-il à Georgia, il œuvrera désormais au bien commun.

Ce dernier film de Walsh avec Flynn présente un aventurier louvoyant, pas très net – il s'est fait expulser de l'Armée après une boulette à Gettysburgh – mais à qui l'on a tendance à tout pardonner à cause de son dynamisme.

The rise and fall of Legs Diamond *La chute d'un caïd*, Bud Boetticher, USA, 1960, 101 mn

Biographie de Jack "Legs" Diamond (Ray Danton) qui rackettait ses collègues gangsters dans l'impossibilité de porter plainte. D'où des tentatives d'assassinat en série, au point qu'il était réputé immortel. Après avoir laissé tomber son frère (Warren Oates), il se retrouve isolé face à la pègre désormais organisée au niveau national (1931) ; une ancienne maîtresse (Elaine Stewart) lui dérobe ses armes, ce qui facilite son exécution. Oraison de son épouse (Karen Steele) : "Beaucoup de gens aimaient mon mari mais il n'aimait personne, c'est pourquoi il est mort".

Le héros est un beau garçon culotté et rusé qui a toujours un coup d'avance sur ses ennemis. Son agilité est rendue par le style vif et primesautier de la mise en scène et la photographie très claire qui ne s'assombrit qu'à la fin quand une voiture emmène le corps sous la pluie. Avec Simon Oakland en policier.

Jagten *La chasse*, Thomas Vinterberg, Danemark, 2012, 115 mn

Lucas (Mads Mikkelsen), qui travaille dans un jardin d'enfants, est accusé par la petite Klara, fille de son meilleur ami Theo (Thomas Bo Larsen), de lui avoir montré son zizi. La gamine ne sait pas vraiment de quoi elle parle mais la chasse au pervers est ouverte...

La pédophilie existe et il faut la détecter, mais comment ? Les questions posées aux enfants font penser à ces protocoles de mécanique quantique qui crèent la valeur qu'elles mesurent : alors que la maison de Lucas n'a pas de sous-sol, ils vont jusqu'à décrire la cave où il les aurait emmenés. Cette accusation grave libère les démons inquisiteurs, ceux du *Dies iræ* de Dreyer (p. 655) : voisins et collègues, hommes et femmes, y trouvent prétexte à s'acharner contre une victime qu'ils ne sont plus tenus de ménager. Ces lâches tuent son chien, lui filent une raclée au supermarché. Alors qu'il est lavé de tout soupçon, un coup de fusil lui rappelle que le besoin de punir l'emporte sur celui de savoir.

Revenge of the Pink Panther *La malédiction de la Panthère rose*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1978, 99 mn

Clouseau (Peter Sellers) est opposé à la French Connection (Robert Webber), ce qui l'emmènera jusqu'à Hong Kong. Le film débute très bien avec le générique en dessin animé et la musique de Henry Mancini ; sous son déguisement de Toulouse-Lautrec, façon José Ferrer dans *Moulin-Rouge* (p. 828), Clouseau est irrésistible. Malgré ses "beumb", "feug", etc., malgré sa pittoresque 2 CV "Silver Hornet", malgré l'indispensable Dreyfus (Herbert Lom) – qui se fend d'une oraison funèbre hypocrite à l'enterrement de son subordonné réputé mort –, ce film un peu routinier pâlit face au superlatif *The Pink Panther strikes back* (p. 670).

Remontons les Champs Élysées Sacha Guitry, France, 1938, 98 mn

Plaisant et superficiel, Guitry campe un instituteur descendant par la cuisse gauche de Louis XV, Marat et Napoléon, réconciliant ainsi les diverses tendances politiques de la France. Les générations sont donc allongées : les hommes ont leurs héritiers à 50 ans passés... tout comme la mère du protagoniste ! Cela donne lieu à d'amusantes saynètes, ainsi ce Chauvelin (Lucien Baroux) cajolé par le Bien-Aimé puisque destiné, selon une bohémienne (Jacqueline Delubac), à mourir six mois pile avant le Roi. On croise une tricoteuse (Mila Parély) maîtresse de Marat et Napoléon discute avec Bonaparte tandis que Richard Wagner (Robert Pizani) dirige la marche de Tannhäuser. Les changements de régime se réduisent aux modifications des motifs des tapis. Et on n'est pas à un anachronisme près : ainsi le mot "sœurs siamoises" au XVIII^{e} siècle !

Adventures of Don Juan Vincent Sherman, USA, 1948, 110 mn

De retour dans l'Espagne de Philippe III, Don Juan (Errol Flynn qui commence à montrer son âge) tombe amoureux de la reine Marguerite (Viveca Lindfors). C'est pour ses beaux yeux qu'il déjoue, avec l'aide du fidèle Leporello (Alan Hale) et du bouffon du roi (le nain Jerry Austin), le complot du perfide duc de Lorca (Robert Douglas). Beau décors filmés en technicolor ; avec Robert Warwick.

The lady is willing *Madame veut un bébé*, Mitchell Leisen, USA, 1942, 87 mn

La capricieuse animatrice de revues Elizabeth Madden (Marlene Dietrich) s'empare d'un bébé ; pour avoir le droit de l'adopter, elle contracte un mariage blanc avec un pédiatre, le Dr. McBain (Fred MacMurray), lequel élève des lapins pour des raisons scientifiques. Entre comédie et mélodrame, un film inepte.

Ni na bian ji dian *Et là-bas quelle heure est-il ?*, Ming-liang Tsai, Taïwan, 2001, 110 mn

Nous retrouvons la famille de *La rivière* (p. 1207). Le père (Tien Miao) vient de mourir et la mère (Li-ching Lu) croit le retrouver en la "personne" du gourami géant de l'aquarium du salon. Quant au jeune Hsiao-kang (Kang-shen Lee), qui vend des montres à Taipei, il est tombé amoureux d'une de ses clientes, Shiang-chyi (Chen), qui vient de partir pour Paris. Chacun gère le manque à sa façon : la mère organise un dîner aux chandelles avec son époux et se masturbe devant sa photo. Shiang-chyi passe une nuit avec une lesbienne venue de Hong Kong, Hsiao-kang avec une pute qui opère dans les parkings. Rituel pour conjurer l'absence, il règle l'heure des horloges de Taipei pour l'aligner sur celle de Paris ; un homosexuel dans les toilettes d'un cinéma lui fait des propositions en se cachant le sexe avec une pendule électrique dont l'aiguille indique midi. Dernier plan, le fantôme du père près du manège des Tuileries.

La musique de Jean Constantin, les extraits de films, renvoient aux *Quatre cents coups* (p. 721) et à Antoine Doinel. Pas étonnant que Shiang-chyi croise Jean-Pierre Léaud sur un banc du cimetière Montparnasse !

Idiotern *Les idiots*, Lars von Trier, Danemark, 1998, 110 mn

"Retrouver son idiot intérieur" : la bande de copains menés par Stoffer (Jens Albinus, le futur *Direktør*, p. 1706) s'ingénie à jouer les débiles mentaux. Manière de dénoncer le conformisme ambiant mais aussi désobligeante affirmation de supériorité et de mépris, celui de Stoffer comme celui de l'auteur.

Deuxième film DOGMA95 après *Festen* (p. 839).

Blockheads *Têtes de pioche*, John G. Blystone, USA, 1938, 56 mn

De faction dans une tranchée en 1918, Stan ne l'a toujours pas quittée 20 ans après... L'intrigue, inexistante, de ce Laurel et Hardy tardif est prétexte à une succession de gags : Laurel referme un store en touchant l'ombre qu'il fait sur un mur ou encore fume son pouce. Apparition peu mémorable de Finlayson.

Les enfants terribles Jean-Pierre Melville, France, 1950, 100 mn

Ce petit enfer domestique est dû à Jean Cocteau dont la voix off redondante commente l'action. Le couple fusionnel formé par Élisabeth (Nicole Stéphane, excellente) et Paul (Édouard Dermithe, mièvre) vit dans une sorte de carapace à deux places semblable à la roulotte des *Parents terribles* (p. 1437). Épris de son maléfique camarade de lycée Dargelos (Renée Cosima), Paul lui substitue un sosie féminin, Agathe, dont il tombe éperdument amoureux. C'est sans compter sur la jalouse Élisabeth qui sert de lien entre les deux et ment effrontément dans le but de garder son frère, même mort, avec elle. Elle atteint son but quand il se suicide avec une boule de poison offerte par Dargelos ; elle se tire alors un coup du pistolet, entreposé comme le poison, dans le tiroir aux trésors de ce couple incestueux.

Références à *Orphée* (p. 724) – le rêve à l'envers, Élisabeth en sage-femme de la mort – et au *Sang d'un poète* (p. 511) – Dargelos et les boules de neige.

Les maîtres du temps Étienne Laloux, France, 1982, 75 mn

Après *La planète sauvage* (p. 773), seconde adaptation de Stefan Wul (*L'orphelin de Perdide*), d'après des dessins, souvent assez laids, de Mœbius.

Manderlay Lars von Trier, Danemark, 2005, 138 mn

Suite de *Dogville* (p. 1728) en plus désobligeant. Dont il reprend le dispositif – décors minimalistes et voix off (John Hurt) –, Grace étant maintenant incarnée par Bryce Dallas Howard. La caravane de voitures de son père (Willem Dafoe) l'a laissée dans une plantation de l'Alabama oubliée du temps, où règne encore l'esclavage sous la forme de "Mam's Law". Aidée de deux sbires (Jean-Marc Barr et Udo Kier), elle rétablit une loi plus conforme aux principes des années 1930 ; la plantation serait même prospère si Timothy (Isaach De Bankolé) ne s'emparait de l'argent de la récolte dont il avait la garde. Écœurée, Grace s'en va. C'est alors que le vieux Wilhem (Danny Glover) explique que c'est lui, un Noir, qui a mis au point avec la maîtresse blanche de Manderlay (Lauren Bacall), l'infâme Mam's Law : les Noirs, qui ne sont pas mûrs pour l'indépendance, sont plus heureux comme esclaves. Qu'on se le dise !

Eugenio Luigi Comencini, Italie, 1980, 110 mn

Alors que Baffo (= Moustache, Memè Perlini) l'amène à son père en voiture, Eugenio, 12 ans, est tellement pénible que son chauffeur l'abandonne à un carrefour. Il est vrai que le gamin n'a pas été désiré par ses parents soixante-huitards qui, souvent séparés, ne s'occupent guère de lui. Quand il n'est pas chez son grand-père maternel (Bernard Blier), ils se le renvoient comme une patate chaude. Son père Giancarlo (Saverio Marconi) lui fait miroiter l'intérêt de la corrida pour qu'il ait envie de rejoindre sa mère Fernanda (Dalila Di Lazzaro) en Espagne. L'enfant, qui adore les animaux, rêve d'être vétérinaire mais les parents ne s'en sont jamais aperçu. Trop jeunes, ils sont restés de grands enfants incapables d'en élever un ; on a de plus inculqué à Fernanda un féminisme agressif qui lui fait refuser la maternité. Journaliste satirique, Baffo est plus radical : on devrait pouvoir se débarrasser des enfants comme des chiens... Alors que la famille a retrouvé le gosse et ne s'en préoccupe déjà plus, il lui conseille discrètement de s'enfuir, ce qui n'est peut-être pas si monstrueux que ça.

La chanson du film est un plagiat éhonté de celle de *Cría cuervos* (p. 1155).

Queen & country John Boorman, Grande-Bretagne, 2014, 110 mn

1952. Bill Rohan, l'enfant de *Hope and glory* (p. 806), fait son service militaire, d'où une évocation de l'Armée telle que l'a connue le réalisateur. D'un côté des sous-officiers crétins, en particulier Bradley (David Thewlis) dont on apprendra que, choqué lors du débarquement de 1944, il a trouvé son équilibre dans une application maniaque du règlement. De l'autre les *skivers* (tire-au-flanc) ; l'un d'eux déteste tellement l'uniforme qu'il subtilise l'horloge, orgueuil du régiment car offerte par la reine Victoria. Au loin une menace qui se dissipera, le départ en Corée. C'est aussi le temps des amours avec une jeune aristocrate suicidaire que Bill a surnommée Ophelia : quand les images télévisées du couronnement la montrent dans l'entourage d'Elizabeth, le héros comprend qu'elle n'est pas pour lui.

On retrouve l'île de la Tamise et David Hayman dans le rôle du père. L'atmosphère de farce anti-militariste laisse progressivement place à l'émotion. Références à *Rashōmon* (p. 417) dont nous voyons un extrait.

Alien : resurrection Jean-Pierre Jeunet, USA, 1997, 111 mn

Un clone de Ripley (Sigourney Weaver) sert de mère biologique à un pathétique Alien qui présente des caractères humanoïdes. Épisode lui-même cloné à partir des précédents (pp. 740, 15, 1656) et dont le sempiternel androïde est joué par Wynona Ryder. Avec les pittoresques Ron Perlman et Dominique Pinon, ainsi que Brad Dourif qui avait débuté dans des œuvres plus ambitieuses.

The pied piper *Le joueur de flûte*, Jacques Demy, Grande-Bretagne, 1972, 86 mn

Malgré les soldats vêtus de vert et les prélats en rouge, la pièce montée de mariage infestée de rats, ce Hamlyn façon Demy fait pale figure face à *Peau d'âne* (p. 781) ; et son message politique contre l'intolérance est maladroit. Avec John Hurt, Donald Pleasence, Diana Dors et le chanteur Donovan, piètre acteur.

Never give a sucker an even break *Passez muscade*, Edward F. Cline, USA, 1941, 68 mn

W. C. Fields rend visite aux studios ESOTERIC pour leur proposer un scénario.

Ayant laissé tomber son indispensable bouteille de la fenêtre d'un avion, le grand homme saute sans parachute pour la rattraper et atterrit sur le sofa de Mrs. Hemogloben (Margaret Dumont) qui vit au sommet d'une montagne aux allures de monastère des Météores ; dont il initie la fille, qui ignorait jusqu'à l'existence de la gent masculine, au jeu de "squidgy" basé sur le baiser labial. . .

Histoire tellement inepte que le producteur (Franklin Pangborn) congédie Fields sans ménagements. Toujours serviable, ce dernier s'offre à conduire à la maternité une femme qui veut rendre visite à une amie, ce qu'il fait en provoquant une série d'accidents ; elle arrive a destination pour être mise sur une civière. Le chauffard garde cependant l'affection de sa nièce (la jeune chanteuse Gloria Jean).

Variante du "Jusqu'ici ça va" (cf. *La haine*, p. 904) : une cabine d'ascenseur en chute libre est qualifiée de Maxwell parachute : "good until the last drop".

Pane e cioccolata *Pain et chocolat*, Luigi Comencini, Italie, 1974, 110 mn

La vie de Nino (Manfredi), un immigré italien en Suisse. Dénoncé par un couple qui l'a vu uriner contre un mur, son permis de séjour lui a été retiré et il vit l'existence des clandestins, finissant par dormir dans un poulailler. Idée de génie, il se teint les cheveux pour avoir l'air germanique mais la caque sent toujours le hareng et il se met à parler italien dans un café. Au moment où la Police le raccompagne au train, il s'en prend à la propreté helvétique et veut compisser la gare. Une amie grecque (Anna Karina) lui ayant déniché un nouveau permis, il est assis entre deux chaises, partira, partira pas ? Dernier plan, il a décidé de rester.

I died a thousand times *La peur au ventre*, Stuart Heisler, USA, 1955, 109 mn

Second *remake* de *High sierra* (p. 1208) plus proche de l'original, le précédent, *Colorado Territory* (p. 419), étant un western. Excellente distribution : Lee Marvin, Earl Holliman, Howard St John et, dans les rôles principaux, Jack Palance, Lori Nelson et une touchante Shelley Winters.

Kurutta Ippēji *Une page folle*, Teinosuke Kinugasa, Japon, 1926, 68 mn

D'après Yasunari Kawabata. Un homme trouve un emploi dans un asile d'aliénés pour approcher son épouse internée ; il rejoint finalement les patients. C'est ce qu'on comprend d'une intrigue que l'absence d'intertitres rend difficile à suivre. Mais qu'importe après tout ? Il s'agit d'un film sur les fous, peut-être vu à travers les yeux d'un fou. C'est ce que suggère la facture avant-gardiste : travellings frénétiques, surimpressions et anamorphoses. Un style qui renvoie aux cinéastes français de l'époque, Abel Gance, Jean Epstein ou Marcel L'Herbier – tout particulièrement *El Dorado*, p. 1334 – davantage qu'à l'expressionniste de *Caligari* (p. 174). Élément typiquement japonais, les danseurs affublés de masques nō.

Réalité Quentin Dupieux, France, 2014, 84 mn

Los Angeles. Pour tourner son propre scénario, *Waves*, l'opérateur Jason (Alain Chabat) doit trouver le cri de douleur qui vaudra un Oscar® à son producteur (Jonathan Lambert). D'où une sorte de cauchemar cinéphilique – à moins qu'il ne s'agisse d'une crise d'eczéma sous un crâne – durant lequel tout semble s'être rembobiné de travers car le futur film de Jason passe dans un cinéma malgré ses protestations… Un labyrinthe façon *Mulholland drive* (p. 40) où les sangliers se nourrissent de cassettes VHS et la télévision tue en faisant exploser des têtes : la jeune héroïne de l'histoire se prénomme d'ailleurs Réalité. Avec Élodie Bouchez.

The Ipcress file *Ipcress, danger immédiat*, Sidney J. Furie, G^{de}-Bretagne, 1965 103 mn

Palmer (Michael Caine) est chargé par ses supérieurs hiérarchiques Ross et Dalby (Guy Doleman, Nigel Green) d'enquêter sur la disparition d'un chercheur. Celui-ci est retrouvé amnésique et à jamais perdu pour la Science : il a été victime d'un lavage de cerveau selon le conditionnement hypnotique IPCRESS. En continuant son enquête Palmer est capturé par Bluejay (Frank Gatliff) qui le soumet au même protocole. C'est en réalité Dalby qui tire les ficelles dans l'espoir de faire abattre Ross par Palmer.

Nous sommes plus proches de John Le Carré que de James Bond : la seule qualité du peu recommandable Palmer – c'est un escroc – est d'être indiscipliné. Ross est un personnage sans scrupules qui a manipulé Palmer en escomptant qu'il se rebelle contre les injonctions hypnotiques de Dalby qu'il veut démasquer. De façon générale, l'espionnage est présenté comme une activité bureaucratique où toute action a un code : B107, TX82, T108 sans oublier le L101 qu'il faut remplir à chaque mission. On mentionnera les cadrages, source d'étrangeté et d'inconfort. Citation du *Testament du Docteur Mabuse* (p. 751) : la voiture qui ne redémarre pas à un feu car son conducteur (Gordon Jackson) a été tué.

Quand on a 17 ans André Téchiné, France, 2016, 109 mn

Les Pyrénées (Bagnères de Luchon) servent de cadre aux amours de deux lycéens. Damien, fils de la doctoresse Marianne (Sandrine Kiberlain), est amoureux de Thomas, fils adoptif d'un paysan. Les avances du premier se heurtent à la brutalité du second qui finira par lui rendre son amour.

La trame rappelle celle des *Roseaux sauvages* (p. 1526) avec ici aussi la mort d'un militaire – le père de Damien – et les interrogations du même Damien sur sa propre homosexualité. Mais ce film est plus optimiste avec des moments d'intense émotion, ainsi quand les deux adolescents s'étreignent après l'enterrement.

Meshi *Le repas*, Mikio Naruse, Japon, 1951, 97 mn

Ōsaka. Mariée à Hatsu (Ken Uehara), Michiyo (Setsuko Hara) prend conscience du vide de son existence de femme au foyer lors de la visite de l'aguicheuse Satoko (Yukiko Shimazaki). En fugue pour se dérober au mariage arrangé, celle-ci ne cesse de provoquer son oncle Hatsu et Michiyo qui l'a priée de partir en profite soudain pour déserter le foyer et rentrer chez ses parents. Si elle résiste à l'attraction qu'elle éprouve pour son cousin Kazuo (Hiroshi Nihon.yanagi) rencontré dans le train qu'elle a pris avec Satoko, ses velléités de trouver un travail à Tōkyō sont rapidement douchées et elle doit subir le harcèlement de sa mère (Haruko Sugimura) qui la presse de regagner son foyer. De son côté, Hatsu est l'objet des avances de voisines et d'amies auxquelles il ne succombe pas davantage. Il vient finalement rechercher Michiyo à Tōkyō ; dans le train qui ramène le couple, la jeune femme contemple son époux endormi en tentant de se convaincre que la routine qu'ils vont retrouver est le véritable bonheur. D'après Fumiko Hayashi.

Hôtel des Amériques André Téchiné, France, 1981, 90 mn

À Biarritz, l'hôtel géré par la mère de Gilles (Patrick Dewaere) où vit le chanteur Bernard (Étienne Chicot), parasite arrogant dont l'ascendant sur Gilles contraste avec la répulsion qu'il inspire à sa jeune sœur (Sabine Haudepin). Gilles rencontre Hélène (Catherine Deneuve), une anesthésiste qui n'a pas encore fait le deuil d'un compagnon récemment disparu. Les deux vont tenter de vivre leur amour malgré la prégnance de leurs anciens liens : le souvenir du compagnon architecte dans la maison vide qu'il devait occuper avec Hélène, le harcèlement mesquin de Bernard dépité de perdre son satellite. Le dernier plan, Gilles seul sur un banc à la gare attendant de partir retrouver Hélène à Paris, suggère un possible *happy end*. Cet amour partagé les distingue des personnages secondaires malheureux, hétéros (Josiane Balasko, Francois Perrot) ou homos (Dominique Lavanant, Jean-Louis Vitrac) auxquels l'auteur réserve l'empathie qu'il refuse au pénible Bernard.

Shadows and fog *Ombres et brouillard*, Woody Allen, USA, 1992, 86 mn

Tapi entre ombre et brouillard, un étrangleur rôde à proximité d'un cirque. L'expressionnisme de la photo est démenti par la musique brechtienne de Kurt Weil (*L'opéra de quat'sous*, pp. 558, 903). Et le jeu de Woody Allen nous situe davantage dans la lignée d'Abott & Costello (pp. 943, 303) que de *Nosferatu* (p. 793). Brillante distribution : John Malkovich, Mia Farrow, Donald Pleasence, John Cusack, Jodie Foster et même Madonna... pour un film qui tourne à vide.

Cléo de 5 à 7 Agnès Varda, France, 1961, 87 mn

Une heure trente de la vie de la chanteuse Florence (Corinne Marchand), nom de scène Cléo. Le générique, en couleurs, montre les tarots qu'elle consulte chez une voyante qui a vu la mort sans le dire. Cléo attend les résultats d'une analyse ; des noms de boutique, RIVOLI DEUIL ou BONNE SANTÉ, nous rappellent cette épée de Damoclès. Accompagnée par la dévouée et superstitieuse Angèle (Dominique Davray), elle quitte la rue de Rivoli pour son loft de la rue Huyghens où passent son amant un peu absent (José Luis de Vilallonga, qui d'autre ?) puis son pianiste (Michel Legrand) avec de nouvelles chansons. Errance à Montparnasse, café du Dôme et bateleurs, puis rue Delambre dans un atelier de sculpture et un cinéma où l'on projette un film muet avec l'acteur... Jean-Luc Godard. Ensuite, départ en taxi vers Montsouris où trône encore un Bardo miniature ; c'est là qu'elle rencontre Antoine (Bourseiller), un autre mort en sursis qui reprend le soir même le train pour l'Algérie. Il la convainc d'aller en bus (la caméra note l'arrêt VERLAINE) jusqu'à la Salpétrière : "Deux mois de rayons et tout ira bien après", dit l'Esculape de service. Avec Antoine à ses côtés, elle ressent soudainement du bonheur. Magnifique et bouleversant, peut-être le meilleur Varda.

Till glädge *Vers la joie*, Ingmar Bergman, Suède, 1950, 99 mn

Étalée sur plusieurs années, la vie d'un couple de musiciens. Stig (Olin) est premier violon mais, après une performance manquée, se met à douter et se résigne à n'être qu'un musicien du rang. Alors qu'il entretient une liaison avec Nelly (Margrit Carlqvist), l'épouse délurée d'un vieillard libidineux (John Ekman), il reproche à la sienne, Marta (Maj-Britt Nilsson), ses anciens amants dont le peu ragoûtant Marcel (Birger Malmsen) : elle retourne chez sa mère où Stig, écœuré par sa propre vie de débauche finit par la rejoindre. Quelques années plus tard, Marta meurt brûlée par un chauffage d'appoint. Le chef d'orchestre (Victor Sjöström) suggère alors à Stig de prendre du repos... Non, il veut jouer quand même : le film se referme sur *L'hymne à la joie*.

Le thème du deuil reviendra l'année suivante dans *Sommarlek* (p. 1207).

L'amour en fuite François Truffaut, France, 1979, 93 mn

Dernier tour de piste pour Jean-Pierre Léaud en Antoine Doinel. Divorce – par consentement mutuel, nouveauté à l'époque – d'avec Christine (Claude Jade) et petites "salades de l'amour" avec Sabine (Dorothée, présentatrice télé pour enfants). Dont le frère Xavier (Daniel Mesguich) est amoureux de Colette (Marie-France Pisier), en fait le premier amour d'Antoine, lequel croise aussi M. Lucien (Julien Bertheau qui remplace Jean Douchet), l'amant de sa mère décédée depuis. Ces rencontres fortuites sont prétextes aux retours en arrière qui truffent ce film à la limite de la grivèlerie : les flash-back tirés des quatre opus précédents (pp. 721, 1787, 1555, 878) supplèent à l'indigence du scénario. Le Doinel de trop.

Pauline à la plage Éric Rohmer, France, 1983, 91 mn

Comédies et proverbes, opus 3. À Granville, le séducteur Henri (Féodor Atkine) trompe sa nouvelle conquête Marion (Arielle Dombasle) avec la peu farouche Louisette (Rosette). Quasiment pris la main dans le sac, il fait porter le chapeau à Sylvain (Simon de La Brosse, 17 ans), ce qui indispose Pauline (Amanda Langlet, 16 ans), la cousine de Marion qui en pinçait pour l'adolescent. Mais Pierre (Pascal Greggory), amoureux éconduit par Marion, révèle le pot aux roses.

Un Rohmer plutôt réussi malgré Dombasle dont les ânonnements soulignent les "pépites" du dialogue : "Une étincelle jaillira et je serai un immense brasier".

Remember the night *L'aventure d'une nuit*, Mitchell Leisen, USA, 1939, 90 mn

Lee (Barbara Stanwyck) est jugée pour un vol de bijoux. Les débats interrompus à cause de Noël, elle est remise à la garde de John (Fred MacMurray). Ne sachant qu'en faire, il l'emmène en voiture dans sa propre famille (Beulah Bondi, Sterling Holloway) en Indiana, avant de rentrer en passant par le Canada pour éviter un patelin de Pennsylvanie où ils ont eu, à l'aller, des ennuis avec la Police. Tombé amoureux de la délinquante, John lui suggère de ne pas rentrer aux États-Unis et, comme elle refuse, fait tout lors du procès pour indisposer le jury afin d'obtenir un acquittement... en vain car Lee, régénérée, plaide coupable.

Cette bonne comédie du tandem Stanwyck/MacMurray ne vaut pas *There's always tomorrow* et surtout *Double indemnity* (pp. 829, 1303). Illustration du pénible racisme des studios, le serviteur noir : "not very bright, but can cook".

Miss Pinkerton Lloyd Bacon, USA, 1932, 65 mn

Tout en s'occupant d'une grabataire, l'infirmière Adams (Joan Blondell) assiste la Police (George Brent) dans une maison peuplée de suspects. Laborieux.

The navigator *La croisière du Navigator*, Buster Keaton & Donald Crisp, USA, 1924, 69 mn

Un héritier ahuri (Keaton) se retrouve avec une jeune femme (Kathryn McGuire) sur un navire à la dérive. Il faut manger, mais avec quoi ouvrir une boîte de conserves, scie ou chignole ? Roulis et tangage causent des surprises, en ouvrant toutes les portes du pont ou en faisant osciller un inquiétant portrait de marin – celui du coréalisateur Crisp – derrière un hublot. Buster enfile un scaphandre sans arrêter de fumer ; quand il veut en sortir, il laisse l'eau entrer à l'intérieur. Poursuivi par des cannibales, le couple s'enfonce dans l'eau… pour émerger porté par un sous-marin qui croisait dans les environs.

Terra em transe Glauber Rocha, Brésil, 1967, 103 mn

Dans la fictive Eldorado, le poète Paolo s'attache d'abord aux pas du politicien catholique Porfirio Diaz (!, Paolo Autran) puis à Felipe Vieira (José Lewgoy), un gouverneur de gauche dont les ardeurs réformatrices sont bridées par son entourage. Un temps chargé de l'information dans une télévision privée, il y dresse un portrait au vitriol de Porfirio, un spécialiste de la trahison à tiroirs derrière lequel se profile la terrifiante EXPLINT – comprendre les États-Unis. Puis c'est le coup d'état et la mort de Paolo, une mitraillette à la main.

Ce film politique sur le coup d'état de 1964 est servi par une mise en scène baroque, des palais décadents à la végétation exubérante où s'agitent compulsivement des personnages – prêtres, propriétaires – souvent grotesques ; mention spéciale pour Porfirio avec son crucifix et ses ricanements comme sortis d'un cauchemar bunuelien.

Okraïna *Le faubourg*, Boris Barnet, URSS, 1933, 96 mn

Dans une petite ville, une fabrique de bottes, une grève. Puis, dans la chaleur de l'été, le coup de tonnerre de 1914. Deux vieux complices qui se retrouvaient pour jouer aux dames se brouillent : l'un d'eux, allemand, part. Plus tard, un prisonnier de guerre employé comme cordonnier est à moitié lynché quand arrive la nouvelle de la mort d'un des fils du patron ; c'est la jeune Manka (Elena Kouzmina d'*Au bord de la mer bleue*, p. 1213) qui prend sa défense. 1917, la guerre s'enlise et les soldats au front apprennent l'abdication du tsar avant de se mettre à fraterniser avec les Allemands. Indignation des politiciens du gouvernement provisoire et exécution de l'autre fils du bottier sur lequel on avait trouvé la Pravda.

Sous le mince vernis propagandiste, cette grande réussite de Barnet ne se préoccupe guère de nations et encore moins de classes sociales. Preuve que le film n'est pas muet, un cheval qui parle.

La lectrice Michel Deville, France, 1988, 94 mn

Arles. Constance (Miou-Miou) s'identifie à Marie, une héroïne de roman qui a décidé de faire la lecture à domicile. Situation ambiguë où elle doit satisfaire les fantasmes de ses clients sans jamais perdre de vue son travail qu'elle prend réellement au sérieux, notamment face à un très insistant PDG (Patrick Chesnais). Lecture de Lénine à une vieille communiste zinzin (María Casares) dont la domestique (Marianne Denicourt) a – réellement ! – des araignées dans le plafond ou de textes du Divin Marquis à un aréopage de notables (dont Pierre Dux et Jean-Luc Boutté). Client principal, un jeune paralytique dont on se demande si la mère (Brigitte Catillon) est si naïve que ça ; entr'aperçu, le grand-père (Léo Campion) ressasse deux vers du *Cor* d'Alfred de Vigny : "Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux/Descendaient la montagne et se parlaient entre eux".

Un film drôle et gentiment pervers comme sait les réussir Deville, qui traite du sexe au second degré, sans jamais tomber dans le graveleux.

The gaucho Fred Jones, USA, 1927, 95 mn

Douglas Fairbanks, en gaucho bondissant, semble sorti de *The mark of Zorro* (p. 195). Quand il s'agit de déménager, il fait tirer sa maison par cent chevaux ; le tyran usurpateur (Gustav von Seyffertitz) se contente d'un carrosse aux roues démesurées. Notre gaucho le défait en provoquant une débandade de bovidés.

Le film, bondieusard, se situe dans un Lourdes andesque avec sanctuaire, un prêtre admirable (Nigel De Brulier) et une sainte thaumaturge (Eve Southern) qui guérit le héros d'une sorte de lèpre en invoquant la Vierge (Mary Pickford). D'où le message politique final : converti par sa guérison, le gaucho remplace les proclamations du tyran par les Dix Commandements : "Live by these, you need no other law". On se demandait où Trump était allé chercher sa philosophie...

Cattle queen of Montana *La reine de la prairie*, Alan Dwan, USA, 1954, 85 mn

L'histoire de Sierra Nevada (*sic*, Barbara Stanwyck), fille d'un éleveur (Morris Ankrum) victime du douteux McCord (Gene Evans) qui, pour s'attribuer terres et bétail, l'a fait tuer par les Indiens renégats auxquels il fournit des fusils. Infiltré chez McCord, l'agent fédéral Farrell (Ronald Reagan) est chargé de mettre fin à ce trafic. *Happy end :* les Indiens ne violeront plus les traités passés avec l'Homme blanc car les meilleurs d'entre eux sont allés à l'Université !

Tournée dans de magnifiques paysages du Montana, une production Benedict Bogeaus avec, côté méchants l'indispensable Jack Elam, côté bons le pittoresque Chubby Johnson. Les rôles d'Indiens sont tenus par des encirагés peu convaincants (e.g., Lance Fuller), sauf Anthony Caruso dans le rôle du traître Natchakoa.

Doctor X Michael Curtiz, USA, 1933, 74 mn

Tournée en technicolor bichrome (vert et ocre) l'enquête menée par un journaliste (Lee Tracy) à la recherche du "Moon killer", l'étrangleur qui sévit dans l'institut médical du docteur Xavier (Lionel Atwill) aux inquiétants collaborateurs. Le véritable coupable est le manchot Wells (Preston Foster), un médecin genre Alexis Carrel inventeur de la "chair synthétique" qui reconstitue son bras gauche. Plombé par son humour lourdingue, le film ne trouve pas ses marques. La fille de Xavier (Fay Wray) est éclipsée par la drolatique soubrette (Leila Bennett). Dans le même style, *Mystery of the wax museum* (p. 70) sera plus réussi.

Amator Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1979, 107 mn

Lors de la naissance de sa fille, l'ouvrier Filip (Jerzy Stuhr) reçoit une caméra super 8. Et tourne un modeste documentaire sur son usine dont la direction sabre les rares moments originaux. Bon gré mal gré, à travers les festivals d'amateur, il se fait un petit nom et se voit même offrir une caméra 16mm par le comité d'entreprise. Il rencontre Krzysztof Zanussi (avec lequel Stuhr jouera *Persona non grata*, p. 381) qui vient présenter son *Camouflage* (p. 374). Malgré l'hostilité de la direction, il tourne sur un employé nain un film qui a les honneurs de la télévision mais provoque le licenciement du responsable culturel de l'usine : "Tu ne sauras jamais qui tu aideras, à qui tu nuiras" lui dit ce dernier. Terrifié par les conséquences de son activité – son épouse qu'il délaissait pour la caméra l'a quitté –, Filip détruit le nouveau documentaire qu'il devait envoyer à la télévision.

Neokonchennaya... *Partition inachevée pour piano mécanique*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1977, 97 mn

D'après Tchekhov. Mikhaïl Platonov (Alexandre Kaliaguine) et Sophia (Elena Solovei) se sont éperdument aimés dans leur jeunesse puis elle est partie sans explication. Et voilà qu'ils se retrouvent dans un milieu aristocratique placé sous le signe du paternalisme – on veut bien donner ses hardes au moujik – et de l'égoïsme – le médecin (le réalisateur) refuse de se déranger pour une paysanne. Tandis qu'un vieux crouton (Oleg Tabakov, futur Oblomov, p. 1120) fait l'éloge du sang bleu, Platonov s'arc-boute sur sa modeste position d'instituteur pour river son clou à ce petit monde. Les retrouvailles avec Sophia l'ont bouleversé et il est question d'une fugue en commun, mais ne serait-ce pas un mensonge de plus ? Il l'abandonne à son minable mari (Iouri Bogatyriov) pour se jeter dans la proche rivière où vient le rejoindre sa propre épouse Sachenka (Evguenia Glouchenko) qu'il a tendance à toiser mais dont les larmes expriment un amour sincère et dévoué. Le couple s'éloigne les pieds dans l'eau. Le premier chef-d'œuvre de Mikhalkov.

Bedlam Mark Robson, USA, 1946, 79 mn

1761. Dans une provocation à la Gainsbourg, la comédienne Nell Bowen (Anna Lee) a dévoré un billet de banque, ce qui lui vaut une accusation de folie et un internement dans l'asile où sévit master Sims (Boris Karloff). Encouragée par un quaker (Richard Fraser) – qui lui donne du "Thou" – elle tente d'humaniser ce lieu immonde immortalisé par une célèbre gravure de Hogarth. Quand Sims veut la normaliser définitivement au moyen d'un traitement de son cru, les zinzins (Ian Wolfe, Jason Robards Sr.) s'emparent de lui et le jugent : il termine emmuré vivant, façon *La barrique d'Amontillado* d'Edgar Poe.

Karloff est plus terrifiant que dans ses rôles habituels à cause de sa normalité arrogante, typique d'un scientisme à la Jeremy Bentham où tout a une place et un prix. Elle lui donne droit de vie et de mort sur les déviants qu'il est censé garder, par exemple en faisant réciter une ode à la raison par un de ses pensionnaires qui, préalablement recouvert d'une peinture dorée, meurt asphyxié pour le plus grand plaisir du public aristocratique ; méthode réutilisée dans *Goldfinger* (p. 978). Avec deux familiers des productions Val Lewton, Elizabeth Russell et Skelton Knaggs.

Antoine et Colette François Truffaut, France, 1962, 30 mn

Jean-Pierre Léaud (17 ans) incarne Antoine Doinel dans cette suite des *Quatre cents coups* (p. 721) réduite à un sketch du film *L'amour à vingt ans*. Employé chez Philips et membre des JMF, il rencontre Colette (Marie-France Pisier) à un concert et déménage de la place Clichy pour les Batignolles afin de se rapprocher de sa famille. Les parents de la jeune fille (dont Rosy Varte) adorent le soupirant, Colette moins ; elle vient d'ailleurs de se fiancer. Rideau.

Papy fait de la résistance Jean-Marie Poiré, France, 1983, 102 mn

La famille Bourdelle – Jean-Robert (Michel Galabru), Héléna (Jacqueline Maillan), Bernadette (Dominique Lavanant) et son fiancé Michel Taupin (Christian Clavier), ainsi que Guy-Hubert (Martin Lamotte) – doit héberger un général allemand (Roland Giraud). Ils sont tous horrifiés à l'exception de Guy-Hubert, coiffeur efféminé à la mèche éloquente ; mais aussi trompeuse car il est en secret "Super-Résistant", une sorte de Superman franchouillard.

Inférieure au *Père Noël est une ordure* (p. 933), cette satire du résistentialisme façon *Le Père Tranquille* (p. 1749) n'est qu'une farce laborieuse dont émerge la prestation de Jacques Villeret, irrésistible demi-frère de Hitler chantant *Je n'ai pas changé*. Mentionnons aussi Gérard Jugnot en concierge devenu gestapiste et basé sur le film, le débat des *Dossiers de l'écran* animé par (l'authentique) Alain Jérôme. Message de Londres : LE CUISINIER SECOUE LES NOUILLES.

Men in war *Cote 465*, Anthony Mann, USA, 1957, 98 mn

6 septembre 1950, en Corée. La section dirigée par le Lt. Benson (Robert Ryan) tente de rejoindre le corps des troupes dont elle est coupée. Combats contre un ennemi invisible dans lesquels se distingue Montana (Aldo Ray), un militaire aussi brutal qu'efficace au service d'un colonel sonné (Robert Keith) qu'il veut à tout prix ramener sain et sauf : il voit en lui une sorte de père. La troupe fond à mesure que les soldats progressent ; terrifié par une mine, un soldat (Neremiah Persoff) se met à courir pour mieux sauter sur une autre. Tout se termine par la prise, au lance-flamme, de la colline 465. Ils sont tous morts, y compris le colonel sorti de son hébétude, sauf trois survivants, dont Montana et Benson. Ce dernier égrène la litanie des disparus.

Le scénario du blacklisté Ben Maddow est signé par le négrier Philip Yordan.

Love at large *L'amour poursuite*, Alan Rudolph, USA, 1990, 97 mn

Chargé par miss Dolan (Anne Archer), chanteuse aux allures de vamp, de suivre son amant, Harry (Tom Berenger avec une voix de rogomme), découvre que ce dernier (Ted Levine) est en fait bigame : il a une femme à Portland et une autre dans un ranch. Mais Harry est lui-même suivi par Stella (Elizabeth Perkins), une détective engagée par sa petite amie, très jalouse. Stella, pas très douée, est remerciée et finit par faire équipe avec Harry ! Ce dernier n'est lui non plus pas un aigle car le bigame qu'il a filé n'était pas l'amant que la chanteuse lui avait demandé d'espionner...

Poursuites à tiroirs et chassés-croisés amoureux pour ce film attachant dont le sujet est résumé par la chanson de Leonard Cohen *Ain't no cure for love*.

Teen kanya *Trois femmes*, Satyajit Ray, Inde, 1961, 110 mn

Le receveur des Postes Nandal (Anil Chatterjee) a pour servante l'orpheline Ratan à laquelle il apprend à lire. En contrepartie, elle prend soin de lui, notamment quand il est atteint par la malaria. Comme il se morfond dans ce village perdu, il démissionne et ne comprend l'attachement de la fillette à son égard qu'au moment de son départ, quand elle refuse la pièce de monnaie qu'il avait préparée pour elle. Ce premier volet, trop court, est le plus touchant des trois qui composent ce film basé sur des nouvelles de Tagore. L'épisode médian, une histoire de fantômes jugée faible, a été retiré de la circulation. Le dernier est une comédie : Amulya (Soumitra Bannerjee) épouse la jeune Mrinmoyee (Aparna Sen), un garçon manqué qui préfère aller grimper dans les arbres le jour des noces... Amulya la renvoie dans sa famille et part poursuivre ses études à Calcutta : *Happy end* quelques mois plus tard.

Killer's kiss *Le baiser du tueur*, Stanley Kubrick, USA, 1955, 67 mn

Davey, boxeur minable, vole au secours de sa voisine Gloria, une entraîneuse qui se débat contre Vinnie (Frank Silvera), un patron mafieux et libidineux qui ne recule pas devant le crime. Un sens plastique très sûr (le combat dans la salle aux mannequins), une originalité dans le flash-back (la ballerine qui danse alors que Gloria évoque sa sœur) et la photographie de nuit en extérieur – bien avant *Shadows* (p. 1690) et la Nouvelle Vague – font oublier le scénario simpliste et l'interprétation sans relief de ce second film qui est avant tout un exercice de style.

The shooting Monte Hellman, USA, 1966, 78 mn

Une mystérieuse jeune femme de la ville (Millie Perkins du *Journal d'Anne Frank*, 1959) engage les cow-boys Gashade (Warren Oates) et Coley pour retrouver le criminel qui aurait tué son petit frère. Ils sont rejoints dans le désert par Billy (Jack Nicholson), réfrigérant pistolero aux gants noirs, lui aussi payé par l'inconnue. Billy abat Coley et s'attaque à Gashade qui lui écrase la main droite avec une pierre. Après un bref affrontement avec le criminel – qui n'était autre que le frère de Gashade –, ne survit que Billy qui erre seul avec sa main inutilisable.

Austère et énigmatique, ce western est plus attachant que réussi.

Les perles de la couronne Sacha Guitry, France, 1937, 101 mn

François I^er^ (le réalisateur) prévoit de marier Henri à Catherine avec l'accord du pape Clément VII qui veut alors offrir un collier à la future qui est aussi sa nièce. La recherche des perles conduira l'émissaire papal jusqu'à la reine d'Abyssinie (Arletty enciragée). Prenant de l'âge, Catherine (Marguerite Moreno) transmet à sa bru Marie Stuart (Jacqueline Delubac) les sept perles qui sont volées au moment de son exécution. Quatre d'entre elles seront retrouvées et disposées par Victoria sur la couronne britannique. Mais *quid* des trois autres ?

L'une d'elles, récupérée par Henri IV passe de femme en femme : Gabrielle d'Estrées, la du Barry puis Joséphine (Delubac avec Guitry en Barras et Jean-Louis Barrault en Bonaparte) et enfin, avec re-Guitry en Napoléon III, Eugénie (re-Moreno) qui, âgée, décide la confier à la Vierge à l'orée de la Grande Guerre.

La seconde était fausse. La dernière est localisée sur le Normandie par Jean et Françoise Martin (Guitry et Delubac). L'industriel marseillais (Raimu) qui la destinait à sa volage maîtresse s'en débarrasse en l'offrant à Françoise. Jean récupère la perle, mais pressé par un Italien et un Anglais qui veulent faire valoir leurs droits, la laisse tomber dans l'eau où elle est avalée par une gigantesque huître.

Fantaisie historique bon enfant, bien enlevée et constamment drôle. Ainsi quand Henry VIII à table tranche le cou d'un poulet en présence d'Ann Boleyn.

The ghost ship *Le vaisseau fantôme*, Mark Robson, USA, 1943, 69 mn

Malade mental atteint de jupitérisme, le capitaine Stone (Richard Dix) ne supporte pas la moindre remise en cause de son autorité, quitte à recourir au meurtre, anticipé par la formule : "Il y a des capitaines qui vous en tiendraient rigueur". C'est ainsi qu'il provoque sciemment la mort d'un matelot (Lawrence Tierney) qui lui avait déplu. Le troisième officier Merriam échappera de peu au même sort.

Cette production Val Lewton qui rappelle par moments *The sea wolf* (p. 1291) n'en a pas la démesure. Avec le chanteur Sir Lancelot et l'attachante Edith Barrett qui jouaient tous deux dans *Vaudou* (p. 714) ; Skelton Knaggs campe un sourd-muet sympathique et inquiétant dont nous entendons les méditations en voix off, ainsi : "The boy is safe", après qu'il a sauvé la vie de Merriam.

A free soul *Âmes libres*, Clarence Brown, USA, 1931, 93 mn

Jan Ashe (Norma Shearer) tombe amoureuse du douteux Ace Wilfong (Clark Gable), un patron de *speakeasy* que son père, l'avocat alcoolique Stephen Ashe (Lionel Barrymore) vient de faire acquitter. Stephen est atterré en apprenant que le gangster veut épouser sa fille, elle-même affligée par l'alcoolisme de son papa. D'où un compromis, ni rhum ni Ace : tous deux partent ensemble à la campagne. Au bout de trois mois Stephen replonge et Jan retourne voir Ace pour lequel elle éprouve rapidement de la répulsion ; il la somme de l'épouser sous menace de révéler qu'elle n'est plus une jeune fille. Dwight Winthrop (Leslie Howard), le chevalier servant de Jan, abat alors le maître-chanteur en inventant une histoire de dette de jeu pour éviter que sa bien-aimée ne soit vilipendée. Anticipant *Les inconnus dans la maison* (p. 874), Stephen sort de sa torpeur alcoolique pour se livrer à un brillant plaidoyer et meurt à l'audience.

Film pré-Code : Jan n'est pas punie pour son comportement immoral.

Joyū Sumako no koi *L'amour de l'actrice Sumako*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1947, 96 mn

Le féministe Mizoguchi évoque la comédienne Sumako Matsui (Kinuyo Tanaka) qui, sous la houlette du metteur en scène Shimamura (Sō Yamamura), contribua à faire sortir le théâtre japonais du répertoire kabuki, un renouvellement en accord avec l'ouverture de l'ère Meiji. Débuts avec *Maison de poupée* et rideau avec une représentation de *Carmen* suivie du suicide de l'actrice, inconsolable après la mort de Shimamura, emporté par la grippe espagnole.

Portrait touchant de Sumako dont l'ardeur pour le théâtre ne laisse place à aucune autre passion, sauf peut-être pour son cher *sensei* avec lequel elle entretient un dialogue *post mortem* au sujet de son travail.

Na samotě v lesa *Seuls près d'une forêt*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1976, 91 mn

Des vacanciers venus de Prague s'installent dans une ferme qu'ils ont l'intention d'acheter. Problème, le vieux Komárek (Josef Kemr) fait traîner la vente ; les citadins devront acquérir la maison avec le bonhomme à l'intérieur.

Fable basée sur l'opposition entre ville et campagne dont les personnages – à l'exception du sympathique et increvable Komárek, comme sorti du *Viager*, p. 1595 – manquent d'épaisseur : *mon cher petit village* (p. 736) sera plus réussi. Comme toujours, Menzel sait filmer l'été et ses pluies.

Krylia *Les ailes*, Larissa Chepitko, URSS, 1966, 85 mn

Directrice d'école dans une ville de province, Nadejda (Maïa Boulgakova) se sent en porte-à-faux avec la jeunesse, notamment avec sa fille adoptive. Quand elle a un moment, son regard s'évade vers le ciel et ses nuages. Car c'est une gloire locale, une aviatrice clouée au sol par une blessure qui se souvient de son amant de l'époque Mitia, un héros de l'URSS abattu en plein vol. De passage sur un terrain militaire, elle prend place dans la nouvelle version de son avion avant d'être gentiment raccompagnée jusqu'au hangar par les élèves pilotes. C'est à ce moment-là que – réalité ou fantasme –, elle fait décoller l'appareil pour s'envoler vers ces nuages qui constituent son véritable univers.

Nadejda souffre d'être statufiée de son vivant ; sa photo qui trône auprès de celle de Mitia dans la salle dédiée à la "grande guerre patriotique" en fait une pièce de musée. La caméra nous bouleverse en saisissant les émotions fugaces de cette femme de 41 ans… l'âge de Chepitko quand elle mourut dans un accident d'automobile sans avoir eu le temps de donner toute sa mesure.

Easy living *Vie facile*, Mitchell Leisen, USA, 1937, 88 mn

Le scénario de Preston Sturges repose sur une opposition d'extrêmes : le nabab de l'acier Ball (Edward Arnold) jette l'argent par les fenêtres, plus précisément le nouveau manteau de zibeline de son épouse qui tombe sur les épaules de Mary Smith (Jean Arthur), une jeune femme complètement fauchée de passage à Park avenue. Ball va jusqu'à accompagner Mary dans une boutique de luxe pour lui offrir le chapeau assorti. Dans le Landernau des larbins (Franklin Pangborn), elle passe alors pour la maîtresse de Ball et un hôtelier de luxe en mal de clientèle (Luis Alberni) lui propose une suite à l'œil. Mary ayant fait par ailleurs la connaissance de Ball Jr. (Ray Milland), les déclarations du fils sont prises pour des prédictions du père : ces quiproquos provoquent une crise boursière.

La célèbre séquence du film qui se déroule dans un AUTOMAT peut être vue comme un document sur cet ancêtre du fast-food.

Ville à vendre Jean-Pierre Mocky, France, 1992, 101 mn

Orphée (Tom Novembre) arrive dans une ville sinistrée de Lorraine dont la population vit de confortables allocations. La mort suspecte d'une pharmacienne (Jacqueline Maillan) l'incite à mener sa propre enquête ; quelques cadavres plus tard, il découvre que les habitants sont les cobayes d'une cure de jouvence.

Distribution impressionnante : Féodor Atkine, Richard Bohringer, Michel Constantin, Darry Cowl, Bernadette Lafont, Dominique Lavanant, Philippe Léotard, Valérie Mairesse, Eddie Mitchell, Pascale Petit, Michel Serrault ; ainsi que Mocky (accent tudesque) et sa compagne de l'époque, Lauren Grandt. Atmosphère décalée à la limite du fantastique sur fond de ruines industrielles ; les personnels médicaux de la ville affublés d'un brassard et montés sur des chevaux ont un petit goût de *Litan* (p. 1354). Au rayon bricolage, mentionnons l'écriteau ATTENTION MARÉCAGES : ne manque que la pieuvre de *Bride of the monster* (p. 1329).

Kawaita hana *Fleur pâle*, Masahiro Shinoda, Japon, 1964, 92 mn

Yakuza d'âge mur tout juste sorti de prison, Muraki (Ryō Ikebe) repère l'étrange flambeuse Saeko (Mariko Kaga) qui le fascine par son goût du risque. D'où une sorte d'émulation qui culmine lors du meurtre commis par Muraki pour le compte de son boss (Seiji Miyaguchi) sous les yeux admiratifs de Saeko qu'il pense bien retrouver à sa sortie de prison. Alors qu'il est au trou depuis deux ans, il apprend qu'elle a été assassinée par un soupirant : c'est comme si le soleil s'éteignait.

Cette douloureuse histoire d'amour transcende un genre très codé pour devenir un grand film. Musique de Takemitsu et superbe noir et blanc, même si l'on eût préféré que l'auteur s'inspirât de *Cléo de 5 à 7* (p. 1782) pour filmer en couleurs le magnifique Hanafuda (jeu des fleurs), 48 cartes à jouer réparties sur douze mois, de janvier (pin) à décembre (paulownia).

Irezumi *Tatouage*, Yasuzō Masumura, Japon, 1966, 86 mn

D'après Jun.ichirō Tanizaki. Dans le Japon d'Edo, la belle Otsuya (Ayako Wakao, qui d'autre ?) fugue en compagnie de Shinsuke (Akio Hasegawa), un employé de son père. Les amants sont rapidement séparés par Gonji (Fujio Suga), un prétendu ami qui réduit Otsuya à la prostitution. Quand son dos arbore la gigantesque araignée tatouée contre son gré par l'artiste Seikichi (Gaku Yamamoto), elle prend le nom de Somekichi et pour se venger, pousse le couard Shinsuke à commettre des meurtres. Il se fait menaçant en apprenant son amour pour le samurai Serizawa (Kai Satō) et elle le tue. Seikichi, qui avait observé la scène, en rend son araignée responsable ; un coup de couteau bien placé suivi d'un *sepukku* met fin aux activités de l'animal maléfique puis de son créateur.

Sudden impact *Le retour de l'inspecteur Harry*, Clint Eastwood, USA, 1983, 112 mn

Incarné par le réalisateur, Dirty Harry (cf. p. 414) récidive. Après avoir descendu les Nègres qui braquaient un supermarché, provoqué l'apoplexie d'un Grec mafieux aux allures de Rital (Michael V. Gazzo), il est éloigné de San Francisco par ses supérieurs. Dans son lieu d'exil, il est amené à s'occuper des meurtres en série commis par Jennifer (Sondra Locke) qui, jadis victime d'un viol collectif, punit les coupables de deux balles, une dans le front après une première dans les couilles, exception pour une gouine (*dike*) touchée à la poitrine. Le dénouement sur un manège en bord de mer est une insulte à *L'inconnu du Nord express* (p. 1181). Avec Albert Popwell en "quota nigger" et Pat Hingle en shérif.

Les amants Louis Malle, France, 1958, 87 mn

Henri Tournier (Alain Cuny) invite dans sa gentilhommière proche de Dijon deux relations parisiennes de son épouse Jeanne (Moreau) : la mondaine Maggie (Judith Magre) et le joueur de polo Raoul (José Luis de Vilallonga) qu'il soupçonne vaguement d'être l'amant de sa femme. Laquelle, victime d'une panne de sa 203 décapotable en rentrant de Paris, est ramenée en 2CV par Bernard (Jean-Marc Bory) qui, après une nuit d'amour, l'enlève au petit matin.

Prétendument inspiré de *Point de lendemain* de Vivant Denon, le film est d'abord un règlement de comptes avec la bourgeoisie puante dont le réalisateur était issu. Si Henri est épargné, Maggie et Raoul sont ridicules et archétypaux : le personnage superficiel incarné par Vilallonga devait d'ailleurs lui coller à la peau. Succès de scandale à cause de la scène d'amour où l'on imagine un baiser génital, le tout accompagné par le premier sextuor de Brahms. La voix off cucul conclut : "Elle avait peur mais ne regrettait rien". Avec Gaston Modot.

Garden of Evil *Le jardin du Diable*, Henry Hathaway, USA, 1954, 100 mn

Une jeune femme, Leah Fuller (Susan Hayward), engage les aventuriers Hooker (Gary Cooper) et Fiske (Richard Widmark) pour l'aider à rapatrier son mari John (Hugh Marlowe) victime d'un accident dans la mine d'or, bien cachée, qu'il exploite dans les montagnes mexicaines. Le trajet du retour s'avère délicat à cause des Indiens : les auxiliaires, Luke (Cameron Mitchell) puis Vicente (Víctor Manuel Mendoza) y laissent la vie, tout comme John. Arrivés dans un défilé facile à défendre, les deux chevaliers servants jouent aux cartes, avec pour enjeu l'honneur de donner sa vie en tenant la place. Fiske triche pour gagner et permet à Hooker et Leah de rentrer ; dernier regard pour le "Garden of Evil".

Ce Mal, c'est la convoitise de l'Or – John reproche à Leah sa cupidité – et celle de la Femme puisque le peu recommandable Luke tente de violer Leah.

Lan se da men *Blue gate crossing*, Chih-yen Yee, Taïwan, 2002, 80 mn

Kerou (Lun-mei Gwei), 17 ans, est partagée entre le beau champion de natation Shihao qui l'aime et son amie Luezhen qu'elle croit aimer. C'est charmant mais ne vaut pas *Grains de sable* (p. 1672), autre histoire d'amours adolescentes.

Chun gwong cha sit *Happy together*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1997, 92 mn

La dégradation d'un couple homosexuel égaré à Buenos Aires. Yiu-fai (Tony Leung) doit s'occuper du fragile et pénible Po-wing (Leslie Cheung) ; il finit par le quitter pour visiter, sans lui, Iguazú. Avant de rentrer à Hong Kong via Taipei, ville d'origine de Chang, le garçon croisé en Argentine auquel il s'intéresse désormais.

Le titre international, référence à un succès des Turtles (1967), doit être lu comme une antiphrase. Cette litanie de querelles et de rabibochages serait fastidieuse si elle n'était magnifiquement filmée.

Model shop Jacques Demy, USA, 1969, 93 mn.

Los Angeles. Entre une petite amie prête à le quitter, une MG 1952 menacée de repossession car il n'a pas payé les traites et un départ imminent pour le Vietnam, George Matthews (Gary Lockwood) réagit mollement. Tout en cherchant de quoi payer son créancier auprès d'amis musiciens, il traîne en voiture et tombe amoureux d'une énigmatique femme en blanc (Anouk Aimée) qu'il suit pour découvrir qu'elle est modèle : très brève histoire d'amour avec cette Cécile alias Lola qui se produisait naguère à Nantes près du passage Pommeraye.

Cette suite prosaïque de *Lola* (p. 252) fait écho à *Lions, love. . . (and lies)* (p. 492) d'Agnès Varda. C'est un document sur l'Amérique de l'époque ainsi que sur cette informe banlieue, ce gigantesque parking appelé Los Angeles que le réalisateur trouvait splendide, on se demande bien pourquoi.

Harrison Ford avait été pressenti par Demy. Avec son flair infaillible, la Columbia qui ne voyait aucun avenir pour cet obscur débutant lui préféra Lockwood qui venait de tourner *2001, a space odyssey* (p. 527) mais ne fit pas carrière.

The silent scream Alan Gibson, Grande-Bretagne, 1979, 52 mn

Téléfilm tardif de la Hammer avec un Peter Cushing âgé. Patron d'une animalerie, l'ancien gardien de camp de concentration Blueck attire Chuck, un délinquant tout juste sorti de prison qui se retrouve enfermé dans une oubliette où viendra bientôt le rejoindre son épouse. Ils ne s'en échappent que pour découvrir que Blueck a piégé leur appartement : pas moyen d'en sortir sous peine d'électrocution. Le tortionnaire a ainsi réalisé un rêve à la Bentham, la prison sans barreaux.

Without love *Sans amour*, Harold S. Bucquet, USA, 1945, 110 mn

Troisième des neuf Katharine Hepburn/Spencer Tracy. Pat (Tracy) a installé un laboratoire dans le sous-sol de la villa inoccupée de Jamie (Hepburn). Il participe ainsi à l'effort de guerre en mettant au point un masque utilisable en haute altitude. Jamie se met à collaborer avec lui et les deux, qui refusent tout engagement amoureux, décident de contracter un mariage blanc. Malgré des déclarations répétées d'indifférence, les époux bidons finissent par éprouver une certaine attirance mutuelle ; elle s'exprime notamment par la jalousie de Pat à l'égard du séduisant Paul (Carl Esmond) qui tourne autour de Jamie. *Happy end* avec un grain de sel : le chienchien de Jamie rapporte sa chaussure à laquelle manque un talon, celui-là même que Pat avait trouvé dans la garçonnière de Paul. Intrigue sentimentale secondaire entre Lucille Ball et Keenan Wynn.

Highway 301 *Témoin de la dernière heure*, Andrew L. Stone, USA, 1950, 80 mn

La bande de Legenza (Steve Cochran) sévit dans trois états du Sud. Quand un des gangsters (Robert Webber) est abattu par la Police, sa poule (Gaby André) veut prendre du champ ; Legenza tente de la tuer, puis essaie de l'achever alors qu'elle est dans le coma à l'hôpital. Originalité de ce scénario routinier, la complice (Virginia Grey) du bandit se fait passer pour une journaliste afin de localiser la chambre du témoin gênant, ce qui change du sempiternel "sois belle et tais-toi". Mais le film souffre de sa normativité avec une voix off redondante et le plaidoyer final du flic (Edmon Ryan) qui a conduit l'enquête : "On est trop coulants avec les délinquants, il aurait fallu être plus durs dès le départ". J'oubliais les (vrais) gouverneurs des trois états concernés qui apparaissent en ouverture et expliquent, tour à tour, que le crime ne paie pas. Carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Le grand amour Pierre Étaix, France, 1969, 83 mn

Pierre (Étaix) épouse Florence (Annie Fratellini). Retour en arrière sur leur rencontre et comment il s'est trouvé un peu piégé. Puis le début du mariage et la calomnie qui enfle parmi des commères promptes à imaginer le pire. Quinze ans plus tard, le timide Pierre tombe amoureux de la nouvelle secrétaire (Nicole Calfan) ; et profite d'un séjour de Florence à la mer pour avancer ses pions en invitant cette (trop) jeune femme à dîner mais réalise son ridicule lors du repas. Résigné, il va chercher Florence à la gare ; à peine réuni, le couple se chamaille.

Film discrètement nostalgique sur le vieillissement et la désillusion. Mais aussi très amusant : le repas où la barbe de Pierre pousse et ses cheveux blanchissent alors qu'il tient un discours… barbant, le rêve où les lits, devenus voitures, circulent sur les routes avec pannes et accidents. On reconnaît la ville de Tours.

Side street *La rue de la mort*, Anthony Mann, USA, 1949, 82 mn

Farley Granger retrouve Cathy O'Donnell, sa partenaire de *They live by night* (p. 64). Un jeune marié est assez bête pour voler une enveloppe contenant, croit-il, les quelques centaines de dollars qui aideront son épouse à accoucher dignement. Quand il découvre qu'elle en renferme trente mille, il se montre encore plus stupide en voulant la restituer à son propriétaire. Tout ça se termine un dimanche matin par une longue poursuite en voiture dans le bas Manhattan : dénouement près de l'église de Wall street. Ce film noir routinier s'ouvre et se ferme sur un commentaire redondant genre *City for conquest* ou *The naked city* (pp. 1608, 1453). Avec Jean Hagen, Paul Kelly et Harry Bellaver (le chauffeur de taxi).

The divorcee Robert Z. Leonard, USA, 1930, 82 mn

Quand elle découvre une infidélité de son mari Ted (Chester Morris), Jerry (Norma Shearer) lui rend la pareille et l'en informe. Après l'inévitable divorce, Jerry multiplie les aventures tandis que Ted se met à boire. Pour ne plus rencontrer celle qu'il aime toujours, il s'installe à Paris où Jerry, qui a compris son erreur, vient le rejoindre ; réconciliation le jour de l'An.

Ce film pré-Code, qui n'est pas une comédie conjugale à la DeMille, se veut grave : témoin l'épouse voilée (elle a été défigurée dans un accident) qui vient implorer Jerry de ne pas lui chiper son mari. Robert Montgomery joue l'ami du couple avec lequel Jerry s'était consolée.

Looking for Éric Ken Loach, Grande-Bretagne, 2009, 117 mn

Manchester. Eric (Steve Evets), un postier dépressif, reçoit les conseils imaginaires de son idole, l'ex-footballeur Éric Cantona. Il se réconcilie avec sa première femme et tire un de ses beaux-fils des griffes d'un trafiquant local. Ce réconfortant éloge de l'amitié se termine par une jubilatoire expédition des copains d'Eric, affublés de masques de Cantona, chez les gangsters.

Go West *Ma vache et moi*, Buster Keaton, USA, 1925, 69 mn

Inspiré par Horace Greeley (p. 1736), un jeune homme fauché part au Far-West. Il est embauché dans un ranch où il ne brille pas par sa compétence : c'est ainsi qu'il monte une mule, selle très en arrière, comme un chameau. Le film vaut surtout pour son final : convoyant seul un troupeau à travers les rues de Los Angeles (panique), il parvient, déguisé en diablotin (rouge ?), à mener les bêtes à l'abattoir. Tandis que Brown Eyes, la vache à laquelle il semble plus attaché qu'à la fille du patron, l'attend sagement dans un des parkings de LA.

Gubijinsō *Les coquelicots*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1935, 68 mn

Le vieux professeur Inoue a fait le voyage de Kyōto à Tōkyō avec sa fille Sayako dans l'espoir de l'unir à son ancien élève Seizō (Ichirō Tsukida) qui a une dette de reconnaissance envers lui. Mais Seizō tergiverse et demande même à un camarade de le dénigrer auprès d'Inoue : le jeune arriviste a des espoirs avec la riche et capricieuse Fujio (Kuniko Miyake) à laquelle il donne des cours d'anglais. Culpabilisé par son entourage, Seizō finit par rejoindre les Inoue dans le train de Kyōto et rend la montre en or que Fujio lui avait confiée comme symbole de fiançailles. Cette dernière l'offre à son ex-soupirant Hajime (Daijirō Natsukawa) lequel, refusant d'être traité comme un second choix, la jette à la mer.

Peu typique de l'auteur, le film adapte une nouvelle de Natsume Sōseki.

Calendar Atom Egoyan, Canada, 1993, 73 mn

Saisis dans une chaude lumière vespérale, des monuments arméniens – des églises et le temple de Garni – composent un calendrier mural qui défile mois après mois alors que, selon un rituel immuable, le photographe (Egoyan) invite une nouvelle beauté à dîner : lorsque la bouteille de Mouton-Cadet est vide, elle demande à téléphoner, ce qu'elle fait dans une langue étrangère, jamais la même, pendant que son hôte écrit tout en se remémorant son séjour en Arménie. Il se replace, hors-champ, filmant en vidéo le dialogue, incompréhensible pour lui, entre le guide et son épouse (Arsinée Khanjian) qui sert aussi d'interprète ; ainsi que leur inexorable rapprochement. La convive du mois de novembre, une Égyptienne, est priée de cesser de téléphoner et de reprendre place à table, signe que le protagoniste a peut-être fait son deuil : pas de dîner en décembre.

Tennessee's partner *Le mariage est pour demain*, Alan Dwan, USA, 1955, 83 mn

Au centre de cette bourgade de Californie, la "maison" de luxe tenue par Duchess (Rhonda Fleming). Dont l'amant, le joueur Tennessee (John Payne), victime d'une tentative de meurtre ourdie par le crapuleux Turner (Anthony Caruso), ne doit la vie qu'à Cowpoke (Ronald Reagan), un naïf mineur d'or auquel il rend la pareille en empêchant son mariage avec Goldie (Coleen Gray), une intrigante qui guignait son argent et qui repart avec le bateau à aubes de la Sacramento. Quand Turner assassine le vieux prospecteur Grubstake (Chubby Johnson) pour s'approprier sa mine, les soupçons se portent sur le joueur... *Happy end* entre Tennessee et Duchess – elle a fermé son boxon –, hélas terni par la mort de Cowpoke qui a pris la balle destinée à son copain.

Magnifique western en couleurs (la chevelure rousse de Fleming !) produit par Benedict Bogeaus ; avec Morris Ankrum et Leo Gordon.

Faisons un rêve Sacha Guitry, France, 1936, 76 mn

Théâtre filmé, Guitry adapte Guitry. Une jeune femme (Jacqueline Delubac, la madame Guitry de l'époque) tombe dans le lit d'un séducteur (l'auteur-réalisateur) alors que son époux (Raimu) est en rendez-vous d'affaires avec un improbable client sud-américain. Catastrophe, le couple adultère oublie de se réveiller ; mais le mari, qui a lui aussi découché, vient demander conseil à l'amant qui lui enjoint de partir illico à Orléans s'occuper d'une vieille tante. Et reste ainsi seul avec l'épouse : "– Toute une vie ? – Mieux, deux jours !".

Minato no nihon musume *Jeunes filles japonaises sur le port*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1933, 72 mn

Ce port, c'est Yokohama. Les lycéennes Sunako (Michiko Oikawa) et Dora (Yukiko Inoue) tombent amoureuses de Henry (l'Eurasien Ureo Egawa). Durant une crise de jalousie, Sunako tire (dans une église !) sur Dora avant de s'enfuir vers d'autres grands ports à marins, Nagasaki et Kōbe, où elle mène la vie des hôtesses de bar, entraînant dans son sillage une sorte de chien fidèle, le peintre Miura (Tatsuo Saitō). De retour à Yokohama, elle retrouve Henry marié à Dora ; elle est bien proche de le lui chiper quand elle découvre que son ancienne amie est enceinte. Elle se résout à partir pour les États-Unis en compagnie de Miura.

Dès les premières images, le film frappe par la précision de ses cadrages et la beauté nostalgique du boulevard en surplomb du port où l'on se sent comme transporté. Mentionnons aussi les cotillons qui flottent au moment du départ du navire, la pluie nocturne qui accompagne l'agonie d'une collègue de Sunako. Et la caméra qui remonte un fil de laine depuis la pelote jusqu'aux pieds de Henry et Sunako en train de danser.

Three on a match *Une allumette pour trois*, Mervyn LeRoy, USA, 1932, 63 mn

Vivian (Ann Dvorak) s'ennuie avec son riche époux Robert (Warren William) et disparaît avec le voyou Michael (Lyle Talbot) pour faire la vie. Ses amies d'école, Mary (Joan Blondell) et Ruth (Beth Davis), ramènent l'enfant du couple à Robert, lequel divorce pour épouser Mary. Mais Michael, qui a besoin d'argent pour rembourser des dettes de jeu, enlève le gamin qu'un complice (Humphrey Bogart première manière) décide de tuer de peur qu'il n'attire la Police ; pour sauver son fils, Vivian indique au rouge à lèvres sur son corsage comment localiser les ravisseurs avant de se défenestrer. Dernier plan, Mary et Ruth allument une cigarette et jettent l'allumette qui se consume seule.

Le scénario exploite l'intérêt du public sur un cas – pas encore résolu – qui défrayait la chronique : la séquestration, suivie d'assassinat, du fils Lindbergh.

Tōkyō no yado *Une auberge à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1935, 75 mn

Le chômeur Kihachi (Takeshi Sakamoto) dont les deux fils attrapent des chiens errants – payés 40 sens pièce au titre d'une campagne antirabique – pour manger, trouve asile dans l'auberge tenue par sa vieille amie Otsune (Chōko Iida) qui lui déniche même un travail. Il en pince pour Otaka (Yoshiko Okada) dont la fillette tombe malade et commet alors un larcin pour payer l'hôpital avant de se livrer à la Police tout en confiant ses fils à Otsune. Cet ultime film muet d'Ozu rappelle *Cœur capricieux* et *Rêves de chaque nuit* (pp. 366, 128) – le second signé Naruse – et pour cause, le scénariste Tadao Ikeda.

Tulitikkutehtaan tyttö *La fille aux allumettes*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1990, 66 mn

Iris (Kati Outinen), grande lectrice de la série des *Angélique*, s'achète une robe... et se fait traiter de pute par sa mère et son beau-père (Elina Salo et Esko Nikkari). Même commentaire, mais implicite, de la part du Prince Charmant qu'elle a rencontré dans un bal : il la quitte au matin en lui laissant un billet de banque. Quand Iris se découvre enceinte, elle le contacte et obtient pour toute réponse un chèque assorti du commentaire : "Débarrasse-toi du têtard". Elle s'exécute puis achète de la mort-aux-rats qu'elle sert à son amant d'une nuit et à ses parents. La Police vient l'arrêter à l'usine où elle travaille : une fabrique d'allumettes, clin d'œil au conte d'Andersen.

Bad ma ra khahad bord *Le vent nous emportera*, Abbas Kiarostami, Iran, 1999, 118 mn

Un village reculé du Kurdistan iranien. Un ingénieur est venu de Téhéran avec deux collègues pour filmer un enterrement annoncé. Mais la vieille dame ne se décide à mourir que quand les collègues sont repartis et le protagoniste doit se contenter de quelques photos, prises à la sauvette, de la procession.

Les véritables héros du film sont le village et les champs avoisinants, les chemins poussiéreux et pentus que le protagoniste emprunte en voiture chaque fois que retentit un appel, direction un cimetière où le téléphone passe mieux ; un fossoyeur en train de creuser un puits lui fait don d'un fémur. L'ingénieur, occupé à ne rien faire, semble ne pas faire attention à ses interlocuteurs, quitte à froisser le petit-fils de la vieille dame. Avant de s'humaniser un peu quand il lit un poème de Forough Farrokhzad – le titre du film – à une jeune femme en train de traire une vache dans une cave et dont il ne parviendra pas à voir le visage. Ou encore quand il prévient la population d'un accident survenu dans le puits du cimetière. Il abandonne alors son 4×4 pour le siège arrière de la moto du médecin.

L'important c'est d'aimer Andrzej Żuławski, France, 1975, 108 mn

Nadine (Romy Schneider) est actrice dans un genre en vogue que résume le titre de son unique film, *Nymphocula* (!). Le photographe Servais (Fabio Testi) en tombe amoureux au point d'emprunter de l'argent au maître-chanteur Mazelli (Claude Dauphin) pour financer une production théâtrale de *Richard III* dont elle sera la Lady Anne. Mais Nadine est mariée et ne peut se résoudre à quitter son époux Jacques (Dutronc), un mordu de cinéma auquel elle doit beaucoup et qui vit très mal la situation : pour lui, le pire des verdict est la pitié – sans appel – et il se suicide. Après avoir été sévèrement rossé par les sbires de Mazelli, Servais a suffisamment expié ; il est désormais digne de l'amour de Nadine.

Personnages esseulés (Roger Blin, Michel Robin) en quête de l'amour qu'ils ont perdu et qu'ils ne retrouveront pas ; ainsi que Klaus Kinski en royal sanglier, un personnage qu'il était né pour incarner. La réussite du film est liée à la sobriété de la caméra de Żuławski qui ne virevolte que lors des moments de frénésie.

Kris *Crise*, Ingmar Bergman, Suède, 1946, 93 mn

Élevée en province par Ingeborg, la jeune Nelly part pour Stockholm quand sa mère biologique Jenny la récupère pour lui donner un travail dans son salon de beauté. Cette femme vieillissante et un peu vulgaire a pour gigolo Jack (Stig Olin), un acteur raté qui s'accuse de crimes imaginaires et menace même de se suicider pour apitoyer les femmes ; c'est ainsi qu'il arrive à circonvenir Nelly. En rage, Jenny démonte les petites ruses de Jack devant Nelly et le met au défi d'utiliser son sempiternel pistolet : contre toute attente, il se tue. La jeune femme retourne près de la touchante Ingeborg et de son soupirant Ulf qui sait se montrer compréhensif quand elle lui dit : "Je ne suis plus celle que vous croyez".

Un premier film très prometteur.

Night Key *Alerte la nuit*, Lloyd Corrigan, USA, 1937, 68 mn

Ranger (Samuel Hinds) dirige une société de surveillance basée sur un système électrique conçu par Mallory (Boris Karloff) dont il a volé le brevet. Qui plus est, il s'assure que le nouveau dispositif mis au point par l'inventeur ne sera jamais mis en service. Ce dernier utilise alors un boîtier de contrôle électronique pour se livrer à des effractions symboliques, signées "Night Key", dans les entreprises de luxe gardées par Ranger. Le sympathique cambrioleur (Hobart Cavanaugh) qui assiste Mallory met sur le coup des gangsters (Alan Baxter et Ward Bond) qui se servent de l'appareil pour effectuer d'authentiques cambriolages...

Petit film au thème à la fois archaïque et prémonitoire. Détail typiquement américain, Ranger n'est pas puni : après tout, ce requin est un businessman.

The bellboy *Le dingue du palace*, Jerry Lewis, USA, 1960, 69 mn

Stanley (le réalisateur) est employé au Fontainebleau, grand hôtel de Miami. Succession de gags très rapides, souvent absurdes, dans un style de dessin animé : ni progression, ni mémoire des péripéties précédentes. Le vrai Jerry Lewis séjourne à l'hôtel et un de ses amis acteurs s'étonne de sa ressemblance avec Stanley – mais cet ami a lui-même son sosie au sein du personnel. À ce propos, un faux Stan Laurel, comme descendu de la Lune, traverse l'écran.

Cet excellent premier film fut salué en France comme la naissance d'un génie du cinéma, cf. *Brigitte et Brigitte* (p. 1210) ; ce qui était bien excessif.

I hired a contract killer *J'ai engagé un tueur*, Aki Kaurismäki, Grande-Bretagne, 1990, 76 mn

C'est dans un Londres lépreux que travaille Henri Boulanger (Jean-Pierre Léaud). Ou plutôt ne travaille plus car il a été licencié à la suite d'une fusion. Déprimé, il achète une corde, une perceuse et un piton mais réussit seulement à faire une chute ; pas davantage de succès avec le gaz. Il rassemble alors ses économies pour se payer les services d'un tueur à gages. . . puis change d'avis car il est tombé amoureux de Margaret (Margi Clarke). Il a le plus grand mal à éviter le sicaire (Kenneth Colley) lancé à ses trousses ; ce dernier, atteint d'un cancer en phase terminale, se suicide sous ses yeux. *Happy end* sous le regard attendri de Vic (Serge Reggiani), un tenancier de boui-boui qui a donné du travail à Henri.

Le jeu limité de Léaud s'intègre parfaitement au monde décalé de Kaurismäki. On mentionnera son accent à couper au couteau et le regard caméra du tout début, alors qu'il mange seul à la cantine, comme ostracisé par ses collègues.

Battling Butler *Le dernier round*, Buster Keaton, USA, 1926, 71 mn

Assisté de son valet de chambre (Snitz Edwards), le fils de famille Alfred Butler (Keaton) passe des vacances sportives – pêche et chasse – au cours desquelles il finit par repêcher une "fille des montagnes" dont il tombe amoureux. Mais le frère et le père de la belle, des colosses, n'ont aucune considération pour cette mauviette qui, en désespoir de cause, se fait passer pour un homonyme, le boxeur "Battling" Butler. Pour donner corps à son imposture, il se rend près de la salle d'entraînement où il a le malheur d'indisposer le vrai boxeur. Ce dernier décide que c'est Alfred qui affrontera le "Tueur de l'Alabama". L'infortuné se livre à un pénible entraînement et craint le pire : une ambulance l'attend d'ailleurs avec deux infirmiers. Au moment du combat, Battling lui apprend que c'était une mauvaise blague et commence à lui filer une rouste ; piqué au vif car la fille des montagnes assiste à la scène, Alfred trouve la force de mettre son adversaire KO.

Sweetie Jane Campion, Australie, 1989, 95 mn

Indécente et agressive, Dawn alias Sweetie (Genevieve Lemon) est une grosse fille un peu demeurée. Sans inhibition sexuelle : "Je suis une bonne lécheuse", elle vit dans l'illusion d'avoir des dons théâtraux. Et le souvenir du temps de ses dix ans quand elle chantait pour son père Gordon en faisant basculer des chaises. Ce Gordon continue à la traiter comme un petit génie et elle en profite. Pour son dernier caprice, nue et badigeonnée de noir, elle piétine rageusement le plancher de son ancienne cabane juchée dans un arbre jusqu'à faire une chute mortelle. Sa sœur Kay est son double introverti et frigide : superstitieuse, elle a une phobie des arbres, allant jusqu'à déraciner et faire disparaître le malingre sureau que son compagnon Louis avait planté dans la cour.

Remarquable début de la réalisatrice néo-zélandaise.

Achik Kerib Sergueï Paradjanov, URSS, 1988, 77 mn

Le réalisateur délaisse le scénario, inspiré paraît-il de Lermontov, pour se concentrer sur la composition de vignettes statiques dans le style de *La légende de la forteresse de Souram* (p. 1196). Avec des détails incongrus : les enfants équipés de mitraillettes en plastique ou la représentation d'une machine à coudre aussi anachronique que le cosmonaute de la cathédrale de Salamanque.

Kanzashi *L'épingle à cheveux*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1941, 71 mn

Un *onsen* près d'une rivière. Osamura (Chishū Ryū) s'est blessé en marchant dans l'eau sur une épingle de chignon dont la propriétaire Emi (Kinuyo Tanaka) est une femme entretenue venue de Tōkyō. Elle revient sur place pour assister le blessé dans sa lente rééducation. Tandis que défilent les groupes de pélerins ; parmi les pensionnaires, un *sensei* grincheux (Tatsuo Saitō) qui ronfle en dormant tout comme le grand-père venu avec ses petits-enfants, un jeune marié (Shin.ichi Himori) et son épouse. Ils s'en vont les uns après les autres avec l'automne. Emi, qui a rompu avec son protecteur reste seule sous un parapluie : dernier plan mélancolique digne d'un ukiyo-e de Harunobu. Avec Takeshi Sakamoto.

Le nouveau testament Sacha Guitry, France, 1936, 95 mn

Ayant découvert son infortune conjugale, le docteur Marcellin rédige un nouveau testament dont lecture sera faite suite à un quiproquo. Accident bienvenu qui lui permet de servir leurs quatre vérités à son épouse (Betty Daussmond) et à son meilleur ami tout en révélant qu'il est le père de la charmante jeune femme (Jacqueline Delubac) qu'il emmène en voyage comme secrétaire. Bof.

La terrazza *La terrasse*, Ettore Scola, Italie, 1980, 153 mn

Une soirée à Rome dans le milieu audiovisuel. Le clap de mains de l'hôtesse : "È pronto" introduit cinq épisodes. 1) Enrico (Jean-Louis Trintignant), scénariste en panne d'inspiration, finit par mettre le doigt dans un taille-crayon électrique. 2) Luigi (Marcello Mastroianni), journaliste en perte de vitesse, est quitté par son épouse (Carla Gravina). 3) Sergio (Reggiani), chargé de programmes à la RAI, découvre qu'il a perdu toute influence quand on réduit son bureau au moyen d'une cloison amovible : il s'en va mourir, comme Matamore, dans la neige artificielle des décors du *Cpt. Fracasse* – que Scola allait bientôt adapter (p. 349). 4) Amedeo (Ugo Tognazzi), producteur de cinéma, soutient à contre-cœur un puant réalisateur de "gore" à prétentions culturelles. 5) Mario (Vittorio Gassman), député communiste, entame une liaison avec Giovanna (Stefania Sandrelli) sans avoir le courage d'aller jusqu'au bout ; pas plus qu'en politique au sein de son parti.

Nouvelle soirée et retrouvailles des quatre survivants. Mario clame son dégoût des autres et donc de lui-même : "Vous êtes mon miroir". Cette bande qui a mal vieilli s'attire le bras d'honneur d'un acteur *has been* (Galeazzo Benti) qui quitte bruyamment la soirée ; et la totale indifférence d'une jeune fille (Marie Trintignant).

Entre *Vincent, François, Paul et les autres* (p. 353) avec Reggiani et *Nous nous sommes tant aimés* (p. 173) où jouaient Gassman, Sandrelli ainsi que Giovanni Satta-Flores qui campe ici un critique de cinéma inculte.

Le bal Ettore Scola, France, 1983, 107 mn

Pas de paroles, seulement de la musique dans cette salle où le temps passe en dansant. Les femmes prennent place, puis ce sont les hommes. Tous sont empruntés, un peu moches et maladroits ; retour en arrière.

C'est le Front Populaire. Sur l'air du *Dénicheur* ou de la *Valse brune*, une sorte de Gabin rejoue *Pépé le Moko* (p. 1593). Sur les marches un Croix de Feu en béret siffle la fin de la récré.

Durant la drôle de guerre, la salle est devenue abri. On entend *J'attendrai*, *Parlami d'amore, Mariù* puis *Lili Marleen* lors de l'Occupation ; un collabo danse avec un officier allemand un tango interrompu par la Libération. Avec l'après-guerre, le collabo se reconvertit dans le marché noir sur l'air d'*In the mood*.

Si tu vas à Rio, *Tutti frutti* et *Only you* nous amènent au temps des blousons noirs et de la guerre d'Algérie. Un Arabe a du mal à trouver une partenaire, puis se fait tabasser et emmener par la Police. En 1968, la salle est occupée, on y entend *Michelle* ; saut dans le temps avec le disco et le contemporain *T'es OK*.

Le nostalgique *Que reste-t-il de nos amours* signale l'extinction des feux. Danseurs et danseuses empruntent l'un après l'autre, mais seuls, le grand escalier. Le serveur s'active à ranger les chaises ; et nous laisse pantois d'émotion.

Child of divorce Richard Fleischer, USA, 1946, 62 mn

Un divorce. Après l'avoir terrorisée à l'audience pour l'empêcher de défendre son père, la Justice confie la petite Bobby, dix ans, à sa mère pourtant fautive. L'enfant s'ennuie et vit dans l'attente des retrouvailles avec son cher papa (Regis Toomey) pour les vacances ; mais elle découvre qu'il n'est plus seul. Aucun des deux parents ne voulant réellement d'elle, la gamine est confiée à une pension de luxe. Discussions avec sa voisine de chambre qui déteste le carillon de l'école et son "Home sweet home" : elles sont condamnées à s'endurcir et... attendre.

Film aux dialogues sans pathos ; ce qui donne d'autant plus d'importance au désarroi qu'on perçoit dans les yeux de la fillette.

Duck soup *Soupe au canard*, Leo McCarey, USA, 1933, 66 mn

Si *Une nuit à l'Opéra* (p. 1613) est le meilleur film des Marx, celui-ci est le plus drôle. Rufus T. Firefly (Groucho) est en compétition avec Trentino (Louis Calhern), ambassadeur de Sylvanie, pour le cœur de la richissime rombière Teasdale (Margaret Dumont, qui d'autre ?), bienfaitrice de la Freedonie. S'ensuit une guerre entre les deux pays que les (quatre) frangins gagnent à eux seuls. Ayant coincé Trentino dans une embrasure, ils le bombardent de projectiles comme à la foire ; puis s'en prennent à Teasdale qui s'était levée pour chanter victoire.

Chico et Harpo sont privés de leurs instruments, mais le second a troqué la harpe pour une paire de ciseaux. Célèbre séquence durant laquelle un faux Groucho recopie les mouvements du vrai afin de passer pour son reflet dans un miroir.

The desert rats *Les rats du désert*, Robert Wise, USA, 1953, 85 mn

Chronique du siège de Tobrouk en 1941, levé après 240 jours – la ville devait cependant tomber, avant d'être reprise, en 1942. Avec Richard Burton et Robert Newton dont seul le second joue un poivrot : il donne signe de vie en agitant sa flasque ! Comme dans *The desert fox* (p. 417), James Mason incarne Rommel.

Monte Carlo Ernst Lubitsch, USA, 1930, 90 mn

Au moment de son mariage, la comtesse Mara (Jeanette MacDonald) prend la fuite sous la pluie. Pour se retrouver sans le sou à Monte Carlo ; elle entend cependant garder son train de vie qui comporte un coiffeur attitré. C'est en usurpant cette fonction que le comte Farriere (Jack Buchanan) parvient à la séduire.

Un des six films de la série initiée par *The love parade* (cf. p. 1571). Buchanan remplace Maurice Chevalier sans le faire oublier ; Claud Allister, qui joue l'ex-futur époux, est bien plus drôle.

Daijiga umule pajinnal *Le jour où le cochon est tombé dans le puits*, Sang-soo Hong, Corée, 1996, 116 mn

Bo-gyung et Min-jae sont les deux maîtresses de Hyo-seop, écrivain obscur et aigri. Min-jae vit de petits boulots, vente de tickets, doublage de voix, corrections. Ce n'est pas elle qu'aime Hyo-seop, ce qui ne l'empêchera pas d'être tuée avec lui par un érotomane qui reste seul dans l'appartement de l'écrivain en compagnie des cadavres. Faute d'avoir pu joindre Hyo-seop, l'aimée Bo-gyung, qui s'apprêtait à quitter son époux mysophobe, retourne au foyer ; elle imagine en rêve ses propres obsèques présidées par son mari qui a ainsi l'occasion de rencontrer Hyo-seop. À la fin, on peut penser qu'elle se suicide. Un premier film énigmatique.

Détail très coréen, la préséance due à une différence d'âge, même minime.

Ah Fei jing juen *Nos années sauvages*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1990,90 mn

Les histoires d'amour finissent mal. Li-zheng (Maggie Cheung) et Fung-ying, alias Mimi Lulu (Carina Lau) sont toutes deux amoureuses du bel indifférent Yuddi (Leslie Cheung), lequel est surtout obsédé par sa filiation. Ayant appris qu'il est un enfant adopté, il part aux Philippines pour rencontrer sa mère biologique, laquelle refuse de le voir. L'ex-policier Tide (Andy Lau), un ami qui l'a rejoint, assiste à sa mort dans un train suite à des embrouilles avec la pègre locale. Alors que Li-zheng s'est déjà consolée en pensée avec Tide, Lulu reste fidèle à son amant : on la voit débarquer à Manille.

L'énigmatique dernier plan montre Mo-wan Chow (Tony Leung) – qu'on n'avait pas vu auparavant – en train de s'attifer comme s'il s'apprêtait à prendre la place de Yuddi : on le retrouvera dans *In the mood for love* et *2046* (pp. 757, 442), tout comme les images de Hong Kong la nuit et de l'attente sous la pluie. La guitare des *Indios tabarajas* renvoie au début des années 1960 ; et l'oiseau sans pattes condamné à voler à *The fugitive kind* et *Bande à part* (pp. 475, 1539).

Why change your wife ? *L'échange*, Cecil B. DeMille, USA, 1920, 91 mn

Tout juste marié, Robert (Thomas Meighan) déchante ; son épouse Beth (Gloria Swanson) ne veut pas danser le fox-trot sur l'air d'*Hindustan* et préfère se pâmer sur *The dying poet* de Louis Moreau Gottschalk. La rencontre de la délurée Sally (Bebe Daniels) porte le coup de grâce au ménage : divorce et remariage. Ayant tiré les leçons de son infortune, Beth quitte ses lunettes pour se mettre à porter des tenues "indécentes". Un grave accident qui cloue Robert au lit lui donne prétexte à évincer Sally, d'où la reconstitution du couple : une Beth docile finit par briser le disque de Gottschalk pour le remplacer par celui d'*Hindustan*.

Les rapports homme-femme selon DeMille ; voir aussi *Madame Satan* (p. 551).

Angst vor der Angst *Peur de la peur*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1975, 88 mn

Margot (Margrit Carstensen) traverse une crise au moment de la naissance de son second enfant ; elle éprouve une peur diffuse. Surtout préoccupé par l'examen qu'il prépare, son mari n'est d'aucun secours et mieux vaut oublier sa belle-famille (Brigitte Mira, Irm Hermann) qui la déteste. Alors elle boit, prend du valium et tombe dans le lit d'un pharmacien bellâtre (Adrian Hoven). On craint à tort la schizophrénie ; après un séjour en hôpital, elle semble avoir retrouvé son équilibre.

En contrepoint, Bauer (Kurt Raab) dont elle ignore les avances, un voisin au regard inquiet qui semble attendre, et prêt à donner, quelque chose. On apprend à la fin qu'il s'est pendu : chaque homme (ou femme) dans sa nuit.

Muri shinjū : Nihon no natsu *Été japonais : double suicide*, Nagisa Ōshima, Japon, 1967, 99 mn

Un déserteur (Kei Satō) et une nymphomane tombent aux mains de gangsters révolutionnaires qui s'exterminent mutuellement avant que la Police n'achève le travail. Derniers à succomber, les deux voient leur mort comme un double suicide.

Tourné en noir et blanc, un film théâtral, crispé et abstrait. Un personnage de *sniper* américain renvoie au tueur Charles Whitman qui inspirera *Targets* (p. 908), œuvre nettement moins fastidieuse. Avec Taiji Tonoyama et Rokkō To.ura.

The errand boy *Le zinzin d'Hollywood*, Jerry Lewis, USA, 1961, 89 mn

Dans le style de *The bellboy* (p. 1801), l'hôtel Fontainebleau étant remplacé par la Paramount (devenue Paramutual dans le film) dont on reconnaît la célèbre porte. Morty (l'auteur) sème la zizanie dans les divers services du studio, notamment en assurant lui-même la partie chantée d'une scène d'amour. On mentionnera les embarrassants tête-à-tête, presque bouche-à-bouche, dans des ascenseurs bondés et les petits moments de poésie dans la salle aux accessoires où Morty dialogue avec deux marionnettes. Avec Brian Donlevy.

Körhinta *Un petit carrousel de fête*, Zoltá Fábri, Hongrie, 1956, 90 mn

Máté (Imre Soós) est amoureux de Mari (Törőcsik) que son père István destine à un autre paysan. Lors d'un bal de fiançailles, Máté danse effrontément avec Mari ; malgré l'ire du père, la jeune femme tient bon et les deux amoureux pourront convoler : le dernier plan les montre sur un manège à la fête du village.

Arrière-plan politique : Máté fait partie de la coopérative alors que le prétendant n'en est pas et a poussé István à en sortir. Signe des temps, Máté explique la défection du père par la nullité des dirigeants de la coopérative !

Un marito per Anna Zaccheo *La fille sans homme*, Giuseppe De Santis, Italie, 1953, 101 mn

Coup de foudre entre Anna (Sivana Pampanini) et Andrea (Massimo Girotti), marin de passage : promis, ils se marieront dès qu'il aura terminé son service. En attendant elle se constitue une dot en posant pour des réclames publicitaires (une marque de bas). Son patron (Amadeo Nazzari) se fait pressant et abuse d'elle. Après avoir tenté de se suicider, Anna rompt avec Andrea puis est tentée d'accepter les offres de mariage d'un richissime barbon (Umberto Spadari) mais recule en découvrant qu'elle n'est pour lui qu'une "boutique bien fournie". Quand elle revoit Andrea qui l'aime toujours, elle a la bêtise de se donner à lui, confirmant ainsi qu'elle n'est pas de celles qu'on épouse : le plus sympathique des trois hommes montre ainsi sa jalousie et ses limites. Anna n'a plus qu'à réintégrer sa famille en espérant que demain sera plus clément pour elle.

Un film néo-réaliste tourné dans une Naples souvent pluvieuse, ses rues en pente, son funiculaire et ses spectacles populaires.

Torch song *La madone gitane*, Charles Walters, USA, 1953, 90 mn

Changement de pianiste pour Jenny Stewart (Joan Crawford) qui répète son nouveau spectacle musical : le remplaçant, Tye Graham (Michael Wilding), est un aveugle qui se permet de faire des réflexions sur le tempo d'une chanson. Elle le vire avant de se raviser quand elle s'aperçoit qu'il avait raison : début d'une idylle avec celui qui l'avait vue avant de perdre ses yeux à la guerre et l'avait comparée à la *Madone gitane* de Titien.

Si l'on oublie ce *happy end*, le film est la description d'une artiste autoritaire qui ne tolère plus que des *yes men* et des parasites comme son amant (Gig Young) ou sa mère (Marjorie Rambeau) ; un rôle en or pour Crawford.

Tōkyō no kōrasu *Chœur de Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1931, 90 mn

Employé d'une compagnie d'assurances, Shinji (Tokihiko Okada) prend le parti d'un collègue âgé (Takeshi Sakamoto) licencié abusivement et perd son travail. Les temps sont durs jusqu'à la rencontre d'Ōmura (Tatsuo Saitō), un ancien professeur qui a quitté le lycée pour ouvrir un restaurant avec sa femme (Chōko Iida, qui d'autre ?). D'abord outrée de voir Shinji faire l'homme-sandwich, son épouse le rejoint pour travailler à la cuisine. Le film se clôt sur un repas d'anciens élèves chez Ōmura : les nuages semblent se disperser.

Le Japon de la crise avec les chômeurs qui ramassent des bouts de cigarette. Okada, mort de phtysie en 1934, ne fit pas carrière, à la différence de Hideko Takamine, future actrice de prédilection de Naruse, qui joue ici la fillette de Shinji.

The mysterious lady *La belle ténébreuse*, Fred Niblo, USA, 1928, 89 mn

Vienne, 1910. Durant une représentation de *Tosca*, un officier autrichien (Conrad Nagel) est piégé par une espionne russe (Greta Garbo). Revanche à Varsovie où il est venu récupérer des documents mais, tombée amoureuse, elle repasse la frontière avec lui. Un excellent film, avec Gustav von Seyffertitz en chef des services secrets, rôle qu'il reprendra dans le superlatif *Agent X 27* (p. 1195).

Trio Ken Annakin & Harold French, Grande-Bretagne, 1950, 88 mn

Après *Quartet* (p. 1082), Somerset Maughan présente trois nouvelles nouvelles.

The verger : Albert Foreman (James Hayter) perd son emploi de bedeau quand sa hiérarchie apprend qu'il est analphabète. Il a alors l'idée d'ouvrir un bureau de tabac puis un second... et devient ainsi très riche. On pense à Joanovici qui fit fortune sous l'Occupation bien que ne sachant ni lire ni écrire.

Mr. Know-All : Max Kelada (Nigel Patrick) est un compagnon de croisière pénible, infaillible sur tous les sujets. Mais non dénué de finesse : se déclarant expert ès perles, il préfère perdre la face en déclarant fausses celles du collier de Mrs. Ramsey (Anne Crawford) plutôt qu'embarrasser la jeune femme qui a déclaré à son époux (Nauton Wayne) l'avoir acheté dans une boutique bon marché.

Sanatorium : le séjour de Maugham alias Ashenden (Roland Culver) dans une maison de santé est prétexte à la description d'un touchant microcosme. Le mari (Raymond Huntley) qui ne veut plus voir sa femme, les ennemis (Finley Currie et John Laurie) dont la guéguerre interrompue par la mort de l'un d'eux abandonne l'autre à sa solitude. Et puis ces amoureux (Michael Rennie et Jean Simmons) qui se sont rencontrés sur place et décident de passer outre aux recommandations du médecin (André Morell) en se mariant, quitte à réduire encore leur espérance de vie. Ce petit chef-d'œuvre (49 mn) est un film à lui tout seul.

Sadie McKee *Vivre et aimer*, Clarence Brown, USA, 1932, 93 mn

"Véhicule" pour Joan Crawford dans le rôle de Sadie, une jeune femme pauvre qui accompagne son douteux fiancé Tommy (Gene Raymond) à New York où il la largue pour devenir partenaire de la chanteuse Dolly (Esther Ralston). Sadie a la chance de séduire le millionnaire alcoolique Brennan (Edward Arnold) qui l'épouse ; bonne fille, elle le guérit de sa dépendance avant de demander le divorce car elle aime toujours son Tommy qu'elle retrouve, à l'article de la mort, dans un hôpital – belles images. Ayant montré son désintéressement, elle est désormais courtisée par son camarade d'enfance, le fils de famille Michael (Franchot Tone).

Signe que le Code est en embuscade, Sadie s'abstient de coucher avec Tommy alors qu'ils partagent une chambre. Avec Akim Tamiroff et Leo G. Carroll.

Last days Gus Van Sant, USA, 2005, 93 mn

Les derniers jours de Blake (Michael Pitt), un musicien comme enfermé en lui-même et qui finit par succomber à une overdose ; suicide ? Inspiré de Kurt Cobain, le personnage semble tellement détaché du monde qu'il peine à nous intéresser, sauf quand il chante. On entend aussi le lancinant "Severin" de la *Venus in furs* de Lou Reed et, en guise d'envoi, *La bataille de Marignan* de Clément Janequin.

The sixth sense *Sixième sens*, M.Night Shyamalan, USA, 1999, 107 mn

Philadelphie. Le jeune Cole (Haley Joe Osment), qui a le don de voir les morts non réconciliés, demande l'aide du pédo-psychiatre Malcom Crowe (Bruce Willis), lequel lui conseille d'écouter ces morts qui se croient toujours vivants. Parmi eux, Malcolm lui-même, abattu au début du film et qui croyait s'en être tiré.

Intéressante variation sur le thème de l'EMI (p. 331).

The raven *Le corbeau*, Lew Landers, USA, 1935, 61 mn

Le docteur Vollin (Bela Lugosi) vénère Poe, témoin le corbeau qui trône dans son cabinet et surtout le dispositif inspiré du *Puits et du pendule* qu'il a installé dans sa cave aux supplices, avec pour patient le juge Thatcher (Samuel Hinds) qui lui avait refusé la main de sa fille. Vollin a pour auxiliaire Bateman (Boris Karloff), un criminel qui voulait changer d'aspect et qu'il a doté d'un visage monstrueux : s'il obéit, il lui rendra une apparence moins terrifiante.

Un petit film réjouissant dans la lignée du *Black cat* (p. 1192).

Possessed *La possédée*, USA, Curtis Bernhardt, 1947, 108 mn

Infirmière à domicile, Louise Howell (Joan Crawford) s'occupe de l'épouse déséquilibrée du riche Dean Graham (Raymond Massey) qu'elle finit par épouser après le suicide de sa patiente. Problème, elle ne peut oublier l'ingénieur David Sutton (Van Heflin) avec lequel elle avait eu une liaison. Son état mental se dégrade et elle s'accuse de la mort de la malade à laquelle elle aurait refusé de porter secours alors qu'elle se noyait : pur délire schizophrène sur fond de bruits insistants et répétitifs, la pluie bien réelle ou la sonnerie imaginaire de la chambre de la défunte. Quand elle apprend que David se dispose à épouser Carol Graham (Geraldine Brooks), la fille de Dean, elle se rend chez lui et l'abat.

La séquence d'ouverture se situe juste après le crime : dans un état proche de la catatonie, Louise erre à Los Angeles. Recueillie par le docteur Willard (Stanley Ridges), son passé lui revient par bribes : flash-back pour le spectateur. Il faudra la soigner et faire face à un procès, dit le médecin à l'attentionné Dean.

Road to Morocco *En route pour le Maroc*, David Butler, USA, 1942, 82 mn

Bing Crosby retrouve Bob Hope et Dorothy Lamour dans ce troisième opus, très réussi, de la série initiée par *Road to Singapore* (p. 1082). Cela commence sur le radeau où se sont réfugiés Jeff (Crosby) et Orville (Hope) après que ce dernier a allumé une cigarette dans la "powder room" (les toilettes) d'un paquebot. Jeff convainc Orville de la nécessité de se laisser manger puis, alors qu'ils ont débarqué dans un Maroc des *Mille et une nuits*, le vend comme esclave avant de découvrir que son copain doit épouser la princesse Shalmar (Lamour). Sort pas si enviable que ça car l'astrologue de service (Vladimir Sokoloff) a prédit que son premier époux mourrait dans la semaine ; les mesures du fiancé ne sont pas prises par un couturier mais par un croque-mort. La prophétie s'étant dégonflée, Jeff peut pousser son pion ; mais c'est alors que le brigand Mullay Kassim (Anthony Quinn) enlève la princesse pour un mariage dans le désert. Les deux copains sabotent la fête en semant la zizanie parmi les invités et embarquent la mariée sous l'œil désabusé d'un chameau content d'en être un quand il voit ce film inepte.

Référence à *Here comes Mr. Jordan* (p. 999), la tante d'Orville dans le Ciel.

Urgences Raymond Depardon, France, 1988, 90 mn

Les urgences psychiatriques de l'Hôtel-Dieu, à deux pas de Notre-Dame.

Les patients sont souvent amenés par la Police : violences sur la voie publique dues à l'alcoolisme et surtout à une agressivité arrogante. Certains, simplement déprimés, viennent demander de l'aide, comme ce conducteur de bus qui a eu peur d'avoir un accident. D'autres ne se rendent pas compte qu'ils ont perdu la boule, ainsi cet homme incapable de donner la date courante : né en 1949, il avoue 21 ans. Beaucoup déblatèrent, déballent leurs opinions sur tout et n'importe quoi. La palme revient à ce suicidaire qui a pris soin d'attacher sa corde dans un lieu de passage et réclame désormais du cyanure.

Sanders of the river *Bozambo*, Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1935, 88 mn

Sanders (Leslie Banks) représente Sa Majesté dans cette partie de l'Afrique où le *Rule Britannia* apporte ordre et prospérité. Ce qui n'est pas du goût d'un vieux roi cruel ; croyant Sanders mort, il pense pouvoir se rebeller contre George V, roi parmi les rois. Seuls à s'opposer au tyran, le loyal Bozambo (Paul Robeson) et son épouse Lilongo (Nina Mae McKinney de *Hallelujah*, p. 1588). Rassurons-nous, tout finit bien et Bozambo devient roi à son tour sous l'aile protectrice de l'Empire. Ce film d'un paternalisme affligeant donne cependant le premier rôle à un Noir chantant qui n'est ni trouillard ni condamné à rouler des yeux et dire des sornettes comme dans les films américains de l'époque.

Charlie Chan in Panama Norman Foster, USA, 1940, 67 mn

Charlie Chan's murder cruise Eugene Forde, USA, 1940, 76 mn

Charlie Chan at the wax museum Lynn Shores, USA, 1940, 64 mn

Murder over New York Harry Lachman, USA, 1940, 65 mn

Charlie Chan in Rio Harry Lachman, USA, 1941, 62 mn

Dead men tell Harry Lachman, USA, 1941, 60 mn

Castle in the desert Harry Lachman, USA, 1942, 60 mn

Les sept derniers Charlie Chan de la Fox, avec Sidney Toler (p. 160), avant que personnage et acteur ne passent à la Monogram. Le décor du *Wax museum* qui permet l'assassinat de la réplique du détective ne sauve pas le film de la confusion. De même, la carte d'un trésor découpée en quatre morceaux répartis entre des personnages mal définis ne suffit pas à rendre *Dead men tell* intéressant. L'astuce consistant à réunir les suspects sur les lieux où va se produire un attentat permet de démasquer le coupable de *Murder over New York* mais aussi de *Charlie Chan in Panama* qui, surprise, s'avère être une ridicule vieille fille (Mary Nash). Chan doit non seulement identifier le criminel mais l'amener à se trahir, d'où le jeu complexe sur les cigarettes hypnotiques du mage (Victor Jory) de l'excellent *Charlie Chan à Rio* ou encore la prétendue cécité de l'ex-épouse d'un suspect (Leo G. Carroll) dans *Charlie Chan's murder cruise*. Le fils n° 2 (Victor Sen Young) s'en tire plutôt bien ; on le retrouve caché dans une malle, un placard, un cercueil et, dans *Castle in the desert*, une armure que son père qualifie de *hardware* avant de lui intimer : "Remain in can".

Sentences mémorables du Chinois de Honolulu : "Coincidence, like ancient egg, leaves unpleasant odour", "Nut easy to crack, often empty", "Truth like oil, rises in time to surface", "To speak without thinking is to shoot without aiming", "Man without enemies, like dog with no fleas", "Only very foolish mouse makes nest in cat's ear", "Spanking like impression of other end", "Guilty conscience, like dog in circus, many tricks", "Bad alibi, like dead fish cannot stand the test of time".

La guerre se rapprochant, Hollywood sort la tête du sable, d'où la présence d'une réfugiée tchèque fuyant les persécutions nazies dans *Charlie Chan in Panama*.

The Shanghai cobra Phil Karlson, USA, 1945, 62 mn

Un Charlie Chan de la Monogram, studio de "Poverty Row". Avec Sidney Toler, Benson Fong (fils n° 3) et le pénible Mantan Moreland, Noir archétypal. Bof.

L'auto rouge Jacques Krier, France, 1964, 67 mn

Un ouvrier (Paul Crauchet) s'achète, neuve, une superbe SIMCA 1300 rouge. Pour la payer, il effectue de petits boulots hors travail – pompiste, ouvreur de cinéma, garçon d'hôtel – et ne participe plus aux grèves. Quant à sa famille, il la délaisse au profit de sa chère automobile qu'il a baptisée Louis. Il se reproche quelque part de ne plus être celui qui était monté au Maquis en 1943 ; c'est ainsi qu'il va faire un pélérinage dans le Vercors voisin – le film est tourné à Grenoble – avant de se débarrasser, sur le chemin du retour depuis la corniche des Grands goulets, de la mitrailleuse qu'il avait conservée.

Dû à un réalisateur communiste, le film est une description de l'aliénation d'un prolétaire coincé entre l'idéal révolutionnaire et le désir de "s'en sortir".

Old wives for new *La proie pour l'ombre*, Cecil B. DeMille, USA, 1918, 71 mn

Son époux (Elliott Dexter) ayant été mêlé, bien malgré lui, à un assassinat, une femme se croit trompée et décide de divorcer. Grosse, paresseuse et méchante, elle porte l'entière responsabilité de la rupture de ce que le réalisateur considérait comme un lien absolument sacré : ses films suivants (e.g., *L'échange*, p. 1805) comporteront un acte II montrant la restauration du couple.

Taiyō no hakaba *L'enterrement du soleil*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 88 mn

Des bandes s'affrontent dans un bidonville d'Ōsaka : trafics de sang et d'états-civils. Le film, confus, hésite entre histoire de yakusa et dénonciation à caractère politique, cf. les gros plans de laissés pour compte. En arrière-plan, la tour Tsūtenkaku, une eiffelerie de 1912 reconstruite en 1956.

Amici miei – Atto III^{o} *Mes chers amis III*, Nanni Loy, Italie, 1984, 114 mn

Retour des quatre survivants d'*Amici miei* (pp. 805, 216) : Mascetti, Leandri, Sassoroli et Necchi, incarnés par les mêmes Ugo Tognazzi, Gastone Moschin, Aldolfo Celi et, depuis l'opus 2, Renzo Montagnani. Désormais en fauteuil roulant, Mascetti est hôte d'une maison de retraite sur les hauteurs de Florence dont Leandri, puis Necchi deviennent pensionnaires ; Sassoroli achètera carrément l'établissement. Dans cette série de blagues de potaches, la pire est sans doute celle de l'excursion en avion où les quatre s'affairent à piocher de la nourriture dans un sac où Mascetti vient de vomir.

La tentative de répétition de la scène de baffes à la gare se passe moins bien que dans l'opus 1 : les héros ne sont plus infantiles mais un peu gâteux, tout comme cet opus 3 dont on se serait passé. Avec Bernard Blier et Caterina Boratto.

Police Maurice Pialat, France, 1985, 109 mn

Difficile de s'intéresser aux amours de l'inspecteur Mangin (Gérard Depardieu) avec Noria (Sophie Marceau), la compagne voleuse et menteuse d'un trafiquant de drogue tunisien. Avec Richard Anconina et Sandrine Bonnaire.

Réponse intéressante d'une victime à laquelle on demande de désigner un coupable dans une file : "Non ce n'est pas le 5". J'ai moi-même entendu "– Cette actrice ne te rappelle pas quelqu'un ? – Non, elle ne lui ressemble pas !".

The bishop's wife *Honni soit qui mal y pense*, Henry Koster, USA, 1947, 105 mn

Un ange (Cary Grant) descend sur Terre pour régler les affaires de quelques mortels (Monty Wooley, Gladys Cooper, James Gleason) et surtout d'un évêque (David Niven) et son épouse (Loretta Young) dont il tombe un peu amoureux. Cette comédie cucul bénéficie de l'excellente photographie de Greg Toland.

Jubal *L'homme de nulle part*, Delmer Daves, USA, 1956, 97 mn

Jubal (Glenn Ford) est engagé par Pinky (Ernest Borgnine seconde manière) qui en fait son contremaître. Cet éleveur sympathique mais mal dégrossi – il "joue" du pianola avec ses pieds – ne satisfait sa brune épouse Mae (Valerie French) dans aucun sens du terme. Jubal, qui a du mal à échapper aux provocations de la belle, s'attire l'animadversion de Shep (Rod Steiger), un autre employé qui eut jadis ses faveurs. Il monte le brave Pinky contre Jubal qui est amené à l'abattre en légitime défense puis doit se cacher blessé dans le chariot d'une secte de passage où il est soigné par la blonde Naomi (Felicia Farr). Shep, qui a battu Mae à mort, sera démasqué par Jubal : le palan qui oscille à la porte d'une grange laisse présager son sort.

Un beau western tourné dans les paysages majesteux du Wyoming (Grand Teton) qui avaient servi de décor à *Shane* (p. 1614), avec de pittoresques seconds rôles – Jack Elam, Noah Beery Jr., John Dierkes – et surtout Charles Bronson.

Kōhī jikō *Café Lumière*, Hsiao-hsien Hou, Japon, 2003, 103 mn

Le logo Shōchiku en 4/3 est une façon de dire qu'il s'agit d'un hommage à Ozu pour son centenaire. On a du mal à s'intéresser au scénario ou aux personnages car le film est avant tout un hommage au Japon dont il recrée l'atmosphère : intérieurs, cafés et surtout tramway et métro, en particulier la ligne circulaire Yamanote qu'un des personnages (Tadanobu Asano) parcourt en enregistrant les annonces sonores. Au centre, le quartier des libraires de Kanda où se croisent, sur quatre niveaux, trois lignes de trains et une rivière. Hypnotique.

Rembrandt Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1936, 85 mn

Décors inspirés par la peinture hollandaise (de Hooch, Vermeer) et excellente composition d'un Charles Laughton comme sorti des auto-portraits successifs du peintre. Dans le rôle d'Hendrickje Stoffels, Elsa Lanchester épouse de l'acteur.

Little fugitive *Le petit fugitif*, Ray Ashley & Morris Engel & Ruth Orkin, USA, 1953, 77 mn

Persuadé d'avoir tué son grand frère Lennie, Joey (7 ans) prend la fuite et erre toute la journée à Coney Island, le Luna Park de Brooklyn. Tout en ramassant des bouteilles vides qu'il rapporte à la consigne de façon à se payer des tours de poney. Lennie, qui lui avait fait une mauvaise blague, part à sa recherche et les deux enfants sont rentrés avant leur mère qui croit qu'ils ont passé la journée devant la télévision : promis, elle les emmènera dimanche à Coney Island.

Tourné sans acteurs, hors studios avec caméra portée, le film annonce le cinéma de Cassavetes ainsi que *Les quatre cents coups* (p. 721). La photo de Morris Engel, superbe, culmine lors de la séquence de pluie sur la plage.

Ai to kibō no machi *Une ville d'amour et d'espoir*, Nagisa Ōshima, Japon, 1959, 62 mn

L'adolescent Masao a trouvé une astuce pour ramener un peu d'argent à sa mère veuve : il vend le pigeon voyageur de sa petite sœur handicapée, puis le revend quand l'animal a regagné ses pénates. Bon élève, il s'attire la sympathie de son institutrice ainsi que de Kyōko, la fille d'un industriel. Soutenu par les deux femmes, il trouverait un emploi si Yūji (Fumio Watanabe), le frère aîné de Kyōko qui a un poste important dans l'entreprise paternelle, ne mettait son veto après avoir découvert le trafic de pigeon.

De style néo-réaliste, ce premier film vaut pour sa séquence finale : Kyōko, qui a racheté le pigeon, demande à son frère de le descendre à la carabine. Le destin de l'oiseau est une métaphore de l'échec : celui de Masao comme celui de Yūji qui paie son intransigeance par la rupture de son idylle avec l'institutrice.

Stress es tres, tres Carlos Saura, Espagne, 1968, 90 mn

Fernando soupçonne son ami Antonio, un homme plus jeune, de flirter avec son épouse Teresa (Geraldine Chaplin), d'où un comportement erratique et déplaisant. Sur une plage à Almería où les trois s'adonnent à la pêche sous-marine, il transperce Antonio d'un coup de fusil harpon, du moins en imagination.

Un personnage pénible, tout comme ce film un peu ennuyeux.

Piranha USA, Joe Dante, 1978, 94 mn

Californie. Créées et élevées dans un laboratoire secret pour être relâchées dans les rivières du Nord-Vietnam, ces charmantes bestioles libérées par accident se mettent à agresser les humains, notamment des enfants en train de barboter dans un plan d'eau, des plongeurs ou encore un skieur nautique. Comme on peut s'y attendre, l'Armée nie puis minimise ; dernier plan sur la terrifiante Mengers (Barbara Steele) qui gère la catastrophe : "Il n'y a rien d'autre à craindre".

Cet avatar des *Dents de la mer* (1975) est mal filmé, cf. le sempiternel plan d'essieux de voiture à la *Bullitt* (p. 351). Avec Keenan Wynn, Dick Miller et Kevin McCarthy dont la présence renvoie à *Invasion of the body snatchers* (p. 1305).

Chinesisches Roulette *Roulette chinoise*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1976, 86 mn

Un huis clos façon Fassbinder : excessif et théâtral mais réussi. Les trois membres d'une famille se retrouvent dans leur château sans s'être concertés. Gehrard (Alexander Allerson) avec sa maîtresse Irene (Anna Karina), son épouse Ariane (Margrit Carstensen) avec son amant Kolbe (Ulli Lommel) et enfin leur fillette handicapée Angela (Andrea Schober) avec sa préceptrice muette Traunitz (Macha Méril). Angela propose un jeu auquel participent aussi les domestiques : Kast (Brigitte Mira) et son fils Gabriel (Volker Spengler). Les huit sont répartis en deux groupes de quatre : celui d'Angela (Gehrard, Traunitz et Gabriel) choisit une des personnes présentes que les autres sont censés identifier en posant des questions. Les réponses, désobligeantes, sont en fait destinées à provoquer Ariane qui se fait indirectement traiter de gestapiste. Le coup de feu final, hors champ, suggère que la terrifiante Angela a réussi : la mère détestée s'est suicidée.

Čovek nije tica *L'homme n'est pas un oiseau*, Dušan Makavejev, Yougoslavie, 1965, 79 mn

Rudinski, venu de Belgrade mettre au point une chaîne de production, s'acquitte excellement de son travail et mériterait une prime ; mais le Parti trouve plus économique de lui attribuer une médaille qui lui est remise lors d'une fête. Il avait entamé avec Rajka (Milena Dravić), la fille de ses logeurs, une liaison qui commençait bien si l'on en croit les mouvements de caméra, avant de se dissoudre dans la désillusion car, par exemple, il ne répond pas à la question : *Es-tu marié ?*. Elle le trompe avec un camionneur plus jeune et plus drôle.

La référence à l'hypnotisme – les spectateurs montés sur scène qui se prennent pour des oiseaux – est la métaphore de cette Yougoslavie somnambule où les tirades sur la fin de l'exploitation recouvrent la grisaille, la mort de l'espoir.

Road to perdition *Les sentiers de la perdition*, Sam Mendes, USA, 2002, 117 mn

Hiver 1931. Michael Sullivan Jr. (Tyler Hoechlin) s'est caché à l'arrière de la voiture de son père Michael Sr. (Tom Hanks) alors qu'en compagnie de Connor (Daniel Craig) celui-ci va sermonner Finn, un vassal du mafieux John Rooney (Paul Newman), père de Connor. Le sermon se passe mal et l'impulsif Connor abat Finn sous les yeux de Junior. Bien que John désapprouve le comportement irresponsable de son rejeton, il finit toujours par lui donner raison, notamment quand il décide de massacrer la famille Sullivan pour empêcher l'enfant de parler. Rescapés, père et fils partent pour Chicago demander l'aide de l'Outfit de Capone ; las, son lieutenant Nitti affirme son soutien aux Rooney. Pire, il charge le sicaire Maguire (Jude Law) de tuer Senior. Lequel échappera à la mort le temps de tuer Rooney père, le seul des deux que l'Outfit protégeait vraiment, puis son fils. Mission accomplie, il se rend chez sa sœur au bord du Lac Michigan dans la fictive Perdition où l'attend Maguire ; règlement de comptes. Alors que Junior n'arrive pas à tirer pour se défendre, c'est son père agonisant qui le fait, évitant à son rejeton de s'engager dans la voie de perdition qu'il a lui-même suivie.

Film sur la filiation – Senior est le fils adoptif de Rooney – aux magnifiques images. Avec un assassin plus malsain que terrifiant : Maguire trimballe avec lui un arsenal photographique pour fixer l'agonie de ses victimes.

Aaltra Benoît Delépine & Gustave Kervern, Belgique, 2004, 90 mn

Querelle et empoignade auprès d'une moissonneuse dont la benne choit ; résultat, deux paralytiques (les réalisateurs) qui décident de quitter la Belgique pour rejoindre la Finlande. Leur but, obtenir des dommages et intérêts de la société VALTRA qui aurait fabriqué l'engin défecteux. Ce "road movie" à l'humour pince-sans-rire et discrètement touchant se termine non chez VALTRA mais chez AALTRA, une compagnie beaucoup plus modeste dont le patron (Aki Kaurismäki) offre du travail aux deux zozos.

I nuovi mostri *Les nouveaux monstres*, Mario Monicelli & Dino Risi & Ettore Scola, Italie, 1977, 105 mn

Suite des *Monstres* (p. 1078), c'est un peu le chant du cygne de la comédie italienne, avec Vittorio Gassman, Alberto Sordi, Ugo Tognazzi et Ornella Muti. Sketches réussis et souvent horribles où Sordi est le mieux servi : dans l'un il abandonne sa vieille mère dans un hospice en recommandant de la traiter "comme une reine", dans l'autre il est le snobinard qui, ne sachant que faire du blessé qu'il a recueilli dans sa Rolls, le ramène où il l'avait trouvé. Le plus court met en scène un mafioso assassiné en pleine rue et qui, agonisant, pratique toujours l'omertà.

Pearl of the south Pacific Alan Dwan, USA, 1955, 82 mn

Des aventuriers, dont la belle Rita (Virginia Mayo) et le vicieux Bully (David Farrar), débarquent sur une île où règne le dieu Tagaloa par l'intermédiaire de son grand prêtre (Basil Ruysdael). Un seul but, s'emparer des perles gardées par un calmar géant ; le sacrifice humain est évité de justesse.

Dans la lignée d'*Escape to Burma* (p. 755), cette production de Benedict Bogeaus se situe entre *Wake of the Red Witch* (p. 1322) et *Cobra woman* (p. 894) sans retrouver le romantisme de l'un ni le kitsch de l'autre.

Cronaca di un amore *Chronique d'un amour*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1950, 98 mn

Milan. Un industriel jaloux fait procéder à une enquête sur le passé de son épouse Paola (Lucia Bosè, superbe). Avec pour dommage collatéral les retrouvailles de Paola et Guido (Massimo Girotti) qui s'étaient perdus de vue.

S'ensuit une histoire d'amour un peu triste, avec rencontres furtives dans des chambres d'hôtel et même le projet d'assassiner le mari. Un meurtre en intention seulement car il est assez grand pour périr tout seul (suicide ?) dans un accident de voiture, ce qui rappelle aux amants la mort de la fiancée de Guido dans un ascenseur ; mort non provoquée mais qu'il aurait pu prévenir.

Ce premier long-métrage contient en germe toute l'œuvre à venir, avec sa fascination du vide, ses êtres qui se retrouvent pour se séparer dans l'incompréhension ; avant que tous ces éléments ne tournent au système. Le film est beau et touchant sans être jamais ennuyeux. Magnifique musique de Giovanni Fusco, interprétée au saxophone par Marcel Mule.

The sleeping tiger *La bête s'éveille*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1954, 85 mn

Plutôt que livrer Frank (Dirk Bogarde) à la Police (Hugh Griffith), le docteur Esmond (Alexander Knox) a décidé de l'héberger pour le guérir. Son assistante (Maxine Audley) est sceptique quant à la méthode et son épouse Carol (Alexis Smith) franchement hostile à ce délinquant bien élevé. Mais cette hostilité cache une fascination secrète et Carol tombe sous la coupe du voyou : c'est en elle qu'un tigre s'est éveillé. Contre toute attente, la méthode Esmond fonctionne et Frank s'apprête à rentrer dans le droit chemin, ce qui implique la fin de sa liaison avec Carol qui ne l'entend pas ainsi : après avoit tenté de le faire abattre par son époux, elle l'emmène en voiture en vue d'un dénouement fatal dont elle seule est victime.

Bogarde en voyou manipulateur et la prégnance des miroirs annoncent *The servant* (p. 1111), un film que Losey signera de son vrai nom et non plus Victor Hanbury : en 1954, la Main noire maccarthyste s'étendait jusqu'en Europe.

Les corps célestes Gilles Carle, Canada, 1973, 104 mn

1938. Desmond (Donald Pilon) débarque avec son cheptel de sept gagneuses emmenées par Sweetie (Micheline Lanctôt) dans une bourgade minière de la Belle province. Le principal souci du maquereau est sa novice Rose-Marie (Carole Laure), encore neuve et qu'il n'arrive pas à déflorer : il en est un peu amoureux et perd ses moyens. La belle fuguera avec le fantasque Lorenzo (Yvon Barrette) qui a mis au point des pneumatiques en bois (!). N'oublions pas le curé (Jacques Dufilho) qui, converti à l'amour charnel, s'installe dans le boxon... Un film dans la lignée de *La vraie nature de Bernadette* (p. 486) où jouaient déjà Lanctôt et Pilon.

Persona Ingmar Bergman, Suède, 1966, 84 mn

Tête à tête sur l'île de Fårö (cf. p. 1258) entre Elisabet (Liv Ullmann), une actrice qui s'est réfugiée dans le mutisme, et son infirmière Alma (Bibi Andersson). La situation pousse Alma à parler, à se livrer. Elle raconte assez crûment une sorte d'orgie sur une plage qu'Elisabet a la perversité de relater dans une lettre qu'elle s'arrange pour lui faire lire. La relation entre les deux femmes gagne en violence à mesure qu'Alma s'identifie à sa patiente. Elle finit par raconter la grossesse de l'actrice et son rejet d'un fils non désiré. Et pour être sûre d'être bien comprise, répète le même long monologue : les deux visages se superposent alors.

Que se passe-t-il à la fin ? Elisabet s'en va, peut-être guérie bien qu'on ne l'entende pas parler, et Alma reste seule à refermer la maison... sous le regard du cinéaste en train de tourner. Un film très brillant mais un peu trop cérébral pour être touchant. Avec Gunnar Björnstrand.

La spiaggia *La pensionnaire*, Alberto Lattuada, Italie, 1954, 98 mn

Les vacances de monsieur Hulot (p. 241) à l'italienne, mais la comparaison tourne court. La critique amusante et gentille fait place à une charge acerbe contre les pensionnaires d'un établissement plutôt luxueux de la Riviera italienne. Les femmes sont mesquines et bornées, les hommes (Mario Carotenuto, Carlo Romano) ridicules et graveleux ; une beauté aux principes "existentialistes" vit aux crochets de ce beau monde. Également en villégiature, une prostituée (Martine Carol) avec sa fillette ; comme elle est très bien élevée, personne ne soupçonne sa honteuse profession jusqu'au moment où elle est reconnue par un de ses clients. Le bouche à oreille faisant le reste, elle est priée de déguerpir. Le sympathique maire de la commune (Raf Vallone) tente, comme il peut, d'aider la pestiférée ; en vain. *Happy end* : un millionnaire excentrique (Carlo Bianco), devant lequel tous sont à plat ventre, prend les hypocrites à rebrousse-poil en se promenant avec elle bras dessus, bras dessous : elle est redevenue fréquentable. Toute une époque.

A day's pleasure *Une journée de plaisir*, Charles Chaplin, USA, 1919, 17 mn

Sunnyside *Une idylle aux champs*, Charles Chaplin, USA, 1919, 29 mn

The idle class *Charlot et le masque de fer*, Charles Chaplin, USA, 1921, 31 mn

Pay day *Jour de paie*, Charles Chaplin, USA, 1922, 21 mn

Quatre courts-métrages de Chaplin pour la *First National*, globalement inférieurs aux trois autres (p. 773).

A day's pleasure est divisé en deux parties : une traversée en ferry avec roulis et mal de mer suivie de l'immobilisation de l'automobile familiale de Charlot à un croisement où l'on a répandu du goudron.

Dans *Sunnyside*, un Charlot campagnard remplit sa tasse de lait sous la vache. Pour courtiser une belle (Edna Purviance, présente dans les quatre films) il chausse des guêtres en laine dont l'une se détricote en chemin.

The idle class est centré sur un bal masqué où un sosie friqué de Charlot ne peut plus s'extraire d'un casque d'armure ; seule solution, l'ouvre-boîte.

Dans *Pay day*, Charlot a du mal à rentrer après avoir un peu bu. Premier à monter dans un tram bondé, il en est expulsé par la pression des passagers entrés à sa suite. De retour chez lui, il planque son maigre salaire sous le paillasson, peine perdue ; armée d'un rouleau à pâtisserie, Bobonne s'empare des sous.

Hud *Le plus sauvage d'entre tous*, Martin Ritt, USA, 1963, 107 mn

Ils sont quatre dans ce ranch du Texas. Hud (Paul Newman), son vieux père Homer (Melvyn Douglas) et son neveu Lonnie (Brandon De Wilde qui fut l'enfant de *Shane*, p. 1614) ; ainsi qu'Alma (Patricia Neal), la servante qui s'occupe des trois hommes. La fièvre aphteuse s'en prend aux animaux et il faut tous les abattre. On creuse une grande fosse où l'on conduit les bovins avant de les descendre à la carabine et de les asperger de désinfectant et de recouvrir le tout : c'est la préfiguration métaphorique de la mort de Homer. Hud est le coq du village ; égoïste et pénible, il ne voit pas que la belle Alma en pince pour lui et, complètement bourré, tente de la violer. Elle prend le premier bus tandis que Lonnie, privé des deux personnes auxquelles il tenait, décide d'aller travailler ailleurs. Hud se retrouve seul dans sa ferme sans animaux ; ça ne semble même pas le préoccuper.

No time for love *La dangereuse aventure*, Mitchell Leisen, USA, 1943, 80 mn

Reprise de la recette inepte de *The lady is willing* (p. 1776) : il (Fred MacMurray) perce un tunnel sous l'East River, elle (Claudette Colbert) est photographe et donc ne chante pas. On peut sauver une amusante séquence de rêve.

Kanko no machi *La ville en liesse*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1944, 74 mn

Une rue de Tōkyō est évacuée pour des raisons militaires. Nous suivons les hésitations et les regrets du petit peuple : l'imprimeur Nishino (Shin.ichi Himori) dont la femme va accoucher, Shingō (Ken Uehara), un pilote d'essai amoureux de la belle Takako (Mitsuko Mito) et dont le père (Eijirō Tōno) refait surface après une longue disparition. La mort héroïque de Shingō ressoude la petite communauté sur le départ : certains pensent travailler sur les avions qui permettront de le venger. Le drapeau japonais flotte au vent.

The stalking moon *L'homme sauvage*, Robert Mulligan, USA, 1968, 105 mn

Sam (Gregory Peck) prend sous sa protection Sarah (Eva Marie Saint) et l'enfant qu'elle a eu d'un Indien qu'on ne verra guère. Mais qui, voulant retrouver son fils, piste Sam en laissant une traînée sanglante sur son passage. Lequel, installé avec la femme et l'enfant dans sa petite maison encaissée, sent la menace diffuse de cet homme sauvage et silencieux ; son ami Nick (Robert Forster) y laisse la vie et il s'en faut de peu qu'il ne succombe lui aussi dans le corps à corps final.

Gregory Peck et l'ennemi invisible renvoient à *Cape Fear* (p. 877). Sinon qu'ici le danger ne vient pas d'un déséquilibre mental, mais d'un choc de cultures dont la seule issue est la mort : on pense au crépusculaire *Ulzana's raid* (p. 407).

Un couple Jean-Pierre Mocky, France, 1960, 83 mn

La lassitude sexuelle s'installe dans le couple formé par Pierre (Jean Kosta) et Anne (Juliette Mayniel). Avant de céder eux-mêmes à la tentation, lui avec une collègue (Véronique Nordey) elle avec un voisin (Gérard Hoffman), ils auront pu en parler et écouter les autres à ce sujet. La solution est peut-être celle adoptée par un autre voisin (Claude Mansart) : il prononce la parole magique : "Mimi, y a de la bonne salade" et la Mimi en question s'étend. Ne reste qu'à éteindre l'électricité avec la poire qui pendouille sur le lit... mais qui finit par se bloquer. Autres personnages farfelus, Francis Blanche en fabricant de jouets et Christian Duvaleix en inventeur d'une taupe électrique qui creuse des trous dans les jardins.

Il ladrone *Le larron*, Pasquale Festa Campanile, Italie, 1980, 106 mn

Pour le Bon Larron Caleb (Enrico Montesano), le Christ est simplement un arnaqueur plus doué que lui ; il rêve de devenir son agent pour présenter ses "trucs" à Rome. L'ordinaire de ce petit escroc est la vente du bouc sacrificiel, celle d'un chien mort en réalité vivant et la fréquentation des femmes, la prostituée Deborah (Edwige Fenech) et la Romaine Appula (Bernadette Lafont). Réjouissant !

They call it sin Thorton Freeland, USA, 1932, 69 mn

Lawyer man William Dieterle, USA, 1932, 68 mn

The mind reader Roy Del Ruth, USA, 1933, 70 mn

Jewel robbery William Dieterle, USA, 1932, 68 mn

Quatre films pré-Code de la Warner : la Morale est parfois mise à mal.

Dans *They call it sin*, une pianiste (Loretta Young) monte à New York pour découvrir que son chéri (David Manners) est déjà fiancé. Mauvaise passe quand un meneur de revues (Louis Calhern) avec lequel elle avait un contentieux est retrouvé mort ; elle s'en tire grâce à un médecin amoureux (George Brent).

Lawyer man est centré sur un brillant avocat (William Powell) qui refuse de s'inféoder à la mafia politique représentée par le puissant Gilmurry (David Landau). Victime d'un complot ourdi par ce dernier, il parvient à remonter la pente grâce au soutien de sa fidèle secrétaire (Joan Blondell).

Affublé d'un turban, Chandra, "the Mind reader", (Warren William) prédit tout et n'importe quoi, quitte à faire réaliser les prophéties par son acolyte Frank (Allen Jenkins). Quand elle découvre le pot aux roses, la jeune Sylvia (Constance Cummings) qui a épousé le mage lui demande d'arrêter son arnaque. Il s'installe alors à New York pour vivoter comme représentant jusqu'au jour où il rencontre Frank qui conduit désormais un taxi ; familier des chauffeurs de maîtres, il en sait long sur l'envers de Park avenue. Avec un tel auxiliaire, l'homme au turban reprend du service pour "voir" les infidélités des époux friqués. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux se présente dans son cabinet pour en découdre...

Jewel robbery se passe à Vienne. Un insaisissable voleur (William Powell) a cambriolé la bijouterie où la baronne Teri (Kay Francis) vient de se faire offrir une bague par un époux qu'elle trompe par ailleurs. Charmé par la jeune femme, l'Arsène Lupin s'introduit chez elle pour restituer le bijou. Mais la Police se fait trop pressante et le voleur doit déguerpir... rendez-vous à Nice où Teri a bien l'intention d'aller faire un tour. Une comédie très réussie qui annonce le magnifique *Trouble in Paradise* (p. 92) avec la même Francis.

Génériques stéréotypés : les acteurs sont présentés dans des vignettes, l'un après l'autre pour les rôles principaux, deux par deux pour les sous-fifres.

The phantom light Michael Powell, Grande-Bretagne, 1935, 72 mn

Située au Pays de Galles, une histoire de naufrageurs mal ficelée mais bien filmée. Dont un phare est le décor et (presque) le personnage principal. Un des 23 "quota quickies" du débutant Powell, cf. p. 1085 : signe que le film est fauché, aucun vêtement ne couvre les cuisses de l'actrice Binnie Hale. Avec Ian Hunter.

Der heilige Berg *La montagne sacrée*, Arnold Fanck, Allemagne, 1926, 106 mn

Diotima (Leni Riefenstahl) danse au bord de la mer. Puis se rend en Suisse où Vigo et Karl tombent amoureux d'elle. Compétition de ski (soporifique) puis escalade d'une dangereuse montagne où les deux prétendants se querellent ; Vigo fait une chute et reste suspendu dans le vide. La loyauté pousse Karl à geler sur place alors qu'il ne peut rien pour son copain : une qualité aux terrifiants revers, pensons aux *Nibelungen* (p. 246)... pour me cantonner prudemment au cinéma.

Magnifique ballet de sauveteurs à ski portant des torches et splendide "palais de glace" dans lequel Karl agonisant se rend en rêve avec son aimée.

Nous les gosses Louis Daquin, France, 1941, 84 mn

Un enfant a cassé une verrière en jouant au ballon. Ses camarades de classe forment une sorte de coopérative pour rassembler les 1800 F nécessaires à son remplacement. Parmi les moyens utilisés, des leçons d'argot, la mendicité et surtout le cirage des chaussures – discrètement maculées par les mêmes – des passants. Le voyou Gaston (Raymond Bussières), qui était parvenu à subtiliser le trésor ainsi amassé, reçoit une bonne raclée. Collecte inutile car le directeur de l'école (Louis Seigner) avait fait remplacer la verrière pendant les vacances : il n'allait pas faire payer un de ces adorables gamins... qui la cassent à nouveau.

Film destiné à un public enfantin joué par des gosses dont aucun ne se détache du lot. Les adultes, réduits à des rôles convenus, sont peu convaincants. On sauvera Émile Genevois dans le rôle de Gros Charles, le complice de Gaston, et surtout Pierre Larquey en marchand de journaux émule de Sherlock Holmes, avec costume à carreaux, pipe, postiche et pendule.

La chasse au lion à l'arc Jean Rouch, France, 1966, 77 mn

Un lion nommé l'Américain Jean Rouch, France, 1968, 20 mn

Tourné entre 1958 et 1965, le film suit un petit groupe de chasseurs près du fleuve Niger. Préparation des flèches empoisonnées et des pièges : car il s'agit d'immobliliser l'animal avant de l'abattre. La première campagne est un échec que le sorcier attribue à la présence d'un porte-guigne parmi les chasseurs. Elle ne peut reprendre que trois ans plus tard, une fois le sorcier mort. Le petit groupe vient à bout de la femelle de ce lion surnommé l'Américain, qui sera tué quelques années après, ce que montre le codicille sans commentaires ni sous-titres.

L'animisme omniprésent n'est pas plus ridicule que la foi en l'hydroxychloroquine ou la Vierge de Lourdes. L'empathie avec le cosmos pousse les chasseurs à s'assurer que l'âme quitte l'animal en paix. On pense à *Dersou Ouzala* (p. 792).

One from the heart *Coup de cœur*, Francis Ford Coppola, USA, 1981, 98 mn

L'histoire se passe dans une ville artificielle, Las Vegas, reconstituée en studio avec rues et montagnes ostensiblement factices. Les personnages sont des clichés dénués de psychologie : les époux (Frederic Forrest et Teri Garr) qui se séparent le temps d'une nuit, leurs rencontres (Nastassja Kinski et Raúl Juliá) et leurs meilleurs amis (Harry Dean Stanton et Lainie Kazan).

Ce film lisse aux belles zimages est à recommander aux insomniaques ; il est typique d'une esthétique et d'une époque, celle de *Diva* (p. 188).

Native land Leo Hurwitz & Paul Strand, USA, 1942, 88 mn

Avec un commentaire lu, et parfois chanté, par Paul Robeson, un film conspirationniste de gauche. Une sorte de Main Noire, avec ses tueurs et ses espions, s'en prend aux syndicalistes dans le but d'instaurer le fascisme aux États-Unis. Bien filmé, c'est plutôt supérieur aux pensums maccarthystes des années 1950. Et pas si délirant que ça : Art Smith et Howard Da Silva, qui jouent des blacklisteurs de chez Pinkerton, allaient bientôt être... blacklistés.

Genèse d'un repas Luc Moullet, France, 1978, 112 mn

Sur la table, des bananes, des œufs. Et du thon : malgré l'étiquette "Pêcheurs de France" avec son Breton à pipe, ce produit vient de Dakar. Enquête sur les disparités de salaire entre France et Sénégal et, à l'intérieur de ce pays, entre Noirs et Européens. Le réalisateur se rend aussi en Équateur sur la piste de la banane et de ses intermédiaires, ainsi qu'à Rungis pour comprendre le prix des œufs.

Le résultat de l'enquête est accablant, terrifiant. On n'en était pourtant qu'au début de cette mondialisation, ce dérèglement économique qui fait pendant à son analogue climatique. Passage pince-sans-rire : Antonietta Pizzorno enlève un à un ses vêtements pour en déterminer l'origine et fait ainsi un strip-tease complet.

Don Q., son of Zorro Donald Crisp, USA, 1925, 111 mn

Suite de *The mark of Zorro* (p. 195) ; le héros a désormais un fils, Cesar, ce qui permet à Douglas Fairbanks de tenir un double rôle. En visite en Espagne, Cesar est accusé d'avoir assassiné un archiduc (Warner Oland aux faux airs de Roy D'Arcy) et doit assumer l'identité du bandit Don Q. Le coupable Sebastian (le réalisateur) sera démasqué par Cesar, assisté de Papa venu tout spécialement de Californie. Avec Jean Hersholt et Mary Astor.

Don Q. est devenu Don X. en France, sans doute pour la raison qui amena Elvire Popescu à changer son nom en Popesco.

No way out *La porte s'ouvre*, Joseph Mankiewicz, USA, 1950, 107 mn

Le délinquant psychopathe Ray Biddle (Richard Widmark, qui d'autre ?) accuse le docteur Brooks (Sidney Poitier) d'avoir sciemment assassiné son frère John, blessé comme lui à la jambe lors d'un hold-up raté. Brooks est soutenu par son supérieur Wharton (Stephen McNally) et même la veuve de John (Linda Darnell) mais rien n'y fait ; il finit par s'accuser de meurtre pour provoquer une autopsie qui montre que John est mort d'une tumeur au cerveau. Ça ne calme pas Ray qui veut la peau du "nigger", du "coon" qui a tué John. Blessé en tentant de le tuer, il devra la vie à ce médecin exemplaire... n'en jetez plus !

Le Noir de service est un saint de vitrail, trop parfait pour être crédible. On peut d'ailleurs douter de la sincérité de l'antiracisme de la Fox qui venait de tourner le néo-réaliste *Panic in the streets* (p. 1205, avec le même Widmark) dans une Nouvelle-Orléans 100% blanche !

Les joueurs Marcel Bluwal, France, 1960, 84 mn

Ikhariev (Alfred Adam) est un joueur professionnel qui gagne sa vie grâce à un jeu de cartes truqué qu'il a baptisé Adélaïde Ivanovna. Il rencontre trois confrères (Charles Denner, Jean-Pierre Marielle et Michel Piccoli) qui lui proposent de tondre le naïf fils de famille Sacha (Claude Rich). L'affaire pliée, les aigrefins se retrouvent avec une traite de 200 000 roubles que les trois cèdent à Ikhariev contre les 80 000, bien concrets, qu'il avait récemment gagnés. Resté seul, il apprend qu'il s'est fait rouler dans la farine : Sacha, tout comme son prétendu père (Jean-Roger Caussimon) et un soi-disant employé des hypothèques (Henri Virlojeux) étaient des comparses et les fameuses traites du vent.

D'après Gogol, la télévision de la grande époque.

Grey gardens Albert & David Maysles, USA, 1975, 95 mn

Dans ce qu'il reste d'une grande maison mal entretenue de Long Island, Edith et Edie Bouvier Beale, respectivement tante et cousine de Jacqueline Onassis, ci-devant Kennedy. Elles vivent dans une espèce de dépotoir parmi les chats – un raton laveur loge au grenier – et passent leur temps à se chamailler en évoquant le passé. Elles ont, effectivement, fait partie de la bonne société et Edie, qui était très belle, a même été modèle. C'est désormais une zinzin de 56 ans qui ne parle que d'astrologie et proclame un catholicisme intransigeant. Très coquette, elle dissimule sa totale calvitie sous des turbans et multiplie les tenues extravagantes et provocantes. Elle rêve de donner un spectacle à Broadway.

Cette femme ridicule et pathétique rappelle la Norma Desmond de *Sunset boulevard* (p. 624) ; sinon qu'il s'agit d'un documentaire.

The mob *Dans la gueule du loup*, Robert Parrish, USA, 1951, 86 mn

Le policier Damico (Broderick Crawford) infiltre une bande de criminels. Seul intérêt du film, l'astuce inspirée du *Petit Poucet* : la voiture des gangsters laisse perler un liquide fluorescent… mais gare aux services de la voirie qui effacent les traces ! Avec Neville Brand et Ernest Borgnine première manière.

Tillie & Gus Francis Martin, USA, 1933, 55 mn

It's a gift ! *Une riche affaire*, Norman Z. McLeod, USA, 1934, 65 mn

Les pittoresques Tillie et Gus (Alison Skipworth et W. C. Fields) aident une jeune femme à conserver le bateau à aubes de son père. La compétition sur le Mississippi annonce celle, plus réussie, de *Steamboat round the bend* (p. 1749).

Troisième au générique, Baby LeRoy (né en 1932 !), reprend du service dans *It's a gift* : il est l'insupportable bambin qui provoque des désastres dans l'épicerie de Bissonnette (Fields). Il n'est pas le seul : un redoutable aveugle détruit tout avec sa canne. À la maison, le pauvre Bissonnette est privé de miroir de salle de bains par sa fille et trébuche sur les patins à roulette que son gamin laisse traîner. Pour échapper à sa redoutable épouse, il tente de dormir sur le balcon où tout le monde, en particulier Baby LeRoy, se ligue pour le déranger.

Ayant fait un héritage, il acquiert un ranch à agrumes et se rend en Californie avec sa famille pour découvrir que son domaine se réduit à une cahute prête à s'effondrer… Débarque un *deus ex machina* qui veut construire un champ de courses. Bissonnette réalise enfin son rêve, commercialiser des oranges sous la marque Bissonnette (prononcé BIS-ON-NAY).

Passage typiquement fieldsien, l'épouse décrète que son fils n'a pas assez mangé et demande donc (!) à Bissonnette la moitié de son sandwich ; il s'exécute après avoir redistribué le jambon pour ne laisser que du pain au gamin.

Bonnie Scotland *Bons pour le service*, James W. Horne, USA, 1935, 77 mn

En compagnie d'Oliver Hardy, Stanley McLaurel s'est évadé d'une prison américaine pour assister, en Écosse, à l'ouverture du testament d'un grand-père qui lui lègue une cornemuse et une boîte à priser. Fauchés, les deux compères s'enrôlent pour les Indes où, sous la férule de l'indispensable James Finlayson, ils mettent en déroute l'ennemi grâce à des essaims d'abeilles : on comprend pourquoi Bayer-Monsanto s'acharne contre cet insecte. Mentionnons aussi le grill à poissons improvisé avec un sommier métallique et surtout la marche durant laquelle McLaurel tente de régler son pas sur celui des autres et toute la troupe se met bientôt à sautiller ; l'idée sera reprise dans *Mon cher petit village* (p. 736).

Padre padrone Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1977, 108 mn

Un berger (Omero Antonutti, étonnant) entre dans une salle de classe pour réclamer son fils qui y perd le temps précieux qu'il pourrait passer à s'occuper des moutons. L'enfant sorti avec son père, la classe se met à rire car le gamin a laissé une trace de pisse ; le petit despote y retourne et menace les élèves avec son bâton... ils ne perdent rien pour attendre.

Tiré de l'autobiographie de Gavino Leda, le film est un document sur la vie à Sigilio dans la Sardaigne de l'après-guerre : brutalité, obscurantisme, vendettas. Comme ce qui ne tue pas renforce, les coups du père ont sans doute fortifié le fils. Devenu adulte, il (Saverio Marconi) délaisse les *cuile* pour faire un stage d'opérateur radio à l'Armée où il apprend l'italien... et à lire et écrire. Il y prend goût au point de devenir glottologue (linguiste), spécialiste des dialectes sardes. Mais la rupture avec le père se passe mal : ne supportant pas que son fils écoute de la musique à la radio, Jupiter noie le poste dans l'évier. Gavino n'a plus qu'à partir et, quand il se baisse pour prendre une valise sous le lit, quémande une caresse du tyran. Ce dernier réprime une tentation de l'assommer.

The last wagon *La dernière caravane*, Delmer Daves, USA, 1956, 99 mn

À la suite du massacre de leurs familles par les Apaches, six jeunes gens se placent sous la protection de Comanche Todd (Richard Widmark), un Blanc élevé par des Indiens et recherché pour meurtre ; lequel saura gagner leur confiance, voire leur cœur, ainsi celui de Jenny (Felicia Farr). Un excellent western gâché par le prêchi-prêcha antiraciste. Avec Tommy Rettig et Susan Kohner.

14 hours *Quatorze heures*, Henry Hathaway, USA, 1951, 92 mn

New York. Avec l'intention de se jeter dans le vide, le jeune Robert Cosick (Richard Basehart) se poste sur le rebord de fenêtre d'une chambre d'hôtel, où s'installe un brave policier (Paul Douglas) qui temporise tandis qu'une foule avide s'est massée dans l'espoir de le voir faire le grand saut. Les parents (Agnes Moorehead et Robert Keith) puis la fiancée de Robert (Barbara Bel Geddes) lui rendent visite ; un psy (Martin Gabel) explique que la mère est une malade qui a monté le fils contre son père. L'attente se conclut au bout de quatorze heures par la chute de Robert rattrapé par un filet ; il ne devrait pas récidiver. La foule s'en va, déçue ; mais, comme le spectacle était gratuit, aucun remboursement.

Une tentative pour faire rentrer Robert dans la chambre est interrompue par l'arrivée intempestive d'un évangéliste qui l'effarouche avec ses imprécations genre : "À genoux !"... un épisode inattendu alors que sévissait le Code. Basehart (36 ans) est trop âgé pour ce rôle d'adolescent : il aurait fallu James Dean.

Nachts wenn der Teufel kam *La nuit quand le Diable venait*, Robert Siodmak, RFA, 1957, 100 mn

Le policier Kersten (Claus Holm), qui enquête sur le meurtre d'une servante dont est accusé un certain Keun, démasque le tueur en série Lüdke (Mario Adorf) qui finit par avouer une cinquantaine de crimes. Le chef SS local (Hannes Messemer) présente les résultats de l'enquête au Führer qui marque sa désapprobation : il n'est pas possible que de tels crimes, commis de surcroît par un Aryen, aient pu avoir lieu dans notre Allemagne nouvelle. L'innocent Keun est alors sommairement jugé et exécuté et le policier envoyé sur le front de l'Est pour se racheter. Quant à Lüdke, il est mis au frais à Vienne et discrètement liquidé.

Adorf est extraordinaire dans le rôle d'un débile léger aux mains d'étrangleur. On n'est plus sûr de nos jours que Lüdke ait pu commettre autant de meurtres mais, quoi qu'il en soit, il reste un amateur face aux professionnels des camps d'extermination. Ce qui est admirable à grande échelle devient répréhensible au niveau individuel : cf. *Monsieur Verdoux* et *La nuit des généraux* (pp. 808, 1193). Détail réfrigérant, les Allemands ne se saluent plus d'un "Guten Tag", mais d'un "Heil Hitler" retentissant, sorte de "Grüß Gott" amélioré.

Dodes'kaden Akira Kurosawa, Japon, 1970, 134 mn

1. Un gamin débile (Yoshitaka Zushi, le petit rat de *Barberousse*, p. 703) parcourt un bidonville – lieu unique du film – au son de l'onomatopée *dodes'kaden* qui imite le son d'un tram sur des voies. 2. Un homme affligé d'épouvantables tics invite des collègues qui se font très mal recevoir par l'épouse. À la question : "Pourquoi ne la quittes-tu pas ?", il répond qu'ils ont jadis mangé ensemble de la vache enragée. 3. Une femme adultère rentre contrite auprès de son mari catatonique qui affecte de ne pas la voir ; elle repart meurtrie. 4. Une jeune fille est violée par son oncle mais poignarde un jeune homme innocent, le seul à s'intéresser vraiment à elle. 5. Deux saoulards ont l'habitude d'échanger leurs épouses. 6. Un papa poule élève les cinq gosses que son épouse volage a eus avec ses amants. 7. Sorte de trait d'union entre les personnages, un artisan philosophe à l'humanité chaleureuse aide un désespéré à se suicider au moyen d'une poudre inoffensive qui lui file une telle trouille qu'il ne veut plus mourir. 8. Tout en rêvant de luxueuses villas, un clochard aux allures de fantôme japonais vit dans une carcasse de 2CV avec les restes de nourriture glanés par son gamin, lequel meurt d'intoxication alimentaire ; un sketch outrancier qui plombe le film.

Ces Japonais faméliques au comportement souvent inacceptable et ce bidonville renvoyaient à un passé douloureux : ce premier film en couleurs, souvent criardes, fut mal reçu. Kurosawa tenta de se suicider et refit surface grâce à *Dersou Ouzala* (p. 792) tourné en Sibérie à l'invitation de Sergueï Guerassimov.

Fantastic Mr. Fox Wes Anderson, USA, 2009, 87 mn

D'après la fable de Roald Dahl, ce superbe film d'animation – en volume, comme *Isle of dogs*, p. 1388 – raconte les démêlés d'un renard qui prétend vivre comme un bobo face aux trois fermiers du coin bien décidés à le faire disparaître, ainsi que sa famille et ses amis l'opossum et le blaireau. Les humains arrivent au mieux à lui couper la queue, portée en cravate-trophée. Avec ou sans postiche, ce chef imbu de sa personne reste nécessaire aux animaux dont l'union triomphe des BEAN, BOGGIS & BUNCE, les fermiers qui possèdent aussi un immense supermarché où le fantastique renard peut oublier sa condition d'animal sauvage.

Citation de *Davy Crockett, roi des trappeurs* (1955), une scie de mon enfance.

Boxing gym Frederick Wiseman, USA, 2010, 88 mn

Une salle de gymnastique à Austin où l'on vient jouer des poings et des chevilles. Tout en parlant de choses plus ou moins graves comme la fusillade de Columbine, pas si récente pourtant. Wiseman parvient à se rendre si invisible qu'on a l'impression d'être soi-même membre du club.

The scarlet letter *La lettre écarlate*, Victor Sjöström, USA, 1926, 97 mn

D'après Nathaniel Hawthorne. En 1645 à Boston, la jeune Hester (Lillian Gish) tombe amoureuse du pasteur Dimmesdale (Lars Hanson) mais ne peut l'épouser car déjà mariée à un individu disparu peu après la cérémonie. Enceinte, elle refuse de livrer le nom de son complice ; ce dernier utilise sa position pour protéger leur fillette – que certains voulaient confier à une "femme chrétienne", tout un programme – mais n'évite pas à Hester l'infâmante lettre A (comme adultère) cousue sur son corsage. Longtemps captif des Indiens, le mari (Henry Walthall) réapparaît et poursuit Dimmesdale de sa haine ; ce dernier, agonisant, monte sur le pilori pour avouer sa faute face à une foule de puritains sidérés.

Un beau film muet ; Gish porte très bien la coiffe.

L 182 *Une passion*, Ingmar Bergman, Suède, 1969, 101 mn

Le titre original, un simple numéro de production, résume le côté inachevé du film. Max von Sydow, Liv Ullmann, Erland Josephson et Bibi Andersson expriment, lors de brefs soliloques, leur vision des personnages, typiquement bergmaniens, qu'ils incarnent. Structure lacunaire faite de bribes comme si le scénario avait été, lui aussi, victime de l'insaisissable sadique qui s'en prend aux animaux de l'île Fårö chère au réalisateur (p. 1258). On retrouve le patronyme Vergérus récurrent chez Bergman, cf. l'évêque de *Fanny et Alexandre* (p. 669).

The champion *Charlot boxeur*, Charles Chaplin, USA, 1915, 31 mn

A jitney elopement *Charlot veut se marier*, Charles Chaplin, USA, 1915, 26 mn

The vagabond *Charlot musicien*, Charles Chaplin, USA, 1916, 26 mn

The fireman *Charlot pompier*, Charles Chaplin, USA, 1916, 24 mn

Behind the screen *Charlot fait du ciné*, Charles Chaplin, USA, 1916, 24 mn

Les premiers films de la période Essanay (p. 338) sont avant tout placés sous le signe du *slapstick*. Chutes à répétition, coups de pied au cul et poursuites. Mais le petit homme a déjà le sens de la mise en scène : le combat de boxe de *The champion* est une chorégraphie à trois où l'arbitre, assommé par Charlot, doit être ranimé. *A jitney elopement* (i.e., une fugue à trois sous) se termine par un ballet d'automobiles. Avec deux récurrents qu'on retrouvera chez Mutual, Edna Purviance et Leo White aux bacchantes noires caractéristiques.

Même si les trois titres présentés ici ne sont pas les meilleurs, la période Mutual se distingue par des scénarios bien plus élaborés et la capacité d'animer des groupes comme les pompiers de *Fireman*. *Behind the screen* nous emmène dans un studio où Charlot, chargé de chaises, devient une espèce d'oursin... avant de se livrer à une réjouissante bataille de tartes à la crème qui s'abattent, entre autres, sur les comédiens du plateau voisin costumés façon Henri III. Dans *The vagabond* pointe la tentation du mélodrame : Charlot, violoniste, arrache une jeune fille (Purviance) aux Romanichels qui l'avaient enlevée, retrouvailles avec la famille et *happy end*. L'homme aux sourcils hérissés, Eric Campbell, apparaît dans tous les films de la période, sauf *One A.M.* (p. 338) ; et nulle part ailleurs, avec ou sans Chaplin, puisqu'il devait se tuer en voiture en 1917.

Es geschah am 20. Juli *C'est arrivé le 20 juillet*, Georg Wilhelm Pabst, RFA, 1955, 75 mn

L'attentat raté contre Hitler ; la période de flottement durant laquelle on se demande si le Führer est mort est fidèlement restituée dans ce film dont les protagonistes, sauf le borgne von Stauffenberg (Bernhard Wicki), manquent de relief.

Baxter, Vera Baxter Marguerite Duras, France, 1977, 91 mn

Le véritable sujet d'*India song* (p. 1350) était son format très particulier, adapté à l'évocation de vagues souvenirs de la romancière. Et rien d'autre ; malgré Delphine Seyrig et la musique andine de Carlos D'Alessio, on s'ennuie ferme face à ces bourgeoises parlant d'hommes absents. Duras faisant du Duras.

Once upon a time in Hollywood *Il était une fois à Hollywood*, Quentin Tarantino, USA, 2019, 155 mn

Dans les années 1950, Rick Dalton (Leonardo DiCaprio) était la vedette de la célèbre série télévisée *Bounty law* ; désormais sur le déclin, il est de plus en plus réduit aux rôles de faire-valoir, de méchant de service. En ce début d'année 1969, il accepte à contre-cœur la proposition de son agent (Al Pacino) d'aller à Cinecittà pour tourner deux ou trois spaghetti ; il est de retour au mois d'août avec une épouse italienne. C'est à ce moment que sa villa est attaquée par trois membres de la Famille Manson décidés à tuer tout le monde. Alors que l'acteur plane sous LSD, son ex-doublure Cliff (Brad Pitt) prend les choses en main avant d'être relayé par Rick qui, sorti de sa torpeur, se sert du lance-flammes qu'il avait utilisé dans un film. L'incident lui permet de faire connaissance avec sa voisine (Sharon Tate) chez laquelle il continue la soirée et qui n'est donc pas assassinée.

Ce *happy end* inattendu couronne cet hommage attachant à un Hollywood décadent : Cliff se mesure à Bruce Lee, Rick croise Steve McQueen (très ressemblant) dans une soirée Playboy. Séquence terrifiante durant laquelle Cliff, égaré au ranch de son ami Spahn (Bruce Dern), échappe de peu à la Famille Manson qui y logeait. *His kind of woman* (p. 837) mettait déjà en scène un acteur (Vincent Price) reprenant son rôle "pour de vrai".

Anatomie d'un rapport Luc Moullet & Antonietta Pizzorno, France, 1976, 79 mn

"Tu m'as fait saigner le zizi" dit-il après un rapport raté, un de plus. Le couple (Moullet et Marie-Christine Questerbert) ne cesse de discuter, de façon crue, de ses relations sexuelles : invectives et reproches sur fond de féminisme ambiant, chacun se plaignant d'être traité par l'autre comme un objet. Après un séjour en Angleterre, signe que le film a été tourné avant la loi Veil, les choses semblent s'améliorer. Quand l'écran affiche FIN, la co-réalisatrice s'invite pour discuter du scénario ; on pense à *Chronique d'un été* (p. 1772).

Subida al cielo *La montée au ciel*, Luis Buñuel, Mexique, 1952, 71 mn

Le jeune marié Oliverio doit entreprendre un voyage à travers un col difficile (la montée du titre) pour éviter que ses cupides frères ne s'emparent de l'héritage de leur mère agonisante. Il finira par authentifier le testament en y apposant les empreintes digitales de la défunte.

Cette œuvre mineure avec chants et danses est prétexte à mettre en valeur une beauté de l'époque, Lilia Prado. Mais la fillette morte dans son cercueil et l'interminable pelure de pomme de terre qui sort de la bouche du héros lors d'un rêve érotique portent la signature de Buñuel.

Madame Baptiste Claude Santelli, France, 1974, 91 mn

Maupassant à la télévision, façon Santelli (cf. *Le père Amable*, p. 318).

Âgée de 14 ans, Blanche (Isabelle Huppert) continue à batifoler avec le domestique Baptiste jusqu'au moment où... *Exit* le violeur, ne reste qu'une adolescente choquée que ses parents (Jean-Marc Bory et Francine Bergé) tentent de soustraire aux quolibets ; dans cette Normandie des années 1880, elle est devenue "madame Baptiste". Quelques années plus tard, le sous-préfet (Roger Van Hool) tombe amoureux d'elle et l'épouse. Humiliée en public lors des comices agricoles, elle se noie. Une femme violée, c'est comme un militaire japonais capturé : seule la mort peut lui rendre son honneur.

Walk a crooked mile *La grande menace*, Gordon Douglas, USA, 1948, 91 mn

Le FBI (Dennis O'Keefe) allié à Scotland Yard (Louis Hayward) piste des espions. Écrites à l'encre invisible sur un mouchoir remis à un blanchisseur de Los Angeles, des formules mathématiques sont envoyées à un peintre de San Francisco qui les recopie sur ses chassis où elles restent lisibles aux rayons X.

Ce film de propagande bien fait rappelle *The house on 92nd street* (p. 1592), les communistes ayant remplacé les nazis. Avec Raymond Burr.

Les vierges Jean-Pierre Mocky, France, 1963, 85 mn

Cinq sketches entremêlés racontant le dépucelage de cinq jeunes femmes (dont une jouée par Stefania Sandrelli) ; l'évolution des mœurs ringardise le film qui tombe un peu à plat. Mentionnons cependant l'épisode mélancolique du patron scrupuleux (Charles Aznavour) qui se décide à sauter le pas dans les règles ; mais trop tard, son aimée n'est plus intacte. Et le calcul tordu d'une jeune femme qui fait croire à son futur époux (Gérard Blain) qu'elle s'est sacrifiée pour lui obtenir de l'avancement ; ce qui est faux mais lui permet de se donner à son amant avant le mariage. Avec Jean Poiret et Francis Blanche ; petits rôles pour Jean Tissier en conférencier et Jean Galland en curé.

Au grand balcon Henri Decoin, France, 1949, 111 mn

D'après Joseph Kessel. Ce grand balcon désigne la pension de famille de Toulouse où logent les aviateurs de l'Aéropostale, compagnie tenue d'une main de fer par Didier Daurat alias Carbot (Pierre Fresnay) et dont la vedette est Mermoz alias Jean Fabien (Georges Marchal). Légende dorée : il y a des accidents souvents mortels mais qu'importe, le courrier passe avant tout. Dernier plan sur l'hydravion de Mermoz s'envolant de Dakar, direction Recife.

Vortex Gaspar Noé, France, 2021, 142 mn

2020, près du métro Stalingrad, un couple âgé. Lui (Dario Argento) est né en 1940 ; écrivain assez bien dans sa tête mais guetté par le problème cardiaque qui l'emporte à la fin du film. Elle (Françoise Lebrun, touchante), née en 1944, est une ancienne psychiatre qui n'a plus tout à fait sa tête : il lui arrive de ne plus reconnaître son mari ou d'être prise d'une destructive compulsion de "rangement". Elle finira par se suicider au gaz. Leur fils Stéphane (Alex Lutz) les aide dans la limite de ses possibilités, restreintes car il lutte lui même contre une dépendance à l'héroïne.

La déchéance du couple est très bien rendue par l'usage du *split screen* : l'image unique du tout début se scinde comme pour nous parler d'une solitude à deux. Parfois les images se raccordent, imparfaitement : c'est un champ et son contre-champ ou encore une sorte de grand écran avec hiatus central. Quand l'homme meurt, un des deux écrans disparaît, image noire de l'absence et du manque. Après sa mort à elle, une sorte de diaporama nous laisse face à la solitude des meubles, des livres et, finalement, de l'appartement vide : bouleversant. Chanson *Mon amie la rose* de Françoise Hardy et extrait de *Vampyr* (p. 716).

Quatre aventures de Reinette et Mirabelle Éric Rohmer, France, 1987, 99 mn

Quatre sketches inégaux dont se détache celui du serveur (Philippe Laudenbach) qui refuse obstinément de rendre la monnaie sur un gros billet. Ainsi que celui du volubile galeriste (Fabrice Luchini) que le mutisme de Reinette (Joëlle Miquel) contraint à payer comptant un tableau (peint par l'actrice, 15 ans). L'épisode où la même Reinette nous inflige lourdement ses principes – ne pas encourager la paresse – pour se faire ensuite entourlouper par une quémandeuse (Marie Rivière) a par contre un goût de ressassement ; tout comme celui consacré à l'heure bleue, avatar du rayon vert (p. 1488).

Zycie rodzinne *La vie de famille*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 1971, 90 mn

Accompagné de son ami Marek (Jan Nowicki), Wit (Daniel Olbrychski) se rend dans sa famille. Une famille à l'image de la grande maison délabrée qu'elle occupe : tournée vers le passé. Le père, un petit patron alcoolique, déblatère contre le marxisme, la tante n'a pas vécu, quant à la sœur Bella (Maja Komorowska), elle attend le Prince charmant entre deux tentatives de suicide. Tous ces gens sont trop fiers pour faire un quelconque effort, ainsi Bella refuse-t-elle de partir avec Marek car "on ne la siffle pas comme un chien". Sollicité pour prendre le relais de son père, Wit préfère s'en retourner.

Personnages attachants pour un message style "Du passé faisons table rase".

Et la lumière fut Otar Iosseliani, France, 1989, 101 mn

Façon Iossieliani, une fable rousseauiste tournée au Sénégal. On s'aime, on se sépare, on se chamaille dans ce village où, sous la protection de la Lune, la magie est capable de recoller une tête coupée. Mais la civilisation guette ; des camions de plus en plus insistants viennent ramasser les baobabs qu'on coupe – on sait, depuis *Avril* (p. 425) que l'auteur est attaché aux arbres – et il faut bientôt quitter le village pour la ville. Résumé de cet abandon du Paradis perdu, Yéré part presque nu et se voit offrir en chemin couvre-chef, pantalon puis chemise, ainsi que des papiers dûment tamponnés. Dernier plan : un couple vend désormais des statuettes du dieu qui faisait naguère cesser la pluie. Et clin d'œil du réalisateur : une réunion publique avec banderole écrite en géorgien.

The devil-doll *Les poupées du Diable*, Tod Browning, USA, 1936, 78 mn

Le début rappelle *Bride of Frankenstein* (p. 1318) avec la mèche de cheveux blancs de Malita (Rafaela Ottiano) et les personnages réduits grâce au procédé de son défunt époux. Une invention utilisée ici par Paul Lavond (Lionel Barrymore) pour châtier les trois banquiers qui l'ont fait envoyer au bagne. Il miniaturise Radin (!, Arthur Hohl) puis, déguisé en adorable mamie, vend à Coulvet (Robert Grieg), pour sa fille, une "poupée" qu'une scène très réussie montre escaladant des meubles pour voler des bijoux aussi gros qu'elle avant d'infliger la piqûre qui plonge l'escroc dans un sommeil digne de la *Belle au bois dormant*. Alors que le mini-Radin téléguidé s'apprêtait à le piquer, le troisième avoue ses malversations.

Les crimes de Lavond – qui ne tue personne – ont été dosés de façon à ne pas indisposer le Code à son égard. Lavé des accusations qui l'ont fait condamner, il doit disparaître pour ne pas répondre de ses actes récents. Seule punition, sa fille (Maureen O'Sullivan) le croit mort.

Sorok pervyï *Le quarante et unième*, Grigori Tchoukhraï, URSS, 1956, 87 mn

Pendant la guerre civile, une jeune révolutionnaire rouge tireuse d'élite, Maria, se retrouve seule avec son prisonnier Vadim, un officier blanc, au bord de la mer. S'ensuit une histoire d'amour, une robinsonnade qui ne peut que mal finir quand les deux reprendront contact avec l'extérieur. Lorsqu'un bateau chargé de Blancs s'approche, Vadim court à sa rencontre : Maria l'abat, ce qui en fait sa quarante et unième victime.

Un film typique de la relative ouverture du cinéma russe de l'époque qui permet au romanesque de l'emporter sur le politique. L'action est censée se passer dans le désert du Karakoum, puis au bord de la mer d'Aral que le pouvoir soviétique a pratiquement asséchée depuis.

It came from beneath the sea *Le monstre vient de la mer*, Robert Gordon, USA, 1955, 79 mn

Réjouissante histoire de tentacules inspirée de *Godzilla* (p. 1416) : la bombe H a réveillé un poulpe des profondeurs qui vivait jusque là tranquille dans la fosse de Mindanao. Le céphalopode s'en prend à des bateaux de pêche avant de débouler à San Francisco : gare au Golden Gate bridge ! Le monstre conçu par Ray Harryhausen n'est malheureusement pas assez présent dans ce film principalement consacré à des discussions et à un flirt téléphoné entre un militaire sous-marinier (Kenneth Tobey) et une scientifique (Faith Domergue).

L'ombre d'une chance Jean-Pierre Mocky, France, 1974, 97 mn

Séduit par la compagne de son fils, un brocanteur anti-conformiste qui vit pour l'amour et le panache (le réalisateur, qui d'autre ?) résiste à la tentation mais est abattu par son rejeton, jaloux et plutôt pompidolien. Atypique et touchant, un Mocky romantique, façon *Solo* ou *L'albatros* (pp. 886, 1186), sans charge politique simpliste et très dénudé.

Johnny O'Clock *L'heure du crime*, Robert Rossen, USA, 1947, 86 mn

Quand Harriett (Nina Foch), fille de vestiaire d'une salle de jeux, est victime d'un assassinat déguisé en suicide, la Police (Lee J. Cobb), qui soupçonne le tenancier Johnny O'Clock (Dick Powell) et son patron Guido Marchettis (Thomas Gomez), apprend involontairement à ce dernier que son épouse Nelle (Ellen Drew) aime toujours Johnny avec lequel elle eut une liaison. Guido, déjà coupable de deux meurtres, ceux de Harriett et de son amant le policier véreux Blaisdell, tente de tuer Johnny, lequel l'abat en légitime défense. La perfide Nelle espère bien tirer son épingle du jeu en monnayant son témoignage pour récupérer Johnny, ce qui le pousserait à s'enfuir si Nancy (Evelyn Keyes), la sœur d'Harriett dont il est tombé amoureux, ne le convainquait de se rendre à la Police pour éviter le pire. Ce film noir plutôt réussi marque les débuts du réalisateur.

La ilusión viaja en tranvía *On a volé un tram*, Luis Buñuel, Mexique, 1954, 78 mn

Voué au rebut, le tramway 133 fait une dernière sortie, illégale. Le receveur (Fernando Soto) et le conducteur qui l'ont emprunté pour un soir auront le plus grand mal à le ramener au dépôt. Et devront, entre autres, échapper à un ex-collègue retraité très service-service qui veut faire poisser les "voleurs". Sur la thématique du véhicule hors d'âge – cf. *L'ultima carrozzella*, *The Titfield thunderbolt*, *The Maggie* (p. 296, 1383, 957), un Buñuel mineur ; avec Lilia Prado.

L'une chante, l'autre pas Agnès Varda, France, 1977, 116 mn

La vie de deux amies entre 1962 et 1972 avec un codicille en 1976. L'une (Valérie Mairesse) passe sa vie entre Paris et Téhéran où vit son époux iranien avant de s'en séparer pour suivre une tribu de chanteurs. L'autre (Thérèse Liotard) s'établit à Hyères où elle s'occupe, entre autres, de planning familial.

Juxtaposition d'une chronique démonstrative de l'émancipation féminine centrée sur le droit à l'avortement et d'une sorte de comédie musicale avec des passages chantés réussis et parfois touchants, un film schizophrène – tout comme *La Pointe-Courte* (p. 472) – plus attachant que réussi.

Street of crocodiles Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 1986, 21 mn

The cabinet of Jan Švankmajer S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1984, 14 mn

This unnameable little broom S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1985, 11 mn

The comb S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1991, 18 mn

Are we still married ? S. & T. Quay, Grande-Bretagne, 1992, 3 mn

Quelques œuvres des jumeaux spécialistes de l'animation en volume. Leur univers peut se résumer par la *Rue des crocodiles*, étonnant ballet de vis et de poupons emprunt d'une poétique nostalgie. L'hommage au maître Švankmajer est basé sur un pantin style Arcimboldo formé de livres empilés. Un peu fastidieux, le *Petit balai* et le *Peigne* montrent cependant une étonnante créativité visuelle. *Are we still married ?* est un clip vidéo en noir et blanc, une sorte d'*Alice in Wonderland* sur une musique du groupe *His name is alive*. Suite p. 376.

Le redoutable Michel Hazanavicius, France, 2017, 108 mn

Basé sur les souvenirs d'Anne Wiazemsky, une chronique de sa vie avec Jean-Luc Godard autour de Mai 1968. Le côté règlement de comptes avec un personnage pénible et égocentrique, les détails intimes – du bris récurrent de lunettes à sa tentative de suicide –, tout ça s'efface devant la description d'un créateur en insatisfaction permanente qui finit par sortir du système en créant avec Gorin le groupe Dziga Vertov. Louis Garrel est un JLG plausible ; par contre Stacey Martin rappelle davantage Chantal Goya – qui joua aussi chez Godard – que Wiazemsky.

Clins d'œil cinéphiliques, le générique inspiré de celui de *La chinoise* (p. 1400) ou encore les paroles mises sur les lèvres de Falconetti et Artaud lors d'une projection de *La passion de Jeanne d'Arc* (p. 1348). Le graffiti "Godard, le plus con des Suisses pro-chinois" était effectivement lisible dans un couloir de la Sorbonne.

Triumph des Willens *Le triomphe de la volonté*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1935, 104 mn

Les nazis avaient le sens de la mise en scène : ce congrès de septembre 1934 à Nuremberg est une sorte d'opéra. Mais on est loin du théâtre filmé : forêt de bras levés aux fenêtres sauf la patte d'un chat, interpellations mutuelles : "– D'où viens-tu, camarade ? – Je viens de Frise, et toi ?", incantation des batailles de la Grande Guerre. Une grande place est accordée aux discours du Führer – évocation de la récente purge des SA (cf. p. 1869) – la réalisatrice ayant l'intelligence d'expédier les laïus plus indigestes des sous-fifres. Les images de nuit, de ciel bouché par un premier plan de casques, de défilés aux flambeaux sont impressionnantes, la plus forte montrant une immense plantation de denses rangées de cabus : les brutes loyales, i.e., d'une obéissance aveugle. Les non-croyants pourront trouver longuet l'interminable défilé de bottes dans la "capitale idéologique du nazisme".

On regrette que Stan Laurel n'ait tenté un pas de l'oie façon *Bonnie Scotland* (p. 1825). Ou que Hitler doublé par Chaplin (*Le dictateur* p. 109), n'ait prononcé le "Heil myself" de *To be or not to be* (p. 1282) à la tribune, que *Springtime in Germany* (*The producers*, p. 1852) n'ait remplacé le *Horst Wessel Lied*. Ce besoin de rire cache le désarroi et la nausée devant cette Bavière cathonazie dont on nous dit qu'elle disparut subitement en 1945, eût-elle jamais existé.

Nuts in may Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1976, 81 mn

Ce téléfilm narre les mésaventures du couple Pratt parti camper dans le Dorset. Keith, directif et pédant, finit par en venir aux mains avec un autre campeur qui ne respectait pas le règlement en allumant un feu. Ce qui le conduira à déménager pour s'installer chez un fermier à proximité de barbelés qu'il faut franchir pour aller se soulager près des cochons ; et pourra chanter tout à loisir avec son épouse Candice Marie, elle à la guitare, lui au banjo. La vie comme sait la saisir Leigh.

Grabuge ! Jean-Pierre Mocky, France, 2005, 84 mn

Le cabaret flamenco *Les Trottoirs* fréquenté par Maurice (Charles Berling) est au centre de cette histoire qui voit la victoire des criminels, i.e., de sa collègue de la préfecture, M^me^ Delumeau (Patricia Barzyck, empâtée), qui dirige un juteux trafic de cartes de séjour. De peur d'être démasquée, elle fait tuer l'un après l'autre ses complices, dont un antiquaire du faubourg Saint-Antoine (François Toumarkine). Pour une de ses dernières apparitions, Michel Serrault s'est fait la tronche d'un commissaire de police portant boucle d'oreille qui, faute de pouvoir la baiser, propose sa belle épouse marocaine à Maurice : mais il ne lui plait pas. Petit rôle pour Micheline Presle.

Vozvrachtchenie *Le retour*, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2003, 110 mn

Après douze ans d'absence, Andreï et Ivan (15 et 13 ans) retrouvent leur père sorti d'on ne sait où – la prison peut-être, vu la suite. Il les emmène tous deux en voiture à la pêche, en fait pour camper dans une île du lac Ladoga. Les relations sont difficiles entre cet inconnu brutal aux motivations obscures – la caméra le surprend en train de déterrer un coffre – et les enfants, surtout Ivan qui en arrive à vouloir sa mort. Souhait exaucé quand il prend la fuite en maudissant ce paternel qui le poursuit jusqu'au sommet d'une tour où l'attendait une planche vermoulue.

Les deux frères ramènent difficilement le cadavre sur le continent ; un moment d'inattention et la barque contenant la dépouille du père prend l'eau, s'enfonce et disparaît. C'est une partie d'eux-mêmes que les enfants perdent à jamais.

The house that Jack built Lars von Trier, Danemark, 2018, 152 mn

Le tueur en série Jack (Matt Dillon) dans ses activités : une auto-stoppeuse (Uma Thurman) tuée avec un *jack* (cric), une autre "cliente" (Riley Keough) dont les seins sont découpés selon le pointillé et la chambre où il entasse les cadavres tout en préparant soigneusement une exécution collective avec balle unique ; car ce malade mental est atteint d'un OCD (trouble obsessionnel compulsif) qui l'amène à ranger et à nettoyer le domicile d'une victime (Siobhan Fallon Hogan). Éloge de la pourriture et de cet Adolf Hitler cher au réalisateur dans un film à la limite de la nausée dont surnage un final éblouissant : Verge (= Virgile, Bruno Ganz) l'emmène, costumé en Dante, aux Enfers : *Hit the road, Jack !*

Le titre renvoie à une comptine agglutinante genre *Le jardin de ma tante*. Références à William Blake, Glenn Gould et au *Next whisky bar* de Bertolt Brecht.

Mon oncle Antoine Claude Jutra, Canada, 1971, 104 mn

Un village du Québec dans les années 1940. La veille de Noël, un adolescent vient de mourir subitement et le MAGASIN GÉNÉRAL d'Antoine, qui fait aussi office de pompes funèbres, est sollicité. Antoine se rend au domicile d'une mère tétanisée en compagnie de son neveu Benoît, quinze ans, et d'une bouteille de gin BOLS : "J'ai peur des morts". Complètement bourré, l'oncle s'endort en chemin et Benoît prend les rênes en faisant galoper les chevaux : la caisse contenant le cadavre tombe alors sur la route enneigée. De retour à la boutique, Benoît trouve sa tante vieillissante au lit avec le commis (le réalisateur) et la jeune employée qu'il aime endormie à l'attendre. Rêves confus de celui qui vient, de toute façon, de recevoir une leçon de vie.

Grande réussite de Jutra qui signe ici un film profondément canadien.

Le chat du rabbin Joann Sfar & Antoine Delesvaux, France, 2011, 90 mn

Alger vers 1930. À bord d'un véhicule de la Croisière jaune, le rabbin Sfar et son chat bavard partent, en compagnie d'un cousin musulman et d'un peintre russe, pour la lointaine Éthiopie des Falachas... détour par le Congo raciste de Tintin. Dessin animé poétique et sympathique plaidoyer pour la tolérance.

La mort en direct Bertrand Tavernier, France, 1980, 130 mn

Le producteur Ferriman (Harry Dean Stanton) a trouvé l'ultime sensation télévisuelle : diffuser en télé-réalité les derniers jours d'un malade. Son choix se porte sur Katherine (Romy Schneider) à laquelle il fait signer un contrat après lui avoir révélé qu'elle n'a que deux mois à vivre ; elle s'enfuit cependant, assistée de Roddy (Harvey Keitel) dont elle ignore qu'il est homme-caméra, que tout ce qu'il voit passe le soir à la télé. Écœuré par son rôle, Roddy vend la mèche et se déconnecte, autrement dit s'aveugle ; Katherine, qui avait pourtant appris que le mal incurable n'était qu'une invention de Ferriman, se suicide.

Tourrné en anglais dans des décors écossais – notamment la Glasgow sinistrée de l'époque –, le film, qui hésite entre science-fiction et histoire d'amour, n'accroche pas. Avec Max von Sydow.

La perla Emilio Fernández, Mexique, 1947, 86 mn

D'après John Steinbeck. Quino (Pedro Armendáriz) pêche une perle de taille fabuleuse qui lui vaut la convoitise des puissants de son village ; lui et son épouse Juana (María Elena Marqués) doivent fuir pour échapper à la mort mais leur bébé meurt lors de la poursuite. Le couple rejette à la mer le maléfique bijou.

Images soignées avec des références à *¡Que viva Mexico!* (p. 891). Mais l'ensemble reste bien académique. Avec Alfonso Bedoya.

Les aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec Luc Besson, France, 2010, 107 mn

D'après *Adèle et la bête* (1976), l'éclosion d'un œuf de "pétrodactyle" dans le Paris de 1911 : autour de l'écrivaine Adèle (Louise Bourgoin), l'inspecteur Caponi (Gilles Lellouche), le professeur Espérandieu (Mathieu Amalric) et le président Fallières. Avec des emprunts à *Momies en folie* (1978), ainsi l'horrible Dieuleveult qui déteste Adèle au point de saboter le Titanic où elle a pris place. Si l'univers pictural de Jacques Tardi est respecté, le film prend de nécessaires libertés avec l'original ; mais si la séquence du réveil des momies au Louvre est réussie, celle de la pyramide égyptienne lorgne trop sur les *Indiana Jones* (p. 817).

Les nuits de la pleine lune Éric Rohmer, France, 1984, 101 mn

Se sentant mal à l'aise avec Rémi (Tchéky Kario) qu'elle juge trop possessif, Louise (Pascale Ogier) décide d'utiliser son pied-à-terre parisien pour prendre un peu de recul. Après s'être s'envoyée en l'air avec un musicien (Christian Vadim), elle est mûre pour reprendre la vie commune avec Rémi. Toutefois, même si le film prétend illustrer un autre proverbe, qui va à la chasse perd sa place.

Louise, arrogante punie, ressemble à Sabine du *Beau mariage* (p. 53) et le quiproquo sur la possible liaison de Rémi renvoie à *La femme de l'aviateur* (p. 336). Opus 4, réussi, des *Comédies et proverbes* avant la dégringolade des 5 et 6 (*Le rayon vert*, *L'ami de mon amie*, pp. 1488, 1102). Parmi les éléments positifs, la prestation de l'actrice principale, dans son pénultième rôle : face au sentencieux Octave (Fabrice Luchini, plus tête à claques que jamais), elle rend supportables les inévitables didascalies rohmériennes. Avec Virginie Thévenet et László Szabó.

Masaan *Le bûcher*, Neeraj Ghaywan, Inde, 2015, 104 mn

Bénarès. Alors que l'étudiante Devi fait l'amour dans une chambre d'hôtel avec un camarade, la Police déboule et les maltraite : le garçon s'ouvre les veines. Sous la menace d'une lourde inculpation d'aide au suicide, un flic réclame alors une rançon de 300 000 roupies que le père de la fautive a bien du mal à réunir. Simultanément, l'étudiant Deepak entame une histoire d'amour sans grand espoir à cause des barrières de caste : ses proches sont préposés au bûcher d'un ghât du Gange. C'est ainsi qu'il découvre le cadavre de sa bien-aimée, morte dans l'accident d'un car de pélerinage. De désespoir, il jette dans le fleuve la bague que seule la crémation avait pu ôter de son doigt ; repêchée par un enfant plongeur qui en fait don au père de Devi, elle sert à satisfaire la rapacité de la Police.

Dernier plan, Devi et Deepak, chacun dans son deuil, font connaissance sur la barque qui les emmène à Sangam. Il fallait bien un petit côté Bollywood pour adoucir cette terrifiante description de l'Inde contemporaine.

La chatte à deux têtes Jacques Nolot, France, 2002, 85 mn

Un sinistre ciné porno où tout se passe dans la salle. Les spectateurs, masculins, se branlent tandis que naviguent de fausses femmes, des travelos d'une laideur à faire peur : et je te suce, et je me fais enculer dans les toilettes, voire en public. L'élégant Nolot va s'asseoir à côté d'un beau jeune homme : "– Elle est grosse ta queue ? – Et tes couilles ?". Avant de monter pour deviser avec la caissière (Vittoria Scognamiglio) : rien n'est mieux qu'un sandwich, deux hommes et une femme. La boutique fermée, il part avec elle en emmenant le jeune projectionniste.

Éprouvant, à la fois sordide et pathétique, un film indispensable.

Přežít svůj život *Survivre à sa vie*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 2010, 104 mn

À cause d'un rêve récurrent dans lequel il est marié à Evzenie, une femme plus jeune et plus belle que la sienne, Ezven va consulter une psychanalyste à laquelle il se confie sous le regard de Freud et Jung dont les portaits accrochés au mur réagissent, pas toujours dans le même sens, à ses déclarations. Il découvre finalement que la femme de ses rêves n'est autre que sa propre mère et qu'en lui faisant un enfant, il s'est engendré lui-même. Dans la dernière séquence il la retrouve suicidée dans une baignoire à l'eau rougie : elle avait sans doute appliqué les idées de Steiner (*La dolce vita*, p. 236) et voulu se protéger de la vie. Mais la morte se met à parler : "Pleure pas, ce n'est qu'un rêve".

Le réalisateur insère de vrais acteurs dans des collages surréalistes, par exemple l'énorme langue qui sort de la bouche d'Evzenie pour lécher le visage d'Ezven, des femmes nues à tête de poule, des billets de banque à l'effigie d'Evzenie. Le meilleur film sur la psychanalyse, sujet maltraité au cinéma ? Référence à Hervey de Saint-Denys et son traité sur les rêves.

Kladivo na čarodějnice *Le marteau des sorcières*, Otakar Vávra, Tchécoslovaquie, 1970, 107 mn

Jindřich Boblig (1612–98), le Matthew Hopkins (*Witchfinder general*, p. 1693) morave ; ce cruel inquisiteur pourrait presque se passer de torture car ceux qui arrivent à surmonter la douleur montrent qu'ils bénéficient de l'aide du Diable. Aventurier cupide – il choisit ses victimes en fonction de leur fortune –, il n'hésite pas à faire condamner un prélat qui protestait contre ses méthodes expéditives.

Les procès en sorcellerie et leurs litanies d'accusations extravagantes rappellent leurs analogues staliniens, avec une différence. Les communistes se résignaient à mentir au nom de la Nécessité historique alors qu'ici les proches des accusés les chargent pour éviter d'avoir à nouveau les membres broyés.

Rouge-gorge Pierre Zucca, France, 1985, 103 mn

La relation entre Louis et Reine (Philippe Léotard et sa fille Lætitia) qui finit par découvrir que ce père toujours absent est à la tête d'une bande de faux-monnayeurs. Autour d'elle, le copain tête à claques Frédéric (Fabrice Luchini, qui d'autre ?) et Marguerite (Victoria Abril), maîtresse de son père. Parmi les employés de Louis, l'inquiétant Philippe (Benoît Régent) et le jeune Charles chargé d'écouler les billets ; il est interprété par Jérôme, le fils du réalisateur qui fut plus jeune le gamin cinéphile d'*Une belle fille comme moi* (p. 617).

Le bateau en plastique avec lequel Reine joue nue dans son bain reviendra dans *Attache-moi !* (p. 1589) : c'est le snorky nageur avec lequel se masturbe Avril.

Az én XX. századom *Mon vingtième siècle*, Idikó Enyedi, Hongrie, 1989, 103 mn

Deux sœurs jumelles (Dorota Segda) dans la Hongrie de 1900. Malgré un superlatif noir et blanc, le film, vaguement féministe, est à peu près dénué de scénario ce qui fait qu'on décroche très vite. Idée amusante dans cet océan d'ennui, un âne égaré dans le labyrinthe aux miroirs. Avec Oleg Yankovski.

Treto poluvreme *La troisième mi-temps*, Darko Mitrevski, Macédoine, 2012, 108 mn

Skopje, 1941. La minable équipe de football locale s'offre un entraîneur allemand et se met à remporter des victoires. Avec l'invasion de la Yougoslavie, la Macédoine tombe sous la botte de la Bulgarie qui n'admet pas que ce club "provincial" puisse vaincre celui de Sofia : les matches sont truqués, voire annulés quand les Macédoniens ont gagné. Quand on demande aux joueurs d'affronter des éclopés de Stalingrad avec ordre de perdre, ils préfèrent prendre le maquis. L'entraîneur Spitz (Richard Sammel), un Juif allemand contraint à porter l'étoile jaune, échappe de justesse à une exécution sommaire ; la solution finale mise en place par les Bulgares sera cependant efficace à 97%. Ce film émouvant et drôle se clôt sur les images d'un mémorial de la Solution Finale.

The death of Stalin *La mort de Staline*, Armando Iannucci, Grande-Bretagne, 2017, 107 mn

Les soubresauts du régime communiste à la mort du dictateur (mars 1953). Khrouchtchev (Steve Buscemi) prend la tête d'une conjuration contre Beria (Simon Russell Beale) : avec l'appui déterminant de Joukov, le Himmler soviétique sera exécuté presque sommairement lors d'une réunion du Politburo. Le film recrée avec bonheur la sinistre faune et les méthodes expéditives de l'époque. Dommage qu'il soit plombé par des contresens visant à noircir Beria – lequel n'en avait pas besoin – au bénéfice de Khrouchtchev. Un type de mensonge qui rappelle celui de Gance dans *Napoléon* (p. 247) attribuant les persécutions thermidoriennes contre Bonaparte au détesté Robespierre ; mais c'était en 1927.

Passons sur la cause du décès du Petit père des peuples, dû ici à une lettre d'insultes envoyée par une pianiste (Olga Kourylenko) : une comédie se doit de prendre quelques libertés avec l'histoire. Mais évoquer le Complot des blouses blanches sans rappeler que cette machination stalinienne visait en sous-main Beria, est pour le moins léger. "Détail" ignoré par le scénario, ce dernier tomba pour la bonne cause, en juin 1953 et non pas au lendemain des obsèques comme dans le film : sa volonté de réunifier l'Allemagne déplut aux dirigeants de la RDA qui donnèrent un tour de vis de façon à provoquer des émeutes à Berlin-Est, conséquences selon Khrouchtchev de la libéralisation entamée par l'ex-chef du NKVD.

Dances with wolves *Danse avec les loups*, Kevin Costner, USA, 1990, 233 mn

1863. En pleine guerre de Sécession, un Nordiste tente de se suicider en paradant à cheval devant l'ennemi. Il n'est que blessé mais son acte a permis une diversion et une petite victoire tactique. Il peut alors choisir son affectation et opte pour l'Ouest. Un commandant à moitié fou (Maury Chaykin) l'envoie dans un fortin abandonné des Collines Noires (Sud-Dakota).

Il devient ami avec les Indiens Sioux, en particulier le sorcier Oiseau Bondissant (Graham Greene). Il reçoit même un surnom, Danse avec les Loups, car Indiens mis à part, l'animal est devenu son seul compagnon. Quand un détachement de l'Armée vient prendre possession du fortin, sa tenue extravagante le fait passer pour un "hostile". Et d'ailleurs Spivey (Tony Pierce), un soldat aussi teigneux qu'analphabète, a escamoté son journal qu'il utilise comme torchecul. Les Indiens le sauvent d'un sort tragique mais, désormais poursuivi par la cavalerie, il doit les quitter pour ne pas attirer la foudre sur eux. Il s'en va dans la neige en compagnie de Debout avec les Poings (Mary McDonnell), une veuve de guerrier sioux devenue sa compagne.

Au total, un film généreux et méditatif, avec une pointe de nostalgie, qui tente de rétablir l'image des Indiens. D'abord en n'utilisant aucun acteur grimé et en faisant parler leur langue aux protagonistes. Et en essayant de restituer leur sincérité et leur droiture sans pour autant édulcorer outre mesure leur occasionnelle cruauté. Ainsi, quand les Pawnees attaquent et commencent à massacrer, on est bien obligé de penser que les Sioux font de même avec les Pawnees.

Z mrtvého domu *De la maison des morts*, Patrice Chéreau, France, 2008, 95 mn

Cet ultime opéra de Janáček est, comme les autres, court : trois actes d'une demi-heure. Adapté des souvenirs de Dostoïevski, c'est une œuvre unanimiste dominée par la souffrance. Les déportés racontent le malheur qui est souvent celui qu'ils ont causé aux autres, les femmes, dont les prénoms déchirants reviennent : Louisa, Akoulina. Ce que les hommes ne savent pas dire est délégué au commentaire orchestral, d'une sauvage beauté. Cette bouleversante descente dans la misère humaine est traversée par l'intermède burlesque des pantomimes lors de la fête du camp. Pour structurer cette œuvre sans héros, l'action se déroule durant la parenthèse qui s'ouvre avec l'arrivée de l'aristocrate Goriantchikov pour se refermer avec son départ. En parallèle, un aigle blessé ("Orel car lesů", Aigle roi des forêts) trouve asile dans le camp et reprend son vol à la fin. Quand l'aristocrate qui a bénéficié des relations de sa mère repart, la musique se fait guillerette et mécanique : "Marche !" ordonnent les gardiens à ceux qui restent.

Direction de Pierre Boulez pour cette production de Patrice Chéreau dans le cadre du festival d'Aix-en-Provence.

Becky Sharp Rouben Mamoulian, USA, 1935, 86 mn

D'après *Vanity fair* de William Thackeray, auteur victorien auquel on doit aussi *Barry Lyndon* (p. 1183), l'ascension de "Becky" Sharp (Miriam Hopkins) dans le milieu de l'aristocratie anglaise à l'époque de Waterloo. N'étant pas assez bien pour la famille du timide Joseph Sedley (Nigel Bruce), elle devient gouvernante chez les Crawley dont elle séduit le fils (Alan Mowbray) qui l'épouse. Ce dernier, un panier percé, doit rembourser 500 livres qu'il a perdues au jeu : Becky les lui procure en acceptant un souper intime avec le libidineux Steyne (Cedric Hardwicke) qu'elle ne compte pas payer en nature. Crawley, qui n'est pas dans le secret, déboule lors de la soirée et répudie Becky. Laquelle se retrouve, fauchée, à quémander des sous à un cul-bénit hypocrite ; une fois le viatique obtenu, elle fait ses malles pour partir avec Sedley, désormais disposé à partager sa vie.

Le film est surtout célèbre pour avoir inauguré le Technicolor trichrome. Avec des images très raffinées, comme composées pour nous faire saisir les infinies nuances qui séparent un vermillon d'un mauve : si les uniformes d'époque, rouges, sont nécessairement criards, ce sont les tons pastels qui dominent. N'oublions pas le dénouement immoral très peu conforme au Code : Becky jette carrément un livre pieux par la fenêtre ! Détail vraisemblablement tiré du roman ; mais on ne se gênait guère alors pour édulcorer des œuvres autrement mémorables comme *Notre-Dame de Paris* (p. 1051).

Quai des Orfèvres Henri-Georges Clouzot, France, 1947, 107 mn

Avec son tralala : c'est la chanson un peu vulgaire de Francis Lopez qu'interprète Jenny Lamour (Suzy Delair, alors épouse de Clouzot), elle-même un peu allumeuse ; mais fidèle à Martineau (Bernard Blier), son pianiste de mari d'une jalousie maladive. Quand le vieux cochon Brignon (Charles Dullin) est retrouvé mort, Jenny qui l'avait frappé croit l'avoir tué et Martineau, cuisiné par l'inspecteur Antoine (Louis Jouvet) passe un mauvais quart d'heure : il faut dire qu'il était allé régler son compte à Brignon mais était arrivé trop tard, après le départ de son épouse suivi du passage du cambrioleur meurtrier Paulo (Robert Dalban).

Ce film classique restitue l'époque avec une attention maniaque. Celle d'une veille de Noël en temps de restrictions – "Avez-vous du beurre ?" –, les music-halls et leurs promenoirs, le vieux journaliste (Sinoël) qui radote sur la Bande à Bonnot, l'humble chauffeur de taxi (Pierre Larquey) qu'Antoine malmène en confisquant ses papiers. Et le lait qu'on faisait chauffer sur le gaz, lequel ne manque pas de déborder quand les Martineau sont occupés à autre chose. Tout cela dominé par l'humanité qui se dégage d'Antoine : à la photographe Dora (Simone Renant) aux transparents "penchants", il déclare : "Vous êtes un type dans mon genre : avec les femmes, vous n'aurez jamais de chance".

Erotikon Mauritz Stiller, Suède, 1920, 97 mn

Le sculpteur Preben Wells (Lars Hanson) est secrètement amoureux d'Irène (Tora Teje), femme de son meilleur ami, l'entomologiste Léo Charpentier. La croyant maîtresse du baron Felix, il annonce à Léo sa supposée infortune ; départ d'Irène. Comprenant son erreur, il tente de les réconcilier : raté pour le couple. Mais Léo s'est consolé avec sa nièce tandis qu'Irène et Preben s'avouent leur amour.

Le titre est un faux ami ; il s'agit seulement d'une comédie (un peu) immorale. La longue scène d'opéra ne dépareillerait pas un film de DeMille.

Effacer l'historique Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2020, 106 mn

Marie (Blanche Gardin) doit payer une rançon de 10 000 € pour éviter que ses ébats filmés sur une "sextape" ne soient "postés" tandis que Bertrand (Denis Podalydès) entretient une relation téléphonique avec Miranda, opératrice de sexe téléphonique de l'Île Maurice. Les protagonistes essaient de remonter à la source et n'y trouvent que le vide. Ce qui rappelle *Louise-Michel* (p. 954), un film plus enlevé. Pour protéger Marie qui n'a pu payer, le "hacker" Dieu (Bouli Lanners) noie la sextape dans un compost d'informations grotesques.

Outre Internet, les réseaux sociaux, Amazon et les séries TV, les auteurs s'en prennent aux pénibles barbarismes anglais qui truffent désormais le français.

Entouziazm *La symphonie du Donbass*, Dziga Vertov, URSS, 1931, 64 mn

Ce poème visuel débute par une dénonciation de la superstition avec des femmes embrassant des icônes. Mais le Peuple veille et fait abattre les clochers des églises pour les remplacer par des étoiles rouges : les bâtiments trouvent une seconde vie comme clubs ouvriers. Nous nous déplaçons ensuite dans un combinat ; images en surimpression, chorégraphies peu réalistes de travailleurs. Une séquence centrée sur des barres métalliques chauffées à blanc confine à l'hypnose ; c'est sans doute pour ça que les objectifs du plan quinquennal ont été atteints en quatre ans. Après ça, les images de kolkhoziens tombent un peu à plat.

Die weiße Hölle vom Piz Palü *L'enfer blanc du Piz Palü*, Arnold Fanck & Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 133 mn

Der heilige Berg (p. 1822), sauce rallongée avec sa montagne suisse et son héroïque guide (Gustav Diessl) qui se sacrifie pour sauver Hans et son épouse Maria (Leni Riefenstahl) auxquels il fait don de son bonnet, puis de sa veste.

Splendides images, dont celles de la cordée de secours nocturne avec effets de lumière dans une crevasse – métaphore de l'Enfer –, mais interminable pensum.

Il grido *Le cri*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1957, 111 mn

Depuis qu'Irma (Alida Valli) l'a quitté, Aldo (Steve Cochran) traîne son mal-être dans une Romagne brumeuse. Accompagné de sa fillette Rosina, l'ouvrier erre de femme en femme : Elvia (Betsy Blair), une ancienne flamme, Andreina (Jacqueline Jones), une prostituée. Entre les deux, un petit rayon de soleil avec Virginia (l'actrice Dorian Gray) et sa pompe à essence ; mais elle lui fait renvoyer Rosina et, du coup, Aldo s'en va. Il s'en revient tristement dans son village pour se jeter du haut d'une tour. Grisaille absolue servie par la superbe photo de Gianni De Venanzo et une interprétation superlative.

Passione d'amore Ettore Scola, Italie, 1981, 113 mn

1863. Le capitaine Giorgio Bachetti (Bernard Giraudeau) quitte l'éphémère capitale turinoise et une belle maîtresse (Laura Antonelli) pour rejoindre sa nouvelle garnison. Logé, comme d'autres, chez le colonel (Massimo Girotti), il fait connaissance de sa cousine Fosca (Valeria D'Obici), une jeune femme très laide qui tombe amoureuse de lui. Le médecin (Jean-Louis Trintignant) l'incite à ne pas trop décourager celle dont les jours sont comptés. Malgré sa répugnance, le bel officier un peu fat ne la repousse donc pas tout à fait. Constatant que Fosca a pris trop d'ascendant sur Giorgio, le médecin lui obtient, à son insu, une mutation : scandale en public de Fosca et duel avec le colonel persuadé que son subordonné a abusé d'elle. Giorgio est désormais amoureux du laideron passionné qui meurt trois jours après le combat, enfin maîtresse du capitaine.

Ce beau film d'amour est aussi une histoire de vampire où Fosca demi-morte semble sucer le sang de Giorgio ; D'Obici s'est d'ailleurs enlaidie de façon à rappeler Max Schreck dans *Nosferatu* (p. 793). Cinq ans plus tard, l'ex-capitaine semble rongé de l'intérieur comme si Fosca l'avait contaminé. À cause de sa distribution (qui comprend aussi Bernard Blier), la VF passe très bien.

Natvris khe *L'arbre du désir*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1976, 101 mn

Un beau film situé dans la Géorgie pré-révolutionnaire. Avec ses personnages folkloriques dont l'un mourra gelé en tentant de trouver un arbre magique ; et trois femmes, la pulpeuse Narghiza au mieux avec la gent masculine, la ridicule Foufala qui radote sur des amours de jeunesse inventées de toute pièce et enfin Marita. Envers tragique du petit paradis d'antan, cette jeune fille a été vendue à un héritier brutal ; quand son bien-aimé Ghedia rentre, une brève étreinte scelle son destin. Emmenés par le terrifiant Tsitsikore, les hommes, époux en tête, la promènent sur un âne sous les quolibets d'une foule agressive. Ce beau monde n'est satisfait que quand elle s'écroule morte, ce qui efface le déshonneur du village.

Hello, sister ! Alfred L. Werker, USA, 1933, 57 mn

"Boy meets girl" lors d'une sortie à Coney Island. Quand un copain mal intentionné lui fait croire qu'il n'est pas le père, le garçon rompt avec la fille enceinte. *Happy end* après un incendie, prétexte pour le jeune homme à sauver sa fiancée.

Film sans grand relief célèbre pour de mauvaises raisons : commencé par Stroheim sous le nom de *Way down Broadway*, le résultat fut jugé immoral par la Fox qui fit édulcorer le scénario et retourner l'ensemble par un tâcheron. Le personnage le plus attachant est celui de la vieille fille un peu ridicule campée par ZaSu Pitts, l'inoubliable Trina de *Greed* (p. 525).

The rain people *Les gens de la pluie*, Francis Ford Coppola, USA, 1969, 97 mn

Natalie (Shirley Knight) quitte Long Island et entame une errance, direction la Californie. Explication téléphonique à son époux (qu'on ne verra pas) : "Elle est enceinte" ; il lui arrive, en effet, de parler d'elle-même à la troisième personne. Elle a tôt fait de ramasser un auto-stoppeur, Kilgannon alias Killer (James Caan) qui se révèle gentil mais idiot depuis un coup reçu lors d'une partie de football américain. Elle tente de le confier à des tiers dont le patron d'une animalerie qui, avec la complicité tacite du flic motorisé Gordon (Robert Duvall), s'approprie les 1000 $ d'indemnités que le simple d'esprit gardait sur lui. Natalie rejoint Gordon dans son mobilhome où leurs ébats se transforment en pugilat ; Killer, venu à à la rescousse de sa protectrice, est abattu par la fillette du policier.

Film sur la perte des repères dans un monde sans tendresse où le passé scotomisé affleure par bouffées violentes et désordonnées. Le titre réfère à un peuple mythique dont, selon Killer, les larmes seraient nos gouttes de pluie. On retrouvera Caan et Duvall dans l'opus suivant de Coppola, *Le parrain* (p. 661).

Le carrefour des enfants perdus Léo Joannon, France, 1944, 97 mn

Au moment de la débâcle de 1940, Jean Victor (René Dary), un ancien de Belle-Île – métonymie pour une maison de correction – fonde le Carrefour pour réhabiliter des délinquants mineurs. Parmi eux, Joris (Serge Reggiani) qui commence par susciter une révolte puis s'assagit quand son petit frère "la Puce" y est affecté. Le gangster Marcel (Raymond Bussières) s'acharne contre le Carrefour et provoque un incendie qui sera fatal à la Puce. Mais les pensionnaires unis le capturent et le livrent à la Police en compagnie de ses complices.

Comme *The mayor of Hell* (p. 711), plaidoyer pour une éducation moins répressive. Mais aussi exaltation de la relève pétainiste : Jean Victor est en effet un chef et le jeune Joris, qui a appris à obéir avant de commander, en sera un lui aussi... un grand ! Avec Aman Maistre Julien, père de François Maistre.

Pola X Leos Carax, France, 1999, 129 mn

Écrivain à succès, Pierre alias Aladin (Guillaume Depardieu) vit dans le château rouennais de sa mère un peu incestueuse Marie (Catherine Deneuve) en compagnie de sa fiancée Lucie (Delphine Chuillot). La découverte de l'étrange Isabelle (Katia Goloubeva) l'amène à partir avec elle à Paris pour vivre une existence marginale ; cette Bosniaque se révèle être sa demi-sœur (re-inceste donc). Après la mort accidentelle de Marie, Lucie vient s'agréger au couple ; d'où l'animadversion de Thibault (Laurent Lucas), le cousin de Pierre amoureux d'elle que ce dernier, à moitié fou, finit par abattre tandis qu'Isabelle se jette sous une voiture.

Cette histoire excessive est due à... Herman Melville : POLA est l'acronyme de son roman *Pierre Ou Les Ambiguïtés* (1852) transposé dans la France contemporaine. Image de cauchemar : Pierre et Isabelle dans un canyon rempli de sang.

Kameradschft *La tragédie de la mine*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1931,86 mn

Transposition contemporaine de la tragédie de Courrières (1909, plus de mille morts) qui avait vu des mineurs allemands se porter au secours de leurs collègues français, le film se veut une exaltation de la fraternité entre les peuples. Globalement terne, une séquence s'en dégage, celle où un masque à gaz réveille des souvenirs de la Grande Guerre. À noter que les acteurs parlent leur propre langue.

Un lac Philippe Grandrieux, France, 2008, 85 mn

Outre le lac, il y a une forêt où l'on coupe des arbres, la neige et la brume. Et des personnages filmés en gros plans : regards, amour incestueux et étreintes, images aux noirs bouchés qui se font parfois haletantes. Le style Grandrieux, plus adapté à l'expression des extrêmes de l'émotion qu'à la narration.

Never fear *Faire face*, Ida Lupino, USA, 1950, 82 mn

Clouée au lit par la poliomyélite, Carol (Sally Forrest) doit faire une croix sur sa carrière de danseuse et même sur son fiancé Guy (Keefe Brasselle) qui était aussi son partenaire à la scène. Le film s'attache à sa douloureuse reconstruction physique, son état lui permettant de réapprendre à marcher à l'aide d'une béquille. Et surtout morale, apprendre à ne compter que sur elle-même. La dernière séquence est admirable : elle sort de l'hôpital en marchant difficilement vers un monde qui n'a rien à lui offrir, pense-t-elle. Mais Guy, dont elle refusait l'amour depuis sa maladie – on pense à *Not wanted*, p. 1745, mêmes acteurs – l'attend au coin de la rue, un bouquet de fleurs à la main. Mention spéciale pour une étonnante *square dance* en fauteuils roulants.

Miquette et sa mère Henri-Georges Clouzot, France, 1950, 101 mn

Une ville de province, la fictive Casteldon. Le marquis Aldebert de la Tour Mirande (Saturnin Fabre) voit d'un mauvais œil l'amour de son neveu Urbain (Bourvil) pour la jeune buraliste Miquette (Danièle Delorme). Et l'invite donc chez lui à Paris sous prétexte d'en faire un actrice... avec une arrière-pensée évidente. Côté théâtre, cela se passe plutôt bien avec Monchablon (Louis Jouvet) qui emmène la débutante dans une tournée où elle rencontre le succès. Question amour, après des tergiversations, Miquette épouse Urbain. Laissé pour compte, l'oncle se console avec la mère de Miquette (Mireille Perrey).

D'après une pièce de Flers & Caillavet (1906), un film déjà un peu vieillot à l'époque qui déconcerta les admirateurs de Clouzot. Et qu'on jugerait moins sévèrement s'il était dû à réalisateur moins coté. On conviendra qu'il se laisse voir avec plaisir, ne serait-ce que pour sa superlative distribution.

The rider Chloé Zhao, USA, 2017, 103 mn

Victime d'une grave chute lors d'un rodéo, Brady (Jandreau) se remet difficilement. En attendant de pouvoir reprendre, il continue à faire bouillir la marmite car son père claque l'argent au jeu : caissier au supermarché ou dresseur – exceptionnel – de chevaux. Mais une main droite à demi paralysée lui interdit tout espoir de remonter en selle : "Pourquoi abat-on les chevaux blessés et non les hommes ?"

Filmé au Sud-Dakota dans un réserve d'Indiens Lakota dont sont issus les (vrais) père et sœur de Brady et le pathétique Lance qu'un accident a rendu aphasique. Un film touchant.

Distant voices, still lifes Terence Davies, Grande-Bretagne, 1988, 81 mn

Aucune narration dans cette série de vignettes décousues dans laquelle l'auteur évoque sa famille – sans qu'il y soit clairement identifiable. La première partie, *Distant voices*, s'ouvre avec les funérailles du père (Pete Postlethwaite), individu autoritaire, instable et souvent violent. La seconde, *Still lifes*, se termine avec le mariage du fils. On chante beaucoup et on entend même la célèbre musique de *Limelight* (p. 104) à l'harmonica. Un film attachant, sorte de photo jaunie d'un monde révolu, la classe ouvrière anglaise des années 1940–50.

Don Quichotte Georg Wilhelm Pabst, France, 1933, 82 mn

Assisté de Dorville en Sancho Pança, Feodor Chaliapine campe un superbe chevalier de la Triste Figure, de surcroît chantant. Malgré de belles images et la musique de Jacques Ibert, le film ne décolle jamais.

Vosges *Trilogie d'Arno I*, Frank Beauvais, France, 2006, 5 mn

Compilation, 12 instants d'amour non partagé *Trilogie d'Arno II*, Frank Beauvais, France, 2007, 41 mn

Je flotterai sans envie *Trilogie d'Arno III*, Frank Beauvais, France, 2008, 46 mn

Le réalisateur homosexuel nous parle du jeune Arno, vingt ans, dont il est amoureux. L'image tremblée et instable de *Vosges* tente de reconstituer une balade avec l'aimé. *Je flotterai sans envie* évoque l'absence à travers des images sans intérêt – le Portugal, chats ou chiens – qui servent de support à une discussion durant laquelle Arno explique son rejet : "Tu m'as idéalisé", d'un partenaire plus âgé et à l'insistance contre-productive. Le film le plus intéressant est sa *Compilation* : la bande sonore passe, l'une après l'autre, une douzaine de chansons tandis que la caméra fixe le visage d'Arno qui a l'air de s'ennuyer un peu.

Kabhi khushi kabhie gham *La famille indienne*, Karan Johar, Inde, 2001, 210 mn

Rahul (Shah Rukh Khan), fils aîné adoptif du richissime Yashvardhan, s'éprend de la belle Anjali (Kajol), un parti peu convenable pour le patriarche qui le chasse ; le couple s'exile à Londres. Dix ans plus tard, la famille désunie est réconciliée grâce à Rohan, le fils cadet de Yashvardhan que Rahul commence par ne pas reconnaître : celui qu'il surnommait Laddu (i.e., Bouboule) est maintenant un beau jeune homme épris de Pooja, jeune sœur d'Anjali.

Chants et danses à la limite du clip vidéo dans des résidences dont la moindre pièce a la taille d'un hall de gare, personnages convenus et conformisme familial lors d'un *happy end* qui voit le père cesser subitement d'être un vieux con : on est bien à Bollywood. Manque cependant le je-ne-sais-quoi qui rendait parfois émouvant le précédent film de Johar, *Laisse parler ton cœur* (p. 962).

Voyage surprise Pierre Prévert, France, 1947, 104 mn

D'après un roman d'André Gillois et Jean Nohain dialogué par Jacques, frère du réalisateur. Le folklorique Piuff (Sinoël) décide d'organiser un voyage surprise, i.e., sans la moindre préparation. Une idée qui séduit beaucoup de monde, y compris un ecclésiastique auquel on attribue un fauteuil... Voltaire dans le car. Le hasard fait bien les choses : les voyageurs ont droit à un repas de noces et dorment dans une "maison" récemment fermée par la loi. On visite les gorges du Rossignol en tentant d'échapper à l'inspecteur Vaudor (Charles Lavialle) qui cherche à récupérer le trésor de la fictive Strombolie dont la grande duchesse (le nain Piéral) fait coffrer les voyageurs : elle sera défenestrée. Parmi les participants à ce voyage déjanté, Maurice Baquet, Martine Carol et Annette Poivre.

At Berkeley Frederick Wiseman, USA, 2013, 235 mn

Quatre heures consacrées à la grande université publique californienne. Envisagée sous divers angles. Celui de son conseil d'administration : en ces années de néo-libéralisme, les subventions de l'État se raréfient. Ou celui des étudiants politisés qui discutent de ségrégation sociale ou raciale et manifestent. On fait aussi la fête dans les rues du campus, on donne de petits spectacles, comme cette désopilante critique de Facebook. On s'intéresse à un robot préhenseur, on s'attarde dans les salles de cours : sur le *Walden* de Thoreau, sur E. E. Cummings ou encore la perception du temps. Le film est fastidieux et l'on décroche souvent mais certains professeurs savent nous toucher tels cette oncologue qui recommande de ne pas rentrer dans la boîte (le conformisme scientifique) ou cet historien qui déplore que les Américains soient "analphabètes" à l'égard du passé.

La dernière lettre Frederick Wiseman, France, 2002, 58 mn

Catherine Samie lit, en français, une (fictive) lettre extraite de *Vie et destin* de Vassili Grossman. Une femme juive – médecin ophtalmologue – sentant proche son assassinat, écrit à son fils depuis le ghetto d'une ville ukrainienne occupée par les Allemands en juillet 1941. Le noir et blanc privilégie le visage de l'actrice qui prend congé en se retournant et se fondant dans l'obscurité ; aucun décor, seulement un mur et le sol où joue l'ombre, souvent démultipliée, de la sursitaire. Un parti pris minimaliste pour éviter tout pathos et nous laisser sur le souvenir de mains désemparées qui tentent d'exprimer l'indicible.

Sicario Denis Villeneuve, USA, 2015, 117 mn

Pour liquider un baron de la drogue mexicain, la CIA (Josh Brolin) engage un sicaire (Benicio Del Toro), lequel tue au passage la femme et les enfants du narco-trafiquant. Colombien, cet Alejandro est surnommé Medellín, du nom du cartel que l'agence préfère aux Mexicains, moins contrôlables. Effroi d'une oie blanche du FBI (Emily Blunt) découvrant cet arrière-plan peu glorieux. Bof.

Me, bebia, Iliko da Ilarioni *Moi, Grand-mère, Iliko et Illarion*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1963, 86 mn

La jeunesse de l'orphelin Zuriko, élevé par sa grand-mère et ses voisins : Illarion maladroit au point d'abattre son propre chien à la chasse et qui se moque d'Iliko le borgne jusqu'au moment où lui-même perd un œil. Au loin la guerre. Puis études à Tbilissi et retour au village alors que meurt la grand-mère. Un joli petit film ; on y chante *a cappella* comme chez Iosseliani mais le DVD est hélas doublé en russe.

Belfast, Maine Frederick Wiseman, USA, 1999, 249 mn

Suivant sa technique éprouvée, le réalisateur s'immerge dans la population d'un petit port. Pêche au homard et au saumon qu'on découpe sur place tout comme la sardine dont on voit la mise en boîte. Une autre usine traite des pommes de terre, des pâtissiers travaillent des donuts ou du chocolat. Dans les bois avoisinants, des animaux que les gardiens traquent à l'arc, des loups qu'on prend au piège pour les abattre. Les chasseurs tirent le daim ou, à défaut, le pigeon d'argile. Des mamies préparent une fête, les enfants Halloween, deux comédiens amateurs répètent *Death of a salesman*. Réunion municipale durant laquelle les citoyens font part de leurs doléances, une conférence sur le VIH, une autre sur la participation de la ville à la guerre de Sécession, un cours sur *Moby Dick* et le port de Nantucket. Il y a deux églises, l'ancienne fréquentée par les vieux et un temple évangéliste où l'on se marie. Le tribunal est aussi très fréquenté : quiconque plaide coupable pour un petit délit se voit infliger une amende, sinon son cas est renvoyé en vue d'un procès ultérieur. On fait un tour dans l'EHPAD local, on suit des malades, parfois idiots. Des femmes discutent entre elles de leur divorce ou d'un père abusif qui refuse de reconnaître ses torts. Une autre, debout, enlève les poux d'une amie, assise avec son enfant.

L'exercice de l'État Pierre Schoeller, France, 2011, 112 mn

Ministre des Transports, Bertrand Saint-Jean (Olivier Gourmet) se voit imposer la privatisation des gares. Tout comme son fidèle chef de cabinet Gilles (Michel Blanc) il n'en veut pas, mais le très libéral ministre de l'Économie a le dernier mot. *Happy end*, le poste de l'Emploi se libère et Bertrand s'y précipite : il n'aura pas à assumer la responsabilité d'une décision aussi douteuse qu'impopulaire. Mais le PR (président) exige la tête de Gilles à qui l'on fait payer son intransigeance ; Bertrand continue donc son ascension mais seul.

Faux-semblants du pouvoir résumés par le discours paternaliste préparé pour Bertrand à l'occasion des obsèques de son chauffeur mais refusé par la veuve. Séquences oniriques avec des *kurokos*, machinistes kabuki cagoulés et vêtus de noir (cf. *La ballade de Narayama*, p. 1689). Avec Didier Bezace et Zabou Breitman.

Crazy Horse Frederick Wiseman, France, 2011, 128 mn

Plongée dans les coulisses du célèbre cabaret parisien où Philippe Découflé et Ali Mahdavi montent leur nouveau spectacle, DÉSIR : préparatifs, auditions et répétitions. Les danseuses nues ont toutes le même profil physique – poitrine peu abondante, longues jambes et cul rebondi – permettant des chorégraphies abstraites sans la moindre dimension pornographique.

The producers *Les producteurs*, Mel Brooks, USA, 1967, 90 mn

Le meilleur film de Mel Brooks ne relève pas, comme *Frankenstein Junior* (p. 752), du comique référentiel dans lequel il allait s'enfermer. Dans un monde implicitement juif où l'on prend Dieu à témoin, Max Bialystock (Zero Mostel, enfin déblacklisté) est un producteur merdique de Broadway auquel l'inspecteur des impôts Leo Bloom (Gene Wilder) fait miroiter l'intérêt de monter un flop coûteux. Max bat alors le rappel de ses amies de cœur – des mamies de 80 ans passés, ainsi "Hold me touch me !" (Estelle Winwood) – auxquelles il demande des subventions en échange de 50% des profits, soit 25 000% au total.

Reste à trouver une œuvre nulle au point de n'avoir qu'une représentation. Max déniche *Springtime for Hitler*, écrite par un demi-fou (Kenneth Mars), ainsi que le metteur en scène idoine, le snobinard de Bris (Christopher Hewett) qui ne manque pas de trouver cette pièce géniale. C'est le comédien psychédélique Lorenzo St. DuBois (Dick Shawn) – dit LSD – qui incarnera le Führer.

Cerise sur le gâteau, Max remet des billets de 100 $ aux critiques qui viennent à la première, façon de les braquer. Tout commence mal, en effet : le public qui n'apprécie guère la croix gammée façon Busby Berkeley, s'apprête à partir. Mais LSD se met à discuter avec Eva Braun – "I lieb you ; now, lieb me alone" – puis accueille Goebbels avec un : "Heil baby !". L'auteur outré déboule sur scène en casque stahlhelm pour dénoncer une trahison de son œuvre, contribuant ainsi à la réussite de la représentation. Ruinés par leur succès, Max et Leo finissent en prison.

César et Rosalie Claude Sautet, France, 1972, 111 mn

Richissime ferrailleur portant des costumes à rayures assez vulgaires, César (Yves Montand) est despotique, colérique et surtout pénible. Il vit avec Rosalie (Romy Schneider), laquelle a un petit coup au cœur quand elle revoit un amour de jeunesse, David (Sami Frey), devenu auteur de bandes dessinées. La jalousie maladroite de César fait le reste : lassée des mensonges grossiers de son compagnon pour éloigner un rival imaginaire, Rosalie le quitte et s'installe dans le café sétois de l'oncle de David. Le tenace César l'y rejoint pour l'emmener à Noirmoitier où elle s'étiole ; pas si bête que ça, le tyranneau remet David en course. On peut alors parler de ménage à trois car les deux hommes finissent par sympathiser lors de sorties de pêche ; c'est alors Rosalie qui en a assez et s'en va. À la fin, alors que César et David désormais inséparables sont en train de déjeuner, ils voient Rosalie arriver en taxi... moment magique.

Sautet, qui filme si bien les groupes, nous livre cette fois encore une œuvre attachante mais d'un apolitisme déconcertant : dans *L'horloger de Saint-Paul* (p. 885), Bertrand Tavernier donnera une image plus mordante de la même période. Seconds rôles pour deux inconnus, Bernard Le Coq et Isabelle Huppert.

Spetters Paul Verhoeven, Pays-Bas, 1980, 123 mn

Lassée de vendre des frites dans la camionnette de son frère forain, la pulpeuse et peu farouche Fientje (Renée Soutendijk) se cherche un parti parmi des adolescents attardés. Las, le motocycliste Rien qu'elle comparait déjà à une célébrité de la discipline (Rutger Hauer) est victime d'un accident de la route qui le laisse paralysé : il finira par se suicider. Le mécanicien auto Eef pensait emmener la belle au Canada avec l'argent d'un racket exercé contre les homosexuels : il se dégonfle après s'être fait enculer en représailles. C'est finalement Hans qui l'emporte en ouvrant un bar avec elle. Sur fond de sexe cru et peu ragoûtant avec des détails comme cet improbable concours de bites mesurées au pied à coulisse – ils ont vingt ans et le titre signifie, après tout, "éclaboussures" – un film touchant.

Who's who Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1979, 73 mn

Cet amusant téléfilm décrit un petit monde de courtiers de la City qui rivalisent de conformisme. La palme est remportée haut la main par Alan Dixon (Richard Kane) qui collectionne les portraits dédicacés : Margaret Thatcher, le présentateur télé Russell Harty ou, à défaut, la lettre signée d'un service de Buckingham précisant que la Reine n'envoie pas de photo signée ! Son épouse April (Joolia Cappleman) fait photographier les chats dont elle fait commerce par un dénommé Shakespeare auquel il demande s'il ne descendrait pas... Son collègue de bureau Kevin (Phil Davis) est le seul à lui rentrer dans le lard en persiflant noblesse et royauté ; c'est ainsi qu'il lui parle d'une prétendue stèle "dédiée à la mémoire du juge Frederick Fotherington-Farquarth et son proche ami le juge Frederick Farquarth-Fotherington qui furent poissés ici en train de se juger l'un l'autre".

En lektion i kärlek *Une leçon d'amour*, Ingmar Bergman, Suède, 1954, 97 mn

Rien ne va plus entre le gynécologue David (Gunnar Björnstrand) et son épouse Marianne (Eva Dahlbeck) depuis qu'elle a découvert l'existence d'une maîtresse (Yvonne Lombard). Sans savoir qu'il a rompu entre temps, elle décide de divorcer et, en attendant, part rejoindre en train à Copenhague le sculpteur Carl-Adam (Åke Grönberg de *La nuit des forains*, p. 1584) qu'elle faillit jadis épouser. Le hasard (?) ayant mis David dans le même train, le voyage est rythmé par les flash-back de leurs quinze ans de mariage. À l'arrivée, David refuse de quitter les amants et – tandis que Carl-Adam boit trop – se met à embrasser en public une fille facile. Scène de Marianne et réconciliation dans une chambre d'hôtel comme pour célébrer de nouvelles épousailles.

Une comédie très réussie, un cran en dessous cependant de *Sourires d'une nuit d'été* (p. 934). Harriet Andersson joue la fille adolescente du couple.

In Jackson Heights Frederick Wiseman, USA, 2015, 181 mn

Ce quartier du Queens, un des cinq arrondissements de New York situé entre Brooklyn et le Bronx, se caractérise par sa population bigarrée, avec une forte présence hispanique mais aussi des Juifs et des Musulmans, sans compter des LGBT et leur défilé appelé "Pride" ; des communautés qui semblent cohabiter sans trop se mélanger. Nous entrons dans diverses boutiques : ici l'on tatoue, là on toilette les caniches, chez le marchand de volailles les poulets sont encore vivants. Mais ce petit Eden populaire est en sursis : les baux ne sont plus renouvelés, les étals en plein air qui pourraient indisposer de futurs habitants friqués sont menacés.

Manifestation contre la transphobie, mise en place d'un "copwatch" pour filmer les flics en action. Soirée dans un dancing "gay", après-midi entre vieilles Juives ; une Mexicaine raconte longuement, en espagnol, sa traversée illégale de la frontière. Et un cours d'alphabétisation consacré aux points cardinaux : N,S,E,W comme *nose* (haut), *shoe* (bas), *eat* (la main pour manger) et *wash* (celle des toilettes). Ce film chaleureux se referme sur une chanson latino.

Ballet Frederick Wiseman, USA, 1995, 170 mn

L'American Ballet Theater en répétition à New York en présence, notamment, d'une chorégraphe très âgée, Agnes de Mille, nièce de Cecil B. Déplacements à Athènes et Copenhague ; et détente, soit dans un dancing (!), soit dans le parc d'attractions Tivoli. Un plaisir pour les amoureux du ballet.

Domestic violence I Frederick Wiseman, USA, 2001, 196 mn

Domestic violence II Frederick Wiseman, USA, 2002, 160 mn

Tampa, Floride. Le film s'ouvre sur des images de femmes battues ; on en transporte une sur une civière. La caméra se déplace dans un centre qui recueille les victimes ; elles discutent longuement de leurs époux ou compagnons. Retour sur le terrain avec ce couple que la Police essaie de séparer en envoyant l'épouse dormir ailleurs, mais où ? Puis c'est une femme qui est emmenée menottée pour violence sur son mari, qui prend la faute sur lui et promet d'aller payer une caution au petit matin. La seconde partie nous conduit au tribunal où les justiciables sont majoritairement des hommes, avec une tendance des victimes au mensonge, autant pour enfoncer le présumé coupable que pour le disculper ; ainsi éprouve-t-on une sorte de nausée face à une brute et sa maîtresse qui en redemande quitte à s'en prendre à un témoin de l'affrontement. La cause de cette violence étant souvent l'alcool ou la drogue, les époux brutaux sont astreints à un stage de rééducation de 26 semaines que l'un d'entre eux déclare avoir déjà effectué.

Jabberwocky Terry Gilliam, Grande-Bretagne, 1977, 101 mn

Le film se situe quelque part entre *Monty Python and the Holy Grail* (p. 1397), ce que suggère la présence de Michael Palin, et *Time bandits* (p. 199). Il est affligé d'un scénario laborieux : l'affrontement avec le monstre inspiré de Lewis Carroll – *Through the looking glass*, 1871 : "Beware the Jabberwock, my son ! The jaws that bite, the claws that catch !" – se fait trop attendre. Mais reste remarquable à cause du style baroque de Gilliam qui devait s'épanouir dans les opus suivants.

La Comédie-Française ou L'amour joué Frederick Wiseman, France, 1996, 214 mn

Au Palais-Royal on répète *La double inconstance* avec Philippe Torreton tandis que, dans l'annexe du Vieux-Colombier, Roger Planchon prépare *Occupe-toi d'Amélie* ; nous assistons aussi à des discussions sur la signification du *Dom Juan*. Un sociétaire s'en va, un autre est coopté, tout ça entrecoupé de larges extraits des trois pièces. Finalement, la doyenne (Catherine Samie) se rend dans l'établissement de retraite de Couilly-Pont-aux-Dames pour fêter les cent ans d'une ancienne pensionnaire : "Le théâtre, c'est comme une religion".

State legislature Frederick Wiseman, USA, 2007, 217 mn

Boise (Idaho) et son Sénat. Il est question des sans-papiers (30 000 dans l'État) qu'une totale absence de statut, légitimée par un commode : "ils auraient dû entrer légalement", met à la merci des employeurs. L'idéologie des Républicains s'oppose aux règlementations, par exemple à l'interdiction de la cigarette dans les restaurants ou au plafonnement de la tarification téléphonique alors qu'un opérateur jouit d'un monopole de fait. Épisode paradoxal, le rejet en commission d'un amendement constitutionnel proscrivant le mariage gay : cette seule mention pourrait laisser soupçonner la Cour Suprême de cet État cul-bénit – on y compare San Francisco et Portland à Sodome et Gomorrhe – d'y être favorable.

Public housing Frederick Wiseman, USA, 1997, 195 mn

La cité Ida B. Wells (du nom d'une célèbre journaliste afro-américaine) à Chicago, où vit une population noire et pauvre. La Police, principalement noire, patrouille à la recherche de drogue ; on la voit s'en prendre à de prétendus déménageurs qui emportaient un frigo. Réunions de comité pour améliorer la gestion et exposés pédagogiques : de jeunes mères se font expliquer le préservatif et sa résistance qui varie avec la marque. N'oublions pas les vedettes du basket-ball très écoutées du fait de leur notoriété, dont ce joueur qui met en garde les jeunes en évoquant ses quatre camarades d'enfance morts ou en train de décéder du SIDA.

The leftovers Dalon Lindelof & Tom Perrotta, USA, 2014–17, 1626 mn

28 épisodes en trois "saisons". Point de départ, si l'on peut dire, l'évaporation soudaine et inexpliquée de 140 millions de personnes, soit 2% de la population mondiale, un 14 octobre. Les survivants doivent vivre avec ; chacun sa méthode.

L'expression récurrente : "Is it real ?" s'applique à divers troubles de la perception ainsi qu'aux accolades censées apaiser la douleur de l'absence. Mais le "culte" des GR (Guilty Remnants) est tout à fait réel : zombies vêtus de blanc, ils se positionnent devant les maisons en fumant cigarette sur cigarette, moyen de conserver la mémoire survivante de l'Évènement qui doit monopoliser la pensée de ceux qui sont coupables de ne pas être partis avec les autres. Ayant rompu avec leurs proches : "There is no family", ces sectaires communiquent par écrit car ils ne parlent pas. Aspirant à la mort, ils se livrent à la lapidation de GR consentants, leur but ultime étant la destruction du Monde. Ce qu'ils réalisent, à petite échelle, dans les fictives Mapleton (près de New York) en saison I, Jarden (Texas), alias Miracle car épargnée par l'Évènement, en saison II. Une réjouissante confrérie dont se dégage Patti (Ann Dowd qui crève l'écran) cheffe locale des GR à Mapleton. Kevin (Justin Theroux), policier sujet au somnambulisme, l'enlève durant une de ses crises pour découvrir au réveil qu'il l'a attachée ; le monstre féminin refuse d'être libéré et se tranche la gorge pour culpabiliser son ravisseur.

Lequel est effectivement hanté par le fantôme de Patti durant la saison II. Comment s'en débarrasser ? Un papy un peu vaudou lui conseille de mourir pour rejoindre le Royaume des Morts et l'y tuer. Préalablement empoisonné, Kevin se réveille dans un étrange hôtel où il liquide Patti qui a pris l'aspect d'une fillette qu'il noie dans un puits ; le thanatonaute ressuscite délivré de son démon. En fin de saison III, il retournera chez les Morts où Patti est devenue Secrétaire d'État alors qu'il est lui-même un Président dédoublé ; les données biométriques étant celles de son pénis, il a dû montrer bite blanche à certains contrôles.

Profondément perturbée par la disparition de ses enfants Erin et Jeremy, Nora (Carrie Coon), compagne de Kevin, se laisse convaincre par deux physiciennes de partir pour l'Autre Côté, non celui des Morts mais celui des 2% disparus, un douloureux Univers-miroir privé de 98% de sa population. Ce n'est qu'à la toute fin qu'un Kevin vieilli la retrouve, fermière grisonnante, dans cette Australie (petit rôle pour David Gulpilil) qui est le théâtre d'une saison III sur laquelle plane la menace de l'Apocalypse – le 7e anniversaire de l'Évènement. Elle "y" était bien allée mais, de trop dans sa famille d'origine, s'était finalement résignée à rentrer. Conclusion déchirante pour cette tragédie de l'absence, balisée d'images mémorables : massacre de chiens et sacrifice de chèvres, le stylite qui passe cinq ans sur une colonne. Sans oublier l'orgie sur le ferry de Tasmanie : le pasteur Jamison (Christopher Eccleston), frère de Nora, y croise "Dieu", assassin mégalomane dévoré par un lion de ménagerie lors de l'arrivée à Melbourne.

Kyojin to gangu *Les géants et les jouets*, Yasuzō Masumura, Japon, 1958, 95 mn

Trois fabricants de caramels mous se disputent le marché. La compagnie Giant utilise un gigantesque catcheur affublé d'une peau de bête. Apollo, dont le bonbon au triple parfum est le plus novateur, organise un concours dont le prix sera une existence payée du berceau au mariage. Nous suivons principalement l'entreprise World dans sa démarche pour créer l'icône de la marque en recrutant une délurée aux dents pourries, Kyōko (Hitomi Nozoe), dont un photographe (Yūnosuke Itō) fait une vedette. Gagnant désormais des fortunes et Nishi (Hiroshi Kawaguchi), l'étudiant devenu publicitaire au service de World ayant refusé ses avances, elle rompt sa coopération avec la firme. Complètement dégoûté, Nishi est prêt à lâcher son chef qui a perdu tout sens moral mais flanche en le voyant très malade : il endosse le costume de cosmonaute – c'était l'époque du Spoutnik – dans lequel paradait Kyōko.

Ce film est un étrange caramel : emballage joyeux et clinquant pour une pseudo comédie à l'arrière-goût amer, celui de la perte des valeurs traditionnelles pour le tout-profit de l'entreprise moderne.

The street with no name *La dernière rafale*, William Keighley, USA, 1948, 91 mn

Un gang de la fictive Center City s'assure du pedigree d'un nouveau membre en abandonnant des papiers à son nom sur le site d'un délit. Arrestation par la Police et enquête auprès du FBI qui expédie alors la fiche idoine qu'un policier corrompu, Demory (Howard Smith), communique à la bande. C'est ainsi que Manly (Mark Stevens), en fait agent fédéral, se fait adouber par Stiles (Richard Widmark) sur la base d'un casier judiciaire *ad hoc*. Un premier cambriolage que Manly avait dénoncé au FBI est décommandé à la dernière minute : Demory avait prévenu les bandits du piège qui les attendait. Il finit par démasquer Manly et Stiles utilise une étrange méthode pour le tuer : aidé par deux acolytes (Joseph Pevney et Donald Buka), il cambriole une bijouterie en laissant Manly assommé et bien en vue pour que le flic Demory l'abatte... Un plan diabolique qui échoue : Loi et Ordre triomphent.

Le film a été refait par Samuel Fuller (*Maison de bambou* p. 784) dans un contexte japonais. Cette première version est un peu handicapée par son style normatif de pseudo-documentaire adoubé par le terrifiant J. Edgar Hoover. Mais la photo, nocturne, est constamment splendide ; ce sont les rues où Manly croise son contact (John McIntire), une salle de boxe déserte où se balance un sac de frappe, signe que quelqu'un vient de passer furtivement. Widmark est très convaincant en gangster enchiffrené qui porte sans arrêt à la narine un inhalateur style Vicks vaporub. Avec Ed Begley et Lloyd Nolan ainsi qu'une furtive apparition de la carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 1026).

Le créateur Albert Dupontel, France, 1999, 87 mn

Darius (le réalisateur), auteur dramatique à succès qui a perdu toute inspiration après un malaise, croit la retrouver suite à la mort accidentelle du chat de son voisin Victor (Philippe Uchan) ; il entame son *Retour* tant attendu mais retombe en panne. Sa vedette (Claude Perron) lui suggère de tuer d'autres chats, ce qui ne suffit pas ; il s'en prend au régisseur (Michel Vuillermoz), puis à un papy (Paul Le Person) et enfin une crêperie bretonne démolie avec une bombarde du XVI^e^ siècle ; pourtant la page du dernier acte reste blanche. Déboule alors Victor et sa disquette typique des années 1990 : admirateur inconditionnel – et même un peu plus – du créateur, c'est lui qui écrit *Le retour* qu'il insère dans l'ordinateur de Darius quand ce dernier a pris une cuite. Darius, qui refuse d'accepter l'évidence, trucide Victor et détruit sa disquette avant de se détruire lui-même, complétant ainsi la série de meurtres nécessaires, selon lui, à l'écriture de la pièce.

Apparition du Monty Python Terry Jones dans le rôle de Dieu le Père.

Tout va bien Jean-Luc Godard & Jean-Pierre Gorin, France, 1972, 96 mn

Jacques (Yves Montand, juste avant *César et Rosalie* ! p. 1852), un publicitaire qui tourne des spots pour DIM, et son épouse Suzanne (Jane Fonda), journaliste américaine, rencontrent le patron (Vittorio Caprioli) de l'entreprise de cochonailles SALUMI au moment d'une action gauchiste : tous trois sont pris en otage dans l'usine filmée comme une maison de poupée façon *The ladies man* (p. 72). Tout ça est prétexte à de longs soliloques : le patron, la très sage CGT, les meneurs gauchistes. "Libéré" par les CRS, le couple s'interroge sur sa vie de cons, bouffe, baise, ciné et pétitions – Montand apporte ici son image d'homme public longtemps proche du PCF – et décide de s'engager dans l'Histoire.

Cette leçon de matérialisme historique façon Gauche Prolétarienne se termine par des images d'hypermarché (Carrefour) et une évocation de la mort – peu accidentelle, il fut sciemment noyé par les CRS – de Gilles Tautin… sur l'air d'*Il y a du soleil sur la France*, chanson pompidolienne s'il en fut ! On peut trouver le propos simpliste et daté, mais c'est tout de même une réussite.

L'assommoir Albert Capellani, France, 1908, 36 mn

Adaptation simplifiée, voire simpliste, de l'œuvre de Zola. Virginie (Catherine Fonteney dans son premier rôle) sabote carrément l'échafaudage où travaille Coupeau ; elle remplace plus tard son vin par de l'eau-de-vie, causant ainsi sa mort ! La caméra clouée est pénible : on a l'impression d'observer une scène depuis un trou de serrure. Le film est par ailleurs un document d'époque qui nous permet d'entrer dans un café 1900.

Bardelys the magnificient King Vidor, USA, 1926, 90 mn

Retour du duo d'acteurs de *The merry widow* (p. 1678) : le favori du Roi Bardelys (John Gilbert) s'oppose à Chatellerault (Roy D'Arcy) pour la conquête du cœur de Roxalanne (Eleanor Boardman). Amené à usurper l'identité du chef de la Fronde, Bardelys est condamné à mort par l'immonde Chatellerault qui feint de ne pas le reconnaître. Une Fronde sous Louis... XIII – car c'est du Rafael Sabatini, peu respecteux de l'Histoire de France, cf. *Scaramouche* (p. 818). Bien que noble, le héros est condamné à être pendu ; potence avec trappe plus pratique pour les acrobaties à la Douglas Fairbanks auxquelles il se livre avant d'affronter le traître qui se suicide de honte. La mode change vite : si Roxalanne rappelle Eugénie de Montijo, sa mère est du style Catherine de Médicis !

El cochecito *La petite voiture*, Marco Ferreri, Espagne, 1960, 83 mn

Don Anselmo (José Isbert) envie les vieillards infirmes de son âge : ils ont droit à des fauteuils motorisés et se réunissent pour plaisanter, voire disputer des courses. Il feint la paralysie, puis vend les bijoux de sa défunte épouse qui devaient revenir à sa petite-fille. Rien n'y fait, son avoué de fils reste intraitable et il finit par le cambrioler pour s'acheter le véhicule avec lequel il s'enfuit de Madrid ; rattrapé par la Police, il demande s'il pourra garder l'engin en prison.

Humour désobligeant sur fond de crucifix et de portraits de Pie XII. Avec José Luis López Vázquez et Chus Lampreave.

12 *Douze*, Nikita Mikhalkov, Russie, 2007, 160 mn

On n'attend pas grand-chose d'un *remake* de *Douze hommes en colère* (p. 822), œuvre un tantinet démonstrative. Dont on retrouve les principaux éléments : un jury de douze *hommes*, une quasi-unanimité pour la culpabilité de l'accusé à laquelle vient se heurter la détermination d'un unique juré (Sergueï Makovetski).

Ayant sans doute vu le film de 1957, les jurés s'intéressent assez peu à l'argumentation mais trouvent ici prétexte à parler d'eux-mêmes dans des soliloques où s'exprime l'"âme russe" façon Dostoïevski : des confessions, parfois bouleversantes comme celle du chauffeur de taxi (Sergueï Garmach), renvoient à celles des bagnards de la *Maison des morts* (p. 1842) – et l'hirondelle prisonnière du gymnase où se tient la délibération, à son aigle bessé. Le dernier juré (l'auteur) à s'exprimer a du mal à voter "non coupable" car il pense que le jeune Tchétchène qu'on juge aurait une espérance de vie limitée hors de prison.

Le vrai sujet du film est la Russie de l'époque, avec son antisémitisme, ses pannes de courant, son affairisme et sa terrible guerre de Tchétchénie : une bonne surprise dans la filmographie décevante du dernier Mikhalkov.

Un singe en hiver Henri Verneuil, France, 1962, 99 mn

Juin 1944. Tenancier d'un hôtel-restaurant normand, Quentin (Jean Gabin) promet à son épouse (Suzanne Flon) qu'il ne boira plus une goutte s'ils réchappent des bombardements. Ayant rompu à jamais avec son compagnon de beuverie Esnault (Paul Frankeur), il carbure à l'eau douce jusqu'à l'arrivée de Fouquet (Jean-Paul Belmondo), un client venu rechercher sa fillette dans un pensionnat local. Ce dernier, un "prince de la cuite", communique à Quentin la nostalgie du bon vieux temps ; au terme d'une soirée très arrosée, ils vont faire un tour dans le bazar tenu par "Landru" (Noël Roquevert), un commerçant qui ne sait que faire de son stock de feux d'artifices...

L'ivresse selon Antoine Blondin, docteur ès bitures, sert de prétexte à une réjouissante séance de cabotinage. Mais tout ça est mal filmé, avec des cadrages épouvantables. La musique plagie celle de *L'île nue* (p. 1066).

Twentynine palms Bruno Dumont, France, 2003, 119 mn

David (Wissak), photographe, s'installe dans l'oasis de Twentynine Palms (Californie) en compagnie de Katia (Goloubeva), une Russe qui ne parle pas anglais : ils communiquent dans un français approximatif. David, venu pour les étranges arbres de Josué, passe son temps en repérages quand il ne se querelle pas avec Katia : entre deux disputes, ils baisent comme des sconses. Des voitures passent, telles des menaces diffuses. Mais rien de bien précis jusqu'au moment où le couple est agressé en plein désert par trois nazillons qui tabassent David ; l'un d'eux l'encule sous les yeux de Katia. Rentré à l'hôtel, David reste prostré puis soudainement tue sa compagne à coups de couteau avant d'aller mourir nu dans le désert.

Film un peu raté du fait de son minimalisme : on a du mal à accrocher.

Air Force Howard Hawks, USA, 1943, 119 mn

Quand le sergent White (Harry Carey) demande au capitaine du bombardier (John Ridgely) la nature de leur mission, celui-ci répond : "Can you keep a secret ?". "That's a good idea", conclut le pilote. Nous sommes le 6 décembre 1941 et il ne s'agit au départ que d'un vol de routine. Arrivé dans un Pearl Harbor détruit, l'avion est envoyé aux Philippines où, sévèrement endommagé en chemin, il doit être réparé pour décoller *in extremis* au nez des Japonais. En route vers l'Australie, il repère un convoi "nip" et participe à sa destruction. L'équipage (dont John Garfield, George Tobias, Arthur Kennedy, Gig Young et Charles Drake) a durement payé : directement – le pilote perd la vie – ou indirectement – le sergent apprend que son fils est mort sans avoir même pu faire décoller son avion.

Bon film de guerre mais œuvre relativement mineure de Hawks.

Silk stockings *La belle de Moscou*, Rouben Mamoulian, USA, 1957, 113 mn

Remake de *Ninotchka* (p. 102) ; la sévère camarade (Cyd Charisse) envoyée par Moscou – où les portraits de Staline ont été remplacés par ceux de Lénine – est censée ramener au bercail le grand compositeur de l'"Ode à un tracteur" qui ne veut plus quitter Paris, les envoyés précédents (dont Peter Lorre) s'étant surtout occupés à faire la fête. Ninotchka tombe amoureuse d'un producteur américain (Fred Astaire), d'où un long pas de deux. En tant que comédie musicale, le film ne vaut cependant pas *Tous en scène* (p. 140), autre production d'Arthur Freed avec le même couple-titre. En tant que comédie tout court, il ne fait pas oublier le film de Lubitsch, plus mordant.

Hong gao liang *Le sorgho rouge*, Yimou Zhang, Chine, 1988, 91 mn

Une voix off raconte l'histoire de la belle Nainai (Li Gong débutante) dans les années 1930. Mariée contre son gré à un producteur de "vin de sorgho" – une liqueur qui titre dans les 50° – mort peu de temps après, elle a géré son domaine malgré son amant alcoolique et le brigand local ; de belles images mais aucune forme de pouvoir à l'horizon. Jusqu'à l'arrivée des Japonais qui exercent de terribles représailles contre quiconque ne leur obéit pas au doigt et à l'œil : les opposants sont écorchés vifs. Mais Nainai lève le drapeau de la révolte et, inspirée par le Communisme, chasse l'ennemi au prix de sa vie. Bof.

Space cowboys Clint Eastwood, USA, 2000, 130 mn

Une station orbitale datant de l'ère soviétique menace de retomber. Le danger est plus grave qu'il n'y paraît car elle renferme six ogives nucléaires préréglées pour atteindre des cibles américaines. L'électronique ringarde du vaisseau a en fait été conçue par Frank Corvin (le réalisateur) ; et sans doute revendue en sous-main aux Russes par Bob Gerson (James Cromwell), directeur de projet à la NASA. Ce vieil ennemi de Frank – il l'avait jadis placardisé – est contraint de quémander son aide ; demande acceptée par l'expert qui exige de monter lui-même dans l'espace en compagnie de ses coéquipiers d'antan. Bob n'a pas le choix.

Le film, qui pourrait s'appeler *Quarante ans après*, débute réellement avec la recherche par Frank de ses trois mousquetaires. Jerry (Donald Sutherland, éteint), Tank (James Garner, inexistant) et Hawk (Tommy Lee Jones, le seul a avoir un rôle intéressant). Ils passent les tests en trichant, notamment sur le tableau optique appris par cœur, puis s'envolent, alors que Hawk se sait atteint d'un cancer du pancréas ; ils sont suivis du sol par les chefs de mission Eugene (William Devane) et Sara (Marcia Gay Harden) qui avait entamé une liaison avec Hawk. Lequel se sacrifie en emportant sur la Lune les sinistres ogives. Un petit film.

Willie Wonka and the chocolate factory *Charlie et la chocolaterie*, Mel Stuart, USA, 1971, 100 mn

Le solitaire et facétieux chocolatier Willie Wonka (Gene Wilder) a caché dans ses superlatives tablettes cinq tickets d'or donnant droit à une visite de sa mystérieuse usine et à une vie de chocolats à l'œil. Sauf le jeune Charlie, les cinq gangants sont des enfants antipathiques, tout particulièrement l'odieuse fille à papa Veruca – à peu près "Verrue". Ils pourront naviguer sur la rivère de cacao dans un monde où s'active la tribu des quasi-esclaves Oompa Loompa. Tout est mangeable mais gare à qui ne respecte pas les interdits : les enfants sont éjectés l'un après l'autre. Ne reste que Charlie dont Wonka fait son successeur.

Excellente adaptation de Roald Dahl, inférieure cependant au *remake* de Tim Burton (p. 1055), plus ramassé, avec des enfants encore plus antipathiques. La photo du faussaire paraguayen au ticket d'or qui s'étale en une des journaux est celle de Martin Bormann, qu'on croyait alors vivant et réfugié au... Paraguay.

Bienvenido, Mr Marshall Luis García Berlanga, Espagne, 1953, 75 mn

Les lavandières de Villar Del Río relèvent la tête, les ânes itou, car une grosse voiture arrive pour annoncer le passage d'une délégation américaine porteuse des largesses du plan Marshall (qui en réalité ne concernait pas l'Espagne). On habille les femmes à la mode andalouse, on plante un faux décor genre village Potemkine, on dresse la liste des cadeaux que chacun voudrait recevoir et l'on s'endort en rêvant, le prêtre à un KKK façon pénitents sévillans, le maire (José Isbert) à un saloon avec danseuse de flamenco. Mais le cortège passe sans même s'arrêter : après tout, "les vaches ne mâchent pas de chewing gum".

Servie par le scénario coécrit avec Juan Antonio Bardem et un commentaire persifleur dit par Fernando Rey, une gentille satire dont la distribution est dominée par Isbert qu'on retrouvera dans *El cochecito* (p. 1859).

The ring Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1927, 86 mn

Le boxeur de foire Jack Sander alias "One round" ne fait pas le poids face à Bob Corby (Ian Hunter), authentique champion australien dont il devient le *sparring partner*. Problème, Bob guigne Mabel, l'épouse de Jack qui n'est pas vraiment indifférente. Mais l'obscur boxeur fait des progrès, jusqu'à pouvoir affronter Bob à l'Albert Hall : sa victoire signe aussi la reconquête du cœur de la belle.

Le second vrai Hitchcock au dire du maître s'ouvre sur une fête foraine qui rappelle celle de *Cœur fidèle* (p. 1468) et utilise reflets et anamorphoses. Le titre réfère aussi bien à l'arène de boxe qu'au bracelet offert par Bob à Mabel et à son anneau nuptial : elle porte l'un sur le bras, l'autre au doigt et son cœur balance.

Circle of danger *L'enquête est close*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1951, 86 mn

L'Américain Clay Douglas (Ray Milland) vient en Grande-Bretagne enquêter sur la mort de son frère lors d'une opération de commando, en 1944. Sans se refermer franchement, les portes se dérobent l'une après l'autre et il ne progresse réellement que dans le cœur de la belle Elspeth (Patricia Roc). Le film, qui semble tourner à vide, se termine par un étrange rendez-vous sur la lande aux allures de guet-apens et l'explication du mystère : il avait fallu exécuter son cadet dont l'attitude irresponsable compromettait le succès de l'expédition.

Bien que nullement fantastique, l'atmosphère étrange annonce celle de *Night of the demon* (p. 1176), l'autre film british de Tourneur et peut-être son chef-d'œuvre. Sur un sujet proche, *Les chiffres* de Wojciech Has (p. 1410).

On s'amusera des contrastes d'accents dont celui, américain, de Milland, pourtant gallois. Avec Marius Goring et Naunton Wayne.

Ne le dis à personne Guillaume Canet, France, 2006, 126 mn

Alexandre (François Cluzet) vit dans le souvenir douloureux de Margot, son épouse assassinée huit ans auparavant dans des circonstances totalement obscures. Lorsque la découverte de deux cadavres enterrés près du lieu du drame amène la Police (François Berléand) à rouvrir le dossier. Après ce début mystérieux on s'attend au pire, i.e., qu'une machination ne se dévoile pli selon pli jusqu'à la solution complète de l'énigme. Et c'est hélas ce qu'il advient. Philippe, le fils indigne du potentat Gilbert Neuville (Jean Rochefort), avait frappé très violemment Margot qui lui reprochait de l'avoir violée ; elle l'avait tué en représailles et Jacques, son père gendarme (André Dussollier à contre-emploi), avait fait disparaître le cadavre. Puis comprenant que Neuville père ne se calmerait pas autrement, Jacques avait simulé la mort de sa fille après avoir exécuté les sicaires chargés de l'éliminer. *Happy end :* Alexandre retrouve Margot.

Sur un scénario d'une banalité absolue, un film sans style dans lequel de nombreux acteurs (et surtout actrices) connus jouent les utilités.

Mutiny on the Bounty *Les révoltés du Bounty*, Lewis Milestone, USA, 1962, 178 mn

Ce *remake* du film de 1935 (p. 805) est inférieur à l'original : Marlon Brando ne fait pas oublier Clark Gable et surtout Trevor Howard n'a pas le sadisme de Charles Laughton. Et puis la réalisation est mollassonne ; en dépit de la couleur et d'un écran très large (2,76 :1), les images de Bora-Bora ne valent pas celles de *Tabou* (p. 1358) (format 1,19 :1). Parmi les libertés prises avec l'Histoire, le blâme (discret !) que le Conseil de Guerre aurait infligé à Bligh pour sa cruauté.

La fille de Monaco Anne Fontaine, France, 2008, 90 mn

Venu à Monaco défendre une meurtrière (Stéphane Audran), M^e^ Beauvois (Fabrice Luchini), célèbre avocat d'âge mûr, rencontre une (petite) célébrité locale, Audrey (Louise Bourgoin) qui présente la météo à la télévision. Tarte – signes du Zodiaque, ondes positives – et peu farouche, la beauté a vite fait de le mettre dans son lit. Plutôt coincé, le ténor du barreau tombe amoureux et éprouve une jalousie certaine quand il la voit offerte comme cadeau d'anniversaire à un "gros", un "monstre". En tout cas son travail s'en ressent, surtout depuis qu'elle lui a proposé de l'accompagner à Paris en tant qu'épouse. Il s'ouvre de ses soucis à Christophe (Roschdy Zem), le garde du corps qu'on lui a adjoint le temps du procès et lui demande de la tenir à l'écart pour qu'il puisse plaider en paix. Christophe, un des nombreux ex d'Audrey, voit la liaison de l'avocat d'un mauvais œil car il rêve de renouer avec elle ; comme elle lui rit au nez – elle ne va pas gâcher la chance de sa vie pour un minable –, il la percute en voiture alors qu'elle roule en scooter, une destinée qui rappelle celles des chères princesses Grace et Diana.

Comme dans *Nettoyage à sec* (p. 869) ou encore *Susana* (p. 128), un personnage à la sexualité débridée sème la confusion avant d'être éliminé. Ici, le héros fait preuve d'une noblesse d'âme inattendue et prend sur lui le crime de délit de fuite, sans doute pour expier le péché d'avoir inconsciemment souhaité la chose.

Michael Collins Neil Jordan, Irlande, 1996, 127 mn

Biographie d'un des pères fondateurs de l'Irlande moderne, Michael Collins (Liam Neeson) qui fut le chef militaire de la guerre d'indépendance (1919–1921). La première partie, la plus satisfaisante, montre l'efficacité de Collins qui liquide en une nuit les super-policiers envoyés de Belfast, ainsi que la riposte atroce de Churchill dont les "Black and Tans" entrent en auto-mitailleuse dans un stade pour massacrer les spectateurs. Ça se gâte ensuite avec le traité – signé par Collins en 1921 – qui accorde une semi-indépendance à un pays dont les Anglais ont conservé le Nord. La meilleure solution pour celui qui devient le chef militaire des "Free-staters", i.e., des pro-traité soutenus par… Churchill : au dire du film, la guerre était perdue par les Irlandais donc autant se soumettre au diktat de Londres. Quand l'anti-traité Harry Boland (Aidan Quinn) est abattu par les soldats de Collins, ce dernier semble très affecté par la mort de son ami mais sa responsabilité est éludée ; facile de lui attribuer de même une volonté d'apaisement, vu que le héros est tombé dans une embuscade républicaine au début de la guerre civile (août 1922). Cette approche hagiographique repose sur un dénigrement systématique d'Eamon de Valera (Alan Rickman) : hypocrite, mégalomane, irresponsable, pas étonnant qu'il soit contre le traité. On pense au Trotski d'*Octobre* (p. 766)… sinon que Jordan n'est pas Eisenstein.

Les folles années du twist Mahmoud Zemmouri, Algérie, 1983, 86 mn

Film sympathique sur les deux dernières années de la guerre, côté algérien. Parlant de twist, j'ai entendu cette version détournée dans la bouche de Pieds-Noirs : "Et si ce soir vous sortez pour plastiquer/N'oubliez pas vos cartes d'identité".

A Yank in the RAF *Un Yankee dans la RAF*, Henry King, USA, 1941, 94 mn

1940. L'Américain Tim (Tyrone Power) retrouve à Londres son ex-fiancée Carol (Betty Grable) devenue chanteuse de revue. Pour la reconquérir, il s'engage dans la RAF et participe à des bombardements sous les ordres de Morley (John Sutton), le nouvel amour de Carol. Après le difficile retour des deux hommes, abattus au-dessus de la Hollande, Tim feint une blessure de guerre, ce qui indispose Carol ; son regard change quand il revient de Dunkerque avec d'authentiques pansements... entre les deux son cœur balance !

Ce film mineur est une curiosité car, tourné dans un pays neutre qui manifeste ainsi sa sympathie pour les Anglais, il nous rappelle les débuts, très favorables à l'Allemagne, de cette guerre. King retrouvera les aviateurs américains dans *Twelve o'clock high* (p. 36), un de ses chefs-d'œuvre.

Rome I & II John Milius, USA, 2005-07, 1192 mn

L'agonie de la République, depuis la bataille d'Alésia jusqu'au triomphe d'Octave sur Marc Antoine ; avec pour césure entre les deux époques, les fatales Ides de Mars. Le procédé narratif s'inspire de Dumas, des personnages réels devenant les témoins et parfois les acteurs mineurs d'une Histoire qui n'est respectée que dans ses grandes lignes ; les centurions Lucius Vorenus et Titus Pullo – sortis de la *Guerre des Gaules* – occupent ainsi le devant de la scène. Brutaux et capables de tuer par jalousie, le premier est très loyal, le second plus opportuniste.

César (Ciarán Hinds) est un tyran ambitieux et cruel, Marc Antoine est cupide, Octave retors et sans scrupules. Autour d'eux un Cicéron louvoyant qui se fait rouler dans la farine par le très jeune Octave et dont la mort ne nous attriste guère. Également, un jeune arriviste antipathique du nom de Mécène.

Servilia, mère de Brutus, est ici l'instigatrice de l'assassinat de César. Atia, mère d'Octave, entretient une liaison torride – la vraie était déjà morte à l'époque – avec Marc Antoine. Les deux femmes se détestent, Servilia tentant d'empoisonner Atia puis allant s'immoler devant sa porte après la mort de Brutus. Cléopâtre meurt de façon touchante près du cadavre d'Antoine. Détail à la Dumas, Césarion survit grâce aux deux légionnaires : il serait en fait le fils naturel de Pullo !

Recréation réussie d'un époque avec sa cruauté et sa sexualité débridée. Il est d'ailleurs question des catamites, adolescents dédiés aux plaisirs d'hommes mûrs.

Subarashiki nichiyōbi *Un merveilleux dimanche*, Akira Kurosawa, Japon, 1947, 105 mn

Le dimanche après-midi des fiancés Yūzō (Isao Numasaki) et Masako (Chieko Nakakita). Situé dans un Tōkyō d'immédiate après-guerre livré aux trafics, tel ce racket des billets de concert, le film, de style néo-réaliste, est déprimant malgré quelques moments réussis. Par exemple, l'étonnante séquence des sous-sols du cabaret ou bien lorsque Yūzō se retrouve seul dans sa chambre à écouter la pluie alors qu'un haut-parleur diffuse de la musique dans la rue – on pense à *L'ange ivre* (p. 651). En revanche, quand il dirige la *Symphonie inachevée* avec un orchestre inexistant devant la seule Masako, c'est un peu raté.

37º2 le matin Jean-Jacques Beineix, France, 1986, 177 mn

D'après Philippe Djian. Nous suivons le couple formé de Zorg (Jean-Hugues Anglade), un écrivain qui n'a jamais rien publié et Betty (Béatrice Dalle) qui tombe amoureuse de sa prose et s'emploie à la faire éditer. Tout débute à Gruissan Plage dans une cité de bungalows sur pilotis que Zorg est chargé de peindre ; on retrouvera la même région vers la fin avec une poursuite dans les rues de Narbonne. Le couple s'installe à Nogent en bord de Marne pour gérer une pizzeria avec Eddy (Gérard Darmon). Les manuscrits tapés à la machine par Betty sont systématiquement retournés, parfois avec un commentaire déplaisant ; elle montre les premiers signes de déséquilibre en tabassant sévèrement un éditeur (Philippe Laudenbach). Le couple s'installe finalement à Marvejols pour y vendre des... pianos à queue tout en sympathisant avec un épicier (Jacques Mathou) et son aguichante épouse (Clémentine Célarié). Mais Betty prend très mal l'échec de Zorg et finit par s'arracher un œil. Elle est en sédation forcée à l'hôpital quand le manuscrit trouve enfin preneur... Trop tard ; après avoir étouffé Betty avec un oreiller, Zorg se remet à écrire, comme inspiré par la défunte.

Il manque un je-ne-sais-quoi, sans doute un grain de folie, à ce film sur la folie.

Ōdishon Audition, Takashi Miike, Japon, 1999, 111 mn

Film d'horreur aux antipodes de l'esthétique Val Lewton. Dans le but de se remarier, Shigeharu (Ryō Ishibashi) utilise les services d'un ami producteur, d'où l'audition bidon de trente jeunes femmes pour une prétendue série télé. Mal inspiré, le veuf choisit Asami (Ehi Shiina) qui a un vieux compte à régler avec l'autre sexe : elle garde, bien vivant dans un sac, un homme auquel elle a coupé les deux pieds, trois doigts et la langue. Elle a déjà scié un pied à Shigeharu quand son fils déboule et la balance du haut des escaliers. Agonisante, elle fixe sa victime d'un regard touchant qui semble exprimer un amour monstrueux.

North West mounted police *Les tuniques écarlates*, Cecil B. DeMille, USA, 1940, 121 mn

Ce premier DeMille en couleurs se situe au moment de la rébellion des métis canadiens (1885) sous la direction de Louis Riel (Francis McDonald) qui finit pendu par le gouvernement. Pas question de trop salir ce personnage emblématique toujours révéré au Québec et qui fait même partie des pères fondateurs du pays. Les scénaristes ont donc imaginé un double maléfique, Corbeau (George Bancroft) dont les exactions méritent réellement la corde ainsi que diverses sous-intrigues peu palpitantes : April (Madeleine Carroll) est courtisée par le Texan Dusty (Gary Cooper), lequel est à la poursuite de Corbeau dont la fille Louvette (Paulette Goddord) a séduit Ronnie (Robert Preston), frère d'April... n'oublions pas Preston Foster dans le rôle du rival heureux de Dusty et deux personnages folkloriques campés par Akim Tamiroff et Lynne Overman. Le résultat est politiquement déplaisant et dramatiquement laborieux.

Catherine Jean Renoir & Albert Dieudonné, France, 1927, 84 mn

Catherine (Hessling) est chassée d'une maisonnée après l'autre jusqu'à ce qu'un député lui donne un travail de secrétaire. Le film vaut surtout pour la poursuite en voiture du tramway fou dans lequel s'est endormie la jeune femme.

Year of the Dragon *L'année du Dragon*, Michael Cimino, USA, 1985, 129 mn

New York. Nouvellement nommé, le flic Stanley White (Mickey Rourke) veut mettre de l'ordre dans Chinatown. Il se heurte frontalement à Joey Tai (John Lone), le nouveau chef de la Triade locale dont il viendra à bout au prix de la mort de son épouse ; consolation en vue avec la belle Tracy Tzu (Ariane).

Un film américain banal avec son lot de couleur locale, de rebondissements en tous genres, signé par un tâcheron. Ce qu'est devenu Cimino, remis à sa vraie place par les studios après l'échec du trop ambitieux *Heaven's gate* (p. 1226).

Small time crooks *Escrocs mais pas trop*, Woody Allen, USA, 2000, 90 mn

Dans le but de dévaliser une banque, l'apprenti-bandit sans envergure Ray (le réalisateur) veut creuser un tunnel. Pour contenir le bruit, il acquiert un commerce de cookies que son épouse Frenchy (Tracey Ullman) gère si bien que cette activité de diversion fait la fortune du couple ; Ray abandonne donc ses idées de cambriolage tandis que l'illettrée Frenchy tombe sous la coupe de David (Hugh Grant), un arnaqueur séduisant et cultivé qui veut s'emparer de sa fortune...

Un Woody Allen laborieux ; avec la réalisatrice Elaine May (p. 970).

They live John Carpenter, USA, 1988, 91 mn

Los Angeles. La découverte d'une paire de lunettes "à rayons X" permet au héros de voir (en noir et blanc) des passants à tête de cadavre. Il s'agit en fait d'envahisseurs qui considèrent la Terre comme une sorte de Tiers Monde.

Interprétation nullissime et scénario bâclé. Quand le héros veut faire chausser ses lunettes magiques à un ami, ce dernier refuse ; d'où un pugilat de cinq (!) minutes avant qu'il ne les mette. S'il ne le faisait pas, il n'y aurait plus de film, donc à quoi bon cette séquence qui s'apparente à du pur remplissage ?

American gangster Ridley Scott, USA, 2007, 169 mn

À la fin des années 1960, le Noir Frank Lucas (Denzel Washington) règne sur le marché de la drogue à New York grâce à son "Blue magic", meilleur et moins cher que les produits concurrents. Son secret, s'approvisionner directement au Vietnam en utilisant les avions militaires et leurs cargaisons de cercueils. Face à lui, des "narcs", policiers anti-drogue : le ripou new-yorkais Trupo (Josh Brolin) pour lequel Frank est une vache à lait et le vertueux Richie (Russell Crowe), flic du New Jersey (comté d'Essex) qui arrivera à démonter sa filière et le convaincre de collaborer avec la Police en livrant complices et soutiens.

Plutôt réussi mais pas très original (on pense à *Goodfellas*, p. 1326), le film est plombé par son dénouement : punition de Trupo, le vrai méchant de l'histoire qui se suicide après les révélations de Frank et le même Frank quinze ans après, attendu à sa sortie de prison par son grand ami Richie... n'en jetez plus !

Out of Rosenheim Percy Adlon, RFA, 1987, 88 mn

Jasmin (Marianne Sägebrecht), femme obèse affublée d'un chapeau bavarois à plume, débarque dans un motel du désert californien où sa gentillesse change radicalement l'atmosphère. Pour éviter qu'elle ne soit renvoyée en Allemagne, le peintre local (Jack Palance) lui propose le mariage. Gentil et un peu cucul.

Hollywood ending Woody Allen, USA, 2002, 112 mn

Val (le réalisateur), metteur en scène *has been*, se voit offrir une nouvelle chance par son ex-femme Ellie (Téa Leoni) qui vit avec un puissant producteur de Hollywood (Treat Williams). Las, une cécité psycho-somatique se déclare juste avant le tournage qu'il arrive cependant à mener à bien grâce à la complicité d'Ellie. Mener à bien, c'est vite dit tant le résultat est calamiteux. Mais tout n'est pas perdu car épouse et vue lui sont revenues ; de plus, les Français ont adoré... départ du couple pour Paris. Un Woody Allen peu mémorable.

Der Sieg des Glaubens *Le triomphe de la foi*, Leni Riefenstahl, Allemagne, 1933, 104 mn

Tag der Freiheit – Unsere Wehrmacht Leni Riefenstahl, Allemagne, 1935, 17 mn

Un an avant la Volonté (p. 1836), c'est la Foi qui triomphe à Nuremberg avec les mêmes images terrifiantes de brutes nazies d'une loyauté à toute épreuve. Pourquoi donc le *remake* de 1934 ? On remarque derrière le Führer un personnage très laid, Röhm, le chef des SA qui devait être purgé lors de la Nuit des Longs Couteaux (cf. *Les damnés*, p. 728) : cette première mouture n'était plus diffusable.

La court-métrage de 1935 vante la sinistre Wehrmacht : des soldats qui se rasent et d'anachroniques chevaux mais aussi des tanks et une escadrille en formation de croix gammée dans le ciel ; au sol le Führer et sa clique.

The impostor Julien Duvivier, USA, 1944, 90 mn

Échappant par miracle à la guillotine au moment de la débacle, un condamné à mort (Jean Gabin) usurpe l'identité de Maurice Lafarge, un sergent abattu par un avion. Et s'engage dans la division Leclerc où il gagne ses galons de sous-lieutenant… jusqu'au moment où il est reconnu et passe en conseil de guerre : dégradation. Redevenu simple soldat et conscient que le Code ne le laissera pas s'en tirer à si bon compte, il va se jeter contre un nid de mitrailleuses.

Une sorte de sous-*Bandera* (p. 1317) totalement ratée ; il était temps pour Duvivier de rentrer en France. Même prémisse dans *Uncertain glory* (p. 1743), plus réussi malgré une France approximative et parfois déplaisante.

Die Finanzen des Groß herzogs *Les finances du Grand-Duc*, F. W. Murnau, Allemagne, 1924, 78 mn

Cette farce indigeste met en scène un grand-duc décavé à la merci des créanciers et d'une révolution ainsi qu'une altesse royale russe (en 1924 !) amoureuse de lui sans même le connaître. Dire que c'est signé Murnau… Avec Alfred Abel.

Les dimanches de Ville d'Avray Serge Bouguignon, France, 1962, 106 mn

Une histoire d'amour entre un homme de 35 ans (Hardy Krüger) et une fillette de 12 ans (Patricia Gozzi). Qu'on se rassure, le scénario n'est pas dû à Mgr. Lalanne car l'adulte, un pilote frappé d'amnésie, n'a aucune idée derrière la tête et la gamine est sage pour deux. Abandonnée dans un pensionnat religieux, elle reçoit la visite dominicale de celui qui se fait passer pour son père et l'emmène jeter des cailloux dans l'étang : images d'après-midis grisâtres pour un film à la fois cucul et esthétisant. Avec Nicole Courcel, Daniel Ivernel et André Oumansky.

Le bureau des légendes V Éric Rochant & Jacques Audiard, France, 2020, 537 mn

Suite et fin de la série (pp. 66, 949). Malotru (Mathieu Kassovitz), réputé mort, a été récupéré par le FSB ; JJA (Mathieu Amalric) reprend contact avec lui et saisit l'occasion pour piéger Karlov (Alexeï Gorbunov) en lui faisant comprendre qu'il a introduit deux taupes dans ses services, Malotru et Sylvain, ce dernier en mission à Phnom Penh. Les efforts de Malotru pour exfiltrer sa chère Nadia sont irresponsables et contre-productifs puisque Karlov est amené à demander l'asile en France où il se défenestre non sans avoir préparé une vengeance très cruelle pour Malotru, l'assassinat de Nadia à un feu rouge.

Toujours les mêmes qualités, une attention à l'actualité de l'époque et aux développements technologiques : l'écran d'espionnage vidéo attache désormais aux suspects une sorte de phylactère déclinant leur identité. Intrigues auxiliaires, parfois haletantes, en Égypte et Arabie Saoudite… Pourquoi faut-il que tout se referme sur deux épisodes (9 et 10, signés Audiard) décevants ? Certains personnages sont laissés en plan, une sous-intrigue est abandonnée à peine esquissée… Et si Malotru s'en sort, il est désormais grillé et pourrait difficilement être le protagoniste de nouvelles aventures. Hypothèse, Rochant a voulu "casser le moule" pour qu'on ne puisse pas rallonger la sauce au moyen d'une "saison" de trop.

Inazuma *L'éclair*, Mikio Naruse, Japon, 1952, 87 mn

D'après Fumiko Hayashi. Osei (Kumeko Urabe) a eu un enfant de chacun de ses époux, soit trois filles et un garçon qu'elle déclare aimer tous de la même façon. Son fils Kasuke (Osamu Maruyama) semble surtout doué pour le pachinko et sa fille Nuiko (Chieko Murata) trompe son mari alcoolique avec le riche boulanger Goto (Eitarō Ozawa) qu'elle voudrait voir épouser sa demi-sœur Kiyoko (Hideko Takamine) qui travaille comme guide – visites commentées de Tōkyō. Mais Kiyoko "n'aime pas les hommes", ce qui veut seulement dire qu'elle est écœurée par son frère et ses deux beaux-frères : elle vient justement d'apercevoir le mari de son autre demi-sœur Mitsuko (Miura) en compagnie d'une femme. Quant à Goto qui la poursuit de ses assiduités, elle le trouve tout simplement répugnant. Mitsuko se retrouve subitement veuve et doit affronter la maîtresse cachée de son époux qui vient, bébé à l'appui, réclamer 200 000 ¥ sur l'assurance-vie du défunt. Mitsuko est une femme faible qui tombe elle aussi sous la coupe de Goto qui en fait sa nouvelle maîtresse : crépage de chignon en vue avec Nuiko.

Lassée de la médiocrité de ses proches, Kiyoko prend pension chez une veuve. Et noue des liens prometteurs avec des voisins, une sœur et son frère. Quand sa mère vient lui rendre visite, elle lui reproche d'avoir élevé ses quatre enfants sans amour, comme une portée de chats. Puis la raccompagne gentiment, comme réconciliée : après tout, elle ne ne sent plus dépendante de cette famille.

La neige était sale Luis Saslavsky, France, 1954, 101 mn

Dans cette petite ville occupée par les Allemands, Frank (Daniel Gélin), qui n'a rien d'un résistant, vit dans le bordel tenu par sa mère (Valentine Tessier) et profite ainsi gratuitement des pensionnaires. C'est sans doute par volonté de mal faire qu'il poignarde un Allemand et lui vole son arme ou que, plus tard, il assassine la vieille horlogère qui avait eu le malheur de le reconnaître alors qu'il la cambriolait. Il se surpasse en offrant l'innocente Suzy (Marie Mansart) à son répugnant copain Krommer (Daniel Ivernel) : censé la dépuceler, il éteint la lumière comme on faisait à l'époque et c'est l'autre qui va se glisser dans le lit.

Sur la fin, il ressent comme une honte de n'avoir été qu'une ordure, ce dont il rend sa mère implicitement responsable. Suzy aura été pour lui la révélation d'une pureté qu'il a d'abord cherché à salir et à laquelle il se raccroche quand il vide son sac de façon à expier devant un peloton d'exécution.

Le côté sordide de Simenon – du moins de ses romans – a rarement été aussi manifeste. Excellente interprétation (mentionnons Antoine Balpêtré et Jo Dest)

Tsuma no kokoro *Cœur d'épouse*, Mikio Naruse, Japon, 1956, 97 mn

Kiyoko (Hideko Takamine) voudrait ouvrir un café mais c'est sans compter avec sa belle-famille : il faut débourser de l'argent pour le mariage de sa belle-sœur puis accepter d'être littéralement rançonnée par un beau-frère qui s'incruste avec la bénédiction de la belle-mère (Eiko Miyoshi). Elle se démène et finit par obtenir une aide de la banque mais voilà que son époux Shinji (Keiju Kobayashi) soupçonne un adultère avec Kenkichi (Toshirō Mifune !) qui s'est occupé du prêt ; bien à tort même si la tentation l'a un instant effleurée et qu'elle n'ignore rien de la soirée passée par Shinji avec une geisha. Nous la quittons alors qu'elle semble rêver ; à Kenkichi ou plus simplement à un monde moins injuste avec les femmes ? On pense au *Grondement de la montagne* (p. 1342).

Onna bakari no yoru *La nuit des femmes*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1961, 93 mn

Bien que l'activité soit devenue illégale, il y a toujours des prostituées. Le centre dirigé par Nogami (Chikage Awashima) tente de les rééduquer, ce qui ne va pas de soi. Même avec la meilleure volonté, le passé rattrape toujours celles qui ont vendu leur corps, ainsi le barrage auquel se heurte l'infortunée Kuniko (Chisako Hara) : une employeuse qui la soupçonne, puis une potentielle belle-mère qui n'en veut pas pour bru, sans parler de son ancien maquereau qui veut la remettre au tapin. Message volontariste de ce film engagé, Kuniko décide de tout reprendre à zéro : plongeuse "ama" sur la côte d'Ōhazaki proche de Tōkyō, elle s'emploie désormais à pêcher des coquillages, ormeaux et turbo sazae.

Lousiana story Robert J. Flaherty, USA, 1948, 81 mn

Le bayou Petite Anse. Un gamin pêche en barque avec Jojo, son raton-laveur domestique. Quand il le croit dévoré par un alligator, il s'en prend au saurien : tentative de capture infructueuse avant de réussir hors-champ, témoin (?) une peau de crocodile. Finalement Jojo est vivant et retourne auprès de son jeune maître. Soudain surgissement d'un derrick et pose d'une vanne pour acheminer le pétrole en souterrain : Esso, qui finance ce beau film, est une compagnie exemplaire !

Der brennender Acker *La terre qui flambe*, F. W. Murnau, Allemagne, 1922, 100 mn

L'arriviste Joannes tente de séduire Gerda (Lya de Putti), la fille du vieux comte dont il est devenu secrétaire. Puis, apprenant la présence de pétrole au Champ du Diable que le vieillard se dispose à léguer par testament à sa jeune épouse Helga, il séduit cette dernière et l'épouse une fois veuve. Les femmes découvrent alors qu'il ne les a jamais aimées et se suicident, Gerda après avoir mis le feu au derrick. Pris de remords, le séducteur retourne à la ferme qu'il n'aurait jamais dû quitter où l'attendent son frère et une servante dévouée, elle aussi amoureuse de lui.

Célèbration des valeurs paysannes et familales (cf. *Sunrise* et *City girl*, pp. 1664, 1717), un bon film de Murnau longtemps tenu pour perdu.

Ceiling zero *Brumes*, Howard Hawks, USA, 1936, 91 mn

Newark. As du service aéropostal dirigé par Jake (Pat O'Brien), Dizzy (James Cagney) est un homme à femmes. Quand il se fait porter pâle pour pouvoir sortir avec la fiancée d'un collègue, son remplaçant est tué à cause des mauvaises conditions de visibilité. Pour se racheter, il entreprend de tester le nouveau système de dégivrage en vol, mission sans retour.

Contrairement aux avions, le film ne décolle jamais ; Hawks fera bien mieux avec son superlatif *Only angels have wings* (p. 1288).

Blockade William Dieterle, USA, 1938, 84 mn

Espagne. Ourdi par des espions et des traîtres infiltrés dans l'Armée (John Halliday, Robert Warwick), un complot visant à affamer un chef-lieu de province est déjoué par Marco (Henry Fonda) avec l'aide de Norma (Madeleine Carroll), fille d'émigré russe qui faisait partie de la bande mais a été prise de remords.

Au départ engagé du côté de la République, le film a été édulcoré par le studio pour devenir "impartial" : aucune thèse politique, des uniformes ambigus, on ne sait pas dans quel camp l'on est. Ce produit pasteurisé perd du coup tout intérët.

L'udienza *L'audience*, Marco Ferreri, Italie, 1972, 106 mn

Rome. Amadeo (Enzo Janacci) veut parler au Pape en privé car il doit lui révéler un secret. Il n'arrive qu'à se faire arrêter et cuisiner par le policier Diaz (Ugo Tognazzi) qui finit par lui indiquer l'adresse d'une call-girl (Claudia Cardinale) au mieux avec la hiérarchie. C'est ainsi qu'il rencontre le Prince (Vittorio Gassman), un fasciste vêtu de violet, et le puissant père Amerin (Michel Piccoli). Son dossier n'avance pas et, comme il insiste, il se fait menotter puis enfermer dans un couvent réservé aux gauchistes ; il meurt d'une attaque sur la place Saint-Pierre. Un pensum placé sous le patronage de Kafka.

Duelle Jacques Rivette, France, 1976, 115 mn

À la limite de l'infantilisme, cette histoire de diamant magique que se disputent les reines de la Nuit et du Soleil n'est qu'un prétexte à opposer des comédien(ne)s : Juliet Berto, Bulle Ogier, Hermine Karagheuz, Nicole Garcia, Claire Nadeau et Jean Babilée. Perdu dans le décor, Jean Wiéner improvise au piano sans arriver à nous sauver de l'ennui. Référence à *La dame de Shanghai* (p. 412), l'aquarium du Trocadéro et sa tortue géante qui semble narguer Berto.

Garçon Claude Sautet, France, 1983, 84 mn

Lieu central de l'univers de Sautet, la brasserie est abordée de l'intérieur, du point de vue du serveur Alex (Yves Montand) et de son entourage : son collègue Gilbert (Jacques Villeret) et ses amours (Rosy Varte, Dominique Laffin et surtout Nicole Garcia). Mais il commence à se faire vieux, tout comme cette thématique qui rappelle *Vincent, François, Paul et les autres* (p. 353) en moins réussi. Dernier plan à Noirmoutier où Alex a installé un parc pour enfants.

The notorious landlady *L'inquiétante dame en noir*, Richard Quine, USA, 1962, 118 mn

Londres. Un diplomate américain (Jack Lemmon) prend pension chez une jeune femme (Kim Novak) soupçonnée d'avoir tué son mari, à tort bien entendu. Gentil sans plus, avec Fred Astaire (non dansant) et Estelle Winwood.

L'ange et la femme Gilles Carle, Canada, 1977, 85 mn

Carole Laure et son époux Lewis Furey campent respectivement une jeune femme assassinée et l'ange qui la ramène à la vie et en tombe amoureux au point d'en oublier d'écrire un scénario.

Fear in the night Maxwell Shane, USA, 1947, 71 mn

Un cauchemar situé dans une pièce octogonale garnie de miroirs...

Scénario de William Irish, tourné deux fois par le réalisateur (cf. *Nightmare*, p. 50, pour le résumé). Le héros, son beau-frère flic et l'hypnotiseur sont respectivement campés par DeForest Kelley, Paul Kelly et Robert Emmett Keane.

Barry Richard Pottier, France, 1949, 102 mn

Au temps des guerres napoléoniennes, un couple d'amoureux du Valais (Simone Valère et Gérard Landry) est séparé par un père (Jean Brochard) qui guigne un meilleur parti pour sa fille. Retrouvailles tardives dans la neige grâce à Barry, le Saint-Bernard venu du célèbre hospice à cheval sur la Suisse et l'Italie et au père Théotime : Pierre Fresnay version édifiante (cf. *Le défroqué*, p. 198).

Munekata kyōdai *Les sœurs Munekata*, Yasujirō Ozu, Japon, 1950, 112 mn

Moderniste et culottée, Mariko (Hideko Takamine), voudrait voir sa sœur aînée renouer avec son ancien amour Hiroshi (Ken Uehara). Setsuko (Kinuyo Tanaka) est en effet mal mariée à Ryōsuke (Sō Yamamura), un ingénieur au chômage qui passe son temps à boire – il faut dire que Setsuko tient un bar. Dans une crise injustifiée de jalousie, le triste Ryōsuke la frappe au visage, ce qui la conduit à envisager le divorce et un remariage avec Hiroshi. Profondément déstabilisé, l'époux prend une cuite mémorable avant de succomber à une crise cardiaque. La voie semble libre mais la très traditionaliste Setsuko se défile : elle pense avoir causé la mort de Ryōsuke. Dernier plan sur les deux sœurs.

Cette production Tōhō tranche avec le style feutré du réalisateur, y compris une pluie trop violente pour un Ozu. Apparitions de Chishū Ryū et Tatsuo Saitō.

Ani imōto *Frère aîné, sœur cadette*, Mikio Naruse, Japon, 1953, 86 mn

Le père (Reizaburō Yamamoto) et le frère, Inokichi (Masayuki Mori), de Mon (Machiko Kyō) sont outrés d'apprendre qu'elle est enceinte. Cette dernière part vivre à Tōkyō où elle accouche d'un enfant mort-né. Et revient plus tard, habillée de façon trop voyante, rendre visite à ses parents où, n'ayant que faire de savoir que le père (Eiji Funakoshi) de son enfant est passé pour tenter de "réparer", elle reçoit des coups d'Inokichi qui la traite de pute. Elle repart mais reviendra car, bien qu'"Ino" soit méchant, elle l'aime. Victime de la mauvaise réputation de sa sœur, la jeune San (Yoshiko Kuga) a perdu son pusillanime fiancé (Yûji Hori) qui en a épousé une autre. Principal intérêt de ce film mineur, Mori dans un rôle à la Brando bien éloigné de sa coutumière élégance un peu compassée.

En kvinnas ansikte *Visage de femme*, Gustaf Molander, Suède, 1938, 101 mn

Anna (Ingrid Bergman), jeune femme rendue avide et sans scrupules par sa laideur, fait partie d'une bande de maîtres-chanteurs. Un chirurgien esthétique lui fait don de la beauté physique ; elle trouvera la beauté morale en refusant de participer au meurtre d'un très jeune héritier. Avant de repartir à zéro en s'embarquant pour un voyage humanitaire, direction Pékin (en 1938 !).

Seconde adaptation de la pièce *Il était une fois* de Francis de Croisset, le librettiste de *Ciboulette*. Malgré l'excellence de la jeune Bergman, le film ne vaut pas la troisième version (*A woman's face*, p. 470), mieux filmée et moins édifiante.

The others *Les autres*, Alejandro Amenábar, USA, 2001, 100 mn

1945 à Jersey. Grace (Nicole Kidman) vit dans un grand manoir avec ses deux enfants allergiques à la lumière. Les nouveaux domestiques menés par l'inquiétante Mrs. Mills (Fionnula Flanagan) semblent comploter. Le retour du mari (Christopher Eccleston) parti soldat se passe mal ; absent et perdu en lui-même, il repart au combat en refusant d'entendre que la guerre est gagnée. Le drame se noue quand les rideaux qui obscurcissaient les pièces sont brutalement arrachés : selon Mills, les coupables sont "les autres", ces intrus dont la fillette avait signalé la présence. Ce sont finalement de banals vivants qui ont racheté la demeure et déguerpissent quand ils la soupçonnent hantée, l'abandonnant aux ectoplasmes : Grace et ses enfants ainsi que les domestiques. Au dehors, un écriteau FOR SALE.

Comme *Beetlejuice* (p. 728), le film évoque la difficile cohabitation des vivants et des morts. Avec une originalité, ce sont les fantômes qui ont peur : Grace, qui en est un mais ne le sait pas – elle a tué sa progéniture dans une crise de démence – fait la chasse aux "spectres". Une réussite.

The seventh veil *Le septième voile*, Compton Bennett, G^{de}-Bretagne, 1945, 89 mn

Recueillie par le boiteux Nicholas (James Mason), un cousin éloigné, l'orpheline Francesca (Ann Todd) montre des dons de pianiste que l'autoritaire tuteur encourage, quitte à contrarier ses amours avec le jazzman américain Peter (Hugh McDermott). Devenue concertiste célèbre, elle pense se marier avec le peintre Maxwell (Albert Lieven) mais est victime d'un accident d'automobile. Une vieille terreur datant de l'enfance refait surface : convaincue qu'elle ne peut plus jouer à cause d'une paralysie des mains, elle tente de se noyer dans la Tamise. C'est alors qu'intervient le docteur Larsen (Herbert Lom) qui lui redonne confiance au moyen de l'hypnose, censée soulever les voiles de l'inhibition. Après avoir retrouvé ses moyens au piano, elle tombe dans les bras de Nicholas qui l'aimait depuis toujours. Beau mélodrame et psychologie de pacotille.

The nightingale Jennifer Kent, Australie, 2018, 137 mn

Tasmanie, 1825. La chasse est ouverte contre les "Noirs" (Aborigènes) qu'on est en train d'exterminer. Par ailleurs, risquant au plus un froncement de sourcils de leurs supérieurs, les militaires ont droit de vie et de mort sur les déportés. C'est dans ce contexte que la jeune Irlandaise Clare (Aisling Franciosi) décide de se venger du bel et immonde Lt. Hawkins (Sam Clafton) qui l'a violée avant de tuer son époux et son bébé. Elle s'adjoint les services du pisteur aborigène Billy (Bayakali Ganambarr) dont tous les proches ont été massacrés.

Cette évocation sans complaisance des atocités coloniales est guettée par la véhémence. Que la réalisatrice désamorce avec les magnifiques paysages de l'Australie froide et les visions cauchemardesques du retour de la famille défunte de l'héroïne, pont entre rêve et réalité ; ainsi que la présence d'Aborigènes qui parlent leur langue. Dernière séquence au bord de l'eau où Billy, alias l'oiseau noir Mangana, mortellement blessé, entame une danse ; tandis que Clare chante en gaélique.

Hōrō ki *Chronique de mon vagabondage*, Mikio Naruse, Japon, 1962, 123 mn

D'après l'autobiographie de Fumiko Hayashi, auteure souvent adaptée par Naruse, e.g., *Nuages flottants* (p. 616). Le film suit les difficiles débuts de Fumiko (Hideko Takamine) qui doit en plus prendre soin de sa mère (Kinuyo Tanaka). Elle refuse de convoler avec son voisin veuf Nobuo (Daisuke Katō), amoureux d'elle qui la dépanne financièrement à plusieurs reprises et fait de petits boulots qu'elle a du mal à garder à cause de sa franchise et sa tendance à boire, notamment quand elle est hôtesse de bar. Elle finit par frayer avec le milieu artistique et devient maîtresse de l'acteur Date (Nakaya Noboru) qu'elle pense épouser avant de découvrir qu'il a un autre fer au feu, la belle Kyōko (Mitsuko Kusabue) à laquelle il fait accroire que Fumiko est sa domestique. Rencontre et mariage avec Fukuchi (Akira Takarada), un écrivain tuberculeux qui devient violent quand elle commence à avoir du succès alors que ses propres manuscrits lui sont retournés. Consécration avec cet *Hōrō ki* qui donne son titre au film et apparition surprise de Fukuchi qui vante le livre tout en reconnaissant ses torts. Épilogue en 1951, année de sa mort : célèbre et très fatiguée, elle reçoit Nobuo qui ne s'est jamais remarié : "Courte est la vie d'une fleur, la mienne ne fut que douleur."

My learned friend Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1943, 71 mn

Un criminel en liberté (Mervyn Johns) a décidé de se venger de ceux qui ont participé à sa condamnation. Humour british un peu laborieux au service de Will Hay qu'on retrouve à la fin accroché aux aiguilles de Big Ben, référence à *Safety last !* (p. 1214). Avec Ernest Thesiger.

Breaking bad Vince Gilligan, USA, 2008-13, 2834 mn

En 62 épisodes, la prenante descente aux Enfers de Walter White (Bryan Cranston), un professeur de chimie surqualifié (cf. le générique et ses Br, Ba, Cr, etc.) d'Albuquerque qui tourne mal. Le diagnostic d'un cancer du poumon déjà avancé – d'où une... chimio – le convainc de gagner beaucoup d'argent pour mettre sa famille à l'abri : très fier, il a refusé l'aide d'anciens copains devenus milliardaires avec lesquels il avait cofondé la startup Grey Matter avant de leur revendre ses parts pour un plat de lentilles. Alias Heisenberg, il fabrique une "meth" (méthamphétamine) bleutée de qualité superlative, d'abord dans un RV (camping car), avant de passer à l'échelle industrielle au service du Chilien Gus Fring (Giancarlo Esposito). Il deviendra à peu près indépendant avant d'être évincé par la terrifiante Lydia (Laura Fraser). Il a pour assistant Jesse (Paul Aaron), un ancien élève instable avec lequel il finira par se brouiller à mort. Et pour avocat marron Jimmy McGill alias Saul Goodman (Bob Odenkirk) : ce prétendu Juif qui a plus d'un tour dans son sac le tire de plusieurs mauvaises passes.

Si les parents de Jesse sont odieux et indifférents, la famille est tout pour les gangsters mexicains, ainsi que pour Walter. Skyler (Anna Gunn), sa touchante épouse enceinte, est désorientée ; après son accouchement elle le trompe et veut divorcer, avant de se rabibocher pour gérer une laverie d'automobiles destinée à blanchir l'argent de la meth. Marie (Betsy Brandt), sœur de Skyler, est une conformiste cleptomane (!) dont l'époux Hank (Dean Norris), sorte de Javert de la DEA (l'anti-drogue), est très proche de Walt. Ce flic impitoyable finit par attraper "Heisenberg" avant d'être abattu par les tueurs au service de son beau-frère.

La violence s'installe d'emblée avec deux voyous mexicains que Walter neutralise à l'aide d'un gaz toxique, avant d'en étrangler un de ses mains. Les héros ont ensuite maille à partir avec le maniaque homicide Tuco (Raymond Cruz) et ne sont sauvés que grâce à... Hank qui abat Tuco. S'ensuit un moment de paix relative avec la rencontre de Gus – homme poli, élégant et impitoyable – qui installe un superbe laboratoire pour Walter et Jesse. Quand ce dernier est viré au profit d'un autre assistant qui apprend toutes les ficelles, Walter comprend que Gus a chargé son bras droit Mike (Jonathan Banks) de l'exécuter ; il fait alors tuer son potentiel remplaçant par Jesse. Mais, se sentant toujours en sursis, finit par provoquer l'annihilation réciproque de Gus et de son ennemi mortel Tio Salamanca (Mark Margolis), un paralytique qui s'exprime grâce à une sonnette. Resté seul en piste, c'est un Walter bien sanguinaire qui fait assassiner des témoins gênants par des nazillons incontrôlables – il ne peut les empêcher d'exécuter Hank – qui le détroussent puis, avec l'aide d'un Jesse réduit en esclavage, reprennent la fabrication de meth pour le compte de la diabolique Lydia. Dont Walt sucrera le thé avec un fatale ricine avant d'aller trouver la mort lors du règlement de comptes final avec ses ex-amis à croix gammée ; seul le sympathique Jesse en réchappe.

Cronache di poveri amanti *Chronique des pauvres amants*, Carlo Lizzani, Italie, 1954, 104 mn

Florence, 1925. Le *ragionere* (expert-comptable) Carlino (Bruno Berellini) est en charge de l'îlotage de la via del Corno. La Police ferme les yeux sur ses abus, ainsi le tabassage d'Alfredo, un charcutier désormais cloué au lit : ça lui apprendra à refuser de casquer. Après le décès de la victime, son épouse Milena (Antonella Lualdi) s'apprête à refaire sa vie avec le typographe Mario (Gabriele Tinti) dont elle est tombée amoureuse : c'est sans compter avec l'omniprésente Police politique qui arrête le jeune homme piazza della Signoria. De façon générale, les Chemises noires font régner la terreur contre ceux qui ne pensent pas correctement, les "subversifs", en allant de nuit les assassiner à domicile. Deux copains partis en side-car prévenir les victimes sont à leur tour pris en chasse par les fascistes qui tuent l'un d'eux, le forgeron "Maciste", tandis que l'autre, le maraîcher Ugo (Marcello Mastroianni) parvient à se cacher ; il sera arrêté l'année suivante. Carlino peut finalement se pavaner comme un maquereau dans "sa" rue.

Malgré tout, le film n'est pas désespéré : on attend des jours meilleurs, ce que suggère la lettre écrite par Mario qui a pu s'évader et passer en France avec Milena. *Vecchia guardia* (p. 1448), film de propagande fasciste, montre les expéditions punitives comme des activités tellement édifiantes qu'on y invite les enfants.

Tolgo il disturbo *Valse d'amour*, Dino Risi, Italie, 1990, 94 mn

Grâce à la loi de 1978 sur la psychiatrie, un ancien directeur d'agence bancaire (Vittorio Gassman) retrouve la liberté. C'est une sorte d'innocent dans ce monde où il met facilement les pieds dans le plat. Il est un peu amoureux – mais le mot convient-il ? – de sa petite-fille Rosa, "sa fiancée" dit-il, la seule personne avec qui il ait une complicité. Le lien avec l'enfant se délite à la venue de l'adolescence et il s'éclipse : "Tolgo il disturbo" (Je vous laisse tranquilles).

Venu de l'univers de Robert Altman, un inattendu Elliott Gould campe l'ex-compagnon d'asile de Gassman, Alcide, zinzin en ménage avec une prostituée.

Starship troopers Paul Verhoeven, USA, 1997, 124 mn

Les États-Unis du monde lancent une guerre d'extermination contre de méchants arachnides. Dans une académie militaire, on forme des soldats : beaux, courageux et un peu stupides, ils finiront par capturer un des monstrueux cerveaux qui dirigent les sales bestioles. Le roman fascisant de Robert Henlein (1959) a été détourné par cette adaptation jubilatoire qui ridiculise le militarisme : quand les protagonistes y vont de leur tirade, on a envie de rire ! L'improbable mixité de cette armée – les douches sont communes ! – nous vaut quelques rinçages d'œil.

The touch *Le lien*, Ingmar Bergman, Suède, 1971, 115 mn

Tournée en anglais, une banale histoire d'adultère entre une femme au foyer (Bibi Andersson) et un archéologue américain (Elliott Gould, crispé). Le cocu (Max von Sydow) s'appelle Vergérus, patronyme de l'évêque de *Fanny et Alexandre* (p. 669), voir aussi pp. 437, 1828 et 1405. Les basses eaux de Bergman.

Le jour et la nuit Bernard-Henry Lévy, France, 1997, 106 mn

La note IMDb extrêmement faible reflète sans nul doute l'agacement à l'encontre d'un prévarivateur puant qui s'est attribué, en tant que président de la commission d'avances sur recettes, la modeste somme de 3,5 millions de francs pour son chef-d'œuvre. Dont je confirme, après l'avoir vu deux fois, qu'il mérite sa mauvaise réputation.

Le scénario, exsangue, met en en scène un célèbre écrivain (Alain Delon) – on peut penser à Hemingway, voire à BHV – qui, retiré du monde au Mexique, ne se déplace qu'en montgolfière. Quand une actrice (Arielle Dombasle) débarque pour incarner l'héroïne d'un de ses romans, le vieil homme croit revivre : il va pouvoir enfin écrire "tous ces livres qui s'échappaient comme du sable entre [s]es doigts". Mais la belle est tuée et le génie s'envole pour un suicide en aérostat.

Dialogues ampoulés et banalités prétentieuses, scènes de sexe racoleuses genre "elle est bien roulée ma poule" avec une galerie de personnages secondaires aux rôles vagues et inexistants interprétés par des acteurs qu'on a connus mieux employés : Lauren Bacall, Francisco Rabal, Jean-Pierre Kalfon, Xavier Beauvois, Karl Zéro et Marianne Denicourt. Nous sommes au niveau de *Plan 9 from outer space* (p. 796), film fauché qui n'avait pour seule vedette qu'un Bela Lugosi mort au début du tournage ; ou, à budget et distribution comparables, de *The conqueror* (p. 330), autre histoire de Mongol fier.

Bean Mel Smith, Grande-Bretagne, 1997, 91 mn

Un musée anglais profite du prêt à une fondation californienne du Portrait de la mère de Whistler – qui appartient en fait au musée d'Orsay – pour éloigner temporairement un employé inepte, Mr Bean (Rowan Atkinson). Lequel fait le voyage avec l'œuvre mais, gaffeur, salit le tableau, le nettoye au dissolvant à peinture et le remplace finalement par un poster. À la fin, rentré chez lui, il s'endort avec au pied de son lit l'original mutilé.

Voir un tableau aussi connu détruit sous nos yeux fait un peu l'impression de recevoir une tarte à la crème dans la figure. Mais Atkinson fait beaucoup trop de grimaces et le film, trop long, ressemble à un épisode supplémentaire de la série *Mr. Bean*, gonflé de 25 à 90 minutes.

Nippon sengoshi – Madamu onboro no seikatsu *Histoire du Japon racontée par une hôtesse de bar*, Shōhei Imamura, Japon, 1970, 101 mn

Documentaire sur une face cachée du Japon. Chieko, sorte de *Femme insecte* (p. 872) un peu vulgaire aux gros seins, raconte sa vie depuis la fin de la guerre. D'une famille de hors-castes (maquignons), elle débute dans le marché noir avant de tenir un pachinko avec son premier époux qui la trompe et la bat. Puis s'installe au port de guerre de Yokosuka où elle tient un bar tout en ayant une liaison avec un barman du même genre que son époux... avant de collectionner les Yankees – on se perd un peu dans ces interchangeables – ; elle préfère les marins, amusants, aux officiers imbus de respectabilité. Nous la quittons alors qu'elle part aux États-Unis avec un Américain plus jeune, qu'elle épouse pour acquérir la nationalité : qu'importe la suite, elle veut seulement être amoureuse jusqu'à sa mort. Sa famille lui ressemble : sa mère, donneuse de leçons, semble ne s'être assagie qu'avec l'âge, sa fille, qui apprécie aussi les marins, a été dépucelée très tôt.

En contrepoint, l'actualité : les manifestations communistes et leur répression par MacArthur qui profite de la guerre de Corée pour réintègrer les fonctionnaires épurés, la fermeture des bordels, puis l'émergence de la secte Sōka Gakkai à laquelle Chieko adhère un temps. Politiquement, son pro-américanisme l'amène à nier purement et simplement les atrocités commises au Vietnam.

Les pirates du rail Christian-Jaque, France, 1938, 79 mn

L'ingénieur en chef Pierson (Charles Vanel) essaie de protéger le chemin de fer contre les pirates de son frère de sang Wang (Valéry Inkijinoff) tout en délivrant son épouse (Simone Renant) des griffes du général Tchou King (Erich von Stroheim) ; lequel sera finalement exécuté par le cruel Tsai (Lucas Gridoux).

Distribution superlative (Suzy Prim, Marcel Dalio...) pour un film mal ficelé aux relents racistes. Qui a cependant le mérite de nous rappeler l'existence d'un chemin de fer sous concession française : il reliait le Tonkin au Yunnan.

La sourde oreille Michel Polac, France, 1980, 85 mn

Frappé de surdité à la suite d'une explosion, le violoncelliste Ludovic (Charles Denner) apprend à vivre sans les sons. Puis, l'audition revenue, il se met à feindre auprès de son entourage ; il apprend ainsi que son épouse Antoinette (Judith Magre) le cocufie et que sa timide élève Lucie (Brigitte Roüan) est amoureuse de lui. Du coup, il quitte Antoinette pour Lucie ; et avoue son imposture au grand dam de l'avocat (Jean-Luc Bideau) qui tablait sur son infirmité.

Ce téléfilm amusant commence comme *La vie à l'envers* (p. 186) pour se terminer en comédie gentillette. Extérieurs lyonnais.

L'amore in città *L'amour à la ville*, Francesco Maselli & Cesare Zavattini & Carlo Lizzani & Michelangelo Antonioni & Dino Risi & Alberto Lattuada & Federico Fellini, Italie, 1953, 110 mn

Ce film inégal est le premier (et unique) numéro d'un semestriel, la "revue cinématographique" *Lo spettatore* lancée par Cesare Zavattini qui codirige par ailleurs, avec Maselli, le sketch n° 5, le plus développé de tous : une jeune femme "dénaturée" (snaturata) abandonne son enfant avant de se raviser, ce qui rappelle un de ses précédents scénarios, *Umberto D.* (p. 739).

Reportages sur des sujets graves : le suicide (n° 2, Antonioni), la triste vie des prostituées (n° 1, Lizzani). Le propos s'allège avec la salle de bal (n° 3) où nous emmmène Risi et son regard ironique ; ainsi qu'avec le n° 6 où Lattuada filme des "pépées" et les hommes qui suivent ces pépées, ainsi que les rues de Rome où se déroule ce petit jeu.

Sous prétexte de parler d'agences matrimoniales, Fellini (n° 4) met en scène une jeune femme naïve et généreuse – ou simplement stupide ? – qui reviendra dans *Il bidone* (p. 609), jouée par la même Sue Ellen Blake.

Die Blechtrommel *Le tambour*, Volker Schlöndorff, RFA, 1979, 136 mn

Danzig. Écartelé entre Pologne et Allemagne – il a d'ailleurs deux pères possibles (Daniel Olbrychski et Mario Adorf) –, Oskar (David Bennent) refuse de grandir et ne s'exprime qu'à travers un cri strident ou en jouant de son éternel tambour : on pense au petit Oscar entrevu dans *L'argent de poche* (p. 1283) qui sifflait pour ne pas choisir entre un père américain et une mère française. Le symbolisme appuyé n'est pas arrangé par une mise en scène bétonnée. Avec Angela Winkler et Charles Aznavour.

Der Name der Rose *Le nom de la rose*, Jean-Jacques Annaud, RFA, 1986,126 mn

L'universitaire Umberto Eco avait réussi à évoquer le Moyen-Âge tardif à travers un roman policier devenu best-seller. Un Franciscain (Sean Connery) est amené à enquêter chez des Bénédictins en 1327. Références à Conan Doyle – il s'appelle Baskerville – et à Dumas avec un livre empoisonné comme sorti de *La reine Margot* (pp. 759, 221). Le supérieur est campé par Michael Lonsdale tandis que F. Murray Abraham incarne l'historique inquisiteur Bernard Gui († 1331). Parmi les seconds rôles, les trognes patibulaires de William Hickey, Ron Perlman, Volker Prechtel... Comme il s'agit d'une superproduction, on n'a pas oublié d'adjoindre un personnage féminin, qui échappe au bûcher, *happy end* oblige.

Regrettable confusion entre mise en scène et adaptation consciencieuse : le résultat est d'un académisme absolu.

An *Les délices de Tōkyō*, Naomi Kawase, Japon, 2015, 113 mn

Le titre, *An*, réfère à la pâte de haricots sucrée, ingrédient-phare de la pâtisserie japonaise, que la vieille Tokue (Kirin Kiki, de chez Kore.eda) prépare pour fourrer de délicieux *dorayaki*. En transmettant, par la même occasion, son approche animiste du monde.

Cette histoire de communication entre générations sur fond de cerisiers en fleurs est prétexte à l'évocation, didactique et un peu mièvre, d'une communauté ostracisée, ces lépreux dont fait partie Tokue. Thème déjà abordé dans *Le vase de sable* de Yoshitarō Nomura (p. 1704) à travers une indigeste enquête policière.

Onna no naka ni iru tanin *L'étranger à l'intérieur d'une femme*, Mikio Naruse, Japon, 1966, 101 mn

Un homme (Keiju Kobayashi) a tué sa maîtresse lors d'un jeu sexuel. Il finit par avouer le meurtre à sa femme Masako (Michiyo Aratama), puis au mari de la victime (Tatsuya Mihashi), son meilleur ami qui, comme elle, préfère garder le silence. Quand il veut se dénoncer à la Police, son épouse l'empoisonne. On reconnaît la trame de *Juste avant la nuit* (p. 911), tiré du même roman d'Edward Atiyah. Alors que le *remake* est un film anti-bourgeois, cf. la taiseuse Stéphane Audran, ici Masako tente avec justesse de convaincre son époux que le véritable meurtrier est un autre – l'inconscient – qui habitait sa maîtresse à ce moment-là. Démormais seule avec ses enfants, elle se dit qu'elle doit vivre à son tour avec le remords d'un crime impuni… un vrai celui-là.

Total recall Paul Verhoeven, USA, 1990, 109 mn

D'après une nouvelle de Philip K. Dick, une histoire d'amnésie et de faux souvenirs à tiroirs. Face à Quaid alias Hauser (M. Muscle) et sa chère Melina (Rachel Ticotin), le manipulateur Cohaagen (Ronny Cox) et ses acolytes (Michael Ironside et Sharon Stone). Une réussite dans le genre spectaculaire.

Poor things *Pauvres créatures*, Yórgos Lánthimos, USA, 2023, 136 mn

Ça commence comme *Bride of Frankenstein* (p. 1318), en noir et blanc : au moyen d'une greffe de cerveau, un savant victorien (Willem Dafoe) au visage couturé rappelle des morts une suicidée. À moitié idiote, cette Bella (Emma Stone) qui passe son temps à jouer avec son clitoris est enlevée par un avocat (Mark Ruffalo) qui l'emmène à Paris où elle s'adonne à la prostitution, ce qui lui permet de se civiliser (!). De belles images pour un film très décevant : où est donc passé le réalisateur de *Canine* (p. 405) ? Pauvre Lánthimos !

Le roi des bricoleurs Jean-Pierre Mocky, France, 1977, 67 mn

Deux beaux-frères (Sim et Pierre Bolo) veulent remettre en état le château dont ils viennent d'hériter pour le vendre à un ministre (Michel Francini). Le maire du patelin (Michel Serrault), qui guigne la demeure, utilise tous les moyens pour empêcher sa rénovation. D'où une suite d'épisodes assez… bricolés. Autre bricolage quand les deux zozos font visiter le château et font croire que tout fonctionne alors qu'il n'y a même pas d'eau courante. En désespoir de cause, le maire a recours à la dynamite : mal lui en prend car la maison appartient désormais au ministre qui exige sa remise à neuf ! Musique d'Éric Demarsan.

Requiem pour un vampire Jean Rollin, France, 1978, 83 mn

Lèvres de sang Jean Rollin, France, 1975, 83 mn

Pornographe à prétentions artistiques, Rollin nous régale d'images de rapports sexuels (simulés) avec d'indéniables beautés, pas vraiment des actrices. Le scénario, comme vampirisé par son sujet, est exsangue.

Le second film est plus élaboré : il raconte l'histoire des retrouvailles de Frédéric (Jean-Loup Philippe) et d'une vampiresse (Annie Belle) qu'il connut enfant. Tout ça se passe de nuit, dans des cimetières et des immeubles voués à la pioche, pour se terminer de jour à Pourville-sur-Mer (cf. p. 1020). Les goules de service, très dénudées, exhibent cul, nichons et toison.

Fūfu *Un couple*, Mikio Naruse, Japon, 1953, 87 mn

Difficiles débuts d'un ménage (Ken Uehara et Yōko Sugi) qui a du mal à se loger. Ils s'installent chez un collègue du mari (Rentarō Mikuni), un veuf qui tombe amoureux de l'épouse. Puis se déplacent chez une femme qui ne veut pas de locataires avec enfant. Quand la femme tombe enceinte, le couple envisage l'avortement, puis se ravise : ils ont après tout quelques mois pour trouver un nouvel appartement. Un Naruse peu mémorable.

Ogin-sama *Mademoiselle Ogin*, Kinuyo Tanaka, Japon, 1962, 101 mn

Gin (Ineko Arima) est la (fictive) fille de Rikyū (Ganjirō Nakamura) qui codifia la cérémonie du thé. Amoureuse d'un chaste chrétien (Tatsuya Nakadai) promis à la mort en ces temps de persécutions, elle reçoit de Hideyoshi (Osamu Takisawa) une de ces propositions qu'on ne peut refuser… sauf à se suicider. Rikyū devait faire de même peu après sur ordre de l'impérieux Shōgun. Un beau film en couleurs ; mais n'est pas Mizoguchi qui veut.

La machine à découdre Jean-Pierre Mocky, France, 1986, 78 mn

Les insomniaques Jean-Pierre Mocky, France, 2011, 84 mn

Le premier film, du style "seul contre tous", met en scène un médecin fou (Mocky) qui s'est emparé du pistolet d'un ébéniste (Pierre Semmler) à l'aide duquel il pense réaliser son rêve : la construction d'un hôpital pour enfants aveugles. Pour cette noble cause, il n'hésite pas à tuer à tort et à travers. Le film vaut pour Patricia Barzyk qui débute totalement à poil avant de se revêtir progressivement ainsi que pour quelques notations qui annoncent *Divine enfant* (p. 359), plus réussi.

Le second est du style "redresseur de torts". Une bande d'insomniaques masqués (Mocky, Bruno Putzulu, Patricia Barzyk, ...) s'occupent, nuitamment, de punir les pourris : un député genre Éric Woerth est contraint d'avouer ses malversations, un prêtre pédophile (Michel Francini) reçoit un coup de feu dans les couilles. Ils pratiquent la redistribution, par exemple aux restos du cœur. Face à ce groupe de plus en plus violent à mesure qu'il s'amenuise, la Police (Mathieu Demy, Rufus). Resté seul, l'insomniaque en chef semble avoir pris conscience de la vanité de ce type d'action. Mais n'abandonne pas totalement : c'est ainsi qu'il trucide un ancien tortionnaire Khmer Rouge.

La poupée sanglante Marcel Cravenne, France, 1976, 322 mn

Excellent feuilleton télé d'après Gaston Leroux. Assisté par deux Hindous (Sacha Pitoeff et Cathy Rosier), l'immortel marquis de Coulteray (Georges Wod) vampirise son épouse (Édith Scob) ainsi que plusieurs employées du relieur Bénédict (Jean-Paul Zehnacker) : pris pour un Landru, ce dernier est guillotiné. Très laid, il aimait sans espoir Christine (Yolande Folliot), dont le père (Julien Verdier) s'adjoint les services d'un élève d'Alexis Carrel, Jacques (Dominique Levert), pour insérer le cerveau de Bénédict dans un automate à la Coppelius. Cette "poupée", le très beau Gabriel (Ludwig Gaum), obtient la réhabilitation de Bénédict mais, souffrant de ne pas vraiment être humain, se suicide.

Les raisins de la mort Jean Rollin, France, 1978, 86 mn

Night of the living dead (p. 1642) transposé au Larzac. Bien que la contrée ne soit guère vinicole, c'est le pinard qui est responsable des bubons sanguinolants des zombies agressifs : la preuve, Paul (Félix Marten) qui carbure à la bière n'est pas contaminé. Comme tous les films du maître français du nanar, celui-ci n'est ni fait ni à faire. Rollin sait par contre choisir de belles actrices, comme Marie-Georges Pascal ou encore Brigitte Lahaie qui en profite pour se dévêtir. Véritable vedette du film, le causse.

Loro *Silvio et les autres*, Paolo Sorrentino, Italie, 2018, 203 mn

Sorte de maquereau venu de Tarente, Sergio Morra (Riccardo Scamarcio) rassemble un cheptel de "belline" (bimbos, i.e., des putes) pour une villégiature en Sardaigne voisine de LUI dont il espère un mandat de député européen. IL n'apparaît qu'au bout d'une heure, joué par un Toni Servillo aux faux airs d'Eli Wallach. Sur fond de chorégraphies de bimbos, nous suivons donc le Cavaliere : avec ses phrases creuses, les sénateurs qu'il achète comme au marché, son épouse qui le quitte, son Mike Bongiorno. . . sans oublier son volcan de jardin. Dans cette radiographie du vide, un étrange moment le montre en train de vendre, avec un plaisir évident, un appartement par téléphone. Il aime par dessus tout embobiner, que ce soit pour éviter la prison, séduire, gagner beaucoup d'argent ou simplement, comme ce soir-là, par goût de la manipulation sportive, presque sans enjeu.

Pluriel de LUI, LORO renvoie à "ceux qui comptent", les premiers de cordée consommateurs de belline. Le personnage de Paolo Spagnolo (Dario Cantarelli), éminence gris et garde du corps tout vêtu de blanc, est particulièrement glaçant.

Adepte de la "post-vérité", Berlusconi prétend qu'un mensonge proféré avec suffisamment d'aplomb devient vrai. Ce qui est en fait la thèse d'une logique "philosophique" (i.e., merdique) particulièrement croquignolette, dite paraconsistante.

L'argent Marcel L'Herbier, France, 1928, 164 mn

Le spéculateur Saccard (Pierre Alcover) manipule le "héros" Hamelin (Henry Victor) qui sert de vitrine à sa Banque Universelle : spéculation à la baisse quand il fait croire que son avion s'est perdu en mer et chantage auprès de son épouse (Marie Glory) qu'il guigne. Face à lui, son ex-maîtresse, la baronne Sandorf (Brigitte Helm), et le puissant Gunderman (Alfred Abel), bien décidés à couler l'agioteur qui finira en prison, après avoir failli ternir l'image de l'honnête Hamelin.

Ce chef-d'œuvre du cinéma muet, qui actualise le roman de Zola au temps des traversées de l'Atlantique, est mis en scène dans des décors somptueux, avec des mouvements d'appareil – travellings avant et arrière – qui culminent dans les scènes tournées à la Bourse. Avec Antonin Artaud et, dans un petit rôle, la célèbre chanteuse Yvette Guilbert.

Autour de "L'argent" Jean Dréville, France, 1928, 40 mn

Version sonorisée (1971) du documentaire réalisé par le jeune Dréville lors du tournage de *L'argent* (*supra*). Nous voyons les caméras à l'œuvre et les dispositifs parfois très artisanaux servant à les mouvoir. Et l'impressionnant travail de direction d'acteurs auquel se livre Marcel L'Herbier. C'est aussi, tout simplement, un beau film, modeste et émouvant.

Olivia Jacqueline Audry, France, 1951, 92 mn

Vers 1900, une institution de jeunes filles codirigée par Julie (Edwige Feuillère) et Cara (Simone Simon) qui se disputent l'affection de la nouvelle pensionnaire anglaise Olivia (Marie-Claire Olivia). Autant Julie est sûre d'elle, autant Cara est souffreteuse ; prétendument malade, elle ne sort de sa chambre que pour accuser Julie de complot ou Olivia de l'avoir abandonnée. Un duel qui se solde par le suicide de Cara – abus médicamenteux – suivi d'une vengeance posthume puisqu'elle a légué le pensionnat à son âme damnée Frau Riesener : *exit* Julie.

Un chef-d'œuvre "osé" dominé par la prestation de Feuillère, altière et séductrice, qui lit des extraits d'Andromaque devant un parterre de jeunes filles subjuguées. Au premier rang desquelles Olivia qui lui déclare sa flamme : "Je vous aime, je vous aime, je vous aime !". Amours platoniques ? Que non pas ! Julie embrasse une pensionnaire dans le cou avant de consoler Olivia en lui promettant de lui rendre visite dans sa chambre.

À l'exception de quelques silhouettes masculines, la distribution est entièrement féminine. Avec Yvonne de Bray en cuisinière.

Koi no tsumi *Guilty of romance*, Sion Sono, Japon, 2011, 145 mn

Le film, magnifique, se présente comme l'itinéraire d'Izumi, femme japonaise traditionnelle qui se dévergonde sous l'influence de la belle Mitsuko jusqu'à devenir prostituée. Cela commence comme une version torride de *Belle de jour* (p. 1614), la fascination d'une vie parallèle. Jusqu'au momemt où Izumi est mise en relation "professionnelle" avec son propre mari, un écrivain indifférent qu'elle n'avait cessé d'aimer et cherchait en quelque sorte à rejoindre à travers des expériences paroxystiques.

Elle comprend alors qu'elle a été manipulée par Mitsuko, depuis longtemps maîtresse de ce mari opaque, laquelle Mitsuko cherche son père à travers le sexe. *Le château* de Kafka est la métaphore de cette quête : on n'y entre pas, sinon par la mort, suite logique des petites morts. Restée seule, Izumi, japonaise à gros seins, devient une sorte de pierreuse : étendue dans une rue, frappée par des clients, ensanglantée, elle manifeste une sorte de satisfaction. Elle a peut-être trouvé la porte du château : "Je m'immobilise dans tes larmes".

On pense à *L'empire des sens* (p. 1040) pour Mitsuko et, pour Izumi, à la fin de *The gambler* (p. 1454) : James Caan contemplant, dans un miroir, la belle balafre qu'il a réussi à se faire infliger. Cependant, l'auto-destruction n'est pas vraiment le but des deux femmes ; il est plus positif même si, en termes de résultats, cela ne fait guère de différence.

Le DVD indique, à la japonaise, Sono Sion : Nom Prénom comme Lacombe Lucien. L'adagietto de la cinquième de Mahler renvoie à *Mort à Venise* (p. 110).

Les carabiniers Jean-Luc Godard, France, 1963, 76 mn

Les carabiniers apportent à Ulysse et Michel-Ange un ordre de mobilisation émanant du Roi : ils doivent participer à une sorte de Croisade avec droits de massacre et pillage illimités. Les deux s'en vont fusiller à qui-mieux-mieux des innocents le long des routes puis retournent auprès de leurs moitiés Vénus et Cléopâtre (la chanteuse Catherine Ribeiro), lesquelles sont bien déçues : s'ils ont été bien servis question massacre, le butin se réduit à des cartes postales, sortes de chèques sur leurs possessions – e.g., les pyramides de Gizeh – pour lesquelles il faut un peu patienter au dire d'un carabinier. Las, la situation politique change et le Roi doit faire des compromis en châtiant les criminels de guerre : Ulysse et Michel-Ange sont liquidés sommairement, hors champ.

D'après une pièce de théâtre de Beniamino Joppolo, cofondateur avec Jacques Audiberti de l'abhumanisme, philosophie opposée à l'anthropocentrisme. Le parti-pris de Godard est d'avoir voulu rendre la côté cradingue de la guerre – exécutions sommaires, etc. – au moyen d'images tout aussi cradingues. Mais il n'arrive qu'à confirmer la réputation de bâclage qui s'attache à la Nouvelle Vague.

On n'aime qu'une fois Jean Stelli, France, 1950, 84 mn

Ayant un peu perdu la boule, le baron de Bolestac (Henri Nassiet) oblige sa fille Danièle (Renée Faure) à épouser son régisseur Hyacinthe (Marcel Herrand). Lequel dilapide l'argent du domaine avant d'abandonner sa femme et leurs deux enfants. Désespérée, Danièle contracte une énorme assurance-vie dont elle ne peut payer que les premières mensualités : qu'importe, elle espère d'ici là trouver la mort dans une battue au sanglier et mettre ainsi à l'abri les deux gosses.

Film médiocre ; ce mélodrame aurait mérité, entre autres choses, que le metteur en scène exploitât le talent de ses acteurs, en particulier Françoise Rosay et Pierre Larquey, sous-employés.

Tuntematon sotilas *Soldats inconnus*, Edvin Laine, Finlande, 1955, 168 mn

1941 à 1944, la Finlande mène une guerre contre l'URSS dans le but de récupérer les territoires cédés en 1940 ; ce qui fait de ce pays nullement fasciste un allié objectif de l'Allemagne. Résultat, de nouvelles annexions et une forme d'indépendance réduite, la "finlandisation", un terme qu'on pourrait appliquer à l'Irish Free State (1922–37), autre pays avec un fil à la patte.

Nous suivons une petite section de soldats jusqu'aux rives du lac Onega, succès sans lendemain ; selon les saisons, boue ou neige, avec parfois des tranchées. Un personnage se détache, le sympathique Antti Rokka, soldat efficace mais peu respectueux de la hiérarchie, donc en constante bisbille avec son lieutenant.

L'oro di Napoli *L'or de Naples*, Vittorio De Sica, Italie, 1954, 131 mn

Prise de distance avec le néo-réalisme dans un film (moyen) en six sketches. 1. Un père de famille (Totò) trouve la force d'expulser le camorriste qui s'était incrusté chez lui. 2. Une épouse infidèle (Sophia Loren) a oublié un anneau chez son amant ; son mari le cherche dans les pizzas qu'ils ont vendues, notamment chez un client éploré (Paolo Stoppa) qui vient de perdre sa femme. 3. Enterrement d'un enfant dans les rues de Naples ; la mère jette des dragées. 4. Un comte décavé (le réalisateur) en est réduit à jouer avec le jeune fils de son concierge, ce qui ne l'empêche pas de perdre. 5. Une prostituée (Silvana Mangano) fait un mariage huppé pour découvrir que son époux (Erno Crisa) veut ainsi expier le suicide de la femme aimée. 6. Le "Professeur" (Eduardo De Filippo) conseille à ses voisins de faire une *pernacchia* (bruit de flatulence) pour remettre à sa place un duc puant.

Une sale histoire Jean Eustache, France, 1977, 49 mn

Un homme (Michael Lonsdale) raconte son expérience de voyeur : un petit trou dans les toilettes d'un café permet de regarder le sexe des femmes. Commentaires esthétiques : l'organe d'une beauté peut être répugnant alors qu'un laideron peut en avoir un très beau. Tout en évoquant le Divin Marquis, l'orateur confesse une dépendance dont il s'est finalement libéré. Cette "sale histoire" peu vraisemblable est interprétée une seconde fois par un non-acteur, Jean-Noël Picq, auteur du scénario ; était-ce bien nécessaire ?

The corner Charles S. Dutton, USA, 2000, 376 mn

Mini-série centrée sur la vie d'une famille noire de Baltimore qui habite près d'un "corner", un coin de rue où l'on vent de la drogue. C'est d'abord la mère, Fran, qui tombe dans la dépendance ; elle entraîne son époux Gary, jusque là parvenu aisé vivant de spéculations boursières, qui chute lui aussi et passe la plus grande partie du film à taper les autres : "T'as pas dix dollars". C'est enfin leur fils aîné de 15 ans, DeAndre, qui se contente de "dealer". Au fil des six épisodes, la mère se ressaisit et fait une cure de désintoxication ; malgré un début de rechute, elle s'en sort. Son mari n'a pas la même force morale et finira victime de sa dépendance. Quant au gamin, après quelques velléités de rentrer dans le droit chemin, il devient lui-même consommateur de son poison et entame une carrière de petit déliquant ponctuée de séjours en maison de redressement.

C'est le monde de *The wire* (p. 513), d'autant plus effrayant que nullement (ou très peu) romancé. Chaque épisode s'ouvre et se ferme sur l'entretien d'un journaliste (invisible) avec des personnages du film. Et se clôt par une discussion avec les véritables modèles des protagonistes – sauf Gary, mort entre temps.

La vérité Henri-Georges Clouzot, France, 1960, 122 mn

Dominique (Brigitte Bardot) passe aux Assises pour le meurtre de Gilbert (Sami Frey), un de ses nombreux amants. Alors que la partie civile (Paul Meurisse) accable la dévergondée, son avocat (Charles Vanel) tente de lui trouver des circonstances atténuantes. Ainsi, Gilbert aurait-il été son unique amour, qu'elle aurait tué alors qu'il s'apprêtait à épouser sa sœur Annie (Marie-José Nat) : le jeune homme ambitieux qui venait de commencer une brillante carrière de chef d'orchestre trouvait sans doute Dominique peu présentable. La nuit précédant le verdict, elle se donne la mort, mettant ainsi fin à l'action de la Justice.

Malgré une distribution superlative, le résultat, un peu vieillot, confine à l'académisme. Mais il y a Bardot qui crève l'écran en fille sensuelle et libérée, celle de *Et Dieu. . . créa la femme* (p. 111) ou d'*En cas de malheur* (p. 92) : sa prestation est la seule raison de voir ce film décevant.

The handmaid's tale III & IV *La servante écarlate*, Bruce Miller, USA, 2019–21, 1132 mn

June (Elisabeth Moss) n'est plus ofFred (cf. pp. 219, 851) mais ofJoseph, i.e., Servante attachée au Commander Joseph Lawrence (Bradley Whitford), un dignitaire qui l'aide dans la "saison" III à exfiltrer 86 fillettes vers le Canada, et dans la IV à récupérer Fred (Joseph Fiennes) qu'elle exécute de ses propres mains. Car le film n'est pas trop chrétien : il en est resté à l'Ancien Testament, i.e., à la loi du talion. Question religion, si Fred ou son épouse Serena (Yvonne Strahovsky) sont des opportunistes qui y trouvent avant tout prétexte à servir leurs intérêts personnels, Tante Lydia (Ann Dowd) fait partie d'une engeance plus terrifiante, celle des fanatiques sincères. Les yeux embués, elle parle du Dieu d'amour et de son immense bonté, tout en torturant et pendant allègrement lors d'exécutions collectives auxquelles les Servantes doivent participer.

Sans vraiment comprendre comment peut fonctionner ce monstrueux Gilead, on se familiarise avec les diverses castes féminines : vert sombre pour les Épouses, rouge écarlate pour les Servantes, gris clair pour les Marthas, bonnes non reproductrices et kaki pour les Tantes ; les Jezebels, du fait de leur fonction, ont des tenues affriolantes et donc plus variées.

Basée sur le roman féministe de Margaret Atwood, la série donne le beau rôle aux femmes qui sont parfois lesbiennes. Et, sans être misandre pour autant, dénonce les abus masculins : ce Commander qui fait violer son épouse par ses collègues et subordonnés – on pense au récent procès Pelicot – et ce petit chef anti-Gilead qui se permet des privautés en échange d'un abri pour June et son amie Janine (Madeline Brewer). Le scénario a tendance à bégayer, ainsi quand June est recapturée par Gilead, une mésaventure à répétition, cf. la saison V (p. 506).

L'enfer d'Henri-Georges Clouzot Serge Bromberg, France, 2009, 96 mn

Passionnant documentaire sur un film inachevé (1964) dont le scénario devait être repris, 30 ans plus tard, par Chabrol (*infra*). L'histoire de la jalousie maladive de Marcel (Serge Reggiani) qui soupçonne son épouse Odette (Romy Schneider) de le tromper avec un garagiste (Jean-Claude Bercq), voire une de ses amies (Danny Carrel) ; il finira par sombrer dans la folie.

Très impressionné par *8 1/2* (p. 18), Clouzot s'était mis en tête de renouveler le langage cinématographique en trouvant un équivalent visuel aux obsessions et aux fantasmes, filmés en couleur alors que le réel reste en noir et blanc : c'est ainsi que le rythme de plus en plus haletant d'images qui se télescopent est censé donner un équivalent de l'orgasme. Ces inserts cinétiques se retrouveront, parfois tels quels, dans *La prisonnière* (p. 1601) que le réalisateur sut mener à terme et qui permet de voir le hiatus fondamental du projet de *L'enfer*. On dirait que Clouzot veut peindre des moustaches avant-gardistes sur un substrat qui appartient fondamentalement à une autre époque. Si les inserts sont assez séduisants, on ne voit guère comment ils pourraient se greffer sur la narration principale.

Obstacle supplémentaire, le succès immérité de *La vérité* (p. 1889) qui avait ouvert toutes les portes au réalisateur, dont ce budget illimité à la Columbia et ses trois équipes de tournage dont le réalisateur, n'avait pas l'usage. Une abondance synonyme de baiser de la mort pour l'artisan qui, sans doute par peur d'échouer, s'enferma dans le perfectionnisme. Après une période d'essais en studio – les inserts cinétiques –, le tournage proprement dit débuta près du viaduc de Garabit et devint un… enfer. Malgré les contraintes de temps, finir avant qu'EDF ne vide le lac, le cinéaste se mit à multiplier les prises inutiles et accumuler les retards. Tout en se montrant de plus en plus dictatorial au point que son comportement odieux avec Reggiani finit par provoquer le départ de l'acteur ; conséquence de son propre surmenage, un infarctus qui le libéra et eut raison du film, un acte manqué en quelque sorte.

L'enfer Claude Chabrol, France, 1994, 98 mn

Le scénario du film inachevé de Clouzot (voir *supra*) a été délocalisé de l'Auvergne aux Pyrénées, même si, désinvolture locative de Chabrol, il est question de Clermont. Marcel et Odette s'appellent désormais Paul (François Cluzet) et Nelly (Emmanuelle Béart) ; rescapé de *L'enfer* de 1964, Mario David, pourtant vieilli, incarne toujours un des supposés amants de la belle.

Film peu typique du réalisateur même si certains personnages – le client de l'hôtel joué par Jean-Pierre Cassel – sont assez chabroliens. En l'absence des inserts cinétiques, tout repose sur le jeu des acteurs, excellents, notamment Cluzet plus expressif que d'habitude. Mais pourquoi donc reprendre le projet d'un autre ?

Oppenheimer Christopher Nolan, USA, 2023, 180 mn

La création de la bombe atomique en 1945 par Robert Oppenheimer (Cillian Murphy). Scientifique en porte-à-faux qui n'accepte la direction du projet Manhattan que parce que juif, il veut coiffer les Allemands sur le poteau, ce qui est possible car ils ont pris du retard du fait de leur méfiance vis à vis de la "science juive". Déjà réticent quant à l'emploi de la bombe au Japon, il s'oppose ensuite aux armes thermonucléaires. Si le gouvernement avait fermé les yeux sur ses sympathies communistes du fait de sa compétence, il ne perdait rien pour attendre et J. Edgar Hoover avait chargé son FBI de l'espionner. En 1954, il est démis de ses fonctions au terme d'un procès politique – illustration sans frais du mot "maccartysme", son avocat n'a même pas accès au dossier – dont le maître d'œuvre caché est Lewis Strauss (Robert Downey Jr.), un collègue jaloux de sa célébrité.

Lent à démarrer, le film décolle lors de la création de Los Alamos et de l'expérimentation de l'arme de destruction massive.

La Rose rouge Marcello Pagliero, France, 1951, 76 mn

Cabaret de Saint-Germain-des-Prés (rue de Rennes) célèbre à l'époque. Le scénario invertébré fait s'y croiser une kyrielle d'acteurs : Françoise Arnoul, Barbara Laage, Yves Deniaud, Yves Robert, Dora Doll, Jean-Roger Caussimon, Jacques Hilling et Louis de Funés. Seul intérêt, les numéros musicaux, notamment *Le général de Castañetas* interprété par les Frères Jacques. Dans le genre "existentialiste", *La p… respectueuse* (p. 123) sera plus mémorable.

Mathusalem Jean Painlevé, France, 1927, 9 mn

Cinq saynètes destinées à servir d'intermède à la pièce de théâtre éponyme. On retiendra particulièrement la quatrième avec Antonin Artaud en évêque à la tête d'un cortège funèbre monté sur trottinettes.

Sliver Phillip Noyce, USA, 1993, 103 mn

Les scènes de sexe torride rappellent *Basic instinct* et pour cause : Sharon Stone. L'immeuble maléfique où l'on meurt beaucoup rappelle celui de *Rosemary's baby* (p. 389), et pour cause : l'histoire adapte un autre roman d'Ira Levin. Ici, tout se réduit rapidement à un dilemme : qui, du macho impuissant (Tom Berenger) ou du voyeur vidéaste (William Baldwin), est le meurtrier ? C'est seulement à la toute fin que cette palpitante question trouve sa réponse. La salle de contrôle aux écrans multiples fait penser au dernier Mabuse (p. 1318). Mais le thème de la dystopie panoptique à la Jeremy Bentham est à peine effleuré.

Les habits noirs René Lucot, France, 1967, 431 mn

Ces Habits noirs recouvrent un groupe de malfaiteurs affiliés à la Camorra dont le signe de ralliement est l'interrogation : "Fera-t-il jour demain ?". Leurs exactions s'appuient sur une "mécanique" consistant à fournir un coupable à la Justice. C'est ainsi qu'en 1825, à Caen, le bras d'armure qui s'affichait à la vitrine de l'honnête artisan Maynotte a été utilisé par l'immonde Lecocq pour dévaliser un coffre-fort. Vies ruinées, celle du banquier et surtout celles de Maynotte condamné au bagne et de son épouse qui finit par se remarier, croyant son mari tué lors d'une tentative d'évasion. Revanche en 1842 à Paris : Maynotte, sous le déguisement de l'infirme Trois pattes – ce qui rappelle *Le bossu* (p. 1624), autre roman de Paul Féval –, devient l'auxiliaire de Lecocq qu'il aide a préparer un nouveau cambriolage, toujours avec l'aide du même bras d'armure... que Trois pattes a trafiqué pour prendre au piège celui qui s'en servira. En 31 épisodes quotidiens de 14 mn, une des innombrables réussites de la télévision de l'époque.

The way back *Les chemins de la liberté*, Peter Weir, USA, 2010, 133 mn

Tout sonne faux dans ce film relatant une héroïque évasion du goulag en 1941, à marche forcée depuis le sud de la Sibérie jusqu'en Inde, depuis la véracité plus que contestable du récit jusqu'aux décors : ainsi le Baïkal, grand comme la Belgique, est-il devenu une sorte de lac alpin. Et des acteurs, Colin Farrell, Ed Harris, Saoirse Ronan, etc. qui n'arrivent pas à nous intéresser à leur personnage.

The world of Suzie Wong *Le monde de Suzie Wong*, Richard Quine, USA, 1960, 126 mn

Un peintre américain (William Holden) prend pension dans un boxon du quartier de Wan Chai, à Hong Kong. Il tombe amoureux d'une prostituée illettrée qu'il finit par épouser. Ce travelogue inepte est filmé, comme il se doit, sur place.

Notre-Dame de Paris Jean Delannoy, France, 1956, 115 mn

Il ne manque aucun hénin à cette adaptation académique de Victor Hugo. Esmeralda est jouée par Gina Lollobrigida – ce qui a dû ravir les "philologues" ennemis des "sophistes" partisans de Sophia Loren – et Anthony Quinn campe un Quasimodo aux allures de monstre de Frankenstein. Le réalisateur cul-bénit s'étant offusqué du statut ecclésiastique de Claude Frollo (Alain Cuny), on a donc laïcisé l'archidiacre, à l'instar des adaptations américaines de l'œuvre. On se demande bien ce que Jacques Prévert, anticlérical notoire, est allé faire dans cette trahison de Victor Hugo. C'est l'$\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\gamma\kappa\eta$ (fatalité) dirait Frollo.

The lady and the monster George Sherman, USA, 1944, 82 mn

Le professeur Müller (Erich von Stroheim) est obsédé par le transfert de cerveau : le scénario est signé Curt Siodmak (cf. *Black friday*, p. 1333). Celui de Donovan, un millionnaire mort dans un accident, est récupéré et entretenu dans une solution à base de morphine. Cory (Richard Arlen), l'assistant de Müller, tombe sous la dépendance télépathique de ce cerveau qui lui commande diverses actions dont une tentative de meurtre. Complot déjoué par Janice (Vera Ralston) ; Müller est tué et le maléfique cerveau détruit. Un petit film qui se laisse voir.

The criminal code Howard Hawks, USA, 1930, 97 mn

Le détenu Robert Graham (Philip Holmes) est devenu le chouchou du directeur de la prison (Walter Huston) et surtout de sa fille (Constance Cummings). Et voilà qu'il est témoin du meurtre d'un mouchard ; caftera caftera pas ?

Seul moment vraiment réussi, la machination visant à éliminer Runch (Marshall Clark) qui avait dénoncé un projet d'évasion : à 14h 15 pétantes, les détenus se mettent à faire la foire pour détourner l'attention pendant que le terrifiant Galloway (Boris Karloff) règle son compte au "snitch".

Hitler's madman Douglas Sirk, USA, 1943, 84 mn

Film de propagande consacré à l'assassinat de Heydrich. Tout ce qui concerne le "Protecteur", joué par un John Carradine réfrigérant, est très impressionnant : on mentionnera la scène où il terrorise des étudiantes dont une (Ava Gardner) se défenestre. Mais il y a trop de prêchi-prêcha, sans oublier la pénible imagerie chrétienne qui accompagne le massacre de Lidice ordonné par Himmler en représailles de la mort de son protégé. Sur le même sujet, Fritz Lang avait adopté un style feuilletonesque (*Les bourreaux meurent aussi*, p. 157).

The dam busters *Les briseurs de barrages*, Michael Anderson, Grande-Bretagne, 1955, 120 mn

Célébration académique de l'opération *Chastise* (mai 1943) : la destruction de deux barrages de la Ruhr. La conception en revint à l'ingénieur Barne Willis (Michael Redgrave) qui inventa un type de bombe rebondissant sur l'eau pour neutraliser les filets de protection, le "Wing Commander" Gibson (Richard Todd) se chargeant d'emmener l'escadrille à bon port. Nous suivons les essais et préparatifs, ainsi que le bombardement qui causa 40% de pertes chez les aviateurs et des dégâts considérables – usines inondées et ce que le film ne nous dit pas, populations noyées dont 750 prisonniers de guerre français et ukrainiens.

La vie de plaisir Albert Valentin, France, 1944, 89 mn

Directeur de la boîte de nuit LA VIE DE PLAISIR, Maulette (Albert Préjean) a épousé Hélène de Lormel (Claude Génia) dont il était tombé amoureux. Mais tout s'est mal passé entre le riche roturier et sa belle famille et l'on juge à présent le divorce ; plaidoyer pour l'épouse par M^e^ de Merly (Roger Karl), puis pour le mari par M^e^ Marion (Noël Roquevert) qui rétablit la vérité des faits.

D'un côté les aristocrates oisifs (Jean Servais), escrocs (Maurice Escande) et arrogants (Aimé Clariond), de l'autre l'honnête et sympathique homme du peuple Maulette et son fidèle lieutenant (Yves Deniaud, excellent) ; l'opposition entre ceux qui chassent et ceux qui travaillent est tellement schématique et convenue qu'elle enlève à peu près tout intérêt au film, banni à la Libération tout comme une autre production Continental, le superlatif *Corbeau* (p. 628).

Si l'on replace l'œuvre dans son contexte, on reste frappé par son violent anti-cléricalisme avec un évêque (Pierre Magnier) particulièrement gratiné qui bénit la meute avant la chasse.

Outcast of the islands *Le banni des îles*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1951, 96 mn

D'après Joseph Conrad. Willems (Trevor Howard), qui a commis des indélicatesses à Singapour, est envoyé dans un comptoir perdu par son père adoptif Lingard (Ralph Richardson) ; différence avec *Lord Jim* (p. 1287), il n'y trouvera aucune rédemption. S'étant amouraché de la belle Aissa (Kerima), il organise eun soulèvement sans lendemain contre Almayer (Robert Morley), l'agent de Lingard, perdant alors l'appui de son protecteur qui le condamne à pourrir sur place.

Bien que tourné à Ceylan, le film utilise des Occidentaux maquillés. George Coulouris fait un Babalatchi plausible, mais Kerima – Miriam Charrière de son vrai nom – passe difficilement en indigène : n'est pas Dorothy Lamour qui veut. Avec Wendy Hiller et Wilfrid Hyde-White, déplaisant à souhait dans un petit rôle.

Killers of the Flower Moon Martin Scorsese, USA, 2023, 206 mn

Les années 1920 en Oklahoma. Les Indiens Osage semblent prospérer grâce à la manne pétrolière. Qui a hélas attiré la convoitise des Blancs locaux, en particulier d'un nommé Hale (Robert De Niro), l'auto-proclamé Roi des collines Osage. Il pousse son neveu Ernest (Leonardo DiCaprio) à épouser l'Indienne Molly (Lily Gladstone) dont ils exterminent la famille : au moment du procès, Molly est seule héritière d'une fabuleuse fortune.

Louable effort de Scorsese d'avoir ressuscité ce fait divers oublié. Mais le film ne parvient ni à nous émouvoir ni à nous terrifier : il n'est que la chronique longuette d'une histoire sordide mêlant cupidité et racisme.

A lawless street *Ville sans loi*, Joseph H. Lewis, USA, 1955, 77 mn

Marshall à Medicine Bend, Calem Ware (Randolph Scott) est l'unique obstacle à la prise de contrôle de la ville par Thorne et Clark, deux potentats locaux. Plusieurs tentatives de meurtre échouent avant que Baksam (Michael Pate) n'ait plus de chance et abatte le héros. Son épouse Tally (Angela Lansbury) qui l'avait quitté car elle ne supportait pas de vivre dans la peur, Thorne et Clark ainsi que le spectateur, seule originalité du film, tout le monde le tient pour mort. Mais, soigné en cachette par le docteur Wynn (Wallace Ford), il se remet de sa blessure et revient pour nettoyer la ville. Il abandonne finalement son revolver aux citoyens vertueux et part avec Tally. Petit rôle pour Ruth Donnelly.

Metello Mauro Bolognini, Italie, 1970, 107 mn

Tout commence et se termine par la sortie d'un prisonnier des Murate à Florence. Un anarchiste vers 1880, son fils socialiste Metello (Massimo Ranieri) vers 1905 : ils déclarent tous deux qu'ils n'y retourneront pas. Ce film magnifique et émouvant reconstitue, avec le sens plastique exceptionnel de Bolognini, cette Florence de la Belle Époque avec ses longues grèves, ses répressions brutales, mais aussi les éclairs de bonheur qu'apportent les femmes au héros : son premier amour, la veuve Viola (Luciana Bosè), son épouse Ersilia (Ottavia Piccolo) et la voisine aguicheuse Idina (Tina Aumont), pour un temps sa maîtresse. Musique nostalgique d'Ennio Morricone.

None shall escape André De Toth, USA, 1944, 86 mn

La carrière du nazi Grimm (Alexander Knox), depuis la petite ville de Pologne où il est né jusqu'au tribunal genre Nuremberg où il répond de ses crimes. Le procès se déroule au futur puisque les Alliés n'ont pas encore gagné la guerre. En 1943, les camps de la mort n'était pas connus des scénaristes et l'extermination des Juifs est présentée comme une activité un peu artisanale ; la solidarité du curé polonais (Henry Travers) à leur égard relève de la pure propagande.

Bizarrement, ces inexactitudes n'enlèvent rien au film qui restitue de façon, hélas très convaincante, l'esprit de la race des seigneurs. Grimm, personnellement immonde (c'est un violeur), est d'un fanatisme d'autant plus effrayant que c'est un vrai croyant, investi émotionnellement dans l'hitlérisme. Il envoie son frère en camp de concentration pour mieux manipuler son neveu dont il fait son fils spirituel ; mais, tout en réprimant une larme, n'hésite pas à abattre froidement ce dernier qui, écœuré par le dernier crime de son oncle, avait arraché ses colifichets nazis. Il n'a pas peur du verdict car, quoi qu'il arrive, les siens se relèveront toujours ; l'actualité récente semble hélas lui donner raison.

Le souffle au cœur Louis Malle, France, 1971, 113 mn

1954 à Dijon. Le jeune Laurent (Benoît Ferreux), qui n'aime guère son père gynécologue (Daniel Gélin), se sent proche de sa mère italienne Clara (Lea Massari). Quand il est envoyé en cure à Saint-Honoré-les-Bains (Nièvre) à cause d'un vague souffle au cœur, cette dernière l'accompagne, prétexte pour voir son amant.

L'époque est reconstituée avec un soin maniaque : la défaite de Diên Biên Phu, Mendès-France, le quotidien *L'express*, ainsi que Louison Bobet, *Histoire d'O*, le jazz de Dizzie Gillespie et le *be-bop*. Tout comme la vie d'un jeune bourgeois de 14 ans : camps scouts, école privée (Michael Lonsdale en directeur de conscience). C'est l'âge où Laurent cherche à "le" perdre, d'abord dans le lit d'une pute, pour arriver finalement à passer la nuit avec une des jeunes pensionnaires de l'hôtel. Était-il bien nécessaire de le faire coucher, ne serait-ce que de façon accidentelle et sans lendemain, avec sa maman ? Avec Ave Ninchi.

La Dame de Monsoreau Yannick Andreï, France, 1971, 385 mn

L'intrigue politique oppose Henri III (Denis Manuel) à son frère Anjou (Gérard Berner), un fourbe auquel les Guise ont promis le trône et dont l'homme de confiance, Bussy d'Amboise (Nicolas Silberg), échappe de peu à une tentative d'assassinat due aux mignons d'Henri. Il est sauvé par la belle Diane de Méridor (Karin Petersen), objet des convoitises d'Anjou mais aussi de Monsoreau (Francois Maistre) qui réussit à l'épouser par traîtrise. C'est aussi par traîtrise que Bussy tombera sous les coups des spadassins d'un Monsoreau ligué avec Anjou. Personnage central, l'historique bouffon Chicot (Michel Creton) auquel Alexandre Dumas a donné un rôle de cheville ouvrière : c'est lui qui dégonfle le complot des Guise visant à forcer le roi à abdiquer. Avec Maria Meriko en reine-mère.

Magasiskola *Les faucons*, István Gaál, Hongrie, 1970, 81 mn

Le dressage des faucons comme parabole de la société. Ennuyeux et daté.

EO Jerzy Skolimowski, Pologne, 2022, 92 mn

L'âne Balthazar (p. 681) a quitté les Pyrénées pour s'établir en Pologne. Toujours aussi placide, il est avant tout victime des humains, globalement indifférents, exception faite des attentions d'une jeune femme et la brutalité d'une bande de supporters. Tout ça pour finir en Italie dans un boyau qui l'emmène avec d'autres quadrupèdes vers ce qui semble être l'abattoir : son destin se résume au mot *salami*. Images bizarres d'eau tourbillonnante : la conscience d'EO (= Hihan). Apparition d'Isabelle Huppert.

Carol Todd Haynes, USA, 2015, 113 mn

D'après Patricia Highsmith, la rencontre, fin 1952, entre Carol (Cate Blanchett), en instance de divorce, et Therese (Rooney Mara), vendeuse dans un grand magasin new-yorkais. Les deux femmes qui ressentent une attraction profonde partent en voiture en direction de l'Ouest. C'est dans un motel de l'Iowa qu'elles ont des relations sexuelles avant de découvrir qu'un prétendu voyageur de commerce – en réalité un détective payé par le mari de Carol – les a piégées sur bande magnétique. Cette dernière, terrorisée, décide de rentrer pour faire profil bas jusqu'au divorce ; tandis que Therese débute comme photographe au New York Times. Quelques mois plus tard, Carol se sent libre et propose à Therese de dîner dans un restaurant avec des amis ; Therese refuse avant de la rejoindre dans la soirée. Le film se clôt sur le regard magique qu'échangent les deux femmes.

Intentionnellement tournée en super 16, magnifique, cette émouvante histoire d'amour est servie par une reconstitution d'époque soignée. L'époque où se situait déjà *Far from Heaven* (p. 706) qui souffrait d'être un peu une sirkerie.

National Gallery Frederick Wiseman, USA, 2014, 173 mn

Le célèbre musée de Trafalgar square est abordé sous les divers angles et professions qui constituent l'envers de l'impressionnante collection. Une guide nous apprend l'origine peu glorieuse des trésors exposés : l'argent de la traite. On discute du meilleur accrochage pour les peintures, on parle de la difficulté d'enlever les vernis, des particularités des cadres en ébène. Un restaurateur qui en a presque fini avec le *Frederick Rihel* de Rembrandt nous montre, sur une radiographie, une première version peinte dans un sens différent. On évoque Vermeer, Poussin, Velázquez et Leonardo, on disserte sur Watteau et la musique tandis qu'une exposition temporaire réunit Turner et Claude Lorrain. Le film se clôt sur un pas de deux dans une salle vide : au mur deux Titien.

Broadway by light William Klein, USA, 1958, 10 mn

La grande artère, filmée de nuit, sans commentaire. Les réclames lumineuses en enfilade clignotent ; aux devantures des cinémas et des théâtres s'affichent le titre du nouveau spectacle et ses principaux interprètes. Tout se fige avec le jour.

Junior Julia Ducournau, France, 2011, 21 mn

Filmée avec finesse et empathie, la mue de la chenille en papillon : du jour au lendemain, Justine (Garance Marillier, 13 ans) adolescente mal dans sa peau, devient une charmante jeune fille.

La danse Frederick Wiseman, France, 2009, 152 mn

La danse à l'Opéra, Bastille et surtout Garnier avec ses ruches sur le toît. Exercices, ateliers et préoccupations plus terre-à-terre comme la retraite – à 40 ans pour les danseurs – et la recherche de mécènes américains. Divers extraits de ballets dont certains très modernes ; les tutus font inévitablement penser à Degas. Un coup de téléphone nous informe de la mort de "Maurice".

Potomok Chingis-Khana *Tempête sur l'Asie*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1928, 126 mn

Les Anglais découvrent que Bair (Valéry Inkijinoff), le brave Mongol qu'ils viennent d'exécuter, est un descendant direct de Gengis Khan. Ils parviennent difficilement à le ranimer dans le but d'en faire le chef d'un gouvernement fantoche. Rétabli, le miraculé prend la tête d'une horde qui chasse les impérialistes honnis.

Le scénario d'Ossip Brik, ami de Maïakovski et époux de Lily, ne fait pas dans la dentelle. Belles images de la steppe mongole et ses yourtes.

A king in New York *Un roi à New York*, Charles Chaplin, USA, 1957, 100 mn

Récemment détrôné, le roi Shahdov (Chaplin) se rend au pays de la Liberté. Où il se fait piéger par la télévision ; une aubaine pour ce fauché qui participe à de juteuses publicités. Il croise surtout un gamin perturbé (Michael, fils du réalisateur) qui fuit les inquisiteurs chargés de lui faire dénoncer des parents communistes ; cette rencontre vaut à l'ex-monarque une comparution devant le HUAC (comité maccarthyste). Seul moment vraiment drôle dans ce règlement de comptes un peu crispé, il arrose ce beau monde avec une lance à incendie, comme au bon temps de *A night in the show* (p. 1117), film de la période Essanay.

Der Prozeß *Le procès*, Georg Wilhelm Pabst, Autriche, 1948, 103 mn

1882. Quand une jeune fille hongroise disparaît, les Juifs du village sont suspectés de l'avoir tuée au cours d'un sacrifice rituel. Un avocat honnête saura démontrer l'inanité de cette accusation.

Film académique d'un réalisateur qui avait des choses à se faire pardonner.

Mest' La flûte de roseau, Ermek Shinarbayev, URSS, 1989, 100 mn

Film kazakh en langue russe centré sur l'idée de la vengeance (*Mest'*). Le scénario, plutôt barbant, est aussi abscons que les mouvements de la tortue du début du film que le roi de l'ancienne Corée n'arrive pas à interpréter.

Die hard *Piège de cristal*, John McTiernan, USA, 1988, 132mn

Emmenés par Hans Gruber (Alan Rickman), un groupe de prétendus terroristes politiques s'empare de l'immeuble d'une compagnie japonaise installée à Los Angeles. Il s'agit en fait de simples bandits qui guignent le trésor contenu dans les coffres. Las, c'était sans compter avec la présence inattendue du flic new-yorkais McLane (Bruce Willis), un authentique dur-à-cuire (die hard) qui vient à bout de ce beau monde, sauvant au passage les otages parmi lesquels son épouse.

Un film spectaculaire dont le scénario démagogique rappelle *The enforcer* (p. 190) : révolutionnaires qui ne peuvent être que bidons, terrorisme excusé par les psychologues, exploité par les journalistes et avec lequel la Police transige !

Seule, Géorgie Otar Iosseliani, France, 1994, 236 mn

Centré sur l'Histoire, ce téléfilm évoque la catastrophe que fut la chute de Byzance pour ce pays entouré de voisins musulmans, turcs ou perses, qui finit par conclure un pacte avec la Russie, laquelle en profita pour l'annexer au début du XIX^e^ siècle. Indépendant en 1918 avec un gouvernement menchévik, il fut pris par les bolchéviks d'Ordjonokidze en 1921 et réassujetti à la Russie via l'URSS. À laquelle elle fournira deux dirigeants importants, Staline et Beria. Très ancré dans le présent, le film évoque la toute récente indépendance et les agressions diverses dont il est l'objet de la part de la Russie, voisin qui ne lâche jamais sa proie.

Évocation du rôle central de la culture, ce qui explique l'existence d'un cinéma géorgien. Et d'une tradition bien ancrée, la chanson polyphonique, ce qu'on avait cru comprendre en visionnant les films du réalisateur...

Hôtel Terminus Marcel Ophüls, France, 1988, 256 mn

Klaus Barbie à Lyon, c'est la traque des résistants, Jean Moulin qu'il arrête sur dénonciation de René Hardy – qui nie effrontément à l'écran – mais aussi des Juifs, notamment les 44 enfants cachés à Izieu qu'il envoie à Auschwitz. Un individu sadique et brutal, un authentique SS. Ses méfaits lyonnais lui valent une capture tardive et un procès très médiatisé : il est défendu par M^e^ Vergès, avocat retors.

Une grande place est accordée à la longue cavale de Barbie (1944–83). Protégé par les Américains, ce "nazi idéaliste" (*sic*) intègre le CIC (contre-espionnage) en 1947 pour lutter contre les communistes allemands. Devenu encombrant, il passe alors à la CIA pour être exfiltré en 1951 par les réseaux de Mgr Draganović vers l'Amérique du Sud. Devenu bolivien, "Altmann" reprendra sa fonction de tortionnaire, couverture une activité d'entrepreneur... escroc.

La question posée par ce documentaire passionnant reste sans réponse : comment est-ce-possible, comment un homme peut-il faire ça à d'autres hommes ?

Double messieurs Jean-François Stévenin, France, 1986, 88 mn

François (Jean-François Stévenin) retrouve Léo (Yves Afonso, comme sorti de *Maine-Océan*, p. 1414), un ancien copain de "colo" prétendument doublure de Belmondo. Le passé ressurgit et les voilà partis pour Grenoble à la recherche du Kuntch, un troisième larron qu'ils ne trouveront pas, mais qui sera avantageusement remplacé par son épouse Hélène (Carole Bouquet).

Comme dans *Passe montagne* (p. 383), Stévenin nous ramène à ces rêves d'enfant qui sommeillent et qu'on refoule quand ils affleurent. Léo, avec ses idées puériles, est comme le symbole de ce Paradis que lui seul n'a jamais perdu. Hélène et François finissent par oublier leur statut d'adulte, sans doute pour un instant car ils sont moins frappés que Léo.

Le film se termine dans le Trièves, où se situait la colonie de vacances, maintenant désaffectée. Dernier plan sur le Mont Aiguille depuis la gare de Clelles/Mens.

Manon des sources Marcel Pagnol, France, 1952, 225 mn

Ce film magnifique est, à peu de chose près, le dernier Pagnol. Avec Fernand Sardou et Marcelle Géniat ainsi que les fidèles Charles Blavette, Édouard Delmont, Henri Poupon (qui joue le Papet) et Milly Mathis. Style théâtral et redondant avec des formules cocasses genre : "un coup de pied au cul qui te casse la mâchoire" et Robert Vattier (qui fut monsieur Brun, p. 790) dans le rôle d'un pédant sourdingue qui, à l'aide d'un sonotone dernier cri de la taille d'un poste de radio, peut participer aux conversations. Scène d'anthologie très datée quand, à la terrasse du café, il termine un récit par : "Poil au cul".

Les trois personnages principaux sont la sauvageonne (Jacqueline Pagnol), l'instituteur (Raymond Pellegrin) et le paysan Ugolin (Rellys) qui a, de loin, le rôle le plus intéressant : il est rusé, calculateur. Également profondément malheureux et finalement touchant lorsque, rentrant chez lui pour se pendre, il voit des fantômes sur le chemin. Si le film rappelle parfois *La femme du boulanger* (p. 418) – l'eau remplaçant le pain et le curé (Henri Vilbert) le marquis –, il s'en distingue à cause de la dimension tragique d'Ugolin.

En effet, miracle du cinéma de Pagnol, cette œuvre un peu vieillote aux personnages stéréotypés finit par nous émouvoir. C'est le désespoir d'Ugolin, c'est le village qui apporte des cadeaux à Manon (musique des Trois Mages de l'Arlésienne) et c'est enfin le Papet profondément affligé par le suicide de son neveu mais néanmoins toujours rapiat : Ugolin aurait quand même pu lui léguer la ferme !

Cette source bouchée bien provençale a sa version citadine : les "caisses à eau" évoquées dans le film alimentaient naguère les appartements marseillais et un dysfonctionnement était facilement attribué à la malice du voisin venu de Paris.

Réflexion logique à méditer : "Un gendarme ne devine rien, il constate".

L'île aux trente cercueils Marcel Cravenne, France, 1979, 288 mn

Sur la fictive île bretonne de Sarek, Véronique (Claude Jade) retrouve son père (Georges Marchal) ainsi que son fils François (Pascal Sellier) que ce dernier lui avait enlevé en bas âge ; ou plutôt les aperçoit le temps que François tue son grand-père. Puis réapparaît Vorski (Jean-Paul Zehnacker), l'ex-époux de Véronique condamné à mort pour espionnage – nous sommes en 1917 – et qui n'aurait échappé au peloton d'exécution que pour mourir dans un accident. Ce bigame qui parle de lui-même à la troisième personne est venu accompagné de son autre épouse, Elfried (Julie Philippe) et du monstrueux Éric, leur fils qui a le physique de François : c'est lui le meurtrier du grand-père. Il est fort question d'une prophétie dans laquelle Abel tue Caïn – le combat à mort organisé par Vorski entre les deux frères tournera à l'avantage du gentil François – et qui mentionne quatre crucifiées, en fait trois vieilles femmes plus Véronique : Maurice Leblanc, qui a sans doute vu *Les vampires* (p. 687), l'a affublée d'une cagoule, ce qui est commode pour lui substituer Elfried. Elle s'en tire grâce au fidèle Philippe (Yves Beneyton) qui nous inflige une laborieuse mise de points sur les ı comportant l'explication de la pierre-Dieu dont Vorski voulait s'emparer : il s'agit d'un gros caillou à forte teneur en radium, capable de carboniser la main qui le touche mais dont les effluves radioactifs sont à l'origine d'une végétation luxuriante (!). Cette adaptation télévisuelle réussie sabre le personnage d'Arsène Lupin qui ne jouait qu'un rôle secondaire dans le roman (1919).

Messalina Vittorio Cottafavi, Italie, 1960, 81 mn

En 1960, pas question de mettre en scène les mœurs extrêmement dissolues résumées par l'antonomase "messaline". Nous assistons donc à des complots, des manipulations d'amants un peu interchangeables. L'histoire romaine est comme souvent christianisée, puisqu'on invente *ex nihilo* une persécution, une bonne quinzaine d'années avant celle de Néron. Dans le rôle principal, la pulpeuse Belinda Lee dont les amours avec le prince Orsini, un des laïcs du Vatican, avaient défrayé la chronique ; elle devait mourir d'un accident de voiture à 25 ans.

Fényes szelek *Ah ! Ça ira*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1969, 78 mn

Miklós Jancsó prend le contre-pied de l'académisme dominant, i.e., du réalisme socialiste. Une bande d'étudiants, habillés à la mode de 1968, vient discuter dans la rue avec des séminaristes pour les convaincre des bienfaits du socialisme. Tout ça avec chants révolutionnaires et chorégraphies de style ronde enfantine ; le réalisateur venait d'inventer un académisme de son cru, un formalisme assommant qui culminera dans *Psaume rouge* (1972).

Succession Jesse Armstrong, USA, 2018-23, 2294 mn

Logan Roy (Brian Cox) est le richissime chef de waystar|ROYCO, un empire sur le déclin dont le joyau est la chaîne de (dés)information ATM. Tout débute par un grave malaise de Logan – il a 80 ans – dont il se remet pour finalement mourir lors de la quatrième et ultime "saison" de la série, juste avant l'élection d'un président d'extrême-droite qu'ATM a soutenu de façon indécente.

Librement inspiré de Rupert Murdoch mais faisant inévitablement penser à Donald Trump, Logan est tyrannique et sans scrupules, ce qui fait sa force ; il traite son entourage comme du bétail, n'hésitant pas à humilier ses enfants. Au centre des saisons II et III, l'affaire Brightstar Cruise Line, une filiale dirigée par le défunt Lester McLintock que son proche ami Logan surnommait Mo (comme Mo-lester !) en référence aux jeunes femmes violées sur ses navires. Quand le scandale éclate, Logan fait brûler les documents compromettants et intimider les témoins. Personnellement mouillé, il demande à son fils Kendall (Jeremy Strong) de servir de fusible : il aurait été au courant des agissements de Mo sans faire remonter l'information jusqu'au patriarche. Kendall ayant fait faux bond, c'est Tom (Matthew Macfadyen), un gendre-serpillère, qui se résout à jouer le bouc sacrificiel. Finalement, le Département de la Justice cesse cette "chasse aux sorcières" : il faut dire que l'immonde ATN s'était mis à débiner le Président.

Soupçonnant le gâtisme de son père, Kendall préparait un putsch pour prendre sa place. Mais, drogué au volant, il a un accident mortel pour son passager ; épisode connu du seul Logan qui en profite pour transformer son fils en yes man. Un yes man qui se révolte lors de la conférence de presse où il devait porter le chapeau "Brightstar" : il vide son sac en chargeant son paternel.

En général, les personnages, typiques du trumpisme, ne vivent et n'agissent que par intérêt. Kendall fait un temps exception, sans doute à cause de cet accident dont il se sent responsable et qui le culpabilise. Autre exception, Rhea (Holly Hunter), une maîtresse du patriarche qui éprouve de soudains scrupules quand elle voit la fille de Logan, Shiv (Sarah Snook), terroriser une des victimes de Brightstar : bien que récemment bombardée PDG, elle jette l'éponge. Et n'oublions pas Nan Pierce (Cherry Jones), patronne de Presse à l'ancienne qui s'oppose au rachat de sa respectée chaîne d'information PGM par l'ogre Logan.

Sinon, sympathique à force d'être couillon, Greg (Nicholas Braun), le petit-neveu de Logan, ne cesse de trahir tout le monde. Le fils aîné Connor (Alan Ruck) est une ganache qui se voit déjà Président alors qu'il ne comprend rien à la politique. Le troisième fils Roman (Kieran Culkin) est un vicelard qui entretient une relation sexuelle perverse – basée sur l'envoi de photos de sa bite – avec Gerri (J. Smith-Cameron) le bras droit de Logan qui a l'âge d'être sa mère. Le patriarche mort, Kendall, Shiv et Roman se déchirent et se font évincer par un Suédois (Alexander Skarsgård) en phase avec la "tech" ; prochain PDG, le cloporte Tom.

Avec André Gide Marc Allégret, France, 1951, 89 mn

Nombreuses séquences tournées avec la concours sympathique de Gide peu avant sa mort. Si les conversations avec M^e^ Garçon ou une jeune pianiste – sujet, Chopin – ne sont pas palpitantes, restent la voix et la présence du célèbre écrivain. La faiblesse de ce documentaire tient à son commentaire daté, avec une évocation conformiste de sa vie, l'homosexualité n'étant mentionnée qu'à mots couverts alors que cet homme d'une franchise constante, cf. son *Retour de l'*URSS (1936), n'en avait jamais fait mystère.

La peau douce (p. 3) imagine une projection du film à Reims.

Munster, go home ! Earl Bellamy, USA, 1966, 96 mn

Les Munsters (personnages d'une série télévisée de l'époque) font un héritage. C'est ainsi que la vampiresse américaine Lily (Yvonne De Carlo), son père sorcier (Al Lewis) et son époux Herman (Fred Gwynne) aux allures de monstre de Frankenstein s'installent dans un château anglais dont les occupants, des Munsters britanniques et leur réfrigérant domestique (Hermione Gingold, Terry-Thomas et John Carradine), ne pensent qu'à récupérer le château où ils fabriquent par ailleurs de la fausse monnaie. Leur plan pour tuer Herman lors d'une course automobile ayant échoué, ils se retrouvent sous les verrous tandis que les yankees retournent dans leur pays. Amusant et bien enlevé.

Intervista Federico Fellini, Italie, 1987, 103 mn

Cinecittà a 50 ans, anniversaire célébré par Fellini qu'on voit en train de tourner une fictive adaptation de *L'Amérique* en compagnie de ses auxiliaires attitrés (Maurizio Mein, Tonino Delli Colli). Le réalisateur se souvient du temps où, jeune journaliste (Sergio Rubini), il avait interviewé une diva. C'est un peu Fellini faisant du Fellini, ainsi ces Indiens qui chargent avec des antennes de télévision en guise de lance. Mais il y a ces retrouvailles magiques entre Marcello Mastroianni, costumé en Mandrake, et Anita Ekberg dans sa villa des environs de Rome... pour un court instant les voilà en 1960 dans la Fontaine de Trévi.

Max mon amour Nagisa Ōshima, France, 1986, 94 mn

Paris. Le diplomate britannique Peter Jones (Anthony Higgins) découvre que son épouse Margaret (Charlotte Rampling) a pris pour amant Max... un chimpanzé ! À partir de cette prémisse absurde, le film peine à trouver le ton juste, entre comédie loufoque et drame de l'amour. Avec Sabine Haudepin, Victoria Abril, Milena Vukotic, Bernard-Pierre Donnadieu et Pierre Étaix.

Quelques heures de printemps Stéphane Brizé, France, 2012, 104 mn

Alain (Vincent Lindon), tout juste sortie de prison, s'établit temporairement chez sa mère Yvette (Hélène Vincent). Les choses se passent plutôt mal entre les deux, au point qu'il s'installe chez un voisin (Olivier Perrier). Mais la mère, atteinte d'un cancer, a décidé de mourir et son fils l'accompagne en Suisse pour un suicide assisté. Déclarations d'amour réciproque alors que la vieille dame vit ses derniers moments. Sobre et touchant. Avec Emmanuelle Seigner.

Horizons sans fin Jean Dréville, France, 1953, 102 mn

Évocation de l'aviatrice Hélène Boucher (1908–34). L'émotion se dégage de la sobriété de la mise en scène et de l'interprétation de Gisèle Pascal, assistée de Jean Chevrier, René Blancard, Paul Frankeur, Pierre Trabaud et Maurice Ronet.

Trois chambres à Manhattan Marcel Carné, France, 1965, 106 mn

D'après Georges Simenon. Deux solitudes se croisent dans un bar de New York, celles de l'acteur François Comte (Maurice Ronet) et de Kay (Annie Girardot). L'amour s'installe entre les deux tout en bégayant un peu. Jaloux de ses amants passés (dont l'inévitable Roland Lesaffre), il la trompe avec une starlette (Margaret Nolan) alors qu'elle a dû s'absenter. Conclusion (un peu trop) optimiste : "Désormais ni toi ni moi ne serons seuls". Une relative bonne surprise dans la filmographie décevante du second Carné. Avec O. E. Hasse et Gabriele Ferzetti.

La prima notte di quiete *Le professeur*, Valerio Zurlini, Italie, 1972, 126 mn

Rimini. Daniele Dominici (Alain Delon), professeur remplaçant tout juste arrivé, ne s'intéresse qu'à son élève Vanina (Sonia Petrovna) et accessoirement au jeu en perdant systématiquement de l'argent face aux vitelloni du coin : Spider (Giancarlo Giannini), Marcello (Renato Salvatori) et Gerardo (Alberto Maria Merli), l'amant en titre de Vanina. Qu'il supplante auprès de la jeune femme pour découvrir qu'elle a couché avec toute la bande, encouragée par une mère (Alida Valli) qui tirait profit des aventures de sa fille mineure avec des adultes friqués. Par ailleurs, dans son couple en fin de course, Daniele se soucie peu des chantages au suicide de son épouse Monica (Lea Massari). C'est par un petit matin brumeux, alors qu'il espère peut-être retrouver Vanina partie chez sa sœur tout en craignant malgré tout un passage à l'acte de Monica, qu'il a un accident : la mort lui procure sa première nuit de sérénité selon le titre italien. Il a droit à un enterrement très chic, avec des momies hors d'âge – la parentèle aristocratique avec laquelle il avait rompu – et Spider qui avait sympathisé avec lui. Inoubliable Delon.

The X files I Chris Carter, USA, 1993-94, 1045 mn

Première "saison" (24 × 45 mn) d'une série qui en comptera onze. Les "X-files" de l'agent du FBI Mulder (David Duchovny) sont des dossiers consacrés au paranormal auquel il croit, d'où son surnom "Spooky" (ectoplasmique) ; ficelle scénaristique, sa collaboratrice Scully (Gillian Anderson) est plus terre à terre.

Nos détectives sont parfois aiguillés par le mystérieux Deep Throat (Jerry Hardin), dont le surnom renvoie au scandale du Watergate, cf. *Les hommes du président*, p. 250. D'où des victoires sans lendemain car la raison d'État finit toujours par l'emporter : silence sur la découverte. Ce qui donne lieu à de nombreuses variations sur les UFO (*unidentified flying objects*) et leurs passagers. Limitation du style complotiste, l'attention se focalise sur l'existence d'un secret ; son contenu étant une sorte de MacGuffin.

Recyclages de scénarios connus : l'ordinateur meurtrier de *2001* (p. 527) dans le n° 7 ou l'ennemi invisible de la station polaire de *The thing* (p. 988) dans le n° 8. Plus originaux, les extraterrestes hermaphrodites du n° 14 chez les Amish, cf. *Witness* (p. 27) ou le lycanthrope d'une réserve indienne (n° 19). Plusieurs cas de dédoublement, e.g., le n° 23 qui oppose un débile léger et son jumeau spécialiste des fusées ou encore le n° 11, histoire de clonage qui met en scène de terrifiantes gamines de 8 ans ; le n° 24 envisage l'hybridation entre humains et "aliens", un secret qui coûtera la vie à l'infortuné Deep Throat. Point fort de cette série inégale, le doute qui s'installe à la fin de certains épisodes : le héros du n° 18 était-il réellement thaumaturge, le condamné à mort (Brad Dourif) du n° 13 avait-il vraiment un don de double vue ?

Thierry la Fronde Jean-Claude Deret, France, 1963-66, 1299 mn

Série familiale (52 × 25 mn) située durant la Guerre de Cent Ans à la fin d'un premier round remporté par les Anglais : références à la bataille de Poitiers et au traité de Brétigny (1360). Lieu, la Sologne quoique avec les deux dernières "saisons" (3 et 4), le héros se déplace souvent, e.g., Orthez, prétexte à évoquer Gaston Fébus, et surtout Paris où il devient conseiller du roi Jean II le Bon. Ce héros, c'est Thierry de Janville (Jean-Claude Drouot) alias la Fronde en référence à son arme favorite. Auprès de lui sa fiancée Isabelle (Céline Léger) et six compagnons dont le voleur à la tire Jehan (Robert Rollis) et le comédien Judas (Fernand Bellan). Face à lui, des historiques, l'Anglais Chandos (Jacques Harden) ou le roi de Navarre Charles le Mauvais (Sady Rebbot) ; mais la pire ordure est le fictif Florent joué par le concepteur de la série (Jean-Claude Deret). Ce *Robin Hood* (p. 653) du pauvre se laisse voir à cause de son humour : on y assiste à l'invention de la bûche cendrée et à l'apprentissage de la fourchette. N'oublions pas le célèbre thème musical dû à Jacques Loussier.

Ginza keshō *Le fard de Ginza*, Mikio Naruse, Japon, 1951, 87 mn

Yukiko (Kinuyo Tanaka), hôtesse au bar *Bel Ami*, élève Haruo, le garçonnet qu'elle a eu d'un ex-protecteur désormais dans la dèche avec lequel elle ne veut pas rompre par reconnaissance. Sous le fard et derrière les néons de Ginza, le quotidien de l'après-guerre concentré dans l'espace du bar : le client qui part sans payer, les filles à la page et le voyou, les enfants qui vendent des fleurs ou la fillette qui pousse la chansonnette – tout le film est d'ailleurs traversé par le chant. Ex-hôtesse pragmatique, Shizue (Ranko Hanai) qui vit en femme entretenue, suggère à Yukiko un certain Kanno (Eijirō Tōno) riche et si pingre qu'il mégote sur une chambre et veut la sauter dans un entrepôt : elle prend la fuite, renonçant à solliciter son aide pour sauver le bar. Shizue a par ailleurs des vues sur le beau Kyōsuke (Yûji Hori) "son amour de cœur" ; occupée lorsque ce provincial vient à Tōkyō, elle oblige Yukiko à lui faire visiter la ville et à mentir sur leur situation. Émue par des poésies partagées, Yukiko qui frise la quarantaine tombe amoureuse de Kyōsuke ; mais aucune romance en vue car, Haruo ayant fugué, elle se fait remplacer sa collègue Kyōko (Kagawa), plus jeune et moins dissimulatrice, qui lui dame le pion. Résignée à continuer au *Bel Ami*, elle décide de fermer son cœur naïf à l'amour ; il ne lui reste que son fils. Un portrait touchant ; on pense à *Quand une femme monte l'escalier* (p. 1413).

Les amants de Bras-Mort Marcello Pagliero, France, 1951, 83 mn

Les amours du pauvre marinier Jean Michaut (Frank Villard, médiocre) avec sa riche cousine Monique Levers (Nicole Courcel), fille d'un requin des canaux (Robert Dalban) qui, avec la complicité de "la Mère Girard" (Mona Goya), guigne plusieurs péniches dont celle de Nestor (Henri Génès affublé d'un accent belge). Le complot est déjoué par Monique qui verse de l'eau dans le moteur de son père.

Situé dans le milieu des marins d'eau douce de Conflans-Sainte-Honorine, ce film néo-réaliste qui rappelle *Un homme marche dans la ville* (p. 1369) déçoit à cause d'un dénouement expédié : Monique abandonne le confort pour aller vivre l'amour sur une péniche tandis que son père renonce *in extremis* à s'approprier un bateau de plus. Avec Line Noro et Margo Lion.

The heart of the world Guy Maddin, France, 2000, 6 mn

Odilon Redon Guy Maddin, France, 1995, 5 mn

Deux courts-métrages de l'extravagant Maddin. Le premier, dans le style du constructivisme soviétique est une histoire dans le style de *La fin du Monde* (p. 910). Le second, hommage au célèbre artiste français, aurait mérité la couleur.

Gharehman *Un héros*, Asghar Farhadi, Iran, 2021, 122 mn

Rahim (Amir Jadidi) est en prison pour dettes suite à une plainte de son ex beau-frère Bahram (Mohsen Tanabandeh). Lors d'une permission, sa maîtresse Farkhondeh (Sahar Goldoost) lui remet le sac à main qu'elle a trouvé : il contient 17 pièces d'or, de quoi rembourser. Mais Rahim préfère mettre une annonce et la propriétaire du sac se manifeste. D'abord perçu comme un signe d'honnêteté et d'abnégation, ce geste se retourne contre celui qui aurait inventé un acte désintéressé dont il n'y a aucune preuve : impossible de mettre la main sur la mystérieuse propriétaire. Face à la vindicte de Bahram, il en vient aux mains avec lui, ce qui provoque un discrédit public et le retour à la case prison.

Rahim est un personnage ambigu dont les tardifs scrupules sont liés au fait que les pièces trouvées ne suffisent en fait pas à éponger la dette. Détail effarant : un assassin condamné à mort peut échapper à la corde moyennant finance.

Khers nist *Aucun ours*, Jafar Panahi, Iran, 2022, 103 mn

Le réalisateur se met lui-même en scène en train de diriger, dans une quasi-clandestinité, un film situé en Turquie. Il s'est installé dans un village azéri tandis que l'équipe de tournage – merci Internet – est de l'autre côté de la proche frontière qu'il se refuse à traverser clandestinement. Constat accablant sur tous les plans : la Police politique qui somme Panahi de rentrer à Téhéran, l'actrice principale du film, une déracinée jadis torturée par le régime, qui se suicide et surtout ce village soumis à l'atavisme. Un enfant de neuf ans dénonce une liaison coupable mais son témoignage doit être confirmé par la photo des suspects en train de parler sous un noyer : Panahi, sommé de la montrer, nie obstinément son existence. La jeune femme ayant été promise à sa naissance à un certain Yaghoub, elle n'a pas droit de fréquenter qui que ce soit d'autre ; les fautifs sont abattus alors qu'ils tentaient de passer la frontière – par qui, on ne saura pas. Terrifiant.

Le lycéen Christophe Honoré, France, 2022, 118 mn

Après la mort de son père dans un accident de la route, le jeune Lucas (Paul Kircher, excellent) cesse de parler : nous entendrons cependant son monologue intérieur en voix off. Puis quitte sa Savoie pour passer quelques jours à Paris auprès de Quentin (Vincent Lacoste), un frère artiste. Séjour placé sous le signe d'une fuite en avant dans l'homosexualité et surtout la rencontre – platonique – avec Lilio (Erwan Kepoa Falé), un ami de Quentin. De retour auprès de sa mère (Juliette Binoche), il tente de s'ouvrir les veines d'où un séjour à l'hôpital. Signe qu'il a retrouvé ses marques, il finit par sortir de son mutisme pour adresser un message chanté à son cher Lilio. Portrait touchant d'un adolescent à la dérive.

Fang Xiuying *Madame Fang*, Bing Wang, 2017, 87 mn

Elle s'en va, yeux et bouche ouvertes mais sans dire un mot car elle est, depuis longtemps, atteinte d'Alzheimer. Autour d'elle, une famille qui ne sait trop quoi faire et attend le dénouement, ainsi ses petits enfants qui vont à la pêche : pas de tortues mais de grosses carpes. Trois mois plus tard, elle est morte depuis trois mois : il faudra faire une petite célébration.

No home movie Chantal Akerman, Belgique, 2015, 113 mn

Le testament de la réalisatrice est un hommage à sa mère rescapée d'Auschwitz et récemment décédée. Évocation des disparus et longs plans fixes muets dans l'appartement de Bruxelles, ainsi que des images de désert tournées depuis une voiture qui expriment l'attachement de ces Juives à Israël. On pense parfois à *News from home* (p. 1416) : les lancinantes lettres lues en voix off ont été remplacées par des échanges via SKYPE, ce qui est plus efficace mais moins poétique.

Ma jiang *Mah jong*, Edward Yang, Taïwan, 1996, 120 mn

Taipei. Des jeunes gangsters plutôt maladroits, prompts à se tromper de cible. L'un d'eux, Little Buddha est connu pour ses prédictions merdiques que les autres s'ingénient à réaliser. Ils mettent leurs conquêtes féminines en commun en évitant tout baiser buccal qui, selon Little Buddha, porterait la guigne. Une histoire confuse et amusante avec trop de personnages pour qu'on arrive à suivre sans prendre de notes. Avec Virginie Ledoyen.

Antoinette dans les Cévennes Caroline Vignal, France, 2020, 96 mn

Institutrice en banlieue parisienne, Antoinette (Laure Calamy) est bien dépitée d'apprendre que son amant part avec épouse et fillette pour une randonnée cévenole. Elle décide de faire de même et la voici elle aussi sur les traces de Stevenson, se démenant avec un âne baptisé Patrick qu'elle finit par apprivoiser en lui racontant ses amours. Entre le Mont Lozère, Le Pont-de-Montvert et Florac, un petit film frais et réussi.

Histoire de chanter Gilles Grangier, France, 1946, 82 mn

Nice. Le ténor Gino Fabretti (Luis Mariano) est la coqueluche de ces dames. Un chirurgien jaloux (Noël Roquevert) parvient à échanger les cordes vocales du séducteur avec celles d'un livreur (Julien Carette). Mais l'épouse du chirurgien en pince désormais pour le livreur... Un petit film bien enlevé.

Premier rendez-vous Henri Decoin, France, 1941, 101 mn

Micheline (Danielle Darrieux) s'évade de l'orphelinat pour rejoindre un mystérieux correspondant au verbe suranné : il utilise l'imparfait du subjonctif ! C'est un monsieur dégarni, Nicolas (Fernand Ledoux), qui l'attend au café ; il aurait pris la place de son neveu Pierre (Louis Jourdan), empêché. En attendant, il l'héberge dans le collège huppé où il est professeur. Quand plus tard arrive Pierre, c'est le coup de foudre. Las, Micheline apprend que l'auteur des lettres était bien Nicolas qui, anticipant sa déception face à son physique ingrat et son âge, avait utilisé Pierre. Elle regagne donc l'orphelinat et s'apprête à partir en maison de correction quand un collègue de Nicolas (Jean Tissier) organise une collecte parmi les riches élèves : adoptée par Nicolas, Micheline pourra filer le parfait amour avec Pierre. Un film dominé par le charme de Darrieux.

Qingchun *Jeunesse : le printemps*, Bing Wang, 2023, 215 mn

Qingchun : ku *Jeunesse : les tourments*, Bing Wang, 2024, 226 mnx

Qingchun : gui *Jeunesse : retour au pays*, Bing Wang, 2024, 152 mn

À 150 km de Shanghai, Zhili est la capitale du vêtement pour enfants avec, nous dit le carton final, 18 000 ateliers et 300 000 travailleurs migrants ; ce sont ces derniers que le réalisateur a suivis de 2014 à 2019. Des deux sexes, ils sont très jeunes, souvent âgés d'à peine 19 ans et viennent de diverses provinces : on entend surtout parler de l'Anhui. La première époque dans leur quotidien. Travail, plaisanteries et flirts dans un environnement vétuste ; ils sont parqués dans une sorte de dortoir aux paliers jonchés de détritus. Le second volet met surtout l'accent sur les conflits entre ces jeunes gens et leurs employeurs. Ici, un patron est parti laissant son personnel le bec dans l'eau, là les ouvriers négocient âprement le tarif de chaque type d'article. Moment de détente dans la troisième époque quand, à l'occasion du Nouvel An, les déracinés vont retrouver leur famille ; dans l'Anhui mais aussi dans le lointain (et magnifique) Yunnan où une ouvrière se marie.

En arrière-plan, une Police qu'on ne voit pas et qu'on se garde bien de solliciter tant elle est brutale et corrompue. Comme dans *À l'ouest des rails* (p. 949), un regard décapant sur le Paradis communiste.

Souvenirs d'en France André Téchiné, France, 1975, 95 mn

La carrière de Berthe (Jeanne Moreau), une lingère qui épouse un bourgeois (Michel Auclair). Front Populaire, Résistance, mai 1968, ponctuent cette chronique familiale et sociale maladroite aux personnages sans épaisseur. Avec Marie-France Pisier, Claude Mann, Julien Guiomar, Hélène Surgère et Orane Demazis.

My left foot Jim Sheridan, Irlande, 1989, 99 mn

Film consacré à Christy Brown (1932–1981) ; né avec un sévère handicap, il ne contrôle que son pied gauche. Encouragé par sa mère (Brenda Fricker), il devient peintre et même écrivain, auteur de l'autobiographie dont est tiré ce film. Daniel Day-Lewis, remarquable, n'inspire jamais la pitié. On se serait passé du carton final annonçant son futur mariage (1972) avec la controversée Mary Carr.

Les premiers les derniers Bouli Lanners, Belgique, 2016, 93 mn

Chargés de récupérer un téléphone, Cochise (Albert Dupontel) et Gilou (le réalisateur) font diverses rencontres : la sympathique Clara (Suzanne Clément), un cadavre momifié qu'ils mettent en terre assistés de deux vieillards (Michael Lonsdale et Max von Sydow) et surtout un couple désemparé (Aurore Broutin et David Murgia) qu'ils prennent en charge. Et le téléphone ? Cochise, qui l'avait retrouvéé, y avait découvert des images de torture. Alors, quand il se le fait chiper par une bande de "cowboys" particulièrement agressifs, il donne leur adresse à son expéditif commanditaire pour qu'il s'arrange directement avec eux. Sympathique et déjanté avec la participation de Jésus (Philippe Rebbot).

Visages, villages Agnès Varda & JR, France, 2017, 89 mn

Agnès traverse la France dans un camping-car aux allures de caméra, celui de JR, un artiste qui a l'âge d'être son petit-fils : à tous deux, ils orneront des façades de gigantesques photos tout en discutant avec la population. On apprend ainsi que les cornes des chèvres sont coupées à la naissance pour éviter les accidents dus à leur caractère belliqueux. Parmi les portraits, ceux, en pied, de trois femmes dockers affichés sur une pile de containers.

Le couple se rend finalement en Suisse pour un rendez-vous JLG et trouve porte close avec un petit mot écrit au feutre sur la vitre qui signifie à peu près : "Je n'ai plus envie de te voir". Ce qu'on peut comprendre mais alors on ne donne pas de rendez-vous : "Une peau de chien", commente Varda les larmes aux yeux.

Kuolleet lehdet *Les feuilles mortes*, Aki Kaurismäki, France, 2023, 77 mn

Helsinki. Une histoire d'amour entre prolétaires sur fond de musique, de petits boulots et de cinéma : le couple se retrouve devant un cinéma d'Art et d'Essai. Le garçon (Jussi Vatanen), alcoolique du style "jamais sans ma flasque", décide d'arrêter pour cesser de perdre ses boulots et retrouver Ansa (Alma Pöysti). Avec un final inspiré des *Temps modernes* (p. 651) et un chien appelé Chaplin, le film est daté par les nouvelles de la guerre en Ukraine. Avec Janne Hyytiäinnen.

Boksuneun naui geot *Sympathy for Mr. Vengeance*, Chan-wook Park, Corée, 2002, 122 mn

La sœur de Ryu a besoin d'un rein, ce qui donne lieu à une histoire de vengeance à tiroirs : à la fin, il n'y a plus que des cadavres.

1. Ryu se venge des trafiquants d'organes qui lui avaient prélevé un rein ainsi que son argent : trois morts. Complètement à sec, il avait kidnappé la fille du plein aux as Dong-jin afin de financer quand même la transplantation ; découvrant cette indignité, sa sœur s'était suicidée de honte et la fillette enlevée était morte, noyade accidentelle. 2. Dong-jin retrouve Ryu et le noie dans une rivière en lui coupant les jarrets. Il avait auparavant torturé et tué Yeong-mi, la petite amie de Ryu. 3. Les quatre copains terroristes de Yeong-mi règlent son compte à Dong-jin, chacun y allant de son coup de couteau. Sanguinaire et roboratif.

Rapt Lucas Belvaux, France, 2009, 120 mn

Quand le grand patron Stanislas Graff (Yvan Attal) est enlevé, la presse à sensation s'empare de l'affaire et fouille dans son passé : pertes colossales au jeu et parties de chasse sans parler d'une kyrielle de maîtresses. Les ravisseurs ne plaisantent pas avec leur otage, témoin ce doigt coupé reçu par la famille. Une famille (Anne Consigny, Françoise Fabian) qui se déchire et reçoit fraîchement Stanislas à sa libération ; tout comme son adjoint (André Marcon) qui l'oblige à vendre ses parts pour le bien de la boîte. La Police avait fait échouer les tentatives de remise de rançon, à Ostende puis dans un TGV. Après la mort d'un des leurs, les ravisseurs conçoivent un plan B : Stanislas est libéré après avoir signé une exorbitante reconnaissance de dettes. À réception du code CALYPSO, il devra casquer immédiatement sous peine de voir un inconnu tué au hasard avec, près du cadavre, la fameuse reconnaissance qui le rendra indirectement responsable : tout ça expliqué par un Marseillais masqué (Gérard Meylan), sympathique mais aussi impitoyable que les autres. La descente aux Enfers d'un premier de cordée.

Bona Lino Brocka, Philippines, 1980, 88 mn

Amoureuse de Gardo (Phillip Salvador), un figurant de cinéma, Bona (Nora Aunor, 1,50 mètre) s'installe chez lui pour servir de cuisinière et satisfaire ses moindres désirs. Sans grands scrupules, Gardo va jusqu'à lui demander de payer l'avortement d'une maîtresse qu'il vient d'engrosser ! Quand il séduit une femme riche qu'il projette d'épouser et congédie Bona, c'en est trop. Ayant indirectement provoqué la mort de son père à cause de sa vie avec Gardo, elle ne peut rentrer dans sa famille : alors, quand le gigolo a le culot de réclamer de l'eau chaude pour son bain, elle l'ébouillante. Un petit goût d'*Insiang* (p. 180).

Tardes de soledad Albert Serra, Espagne, 2024, 126 mn

Passionnant documentaire consacré au toréador péruvien Andrés Roca Rey. S'il est faux de dire que le taureau a sa chance, il a tout de même la possibilité de blesser celui qui va le mettre à mort. Ainsi, Andrés encorné sans gravité repart-il ensanglanté à la charge d'une bête lardée de banderilles qui recevra finalement son estocade dans l'échine ; pas toujours bien administrée puisqu'il faut parfois recommencer. Cette masse s'effondre, agitée de spasmes avant que les assistants n'aillent couper ses oreilles puis la traîner hors de vue des spectateurs. Le torero est religieux, ou plutôt superstitieux, témoin des images de la Vierge et des signes de croix conjuratoires avant d'entrer dans l'arène. Ses assistants sont admiratifs : c'est Andrés qui a les plus grosses couilles !

Aku wa sonzai shinai *Le mal n'existe pas*, Ryūsuke Hamaguchi, Japon, 2023, 103 mn

Tout tourne autour d'un projet de "glamping" susceptible d'incommoder les riverains d'une forêt, en particulier à cause d'une fosse septique mal située. Palabres et promenades sylvestres jusqu'au pseudo-dénouement final qui laisse le spectateur le bec dans l'eau. Un film écrit par la forêt elle-même ?

La vieille fille Jean-Pierre Blanc, France, 1972, 88 mn

Cassis. Début d'idylle entre deux célibataires en vacances. Le film vaut pour la rencontre de deux acteurs de quarante ans, l'une (Annie Girardot) au sommet de sa gloire qui n'a pas encore perdu sa beauté, l'autre (Philippe Noiret) alors un peu obscur qui n'a pas encore perdu sa laideur. Et des seconds rôles réussis, mentionnons le pasteur (Michael Lonsdale) professeur de théologie appliquée (!) et son étrange épouse (Édith Scob) ainsi que les deux soubrettes (Marthe Keller et Catherine Samie). Sympathique.

Les misérables Ladj Li, France, 2019, 100 mn

À Montfermeil, plus d'auberge Thénardier mais des rangées de grandes barres régentées par des salafistes en concurrence avec trois agents de la BAC, Stéphane (Damien Bonnard), Chris (Alexis Manenti) et Gwada (Djebril Zonga). Ce dernier blesse au visage – tir de LBD – le jeune Issa, un petit délinquant : alors que Stéphane, nouveau sur le terrain, tente d'éviter la montée des tensions, Chris, très "Alliance", pratique l'omertà et met de l'huile sur le feu. Nous quittons les trois flics alors qu'ils sont en mauvaise posture face à des gamins dangereux et revanchards : Issa et Stéphane se tiennent mutuellement en joue, ce qui renvoie au dernier plan de *La haine* (p. 904) dont ce film est un peu la suite.

Index

À bord du Darjeeling limited, *voir* Darjeeling limited (the)
À bout de course, *voir* Running on empty
À bout de souffle, **668**, 878, 1223
À bout portant, *voir* Killers (the) (Siegel)
A bridge too far, *voir* Un pont trop loin
A bucket of blood, **1525**
A Canterbury tale, **1050**
À cause, à cause d'une femme, 493, **911**, 1544
À cause d'un assassinat, *voir* Parallax view (the)
À chacun son destin, *voir* To each his own
À chacun son dû, 671, **947**
A clockwork orange, *voir* Orange mécanique
A colt is my passport, **1653**
A cottage in Dartmoor, **1714**
A dangerous method, **347**
A day at the races, *voir* Un jour aux courses
A day's pleasure, *voir* Charlot (First national)
À des millions de kilomètres de la Terre, *voir* Twenty million miles to Earth
A distant trumpet, **1622**
A dog's life, *voir* Charlot (First national)
A double life, 25, **305**
À double tour, **1495**
A face in the crowd, *voir* Un homme dans la foule
A farewell to arms, *voir* Adieu aux armes (l')
A fine mess, **1701**
A fish called Wanda, *voir* Un poisson nommé Wanda
À flor do mar, **1107**
A foreign affair, *voir* Scandaleuse de Berlin (la)
A free soul, **1790**
A history of violence, **1405**, 1630
A hole in the head, **1141**
À l'est d'Eden, 840, **1100**
À l'est de Shanghai, *voir* Rich and strange
À l'ouest des rails, **949**, 1909
À l'ouest rien de nouveau, **262**
À l'approche de l'automne, **600**
À l'attaque, 554
À l'ombre des potences, *voir* Run for cover
À la poursuite du bonheur, *voir* And the pursuit of happiness
À la recherche du passé, *voir* Left luggage
À la vie, à la mort, **458**
A lawless street, **1895**
A letter to three wives, **98**, 1123
A man alone, **573**
A man called Horse, **646**, 1590
A matter of life and death, *voir* Une question de vie et de mort
A midsummer night's dream, **1032**
A midsummer night's sex comedy, **1013**
À mort l'arbitre, **1741**
A night at the Opera, **1613**, 1804
A night in Casablanca, **467**
A night to remember, 145, **862**, 1346
À nos amours, **1588**
À nous la liberté, **973**
A passage to India, **1624**
À perdre la raison, **604**
A perfect couple, **469**
A perfect world, **876**
A place in the sun, 573, 1181, **1339**, 1742
A prairie home companion, *voir* Last show (the)
À propos d'Elly, **1061**
À propos des chansons paillardes..., **1092**
A river runs through it, *voir* Et au milieu coule une rivière
A room with a view, **746**
A scene at the sea, **913**
A sense of history, **381**
A serious man, **675**
A shot in the dark, 439, **1090**
A single man, **516**
A slight case of murder, **217**
A star is born (Cooper), **731**
A star is born (Cukor), 731, 784, 973, **1292**
A star is born (Wellman), 731, 784, 929, **973**, 1132, 1292
A stolen life, **871**
A streetcar named Desire, *voir* Un tramway nommé Désir
A summer place, **295**
A taste of honey, **1161**, 1340
A time to love and a time to die, 130, 230, 262, 849, **1321**
A touch of sin, **649**
À travers l'orage, *voir* Way down East

À travers le cinéma américain, **1381**
À travers le cinéma italien, **284**, 1381
À travers le miroir, **224**, 357
A view to a kill, **1522**
À votre bon cœur, Mesdames, **836**
A walk with love and death, **969**
A wedding, 462, 469, **1289**
A woman of Paris, *voir* Opinion publique (l')
A woman's face, **470**, 1875
A Yank in the RAF, *voir* Un Yankee dans la RAF
Aaker, Lee, 1004, 1072, 1263
Aaltra, 1632, **1816**
Aaron, Paul, 1877
Abar, Saber, 1061
Abatantuono, Diego, 828
Abattoir cinq, **534**, 1762
Abbey, John, 1490
Abbott, George, **1482**
Abbott, John (acteur), 16
Abbott & Costello, 303, 924, 943, 1782
  meet Dr. Jekyll, **303**, 1782
  meet Frankenstein, **943**, 1291, 1782
Abduction, 83, **126**, 336, 427, 490, 693, 1391, 1506
Abe, Hiroshi, 322, 371, 1654
Abe, Kōbō, 454, 635, 835, 1729
Abecassis, Yaël, 1017
Abeillé, Jean, 70, 246, 274, 313, 316, 859, 1253, 1554, 1576
Abel, Alfred, 716, 1037, 1311, 1869, 1885
Abel, Walter, 767, 835, 1235
Abelanski, Lionel, 239
Abigail's party, **219**
Abkarian, Simon, 462, 707
Abominable docteur Phibes (l'), **1095**, 1655
Abouladzé, Tengiz, **114**, **576**, **750**, **1845**, **1850**
Abraham, F. Murray, 71, 632, 923, 1028, 1433, 1881
Abrahams, Jim, **1721**
Abril, Victoria, 1054, 1463, 1589, 1840, 1903
Absences répétées, **984**, 1221, 1644
Abus de confiance, **66**
Abysses (les), 405, **601**
Accattone, **285**, 1197, 1279
Accident, **1041**
Accompagnatrice (l'), **1231**
Accordeur de tremblements de terre (l'), *voir* Piano tuner of earthquakes (the)
Accords et désaccords, *voir* Sweet and low-down
Accorsi, Stefano, 760
Ace in the hole, **1364**
Ace of hearts (the), **156**, 1176
Achard, Marcel, 720
Achik kerib, **1802**
Achtung Banditi, **68**
Acín, Ramón, 1409
Ackland, Joss, 1427
Ackroyd, Dan, 707
Acosta, Rodolfo, 779, 1127, 1152, 1252
Acrobate (l'), **1153**, 1713
Act of violence, **1402**
Acteurs (les), 63, 485, **1631**
Action in the north Atlantic, *voir* Convoi vers la Russie
Actors Studio, 76, 197, 204, 448, 475, 1604, 1748
Ad Astra, **1253**
Adam, Alfred, 95, 426, 860, 943, 1271, 1491, 1528, 1596, 1824
Adam and Evelyne, **579**
Adam's rib, **1189**
Adamo, Salvatore, 1712
Adams, Amy, 924, 945, 1653
Adams, Brooke, 1462
Adams, Edie, 1623
Adams, Jane, 455
Adams, Julie, 116, 254, 1041, 1182
Adams, Maud, 255
Adar, Shulamit, 861
Adasinsky, Anton, 1037
Addams, Charles, 718
Addams, Dawn, 1318
Addams family (the), 589, **718**
Adde, Fabrice, 1698
Addy, Wesley, 200, 841, 1139, 1390, 1421
Adelheid, **210**
Adieu aux armes (l'), **122**
Adieu Bonaparte, **916**
Adieu jeunesse, **239**
Adieu l'ami, **1668**
Adieu les cons, **514**
Adieu ma belle, *voir* Murder, my sweet
Adieu ma concubine, **976**
Adieu mon salaud, *voir* Friends of Eddie Coyle (the)
Adieu Philippine, 166, **309**, 990

Adieu, plancher des vaches, **820**, 1618
Adieux (les), **345**
Adjani, Isabelle, 205, 221, 320, 403, 889, 1047, 1204, 1297
Adjuster (the), **1314**
Adjustment and work, **1119**
Adler, Jay, 948
Adler, Luther, 98, 234, 417, 1322, 1706, 1716
Adlon, Parcy, **1868**
Admirable Crichton (l'), 360, **1214**
Adolphson, Edvin, **1021**
Adoption, **587**
Adorable voisine (l'), *voir* Bell, book and candle
Adorable menteuse, **468**
Adorée, Renée, 278, 1105
Adorf, Mario, 284, 568, 836, 889, 963, 1077, 1141, 1185, 1827, 1881
Adventures of baron Munchausen (the), **595**, 819
Adventures of Robin Hood (the), *voir* Aventures de Robin des bois (les)
Adversaire (l') (Garcia), 115, **1502**
Adversaire (l') (Ray), **1699**
Advise & consent, **355**
Aelita, **566**
Affaire Barbe-Bleue (l'), *voir* Bluebeard
Affaire Calas (l'), **683**
Affaire Cicéron (l'), **1314**
Affaire du courrier de Lyon (l'), **501**
Affaire est dans le sac (l'), **1471**
Affaire Makropoulos (l'), *voir* Věc Makropulos
Affaire Mattei (l'), **1249**
Affaire Maurizius (l'), **838**
Affaire Nina B. (l'), **116**
Affaires sont les affaires (les), **1525**
Affairs of Anatol (the), **78**, 624, 1152
Affameurs (les), *voir* Bend of the river
Affleck, Ben, 1725
Affranchis (les), *voir* Goodfellas
Affreux, sales et méchants, **1360**
Afonso, Yves, 1138, 1414, 1900
Afonya, **1215**
African Queen, **533**, 634, 1075
Aftenlandet, **574**
After hours, **1611**
After life, **1174**
Afterglow, **1062**
Agantuk, **1574**
Agar, John, 230, 249, 680, 1095, 1138, 1275
Agatha, **1473**
Âge d'or (l'), 328, 391, 511, 580, **1644**, 1736
Âge des illusions (l'), **1580**
Age & Scarpelli, 173
Age of consent, **216**, 653
Agent secret, *voir* Sabotage
Agent trouble, **1080**
Agent X 27, 19, 67, 1008, **1195**, 1280, 1352, 1561, 1808
Agnès de rien, **1493**
Agora, **251**, 1383
Aguirre ou la colère de Dieu, **93**
Ah ça ira, **1901**
Aherne, Brian, 624, 1131, 1529, 1611, 1672
Ahlstedt, Börge, 640, 669, 1471
Ahmed, Riz, 1385
Ai no korīda, *voir* Empire des sens (l')
Aiello, Danny, 674
Aigle des mers (l'), *voir* Sea hawk (the)
Aigle vole au soleil (l'), *voir* Wings of eagles (the)
Ailes (les) (Chepitko), **1791**
Ailes du désir (les), *voir* Himmel über Berlin (der)
Ailes (les) (Wellman), *voir* Wings
Aimée, Anouk, 18, 225, 236, 252, 323, 507, 558, 778, 855, 952, 953, 1019, 1142, 1794
Aimée (l'), **993**, 1014, 1530
Aimer, boire et chanter, **1144**
Aimez-moi ce soir, *voir* Love me tonight
Aimos, Raymond, 68, 137, 176, 680, 859, 882, 908, 984, 1317, 1470, 1694, 1709, 1754
Aîné des Ferchaux (l'), **604**
Aïnouz, Karim, **1168**
Ainsi va l'amour, *voir* Minnie and Moskowicz
Air Force, **1860**
Airplane, **1721**
Akahige, *voir* Barberousse
Akai tenshi, *voir* Ange rouge (l')
Akasen chitai, *voir* Rue de la honte (la)
Akerman, Chantal, **362**, **596**, **640**, **753**, **965**, **1242**, **1267**, **1416**, **1908**
Akins, Claude, 636, 1036, 1357, 1622, 1641, 1645
Akutagawa, Hiroshi, 515
Akutagawa, Ryūnosuke, 417
Al-asfour, *voir* Moineau (le)

Al Capone, **1763**
Al Meliguy, Mahmoud, 954, 1094, 1424
Alabama Hills, 20, 61, 197, 441, 637, 652, 756, 884, 928, 940, 997, 1095, 1139, 1294, 1338, 1357, 1587, 1741, 1756
Àlamo, Roberto, 647
Alamo (the), 260, 1112, **1441**
Alari, Nadine, 1749
Albatros (studio), 60, 161, 1293, 1307
Albatros (l'), 1167, **1186**, 1834
Alberni, Luis, 1791
Albero degli zoccoli (l'), *voir* Arbre aux sabots (l')
Albert, Eddie, 835, 1274, 1647
Albertazzi, Giorgio, 1448
Albinoni, Tomaso, *voir* Giazotto, Remo
Albinus, Jens, 1706, 1776
Albright, Lola, 848
Alcover, Pierre, 1247, 1398, 1606, 1885
Alda, Alan, 245, 1361, 1492
Aldrich, Robert, **200**, **351**, **399**, **407**, **619**, **701**, **835**, **858**, **981**, **1199**, **1357**, **1390**, **1406**, **1421**, **1639**
Alekan, Henri, 423
Aleksić, Dragoljub, 379
Alerme, André, 940, 1099, 1491, 1524
Alerte aux Indes, *voir* Drum (the)
Alerte la nuit, *voir* Night key
Alessandrini, Gofreddo, **223**, **346**, **1035**
Alexander's ragtime band, **465**, 1651
Alexander, Jane, 1634
Alexander, Richard, 1717
Alexandra, **105**
Alexandre Nevski, 935, **1640**, 1767
Alexandrie, encore et toujours, **363**, 372, 1424, 1514
Alexandrie, pourquoi ?, 363, **1424**, 1514
Alexandrov, Grigori, **1742**
Alfa, Michèle, 462
Alfaiate, Crista, 1271, 1273, 1553
Alfa tau, **105**
Alfred Hitchcock presents, 72, 407, 683, 1146
  I, **1389**, 1520
  II, **1402**
  III, 331, **1556**
  IV, **196**
  V, **331**
  VI, **907**
  VII, 246, **907**
Alfred Hitchcock hour (the)
  I, **407**
  II, **683**
  III, **1520**
Alfredson, Daniel, **506**
Alfredson, Thomas, **699**
Alias Nick Beal, **344**
Alibi (l'), **720**
Alice (Allen), **55**, 160
Alice (Švankmajer), **143**, 371, 1546, 1711
Alice doesn't live here anymore, **1124**
Alice in Wonderland (Burton), **472**, 1711
Alice in Wonderland (Disney), 472, 769, **1393**, 1711
Alice's restaurant, **1646**
Alidoosti, Taranesh, 574, 1061
Alien, 15, **740**, 1651, 1656, 1778
Aliens, **15**, 740, 1140, 1656, 1778
Alien³, **1656**, 1778
Alien : resurrection, **1778**
All about Eve, *voir* Ève
All fall down, **603**
All I desire, **824**
All or nothing, **837**
All quiet on the western front, *voir* À l'ouest rien de nouveau
All that heaven allows, 14, 200, 706, **806**, 1256, 1392, 1593
All that money can buy, **169**
All the king's men, **865**
All the marbles, **351**
All the night long, **1219**
All the president's men, *voir* Hommes du président (les)
All this, and heaven too, **1115**
Allain, Valérie, 491
Allégret, Marc, **212**, **237**, **790**, **984**, **1421**, **1685**, **1903**
Allégret, Yves, **222**, **504**, **724**, **918**, **1327**, **1593**
Allemagne, année zéro, 635, 724, **1452**
Allemagne en automne (l'), **57**
Allemagne mère blafarde, **1735**
Allen, Corey, 738
Allen, Gracie, 213, 360, 1122
Allen, Karen, 552, 817, 1368
Allen, Lewis, **743**, **1026**
Allen, Nancy, 666, 707, 979, 1498
Allen, Patrick, 41

Allen, Penelope, 1417
Allen, Woody, **55**, **77**, **116**, 129, **136**, **152**, **185**, **418**, **485**, **542**, **659**, **674**, **946**, **996**, **1013**, **1028**, **1056**, **1087**, **1169**, **1245**, 1260, **1361**, **1442**, **1492**, **1535**, **1584**, **1600**, **1757**, **1765**, **1782**, **1867**, **1868**
Allerson, Alexander, 1815
Allez coucher ailleurs, *voir* I was a male war bride
Allez France, **1030**
Allgood, Sara, 55, 171, 282, 919, 1394, 1748
Alliance cherche doigt, **370**
Allin, Alex, 1307
Allio, René, 25, **341**, **484**, 544, 890, **912**, **1132**, **1434**, **1546**
Allister, Claud, 1804
Allô Berlin ? Ici Paris, **304**
Allô... brigade spéciale, *voir* Experiment in terror
Allonsanfàn, 260, **420**, 1030
Allyson, June, 1259, 1446, 1676
Almanach d'automne, **1298**
Almássy Albert, Éva, 31
Almendros, Néstor, 1462
Almirante, Luigi, 1702
Almodóvar, Pedro, **25**, **63**, 146, **186**, **194**, **372**, 390, **424**, **561**, **647**, **803**, **880**, **1054**, **1128**, **1195**, **1377**, 1408, **1410**, **1425**, **1463**, **1529**, **1589**, 1639
Aloïs Nebel, **1486**
Along the great divide, **1095**
Alonso, Chelo, 1676
Alonso, Ernesto, 673
Alouette, je te plumerai, **491**
Alouettes, le fil à la patte, **203**
Alpeis, **291**
Alphaville, 851, **1223**, 1231, 1305, 1625
Alsina (Hôtel), 195, 774, 1555
Altman, Robert, 64, **89**, **99**, **233**, **264**, 301, **461**, **469**, **586**, 623, **663**, **956**, 972, **994**, **1049**, **1056**, **1177**, 1226, **1250**, 1258, **1289**, **1320**, **1363**, **1368**, **1615**, 1878, 1879
Alton, John, 6, 554, 720, 979, 1091
Alvaro, Anne, 864
Alwyn, William, 1618
Amadeus, **632**, 1172
Amadis, Said, 309
Amalric, Mathieu, 207, 344, 376, 404, 538, 551, **584**, 949, 1014, **1143**, 1270, 1530, 1537, 1618, 1683, 1718, 1724, 1838, 1870
Amann, Betty, 1162
Amant de cinq jours (l'), **702**
Amants (les), **1793**
Amants crucifiés (les), **811**, 879
Amants de la nuit (les), *voir* They live by night
Amants de Vérone (les), **953**
Amants diaboliques (les), *voir* Ossessione
Amants du Capricorne (les), *voir* Under Capricorn
Amants du Pont-Neuf (les), **520**, 763, 791
Amants passionés (les), *voir* Passionate friends (the)
Amants réguliers (les), **1219**
Amants de Bras-Mort (les), **1906**
Amarcord, 735, 1424, 1436, **1522**, 1710
Amateur (l'), **1786**
Amato, Jean-Marie, 1552
Ambler, Eric, 751, 1407
Ambre, *voir* Forever Amber
Ameche, Don, 382, 465, 995, 1502, 1651, 1716
Amédée, 39
Amenábar, Alejandro, **251**, **570**, **592**, **1875**
Amère victoire, **1304**
America, America, 1018, **1284**
American beauty, **734**
American gangster, **1868**
American madnes, **1715**
Americana, 187, 269, 270, 282, 434, 1200, 1359, 1728
Americanization of Emily (the), **1052**, 1231
Ames, Leon, 90, 234, 429, 466, 685, 1198, 1550, 1662
Ames, Robert, 260
Âmes à la mer, *voir* Souls at sea
Âmes fortes (les), 469, **1002**, 1340
Âmes libres, *voir* A free soul
Âmes mortes (les), 338, **1225**, 1552
Âmes perdues, *voir* Anima persa
Ami américain (l'), **1337**
Ami de mon amie (l'), **1102**, 1839
Amiche (le), **487**
Amici miei, 501, 1111, 1468
I, **805**, 1262
II, **216**
III, **1812**

Amiot, Paul, 616
Amiranashvili, Amiran, 376, 820, 856
Amis (les), **68**
Amont, Marcel, 1715
Amore in città (l'), 609, **1881**
Amour (Haneke), **354**
Amour (Makk), *voir* Szerelem
Amour à la mer (l'), **463**
Amour à mort (l'), **1607**
Amour à vingt ans (l'), 1787
Amour avec des gants, *voir* Volere volare
Amour c'est gai, l'amour c'est triste (l'), 1153, **1713**
Amour d'une femme (l'), 2, 382, 416, 443, 935, **1403**, 1576
Amour de Jeanne Ney (l'), **516**
Amour de l'actrice Sumako, **1790**
Amour en fuite (l'), **1783**
Amour est plus froid que la mort (l'), **1236**
Amour est une grande aventure (l'), *voir* Skin deep
Amour... et après (l'), *voir* Afterglow
Amour fou (l'), **402**
Amour, gloire et beauté, 480
Amour, l'après-midi (l'), **103**
Amour n'est pas un jeu (l'), *voir* In this our life
Amour par terre (l'), **53**
Amour poursuite (l'), *voir* Love at large
Amour, Velvet d', 328
Amoureux sont seuls au monde (les), **146**
Amours chiennes, 444, **1319**, 1414
Amours d'Astrée et de Céladon (les), **1581**
Amours d'une blonde (les), **858**
Amours imaginaires (les), **275**
An affair to remember, **113**, 646, 1006
An American in Paris, *voir* Un Américain à Paris
An american tragedy, **573**, 1339
An american werewolf in London, *voir* Loup-garou de Londres (le)
An angel at my table, *voir* Un ange à ma table
An elephant standing still, **319**
Ana y los lobos, *voir* Anna et les loups
Ἀνάγκη, 1051, 1892
Anatahan, **1523**
Anatomie d'un rapport, **1830**
Anatomie d'une chute, **1240**
Anatomy of a murder, 393, 841, **1304**
Anaya, Elena, 647
Anciens de Saint-Loup (les), **79**
Anconina, Richard, 147, 461, 1813
Ancre (Hôtel de l'), 56, 318
Andō, Sakura, 589
And the pursuit of happiness, **346**
Anders, Glenn, 412
Andersen, Hans Christian, 970, 1018, 1622, 1799
Anderson, Edward, 64
Anderson, Gillian, 1905
Anderson, James, 471, 770, 1095
Anderson, Judith, 521, 646, 826, 889, 1053, 1289, 1356, 1531
Anderson, Lindsay, **85**
Anderson, Michael, **1893**
Anderson, Michael J., 40, 1351
Anderson, Paul Thomas, **108**, **139**, **823**, **936**, **1277**, **1440**, **1731**, **1741**
Anderson, Wes, **488**, **490**, **491**, **592**, **909**, **923**, **1057**, **1388**, **1491**, **1828**
Anderson tapes (the), **1608**
Andersson, Bibi, 334, 341, 437, 554, 663, 1002, 1216, 1308, 1385, 1818, 1828, 1879
Andersson, Harriet, 86, 224, 329, 341, 669, 759, 898, 934, 1584, 1728, 1853
Andral, Paule, 1343, 1547
André, Gaby, 1795
André, Marcel, 82, 154, 903, 918, 978, 1029, 1375, 1437
André, Michel, 1266
Andreï Roublev, **1212**, 1527
Andréi, Frédéric, 188
Andreï, Yannick, **1896**
Andrésen, Björn, 110
Andress, Ursula, 823, 1125, 1499, 1625
Andrews, Anthony, 1464
Andrews, Dana, 96, 293, 643, 645, 765, 826, 939, 1007, 1176, 1301, 1316, 1397, 1559, 1626, 1700, 1716
Andrews, Edward, 151, 174, 705, 1009
Andrews, Harry, 132, 267, 329, 819, 832, 1019, 1046, 1199
Andrews, Julie, 19, 178, 431, 874, 1008, 1052, 1512, 1739
Andrews, Naveen, 791
Andrews, Tod, 128
Andrex, 4, 342, 465, 927, 1137, 1201, 1344, 1606

Andréyor, Yvette, 445
Androcles and the lion, 257, **336**
Andromeda strain (the), 713, **957**
Anémone, 443, 466, 807, 815, 933, 1449
Anet, Claude, 680, 1342
Ange blanc (l'), *voir* Night nurse
Ange bleu (l'), **132**
Ange de la rue (l'), *voir* Street angel
Ange de la violence (l'), *voir* All fall down
Ange des maudits (l'), *voir* Rancho notorious
Ange et la femme (l'), **1873**
Ange exterminateur (l'), **391**, 1765
Ange ivre (l'), 526, 638, **651**, 703, 733, 1388
Ange noir (l'), *voir* Black angel
Ange rouge (l'), **127**, 989, 1076
Angel, **79**
Angel face, **90**, 1360
Angel, Heather, 505
Angel in exile, **1260**
Angèle, **465**, 467
Angeli, Pier, 1748
Angélique, marquise des anges, 604
Angelo, Jean, 161, 432, 445, 934, 1307, 1411
Angelo bianco (l'), **1569**, 1764
Anges aux figures sales (les), **518**
Anges de l'Enfer (les), *voir* Hell's angels
Anges déchus (les), **1650**
Anges du péché (les), **1309**
Anges marqués (les), *voir* Search (the)
Anglade, Jean-Hugues, 125, 221, 1866
Anglaise et le duc (l'), **348**
Angoisse, *voir* Experiment perilous
Angst, *voir* Peur (la)
Anguille (l'), *voir* Unagi
Aniki Bóbó, **193**, 1381
Aniki, mon frère, **1705**
Anima persa, **260**
Animal crackers, **1084**
Ankrum, Morris, 299, 419, 1053, 1095, 1639, 1785, 1797
Ann-Margret, 1666
Anna et les loups, 491, **915**
Anna Karenina, **954**
Annabella, 247, 658, 1028, 1041, 1201, 1235, 1247, 1317, 1694
Annakin, Ken, **1082**, **1274**, **1808**
Annaud, Jean-Jacques, **17**, **814**, **1366**, **1881**
Anne Boleyn, **780**
Anne of the Indies, **422**
Anneaux d'or (les), *voir* Golden earrings (the)
Année de tous les dangers (l'), **248**
Année dernière à Marienbad (l'), 921, 1438, **1448**, 1501
Année des treize lunes (l'), **1127**, 1281
Année du Dragon (l'), **1867**
Années déclic (les), **1654**
Années difficiles (les), 1164, **1417**
Annette, **1254**
Annie Hall, **116**
Annonces matrimoniales, *voir* Visita (la)
Another part of the forest, **145**
Another woman, **1535**
Another year, **985**
Anouilh, Jean, 207, **282**, 1069
Ansatsu, **461**
Anscochrome, 741, 994
Anspach, Susan, 921
Antichrist, **591**
Antoine, André, **297**, **912**
Antoine et Antoinette, **107**
Antoine et Colette, 1555, **1787**
Antoinette dans les Cévennes, **1908**
Antonelli, Laura, 312, 581, 950, 1845
Antonio, Lou, 1284
Antonio das Mortes, **614**, 1203
Antonioni, Michelangelo, 70, 173, 243, **250**, 284, **358**, **484**, **487**, **712**, **822**, **855**, **1063**, 1088, 1244, 1676, **1710**, **1817**, **1845**, **1881**
Antonutti, Omero, 668, 1030, 1826
Antonythasan, Jesuthasan, 944
Anys, Georgette, 360, 786
Anzukko, **600**
Aoki, Tomio, 366, 809, 1563
Aoyama, Shinji, **689**
Apache, *voir* Bronco Apache
Apache drums, **239**
Aparajito, **543**, 1690
Aparicio, Rafaela, 491, 668, 915
Aparicio, Yalitza, 1453
Apartment (the), **81**, 697, 1601
Apocalypse now, 399, **522**, 550, 863, 1253
Apollinaire, Guillaume, 27, 91, 413, 679, 728, 806, 1190, 1530, 1637, 1660, 1724
Appartement des filles (l'), **1544**
Appât (l') (Mann), *voir* Naked spur (the)
Appât (l') (Tavernier), **764**
Appelez Northside 777, **1203**

Apportez-moi la tête d'A. García, *voir* Bring me the head of Alfredo Garcia
Apprenti salaud (l'), **987**
Après la pluie, **1171**
Après la pluie le beau temps, *voir* Don't change your husband
Après la répétition, **130**, 271, 669
Après la tempête, **371**
Après la vie, **1472**
Après-midi d'un tortionnaire (l'), **369**
Après notre séparation, **917**
Apted, Michael, **414**, **568**, **1473**
Apur sansar, **543**, 1690
Aquistapace, Jean, 1026
Arabesque, **747**
Arachnophobia, **1273**
Aragon, Louis, 707, 1539
Araignées (les), 211, **1398**
Araignées de la nuit (les), **1253**
Araki, Ichirō, 1092
Aranguren, Sonsoles, 668
Ararat, **462**
Aratama, Michiyo, 455, 793, 842, 863, 1347, 1348, 1882
Arbre aux sabots (l'), 308, **719**, 969
Arbre de vie (l'), *voir* Tree of life (the)
Arbre du désir (l'), **1845**
Arcand, Denys, **76**, **1151**, 1436, **1661**
Archangel, **763**
Arche russe (l'), **1692**
Archer, Anne, 1788
Ardant, Fanny, 51, 232, 411, 475, 588, 962, 1212, 1246, 1329, 1506, 1607, 1621
Ardéchois, cœur fidèle, **639**
Arden, Eve, 1304
Arden, Robert, 1281
Ardisson, Edmond, 1026, 1606
Arditi, Pierre, 97, 207, 232, 365, 741, 962, 1059, 1080, 1557, 1607, 1631
Arenas, Reinaldo, 1015
Arenas, Rosita, 777
Arènes sanglantes, *voir* Blood and sand
Arestrup, Niels, 165, 604, 905, 965, 1187, 1643, 1658
Argent (l') (Bresson), **1185**
Argent (l') (L'Herbier), 1275, **1885**
Argent de la vieille (l'), *voir* Scopone scientifico (lo)
Argent de poche (l'), **1283**, 1881
Argento, Dario, **465**, **889**, 1380, **1475**, **1712**, 1832
Argo, Victor, 532, 964, 971, 1442, 1611
Ariane, *voir* Love in the afternoon
Ariane (actrice), 1867
Ariel, **1659**
Arigatō-san, **774**, 1470
Arima, Ineko, 78, 840, 885, 1883
Arioli, Emanuele, 571
Arise, my love, **363**
Arius, Henri, 435
Arizona Junior, *voir* Raising Arizona
Arlaud, Swann, 588, 1240, 1562
Arlen, Richard, 1057, 1893
Arlésienne (l'), **1685**
Arletty, 55, 342, 395, 509, 547, 758, 1201, 1313, 1446, 1789
Arliss, Leslie, **487**, **745**, **1479**
Armadillo, 101, **1580**
Armaguedon, **1420**
Armand, Raymond, 99
Armanet, Juliette, 1704
Armata Brancaleone (l'), 520, **1730**
Arme à gauche (l'), **700**
Armée (l'), **193**, 327, 541, 946, 1107, 1128, 1738, 1739
Armée de l'Empereur s'avance (l'), **787**, 1352
Armée des douze singes (l'), *voir* Twelve monkeys
Armée des ombres (l'), **1652**
Armendáriz, Pedro, 230, 330, 351, 490, 777, 825, 1272, 1578, 1647, 1838
Armoire volante (l'), 91, **829**
Armontel, Roland, 175, 705, 941, 1667
Armored car robbery, **1466**
Armstrong, Alun, 634
Armstrong, Jesse, **1902**
Armstrong, Louis, 1066, 1259
Armstrong, R. G., 475, 482, 1152
Armstrong, Robert, 27, 1442
Army of one, **838**
Arnaque (l'), **510**, 1760
Arnaqueur (l'), *voir* Hustler (the)
Arnaqueurs (les), *voir* Grifters (the)
Arno, Sig, 887
Arnold, Andrea, **535**, **1404**
Arnold, Edward, 147, 169, 229, 321, 848, 1724, 1791, 1808
Arnold, Jack, **432**, **884**, **1041**, **1669**, **1691**

Arnold, Marcelle, 1552
Arnoul, Françoise, 411, 447, 468, 571, 795, 1221, 1891
Arnoux, Robert, 989, 1029
Arnt, Charles, 776
Aronofsky, Darren, **25**, **1038**, **1507**
Arquette, Patricia, 636, 1558
Arquette, Rosanna, 44, 170, 284, 1611
Arrangement (the), **1018**
Arriaga, Guillermo, 227, 444, 1319, 1414
Arrière pays (l'), **386**
Arrighi, Nike, 799, 1509
Arrival, **924**
Arsan, Emmanuelle, 713
Arsenic and old lace, 907, 1556, **1559**
Art d'être aimée (l'), **277**
Artaud, Antonin, 247, 903, 1348, 1437, 1547, 1606, 1835, 1885, 1891
Arthur, Jean, 147, 635, 755, 848, 864, 1098, 1288, 1432, 1591, 1614, 1638, 1791
Artist (the), **179**, 931
As d'Oxford (les), **469**
As de pique (l'), **1706**
Asano, Tadanobu, 410, 1148, 1172, 1598, 1813
Asaoka, Ruriko, 1118, 1404
Ascaride, Ariane, 458
Ascenseur pour l'échafaud, **658**, 915
Ascension (l'), **425**, 1249
Ashbrook, Dana, 1351
Ashby, Hal, **39**, **1745**
Ashcroft, Peggy, 314, 1624
Asher, Jane, 1436
Ashida, Shinsuke, 127
Ashley, Ray, **1814**
Aslan, Grégoire, 190, 448, 573, 1281, 1369
Asō, Kumiko, 6, 440
Aspen, **1122**
Asphalt jungle (the), 87, **671**, 1192, 1713
Asphalte, **1162**
Asquith, Anthony, **73**, **467**, **1131**, **1450**, 1645, **1714**
Assassin (l'), **1755**
Assassin habite... au 21 (l'), 462, **774**, 1300
Assassin sans visage (l'), *voir* Follow me quietly
Assassinat, *voir* Ansatsu
Assassinat du Père Noël (l'), **142**, 343, 923
Assassin(s), **1595**
Assassins du dimanche (les), **1266**
Assassins et voleurs, **673**
Assaut, 373, **677**
Assayas, Olivier, 570, **803**, **1306**
Asso, Pierre, 683, 1428, 1515
Association criminelle, *voir* Big combo (the)
Assommoir (le), **1858**
Assurance sur la mort, *voir* Double indemnity
Asta (chien), 185, 1198, 1482, 1605, 1662
Astaire, Fred, 140, 428, 456, 674, 1038, 1550, 1729, 1861, 1873
Aster, Ari, **364**, **599**, **1241**
Asther, Nils, 216, 437, 1469
Asti, Adriana, 218, 581, 679, 717, 731, 811, 1474
Astor, Junie, 91, 290, 347, 556, 1293
Astor, Mary, 32, 143, 260, 451, 887, 981, 995, 1327, 1402, 1548, 1823
At Berkeley, **1850**
Atalante (l'), **56**, 318, 779
Atherton, William, 1762
Atika, Aure, 309, 1643, 1732
Atiyah, Edward, 1882
Atkine, Féodor, 370, 494, 1054, 1113, 1783, 1792
Atkinson, Ashlie, 732
Atkinson, Dorothy, 1087
Atkinson, Rowan, 1128, 1281, 1879
Atlantic City, **438**, 1736
Atlantide (l') (Feyder), 432, **1411**
Atlantide (l') (Pabst), **432**, 1165
Atlantique, latitude 41°, *voir* A night to remember
Atonement, **478**
Attache-moi, **1589**, 1840
Attack, **835**, 1355
Attal, Henri, 750, 1662
Attal, Yvan, 1911
Attanasio, Ugo, 215
Attaque de la malle-poste (l'), *voir* Rawhide
Attenborough, Richard, **158**, 171, 480, 643, 713, 857, 1085, 1219, 1409, **1666**, 1730
Attente des femmes (l'), **318**
Attila Marcel, **301**
Atwill, Lionel, 70, 126, 213, 624, 692, 852, 932, 1280, 1282, 1291, 1412, 1724, 1786
Atwood, Margaret, 1889
Au bonheur des dames (Cayatte), **964**
Au bonheur des dames (Duvivier), **148**, 964

Au bord de la mer bleue, **1213**, 1456, 1784
Au bout de la nuit, *voir* Something wild (Garfein)
Au cœur de la nuit, *voir* Dead of night
Au cœur du mensonge, **206**
Au-delà des collines, **1668**
Au delà des grilles, **708**
Au-delà des montagnes, **332**
Au-dessous du volcan, *voir* Under the volcano
Au feu les pompiers, 198, **256**, 858, 1706
Au fil de l'eau, *voir* House by the river
Au fond de mon cœur, *voir* Deep in my heart
Au grand balcon, **1831**
Au gré du courant, **1130**
Au hasard Balthazar, 406, 509, **681**, 998, 1896
Au loin s'en vont les nuages, **879**, 932, 1640
Au nom de la loi (Germi), *voir* In nome della legge
Au nom de la loi (Tourneur), **788**
Au nom du pape-roi, **187**
Au nom du père, **1682**
Au nom du peuple italien, 135, **1376**
Au pan coupé, 1014, **1221**, 1644
Au poste, **639**
Au revoir là-haut, 737, **905**
Au revoir les enfants, 531, **650**, 658
Au royaume des cieux, **939**
Au service secret de sa majesté, 631, **671**, 947, 1431
Au seuil de la vie, *voir* Nära livet
Au travers des oliviers, **1163**, 1166
Aube de la famille Ōsone (l'), 193, **946**, 1107
Auber, Brigitte, 667, 1175, 1596
Auber, Daniel-François-Esprit, 440
Auberge rouge (l'), **96**
Auberjonois, René, 586, 956, 1177, 1615
Aubry, Cécile, 1224, 1771
Auclair, Michel, 82, 280, 428, 554, 571, 1044, 1224, 1521, 1679, 1909
Aucun ours, **1907**
Auden, W. H., 1128
Audiard, Jacques, **52**, **272**, **390**, **567**, 575, **712**, **780**, **944**, 1297, **1385**, **1643**, **1658**, **1870**
Audiard, Michel, 41, 280, 289, 360, 382, 718, 943, 1177, 1297, 1326
Audiberti, Jacques, 52, 135, 257, 410, 583, 615, 821, 921, 993, 1396, 1400, 1437, 1528, 1887
Audience (l'), **1873**
Audition, **1866**
Audley, Maxine, 653, 1751, 1817
Audran, Stéphane, 38, 159, 251, 353, 677, 711, 750, 762, 805, 881, 911, 1047, 1297, 1384, 1423, 1427, 1544, 1609, 1648, 1756, 1864, 1882
Audret, Pascale, 508, 573, 1163
Audry, Jacqueline, 212, 544, **941**, **1705**, **1886**
Auer, Mischa, 91, 147, 747, 1281, 1594, 1636
Auger, Claudine, 132, 182, 190, 619, 1747
August, Bille, **640**
August, Pernilla, 640
Augustin, **1236**
Auld lang syne, 638, 896, 990
Aumont, Jean-Pierre, 68, 343, 571, 656, 658, 748, 799, 894, 1201, 1588
Aumont, Michel, 441, 710, 814, 1507, 1662, 1689
Aumont, Tina, 520, 752, 894, 1042, 1895
Aunor, Nora, 1911
Aurel, **576**
Aurel, Jean, **1274**, **1443**
Aurenche, Jean, 49, 544, 885, 1528, 1572
Auric, Georges, 82, 554, 828, 973, 1698
Aurora, **1273**
Aurore (l'), *voir* Sunrise
Austen, Jane, 599, 638, 961, 972, 1251, 1435
Austin, Jerry (nain), 1776
Austin Powers, **341**, **942**, 1652, **1738**
Autant-Lara, Claude, **50**, **92**, **96**, **224**, **253**, 445, **501**, 544, **547**, **786**, **944**, **1099**, **1222**, **1353**, **1572**, **1682**
Autant en emporte le vent, *voir* Gone with the wind
Auteuil, Daniel, 221, 424, 660, 962, 1230, 1278, 1299, 1502, 1506, 1532, 1751
Autobiographie d'une princesse, 42, **441**
Autopsie d'un meurtre, *voir* Anatomy of a murder
Autour de L'argent, **1885**
Autour de minuit, *voir* Round midnight
Auto rouge (l'), **1812**
Autran, Paolo, 1784
Autre (l'), *voir* Other (the)
Autre côté de l'espoir (l'), **913**
Autres (les), *voir* Others (the)
Aux deux colombes, **1109**
Aux petits bonheurs, **466**

Aux postes de combat, *voir* Bedford incident (the)
Aux sources du Nil, *voir* Mountains of the Moon
Avant de t'aimer, *voir* Not wanted
Avant la nuit, *voir* Before night falls
Avant le déluge, **1432**
Avant que j'oublie, **1040**, 1461
Avanti , **705**
Avatar, **1140**, 1594
Avati, Pupi, **330**, **828**, **1380**
Ave César, *voir* Hail Caesar
Avec André Gide, 3, **1903**
Avec le sourire, **1379**
Avengers (the), 606, 671, 1340, **1431**, 1522
Aventure au Sahara, **1027**
Aventure d'une nuit (l'), *voir* Remember the night
Aventure de Catherine C., **1212**
Aventure de madame Muir (l'), *voir* Ghost and Mrs. Muir (the)
Aventure vient de la mer (l'), *voir* Frenchman's creek
Aventures d'Ivan Tchonkine (les), **1068**
Aventures de Don Juan (les), **1776**
Aventures de Pinocchio (les), **1185**, 1546
Aventures de Robert Macaire (les), **1307**
Aventures de Robin des Bois (les), 85, 202, **653**, 1370, 1478, 1905
Aventures de Robinson Crusoé (les), *voir* Robinson Crusoe
Aventures de Sherlock Holmes (les), **693**
Aventures de Tintin (les), **1379**, 1503
Aventures du capitaine Wyatt (les), *voir* Distant drums
Aventures en Birmanie, *voir* Objective, Burma
Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec (les), **1838**
Aventures extraordinaires de Mister West (les), **676**
Aventures fantastiques, **587**, 819
Aventures fantastiques du baron de Munchausen (les), *voir* Münchhausen
Aventurier du Rio Grande (l'), **825**
Aventurier du Texas (l'), **165**
Aventuriers (les), **184**
Aventuriers de l'arche perdue (les), *voir* Indiana Jones I
Averty, Jean-Christophel, **870**, **1623**
Avery, Tex, 90, **559**, 887
Aveu (l') (Sirk), *voir* Summer storm
Aveux d'un espion nazi (les), *voir* Confessions of a nazi spy
Aviator, **245**, 639, 1731
Avida Dollars, *voir* Dalí, Salvador
Avida, **328**
Avril, 186, **425**, 1833
Avril et le monde truqué, **387**
Avron, Philippe, 493, 1274
Avventura (l'), **712**
Avventuriera del piano di sopra (l'), **1219**
Awashima, Chikage, 842, 990, 1236, 1657, 1871
Awful truth (the), **1482**
Axel, Gabriel, **251**
Axton, Hoyt, 1651
Ayckbourn, Alan, 741, 1144, 1557
Aylmer, Felix, 77, 419, 765, 832, 1479, 1545, 1565
Aymé, Jean, 687, 1396
Aymé, Marcel, 786, 1421, 1646
Ayres, Lew, 262, 355, 1394, 1768
Azabal, Lubna, 1552
Azaïs, Paul, 1673
Azéma, Sabine, 97, 207, 232, 737, 741, 883, 1059, 1144, 1270, 1507, 1511, 1557, 1607, 1674
Azmi, Shabana, 857
Aznavour, Charles, 225, 462, 615, 778, 1003, 1031, 1831, 1881

Baas, Balduin, 1642
Bab el hadid, *voir* Gare centrale
Babe, 514, **1750**
Babe, pig in the city, **514**
Babe, Fabienne, 286
Babel, **444**
Babel, Isaac, 1011
Babes on Broadway, 1041
Babilée, Jean, 1873
Babluani, Géla, **967**
Baby doll, **65**, 436, 714, 934, 1232
Baby face, **1504**
Bacall, Lauren, 14, 29, 149, 265, 623, 663, 871, 1603, 1626, 1690, 1728, 1777, 1879
Baccara, **903**
Bacchelli, Riccardo, 1575
Bach, Christoph, 1306

Bach, Jean-Sébastien, 1339
Bachelet, Pierre, 814
Back street, **1260**
Backlash, **112**
Backus, Jim, 336, 738, 837, 947
Backy, Don, 1255
Baclanova, Olga, 147, 472, 557, 777
Bacon, Irving, 229
Bacon, Kevin, 1335
Bacon, Lloyd, **217**, **708**, **958**, **1477**, **1783**
Bacri, Jean-Pierre, 97, 864, 997, 1210, 1475, 1752
Bacurau, **519**
Bad and the beautiful (the), *voir* Ensorcelés (les)
Bad boy Bubby, **1745**
Bad day at Black Rock, 1007, **1338**
Bad influence, **919**, 1602
Bad lieutenant, **532**, 1420
Bad seed (the), 407, **529**
Bad timing, **1098**
Badalamenti, Angelo, 40, 162
Baddeley, Hermione, 480, 1082, 1410
Badel, Pierre, **1707**
Badger, Clarence G., **303**
Badham, Marie, 846
Badie, Laurence, 3, 39, 524, 1552
Badlanders (the), **1192**
Badlands, 1014, **1188**
Baez, Joan, 198
Bagarres, **1567**
Bagdad café, **1868**
Bai, Yang, 821
Baie des Anges (la), **754**
Bailey, Marion, 366, 837, 1087
Bailey, Pearl, 1026
Baïonnette au canon, **46**
Baiser du tueur (le), *voir* Killer's kiss
Baisers volés, 195, **1555**
Baishō, Mitsuko, 536, 1299
Bajor, Michal, 807, 1057, 1076
Baker, Art, 459
Baker, Carroll, 65, 845, 1232, 1761
Baker, Diane, 336, 629, 1613
Baker, Dylan, 455
Baker, Fay, 809
Baker, Joe Don, 76, 146, 253, 1387, 1659
Baker, Joséphine, 339
Baker, Kathy, 1616
Baker, Lenny, 1034
Baker, Roy ward, 145, **862**
Baker, Stanley, 138, 190, 419, 568, 718, 1041, 1178, 1456, 1627
Bakshi, Ralph, **1444**
Bakumatsu taiyōden, 187, 461, **975**, 1079, 1359, 1598
Bakushū, **1657**
Báky, Josef von, **1059**
Bal (le), **1803**
Bal des maudits (le), **503**
Bal des pompiers (le), **989**
Bal des vampires (le), **670**, 948
Balaban, Bob, 615, 909, 1320
Balabanov, Alexeï, **215**, **378**, **772**, **1145**, **1667**
Balade sauvage (la), *voir* Badlands
Baladucco, Michael, 263
Balanta, **893**
Balasko, Josiane, 517, 933, 1011, 1562, 1631, 1673, 1689, 1781
Balatov, Nikolaï, 287, 1460
Balázs, Béla, **485**
Balcon, Michael, 674, 1694
Baldwin, Alec, 245, 473, 728
Baldwin, William, 1770, 1891
Bale, Christian, 80, 244, 300, 902, 1086, 1433, 1730
Balestri, Andrea, 1185
Balfour, Betty, 1275
Balfour, Katharine, 1284
Balibar, Jeanne, 538, 584, 589, 682, 729
Balin, Mireille, 916, 1342, 1396, 1593, 1680, 1767
Bálint, András, 1580, 1760
Ball, Lucille, 459, 1110, 1184, 1516, 1795
Ball of fire, **1559**, 1720
Ballad of Buster Scruggs (the), **500**
Ballad of Cable Hogue (the), **1582**
Ballade de Bruno (la), *voir* Stroszek
Ballade de Narayama (la) (Imamura), **149**, 1325, 1689
Ballade de Narayama (la) (Kinoshita), 149, **1689**, 1851
Ballade du soldat (la), **130**
Ballard, J. G., 44, 244
Ballet, **1854**
Ballets écarlates (les), **1253**
Ballon rouge (le), **562**
Balmer, Jean-François, 745, 792, 1313

Balpêtré, Antoine, 50, 122, 135, 154, 562, 628, 922, 1044, 1309, 1326, 1432, 1871
Balsam, Martin, 138, 250, 377, 537, 546, 822, 1037, 1336, 1427, 1608, 1763, 1774
Balthus, 315, 443, 1329
Balutin, Jacques, 1262, 1345
Balzac, Honoré de, 89, 154, 276, 359, 914, 1098, 1131, 1426, 1524
Balzac et la petite tailleuse chinoise, **736**
Bambi, **283**
Bán, János, 736
Ban, Junzaburō, 691
Banco à Las Vegas, *voir* Silver bears
Bancroft, Anne, 346, 801, 879, 1059, 1242, 1366, 1509
Bancroft, George, 67, 472, 518, 677, 1638, 1867
Bancs publics, **1689**
Band of angels, **47**, 991
Band wagon (the), *voir* Tous en scène
Bande à part, **1539**, 1805
Bande des quatre (la), **427**
Bandera (la), 708, **1317**, 1556, 1689, **1869**
Banderas, Antonio, 63, 186, 372, 647, 1006, 1410, 1589
Bandido, **1252**
Bandit (le), *voir* Naked dawn (the)
Bandito (il), **1057**
Bandits, bandits, *voir* Time bandits
Banerjee, Ajit, 567
Banerjee, Victor, 214, 1624
Bang, Claes, 1254
Bangiku, **1714**
Banionis, Donatas, 1315
Bank dick (the), *voir* Mines de rien
Bank holiday, **433**
Bankhead, Tallulah, 542
Banks, Jonathan, 1877
Banks, Leslie, 486, 647, 703, 870, 882, 1064, 1085, 1089, 1545, 1810
Bánky, Vilma, 995
Bannen, Ian, 568, 684, 806, 1019, 1199, 1733
Bannerjee, Haradhan, 567, 1106, 1659
Bannerjee, Karuna, 543, 1690
Banni des îles (le), *voir* Outcast of the islands
Bannie du foyer, *voir* Tormento
Bannissement (le), **1115**
Banni (le), *voir* Outlaw (the)
Banshees of Inishferin, **1135**
Banshun, 1310, **1513**
Banzie, Brenda de, 8, 459, 611, 1129
Baquet, Maurice, 682, 720, 757, 1251, 1293, 1849
Bär, Harry, 482
Barabbas, **132**
Baragrey, Joseph, 1542
Baranovskaïa, Vera, 1460
Baratier, Jacques, **257**, **905**, **921**, **1437**, **1664**
Barbara, **584**
Barbarosa, **164**
Barbary coast, **1756**
Barbé, Marc, 574, 697, 888, 1242, 1770
Barbe à papa (la), *voir* Paper moon
Barbe-Noire, **20**
Barber (the), **226**
Barberousse, **703**, 1171, 1420, 1827
Barbey, Michel, 555
Barbie, Klaus, 46, 650, 757, 1334, 1604
Barbier, Christian, 557, 1652
Barbier-Krauss, Charlotte, 912, 1565
Barbier de Sibérie (le), **1671**
Barbosa, Felipe, **1670**
Barbouth, Joël, 1111
Barbouzes (les), **41**
Barbusse, Henri, 954, 1501
Barcis, Artur, 117, 1076
Bardèche, Maurice, 1146, 1455, 1640
Bardelys the magnificient, **1859**
Bardem, Javier, 309, 726, 1015, 1033, 1377, 1394, 1757
Bardem, Juan Antonio, **342**, **501**, 1862
Bardinet, Michel, 555
Bardini, Aleksander, 1076
Bardot, Brigitte, 42, 92, 111, 225, 743, 1150, 1690, 1728, 1889
Bardou, Camille, 60, 161
Barefoot contessa (the), **532**, 1588
Barfly, **1114**
Barge, Paul, 64, 1487
Bargen, Daniel von, 263
Barilli, Francesco, 218
Baring, Norah, 1118, 1131, 1714
Barinov, Valeri, 121
Barma, Claude, **904**, **1089**, **1273**, 1649
Barner, Ivan, 1723
Barnes, Binnie, 1126
Barnes, George, 540, 1719

Barnet, Boris, 223, **259**, 287, 316, 676, **880**, **1213**, **1603**, **1784**
Barnett, Vince, 730, 1202, 1743
Barocco, **403**
Baron Cohen, Sacha, 473, 732, 936, 1626
Baron de Crac (le), 595, **819**
Baron de l'Arizona (le), **81**, 1333
Baron fantôme (le), **1524**
Baron Prášil, *voir* Baron de Crac (le)
Baroncelli, Jacques de, **1098**, **1415**
Baronne de minuit (la), *voir* Midnight
Baroux, Lucien, 903, 927, 1239, 1707, 1775
Barr, Jean-Marc, 806, 816, 846, 1211, 1706, 1777
Barrat, Robert, 254, 444, 961, 1457, 1504, 1736
Barrault, Jean-Louis, 26, 155, 195, 292, 984, 1313, 1398, 1538, 1741, 1789
Barrault, Marie-Christine, 103, 312, 361, 434, 947, 1173, 1442, 1547
Barravento, **1097**
Barreto, Lima, **105**
Barrett, Edith, 714, 1325, 1790
Barrett, Vince, 332
Barrette, Yvon, 1818
Barrie, J. M., 769, 1214
Barrier, Maurice, 737, 814, 1366, 1530
Barrière de chair (la), **1455**
Barry, Christiane, 502
Barry, Joan, 1146
Barry, John, 178
Barry, **1874**
Barry Lyndon, 237, 676, 1161, **1183**, 1424, 1843
Barrymore, Drew, 1087
Barrymore, Ethel, 14, 19, 218, 768, 940, 1101
Barrymore, John, 19, 992, 995, 1218
Barrymore, John Drew, 645
Barrymore, Lionel, 19, 147, 265, 377, 379, 518, 852, 979, 992, 1179, 1211, 1218, 1295, 1712, 1790, 1833
Barthelmess, Richard, 210, 249, 908, 1257, 1288, 1457, 1469
Bartholomew, Freddie, 1712
Bartleby, **915**
Bartók, Béla, 1244
Bartok, Eva, 1643
Barton, Charles, **943**
Barton Fink, **1536**
Barzman, Ben, 812
Barzyk, Patricia, 370, 847, 1109, 1253, 1554, 1836, 1884
Bas-fonds (les) (Kurosawa), **727**, 1293, 1434
Bas-fonds (les) (Renoir), 396, 727, **1293**
Bas-fonds de Frisco (les), *voir* Thieves' highway
Bas-fonds de Mexico (les), *voir* Salon Mexico
Bas-fonds new-yorkais (les), *voir* Underworld USA
Bas les masques, *voir* Deadline U. S. A.
Basehart, Richard, 6, 29, 39, 46, 145, 152, 609, 725, 809, 1046, 1826
Bashō, Matsuo, 782
Bashung, Alain, 365
Basic instinct, **3**, 1891
Basic training, **496**
Basinger, Kim, 6, 389, 1281, 1297
Baskin, Richard, 301
Basler, Marianne, 381, 453, 729, 1576
Bass, Saul, 158, 182, 355, 611, 630, 643, **775**, 1026, 1044, 1293, 1304, 1317, 1336, 1354
Bassac, Robert, 418
Bassermann, Albert, 339, 470, 739, 795, 1622
Basset, Gaby, 722, 927
Bassilachvili, Oleg, 1292
Bastos, Othon, 614, 1203
Bataille, Henry, 1481
Bataille, Sylvia, 195, 211, 413, 501, 757, 818
Bataille d'Alger (la), **1675**
Bataille de l'eau lourde (la), **581**
Bataille de Naples (la), **259**, 1037
Bataille de San Pietro (la), *voir* Battle of San Pietro (the)
Bataille des Ardennes (la), **1274**
Bataille du Rio de la Plata (le), **456**
Bataille du rail (la), **1509**
Bataillon des sans-amour (le), *voir* Mayor of Hell (the)
Batalov, Nikolaï, 566
Batcheff, Pierre, 161, 247, 934, 984, 1279, 1644
Bateau (le), *voir* Boot (das)
Bateau phare (la), *voir* Lightship (the)
Bateau pour les Indes, **1578**
Bates, Alan, 189, 1102, 1320, 1345
Bates, Florence, 98, 1356
Batman, **6**, 1101, 1427

Batman begins, 80, **1086**, 1730
Batman, le défi, *voir* Batman returns
Batman returns, 6, 480, 1101, **1427**
Battement de cœur, **347**
Battisti, Carlo, 739
Battle cry, **1090**
Battle of San Pietro (the), 265, 313, **1190**
Battle beyond the stars, **593**
Battling Butler, **1801**
Bauchau, Patrick, 1007, 1493, 1522
Baudelaire, Charles, 68, 351, 712, 1100, 1616
Bauer, Steven, 886
Baugin, Lupin, 946
Baum, Vicky, 597, 992, 1058
Baumer, Jacques, 13, 55, 176, 431, 504, 874, 927, 1131, 1248, 1362, 1525
Baur, Harry, 4, 142, 378, 540, 612, 846, 875, 1060, 1343, 1362, 1421, 1673, 1689
Bausch, Pina, 23, 808, 1529
Bava, Mario, **404**, **609**, **841**, **922**, **1255**
Baxter, Alan, 115, 1800
Baxter, Anne, 118, 189, 690, 788, 1072, 1455, 1529, 1587, 1626, 1641
Baxter, Deborah, 1474
Baxter, Vera Baxter, **1829**
Baxter, Warner, 747, 1477, 1718
Bayard, Micha, 70, 688, 752, 859, 869, 1083, 1354
Bayat, Sareh, 1758
Baye, Nathalie, 9, 276, 799, 1074, 1109, 1245, 1313, 1396, 1458, 1519, 1650, 1701, 1765
Bazin, Hervé, 375, 778
Bazin, René, 375, 535
Be happy, *voir* Happy-go-lucky
Beach, Adam, 395, 415
Beachhead, **464**
Beach red, **1036**, 1627
Beale, Simon Russell, 1841
Bean, **1879**
Béart, Emmanuelle, 51, 125, 349, 488, 914, 1178, 1205, 1299, 1890
Béart, Guy, 508
Beat, Takeshi, *voir* Kitano, Takeshi
Beat the devil, **243**, 854, 1727
Beatles (the), 268, 286, 325, 663, 951, 1464, 1693
Beatrice Cenci, *voir* Château des amants maudits (le)
Beatty, Ned, 26, 233, 707, 970, 1204, 1315, 1372, 1393, 1605, 1671
Beatty, Warren, 437, 603, 1177, 1344, **1352**, 1538, 1607, 1762
Beau Brummell (le), **439**
Beau fixe sur New York, 81, 173, 475, **697**, 1648
Beau Geste, 998, **1556**
Beau is afraid, **1241**
Beau mariage (le), **53**, 1839
Beau-père, **1519**
Beau Serge (le), 138, **428**
Beaudine, William, **101**, **1686**
Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de, 1552
Beauregard, Georges de, 544
Beauvais, Frank, **577**, **834**, **1849**
  Courts, **577**, **1849**
Beauvois, Xavier, 228, **271**, 466, **1458**, 1879
Beavers, Louise, 449
Bécaud, Gilbert, 1077, 1141
Bechet, Sidney, 1465
Beck, Béatrix, 184
Beck, Pierre-Michel, 959
Becker, Harold, **1488**
Becker, Jacques, **22**, **30**, **107**, **177**, 544, **722**, **916**, **970**, **1298**, **1584**, **1596**
Becker, Jean, **1278**
Becker, Wolfgang, **292**
Beckinsale, Kate, 1700
Becky Sharp, 444, **1843**
Bedazzled, **431**
Bedelia, Bonnie, 1501
Bedford incident (the), **546**, 722
Bedlam, 978, **1787**
Bedos, Guy, 921, 1262, 1485, 1513
Bedos, Nicolas, **962**
Bedoya, Alfonso, 940, 979, 1260, 1616, 1756, 1838
Beer, Paula, 25
Beer barrel polka, 467, 1085, 1694
Beery, Wallace, 225, 293, 899, 911, 918, 979, 992, 1013, 1132, 1218, 1243, 1295, 1536
Beery Jr., Noah, 618, 798, 890, 1813
Beethoven, Ludwig van, 219, 678, 1005
Beetlejuice, **728**, 1164, 1875
Before night falls, **1015**
Before the devil knows you're dead, **1302**
Bégaudeau, François, 1377

Begley, Ed, 27, 208, 377, 798, 822, 995, 1700, 1713, 1857
Beguiled (the), *voir* Proies (les)
Beiderbecke, Bix, 1603, 1615
Beineix, Jean-Jacques, **188**, **1866**
Being John Malkovich, **1737**
Being there, **39**
Bejo, Bérénice, 179, 309, 337
Bel-Ami, **1422**
Bel Geddes, Barbara, 451, 611, 1012, 1205, 1556, 1826
Belafonte, Harry, 732, 1026, 1713
Belaïeff, Olga, 1478
Belfast, Maine, **1851**
Belières, Léon, 824
Bell, James, 1307
Bell, Marie, 4, 941, 1131
Bell, Monta, **557**
Bell'Antonio (il), **107**
Bell, book and candle, **1769**
Bellamy, Earl, **1903**
Bellamy, Ralph, 255, 337, 389, 539, 1482, 1539
Bellan, Fernand, 1905
Bellaver, Harry, 1796
Bellboy (the), **1801**
Belle, Annie, 1883
Belle Américaine (la), **426**
Belle au bois dormant (la), *voir* Sleeping beauty
Belle aux cheveux roux (la), *voir* Red-headed woman
Belle de jour, 381, **1614**, 1886
Belle de Moscou (la), *voir* Silk stockings
Belle époque (la), **962**
Belle équipe (la), **176**
Belle espionne (la), *voir* Sea devils
Belle et la Bête (la), **82**, 511, 750, 781, 918, 966, 1041, 1616
Belle et le clochard (la), *voir* Lady and the tramp
Belle noiseuse (la), 427, **914**
Belle ténébreuse (la), *voir* Mysterious lady (the)
Bellemare, Pierre, 494, 696, 872, 946, 1122
Belles années (les), *voir* Cuore
Belles années de Miss Brodie (les), *voir* Prime of Miss Jean Brodie (the)
Belli, Agostina, 181, 1316
Belli, Giuseppe, 665, 1564
Bellini, Vincenzo, 1530
Bellissima, 424, 629, **1610**
Belloc Lowndes, Marie, 1006, 1114, 1394
Bellocchio, Marco, **486**, **503**, **703**, **855**, **1682**
Bellon, Loleh, 30, 1451
Bellon, Yannick, **1451**
Bells are ringing, **1032**
Bells of St Mary (the), *voir* Cloches de Sainte-Marie (les)
Bellucci, Monica, 1235
Belly of an architect (the), *voir* Ventre de l'architecte (le)
Belly, Henri, 179, 1584
Belmondo, Jean-Paul, 184, 209, 395, 578, 604, 668, 723, 802, 1003, 1125, 1367, 1400, 1495, 1503, 1529, 1610, 1631, 1860, 1900
Belovy, **1383**
Belphégor (Barma), **904**
Belphégor (Desfontaines), 904, **1233**
Belushi, John, 707
Belvaux, Lucas, 159, 640, **1472**, **1911**
Belvaux, Remy, **1692**
Ben-Hur (Niblo), 28, **714**, 1312
Ben-Hur (Wyler), 245, 714, 1031, **1312**
Benassi, Memo, 1697
Benchley, Robert, 57
Bend of the river, 30, 1036, **1182**, 1771
Bendix, William, 20, 542, 681, 775, 1110, 1180, 1688
Benedetta, **1254**
Benedetti, Nelly, 3
Benedict, Paul, 198, 475, 761
Benetti, Adriana, 351, 1470
Bénévole (le), **370**
Beneyton, Yves, 1682, 1901
Benigni, Roberto, **1135**
Benilde, **569**
Bening, Annette, 734, 1058, 1441, 1458
Benioff, David, **1430**
Benjamin, Richard, 775
Benjamin ou les mémoires d'un puceau, 509, **1377**
Bennent, David, 1881
Bennent, Heinz, 410, 1047, 1405
Bennett, Bruce, 420, 785, 871, 1142, 1616, 1774
Bennett, Compton, 938, **1592**, **1875**
Bennett, Joan, 5, 232, 465, 827, 829, 965, 1006, 1190, 1349, 1476, 1735
Bennett, Leila, 1786

Benny, Jack, 1282
Benoît, Pierre, 432, 1411
Benoît-Lévy, Jean, **416**
Bentham, Jeremy, 434, 954, 1047, 1080, 1231, 1517, 1672, 1692, 1719, 1787, 1794, 1891
Benti, Galeazzo, 1803
Bentivoglio, Fabrizio, 1378
Benvenuta, **1246**
Bérard, Christian, 82
Béraud, Luc, **1496**
Berbat, Raymond, 22
Berberova, Nina, 1231
Berbert, Marcel, 9, 410
Berceuse sur un air de mystère, **1172**
Bercot, Emmanuelle, **1504**
Bercq, Jean-Claude, 1890
Beregi Sr., Oscar, 751
Berek, Katalin, 587
Berellini, Bruno, 1878
Berenger, Tom, 1788, 1891
Berenson, Marisa, 634, 1183, 1440
Béres, Ilona, 1580
Beresford, Bruce, **596**
Bérets verts (les), **649**
Berg, Alban, 1275, 1505, 1586
Bergé, Colette, 601
Bergé, Francine, 601, 1377, 1522, 1831
Bergamasco, Sonia, 731
Bergen, Candice, 198, 1249, 1733
Bergen, Erich, 628
Berger, Éric, 883
Berger, Grete, 1037
Berger, Helmut, 583, 665, 679, 728, 988, 1256
Berger, Ludwig, **169**
Berger, Nicole, 92, 225, 615
Berger, Paolo, **1773**
Berger, Senta, 520, 963, 1355
Bergerac, Jacques, 1340
Bergeron, René, 68, 1201, 1593
Bergin, Patrick, 815
Bergkatze (die), *voir* Chatte des montagnes (la)
Bergman, Ingmar, **41**, **60**, **86**, **130**, **224**, **307**, **311**, **318**, 325, **334**, **341**, **348**, **385**, **387**, **437**, **554**, 640, **669**, **759**, **898**, **934**, **1002**, 1013, **1026**, 1056, **1207**, **1216**, **1258**, **1385**, **1405**, **1471**, **1489**, 1505, **1534**, **1551**, 1575, **1578**, **1584**, **1782**, **1800**, **1818**, **1828**, **1853**, **1879**
Bergman, Ingrid, 41, 54, 106, 226, 319, 469, 556, 702, 727, 762, 772, 881, 1001, 1021, 1282, 1288, 1324, 1429, 1476, 1510, 1666, 1714, 1875
Bergman, Vera, 1767
Bergner, Elizabeth, 910
Berkeley, Busby, 213, **306**, 362, 462, **464**, 584, **958**, 1055, 1344, 1386, **1477**, **1541**, 1583, 1852
Berkley, Elizabeth, 600
Berlanga, Luis García, **549**, **1252**, **1862**
Berléand, François, 45, 121, 462, 712, 1617, 1863
Berlin, Irving, 465, 637, 783, 1566
Berlin Alexanderplatz, **686**, 1549, 1660
Berlin express, 635, **724**, 1211
Berling, Charles, 411, 803, 869, 909, 1002, 1038, 1629, 1646, 1836
Berling, Peter, 31, 93, 1366
Bernanos, Georges, 103, 122, 485, 998, 1084
Bernard, Armand, 272, 699, 1015, 1029, 1279, 1453
Bernard, Paul, 151, 228, 446, 882, 1069, 1424, 1679, 1724
Bernard, Raymond, 544, **612**, **699**, 925, **1075**, **1279**, 1378, **1547**, 1741, **1750**
Bernard-Roland, **509**
Bernède, Arthur, 904, 1233
Berner, Gérard, 1896
Bernhardt, Curtis, **332**, **439**, **511**, **871**, **960**, **1809**
Bernie, **188**
Bernstein, Henri, 150, 232
Bernstein, Leonard, 1317
Berri, Claude, **461**, 729, **766**, **1646**
Berriau, Simone, 13, 431, 927, 1680
Berridge, Elizabeth, 632
Berroyer, Jackie, 274, 370, 514
Berry, John, **152**, 544, **629**, 968, **1067**, **1573**
Berry, Jules, 136, 268, 358, 384, 395, 431, 509, 511, 757, 903, 927, 1248, 1436, 1446, 1754
Berry, Mady, 416, 556
Berry, Richard, 33, 486, 764, 815
Berryman, Dorothée, 76, 1151
Bert, Camille, 1279
Bertheau, Julien, 276, 811, 881, 1247, 1273, 1783

Berthomieu, André, **989**, **1436**
Berti, Marina, 1519
Bertin, Pierre, 378, 628, 1177, 1720, 1756
Berto, Juliet, 329, 917, 1400, 1426, 1599, 1873
Bertolucci, Bernardo, **203**, **218**, **779**, **977**, **1564**
Bertolucci, Giuseppe, **1063**
Bertorelli, Toni, 564
Bertuccelli, Jean-Louis, 544
Bérubet, Magdeleine, 610
Berval, Antonin, 908
Bervoets, Gene, 508
Besozzi, Nino, 1112
Besse, Ariel, 1519
Bessie à Broadway, **464**
Besson, Luc, **413**, **1391**, **1838**
Best, Willie, 1208
Bestiaire, **895**
Best years of our lives (the), **293**, 519
Bête (la), **1267**
Bête aveugle (la), 127, **1076**
Bête de miséricorde (la), **370**
Bête humaine (la), 122, **1194**, 1527
Bête s'éveille (la), *voir* Sleeping tiger (the)
Beth, Jehnny, 567
Betrayal, **512**
Bettany, Paul, 1649, 1728
Bettger, Lyle, 121, 324, 824, 843
Betti, Laura, 182, 420, 456, 564, 1042, 1538, 1567, 1625, 1682
Betty, 750, **805**
Between Heaven and Hell, **202**
Between midnight and dawn, **491**
Betz, Matthew, 500
Beuchot, Pierre, **1212**
Beymer, Richard, 162, 698, 1317
Beyond a reasonable doubt, **643**, 1324
Beyond the forest, **121**
Beyond the rocks, **823**
Bezace, Didier, 399, 660, 1191, 1629, 1666, 1851
Bezzerides, A. I., 208, 715, 854, 1390
Bhowani Junction, **235**
BHV, *voir* Lévy, Bernard-Henri
Bianca, **36**, 704
Bianchi, Daniela, 1523
Bianco, Carlo, 1818
Biberman, Abner, 539, 637, 1307
Biberman, Herbert J., **207**
Biches (les), 201, **750**, 1448, 1662
Bichrome (Technicolor), 70, 316, 382, 441, 500, 517, 535, 714, 756, 783, 1005, 1149, 1298, 1401, 1543, 1658, 1731, 1786
Bickford, Charles, 255, 620, 803, 827, 864, 955, 1292, 1295, 1311, 1316, 1617, 1768
Bideau, Jean-Luc, 63, 507, 1017, 1108, 1375, 1500, 1562
Bidone (il), 358, **609**, 1597, 1881
Biedrzyńska, Adrianna, 807, 1440
Bielinsky, Fabián, **706**
Bien-aimés (les), **1256**
Bienfaiteur (le), 1137, **1371**
Bienvenido, Mr Marshall, **1862**
Bienvenue à Los Angeles, *voir* Welcome to L. A.
Bienvenue dans l'âge ingrat, *voir* Welcome to the dollhouse
Bienvenue Mr. Chance, *voir* Being there
Bierbiechler, Josef, 1505, 1585
Bierce, Ambrose, 331
Bierry, Étienne, 116, 341, 1428, 1516
Big clock (the), **50**
Big combo (the), 40, **554**
Big eyes, **945**
Big fish, **1359**
Big heat (the), 733, **1286**, 1527
Big knife (the), **858**
Big Lebowski (the), **1583**
Big parade (the), **278**, 583
Big red one (the), **1648**
Big sky (the), **1182**
Big sleep (the), 534, **623**, 948, 1142, 1702
Big steal (the), **1180**
Big trail (the), **155**
Bigamie, **67**, 1135
Bigelow, Kathryn, **494**, **1758**
Bigger than life, 1172, **1454**
Bijoutiers du clair de lune (les), 1690
Biliotti, Enzo, 1417
Billerey, Raoul, 1191
Billington, Francelia, 1081
Billon, Pierre, **154**, **349**, **1070**, **1493**
Billy Budd, 1136, **1740**
Billy liar, **1770**
Binder, Maurice, 178, 280, 619, 747, 1499
Binns, Edward, 396, 822, 841
Binoche, Juliette, 210, 258, 303, 343, 357,

520, 771, 791, 958, 1230, 1365, 1489, 1599, 1907
Biolay, Benjamin, 571
Bioy Casares, Adolfo, 670
Biquefarre, 1112, **1487**, 1718
Biraud, Maurice, 318, 915, 1259, 1263, 1326
Bird, Laurie, 1055
Bird, Norman, 1199
Bird, 1110, **1600**, 1603
Bird of Paradise, **921**
Birdman, **1101**
Birdman of Alcatraz, **862**
Birds (the), *voir* Oiseaux (les)
Birgel, Willy, 1541
Birichino di papà (il), **977**
Birkin, Andrew, 952
Birkin, Jane, 53, 67, 97, 165, 398, 483, 792, 822, 914, 952, 1511, 1567
Birman, Serafima, 880, 1338
Biroc, Joseph F., 1501
Birsel, Taner, 546
Birth of a nation (the), 210, 764, **1361**, 1408, 1457, 1600
Bis ans Ende der Welt, *voir* Jusqu'au bout du monde
Biscot, Georges, 1145, 1159
Bishop's wife (the), **1813**
Bissell, Whitt, 6, 1669
Bisset, Jacqueline, 38, 351, 395, 799, 1464, 1602, 1605, 1657
Biswas, Chhabi, 153, 1690
Bite the bullet, **1733**
Bitter moon, *voir* Lunes de fiel
Bitter tea of general Yen (the), **1469**
Bitter victory, *voir* Amère victoire
Biutiful, **726**
Bizet, Georges, 511, 987, 1026, 1685
Björk, 846
Björk, Anita, 242, 318
Björnstrand, Gunnar, 224, 307, 318, 334, 387, 437, 669, 898, 934, 1002, 1216, 1551, 1584, 1818, 1853
Black, Karen, 12, 76, 233, 774, 921
Black angel, **425**
Black cat (the), **1192**, 1809
Black coal, **1174**
Black friday, **1333**, 1893
Black hand (the), **1521**
Black journal, *voir* Gran bollito
Black Klansman, **732**
Black narcissus, *voir* Narcisse noir (le)
Black panther (the), **383**
Black pirate (the), **1658**
Black rose (the), **1771**
Black spy (the), **709**
Black sun, 350, **1158**
Black swan (Aronofsky), **25**
Black swan (the) (King), **1648**
Black widow, **427**
Blackbeard the pirate, *voir* Barbe-Noire
Blackmail, **55**, 298, 938, 1033
Blackman, Honor, 878, 978, 1082, 1431
Blackmer, Sidney, 389, 398, 633, 643, 1066
Blade runner, **90**, 1070
Blade runner 2049, **1070**
Blain, Estella, 225, 792
Blain, Gérard, **68**, 138, 256, 332, 428, 927, 1337, 1831
Blaine, Vivian, 1001
Blair, Betsy, 501, 1147, 1219, 1845
Blair, Linda, 1204, 1516
Blaise, Pierre, 531, 1316, 1474
Blake, Robert, 448, 1439, 1558, 1753
Blake, Sue Ellen, 609, 1881
Blake, William, 1837
Blakely, Colin, 67, 83
Blakley, Ronee, 233
Blanc, *voir* Trois couleurs
Blanc, Dominique, 909, 1472, 1617, 1624
Blanc, Jean-Pierre, **1912**
Blanc, Manuel, 1205
Blanc, Michel, 430, 476, 488, 517, **561**, 765, 788, 982, 1449, 1646, 1851
Blancan, Bernard, 304, 1748
Blancanieves, **1773**
Blancard, René, 192, 501, 1145, 1175, 1904
Blanchar, Dominique, 29, 712, 1313
Blanchar, Pierre, 4, **276**, 432, 501, **971**, 1075, 1137, 1165, 1279, 1421, 1561, 1673
Blanche, Francis, 41, 155, 258, 426, 448, 869, 916, 1177, 1578, 1614, 1734, 1820, 1831
Blanche, Roland, 188, 246, 316, 859, 1011, 1162, 1168
Blanche Fury, **237**, 676, 1183
Blanche-Neige et les sept nains, 612, 625, **723**, 1480, 1559, 1614, 1651

Blanches colombes et vilains messieurs, *voir* Guys and dolls
Blanchet, Narda, 820, 1114, 1283
Blanchet, Séverin, 430
Blanchett, Cate, 245, 270, 444, 490, 579, 1368, 1897
Blank, Les, **70**, 771
Blasco Ibáñez, Vincente, 379, 1132, 1192, 1335
Blasetti, Alessandro, 9, **85**, **168**, 284, **340**, **505**, **552**, **925**, **938**, **1191**, **1448**, **1470**, **1540**, 1610, **1686**
Blaue Engel (der), *voir* Ange bleu (l')
Blavette, Charles, 2, 271, 390, 418, 435, 465, 467, 508, 882, 1137, 1344, 1367, 1486, 1528, 1900
Bleak moments, **61**, 1568
Bleont, Claudiu, 10
Blessure (la), *voir* Cutter's way
Blethyn, Brenda, 282, 478, 672, 982, 1435, 1572
Bleu, *voir* Trois couleurs
Blier, Bernard, 41, 69, 79, 135, 360, 384, 422, 504, 509, 724, 768, 805, 978, 1015, 1026, 1101, 1177, 1201, 1264, 1326, 1432, 1604, 1631, 1684, 1729, 1740, 1778, 1812, 1843, 1845
Blier, Bertrand, **69**, **235**, **476**, 483, **982**, **1011**, **1074**, 1138, 1158, **1519**, **1631**, **1698**
Blin, Roger, 195, 212, 628, 720, 1113, 1437, 1660, 1800
Blind, **1119**
Blind date (Edwards), **389**, 969
Blind date (Losey), *voir* Enquête de l'inspecteur Morgan (l')
Blind husbands, 525, **1081**, 1575
Blixen, Karen, 127, 251
Bloch, Robert, 336, 1336, 1520
Blockade, **1872**
Blockheads, **1777**
Blomkamp, Neill, **1512**
Blonde explosive (la), *voir* Will success spoil...
Blonde ou la rousse (la), *voir* Pal Joe
Blonde Vénus, **1028**
Blondell, Joan, 141, 146, 306, 451, 464, 608, 787, 958, 1686, 1783, 1798, 1821
Blondin, Antoine, 1255, 1860
Blood and sand, 39, **1335**
Blood for Dracula, **948**
Blood on the moon, **451**
Blood on the sun, *voir* Du sang dans le soleil
Blood simple, **1469**
Bloom, Claire, 46, 104, 199, 503, 695, 1178, 1492
Bloom, Verna, 1611
Bloos, Coca, 369, 1395
Blount, Lisa, 802
Blow out, 120, **1498**
Blow-up, **822**, 1498
Bloy, Léon, 1422
Blue, **408**
Blue, Monte, 164, 711, 1774
Blue bird (the), *voir* Oiseau bleu (l')
Blue Dahlia (the), **775**
Blue gardenia (the), **1455**
Blue gate crossing, **1794**
Blue lamp (the), **278**
Blue velvet, **48**, 1393
Bluebeard, **437**
Bluebeard's eighth wife, *voir* Huitième femme de Barbe-Bleue (la)
Blues in the night, **1699**
Blunt, Emily, 1850
Bluwal, Marcel, **375**, **557**, **756**, **1083**, **1552**, **1824**
Blystone, John G., **86**, **922**, **1777**
Blyth, Ann, 145, 785, 1728
Blythe spirit, 631, **637**
Boardman, Eleanor, 58, 1859
Bob le flambeur, 78, **800**
Bobby Deerfield, **849**, 955, 1715
Bober, Robert, 707
Bobet, Jean, 647
Boccaccio, Giovanni, 1615, 1751
Boccace 70, **1612**
Bocket, Bill, 1709
Bodnár, Erika, 1298
Bodrov Jr., Sergueï, 175, 1667
Bódy, Gábor, **1726**
Body and soul (Micheaux), **161**
Body and soul (Rossen), **740**
Body double, **71**
Body of lies, **1672**
Body snatcher (the), **220**, 1520
Bodyguard, **1665**
Boese, Carl, 1011
Boetticher, Budd, **17**, **116**, **165**, **254**, 499, **756**, **884**, **890**, **1156**, **1294**, 1335, **1357**, **1433**, **1774**

Bogaert, Lucienne, 154, 228, 927, 1300
Bogarde, Dirk, 110, 183, 203, 207, 278, 291, 398, 647, 728, 1041, 1082, 1111, 1375, 1543, 1711, 1817
Bogart, Humphrey, 29, 32, 99, 149, 183, 243, 265, 518, 532, 533, 623, 663, 708, 854, 940, 960, 1009, 1024, 1031, 1070, 1208, 1234, 1318, 1429, 1480, 1616, 1702, 1705, 1727, 1732, 1743
Bogatyriov, Iouri, 749, 1120, 1134, 1786
Bogdanovich, Peter, 146, **292**, **908**, **1580**, **1633**, 1727
Bogeaus, Benedict, 391, 443, 755, 1127, 1639, 1785, 1797, 1817
Bohémienne (la), **1018**
Bohm, Hark, 350, 352, 686, 1077, 1549, 1660
Böhm, Karlheinz, 350, 353, 423, 483, 653, 1192
Bohringer, Richard, 188, 443, 1080, 1168, 1231, 1506, 1554, 1792
Bohringer, Romane, 1231, 1734
Boidin, Samuel, 1355, 1533
Boileau-Narcejac, 367, 533, 573, 611
Boire et déboires, *voir* Blind date (Edwards)
Boisset, Yves, 544, **1167**
Boitel, Jeanne, 274
Boito, Camillo, 951
Bók, Erika, 31, 266
Boland, Mary, 133, 599, 1122, 1602
Boles, John, 1260
Boleslavski, Richard, **1046**
Bolkan, Florinda, 1702
Bollaín, Icíar, 668, 1212
Bollywood, **319**, 320, 493, **920**, **962**, 1094, **1676**, 1759, 1839, **1849**
Bolo, Pierre, 1883
Bolognini, Mauro, **45**, **107**, **209**, **564**, **581**, 659, **717**, **1042**, **1133**, **1147**, **1154**, **1224**, **1378**, **1419**, **1474**, **1687**, **1895**
Bombe (la), *voir* War game (the)
Bon courage, larbin, **364**
Bon, la brute et le truand (le), 631, 692, **714**
Bona, **1911**
Bonacelli, Paolo, 717, 768, 1042, 1419
Bonanova, Fortunio, 113, 1641
Bond, James, 46, 66, 133, **155**, 178, **195**, **215**, 238, **255**, 280, **309**, 329, 341, 395, **409**, **414**, 429, 528, **549**, 581, 606, **619**, **626**, 670, **671**, 687, **801**, **822**, 942, 957, 967, **978**, **1035**, 1073, 1125, **1162**, **1217**, **1281**, 1331, 1349, **1379**, 1431, **1499**, **1522**, **1523**, **1537**, 1652, **1659**, **1661**, 1698, **1726**, 1738, 1780
Bond, Rudy, 1366
Bond, Ward, 16, 34, 208, 230, 232, 330, 573, 621, 636, 710, 939, 1050, 1066, 1237, 1272, 1397, 1399, 1457, 1598, 1608, 1626, 1647, 1800
Bondartchouk, Natalia, 1315
Bondartchouk, Sergueï, 883, **1563**
Bondi, Beulah, 81, 295, 303, 377, 444, 479, 848, 1179, 1525, 1632, 1633, 1783
Bonello, Bertrand, **1267**
Bonfá, Luiz, 1264
Bonfire of the vanities (the), *voir* Bûcher des vanités (le)
Bong, Joon-ho, **372**, **582**
Bonham Carter, Helena, 248, 290, 472, 746, 936, 1028, 1147, 1359
Bonheur (le) (L'Herbier), **150**
Bonheur (le) (Medvedkine), 316, **830**
Bonheur (le) (Varda), 483, **1574**
Bonheur est dans le pré (le), **1674**
Bonheur juif (le), **1011**
Boni, Alessio, 731
Bonifas, Paul, 343
Bonitzer, Pascal, 1758
Bonjour, *voir* Ohayō
Bonjour tristesse, **650**
Bonnaffé, Jacques, 729, 1245
Bonnaire, Sandrine, 38, 175, 206, 424, 430, 466, 474, 485, 1588, 1813
Bonnard, Arlette, 1681
Bonnard, Damien, 1253, 1912
Bonnard, Mario, **1369**
Bonnardot, Jean-Claude, **641**, **670**
Bonne chance, **454**
Bonne combine (la), *voir* Mister 880
Bonne nuit les petits, 122
Bonnes femmes (les), **1756**
Bonneville, Hug, 972
Bonnie and Clyde, 964, **1344**, 1370, 1381
Bonnie Scotland, 496, 736, **1825**, 1836
Bonnin, Amélie, **1704**
Bons baisers de Russie, *voir* From Russia with love
Bons pour le service, *voir* Bonnie Scotland
Bonsoir, **1547**

Bonzel, André, **1692**
Boogie nights, **1731**
Boomerang, **1700**
Boom (il), **1715**
Boone, Richard, 206, 550, 645, 756, 920, 1018, 1275, 1308, 1509, 1697, 1774
Boorman, Charley, 536
Boorman, John, **26**, **168**, **238**, **536**, **729**, **806**, **958**, **1204**, **1287**, **1395**, **1619**, **1778**
Boot (das), **826**
Booth, James, 162, 1456
Boothe, Powers, 536
Borans, Stathis, 791
Borat, 473, 732, **1626**
Boratto, Caterina, 768, 1588, 1812
Borbély, Alexandra, 402
Bord de la rivière (la), *voir* River's edge (the)
Border incident, **979**
Borderline, **214**
Borgeaud, Nelly, 9, 135, 1143, 1231, 1247
Borges, Jorge Luis, 203, 285
Borgnine, Ernest, 16, 132, 200, 436, 709, 940, 948, 957, 1002, 1175, 1192, 1338, 1407, 1639, 1813, 1825
Boris Godounov, 33, 1216
Born to be bad, **1043**
Born to kill, **657**
Born to win, **774**
Born yesterday, **1015**
Borodine, Alexandre, 194
Borrows, Anthony, 1022
Bory, Jean-Marc, 135, 468, 571, 1625, 1793, 1831
Borzage, Frank, **122**, **280**, **472**, **475**, **755**, **831**, **1008**, **1066**, **1197**, **1418**, **1465**, **1544**, 1606, **1715**
Bosc, Henri (acteur), 1255, 1680
Bosc, Henri (historien), 1434
Bosch, Jérôme, 686, 699, 830, 832, 1132, 1427, 1589, 1616, 1689
Bosè, Lucia, 61, 342, 985, 1049, 1247, 1474, 1710, 1817, 1895
Bosé, Miguel, 1054
Bosley, Tom, 1016
Bossu (le), **1624**, 1741, 1892
Bost, Pierre, 49, 544, 885, 1507, 1572
Boston strangler (the), **79**, 416
Bostonians (the), **1139**
Botkin, Perry Sr., 1418
Bottle rocket, **491**
Bottoms, Sam, 1241
Bottoms, Timothy, 1580
Bouajila, Sami, 304, 488, 1748
Bouchareb, Rachid, **304**, **1748**
Boucher, Victor, 1754
Boucher (le), 544, **762**
Bouchet, Barbara, 1474
Bouchey, Willis, 1669
Bouchez, Élodie, 20, 1526, 1780
Bouchitey, Patrick, 633, 788, 1674
Bouc (le), *voir* Katzelmacher
Boudet, Alain, **119**
Boudet, Jacques, 458, 807
Boudu sauvé des eaux, **89**, 610
Boué, Géori, 1684
Bouffon du roi (le), *voir* Court jester (the)
Bouge pas, meurs et ressuscite, **1312**
Bouillé, Cécile, 682
Bouillon, Bastien, 598, 1704
Bouise, Jean, 182, 341, 413, 814, 963, 1426
Boulanger, Daniel, 120, 323, 615, 702, 810, 878, 1345
Boulangère de Monceau (la), **1554**
Boule de feu, *voir* Ball of fire
Boule de suif, 7, **1596**
Boulevard de la mort, *voir* Grindhouse
Boulevard des passions, *voir* Flamingo road
Boulevard du crépuscule, *voir* Sunset boulevard
Boulez, Pierre, 1842
Boulgakova, Maïa, 1791
Boulle, Pierre, 2, 1619
Boullée, Étienne-Louis, 766
Bouloc, René, 531
Boulting (Frères), **480**, **1024**, **1730**
Bound, **299**, 590, 803
Bouquet, Carole, 52, 69, 1011, 1178, 1217, 1900
Bouquet, Michel, 159, 282, 786, 810, 911, 946, 1069, 1099, 1167, 1384, 1400, 1423, 1646
Bourdelle, Thomy, 1029, 1694
Bourgoin, Louise, 1838, 1864
Bourguignon, Serge, **1869**
Bourneuf, Philip, 420, 643
Bourreau (le), *voir* Verdugo (el)
Bourreaux meurent aussi (les), **157**, 232, 559, 1893

Bourse et la vie (la), **352**
Bourseiller, Antoine, 1782
Bourvil, André, 99, 155, 201, 258, 448, 607, 616, 786, 824, 860, 1263, 1516, 1624, 1720, 1848
Bousquet, Jean, 476, 1674
Boussinot, Roger, 1772
Bouteille, Romain, 1169
Bouton, Jim, 99
Boutté, Jean-Luc, 15, 1083, 1785
Bouvet, Jean-Christophe, 485
Bouy, Stéphane, 531
Bovo, Brunella, 11, 37
Bovy, Berthe, 68, 297, 502, 829, 1596
Bow, Clara, 303, 1057
Bowie, David, 698, 849, 1136, 1433
Bowman, Lee, 256
Boxcar Bertha, **964**
Boxing gym, **1828**
Boy with green hair, *voir* Garçon aux cheveux verts (le)
Boyd, Stephen, 245, 1145, 1312, 1609
Boyer, Charles, 150, 449, 481, 578, 680, 755, 762, 1006, 1029, 1046, 1097, 1115, 1192, 1279, 1399, 1438, 1587, 1606, 1690, 1747, 1748
Boyer, Jean, **342**, **447**, 544
Boyer, Myriam, 507, 1011, 1299, 1729
Boyle, Danny, **356**, **493**, **967**, **1367**
Boyle, Lara Flynn, 455, 698, 1062, 1351
Boyle, Peter, 530, 752, 1695, 1703
Bozambo, **1810**
Bozzuffi, Marcel, 294, 382, 586, 734, 1042, 1593, 1722
Brabant, Charles, 123
Brabin, Charles, **588**
Bracco, Lorraine, 401, 1326
Bracken, Eddie, 1511, 1663
Brackett, Charles, 102, 144, 363, 449, 995, 1559
Braconnier, Liza, 1092
Bradbury, Ray, 432, 638
Bradecki, Tadeusz, 1104
Bradley, David, 985, 1697
Bradley, David (enfant), 226
Brady, Alice, 1541, 1636, 1651
Brady, Scott, 346
Braga, Sônia, 519, 1374
Brahm, John, **863**, **1394**
Brahms, Johannes, 1324, 1793
Branagh, Kenneth, **452**, 584, **960**, 1073, 1600
Brancaleone alle Crociate, **520**, 1730
Branche, Derrick, 450
Branches de l'arbre, **567**
Branciaroli, Franco, 597
Brand, Neville, 81, 254, 392, 530, 862, 1301, 1716, 1825
Brand, Russell, 838
Brand upon the brain, **1711**
Brandauer, Klaus Maria, 127, 153, 807, 901, 1281, 1712
Brando, Jocelyn, 1286
Brando, Marlon, 76, 98, 105, 162, 475, 503, 522, 661, 779, 1001, 1034, 1065, 1088, 1157, **1217**, 1340, 1493, 1537, 1545, 1671, 1722, 1863, 1874
Brandon, Henry, 710, 794, 1252
Brandon, Michael, 1712
Brandt, Betsy, 1877
Brandt, Carlo, 411, 1624
Brant, Beto, **296**
Brass, Tinto, **529**, **597**
Brasselle, Keefe, 1745, 1847
Brassens, Georges, 1144, 1262, 1489, 1584
Brasseur, Claude, 312, 375, 390, 468, 620, 756, 930, 1539, 1554, 1595, 1631, 1650, 1681
Brasseur, Pierre, 94, 107, 116, 137, 390, 431, 468, 509, 573, 617, 705, 778, 818, 831, 882, 905, 930, 953, 1014, 1015, 1313, 1345, 1363, 1631
Brat, **1667**
Bratby, John, 1669
Braun, Nicolas, 1902
Bravados (the), **1609**
Bray, Yvonne de, 290, 1070, 1424, 1437, 1493, 1705, 1886
Brazil, 59, 199, **528**, 926, 1041, 1231, 1441, 1591, 1741
Brazzi, Rossano, 223, 532, 631, 1291
Breakfast at Tiffany's, **537**
Breaking bad, **1877**
Breaking the waves, **816**
Bréat, Georges, 133
Brechová, Hana, 858
Brecht, Bertolt, 157, 341, 558, 829, 903, 1735, 1837
Breck, Peter, 804

Brédice, Letitia, 706
Breen, Joseph, 245
Breezy, **782**
Brega, Mario, 1035
Breillat, Marie-Hélène, 1667
Breitman, Zabou, 707, 1475, 1851
Brejchová, Anna, 1094
Brel, Jacques, 192, 353, 411, 743, 799, 921, 1180, 1372
Brem, Rudolf Waldemar, 482
Bremer, Ewen, 356, 967
Bremer, Lucille, 919, 1550
Brennan, Eileen, 1633
Brennan, Walter, 157, 172, 221, 229, 451, 618, 621, 636, 663, 812, 850, 1095, 1338, 1626, 1756
Brenon, Herbert, **216**
Brent, Evelyn, 67, 644
Brent, George, 19, 287, 443, 449, 868, 937, 1477, 1480, 1497, 1504, 1548, 1783, 1821
Breon, Edmund, 5, 74, 1331
Bressart, Felix, 102, 254, 1282
Bresson, Robert, **28**, 103, **122**, **228**, **509**, 544, **681**, **993**, **998**, **1185**, 1216, **1257**, **1272**, **1309**, **1337**, 1355, **1629**
Brest, Martin, **593**
Breteuil, Martine de, 1667
Bretherton, Howard, **1573**
Breton, André, 1149
Brève rencontre, 432, 1467, **1469**, 1621
Brewer, Madeline, 1889
Brewster McCloud, 125, **956**, 1615
Brialy, Jean-Claude, 63, 138, 253, 403, 428, 446, 485, 742, 810, 811, 875, 1003, 1133, 1141, 1345, 1409, 1498, 1538, 1631
Brian, David, 27, 121, 197, 471, 897
Brian, Mary, 1545, 1548
Briançon, Nicolas, 406
Bribe (the), 534, **1154**
Bride of Frankenstein, 408, 752, 877, 1032, 1303, **1318**, 1412, 1833, 1882
Bride of the monster, 442, 636, **1329**, 1335, 1339, 1792
Brides of Dracula (the), **620**, 1621
Bridge on the river Kwai (the), *voir* Pont de la rivière Kwaï (le)
Bridges, Beau, 231, 864
Bridges, Jeff, 227, 482, 566, 735, 920, 1041, 1172, 1580, 1583, 1711
Bridges, Lloyd, 391, 1010, 1397, 1721
Bridges of Madison county (the), **1621**
Brigade des maléfices (la), **930**
Brigade du suicide (la), *voir* T men
Brigadoon, 540, **1590**
Brigand bien aimé (le) (King), 460, **754**, 1713
Brigand bien aimé (le) (Ray), **1713**
Brigands, chapitre VII, **856**
Brigante di Tacca del Lupo (il), 105, **217**, 1575
Brigham Young, **143**
Bright, Richard, 228, 478, 1189
Brighton rock, **480**
Bright leaf, **871**
Brigitte et Brigitte, **1210**, 1801
Brignone, Guido, **1676**
Brik, Ossip, 1898
Bring me the head of Alfredo Garcia, **654**
Bringing up Baby, **1605**
Brion, Françoise, 125, 571, 1143
Briski, Norman, 491
Brisseau, Jean-Claude, **1233**, **1560**
Britt, May, 1067
Britton, Pamela, 1716
Brizé, Stéphane, **1732**, **1904**
Brizard, Philippe, 1766
Broadbent, Jim, 381, 931, 985, 1441, 1543, 1720
Broadway by light, **1897**
Broadway Danny Rose, 152, **185**
Broca, Philippe de, **120**, **323**, **395**, **510**, **702**, **723**, **1125**, **1345**, **1498**, **1503**
Brocco, Peter, 1209
Brochard, Jean, 136, 142, 236, 533, 556, 596, 628, 667, 705, 735, 743, 920, 1524, 1567, 1596, 1724, 1874
Brochet, Anne, 872, 946, 1649, 1755
Brochu, Evelyne, 1113
Brocka, Lino, **180**, **833**, 1113, **1911**
Broderick, James, 198, 1646
Brodie, Steve, 626, 1693
Brodský, Vlastimil, 95, 203, 1231, 1623
Brody, Adrian, 640, 923, 1057, 1675, 1765
Brogi, Giuseppe, 203, 541
Brokeback mountain, **244**, 1728
Broken arrow, 574, **991**, 1091
Broken blossoms, **1457**, 1469

Broken flowers, **1418**, 1481
Broken lance, 98, **347**
Brolin, Josh, 948, 1394, 1850, 1868
Bromberg, J. Edward, 460, 754, 1120
Bromberg Serge, **1890**
Bron, Eleanor, 189, 431, 827
Bronco Apache, 407, **1199**
Bronco Billy, **1241**
Bronson, Charles, 88, 657, 701, 789, 1199, 1333, 1408, 1609, 1639, 1668, 1813
Brontë, Charlotte, 278, 1719
Brontë, Emily, 505, 1404, 1601
Bronzés (les), 517, **1673**
Bronzés font du ski (les), **517**, 1673
Brood (the), **354**, 1738
Brook, Claudio, 391, 1246, 1720
Brook, Clive, 67, 776, 1468
Brook, Lyndon, 459
Brook, Peter, **1171**, **1610**
Brooke, Hilary, 57, 417, 623, 1365, 1547, 1719
Brooks, Geraldine, 1809
Brooks, Hazel, 382, 740
Brooks, Jean, 678, 1307
Brooks, Louise, 218, 983, 1586
Brooks, Mel, **144**, **752**, **1852**
Brooks, Richard, **151**, **337**, **448**, 854, **940**, **948**, **1287**, **1733**, **1766**
Brophy, Edward, 217
Brosnan, Pierce, 238, 409, 414, 626, 1261, 1661
Brosset, Claude, 639, 1666, 1741
Brosset, Colette, 426, 1030, 1720
Brost, Gudrun, 311, 385, 1584
Brother, *voir* Aniki, mon frère
Brothers Rico (the), **588**
Broustal, Sophie, 1111
Brouté, Jean-Noël, 365, 682, 1317
Broutin, Aurore, 1910
Brown, Barry, 1633
Brown, Clancy, 113
Brown, Clarence, **168**, **293**, **954**, **1062**, **1790**, **1808**
Brown, Fredric, 370, 536
Brown, Jim, 550, 575, 1497
Brown, Joe E., 40, 1032, 1540, 1573
Brown, Pamela, 104, 314, 1178, 1286, 1558, 1629
Brown, Phil, 730, 776
Browne, Coral, 200, 1193, 1406
Browning, Robert, 1450, 1620
Browning, Tod, **147**, **369**, **852**, **899**, 1227, **1568**, **1833**
Browning version (the), 1264, **1450**
Brownlow, Kevin, **187**, 247, **890**, **1642**
Brubeck, Dave, 1219
Bruce, Jean, 309
Bruce, Nigel, 24, 74, 104, 126, 254, 417, 444, 692, 693, 825, 979, 1023, 1356, 1391, 1843
Bruce, Virginia, 557
Brücke (die), **1680**
Bruckman, Clyde, **785**, **1545**
Bruckner, Anton, 951
Brueghel, Pieter, 519, 699, 838, 889, 1051, 1388, 1491, 1589, 1664
Bruel, Patrick, 1111, 1755
Brühl, Daniel, 260, 292
Brumes, *voir* Ceiling zero
Brunaux, Olivia, 1409
Brune de mes rêves (la), *voir* My favorite brunette
Brune brûlante (la), *voir* Rally 'round the flag boys
Bruni, Carla, 554, 1765
Bruni Tedeschi, Valeria, 206, 357, 909, 1140, 1253
Brunius, Jacques B., 413, 757, 1471, 1689
Brunnquell, Céleste, 1268
Brüno, **473**
Bruno, Nando, 290, 870, 1164
Brunot, André, 50, 51
Brunoy, Blanchette, 964, 1101, 1298, 1680
Brutalist (the), **640**
Brute force, 512, **803**
Bruto (el), **777**
Bryan, Dora, 1161
Brynner, Yul, 690, 775, 905, 1333
Bubù, 209, **1419**
Buccella, Maria Grazia, 520, 1730
Buchanan, Edgar, 391, 1614
Buchanan, Jack, 140, 1804
Buchanan rides alone, *voir* Aventurier du Texas (l')
Bûcher (le), *voir* Masaan
Bûcher des vanités (le), **1196**
Buchholz, Horst, 230, 1135, 1251, 1333
Buchinsky, Charles, *voir* Bronson, Charles
Büchner, Georg, 1275, 1505

Buchrieser, Franz, 686
Buck, Pearl, 906
Bucquet, Harold S., **377**, **906**, **1795**
Buddy Buddy, 1372
Buetel, Jack, 639
Buffet, Bernard, 625
Buffet, Eugénie, 247
Buffet froid, **69**, 615
Buhr, Gérard, 800
Bujold, Geneviève, 24, 102, 334, 408, 856, 1007, 1345, 1415
Buka, Donald, 491, 1857
Bukowski, Charles, 10, 1114
Bukvić, Radivoje, 1256
Bull, Peter, 722, 1197
Bullets over Broadway, **542**
Bullfighter and the lady, **1156**, 1335
Bullitt, 3, **351**, 1762, 1815
Bullock, Sandra, 1038, 1727
Bungalow pour femmes, *voir* Revolt of Mamie Stover (the)
Bunny Lake is missing, **630**
Bunraku, 295, 299, 356, 811, 879
Buñuel, Juan Luis, **665**
Buñuel, Luis, **52**, **123**, **128**, **152**, **157**, **322**, 328, 348, **391**, 492, **505**, **529**, 536, 580, **614**, **673**, 744, **777**, **811**, 820, **866**, 877, **881**, **944**, **1067**, **1146**, **1155**, **1246**, **1247**, 1280, **1305**, 1323, 1377, **1409**, **1570**, **1599**, **1614**, **1644**, 1765, 1784, **1830**, **1834**
Buongiorno, notte, 503, **703**
Buono, il brutto, il cattivo (il), *voir* Bon, la brute et le truand (le)
Buono, Victor, 981, 1357
Burden of dreams, **70**, 771
Bureau, Pierre, **1168**
Bureau des légendes (le), **66**, **949**, **1870**
Burgess, Anthony, 17, 678
Burglar (the), **120**
Burke, Kathleen, 328
Burks, Robert, 1582
Burlinson, Tom, 1259
Burn after reading, **1209**
Burne-Jones, Edward, 1136
Burnett, Carol, 1289
Burning, **372**
Burning hills (the), **1036**
Burns, George, 213, 360, 1122
Burns, Ken, **124**, **563**
Burns, Michael, 1049
Burr, Raymond, 116, 201, 573, 733, 837, 1127, 1308, 1416, 1455, 1693, 1831
Burroughs, Edgar Rice, 553, 918, 1184
Burroughs, William S., 400, 1018
Burstyn, Ellen, 203, 265, 450, 1038, 1124, 1382, 1516, 1580, 1736
Bursztein, David, 914
Burton, Richard, 46, 1204, 1231, 1286, 1304, 1358, 1804
Burton, Tim, **6**, **460**, **472**, **480**, **636**, 718, **728**, 796, **936**, **945**, **1032**, **1055**, **1136**, 1329, **1359**, **1427**, **1435**, **1497**, **1616**, **1621**, 1697, 1862
Burum, Stephen H., 1763
Burwell, Carter, 1202, 1302
Buscemi, Steve, 204, 1071, 1202, 1359, 1536, 1583, 1841
Busch, Mae, 87, 1568, 1655
Busey, Gary, 164
Bush, Billy Green, 1439
Bushidō, 2, 1023, 1321, 1536
Bussières, Raymond, 30, 94, 507, 774, 818, 1044, 1822, 1846
Butch Cassidy et le Kid, 510, **1760**
Butler, David, **1810**
Butler Harner, Jason, 1401
Butterfield, Asa, 1435
Buttons, Red, 256, 1501
Buy, Margherita, 503
Buzzanca, Lando, 140, 607, 856, 950
Buzzati, Dino, 597, 799
Buzzell, Edward, **1198**, **1662**, **1736**
Bye bye, Barbara, **493**
Byington, Spring, 126, 229, 254, 1022, 1502, 1735
Byrne, Gabriel, 538, 1350
Byron, Arthur, 310, 1346
Byron, Katherine, 703, 1143, 1532
Byron, Walter, 1206
Byrum, John, **268**, **1636**

C'eravamo tanto amati, *voir* Nous nous sommes tant aimés
C'est arrivé demain, *voir* It happened tomorrow
C'est arrivé le 20 juillet, **1829**
C'est arrivé près de chez vous, **1692**

C'est donc ton frère, **1179**
C'est toujours la faute à Napoléon, **1386**
C'étaient des hommes, *voir* Men (the)
Ça commence à Vera Cruz, *voir* Big steal (the)
Ça commence aujourd'hui, **399**
Ça s'est passé à Rome, *voir* Giornata balorda (la)
Ça va barder, **1067**
Caan, James, 491, 661, 863, 1454, 1728, 1846, 1886
Cabaret, **1440**, 1680
Cabeza de vaca, **285**
Cabinet des figures de cire (le), **1478**
Cabinet du Docteur Caligari (le), **174**, 945, 1478, 1780
Cabiria, 11, 284, **656**, 1361, 1597
Cabot, Bruce, 176, 767, 1157, 1316, 1442
Cabré, Mario, 630
Cadaveri eccellenti, **797**
Cadavres ne portent pas de costard (les), *voir* Dead men don't wear plaid
Cadavres exquis, *voir* Cadaveri eccellenti
Cadet d'eau douce, *voir* Steamboat Bill Jr.
Caduta degli dei (la), 679, **728**, 1869
Café de Paris, 13, **431**, 1101
Café des Jules (le), **660**
Café du cadran (le), **1101**
Café express, **1142**
Café Lumière, **1813**
Cage, Nicolas, 452, 467, 838, 1197, 1763
Cage aux Folles (la), **537**
Cage aux rossignols (la), **1145**
Caged, **1723**
Cagney, James, 27, 230, 436, 451, 518, 523, 711, 787, 958, 1024, 1032, 1130, 1235, 1237, 1243, 1244, 1548, 1608, 1872
Caimi, Lamberto, 459
Cain, James M., 100, 223, 234, 501, 785, 1303, 1727
Caine, Michael, 77, 80, 621, 819, 937, 979, 1048, 1063, 1086, 1382, 1427, 1433, 1456, 1730, 1738, 1780
Calamai, Clara, 100, 150, 1219, 1475
Calamari Union, 362, **557**
Calamy, Laure, 1253, 1908
Calcutta, 1381, **1443**
Calderón de la Barca, Pedro, 1575
Caldwell, Erskine, 939
Calef, Henri, **119**, **179**, 544, **705**, **1142**, **1524**, **1567**
Calendar, **1797**
Calfan, Nicole, 1795
Calhern, Louis, 310, 610, 671, 1066, 1091, 1282, 1446, 1537, 1804, 1821
Calhoun, Rory, 1196, 1289, 1619, 1697
California split, **461**
Caligula, **529**
Call Northside 777, *voir* Appelez Northside 777
Callas, Maria, 1725
Calleia, Joseph, 118, 346, 607, 681, 1526, 1666, 1672, 1707
Calle mayor, **501**
Calligraphisme, 11, 324, 708, 961, 1124, 1470, 1515, 1519, 1611
Callow, Simon, 632, 746, 981, 1128, 1665
Calloway, Cab, 213
Calthrop, Donald, 55
Calvary, **1622**
Calvé, Jean-François, 468, 1353
Calvert, Phyllis, 73, 154, 745
Calvet, Corinne, 221, 312, 1243
Calvi, Gérard, 155
Calvo, José, 614
Cámara, Javier, 564, 852, 880, 1529
Camarades (les), *voir* Compagni (i)
Cambrioleur (le), *voir* Burglar (the)
Caméra explore le temps (la), **359**, **683**, 924, 1115, **1428**
Cameraman (the), **1718**
Camerini, Mario, **123**, **191**, **221**, 284, **973**, **1112**, **1702**, **1733**, **1748**
Cameron, James, **15**, 145, 862, **1140**, **1346**
Camille (Cukor), **1211**, 1378
Camille (Smallwood), **315**, 1211, 1378
Camille Claudel 1915, 103, **1489**
Camilleri, Terry, 1763
Camisards (les), 890, **1434**
Cammell, Donald, **548**
Camões, Luis de, 955
Camouflage, **374**, 1786
Campanella, Juan José, **1270**
Campanella, Tommaso, 378, 1456
Campanini, Carlo, 1089
Campbell, Eric, 338, 1117, 1642, 1829
Campbell, Glen, 1687
Campbell, Martin, **409**, **822**
Campbell, William, 206, 1033

Campion, Jane, **685**, **1802**
Campion, Léo, 930, 1785
Camus, Marcel, **1264**, **1388**
Canale, Gianna Maria, 547, 596, 922, 1715
Canalejas, Lina, 194, 744
Canal zone, **499**
Candelier, Isabelle, 682, 1317
Candidate (the), **1695**
Candide madame Duff (la), **1109**
Caneele, Séverine, 1216
Canet, Guillaume, 962, 1863
Cangaceiro (o), **105**, 217, 1203
Canine, 291, **405**, 1882
Cannon, Esma, 1477
Canonnière du Yang-Tsé, *voir* Sand pebbles (the)
Cantarelli, Dario, 36, 1746, 1885
Cantate, **1244**
Cantet, Laurent, **115**, **1120**, **1218**, **1377**
Cantique des cantiques (le), *voir* Song of songs (the)
Cantona, Éric, 1674, 1796
Canyon passage, **1397**
Cape et poignard, *voir* Cloak and dagger
Cape Fear, **877**, 1820
Čapek, Karel, 550
Capellani, Albert, **184**, 350, 490, **912**, 1105, **1520**, **1858**
Capellani, Paul, 912
Capelluto, Laurent, 1014
Capharnaüm, **732**
Capitaine Conan, **45**
Capitaine Fracasse (le), 818, **1460**
Capitaine Mystère, *voir* Captain Lightfoot
Capitaine sans peur, *voir* Captain Horatio Hornblower
Capitani, Grace de, 1514
Capolicchio, Lino, 988, 1380
Capote, 243, 448, 471, **854**, 1727
Capote, Truman, 243, 448, 471, 537, 854, 1727
Capotto (il), *voir* Manteau (le)
Cappleman, Joolia, 61, 1853
Capra, Frank, **109**, **147**, **181**, **229**, **464**, **772**, **848**, 932, **968**, 1097, **1141**, **1179**, **1469**, **1559**, 1564, 1591, **1638**, 1640, **1715**, **1733**
Capricieux (le), **464**
Caprioli, Vittorio, 28, 135, 294, 309, 395, 558, 1142, 1635, 1858
Capshaw, Kate, 1570
Captain Blood, **932**
Captain Boycott, **72**
Captain Clegg, **41**, 1735
Captain from Castile, **326**
Captain Horatio Hornblower, **1025**
Captain Lightfoot, **453**
Captains courageous, **1712**
Captive aux yeux clairs, *voir* Big sky (the)
Captive city (the), **380**, 1072
Captive heart (the), 530, **1694**
Captives à Bornéo, *voir* Three came home
Captive (la), **1267**
Capturing the Friedmans, **575**
Capuana, Luigi, 1695
Capucine, 985, 1129, 1131, 1623
. . . car sauvage est le vent, *voir* Wild is the wind
Carabiniers (les), 1150, **1887**
Caravaca, Éric, 741, 1562, **1663**, 1683
Caravane héroïque (la), *voir* Virginia City
Carax, Leos, **520**, **763**, **1254**, **1847**
Cardinal, Marie, 998
Cardinal, Pierre, **375**
Cardinal, Pierre-Yves, 1113
Cardinale, Claudia, 18, 45, 83, 107, 209, 337, 537, 723, 771, 992, 1129, 1147, 1156, 1330, 1380, 1609, 1664, 1688, 1873
Cardinal (the), **436**
Career girls, **73**
Careful, 316, 325, **1543**
Carel, Roger, 766, 1552
Carell, Lianella, 823
Carette, Bruno, 1617
Carette, Julien, 96, 201, 224, 347, 431, 627, 818, 927, 998, 1099, 1194, 1327, 1334, 1403, 1471, 1606, 1908
Carey, Harry, 249, 618, 848, 1074, 1295, 1647, 1718, 1756, 1860
Carey, Joyce, 1085, 1469
Carey, Macdonald, 231, 400, 1234
Carey, Philip, 1573
Carey, Timothy, 76, 88, 169, 1097, 1285, 1438, 1760
Carey Jr., Harry, 618, 710, 867, 1138, 1598, 1639, 1647
Cargill, Patrick, 851
Cargo 200, **378**
Cargo maudit (le), *voir* Strange cargo

Carillo, Leo, 755
Carl, Renée, 1331
Carle, Gilles, **486**, **488**, **965**, **1519**, **1818**, **1873**
Carlin, Lynn, 198, 1645
Carlito's way, **1514**
Carlos, **1306**
Carlqvist, Margrit, 934, 1782
Carlsen, Helmut, **1708**
Carlson, Richard, 17, 432, 824
Carlyle, Robert, 356, 414, 967, 1159
Carmen, **511**
Carmen Jones, **1026**
Carmen revient au pays, **541**
Carmet, Jean, 69, 267, 352, 476, 711, 871, 1067, 1245, 1366, 1384, 1415, 1578, 1652
Carmichael, Hoagy, 293, 663, 1397, 1603
Carmichael, Ian, 1730
Carmin profond, **865**, 1354
Carminati, Tullio, 436, 659, 1714
Carnage, *voir* Prime cut
Carnaval, **1269**
Carné, Marcel, **91**, **137**, **195**, **202**, **395**, 544, **818**, **935**, **1201**, **1313**, **1398**, **1446**, **1904**
Carnets de voyage, *voir* Diarios de motocliceta
Carney, Art, 450
Carnival of souls, 331, 585, **668**
Carnovsky, Morris, 29, 1454
Caro diario, *voir* Journal intime (Moretti)
Caro, Marc, 59
Carol, **1897**
Carol, Martine, 97, 447, 474, 761, 953, 1326, 1424, 1818, 1849
Caroline chérie, 1274, **1424**, 1535
Caron, Leslie, 9, 71, 212, 343
Caron, Lucy, 906
Carotenuto, Mario, 832, 1818
Carotenuto, Memmo, 537, 1613
Carpenter, John, **269**, **373**, **677**, **926**, 988, **1240**, **1425**, **1868**
Carpentier, Yannick, 430, 820, 1114, 1283, 1618
Carradine, David, 964, 1378, 1405, 1520
Carradine, John, 16, 44, 232, 242, 279, 323, 437, 460, 677, 685, 692, 741, 754, 964, 1005, 1046, 1210, 1291, 1335, 1422, 1520, 1626, 1712, 1718, 1893
Carradine, Keith, 233, 301, 408, 912, 994, 1007, 1415
Carradine, Robert, 1648
Carraro, Tino, 797
Carré, Isabelle, 521, 741
Carré 35, **1663**
Carrefour, **511**, 1031
Carrefour de la mort (le), *voir* Kiss of death (Hathaway)
Carrefour des enfants perdus (le), 711, **1846**
Carrefours de la ville (les), *voir* City streets
Carrel, Alexis, 328, 1303, 1786, 1884
Carrel, Dany, 42, 225, 795, 1601, 1890
Carrera, Barbara, 1281
Carrey, Jim, 277, 821, 1152
Carrie, **666**
Carrière, Jean-Claude, 157, 210, 1058, 1146
Carrière, Mathieu, 336, 1004, 1136, 1173, 1246, 1350
Carrière d'une femme de chambre, *voir* Telefoni bianchi
Carrière de Suzanne (la), **1554**
Carroll, John, 890, 1260
Carroll, Leo G., 14, 417, 825, 1181, 1293, 1324, 1356, 1476, 1592, 1601, 1808, 1811
Carroll, Lewis, 143, 371, 472, 791, 1099, 1127, 1376, 1393, 1426, 1711, 1735, 1855
Carroll, Madeleine, 415, 427, 914, 1327, 1349, 1867, 1872
Carrosse d'or (le), **780**
Carruthers, Ben, 1474, 1690
Cars that ate Paris (the), **1763**
Carson, Jack, 232, 785, 871, 969, 1062, 1292, 1310, 1559, 1699
Carstensen, Margit, 68, 353, 483, 1108, 1806, 1815
Carte de Chine, 27, 239, 249, 279, 392, 683, 928, **1026**, 1198, 1229, 1329, 1336, 1389, 1402, 1403, 1511, 1705, 1724, 1763, 1795, 1857
Carte fatale (la), *voir* Ace of hearts (the)
Carter, Chris, **1905**
Carter, Jim, 972
Cartier, Caroline, 990, 1242, 1485, 1493
Cartlidge, Katrin, 73, 816, 981, 1459
Carton, Pauline, 54, 55, 262, 263, 446, 454, 768, 829, 859, 998, 1109, 1181, 1239, 1269, 1479
Cartouche, 691, **723**
Cartwright, Veronica, 1636
Caruso, Anthony, 671, 1112, 1127, 1336, 1566,

1785, 1797
Caruso, David, 1442
Caruso, Enrique, 771
Carver, Raymond, 1101, 1363
Casablanca, 312, **406**, 467, 663, **1429**, 1732
Casanova, Giacomo, 211, 520, 547, 752, 1059, 1317
Casanovas, Álex, 1463
Casanova (Comencini), **520**, 752
Casanova (Fellini), **752**
Casanova (Volkoff), **572**
Casar, Amira, 1155
Casares, María, 228, 535, 659, 724, 1313, 1567, 1785
Casa grande, **1670**
Cascaval, Costel, 883
Cascio, Salvatore, 396
Casé, Regina, 1218
Cash, Rosalind, 1634
Casilio, Maria Pia, 739, 935, 1613
Casino, **682**
Casino Royale, **822**, 1537
Casque d'Or, **30**
Cassavetes, John, **146**, **169**, 389, **606**, 701, **730**, **847**, 964, 970, 999, 1005, **1097**, 1267, 1382, 1431, 1520, 1641, **1645**, **1690**, 1692, 1814
Casse-pieds (les), **135**
Cassel, Jean-Pierre, 38, 90, 120, 132, 323, 375, 702, 792, 881, 1384, 1498, 1552, 1652
Cassel, Seymour, 146, 169, 488, 847, 1097, 1491, 1645
Cassel, Vincent, 25, 52, 90, 191, 347, 819, 904, 1235, 1630, 1765
Cassetti, Stefano, 754
Cassidy, Elaine, 43
Cassidy, Jack, 896
Cassinelli, Claudio, 420
Cassot, Marc, 91, 278, 367, 548, 1403
Casta, Lætitia, 469, 1002
Castan, Jean, 418, 824
Castel, Lou, 23, 486, 1337, 1662, 1682
Castellani, Renato, **324**, **1124**, **1519**
Castelli, Philippe, 190
Castellito, Sergio, 475, 729
Castelnuovo, Nino, 115, 1037, 1372
Castelot, André, 359, 1428
Castelot, Jacques, 1044, 1375, 1432
Castel (sœurs), 1242
Castle, William, **72**, **200**, **336**, 389, **758**, **947**, **1083**, **1416**, **1480**, **1541**, 1708
Castle keep, **1588**
Castro, Bélgica, 1266
Casualties of war, 399, 1054, **1364**, 1533
Cat and the canari (the), **365**
Cat people, 59, 298, 678, **796**, 993, 1307, 1381
Catelain, Jaque, 150, 481, 1125, 1275, 1334
Catene, 279, **320**, 396
Catered affair (the), **948**
Cathares (les), 359, **1428**
Catherine, **1867**
Catillon, Brigitte, 664, 850, 1299, 1785
Catlett, Walter, 1605
Catteano, Peter, **1159**
Cattet, Hélène, **593**
Cattle queen of Montana, **1785**
Caubère, Philippe, 850
Cauchemar de Dracula (le), *voir* Dracula (Fisher)
Cauchy, Daniel, 135, 800, 853
Caught, **1012**
Caunes, Antoine de, 206
Caussimon, Jean-Roger, 96, 202, 742, 1824, 1891
Cavaillès, Jean, 1652
Cavalcade des heures (la), **112**
Cavalcanti, Alberto, **220**, **361**, **870**
Cavale, **1472**
Cavalerie héroïque (la), **1035**
Cavalier, Alain, **499**, **872**, **1250**, **1515**
Cavalier de la mort (le), *voir* Man in the saddle
Cavalier du désert (le), *voir* Westerner (the)
Cavaliere misterioso (il), **547**
Cavanagh, Paul, 417, 726, 784, 1391
Cavanaugh, Hobart, 98, 1800
Cavani, Liliana, **1375**
Cavanna, François, 1108
Cave se rebiffe (le), **1326**
Caven, Ingrid, 68, 352, 423, 483, 1127, 1532
Cavina, Gianni, 828, 1380
Cawthorne, Alec, 1048
Cay, Chusheng, **821**
Cayatte, André, **135**, **201**, **321**, **953**, **964**, **1044**, **1309**, **1432**, **1604**
Cayrol, Jean, **8**, 524, 786
Caza (la), **1494**
Caza, Philippe, 328

Cazale, John, 18, 661, 1290
Cazeneuve, Maurice, **343**
CBS, 196, 489, 738, 758
Ce bon vieux Sam, *voir* Good Sam
Ce merveilleux automne, *voir* Un bellissimo novembre
Ce sacré z'héro, *voir* Private's progress
Ce soir ou jamais, **1513**
Ceccaldi, Daniel, 3, 493, 593, 638, 682, 759, 807, 878, 1493, 1553, 1555, 1652
Cecchi d'Amico, Suso, 208, 1185
Cegani, Elisa, 123, 168, 340, 505, 1035, 1191
Ceiling zero, 1608, **1872**
Cela s'appelle l'aurore, **1247**
Célarié, Clémentine, 1866
Celebrity, 1361, **1600**
Celedón, Claudia, 1266
Celentano, Adriano, 236, 481
Celi, Adolfo, 45, 520, 619, 805, 1142, 1167, 1345, 1498, 1503, 1623, 1812
Celiloglu, Deniz, 1238
Céline, Louis-Ferdinand, 741, 802
Céline et Julie vont en bateau, **917**
Cellan Jones, Simon, **1679**
Celles qu'on n'a pas eues, **1553**
Cellier, Caroline, 159, 1324, 1372, 1409, 1707
Celui par qui le scandale arrive, *voir* Home from the hill
Celui qui doit mourir, **573**
Cendrars, Blaise, 1447
Cendres du temps (les), **294**
Cendrillon, 625, **1480**
Cent un dalmatiens (les), **415**
125, rue Montmartre, **943**
120, rue de la Gare, **617**
Centa, Antonio, 324
Central do Brasil, **785**, 1168
Central Park, **646**
Čepek, Petr, 210, 736, 943, 1069, 1736
Cercle rouge (le), **616**
Cercle des poètes disparus (le), 1316
Cérémonie (la) (Chabrol), **38**
Cérémonie (la) (Ōshima), **302**
Cérémonie secrète, *voir* Secret ceremony
Cerfs-volants de Kaboul (les), *voir* Kite runner (the)
Certains l'aiment chaud, *voir* Some like it hot
Cerval, Claude, 138, 428, 1367
Cervantes, Miguel de, 1848
Cervi, Gino, 85, 145, 168, 191, 204, 321, 1089, 1090, 1191, 1378, 1470, 1710
Ces messieurs dames, *voir* Signore & signori
Ces messieurs de la Santé, **1239**
César, 418, **790**
César, Ménothy, 1218
César Barbarius, **1429**
César et Cléopâtre, **1082**, 1286
César et Rosalie, **1852**, 1858
Cet obscur objet du désir, **52**, 1280, 1614
Cette sacrée vérité, *voir* Awful truth (the)
Cette vieille canaille, **1673**
Ceux de la zone, *voir* Man's castle
Ceux qui m'aiment prendront le train, **909**
Ceux qui servent en mer, *voir* In which we serve
Ceylan, Ebru, 1437
Ceylan, Nuri Bilge, **193**, **315**, **546**, **1060**, **1104**, **1184**, **1238**, **1332**, **1386**, **1437**
Chabat, Alain, 588, 603, 1780
Chablis, Lady, 393
Chabrol, Claude, **38**, **63**, **88**, 120, **138**, **159**, **206**, 253, 323, 328, **428**, **462**, 491, **664**, **665**, **711**, **745**, **750**, **762**, **805**, **872**, **911**, 960, **1031**, **1173**, 1210, **1324**, **1384**, **1423**, **1495**, **1544**, **1609**, **1662**, **1756**, **1890**
Chaffey, Don, **603**, **878**
Chagrin et la pitié (le), 2, **43**, 157, 187
Chahine, Youssef, **257**, **313**, **363**, 372, **578**, **916**, **954**, **1094**, **1383**, **1424**, **1514**
Chailleux, Jacques, 235, 620, 1409
Chaînes conjugales, *voir* A letter to three wives
Chaînes du destin, *voir* No man of her own
Chair et le Diable (la), *voir* Flesh and the Devil
Chair et le sang (la), **1259**
Chakatouny, Acho, 247
Chakiris, George, 833, 1317
Chalamet, Thimothée, 579, 1539
Chalet des neiges, 69, **615**, 1400
Chaleur et poussière, *voir* Heat and dust
Chaliapine, Feodor, 1848
Challee, William, 921, 1693
Chalonge, Christian de, 544
Chamarat, Georges, 225, 282, 641, 1263
Chamberlain, Howland, 1260
Chamberlain, Richard, 297, 663, 705
Chambre avec vue, *voir* A room with a view
Chambre commune, **1490**

Chambre des officiers (la), 404, **741**, 1663
Chambre verte (la), 39, **1396**
Champ (the), **1243**
Champagne, Pierre, 445
Champagne Charlie, **361**, 1545
Champaigne, Philippe de, 872
Champion, **484**
Champion, Jean, 524, 799, 1375
Champreux, Jacques, 94
Chan, Fruit, **224**, **1137**, **1450**
Chan, Jacky, 1450
Chanas, Marjane, **1682**
Chanda, Barun, 335
Chandler, George, 623, 1302
Chandler, Jeff, 574, 991, 1142, 1645
Chandler, Raymond, 99, 429, 623, 775, 1425
Chaney, Lon, 156, 216, 286, 356, 756, 899, 1004, 1105, 1295, 1401, 1563, 1568, 1627
Chaney Jr., Lon, 56, 159, 197, 213, 894, 943, 1078, 1126, 1127, 1210, 1291, 1635
Chang, Chen, 439, 442
Chang, Grace, 1115
Change pas de main, **1092**
Changeling, *voir* Échange (l')
Chanson d'Ar-Mor (la), **460**
Chant d'hiver, **376**
Chant de Bernadette (le), **847**
Chant de la fidèle Chunhyang (le), **1054**
Chant du Missouri (le), *voir* Meet me in Saint Louis
Chant nocturne du chien, **1726**
Chantage, *voir* Blackmail
Chantal, Marcelle, 788, 903, 1070
Chantons sous la pluie, *voir* Singin' in the rain
Chantrapas, **1758**
Chapeau melon et bottes de cuir, *voir* Avengers (the)
Chaplin, Charles, 67, **97**, **104**, **109**, 161, 187, **233**, **338**, **651**, **723**, 773, **808**, 1063, **1117**, 1193, **1482**, 1642, **1677**, 1773, **1829**, **1898**
Chaplin, Geraldine, 53, 104, 233, 301, 408, 431, 489, 491, 492, 915, 1155, 1258, 1289, 1340, 1575, 1814
Chapman, Dean Charles, 582
Chapman, Graham, 7, 830, 1397
Chapman, Kevin, 1335, 1414
Chapman, Marguerite, 1470
Chaque soir à neuf heures, *voir* Our mother's house
Charade, **280**, 747
Charge de la brigade légère (la), 20, **254**
Charge de la huitième brigade (la), *voir* A distant trumpet
Charge des tuniques bleues (la), *voir* Last frontier (the)
Charge fantastique (la), *voir* They died with their boots on
Charge héroïque (De Robertis), **1744**
Charge héroïque (la) (Ford), *voir* She wore a yellow ribbon
Charge victorieuse (la), *voir* Red badge of courage (the)
Charisma, **438**
Charisse, Cyd, 31, 140, 152, 697, 711, 751, 1590, 1683, 1861
Charlatan (le), *voir* Nightmare Alley
Charles, Larry, **473**, **732**, **838**, **1626**
Charles, Ray, 747
Charles mort ou vif, **1562**
Charley Varrick, **1387**
Charlie Chan, 55, **160**, 323, 685, **930**, 1195, **1198**, 1320, 1403, **1811**
Charlie et la chocolaterie (Burton), 1032, **1055**, 1359, 1862
Charlie et la chocolaterie (Stuart), 207, **1862**
Charlot (Essanay), **338**, **1117**, **1829**
Charlot (First National), 161, 757, **773**, 1117, **1819**
Charlot (Mutual), **338**, 651, **1117**, 1642, **1829**
Charlots (les), 773, 813
Charme discret de la bourgeoisie (le), 811, **881**
Charon, Jacques, 705
Charpin, Fernand, 112, 176, 418, 482, 790, 824, 1593, 1674, 1685
Charrette fantôme (la), **267**
Charrier, Jacques, 225, 911
Chartreuse de Parme (la) (Bolognini), **564**, 659
Chartreuse de Parme (la) (Ch.-Jaque), 50, 564, **659**
Charulata, 214, 1106, **1334**, 1659
Chase, Borden, 206, 1182
Chase, David, **401**
Chase, James Hadley, 1264, 1421
Chase (the), **1157**
Chassagne, Sébastien, 1241

Chasse (la) (Saura), *voir* Caza (la)
Chasse (la) (Vinterberg), 575, **1775**
Chasse à l'homme, *voir* Man hunt
Chasse au gang, *voir* Crime wave
Chasse au lion à l'arc (la), **1822**
Chasse aux papillons (la), **1114**
Chasses du comte Zaroff (les), 232, 385, 743, **882**, 1496, 1627
Chasseur blanc, cœur noir, 533, 549, **634**, 1592
Chasseurs de scalps (les), *voir* Scalphunters (the)
Chasseurs de salut (les), *voir* Salvation hunters (the)
Chastain, Jessica, 388, 1382
Chat (le), 1259, **1594**
Chat de Schrödinger, 675, 996, 1220
Chat du rabbin (le), **1838**
Chat noir (le), *voir* Black cat (the)
Châtaigniers du Désert (les), **1249**
Château ambulant (le), **240**, 357, 1590
Château dans le ciel (le), **125**, 970, 1140, 1215, 1376
Château de Cagliostro (le), **1215**
Château de l'araignée (le), 295, **965**
Château de verre (le), **597**
Château des amants maudits (le), **321**
Château du dragon (le), *voir* Dragonwyck
Chatel, Peter, 423
Chatiliez, Étienne, **633**, **883**, **1000**, **1674**
Chatte à deux têtes (la), **1839**
Chatte des montagnes (la), **386**
Chatterjee, Anil, 1659, 1788
Chatterjee, Dhritiman, 1097, 1574, 1699
Chatterjee, Soumitra, 214, 543, 567, 884, 968, 1097, 1106, 1334, 1690, 1788
Chatterton, Ruth, 443, 610
Chaturvedi, Kanhaiyalal, 1676
Chaucer, Geoffrey, 1050
Chaud lapin (le), **493**
Chauffard, René-Jean, 448, 869, 886, 1186
Chaumette, François, 904, 1233, 1273, 1428, 1583, 1624
Chaumette, Monique, 535, 797, 1031, 1490, 1507
Chaussons rouges (les), *voir* Red shoes (the)
Chaussure à son pied, *voir* Hobson's choice
Chauvigny, Emmanuel de, 430, 820, 1114, 1283
Chavance, Louis, 321
Chaykin, Maury, 1314, 1620, 1842
Chazel, Marie-Anne, 517, 933, 1673
Chazelle, Damien, **952**
Che (Fleischer), 1518
Che (Soderbergh), **1518**
Che ora è ?, **23**
Cheat (the), *voir* Forfaiture
Checchi, Andrea, 11, 68, 101, 708, 841, 870, 1318, 1710, 1766, 1767
Cheirel, Micheline, 176, 975
Chekhov, Michael, 1324
Chelton, Tsilla, 1000
Chemin de l'espérance (le), **1755**
Chemin d'Ernoa (le), **488**
Chemins de la haute ville (les), *voir* Room at the top
Chemins de la liberté (les), **1892**
Chen, Chao-jung, 460
Chen, Joan, 1351
Chen, Kaige, **976**
Chen, Shiang-chyi, 1776
Chenal, Pierre, **384**, **501**, **502**, 544, **720**, **920**, 984, **1421**, **1561**
Chêne (le), *voir* Balanta
Chepitko, Larissa, **425**, **1791**
Chercheurs d'or, *voir* Go West (Marx)
Chercheuses d'or, *voir* Gold diggers
Chéreau, Patrice, 64, **221**, **566**, 759, **909**, 916, 1737, **1842**
Chéri, **1070**
Chérie, je me sens rajeunir, **139**, 162
Cherril, Virginia, 1642
Chesnais, Patrick, 411, 1785
Cheung, Leslie, 976, 1794, 1805
Cheung, Maggie, 757, 1805
Cheval de fer (le), *voir* Iron horse (the)
Cheval de guerre, *voir* War horse
Cheval de Turin (le), 31, **266**
Chevalier, Louise, 1384
Chevalier, Maurice, 51, 167, 175, 212, 380, 610, 978, 1065, 1076, 1200, 1342, 1379, 1571
Chevalier-MacDonald-Lubitsch-Paramount, 167, 380, 1065, 1200, **1571**, 1804
Chevalier de Maison-Rouge (le) (Barma), **1273**
Chevalier de Maison-Rouge (le) (Capellani), **1520**
Chevalier mystérieux (le), *voir* Cavaliere misterioso (il)

Chevaliers de la Table Ronde (les), *voir* Knights of the Round Table
Chevauchée de la vengeance (la), *voir* Ride lonesome
Chevauchée des bannis (la), *voir* Day of the outlaw
Chevauchée fantastique (la), *voir* Stagecoach
Chevauchée sauvage (la), *voir* Bite the bullet
Chevaux de feu (les), **84**
Cheveux d'or (les), *voir* Lodger (the) (Hitchcock)
Chevit, Maurice, 411, 517, 850, 1248, 1749
Chevrier, Jean, 112, 177, 462, 1682, 1904
Cheyenne autumn, **845**, 1622
Chi è senza peccato, **1764**
Chiaki, Minoru, 394, 397, 417, 727, 965, 1088, 1434
Chianese, Dominic, 401
Chiari, Walter, 629, 980, 1610
Chiave (la), **597**
Chiba, Sachiko, 1227
Chicot, Étienne, 462, 1781
Chien des Baskerville (le) (Fisher), **1523**
Chien des Baskerville (le) (Lanfield), **692**, 1523
Chien enragé, 174, 526, **733**
Chien jaune (le), **951**
Chienne (la), 89, 262, 407, 535, **610**, 721, 780, 1349, 1399, 1594
Chiens (les), **743**, 1485
Chiens de paille (les), *voir* Straw dogs
Chiens enragés (les), **1255**
Chiffres (les), **1410**, 1863
Chikamatsu monogatari, *voir* Amants crucifiés (les)
Children of the damned, **1053**, 1294
Child of divorce, **1804**
China seas, **911**
Chinatown, **666**, 1589, 1727
Ching, William, 469, 1716
Chinmoku, **1133**
Chinoise (la), **1400**, 1835
Chiriac, Dorina, 369, 883, 1395
Chiyo, Yuko, 350
Cho, Sanghyun, 1054
Chokri, Monia, 275
Cholokhov, Mikhaïl, 69
Chomet, Sylvain, **301**, **890**, **1390**
Chong, Rae Dawn, 17, 1007
Choose me, 301, **1007**
Chopra, Aditya, **319**, **920**
Choristes (les), 1145
Chose (la), *voir* Thing (the) (Nyby)
Choses de la vie (les), **963**
Chostakovitch, Dmitri, 173, 766, 957, 1111, 1354
Chouans (les), **1524**
Choureau, Etchika, 91
Christensen, Benjamin, 141, **286**, **830**, 929
Christian-Jaque, **99**, **142**, **236**, 564, **596**, **659**, **691**, **923**, **1015**, **1255**, **1453**, **1596**, **1724**, **1880**
Christie, Agatha, 67, 404, 573, 825, 1039, 1222, 1320, 1343, 1432, 1473
Christie, Audrey, 1607
Christie, Gwendoline, 1430
Christie, Julie, 4, 42, 548, 638, 663, 960, 1062, 1102, 1177, 1340, 1770
Christmas in july, **435**
Christmas holiday, **1566**
Christophe, 584
Christophe, Françoise, 918, 1089, 1345
Christ interdit (le), **145**
Christ s'est arrêté à Eboli (le), **1419**
Chromosome 3, *voir* Brood (the)
Chronique d'un amour, **1817**
Chronique d'un été, 921, **1772**, 1830
Chronique de mon vagabondage, **1876**
Chronique des pauvres amants, **1878**
Chrysanthèmes tardifs, *voir* Bangiku
Chuillot, Delphine, 1847
Chungking express, **1073**, 1650
Churchill, Berton, 677, 1749
Churchill, Winston, 148, 193, 290, 960
Chut, **720**
Chut, chut, chère Charlotte, *voir* Hush. . . hush, sweet Charlotte
Chute (la), *voir* Untergang (der)
Chute d'un caïd (la), *voir* Rise and fall of Legs Diamond (the)
Chute d'un corps (la), **593**
Chute de l'empire américain (le), **1661**
Chute de l'empire romain (la), **245**, 1653
Chute de la Maison Usher (la), 460, **783**, 1103
Chute des feuilles (la), **433**, 576
Chytilová, Vera, **1572**
Chœur de Tōkyō, **1807**
CIA, 46, 66, 351, 409, 436, 457, 599, 696, 866, 896, 949, 1025, 1029, 1063, 1073,

1165, 1209, 1228, 1261, 1431, 1445, 1537, 1656, 1672, 1703, 1717, 1850
Ciannelli, Eduardo, 637, 735, 795
Cible (la), *voir* Targets
Cicatrice (la), **1137**
Cicognini, Alessandro, 208
Cid (le, **812**
Ciel est à vous (le), **131**, 834, 1137, 1576
Ciel peut attendre (le), *voir* Heaven can wait
Ciel pur, **990**
Ciel rouge, *voir* Blood on the moon
Ciepielewska, Anna, 1434, 1696
Cilento, Diane, 1774
Cimarron, **929**, 1232
Cimetière dans la falaise, **1283**
Cimino, Leonardo, 1302
Cimino, Michael, 834, **1226**, **1290**, 1867
Cinéastes à tout prix, **1429**
Cinecittà, 9, 843, 876, 1150, 1499, 1610, 1613, 1623, 1635, 1683, 1710, 1830, 1903
Cinema Novo, 1203
Cinéma Paradiso, 308, **396**
Cinéma-vérité, 288, 307, 517, 921, 1772
Cinq dernières minutes (les), **605**, 1509, 1602
Cinq et la peau, **1113**
Cinq femmes autour d'Utamaro, **302**
Cinq gentlemen maudits (les), **540**, 951
5000 doigts du docteur T. (les), **1003**, 1732
Cinq obstructions, **664**
Cinq pièces faciles, *voir* Five easy pieces
Cinq secrets du désert (les), *voir* Five graves to Cairo
Cinq soirées, **1465**
Cinquième colonne, *voir* Saboteur
Cinquième élément (le), **1391**
Cinquième victime (la), *voir* While the city sleeps
Cintra, Luís Miguel, 348, 914, 955, 1575, 1681
Cioffi, Charles, 1186
Circle of danger, 1176, 1410, **1863**
Circonstances atténuantes, **342**
Cirino, Bruno, 45, 420
Cirque (le), 843, 1642, **1677**
Cité de Dieu (la), **1333**
Citarella, Laura, **580**
Cité de l'indicible peur (la), **155**
Cité interdite (la), **398**
Cité sans voiles (la), *voir* Naked city (the)
Citizen dog, **1668**
Citizen Kane, 380, 625, 645, **672**, 799, 817, 1372, 1381, 1685
Citizen Welles, *voir* RKO 281
Citti, Franco, 285, 481, 1279
City for conquest, **1608**, 1796
City girl, **1717**, 1872
City lights, *voir* Lumières de la ville (les)
City of fear, 683, **832**
City streets, **345**
Civil War (the), **124**, 183
Claftin, Sam, 1876
Clair, René, **38**, **42**, **175**, **515**, 544, **973**, **1041**, **1250**, **1302**, **1694**, **1709**
Claire, Ina, 102
Clair de terre (le), **1644**
Clampett, Robert, **559**
Clapin, Jérémy, **589**
Clare, Mary, 1497
Clariond, Aimé, 13, 99, 629, 924, 927, 1098, 1101, 1131, 1307, 1421, 1470, 1524, 1525, 1606, 1894
Clark, Bob, **1415**
Clark, Candy, 1136
Clark, Dane, 871, 1423
Clark, Fred, 255, 523, 947, 960, 1067
Clark, Madge, 31
Clark, Marshall, 1893
Clark, Petula, 1558
Clark, Susan, 396, 1753
Clarke, Arthur C., 527
Clarke, David, 1209
Clarke, Gage, 50
Clarke, Mae, 1428
Clarke, Margi, 1801
Clarke, Shirley, 492
Clarkson, Patricia, 706, 1757
Clash by night, **1092**
Classe operaia va in Paradiso (la), **684**
Classe tous risques, **1367**
Claudé, Pierre, 1083
Claudel, Paul, 103, 564, 885, 886, 1247, 1489, 1714
Claudio, Jean, 99
Claveau, André, 531
Clavel, Bernard, 686
Clavier, Christian, 175, 517, 933, 1673, 1787
Clay, Philippe, 930, 1769
Clay pigeon (the), **393**
Clayton, Jack, **183**, **918**, 1173, **1484**

Clech, Yvonne, 186
Cleese, John, 7, 199, 414, 626, 816, 830, 1397
Clef (la) (Brass), *voir* Chiave (la)
Clef (la) (Neill), *voir* Dressed to kill (Neill)
Clef de verre (la), *voir* Glass key (the)
Clemens, Brian, **1431**
Clément, Andrée, 507
Clément, Auror, 640
Clément, Aurore, 362, 522, 531, 668, 1031
Clément, René, **39**, **294**, **412**, 544, **597**, **708**, **848**, 913, **1087**, **1509**, **1679**, **1742**, **1749**
Clément, Suzanne, 1109, 1579, 1752, 1910
Clémenti, Pierre, 468, 476, 977, 1377, 1614
Clements, John, 1738
Cléo de 5 à 7, **1782**, 1792
Cléopâtre (DeMille), **333**
Cléopâtre (Mankiewicz), 363, 1082, **1286**
Clepsydre (la), 686, 746, 895, **1045**, 1241, 1410, 1440
Clever, Edith, 917
Client (le), **574**
Clifford, Graeme, **950**
Clift, Montgomery, 151, 503, 551, 573, 618, 709, 1060, 1072, 1339, 1412, 1529, 1620
Clifton, Elmer, **1745**
Climats (les), **1437**
Cline, Edward F., **366**, **867**, **899**, **1078**, **1526**, **1779**
Clive, Colin, 408, 755, 991, 1318, 1412
Cloak and dagger, **457**
Cloche, Maurice, **378**
Cloches de Sainte-Marie (les), **106**
Cloches de Sainte Marie (les), 556
Cloërec, René, 224
Clooney, George, 263, 308, 337, **738**, 931, 948, 1029, 1038, 1209
Closas, Alberto, 342
Close, Glenn, 42, 410, 725, 922, 1497
Close, Ivy, 1447
Cloutier, Suzanne, 202, 939, 1320
Clouzot, Henri-Georges, 94, 267, **394**, 462, **533**, **628**, **774**, 874, **1224**, **1228**, **1601**, **1604**, **1699**, **1843**, **1848**, **1889**, **1890**
Clouzot, Véra, 267, 394, 533, 1228
Clowns (i), **1710**
Club des trois (le), *voir* Unholy three (the)
Cluny, Geneviève, 120, 323
Cluny Brown, **1748**
Cluzet, François, 88, 745, 913, 1011, 1110, 1502, 1863, 1890
Cobb, Lee J., 326, 715, 751, 822, 1065, 1139, 1157, 1192, 1203, 1516, 1581, 1652, 1700, 1834
Cobb, Randall Tex, 467
Cobo, Eva, 1410
Cobra woman, **894**, 1817
Coburn, Charles, 14, 139, 241, 287, 963, 1082, 1098, 1184, 1502, 1637
Coburn, James, 231, 280, 692, 963, 1036, 1052, 1294, 1333, 1355, 1474, 1606, 1652, 1733
Cobweb (the), **1690**
Cochecito (el), **1859**, 1862
Cochons et cuirassés, **900**
Cochran, Steve, 293, 470, 471, 523, 1257, 1795, 1845
Cockfighter, **1583**
Cocoanuts (the), *voir* Noix de coco
Cocorico monsieur Poulet, **706**, 1105
Cocteau, Jean, **82**, 186, 290, **511**, **724**, 781, 1264, **1437**, 1483, 1524, 1777
Code Hays, 70, 245, 419, 639, 653, 1044, 1381, 1511, 1548
Codine, **1143**
Cody, Lew, 1707
Coëdel, Lucien, 659, 874, 923, 1415, 1724
Coen (frères), 58, **226**, **227**, **263**, **467**, **500**, **538**, **675**, **931**, **948**, **1052**, **1202**, **1209**, 1343, **1394**, **1433**, **1469**, **1536**, **1583**, **1591**, 1687
Cœur capricieux, **366**, 1799
Cœur d'épouse, **1871**
Cœur de lilas, **414**, 788, 1673
Cœur de verre, 1505, **1585**
Cœur fidèle, **1468**, 1862
Cœur nous trompe (le), *voir* Affairs of Anatol (the)
Cœurs, **741**
Cœurs brûlés, *voir* Morocco
Coggio, Roger, 1432
Cohen, Leonard, 137, 1177, 1788
Cohendy, Christiane, 484
Cohl, Émile, 1243
Cohn, Harry, 1015
Coincée, *voir* Tight spot

Coincoin et les z'inhumains, **125**, 584, 906
Colbert, Claudette, 144, 167, 235, 306, 321, 333, 363, 382, 449, 739, 887, 968, 995, 1005, 1631, 1819
Cold fish, **1144**
Cold war, *voir* Zimna wojna
Colé, Annie, 1493, 1652
Cole, Nat "King", 1455
Coleman, Ornette, 400
Coleridge, Samuel Taylor, 1166
Colette, Sidonie-Gabrielle, 212, 941, 1070, 1705
Colin, Georges, 474, 1371
Colin, Grégoire, 20
Colin-maillard, **215**, 378, 1667
Collard, Cyril, 1588, **1734**
Collatéral, **1033**
Collectionneuse (la), 434, **1493**, 1554
Collector (the), *voir* Obsédé (l') (Wyler)
College, **454**
Collet, Pierre, 94, 605
Collette, Toni, 599
Collette, Yann, 1755
Colley, Kenneth, 1801
Collier, Constance, 618, 1634
Colline, Paul, 524
Colline des hommes perdus (la), *voir* Hill (the)
Colline des potences (la), *voir* Hanging tree (the)
Collines brûlantes (les), *voir* Burning hills (the)
Collinge, Patricia, 13, 683, 1234
Collins, G. Pat, 523
Collins, Joan, 234, 956, 1062, 1609
Collins, Patricia, 800, 1314
Collins, Ray, 909, 1058, 1135
Collins Jr., Clifton, 854
Collodi, Carlo, 1185, 1320
Colman, Olivia, 731
Colman, Ronald, 109, 282, 305, 664, 1327, 1703
Colombier, Michel, 33
Colombier, Pierre, **1239**
Colonel Blimp, 456, **1319**
Colonel Chabert (le), **1131**
Colonel Redl, **153**
Colonna, Jerry, 1082
Color purple (the), **51**, 1168
Colorado, *voir* Resa dei conti (la)
Colorado Territory, **419**, 521, 1095, 1208, 1752, 1779
Colorful, **966**
Colors, **801**
Colosse de Rhodes (le), **1196**, 1369, 1676
Colpi, Henri, **1143**, **1144**, **1486**
Coltrane, John, 1188
Coluche, 75, 461
Columbia (studio), 279, 1015, 1542, 1564, 1794, 1890
Columbo, 423, 606
Coma (Crichton), **334**
Coma (Franklin), *voir* Patrick
Comanche station, 1294, **1357**
Comart, Jean-Paul, 1666
Combat dans l'île, **1515**
Comédie de Dieu (la), **315**, 348, 1575
Comédie du travail (la), **859**
Comédie érotique d'une nuit d'été, *voir* A midsummer night's sex comedy
Comédie-Française (la), **1855**
Comédiennes, *voir* Marriage circle (the)
Comedy of terrors (the), **1540**
Comencini, Luigi, **312**, **360**, **520**, 752, **832**, **1037**, **1039**, **1185**, **1380**, **1613**, **1778**, **1779**
Comingore, Dorothy, 672
Commare secca (la), 218, **1564**
Comme un avion, **365**
Comme un torrent, **52**
Comme une épouse, comme une femme, **1236**
Comment j'ai tué mon père, **1646**
Comment je me suis disputé..., **538**, 1724
Comment l'esprit vient aux femmes, *voir* Born yesterday
Comment tuer votre femme, *voir* How to murder your wife
Commune (la), **1579**
Communiants (les), **387**
Comnène, Anne, 1581
Comolli, Jean-Louis, 1400, **1650**
Compagni (i), **422**
Compagni di scuola, **344**
Compagnons de la marguerite (les), 316, 448, **869**
Compagnons de la nouba (les), **1655**
Companéez, Jacques, 1750
Companeez, Nina, 468, 493, 911, 1377, 1513, 1530
Company limited, **335**
Compartiment de dames seules, **1453**

Complainte du sentier, *voir* Pather panchali
Complices de la dernière chance (les), *voir* Last run (the)
Complot de famille, **12**
Compson, Betty, 472, 1222
Compulsion, **1634**
Comte de Monte Cristo (le), 871, **1307**
Comte du Pont-au-Moine (le), **1021**
Comtesse aux pieds nus (la), *voir* Barefoot contessa (the)
Conan Doyle, Arthur, 126, 143, 334, 417, 692, 693, 918, 1391, 1523, 1881
Concert (le), **121**, 239
Condamné au silence, 164, 197, **255**
Condition de l'Homme (la), **1347**, **1348**
Condon, Kerry, 1135
Confessions d'un enfant de cœur, **318**
Confessions of a nazi spy, 544, **1540**
Confidences pour confidences, **638**
Conflict, **960**
Conflit, **1771**
Conformiste (le), **977**
Confusion chez Confucius, **1278**
Conklin, Chester, 651, 887, 1401
Conlin, Jimmy, 58, 435, 887, 1743
Connelly, Jennifer, 1038
Connery, Sean, 113, 138, 195, 199, 393, 420, 619, 621, 684, 729, 801, 978, 1199, 1281, 1370, 1374, 1499, 1523, 1581, 1608, 1613, 1652, 1730, 1881
Connolly, Walter, 772, 929, 968, 1008, 1199, 1469
Conquérants (les), *voir* Dodge City
Conquérants d'un nouveau monde (les), *voir* Unconquered
Conquerors (the), **281**
Conqueror (the), **330**, 777, 1879
Conrack, **1251**
Conrad, Joseph, 447, 522, 740, 771, 912, 984, 1242, 1287, 1295, 1894
Conrad, William, 27, 136, 152, 730, 740, 909, 1093, **1708**
Conried, Hans, 323, 1003, 1728, 1732
Conroy, Frances, 1418
Conroy, Frank, 765
Consigny, Anne, 207, 1014, 1270, 1718, 1911
Conspirateurs du plaisir (les), **1215**
Conspirators (the), **406**
Constant gardener (the), **746**
Constante (la), **1104**
Constantin, Jean, 605, 721, 1776
Constantin, Michel, 22, 1167, 1578, 1722, 1792
Constantine, Eddie, 49, 130, 468, 492, 544, 629, 807, 1067, 1093, 1211, 1223, 1700
Constantini, Nino, 1103
Conte, Richard, 98, 554, 588, 661, 695, 715, 810, 955, 1203, 1235, 1274, 1455, 1617
Conte d'automne, **322**
Conte d'été, **894**
Conte d'hiver, **1105**
Conte de la princesse Kaguya, **1382**
Conte de printemps, **271**, 1581
Conte des contes (le), *voir* Racconto dei racconti (il)
Contes cruels de la jeunesse, 350, **1570**
Contes d'Hoffmann (les), **104**, 298, 653, 1622
Contes de la folie ordinaire, **10**, 44
Contes de la lune vague après la pluie (les), *voir* Ugetsu monogatari
Contes des chrysanthèmes tardifs, **648**
Contes du hasard, **1503**
Conti, Tom, 849
Continental, 49, 142, 271, 321, 378, 556, 628, 761, 774, 874, 964, 1353, 1894
Contrebandiers de Moonfleet (les), **22**, 647
Contri, Fabrizio, 503
Conversation secrète, **18**
Convoi de femmes, *voir* Westward the woman
Convoi des braves (le), *voir* Wagon master
Convoi sauvage (le), *voir* Man in the wilderness
Convoi vers la Russie, **708**
Conway, Jack, **268**, **906**, **1013**, **1399**, 1568
Conway, Tom, 678, 714, 796
Coogan, Steve, 291
Cook, Elisha, 32, 76, 200, 239, 299, 389, 623, 657, 735, 1285, 1422, 1439, 1537, 1589, 1614, 1635
Cook, Fielder, **798**
Cook, Peter, 431
Cool hand Luke, 263, **296**
Coolidge, Philip, 1541, 1700
Coon, Carrie, 1856
Cooper, Bradley, 579, **731**
Cooper, Fenimore, 1737
Cooper, Gary, 20, 122, 144, 172, 197, 204,

229, 235, 255, 263, 280, 345, 457, 659, 850, 864, 871, 914, 998, 1057, 1058, 1070, 1149, 1342, 1352, 1513, 1556, 1559, 1565, 1581, 1615, 1638, 1639, 1666, 1741, 1749, 1771, 1793, 1867
Cooper, Gladys, 119, 847, 1468, 1645, 1661, 1813
Cooper, Jackie, 979, 1243
Cooper, James Fenimore, 293
Cooper, Maxine, 1390
Cooper, Melville, 599, 653, 1481
Cooper, Merian C., 1442
Coote, Robert, 47, 724, 1409, 1535, 1669
Copains (les), **1262**
Copeau, Jacques, 501, 984, 1771
Copi, 815
Copie conforme (Dréville), **267**, 1432, 1769
Copie conforme (Kiarostami), **210**
Copley, Sharlto, 1512
Coppola, Francis Ford, **18**, 110, **269**, **522**, **539**, 646, **661**, **662**, **863**, 978, **1272**, 1341, **1763**, **1823**, **1846**
Coppola, Sofia, 662, **1001**, **1484**
Coquelicots (les), **1797**
Coquelin, Jean-Paul, 22
Corbeau (le) (Clouzot), 49, 184, 195, 223, 260, 321, 358, **628**, 874, 1894
Corbeau (le) (Corman), *voir* Raven (the)
Corbeau (le) (Landers), *voir* Raven (the)
Corbet, Brady, **640**
Corbucci, Sergio, **1683**
Corde (la), *voir* Rope
Corde de sable (la), *voir* Rope of sand
Corde est prête (la), **1275**
Cording, Harry, 74, 1027, 1192, 1391
Cordoue, Michèle, 222, 1593
Córdova, Arturo de, 1023, 1305
Corduner, Allan, 1543
Cordy, Annie, 1384, 1594
Cordy, Raymond, 175, 176, 973, 1041, 1058, 1694
Corey, Isabel, 800, 1687
Corey, Jeff, 138, 169, 416, 437, 593, 730, 803, 871, 1687
Corey, Wendell, 27, 858, 1072, 1308, 1376, 1531
Corman, Roger, **176**, 593, 908, **941**, 964, **1525**
Corne, Léonce, 131, 686, 860, 882, 1058, 1170, 1248, 1604
Corneau, Alain, **946**, **1729**
Corneille, Pierre, 1055
Cornelius, Henry, **1410**
Corner (the), **1888**
Cornet, Jan, 647
Corniaud (le), **607**, 701, 734, 1263, 1720
Corniglion-Molinier, Édouard, 1398
Cornthwaite, Robert, 988
Cornu, Aurora, 103, 446
Coronado, Jose, 285
Coronation street, 1406
Corps à cœur, **1551**
Corps célestes (les), **1818**
Corps et âme, **402**
Corps et le fouet (le), **609**
Corpse bride, **460**
Correspondant 17, *voir* Foreign correspondant
Corri, Adrienne, 1558
Corridor of mirrors, **1698**
Corrigan, Lloyd, **1800**
Corruption (la), **1224**, 1591, 1687
Corsaire rouge (le), *voir* Crimson pirate (the)
Corsia, Ted de, 88, 330, 412, 443, 451, 1285, 1453, 1702
Cort, Bud, 956, 1615, 1745
Cortese, Valentina, 340, 404, 487, 532, 595, 715, 799, 809, 870, 1378
Cortez, Ricardo, 286, 1222, 1303, 1403, 1655
Cosa, Maria, **1503**
Così parlò Bellavista, **782**
Cosima, Renée, 1777
Cosma, Vladimir, 1554
Cossart, Ernest, 1748
Costa, Sergio da, **1503**
Costello, Anthony, 396
Costello, Dolores, 118
Costner, Kevin, 876, 1374, **1842**
Côté, Denis, **895**
Côte, Laurence, 427, 660, 1176
Cote 465, *voir* Men in war
Cotillard, Marion, 300, 780, 1012, 1254, 1730, 1765, 1770
Cottafavi, Vittorio, 70, **344**, **823**, **1709**, 1710, **1901**
Cotten, Joseph, 118, 119, 121, 206, 399, 619, 663, 672, 739, 751, 762, 768, 832, 975, 981, 1022, 1095, 1183, 1234, 1288, 1295, 1389

Cottençon, Fanny, 17, 1047
Couleur de la grenade, *voir* Sayat-Nova
Couleur qui tue (la), *voir* Green for danger
Coulloc'h, Jean-Louis, 1075
Coulouris, George, 382, 672, 726, 1894
Coulson, Catherine E., 162, 698, 1351
Country of my skull, **958**
Coup de cœur, *voir* One from the heart
Coup de foudre (le) (Badger), *voir* It
Coup de foudre (Kurys), **1210**
Coup de fouet en retour, *voir* Backlash
Coup de grâce (le), **8**
Coup de l'escalier (le), *voir* Odds against tomorrow
Coup de tête, **814**
Coup de torchon, **677**
Coupe d'or (la), *voir* Golden bowl (the)
Couple témoin (le), **807**
Coups de feu dans la sierra, *voir* Ride the high country
Coups de feu sur Broadway, *voir* Bullets over Broadway
Courcel, Nicole, 64, 758, 1596, 1869, 1906
Courier, Paul-Louis, 904, 924, 1333
Couronne de fer (la), 85, **168**, 1191
Courrier diplomatique, **346**
Court, Hazel, 770, 941
Court jester (the), **1478**
Court-martial of Billy Mitchell (the), *voir* Condamné au silence
Courteline, Georges, 1487
Courtenay, Tom, 368, 1193, 1340, 1770
Courtship of Eddie's father (the), *voir* Il faut marier Papa
Cousine Angélica (la), *voir* Prima Angélica (la)
Cousins (les), 120, **138**, 428
Cousteau, Jacques-Yves, 488, 490
Coutard, Raoul, 668, 1362
Couteau dans l'eau (le), **1220**
Couture, Charlélie, 408
Cover girl, **1744**
Cow boy, **158**
Cowan, Jerome, 32, 438, 835, 1028
Coward, Noel, 421, 448, 630, 637, 659, **1085**, 1469, 1542
Cowards bend the knee, **1150**
Cowl, Darry, 673, 998, 1059, 1125, 1792
Cowles, Jules, 38, 103, 297, 918
Cox, Alex, **1165**
Cox, Brian, 1902
Cox, Ronny, 26, 1882
Coy, Walter, 391
Coyle, Brendan, 972
Coyote, Peter, 222, 1463
Crabtree, Arthur, **32**, **1082**, **1232**
Craig, Daniel, 215, 309, 549, 822, 1537, 1630, 1679, 1727, 1760, 1816
Craig, Helen, 64, 834
Craig, James, 169, 645
Craig, Wendy, 1111
Crain, Jeanne, 98, 206, 427, 633, 1072, 1285
Crainquebille, **737**
Crane, Stephen, 750
Cranston, Bryan, 1877
Crash, 10, **44**, 1232, 1738
Crauchet, Paul, 182, 688, 904, 932, 1188, 1652, 1812
Cravat, Nick, 933, 1034, 1643
Craven, Frank, 1608
Cravenne, Marcel, **1248**, **1266**, **1884**, **1901**
Crawford, Anne, 1808
Crawford, Broderick, 202, 425, 609, 865, 956, 1015, 1527, 1825
Crawford, Joan, 16, 168, 336, 470, 471, 511, 784, 785, 897, 899, 992, 1007, 1089, 1357, 1496, 1544, 1632, 1807–1809
Crawford, John, 396
Crazy Horse, **1851**
Créateur (le), **1858**
Creature from the black lagoon, 580, 966, **1041**, 1354
Créature invisible (la), *voir* Sorcerers (the)
Créatures (les), 1552
Crédit pour tous, **316**
Cregar, Laird, 299, 409, 863, 891, 1335, 1394, 1502, 1648
Cremer, Bruno, 484, 493, 996, 1195, 1233, 1560, 1681
Crémieux, Henri, 135, 282, 308, 554, 638, 989, 1667
Crenna, Richard, 932
Crépuscule à Tōkyō, 616, **840**, 990
Crépuscule de gloire, *voir* Last command (the)
Cresté, René, 445, 1159
Creton, Michel, 48, 982, 1673, 1896
Crevez vermines, **73**, 778, 1154, 1463, 1527
Cri (le), *voir* Grido (il)
Cri de la victoire (le), *voir* Battle cry

Cría cuervos, 875, **1155**, 1670, 1778
Crialese, Emanuele, **1238**
Crichton, Charles, **220**, **333**, **647**, **816**, **1383**
Crichton, Michael, **334**, **775**, **1581**
Crime d'amour(le), **486**
Crime de Giovanni Episcopo (le), **781**
Crime de l'Orient-Express (le), *voir* Murder on the Orient-Express
Crime de monsieur Lange (le), **757**, 1293, 1529
Crime et châtiment (Chenal), **1421**
Crime et châtiment (Kaurismäki), **1086**
Crime était presque parfait (le) (Curtiz), *voir* Unsuspected (the)
Crime était presque parfait (le) (Hitchcock), *voir* Dial M for murder
Crime wave, **88**, 1722
Crimes and misdemeanors, 77, 136, 659, **1492**
Crimes au musée des horreurs, 32, 653, **1232**
Crimes of passion, *voir* Jours et les nuits de China Blue (les)
Criminal code (the), **1893**
Criminels (les), **190**
Crimson kimono (the), *voir* Kimono pourpre (le)
Crimson pirate (the), 933, **1643**
Crin blanc, **562**
Cris et chuchotements, **759**
Crisa, Erno, 412, 1695, 1888
Crise, **1800**
Crisp, Donald, 30, 171, 226, 254, 347, 743, 871, 961, 1055, 1382, 1457, 1601, 1608, 1658, 1672, 1705, **1784**, **1823**
Criss cross, **59**
Cristo proibito (il), *voir* Christ interdit (le)
Criswell, 442, 636, 796
Črnko, Zvonimir, 23
Croisades (les), **92**
Croisée des destins (la), *voir* Bhowani Junction
Croisière du Navigator (la), **1784**
Croisset, Francis de, 470, 1875
Croix de bois (les), **1075**
Croix de fer, *voir* Cross of iron
Crolla, Henri, 1015, 1584
Cromwell, James, 179, 400, 514, 564, 672, 1297, 1373, 1524, 1750, 1861
Cromwell, John, **29**, **180**, **739**, 769, **909**, 1289, **1327**, 1368, **1723**
Cromwell, Richard, 20, 275, 937, 1050, 1695
Cronaca familiare, *voir* Journal intime (Zurlini)
Cronenberg, David, 10, **44**, **102**, **347**, **354**, **400**, **709**, **760**, **791**, **958**, 1220, 1376, **1405**, **1435**, 1560, **1630**, 1738
Cronyn, Hume, 234, 489, 542, 633, 725, 806, 1234, 1251, 1286, 1402, 1762
Croque-mort s'en mêle (le), *voir* Comedy of terrors (the)
Crosby, Bing, 57, 106, 159, 360, 517, 556, 965, 1066, 1082, 1086, 1568, 1810
Crosland, Alan, **1257**
Cross, Eric, 647
Cross of iron, **1355**
Crossfire, **1548**
Crothers, Scatman, 482, 1241, 1280, 1500, 1736
Crowd (the), *voir* Foule (la)
Crowe, Russell, 489, 1297, 1649, 1653, 1672, 1868
Crowell, Josephine, 764, 777, 1361, 1678
Cruel gun story, **1527**
Cruel sea (the), **1627**
Cruise, Tom, 108, 602, 762, 938, 1006, 1033, 1738
Crumb, Robert, 1444
Cruttwell, Greg, 1459
Cruz, Penélope, 372, 424, 561, 592, 803, 1425, 1757
Cruz, Raymond, 1877
Cruze, James, **1222**
Cry danger, **136**, 1293
Cry of the city, *voir* Proie (la)
Cry vengeance, **200**
CSA, the Confederate States of America, **288**
Cserhalmi, György, 807, 1554
Cuarón, Alfonso, **1038**, **1453**
Cucciola, Riccardo, 272, 1255
Cuirassé Potemkine (le), 1043, **1146**, 1374
Cuisine et dépendances, **1475**
Cukor, George, **23**, **28**, **235**, **305**, **326**, **346**, **469**, **470**, **667**, 731, **762**, 973, **1015**, **1093**, **1189**, **1211**, **1218**, **1292**, **1340**, **1602**, **1611**, **1645**, **1685**, **1735**
Cul-de-sac, **1657**
Culkin, Kieran, 1902
Culloden, **1096**
Culottes rouges (les), **1516**
Culver, Roland, 474, 1045, 1808

Cummings, Constance, 637, 1821, 1893
Cummings, Robert, 382, 558, 627, 877, 1349, 1587
Cummins, Peggy, 138, 218, 664, 673, 1176
Cunning little vixen (the), 600, **1423**
Cuny, Alain, 145, 236, 797, 985, 1146, 1224, 1446, 1524, 1710, 1753, 1793, 1892
Cuore, **360**, 1185
Cure, **433**
Curious case of Benjamin Button (the), *voir* Étrange histoire de B. Button (l')
Curnow, Graham, 1232
Currie, Finlay, 453, 630, 633, 765, 771, 832, 1312, 1341, 1558, 1770, 1771, 1808
Curse of Frankenstein (the), *voir* Frankenstein s'est échappé
Curse of the cat people (the), **59**, 796
Curse of the werewolf (the), *voir* Nuit du loup-garou (la)
Curtis, Alan, 1537
Curtis, Jamie Lee, 238, 816, 926, 1460
Curtis, Ken, 34, 710, 867, 1237, 1441, 1608
Curtis, Mickey, 1352
Curtis, Tony, 40, 63, 79, 448, 464, 695, 955, 1002, 1009, 1231, 1468
Curtiz, Michael, **70**, **176**, **183**, **202**, **254**, **310**, 365, **443**, **518**, **653**, **785**, **871**, **897**, **932**, **960**, **1055**, **1291**, **1303**, **1429**, **1603**, **1695**, **1732**, **1786**
Curzi, Pierre, 76, 1151, 1661
Cusack, Cyril, 46, 88, 638, 703, 1231, 1618, 1711
Cusack, John, 368, 393, 542, 1458, 1737, 1782
Cushing, Peter, 41, 77, 100, 183, 237, 469, 528, 620, 718, 770, 828, 978, 1185, 1523, 1751, 1794
Custer, George A., 138, 1010, 1138, 1206
Cutter's way, **566**
Cuvelier, Maurice, 375
Cybulski, Zbigniew, 140, 257, 277, 696, 1410
Cyclone à la Jamaïque, *voir* High wind in Jamaica
Cygne noir (le), *voir* Black swan (the) (King)
Cyrano de Bergerac (Barma), **1089**, 1649
Cyrano de Bergerac (Genina), **477**
Cyrano de Bergerac (Rappeneau), **1649**
Czinkóczi, Zsuzsa, 95, 901, 1240
Czinner, Paul, **910**
D'Alessio, Carlos, 603, 748, 1350, 1829
D'Andrea, Tom, 149, 152, 1774
D'Angelo, Bervely, 1046
D'Annunzio, Gabriele, 312, 656, 781, 808, 855, 1448
D'Arcy, Alexander, 1482
D'Arcy, Roy, 379, 1678, 1823, 1859
D'Arnoux, Georges, 413
D'Arpe, Gustavo, 1751
D'At, Catherine, 1409
D'Obici, Valeria, 1845
Da Silva, Éric, 1111
Da Silva, Howard, 35, 64, 511, 775, 979, 998, 1685, 1688, 1699, 1706, 1823
Dabit, Eugène, 1201
Ďáblova past, **838**
Dac, Pierre, 930
Dacqmine, Jacques, 63, 116, 1424, 1495
Daddy Nostalgie, **398**
Dafoe, Willem, 490, 591, 791, 923, 1167, 1197, 1777, 1882
Dagover, Lil, 174, 812, 857, 934, 1037, 1398
Daguerréotypes, 613, **1012**
Dahan, Olivier, **1770**
Dahl, Arlene, 443, 737
Dahl, Roald, 66, 680, 1055, 1556, 1828, 1862
Dahlbeck, Eva, 318, 341, 554, 898, 934, 1853
Dai, Sijie, **736**
Dailey, Dan, 697, 1243, 1608
Dailey, Irene, 1421
Daim (le), 588, **755**
Daïnah la métisse, **188**, 1069, **1247**
Daisne, Johan, 507, 657
Daisy Clover, **1133**
Daisy Kenyon, **1007**
Daisy Miller, 1580, **1633**
Dalban, Max, 89, 151, 1344
Dalban, Robert, 133, 795, 1064, 1177, 1369, 1843, 1906
Dalbray, Muse, 361, 483
Daldry, Stephen, **305**
Dale, Esther, 1482
Dale, Grover, 833
Dalí, Salvador, 10, 259, 328, 578, 580, 945, 964, 1247, 1324, 1550, 1644
Dalida, 275, 578
Dalio, Marcel, 222, 384, 509, 627, 663, 701, 723, 724, 953, 1334, 1362, 1367, 1429, 1441, 1468, 1498, 1593, 1679, 1880

Dall, John, 618, 673
Dalla, Lucio, 986
Dalla Porta, Celeste, 1271
Dallas, 14, 145, 162
Dalle, Béatrice, 1554, 1866
Dalton, Timothy, 1162, 1473, 1659, 1745
Daly, Tyne, 190
Dam busters (the), **1893**
Dame aux camélias (la) (Bolognini), **1378**
Dame aux camélias (la) (Smallwood), *voir* Camille
Dame d'onze heures (la), 49, **556**
Dame de Monsoreau (la), **1896**
Dame de Musashino (la), **1473**
Dame de pique (la), **783**, 1677
Dame de Shanghai (la), 118, 323, **412**, 1361, 1589
Dame de tout le monde (la), *voir* Signora di tutti (la)
Dame du lac (la), *voir* Lady in the lake
Dame du vendredi (la), *voir* His girl friday
Dame et le toréador (la), *voir* Bullfighter and the lady
Dame et le barbu (la), **517**
Dame sans camelias (la), **1710**
Dames, **306**
Dames du Bois de Boulogne (les), **228**
Damia, 1060, 1079
Damiani, Damiano, **272**
Damnation, 31, 319, **1208**, 1298
Damned don't cry (the), **471**
Damned (the), **400**
Damnés (les) (Losey), *voir* Damned (the)
Damnés (les) (Visconti), *voir* Caduta degli dei (la)
Damon, Matt, 158, 227, 337, 913, 1029, 1703, 1759
Dana, Leora, 369
Dancer in the dark, **846**
Dances with wolves, *voir* Danse avec les loups
Dandridge, Dorothy, 1026
Dane, Laurence, 1435
Danet, Jean, 122, 123, 1067
Dangereuse aventure (la), *voir* No time for love
Dangereuse sous tous rapports, *voir* Something wild (Demme)
Dangereusement vôtre, *voir* A view to a kill
Dangerous liaisons, *voir* Liaisons dangereuses (les)
Danger man, *voir* Destination danger
Dani, 799
Daniel, **283**
Daniel-Norman, Jacques, **617**
Danielia, Gueorgui, **259**, 888, **1065**, **1215**, **1292**
Daniell, Henry, 109, 202, 220, 265, 417, 693, 1055, 1211, 1322, 1340, 1391, 1719
Daniels, Bebe, 78, 1222, 1477, 1805
Daniels, Jeff, 674, 969, 1273
Daniels, Phil, 366
Daniels, William, 389, 827
Danna, Mychael, 137, 800, 1620
Danning, Sybil, 593
Danno, Jacqueline, 1513
Dano, Paul, 139, 273, 684, 937
Dano, Royal, 16, 162, 750, 1046, 1182, 1382, 1392, 1439, 1581
Danos, Abel, 531, 1367
Dans l'ombre de San Francisco, *voir* Woman on the run
Dans la brume électrique, *voir* In the electric mist
Dans la gueule du loup, *voir* Mob (the)
Dans la nuit, **781**
Dans la peau de John Malkovich, *voir* Being John Malkovich
Dans la ville blanche, **502**
Dans les ténèbres, **194**
Dans ses yeux, **1270**
Danse (la), **1898**
Danse avec les loups, 1036, **1842**
Danse de la réalité (la), 299, **310**
Danse de mort (la), **1266**
Dante, Joe, **231**, **1043**, **1651**, **1815**
Dantès, Suzanne, 342, 1109
Dantine, Helmut, 1542
Danton, Ray, 1274, 1774
Dapkunaite, Ingeborga, 106
Daquin, Louis, **358**, **1251**, **1822**
Darabond, Frank, **400**, **512**
Darby, Kim, 1421, 1687
Darc, Mireille, 41, 329
Darcel, Denise, 1564, 1639
Darcey, Janine, 212
Dard, Frédéric, 646, 931, 1108
DaRe, Eric, 1351
Darimont, Olivier, 1472
Darín, Ricardo, 706, 1270
Darjeeling limited (the), **1057**

Dark city, **377**, 1390
Dark corner (the), **1110**
Dark crystal, **426**
Dark knight (the), **80**, 1086, 1730
Dark knight returns (the), **277**
Dark knight rises (the), 1086, **1730**
Dark mirror (the), 19, 871, 894, **1394**
Dark passage, **149**, 429, 511, 534
Dark past (the), **1157**
Dark star, 527, **1425**
Dark victory, **1480**
Dark water, **595**
Darling Lili, **1008**
Darmon, Gérard, 188, 1866
Darnell, Linda, 20, 98, 143, 296, 621, 863, 892, 1120, 1302, 1316, 1335, 1535, 1824
Darò un millione, *voir* Je donnerai un million
Darras, Jean-Pierre, 1372, 1595
Darrieu, Gérard, 318
Darrieux, Danielle, 8, 26, 33, 50, 51, 66, 91, 111, 347, 424, 476, 680, 718, 833, 1025, 1058, 1314, 1375, 1438, 1577, 1609, 1708, 1909
Darro, Frankie, 711, 1457
Darroussin, Jean-Pierre, 66, 218, 458, 949, 997, 1074, 1278, 1475, 1553
Darvas, Iván, 587, 1003
Darvi, Bella, 629, 920
Darvi, Robert, 1162
Darwell, Jane, 169, 242, 754, 765, 1598
Dary, René, 95, 617, 683, 722, 740, 904, 1846
Dassin, Jules, **37**, **87**, **573**, **715**, **803**, **1453**, **1488**
Dasté, Jean, 9, 56, 524, 728, 850, 856, 984, 1334, 1396, 1607
Dasté, Marie-Hélène, 142, 274, 1309
Daudet, Alphonse, 1685
Daumier, Sophie, 921
Dauphin, Claude, 13, 30, 111, 212, 347, 827, 831, 989, 1204, 1421, 1445, 1771, 1800
Daurand, Jean, 112, 605, 829, 1509
Daussmond, Betty, 446, 1802
Davalos, Richard, 1100
Davenport, Doris, 850
Davenport, Harry, 765, 1051, 1662
Davenport, Nigel, 775, 819
Daves, Delmer, **149**, **158**, **295**, **306**, **369**, **991**, **1091**, **1192**, **1289**, **1423**, **1771**, **1813**, **1826**
David, Mario, 1125, 1384, 1495, 1756, 1890
David, Thayer, 1321
David Golder, **1343**, 1689
David l'endurant, *voir* Tol'able David
Davies, Marion, 672
Davies, Rupert, 46
Davies, Terence, **10**, **576**, **1461**, **1848**
Davis, Bette, 13, 16, 121, 129, 180, 181, 196, 287, 303, 310, 788, 832, 835, 868, 871, 937, 948, 981, 1055, 1115, 1153, 1357, 1428, 1480, 1506, 1548, 1661, 1672, 1798
Davis, Essie, 1697
Davis, Geena, 212, 728, 791
Davis, Judy, 400, 996, 1536, 1600, 1624
Davis, Miles, 658
Davis, Ossie, 231
Davis, Phil, 75, 982, 1459, 1853
Davis, Sammi, 806
Davis, Stephen, 1636
Davison, Bruce, 407
Davray, Dominique, 30, 683, 686, 1782
Davy, Jean, 978, 1251
Davy, Jean-François, 1092
Davy Crockett, roi des trappeurs, 1828
Dawson, Anthony, 627, 1499
Dawson City, 221, **1170**
Dax, Micheline, 1153, 1584
Day, Doris, 8, 1148, 1257, 1482, 1603
Day, Josette, 82, 304, 1437, 1674
Day, Laraine, 795, 1565, 1741
Day-Lewis, Daniel, 139, 258, 450, 746, 936, 1029, 1720, 1737, 1910
Day of the outlaw, **1422**
Day the Earth stood still (the), *voir* Jour où la Terre s'arrêta (le)
Dayan, Assi, 969
Days of glory, **1249**
Days of heaven, **1462**
Days of wine and roses, 35, 457, **1311**
De Ambrosis, Luciano, 1696
De Bankolé, Isaach, 971, 1777
De battre mon cœur s'est arrêté, 575, 780, **1643**
De beaux lendemains, *voir* Sweet hereafter (the)
De bruit et de fureur, **1560**

De Brulier, Nigel, 1132, 1213, 1627, 1743, 1785
De Carlo, Yvonne, 47, 59, 690, 1127, 1689, 1903
De Chirico, Giorgio, 630
De Crescenzo, Luciano, **782**
De Filippo, Eduardo, 360, 1037, 1709, 1754, 1888
De Filippo, Peppino, 473, 1612, 1635, 1754
De Filippo, Titina, 1754
De Giorgi, Elsa, 123, 768, 1112
De Grasse, Sam, 225, 1081, 1658
De Grey, **1173**
De Kunert, Claudio, 520
De l'amour, **1274**
De l'eau tiède sous un pont rouge, **536**, 1138
De l'influence des rayons gamma..., **675**
De l'or en barres, *voir* Lavender Hill mob (the)
De la belle ouvrage, **387**
De la bouche du cheval, *voir* Horse's mouth (the)
De la maison des morts, 684, **1842**, 1859
De La Motte, Marguerite, 195, 1213, 1743
De la vie des marionnettes, **348**
De Laurentiis, Dino, 86, 578
De Marney, Derrick, 1497
De Mayerling à Sarajevo, **1470**
De minuit à l'aube, *voir* Between midnight and dawn
De Mornay, Rebecca, 1602
De Niro, Robert, 104, 281, 383, 528, 530, 661, 682, 774, 789, 1290, 1312, 1326, 1374, 1643, **1703**, 1717, 1894
De Palma, Brian, **24**, **71**, **258**, **452**, **666**, **702**, **886**, **979**, **1196**, **1364**, **1374**, **1431**, **1498**, **1514**
De Putti, Lya de, 1033, 1037, 1872
De Robertis, Francesco, 93, **105**, **1043**, **1744**, **1757**
De Rochemont, Louis, 6, 179, 1235, 1592, 1700
De rouille et d'os, **780**
De sang froid, *voir* In cold blood
De Santis, Giuseppe, **61**, **86**, **1049**, **1807**
De Sica, Christian, 344
De Sica, Vittorio, **37**, 123, 173, **208**, 221, 284, 294, 340, 344, **351**, 473, **739**, **853**, 870, 948, 973, **988**, 1185, 1219, 1438, 1613, **1696**, 1702, **1715**, 1748, **1767**, **1888**
De Taranto, Vico, 503
De Toth, André, 70, **88**, **197**, **201**, **347**, 657, **819**, **940**, **955**, **1422**, **1635**, **1756**, **1895**
De Venanzo, Gianni, 1845
De Wolff, Francis, 765, 1523
De Wilde, Brandon, 603, 1614, 1819
Déa, Marie, 51, 596, 724, 971, 1420, 1424, 1446
Dead (the), *voir* Gens de Dublin
Dead End Kids (the), 518
Dead man, **177**
Dead man's hand, 677, **864**
Dead men don't wear plaid, 511, **534**, 1154
Dead of night, **220**, 1666, 1694
Dead reckoning, **29**
Dead ringers, **102**, 958
Dead zone, **760**
Deadline U. S. A., **940**
Deadly affair (the), **329**, 699
Deaf, **1119**
Deal (le), **274**
Dean, James, 44, 738, 963, 1100, 1188, 1232, 1826
Dean, Julia, 59
Dearden, Basil, **220**, **278**, **363**, **718**, **1197**, **1219**, **1409**, **1543**, **1694**, **1876**
Dearly, Max, 612, 859, 1328
Death of Stalin (the), **1841**
Death on the Nile, 67, **1222**
Death proof, *voir* Grindhouse
Death takes a holiday, **1228**
Debain, Henri, 416, 934
Debar, Andrée, 508
Debary, Jacques, 1434, 1493, 1546
Debbouze, Jamel, 304, 1683, 1748
Debray, Régis, 1772
Debucourt, Jean, 95, 131, 133, 154, 204, 384, 556, 680, 780, 783, 916, 918, 1181, 1265, 1271, 1353, 1438, 1525, 1572
Deburau, **1708**
Debussy, Claude, 768, 803, 953, 1053, 1125, 1190
Début (le), *voir* Natchalo
Début d'été, *voir* Bakushū
Décalogue (le), **117**, 690, 874, 1091, 1365
DeCamp, Rosemary, 213, 1423
Decaux, Alain, 359, 1428

Deception, **16**, 534, 1661
Decima vittima (la), **823**
Decision at Sundown, **890**, 1294, 1519
Decision before dawn, **29**
Decision to leave, **591**
Déclin de l'empire américain (le), **76**, 507, 1151, 1661
Decoin, Henri, **66**, **133**, **136**, **146**, **347**, **507**, 544, **701**, **746**, **874**, **1058**, **1101**, **1371**, **1375**, 1467, **1747**, **1769**, **1831**, **1909**
Decomble, Guy, 138, 721, 800, 860, 1142, 1149, 1251, 1266
Deconstructing Harry, **1169**
Découverte d'un secret (la), **350**
Dédée d'Anvers, **724**
Dee, Frances, 180, 573, 714, 1735, 1749
Dee, Sandra, 295, 815, 876
Deep end, 739, **1436**
Deep gold, **580**
Deep in my heart, **711**
Deer hunter (the), **1290**
Déesse (la), *voir* Devi
Défi (le), *voir* Sfida (la)
DeFore, Don, 347, 377
Défroqué (le), 21, **198**, 1874
Défunt récalcitrant (le), *voir* Here comes Mr. Jordan
Degas, Edgar, 411, 1898
Degas et moi, **411**
Dehner, John, 1581, 1604
Déjeuner sur l'herbe (le), 1574
Dejoux, Christine, 987
Dekalog, *voir* Décalogue (le)
Dekigokoro, *voir* Cœur capricieux
Dekker, Albert, 151, 730, 1175, 1390, 1497, 1544, 1688, 1744
Del Poggio, Carla, 1049, 1057, 1083, 1575, 1635, 1767
Del Prete, Duillio, 805, 1633
Del Rio, Dolores, 751, 845, 921, 1272, 1578
Del Ruth, Roy, 32, **1222**, 1476, **1821**
Del Toro, Benicio, 551, 656, 971, 1162, 1414, 1518, 1850
Delahaye, Michel, 402, 859, 1092, 1186, 1193, 1210, 1242, 1577
Delair, Suzy, 83, 267, 308, 462, 774, 1015, 1069, 1087, 1843
Delamare, Lise, 378
Delaney, Pádraic, 148
Delannoy, Jean, **280**, **290**, **959**, 1051, **1300**, **1342**, **1892**
Delarue-Mardrus, Lucie, 1275
Delay, Florence, 817, 993
Délépine, Benoît, **205**, **328**, **954**, **1816**, **1844**
Delerue, Georges, 3, 468, 615, 1190
Deleuze, Anne, 886
Delevanti, Cyril, 1358
Delevaux, Antoine, **1838**
Delhaye, Alane, 125, 906
Deliba, Fejria, 427
Delicatessen, **59**
Délices de Tōkyō (les), **1882**
Délire à deux, **813**
Délit de fuite, **1178**
Délits flagrants, 497, **1211**
Délivrance, **26**, 403, 536
Della Noce, Luisa, 314
Delle Piane, Carlo, 828
Delli Colli, Tonino, 1903
Delluc, Louis, **488**, **1103**, **1491**, **1526**
Delmont, Édouard, 68, 137, 179, 271, 418, 465, 467, 482, 790, 1026, 1090, 1137, 1344, 1567, 1685, 1900
Delmotte, Aliocha, 1269
Delon, Alain, 83, 184, 289, 412, 499, 616, 690, 797, 848, 913, 932, 1063, 1074, 1321, 1330, 1420, 1485, 1631, 1668, 1879
Delon, Nathalie, 984, 1321
Delorme, Danièle, 135, 927, 941, 984, 1015, 1493, 1705, 1848
Delpech, Michel, 1256
Delphin (nain), 728, 1491
Delpy, Albert, 411
Delpy, Julie, 1365, 1418
Delubac, Jacqueline, 54, 55, 446, 454, 846, 1479, 1775, 1789, 1798, 1802
DeLuise, Dom, 144
Delvaux, André, **507**, **657**, **1136**, **1246**
Delyle, Lucienne, 410, 1371
Demain c'était la guerre, 243, **769**
Demain est un autre jour, *voir* Theres's always tomorrow
Demain ne meurt jamais, *voir* Tomorrow never dies
Demain on déménage, **640**
Demange, Paul, 175, 224, 829, 1680, 1705

Demares, Christian, **387**
Demarest, William, 58, 241, 435, 438, 887, 1033, 1074, 1198, 1366, 1511, 1663
Demarsan, Éric, 536, 1883
Demazis, Orane, 465, 467, 790, 824, 1221, 1546, 1567, 1909
Démence, **1129**
DeMille, Cecil B., **74**, **78**, 87, **92**, 117, **163**, 303, **321**, **333**, 360, **382**, **551**, 624, **652**, **690**, **843**, **858**, **864**, 935, **998**, **1214**, **1466**, **1475**, **1538**, **1565**, **1707**, 1796, **1805**, **1812**, 1844, **1867**
Démineurs, **494**
Demme, Jonathan, **629**, **969**
Demoiselles de Rochefort (les), **833**
Démon de la chair (le), *voir* Strange woman (the)
Démon des armes (la), *voir* Gun crazy
Démon des femmes (le), *voir* Legend of Lylah Clare (the)
Démon s'éveille la nuit (le), *voir* Clash by night
Demon seed, **548**, 1738
Demongeot, Catherine, 28
Demongeot, Mylène, 650, 911, 1133, 1271, 1504, 1544
Demonlover, 570, **803**
Démons de la liberté (les), *voir* Brute force
Demoustier, Anaïs, 639
Demy, Jacques, **33**, **115**, **252**, 253, 479, **754**, **781**, **833**, 1552, **1779**, **1794**
Demy, Mathieu, 483, 1080, 1884
Denaiffe, Guillaume, 1256
Dench, Judi, 66, 278, 291, 309, 397, 409, 414, 452, 626, 746, 822, 960, 1435, 1537, 1661
Denden, 1144
Deneuve, Catherine, 51, 115, 175, 260, 404, 410, 476, 571, 660, 781, 833, 846, 932, 1014, 1042, 1067, 1073, 1080, 1256, 1377, 1400, 1452, 1498, 1504, 1530, 1532, 1614, 1624, 1681, 1781, 1847
Denham, Maurice, 459
Deniaud, Yves, 509, 1369, 1371, 1891, 1894
Denicourt, Marianne, 15, 538, 738, 914, 1176, 1530, 1785, 1879
Denis, Jacques, 175, 507, 885, 1017
Dennehy, Brian, 766
Denner, Charle, 1880
Denner, Charles, 9, 186, 603, 617, 710, 766, 810, 1593, 1824
Dennis, Nick, 1390
Dennis, Sandy, 708, 1049, 1535
Denny, Reginald, 180, 551
Denon, Vivant, 1793
Dents de la mer (les), 1815
Dents du Diable (les), *voir* Savage innocents (the)
Depardieu, Gérard, 69, 175, 191, 205, 235, 240, 353, 403, 404, 410, 476, 485, 743, 946, 960, 982, 1011, 1105, 1165, 1329, 1533, 1646, 1649, 1698, 1764, 1813
Depardieu, Guillaume, 370, 946, 1847
Depardieu, Julie, 488
Depardon, Raymond, **75**, **166**, 497, **1160**, **1211**, **1654**, **1810**
Departed (the), **158**
Departures, *voir* Okuribito
Depp, Johnny, 177, 300, 472, 636, 936, 1055, 1616, 1621
Depuis ton départ, *voir* Since you went away
Dequenne, Émilie, 604
Derangère, Grégori, 741
Deray, Jacques, **182**, 544
Deréal, Colette, 605
Déréan, Rosine, 54
Derek, Bo, 1512
Derek, John, 436, 690, 956, 1743
Derenne, Joséphine, 850
Deret, Jean-Claude, **1905**
Dermithe, Édouard, 724, 1777
Dern, Bruce, 12, 475, 570, 981, 1501, 1520, 1588, 1613, 1725, 1736, 1830
Dern, Laura, 48, 698, 1197
Dernier atout, **916**
Dernier acte (le), **579**
Dernier caprice, **793**, 1374
Dernier combat (le), **413**
Dernier de la liste (le), *voir* List of Adrian Messenger (the)
Dernier des hommes (le), **163**, 644, 1297
Dernier des Mohicans (le), *voir* Last of the Mohicans (the)
Dernier des six (le), **462**, 540
Dernier métro (le), **410**, 1118
Dernier plongeon (le), **286**
Dernier round (le), *voir* Battling Butler

Dernier roi d'Écosse (le), *voir* Last king of Scotland (the)
Dernier sou (le), **321**
Dernier tournant (le), 284, **501**, 1727
Dernier train de Gun Hill (le), **179**
Dernière chasse (la), *voir* Last hunt (the)
Dernière caravane (la), *voir* Last wagon (the)
Dernière fanfare (la), *voir* Last hurrah (the)
Dernière lettre (la), **1850**
Dernière rafale (la), *voir* Street with no name (the)
Dernière séance (la), *voir* Last picture show (the)
Dernière vague (la), *voir* Last wave (the)
Dernières vacances (les), **502**
Derniers jours de Pompei (les), 1196, **1369**
Dernier tango à Paris (la), **779**
Deroo, Christophe, **1166**
Derrien, Marcelle, 175, 1070
Derrière la façade, 13, 431, **927**, 1734
Derrière le miroir, *voir* Bigger than life
Dersou Ouzala, **792**, 1822, 1827
Derzsi, János, 1298
Des chevaux et des hommes, **370**
Des enfants gâtés, **1252**
Des femmes disparaissent, *voir* Lured
Des gens sans importance, **795**
Des hommes d'influence, *voir* Wag the dog
Des hommes et des dieux, **271**
Des journées entières..., **748**
Des jours et des nuits dans la forêt, **968**
Des monstres attaquent la ville, *voir* Them
Des monstres et des hommes, 215, **772**, 1460, 1667
Des pas dans le brouillard, *voir* Footsteps in the fog
Des trous dans la tête, *voir* Brand upon the brain
Desagnat, Jean-Pierre, **555**
Desailly, Jean, 3, 42, 224, 358, 548, 943, 1070, 1273, 1300, 1529
Désarrois de l'élève Törless (les), **1004**
Desarthe, Gérard, 493, 1434, 1528, 1646
Descamps, Patrick, 1472
Descartes, René, 931
Descent (the), **402**
Descente infernale (la), *voir* Downhill racer
Deschamps, Hubert, 116, 1255, 1701, 1766
Descombes, Colette, 1210
Descrières, Georges, 807, 827, 1248, 1513
Desdevises, Madeleine, 997
Désemparés (les), *voir* Reckless moment (the)
Désert de la peur (le) (Lee Thompson), *voir* Ice cold in Alex
Désert de la peur (le) (Walsh), *voir* Along the great divide
Desert fox (the), **417**, 1641, 1804
Desert rats (the), 417, **1804**
Déserteur (le), **68**, 798, **1771**
Déserteur de Fort Alamo (le), *voir* Man from the Alamo (the)
Deserto dei Tartari (il), **799**
Deserto rosso (il), **358**
Desfontaines, Henri, **1233**
Desiderio, **1123**
Design for living, 287, **659**, 953
Designing woman, **1626**
Désir d'amour, **1118**
Désir de femme, *voir* All I desire
Désir meurtrier, 288, **694**, 872, 1138, 1325, 1571
Desire, 196, **280**
Désiré, **55**
Désirs humains, *voir* Human desire
Désirs volés, **216**
Desjardins, Maxime, 1719
Desmarets, Sophie, 91, 617, 978, 998
Desmond, Florence, 1631
Desny, Ivan, 97, 123, 201, 660, 686, 1077, 1089, 1561, 1660, 1710
Désordre a vingt ans (le), **1437**
Désordre et la nuit (le), **718**
Désorrdes, *voir* Unrueh
Désormière, Roger, 1684
Désosseur de cadavres (le), *voir* Tingler (the)
Despair, **207**
Desperate, **1693**
Desperate journey, **1468**
Desperatly seeking Susan, *voir* Recherche Susan désespérément
Desplat, Alexandre, 1373
Desplechin, Arnaud, **15**, **538**, **551**, **738**, **813**, **993**, **1014**, **1530**, **1656**, **1724**
Desplechin, Fabrice, 15, 1656
Desrau, Max, 859
Dest, Jo, 1604, 1679, 1749, 1871
Destin (le), **1383**
Destin de madame Yuki (le), **595**

Destin est au tournant (le), *voir* Drive a crooked road
Destin fabuleux de Désirée Clary (le), **292**
Destin se joue la nuit (le), *voir* History is made at night
Destination danger, 429, **606**, 680
Destoop, Jacques, 493
Destoop, Josée, 402, 548
Destry rides again, **1594**
Detective (the), **1602**
Detective story, 660, **1049**
Detenuto in attesa di giudizio, **1152**
Detmers, Maruschka, 952
Détour, 36, **96**, 776
Detroit, **1758**
Détroit de la faim (le), **691**, 872
Déus, Henri, 859
Deutsch, Ernst, 206, 1011
Deux Anglaises et le Continent (les), **423**, 1190
Deux cavaliers (les), *voir* Two rode together
Deux copines, un séducteur, *voir* World of Henry Orient (the)
Deux filles au tapis, *voir* All the marbles
Deux filles d'aujourd'hui, *voir* Career girls
Deux hommes dans Manhattan, **78**
Deux mains, la nuit, *voir* Spiral staircase (the)
2046, 294, 439, **442**, 757, 1805
2001, l'odyssée de l'espace, *voir* 2001, a space odyssey
Deux orphelines (les), **164**
Deux rouquines dans la bagarre, *voir* Slightly scarlet
Deux sous de violettes, **282**
Deux têtes folles, *voir* Paris when it sizzles
Deuxième souffle (le), **1722**
Devaivre, Jean, 49, **556**, **924**, 964, 1424
Deval, Marguerite, 384
Devalde, Jean, 445
Devane, William, 12, 228, 1177, 1861
Devdas, **920**
Devère, Arthur, 1064, 1298, 1362
Devi, **1690**
Déviation mortelle, *voir* Roadgames
Devil-doll (the), **1833**
Devil is a woman (the), *voir* Femme et le pantin (la)
Devil rides out (the), *voir* Vierges de Satan (les)
Devil's doorway (the), **1091**
Deville, Michel, **431**, **441**, **443**, **464**, **466**, **468**, **493**, 544, **662**, **707**, **792**, **911**, **987**, **1111**, **1151**, **1377**, **1408**, **1506**, **1513**, **1530**, **1544**, **1785**
Deville, Rosalinde, 466
Devillers, Renée, 146, 502, 1265, 1525
Devils (the), 189, 1183, **1693**
Devine, Andy, 44, 677, 794, 1571, 1651
Devine, Ted, 629
DeVito, Danny, 277, 939, 1136, 1297, 1359, 1427, 1500
Devos, Emmanuelle, 15, 52, 538, 738, 1270, 1502, 1530, 1643, 1656, 1724
Devos, Raymond, 802
Dewaele, David, 103, 1084, 1533
Dewaere, Patrick, 235, 788, 814, 968, 1047, 1158, 1496, 1519, 1660, 1698, 1729, 1781
DeWitt, Jack, 1590
Dexter, Brad, 671, 1034, 1333
Dexter, Elliott, 78, 1707, 1812
Dey, Dipankar, 567, 1574
Dhéran, Bernard, 411
Dheepan, **944**
Dhéry, Robert, **426**, 482, **1030**
Dhour, Louise, 569
Dhutt, Utpal, 1574
Di Lazzaro, Dalila, 1778
Dia, Lam Ibrahim, 214, 706, 1105
Diabeł, **295**, 327, 987, 1047
Diabelli, Anton, 1610
Diable au cœur (le), **1275**
Diable au corps (le), 50, **253**
Diable boiteux (le), **1208**
Diable en boîte (le), *voir* Stunt man (the)
Diable probablement (le), **1272**
Diables (les), *voir* Devils (the)
Diablesse en collant rose (la), *voir* Heller in pink tights
Diabolique docteur Mabuse (le), **1318**, 1891
Diaboliques (les), **533**, 611, 960, 981
Dial M for murder, **627**, 1499
Dialogue avec mon jardinier, **1278**
Diamant-Berger, Henri, **1064**
Diamant mystérieux (le), *voir* Ultima carrozzella (l')
Diamants sont éternels (les), 626, **801**
Diamants sur canapé, *voir* Breakfast at Tiffany's

Diamond, I.A.L., 81, 1342
Diamonds are forever, *voir* Diamants sont éternels (les)
Diao, Yi'nan, **1174**
Diarios de motocliceta, **261**
Diary of a chambermaid (the), **889**
Diaz, Cameron, 1720, 1737
Diaz, Lav, **298**, **1172**
Dibbouk (le), *voir* Dybuk
DiCaprio, Leonardo, 158, 245, 357, 397, 713, 838, 900, 1012, 1277, 1346, 1600, 1672, 1720, 1830, 1894
Dick, Philip K., 90, 1070, 1882
Dickens, Charles, 771, 1080, 1183
Dickey, Paul, 225
Dickinson, Angie, 451, 636, 979, 1157, 1395, 1520, 1641
Dickinson, Thorold, **1677**
Dictateur (le) (Chaplin), **109**, 388, 1769, 1836
Dictateur (le) (Charles), **732**
Didaskalou, Katerina, 985
Diderot, Denis, 228
Didi, Évelyne, 218, 1079
Die another day, **626**
Diefenthal, Frédéric, 1002, 1554
Diehl, August, 1147
Dierkes, John, 303, 750, 1614, 1813
Dies iræ, 251, 453, **655**, 830, 1775
Diessl, Gustav, 447, 751, 1414, 1586, 1844
Dieterle, William, 32, **119**, 159, **169**, **312**, **339**, **377**, **768**, **961**, **1022**, **1032**, **1051**, **1295**, **1476**, 1478, **1571**, **1672**, **1821**, **1872**
Dietrich, Marlene, 79, 132, 233, 249, 280, 419, 464, 607, 624, 635, 718, 776, 818, 895, 959, 1028, 1039, 1046, 1195, 1280, 1352, 1441, 1549, 1594, 1776
Dieu d'osier (le), *voir* Wicker man (the)
Dieu est mort, **1272**
Dieu noir et le diable blond (le), 614, 1097, **1203**
Dieu seul le sait, *voir* Heaven knows, Mr. Allison
Dieu seul me voit, *voir* Versailles-Chantiers
Dieudonné, Albert, 247, **1867**
Dieudonné, Hélène, 555, 1451, 1483, 1652
Dieux du stade (les), 495, **1230**, 1481
Dieux de la peste (les), **1236**
Die hard, *voir* Piège de cristal
Digges, Dudley, 413, 711, 881, 914, 1222, 1257
Dillinger, **735**, 754
Dillinger, John, 191, 300, 860, 1203, 1484, 1713
Dillinger est mort, **1484**
Dillman, Bradford, 1634
Dillon, Matt, 1018, 1763, 1837
Dilwale, **319**
Dimanche d'août, *voir* Domenica d'agosto
Dimanches de Ville d'Avray (les), **1869**
Dinan, Albert, 95, 382, 617, 829, 936, 1521, 1756
Dîner de cons (le), **1489**
Dingle, Charles, 13
Dingue du palace (le), *voir* Bellboy (the)
Dinklage, Peter, 1430
Dinner at eight, **1218**
Diop, Omar, 1400
Dioujev, Dmitri, 215
Diplomatic courier, *voir* Courrier diplomatique
Direktør (le), **1706**, 1776
Dirty dozen (the), *voir* Douze salopards (les)
Dirty Harry, 127, 190, **414**, 476, 511, 1387, 1793
Dirty pretty things, **1237**
Discorama, 1153
Discours d'un roi (le), *voir* King's speech (the)
Dishonored, *voir* Agent X 27
Disney, Walt, **283**, **353**, **415**, 460, 472, **625**, **723**, **737**, **769**, **808**, **923**, 1136, **1320**, 1339, **1346**, **1393**, 1444, 1474, **1480**
Disparus de St-Agil (les), 54, 79, **99**, 142, 446, 667
Disque rouge (le), **314**, 422
Distant voices, 10, **1848**
Distant drums, **263**
Distel, Sacha, 943
District 9, **1512**
Dites-lui que je l'aime, **175**, 407, 889, 1589
Diva, **188**, 1823
Divine (acteur), 1415
Divine (la), **1466**
Divine enfant, **359**, 1884
Divorce à l'italienne, **140**, 328, 604, 856, 1751
Divorcée (la), **1796**
Dix, Richard, 163, 281, 758, 929, 1132, 1790
Dix commandements (les) (1923), **163**, 303, 690

Dix commandements (les) (1956), 117, 163, **690**, 817, 935, 956, 1381
Dix de Hollywood, 63, 207, 347, 776
Dix mille soleils, **1214**
Dixième victime (la), *voir* Decima vittima (la)
Dixit, Madhuri, 920
Django unchained, **838**
Djian, Philippe, 1866
Dmochowski, Mariusz, 895
Dmytryk, Edward, **347**, **449**, **503**, **658**, **776**, **1425**, **1548**
D.O.A, **1716**
Doat, Anne, 1273, 1552
Döblin, Alfred, 686
Dobtcheff, Vernon, 1111, 1350
Docks of New York (the), **472**
Docteur Akagi, **6**, 1595
Dr. Ehrlich's magic bullet, **339**, 1466
Docteur Folamour, 240, 546, 619, **722**, 978, 1412
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Fleming), **226**, 878
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Mamoulian), 226, **878**
Docteur Jerry and mister Love, *voir* Nutty professor (the)
Docteur Jivago (le), 728, 1161, **1340**, 1768, 1770
Docteur Mabuse (le), 156, 252, 259, **716**, 751, 1318, 1331, 1398, 1405
Dr. Mabuse, der Spieler, *voir* Docteur Mabuse (le)
Dr. No, 76, 215, 414, 1125, **1499**, 1625
Dr. Strangelove, *voir* Docteur Folamour
Doctor X, 365, **1786**
Doctorow, E. L., 1130
Documenteur, **1080**, 1552, 1616
Dodes'kaden, 703, **1827**
Dodge City, **176**, 1059
Doe, John, 58, 229, 694
Dog day afternoon, **1081**
Dogville, 1506, **1728**, 1777
Doigts dans la tête (les), **1550**
Doillon, Jacques, **147**, **228**, **262**, **807**, **952**, **997**, **1550**, **1599**, **1610**
Doinel, Antoine, 315, 460, 602, **721**, **878**, 1207, 1396, **1555**, 1776, **1783**, **1787**
Dol, Mona, 1327
Dolan, Xavier, **275**, **293**, **1109**, **1113**, **1579**, **1765**
Dolce vita (la), 140, 173, **236**, 609, 1612, 1647, 1676, 1840, 1903
Doleman, Guy, 1780
Doll, Dora, 501, 722, 943, 1249, 1366, 1490, 1891
Dollar, **469**
Dollars et whisky, **493**
Dolls, **356**
Dolly Bell, 481, 1756
Dom Juan, **756**
Dombasle, Arielle, 53, 494, 817, 1002, 1038, 1104, 1783, 1879
Domenica d'agosto, **980**
Domergue, Faith, 245, 742, 1360, 1834
Domestic violence, **1854**
Domicile conjugal, 9, 799, **878**, 1555
Domingo, Plácido, 511
Dommaire, Quentin, 1724
Dommartin, Solveig, 423, 700
Don Camillo, *voir* Petit monde de Don Camillo (le)
Don Q., son of Zorro, **1823**
Don Giovanni, **1673**
Don paisible (le), **69**
Don Quichotte, **1848**
Don Quintin l'amer, **866**
Don't change your husband, **1707**
Don't look now, **4**, 260, 583, 663
Donahue, Troy, 295, 306, 1091, 1622
Donat, Robert, 38, 72, 415, 1126, 1264
Donati, Danilo, 529, 985
Dondini, Ada, 11, 340, 1515
Donen, Stanley, **31**, **280**, **428**, **431**, **697**, **711**, **747**, **827**, **1482**, **1648**, **1675**, **1729**
Dong, 460, 602, **1115**, 1207
Doniol-Valcroze, Jacques, 571, 987, 1426
Donlevy, Brian, 143, 157, 158, 205, 449, 554, 681, 754, 858, 1209, 1366, 1397, 1511, 1556, 1594, 1651, 1688, 1756, 1806
Donna della montagna (la), **1519**
Donna scimmia (la), **1021**
Donnadieu, Bernard-Pierre, 508, 1903
Donne, John, 678
Donnell, Jeff, 1455
Donnelly, Ruth, 106, 217, 958, 1301, 1548, 1573, 1895
Donner, Richard, **1036**, **1671**
Donnersmarck, Florian Henckel von, **178**
Donnie Darko, 331, **585**

Donnio, René, 1487
Donovan, 1779
Donovan, King, 1305
Donovan's reef, *voir* Taverne de l'Irlandais (la)
Donskoï, Mark, **463**
Donzoko, *voir* Bas-fonds (les) (Kurosawa)
Dooley, Paul, 469, 1056
Doolittle, Hilda, 214
Doré, Gustave, 819
Dorelli, Johnny, 360
Dorgelès, Roland, 1075
Doris, Pierre, 453, 688
Dorléac, Françoise, 3, 833, 1503, 1513, 1657
Dorn, Dolores, 1477
Dornelles, Juliano, **519**
Dorny, Thérèse, 507
Doro, Mino, 1112
Dorothée, 1783
Dors, Diana, 1030, 1436, 1470, 1655, 1779
Dors mon lapin, **274**
Dorval, Anne, 275, 293, 1579
Dorville, 501, 1848
Dorziat, Gabrielle, 29, 177, 358, 927, 1224, 1228, 1362, 1375, 1437, 1470, 1524, 1709
Dōsan, Jūsō, 569
Dossier 51 (le), **1151**
Dossier noir (le), **135**, 1376
Dossier Toroto, **274**
Dostoïevski, Fiodor, 12, 144, 298, 378, 394, 509, 638, 728, 1086, 1101, 1257, 1261, 1421, 1842, 1859
Dotrice, Roy, 632
Double amour (le), **161**
Double assassinat dans la rue Morgue, **466**
Double énigme (la), *voir* Dark mirror (the)
Double inconstance (la), **375**
Double indemnity, 534, **1303**, 1573, 1783
Double messieurs, **1900**
Double négation, 73, 661, 671, 698, 930, 945, 1025, 1177, 1348, 1580, 1598, 1607, 1613, 1638, 1672
Double suicide, **879**
Double vie de Véronique (la), **874**, 1365
Douce, 49, **1572**
Douchet, Jean, 315, 348, 430, 721, 1783
Douglas, Gordon, **491**, **550**, **701**, **729**, **1112**, **1533**, **1602**, **1831**
Douglas, Kirk, 63, 98, 179, 206, 377, 399, 435, 484, 626, 806, 993, 1000, 1002, 1018, 1049, 1053, 1095, 1182, 1339, 1364, 1431, 1438, 1468, 1603, 1629, 1635, 1683, 1722, 1733
Douglas, Melvyn, 23, 39, 79, 102, 375, 470, 619, 648, 862, 1052, 1101, 1204, 1695, 1712, 1740, 1819
Douglas, Michael, 3, 334, 473, 971, 1036, 1277
Douglas, Paul, 98, 957, 1092, 1205, 1446, 1826
Douglas, Robert, 1776
Dougnac, Marie-Laure, 59
Douking, Georges, 94, 276, 308, 881, 1421, 1561
Douleur et gloire, **372**
Doulos (le), 1367, **1529**
Dourif, Brad, 48, 1130, 1315, 1500, 1778, 1905
Douy, Max, 1353
Douze, **1859**
Douze hommes en colère, **822**, 1859
Douze salopards (les), **701**, 819
Dov'è la libertà ?, *voir* Où est la liberté ?
Dove, Billie, 1658
Dovjenko, Alexandre, **1455**
Dowd, Ann, 219, 506, 599, 851, 1856, 1889
Dowling, Doris, 35, 86, 775
Down, Lesley-Anne, 1581
Downey Jr., Robert, 1891
Downhill racer, **1024**
Downs, Cathy, 621
Downstairs, **557**
Downton Abbey, **972**
Dracula (Browning), **369**, 852
Dracula (Coppola), **269**, 978
Dracula (Fisher), 369, **978**, 1185, 1723
Dracula (Maddin), **1086**
Dracula, prince of darkness, **1723**
Dracula's daughter, **560**
Dragées au poivre, **921**
Dragon seed, **906**
Dragonwyck, **126**
Dragueurs (les), **225**, 615
Drake, Charles, 432, 826, 1669, 1860
Drake, Frances, 991, 1374
Dramma della gelosia, **953**
Draper, Fred, 606
Draughtsman's contract (the), **462**
Dravić, Milena, 1773, 1815
Drei Groschen Oper (die), *voir* Opéra de quat'-sous (l')

Dreiser, Theodore, 573, 1339, 1742
Dressé pour tuer (Fuller), *voir* White dog
Dressed to kill (De Palma), *voir* Pulsions
Dressed to kill (Neill), **74**
Dresser, Louise, 419, 1105
Dressler, Mary, 1218
Dréville, Jean, **135**, **154**, 221, **267**, **278**, **581**, **759**, **860**, **925**, **1145**, 1279, **1404**, 1432, **1525**, **1604**, **1885**, **1904**
Dréville, Valérie, 15, 662
Drew, Helen, 81, 435, 612, 1756, 1834
Dreyer, Carl Theodor, **141**, 251, 260, **375**, 385, **453**, **655**, **716**, 764, 783, 830, **886**, **1348**, 1362, **1449**, **1637**, 1640, 1775
Dreyfus, Jean-Claude, 59, 274, 348, 370, 1547
Dreyfuss, Richard, 939, 1374, 1636
Drieu La Rochelle, Pierre, 1221, 1362
Drive a crooked road, **942**
Drive my car, **1261**
Driver, Adam, 732, 1254, 1272
Droit du plus fort (le), 352, **423**
Drôle d'endroit pour une rencontre, **404**
Drôle de frimousse, *voir* Funny face
Drôle de drame, **1398**, 1409
Drôlesse (la), 912, **997**
Droukarova, Dinara, 772, 1312
Drouot, Jean-Claude, 1163, 1249, 1384, 1490, 1574, 1905
Dru, Joanne, 618, 865, 1138, 1598
Drucker, Léa, 588
Drugstore cowboy, **1018**
Drum (the), **702**
Drums along the Mohawk, **1005**
Drunk, **1169**
Du côté d'Orouët, 309, 493, **990**, 1414
Du plomb pour l'inspecteur, *voir* Pushover
Du rififi chez les hommes, 37, **87**, 167, 671, 1342, 1488
Du sang dans la poussière, *voir* Spikes gang (the)
Du sang dans le désert, *voir* Tin star (the)
Du sang dans le soleil, **1244**
Du sang pour Dracula, *voir* Blood for Dracula
Du sang sur la neige, *voir* Northern pursuit
Du sang sur la Tamise, *voir* Long Good Friday (the)
Du silence et des ombres, *voir* To kill a mockingbird
Dubillard, Roland, 448, 869, 911, 1188, 1451, 1660
Dubois, Marie, 353, 615, 1190, 1409, 1720
Dubosc, Gaston, 446
Dubost, Paulette, 97, 150, 410, 555, 627, 859, 989, 1201, 1300, 1617, 1624
Duby, Jacques, 935
Duc, Hélène, 883
Ducaux, Annie, 349, 798, 1273, 1771
Duchamp, Marcel, 1148
Duchaussoy, Michel, 132, 493, 1193, 1230, 1324, 1420, 1423, 1485, 1617, 1662
Duchesne, Roger, 54, 798, 800, 1732
Duchesse d'Avila (la), **1040**
Duchesse de Langeais (la), **1098**
Duchovny, David, 162, 1905
Duck soup, 1129, **1804**
Duclos, Philippe, 764
Ducournau, Julia, **572**, **1738**, **1897**
Ducrest, Philippe, **1040**
Ducreux, Louis, 398, 718, 1507
Dudan, Pierre, 95, 562
Dudicourt, Marc, 1014, 1345
Dudok de Wit, Michael, **939**
Duel, **770**, 1460
Duel au soleil, 770, **1295**
Duelle, **1873**
Duellistes, **912**
Dueñas, Lola, 424, 592
Duff, Howard, 470, 645, 1453
Duffet, Nicola, 248
Dufilho, Jacques, 155, 257, 665, 720, 905, 1108, 1158, 1251, 1366, 1377
Dufour, Bernard, 914
Dufranne, Jacqueline, 688, 1764
Dufvenius, Julia, 1471
Dugan, Tom, 1282
Duggan, Jan, 101
Dugowson, Maurice, **968**, **1660**
Duhamel, Marcel, 757, 1471
Duhour, Clément, 673, 1142
Dujardin, Jean, 179, 309, 696, 713, 755
Dujmović, Davor, 1200, 1451
Duke, Patty, 1059
Dullac, Paul, 418, 454, 467, 790, 1606
Dullea, Keir, 527, 630
Dullin, Charles, 501, 612, 699, 846, 1247, 1279, 1843
Dumas, Alexandre, 221, 286, 759, 838, 934,

1213, 1273, 1307, 1370, 1487, 1500, 1520, 1676, 1718, 1743, 1747, 1753, 1865, 1881
fils, 315, 1211, 1378
Dumas, Sandrine, 844
Dumbo (Burton), **1136**
Dumbo (Disney), 707, 1136, **1346**, 1444
Dumbrille, Douglass, 20, 57, 362, 1638
Dumesnil, Jacques, 924, 927, 1058, 1177, 1222, 1733
Dumont, Bruno, **103**, **125**, **357**, **571**, **584**, **906**, **1084**, **1216**, **1355**, **1489**, **1533**, **1860**
Dumont, Margaret, 362, 947, 1084, 1613, 1747, 1779, 1804
Dunaway, Faye, 138, 286, 511, 599, 666, 1018, 1114, 1344, 1372
Dunbar, Adrian, 1287, 1441
Dunbar, Geoff, **1423**
Duncan, Isadora, 23, 747
Duncan, Mary, 1418, 1707, 1717
Duncan, Michael Clarke, 400
Dune (Lynch), **305**, 578, 1136, 1393, 1539
Dune (Villeneuve), 305
I, 579, **1539**
II, **579**
Dunkerque, **584**
Dunne, Griffin, 1611
Dunne, Irene, 929, 1006, 1171, 1260, 1279, 1482
Dunning, George, **1464**
Dunnock, Mildred, 65, 1392, 1761
Dunot, Jean, 786
Dunst, Kirsten, 1001, 1006, 1217
Dupanloup, Félix, 274, 275, 357, 1524
Duparc, Henri, 1577
Duperey, Annie, 207, 493, 578, 849
Dupeyron, François, **404**, **741**, 1663
Dupieux, Quentin, **588**, **598**, **639**, **755**, **1241**, **1780**
DuPont, Miss, 87
Dupont, Ewald André, **180**, **1033**
Dupontel, Albert, **188**, **514**, 662, 697, 712, **905**, 1235, 1490, **1858**, 1910
Duprez, June, 169, 1738
Durand, Claude, **8**
Duranti, Doris, 101, 340
Duras, Marguerite, **329**, **603**, **748**, **1105**, **1350**, 1448, 1486, 1501, 1610, **1829**
Durbin, Deanna, 1566
Durec, Albert, 488
Dürer, Albrecht, 1527
Durian durian, **1137**
Düringer, Annemarie, 156, 686
Duris, Romain, 150, 1643
Durning, Charles, 258, 263, 619, 1431, 1591
Dürrematt, Friedrich, 831
Duru, Frédéric, 1493, 1652
Duryea, Dan, 5, 13, 59, 120, 145, 425, 826, 1349, 1365, 1559, 1639
Dussollier, André, 53, 97, 232, 466, 617, 741, 807, 883, 1104, 1144, 1229, 1270, 1299, 1607, 1631, 1863
Duthilleul, Laure, 484
Dutronc, Jacques, 276, 312, 664, 710, 1047, 1108, 1111, 1150, 1629, 1650, 1800
Dutt, Sunil, 1676
Dutton, Charles S., **1888**
Duval, Daniel, 1528, 1712
Duvaleix, Christian, 23, 447, 886, 1578
Duvall, Robert, 18, 76, 471, 522, 596, 661, 801, 997, 1277, 1372, 1560, 1602, 1615, 1687, 1712, 1846
Duvall, Shelley, 199, 233, 325, 956, 994, 1056, 1177, 1280, 1368
Duvivier, Julien, **4**, **29**, **148**, **151**, **176**, **204**, 267, **304**, **540**, 544, **554**, **656**, **667**, **838**, **875**, **927**, **939**, 964, **1060**, **1090**, **1251**, **1264**, **1265**, **1317**, **1343**, **1565**, **1587**, **1593**, **1689**, 1743, **1747**, **1869**
Dux, Pierre, 42, 294, 502, 758, 1058, 1496, 1524, 1785
Dvorak, Ann, 27, 1202, 1422, 1695, 1798
Dvořák, Antonin, 784, 1506
Dwan, Alan, **205**, **225**, **346**, **391**, **443**, **680**, **755**, **1028**, **1127**, **1260**, **1639**, **1743**, **1785**, **1797**, **1817**
Dybuk, **1388**
Dylan, Bob, 1025, 1433, 1606
Dyrell, Enrica, 279, 1569, 1764
Dysart, Richard, 1499
Dzundza, George, 3, 634

E la nave va, **808**
Earles, Harry, 147, 1568
Earth vs. the flying saucers, **1053**, 1497
East of Eden, *voir* À l'est d'Eden
Eastern promises, 1560, **1630**

Eastman, George, 828, 1255
Eastwood, Clint, 190, **192**, **393**, **395**, **397**, **412**, 414, **415**, 476, 499, **622**, **628**, 631, **634**, 714, **734**, **782**, **814**, 869, **876**, **896**, **926**, 995, 997, **1191**, **1213**, **1241**, **1335**, 1371, **1401**, **1499**, **1600**, **1603**, 1614, **1621**, **1759**, **1793**, **1861**
Eastwood, Kyle, 1603
Easy living (Leisen), 1673, **1791**
Easy living (Tourneur), **459**
Eau vive (l'), **508**
Eaux profondes, **1408**
Eaux troubles (les), **179**
Ebsen, Buddy, 202, 537
Eccleston, Christopher, 1367, 1856, 1875
Échange (l') (DeMille), *voir* Why change your wife ?
Échange (l') (Eastwood), **1401**
Echanove, Juan, 25
Échappées (les), **569**
Échec à Borgia, *voir* Prince of foxes
Échec à l'organisation, *voir* Outfit (the)
Échec à la mort, *voir* Sherlock Holmes faces death
Échec au porteur, **936**
Echevarría, Emilio, 1319
Echevarría, Nicolás, **285**
Échine du diable (l'), **349**, 1392
Eckhart, Aaron, 80
Éclair (l'), **1870**
Éclairage intime, **1478**
Éclipse (l'), 855, **1063**
Eco, Umberto, 1881
Écoffey, Jean-Philippe, 1261
École buissonnière (l'), **1026**
Écrit sur du vent, **14**, 1310
Écume des jours (l'), **150**
Écumeurs (les), *voir* Spoilers (the)
Ed Wood, 442, **636**, 796, 1329, 1497
Edaya, Dan, 1469
Eddy, Helen Jerome, 610
Eddy Duchin story (the), **562**
Edeson, David, 1407
Edge of the city, **964**
Edge of the world (the), 1085, **1341**, 1558
Edgren, Gustaf, **702**
Edison, Thomas A., 1433
Edo, 170, 302, 343, 703, 727, 1109, 1463
Edogawa, Ranpo, 1076
Édouard et Caroline, **970**, 1584
Edvard Munch, **367**, 1021
Edwall, Allan, 325, 341, 387, 669
Edward scissorhands, **1616**
Edwards, Blake, **19**, 58, **178**, **389**, **439**, **457**, **537**, **670**, **874**, **955**, **1008**, **1009**, **1090**, **1129**, **1231**, **1311**, **1437**, **1512**, **1566**, **1592**, **1701**, **1739**, **1775**
Edwards, Hilton, **211**, 1320
Edwards, Snitz, 38, 195, 454, 787, 1071, 1401, 1801
Edwards, Vince, 832, 1285, 1418
Effacer l'historique, **1844**
Effect of gamma rays... (the), *voir* De l'influence des rayons gamma...
Effet papillon, 369, 1459, 1600
Effi Briest, **350**
Effrontée (l'), **875**, 1191
Effroyable secret du Dr. Hichcock (l'), *voir* Orribile segreto...
Efira, Virginie, 514, 1254
Egan, Richard, 295, 848, 1407
Egawa, Ureo, 80, 167, 1798
Egede-Nisse, Aud, 508, 716, 780
Eggar, Samantha, 122, 354, 420
Eggers, Robert, **586**, **1167**, **1254**
Egoyan, Atom, **43**, **137**, **462**, **800**, **836**, **893**, **1314**, **1620**, **1797**
Ehle, Jennifer, 625, 1251
Ehrenbourg, Ilya, 516
Ehrenreich, Alden, 948
Eichberg, Richard, **447**
Eichhorn, Lisa, 566
Eiger sanction (the), **896**
Eijanaïka, **1359**
Eisenberg, Jesse, 279
Eisenschitz, Bernard, 1618, 1758
Eisenstein, Sergueï, **53**, 85, 93, **422**, 519, **766**, **891**, 1043, **1146**, **1338**, 1478, **1640**, 1742, **1864**
Eisler, Hanns, 941
Ejiofor, Chiwetel, 684, 1237
Ek, Anders, 307, 1584
Ekberg, Anita, 236, 1612, 1676, 1903
Ekborg, Lars, 86
Ekerot, Bengt, 437, 1002
Ekinci, Franck, **387**
Ekman, Gösta, 159, 319
Ekman, Hasse, 1584

Ekman, John, 1782
Él, 877, 1023, **1305**
El Dorado, 510, **1334**, 1780
El Perdido, *voir* Last sunset (the)
El-Sherif, Nour, 1383, 1514
Elam, Jack, 22, 30, 181, 221, 233, 391, 392, 441, 994, 1390, 1609, 1639, 1785, 1813
Élambert, Paulette, 416
Eldorado, **1698**
Eldridge, Florence, 145
Electra Glide in blue, **1439**
Élégie de la bagarre, **1154**
Élégie de Naniwa (l'), 80, **295**
Element of crime, **1510**
Elena, **1555**
Elena et les hommes, **881**, 1221
Elephant, 384, **479**
Elephant boy, **1496**
Elephant man (the), 733, **801**, 808, 1393
Elg, Taina, 1340
Elgar, Edward, 1732
Elisa, vida mia, **1575**
Elkabetz, Ronit, 1759
Elkharraz, Osman, 1727
Elle, *voir* 10 (Edwards)
Elle et lui (1939), *voir* Love affair
Elle et lui (1957), *voir* An affair to remember
Elle s'en va, **1504**
Ellerman, Winifred, 214
Elles étaient douze femmes, **1680**
Ellington, Duke, 1304
Elliott, Adam, **1625**
Elliott, Denholm, 746, 1098, 1576, 1584, 1627, 1665
Ellis, Edward, 767
Ellis, Robin, 200
Ellison, James, 714, 864, 1199
Elloy, Max, 447
Ellroy, James, 1297
Elmaleh, Gad, 150, 1765
Elmer Gantry, 141, **151**
Elphick, Michael, 1510
Éluard, Paul, 307
Elvey, Maurice, **1091**
Embrasse-moi, chérie, *voir* Kiss me Kate
Embrasse-moi, idiot, *voir* Kiss me stupid
Embuscade (l'), **1773**
Emer, Luciano, **980**
Emerald forest (the), 26, **536**
Emerson, Hope, 98, 695, 1189, 1564, 1723
Emhardt, Robert, 369, 1477
EMI, **331**, 507, 528, 585, 668, 987, 1382, 1395, 1809
Emilfork, Daniel, 257, 752, 905, 1228, 1440, 1664
Emilia Pérez, **272**
Emmanuel, Nathalie, 1272
Emmanuelle, 1578
Emmerdeur (l'), **1372**
Emoto, Akira, 6
Emperor Jones (the), **881**
Empire des sens (l'), 275, **1040**, 1076, 1148, 1410, 1886
Empire of the sun, **244**, 672
Emploi (l'), *voir* Posto (il)
Emploi du temps (l'), **115**
Emprise (l'), *voir* Of human bondage
Emprise du crime (l'), *voir* Strange love of Martha Ivers (the)
En Angleterre occupée, *voir* It happened here
En cas de malheur, **92**
En chair et en os, **1377**, 1463
En construction, **276**
En gagnant mon pain, **463**
En haut des marches, **1577**
En marge de l'enquête, *voir* Dead reckoning
En passant par la Lorraine, **535**
En présence du Diable, **1612**
En quatrième vitesse, *voir* Kiss me deadly
En quête des sœurs Papin, **405**, 601, 1483
En route pour..., *voir* Road to...
Enamorada, **490**
Enamoto, Ken.ichi, 93
Enchaînés (les), *voir* Notorious
Encore, **474**
Enfance d'Ivan (l'), **1527**
Enfance de Gorki (l'), **463**
Enfance nue (l'), **209**, 283
Enfant sauvage (l'), **733**, 1638
Enfants de Lumière (les), **1009**
Enfants de salauds, *voir* Play dirty
Enfants du paradis (les), 818, 1307, **1313**, 1708
Enfants nous regardent (les), **1696**
Enfants terribles (les), 511, **1777**
Enfer (l') (Chabrol), **1890**
Enfer (l') (Clouzot), 1601, 1890

Enfer (l') (Tanović), **1178**
Enfer blanc du Piz Palü (l'), **1844**
Enfer d'Henri-Georges Clouzot, **1890**
Enfer de la corruption (l'), *voir* Force of evil
Enfer est à lui (l'), *voir* White heat
Enfield, Cy, **138**, **756**, **1456**
Enforcer (the) (Fargo), **190**, 414, 1899
Enforcer (the) (Walsh), 1260, **1702**
Engel, Morris, **373**, **1094**, **1814**
Engelmann, Andrews, 983
English patient (the), *voir* Patient anglais (le)
Énigme de Kaspar Hauser (l'), 749, 1505, **1638**, 1745
Ènigme du Chicago-express (l'), *voir* Narrow margin (the)
Enjeu (l'), *voir* State of the union
Enjôleuse (l'), *voir* Bruto (el)
Ennemi intime (l'), **697**, 1439
Ennemi public (l'), *voir* Public enemy (the)
Ennemis intimes, *voir* Mein liebster Feind
Ennui (l'), **1038**
Ennuis de monsieur Travet (les), **1089**
Enquête de l'inspecteur Morgan (l'), **568**
Enquête est close (l'), *voir* Circle of danger
Enquête sur un citoyen..., 237, **1702**
Enquête sur une passion, *voir* Bad timing
Enrico, Robert, **184**, **331**, **1173**
Enright, Ray, **249**, **306**
Ensayo de un crimen, *voir* Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la)
Ensor, James, 110, 1246
Ensorcelés (les), **993**, 1683
Enter the void, **598**
Enterrement du soleil (l'), **1812**
Entre le Ciel et l'Enfer, **174**, 526, 733
Entre les murs, **1377**
Entre onze heures et minuit, **1769**
Entrée des artistes, **212**, 1421
Envoi de fleurs, **743**
Enyedi, Idikó, **402**, **590**, **1841**
Enzo Enzo, 1176
En thérapie, **1268**, **1269**
EO, **1896**
Épectase, 78, 107, 132, 537, 565, 717, 972, 1013, 1155, 1241, 1325, 1678
Épée Bijomaru (l'), **1079**
Epidemic, 1510
Épingle à cheveux (l'), *voir* Kanzashi
Épouse, **1237**
Épouse de la nuit (l'), **1381**
Épouses et concubines, **721**
Épouvantail (l'), *voir* Scarecrow
Epps, Omar, 1705
Epstein, Jean, **60**, 150, **161**, **194**, **460**, 485, **592**, **783**, **877**, **1103**, **1186**, **1307**, **1468**, **1576**, 1780
Epstein, Marie, 161, **416**, 1468
Équipage (l'), 414, **658**
Eraserhead, 698, 801, **1393**
Ereditá Ferramonti (l'), *voir* Héritage (l')
Erice, Victor, **285**, **668**, **1670**
Erickson, Leif, 174, 336, 619, 1275, 1518
Ericson, John, 1501
Erksan, Metin, **1103**
Erlanger, Philippe, 786
Erlingsson, Benedikt, **370**
Ernst, Max, 1155, 1422
Erotikon, **1844**
Errand boy (the), **1806**
Errol, Leon, 360
Erskine, Chester, **336**
Ertaud, Jacques, **274**
Escadron blanc (l'), **1682**
Escalante, Amat, **275**
Escalier de service, **91**
Escalier interdit, *voir* Up the down staircase
Escande, Maurice, 13, 431, 509, 1487, 1732, 1894
Escape from Fort Bravo, **1033**
Escape from New york, **1240**
Escape in the fog, **1433**
Escape to Burma, **755**, 1817
Eschyle, 1426, 1450, 1583, 1654
Esclave de l'amour, **868**
Esclave du gang (l'), *voir* Damned don't cry (the)
Esclave du péché (l'), **335**
Esclave libre (l'), *voir* Band of angels
Escott, Harry, 1772
Escrocs mais pas trop, **1867**
Escudero, Leny, 493
Esio trot, **66**
Esmond, Carl, 1728, 1795
Ésope, 1688
Espagnol (l'), **686**
Espion (l'), *voir* Thief (the)
Espion noir (l'), *voir* Black spy (the)
Espion qui m'aimait (l'), **1035**, 1379

Espion qui venait du froid (l'), **46**
Espions (les) (Clouzot), 94, 1150, **1228**
Espions (les) (Lang), **252**, 717, 1118
Espions sur la Tamise, *voir* Ministry of fear
Espoir, **1398**
Esposito, Giancarlo, 1272, 1877
Esposito, Gianni, 253, 278, 1221, 1247, 1521
Esprit de la ruche (l'), **1670**
Esprit s'amuse (l'), *voir* Blythe spirit
Esquive (l'), **1727**
Essene, **496**
Est-Ouest, **175**
Esterno notte, **503**
Estevez, Emilio, 1165
Esther Kahn, 771, 1634, **1656**
Esway, Alexander, **1708**
Et au milieu coule une rivière, **282**
Et demain ?, *voir* Little man, what now ?
Et Dieu créa la femme, **111**, 396, 750, 1889
Et là-bas quelle heure est-il ?, 602, 1207, **1776**
Et la lumière fut, **1833**
Et la vie continue, **1163**, 1166
Et les lâches s'agenouillent, *voir* Cowards bend the knee
Et pour quelques dollars de plus, **631**
Et tournent les chevaux de bois, *voir* Ride the pink horse
Et vogue le navire, *voir* E la nave va
Étaix, Pierre, **190**, 218, 376, **560**, **999**, 1337, 1758, **1795**, 1903
Étang tragique (l'), *voir* Swamp water
État sauvage (l'), **312**
État second, *voir* Fearless
Étau (l'), *voir* Topaz
Etcheverry, Michel, 1104
Été froid de 1953 (l'), **942**
Été japonais : double suicide, **1806**
Été violent, **201**
Eternal sunshine of the spotless mind, **1152**
Éternel retour (l'), **290**, 403, 482
Éternels (les), **273**
Étiévant, Yvette, 122, 282, 548, 557, 795
Étoffe des héros (l'), *voir* Right stuff (the)
Étoile du Nord (l'), **17**, 1259, 1594
Étrange couleur des larmes..., **593**
Étrange histoire de B. Button (l'), **270**
Étrange incident (l'), *voir* Ox-Bow incident (the)
Étrange madame X (l'), **1487**
Étrange monsieur Victor (l'), **1137**
Étrange Noël de M. Jack, *voir* Nightmare before Christmas (the)
Étrange passion de Molly Louvain (l'), *voir* Strange passion...
Étrange rendez-vous, *voir* Corridor of mirrors
Étrange sursis (l'), *voir* On borrowed time
Étranger à l'intérieur d'une femme, 911
Étranger à l'intérieur d'une femme (l'), **1882**
Étranger au Paradis (l'), *voir* Kismet
Étrangère (l'), *voir* All this, and heaven too
Étranges vacances, *voir* I'll be seeing you
Étrangleur (l'), **64**, 370, 1547
Étrangleur de Boston (l'), *voir* Boston strangler (the)
Étrangleur de Rillington Place, *voir* Ten, Rillington Place
Étreintes brisées, **1425**
Étudiante (l'), 23
Etxeandia, Asier, 372
Eugenio, **1778**
Eureka (Aoyama), **689**, 1654
Eureka (Roeg), **1734**
Euripide, 1725
Europa, **1211**, 1510
Europe 51, **1476**
Europeans (the), **200**
Eustache, Jean, **641**, **1276**, 1337, **1351**, **1888**
Évadés (les), *voir* Shawshank redemption (the)
Évangile selon saint Mathieu (l'), 481, 768, **935**
Evans, Edith, 1677
Evans, Gene, 46, 804, 896, 1008, 1609, 1785
Evans, Maurice, 336, 389, 1619
Evanson, Edith, 474, 618, 1286, 1364
Évaporation de l'homme (l'), **288**
Ève, 218, **788**, 803
Evelyn, Judith, 1541
Evening land, *voir* Aftenlandet
Éventail de Lady Windermere (l'), *voir* Fan (the)
Everyone says I love you, **1087**
Evets, Steve, 1796
Evil angels, **642**
Evil under the sun, **67**, 1320
Ewell, Tom, 1189, 1354
Ewert, Renate, 1544
Exarchopoulos, Adèle, 718
Excalibur, 419, **1619**, 1629

Executive suite, 645, 798, **1446**
Éxercice de l'État (l'), **1851**
eXistenZ, 709, **958**, 1376
Exorcist (the), 1204, **1516**, 1612
Exotica, **137**, 462
Expectation, **641**
Expédition du fort King (l'), *voir* Seminole
Experiment in terror, **457**
Experiment perilous, 382, **1497**
Explorateur en folie (l'), *voir* Animal crackers
Extravagant M. Cory (l'), *voir* Mister Cory
Extravagant M. Deeds (l'), *voir* Mr. Deeds goes to town
Extravagant M. Ruggles (l'), *voir* Ruggles of Red Gap
Eyes wide shut, **762**
Eythe, William, 1592, 1716

F... comme Fairbanks, **968**
F for fake, **1492**
Fabbri, Jacques, 188
Faber, Juliette, 141
Faber, Matthew, 345, 1719
Fabian, Françoise, 103, 434, 474, 1246, 1426, 1474, 1530, 1614, 1911
Fabiola, **1191**
Fabiole, Luce, 766
Fabray, Nanette, 140
Fabre, Saturnin, 55, 347, 384, 510, 818, 859, 1269, 1593, 1732, 1848
Fabréga, Christine, 483, 1722
Fábri, Zoltán, **739**, **1806**
Fabrizi, Aldo, 173, 296, 704, 781, 992, 1124, 1164, 1263, 1740
Fabrizi, Franco, 9, 110, 279, 320, 335, 456, 487, 609, 735, 1597, 1744, 1751
Fabuleux destin d'Amélie Poulain (le), **56**, 1668
Faces, 606, **1645**
Fackeldey, Gisela, 1108
Facteur humain (le), *voir* Human factor (the)
Facteur sonne toujours deux fois (le), *voir* Postman always rings twice (the)
Fagbenle, O. T., 506
Fahey, Jeff, 634
Fahrenheit 451, 588, **638**
Failevic, Maurice, **387**
Faim (la), 489, **1708**
Fainsilber, Samson, 555, 1058, 1578
Fairbanks, Douglas, 85, 195, 225, 968, 1071, 1213, 1481, 1658, 1743, 1785, 1823, 1859
Fairbanks Jr., Douglas, 249, 398, 637, 910, 1327, 1707
Faire face, *voir* Never fear
Faisons un rêve, **1798**
Faithfull, Marianne, 566, 1415
Faits divers, **166**
Faivre, Paul, 502, 509, 927, 989
Falaise mystérieuse (la), *voir* Uninvited (the)
Falbalas, **177**
Falco, Edie, 401
Falconetti, Maria, 1835
Falconetti, Renée, 1348
Falconi, Armando, 217
Falk, Peter, 146, 181, 351, 423, 606, 730, 970, 1009, 1464, 1588
Falk, Rossella, 18, 200
Fall of the roman empire (the), *voir* Chute de l'empire romain (la)
Fallen angel, **1316**
Fallen idol (the), **974**
Falling down, **1277**
Fallon Hogan, Siobhan, 846, 1837
Falsi, Antonio, 1419
Falstaff, **779**
Fameuse invasion..., **597**
Famiglia (la), **475**
Famille Addams (la), *voir* Addams family (the)
Famille indienne (la), **1849**
Famille Tenenbaum (la), *voir* Royal Tenenbaums (the)
Family jewels (the), **1103**
Family plot, *voir* Complot de famille
Family viewing, **893**
Fan (the), **427**
Fanck, Arnold, 495, **1822**, **1844**
Fanfan la Tulipe, **691**, 723
Fanfares de la gloire (les), *voir* Tunes of glory
Fanfaron (le), **1113**
Fanny, **790**, 1585
Fanny by gaslight, **73**
Fanny et Alexandre, 341, 437, **669**, 1385, 1388, 1405, 1471, 1828
Fantasia, 283, **808**, 1100
Fantasmes, *voir* Bedazzled
Fantasmi del mare, **1043**, 1757
Fantastic Mr. Fox, **1828**

Fantastiques années 20 (les), *voir* Roaring twenties (the)
Fantômas (Chabrol), **665**, 801
Fantômas (Feuillade), 5, 54, 74, 100, 665, 801, 1136, **1331**
Fantôme à vendre, **38**
Fantôme de Cat Dancing (le), **1139**
Fantôme de l'Opéra (le), *voir* Phantom of the Opera
Fantôme de la Liberté (le), **811**, 820, 881
Fantôme qui ne revient pas (le), **954**
Fantômes du chapelier (les), **1031**
Farès, Nadia, 90
Far country (the), **221**
Far from Heaven, **706**, 1897
Far from the madding crowd, *voir* Loin de la foule déchaînée
Faraboni, Georgette, 1159
Farahani, Golshifteh, 1061, 1683
Faraon, *voir* Pharaon
Farceur (le), **323**, 702
Fargo, **1202**
Fargo, James, **190**
Farhadi, Asghar, **337**, **574**, **1061**, **1758**, **1907**
Farmer, Gary, 177
Farmer, Mimsy, 335, 420, 1712
Fårö dokument, *voir* Mon île, Fårö
Farr, Felicia, 369, 1601, 1739, 1813, 1826
Farrar, David, 88, 703, 755, 870, 1532, 1817
Farrebique, **1112**, 1487
Farrell, Charles, 472, 475, 1197, 1418, 1465, 1717
Farrell, Colin, 583, 902, 961, 1135, 1136, 1384, 1892
Farrell, Glenda, 70, 398, 644, 772, 1008, 1541
Farrokhzad, Forough, 1799
Farrow, John, **50**, **344**, **438**, 553, **837**, **994**, **1004**, **1360**, **1688**, **1707**
Farrow, Mia, 55, 77, 185, 314, 389, 418, 553, 674, 946, 996, 1013, 1289, 1360, 1492, 1535, 1584, 1782
Farrow, Tisa, 575, 745
Fascinant Capitaine Clegg (le), *voir* Captain Clegg
Fascination (chanson), 42, 737, 1222, 1342
Fascination (Brown), *voir* Possessed
Fascination (Rollin), **561**
Fassbender, Michael, 266, 278, 347, 684, 1772
Fassbinder, Rainer Werner, **57**, **68**, **156**, **207**, **320**, **350**, **352**, **353**, 409, **423**, **442**, **482**, **483**, **490**, **686**, **760**, **1077**, **1108**, **1127**, **1236**, **1387**, 1505, **1549**, **1561**, **1660**, 1662, **1700**, 1735, **1806**, **1815**
Fast-walking, 1753, **1760**
Fat city, **735**
Father of the bride, **1476**, 1580
Fathi, Naglaa, 1424
Fatti di gente perbene, **1042**
Fau, Michel, 652
Faubourg (le), *voir* Okraïna
Faucon maltais (le) (Del Ruth), 32, **1222**, 1476
Faucon maltais (le) (Huston), **32**, 159, 354, 1222, 1407, 1476, 1589, 1616
Faucons (les), **1896**
Faulkner, William, 378, 1310, 1536
Fauré, Gabriel, 1160, 1507, 1551
Faure, Élie, 802
Faure, Renée, 142, 742, 923, 1265, 1309, 1887
Faurez, Jean, **268**, **383**
Faust (Murnau), **159**, 169, 319
Faust (Sokourov), **1037**
Faut-il tuer Sister George ?, *voir* Killing of Sister George (the)
Faute d'amour, **494**
Faux coupable (le), *voir* Wrong man (the)
Faux-semblants, *voir* Dead ringers
Favino, Pierfrancesco, 760
Favoris de la Lune (les), **1618**
Favourite (the), **731**, 777
Fawcett, George, 500, 1062, 1678
Faye, Alice, 465, 1316, 1651, 1716
Fazendeiro, Maureen, **1271**
FBI, 27, 300, 829, 860, 1202, 1445, 1592
Fear in the night, 50, **1874**
Fearless, **1172**
Fearless vampire killers (the), *voir* Bal des vampires (le)
Fearmakers (the), **96**
Fechner, Christian, **1162**
Federspiel, Birgitte, 251, 886
Fedora, 436, **836**
Feher, Friedrich, 174
Fejos, Paul, **783**, **1154**
Fejtö, Raphael, 650
Feldman, Marty, 752
Felicia's journey, *voir* Voyage de Felicia (le)
Félicie Nanteuil, **1421**
Féline (la), *voir* Cat people

Félins (les), **848**
Félix, María, 490, 529, 1221
Fell, Norman, 1641
Fellini, Federico, **11**, **18**, **177**, **236**, 284, **456**, 595, **609**, **692**, **725**, **735**, **752**, **808**, **985**, 1083, 1271, 1424, 1442, **1522**, **1590**, **1597**, **1612**, **1635**, **1642**, **1710**, 1740, 1755, **1881**, **1903**
Fellini-Roma, **177**, 363, 692, 1522
Fellini-Satyricon, *voir* Satyricon (le)
Fellowes, Julian, **972**
Female, **443**
Femme à abattre (la), *voir* Enforcer (the) (Walsh)
Femme à l'écharpe pailletée (la), *voir* Thelma Jordon
Femme au corbeau (la), *voir* River (the) (Borzage)
Femme au gardénia (la), *voir* Blue gardenia (the)
Femme au portrait (la), **5**, 1331, 1349, 1455
Femme aux araignées (la), **693**
Femme aux chimères (la), *voir* Young man with a horn
Femme aux cigarettes (la), *voir* Road house
Femme aux deux visages (la) (Matarazzo), *voir* Angelo bianco (l')
Femme aux deux visages (la), *voir* Two-faced woman
Femme aux maléfices (la), *voir* Born to be bad
Femme d'à côté (la), 9, 1295, **1329**, 1510, 1594
Femme de feu, *voir* Ramrod
Femme de l'année (la), *voir* Woman of the year
Femme de l'aviateur (la), **336**, 1839
Femme de nulle part (la), **1103**
Femme de Seisaku (la), **191**
Femme des sables (la), **1729**
Femme du boulanger (la), **418**, 1528, 1685, 1900
Femme du Gange (la), **1105**
Femme en bleu (la), **441**
Femme en robe de Chambre (la), *voir* Woman in a dressing gown (the)
Femme en vert (la), *voir* Woman in green (the)
Femme et le pantin (la), 52, 624, **1280**, 1352, 1422
Femme infidèle (la), 206, 1408, **1423**
Femme insecte (la), **872**, 1880
Femme modèle (la), *voir* Designing woman
Femme ou démon, *voir* Destry rides again
Femme qui faillit être lynchée (la), **205**
Femme qui pleure (la), **807**
Femme sur la Lune (la), **717**
Femme sur la plage (la), *voir* Woman on the beach
Femmes, *voir* Women (the)
Femmes au bord de la crise de nerfs, **63**
Femmes au combat, **715**
Femmes de la nuit (les), **317**, 1077
Femmes en cage, *voir* Caged
Femmes entre elles, *voir* Amiche (le)
Femmes femmes, 64, 768, 1092, **1193**, 1490, 1551
Fenech, Edwige, 1820
Fenet, Fabien, 584
Fenêtre sur cour, *voir* Rear window
Fengler, Michael, **320**
Fengyun Ernü, 906
Fenn, Sherilyn, 698, 1351
Feore, Colm, 1401
Féraudy, Maurice de, 737
Ferber, Edna, 929, 1232
Ferguson, Frank, 16, 943, 1012, 1182
Ferida, Luisa, 85, 168
Ferjac, Anouk, 756, 916, 1324, 1485, 1552, 1553
Ferland, Jodelle, 1711
Fermariello, Carlo, 481
Ferme aux Loups (la), **761**, 916
Ferme des sept péchés, 49, **924**
Ferme du pendu (la), **860**, 1525
Fermer les yeux, **285**
Fernán Gómez, Fernando, 491, 803, 915, 1670
Fernandel, 4, 96, 112, 204, 225, 352, 414, 435, 465, 467, 547, 824, 829, 1090, 1144, 1255, 1264, 1269, 1487, 1674
Fernández, Emilio, **490**, 654, **779**, **953**, 1175, 1358, 1464, **1578**, **1838**
Fernández, Fernando, 490
Fernández, Jesús (nain), 944, 1246
Fernandez, Whilhelmenia, 188
Ferran, Catherine, 1629
Ferran, Pascale, **1075**, **1629**
Ferrara, Abel, **532**, **656**, **1420**, **1442**
Ferrari, Paolo, 558

Ferrat, Jean, 341, 1539
Ferré, Léo, 1186, 1419
Ferréol, Andréa, 207, 360, 410, 820, 1108, 1169, 1538, 1650, 1766
Ferrer, José, 608, 711, 828, 836, 1013, 1617, 1775
Ferrer, Mel, 233, 343, 419, 555, 818, 881, 883, 1043, 1549
Ferrer, Miguel, 971, 1351
Ferrer, Nino, 1354
Ferreri, Marco, **10**, **820**, **1021**, **1484**, **1859**, **1873**
Ferreux, Benoît, 1896
Ferrier, Kathleen, 1324
Ferrière, Martine, 1169
Ferroviere (il), *voir* Disque rouge (le)
Ferté, René, 1103, 1186
Ferzetti, Gabriele, 487, 671, 712, 947, 1154, 1375, 1609, 1904
Fescourt, Henri, **934**, 1307
Festa Campanile, Pasquale, **558**, **950**, **1820**
Festen, 182, **839**
Festin nu (le), *voir* Naked lunch (the)
Festin de Babette (le), **251**, 655
Fetchit, Stepin, 434, 930, 1749
Fête à Henriette (la), 448, **554**
Fête et les invités (la), **1459**, 1572
Fêtes des perce neige (les), **943**
Feu follet (le), **1221**
Feu Mathias Pascal, **984**, 1561
Feuillère, Edwige, 92, 1015, 1098, 1239, 1470, 1644, 1689, 1750, 1886
Feuillade, Louis, 94, 253, 259, **445**, 570, 665, **687**, 688, 1136, **1159**, 1233, **1331**, 1522
Feuilles mortes (les), **1910**
Feux croisés, *voir* Crossfire
Feux dans la plaine, *voir* Nobi
Feux de la rampe (les), *voir* Limelight
Feux du music-hall (les), *voir* Luci del varietà
Féval, Paul, 1624, 1892
Feydeau, Georges, 505
Feyder, Jacques, 432, **457**, 544, **737**, **941**, **1411**, **1491**
Ffrangcon-Davies, Gwen, 1509
Fiancée de Frankenstein (la), *voir* Bride of Frankenstein
Fiancée des ténèbres (la), **482**
Fiancées en folie (les), *voir* Seven chances
Fiancés (les) (Camerini), *voir* Promessi sposi (i)
Fiancés (les) (Olmi), *voir* Fidanzati (i)
Fidanzati (i), **459**
Field, Alice, 1673
Field, Betty, 479, 862, 1074, 1587, 1699
Field, Sally, 482, 864, 1029
Field, Shirley Anne, 400, 450, 653, 1073
Fielding, Marjorie, 154
Fields, Gracie, 891
Fields, W. C., **101**, **213**, **275**, **366**, **493**, **867**, **965**, **1068**, **1078**, 1085, **1122**, **1526**, **1545**, 1603, **1747**, **1779**, **1825**
Fiend without a face, **32**, 1393
Fiennes, Joseph, 219, 851, 1889
Fiennes, Ralph, 309, 583, 625, 746, 791, 923, 948
Fierry, Patrick, 289
Fièvre, 414, **1526**
Fièvre dans le sang (la), *voir* Splendor in the grass
Fièvre des échecs (la), **662**
Fièvre monte à El Pao (la), **529**
Fièvre sur Anatahan, *voir* Anatahan
Fifth avenue girl, **1199**
Figaro (compagnie), 1445
Fight Club, **1147**
Figure de proue (la), **562**
Fijewski, Tadeusz, 1734
Fil du rasoir (le), *voir* Razor's edge (the)
Fille à la valise (la), **1156**
Fille aux allumettes (la), **1799**
Fille coupée en deux (la), 234, **462**
Fille d'amour, *voir* Traviata 53
Fille de d'Artagnan (la), **1500**, 1747
Fille de Dracula (la), *voir* Dracula's daughter
Fille de la cinquième avenue (la), *voir* Fifth avenue girl
Fille de Monaco (la), **1864**
Fille de quinze ans (la), **262**
Fille de Ryan (la), *voir* Ryan's daughter
Fille des marais (la), **479**
Fille du bois maudit (la), *voir* Trail of the lonesome pine (the)
Fille du désert (la), *voir* Colorado Territory
Fille du Diable (la), **507**
Fille du Nil (la), **358**
Fille du puisatier (la), **1674**

Fille sans homme (la), *voir* Un marito per Anna Zaccheo
Fille sur la balançoire (la), **234**, 462, 1130
Fille sur le pont (la), **1751**
Filles, épouses et une mère, **601**
Fille qui en savait trop (la), **404**
Filous (les), *voir* Tin men
Fils de Frankenstein, *voir* Son of Frankenstein
Fils de personne (le), **1569**
Fils du cheik (le), **995**
Fils du désert (le), *voir* Three godfathers
Fils du dragon (les), *voir* Dragon seed
Fils du Nil (le), 1514
Fils unique (le), **166**
Fin d'automne, 35, 78, **1310**, 1513
Fin de Saint-Pétersbourg (la), **519**
Fin du jour (la), **29**
Fin du Monde (la), 247, **910**, 964, 1217, 1906
Finances du Grand-Duc (les), **1869**
Finch, Jon, 5
Finch, Peter, 200, 456, 1372
Fincher, David, **127**, **270**, **279**, **694**, **1036**, **1147**, **1656**, **1725**, **1760**
Fingers, **575**, 1643
Fini de rire, *voir* His kind of woman
Finis Terræ, 150, 194, **1576**
Finkiel, Emmanuel, **861**
Finlay, Frank, 420, 597
Finlayson, James, 103, 213, 440, 469, 701, 969, 1018, 1179, 1214, 1301, 1777, 1825
Finley, William, 258, 702, 1431
Finney, Albert, 309, 538, 827, 912, 1073, 1302, 1359, 1432, 1464
Finocchiaro, Angela, 568
Fiorentino, Linda, 408, 1611
Fire raisers (the), 486, **1085**
Firme (la), **602**
First great train robbery (the), **1581**
First men on the Moon (the), **1574**
Firth, Colin, 290, 516, 699, 1058, 1251
Fischer, Madeleine, 487
Fishburne, Laurence, 1376, 1442, 1763
Fisher, Frances, 622, 1346
Fisher, Terence, **100**, **183**, **237**, **291**, 369, **620**, **770**, **809**, **978**, **1185**, **1470**, **1509**, **1523**, **1723**, **1751**
Fisher king (the), 514, **1041**
Fitz, Peter, 650, 767
Fitzcarraldo, 70, **771**, 1420, 1590
Fitzgerald, Barry, 34, 121, 171, 330, 556, 948, 1291, 1453, 1605, 1688, 1707
Fitzgerald, Ella, 1635
Fitzgerald, Geraldine, 354, 450, 919, 1480, 1520, 1601
Fitzmaurice, George, **19**, **995**
Five against the house, **1093**
Five easy pieces, **921**
Five fingers, *voir* Affaire Cicéron (l')
Five graves to Cairo, **1641**
Five star final, 727, **986**
Fix, Paul, 540, 618, 1156, 1260, 1275, 1749
Fixed bayonets, *voir* Baïonnette au canon
Flags of our fathers, **395**, 415
Flags of our fathers, 680
Flaherty, Robert J., **150**, **1069**, **1358**, **1496**, **1872**
Flamant, Georges, 535, 610, 721, 1137
Flambeur (le), *voir* Gambler (the)
Flambeurs (les), *voir* California split
Flame and the arrow (the), **933**, 1034, 1643
Flamingo road, 471, **897**
Flamme de mon amour, **1084**, 1473
Flamme pourpre (la), *voir* Purple plain (the)
Flamme sacrée (la), *voir* Keeper of the flame
Flanagan, Fionnula, 1875
Flandres, **1533**
Flaubert, Gustave, 1010, 1122, 1328
Flèche brisée (la), *voir* Broken arrow
Flèche et le flambeau (la), *voir* Flame and the arrow (the)
Fleischer, Richard, **79**, **132**, **171**, **202**, **234**, **393**, **416**, **798**, **837**, **891**, **991**, **1002**, **1183**, **1209**, **1252**, **1339**, **1407**, **1466**, 1518, **1634**, **1665**, **1804**
Fleischmann, Peter, **1704**
Fleming, Rhonda, 19, 136, 443, 626, 645, 1722, 1797
Fleming, Victor, **226**, **676**, 878, **979**, **1614**, **1712**
Flemyng, Robert, 107, 278, 428, 568, 1145
Flers & Caillavet, 1754, 1848
Flesh and fantasy, **1587**
Flesh and the Devil, **1062**
Fletcher, Brendan, 1711
Fletcher, Louise, 994, 1204, 1500
Fleur de mon secret (la), **25**, 194
Fleurs d'équinoxe, 35, **78**, 170, 1310

Fleurs de Shanghai (les), **441**, 1678
Fleurs et les vagues (les), **386**
Fleur pâle, **1792**
Fleuve (le), *voir* River (the) (Renoir)
Fleuve de la mort (le), **322**
Fleuve sauvage (le), *voir* Wild river
Flibustière des Antilles (la), *voir* Anne of the Indies
Flics ne dorment pas la nuit (les), *voir* New centurions (the)
Flippen, Jay C., 64, 221, 346, 826, 1152, 1182, 1285, 1408
Flon, Suzanne, 690, 813, 1173, 1281, 1860
Flor (la), **211**, 413
Florelle, 432, 612, 757, 903, 1029, 1606
Flores, Pamela, 299, 310
Florey, Robert, **310**, **466**
Flûte de roseau (la), **1898**
Flûte enchantée, **60**
Fly (the) (Cronenberg), **791**
Fly (the) (Neumann), 1055, **1220**
Flying deuces (the), *voir* Laurel & Hardy conscrits
Flynn, Errol, 19, 85, 176, 183, 202, 232, 254, 303, 549, 555, 653, 932, 1035, 1055, 1206, 1243, 1336, 1468, 1542, 1743, 1774, 1776
Flynn, Joe, **76**
Fly (the) (Cronenberg), 1055, 1220
Foch, Nina, 60, 71, 818, 1026, 1433, 1566, 1834
Fog, **926**
Fogazzaro, Antonio, 11, 1515
Fogel, Vladimir, 259, 287, 519, 662, 880, 1603
Foire aux chimères (la), **502**
Folie Almayer (la), **1242**
Folie des grandeurs (la), **1263**
Folies de femmes, *voir* Foolish wives
Folies olympiques, **366**
Folle inégenue (la), *voir* Cluny Brown
Folle parade (la), *voir* Alexander's ragtime band
Folles années du twist (les), **1865**
Folles de joie, **1140**
Folliot, Yolande, 1884
Following, 80, **108**
Follow me quietly, 79, **416**
Folon, Jean-Michel, 968, 1660
Fonda, Bridget, 789
Fonda, Henry, 79, 81, 230, 241, 242, 251, 355, 444, 460, 621, 658, 754, 765, 806, 822, 836, 883, 937, 994, 1005, 1007, 1029, 1050, 1237, 1272, 1274, 1582, 1609, 1747, 1872
Fonda, Jane, 848, 937, 1157, 1186, 1501, 1858
Fonda, Peter, 1520, 1538
Fong, Benson, 1811
Fontaine, Anne, **869**, **1236**, **1646**, **1864**
Fontaine, Joan, 67, 637, 643, 759, 765, 825, 1023, 1043, 1356, 1602, 1719
Fontaine d'Aréthuse (la), **1534**
Fontan, Gabrielle, 224, 271, 276, 280, 596, 927, 1265, 1572
Fontane, Theodor, 350
Fontanel, Geneviève, 318, 557, 1074
Fonte (la), 535, **557**, 1283
Fonteney, Catherine, 875, 1275, 1561, 1858
Foolish wives, **87**, 1081
Footlight parade, 443, **958**
Footsteps in the fog, **91**
For ever Mozart, **1239**
For whom the bell toll, *voir* Pour qui sonne le glas
For your eyes only, *voir* Rien que pour vos yeux
Foran, Dick, 230
Forbans de la nuit (les), *voir* Night and the city
Forbes, Mary, 867, 1482
Forbidden planet, **84**, 354, 1651
Forbidden room (the), **316**
Forçats de la gloire (les), **313**
Force des ténèbres (la), *voir* Night must fall
Force of evil, 438, **540**
Forces occultes, **1170**
Ford, Constance, 295
Ford, Francis, 34, 434, 1749
Ford, Glenn, 118, 158, 181, 254, 369, 457, 871, 982, 1192, 1286, 1527, 1566, 1671, 1813
Ford, Harrison, 18, 27, 90, 393, 399, 440, 817, 1070, 1368, 1570, 1794
Ford, John, **34**, **44**, **171**, **222**, **230**, **242**, **279**, **330**, **434**, **505**, **518**, **621**, **677**, **710**, **794**, 828, **845**, **867**, **939**, **980**, **1005**, **1050**, **1138**, **1237**, **1243**, **1272**, **1399**, **1432**, 1441, **1550**, **1598**, **1608**, **1647**, **1678**, **1718**, **1749**
Ford, Ruth, 623
Ford, Tom, **516**, **1653**

Ford, Wallace, 30, 168, 391, 505, 720, 1234, 1244, 1551, 1573, 1699, 1895
Forde, Eugene, **160**, **930**
Foreign correspondant, **795**
Forest, Jean, 457, 737
Forestier, Sara, 813, 1727
Forêt d'émeraude (la), *voir* Emerald forest (the)
Forêt interdite (la), *voir* Wind over the Everglades
Forêt oubliée (la), **410**
Forever Amber, **1535**
Forfaiture, 339, **1466**, 1631
Forget, Pierre, 17
Forlani, Rémo, 1713
Forman, Miloš, **198**, **256**, **277**, **632**, **858**, **1046**, **1058**, **1130**, 1256, **1500**, **1524**, **1706**
Forme de l'eau (la), *voir* Shape of water (the)
Formica, 271, 341
Forqué, Verónika, 1463
Forrest, Frederic, 18, 1589, 1823
Forrest, Sally, 420, 1745, 1847
Forrest, Steve, 28
Forst, Willy, **1244**
Forster, E. M., 248, 746, 1624, 1665
Forster, Marc, **133**, **1537**
Forster, Robert, 698, 789, 1088, 1820
Forster, Rudolf, 558
Forster-Larrinaga, Robert, 716
Forsythe, John, 380, 1033, 1392
Forsythe, William, 281, 467, 1712
Fort Apache, **230**, 867, 1206
Fort Bravo, *voir* Escape from Fort Bravo
Forte, Will, 570
Forteresse cachée (la), **1434**
Fortier, Robert, 1368
Fortune cookie (the), **719**, 1649
Forty guns, **1501**
49th parallel, **753**, 1542
Forzani, Bruno, **593**
Fosse, Bob, **1106**, **1440**, 1747
Fosse aux serpents (la), *voir* Snake pit (the)
Fossey, Brigitte, 9, 39, 235, 663, 1158, 1668
Foster, Barry, 5, 655
Foster, Dianne, 942
Foster, Jodie, 530, 629, 1036, 1124, 1782
Foster, Norman, **160**, **323**, **685**, **751**, **1403**, **1811**
Foster, Preston, 47, 340, 347, 505, 1573, 1786, 1867
Foucault, Michel, 912
Fouchardière, Georges de la, 610, 1349
Fouché, André, 790, 1371
Fougerolles, Hélène, 729
Foule (la), **58**, 379, 783, 1525
Fountainhead (the), 223, **1615**
Four days in July, **275**
Four friends, **747**, 1646
Four feathers (the), **1738**
Four horsemen of the Apocalypse (the) (Ingram), **1132**, 1192
Four horsemen of the Apocalypse (the) (Minnelli), 1132, **1192**
Four men and a prayer, **518**
Four weddings and a funeral, **1128**
Fourastié, Jean, 544
Fourès, Alain, 1576
Fourteen hours, 196, 407, **1826**
Fous du roi (les), *voir* All the king's man
Fous du volant (les), 1009
Fox (studio), 155, 160, 542, 930, 1205, 1286, 1474, 1716, 1771, 1811, 1824, 1846
Fox, Edward, 1102
Fox, James, 23, 892, 1111, 1157, 1184, 1624, 1700
Fox, Kerry, 566, 685, 1367
Fox, Michael J., 1364
Foxx, Jamie, 838, 1033
Fra Diavolo, **440**
Fraises sauvages (les), 744, 934, 1099, 1167, 1169, **1216**, 1532
Frame, Janet, 685
Franca, Lia, 221, 938
France, **571**
France, Anatole, 299, 737, 1421
France, Cécile de, 852
Francella, Guillermo, 1270
Francen, Victor, 29, 155, 406, 910, 964, 1407, 1732
Frances, **950**
Franceschi, Paul, 1343
Francey, Micheline, 554, 556, 628, 743, 1145
Francini, Michel, 316, 536, 1168, 1194, 1883, 1884
Francioli,Ãrmando, 759, 1709
Franciosa, Anthony, 142, 346, 550, 1147
Franciosi, Aisling, 1876
Francis, Ève, 488, 1103, 1334, 1491, 1526
Francis, Anne, 84, 1090, 1338

Francis, Freddie, **218**, 801, **1149**, 1484
Francis, Kay, 92, 1413, 1571, 1821
Francis, the talking mule, **1135**, 1492, 1750
Franco, James, 500
François, Jacques, 42, 474, 638, 970, 1631, 1684
François, Michel, 502, 1593, 1708
François Premier, **1255**
Frangin, Guy, 509
Franju, Georges, **94**, **390**, **535**, **573**, **637**, 763, **778**, **1027**, 1127, 1279, **1483**, **1522**
Frank, Melvin, **1478**
Franken, Steve, 1437
Frankenheimer, John, **182**, **377**, **603**, **862**, **901**, **1628**
Frankenstein, **408**, 648, 755, 1318, 1412, 1670
Frankenstein and the monster from Hell, **183**
Frankenstein created woman, **1185**
Frankenstein Junior, 530, **752**, 1412, 1500, 1852
Frankenstein meets the wolf man, 408, **1126**, 1210
Frankenstein must be destroyed, **1751**
Frankenstein s'est échappé, 100, **770**
Frankenweenie, **1032**
Frankeur, Paul, 135, 209, 280, 360, 509, 629, 686, 701, 722, 743, 795, 881, 1146, 1149, 1266, 1432, 1521, 1604, 1722, 1749, 1860, 1904
Franklin, Pamela, 183, 1467, 1484
Franklin, Richard, **298**, **1258**, **1460**
Franky, Lily, 365, 371, 1737
Frantic, **399**
Franz, Arthur, 449
Franz, Dennis, 979, 1258, 1431, 1498
Franz, Eduard, 464, 1036, 1635
Frapié, Léon, 416
Fraser, Brendan, 1063
Fraser, John, 1452
Fraser, Laura, 324, 1877
Fraser, Richard, 1787
Fraser, Ronald, 1030
Fratellini, Annie, 1795
Frau im Mond, *voir* Femme sur la Lune (la)
Freaks, **147**, 801, 899, 1198, 1568
Frears, Stephen, **42**, **291**, **368**, **450**, **922**, **951**, **1022**, 1058, **1237**, **1323**, **1373**, **1458**
Frechette, Mark, 484, 1753
Freda, Riccardo, **107**, **321**, **547**, **596**, **868**, **871**, **922**, **1378**, 1500
Frederick, Lynne, 775
Free Cinema, 1161
Freed, Arthur, 31, 71, 140, 194, 697, 1032, 1200, 1550, 1590, 1648, 1729, 1769, 1861
Freed, Bert, 1301
Freeland, Thorton, **1551**, **1821**
Freeman, Helen, 624
Freeman, J. E., 538, 1197
Freeman, Kathleen, 72, 1043, 1651
Freeman, Mona, 90, 1090
Freeman, Morgan, 80, 192, 512, 622, 694, 1086, 1196, 1730, 1759
Freeman, Paul, 817
Fregonese, Hugo, **239**, **1006**, **1509**
Fréhel, 45, 384, 414, 1369, 1593
Freindlikh, Alissa, 114, 840, 842
Freleng, Friz, **559**
French, Harold, **474**, **579**, **952**, **1082**, **1808**
French, Valerie, 1813
French cancan, **1221**
French connection, **734**, 901
II, 734, **901**
French Dispatch (the), **592**
French lieutenant's woman (the), *voir* Maîtresse du lieutenant français (la)
Frenchman's creek, **1023**
Frend, Charles, **1627**
Frenzy, **5**, 655, 1645
Frère aîné, sœur cadette, **1874**
Frères Jacques (les), 1585, 1891
Frères Rico (les), *voir* Brothers Rico (the)
Frères Sisters (les), **1385**
Fresnay, Pierre, 8, 21, 154, 198, 378, 462, 465, 507, 628, 647, 774, 790, 984, 1064, 1334, 1353, 1831, 1874
Fresson, Bernard, 48, 901, 1083, 1167, 1169, 1204, 1502, 1601, 1668
Freud, Sigmund, 347, 551, 664, 945
Freud, **551**, 1088
Freudlose Gasse (die), *voir* Rue sans joie (la)
Freund, Karl, 369, 466, **991**, **1346**
Frey, Sami, 352, 427, 1027, 1297, 1485, 1490, 1500, 1539, 1544, 1599, 1631, 1852, 1889
Frič, Martin, **1589**
Fric-frac, **547**

Fricker, Brenda, 1910
Fridh, Gertrud, 334, 341, 385, 1578
Friedel, Christian, 1677
Friedkin, William, **734**, **1516**
Friends of Eddie Coyle (the), **1703**
Frisco Jenny, **610**
Frissons de l'angoisse (les), *voir* Profondo rosso
Fritsch, Gunther von, **59**
Fritsch, Willy, 252, 717
Fritz, Roger, 1355
Fritz the cat, **1444**
Frizzell, Lou, 454
Fröbe, Gert, 94, 573, 679, 936, 978, 1318, 1405, 1474
Frogatt, Joanne, 972
Fröhlich, Gustav, 1162, 1311
Fröken Juli, *voir* Mademoiselle Julie
Fröler, Samuel, 640
Fröling, Ewa, 669
From dusk till dawn, *voir* Une nuit en Enfer
From Hell to Texas, **1152**
From here to eternity, *voir* Tant qu'il y aura des hommes
From Russia with love, 558, 1499, **1523**
Front (the), **1260**
Front page (the), 539, **1649**
Frot, Catherine, 997, 1472, 1489
Frot, Dominique, 1297
Fuchs, Matthias, 1077
Fuentes, Miguel Ángel, 771
Fuest, Robert, **1095**
Fugitif (le), **95**
Fugitive (the), *voir* Dieu est mort
Fugitive kind (the), **475**, 1539
Fugue (la), *voir* Night moves
Fuji, Tatsuya, 1040, 1148
Fujita, Susumu, 1187
Fujiwara, Kamatari, 437, 727, 1434, 1508
Fukatsu, Eri, 1172
Fukazawa, Shichirō, 149, 1689
Fukikoshi, Mitsuru, 1144
Fukunaga, Cary Joji, **278**, **549**
Fukuyama, Masaharu, 1737
Full confession, **1707**
Full metal jacket, **399**, 496
Full monty (the), 1152, **1159**
Fuller, Dale, 74, 87, 500, 515, 525
Fuller, Dolores, 967
Fuller, Lance, 1785
Fuller, Samuel, **46**, **47**, **81**, **364**, 460, **631**, 754, **784**, 802, **804**, **857**, **896**, 956, **1008**, 1027, 1079, 1132, 1210, 1337, **1408**, **1477**, **1483**, **1501**, 1542, **1645**, **1648**, 1857
Fumer fait tousser, **598**
Funakoshi, Eiji, 403, 645, 1076, 1352, 1874
Funeral (the), **656**, 1442
Funès, Louis de, 123, 262, 426, 607, 759, 786, 1263, 1720, 1891
Funny face, **428**
Furet (le), **847**
Fureur apache, *voir* Ulzana's raid
Fureur de vivre (la), **738**, 952, 1232
Fureur des hommes (la), *voir* From Hell to Texas
Furey, Lewis, 1873
Furia, 346
Furie, Sidney J., **1780**
Furie du désir (la), *voir* Ruby Gentry
Furies (the), 1381, **1531**
Furneaux, Yvonne, 236, 270, 487, 1376, 1452
Furukawa, Takumi, **1527**
Fury (De Palma), **1431**
Fury (Lang), **767**
Furyo, **849**, 1598
Fusco, Giovanni, 1817
Fusier-Gir, Jeanne, 112, 177, 263, 384, 628, 1181, 1208, 1714

G-men, **27**, 1026, 1445
Gaál, István, **1896**
Gabaroche, Gaston, 482
Gabay, Sasson, 1759
Gabbo le ventriloque, *voir* Great Gabbo (the)
Gabel, Martin, **558**, 940, 1613, 1706, 1757, 1826
Gabin, Jean, 2, 92, 111, 137, 176, 280, 289, 360, 382, 394, 395, 414, 544, 656, 701, 708, 718, 722, 786, 795, 818, 908, 927, 959, 1028, 1064, 1194, 1221, 1293, 1300, 1317, 1326, 1334, 1375, 1396, 1487, 1593, 1594, 1689, 1803, 1860, 1869
Gable, Clark, 47, 168, 244, 268, 300, 546, 608, 676, 805, 860, 911, 968, 1034, 1412, 1544, 1636, 1678, 1729, 1790, 1863
Gábor, Zsa Zsa, 343, 607, 828
Gabriel over the White House, **164**

Gabriello, André, 761, 774, 1293
Gabrio, Gabriel, 271, 467, 788, 984, 1075, 1446, 1593
Gaël, Josseline, 612, 1248
Gaga, Lady, 731
Gaghan, Stephen, **1029**
Gainsborough (studio), 73, 487, 745, 1477, 1479, 1485, 1863
Gainsbourg, Charlotte, 476, 483, 577, 591, 603, 875, 1191, 1217, 1229, 1269, 1414
Gainsbourg, Serge, 368, 391, 740, 1344, 1490, 1567, 1787
Gaîtés de l'escadron (les), **1487**
Gajda, Mieczysław, 1490
Gajos, Janusz, 1365
Galabru, Michel, 536, 537, 577, 620, 638, 742, 1074, 1089, 1108, 1409, 1552, 1578, 1595, 1646, 1787
Galettes de Pont-Aven (les), **1169**
Galiena, Anna, 494
Gallagher, Peter, 89, 989
Galland, Jean, 257, 274, 778, 970, 1680, 1831
Gallian, Ketti, 1493
Gallo, Jean-Pierre, **639**
Gallo, Vincent, 656
Galouye, Daniel F., 1561
Galter, Irene, 853, 1049
Gam, Rita, 1142
Gambler (the), 461, 575, **1454**, 1886
Gamblin, Jacques, 6, 49, 206, 458, 469, 521
Gambon, Michael, 922, 1320, 1621, 1630, 1703
Game, Marion, 1186
Game (the), 962, **1036**
Game of thrones, **1430**
Ganambarr, Baykali, 1876
Gance, Abel, **247**, **910**, **940**, **964**, 1217, 1279, **1447**, **1460**, **1719**, 1780
Gandahar, **328**
Gandolfini, James, 226, 401
Gang Anderson (le), *voir* Anderson tapes (the)
Gang des tueurs (le), *voir* Brighton rock
Gangs of New York, **1720**
Gantzler, Peter, 1706
Ganz, Bruno, 320, 423, 502, 917, 1337, 1378, 1406, 1837
Gaos, Lola, 614, 1067
Garai, Romola, 478
Garbo, Greta, 19, 23, 102, 379, 477, 539, 931, 954, 992, 1062, 1211, 1332, 1808
García Márquez, Gabriel, 1494
Garcès, Delie, 1305
Garce (la), *voir* Beyond the forest
Garcia, Andy, 337, 661, 662, 1374
García Bernal, Gael, 261, 444, 603, 880, 1319
García, Macarena, 1773
Garcia, Nicole, 182, 443, 453, 464, 466, **1502**, 1519, 1528, 1873
Garcin, Henri, 792, 1014, 1167, 1329
Garçon, **1873**
Garçon aux cheveux verts (le), **1005**
Garçon sauvage (le), **959**
Garçonnière (la), *voir* Apartment (the)
Garçons (les), *voir* Notte brava (la)
Garçons de la rue Paul (les), **739**
Garçu (le), **1165**, 1701
Garde, Betty, 1203, 1723
Garde à vue, **1344**
Garde du corps (le), *voir* Yōjimbō
Gardel, Carlos, 424
Garden of Allah (the), **1046**
Garden of Evil, **1793**
Gardens of stone, **863**
Gardiens de phare, **1247**
Gardin, Blanche, 571, 598, 1241, 1844
Gardner, Ava, 235, 245, 377, 419, 532, 555, 630, 730, 994, 1048, 1101, 1154, 1358, 1605, 1678, 1893
Gare centrale, **257**, 1514
Garfein, F. W., **1761**
Garfield, Allen, 18
Garfield, John, 234, 351, 540, 740, 784, 1291, 1423, 1573, 1672, 1744, 1860
Garfunkel, Art, 1098
Gargan, William, 623, 1632
Garko, Gianni, 1167
Garland, Judy, 973, 1200, 1292, 1566, 1614, 1769
Garlicki, Paul, 374
Garmach, Sergueï, 1859
Garmes, Lee, 569, 1195
Garner, Erroll, 814
Garner, James, 680, 874, 959, 1036, 1052, 1861
Garnett, Tay, **234**, **911**, **1413**, 1727
Garofolo, Ettore, 1279, 1360
Garr, Teri, 18, 752, 1611, 1823
Garreaud, Jean-François, 711, 805
Garrel, Louis, 590, 1219, 1256, 1835

Garrel, Maurice, 3, 499, 911, 1219, 1299, 1515, 1530, 1662
Garrel, Philippe, **1219**
Garrett, Betty, 1648, 1747
Garrone, Matteo, **819**, **1412**
Garson, Greer, 599, 1264, 1703
Gary, Romain, 549, 1483
Gas-oil, **382**
Gascón, Karla Sofiá, 272
Gascon, Jean, 646
Gaslight, 382, **762**, 1497, 1510
Gaspards (les), **603**
Gassman, Vittorio, 9, 86, 132, 173, 181, 260, 475, 520, 537, 547, 663, 980, 1035, 1078, 1113, 1246, 1289, 1316, 1376, 1688, 1730, 1740, 1803, 1816, 1873, 1878
Gassouk, Marcel, 64, 1092
Gates, Larry, 1477
Gates, Nancy, 1357
Gatliff, Frank, 1780
Gatti, Armand, 1579
Gattopardo (il), *voir* Guépard (le)
Gauche le violoncelliste, **13**, 495
Gaucher (le), *voir* Left-handed gun (the)
Gaucho (the) (Jones), 117, **1785**
Gaucho (the) (Tourneur), **1697**
Gaudio, Tony, 129
Gauguin, Paul, 727, 891, 1521, 1629
Gaultier, Jean-Paul, 1391, 1463
Gaum, Ludwig, 1884
Gaunt, Valerie, 770
Gautier, Théophile, 349, 1460
Gavaldón, Roberto, **897**
Gaven, Jean, 1245
Gavin, John, 876, 1321, 1336, 1520
Gavoty, Bernard, 441
Gayet, Julie, 165, 707
Gaylor, Anna, 132, 186
Gaynor, Janet, 475, 973, 1197, 1465, 1664
Gaynor, Mitzi, 1340
Gazzara, Ben, 10, 146, 169, 455, 730, 1304, 1583, 1728
Gazzo, Michael V., 575, 1793
Géant, 375, 929, **1232**, 1456
Géants et les jouets (les), **1857**
Gedeck, Martina, 178
Geer, Will, 207, 761, 826, 991, 1518
Gehret, Jean, 89, **1101**
Gélin, Daniel, 8, 26, 111, 141, 571, 633, 647, 838, 959, 970, 1388, 1538, 1578, 1584, 1596, 1871, 1896
Geller, Uri, 807, 930, 958, 1431
Gelli, Chiaretta, 977
Gelosia, **1695**
Gence, Denise, 1273
Gendarmes et voleurs, *voir* Guardie e ladri
Généalogies d'un crime, **404**
General (the) (Boorman), **1287**
General (the) (Keaton), *voir* Mécano de la "General" (le)
Général de l'armée morte (le), 737, **1019**
Général Della Rovere (le), **294**
Général est mort à l'aube (le), **914**
Général Idi Amin Dada, 403, **866**
Génération Proteus, *voir* Demon seed
Génès, Henri, 447, 607, 759, 1030, 1906
Genèse d'un repas, **1823**
Genet, Jean, 517, 601
Genevois, Émile, 30, 612, 1593, 1822
Génia, Claude, 924, 1894
Géniat, Marcelle, 176, 198, 1421, 1900
Génie du mal (le), *voir* Compulsion
Génin, René, 99, 136, 137, 195, 263, 321, 774, 953, 1145, 1293, 1298, 1522
Genina, Augusto, **477**, **1767**
Genn, Leo, 834, 1046, 1508
Gennari, Lina, 473, 739
Genou de Claire (le), **446**
Gens de Dublin, 54, **1399**
Gens de la pluie (les), *voir* Rain people (the)
Gensac, Claude, 262, 1504
Gente di Roma, **665**
Gentilshommes de fortune, **888**
Gentleman Jim, 34, **232**
Gentleman's agreement, **1744**
Gentlemen prefer blondes, **1637**
George, Dan, 138, 450, 926
George, Gladys, 1024, 1566, 1573
George, John, 899
George, Maude, 87, 500, 515
George, Stefan, 68
George, Susan, 991, 1205
Georges-Picot, Olga, 916, 1668
Georgia, *voir* Four friends
Gerace, Liliana, 17, 279, 335, 486, 1695
Geray, Steven, 118, 489, 727, 975, 1407
Gerbault, Alain, 454

Gere, Richard, 75, 802, 1462
Géret, Georges, 157, 499, 871, 1083, 1273
Germani, Elio, 1274
Germi, Pietro, **140**, 209, **217**, **314**, 805, **856**, **1031**, **1695**, **1751**, **1755**
Germinal (Capellani), **184**, 490
Germon, Nane, 82, 186, 750, 795, 1101
Gershon, Gina, 299, 600, 803
Gershwin, George, 71, 152
Gerstle, Frank, 443
Gert, Valeska, 445, 558, 983, 1332, 1387, 1590
Gertrud, **1637**
Gervaise, **1087**
Gestapo contre maquisards, **1429**
Get out, **925**
Getaway (the), **478**
Getty, Balthazar, 1558
Getz, John, 1469
Ghaywan, Neeraj, **1839**
Ghibli (studio), 777
Ghini, Massimo, 852
Ghobadi, Bahman, **679**
Ghosh, Charuprakash, 1106
Ghosh, Rabi, 968, 1574
Ghost and Mrs. Muir (the), **47**
Ghost dog, **971**
Ghost goes West (the), *voir* Fantôme à vendre
Ghost of Frankenstein (the), **213**, 408
Ghost ship (the), **1790**
Ghost writer (the), **1261**
Giachetti, Fosco, 223, 324, 977, 1378, 1679, 1767
Giallelis, Stathis, 1284
Giallo, **404**, 465, 570, 889, 904, 979, 1380, 1475, 1712
Giannini, Ettore, 1476
Giannini, Giancarlo, 181, 953, 1042, 1537, 1549, 1904
Giardino dei Finzi-Contini (il), *voir* Jardin des Finzi-Contini (le)
Giazotto, Remo, 597, 962, 1638
Gibbons, Cedric, **553**
Gibier de potence, **758**
Gibson, Alan, **1794**
Gibson, Henry, 99, 233, 469
Gibson, Mel, 28, 248, 1036, 1050
Gicquel, Roger, 1674
Gide, André, 103, 1201, 1489, 1903
Gideon's day, **980**
Giehse, Therese, 531
Gielgud, John, 203, 473, 529, 643, 779, 801, 832, 960, 1178, 1349, 1415, 1537
Gierasch, Stefan, 761
Giese, Godehard, 25
Gifuni, Fabrizio, 503
Gigi (Audry), **1705**
Gigi (Minnelli), **212**, 1705, 1769
Gil, Gilbert, 321, 556, 971, 1593
Gil, Gilberto, 1218
Gilbert, John, 278, 557, 931, 1062, 1563, 1678, 1859
Gilbert, Lewis, **195**, **1035**, **1379**
Gilbert & Sullivan, 1543
Gilda, **118**, 208, 1335
Gilkyson, Terry, 1275
Gill, David, **1642**
Gillain, Marie, 764, 1178
Giller, Walter, 116
Gilles, Guy, **463**, **486**, **984**, 1014, **1221**, 1273, **1485**, **1644**
Gilliam, Terry, **7**, **199**, **528**, **595**, 819, **830**, **926**, **1041**, **1397**, **1711**, **1855**
Gilliat, Sidney, **249**, **818**, 897, 1420, **1508**
Gilligan, Vince, **1877**
Gilling, John, **1165**
Gilmore, Virginia, 197
Giménez Cacho, Daniel, 592, 865, 880, 1773
Gimpera, Teresa, 1670
Ginger et Fred, **456**
Gingold, Hermione, 212, 1769, 1903
Ginza Keshō, **1906**
Gion bayashi, *voir* Musiciens de Gion (les)
Gion no shimai, *voir* Les sœurs de Gion
Giono, Jean, 192, 418, 465, 467, 508, 1002, 1528
Giordana, Marco Tullio, **731**
Giorgetti, Florence, 1490
Giorgione, 1706
Giorgobiani, Ramaz, 433, 576
Giornata balorda (la), **1687**
Giorni contati (i), **135**, 237, 684
Giovanni, José, 544, 1367
Gir, François, 768
Girard, Danièle, 878
Girard, Rémy, 76, 1151, 1552, 1661
Girardon, Michèle, 256, 571, 1554, 1599
Girardot, Annie, 83, 422, 476, 648, 1021, 1300, 1484, 1485, 1521, 1644, 1904, 1912

Girardot, Hippolyte, 207, 1075, 1144
Giraud, Bernadette, 427
Giraud, Claude, 192
Giraud, Roland, 947, 1787
Giraudeau, Bernard, 411, 1173, 1449, 1845
Giraudeau, Sara, 66, 949
Girl on the red velvet swing (the), *voir* Fille sur la balançoire (la)
Girl with the dragon tatoo (the), 506, **1760**
Girls (les), **1340**
Girod, Francis, **312**, **1766**
Girotti, Mario, *voir* Hill, Terence
Girotti, Massimo, 2, 100, 168, 243, 456, 779, 918, 935, 951, 1031, 1049, 1123, 1191, 1403, 1417, 1725, 1807, 1817, 1845
Giroud, Françoise, 903
Giscard d'Estaing, Valéry, 43, 188, 720, 807, 1576, 1654
Gish, Dorothy, 164, 799
Gish, Lillian, 164, 210, 613, 620, 683, 689, 764, 799, 993, 1289, 1295, 1361, 1457, 1690, 1828
Gishiki, *voir* Cérémonie (la) (Ōshima)
Gísladóttir, Guðrún, 325
Gitt, Robert, 613
Giù il sipario, **1766**
Giù la testa, *voir* Il était une fois... la révolution
Glace à trois faces (la), 1103, **1186**
Gladiateurs (les), **1173**
Gladiator, 245, **1653**
Glan, Natalia, 259
Glaneurs et la glaneuse (les), **896**
Glaser, Denise, 1153
Glass key (the), 534, **681**
Glass menagerie (the), *voir* Ménagerie de verre (la)
Gleason, Jackie, 197, 1516
Gleason, James, 229, 613, 999, 1275, 1813
Gleeson, Brendan, 238, 500, 583, 958, 1135, 1287, 1622, 1720
Glen, Iain, 815
Glen, John, **255**, **1162**, **1217**, **1522**, **1659**
Glen or Glenda ?, 636, **967**
Glenn, Scott, 629, 794
Glenn Miller story (the), **1259**
Gloire éphémère, *voir* Morning glory
Gloria, Leda, 204, 1686
Glory, Marie, 934, 1379, 1436, 1885
Glouchneko, Evguenia, 1786
Glover, Danny, 27, 51, 1491, 1777
Glyn, Elinor, 163, 303, 823
Go-between (the), **1102**
Go tell the Spartans, 1518, **1694**
Go West (Keaton), **1796**
Go West (Marx), **1736**
God's country, **339**
Godard, Jean-Luc, 44, **144**, **166**, 218, 253, **276**, **329**, **343**, 544, **668**, **802**, **1003**, **1150**, **1223**, 1236, **1239**, **1362**, **1400**, 1445, 1507, **1539**, **1625**, 1782, 1835, **1858**, **1887**, 1910
Goddard, Paulette, 109, 449, 651, 889, 998, 1538, 1602, 1867
Godden, Mark, 1086
Godden, Rumer, 1532, 1558
Gödel-Escher-Bach, 465, 1638
Godet, Danielle, 1154
Godewardewelde, Raoul de, 875
Godfather (the), *voir* Parrain (le)
Godfrey, *voir* My man Godfrey
Godin, Noël, 1429
Godino, Javier, 1270
Godrèche, Judith, 262, 411
Godzilla, 185, 514, 885, 918, 1032, 1102, **1416**, 1533, 1738, 1834
Goethe, Johann Wolfgang von, 159, 702, 754, 1037, 1610
Goetz, Carl, 1586
Goetz, Curt, 633, **1386**, 1527
Goetzke, Bernhard, 716, 812, 934
Gogol, Nicolas, 303, 1824
Goha, **1664**
Gohatto, *voir* Tabou (Ōshima)
Going my home, **1654**
Going my way, 106, **556**
Gokemidoro, **373**
Gold diggers of 1933, **464**, 1344, 1541
Gold diggers of 1935, **1541**
Gold rush (the), *voir* Ruée vers l'or (la)
Goldberg, Whoopi, 51, 89
Goldblum, Jeff, 490, 791
Golden earrings (the), **464**
GoldenEye, **409**
Golden bowl (the), **1700**
Goldfinger, 67, 341, **978**, 1431, 1537, 1738, 1787
Golding, William, 1171

Goldoni, Lelia, 1690
Goldoost, Sahar, 1907
Goldsmith, Clio, 1496
Goldsmith, Jerry, 3, 1582
Goldwyn, Samuel, 1004
Goldwyn Samuel, 156, 515, 1601
Golem (le) (Frič), **1589**
Golem (le) (Kerchbron), **746**
Golem (le) (Wegener), **1011**, 1388, 1662
Golgotha, **1689**
Golino, Valeria, 938, 1238
Golisano, Francesco, 37
Goloubeva, Katia, 1847, 1860
Gomes, Miguel, **361**, **1271**, **1273**, **1553**
Gómez, José Luis, 1425
Gomez, Selena, 272
Gomez, Thomas, 249, 265, 330, 422, 540, 1067, 1260, 1531, 1537, 1834
Gomorra, **1412**
Gondry, Michel, **150**, **603**, **1152**
Gone girl, **1725**
Gone to Earth, **88**
Gone with the wind, 47, 124, 161, 237, 249, 287, **676**, 937, 993, 1183, 1187, 1295, 1735
Gong, Li, 398, 439, 442, 721, 976, 1861
Gonska, Mascha, 1766
Gontcharov, Ivan, 1120
Gonzague-Frick, Louis de, 728
Good Bye Lenin, **292**
Good night, and good luck, **738**
Good Sam, **1058**
Good shepherd (the), **1703**
Goodbye, Mr. Chips, **1264**
Goodbye, South, goodbye, **446**
Goodfellas, 158, 401, 682, **1326**, 1514, 1630, 1868
Goodis, David, 120
Goodman, John, 179, 263, 467, 1158, 1273, 1393, 1433, 1536, 1583
Gora, Claudio, 9, 257, 950
Gorbounov, Alexeï, 949
Gordon, C. Henry, 19, 254, 1027, 1202
Gordon, Colin, 851
Gordon, Dexter, 1110
Gordon, Leo, 700, 1797
Gordon, Mary, 74
Gordon, Michael, **145**
Gordon, Robert, **1834**
Gordon, Ruth, 23, 339, 389, 469, 667, 1133, 1189, 1745
Gordon-Levitt, Joseph, 1029
Gören,Şerif, 1650
Goretta, Claude, **1375**
Gorgon (the), **237**
Gorin, Jean-Pierre, 1835, **1858**
Goring, Marius, 289, 532, 630, 952, 1622, 1711, 1863
Gorintin, Esther, 861
Gorki, Maxime, 463, 727, 1293, 1460
Gorky Park, **568**
Gorman, Cliff, 971
Goscinny, René, 1595
Gosford Park, 972, **1320**
Gosha, Hideo, **1096**
Gosho, Heinosuke, **515**, **1236**
Gosling, Ryan, 952, 1070
Gosses de Tōkyō, **809**
Gossett Jr., Louis, 802
Gostioukhine, Vladimir, 24, 425
Gothár, Péter, **550**
Gothard, Michael, 1693
Gottschalk, Louis Moreau, 466, 1805
Gouffre aux chimères (le), *voir* Ace in the hole
Gough, Lloyd, 152, 233, 740
Gough, Michael, 6, 127, 134, 237, 703, 978, 1232, 1427, 1621, 1669
Gouin, Fred, 932
Gouix, Guillaume, 301
Gould, Annie, 1769
Gould, Elliott, 99, 337, 461, 623, 1615, 1878, 1879
Gould, Glenn, 534, 1837
Goulding, Alfred J., **469**
Goulding, Edmund, **141**, **179**, **189**, 579, **868**, **992**, **1480**, **1548**
Goupil, Jeanne, 1169
Goupi Mains-Rouges, 142, 916, 923, 927, 1064, **1298**
Gourmet, Olivier, 49, 52, 191, 1851
Gourtchenko, Lioudmila, 1061, 1456, 1465
Gouskov, Alexeï, 121
Goût de la cerise (le), **516**
Goût des autres (le), **864**
Goût du riz au thé vert (le), **1586**
Goût du sake (le), **35**, 78, 166, 744, 793, 1310, 1374, 1513, 1657

Gouverneur malgré lui, *voir* Great McGinty (the)
Gouzeïeva, Larissa, 840
Gowland, Gibson, 525, 1081, 1401, 1481
Goya, Chantal, 1713, 1835
Goya, Francisco de, 528, 1280, 1281, 1464
Goya, Mona, 1255, 1906
Goyet, Mara, 1599
Gozzi, Carlo, 708
Gozzi, Patricia, 1869
Grable, Betty, 299, 1716, 1865
Grabuge, **1836**
Grace, Nickolas, 42
Grâce à Dieu, 575, 719, **1562**
Gracq, Julien, 1136
Graduate (the), **1242**
Graham, Heather, 162
Grahame, Gloria, 843, 993, 1145, 1179, 1198, 1234, 1286, 1527, 1548, 1690, 1713
Grahame, Margot, 505
Graine et le mulet (la), **468**
Grains de sable, **1672**, 1794
Gramatica (sœurs), 37, 150
Gramsci, Antonio, 1673
Gran bollito, **581**
Gran calavera (il), *voir* Grand noceur (le)
Gran Torino, **1213**
Granach, Alexander, 102, 157, 793, 1136
Granata, Graziella, 558
Grand alibi (le), *voir* Stage fright
Grand amour (le), **1795**
Grand attentat (le), *voir* Tall target (the)
Grand Budapest hotel (the), **923**, 1057
Grand chantage (le), *voir* Sweet smell of success
Grand couteau (le), *voir* Big knife (the)
Grand-Guignol, 620, **1409**, 1729
Grand Hotel, **992**, 1218
Grand inquisiteur (le), *voir* Witchfinder general
Grand jeu (le), **941**, 1352
Grand mensonge (le), *voir* Great lie (the)
Grand noceur (le), **123**
Grand passage (le), *voir* Northwest passage
Grand-rue, *voir* Calle mayor
Grand Sam (le), *voir* North to Alaska
Grand saut (le), *voir* Hudsucker proxy (the)
Grand sommeil (le), *voir* Big sleep (the)
Grand Teton, 1614, 1813
Grand tour, **1273**
Grande Otello, 771
Grande attaque du train d'or (la), *voir* First great train robbery (the)
Grande bellezza (la), **1746**
Grande bourgeoise (la), *voir* Fatti di gente perbene
Grande bouffe (la), **820**
Grande combine (la), *voir* Fortune cookie (the)
Grande course autour du Monde (la), *voir* Great race (the)
Grande cuisine (la), **642**
Grande dame d'un jour, *voir* Lady for a day
Grande évasion (la) (Walsh), *voir* High sierra
Grande frousse (la), *voir* Cité de l'indicible peur (la)
Grande guerre (la), **1740**
Grande guerre des insectes (la), **1102**
Grande horloge (la), *voir* Big clock (the)
Grande illusion (la), 198, 530, **1334**
Grande lessive (la), **448**
Grande menace (la), *voir* Walk a crooked mile
Grande muraille (la), *voir* Bitter tea of general Yen (the)
Grande pagaille (la), *voir* Tutti a casa
Grande parade (la), *voir* Big parade (the)
Grande vadrouille (la), 448, 607, 1453, **1720**
Grande ville (la), **1659**
Grandes espérances (les), *voir* Great expectations
Grandes manœuvres (les), **42**, 501, 881
Grandi magazzini (i), **973**
Grandinetti, Dario, 1529
Grandjacquet, Francesco, 1123
Grandrieux, Philippe, **574**, **888**, **1161**, **1847**
Grands ducs (les), **765**
Grandt, Lauren, 1547, 1792
Granelli, Mireille, 321
Granger, Farley, 64, 234, 618, 951, 994, 1072, 1181, 1796
Granger, Stewart, 22, 72, 73, 91, 235, 237, 439, 487, 579, 745, 769, 818, 1082, 1091, 1131, 1143, 1197, 1592, 1766
Grangier, Gilles, **360**, **382**, 544, **718**, **936**, **943**, **1326**, **1521**, **1908**
Granier-Defferre, Pierre, **17**, 544, **797**, **1259**, **1313**, **1594**
Granotier, Sylvie, 763
Granovski, Alexis, **1011**

Grant, Cary, 113, 139, 539, 633, 637, 825, 1028, 1051, 1066, 1093, 1175, 1231, 1282, 1288, 1293, 1482, 1559, 1605, 1611, 1813
Grant, Hugh, 222, 892, 961, 1128, 1665, 1867
Grant, Kathryn, 955, 1011, 1304
Granval, Charles, 29, 89, 176, 510, 1098, 1317, 1561, 1593, 1689
Grapes of wrath (the), *voir* Raisins de la colère (les)
Grapewin, Charley, 242, 939, 1724
Grappelli, Stéphane, 235, 531, 1617
Grass, **514**
Grasset, Pierre, 78, 87
Grave, **572**
Grave, Serge, 54, 79, 99, 446, 658, 667
Graves, Peter, 530, 613, 1721
Graves, Robert, 62
Graves, Rupert, 1665
Gravey, Fernand, 26, 501, 510, 688, 940, 1460, 1732
Gravina, Carla, 1037, 1803
Gravina, Cesare, 87, 500, 515, 525, 777, 1401
Gravity, **1038**
Gravone, Gabriel de, 1447
Gray, Charles, 801, 1193, 1427, 1509
Gray, Coleen, 141, 239, 392, 1275, 1797
Gray, Dolores, 697, 1626
Gray, Dorian, 1845
Gray, Gilda, 180
Gray, James, **576**, **590**, **1253**, **1560**
Gray, Nadia, 236, 509, 827
Gray, Sally, 776, 1508
Grayson, Kathryn, 1716
Great dictator (the), *voir* Dictateur (le) (Chaplin)
Great expectations, 22, 624, **771**, 1080
Great Gabbo (the), **1222**, 1666
Great lie (the), **1548**
Great McGinty (the), 681, **1366**
Great moment (the), **1074**
Great race (the), **1009**, 1327
Great sinner (the), **1101**
Greatest show on Earth (the), **843**
Greco (le), 348, 1692
Gréco, Juliette, 262, 549, 724, 853, 881, 904, 1233, 1437, 1660
Greed, 74, 87, 147, 436, 515, **525**, 651, 838, 1081, 1206, 1226, 1401, 1556, 1846
Green, Alfred E., **1504**
Green, Danny, 1343
Green, Eva, 822, 1136, 1435
Green, Guy, **1291**
Green, Julien, 112, 783
Green, Marika, 746
Green, Nigel, 819, 1304, 1308, 1456, 1780
Green fog (the), **511**
Green for danger, **1508**
Green mile (the), **400**, 672
Greenaway, Peter, **462**, **766**
Greene, Ellen, 1034
Greene, Graham, 46, 206, 409, 421, 480, 643, 832, 974, 1063, 1272, 1365, 1445
Greene, Graham (acteur), 1036, 1770, 1842
Greene, Leon, 1509
Greene, Richard, 518
Greene, W. Howard, 973, 1046
Greenstreet, Sydney, 32, 354, 406, 726, 897, 919, 960, 1222, 1407, 1429, 1732
Greenwood, Bruce, 137, 1620
Greenwood, Joan, 22, 134, 428, 674, 756, 1197, 1742
Greer, Jane, 76, 162, 626, 769, 1180
Gregg, Henry, 71
Gregg, Virginia, 1708
Greggory, Pascal, 221, 909, 1681, 1783
Gregor, Nora, 141, 627
Gregory, Andre, 440, 966, 1386
Gregory, James, 1366, 1622, 1628, 1763
Greig, Robert, 58, 380, 887, 1833
Greist, Kim, 528
Grémillon,v Jean, 544
Grémillon, Jean, **2**, **131**, **188**, **882**, **1069**, **1137**, **1247**, **1396**, **1403**, **1487**
Gremlins, 160, **1043**, **1651**
Grenfell, Joyce, 1052
Grenier, Jean-Pierre, 1044
Grève (la), **53**
Greven, Alfred, 49
Gréville, Edmond T., **274**, 544, **1680**, 1709
Grey, Georges, 1098, 1479, 1674
Grey, Joel, 1440
Grey, Virginia, 185, 1795
Grey gardens, **1824**
Greystoke, **1184**, 1512
Grido (il), **1845**
Gridoux, Lucas, 1593, 1689, 1880
Griem, Helmut, 362, 679, 728, 911, 1440

Grier, Pam, 789, 1497
Griffe du passé (la), *voir* Out of the past
Griffies, Ethel, 65, 171
Griffith, Andy, 142
Griffith, D. W., **164**, **210**, 288, 656, **764**, 799, **1361**, **1457**
Griffith, Hugh, 88, 1095, 1312, 1383, 1817
Griffith, Kenneth, 429
Griffith, Kristin, 1056
Griffith, Melanie, 71, 396, 672, 969, 1196
Grifters (the), **1458**
Griggs, Loyal, 1614
Grimault, Paul, **970**
Grimes, Gary, 454, 798
Grimm, (frères), 897, 934, 1773
Grinberg, Anouk, 476, 598, 712
Grindhouse, **1207**
Grinko, Nikolaï, 114, 1212
Grissom Gang (the), *voir* Pas d'orchidées pour Miss Blandish
Grönberg, Åke, 1584, 1853
Grondement de la montagne (le), **1342**, 1871
Gros lot (le), *voir* Christmas in july
Gros plan, *voir* Inserts
Grossman, Vassili, 1850
Groundhog day, **385**, 961
Group (the), **198**, 340
Grown ups, **982**
Grüber, Klaus Michael, 520
Grünberg, Klaus, 335
Gründgens, Gustaf, 82, 786, 901
Grune, Karl, **508**
Gu, Xiaogangl, **1174**
Guérin-Catelain, Raymond, 445
Guardie e ladri, **992**, 1549
Guareschi, Giovanni, 204, **962**
Guéant, Pierre, 274
Guédiguian, Robert, **458**, 554
Guépard (le), 83, 717, 1154, 1256, **1330**, 1359
Guêpier pour trois abeilles, *voir* Honey pot (the)
Guerassimov, Sergueï, **69**, 173, 792, 1827
Guercio, James William, **1439**
Guerín, José-Luis, **276**
Guerman, Alexeï, **243**, **547**, **839**, **1061**, 1312, **1664**
Guerra, Blanca, 1227
Guerra, Ruy, 93
Guerre à sept ans (la), *voir* Hope & glory
Guerre des espions (la), **1545**
Guerre des Gaules (la), **539**
Guerre des mondes (la), **654**, 1497
Guerre du feu (la), **17**
Guerre est finie (la), **856**, 916
Guerre et paix (Bondartchouk), 883, **1563**
Guerre et paix (Vidor), 69, **883**, 1563
Guerre sans nom (la), 697, **1439**
Guerriers de l'Enfer, *voir* Who'll stop the rain
Guerriers de la nuit (les), *voir* Warriors (the
Guers, Paul, 754, 1248
Guet-apens, *voir* Getaway (the)
Guétary, Georges, 71
Gueule d'amour, **1396**, 1593
Gueule ouverte (la), 386, 483, 1165, **1701**
Guevara, Ernesto "Che", 261, 1148, 1699
Gugino, Carla, 452
Guichets du Louvre (les), **1772**
Guilbert, Jean-Claude, 681, 998
Guilbert, Yvette, 159, 1221, 1885
Guild, Nancy, 810
Guilfoyle, Paul, 523
Guillemin, Sophie, 652, 1038
Guillemot, Claude, **930**
Guillermin, John, **1222**
Guillevic, Eugène, 1113
Guillon, Stéphane, 1646
Guilty of romance, **1886**
Guinness, Alec, 2, 134, 245, 333, 368, 421, 608, 674, 771, 1080, 1340, 1343, 1624, 1669
Guiomar, Julien, 64, 403, 710, 1345, 1436, 1514, 1909
Guirao, Lara, 1666
Guisol, Henri, 97, 308, 596, 757, 1342
Guitry, Geneviève, 292
Guitry, Sacha, **54**, **55**, **130**, **262**, **263**, 272, **292**, 433, **446**, **454**, 544, **673**, **768**, **859**, 989, **998**, **1109**, **1181**, **1208**, **1479**, **1684**, **1708**, **1775**, **1789**, **1798**, **1802**
Guitty, Madeleine, 414
Gulager, Clu, 1580, 1641
Gulpilil, David, 700, 705, 1856
Gun crazy, **673**
Güney, Yilmaz, **1650**
Gunfight at the OK Corral, 959, **1722**
Gunfighter (the), **1134**
Gunga Din, **637**, 1437

Gunn, Anna, 1877
Gunton, Bob, 512
Guthrie, Arlo, 1646
Guys and dolls, **1001**
Guzmán, Luis, 1440, 1514, 1731
Gwei, Lun-mei, 1174, 1794
Gwenn, Edmund, 67, 179, 599, 795, 1303, 1392, 1533, 1611
Gwynn, Michael, 100, 1294
Gyllenhaal, Jake, 127, 244, 273, 585, 1385, 1653
Gyllenhaal, Maggie, 80
Gyp, 1222
Gypsy and the gentleman (the), **1485**

Ha ha ha, **579**
Haas, Charles F., **1275**
Haas, Hugo, 296
Habanera (la), 1485, **1505**
Haber, Alessandro, 330, 828
Habich, Matthias, 1511
Habit vert (l'), **1754**
Habits noirs (les), **1892**
Hackford, Taylor, **802**
Hackman, Gene, 18, 396, 602, 622, 734, 752, 901, 1024, 1344, 1417, 1491, 1516, 1535, 1538, 1671, 1733, 1734
Hada, Michiko, 441
Hadewijch, **1084**
Hadley, Reed, 81
Haenel, Adèle, 570, 755
Hageman, Richard, 1598
Hagen, Jean, 31, 671, 900, 1796
Hagen, Uta, 1665
Hagiwara, Masato, 433
Hagman, Larry, 198, 450
Hahn, Jess, 41, 723, 915, 1067, 1125, 1488, 1578, 1593
Haidara, Eye, 1752
Hail Caesar, **948**
Hail the conquering hero, **1663**
Haim, Alana, 1741
Haine (la), **904**, 1333, 1779, 1912
Haines, *voir* Lawless (the)
Hair, 492, **1046**
Hakuchi, **394**
Halász, Judit, 1760
Hale, Alan, 176, 180, 183, 202, 225, 232, 518, 653, 831, 854, 1179, 1468, 1776
Hale, Barbara, 393, 1688
Hale, Binnie, 1821
Hale, Giorgia, 1642
Hale, Giorgina, 996
Hall, Alexander, **999**
Hall, Grayson, 352, 1358
Hall, Irma P., 393, 1052
Hall, James, 1731
Hall, Philip Baker, 108, 489, 1731
Hall, Porter, 58, 185, 864, 914, 1303, 1364
Hall, Rebecca, 1757
Hall, Thurston, 867
Hallelujah, 51, 161, 841, **1588**, 1810
Halliday, John, 260, 280, 1093, 1149, 1872
Halliday, Johnny, 533, 1138
Halliwell, Miles, 890
Hallström, Lasse, **314**
Halperin, Victor, **188**
Halprin, Daria, 484
Halton, Charles, 249
Hamaguchi, Ryūsuke Hamaguchi, **1261**, **1267**, **1503**, **1912**
Hamer, Gerald, 1391
Hamer, Robert, **220**, **674**, **1750**
Hamil, Mark, 1648
Hamilton, Chico, 1452
Hamilton, George, 845, 1139, 1291, 1683
Hamilton, Guy, **67**, **155**, **801**, **978**, **1726**
Hamilton, Margaret, 633, 1083, 1526, 1614
Hamilton, Susanna, 1231
Hamlet (Branagh), **960**
Hamlet (Olivier), **77**, 83, 957, 960
Hamlet goes business, **957**
Hamm, John, 565
Hammer, Arnie, 397
Hammer (studio), 41, 100, 237, 620, 770, 809, 978, 1165, 1185, 1523, 1723, 1751, 1794
Hammett, Dashiell, 32, 185, 681, 1198, 1222, 1476, 1589, 1662
Hammett, **1589**
Hammond, Kay, 637
Hamsun, Knut, 325, 1708
Han, Sanming, 1534, 1559
Hana-bi, **1587**
Hanabusa, Yuriko, 1227
Hanai, Ranko, 1906
Hanayagi, Shōtarō, 648, 1079
Hanayagi, Yoshiaki, 804

Hand that rocks the cradle (the), *voir* Main sur le berceau (la)
Handke, Peter, 423
Handmaid's tale (the), **219**, **506**, **851**, **1889**
Hands, Marina, 1075
Hands across the table, **1539**
Haneke, Michael, **354**, **648**, **1677**
Haney, Carol, 1482
Hang 'em high, **995**, 1687
Hanging tree (the), **1771**
Hangman's knot, *voir* Relais de l'or maudit (le)
Hangmen also die, *voir* Bourreaux meurent aussi (les)
Hangover square, 299, **863**, 1394
Hanin, Roger, 83, 382, 573, 1035, 1741
Hanks, Tom, 400, 1052, 1196, 1816
Hannah et ses sœurs, **77**, 553, 1492
Hanson, Curtis, **473**, **919**, **1297**, **1602**
Hanson, Lars, 477, 689, 702, 1062, 1828, 1844
Hantise, *voir* Gaslight
Hanussen, **807**
Hanzlík, Jaromír, 339
Happiness, **455**
Happy-go-lucky, **376**
Happy together, **1794**
Hara, Chisako, 1871
Hara, Kazuo, **787**
Hara, Keiichi, **966**
Hara, Setsuko, 394, 601, 602, 744, 793, 840, 1109, 1116, 1310, 1342, 1513, 1657, 1781
Hara-kiri, *voir* Seppuku
Harada, Mieko, 1673
Harald, Mary, 1159
Harari, Arthur, 406
Harari, Clément, 94, 239, 936, 1067, 1228
Harbacher, Karl, 445
Harbou, Thea von, 82, 141, 246, 252, 388, 447, 716, 717, 1311, 1397
Hard labour, **1118**
Hard to handle, **1548**
Harden, Jacques, 252, 1087, 1486, 1905
Harden, Marcia Gay, 538, 1335, 1861
Harder they fall (the), **1009**
Hardin, Jerry, 1905
Harding, Ann, 281, 1149
Hardwicke, Cedric, 213, 377, 417, 618, 690, 825, 938, 1051, 1178, 1184, 1394, 1741, 1754, 1843
Hardy, Françoise, 909, 1151, 1832
Hardy, Jacques, **1429**
Hardy, René, 1304
Hardy, Robin, **560**
Hardy, Thomas, 182
Hardy, Tom, 1730
Harlan county U.S.A., **1577**
Harlow, Jean, 245, 787, 911, 1218, 1399, 1731
Harmonies Werckmeister (les), 31, **767**
Harold et Maude, **1745**
Harpe de Birmanie (la), **1444**
Harper, Jessica, 465, 702, 1442, 1636
Harper, Tess, 596
Harrelson, Woody, 933, 1250, 1394, 1524, 1717
Harrigan, William, 27, 413
Harring, Laura, 40
Harrington, Kate, 1370
Harris, Barbara, 12, 233
Harris, Ed, 305, 602, 794, 821, 1038, 1405, 1647, 1892
Harris, James B., **546**, **745**, **1760**
Harris, Jared, 455, 928
Harris, Julie, 199, 1088, 1100
Harris, Neil Patrick, 1725
Harris, Richard, 357, 358, 420, 622, 646, 963, 1370, 1590, 1653, 1671
Harris, Rosemary, 625
Harris, Theresa, 1504
Harrison, Cathryn, 586
Harrison, Rex, 47, 257, 637, 815, 892, 1286, 1420, 1623, 1645
Harron, Mary, **928**
Harry, Debbie, 709
Harry dans tous ses états, *voir* Deconstructing Harry
Harry et Tonto, **450**, 1504
Harry-Max, 483, 1555
Harry, un ami qui vous veut du bien, **652**, 869, 1181, 1229, 1392
Harryhausen, Ray, 185, 603, 756, 878, 1011, 1053, 1574, 1834
Hart, Ian, 1022, 1212
Hart, Teddy, 437
Harter, Évelyne, 1576
Hartley, Mariette, 632
Hartnell, William, 91, 138, 480, 1691, 1730
Harukawa, Masumi, 694, 872
Harunobu, Suzuki, 302, 416, 1802

Harvey, Anthony, **1745**
Harvey, Don, 1364
Harvey, Herk, 585, **668**
Harvey, Laurence, 918, 1441, 1628
Has, Wojciech, **239**, **277**, **345**, **696**, 746, **895**, 1040, **1045**, **1410**, **1440**, **1490**, **1734**, 1863
Has anybody seen my gal ?, **963**
Hasard (le), 874, 1076, **1180**
Hasegawa, Akio, 1792
Hasegawa, Kazuo, 170, 811, 976, 1178
Hashiguchi, Ryōsuke, **1046**, **1672**
Haskin, Byron, **283**, **654**
Hasse, O. E., 29, 1228, 1529, 1904
Hasselqvist, Jenny, 477, 1662
Hasso, Signe, 305, 489, 1502, 1592, 1599
Hatami, Leila, 1758
Hatari, **256**
Hateful eight (the), **1725**
Hatfield, Hurd, 437, 889, 906, 960, 1048, 1604
Hathaway, Anne, 1730
Hathaway, Henry, **20**, **143**, **261**, **346**, **417**, **441**, **444**, **975**, **1072**, **1110**, **1131**, **1149**, **1152**, **1203**, **1209**, **1235**, **1592**, **1687**, **1688**, **1716**, **1724**, **1749**, **1771**, **1793**, **1826**
Hatheyer, Heidemarie, 1246
Hatton, Raymond, 1475
Hatton, Rondo, 1391, 1651
Haudepin, Sabine, 3, 70, 283, 410, 807, 859, 871, 1074, 1190, 1781, 1903
Hauer, Rutger, 90, 688, 844, 1086, 1259, 1385, 1734, 1853
Haunting (the), *voir* Maison du Diable (la)
Haupt, Ullrich, 1352
Hauptmann, Gerhart, 1246
Hausu, **1164**
Haut, bas, fragile, **1176**
Haute pègre, *voir* Trouble in Paradise
Haute société (la), *voir* High society
Hauts de Hurlevent (les) (Arnold), **1404**
Hauts de Hurlevent (les) (Buñuel), **505**
Hauts de Hurlevent (les) (Wyler), **1601**
Havana, **1600**
Havers, Nigel, 1624
Havilland, Olivia de, 176, 254, 287, 449, 653, 676, 834, 871, 932, 981, 1032, 1045, 1055, 1060, 1206, 1291, 1394
Haw, Alex, 108
Hawke, Ethan, 1302
Hawkins, Jack, 2, 154, 249, 608, 703, 956, 980, 1287, 1312, 1409, 1456, 1627, 1771
Hawkins, Sally, 376, 966
Hawks, Howard, **139**, **172**, **256**, **539**, **618**, **623**, **636**, 639, **663**, 886, **956**, **988**, **1013**, **1051**, **1072**, **1182**, **1202**, **1288**, **1559**, **1605**, **1637**, **1756**, **1860**, **1872**, **1893**
Hawn, Goldie, 1087, 1762
Haworth, Jill, 911
Hawthorne, Nathaniel, 1828
Häxan, *voir* Sorcellerie à travers les âges (la)
Hay, Will, 1876
Hayakawa, Sessue, 2, 1342, 1466, 1631
Hayama, Ryōji, 1252
Hayasaka, Fumio, 397, 417
Hayashi, Fumiko, 616, 1237, 1714, 1781, 1870, 1876
Hayashi, Hikaru, 1066
Hayden, Sterling, 16, 88, 99, 261, 661, 671, 722, 920, 1263, 1285, 1506, 1722
Haydn, Richard, 1535, 1559, 1748
Hayek, Salma, 819
Hayes, Helen, 122, 1328
Hayman, David, 806, 1778
Haynes, Todd, **706**, **1897**
Haysberg, Dennis, 706
Hayter, James, 1808
Hayward, David, 233
Hayward, Louis, 256, 919, 1547, 1831
Hayward, Susan, 98, 330, 441, 515, 558, 1048, 1124, 1274, 1397, 1411, 1538, 1623, 1793
Hayworth, Rita, 118, 368, 412, 512, 930, 1288, 1335, 1744, 1747
Hazanavicius, Michel, **179**, **309**, **696**, **1835**
Haze, Jonathan, 176
He ran all the way, **1573**
He walked by night, **6**
He who gets slapped, **1563**
Heacock, Linnea, 198
Heald, Anthony, 629
Heard, John, 268, 452, 566, 1611
Hearn, Lafcadio, 455
Hearst, William Randolph, 672, 1372
Heart beat, **268**
Heartbreak ridge, **412**

Heat, **1312**
Heat and dust, **42**
Heathcote, Thomas, 1294
Heat of the world (the), **1906**
Heaven can wait, **1502**
Heaven knows, Mr. Allison, 499, 533, **1075**
Heaven's gate, 98, 865, **1226**, 1720, 1867
Hébert, Claude, 912, 997
Hébrard, Frédérique, 1249
Hecht, Ben, 351, 539, 1013
Hedison, David, 1220
Hedren, Tippi, 65, 1175, 1613
Heer, Rolf de, **1745**
Heerman, Victor, **1084**
Heflin, Marta, 469
Heflin, Van, 321, 369, 798, 1010, 1053, 1090, 1328, 1402, 1509, 1614, 1676, 1752, 1809
Hagegård, Håkan, 60
Heidemann, Paul, 386
Heilige Berg (der), 495, **1822**, 1844
Heimat, **545**, 1746
Heimat IV, **1746**
Heinlein, Robert A., 1878
Heiress (the), **1060**
Heiskanen, Maria, 932
Heisler, Stuart, **464**, **681**, **1036**, **1257**, **1506**, **1779**
Helberg, Simon, 1254
Helen of Troy, 953
Hell, Erik, 307
Hell drivers, **138**
Hell's angels, 245, **1731**, 1740
Heller in pink tights, **28**
Hellinger, Mark, 803, 1024, 1028, 1453
Hellman, Monte, **430**, **1055**, **1583**, **1789**
Hello, sister, 6, **1846**
Helm, Brigitte, 432, 516, 1311, 1885
Helmond, Katherine, 199
Helmore, Tom, 196, 392, 611
Helpmann, Robert, 104, 298, 1622
Helton, Percy, 59, 115, 632, 1390
Hemblen, David, 800, 893, 1314, 1620
Hemingway, Ernest, 122, 555, 663, 730, 1048, 1107, 1666, 1879
Hemingway, Mariel, 152
Hemmings, David, 822, 1475
Hémon, Louis, 656, 1742
Hendrix, Wanda, 1067, 1565
Hendry, Ian, 250, 1199, 1431, 1452, 1655
Henley, William Ernest, 1214, 1759
Henning, Uno, 516, 1714
Henrey, Bobby, 974
Henried, Paul, 16, 312, 406, 711, 1192, 1204, 1420, 1429, 1661
Henriksen, Lance, 15, 177, 1656
Henry, Buck, 198
Henry, William, 518
Henry, portrait of a serial killer, 480
Henry V (Branagh), **452**
Henry V (Olivier), 452, 1104, **1545**
Henson, Jim, **426**
Henze, Hans Werner, 524, 1004, 1607
Hepburn, Audrey, 280, 333, 428, 448, 537, 620, 827, 883, 1031, 1342, 1370, 1645, 1647
Hepburn, Katharine, 151, 245, 264, 375, 469, 474, 533, 631, 634, 906, 1066, 1093, 1189, 1605, 1611, 1634, 1685, 1707, 1733, 1735, 1745, 1795
Her, **1567**
Héraclite, 165
Herbert, Frank, 305, 579, 1539
Herbert, Hugh, 306, 366, 958, 1541
Herbert, Percy, 756, 1590
Herbes flottantes, *voir* Ukikusa
Herbes folles (les), **1270**
Herbes sèches (les), **1238**
Here comes Mr. Jordan, **999**, 1810
Hérédité, **599**
Heretic (the), **1204**
Hergé, 20, 22, 60, 66, 70, 211, 268, 496, 518, 682, 717, 817, 843, 938, 1125, 1159, 1187, 1317, 1342, 1368, 1379, 1411, 1503, 1585, 1838
Hériat, Philippe, 247, 699, 1125, 1334, 1491
Héritage (l') (Bolognini), 209, **717**, 1042, 1474
Héritage (l') (Kobayashi), **1088**
Héritière (l'), *voir* Heiress (the)
Herlitzka, Roberto, 703
Herman, Jean, **1668**
Hermann, Irm, 320, 350, 352, 442, 482, 490, 1108, 1387, 1806
Hermantier, Raymond, 667
Hernández, Felisberto, 376
Hernandez, Gérard, 849
Heroes for sale, **1457**
Héros (le), **1153**

Héros d'occasion, *voir* Hail the conquering hero
Héros sacrilège (le), **16**
Herr, Michael, 522
Herrand, Marcel, 123, 641, 691, 959, 1307, 1313, 1415, 1446, 1524, 1887
Herrmann, Bernard, 8, 24, 208, 258, 611, 638, 652, 756, 863, 877, 878, 1011, 1293, 1336, 1378, 1392, 1582, 1613
Herrmann, Fernand, 687
Hershey, Barbara, 25, 77, 939, 964, 1123, 1277
Hersholt, Jean, 436, 525, 852, 1403, 1823
Herter, Gérard, 903
Hervey de Sain-Denis, Léon d', 1840
Herviale, Jeanne, 1729
Herz, Juraj, **1371**
Herz aus Glas, *voir* Cœur de verre
Herzi, Hafsia, 468
Herzog, Werner, 70, **93**, **320**, **749**, **771**, **992**, **1243**, **1505**, **1585**, **1638**, 1746
Hesme, Clotilde, 1219
Hessling, Catherine, 445, 1867
Heston, Charlton, 286, 377, 607, 645, 690, 770, 812, 843, 960, 963, 1183, 1312, 1619
Hetény, Pál, 1298
Hetherington, Tim, **101**
Hets, 334, **1505**
Heure du crime, *voir* Johnny O'Clock
Heure du loup (l'), **385**
Heure exquise (le), **1132**
Heure suprême (l'), *voir* Seventh heaven
Heureux mortels, *voir* This happy breed
Heureux qui comme Ulysse, **1144**
Hewett, Christopher, 1852
Heydt, Louis Jean, 1074, 1633
Heywood, Ann, 718
Hickey, William, 970, 1315, 1341, 1881
Hickox, Douglas, **1655**
Hidari, Bokuzen, 394, 397, 601, 638, 727
Hidari, Sachiko, 691, 872
Hiegel, Catherine, 633
Higashiyama, Chieko, 327, 394, 744, 1657
Higgins, Anthony, 334, 462, 1903
Higgins, Michael, 888
High fidelity, **368**
High hopes, **75**
High noon, **204**, 369, 636, 1338
High plains drifter, *voir* Homme des hautes plaines (l')
High school, **495**, 1122
High school II, 708, **1122**
High sierra, 419, **1208**, 1779
High society, **1066**
High wall, **332**
High wind in Jamaica, **1474**
Highlander, **113**
Highsmith, Patricia, 175, 407, 412, 913, 1181, 1337, 1408, 1897
Highway 301, **1795**
Hill, Arthur, 957
Hill, George Roy, **510**, **534**, **725**, **1016**, **1760**
Hill, Terence, 251, 1330
Hill, Walter, **1056**
Hill (the), **1199**
Hill of freedom, **572**
Hiller, Arthur, **1052**, **1155**
Hiller, Wendy, 257, 467, 801, 1558, 1894
Hilling, Jacques, 123, 1891
Hillyer, Lambert, **560**, **1374**
Hilton, James, 109
Himizu, **585**
Himmel über Berlin (der), 289, **423**
Himori, Shin.ichi, 156, 166, 317, 416, 526, 1802, 1820
Hinds, Ciarán, 139, 583, 1669, 1865
Hinds, Samuel S., 249, 772, 1594, 1735, 1800, 1809
Hingle, Pat, 6, 864, 905, 995, 1427, 1458, 1607, 1793
Hinrich, Hans, 1378
Hiroshima mon amour, **1501**, 1553
Hirsch, Emile, 1014
Hirsch, Judd, 1373
Hirsch, Robert, 280, 943, 1485
Hirschbiegel, Oliver, **1406**
Hirschmüller, Hans, 352
Hirt, Éléonore, 132, 1698
His girl friday, **539**, 1649
His kind of woman, **837**, 1830
Hisaishi, Joe, 1587
Histoire d'Adèle H. (l'), **889**, 1589
Histoire d'herbes flottantes, *voir* Ukikusa monogatari
Histoire d'un amour, *voir* Back street
Histoire d'une femme (l'), **1227**
Histoire d'une prostituée, **989**, 990
Histoire de détective, *voir* Detective story
Histoire de garçons et de filles, **330**

Histoire de ma femme (l'), **590**
Histoires extraordinaires (Faurez), **268**
Histoires extraordinaires (Fellini & al.), **692**
Histoire de chanter), **1908**
Histoire du Japon racontée par. . . , **1880**
History is made at night, **755**
Hit (the), **1323**
Hitch-hiker (the), **928**
Hitchcock, Alfred, **5**, **8**, **12**, **14**, 24, 43, **55**, **65**, 71, 72, **196**, 249, 252, 280, **331**, 336, **407**, **415**, **421**, **447**, **542**, **611**, **618**, **627**, **647**, 652, **683**, 747, **795**, **825**, **877**, **895**, **897**, **907**, 979, 1006, 1033, **1064**, **1114**, **1118**, **1146**, **1175**, 1176, **1181**, **1234**, 1258, **1275**, **1282**, **1288**, **1293**, **1308**, **1324**, **1336**, **1349**, **1356**, **1389**, **1392**, 1394, **1402**, 1431, 1460, **1497**, 1498, **1520**, **1529**, **1556**, **1582**, 1602, **1613**, **1862**
Hitchcock, Patricia, 1181
Hitler, Adolf, 108, 109, 144, 157, 232, 363, 381, 388, 417, 418, 479, 489, 490, 495, 544, 545, 579, 587, 693, 717, 760, 795, 807, 870, 873, 892, 988, 1170, 1193, 1230, 1282, 1319, 1361, 1365, 1386, 1405, 1406, 1429, 1441, 1452, 1511, 1542, 1728, 1748, 1827, 1829, 1836, 1837, 1852, 1869
Hitler, un film d'Allemagne, 264, **388**, 686
Hitler's madman, **1893**
Hjejle, Iben, 368
Hobson, Valerie, 237, 674, 702, 709, 771, 1318, 1369, 1742
Hobson's choice, **611**
Hodge, Patricia, 512
Hodiak, John, 542, 810, 1154
Hoechlin, Tyler, 1816
Hoey, Dennis, 24, 74, 126, 693, 1126, 1391
Hoffman, Cooper, 1741
Hoffman, Dustin, 66, 138, 228, 250, 935, 938, 1106, 1205, 1242, 1473, 1717
Hoffman, Gérard, 426, 1067, 1168, 1820
Hoffman, Philip Seymour, 108, 455, 593, 823, 854, 913, 1302, 1440, 1583, 1727, 1731
Hogarth, William, 1787
Hohl, Arthur, 328, 693, 1008, 1833
Holbrook, Hal, 198, 250, 476, 602
Hold, Marianne, 1251
Hold back the dawn, **449**, 865
Hold-up à la milanaise, 537, **1688**
Hold-up à Londres, *voir* League of gentlemen (the)
Holden, Gloria, 560
Holden, William, 2, 19, 121, 448, 530, 624, 782, 836, 1015, 1031, 1033, 1157, 1175, 1372, 1446, 1892
Hole (the), *voir* Dong
Holgado, Ticky, 59, 1162
Holiday, Billie, 656
Hollaender, Friedrich, 230
Hollande, François, 782
Holliday, Judy, 326, 667, 969, 1015, 1032, 1189
Holliman, Earl, 84, 179, 554, 1036, 1779
Holloway, Stanley, 77, 83, 333, 361, 1383, 1410, 1469, 1542, 1645
Holloway, Sterling, 1783
Hollywood, 19, 31, 58, 89, 200, 532, 583, 604, 624, 644, 948, 993, 1133, 1135, 1234, 1292, 1352, 1430, 1478, 1506, 1536, 1636, 1739, 1830, 1868
Hollywood ending, **1868**
Holm, Celeste, 788, 843, 1066, 1744
Holm, Claus, 686, 1660, 1827
Holm, Ian, 199, 400, 452, 740, 1391, 1535, 1620, 1656
Holmes, Philip, 573, 1893
Holmes, Sherlock, 24, 74, 83, 126, 334, 336, 417, 685, 692–694, 975, 1126, 1391, 1415, 1652, 1822
Holoubek, Gustaw, 239, 345, 1045, 1490, 1734
Holt, Jack, 1295
Holt, Jany, 133, 384, 482, 720, 1087, 1293, 1309, 1363, 1511, 1524
Holt, Tim, 118, 621, 837, 1199, 1616
Holy Lola, **521**
Holy matrimony, **891**
Holy motors, 520, **763**
Homar, Lluís, 880, 1425
Hombre, **1774**
Home from the hill, **845**
Home sweet home, **1039**
Homeier, Skip, 200, 756, 1036, 1134, 1357
Homère, 263, 1733
Homesman (the), **1157**
Homicidal, **72**
Homme à femmes (l'), *voir* Sorelle Materassi
Homme à l'affût (l'), *voir* Sniper (the)

Homme à l'imperméable (l'), **1264**
Homme à la caméra (l'), **165**, 1033, 1481, 1517, 1630
Homme à la croix (l'), *voir* Uomo dalla croce (l')
Homme à la peau de serpent, *voir* Fugitive kind (the)
Homme au bras d'or (l'), 701, **1044**
Homme au complet blanc (l'), **134**
Homme au crâne rasé (l'), 507, **657**
Homme au fusil (l'), *voir* Man with the gun
Homme au masque de cire (l'), *voir* House of wax
Homme au pistolet d'or (l'), *voir* Man with the golden gun (the)
Homme aux colts d'or (l'), *voir* Warlock
Homme aux lunettes d'écaille (l'), *voir* Sleep, my love
Homme d'Aran (l'), *voir* Man of Aran
Homme de Berlin (l'), **695**
Homme de l'Arizona (l'), *voir* Tall T (the)
Homme de l'Ouest (l'), *voir* Man of the West
Homme de la plaine (l'), **30**, 1382
Homme de la rue (l'), *voir* Meet John Doe
Homme de Lisbonne (l'), *voir* Lisbon
Homme de Londres (l') (Decoin), **136**, 1467
Homme de Londres (l') (Tarr), **1467**, 1486
Homme de nulle part (l') (Chenal), 984, **1561**
Homme de nulle part (l') (Daves), *voir* Jubal
Homme de Rio (l'), 817, 1125, 1368, 1379, **1503**, 1570
Homme des hautes plaines (l'), 412, **734**, 926, 1499
Homme des vallées perdues (l'), *voir* Shane
Homme du large (l'), **481**
Homme du Sud (l'), *voir* Southerner (the)
Homme en gris (l'), *voir* Man in grey (the)
Homme fatal (l'), *voir* Fanny by gaslight
Homme invisible (l'), *voir* Invisible man (the)
Homme-léopard (l'), *voir* Leopard man (the)
Homme n'est pas un oiseau (l'), **1815**
Homme que j'ai tué (l'), **518**
Homme qui aimait les femmes (l'), **9**, 810
Homme qui en savait trop (l') (1934), 8, **647**, 788
Homme qui en savait trop (l') (1956), **8**, 399, 611, 647, 1282, 1625
Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux (l'), *voir* Horse whisperer (the)
Homme qui n'a jamais existé (l'), *voir* Man who never was (the)
Homme qui n'a pas d'étoile (l'), *voir* Man without a star
Homme qui regardait passer les trains (l'), **952**
Homme qui rétrécit (l'), **884**, 1529
Homme qui revient de loin (l'), **1667**
Homme qui rit (l') (Corbucci), **1683**
Homme qui rit (l') (Leni), *voir* Man who laughs (the)
Homme qui tua la peur (l'), *voir* Edge of the city
Homme qui tua L. Valance (l'), **44**, 154, 227, 230, 308, 1489, 1718
Homme qui venait d'ailleurs (l'), **1136**
Homme qui voulait savoir (l'), **508**
Homme qui voulut être roi (l'), *voir* Man who would be king (the)
Homme sans passé (l'), **1640**
Homme sans visage (l'), **94**, 665, 1279
Homme sauvage (l'), *voir* Stalking moon (the)
Homme tranquille (l'), **34**, 232
Hommes contre (les), *voir* Uomini contro
Hommes de la mer (les), **330**
Hommes du président (les), **250**, 1762
Hommes le dimanche (les), *voir* Menschen am Sonntag
Hommes préfèrent les blondes (les), *voir* Gentlemen prefer blondes
Hommes, quels mufles (les), **221**
Homolka, Oskar, 178, 447, 883, 1354, 1480, 1510, 1559
Honda, Ishirō, **1416**
Hondo, **1004**, 1072
Honegger, Arthur, 236, 467, 612, 971, 1421, 1460
Honeymoon, 500
Honeymoon killers (the), 181, 865, 1290, **1354**
Honey pot (the), **1623**
Hong, Sang-soo, **461**, **514**, **572**, **573**, **579**, **1148**, **1161**, **1164**, **1383**, **1562**, **1768**, **1805**
Honkytonk man, 596, **1603**
Honneur des Prizzi (l'), *voir* Prizzi's honor
Honneur perdu de Katharina Blum (l'), **568**
Honni soit qui mal y pense, *voir* Bishop's wife (the)
Honorable Angelina (l'), *voir* Onorevole Angelina (l')

Honoré, Christophe, **1256**, **1907**
Honte (la), **1551**
Hooch, Pieter de, 1048, 1422, 1491, 1814
Hooper, Tobe, **403**
Hooper, Tom, **290**
Hoover, J. Edgar, 397, 1521, 1566, 1592, 1857, 1891
Hopalong Cassidy, 1132
Hope, Bob, 57, 159, 313, 517, 1082, 1086, 1568, 1810
Hope, Nicholas, 1745
Hope, Vida, 134
Hope & glory, 244, **806**, 1778
Hôpital et ses fantômes (l'), *voir* Riget
Hopkins, Anthony, 248, 269, 629, 801, 892, 1666, 1745
Hopkins, Bo, 1139, 1175
Hopkins, Matthew, 243, 1693, 1840
Hopkins, Miriam, 92, 167, 183, 659, 868, 878, 1060, 1153, 1157, 1756, 1843
Hopper, Dennis, 48, 296, 427, 522, 738, **801**, 1152, 1232, 1337, 1687, 1722, 1763
Hopper, Hedda, 19, 323, 557, 624, 929, 995
Horde sauvage (la), *voir* Wild bunch (the)
Hori, Tatsuo, 355
Hori, Yûji, 77, 1874, 1906
Horiuchi, Kiezō, 774
Horizon (l'), **740**
Horizons perdus, *voir* Lost horizon
Horizons sans fin, **1904**
Horizons West, **116**
Horloger de Saint-Paul (l'), 577, **885**, 1528, 1852
Horn, Camilla, 159
Horne, James W., **454**, **1018**, **1301**, **1825**
Horrocks, Jane, 931
Hors-la-loi (Bouchareb), **304**, 1362, 1748
Hors-la-loi (Keighley), *voir* G men
Hors Satan, **103**, 1084
Horse feathers, **306**
Horse's mouth (the), **1669**
Horse whisperer (the), **1728**
Horst, Frank, 1177
Horton, Edward Everett, 79, 92, 109, 144, 181, 260, 296, 659, 999, 1065, 1280, 1559
Hoskins, Bob, 43, 49, 528, 1100, 1636
Hospital, **497**
Hospital (the), **1155**
Hossein, Robert, 87, 329, **646**, 1173, 1245
Hosseini, Shahab, 574, 1061, 1758
Höstsonaten, *voir* Sonate d'automne
Hotel by the river, **1383**
Hôtel des Amériques, 476, **1781**
Hôtel des Invalides, **535**
Hôtel du Nord, **1201**
Hotel Monterey, **596**
Hôtel Terminus, **1899**
Hou, Hsiao-hsien, **358**, **441**, **446**, **680**, **844**, **1007**, 1140, **1678**, **1813**
Hougron, Jean, 1388
Hound of the Baskervilles (the), *voir* Chien des Baskerville (le), *voir* Chien des Baskerville (le)
Hour of the gun, **959**
Hours (the), **305**
House by the river, **256**
House of bamboo, *voir* Maison de bambou
House of Dracula, 408, 1126, 1210, **1291**
House of fear (the), **1391**
House of Frankenstein, 943, 1126, **1210**, 1291
House of strangers, **98**, 347
House of wax, 70, **657**, 1525
House on Haunted Hill, **200**
House on 92nd street (the), **1592**, 1831
House on Telegraph Hill (the), *voir* Maison sur la colline (la)
House that Jack built (the), **1837**
Hoven, Adrian, 423, 1806
How green was my valley, *voir* Qu'elle était verte ma vallée
How to murder your wife, **328**
Howard, Bryce Dallas, 1777
Howard, Esther, 58, 96, 657, 1425
Howard, John, 109
Howard, Leslie, 180, 319, **467**, 676, 753, **1735**, 1790
Howard, Ron, 798, 982
Howard, Trevor, 206, 432, 549, 655, 679, 684, 1469, 1508, 1863, 1894
Howard, William K., **380**
Howards End, **248**, 892
Hoyt, Harry O., **918**
Hoyt, John, 22, 231, 336
HPW ou Anatomie d'un faussaire, **119**
Hrabal, Bohumil, 95, 203, 339, 943, 1723
Hrušínský, Rudolf, 203, 339, 736, 943, 1371, 1623
Hu, Bo, **319**

Huba, Martin, 1129, 1723
Huber, Harold, 160, 217
Hubert, Lucien, 39
Hud, **1819**
Hudd, Walter, 1496
Hudson, Hugh, **1184**
Hudson, Rochelle, 275, 1457
Hudson, Rock, 14, 17, 116, 182, 399, 453, 574, 806, 826, 1008, 1182, 1232, 1310, 1593, 1689
Hudsucker proxy (the), **1591**
Huggins, Roy, **1139**
Hughes, Barnard, 1155
Hughes, Howard, 245, 249, 330, **639**, 837, 1360, 1492, **1731**
Hugo, Victor, 370, 612, 777, 889, 912, 1051, 1083, 1263, 1378, 1627, 1683, 1689, 1892
813 (nombre), **3**, 617, 638, 889, 1400, 1621
8 1/2, **18**, 372, 692, 1442, 1590, 1746, 1890
Huit femmes, **51**, 1602
Huit heures de sursis, *voir* Odd man out
Huit heures ne font pas un jour, **1387**
Huit salopards (les), *voir* Hateful eight (the)
Huitième femme de Barbe-Bleue (la), **144**
Hula hoop, 196, 280, 545, 861, 1591
Hulce, Tom, 632, 1172
Hull, Henry, 419, 460, 542, 754, 1208, 1336, 1369
Hüller, Sandra, 1240
Humain, trop humain, **1005**
Human desire, 1194, **1527**
Human factor (the), **643**
Humanité (l'), 125, **1216**
Humberstone, H. Bruce, **160**, **299**, **1198**
Hume, Benita, 1481
Hummer, Julia, 1306
Humoresque, 534, **784**
Hunchback of Notre-Dame (the) (Dieterle), *voir* Quasimodo
Hunchback of Notre-Dame (the) (Worsley), *voir* Notre-Dame de Paris
Hunebelle, André, **1624**, **1741**
Hunger, **266**
Hunnicutt, Arthur, 263, 450, 750, 798, 979, 991, 1124, 1182
Hunnicutt, Gayle, 94, 665
Hunt, Helen, 1245
Hunt, Linda, 248, 1139
Hunt, Marsha, 733
Hunt, Martita, 620, 630, 771, 1228
Hunt, Peter R., **671**
Hunted, **647**
Hunter, Alberta, 1258
Hunter, Holly, 44, 263, 467, 1902
Hunter, Ian, 330, 653, 1027, 1544, 1821, 1862
Hunter, Jeffrey, 710, 1713
Hunter, Kim, 105, 289, 678, 1538, 1619
Hunter, Tab, 1036
Huntley, Raymond, 1410, 1470, 1808
Huppert, Caroline, **1249**
Huppert, Isabelle, 38, 51, 88, 235, 276, 354, 648, 664, 677, 711, 742, 745, 1210, 1226, 1378, 1408, 1764, 1831, 1852, 1896
Hurd, Hugh, 976, 1690
Hurdes (las), **1409**
Hurst, Brandon, 777, 1627
Hurst, Paul, 765, 850
Hurt, John, 62, 171, 177, 625, 699, 740, 801, 1231, 1323, 1368, 1728, 1777, 1779
Hurt, Mary Beth, 725, 1056
Hurt, William, 55, 568, 700, 1405
Hurt locker (the), *voir* Démineurs
Hurwitz, Leo, **1823**
Husbands, **730**, 847, 970, 1645
Husbands and wives, **996**, 1488
Hush, **1046**
Hush... hush, sweet Charlotte, **981**
Hussenot, Olivier, 8, 629, 691, 1300, 1593
Hussey, Ruth, 743
Hustler (the), **197**
Huston, Anjelica, 490, 718, 863, 969, 1057, 1341, 1361, 1399, 1458, 1491, 1492, 1700, 1727
Huston, Danny, 945
Huston, John, **32**, **243**, **265**, **287**, **351**, 354, 357, 436, **533**, **549**, **551**, **620**, **621**, 634, 666, **671**, **735**, **750**, **828**, 891, 920, **969**, **1019**, **1046**, **1075**, **1088**, **1190**, 1222, **1308**, **1315**, **1341**, **1358**, **1399**, **1412**, **1464**, **1468**, 1476, 1590, **1605**, **1616**
Huston, Virginia, 626
Huston, Walter, 32, 126, 164, 169, 639, 906, 1101, 1295, 1441, 1531, 1616, 1626, 1632, 1715, 1893
Huszárik, Zoltán, **584**

Hutchinson, Josephine, 810
Hutchison, Doug, 400
Hutton, Betty, 843, 1511
Hutton, Jim, 963
Hutton, Lauren, 301, 1454
Huysmans, Joris Karl, 150
Hyde-White, Wilfrid, 1082, 1450, 1645, 1894
Hyer, Martha, 52, 200, 955
Hymer, Warren, 229, 310, 1403, 1413, 1655
Hytner, Nicholas, **600**
Hyytiäinnen, Janne, 932, 1910

I am a fugitive from a chain gang, *voir* Je suis un évadé
I am a fugitive from a chain gang, 498
I am waiting, **1461**
I, Claudius, **62**, 960, 1653
I confess, 1228, **1529**
I died a thousand times, **1779**
I hired a contract killer, **1801**
I know where I'm going, **1558**
I'll be seeing you, **1022**
I married a communist, **249**, 288
I married a witch, *voir* Ma femme est une sorcière
I shot Andy Warhol, 492, 580, **928**, 1520
I shot Jesse James, **47**, 460, 754
I wake up screaming, **299**, 409, 863, 1394
I walk alone, 534
I walked with a zombie, *voir* Vaudou
I want to live, **1411**
I wanted wings, 449
I was a male war bride, **1051**
Iannucci, Armando, **1841**
Ibáñez Serrador, Narciso, **1494**
Ibert, Jacques, 1848
Ibis rouge (l'), 370, **536**, 1031
Ibsen, Henrik, 477, 864, 1097, 1656, 1790
Ice cold in Alex, **267**
Ich will doch nur..., 423, **760**
Ichikawa, Kon, **170**, **863**, **1352**, **1444**
Ici brigade criminelle, *voir* Private hell 36
Ida, **1188**
Idiot (l') (Kuroswa), *voir* Hakuchi
Idiots (les), **1776**
Idle, Eric, 7, **268**, 595, 830, 1397
Idle class (the), *voir* Charlot (First national)
Idole d'un jour, *voir* It happened in Hollywood
If..., **85**, 728, 1682
If I had a million, 80, **1068**
Igarashi, Kohei, **594**
Igawa, Hisashi, 454
Iglesias, Eugene, 1486
Iglódi, István, 749
Iida, Chōko, 166, 167, 366, 517, 898, 902, 1799, 1807
Ikebe, Ryō, 990, 1792
Ikeda, Tadao, 80, 128, 366, 1799
Ikiru, 174, **526**, 638, 733
Il est difficile d'être un dieu, 327, **1664**
Il était un père, **156**, 902
Il était une fois, *voir* A woman's face
Il était une fois à Hollywood, **1830**
Il était une fois dans l'Ouest, 631, 1134, **1609**, 1639
Il était une fois en Amérique, **281**, 1748
Il était une fois en Anatolie, **546**
Il était une fois la révolution, **692**
Il était une fois un merle chanteur, **1597**
Il faut marier Papa, 798, **982**
Il marchait la nuit, *voir* He walked by night
Il mio nome è Nessuno, *voir* Mon nom est Personne
Il mio viaggio in Italia, *voir* À travers le cinéma italien
Il pleut toujours le dimanche, *voir* It always rains on sunday
Île (l'), **760**
Île au complot (l'), *voir* Bribe (the)
Île au trésor (l'), *voir* Treasure island
Île aux chiens (l'), *voir* Isle of dogs
Île aux oiseaux (l'), **1503**
Île aux trente cercueils (l'), **1901**
Île des morts (l'), *voir* Isle of the dead
Île du docteur Moreau (l'), **328**
Île mystérieuse (l'), *voir* Mysterious island
Île nue (l'), **1066**, 1860
Ill met by moonlight, 456, **1711**
Illegal, **1026**
Illéry, Pola, 1694, 1709
Illusionniste (l'), **890**
Illusions perdues, *voir* That uncertain feeling
Ils aimaient la vie, *voir* Kanał
Ils étaient cinq, **1245**
Ils étaient neuf célibataires, **859**
Ils n'ont que vingt ans, *voir* A summer place
Ilyinski, Igor, 259, 566, 981
Im, Kwon-taek, **261**, **1054**

Im, Sang-soo, **1020**
Images, **586**
Images de la vie, *voir* Imitation of life (Stahl)
Imamura, Shōhei, **6**, **149**, **216**, **288**, **536**, 571, **694**, 787, **872**, **900**, 1118, **1138**, **1296**, **1299**, **1325**, **1359**, 1571, 1594, **1595**, 1689, 1729, **1880**
Imitation of life (Sirk), 449, **876**
Imitation of life (Stahl), **449**, 876
Impasse (l'), *voir* Carlito's way
Impasse tragique (l'), *voir* Dark corner (the)
Impératrice rouge (l'), **419**, 910
Impératrice Yang Kuei-fei (l'), *voir* Yōkihi
Imperioli, Michael, 401
Impitoyable (Eastwood), *voir* Unforgiven
Impitoyable (l') (Ulmer), *voir* Ruthless
Implacable ennemie (l'), *voir* Cry danger
Implacables (les), *voir* Tall men (the)
Important c'est d'aimer (l'), **1800**
Impossible amour (l'), *voir* Old acquaintance
Impossible monsieur Bébé (l'), *voir* Bringing up Baby
Imposteur (l'), 1743, **1869**
In a lonely place, *voir* Violent (le)
In Bruges, **583**, 1135
In cold blood, **448**, 813, 854
In Jackson Heights, **1854**
In my country, *voir* Country of my skull
In nome del papa re, *voir* Au nom du pape-roi
In nome del popolo italiano, *voir* Au nom du peuple italien
In nome della legge, **1031**
In old Chicago, 465, **1651**
In the electric mist, **1393**
In the mood for love, 275, 293, 439, 442, **757**, 1805
In this our life, **287**
In which we serve, **1085**
Iñárritu, Alexandro G., **357**, **444**, **726**, **1101**, **1319**, **1414**, 1590
Incassable, *voir* Unbreakable
Incendie de Chicago (l'), *voir* In old Chicago
Incendies, **1552**
Inception, **1012**, 1073
Incident de frontière, *voir* Border incident
Incinérateur de cadavres (l'), **1371**
Inclán, Miguel, 779, 1578
Incompris (l'), **1039**
Inconnu (l'), *voir* Unknown (the)
Inconnu du Nord express (l'), 323, 919, **1181**, 1232, 1328, 1637, 1793
Inconnus dans la maison (les), **874**, 1790
Inconnus dans la ville, *voir* Violent saturday
Incorruptibles (les) (1959), 81, **1229**, 1374
Incorruptibles (les) (De Palma), **1374**
Incredible shrinking man (the), *voir* Homme qui rétrécit (l')
Incrocci, Zoe, 1185
Incroyable histoire du facteur Cheval (l'), **469**
Incroyable mais vrai, **588**
Inde fantôme (l'), **1381**, 1443
Indes noires (les), **557**
India song, 329, 603, 670, 748, 1105, 1221, **1350**, 1448, 1644, 1829
Indian fighter (the), **1635**
Indiana Jones, 672, 1379, 1503, 1838
  I, 393, **817**, 1368
  II, **1570**
  III, **393**
  IV, **1368**
Indigènes, **1748**
Indios tabarajas (los), 1805
Indiscrétions, *voir* Philadelphia story (the)
Indochine, **1624**
Indomptables (les), *voir* Lusty men (the)
Inévitable M. Dubois (le), **349**
Inexorable enquête (l'), *voir* Scandal sheet
Infamous, 243, 448, 471, 854, **1727**
Infanzia,vocazione e prime..., *voir* Casanova (Comencini)
Infidèlement votre, *voir* Unfaithfully yours
Infiltrés (les), *voir* Departed (the)
Infiniti, Chase, 1277
Informer (the), *voir* Mouchard (le)
Inglourious basterds, **260**
Ingram, Rex, **1132**, 1192
Ingram, Rex (acteur), 169
Inhumaine (l'), 830, **1125**, 1275
Inkijinoff, Valéry, 1060, 1125, 1397, 1880, 1898
Innocence (l'), **589**
Innocence sans protection, **379**
Innocents (les) (Clayton), 1173, **1484**
Innocents (les) (Téchiné), **485**
Inondation (l'), **1491**
Inoue, Yukiko, 1798
Inserts, **1636**
Insiang, **180**, 1911
Inside Daisy Clover, *voir* Daisy Clover

Insider (the), **489**
Inside Llewin Davis, **1433**
Insomnia, **974**
Insomniaques (les), **1884**
Insoumise (l'), *voir* Jezebel
Insoumis (l'), **499**, 1515
Insoutenable légèreté de l'être (l'), **258**
Inspecteur de service, *voir* Gideon's day
Inspecteur Harry (l'), *voir* Dirty Harry
Inspecteur Lavardin, **63**, 159, 607
Inspecteur ne renonce jamais (l'), *voir* Enforcer (the) (Fargo)
Institute Benjamenta, **1224**
Insurgés (le), *voir* We were strangers
Intelligence artificielle, 84, 94, 949, 1201, 1223
Intelligence service, *voir* Ill met in moonlight
Intendant Sanshō (l'), *voir* Sanshō dayū
Interiors, **1056**, 1584
Interlenghi, Franco, 92, 204, 735, 853, 980, 1133, 1191, 1733
Intermezzo, **319**
Internal affairs, 158
International house, **213**, 968
Interstellar, 331, **1382**
Interview with the vampire, **1006**
Intervista, **1903**
Intimacy, **566**
Intimidation, **470**
Intolerable cruelty, **931**
Intolerance, 453, 645, 656, **764**, 899
Intouchables, **913**
Into the wild, **1014**
Introuvable (l'), *voir* Thin man (the)
Intrus (l'), *voir* Invasor (o)
Intruse (l'), *voir* City girl
Invaincu (l'), *voir* Aparajito
Invasion of the body snatchers, 125, 380, 432, 1043, **1305**, 1589, 1815
Invasions barbares (les), 76, **1151**, 1359, 1661
Invasor (o), **296**
Invention de Morel (l'), **670**
Invictus, 1214, **1759**
Invisible man (the), **413**, 1227
Invisible ray (the), **1374**
Invitation (l'), 524, **1375**
Invitation to a gunfighter, **905**
Invités de huit heures (les), *voir* Dinner at eight
Invraisemblable vérité, *voir* Beyond a reasonable doubt
Io la conoscevo bene, **1141**, 1488
Ionesco, Eugène, 813
Iosseliani, Otar, **376**, **425**, **430**, **433**, **557**, **704**, **820**, **856**, **1114**, **1283**, **1597**, **1618**, **1758**, **1833**, 1850, **1899**
Ipcress file (the), **1780**
Ireland, John, 47, 245, 618, 621, 733, 751, 865, 1010, 1496, 1683, 1722
Irey, Elmer Lincoln, 720
Irezumi, **1792**
Iribe, Marie-Louise, **754**, 1411
Iribe, Paul, 163
Irish, William, 50, 324, 353, 438, 810, 1400, 1688, 1874
Irkutz 88, **1429**
Iron horse (the), **1550**
Iron mask (the), *voir* Masque de fer (le) (Dwan)
Iron mistress (the), **1112**, 1441
Irons, Jeremy, 7, 102, 410, 512
Ironside, Michael, 1435, 1882
Irréversible, **1235**
Irving, Amy, 1431, 1566
Irving, John, 725
Irving, Washington, 1621
Isaac, Oscar, 1433
Isadora, **23**
Isbert, José, 549, 1859, 1862
Ishibashi, Ryō, 1866
Ishidate, Tetsuō, 1118
Ishiguro, Kazuo, 892
Ishihama, Akira, 1023
Ishihara, Yūjirō, 1404, 1461, 1513
Ishii, Isaichi, 782
Isker, Abder, **1248**
Island of lost souls, *voir* Île du docteur Moreau (l')
Isle of dogs, **1388**, 1828
Isle of the dead, **612**
Ismaël, Gérard, 424
Isolé (l'), *voir* Lucky star
Isono, Akio, 317, 917
Istrati, Panaït, 990, 1143
Istruttoria è chiusa (l'), *voir* Nous sommes tous en liberté provisoire
It, 163, **303**
It always rains on sunday, **1750**
It came from beneath the sea, **1834**

It came from outer space, **432**
It happened here, **187**, 199
It happened in Hollywood, **1132**
It happened one night, **968**, 1097
It happened to Jane, **1148**
It happened tomorrow, 438, **1302**
It's a gift, **1825**
It's a mad mad mad mad world, **902**
It's a wonderful life, 106, 147, 308, 382, 907, 952, 1058, **1179**, 1180, 1462, 1591, 1715
It's always fair weather, *voir* Beau fixe sur New York
It should happen to you, **326**
Itinéraire marin (l'), 567
Itkine, Sylvain, 757, 1334
Itō, Yūnosuke, 466, 487, 526, 1689, 1857
Itoka,, le monstre des galaxies, **514**
Iures, Marcel, 10
Ivan, Rosalind, 265, 354, 726, 1349
Ivan le Terrible, 85, 880, **1338**, 1399, 1478
Ivanhoe, **765**, 1478
Ivanovici, Iosif, 1200
Ivanovo detstvo, *voir* Enfance d'Ivan (l')
Ivernel, Daniel, 119, 157, 554, 667, 1733, 1869, 1871
Ives, Burl, 421, 1422, 1464, 1483
Ivory, James, **42**, **200**, **248**, **441**, **746**, **892**, **1139**, 1624, **1665**, **1700**, **1759**
Ivre d'amour, *voir* Punch-drunk love
Ivre de femmes et de peinture, **261**
Iwashita, Shima, 35, 1133
Iwo Jima, **680**
Izumiya, Shigeru, 1359

J'accuse (1919), 964, **1719**
J'accuse (1938), **964**, 1719
J'ai engagé un tueur, *voir* I hired a contract killer
J'ai été recalé, mais. . . , **1563**
J'ai le droit de vivre, *voir* You only live once
J'ai perdu mon corps, **589**
J'ai tué Jesse James, *voir* I shot Jesse James
J'ai tué ma mère, 275, **293**
J'ai vécu l'enfer de Corée, *voir* Steel helmet (the)
J. Edgar, **397**
J'embrasse pas, 488, 771, **1205**
J'étais à la maison, mais, **406**
J'étais un prisonnier, *voir* Captive heart (the)
J'étais une aventurière, **1750**
Jabberwocky (Gilliam), **1855**
Jabberwocky (Švankmajer), **371**
Jack l'éventreur, *voir* Lodger (the) (Brahm)
Jackie Brown, **789**
Jackman, Hugh, 273, 1433
Jackson, Freda, 620, 1165
Jackson, Glenda, 189, 297
Jackson, Gordon, 368, 428, 1467, 1780
Jackson, Mahalia, 876
Jackson, Pat, **474**
Jackson, Samuel L., 170, 789, 838, 958, 1085, 1435, 1725
Jackson, Thomas E., 398
Jacob, Catherine, 476, 510, 765, 807, 1000
Jacob, Irène, 427, 874, 1365
Jacobi, Derek, 62, 290, 452, 643, 960, 1653
Jacobsson, Ulla, 934, 1456
Jacques, Yves, 76, 1151
Jacquet, Gaston, 488, 1060, 1343
Jacquet, Roger, 331
Jacquot de Nantes, **479**, 1552
Jade, Claude, 878, 1547, 1555, 1783, 1901
Jadidi, Amir, 1907
Jaeckel, Richard, 158, 300, 369, 407, 1134
Jaffe, Sam, 87, 109, 419, 593, 637, 671, 1201, 1228, 1312
Jaffrey, Madhur, 441, 1759
Jaffrey, Saeed, 450, 621, 857
Jagger, Dean, 36, 143, 151, 197, 306, 377, 452, 470, 521, 1308, 1328, 1338, 1446, 1501
Jaguar, 706, **1105**
Jahoda, Myeczyslaw, 1734
Jalal, Farida, 319, 857
Jalousie (Germi), *voir* Gelosia
Jalousie (Rapper), *voir* Deception
Jalsaghar, **153**, 857, 1690
Jamaica Inn, 65, **1064**, 1288, 1356
Jamais plus jamais, *voir* Never say never again
James, Henry, 200, 558, 917, 1060, 1139, 1173, 1267, 1396, 1484, 1633, 1700
James, Olga, 1026
James-Collier, Robert, 972
James Bond 007 contre Dr. No, *voir* Dr. No
Jameson, Joyce, 1540
Janáček, Leoš, 258, 550, 600, 684, 840, 1256, 1423, 1506, 1842

Jancsó, Miklós, **450**, 807, **1094**, **1244**, **1531**, **1598**, **1901**
Janda, Krystyna, 901, 1577
Jandreau, Brady, 1848
Jane B. par Agnès V., 483, **1567**
Jane Eyre (Fukunaga), **278**
Jane Eyre (Stevenson), **1719**
Janequin, Clément, 1809
Janique Aimée, **555**
Jankowska-Cieslak, Jadwiga, 356
Jannacci, Enzo, 1873
Jannings, Emil, 132, 159, 163, 644, 780, 857, 1033, 1478
Jantzen, Kitty, 447
Jaoui, Agnès, 97, 365, **864**, 997, 1269, 1475
Jardin d'Allah (le), *voir* Garden of Allah (the)
Jardin des délices (le), **1742**
Jardin des Finzi-Contini (le), **988**
Jardin des Plantes (le), **510**
Jardin du Diable (le), *voir* Garden of Evil
Jardin qui bascule (le), **1485**
Jardins de pierre, *voir* Gardens of stone
Jardins en automne, **430**
Jarecki, Andrew, **575**
Järegård, Ernst-Hugo, 33, 1211
Jarman, Claude, 1139
Jarman Jr., Claude, 867
Jarmusch, Jim, **177**, 458, **971**, **1071**, **1418**
Jarov, Mikhaïl, 1338
Jarre, Maurice, 248, 390, 608, 655, 778, 1340
Järrel, Stig, 334, 1505
Jarrett, Keith, 1098
Jarry, Alfred, 313, 870, 998
Järvenhelmi, Maria, 932
Jasný, Vojtech, **1231**
Jason and the Argonauts, **878**, 1011, 1435
Jassy, **1477**
Jaubert, Maurice, 4, 56, 137, 395, 544, 728, 889, 1396, 1694
Je demande la parole, *voir* Prochou slova
Je donnerai un million, **1702**
Je l'ai été trois fois, **768**
Je la connaissais bien, *voir* Io la conscevo bene
Je n'ai pas tué Lincoln, *voir* Prisoner of Shark Island (the)
Je ne regrette pas ma jeunesse, **1116**
Je ne voudrais pas être un homme, **1527**
Je retourne chez Maman, *voir* Marrying kind (the)
Je sais où je vais, *voir* I know where I'm going
Je suis un aventurier, *voir* Far country (the)
Je suis un évadé, **644**
Je suis un sentimental, **629**
Je t'attendrai, *voir* Déserteur (le)
Je t'achèterai, **487**
Je t'aime, je t'aime, **916**, 1152
Je, tu, il, elle, **965**
Je veux seulement. . . , *voir* Ich will doch nur. . .
Je veux vivre, *voir* I want to live
Je vous salue Marie, **343**
Jean, Gloria, 1779
Jean-Max, 1750
Jean-Roch Coignet, **641**
Jeanne, **584**
Jeanne au bûcher, **1714**
Jeanne Dielman, **753**
Jeanson, Francis, 1400
Jeanson, Henri, 146, 212, 225, 236, **308**, 544, 1170, 1201, 1228, 1596
Jefferson, Blind Lemon, 1640
Jefford, Barbara, 291
Jéhanne, Édith, 516, 1547
Jeliaboujski, Iouri, **981**
Jellyfish, **1148**
Jendly, Roger, 507, 1755
Jenkins, Allen, 217, 1705, 1821
Jenkins, Richard, 966, 1209
Jennings, Alex, 1373
Jenny, 91, 131, **195**, 774
Jenny, femme marquée, *voir* Shockproof
Jensen, Jacques, 1684
Jeremiah Johnson, **761**, 1605
Jergens, Adele, 1466
Jéricho (Calef), **705**
Jericho (Robeson), **1551**
Jérôme, Alain, 1787
Jerry souffre-douleur, *voir* Patsy (the)
Jersey boys, **628**
Jesse James, *voir* Brigand bien aimé (le) (King)
Jessie, *voir* Shattered image
Jessua, Alain, **132**, **186**, **743**, **1047**, **1420**, **1485**
Jetée (la), 926, **1462**, 1515
Jeu de massacre, **132**, 328
Jeune et innocent, *voir* Young and innocent
Jeune fille au carton à chapeau (la), **880**
Jeune fille sans mains (la), **934**
Jeune Werther (le), **1610**, 1727

Jeunes filles japonaises sur le port, **1798**
Jeunesse, **1909**
Jeunesse délinquante, *voir* Violent playground
Jeunesse de la bête (la), **1463**
Jeunet, Jean-Pierre, **56**, **59**, **1230**, **1778**
Jeux d'été, *voir* Sommarlek
Jeux de l'amour (les), **120**, 323, 702, 1003
Jeux de l'amour et de la guerre (les), *voir* Americanization of Emily (the)
Jeux de mains, *voir* Hands across the table
Jeux interdits, **39**, 544, 1335
Jewel robbery, **1821**
Jezebel, **937**
Ježková, Milada, 858
Jia, Zhangke, **129**, **273**, **332**, **649**, **894**, 949, **1534**, **1559**
Jiang, Wu, 649, 1534
Jimmy P., **551**, 1530
Jin, Tao, 821
Jireš, Jaromil, **1099**, **1127**
Jitterbug, 707, 1511, 1662
JLG/JLG, **166**, 1239
Jmourki, *voir* Colin-maillard
Joannon, Léo, **198**, **1846**
Joano, Clotilde, 1544, 1756
Joanovici, Joseph, 712, 1808
Jobert, Marlène, 483
Jobim, Tom, 1264
Jocelyn, André, 1495
Jodorowsky, Alejandro, **299**, **310**, 578, **1227**, **1323**, **1736**
Jodorowsky's Dune, **578**
Joe il rosso, **217**
Joe Kidd, **997**
Joffé, Alex, **1266**, **1516**
Joffre (acteur), 29, 927
Jofroi, **1528**
Johansson, Scarlett, 136, 226, 948, 1433, 1484, 1567, 1728, 1757
Johar, Karan, **962**, **1849**
John, Georg, 716
John, Gottfried, 409, 483, 686, 836, 1127, 1155, 1224, 1387, 1549, 1561, 1660
John, Karl, 1628
John, Rosamund, 1091, 1508
John McCabe, **1177**, 1226
Johnny Apollo, **1724**
Johnny Belinda, **1768**
Johnny Eager, **321**, 534
Johnny Guitar, **16**, 166
Johnny O'Clock, **1834**
Johns, Dave, 1259
Johns, Glynis, 249, 474, 1478
Johns, Mervyn, 72, 1082, 1485, 1876
Johnson, Ben, 478, 867, 963, 1138, 1175, 1217, 1580, 1598, 1614, 1733, 1762
Johnson, Celia, 1085, 1467, 1469, 1542
Johnson, Chubby, 1182, 1785, 1797
Johnson, Evan, 316, 511
Johnson, Galen, 511
Johnson, Katie, 1343
Johnson, Kay, 551, 1715
Johnson, Mike, **460**
Johnson, Russell, 432
Johnson, Tor, 442, 636, 796, 1329
Johnston, Margaret, 1742
Joies de la famille (les), *voir* Man on the flying trapeze
Joli mai (le), **1517**
Jolie, Angelina, 1401, 1703
Jolivet, Pierre, 413
Jolly, Hervé, 1404
Joly, Sylvie, 246
Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000, **507**
Jones, Barry, 1024
Jones, Carolyn, 179, 1141
Jones, Cherry, 1902
Jones, Christopher, 655
Jones, Darby, 714
Jones, David, **512**
Jones, Felicity, 640
Jones, Fred, **1785**
Jones, Freddie, 334, 801, 808, 1751
Jones, Gamma, 1693
Jones, Grace, 1522
Jones, Griffith, 1479
Jones, Harry, 369, 529, 1686
Jones, Jacqueline, 1845
Jones, January, 565
Jones, Jeffrey, 632, 636, 728, 1621
Jones, Jennifer, 88, 119, 243, 351, 739, 768, 770, 847, 1010, 1295, 1328, 1748
Jones, L. Q., 165, 632, 682, 963, 1175, 1250, 1582
Jones, Mervyn, 220, 870, 1694
Jones, O-Lan, 1616
Jones, Paul, 1739
Jones, Shirley, 151, 982

Jones, Terry, **7**, **830**, **1397**, 1858
Jones, Toby, 819, 1727
Jones, Tommy Lee, **227**, 1029, **1157**, 1250, 1253, 1393, 1394, 1861
Jonson, Ben, 846, 1623
Jonze, Spike, **1567**, **1737**
Joplin, Scott, 510
Joppolo, Beniamino, 1887
Jordan, Neil, **1006**, **1864**
Jordan, Richard, 1056, 1703
Jore, Philippe, 125, 906
Jory, Victor, 176, 254, 475, 991, 1032, 1059, 1811
Josep, **576**
Josephson, Erland, 12, 130, 325, 385, 437, 669, 807, 1385, 1471, 1828
Josey Wales, hors-la-loi, **926**, 1241
Joslyn, Allyn, 145, 239, 299, 1366, 1502
Jouané, Patrick, 984, 1221, 1485, 1644
Jouanneau, Jacques, 878, 1522
Joubert, Sylvain, 639
Joueur d'échecs (le) (Bernard), 94, 925, **1279**, 1547
Joueur d'échecs (le) (Dréville), 94, **925**, 1279
Joueur de flûte (le), *voir* Pied piper (the)
Joueurs (les), **1824**
Joueurs d'échecs (les), **857**
Jour de fête, 241, 469, 1142, **1149**, 1390
Jour du vin et des roses (le), *voir* Day of wine and roses (the)
Jour et l'heure (le), **294**
Jour et la nuit (le), 1429, **1879**
Jour où la Terre s'arrêta (le), 924, **1201**
Jour où le cochon... (le), **1805**
Jour se lève (le), 27, **395**, 757, 1396
Jourdan, Louis, 14, 112, 212, 255, 422, 759, 1010, 1421, 1427, 1584, 1685, 1909
Jourdan, Michel, 1245
Journal à mes amours, 95, 901, **1240**
Journal d'Anne Frank (le), 1789
Journal d'un curé de campagne, **122**, 1084, 1194
Journal d'un voleur de Shinjuku, **517**
Journal d'une femme de chambre (le) (Buñuel), **157**, 889, 1305
Journal d'une femme de chambre (Renoir), *voir* Diary of a chambermaid (the)
Journal d'une fille perdue (le), 558, **983**
Journal de Tûoa, **1271**
Journal intime (Mészáros), 95, **901**, 1240
Journal intime (Moretti), **480**
Journal intime (Zurlini), **1767**
Journal pour mon père et pour ma mère, **95**, 901
Journey into fear, **751**, 1407
Journey to the center of the Earth, *voir* Voyage au centre de la Terre
Jours comptés (les), *voir* Giorni contati (i)
Jours de jeunesse, **1171**
Jours et les nuits de China Blue (les), **561**
Jours glacés, **587**
Jouve, Pierre-Jean, 1212
Jouvet, Louis, 4, 29, 146, 212, 236, 267, 308, 384, 544, 641, 720, 846, 1201, 1265, 1293, 1398, 1491, 1604, 1606, 1769, 1843, 1848
Jovovich, Milla, 1391
Joy, Leatrice, 74, 156, 163
Joy, Robert, 438
Joyce, James, 538, 1399
Joyce, Monique, 378
Joyeuse suicidée (la), *voir* Nothing sacred
Joyeux, Odette, 26, 212, 224, 1099, 1222, 1524, 1572
Joyeux garçons (les), 589, **1742**
JR, **1910**
Ju-jitsu, 685, 1187, 1403, 1482
Juarez, **1672**
Jubal, **1813**
Jubé, Romuald, 1719
Judex (Feuillade), 94, **445**, 1159, 1522
Judex (Franju), **1522**
Judge Priest, 434
Jūgatsu, **987**
Juge et hors-la-loi, 221, 850, **1605**
Juge et l'assassin (le), **742**
Jugement des flèches (le), *voir* Run of the arrow
Jugnot, Gérard, 517, 763, 933, 1673, 1787
Juha, **287**
Juif Süß (le), 1505
Jules César, **1537**
Jules et Jim, 3, 423, 799, **1190**
Juliá, Raúl, 28, 718, 1374, 1600, 1823
Julia, **1731**
Julian, Rupert, **515**, **1401**
Julien, Aman Maistre, 1846
Julien, Pauline, 965

Julieta, **1195**
Juliette ou la clef des songes, **202**
Juliette des esprits, **1590**
Jung, Mathias, 376
Junge Törless (der), *voir* Désarrois de l'élève Törless (les)
Junger, Sebastian, **101**
Jungle book, *voir* Livre de la jungle (le)
Junior, **1897**
Junior Bonner, **146**
Jurado, Katy, 204, 347, 777, 1156, 1192, 1217, 1464
Juran, Nathan, **185**, **1011**, **1574**
Jurdi, Talal, 1306
Jürgens, Curd, 111, 1035, 1228, 1246, 1287, 1304
Jurgens, Daria, 772, 1667
Jusqu'à ce que mort s'ensuive, *voir* Blanche Fury
Jusqu'au bout du monde, **700**
Juste avant la nuit, **911**, 1423, 1882
Juste la fin du monde, **1765**
Justice, James Robertson, 422, 956
Justice est faite, **1044**, 1432
Justin, John, 169
Justin de Marseille, **908**
Justinien Trouvé, **1162**
Jutra, Claude, **1837**
Juvenile court, **497**

Kádar, Ján, **1495**
Kaabour, Ahmad, 1306
Kačer, Jan, 1069, 1094
Kadare, Ismail, 1019
Kadi, Nicolas, 17
Kady, Charlotte, 49, 1500, 1666
Kael, Pauline, 655
Kafka, Franz, 597, 690, 1152, 1224, 1228, 1336, 1873, 1886
Kaga, Mariko, 75, 1792
Kagawa, Kyōko, 600, 727, 804, 811, 1174, 1508, 1696, 1906
Kagawa, Teruyuki, 1016, 1685
Kagemusha, **1753**
Kahara, Natsuko, 1227
Kahn, Cédric, **406**, **754**, **1038**
Kahn, Madeline, 292, 752
Kaïdanovsky, Alexandre, 114, 1134
Kaïro, **440**
Kaiser, Oldrich, 1723
Kajol, 319, 962, 1849
Kalatazov, Mikhaïl, **1074**
Kalfon, Jean-Pierre, 53, 329, 402, 987, 1313, 1621, 1879
Kaliaguine, Alexandre, 1786
Kallianiotes, Helena, 1734
Kaluuya, David, 594, 925
Kaminska, Ida, 1495
Kanał, **439**
Kanayan, Richard, 3, 615, 721
Kane, Richard, 1853
Kaneko, Nobuo, 470
Kaneshiro, Takeshi, 1073, 1650
Kanevski, Vitali, **1312**
Kanin, Garson, 469, 667, 1178, 1189
Kanner, Alexis, 429
Kansas City confidential, 48, **392**
Kant, Immanuel, 271
Kanzashi, 416, **1802**
Kanzō sensei, *voir* Docteur Akagi
Kao, Jack, 358, 441, 446, 680
Kapoor, Shashi, 42, 1759
Kara, Iouri, **769**
Karagheuz, Hermine, 1083, 1426, 1873
Karas, Anton, 206
Karina, Anna, 218, 802, 1003, 1136, 1176, 1223, 1274, 1362, 1513, 1539, 1779, 1815
Karl, Roger, 257, 276, 481, 984, 1103, 1247, 1275, 1596, 1894
Karloff, Boris, 213, 220, 303, 408, 588, 648, 814, 941, 986, 998, 1023, 1027, 1184, 1192, 1198, 1202, 1210, 1303, 1318, 1333, 1346, 1374, 1412, 1540, 1559, 1787, 1800, 1809, 1893
Karlson, Phil, **392**, **588**, **956**, **1093**, **1481**, **1811**
Karmann, Sam, 1475
Karras, Alex, 874
Kartheiser, Vincent, 565
Karyo, Tchéky, 484, 1839
Kasaba, 193, **315**, 1060
Kase, Ryō, 572
Kassagi, 1337
Kassap, Sylvain, 947
Kassovitz, Mathieu, 56, 66, **90**, 390, 712, **904**, 949, **1595**, 1870
Kast, Pierre, **571**

Kastle, Leonard, **1354**
Kasznar, Kurt, 1747
Katamaya, Akihiko, 1473
Kataoka, Chiezō, 617, 1761
Kateb, Reda, 1268
Katō, Daisuke, 35, 397, 471, 526, 600, 602, 616, 793, 842, 990, 1109, 1178, 1235, 1413, 1463, 1521, 1696, 1714, 1761, 1876
Katō, Gō, 1013, 1704
Katō, Haruhiko, 440
Katori, Chiyoko, 317
Katsuragi, Yōko, 638
Katyń, **1030**
Katzelmacher, **490**
Kaufman, Philip, **258**, **794**, **1730**
Kaufmann, Günther, 482, 1660
Kaurismäki, Aki, **218**, **287**, **362**, **458**, **557**, **879**, **913**, **932**, **957**, **1079**, **1086**, 1138, **1405**, **1640**, **1659**, **1799**, **1801**, 1816, **1910**
Kawabata, Yasunari, 774, 1342, 1780
Kawaguchi, Saeda, 1571
Kawagushi, Hiroshi, 1857
Kawaji, Tamio, 61, 73, 350, 386, 989, 1158, 1463, 1477, 1527
Kawalerowicz, Jerzy, **140**, **843**, **1057**, **1696**
Kawamura, Reikichi, 898
Kawase, Naomi, **458**, **1010**, **1882**
Kawashima, Yūzō, **975**
Kawazu, Seizaburō, 872
Kawazu, Yūsuke, 127, 645, 1088, 1102, 1154, 1348, 1570
Kayama, Yūzō, 471, 703, 866
Kaye, Danny, 1023, 1478
Kazan, Elia, **65**, **76**, **105**, **142**, **375**, **738**, **1018**, **1054**, **1065**, **1100**, 1123, **1205**, **1284**, 1364, **1607**, 1608, **1620**, 1699, **1700**, **1744**
Kazan, Lainie, 1823
Kazan, Zoe, 500
Kazantzákis, Nikos, 573
Keach, Stacey, 570, 735, 1460, 1634
Keane, Robert Emmett, 1874
Kearins, Tommy, 957
Kearns, Billy, 294, 412, 1194
Keaton, Buster, **38**, **86**, 104, **129**, **454**, 624, **785**, **899**, 902, 999, **1081**, 1153, **1718**, **1784**, **1796**, **1801**
Keaton, Diane, 116, 152, 564, 946, 1056, 1352, 1361
Keaton, Michael, 6, 728, 789, 1101, 1136, 1427
Kechiche, Abdellatif, **468**, 485, **718**, **1727**
Kedrova, Lila, 421, 701, 795, 1204, 1308, 1474
Keel, Howard, 711, 994, 1675, 1716
Keeler, Leonarde, 1203
Keeler, Ruby, 306, 464, 958, 1477
Keene, Tom, 379
Keener, Catherine, 854, 925, 1014, 1737
Keeper of the flame, 534, **1685**
Kefauver, Estes, 380, 1072
Keigel, Léonard, **112**, **783**, 1677
Keighley, William, **27**, **653**, **1243**, **1573**, **1857**
Keillor, Garrison, 1250
Keir, Andrew, 1286, 1723
Keitel, Harvey, 104, 170, 204, 212, 301, 308, 530, 532, 575, 909, 912, 937, 1098, 1124, 1420, 1538, 1838
Keith, Brian, 1088, 1093, 1366, 1481
Keith, David, 802
Keith, Ian, 92, 141, 931
Keith, Robert, 14, 202, 300, 323, 1001, 1788, 1826
Kellaway, Cecil, 119, 234, 436, 515, 947, 1023
Keller, Marthe, 134, 228, 564, 593, 849, 1474, 1912
Kellerman, Sally, 301, 956, 1615
Kelley, Barry, 671, 1566
Kelley, DeForest, 1874
Kelly, Gene, **31**, 71, 578, **697**, 711, 833, 1340, 1521, 1566, 1590, **1648**, 1676, 1744, 1769
Kelly, Grace, 204, 532, 627, 1066, 1175, 1308, 1613, 1678, 1741
Kelly, Nancy, 529
Kelly, Paul, 197, 1024, 1027, 1376, 1796, 1874
Kelly, Richard, **585**
Kemp, Jeremy, 1008
Kemper, Charles, 479, 1598
Kempson, Rachel, 1694
Kemr, Josef, 1791
Kendal, Felicity, 1759
Kendall, Henry, 1146
Kendall, Kay, 815, 1340
Kenin, Alexa, 1603
Kennedy, Arthur, 30, 52, 151, 233, 295, 484, 608, 1124, 1182, 1206, 1208, 1256, 1468, 1486, 1520, 1608, 1688, 1700

Kennedy, George, 79, 280, 296, 336, 896, 1000
Kent, Jean, 1450
Kent, Jenniger, **1876**
Kenton, Earle C., **213**, **328**, **493**, **1210**, **1291**
Keoghan, Barry, 584, 961, 1135
Keough, Riley, 1837
Kepoa Falé, Erwan, 1907
Kérien, Jean-Pierre, 179, 524, 1369
Kerima, 1042, 1445, 1894
Kerjean, Germaine, 435, 508, 829, 927, 934, 1298, 1415
Kermesse héroïque (la), **1491**
Kernan, Reginald, 1095
Kerr, Deborah, 113, 174, 257, 533, 650, 709, 769, 1018, 1075, 1143, 1319, 1358, 1484, 1532, 1592
Kerr, Frederick, 1428
Kerr, John, 174, 1690
Kerrigan, J. M., 330, 505, 914
Kerry, Norman, 515, 899, 1627
Kershner, Irvin, **1281**
Kervern, Gustave, **205**, **328**, **954**, **1816**, **1844**
Kes, **226**
Kesal, Ercan, 1104
Kessel, Joseph, 658, 1614, 1652, 1831
Key Largo, **265**
Keyes, Evelyn, 999, 1752, 1834
Keyhole, **1767**
Khan, Amjad, 857
Khan, Mehboob, **1676**
Khan, Sajid, 1676
Khan, Shah Rukh, 319, 920, 962, 1849
Khanjian, Arsinée, 43, 137, 462, 800, 836, 893, 1314, 1620, 1797
Khayyām,Omar, 630
Khroustaliov, ma voiture, 547, **839**, 1664
Kiarostami, Abbas, **210**, **516**, **519**, **604**, 834, **1163**, **1166**, **1799**
Kibbee, Guy, 230, 281, 306, 340, 345, 464, 772, 848, 958, 1477, 1632, 1695
Kiberlain, Sandrine, 365, 712, 1144, 1732, 1781
Kid (the), **233**, 1117, 1642, 1773
Kidd, Michael, 475, 697
Kidder, Margot, 258, 1671
Kidman, Nicole, 305, 762, 961, 1254, 1728, 1875
Kiel, Richard, 1035, 1379, 1499
Kier, Udo, 33, 465, 519, 816, 846, 948, 1211, 1276, 1549, 1700, 1717, 1767, 1777
Kieślowski, Krzysztof, **117**, **874**, **1076**, **1137**, 1178, **1180**, 1365, **1786**
Kika, **1463**
Kikabidze, Vakhtang, 1065
Kiki, Kirin, 322, 365, 371, 778, 873, 1737, 1882
Kiki la petite sorcière, **929**
Kilar, Wojciech, 1180
Kilbride, Percy, 479, 1316, 1685
Kilcher, Q'orianka, 902
Kiley, Richard, 631
Kill Bill, 170, **1378**
Killer's kiss, 457, 1706, **1789**
Killers (the) (Siegel), **1641**
Killers (the) (Siodmak), 534, **730**, 776, 1641
Killers of the Flower Moon, **1894**
Killing (the), **1285**
Killing of a chinese bookie (the), *voir* Meurtre d'un bookmaker chinois
Killing of a sacred deer (the), *voir* Mise à mort du cerf sacré
Killing of Sister George (the), **1406**
Kim, Ki-duk, **1079**
Kim, Ki-young, **1483**
Kim, Sang-kyung, 579
Kimono pourpre (le), **364**
Kimura, Isao, 397, 600
Kin-dza-dza, **259**
Kind hearts and coronets, *voir* Noblesse oblige
Kindahl, Jullan, 1216
King, Chris Thomas, 263
King, Dennis, 440
King, Henry, **36**, **187**, **326**, **465**, **555**, **754**, **847**, **908**, **1048**, **1072**, **1134**, **1565**, **1609**, **1648**, **1651**, 1713, **1865**
King, Louis, **930**
King, Perry, 991
King, Stephen, 400, 512, 666, 760, 1280
King and four queens (the), **1729**
King Kong, 398, 882, 887, 918, 1315, 1416, **1442**, 1496, 1690
King of kings (the), 223, **382**
King of Marvin gardens (the), **1736**
King of New York (the), **1442**
King's speech (the), **290**
King Solomon's mines, *voir* Mines du roi Salomon (les)
Kingdom of heaven, **1240**
Kingsley, Ben, 512, 732, 900, 1118, 1665

Kino-glaz, **1481**
Kino-pravda, **1481**
Kinoshita, Keisuke, 149, **193**, **327**, **541**, **946**, **1107**, 1128, 1187, **1689**, **1739**, **1820**
Kinskey, Leonid, 1559
Kinski, Klaus, 29, 70, 93, 320, 631, 771, 992, 1340, 1505, 1800
Kinski, Nastassja, 1823
Kinugasa, Teinosuke, **976**, **1780**
Kinz, Franziska, 983
Kipling, Rudyard, 85, 621, 637, 1496, 1712
Kipling, Ruuidyard, 213
Kircher, Paul, 1907
Kirishima, Reika, 1261
Kirk, Phyllis, 88, 657
Kirsanoff, Dimitri, **1278**
Kirshner, Mia, 137
Kishi, Keiko, 455, 487, 990, 1088
Kishibe, Ittoku, 586
Kishida, Kyōko, 35, 645, 1348, 1729
Kismet, **194**
Kiss, Manyi, 749
Kiss me deadly, 407, 817, 942, 1165, 1357, **1390**
Kiss me Kate, **1716**
Kiss me stupid, **1601**
Kiss of death (Hathaway), **1209**
Kiss of death (the) (Leigh), **1568**
Kita, Ryūji, 35, 61, 78, 1310
Kitahara, Mie, 1461, 1513
Kitamura, Kazuo, 536, 1595
Kitano, Takeshi, **80**, **356**, **913**, **987**, **1587**, 1598, **1705**
Kite runner (the), **133**
Kitzmiller, John, 1083, 1164, 1499, 1635
Kjellin, Alf, 1010, 1112, 1207, 1505
Klapisch, Cédric, **997**
Klaussner, Burghart, 292, 1147, 1677
Klee, Paul, 1362
Kleiber, Marie, 815
Klein, Gérard, 1019
Klein, Nita, 119, 524
Klein, William, **352**, **807**, **1490**, **1897**
Klein-Rogge, Rudolph, 246, 252, 572, 716, 751, 812, 1311, 1547
Kleinman, Daniel, 409
Kleist, Heinrich von, 917
Klimov, Elem, **490**, **842**
Kline, Kevin, 816, 1250
Klos, Elmar, **1495**
Klossowski, Pierre, 266, 681
Klugman, Jack, 822, 1311, 1602
Klusák, Jan, 1127, 1459, 1572
Klute, **1186**
Knaggs, Skelton, 20, 22, 24, 1291, 1599, 1787, 1790
Knef, Hildegard, 29, 346, 554, 695, 836, 1609
Knight, Esmond, 88, 653, 1510, 1545, 1558, 1622
Knight, Patricia, 1542
Knight, Shirley, 198, 663, 1846
Knightley, Keira, 347, 478, 1435
Knights of the Round Table, **419**, 1619
Knobelspiess, Roger, 1576
Knock on any door, 436, **1743**
Knowles, Bernard, **1477**
Knowles, Patric, 47, 254, 653, 1180, 1631
Knox, Alexander, 400, 1291, 1476, 1756, 1817, 1895
Kobayashi, Akira, 386
Kobayashi, Keiju, 1871, 1882
Kobayashi, Masaki, **455**, **487**, **635**, **885**, **1013**, **1023**, **1088**, **1347**, **1348**
Koch, Sebastian, 178
Kogure, Michiyo, 57, 595, 651, 1077, 1586
Kohner, Susan, 876, 1826
Koi no uzu, **583**
Koizumi, Kyōko, 586, 1016, 1685
Koizumi, Takashi, **1171**
Kokoro, **863**
Kolb, Josef, 256, 858
Kolirin, Eran, **1759**
Komarov, Sergueï, 259, 519
Komeda, Krzysztof, 389, 1220
Komorowska, Maja, 1832
Kondō, Yoshifumi, **777**
Kondrat, Tadeusz, 1045
Konstantin, Leopoldine, 1282
Kontchalovski, Andreï, 1093, 1262, 1456
Kopple, Barbara, **1577**
Korda, Alexander, 169, **282**, 702, **790**, 910, **1126**, **1481**, **1814**
Korda, Zoltan, 169, **213**, **702**, **1496**, **1738**, **1810**
Kore.eda, Hirokazu, **322**, **365**, **371**, **374**, **589**, **726**, **778**, **873**, **1174**, **1654**, **1737**, 1882
Korène, Véra, 431, 1732

Kortner, Fritz, 810, 1136, 1586
Korvin, Charles, 724
Korzienowski, Abel, 516
Koscina, Sylva, 314, 700, 980, 1522, 1544, 1747
Kōshiyama Sōshun, **1109**, 1463
Kosiński, Jerzy, 39, 1352
Kosleck, Martin, 1391
Kosma, Joseph, 544, 818, 1524
Kossavisski, Victor, **1383**
Kossoff, David, 1691
Kosta, Jean, 1820
Koster, Henry, **1072**, **1813**
Kot, Tomasz, 589
Kotcheff, Ted, **270**, **642**
Koteas, Elias, 44, 137, 462, 576, 1314
Koubitzky, Alexandre, 247
Koulaguine, Léonide, 1093
Koulechov, Lev, **676**
Koundé, Hubert, 746, 904
Kouptchenko, Irina, 167, 1093
Kouravliov, Léonide, 1215
Kourylenko, Olga, 1537, 1841
Kouzmina, Elena, 173, 1213, 1784
Kouznetsov, Iouri, 85, 760, 942, 1667
Kovács, András, **587**
Kovacs, Ernie, 421, 435, 1131, 1148, 1769
Koval-Samborsky, Ivan, 259, 880
Kowalski, Władysław, 239
Koyama, Akiko, 194, 302, 327, 750, 1092, 1107, 1571
Kóza, Ferenc, **1214**
Koza, **1060**
Kozák, András, 1094, 1531, 1598
Kozintzev, Léonide, **173**
Krabbé, Jeroen, **324**, 1659
Krafft-Raschig, 1586
Krafftówna, Barbara, 277, 1410
Kramer, Stanley, **902**
Krasker, Robert, 1618
Krasner, Milton R., 441
Krasznahorkai, László, 31, 266, 767, 1208
Krauss, Henry, 184, 612, 912, 1565
Krauss, Werner, 174, 445, 857, 945, 1332, 1478
Kremlin letter (the), **1308**
Kretschmann, Thomas, 1406, 1675
Kreuger, Kurt, 892, 1110
Krieps, Vicky, 936
Krier, Jacques, **1812**
Krige, Alice, 1114, 1224
Kris, *voir* Crise
Krish, John, **1019**
Kristel, Sylvia, 1578
Kristofferson, Kris, 654, 1124, 1226, 1415, 1606, 1764
Krobot, Miroslav, 1467, 1486
Kroeger, Berry, 673, 695, 1402
Kronefeld, Kurt, 1679
Kroner, Josef, 356, 1495
Krúdy, Gyula, 584
Krüger, Hardy, 568, 1183, 1869
Kruger, Otto, 339, 560, 877, 979, 1349, 1425, 1593, 1744
Kubrick, Stanley, **63**, 90, **240**, **399**, **527**, **678**, **722**, **762**, **1183**, 1216, **1280**, **1285**, 1425, **1438**, 1706, **1789**
Kuch kuch hota hai, *voir* Laisse parler ton cœur
Kuga, Yoshiko, 131, 394, 569, 595, 861, 1570, 1874
Kulin, Joanna, 589
Kulle, Jarl, 251, 318, 334, 341, 669, 934
Kumar, Sanjeev, 857
Kumar, Uttam, 1153
Kundera, Milan, 258, 1099
Kung-Fu master, **483**, 488, 1567
Kunis, Mila, 25
Kunusoki, Yūko, 694
Kuosmanen, Sakari, 287, 879, 913, 1640
Kurahara, Koreyoshi, **350**, **470**, **1118**, **1158**, **1404**, **1461**
Kurenai no buta, *voir* Porco Rosso
Kurishima, Sumiko, 128, 1130
Kuroi ame, **1595**
Kuroi kawa, **885**, 900, 1463
Kuroneko, **1517**
Kurosawa, Akira, **93**, **174**, 355, **394**, **397**, **417**, **466**, **526**, **638**, **651**, **703**, **727**, **733**, **792**, **965**, **1014**, **1116**, **1128**, 1171, **1187**, 1293, 1371, **1434**, **1508**, **1521**, **1673**, **1726**, **1753**, **1827**, **1866**
Kurosawa, Asuka, 1144
Kurosawa, Kiyoshi, **433**, **438**, **440**, **1016**, **1148**, **1172**, **1239**, **1685**
Kurtz, Swoozie, 42
Kurys, Diane, 968, **1210**
Kusaraki, Masao, 1359

Kusturica, Emir, **481**, **1200**, 1230, **1451**
Kuwano, Miyuki, 750, 1570
Kwaïdan, **455**, 1345
Kwouk, Burt, 439, 1090
Kyō, Machiko, 403, 417, 810, 976, 1077, 1345, 1374, 1874

L. A. confidential, **1297**
L'Herbier, Marcel, **150**, **481**, **510**, 544, **984**, **1125**, **1275**, **1334**, 1561, 1780, **1885**
L'Hôte, Pierre, **318**
L. 627, **1666**
La Brosse, Simon de, 485, 1191, 1783
La Cava, Gregory, **164**, **260**, **1056**, **1199**, **1634**, **1636**
Là d'où l'on voit les cheminées, **515**
La Fayette, madame de, 64
La Jana, 447
La la land, **952**
La Rocque, Rod, 163
Laage, Barbara, 123, 571, 688, 878, 1266, 1709, 1891
Labaki, Nadine, **732**
Labarthe, Samuel, 510
Labed, Ariane, 1161
LaBeouf, Shia, 1272
Labourdette, Elina, 228, 252, 426, 597, 881, 970, 1064, 1221, 1255, 1644
Labourier, Dominique, 387, 507, 620, 917
Labry, Pierre, 99, 1075, 1487
Labuda, Marián, 736
Labyrinthe de Pan (le), 966, **1392**
Lacey, Catherine, 428, 814
Lâche (le), **1106**
Lachman, Harry, **1132**, **1179**, **1198**, **1811**
Lack, Stephen, 1435
Laclos, Choderlos de, 42, 1058
Lacombe, Georges, **13**, **431**, **462**, **927**, **959**, **1064**, **1363**, **1680**
Lacombe Lucien, 187, **531**, 650, 658, 1316, 1474, 1617
Laconte, Patrice, **430**
Lacoste, Vincent, 1907
Ladd, Alan, 159, 409, 681, 775, 1112, 1192, 1688
Ladd, Diane, 1197
Ladengast, Walter, 1638
Ladies man (the), **72**, 1858
Ladies they talk about, **1573**
Ladoumègue, Jules, 112
Ladri di biciclette, *voir* Voleur de bicyclette (le)
Lady and the monster (the), **1893**
Lady and the tramp, **353**, 415
Lady Chatterley, **1075**
Lady Eve (the), **241**
Lady for a day, 181, **772**, 1554
Lady from Shanghai (the), *voir* Dame de Shanghai (la)
Lady Hamilton, **282**
Lady in the dark, **747**
Lady in the lake, **429**
Lady is willing (the), **1776**, 1819
Lady Paname, **308**
Lady vanishes (the), *voir* Une femme disparaît
Lady Vengeance, **642**
Ladykillers (the) (Coen), **1052**, 1343
Ladykillers (the) (Mackendrick), 683, 816, 1052, **1343**, 1595
Laffin, Dominique, 175, 807, 1873
Laffon, Yolande, 641, 1415
Lafforgue, René-Louis, 155
Lafitte, Laurent, 905
Lafont, Bernadette, 63, 301, 332, 404, 428, 617, 711, 872, 875, 1099, 1168, 1351, 1426, 1495, 1713, 1756, 1792, 1820
Lafont, Jean-Philippe, 251
Lafont, Pauline, 159, 1168
Laforêt, Marie, 112, 412, 911, 1168, 1173
Lafosse, Joachim, **604**
Lagerlöf, Selma, 267, 477, 479, 1033
Laguionie, Jean-François, **398**, **1167**, **1721**
Lahaie, Brigitte, 561, 569, 1884
Lahti, Christine, 1373
Lai, Me Me, 1510
Laine, Edvin, **1887**
Laisse parler ton cœur, **962**, 1849
Laissez-passer, **49**, 544, 556, 964, 1353, 1572
Lajarrige, Bernard, 936, 1596
Lake, Veronica, 58, 347, 409, 449, 515, 681, 775, 1297
Lalka, *voir* Poupée (la) (Has)
Laloux, Étienne, **328**, **773**, **1777**
Lamarr, Hedy, 406, 652, 1497, 1547
Lamartine, Alphonse de, 1764
Lambert, Christophe, 113, 1184
Lambert, Henri, 641

Lambert, Jack, 436, 730, 960, 1182, 1390, 1422, 1639, 1702
Lambert, Jonathan, 1780
Lame de fond, *voir* Undercurrent
Lamont, Charles, **303**
Lamont, Duncan, 780
Lamorisse, Albert, **562**
Lamotte, Martin, 1787
Lamour, Dorothy, 57, 130, 159, 222, 517, 843, 1082, 1086, 1568, 1724, 1810, 1894
Lamoureux, Robert, 91, 987
Lamp still burns (the), **1091**
Lampe bleue (la), *voir* Blue lamp (the)
Lampin, Georges, **79**, **1604**
Lampreave, Chus, 25, 63, 194, 424, 1128, 1410, 1859
Lamprecht, Günter, 686, 1561, 1660
Lancaster, Burt, 27, 59, 151, 179, 231, 312, 337, 377, 407, 438, 477, 619, 620, 695, 709, 730, 803, 862, 933, 1034, 1199, 1256, 1330, 1468, 1588, 1610, 1639, 1643, 1694, 1722
Lance brisée (la), *voir* Broken lance
Lancelot, Sir, 59, 714, 803, 1790
Lancelot du Lac, 1619, **1629**
Lanchester, Elsa, 19, 38, 50, 336, 420, 1039, 1126, 1318, 1520, 1747, 1769, 1814
Lanctôt, Micheline, 486, 1818
Land and freedom, **1212**, 1259
Land of the Pharaohs, *voir* Terre des Pharaons (la)
Landa, Juan de, 100, 101
Landau, David, 1821
Landau, Martin, 636, 1286, 1293, 1492
Lander, Lea, 1255
Landers, Lew, **1809**
Landi, Elissa, 321, 1131
Landis, Carole, 299, 1599
Landis, Jessie Royce, 1175, 1293
Landis, John, **681**
Landru, **1609**
Landry, Alexandre, 1661
Landry, Gérard, 1874
Lane, Charles (réalisateur), **1773**
Lane, Lupino, 1571
Lane, Priscilla, 877, 1024, 1349, 1559, 1665, 1699
Lanfield, Sidney, **692**, 1523
Lang, Charles, 1286
Lang, Fritz, **5**, **22**, **82**, **157**, **197**, 211, **232**, **233**, **246**, **252**, **256**, 259, 447, **457**, **460**, 472, 610, **643**, **645**, **716**, **717**, **751**, **767**, **812**, **994**, **1092**, 1150, **1190**, 1194, 1228, **1286**, **1311**, **1318**, 1324, 1331, **1349**, **1365**, **1397**, **1398**, **1455**, **1527**, **1606**, 1706, 1893
Langan, Glenn, 126
Lange, Hope, 1256
Lange, Jessica, 950, 1359, 1418, 1647, 1727
Langelaan, George, 246, 1220
Langella, Frank, 144
Langlet, Amanda, 894, 1783
Langlois, Henri, 1555
Langton, Simon, **1251**
Lanners, Bouli, 598, 780, 954, 1429, **1698**, 1844, **1910**
Lanoux, Victor, 341, 476, 743, 1108
Lansbury, Angela, 603, 652, 762, 815, 1016, 1048, 1422, 1478, 1628, 1676, 1733, 1895
Lansing, Robert, 1421
Lánthimos, Yórgos, 219, **291**, **405**, **731**, **961**, **1384**, **1882**
Lanvin, Gérard, 561, 577, 864, 1313
Lanzetta, Peppe, 1271
Lanzmann, Claude, **311**
Lapara, Léo, 146, 267, 1604, 1769
Łapicki, Andrzej, 895, 1462
Lapointe, Boby, 48, 615, 797, 963
Lapotaire, Jane, 1734
Lara, Jean, 502
Larch, John, 1152
Larionov, Vsevolod, 134
Larmes amères de Petra von Kant (les), **1108**
Larmes d'amour, *voir* Torna
Larmes de clown, *voir* He who gets slapped
Larmes de Tigre noir (les), **172**, 1668
Larmes du Yang-Tsé, **821**
Laroque, Michèle, 466
Larquey, Pierre, 79, 141, 223, 224, 533, 535, 628, 705, 774, 908, 1222, 1228, 1328, 1371, 1453, 1732, 1754, 1822, 1843, 1887
Larron (le), **1820**
Larronde, Olivier, 1437
Larroquette, John, 389, 1007
Larry Flynt, **1524**
Larsen, Thomas Bo, 839, 1169, 1775

Larsson, Stieg, 506
Lartigau, Gérard, 856
Lartigue, Jacques Henri, 456
LaSalle, Martin, 1337
Laser, Dieter, 568
LaShelle, Joseph, 1301
Lassus, Roland de, 353
Last command (the), 132, 163, **644**
Last days, **1809**
Last frontier (the), **879**
Last hunt (the), **1766**
Last hurrah (the), **279**
Last king of Scotland (the), **403**
Last of the Mohicans (the) (Mann), **1737**
Last of the Mohicans (the) (Tourneur), **293**
Last page (the), **1470**
Last picture show (the), **1580**
Last run (the), **891**
Last show (the), **1250**
Last sunset (the), **399**
Last train from Gun hill, *voir* Dernier train de Gun Hill (le)
Last wagon (the), **1826**
Last wave (the), **705**
Late George Apley (the), **664**
Latham, Louise, 1613, 1762
Latham, Philip, 1723
Latimore, Frank, 823, 1235
Latinovits, Zoltán, 584, 587, 1244, 1531
Lattanzi, Tina, 120
Lattuada, Alberto, **215**, **303**, **781**, **1057**, **1083**, **1575**, **1635**, **1818**, **1881**
Lau, Andy, 1805
Lau, Carina, 1805
Laudenbach, Philippe, 15, 424, 524, 1074, 1249, 1621, 1832, 1866
Laudenbach, Sébastien, **934**
Laugh, clown, laugh, **216**
Laughlin, John, 561
Laughton, Charles, 14, 50, 62, 63, 80, 133, 180, 265, 321, 328, 355, 611, **613**, 648, 745, 780, 805, 1039, 1051, 1064, 1068, 1072, 1126, 1143, 1154, 1747, 1814, 1863
Launder, Frank, **72**, 897, 1420
Laura, 145, 189, **826**, 1301
Laure, Carole, 965, 1519, 1698, 1741, 1818, 1873
Laure, Odette, 398, 1595
Lauréat (le), *voir* Graduate (the)
Laurel & Hardy, **103**, **213**, 303, **440**, **469**, 496, **701**, 736, **922**, 969, **1018**, **1179**, **1214**, **1301**, 1406, 1567, **1655**, 1701, **1777**, 1801, **1825**, 1836
  au Far West, **1301**
  conscrits, **1214**
  en croisière, **701**
Laurence anyways, **1109**
Laurent, Jacqueline, 395
Laurent, Mélanie, 121, 260
Laurie, John, 73, 415, 630, 1091, 1319, 1341, 1545, 1558, 1808
Laurie, Piper, 162, 197, 666
Lauter, Ed, 12, 1666
Lautner, Georges, **41**, **1177**, **1755**
Lauzon, Jean-Claude, **1436**
Lavalette, Bernard, 426
Lavanant, Dominique, 424, 517, 1108, 1554, 1673, 1781, 1787, 1792
Lavant, Denis, 520, 763
Lavender Hill mob (the), **333**
Lavernhe, Benjamin, 1752
Lavi, Daliah, 609
Lavialle, Charles, 3, 1849
Lavina, Lily, 430, 820
Lavoro (il), *voir* Boccace 70
Law, Jude, 393, 564, 852, 913, 958, 1816
Lawes, Louis E., 310
Lawless (the), **231**
Lawrence, D. H., 189, 1075, 1467
Lawrence, Marc, 228, 265, 409, 457, 671, 735, 765, 1027, 1521, 1724
Lawrence of Arabia, 305, **608**
Lawyer man, **1821**
Law and order, **494**
Laydu, Claude, 122, 1309
Layer cake, **1630**
Lazenby, George, 671, 801
Le Bihan, Samuel, 45, 1245
Le Carré, John, 46, 66, 238, 329, 699, 746, 1780
Le Chanois, Jean-Paul, 49, **1026**, 1471
Le Coq, Bernard, 45, 469, 1150, 1852
Le Duc, Erwan, **588**
Le Fort, Robert, 131, 1101
Le Gall, André, 1251
Le Havre, **218**
Le Hénaff, René, **1131**

Le Hung, Éric, **1163**
Le May, Alan, 620
Le Ny, Anne, 301, 913
Le Person, Paul, 188, 274, 814, 1259, 1858
Le Poulain, Jean, 536, 915, 1624
Le Royer, Michel, 756, 1089, 1273
Le Vigan, Robert, 99, 137, 142, 195, 467, 501, 540, 656, 940, 951, 1222, 1265, 1293, 1298, 1317, 1328, 1525, 1561, 1689
Leachman, Cloris, 752, 1580, 1633
Leader, Anton, **1053**
League of gentlemen (the), **1409**
Leahy, Margaret, 899
Lean, David, **2**, 150, **432**, **608**, **611**, **631**, **637**, **655**, 746, **771**, **1080**, **1085**, **1089**, **1340**, **1469**, **1542**, **1576**, **1624**
Leander, Zarah, 1485, 1505, 1541
Léaud, Jean-Pierre, 218, 329, 423, 721, 779, 878, 1079, 1274, 1351, 1400, 1426, 1555, 1567, 1776, 1783, 1787, 1801
Léautaud, Paul, 1701
Leave her to heaven, **1285**
Lebeau, Madeleine, 1429, 1524
Leblanc, Georgette, 1125
Leblanc, Maurice, 1901
Leboursier, Raymond, **435**
Lebrun, Danièle, 375
Lebrun, Françoise, 1105, 1351, 1577, 1832
Leclerc, Félix, 615
Leclerc, Ginette, 179, 271, 321, 382, 418, 628, 798, 944, 1326, 1369, 1453, 1561, 1680
Leçon Faust (la), **1736**
Leconte, Patrice, **411**, **517**, **763**, **765**, **1230**, **1449**, **1673**, **1751**
Lectrice (la), 930, **1785**
Leda, Gavino, 1826
Ledebur, Friedrich von, 456, 534, 1046
Lederer, Francis, 270, 889, 995, 1540, 1586
Lederman, D. Ross, **1027**
Ledger, Heath, 80, 244
Ledoux, Fernand, 136, 142, 268, 318, 507, 509, 551, 573, 596, 781, 846, 923, 1069, 1194, 1298, 1446, 1909
Ledoyen, Virginie, 38, 51, 1908
Lee, Ang, **244**, **961**
Lee, Anna, 157, 171, 364, 938, 980, 1787
Lee, Belinda, 91, 225, 1901
Lee, Bernard, 195, 206, 255, 278, 456, 459, 619, 978, 1217, 1379, 1499, 1523
Lee, Bruce, 1830
Lee, Chang-dong, **372**
Lee, Christopher, 83, 237, 286, 560, 609, 707, 770, 828, 978, 1043, 1055, 1302, 1304, 1509, 1523, 1723, 1726, 1815
Lee, Greta, 504
Lee, Harper, 471, 854, 1727
Lee, Kang-shen, 460, 1115, 1207, 1776
Lee, Peggy, 205, 353, 1635
Lee, Rowland V., **569**, **1027**, **1412**
Lee, Sheryl, 698, 1351
Lee, Spike, **732**
Lee Thompson, J., **267**, **877**, **1721**
Leeds, Andrea, 1634
Leeds, Harold I., **160**, **1403**
Leenhardt, Roger, 9, 144, **502**
Lefaur, André, 13, 927, 1379, 1524, 1754
Lefebvre, Jean, 1177, 1593
Lefèvre, René, 540, 573, 757, 1041, 1396, 1529, 1682
Lefranc, Guy, **641**
Left-handed gun (the), **1604**
Leftovers (the), **1856**
Left luggage, **324**
Legend of Lylah Clare (the), **200**
Légende de Gösta Berling (la), **477**
Légende de la forteresse de Souram (la), **1196**, 1802
Légende du grand Judo (la), *voir* Sugata Sanshirō
Légende du roi crabe (la), *voir* Re granchio
Légende du saint buveur (la), 609, **844**
Léger, Fernand, 1125
Leger, Céline, 1905
Légitimus, Darling, 1623
Legrand, Michel, 115, 252, 454, 754, 781, 782, 800, 833, 1539, 1782
Legras, Jacques, 316, 1576
Legris, Roger, 68, 137, 263, 352, 1593
Legros, Claude, 1366, 1595
Leguizamo, John, 1364, 1514
Lehar, Franz, 1065
Lehmann, Maurice, **501**, **547**, **944**
Lei, Lydia, 1589
Leiber, Fritz, 202, 756, 1115, 1599
Leibman, Ron, 534, 864
Leigh, Barbara, 146

Leigh, Janet, 34, 261, 607, 818, 926, 1002, 1336, 1402, 1635, 1747
Leigh, Jennifer Jason, 562, 958, 1259, 1363, 1591, 1725
Leigh, Mike, **21**, **61**, **73**, **75**, **219**, **275**, **366**, **376**, **381**, 535, **837**, **931**, **982**, **985**, **1039**, **1087**, **1118**, **1459**, **1543**, **1568**, **1572**, **1836**, **1853**
Leigh, Vivien, 105, 282, 676, 1061, 1082
Leigh-Hunt, Barbara, 5
Leighton, Margaret, 1102, 1288
Leisen, Mitchell, **324**, **363**, **449**, **464**, **747**, **995**, **1023**, **1045**, 1068, **1228**, **1539**, **1776**, **1783**, **1791**, **1819**
Lellouche, Gilles, 598, 1752, 1838
Lem, Stanislas, 376, 1315
Lemaire, Jean-Marie, 561
Lemaire, Philippe, 145, 447, 853, 1734, 1747
Lemaitre, Pierre, 905
Lemarque, Francis, 1194, 1645
Lemâtre, Alexandra, 103
Lemercier, Valérie, 1617
Lemming, **1229**
Lemmon, Jack, 40, 81, 158, 326, 328, 705, 719, 960, 969, 1009, 1148, 1237, 1311, 1363, 1649, 1739, 1747, 1769, 1873
Lemon, Genevieve, 1802
Lemonnier, Charles, 1255
Lemonnier, Meg, 1754
Lendorff Rye, Preben, 251, 655, 886, 1510
Lenhoff, Nicholas, **550**
Leni, Paul, **365**, **777**, **1478**
Leni Riefenstahl, die Macht der Bilder, **495**
Lénier, Christiane, 667, 939, 1428
Leningrad cowboys go America, **458**, 557
Lenny, 277, **1106**
Lenoir, Rudy, 886, 1186
Lenotre, Georges, 1524
Lenya, Lotte, 558
Lenz, Kay, 782, 1760
Leo, Melissa, 273
Leo the last, **168**
Léolo, **1436**
León, Loles, 1589
Léon Morin, prêtre, **184**, 853
Leonard, Robert Z., **599**, **1796**
Leone, Sergio, **281**, **631**, **692**, **714**, **1196**, 1369, **1371**, **1609**, 1676
Leoni, Téa, 1868
Leonov, Evgueni, 259, 888, 1065, 1215, 1292
Leontiev, Avangard, 106, 1120
Leontovich, Eugenie, 72
Leopard man (the), **1307**
Léotard, Philippe, 423, 461, 617, 878, 952, 1047, 1506, 1567, 1701, 1792, 1840
Leplat Prudhomme, Lise, 584
Lepoivre, Elsa, 1268
Leprince-Ringuet, Grégoire, 64
Leproux, Pierre, 1667
Lermontov, Mikhaïl Iourevitch, 1802
Lerner, Irving, **832**, **1418**
Lerner, Michael, 1536, 1669
Leroux, Adélaïde, 1533
Leroux, Gaston, 702, 756, 1401, 1667, 1884
LeRoy, Baby, 101, 1825
LeRoy, Mervyn, **239**, **321**, **340**, **398**, **464**, **529**, **644**, **986**, **1061**, **1237**, **1548**, **1703**, **1798**
Leroy, Philippe, 22, 45, 144, 558, 1147, 1375
Lesaffre, Roland, 30, 935, 1175, 1403, 1904
Leslie, Joan, 172, 205, 1043, 1208, 1756
Lespert, Jalil, 1059, 1120, 1458
Lester, Richard, **286**, **663**, **1370**
Leta, Chete, 592
Leterrier, François, 28, **192**, **1095**
Leth, Jørgen, **664**
Leto, **1254**
Leto, Jared, 1038
Letter from an unknown woman, *voir* Lettre d'une inconnue
Letters from Iwo Jima, 395, **415**
Lettieri, Al, 478
Lettre (la), **129**
Lettre d'amour, **569**
Lettre d'une inconnue, **759**
Lettre du Kremlin (la), *voir* Kremlin letter (the)
Lettre écarlate (la), *voir* Scarlet letter (the)
Lettres d'amour, **1099**
Lettres d'un homme mort, 518, **1263**
Letty Lynton, 1089
Leubas, Louis, 445, 687, 1159
Leung, Tony, 441, 442, 757, 1073, 1794, 1805
Leurquin, Sabrina, 1629
Leur dernière nuit, **1064**
Levant, Oscar, 71, 140, 784, 1016
Levene, Sam, 730, 803, 1548
Levert, Dominique, 1884

Lévesque, Marcel, 94, 259, 445, 446, 510, 687, 757, 882, 1159, 1522
Levi-Strauss, Claude, 1451
Léviathan (Keigel), **112**, 783
Léviathan (Zviaguintsev), **492**
Levin, Ira, 389, 1891
Levine, Ted, 1788
Levinson, Barry, **334**, **938**, **939**, **1717**
Lèvres de sang, **1883**
Lévy, Bernard-Henri, 1429, **1879**
Lévy, Hervé, 688
Lewgoy,José, 771, 1784
Lewin, Albert, **630**, **727**, **1048**, **1422**
Lewis, Geoffrey, 393, 475, 734, 1241
Lewis, Herschell Gordon, **540**, 1590
Lewis, Jerry, **72**, **323**, **876**, **1103**, 1210, **1801**, **1806**
Lewis, Joseph H., **60**, **554**, **673**, **975**, **1566**, **1895**
Lewis, Juliette, 308, 996
Lewis, Sinclair, 151
Lewton, Val, 7, 59, 199, 220, 239, 298, 612, 678, 714, 791, 796, 993, 1176, 1256, 1307, 1787, 1790, 1866
Lexis, Al, 1903
Leysen, Johan, 1161
Lhermitte, Thierry, 165, 517, 933, 1489, 1514, 1673
Lhomme, Pierre, **1517**
Li, Ladj, **1912**
Li, Tian-Lu, 1007
Liadova, Elena, 492, 1555
Liaisons secrètes, *voir* Strangers when we met
Liaisons dangereuses (les), **42**, 1058
Liam, **1022**
Liao, Fan, 273, 1174
Libera, amore mio, **45**
Libera me, **1250**
Libéreau, Johan, 488
Libéro, **1156**
Liberté, **583**
Liberté-Oléron, **1585**
Libolt, Alain, 1426
Libre comme le vent, **1382**
Libre penseur (le), **1021**
Licari, Danielle, 115
License to kill, **1162**
Licorice pizza, **1741**
Licudi, Gabriella, 1019
Liebelei, **786**
Liebeneiner, Wolfgang, 786
Liebermann, Rolf, 1549, 1673
Liebman, Riton, 1698
Lien (le), *voir* Touch (the)
Lieu du crime (le), **476**
Lieutenant souriant (le), *voir* Smiling lieutenant (the)
Lieven, Albert, 1875
Life and times of judge Roy Bean (the), *voir* Juge et hors-la-loi
Life during wartime, **1669**
Life is sweet, **931**
Life of Brian, *voir* Monty Python : la vie de Brian
Life of Emile Zola (the), **961**
Lifeboat, **542**, 795
Light on the piazza, **1291**
Lighthouse (the), **1167**, 1254
Lightship (the), **1712**
Ligne générale (la), **422**
Ligne rouge (la), *voir* Thin red line (the)
Ligne verte (la), *voir* Green mile (the)
Lignières, Laurence, 638
Lili, **343**
Lili Marleen, **1549**
Liliane, *voir* Baby face
Liliom (Borzage), **472**, 1606
Liliom (Lang), 472, 739, **1606**
Lilith, **1538**
Lily aime-moi, **1660**
Limelight, **104**, 1642, 1848
Limier (le), *voir* Sleuth
Lin, Brigitte, 1073
Lincoln, Abraham, 183, 288, 864, 1029, 1050, 1293, 1518, 1672
Lincoln, 124, **1029**, 1050
Linda, Bogusław, 1057, 1180
Lindberg, Per, **727**
Lindbergh, Charles A., 109, 363, 1070, 1303, 1353, 1432, 1685, 1798
Lindblom, Gunnel, 311, 387, 1002, 1385, 1489, 1708
Lindelof, Damon, **1856**
Linden, Jennie, 189, 1149
Lindfors, Viveca, 22, 301, 377, 400, 436, 1094, 1776
Lindley, Audra, 198
Lindon, Suzanne, 1269

Lindon, Vincent, 340, 424, 1732, 1738, 1904
Lineup (the), **300**
Linkers, Eduard, 665
Lion, Margo, 195, 252, 502, 720, 903, 959, 1317, 1384, 1561, 1906
Lion des Mogols (le), **60**, 161
Lion in winter (the), **1745**
Lionello, Alberto, 312, 581, 1751
Lions, love... (and lies), **492**, 1552, 1794
Lioret, Philippe, **340**
Liotard, Thérèse, 1449, 1835
Liotta, Ray, 969, 1326
Lioubchine, Stanislav, 259, 1465
Lippert (studio), 47, 81, 896, 1010
Lisbon, **270**
Lisi, Virna, 221, 328, 1751
Lissenko, Nathalie, 60, 161, 1264
List, **573**
List of Adrian Messenger (the), **1468**
Litan, 155, 560, **1354**, 1511, 1792
Lithgow, John, 24, 725, 1157, 1382, 1498
Little foxes (the), *voir* Vipère (la)
Little, Cleavon, 452
Little Big Horn, **1010**, 1725
Little Big Man, **138**, 1206
Little Bob, 218
Little Caesar, 217, 340, **398**, 1432
Little Cheung, **224**
Little fugitive, 373, **1814**
Little man, what now ?, **831**
Little Odessa, **590**
Little shop of horrors, *voir* Petite boutique des horreurs (la)
Littlefield, Lucien, 133
Little women, **1735**
Litvak, Anatole, **27**, **29**, **303**, **414**, 544, **658**, **680**, **834**, **1115**, **1193**, **1540**, **1608**, **1673**, **1699**, **1705**
Live and let die, *voir* Vivre et laisser mourir
Lives of a bengal lancer (the), *voir* Trois lanciers du Bengale (les)
Livesey, Roger, 289, 702, 1319, 1409, 1558
Living daylights (the), **1659**
Living skeleton (the), **1656**
Livre de la jungle (le), **213**, 1496
Lizzani, Carlo, **68**, **1878**, **1881**
Llewelyn, Desmond, 195, 255, 409, 414, 619, 626, 978, 1162, 1217, 1499, 1523, 1659, 1661
Llinás, Mariano, **211**
Lloyd, Christopher, 718, 1100
Lloyd, Frank, **805**, **1244**
Lloyd, Harold, 1214
Lloyd, Kahleen, 98
Lloyd, Norman, 479, 877, 933, 1573
Lo, Y Sa, 68
Lo Bianco, Tony, 734, 1354
Lo Cascio, Luigi, 731
Loach, Ken, **148**, **226**, **1212**, **1233**, **1259**, **1796**
Lobster (the), 219, **1384**
Locataire (le), **1204**
Locativité, **86**, 176, 818, 866, 1206, 1695, 1749
Locke, Sondra, 926, 1241, 1793
Lockhart, Gene, 157, 169, 336, 1010, 1206, 1291, 1542, 1547, 1592, 1599
Lockwood, Gary, 527, 1794
Lockwood, Margaret, 433, 487, 745, 897, 1420, 1477, 1479
Loden, Barbara, **888**, 1607
Loder, John, 447, 938, 1153, 1680
Lodge, John, 419, 433, 1470
Lodger (the) (Brahm), 299, 863, 1006, 1114, **1394**
Lodger (the) (Hitchcock), 1006, **1114**, 1320, 1394
Loeb, Martin, 1276
Loewe, Frederick, 1645
Logan, Phyllis, 972
Loggia, Robert, 1258, 1341, 1558, 1739
Logique, 12, 46, 76, 126, 243, 336, 384, 390, 427, 538, 643, 791, 920, 1039, 1089, 1158, 1163, 1179, 1223, 1302, 1391, 1587, 1638, 1693, 1711, 1713, 1885, 1900
Loi du désir (la), **186**
Loi du silence (la), *voir* I confess
Loin de la foule déchaînée, **182**
Loin du Paradis, *voir* Far from Heaven
Lois de l'hospitalité (les), **86**, 866, 1114, 1206, 1552
Lola, 115, **252**, 615, 833, 1577, 1794
Lola Montès, **97**, 234
Lola, une femme allemande, **1077**, 1660
Lolita, 216, **240**, 729, 1358
Lollobrigida, Gina, 68, 243, 691, 1069, 1154, 1185, 1613, 1892
Lom, Herbert, 37, 63, 138, 249, 439, 670,

756, 760, 812, 883, 952, 1090, 1129, 1343, 1775, 1875
Lombard, Carole, 360, 929, 1282, 1539, 1636
Lombard, Robert, 629
Lombard, Yvonne, 1853
Lombardi, Maurizio, 852
Lommel, Ulli, 350, 1815
Loncraine, Richard, **1441**
Londez, Guilaine, 1585
London, Alexandra, 1150
London, Jack, 594, 1291, 1496
London, Julie, 825, 1289, 1382, 1581
Lone, John, 408, 1867
Loneliness of the long distance runner (the), *voir* Solitude du coureur de fond (la)
Lonely are the brave, **1000**
Lonesome, **783**
Long day closes (the), **10**
Long Good Friday (the), **49**
Long goodbye (the), **99**, 623
Long voyage home (the), *voir* Hommes de la mer (les)
Longden, John, 55
Longet, Claudine, 1437
Lonsdale, Michael, 125, 271, 352, 411, 426, 448, 468, 578, 597, 603, 690, 720, 810, 811, 847, 892, 915, 1350, 1379, 1426, 1440, 1554, 1555, 1578, 1881, 1888, 1896, 1910, 1912
Loo, Richard, 393, 1445
Looking for Richard, **473**
Looking for Éric, **1796**
López, Carlos, 1734
Lopez, Francis, 1843
López, Marga, 779, 944, 1494
López, Sergi, 652, 1237, 1392
López Tarso, Ignacio, 897
López, Trini, 701
López Vázquez, José Luis, 492, 744, 1496, 1742, 1859
Lopouchanski, Constantin, 518, 1263
Lord, Jack, 1581
Lord Jim, **1287**, 1295, 1894
Lord of the flies, **1171**
Loren, Sophia, 28, 245, 473, 747, 812, 873, 1888, 1892
Lorenzi, Stellio, 309, **359**, **683**, **1428**
Loridan, Marceline, 1772
Loris, Fabien, 818, 1313
Loro, **1885**
Lorre, Peter, 32, 82, 159, 243, 312, 323, 354, 406, 425, 647, 685, 726, 941, 991, 1339, 1349, 1403, 1407, 1429, 1540, 1544, 1559, **1628**, 1732, 1861
Lorring, Jean, 354, 726
Losey, Joseph, **190**, **231**, **314**, **400**, **528**, **568**, **690**, **1005**, **1041**, **1102**, **1111**, **1485**, **1673**, **1706**, **1752**, **1817**
Lost highway, 40, **1558**
Lost horizon, **109**, 382, 492, 1590
Lost in translation, **1484**
Lost moment (the), **558**
Lost weekend (the), *voir* Poison (le)
Lost world (the), **918**, 1416, 1442
Loubignac, Jean, **272**
Louise en hiver, **1167**
Louise-Michel, 813, **954**, 1844
Loulou (Pabst), 270, 983, **1586**, 1697
Loulou (Pialat), **1764**
Lounguine, Pavel, **85**, **760**, 1338
Loup de Wall street (le), **713**
Loup-garou (le), *voir* Wolf man (the)
Loup-garou de Londres (le), **681**
Loups (les), **1096**
Lourant, Chico, 1158
Lourcelles, Jacques, 320, 379, 493, 638, 1553, 1569, 1611
Loursais, Claude, **605**
Lousiana story, **1872**
Loussier, Jacques, 1905
Louves (les), **367**
Louvigny, Jacques, 505
Louÿs, Pierre, 52, 1280
Love, Courtney, 277, 1524
Love, Montagu, 653, 689, 1243
Love, Bessie, 464
Love, **189**
Love affair, 113, **1006**, 1279
Love at large, **1788**
Love exposure, **357**
Love in the afternoon, 428, 1031, 1070, 1136, **1342**
Love letters, **119**, 529, 768
Love me tonight, **380**, 1571
Love parade (the), 1065, **1571**, 1804
Love story (Arliss), **487**
Love streams, **847**
Lovecraft, H. P., 585

Lovejoy, Frank, 464, 928
Lovers and lollipops, **373**, 1094
Lovett, Lyle, 89, 1363
Lowe, Rob, 919
Löwenhadler, Holger, 531, 1533, 1578
Löwensohn, Elina, 888
Löwitsch, Klaus, 207, 352, 482, 1355, 1387, 1561, 1660
Lowry, Malcolm, 1464
Lowry, Morton, 692, 1391
Loy, Myrna, 185, 268, 293, 380, 860, 1198, 1662
Loy, Nanni, **259**, 537, **1142**, **1152**, **1688**, **1812**
Lozano, Margarita, 614, 704, 1030
Lu, Li-ching, 1207, 1776
Lualdi, Antonella, 50, 980, 1133, 1495, 1878
Lubin, Arthur, **91**, **756**, **1135**, **1333**, 1401
Lubitsch, Ernst, **79**, 80, **92**, **102**, 121, **144**, **167**, 175, **254**, 280, **300**, **386**, **518**, **659**, **711**, 752, **780**, **862**, **1065**, **1068**, **1110**, **1200**, **1282**, **1502**, **1527**, **1571**, **1662**, **1748**, **1804**, 1861
Lubtchansky, William, 1114
Lucas, Georges, 1834
Lucas, Laurent, 572, 652, 1229, 1847
Lucero, Enrique, 897
Luchaire, Corinne, 68, 501, 798, 1771
Luchini, Fabrice, 357, 446, 491, 711, 1099, 1104, 1459, 1646, 1832, 1839, 1840, 1864
Luci del varietà, **1635**
Lucky star, **475**
Lucky Jo, **468**
Lucky Luciano, **1072**
Lucky Luke, 444, 850, 1605, 1614, 1749
Lucot, René, **1892**
Ludig, Grégoire, 639
Ludovici, Vicky, 1688
Ludwig, Edward, **1322**
Ludwig, **679**, 857
Lugagne, Françoise, 157, 177, 1151, 1609
Lugosi, Bela, 56, 102, 188, 213, 220, 328, 369, 466, 636, 796, 852, 943, 967, 1126, 1192, 1329, 1333, 1335, 1374, 1412, 1809, 1879
Luguet, André, 347, 349, 414, 462, 1222, 1498
Lukas, Paul, 345, 557, 724, 897, 1192, 1287, 1339, 1497, 1540, 1544, 1735, 1743
Luke, Jorge, 407
Luke, Keye, 55, 160, 382, 930, 1043, 1198, 1651
Luke la main froide, *voir* Cool hand Luke
Lulli, Folco, 61, 394, 422, 1057, 1083, 1569, 1635, 1676, 1740
Lumet, Sidney, **71**, **198**, **283**, **329**, 340, **475**, **615**, **684**, **822**, **841**, **1081**, **1199**, **1302**, **1372**, **1373**, **1432**, **1608**
Lumière bleue (la), **485**, 495
Lumière d'été, **882**, 1069, 1137
Lumière sur la piazza, *voir* Light on the piazza
Lumières de la ville (les), **97**, 1642
Lumières du faubourg (les), **932**, 1640
Luňák, Tomáš, **1486**
Lund, John, 205, 324, 438, 635, 1045
Lundequist, Gerda, 477
Lundigan, William, 416, 809
Lundi matin, 557, **1283**
Lune s'est levée (la), **1242**
Lunes de fiel, **222**, 1128
Lunga vita alla signora, **227**, 1591
Lupi, Roldano, 781
Lupino, Ida, **67**, **128**, 146, 208, 470, 645, 693, 843, 854, **928**, 1028, 1142, 1149, 1208, 1291, **1745**, **1847**
Lupovici, Marcel, 87
Luppi, Federico, 349
Lupton, John, 1033
Lured, 51, **1184**
Lust for life, 1150, **1629**
Lusty men (the), **1124**
Luter, Claude, 1596
Lutz, Alex, 1832
Lutz, Catherine, 252, 615
Lvovsky, Noémie, 1530
Lycéen (le), **1907**
Lydon, Jimmy, 776
Lynch, David, **40**, **48**, **162**, **305**, 578, 580, **698**, **801**, **1197**, **1351**, **1393**, **1558**, 1770
Lynch, John Carroll, 127, 1202
Lynch, Kelly, 1018
Lynen, Robert, 4, 875
Lynley, Carol, 399, 436, 630
Lynn, Diana, 919
Lynn, Jeffrey, 98, 1024
Lyon, Ben, 608, 1731
Lyon, Sue, 240, 729, 1358
Lys, Lya, 1644

Lys brisé (le), *voir* Broken blossoms

M (Losey), **1706**
M le maudit, **82**, 388, 457, 751, 1167, 1628, 1706
M. Smith au sénat, *voir* Mr. Smith goes to Washington
Ma, Tzi, 1063
Ma femme est un violonsexe, *voir* Merlo maschio (il)
Ma femme est une sorcière, **515**
Ma femme, sois comme une rose, **1227**
Ma Loute, **357**
Ma nuit chez Maud, 396, **434**, 1105
Ma saison préférée, 476, **1532**
Ma sœur est du tonnerre, *voir* My sister Eileen
Ma vache et moi, *voir* Go West (Keaton)
Ma vie de chien, **314**
Maadi, Payman, 1758
Maboroshi, **726**
Macaigne, Vincent, 1752
McAvoy, James, 403, 478
McCabe & Mrs. Miller, *voir* John McCabe
McCallum, David, 718, 1740
McCambridge, Mercedes, 16, 151, 607, 865, 1232
McCarey, Leo, **106**, **113**, **133**, **556**, **1006**, **1058**, **1062**, **1122**, **1328**, **1482**, **1633**, **1804**
McCarthy, Kevin, 50, 231, 741, 942, 1305, 1815
McCaughan, Charles, 42
McClanathan, Michael, 1646
McCloy, June, 1736
McConaughey, Matthew, 253, 1382
McCord, Ted D., 1768
McCormack, Patty, 529
McCormick, F. J., 1618
McCormick, Myron, 197
McCowen, Alec, 5, 1281
McCoy, Horace, 1578
McCrea, Joel, 58, 269, 347, 391, 419, 632, 741, 795, 858, 882, 887, 921, 1056, 1074, 1098, 1756
McCullers, Carson, 1088
McDaniel, Hattie, 287, 676, 1206, 1548
McDermott, Hugh, 1875
McDermott, Marc, 379, 1563
McDonagh, John Michael, **1622**
McDonagh, Martin, **583**, **933**, **1135**
McDonald, Francis, 202, 1718, 1867
MacDonald, Ian, 204, 523
MacDonald, Jeanette, 380, 1065, 1200, 1571, 1804
McDonnell, Mary, 1842
McDormand, France, 467
McDormand, Frances, 226, 473, 909, 933, 1202, 1209, 1363, 1469
MacDougall, Ranald, **1496**
McDowall, Roddy, 67, 171, 1286, 1619
MacDowell, Andie, 385, 989, 1128, 1184, 1363
McDowell, Malcolm, 85, 529, 678
MacFadden, Hamilton, **160**
Macfadyen, Matthew, 1435, 1902
McGill, Everett, 17, 412, 1162
MacGill, Moyna, 919
McGillis, Kelly, 27
McGinley, Sean, 1287
MacGinnis, Niall, 72, 419, 753, 878, 1176, 1341, 1545, 1629
McGiver, John, 935, 1264, 1342
McGoohan, Patrick, 138, 429, 606, 851, 1219, 1435, 1485
McGovern, Elizabeth, 281, 972, 1130
McGowan, Dorothy, 352
MacGowran, Jack, 34, 41, 216, 670, 1383, 1657
McGrath, Douglas, **1727**
McGraw, Charles, 448, 451, 619, 720, 730, 837, 979, 995, 1209, 1466, 1753
MacGraw, Ali, 478
McGregor, Ewan, 356, 967, 1261, 1359, 1367
MacGuffin, 74, 280, 429, 443, 547, 693, 795, 897, 1023, 1159, 1282, 1293, 1365, 1433, 1905
McGuire, Dorothy, 19, 179, 295, 1091, 1744
McGuire, Kathryn, 1784
McHugh, Frank, 556, 958, 1024, 1328, 1413, 1541, 1608
McIntire, John, 81, 112, 116, 221, 671, 741, 794, 826, 1135, 1199, 1336, 1564, 1603, 1728, 1857
McIntire, Tim, 1760
MacKay, George, 582, 1267
McKellar, Don, 137
McKellen, Ian, 1441
McKern, Leo, 7, 429, 528, 655, 851, 1691
Mackerras, Charles, 600

MacKintosh man (the), **1019**
McKinney, Bill, 26, 926, 1241, 1762
McKinney, Nina Mae, 841, 1588, 1810
MacLachlan, Kyle, 48, 162, 305, 600, 698, 1351
McLaglen, Cyril, 1131
McLaglen, Victor, 34, 230, 505, 637, 867, 1138, 1195, 1568, 1707
MacLaine, Shirley, 39, 52, 81, 499, 1392
MacLane, Barton, 197, 1260, 1303, 1774
McLaren, Hollis, 438
McLeod, Norman Z., **306**, **1023**, **1076**, **1825**
McLiam, John, 98
MacLiammóir, Micheál, 1320
McLuhan, Marshall, 61, 116, 924
MacMahon, Aline, 30, 464, 906, 933, 986, 1072, 1413
McManus, Michael, 800
McMillan, Kenneth, 1130
MacMurray, Fred, 81, 444
MacMurray, Fred, 829, 1303, 1539, 1573, 1776, 1783, 1819
McNally, Stephen, 239, 346, 826, 1407, 1768, 1824
Mac Orlan, Pierre, 137
Mac Orlan, Pierre, 1317, 1353
Macpherson, Kenneth, **214**
McQueen, Butterfly, 161, 676, 785, 1295, 1602
McQueen, Steve, 146, 351, 478, 713, 1333, 1830
McQueen, Steve (réalisateur), **266**, **684**, **1772**
McTeer, Janet, 1711
McTiernan, John, **1899**
Macabre, **1416**
Macadam à deux voies, *voir* Two-lane blacktop
Macadam cowboy, 67, **935**
Macao, l'enfer du jeu, **1342**
Macario, **897**
Macbeth, **875**
Maccarthysme, 16, 142, 204, 268, 432, 540, 738, 834, 1054, 1065, 1117, 1271, 1628, 1639, 1757, 1817, 1823, 1891
Macdonald, Kelly, 967, 1320, 1393, 1394, 1679
Macdonald, Kevin, **403**
Macedo, Rita, 673, 944
Machado-Graner, Milo, 1240
Machida, Hiroko, 1077
Machine à découdre (la), **1884**
Machine à explorer le temps (la), *voir* Time machine (the)
Mack, Hughie, 500
Mackaill, Dorothy, 841
Mackendrick, Alexander, **134**, **154**, **428**, **695**, **957**, 1052, **1343**, **1474**, **1761**
Mackenzie, Alex, 957
Mackenzie, John, **49**
Macnee, Patrick, 1340, 1431, 1522
Macready, George, 50, 60, 118, 344, 489, 940, 1049, 1438, 1639
Macy, William H., 108, 1202, 1731
Mad detective, **205**
Mad love, *voir* Mains d'Orlac (les)
Mad Max 2, **1050**, 1763
Mad men, **565**
Madadayo, 1171
Madame Baptiste, 318, **1831**
Madame Bovary (Minnelli), **1010**
Madame Bovary (Renoir), **1328**
Madame de..., 759, **1438**
Madame Fang, **1908**
Madame Oyū, *voir* Oyū sama
Madame porte la culotte, *voir* Adam's rib
Madame Satan, **551**, 1715, 1805
Madame veut un bébé, *voir* Lady is willing (the)
Madaras, József, 1531
Maddalena, zero in condotta, 351, **1767**
Maddie, Ginette, 1491
Maddin, Guy, **36**, **297**, **316**, **325**, **511**, **763**, 888, **1086**, **1150**, 1167, 1211, **1473**, **1543**, **1711**, **1767**, 1773, **1906**
Maddow, Ben, 16, 1788
Made in Hong Kong, 224, **1450**
Madeleine, **1089**
Mademoiselle, **590**
Mademoiselle Chambon, **1732**
Mademoiselle Fifi, **7**, 1596
Mademoiselle Gagne-tout, *voir* Pat and Mike
Mademoiselle Julie, **242**
Mademoiselle Ogin, **1883**
Mademoiselle Vendredi, *voir* Teresa Venerdi
Madianov, Roman, 492
Mado, 353, **710**
Madone gitane (la), **1807**
Madonna, 284, 1420, 1782
Madres paralelas, **561**
Madriguera (la), **489**

Madruga, Teresa, 502
Madsen, Michael, 204, 1378, 1725
Madsen, Virginia, 1250
Maestro di Vigevano (il), **503**
Maeterlinck, Maurice, 821, 1125
Mafféi, Claire, 107
Mafioso, **215**
Magaro, John, 504
Magee, Patrick, 190, 678, 1183, 1456
Maggie (the), **957**, 1383, 1834
Magic, **1666**
Magicien d'Oz (le), *voir* Wizard of Oz (the)
Magimel, Benoît, 462, 588, 591, 633, 648, 660, 697
Magnani, Anna, 177, 290, 296, 346, 351, 475, 704, 780, 1057, 1063, 1279, 1610
Magni, Luigi, **187**
Magnier, Pierre, 477, 627, 1447, 1894
Magnifica presenza, **1274**
Magnificent Ambersons (the), *voir* Splendeur des Amberson (la)
Magnificient obsession, 806
Magnificient obsession (Sirk), 1171, **1593**
Magnificient obsession (Stahl), **1171**, 1593
Magnificient seven (the), *voir* Sept mercenaires (les)
Magnifique (le), **395**
Magnin, Claire, 577
Magnolia, **108**, 1363
Magnum force, **476**
Magoroku vivant, **1107**
Magre, Judith, 375, 1264, 1793, 1880
Magritte, René, 729
Maguelon, Pierre, 387, 878, 881
Maguire, Tobey, 473
Mahjong, **1908**
Mahler, Gustav, 110, 199, 690, 996, 1019, 1040, 1086, 1144, 1173, 1354, 1655, 1886
Mahler, **996**, 1693
Mahoney, John, 1536
Maï, Franca, 561
Maïakovski, Vladimir Vladimirovitch, 1660, 1898
Maigret et l'affaire Saint-Fiacre, **280**, 1300
Maigret tend un piège, **1300**
Mailer, Norman, 333
Mailfort, Maxence, 915
Maillan, Jacqueline, 1108, 1787, 1792
Main (la), **439**
Main, Marjorie, 470, 1502, 1602
Main, Maurizio, 1903
Main au collet (la), **1175**, 1431
Main basse sur la ville, **481**
Main du Diable (la), 49, **1353**
Main noire (la), *voir* Black hand (the)
Main qui venge (la), *voir* Dark city
Main sur le berceau (la), **1602**
Maine-Océan, **1414**, 1900
Mains d'Orlac (les), **991**, 1464
Mains qui tuent (les), *voir* Phantom lady
Mairesse, Valérie, 1472, 1792, 1835
Mais ça n'est pas une chose sérieuse, **123**
Mais, qui a tué Harry ?, *voir* Trouble with Harry (the)
Maison assassinée (la), **1755**
Maison aux fenêtres qui rient (la), **1380**
Maison dans l'ombre (la), *voir* On dangerous grounds
Maison de bambou, 364, **784**, 804, 1392, 1857
Maison de Dracula (la), *voir* House of Dracula
Maison de la 92e rue (la), *voir* House on 92nd street (the)
Maison de la rue Troubnaïa (la), **1603**
Maison des bois (la), **688**
Maison des étranger (la), *voir* House of stranger
Maison du Diable (la), **199**, 713
Maison du docteur Edwardes (la), *voir* Spellbound
Maison du Maltais (la), **384**
Maison et le monde (la), **214**
Maison rouge (la), *voir* Red house (the)
Maison sous la mer (la), **1142**
Maison sur la colline (la), **809**
Maistre, François, 253, 323, 341, 811, 1614, 1846, 1896
Maître de Ballantrae (le), 521, 609, **1248**, 1291
Maître de guerre (le), *voir* Heartbreak ridge
Maître de la prairie (le), *voir* Sea of grass (the)
Maître de marionnettes (le), **1007**
Maître du gang, *voir* Undercover man (the)
Maître du logis (le), **1449**
Maître Zaccharius, **1168**
Maîtres du temps (les), **1777**
Maîtres fous (les), **1284**
Maîtresse, 1186, **1533**
Maîtresse de fer (la), *voir* Iron mistress (the)
Maîtresse du lieutenant français (la), **7**

Maîtresses de Dracula (les), *voir* Brides of Dracula (the)
Maïwenn, **1246**
Major and the minor (the), 747, **1068**
Major Barbara, **257**, 336
Major Dundee, **963**
Makavejev, Dušan, **379**, **1134**, **1815**
Make way for tomorrow, **1633**
Maki, Yōko, 371
Makk, Károly, **356**, **1003**, **1554**
Mako, 1133
Makovetski, Sergueï, 215, 772, 1667, 1859
Mal n'existe pas (le), **1912**
Mala educación (la), *voir* Mauvaise éducation (la)
Mala noche, **1197**
Maladie de Sachs (la), **662**
Malaparte, Curzio, 36, **145**
Malavoy, Christophe, 431, 443
Malden, Karl, 65, 105, 110, 306, 346, 603, 770, 845, 862, 1065, 1217, 1301, 1529, 1771
Maldone, **1247**
Male and female, *voir* Admirable Crichton (l')
Malédiction de la Panthère rose (la), *voir* Revenge of the Pink Panther
Malédiction des hommes-chats (la), *voir* Curse of the cat people (the)
Malel, Rami, 549
Malet, Léo, 617
Malet, Pierre, 665
Malgré la nuit, **1161**
Malherbe, François de, 1039
Malibran (la), **1684**
Malick, Terrence, 149, **388**, **902**, 1014, 1036, **1188**, **1296**, 1325, **1462**, 1627
Malin (le), *voir* Wise blood
Malinconico automno, **1034**
Malkames, Don, 120
Malkovich, John, 42, 244, 552, 672, 852, 922, 1002, 1209, 1401, 1681, 1737, 1782
Malle, Louis, **28**, **339**, **346**, **438**, **531**, **647**, **650**, **658**, **773**, 915, **966**, **1005**, 1079, **1221**, **1381**, **1386**, **1443**, **1617**, 1736, **1793**, **1896**
Malle de Singapour (la), *voir* China seas
Malleson, Miles, 169, 220, 620, 653, 674, 978, 1523
Mallet-Stevens, Robert, 109, 1125
Mallick, Ranjit, 567
Malmkrog, **1166**
Malmsjö, Jan, 669, 1385
Malmsten, Birger, 318, 1207, 1489, 1534, 1578, 1782
Malombra, **11**, 101, 126, 708, 1515, 1519
Malone, Dorothy, 3, 14, 399, 419, 470, 623, 658, 920, 1090, 1310, 1573
Malory, Thomas, 1619
Malraux, André, 904, **1398**, 1555
Maltese falcon (the), *voir* Faucon maltais (le)
Maltin, Leonard, 1043
Maltman, Christopher, 1275
Malyon, Eily, 377, 489, 556, 692
Maman a cent ans, **491**, 915
Maman et la putain (la), **1351**
Maman Küsters s'en va au Ciel, **483**
Maman très chère, *voir* Mommy dearest
Mamma Roma, **1279**
Mammuth, **205**
Mamonov, Piotr, 85, 760
Mamou, Sabine, 1080, 1552
Mamoulian, Rouben, 226, **345**, **380**, **624**, **878**, **931**, **1120**, 1286, **1335**, **1843**, **1861**
Man between (the), *voir* Homme de Berlin (l')
Man from Laramie (the), *voir* Homme de la plaine (l')
Man from the Alamo (the), **254**
Man hunt, 9, **232**, 1365
Man I love (the), **1142**
Man in grey (the), **745**
Man in the attic, **1006**, 1114
Man in the Moon, **1017**
Man in the saddle, **1756**
Man in the white suit (the), *voir* Homme au complet blanc (l')
Man in the wilderness, 357, **1590**
Man of Aran, **150**, 592, 655, 1576
Man of the West, **1581**
Man on the flying trapeze, **1545**
Man on the Moon, **277**, 1524
Man's castle, 831, **1008**
Man wanted, **1571**
Man who fell to Earth (the), *voir* Homme qui venait d'ailleurs (l')
Man who knew too much (the), *voir* Homme qui en savait trop (l')
Man who laughs (the), **777**

Man who loved Cat Dancing (the), *voir* Fantôme de Cat Dancing (le)
Man who never was (the), **1145**
Man who shot Liberty Valance (the), *voir* Homme qui tua L. Valance (l')
Man who wasn't there (the), *voir* Barber (the)
Man who watched trains go by (the), *voir* Homme qui regardait passer les trains (l')
Man who would be king (the), **621**
Man with the gun, **451**
Man with the golden arm (the), *voir* Homme au bras d'or (l')
Man with the golden gun (the), **1726**
Man without a star, **206**, 1000
Manchurian candidate (the), **1628**
Mancini, Henry, 420, 439, 1008, 1129, 1775
Mander, Miles, 1056
Manderlay, 1728, **1777**
Mandingo, 684, 838, 869, **991**
Mandy, **154**
Mané, Doura, 312
Manèges, **504**, 724
Manenti, Alexis, 1912
Manès, Gina, 247, 1060, 1362, 1468
Manesse, Gaspard, 650
Manet, Édouard, 211, 1567
Manfredi, Nino, 173, 187, **301**, 549, 1141, 1142, 1185, 1360, 1688, 1779
Mangano, Silvana, 9, 86, 110, 132, 134, 456, 481, 679, 832, 1256, 1733, 1740, 1888
Mangold, James, **1726**
Manhattan, **152**
Manhattan melodrama, 300, **860**
Manhattan murder mystery, **1361**
Manheim, Camryn, 455
Manille, **833**
Manivel, Damien, **594**
Manji, **645**
Mankiewicz, Herman J., 672
Mankiewicz, Joseph L., **47**, **98**, **126**, **151**, 347, **532**, **633**, **664**, **788**, **806**, **810**, **1001**, **1048**, 1063, **1286**, **1314**, **1445**, **1537**, **1623**, **1824**
Mann, Anthony, **6**, **30**, **34**, **81**, **221**, **245**, **623**, **720**, **733**, **812**, **826**, **879**, **979**, 1036, **1091**, **1182**, **1259**, **1325**, **1518**, **1531**, **1581**, **1683**, **1693**, **1788**, **1796**
Mann, Claude, 754, 1350, 1652, 1909
Mann, Daniel, **1274**, **1652**
Mann, Klaus, 901
Mann, Michael, **300**, **489**, **1033**, **1072**, **1312**, **1737**
Mann, Thomas, 110, 786, 901
Manners, David, 1571, 1821
Mannhardt, Renate, 772, 1628
Manni, Ettore, 487
Manoeuvre, **496**
Manoir tragique (le), *voir* Jassy
Manojlović, Miki, 1200
Manon, 616, **1224**, 1771
Manon des sources, 435, 1691, **1900**
Mansart, Claude, 615, 1820
Mansart, Marie, 1871
Mansell, Clint, 1038
Mansfield, David, 865, 1226
Mansfield, Jayne, 44, 120, 1026, 1686
Manslaughter, **74**
Manson, Héléna, 91, 136, 282, 384, 628, 795, 807, 874, 924, 1080, 1204, 1667
Manteau (le), **303**
Mantegna, Joe, 55, 661, 1600
Manuel, Denis, 620, 1409, 1428, 1722, 1896
Manuel, Robert, 87, 927
Manuli, Guido, **568**
Manuscrit trouvé à Saragosse (le), **696**, 1040
Manville, Lesley, 75, 837, 936, 982, 985, 1087, 1543
Manz, Linda, 1462
Manzanares el Real, 245, 812, 903, 1196, 1369
Manzoni, Alessandro, 191
Mara, Rooney, 1760, 1897
Marais, Jean, 82, 290, 597, 724, 781, 881, 918, 1437, 1483, 1524, 1624, 1724, 1741, 1747
Maranne, André, 439, 1008, 1090
Marathon d'automne, 259, **1292**
Marathon man, **228**, 1043
Maraudeurs attaquent (les), *voir* Merrills's marauders
Marbœuf, Jean, **620**, **947**, **1409**
Marceau, Sophie, 414, 1216, 1500, 1813
Marcello, Pietro, **594**
March, Fredric, 145, 293, 321, 377, 515, 659, 878, 929, 954, 973, 1228, 1446, 1774
March, Philippe, 68, 1529
Marchal, Georges, 154, 562, 596, 758, 882, 1196, 1247, 1265, 1599, 1614, 1676, 1831, 1901

Marchand, Colette, 828
Marchand, Corinne, 1782
Marchand, Guy, 617, 620, 677, 807, 947, 1153, 1210, 1297, 1344, 1409, 1496, 1764
Marchand, Henri, 973
Marchand, Nancy, 401, 1139, 1155
Marchand des quatre saisons (le), **352**
Marchat, Jean, 2, 788
Marche à l'ombre, **561**
Marché de brutes, *voir* Raw deal
Marche sur Rome (la), *voir* Marcia su Roma (la)
Marchese del Grillo (il), **1111**
Marche militaire américaine, 99, 499, 635, 1067, 1241
Marcia su Roma (la), **1035**
Marco, Paul, 442, 796, 1329
Marcon, André, 1176, 1306, 1911
Marconi, Lana, 262, 263, 768, 1109, 1708
Marconi, Saverio, 1778, 1826
Marcuzzo, Elio, 100
Marcy, Claude, 224, 941
Marèse, Janie, 610
Mareuil, Philippe, 1596
Marey, Étienne-Jules, 763
Margaritis, Gilles, 56
Margo, 109, 1307
Margolis, Mark, 1877
Marguerite de la nuit, **1353**
Mari, Annu, 778
Mari, Ebla, 1233
Mari de la femme à barbe (le), *voir* Donna scimmia (la)
Mari de Léon (le), **931**
María Candelaria, **1578**
Maria Chapdelaine, **656**
Mariage de Chiffon (le), **1222**
Mariage de minuit (le), *voir* Piccolo mondo antico
Mariage est pour demain (le), *voir* Tennessee's partner
Mariage royal, *voir* Royal wedding
Mariage de Maria Braun (le), 1077, **1660**, 1735
Mariage de prince, 500
Marian, Ferdinand, 1505
Marianne de ma jeunesse, **1251**
Mariano, Luis, 1908
Marié, Nicolas, 514
Marie-Martine, **384**, 1158
Mariée était en noir (la), 9, **810**
Marielle, Jean-Pierre, 424, 464, 640, 677, 765, 871, 946, 1169, 1498, 1528, 1578, 1631, 1646, 1712, 1713, 1824
Marillier, Garance, 572, 1897
Marin, Christian, 426, 1707
Marin, Jacques, 39, 280, 1008, 1067
Marinelli, Luca, 594
Marion, Aurora, 1242
Maris aveugles, *voir* Blind husbands
Maris et femmes, *voir* Husbands and wives
Maris, les femmes, les amants (les), **807**
Marius, 378, 465, **790**
Marivaux, 375, 427, 1727
Mark Dixon, détective, *voir* Where the sidewalk ends
Mark of the vampire, **852**
Mark of Zorro (the) (Mamoulian), **1120**
Mark of Zorro (the) (Niblo), 85, **195**, 225, 1120, 1785, 1823
Marken, Jane, 282, 308, 413, 504, 724, 882, 1070, 1089, 1201, 1313, 1327, 1396, 1424, 1604
Marker, Chris, **316**, **817**, 830, 926, **1462**, **1517**
Marketa Lazarová, **1691**
Markham, Kika, 423
Markina, Nadejda, 1555
Marlaud, Philippe, 283, 336
Marley, John, 661, 1284, 1645
Marlowe, Christopher, 329
Marlowe, Hugh, 36, 37, 139, 187, 441, 788, 1053, 1201, 1697, 1793
Marlowe, Scott, 346
Marly, Florence, 431, 501, 720, 1679
Marmaï, Pio, 1241, 1268, 1269
Marmont, Percy, 270, 1146, 1349, 1497
Marnie, 551, 1368, **1613**
Marquand, Christian, 111, 522, 951
Marquand, Serge, 1259, 1409
Marque du tueur (la), **778**
Marqué par la haine, **1748**
Marqués, María Elena, 1838
Marquet, Mary, 792, 1014, 1609, 1720
Marquis s'amuse (le), *voir* Marquese del Grillo (il)
Marquise d'O... (la), **917**
Marr, Kristian, 1161
Marriage circle (the), **711**
Marrying kind (the), **667**, 1574

Mars attacks, 742, **1497**
Mars, Kenneth, 752, 1852
Mars, Séverin, 1447, 1719
Marsac, Laure, 474, 952
Marsan, Eddie, 376
Marseillaise (la), 1400, **1606**
Marsh, Carol, 480, 978
Marsh, Jean, 5
Marsh, Linda, 1284
Marsh, Mae, 645
Marshall, Brenda, 202, 623
Marshall, E. G., 264, 822, 1056, 1157, 1573, 1634
Marshall, Frank, **1273**
Marshall, George, **213**, **775**, **1594**
Marshall, Herbert, 13, 79, 90, 92, 129, 189, 332, 422, 727, 795, 1028, 1118, 1220, 1295, 1402, 1468, 1556, 1586
Marshall, James, 1351
Marshall, Joan, 72
Marshall, Neil, **402**
Marshall, Tonie, **1245**
Marshall, Tully, 155, 365, 409, 1206, 1559, 1563, 1678, 1893
Marteau des sorcières (le), **1840**
Martel, Laura, 359
Martel, Lucrecia, **592**
Martell, Saul, 118
Marten, Félix, 1884
Martha, **353**, 483
Marthouret, François, 466, 548, 1083, 1151, 1249, 1562
Martin, Dean, 52, 503, 636, 876, 1032, 1601
Martin, Dewey, 1182
Martin, Francis, **1825**
Martin, George R. R., 1430
Martin, Jean, 119, 251, 1675
Martin, Maryse, 447
Martin, Ross, 457
Martin, Stacey, 1835
Martin, Stacy, 577
Martin, Steve, 534
Martin, Strother, 44, 1175, 1582, 1760
Martin Eden, **594**
Martin Roumagnac, 818, **959**
Martinelli, Elsa, 256, 823, 1133, 1274, 1635
Martinelli, Jean, 50, 1175
Martínez, Fele, 570, 592, 880
Martínez, Joaquín, 407, 761
Martiínez, Nacho, 1410
Martínez de Hoyos, Jorge, 1494
Marton, Andrew, 938, **1592**
Martot, Pierre, 206
Maruyama, Osamu, 1870
Maruyama, Sadao, 1227
Marvin, Lee, 17, 44, 222, 337, 568, 701, 798, 835, 884, 940, 1139, 1286, 1338, 1395, 1407, 1509, 1516, 1635, 1641, 1648, 1779
Marx, Karl, 75, 116
Marx Brothers, 109, **306**, **310**, **362**, **467**, 947, **1076**, **1084**, 1516, 1541, **1613**, 1686, **1736**, **1804**
Mary et Max, **1625**
Mary Poppins, 19
Mary Reilly, **922**
Masaan, **1839**
Maselli, Francesco, **1881**
M*A*S*H, 701, 956, **1615**
Masina, Giuletta, 11, 456, 609, 725, 1083, 1476, 1590, 1597, 1635
Mask of Dimitrios (the), **1407**
Mask of Fu-Manchu (the), **588**
Maskerade, **1244**
Mason, James, 67, 73, 216, 240, 245, 261, 329, 417, 441, 630, 695, 737, 745, 769, 841, 1006, 1010, 1012, 1019, 1287, 1292, 1293, 1314, 1339, 1355, 1415, 1454, 1479, 1537, 1618, 1804, 1875
Masque aux yeux verts (le), *voir* Wicked lady (the)
Masque de fer (le) (Decoin), **1747**
Masque de fer (le) (Dwan), **1743**
Masque du démon (le), **841**
Masques, **872**, 960
Masques de cire, *voir* Mystery of the wax museum
Massacre, **1257**
Massacre à la tronçonneuse, 26, **403**, 1651
Massacre de Fort Apache, *voir* Fort Apache
Massacreurs du Kansas (les), *voir* Stranger wore a gun (the)
Massalitinova, Varvara, 463
Massard, Yves, 501
Massari, Lea, 9, 259, 420, 441, 499, 712, 963, 1063, 1196, 1687, 1896, 1904
Massey, Anna, 5, 653, 980

Massey, Raymond, 5, 289, 333, 648, 702, 708, 753, 1100, 1327, 1468, 1538, 1559, 1615, 1754, 1809
Massine, Léonide, 104, 1622
Master (the), **823**
Master and commander, **1649**
Mastroianna, Ana-Sofia, 226
Mastroianni, Chiara, 494, 1014, 1256, 1532, 1683
Mastroianni, Marcello, 18, 23, 107, 134, 140, 168, 236, 237, 308, 335, 420, 422, 456, 494, 537, 820, 823, 855, 873, 953, 980, 1019, 1474, 1538, 1688, 1755, 1767, 1803, 1878, 1903
Masuda, Toshio, **1513**
Masumura, Yasuzō, **127**, **191**, **645**, **1076**, **1792**, **1857**
Masur, Richard, 1356
Mata Hari, **19**, 1008
Matador, **1410**, 1463
Matarazzo, Heather, 345
Matarazzo, Raffaello, **120**, **217**, **279**, **320**, **335**, **758**, **977**, **1034**, **1042**, **1219**, **1569**, **1754**, **1764**, **1766**
Match point, **136**, 1339, 1765
Maté, Rudolph, **121**, **1157**, **1716**
Matelot 512 (le), **484**
Maternelle (la) (Benoît-Lévy), **416**
Maternité éternelle, **1252**
Mathé, Édouard, 445, 687, 1159
Mather, Aubrey, 1391, 1559
Matheson, Richard, 770, 884, 893, 941, 1540
Mathis, Milly, 4, 467, 508, 516, 790, 1674, 1750, 1900
Mathot, Léon, 1468
Mathou, Jacques, 1866
Mathusalem, **1891**
Matinee idol (the), *voir* Bessie à Broadway
Matin des magiciens (le), 94, 264, 388, 527, 705, 1323, 1431, 1596
Matiouette (la), **289**, 386, 1040, 1765
Matrix (the), 958, **1376**, 1561
Matsubara, Chieko, 386
Matsuda, Eiko, 1040, 1113
Matsuda, Ryūhei, 1598
Matta, Paloma, 557
Matteo, Drea de, 401
Mattes, Eva, 749, 992, 1108, 1735
Matthau, Walter, 142, 280, 435, 719, 1000, 1387, 1454, 1635, 1649
Matthews, Francis, 100
Mattòli, Mario, **296**, **505**
Mattotti, Lorenzo, **597**
Mature, Victor, 218, 299, 336, 459, 621, 652, 695, 879, 1209, 1407, 1441
Mauban, Maria, 54, 119
Mauch, (frères), 1243
Maudite Aphrodite, *voir* Mighty Aphrodite
Maudits (les), 223, **1679**
Maugham, W. Somerset, 129, 180, 189, 727, 1082, 1349, 1566, 1632, 1808
Mauldin, Bill, 750
Maupassant, Guy de, 111, 186, 318, 677, 776, 1345, 1422, 1596, 1831
Maupi, Marcel, 418, 790, 824, 1026, 1137, 1265, 1685, 1708
Mauprat, **877**, 1305
Maura, Carmen, 63, 186, 194, 370, 424, 1128, 1410, 1674
Mauriac, François, 361, 1027
Maurice, **1665**
Maurier, Claire, 537, 721, 997, 1158
Maurier, Daphne du, 4, 65, 1023, 1064, 1356
Maurier, George du, 1149
Maurier, Gerald du, 910
Maurin, Yves-Marie, 533
Maurus, Gerda, 252, 717
Maury, Jean-Louis, 120, 1609, 1756
Maury, Nicolas, 588
Mauvais chemin (le), *voir* Viaccia (la)
Mauvais coups (les), 918, **1095**
Mauvaise éducation (la), **880**, 1408, 1639
Mauvaise graine, **1708**
Maverick, **1036**
Max, Edwin, 115, 416
Max et les ferrailleurs, **48**, 392, 963
Max mon amout, **1903**
Maxey, Paul, 1209
Maximilienne, 418, 774, 798, 829, 1307, 1606
Maxudian, Max, 247, 1447
Maxwell, Lois, 195, 255, 528, 619, 978, 1499, 1522, 1523
May, Elaine, **970**, 1867
May, Hans, 940
May, Joe, **1162**
May, Mathilda, 462, 1111
Maya, Adele, 1260
Mayehoff, Eddie, 328

Mayer, Louis B., 156, 511, 515, 1540
Mayerling, **680**
Mayniel, Juliette, 138, 390, 911, 1820
Mayo, Alfredo, 492, 1494
Mayo, Archie, **467**, **711**, **1028**
Mayo, Virginia, 293, 419, 523, 933, 1023, 1025, 1095, 1112, 1817
Mayor, Antoine, 246, 536
Mayor of Hell (the), **711**, 1846
Maysles (frères), **1219**, **1824**
Mazière, Francis, 1596
Mazurki, Mike, 37, 141, 222, 377, 845, 947, 1425, 1441
Mazursky, Paul, **450**, **1034**, **1374**
Mazzinghi, Bernard, 1472
Meacham, Anne, 1538
Mean streets, **104**
Meaning of life (the), *voir* Monty Python : le sens de la vie
Means, Russell, 1737
Meantime, **366**
Meat, **496**
Mécanique quantique, 226, 675, 1775
Mécano de la "General" (le), **785**
Méchard, Anne, 1388
Médée, 481, **1725**
Medeiros, Inês de, 427
Medeiros, Maria de, 170, 914, 1473, 1683
Medico della Mutua (il), **950**
Medin, Harriet, 107, 609, 868, 1549
Medina, Patricia, 218, 1281
Medřická, Dana, 1094
Medvedkine, Alexandre, 316, **830**, 1125
Meek, Donald, 460, 677, 754, 1050, 1756
Meeker, Ralph, 34, 920, 1389, 1390, 1408, 1438, 1602, 1608, 1761
Meerson, Lazare, 1491
Meet John Doe, **229**, 1733
Meet me in Saint Louis, 28, **1200**
Megalopolis, **1272**
Mégère apprivoisée (la), **1707**
Mehrez, Ahmed, 1094, 1424
Mehta, Zubin, 708
Meighan, Thomas, 74, 1214, 1805
Meilleure façon de marcher (la), **788**
Meilleure part (la), 508, **1593**
Meilleures intentions (les), **640**
Meillon, John, 1763
Meinrad, Josef, 436
Mein liebster Feind, **992**
Meirelles, Fernando, **746**, **1333**
Meisner, Sanford, 970
Melamed, Fred, 675
Melancholia, **1217**
Melato, Mariangela, 1662
Melchior, Georges, 1331, 1411
Méliès, Georges, 360, 717
Mélinand, Monique, 79, 308, 360, 404, 494, 548, 1002, 1701, 1769
Melki, Claude, 313, 1153, 1210, 1713
Melki, Gilbert, 1472
Mélo, **232**, 1607
Mélodie en sous-sol, **289**, 680
Mélodie pour un tueur, *voir* Fingers
Melville, Herman, 915, 1046, 1740, 1847
Melville, Jean-Pierre, 67, **78**, 149, **184**, 544, **604**, **616**, **800**, **853**, **898**, **932**, 1236, **1321**, **1529**, 1609, **1652**, **1722**, **1777**
Melvin, Murray, 1161, 1183, 1693
Memento, 80, **326**, 1073
Mémoire (la), 363, 1424, **1514**
Mémoires de nos pères, *voir* Flags of our fathers
Memories of murder, **372**
Memorīzu, **910**
Men (the), **1722**
Men in war, **1788**
Menace dans la nuit, *voir* He ran all the way
Menaces, 274, **1680**
Ménagerie de verre (la), **552**, 846
Menchikov, Oleg, 106, 175, 1671
Mendelssohn Bartholdy, Felix, 1032
Mendes, Eva, 1560
Mendes, Sam, **215**, **309**, **582**, **734**, **1816**
Mendonça, Kleber, **519**
Mendoza, Víctor Manuel, 128, 158, 222, 825, 1793
Menez, Bernard, 370, 493, 799, 990, 1414, 1553, 1652
Ménilmontant, **1278**
Menjou, Adolphe, 122, 449, 711, 973, 1213, 1352, 1438, 1482, 1518, 1541, 1634, 1707, 1733
Ménochet, Denis, 1253, 1562
Menschen am Sonntag, 758, **1630**
Mensonge d'une mère (le), *voir* Catene
Mensonges d'État, *voir* Body of lies

Menzel, Jiří, **95**, **203**, **339**, **736**, 807, **943**, **1068**, 1094, 1371, **1623**, **1723**, **1791**
Menzies, William Cameron, 169, 1071, **1754**
Méphisto, 82, 786, 807, **901**
Mépris (le), 544, **1150**
Mer cruelle (la), *voir* Cruel sea (the)
Mercader, María, 340, 344, 547
Mercenaire de minuit (le), *voir* Invitation to a gunfighter
Mercenaires de l'espace (les), *voir* Battle beyond the stars
Mercer, Johnny, 393, 1008
Merchant, Ismail, 1624
Merchant, Vivien, 5, 684, 1041
Merci la vie, **476**
Merci Patron, **813**
Merci pour le chocolat, 382, **664**
Mercier, Michèle, 604, 615
Mercouri, Melina, 573, 1485, 1488
Mercure, Monique, 400
Merdier (le), *voir* Go tell the Spartans
Mère (la) (Naruse), *voir* Okaasan
Mère (la) (Poudovkine), **1460**
Mère et fils, **1131**
Mère Jeanne des Anges, 1693, **1696**
Mère Teresa, 55, 564
Meredith, Burgess, 313, 355, 436, 806, 862, 889, 1666
Merhar, Stanislas, 707, 869, 1242, 1267
Meriko, Maria, 116, 1583, 1755, 1896
Méril, Macha, 144, 466, 468, 483, 486, 740, 1221, 1297, 1475, 1614, 1815
Mérimée, Prosper, 780
Merkel, Una, 1222, 1399, 1477, 1568, 1571, 1594, 1655
Merlant, Noémie, 567, 570
Merli, Adalberto Maria, 1904
Merlini, Marisa, 1613
Merlo, Ismael, 1494
Merlo maschio (il), **950**
Merlusse, **1691**
Merman, Ethel, 360, 465, 902
Merrick, Ian, **383**
Merrill, Dina, 982
Merrill, Gary, 36, 756, 788, 1301
Merrill's marauders, **1645**, 1648
Merry, Arlette, 1245
Merry-go-round, **515**
Merry widow (the) (Lubistch), **1065**, 1571
Merry widow (the) (Stroheim), **1678**, 1859
Merveilleuse histoire de Mandy (la), *voir* Mandy
Mes chers amis, *voir* Amici miei
Mes petites amoureuses), **1276**
Mes universités, **463**
Mes voisins les Yamada, 586, **782**
Mesguich, Daniel, 1151, 1783
Meshi, **1781**
Mesquida, Roxane, 1161
Mesrine, **191**, 300
Messa è finita (la), **704**, 1768
Messager (le), *voir* Go-between (the)
Messaline, 529, **1901**
Messemer, Hannes, 294, 1827
Mestral, Armand, 1087
Mészáros, Márta, **95**, **587**, **901**, **1240**
Metello, 209, 1042, 1419, **1895**
Météore de la nuit (le), *voir* It came from outer space
Métier des armes (le), **1701**
Métitz, Michèle, 428
Metropolis, 184, 253, 257, 308, 566, 1272, **1311**
Metty, Russell, 14
Metz, Janus, **1580**
Meunier, Raymond, 22
Meurisse, Paul, 533, 556, 761, 778, 936, 1493, 1652, 1722, 1889
Meurs un autre jour, *voir* Die another day
Meurtre, *voir* Murder
Meurtre à Montmartre, *voir* Reproduction interdite
Meurtre à Yoshiwara, **617**
Meurtre au soleil, *voir* Evil under the sun
Meurtre d'un bookmaker chinois, **169**, 1143
Meurtre dans un jardin anglais, *voir* Draughtsman's contract (the)
Meurtre mystérieux à Manhattan, *voir* Manhattan murder mystery
Meurtre par décret, *voir* Murder by decree
Meurtre par procuration, *voir* Nightmare (Francis)
Meurtres ?, **225**, 236, 1027, 1044
Meurtrière diabolique (la), *voir* Straight-jacket
Meury, Anne-Laure, 336
Meyer, Emile, 300, 695, 741, 1614, 1639
Meyer, Joannes, 1449
Meylan, Gérard, 458, 1911
Meyrink, Gustav, 746

Mézières, Myriam, 507, 1092, 1578
Mezzogiorno, Vittorio, 1042, 1142
MGM, 156, 174, 185, 511, 515, 525, 553, 559, 689, 805, 812, 906, 992, 1010, 1065, 1101, 1184, 1200, 1211, 1264, 1312, 1540, 1613, 1703, 1715, 1718
Miagkov, Andreï, 840
Miao, Tien, 1207, 1776
Michael, **141**, 830
Michael Collins, **1864**
Micheaux, Oscar, **161**
Michel, Dominique, 76, 1151
Michel, Gaston, 1159
Michel, Marc, 22, 115, 252
Michelet, Michel, 1184
Michell, Keith, 1485
Michi, Maria, 704, 779, 1384, 1474, 1549
Mickey one, **437**
Micki et Maude, **1566**
Midareru, 602, **866**
Midi, gare centrale, *voir* Union station
Midnight, **995**
Midnight cowboy, *voir* Macadam cowboy
Midnight in Paris, 391, **1765**
Midnight in the garden, **393**
Midnight Mary, **1655**
Midori, Mako, 1076
Midsommar, **364**, 560, 1241
Mifune, Toshirō, 93, 174, 394, 397, 417, 466, 638, 651, 703, 707, 727, 733, 920, 965, 1013, 1171, 1333, 1420, 1434, 1508, 1521, 1726, 1871
Migenes, Julia, 511
Mighty Aphrodite, **1028**
Miguel, Miguel, 218
Mihaileanu, Radu, **121**, **239**, **1017**
Mihaita, George, 1189
Mihalesco, Alexandre, 1247
Mihashi, Tatsuya, 356, 863, 1882
Miike, Takashi, **1866**
Mikaël, Ludmila, 1233
Mikey and Nicky, **970**
Mikhalkov, Nikita, **24**, **106**, **134**, **167**, 215, 381, **749**, 840, **868**, 1093, **1120**, **1134**, 1456, **1465**, 1598, **1671**, **1786**, **1859**
Mikhoels, Solomon, 1011
Miki, Satoshi, **586**
Mikkelsen, Mads, 822, 1169, 1775
Miklos, Paulo, 296
Mikuni, Rentarō, 455, 691, 976, 1023, 1237, 1299, 1325, 1444, 1883
Mildred Pierce, 511, **785**, 1295
Miles, Bernard, 8, 363, 1085
Miles, Sarah, 655, 806, 1111, 1139
Miles, Sylvia, 67, 935
Miles, Vera, 44, 391, 710, 1258, 1336, 1389, 1520, 1582
Milestone, Lewis, **262**, 539, **914**, **1053**, **1632**, **1863**
Milhaud, Darius, 1398
Milián, Tomás, 107, 903, 971, 1600, 1612
Milius, John, 522, 761, 1605, **1865**
Millais, Hugh, 586
Millais, John Everett, 77
Milland, Ray, 35, 50, 234, **270**, 344, 363, 391, 464, **573**, 627, 743, 747, **900**, 1068, 1365, 1538, 1556, 1757, 1791, 1863
Mille et une nuits (les), **1553**
1860, **925**
1917, **582**
1941, **707**, 1068, 1497
1984, 528, **1231**
Millenium, **506**
Millénium : les hommes. . . , *voir* Girl with the dragon tatoo (the)
Millenium mambo, **680**
Miller, Ann, 40, 711, 1648, 1716
Miller, Arthur, 1271, 1412
Miller, Bennett, **854**
Miller, Bruce, **219**, **506**, **851**, **1889**
Miller, Carl, 1482
Miller, Claude, **175**, **788**, **875**, 889, **1191**, **1231**, **1297**, **1344**
Miller, David, **1000**
Miller, Dick, 176, 231, 1043, 1525, 1611, 1651, 1815
Miller, Frank, 277, 952, 1519
Miller, George, **514**, **1050**
Miller, Henry, 1352
Miller, Jason, 1516
Miller, Joan, 59
Miller, Johnny Lee, 356, 967, 1062
Miller, Mandy, 134, 154
Miller, Marvin, 29
Miller, Patsy Ruth, 1627
Miller, Penelope Ann, 1514
Miller's crossing, **538**
Millet, Christiane, 864

Milliardaire pour un jour, *voir* Pocketful of miracles
Million (le), 107, **1041**
Million dollar baby, **192**, 1191, 1213
Million dollar legs, *voir* Folies olympiques
Millot, Charles, 41
Mills, John, 267, 368, 611, 655, 771, 818, 960, 1085, 1542
Mills, Juliet, 705
Mills, Juliette, 670
Mills, Mort, 607, 1336
Milo, Sandra, 18, 201, 284, 294, 558, 1367, 1498, 1590
Milou en mai, **1617**
Milovanoff, Sandra, 781
Mimasu, Ako, 1077
Mimieux, Yvette, 392, 1192, 1291
Mimino, **1065**
Minamida, Yōko, 811
Minciotti, Esther, 1542, 1566
Mind reader (the), **1821**
Mineo, Sal, 738, 845, 1232
Miner, Jan, 1106
Mines de rien, **1078**
Mines du roi Salomon (les) (Bennett & Marton), 938, **1592**
Mines du roi Salomon (les) (Stevenson), **938**, 1592
Ming, Miss, 205, 954
Mingand, Pierre, 1058, 1708
Minghella, Anthony, **791**, **913**
Minghella, Max, 506
Mingus, Charles, 1219
Ministry of fear, **1365**
Minne, l'ingénue libertine, **941**, 1705
Minnelli, Liza, 1440
Minnelli, Vincente, **52**, **71**, **140**, **174**, **194**, **212**, **264**, **815**, **845**, **982**, **993**, **1010**, **1032**, 1132, **1192**, **1200**, **1476**, **1550**, **1590**, **1626**, **1629**, **1683**, **1690**, 1705, **1769**
Minnie and Moskowicz, 745, 847, **1097**
Minotis, Alexis, 956
Minuit à Paris, *voir* Midnight in Paris
Minuit dans le jardin, *voir* Midnight in the garden
Minuit... Quai de Bercy, **1734**
Mio figlio professore, **1124**
Miou-Miou, 121, 175, 235, 507, 603, 869, 968, 982, 1210, 1617, 1785
Miquel, Joëlle, 1832
Miquette et sa mère, **1848**
Mira, Brigitte, 442, 483, 1387, 1638, 1806, 1815
Miracle à l'italienne, **301**
Miracle à Milan, **37**
Miracle au village, *voir* Miracle of Morgan Creek (the)
Miracle des loups (le) (Bernard), **699**, 1741
Miracle des loups (le) (Hunebelle), **1741**
Miracle en Alabama, *voir* Miracle worker (the)
Miracle of Morgan Creek (the), 1366, **1511**, 1548, 1663
Miracle worker (the), 154, **1059**
Miraculé (le), **246**, 274, 907
Mirage de la vie, *voir* Imitation of life (Sirk)
Miranda, Isa, 11, 26, 631, 708, 1224, 1375, 1432, 1561, 1697
Mirande, Yves, **13**, **431**, **903**, **927**, 1680, **1732**
Mirbeau, Octave, 157, 889, 1525
Miroir (le), 12, **1020**, 1060, 1527
Miroir à deux faces (le), **201**, 470
Miroir aux alouettes (le), **1495**
Miroslava, 673, 741
Mirren, Helen, 49, 216, 440, 529, 1320, 1373, 1619
Mischka, **1138**
Mise à mort du cerf sacré, **961**
Misérables (les) (Bernard), **612**, 1378
Misérables (les) (Bluwal), **1083**
Misérables (les) (Freda), **1378**
Misérables (les) (Li), **1912**
Misfits (the), 346, **1412**
Mishima, Yukio, 302, 1118
Misraki, Paul, 1223
Miss Mend, **259**
Miss Peregrine's home for peculiar children, **1435**
Miss Pinkerton, **1783**
Missile, **928**
Mission du commandant Lex (la), *voir* Springfield rifle
Mississippi, **965**
Missouri breaks (the), **98**, 162, 1545
Mister Cory, **955**
Mister Ed, 1135
Mister 880, **179**

Mister Freedom, **1490**
Mister Moto, **685**, **1403**
Mister Roberts, **1237**
Mistons (les), **332**, 428
Mitchell, Cameron, 244, 430, 1793
Mitchell, Eddy, 577, 677, 1674, 1741, 1792
Mitchell, Millard, 31, 34, 36, 179, 635, 715, 826, 1134
Mitchell, Thomas, 109, 181, 330, 344, 639, 645, 676, 677, 848, 1028, 1051, 1179, 1288, 1394, 1587, 1633, 1648, 1747, 1774
Mitchell, Yvonne, 363, 1677, 1721
Mitchum, Robert, 90, 177, 264, 266, 313, 314, 451, 521, 533, 613, 626, 655, 825, 837, 845, 877, 909, 1075, 1124, 1180, 1252, 1360, 1468, 1548, 1619, 1703
Mito, Mitsuko, 1084, 1345, 1820
Mitra, Subrata, 153, 543, 1334, 1759
Mitrani, Michel, **813**, **1772**
Mitrevski, Darko, **1841**
Mitsui, Kōji, 317, 487, 715, 727, 872, 902, 1347, 1374, 1729
Mitterand, Frédéric, 1485
Miura, Mitsuko, 1235, 1870
Miura, Tomokazu, 586
Mix, Tom, 1401
Miyaguchi, Seiji, 397, 526, 885, 1088, 1130, 1347, 1508, 1689, 1792
Miyake, Kuniko, 1657, 1797
Miyazaki, Aoi, 689, 1654
Miyazaki, Hayao, **56**, **125**, **240**, **355**, 777, 849, **929**, 970, **1018**, **1022**, 1140, **1215**, **1300**, **1449**, **1594**
Miyazawa, Kenji, 13, 495
Miyoshi, Eiko, 394, 601, 861, 1116, 1236, 1871
Mizoguchi, Kenji, **16**, **57**, **77**, **131**, **186**, **295**, **302**, **317**, **595**, **648**, **761**, **804**, **810**, **811**, 879, **1077**, **1079**, **1084**, 1130, 1334, **1345**, **1443**, **1473**, **1536**, **1560**, **1790**, **1797**, 1883
Mizukubo, Sumiko, 715, 917
Mizuno, Kumi, 842
Mizutani, Yaeko, 617
Mkrtchyan, Mher, 1065
Mnich, Geneviève, 1507, 1519
Mnouchkine, Ariane, **850**
Moati, Serge, **361**, 1242
Mob (the), **1825**
Moby Dick, 456, **1046**
Mockery, **286**
Mocky, Jean-Pierre, **155**, **225**, **246**, **258**, **274**, **316**, **352**, **359**, **370**, **426**, **448**, **536**, **720**, 778, **836**, **847**, **869**, **886**, 907, **931**, **1080**, **1108**, **1109**, **1168**, **1186**, **1188**, **1253**, 1309, **1354**, 1446, 1471, **1511**, **1547**, **1554**, **1576**, **1578**, 1661, 1684, **1741**, **1792**, **1820**, **1831**, **1834**, **1836**, **1883**, **1884**
Moctezuma, Carlos López, 222
Model, **1116**
Model shop, 252, **1794**
Moderato cantabile, **1610**
Modern times, *voir* Temps modernes (les)
Modernes (les), **408**
Modiano, Patrick, 531
Modot, Gaston, 29, 30, 107, 567, 580, 627, 699, 829, 903, 925, 934, 1313, 1317, 1334, 1526, 1593, 1606, 1644, 1709, 1793
Modugno, Domenico, 832, 1561, 1744
Moe no suzaku, **1010**
Mœbius, 578, 1391, 1777
Moeschke, Edmund, 1452
Moffat, Donald, 794, 1056
Mogambo, **1678**
Moguy, Léonide, **68**, **798**, **1771**
Mohieddin, Mohsen, 578, 916, 1424
Moi, Claude empereur, *voir* I, Claudius
Moi, Daniel Blake, **1259**
Moi, Grand-mère, Iliko et Illarion, **1850**
Moi, Pierre Rivière, **912**, 997
Moi qui ai servi le roi d'Angleterre, **1723**
Moi, un Noir, **130**
Moineaux (les), *voir* Sparrows
Moineau (le), **313**
Moissons du Ciel (les), *voir* Days of heaven
Mōjū, *voir* Bête aveugle (la)
Molander, Gustaf, **319**, **469**, **1875**
Molière, Jean-Baptiste, 135, 756, 857, 931, 1632
Molière, **850**
Molina, Alfred, 951, 1036
Molina, Angela, 52, 1377, 1773
Molinaro, Édouard, **537**, **548**, **743**, **1372**
Moll, Dominik, **598**, **652**, **1229**, **1253**
Moll, Georgia, 1150, 1445
Mollenard, **1362**, 1398

Mollo, Andrew, **187**
Molly Maguires (the), **420**
Molnár, Ferenc, 472, 739, 1606
Moloch, **108**, 388, 1037, 1123, 1406, 1684
Môme (la), 683, 1012, **1770**
Momie (la), *voir* Mummy (the)
Mommie dearest, **511**
Mommy, **1579**
Momo, Alessandro, 531, 1316
Momoi, Kaori, 1359
Mon ami Ivan Lapchine, 243, **547**, 839, 1061, 1312
Mon chemin, **1094**
Mon cher petit village, **736**, 1623, 1791, 1825
Mon chien, **535**
Mon Dieu, comment suis-je tombée aussi bas ?, **312**
Mon île, Fårö, 224, 385, 669, **1258**, 1385, 1551, 1818, 1828
Mon mari et sa fiancée, *voir* Smart woman
Mon nom est Personne, **251**
Mon oncle, **21**, 35, 323, 425, 426, 592, 890, 1194, 1367, 1632
Mon oncle Antoine, **1837**
Mon oncle Benjamin, **743**
Mon père avait raison, 125, **446**
Mon petit poussin chéri, *voir* My little chickadee
Mon vingtième siècle, **1841**
Mon voisin Totoro, 274, 929, **1449**
Monaghan, Laurence de, 103, 446
Monde d'Apu (le), *voir* Apur sansar
Monde de Suzie Wong (le), *voir* World of Suzie Wong (the)
Monde lui appartient (le), *voir* World in his arms (the)
Monde ne suffit pas (le), *voir* World is not enough (the)
Monde perdu (le), *voir* Lost world (the)
Monde selon Garp (le), 534, **725**, 747
Monde sur le fil (le), *voir* Welt am Draht
Mondrian, Piet, 1416
Mondwest, *voir* Westworld
Mondy, Pierre, 795, 1262
Monfort, Sylvia, 472
Monicelli, Mario, **216**, **422**, **520**, **537**, **789**, **805**, **992**, **1111**, **1730**, **1740**, **1816**
Monkey business (Hawks), *voir* Chérie, je me sens rajeunir
Monkey business (Marx), **1076**
Monnaie de singe, *voir* Monkey business (Marx)
Monnet, Jacques, 1366
Monnier, Jackie, 1343
Monod, Jacques, 871, 1204
Monogram (studio), 160, 1811
Monot, Jacques, 548
Monroe, Marilyn, 40, 139, 473, 512, 517, 671, 788, 975, 1092, 1354, 1412, 1619, 1637, 1714
Monsarrat, Nicholas, 1627
Monseigneur, **509**
Monsieur Arkadin, 1127, **1281**, 1407, 1592
Monsieur Fabre, **1064**
Monsieur Hire, 151, **430**
Monsieur Jadis, **1255**
Monsieur Klein, **690**
Monsieur Max, *voir* Signor Max (il)
Monsieur Merci, *voir* Arigatō-san
Monsieur Ripois, **1742**
Monsieur Smith agent secret, *voir* Pimpernel Smith
Monsieur Verdoux, 581, **808**, 1193, 1827
Monsieur Vincent, **378**
Monstre vient de la mer (le), *voir* It came from beneath the sea
Monstres (les), **1078**
Monstres invisibles, *voir* Fiend without a face
Montéhus, 1150
Mont Fuji et la lance ensanglantée (le), **1761**
Montagnani, Renzo, 1812
Montagnards sont là (les), **922**
Montagne sacrée (Fanck), *voir* Heilige Berg (der)
Montalban, Ricardo, 420, 845, 979
Montalembert, Thibault de, 15, 738
Montaña sagrada (la), 808, **1323**, 1736
Montand, Yves, 96, 353, 394, 507, 818, 856, 1015, 1263, 1271, 1353, 1517, 1852, 1858, 1873
Montanelli, Indro, 294
Monte Carlo, 1571, **1804**
Monte Cristo, **934**, 1307
Monte là-dessus , *voir* Safety last
Montée au ciel (la), *voir* Subida al cielo
Monteiro, João César, **286**, **315**, **348**, **715**, **914**, **1107**, **1575**, **1654**
Montenegro, Fernanda, 785, 1168
Montero, Germaine, 927, 1742, 1747

Monterrey, Mercedes, 1034
Montesano, Enrico, 1820
Montez, Maria, 509, 894
Montgomery, Douglass, 831, 1428, 1735
Montgomery, Robert, **429**, **1067**, 1387, 1399, 1510, 1796
Montherlant, Henry de, 45
Montiel, Sara, 880, 1408, 1639
Montorgueil, Bernard, 580
Montreur d'ombres (le), *voir* Schatten
Monty Python, 7, 199, 268, 528, 595, 816, 830, 1397, 1855, 1858
Monty Python and the Holy Grail, **1397**, 1619, 1855
Monty Python : la vie de Brian, **830**
Monty Python : le sens de la vie, **7**
Monument Valley, 230, 621, 677, 710, 845, 867, 1095, 1138, 1439
Moody, Ron, 144
Moon, So-ri, 572, 579
Moon and sixpence (the), 189, **727**, 1422
Moon over Parador, 249, **1374**
Moonfleet, *voir* Contrebandiers de Moonfleet (les)
Moonraker, 1035, **1379**
Moonrise kingdom, **909**
Moontide, **1028**
Moore, Coleen, 380
Moore, David, **1697**
Moore, Dennie, 1611
Moore, Dickie, 172, 626, 1028, 1149, 1502
Moore, Dudley, 431, 1512, 1566
Moore, Gar, 1164, 1549
Moore, Juanita, 876
Moore, Julianne, 108, 305, 516, 706, 1363, 1386, 1583, 1602, 1731
Moore, Matt, 1568
Moore, Michael, 813
Moore, Roger, 155, 255, 804, 1035, 1217, 1281, 1379, 1522, 1726
Moore, Victor, 1633
Moorehead, Agnes, 118, 149, 330, 489, 558, 672, 739, 751, 806, 848, 906, 981, 1101, 1593, 1714, 1719, 1723, 1768, 1826
Moosmann, Daniel, 463
Morace, Alessandro, 1156
Moran, Dolores, 1153, 1639
Morand, Paul, 1186
Morante, Elsa, 1380
Morante, Laura, 36, 741, 1107
Moravia, Alberto, 977, 1038, 1150, 1687
Morcsányi,Géza, 402
Mordioukova, Nonna, 749
More, **335**
More the merrier (the), **1098**
Moreau, Gustave, 382
Moreau, Jeanne, 157, 225, 235, 246, 367, 382, 597, 658, 690, 700, 722, 754, 759, 779, 810, 855, 936, 984, 1190, 1221, 1485, 1496, 1506, 1610, 1793, 1909
Moreau, Yolande, 205, 466, **875**, 954, 1674
Morel, François, 370, 1472, 1674
Morel, Gaël, 1526
Morel, Jacques, 91
Moreland, Mantan, 1811
Morell, André, 1024, 1089, 1165, 1183, 1523, 1808
Morelli, Rina, 85, 145, 168, 951, 1042, 1191, 1330
Moreno, Antonio, 379
Moreno, Darío, 394, 1601
Moreno, Marguerite, 54, 236, 467, 544, 612, 859, 927, 971, 1572, 1750, 1789
Moreno, Rita, 1317
Moretti, Michèle, 402, 1426, 1526
Moretti, Nanni, **36**, **480**, 665, **704**, **1768**
Morgan, Frank, 254, 1066, 1101, 1550, 1614
Morgan, Harry, 50, 126, 765, 1010, 1182, 1275
Morgan, Michèle, 2, 42, 137, 201, 222, 597, 974, 1191, 1265, 1353, 1377, 1487, 1609, 1732
Morgan, Ralph, 380
Morgan, Terence, 154
Morgan, 75, **887**
Morgenstern, Maia, 893
Mori, Kakuo, 648
Mori, Masayuki, 93, 394, 417, 569, 601, 616, 810, 863, 1235, 1236, 1252, 1345, 1413, 1473, 1508, 1874
Mori, Paola, 1281
Mori, Toshia, 1469
Moriarty, Cathy, 1643
Moriarty, Michael, 1356, 1499
Morier-Genoud, Philippe, 49, 650, 1329, 1621
Morimoto, Kōji, **910**
Morin, Edgar, **1772**
Morin, Maripier, 1661

Moriss, Frédéric, 687
Morita, Hiroyuki, **873**
Moritzen, Hennings, 839
Morlay, Gaby, 13, 111, 112, 150, 236, 292, 927, 1248, 1403, 1479, 1680, 1685, 1705
Morley, Karen, 164, 379, 1202
Morley, Robert, 243, 257, 439, 533, 642, 643, 1488, 1655, 1894
Mornas, Pierre-Olivier, 1162
Morning glory, **1707**
Moro, Aldo, 237
Morocco, **1352**
Morricone, Ennio, 251, 260, 281, 420, 499, 631, 684, 692, 714, 838, 903, 1030, 1371, 1474, 1609, 1653, 1702, 1725, 1895
Morris, Chester, 1399, 1796
Morris, Mary, 1735
Morrison, Bill, **1170**
Morrissey, David, 1679
Morrissey, Paul, **948**
Morrow, Jeff, 453, 742
Morse, David, 400, 846
Morse, Robert, 565
Mort à l'arrivée, *voir* D.O.A
Mort à Venise, **110**, 996, 1886
Mort aux trousses (la), 159, 208, 696, 747, 795, 825, 1175, **1293**
Mort d'un bûcheron (la), **965**
Mort d'un cycliste, **342**
Mort de Belle (la), **548**
Mort de Louis XIV (la), **1274**
Mort de Staline (la), *voir* Death of Stalin (the)
Mort en ce jardin (la), **1599**
Mort en direct (la), **1838**
Mort en fraude, **1388**
Mort en fuite (le), **1436**
Mort n'était pas au rendez-vous (la), *voir* Conflict
Mort prend des vacances (la), *voir* Death takes a holiday
Mort qui marche (le), *voir* Walking dead (the)
Mort sur le Nil, *voir* Death on the Nile
Mortal storm (the), 254, 831, **1066**, 1715
Morte vivante (la), **1242**
Mortelle influence, *voir* Bad influence
Mortelle randonnée, **1297**
Mortensen, Viggo, 347, 1405, 1630
Morton, Joe, 1415
Morton, Samantha, 485
Morts suspectes, *voir* Coma (Crichton)
Morts-vivants (les), *voir* White zombie
Mosaffa, Ali, 337
Moschin, Gastone, 284, 661, 662, 805, 977, 1751, 1812
Moscovitch, Maurice, 109, 1006, 1633
Mosjoukine, Ivan, 60, 572, 984, 1264
Mosquito coast (the), **440**, 1373
Moss, Arnold, 979
Moss, Carrie-Ann, 326, 1376
Moss, Elisabeth, 219, 506, 565, 851, 1889
Moss, Jack, 751
Moss rose, **218**
Most dangerous game (the), *voir* Chasses du comte Zaroff (les)
Mostel, Zero, 1205, 1260, 1702, 1852
Mother India, **1676**
Motoki, Masahiro, 986
Motte, Muriel, 430
Mottet, Alain, 557, 1083
Motyl, Vladimir, **1709**
Mouchard (le), **505**
Mouche (la), *voir* Fly (the) (Cron enberg)
Mouche noire (la), *voir* Fly (the) (Neumann)
Mouchet, Catherine, 872, 1547
Mouchette, **998**, 1084
Mouglalis, Anna, 574, 664, 760
Moulder-Brown, John, 679, 739, 1436
Moulin, Charles, 418, 1685
Moulin du Pô (le), **1575**
Moulin-Rouge, **828**, 1629, 1775
Moullet, Luc, **70**, **313**, **859**, **1210**, **1823**, **1830**
Mouloudji, Marcel, 99, 179, 262, 874, 920, 1309, 1567
Mountains of the Moon, **815**
Mourier, Georges, **247**
Mouriès, Auguste, 790
Mourir peut attendre, *voir* No time to die
Mouse that roared (the), **1691**
Mouskouri, Nana, 1560
Moussorgsky, Modeste, 817
Moustaki, Georges, 365, 886
Mouton enragé (le), **792**
Movin, Lisbeth, 251, 655
Mowbray, Alan, 24, 280, 282, 299, 326, 336, 621, 831, 1184, 1598, 1636, 1843
Moynot, Bruno, 517, 933

Mozart, Wolfgang Amadeus, 60, 632, 736, 1239, 1671, 1673
M15 demande protection, *voir* Deadly affair (the)
Mr. Deeds goes to town, 1591, **1638**
Mr. Sardonicus, **1480**
Mr. Skeffington, **835**
Mr. Smith goes to Washington, **848**, 1638
Mr. Turner, **1087**
Mr. Wu, **1105**
Mrs. Parker and the vicious circle, **562**
Mud, *voir* Sur les rives du Mississippi
Müde Tod (der), *voir* Trois lumières (les)
Mühe, Ulrich, 178
Mukerji, Rani, 962
Mukherjee, Madhavi, 1106, 1334, 1659
Mukherjee, Shaileen, 1334
Mulan, **923**
Mulcahy, Russell, **113**
Mule, Marcel, 1817
Mule (the), **1191**
Mulholland Drive, **40**, 162, 698, 900, 1648, 1770, 1780
Mulkey, Chris, 1351
Mullen, Barbara, 1698
Müller, Ray, **495**
Muller, Paul, 922, 1186, 1578
Müller-Stahl, Armin, 153, 156, 1077, 1630
Mulligan, Carey, 182, 1433, 1772
Mulligan, Richard, 19, 138, 1566, 1701
Mulligan, Robert, **454**, **471**, **708**, **1017**, **1133**, **1665**, **1820**
Multi-handicapped, 928, **1119**
Mummy (the), **1346**
Munch, Edvard, 367, 700, 726, 1490, 1597, 1637
Münchhausen, 595, **1059**
Mundin, Herbert, 653
Mungiu, Cristian, **451**, **1668**
Muni, 64, 157, 811, 904, 1614
Muni, Paul, 644, 961, 1202, 1672
Munk, Andrzej, **1434**
Muñoz, Amparo, 491
Munshin, Jules, 1648
Munson, Ona, 676, 1441
Munster, go home, **1903**
Muppet show (the), 426
Mur des ténèbres (le), *voir* High wall
Mur du son (le), *voir* Sound barrier (the)
Mur invisible (le), *voir* Gentleman's agreement
Mur murs, 666, **748**, 1080
Murakami, Jimmy, **593**
Murat, Jean, 290, 658, 1491, 1750
Murata, Chieko, 1870
Murder, 252, 410, **1118**
Murder by contract, **1418**
Murder by decree, **1415**
Murder, my sweet, **1425**
Murder on the Orient-Express, **1432**
Murders of the black museum, *voir* Crimes au musée des horreurs
Murders in the rue Morgue, *voir* Double assassinat dans la rue Morgue
Muret, Paule, 276
Murger, Henry, 1079, 1490
Murgia, David, 1910
Murgia, Tiberio, 537, 1688, 1740
Muriel, **524**, 856, 1448, 1501, 1524, 1607
Murillo, Christine, 1079
Murnau, F. W, 169
Murnau, F. W., **159**, **163**, 319, 320, **350**, **793**, **857**, **1037**, **1358**, **1664**, **1717**, **1869**, **1872**
Murphy, Audie, 620, 750, 1445, 1669
Murphy, Cillian, 148, 584, 1012, 1086, 1891
Murphy, Dudley, **881**
Murphy, Mary, 464, 573
Murphy, Michael, 152, 233, 248, 264, 775, 956, 1049, 1177, 1260, 1615
Murray, Bill, 385, 488, 490, 592, 636, 909, 1057, 1418, 1484, 1491
Murray, Don, 355, 1152
Murray, James, 58
Murray, Mae, 1678
Murray, Pauline, 187
Musante, Tony, 889, 891, 1421, 1602
Muscat, Angelo, 429, 851
Music lovers (the), **297**
Musica (la), **329**
Musiciens de Gion (les), **57**
Musidora, 94, 445, 687, 803, 917, 1159, 1522
Musil, Robert, 1004
Musset, Alfred de, 1239, 1588
Musson, Bernard, 157, 811, 1614
Musuraca, Nicholas, 19, 59, 626
Muti, Ornella, 10, 349, 1472, 1816
Mutiny on the Bounty (Lloyd), **805**, 1027, 1863

Mutiny on the Bounty (Milestone), **1863**
Muyl, Philippe, **1475**
My beautiful laundrette, **450**
My darling Clementine, **621**, 636, 850, 1550, 1598, 1722
My dinner with Andre, **966**, 1166, 1386
My fair lady, 257, 467, **1645**
My favorite brunette, **159**, 1293
My learned friend, **1876**
My left foot, **1910**
My little chickadee, **1526**
My man Godfrey, 1199, **1636**
My name is Julia Ross, **60**
My own private Idaho, **1717**
My sister Eileen, **1747**
My son John, **1328**
My Winnipeg, **36**, 576
Myers, Bruce, 1111, 1408
Myers, Mike, 341, 942, 1738
Myers, Peter, 815
Mylong, John, 837
Mystère de la plage perdue (le), **420**
Mystère Andromède (le), *voir* Andromeda strain (the)
Mystère des douze chaises (le), *voir* Twelve chairs (the)
Mystère Picasso (le), **1699**
Mystère von Bülow (le), **410**
Mystères d'une âme (les), **945**, 1324
Mystères de Paris (les), **1415**
Mystérieux docteur Korvo (le), *voir* Whirlpool
Mysterious Dr. Clitterhouse (the), **1705**
Mysterious island, **756**
Mysterious lady (the), **1808**
Mystery of the wax museum, **70**, 365, 657, 1525, 1786
Mystery train, **1071**
Mystic river, **1335**

Na, Hong-jin, **1612**
Naber, Gijs, 590
Nabokov, Vladimir, 207, 240
Naceri, Samy, 1748
Nada, **1662**
Nadeau, Claire, 1409, 1873
Nagano, Hiroyuki, 216, 900
Nagareru, *voir* Au gré du courant
Nagaya, 727, 885, 898, 1463
Nagayama, Eita, 589
Nagel, Conrad, 1808
Nains aussi ont commencé petits (les), **1243**
Naïs, **435**
Naish, J. Carroll, 340, 479, 758, 784, 867, 906, 1092, 1210, 1272, 1335, 1407, 1521, 1556
Naissance d'une nation, *voir* Birth of a nation (the)
Nakache, Olivier, **913**, **1268**, **1269**, **1752**
Nakadai, Tatsuya, 174, 455, 466, 601, 835, 885, 1013, 1023, 1088, 1096, 1171, 1227, 1235, 1236, 1347, 1348, 1413, 1521, 1673, 1753, 1883
Nakakita, Chieko, 1237, 1342, 1866
Nakamura, Ganjirō, 170, 727, 793, 842, 1296, 1374, 1413, 1883
Nakamura, Katsuo, 75, 455
Nakamura, Kichiemon, 1517
Nakamura, Nobuo, 35, 78, 526, 840, 1118, 1310
Nakata, Hideo, **595**
Naked, **1459**
Naked and the dead (the), **333**, 1090
Naked city (the), 1451, **1453**, 1796
Naked dawn (the), **1486**
Naked kiss (the), **857**
Naked lunch (the), **400**
Naked prey (the), **1627**
Naked spur (the), **34**, 1036
Nakhapetov, Rodion, 868
Nalder, Reggie, 8, 294, 752, 889, 936, 1628
Nana, **445**
Nance, Jack, 48, 698, 1197, 1393, 1558, 1589
Naniwa, Chieko, 57, 793
Nanook of the North, **1069**
Nanty, Isabelle, 1000, 1059
Napier, Alan, 354, 743, 1599
Napierkowska, Stacia, 1411
Napoléon, 187, **247**, 1272, 1447, 1468, 1841
Nära livet, **554**
Narcisse noir (le), **1532**, 1558
Nargis, 1676
Narrow margin (the), **1209**
Naruse, Mikio, **128**, 193, **317**, **364**, **471**, **600**–**602**, **616**, **779**, 840, **842**, **866**, 911, **917**, 990, **1130**, **1178**, **1227**, **1235**–**1237**, **1342**, **1413**, **1696**, **1714**, **1781**, 1799, 1807, **1870**, **1871**, **1874**, **1876**, **1882**, **1883**, **1906**

Nascimbene, Mario, 297, 918, 1002
Nash, Mary, 1811
Nashville, **233**, 301, 1289
Nassiet, Henri, 683, 754, 1428, 1525, 1887
Nat, Lucien, 462, 756, 959, 1083, 1265, 1521, 1525
Nat, Marie-José, 239, 1354, 1552, 1889
Natchalo, **1546**
National Gallery, **1897**
Native land, **1823**
Natsukawa, Daijirō, 186, 1560, 1797
Nattier, Nathalie, 818
Natwick, Mildred, 34, 42, 330, 1138, 1392, 1478, 1550, 1633, 1647
Naufrageurs des mers du Sud (les), *voir* Reap the wild wind
Naughton, James, 552
Nausicaä de la Vallée du Vent, **1022**
Nava, Gregory, **342**
Navarre, Élodie, 1249
Navarre, René, 1233, 1331
Nave bianca (la), **93**, 1146
Nave delle donne maleddette (la), **1042**
Naveaux, Max, **1429**
Navire blanc (le), *voir* Nave bianca (la)
Navire des filles perdues (le), *voir* Nave delle donne maleddette (la)
Nazarín, 614, **944**, 1246
Nazimova, Alla, 315, 1335
Nazzari, Amadeo, 120, 217, 279, 320, 1034, 1035, 1057, 1519, 1569, 1597, 1764, 1807
Ne coupez pas, **1504**
Ne croyez surtout pas que je hurle, **834**
Ne le dis à personne, **1863**
Né pour tuer, *voir* Born to kill
Né pour vaincre, *voir* Born to win
Ne vous retournez pas, *voir* Don't look now
Neal, Patricia, 142, 346, 537, 871, 1123, 1201, 1615, 1819
Neal, Tom, 96
Neame, Ronald, **368**, **1145**, 1447, **1467**, **1669**
Near death, **983**
Nebout, Claire, 228, 476
Nebraska, **570**
Neckář, Václav, 95, 203
Neeson, Liam, 500, 996, 1086, 1720, 1864
Negin, Louis, 316, 1150, 1767
Négret, François, 650, 1233, 1560
Negri, Pola, 386, 1662
Negro, Del, 93
Négroni, Jean, 783, 1428, 1462
Negulesco, Jean, **145**, **354**, **406**, **784**, **843**, 862, **1072**, **1407**, **1631**, **1768**
Neher, Carola, 558
Neige était sale (la), **1871**
Neiges du Kilimandjaro (les), 555, **1048**
Neiiendam, Sigrid, 655
Neill, Roy William, **24**, **74**, **126**, **417**, **425**, **693**, **1126**, **1391**
Neill, Sam, 642, 700, 1047, 1728
Nelly et monsieur Arnaud, **125**, 446
Nelson, Adam, 1335
Nelson, Gene, 88
Nelson, Lori, 824, 1779
Nelson, Ralph, **1249**
Nelson, Ricky, 636
Nelson, Ruth, 784, 1368
Nelson, Tim Blake, 263, 500
Nelson, Willie, 164, 1717, 1764
Němec, Jan, **1459**
Nemesis, **1166**
Némirovsky, Irène, 1343
NEP, 223, 287, 880, 1603
Nerfs à vif (les), *voir* Cape Fear
Neri, Francesca, 1377
Nero, Franco, 272
Néron, Claude, 48, 353, 710
Nerval, Gérard de, 1353
Nesbitt, Cathleen, 12, 73, 113, 291, 1091
Nesbitt, Derren, 1542
Nessuno torna indietro, **340**
Nestor, Harry, 788
Nettoyage à sec, **869**, 1864
Network, **1372**, 1373
Neuf reines (les), **706**
Neumann, Kurt, **1220**
Never fear, **1847**
Never give a sucker an even break, **1779**
Never say never again, 619, **1281**
Neveux, Georges, 202
Neville, John, 595, 1019, 1740
Nevola, Edoardo, 314
New centurions (the), 801, **1634**
New pope (the), 564, **852**
New World (the), **902**
New York – Miami, *voir* It happened one night
New York, New York, 1772

New York stories, 646, 659
Newell, Mike, **1128**
Newell, Patrick, 1019
Newman, Barry, 452
Newman, Joseph F., **742**
Newman, Paul, 197, 296, 510, **552**, 663, **675**, 841, 1019, 1062, **1369, 1370**, 1591, 1604, 1605, 1748, 1760, 1774, 1816, 1819
Newmayer, Fred C., **1214**
News from home, 596, **1416**, 1908
Newton, Robert, 20, 257, 336, 776, 1064, 1080, 1542, 1545, 1618, 1804
Next of kin, **836**
Next stop, Greenwich village, **1034**
Nez-de-cuir, **918**
Nezval, Vítězlav, 1127
Niagara, **975**
Nibelungen (die), 225, **246**, 1032, 1069, 1822
Niblo, Fred, **195**, **379**, **714**, 1120, **1213**, **1312**, **1808**
Nicastro, Claudio, 272
Nicaud, Philippe, 146, 225, 998
Nichetti, Maurizio, **568**, **969**
Nichols, Jeff, **253**
Nichols, Mike, **1242**
Nicholson, Jack, 6, 98, 158, 176, 250, 430, 666, 908, 921, 941, 1047, 1280, 1341, 1352, 1427, 1497, 1500, 1727, 1736, 1789
Nicodemi, Aldo, 320
Nicol, Alex, 30
Nicolai, Elena, 1715
Nicolodi, Daria, 1475
Nicot, Claude, 468, 941
Nid familial (le), **1692**
Nielsen, Asta, 1332
Nielsen, Connie, 803, 1653
Nielsen, Mathilde, 1449
Niemczyk, Leon, 140, 1220
Nietzsche, Friedrich, 264, 266, 816, 1005, 1634
Nigh, William, **1105**
Night and the city, **37**
Night has a thousand faces, **438**
Night Key, **1800**
Night moves, **396**
Night must fall, **1387**, 1536
Night nurse, **608**
Night of the demon, **1176**, 1863
Night of the generals (the), *voir* Nuit des généraux (la)
Night of the ghouls, **442**
Night of the hunter (the), 227, 266, 407, 585, **613**, 993, 1575
Night of the iguana (the), **1358**
Night of the living dead, 125, 373, 677, 796, 1207, 1430, 1589, 1612, **1642**, 1884
Night train to Munich, *voir* Train de nuit pour Munich
Nightfall, **1366**, 1516
Nightingale (the), **1876**
Nightmare Alley (del Toro), **579**
Nightmare Alley (Goulding), **141**, 579
Nightmare before Christmas (the), **480**
Nightmare (Francis), **1149**
Nightmare (Shane), **50**, 1874
Nihon.yanagi, Hiroshi, 1781
Nihonmatsu, Kazui, 514, **1102**
Nikaidō, Fumi, 585
Niki et Flo, **1395**
Nikkari, Esko, 957, 1086, 1640, 1799
Nikkatsu, 61, 386, 778, 1461, 1506, 1513, 1527
Niklas, Jan, 153
Nikonenko, Sergueï, 1094
Nikouline, Iouri, 1061
Nilsson, Maj-Britt, 318, 1207, 1782
Nimri, Najwa, 592
Ninchi, Annibale, 236
Ninchi, Ave, 1417, 1756, 1896
Ninchi, Carlo, 101, 191, 1123, 1191
Ninotchka, 23, **102**, 121, 1861
Nishijima, Hidetoshi, 1261
Nishimura, Kō, 470, 694, 1508
Nissen, Helge, 453
Niven, David, 144, 254, 289, 518, 650, 955, 1129, 1222, 1327, 1813
No country for old men, **1394**
No home movie, **1908**
No man of her own, **324**, 809
No man's land, **981**
No name on the bullet, **1669**
No time for love, **1819**
No time to die, **549**
No way out, **1824**
Noailles, Charles de, 511, 1644
Nobi, 787, **1352**, 1444
Noblesse oblige, **674**, 1556
Nobody knows, 183, **374**

Noboru, Nakaya, 1876
Noce blanche, **1233**
Noces (les), **1462**
Noces de Dieu (les), **348**, 1575
Noces de Figaro (les), **1552**
Noces funèbres (les), *voir* Corpse bride
Noces rouges (les), **1544**
Nocher, François, 555
Nocturnal animals, **1653**
Noé, Gaspar, **598**, **1235**, **1832**
Noé, Yvan, **112**
Noël, Bernard, 144, 1221, 1707
Noël, Magali, 42, 87, 236, 362, 673, 701, 985, 1522
Noël-Noël, 135, 1145, 1404, 1604, 1749
Nœud coulant (le), **1734**
Nogawa, Yumiko, 989, 1455
Nogent, Eldorado du dimanche, **91**
Nohain, Dominique, 989
Nohain, Jean, 989, 1849
Noi vivi, **223**, 1378, 1679
Noir comme le souvenir, **1511**
Noiret, Philippe, 17, 28, 216, 308, 352, 396, 472, 475, 577, 603, 677, 737, 742, 765, 805, 820, 872, 885, 960, 1014, 1027, 1042, 1089, 1188, 1193, 1205, 1262, 1275, 1490, 1500, 1514, 1528, 1646, 1912
Noix de coco, **310**
Nolan, Christopher, **80**, **108**, **326**, **584**, **974**, **1012**, **1073**, **1086**, **1382**, **1433**, **1730**, **1891**
Nolan, Jeanette, 794, 875, 1139, 1286
Nolan, Lloyd, 77, 429, 459, 810, 1091, 1256, 1592, 1699, 1724, 1766, 1857
Nolan, Margaret, 1904
Nolot, Jacques, 289, **386**, 476, 660, 996, **1040**, 1205, 1461, 1526, **1839**
Nolte, Nick, 268, 1062, 1356, 1700
Nom de la rose (le), **1881**
Nomi, Klaus, 1588
Nomura, Takashi, **1653**
Nomura, Yoshitarō, **1704**, 1882
Non c'è pace tra gli ulivi, *voir* Pâques sanglantes
Non coupable, **133**, 407, 1371, 1556
Non, ou la vaine gloire de commander, **955**
None shall escape, **1895**
Noonan, Chris, **1750**
Noonan, Tom, 1071
Noonan, Tommy, 1292, 1407, 1637
Nope, **594**
Nora inu, *voir* Chien enragé
Nørby, Ghita, 640
Nord, Pierre, 49
Nordey, Véronique, 155, 225, 258, 426, 1820
Noriega, Eduardo, 349, 570, 592
Noris, Assia, 123, 324, 358, 973, 1460, 1702, 1748
Norma Rae, **864**
Normandie-Niémen, **278**, 581
Noro, Line, 154, 225, 482, 535, 908, 964, 1298, 1307, 1432, 1593, 1674, 1906
Norris, Dean, 1877
Norris, Frank, 525
Norte (el), **342**
Norte, la fin de l'histoire, **298**
North by Northwest, *voir* Mort aux trousses (la)
North to Alaska, **1131**
North West mounted police, *voir* Tuniques écarlates (les)
Northam, Jeremy, 1320, 1700
Northern pursuit, **1542**
Northman (the), **1254**
Northwest passage, 17, **812**, 1249
Nortier, Nathalie, 998
Norton, Edward, 909, 1087, 1101, 1147, 1524
Norton, Ken, 991
Norton Cru, Jean, 1438
Nos années sauvages, 1539, **1805**
Nos funérailles, *voir* Funeral (the)
Nos meilleures années, **731**
Nos vœux secrets, **873**
Nosaka, Akiyuki, 1296, 1322
Nosferatu (Herzog), **320**
Nosferatu (Murnau), 320, 350, **793**, 1037, 1086, 1427, 1575, 1782, 1845
Nosseck, Max, **735**
Nostalghia, **12**, 103
Nostri sogni (i), **344**
Not wanted, **1745**, 1847
Nothing sacred, **929**
Notorious, 8, 65, 118, 534, **1282**, 1293, 1688
Notorious landlady (the), **1873**
Notre agent à la Havane, *voir* Our man in Havana

Notre-Dame de Paris (Delannoy), 1051, 1627, **1892**
Notre-Dame de Paris (Worsley), 1051, 1401, **1627**
Notre histoire, **1074**
Notre homme Flint, *voir* Our man Flint
Notre pain quotidien, *voir* Our daily bread
Nôtre parmi les autres (le), **1134**, 1709
Notre petite sœur, **778**
Notte (la), **855**
Notte brava (la), **1133**
Nougaro, Claude, 240, 872, 1437
Nourse, Allen, 1573
Nous avons gagné ce soir, *voir* Set-up (the)
Nous irons à Paris, 142, **447**
Nous les gosses, **1822**
Nous ne vieillirons pas ensemble, **483**
Nous nous sommes tant aimés, 9, **173**, 208, 953, 1803
Nous sommes tous des assassins, 549, **1309**, 1367, 1432, 1634
Nous sommes tous des voleurs, *voir* Thieves like us
Nous sommes tous en liberté provisoire, **272**
Nouveau Monde (le) (Godard), **1625**
Nouveau Monde (le) (Malick), *voir* New World (the)
Nouveau testament (le), **1802**
Nouveaux sauvages (les), **1710**
Nouveaux monstres (les), **1816**
Nouvelle Vague, 49, 448, 472, 658, 668, 721, 885, 915, 1507, 1687, 1742, 1789, 1887
Nouvelle vague (film), 1400
Novak, Kim, 71, 200, 368, 435, 562, 969, 1044, 1093, 1573, 1601, 1769, 1873
Novarro, Ramon, 19, 28, 714, 1180
Novello, Ivor, 1114, 1320
Novello, Jay, 88
Novembre, Tom, 1080, 1792
Novick, Lynn, 563
Nový, Oldřich, 846
Now, voyager, 16, 454, **1661**
Nowicki, Jan, 95, 901, 1045, 1240, 1832
Nox, André, 1275
Noyce, Phillip, **1063**, 1445, **1891**
Nozoe, Hitomi, 1857
Nuages d'été, **842**
Nuages de mai, **193**, 315, 1060, 1184, 1386
Nuages épars, **471**
Nuages flottants, *voir* Ukigumo
Nugent, Elliott, **159**
Nuit américaine (la), **799**
Nuit de juin, **727**
Nuit de l'iguane (la), *voir* Night of the iguana (the)
Nuit de San Lorenzo (la), **1030**
Nuit de tous les mystères (la), *voir* House on Haunted Hill
Nuit de Varennes (la), **1538**
Nuit de Walpurgis (la), **702**
Nuit des femmes (la), **1871**
Nuit des forains (la), 437, **1584**, 1853
Nuit des généraux (la), **1193**, 1628, 1827
Nuit des horloges (la), **567**
Nuit des morts-vivants (la), *voir* Night of the living dead
Nuit des revenants (la), *voir* Night of the ghouls
Nuit du carrefour (la), **260**
Nuit du chasseur (la), *voir* Night of the hunter (the)
Nuit du 12 (la), **598**
Nuit du loup-garou (la), **809**
Nuit et brouillard, 144, 524, 530, **786**
Nuit et brouillard sur le Japon, **750**
Nuit fantastique (la), **510**
Nuit nous appartient, *voir* We own the night
Nuit porte conseil (la), **870**
Nuit quand le Diable venait (la), 1193, 1628, **1827**
Nuits de bal, *voir* Sisters (the) (Litvak)
Nuits de Cabiria (les), 11, **1597**
Nuits de Chicago (les), *voir* Underworld
Nuits de la pleine lune (les), **1839**
Nuits ensorcelées (les), *voir* Lady in the dark
Nuits fauves (les), **1734**
Nuits rouges, 94
Nul ne revient sur ses pas, *voir* Nessuno torna indietro
Numasaki, Isao, 1866
Numéro zéro, **641**
Numès, André, 454, 1750
Nurmi, Maila, 636, 796
Nus et les morts (les), *voir* Naked and the dead (the)
Nuts in may, **1836**
Nutty professor (the), **876**
Nyby, Christian, **988**

Nykvist, Sven, 311
Nymphomaniac, **577**
Nyqvist, Michael, 506
Nyse, Berthe de, 802

O Brother, 58, **263**, 296
O Henry's full house, **1072**
O'Brien, Edmond, 44, 67, 145, 305, 377, 491, 523, 532, 550, 730, 928, 1051, 1072, 1175, 1635, 1716
O'Brien, George, 1550, 1664
O'Brien, Margaret, 28, 1200
O'Brien, Pat, 40, 518, 1005, 1715, 1872
O'Connell, Arthur, 1304, 1581
O'Connor, Derrick, 806
O'Connor, Donald, 31, 1135
O'Connor, Flannery, 1315
O'Connor, Kevin, 139, 408
O'Connor, Una, 106, 202, 413, 505, 653, 745, 891, 1118, 1318, 1748
O'Dea, Denis, 453, 974, 1025, 1618, 1678, 1689
O'Donnell, Cathy, 30, 64, 293, 994, 1796
O'Hara, Catherine, 1611
O'Hara, Maureen, 34, 171, 270, 421, 745, 867, 1051, 1064, 1608, 1648
O'Herlihy, Dan, 162, 178, 1570
O'Keefe, Dennis, 157, 323, 720, 733, 1307, 1831
O'Kelly, Tim, 908
O'Neal, Patrick, 1308, 1588
O'Neal, Ryan, 292, 1183
O'Neil, Barbara, 90, 991, 1027, 1115, 1190, 1279, 1617
O'Neill, Eugene, 330, 881
O'Neill, Henry, 956, 961, 1198, 1303
O'Neill, Jennifer, 454, 1435
O'Shea, Milo, 841
O'Sullivan, Maureen, 50, 77, 362, 553, 599, 756, 824, 1360, 1833
O'Toole, Peter, 529, 608, 634, 1123, 1193, 1287, 1745
Oakie, Jack, 109, 366, 715, 1302
Oakland, Simon, 351, 1317, 1336, 1774
Oates, Warren, 632, 654, 707, 806, 963, 1055, 1175, 1188, 1583, 1774, 1789
Ōbayashi, Nobuhiko, **1164**
Ober, Philip, 709
Oberon, Merle, 711, 724, 862, 1126, 1394, 1481, 1601
Oberst Redl, *voir* Colonel Redl
Obihata, Den, 366
Objective, Burma, 263, **1336**
Obsédé (l') (Dmytryk), *voir* Obsession
Obsédé (l') (Wyler), 43, **122**, 1026, 1076
Obsédé en plein jour (l'), **1571**
Obsession (De Palma), **24**
Obsession (Dmytryk), **776**
Obsessions, *voir* Flesh and fantasy
Occhipinti, Andrea, 564
Ocean's eleven, **337**, 1409
Oci ciornie, *voir* Yeux noirs (les)
Octobre, *voir* Oktiabr
Octopussy, **255**, 1281
Odagiri, Joe, 586, 1148
Odagiri, Miki, 526
Odd man out, 695, **1618**
Odds against tomorrow, **1713**
Odenkirk, Bob, 1877
Odets, Clifford, 695, 858, 914, 950, 1092
Odgen Stiers, David, 1245
Odilon Redon, **1906**
Odna, **173**, 1262
Odyssée de Charles Lindbergh (l'), *voir* Spirit of St.Louis (the)
Odyssée du docteur Wassell (l'), *voir* Story of Dr. Wassell (the)
Odyssée du petit Sammy (l'), *voir* Sammy goes South
Odyssée du sous-marin Nerka (l'), *voir* Run silent run deep
Oe, Kenzaburō, 976
Œdipe roi, **481**
Œdipus wrecks, **659**, 1492
Œil du Diable, **334**
Œttly, Paul, 1460
Œuf du serpent (l'), 669, **1405**
Of human bondage, **180**
Offenbach, Jacques, 104
Offence (the), **684**
Officier et gentleman, 399, 496, **802**, 928
Offret, *voir* Sacrifice (le)
Of time and the city, **576**
Ogata, Issei, 1123, 1479
Ogata, Ken, 149, 1299, 1359, 1704
Ogier, Bulle, 206, 390, 402, 427, 476, 748, 881, 917, 1017, 1136, 1245, 1426,

1533, 1700, 1770, 1873
Ogier, Pascale, 476, 1104, 1839
Ogilvy, Ian, 814, 1693
Oguri, Kōhei, **410**
Ohayō, 793, 809, **861**, 1657
Oikawa, Michiko, 1798
Oiseau au plumage de cristal (l'), *voir* Uccello dalle piume di cristallo (l')
Oiseau bleu (l'), **821**
Oiseau de Paradis (l'), *voir* Bird of Paradise
Oiseaux (les), **65**, 125, 392, 1064, 1102, 1356, 1494, 1622
Oka, Jōji, 715, 779
Okaasan, **1696**
Okada, Eiji, 514, 1133, 1501, 1545, 1696, 1729
Okada, Mariko, 35, 616, 1310
Okada, Masaki, 1261
Okada, Tokihiko, 517, 1381, 1807
Okada, Yoshiko, 80, 779, 1799
Okamura, Tensai, **910**
Ōki, Minoru, 487
Ōkōchi, Denjirō, 93, 1187
Okraïna, **1784**
Oktiabr, 519, **766**, 1352
Okuribito, **986**
Oland, Warner, 160, 776, 930, 1195, 1198, 1369, 1403, 1823
Olbrychski, Daniel, 381, 1462, 1832, 1881
Old acquaintance, **1153**
Old boy, **1276**
Old dark house (the), **648**
Old-fashioned way (the), **101**
Old maid (the), **868**, 1091
Old Oak (the), **1233**
Old wives for new, **1812**
Oldman, Gary, 80, 269, 366, 699, 951, 1086, 1271, 1391, 1730
Olin, Lena, 130, 258, 1600
Olin, Stig, 1782, 1800
Oliva, Jay, **277**
Oliveira, Manoel de, **193**, **569**, **955**, **1262**, **1681**
Oliver, Edna May, 281, 599, 1005, 1735
Oliver, Gordon, 19
Oliver Twist, **1080**
Olivia, **1886**
Olivia, Marie-Claire, 96, 1886
Olivier, Jacques, 1562
Olivier, Laurence, 14, 63, **77**, 228, 282, 452, 630, 753, 957, 960, 1048, **1178**, 1356, **1545**, 1601
Olivieri, Enrico, 1569, 1764
Oliviero, Carmelo, 215, 1031
Ollivier, Paul, 175, 1041, 1694, 1709
Olmi, Ermanno, **227**, **459**, **719**, **844**, **1591**, **1701**
Olson, James, 957, 1130, 1370
Olson, Nancy, 121, 1090
Olvidados (los), **152**
Olympiades (les), **567**
Ombre d'un doute (l'), 13, 65, 226, 475, 975, **1234**
Ombre d'un homme (l'), *voir* Browning version (the)
Ombre d'une chance (l'), **1834**
Ombre rouge (l'), **1650**
Ombres et brouillard, *voir* Shadows and fog
Ombres au Paradis, **362**, 1405
On a volé un tram, **1834**
On achève bien les chevaux, **1501**, 1548, 1578
On borrowed time, **377**
On connaît la chanson, **97**
On dangerous grounds, **208**, 1293
On her majesty's secret service, *voir* Au service secret de sa majesté
On l'appelait Milady, *voir* Trois mousquetaires (les) (Lester
On murmure dans la ville, *voir* People will talk
On n'aime qu'une fois, **1887**
On ne joue pas avec le crime, *voir* 5 against the house
On ne vit que deux fois, *voir* You only live twice
On purge Bébé, **505**
On the town, *voir* Un jour à New York
On the waterfront, 971, **1065**
Once more, 64, 488, **1490**, 1551
Once upon a time in America, *voir* Il était une fois en Amérique
Once upon a time in Hollywood, *voir* Il était une fois à Hollywood
Ondes Martenot, 910
Ondra, Anny, 55
Ondříček, Miroslav, 534, 632
Ōne, Hitoshi, **583**
One-eyed jacks, *voir* Vengeance aux deux visages (la)

One flew over the cuckoo's nest , *voir* Vol au-dessus d'un nid de coucous
One from the heart, 600, **1823**
One hour with you, 711, **1200**, 1571
One million years B.C., 17, **603**
One, two, three, 116, **230**, 635
One way passage, **1413**
Onibaba, **409**, 1517
Onion field (the), **1488**
Only angels have wings, **1288**, 1576, 1872
Onorevole Angelina (l'), **290**
Onze fioretti de François d'Assise, **1740**
Onze heures sonnaient, *voir* Roma, ore 11
Opening night, **146**, 803
Opéra de quat'sous (l'), 82, **558**, **903**, 1782
Opéra-Mouffe (l'), **613**
Opérateur (l'), *voir* Cameraman (the)
Opération diabolique (l'), *voir* Seconds
Operation petticoat, **1231**
Opération Scotland Yard, *voir* Sapphire
Opération Tonnerre, *voir* Thunderball
Ophüls, Marcel, **43**, **1899**
Ophüls, Max, **26**, **97**, **111**, 544, **759**, **786**, **1006**, **1012**, 1244, **1438**, **1470**, **1697**
Opinion publique (l'), **1482**
Oplev, Niels Arden, **506**
Oppenheimer, **1891**
Or de Naples (l'), **1888**
Or des mers (l'), **194**, 485
Or du duc (l'), **905**
Or du Hollandais (l'), *voir* Badlanders (the)
Orange mécanique, 85, **678**, 762, 967, 1056
Orbach, Jerry, 1492
Orchidée blanche (l'), *voir* Other love (the)
Ordet, 103, 251, 655, 852, **886**, 1510
Orfeu negro, **1264**
Orgueil et préjugés, *voir* Pride and prejudice
Orgueilleux (les), **222**
Orkin, Ruth, **373**, **1814**
Orlando, Silvio, 564, 852, 1271, 1768
Ormond, Julia, 1671
Orozco, Regina, 865
Orphans of the storm, *voir* Deux orphelines (les)
Orphée, 290, 373, 511, **724**, 1174, 1264, 1777
Orribile segreto del Dr. Hichcock (l'), **107**, 868, 1549
Orsini, Umberto, 353, 679, 728
Orsini, Valentino, 1752
Orska, Irena, 1045
Ortega, Chick, 700
Orwell, George, 528, 1223, 1231, 1592
Osborne, Vivienne, 340
Oscarsson, Per, 489, 1708
Oseam, **1765**
Osen aux cigognes de papier, 80, 295, 1466, **1560**
Ōshima, Nagisa, **75**, **194**, **302**, **325**, **327**, **517**, **750**, **849**, **976**, **1040**, **1092**, **1107**, **1570**, **1571**, **1598**, **1806**, **1812**, **1814**, **1903**
Osment, Haley Joel, 1809
Osmond, Cliff, 719, 1601
OSS 117 : le Caire, nid d'espions, **309**, 696
OSS 117 : Rio ne répond plus, **696**
Ossessione, **100**, 101, 223, 234, 284, 1475, 1727
Osterloh, Robert, 59, 523, 1275, 1566
Ostrovski, Alexandre, 840
Ōsugi, Ren, 1587
Oswald, Marianne, 953
Oswalda, Ossi, 300, 1110, 1527
Ōtani, Tomoemon, 131
Otesánek, **1546**
Othello (Cukor), *voir* A double life
Othello (Welles), 211, 779, 936, **1320**, 1516, 1565, 1771
Other (the), **1665**, 1666
Other love (the), **955**
Other men's women, **451**
Others (the), **1875**
Ōtomo, Katsuhiro, **910**
Otowa, Nobuko, 77, 409, 600, 1066, 1236, 1517
Ottiano, Rafaela, 1833
Otto e mezzo, *voir* 8 1/2
Où est la liberté ?, **552**
Où est la maison de mon ami ?, 1163, **1166**
Où sont les rêves de jeunesse ?, **167**
Ouazani, Sabrina, 337, 1727
Oudart, Félix, 272, 737, 1101, 1243, 1732, 1750
Oufella, Rabah Nait, 572
Oulianov, Mikhaïl, 167, 748
Oumansky, André, 848, 1869
Our daily bread, **379**
Our hospitality, *voir* Lois de l'hospitalité (les)
Our man Flint, **1652**

Our man in Havana, 238, **421**
Our mother's house, **183**
Our relations, *voir* C'est donc ton frère
Ouragan de la vengeance (l'), *voir* Ride in the whirlwind
Oury, Gérard, 201, **607**, **1263**, 1593, 1689, **1720**
Ouspenskaïa, Maria, 56, 1006, 1061, 1066, 1126, 1441
Out of Africa, **127**
Out of the past, **626**, 1180
Out 1, **1426**
Outcast of the islands, **1894**
Outer limits (the), 925
Outfit (the), **76**
Outinen, Kati, 218, 287, 362, 879, 957, 1405, 1640, 1799
Outlaw (the), 245, **639**
Outlaw Josey Wales (the), *voir* Josey Wales, hors-la-loi
Outrage, **128**
Outrages, *voir* Casualties of war
Outremer, **453**
Outsider (the), **1005**
Ouvre les yeux, **592**
Overlanders (the), **1244**
Overman, Jack, 720
Overman, Lynne, 858, 1867
Ovidie, 567
Owen, Clive, 1519
Owen, Seena, 1206, 1295
Owens, Patricia, 1220
Ox-Bow incident (the), 281, **765**
Oyū sama, **77**
Oyuki la vierge, **186**
Oz, Frank, **426**
Ozawa, Eitarō, 327, 638, 811, 898, 946, 1178, 1345, 1347, 1413, 1870
Ozawa, Shōichi, 1296
Özdemir, Muzaffer, 193, 1184
Ozenne, Jean, 157, 504
Ozep, Fedor, **259**
Ozeray, Madeleine, 29, 1421, 1606
Ozon, François, **51**, **996**, **1562**
Özpetek, Ferzan, **1274**
Ozu, Yasujirō, **35**, 61, **78**, **80**, 128, **156**, **166**, **167**, 193, **307**, 322, **366**, **517**, **529**, 616, **715**, **744**, **793**, **809**, **840**, **861**, **898**, **902**, **990**, **1171**, 1242, 1280, **1310**, **1374**, **1381**, **1513**, **1563**, **1586**, **1656**, **1657**, **1799**, **1807**, 1813, **1874**

P... respectueuse (la), **123**, 1891
Pääkkönen, Jasper, 732
Pabst, Georg Wilhelm, **432**, **516**, **558**, **579**, **903**, **945**, **983**, **1332**, **1414**, **1586**, **1829**, **1844**, **1847**, **1848**, **1898**
Pacific express, *voir* Union Pacific
Pacifiction, **591**
Pacino, Al, 71, **473**, 489, 593, 661, 662, 849, 886, 974, 1081, 1189, 1312, 1316, 1417, 1514, 1830
Pack up your troubles, **213**
Pacôme, Maria, 1125
Pactole (le), **1168**
Padovani, Lea, 135, 1049
Padre padrone, **1826**
Page, Geneviève, 69, 83, 294, 691, 812, 1297, 1614
Page, Geraldine, 869, 1004, 1056
Page, Joy, 1156
Pages arrachées au livre de Satan, **453**, 764
Paget, Debra, 98, 261, 391, 422, 690, 991, 1397, 1766
Pagliero, Marcello, **123**, 704, 724, **870**, 1095, **1123**, **1369**, **1891**, **1906**
Pagnol, Jacqueline, 435, 1269, 1900
Pagnol, Marcel, **418**, **435**, **465**, **467**, 482, 544, **790**, **824**, 1137, 1269, 1344, **1528**, **1674**, 1685, **1691**, 1708, **1900**
Pailhas, Géraldine, 1165, 1502
Pain, amour et fantaisie, **1613**
Pain, amour et jalousie, **1613**
Pain et chocolat, *voir* Pane e cioccolata
Painlevé, Jean, 637, **1891**
Paisà, **1549**
Pajala, Turo, 1659
Pajama game (the), *voir* Pique-nique en pyjama
Pakula, Alan J., **250**, **1186**, **1762**
Pal, George, **392**
Pal Joe, **368**
Palance, Jack, 6, 132, 337, 835, 858, 1142, 1150, 1205, 1614, 1779, 1868
Palau, 323, 482, 556, 758, 761, 904, 924, 1089, 1345, 1353, 1561, 1596
Paley, Nathalie, 1611
Pale rider, 734, **1499**, 1614

Palin, Michael, 7, 199, 528, 816, 830, 1397, 1855
Palindromes, 345, **1719**
Palio, 1537, **1540**
Pallandt, Nina van, 99, 663, 1289
Pallenberg, Anita, 1484
Pallette, Eugene, 38, 241, 653, 848, 1120, 1213, 1502, 1636, 1749
Pallières, Arnaud des, **411**
Palm Beach story (the), **887**
Palma, Rossy de, 25, 63, 561, 1195, 1463, 1589
Palme, Ulf, 242, 898
Palmer, Keke, 594
Palmer, Lilli, 112, 457, 740
Palminteri, Chazz, 542, 1350
Palombella rossa, **1768**
Paltoquet (le), **1506**
Paltrow, Gwyneth, 576, 694, 1491
Pampanini, Silvana, 335, 1807
Panahi, Jafar, **1907**
Panama, Norman, **1478**
Pandora, 532, **630**, 1048, 1276
Pane e cioccolata, **1779**
Panfilov, Gleb, **161**, **748**, **1106**, **1546**
Pangborn, Franklin, 58, 144, 213, 435, 1078, 1199, 1634, 1779, 1791
Panic in Needle Park (the), 774, **1189**
Panic in the streets, 407, 832, **1205**, 1824
Panic in year zero, **900**
Panine, Alexeï, 215
Panique, **151**, 430
Panthère noire (la), *voir* Black panther (the)
Panthère rose (la), *voir* Pink Panther (the)
Pantoliano, Joe, 299, 326, 1376
Papa est en voyage d'affaires, **1200**, 1451
Papanov, Anatoli, 942
Papas, Irene, 596, 871, 947, 1419
Papatakis, Nikos, **601**
Paper moon, **292**
Papoulia, Angeliki, 291, 405, 1384
Papy fait de la résistance, 1749, **1787**
Pâques sanglantes, **61**
Par la porte d'or, *voir* Hold back the dawn
Parade d'amour, *voir* Love parade (the)
Parade du rire, *voir* Old-fashioned way (the)
Paradine case (the), **14**, 1324
Paradis, Vanessa, 1233, 1751
Paradis perdu, **940**
Paradis pour tous, **1047**, 1305
Paradjanov, Sergueï, **84**, **172**, **1196**, 1725, **1802**
Parallax view (the), **1762**
Paramatta, bagne de femmes, **1541**
Paramount, 449, 472, 500, 530, 624, 644, 654, 950, 1031, 1074, 1076, 1280, 1328, 1336, 1806
Paranoiac, 72, **218**
Paranoid park, **384**
Parapluies de Cherbourg (les), 33, **115**, 252, 479, 833, 1154, 1539
Parasite, **582**
Pardon us, *voir* Sous les verrous
Paré, Jessica, 565
Parédès, Jean, 510, 617
Paredes, Laura, 211, 580
Paredes, Marisa, 25, 194, 349, 494, 647, 803, 865, 1054
Parély, Mila, 82, 627, 1680, 1775
Parentèle (la), **749**
Parents terribles (les), **1437**, 1777
Parfrey, Woodrow, 926
Parfum de femme, *voir* Profumo di donna
Parillaud, Anne, 23, 1770
Paris, Simone, 768, 941
Paris-New York, **13**, 327, 431, 927
Paris nous appartient, 21, **253**, 729, 1426
Paris qui dort, **1250**
Paris when it sizzles, **448**, 554
Parisy, Andréa, 943, 1720
Park, Chan-wook, **590**, **591**, **642**, **1276**, **1911**
Park Row, **1008**
Parker, Albert, **1658**
Parker, Cecil, 72, 134, 897, 1082, 1288, 1343, 1478
Parker, Charlie, 1600
Parker, Eleanor, 818, 845, 1033, 1044, 1049, 1123, 1141, 1423, 1723, 1729
Parker, Jean, 38, 437, 1735
Parker, Norman, 615
Parker, Sarah Jessica, 636
Parle avec elle, **1529**
Parlo, Dita, 56, 148, 501, 783, 1334, 1677
Parlons femmes, **980**
Paronnaud, Vincent, **1025**, **1683**
Parpaillon, **313**
Parrain (le), 18, 62, 104, 401, 436, **661**, **662**, 886, 1081, 1312, 1600

Parrish, Robert, **136**, **459**, **825**, **1382**, **1825**
Parrish, **306**
Parrot, James, **103**
Parry, Natasha, 1742
Parsifal, **264**
Parsons, Estelle, 1344, 1370
Parsons, Louella, 19, 31, 67, 672, 1686
Parthénope, **1271**
Partie de campagne, 211, **413**, 1623
Partir un jour, **1704**
Partition inachevée pour piano mécanique, 106, 868, **1786**
Party (the), 637, 1359, **1437**
Party girl, **751**
Parvo, Elli, 547, 1123
Pas d'orchidées pour Miss Blandish, **1421**
Pas de gué dans le feu, **1106**
Pas de printemps pour Marnie, *voir* Marnie
Pas sur la bouche, **1059**
Pasacal, Jean-Claude, 1245
Pascal, Blaise, 434, 1105
Pascal, Christine, 390, 788, **815**, 885, 1252, 1528, 1666, 1772
Pascal, Françoise, 12
Pascal, Gabriel, **257**, 336, **1082**, 1286
Pascal, Gisèle, 1685, 1747, 1904
Pascal, Marie-Georges, 1884
Pasolini, Pier Paolo, 103, 218, **285**, **456**, 480, **481**, **768**, **935**, **962**, 1133, **1279**, 1564, **1625**, 1687, **1725**
Pasolini, Susanna, 456
Pasquali, Fred, 378, 447, 705
Pasqualino, **181**, 1290, 1375
Passage du canyon (le), *voir* Canyon passage
Passage Pommeraye, 33, 115, 252, 479, 1794
Passage to India, 746
Passage to Marseille, **1732**
Passagère (la), 1375, **1434**
Passagers de la nuit (les), *voir* Dark passage
Passante (la), **119**
Passé (le), **337**
Passé et le présent (le), **1262**
Passe montagne, **383**, 1496, 1654, 1900
Passe ton bac d'abord, **283**
Passer, Ivan, **566**, **774**, **1427**, **1478**
Passeur, Renée, 641
Passez muscade, *voir* Never give a sucker an even break
Passgård, Lars, 224
Passion (Dwan), **1127**
Passion (Masumura), *voir* Manji
Passion d'amour, **1845**
Passion de Jeanne d'Arc (la), 453, **1348**, 1640, 1835
Passion fatale, *voir* Great sinner (the)
Passionate friends (the), **432**
Passport to Pimlico, **1410**
Past lives, **504**
Pasteur, **130**, 1708
Pastor, Rosanna, 1212
Pastorale, **704**
Pastrone, Giovanni, **656**
Pat and Mike, **469**
Pat Garrett and Billy the Kid, 1217, 1604, **1606**
Patakia, Daphné, 1254
Patates (les), **1682**
Pate, Michael, 1004, 1478, 1895
Pathé, 1283, 1447
Pather panchali, **543**, 1690
Paths of glory, 41, **1438**, 1448
Patient anglais (le), 520, **791**
Patric, Jason, 1767
Patrice, François, 1682
Patrick, Gail, 1634, 1636
Patrick, Nigel, 363, 474, 630, 1409, 1450, 1576, 1808
Patrick, **298**
Patrouille infernale, *voir* Beachhead
Patsy (the), **323**
Patterns, **798**, 1446
Patterson, James, 1538
Pattes blanches, 188, **1069**, 1451
Pattinson, Robert, 1167
Patton, **110**
Paturel, Dominique, 1273
Paul, Bernard, 544
Paulais, Georges, 1334
Pauline à la plage, **1783**
Pauls, Gastón, 706
Paul de Tarse (Saint), 74, 219, 251, 288, 851, 1548
Pauvre cœur des hommes (le), *voir* Kokoro
Pauvres créatures, **1882**
Pauvres humains et ballons de papier, 343, **1463**
Pavese, Cesare, 487
Pavich, Frank, **578**

Pavlović, Živojin, **1773**
Pawlikowski, Paweł, **589**, **1188**
Paxinou, Katina, 83, 1281, 1565, 1666
Pay day, *voir* Charlot (First national)
Payne, Alexander, **570**
Payne, John, 189, 392, 443, 1639, 1797
Pays sans étoile (le), **1363**
Paz, Adriana, 272
Pazza gioia (la), *voir* Folles de joie
Pearce, Alice, 1648
Pearce, Guy, 326, 640, 1297
Pearl of death (the), **1391**
Pearl of the south Pacific, **1817**
Peau d'âne, **781**, 1779
Peau d'un autre (la), *voir* Pete Kelly's blues
Peau douce (la), **3**, 1400, 1903
Péché mortel, *voir* Leave her to heaven
Péchés de jeunesse, **378**
Peck, Gregory, 14, 36, 421, 459, 471, 747, 877, 1025, 1046, 1048, 1101, 1134, 1249, 1295, 1324, 1587, 1609, 1626, 1647, 1728, 1744, 1820
Peckinpah, Sam, **146**, 164, **478**, **632**, **654**, **963**, **1175**, **1205**, 1217, **1355**, **1582**, **1606**
Peel, David, 620
Peele, Jordan, **594**, **925**
Peellaert, Guy, 132
Peeping Tom, *voir* Voyeur (le)
Péguy, Charles, 584
Peirano, Pedro, **1266**
Peisson, Édouard, 959
Pélégri, Jean, 1337
Pélerin (le), *voir* Charlot (First national)
Pelissier, Anthony, **474**
Pellegrin, Raymond, 435, 1304, 1309, 1722, 1900
Pellicer, Pina, 1217, 1520
Pellonpää, Matti, 362, 458, 557, 879, 1079, 1086, 1405, 1659
Peltola, Markku, 879, 1640
Pempeit, Lilo, 57, 350, 352, 442, 1236, 1549, 1660
Penalty (the), **1004**
Pendaison (la), **327**
Pendez-les haut et court, *voir* Hang 'em high
Pendleton, Nat, 772, 860
Péniche de l'amour (la), *voir* Moontide
Penn, Arthur, **98**, **138**, **396**, **437**, **747**, **1059**, **1157**, **1344**, **1604**, **1646**
Penn, Chris, 204, 656, 1363, 1499, 1763
Penn, Leo, 1745
Penn, Patrick, 984
Penn, Sean, 388, 485, 801, **1014**, 1036, 1277, 1335, 1364, 1414, 1514, 1741
Pennick, Jack, 230, 330, 710, 867, 1399, 1441, 1608, 1717
Penny, Sydney, 1499
Penot, Jacques, 484, 486
Pension d'artistes, *voir* Stage door
Pensionnaire (la), *voir* Spiaggia (la)
People will talk, **633**
Pépé le Moko, 45, 708, 908, 1396, **1593**, 1689, 1803
Peppard, George, 537, 593, 845
Pepper, Barbara, 379
Pepper, Barry, 227
Peppermint frappé, **492**
Per grazia ricevuta, *voir* Miracle à l'italienne
Per le antiche scale, *voir* Vertiges
Perceval le Gallois, **1104**, 1545, 1581, 1619, 1629
Percival, Lance, 1008
Percy, Esme, 1118
Perdrix, **588**
Perdues dans New York, **1020**
Père Amable, **318**
Père de la mariée (le), *voir* Father of the bride
Père Noël est une ordure (le), **933**, 1787
Père Serge (le), 557, **1264**
Père Tranquille (le), **1749**, 1787
Pérès, Marcel, 68, 155, 258, 448, 556, 869, 886, 1186, 1309
Perez, Vincent, 221, 349, 909, 1624, 1649, 1681
Perez, Rosie, 1172
Pérez Biscayart, Nahuel, 905
Pérez Galdós, Benito, 614, 944, 1067
Périer, François, 48, 79, 141, 175, 224, 236, 284, 367, 383, 422, 578, 596, 616, 667, 702, 724, 761, 911, 1015, 1087, 1099, 1201, 1321, 1597, 1604
Péril en la demeure, **443**
Perkins, Anthony, 81, 561, 597, 920, 1258, 1336
Perkins, Elizabeth, 1788
Perkins, Millie, 430, 1789

Perle (la), **1838**
Perles de la couronne (les), **1789**
Perlini, Memè, 475, 1778
Perlman, Ron, 17, 231, 1778, 1881
Permis de tuer, *voir* License to kill
Permissive society (the), **21**
Perrault, Charles, 781
Perrault, Gilles, 1151
Perreau, Gigi, 829, 963
Perret, Pierre, 1682
Perrey, Mireille, 115, 225, 1848
Perrier, Olivier, 52, 1546, 1904
Perrin, Jacques, 64, 396, 740, 781, 799, 833, 1009, 1156, 1195, 1224, 1767
Perrine, Valerie, 534, 1106, 1671
Perron, Claude, 1858
Perrot, François, 1662, 1781
Perrotta, Tom, **1856**
Perry, Frank, **477**, **511**
Persepolis, **1025**, 1683
Perses (les), **1583**
Persoff, Neremiah, 40, 1763, 1788
Persona, **1818**
Persona non grata, **381**, 1786
Personnaz, Raphaël, 64, 165
Pesci, Joe, 682, 1326, 1643, 1734
Pessoa, Fernando, 1113
Pete Kelly's blues, **1635**
Peteliue, Pirkka-Pekka, 957
Peter Ibbetson, 402, **1149**, 1524
Peter Pan, **769**
Peteresson, Birgitta, 311
Peters, Jean, 187, 326, 347, 422, 631, 975, 1199
Peters, Werner, 1318, 1827
Petersen, Karin, 1896
Petersen, Wolfgang, **826**
Petit, Pascale, 1792
Petit à petit, **214**, 706, 1105
Petit César (le), *voir* Little Caesar
Petit criminel (le), **147**
Petit fugitif (le), *voir* Little fugitive
Petit garçon (le), **194**
Petit lieutenant (le), **1458**
Petit monde de Don Camillo (le), **204**, 554, 1090, 1686
Petit Prince a dit (le), **815**
P'tit Quinquin, 125, **906**
Petit soldat (le), **1362**, 1515
Petite boutique des horreurs (la), **176**, 1525, 1546
Petite Lise (la), **1247**
Petite renarde rusée (la), **600**
Petite ville (la), *voir* Kasaba
Petite voiture, *voir* Cochecito (el)
Petite voleuse (la), **1191**
Petites marguerites (les), **1572**
Petits Chanteurs à la Croix de Bois, 4, 154, 1145
Petits arrangements avec les morts, **1629**
Petits meurtres entre amis, *voir* Shallow grave
Petrenko, Alexeï, 840, 842, 1671
Petri, Elio, **135**, **237**, **503**, **684**, **823**, **947**, **1702**, **1755**
Petrie, Daniel, **265**
Petrie, Howard, 1182
Petrovna, Sonia, 1904
Petulia, **663**
Petzold, Christian, **25**
Peur (la), **772**
Peur au ventre (la), *voir* I died a thousand times
Peur de la peur, **1806**
Pevney, Joseph, 715, 740, 1857
Peyton Place, **1256**
Pfeiffer, Michelle, 28, 42, 886, 1427
Pham, Linh-Dam, 1624, 1643
Phantom, **1037**
Phantom lady, **1537**
Phantom light (the), 1085, **1821**
Phantom of the Opera (Julian), 702, 756, 1095, 1198, **1401**
Phantom of the Opera (Lubin), 702, **756**, 1095, 1401
Phantom of the Paradise, **702**, 756
Phantom thread, **936**
Pharaon, **843**
Phase IV, **775**, 1102, 1533
Phffft, **969**
Philadelphia story (the), 1066, **1093**
Philbin, Mary, 515, 777
Philipe, Gérard, 26, 42, 50, 202, 222, 253, 529, 535, 564, 659, 691, 1015, 1327, 1363, 1593, 1742
Philippe, Charles-Louis, 1419
Philippe, Jean-Loup, 1883
Philippe, Julie, 1901
Phillips, Alex, 953

Phillips, Leslie, 1340
Phillips, Siân, 62
Philomena, **291**
Phoenix, Joaquin, 576, 823, 1241, 1385, 1560, 1567, 1653, 1726
Phoenix, River, 393, 440, 1373, 1717
Phoenix, Summer, 1656
Piaf, Édith, 362, 978, 1012, 1522
Pialat, Maurice, **209**, **283**, **483**, **485**, **688**, **1150**, **1165**, 1324, **1588**, 1629, **1701**, **1764**, **1813**
Pianiste (la), **648**
Pianiste (le), **1675**
Piano tuner of earthquakes (the), **1155**
Piazza, Vincent, 628
Picard, Xavier, **398**
Picasso, Pablo, 122, 1020, 1108, 1492, 1699
Piccadilly Circus, 55
Piccadilly, **180**
Piccoli, Michel, 8, 33, 48, 157, 207, 240, 294, 312, 353, 404, 430, 438, 441, 443, 710, 756, 763, 813, 820, 833, 855, 914, 916, 920, 963, 968, 1019, 1150, 1252, 1274, 1275, 1313, 1377, 1484, 1506, 1529, 1544, 1599, 1614, 1617, 1766, 1824, 1873
Piccolo, Ottavia, 475, 710, 797, 1419, 1895
Piccolo mondo antico, 11, 101, **1515**
Pichel, Irving, 560, **882**
Pick, Lupu, 252
Pickens, Slim, 478, 707, 722, 1217, 1582
Pickford, Mary, 1686, 1785
Pickpocket, 348, **1337**
Pickup on South street, 46, **631**
Picnic at Hanging Rock, *voir* Pique-nique à Hanging Rock
Picq, Jean-Noël, 1888
Picture of Dorian Gray (the), 630, **1048**, 1422
Pidgeon, Walter, 84, 171, 232, 268, 355, 565, 711, 993, 1446
Pieczka, Frantiszek, 1137
Pied piper (the), **1779**
Piédalu à Paris, **272**
Piège (le) (Huston), *voir* MacKintosh man (the)
Piège (le) (Ōshima), **976**
Piège à cons (le), **1168**
Piège de cristal, **1899**
Piège du Diable, *voir* Ďáblova past
Pièges, **51**, 978, 1184, 1537
Pieiller, Jacques, 458, 494
Piel que habito (la), **647**
Piéplu, Claude, 175, 788, 881, 987, 1169, 1204, 1506, 1544
Piéral (nain), 290, 486, 1446, 1849
Pierce, Tony, 1842
Pierre-Louis, 556, 701, 989
Pierrot, Frédéric, 1268, 1269
Pierrot le fou, **802**
Pierry, Marguerite, 13, 262, 505, 859, 1109, 1524
Pierson, Suzy, 1103
Pietrangeli, Antonio, **284**, **1141**
Pigaut, Roger, 107, 596, 923, 1567, 1572, 1681
Pigeon (le), *voir* Soliti ignoti (i)
Pigeon d'argile (le), *voir* Clay pigeon (the)
Pike, Rosamund, 626, 1725
Pilbeam, Nova, 1497
Pilgrim (the), *voir* Charlot (First national)
Piliers de la société (les), **477**
Pills, Jacques, 978, 1522, 1770
Pilon, Antoine Olivier, 1579
Pilon, Donald, 486, 1818
Pimpernel Smith, 41, **1735**
Pinal, Silvia, 391, 614, 1246
Pindi, Raf, 1043, 1083
Pineau, Patrick, 1585
Pink Floyd, 335
Pink Panther (the), 185, 439, 670, 1090, **1129**
Pink Panther strikes again (the), **670**, 1775
Pinky, 1205
Pinocchio, 460, 769, **1320**, 1546
Pinon, Dominique, 56, 59, 188, 316, 844, 1778
Pinoteau, Claude, 23
Pinoteau, Jack, **1245**
Pinter, Harold, 7, 238, 512, 1041, 1102, 1111
Pintilie, Lucian, **10**, **369**, **883**, **893**, **1189**, **1395**, **1637**
Pionniers de la Western Union (les), *voir* Western union
Pionniers à Ingolstadt, **482**
Piovani, Nicola, 704, 1030, 1682, 1768
Pique-nique à Hanging Rock, 712, **867**
Pique-nique en pyjama, **1482**
Pirandello, Luigi, 123, 729, 984, 1561
Piranhas, **1815**
Pirate (la), **952**
Pirate (le), **1769**
Pirate noir (le), *voir* Black pirate (the)

Pirates du rail (les), **1880**
Pisacane, Carlo, 537, 1688, 1730
Pisier, Marie-France, 403, 917, 1555, 1681, 1783, 1787, 1909
Piste des géants (la), *voir* Big trail (the)
Pistilli, Luigi, 797
Pit and the Pendulum, 1062
Pītā, 1673
Pitagora, Paola, 486
Pitfall, **201**
Pitoëff, Georges, 941
Pitoëff, Ludmilla, 1362
Pitoëff, Sacha, 257, 1228, 1448, 1884
Pitt, Brad, 212, 260, 270, 282, 337, 388, 444, 684, 694, 926, 1006, 1147, 1209, 1253, 1830
Pitt, Michael, 1809
Pitts, ZaSu, 133, 306, 500, 525, 902, 1846
Pizani, Robert, 1112, 1775
Pizzorno, Antonietta, 313, 859, 1823, **1830**
Place aux jeunes, *voir* Make way for tomorrow
Place de la femme (la), **602**
Place de la République, **773**
Plácido, **1252**
Placido, Michele, 312, **760**, 855, 1042
Plages d'Agnès (les), 479, **1552**
Plainsman (the), **864**
Plaisanterie (la), *voir* Žert
Plaisir (le), **111**, 1554
Plaisirs de l'Enfer (les), *voir* Peyton Place
Plaisirs de la chair (les), **75**
Plaisirs inconnus, **129**, 273, 1534
Plan 9 from outer space, 32, 373, 442, 593, 636, **796**, 932, 1497, 1879
Planchon, Roger, 1151, 1855
Planet terror, *voir* Grindhouse
Planète des singes (la), 398, **1619**
Planète interdite, *voir* Forbidden planet
Planète sauvage (la), 328, **773**, 1777
Platform, **894**, 1534
Platon, Alexandru Virgil, 1143
Platt, Louise, 677
Platters (the), 1017
Play dirty, **819**
Play Misty for me, **814**
Player (the), **89**
Playtime, 21, **1194**, 1632
Plaza, Aubrey, 1272
Pleasence, Donald, 195, 270, 373, 1193, 1249, 1490, 1657, 1779, 1782
Plein soleil, **412**, 848, 913
Plein Sud, **1496**
Pleins feux sur l'assassin, **573**
Pleshette, Suzanne, 65, 1622
Pleure pas la bouche pleine, **1652**
Plimpton, Martha, 440, 1373, 1535
Plisnier, Charles, 225
Plongeon (le), *voir* Swimmer (the)
Plotnikov, Boris, 425
Pluie, *voir* Rain
Pluie noire, *voir* Kuroi ame
Pluie soudaine, **602**
Plumes de cheval, *voir* Horse feathers
Plummer, Amanda, 170, 283, 725, 1041
Plummer, Christopher, 245, 439, 462, 489, 621, 893, 1029, 1133, 1415, 1464, 1760
Plus belle soirée de ma vie (la), **831**
Plus belles années de notre vie (les), *voir* Best years of our lives (the)
Plus dignement (le), **1128**
Plus dure sera la chute, *voir* The harder they fall
Plus fort que le Diable, *voir* Beat the devil
Plus on est de fous, *voir* More the merrier (the)
Plus sauvage d'entre tous (le), *voir* Hud
Pociąg, *voir* Train de nuit
Pocketful of miracles, **181**
Podalydès, Bruno, **365**, **682**, **1317**, **1585**, **1689**
Podalydès, Denis, 49, 207, 365, 682, 707, 741, 962, 1317, 1585, 1844
Podestà, Rossana, 953, 1063, 1733
Poe, Edgar Allan, 126, 268, 466, 588, 692, 783, 941, 1048, 1052, 1076, 1121, 1129, 1165, 1224, 1402, 1787, 1809
Poelvoorde, Benoît, 598, 639, 954, 1429, **1692**
Poème de l'élève Mikovski (le), **1493**
Poésie sans fin, **299**
Poésy, Clémence, 1268, 1269
Poff, Lon, 1213, 1743
Poggioli, Fernandino Maria, **150**, 1695
Pohl, Klaus, 717
Poids d'un mensonge (le), *voir* Love letters
Poil de carotte (1926), 184, 875, **1565**
Poil de carotte (1932), **875**, 1565
Poings dans les poches (les), *voir* Pugni in tasca (i)

Point blank, **1395**
Point limite zero, *voir* Vanishing point
Pointe-Courte (la), 1574, 1835
Pointe courte (la), **472**
Poiré, Jean-Marie, **933**, **1787**
Poiret, Jean, 63, 155, 159, 246, 258, 352, 410, 448, 537, 673, 1831
Poirier, Henri, 886
Poirier sauvage (le), **1386**
Poison (la), 272, 683, **1181**
Poison (le), **35**, 534
Poitier, Sidney, 47, 546, 964, 1824
Poivre, Annette, 107, 829, 1849
Poker party, *voir* Six of a kind
Pola, Isa, 1696, 1754
Pola X, **1847**
Polac, Michel, **593**, **1255**, **1880**
Polanski, Roman, **222**, **344**, **389**, **399**, **666**, **670**, 948, **1204**, **1220**, **1261**, **1452**, **1657**, **1675**
Poli, Maurice, 1255
Police, **1813**
Poligny, Serge de, **482**, **1265**, **1524**
Polisse, **1246**
Polito, Jon, 226, 538
Politoff, Haydée, 103, 807, 1493
Pollack, Sydney, **127**, **231**, **599**, **602**, **761**, 762, **846**, **849**, 996, **1501**, **1588**, **1600**
Pollard, Michael J., 1344
Pollet, Jean-Daniel, 544, **1153**, **1713**
Polley, Sarah, 1620
Pollock, Channing, 1522
Polonsky, Abraham, **540**, 740, **1753**
Polony, Anna, 95, 901, 1240
Polouyan, Alexeï, 378
Pommereulle, Daniel, 1493
Pompidou, Georges, 531, 603, 688, 720, 756, 790, 820, 885, 963, 1005, 1167, 1186, 1400, 1544, 1578, 1834, 1858
Pompoko, 13, **229**, 728, 777, 1120
Poncela, Eusebio, 186, 1410
Ponette, **228**
Pont (le), *voir* Brücke (die)
Pont de la rivière Kwaï (le), **2**, 530, 849, 989, 1347, 1631, 1750
Pont du Nord (le), **476**, 1426
Pontecorvo, Gillo, **1675**
Ponti, Carlo, 544
Ponts de Toko-Ri (les), 1270, 1741
Ponyo sur la falaise, **1018**
Ponzoni, Cochi, 181
Pope, Alexander, 1152
Popesco, Elvire, 859, 927, 940, 1754, 1823
Popeye, **1056**
Popol Vuh, 93, 320, 771, 1585
Poppe, Nils, 1002
Poppy, **275**
Popwell, Albert, 190, 1793
Porco Rosso, **56**
Porel, Marc, 679
Pornographes (les), **1296**, 1322, 1325, 1669
Poron, Jean-François, 1747
Port de l'angoisse (le), 293, 623, **663**
Port de la drogue (le), *voir* Pickup on South street
Port des fleurs (le), **327**
Portal, Louise, 76, 1151, 1218
Porte, Gilles, **875**
Porte, Robert, 759, 936
Porte-avions X (le), *voir* Wing and a prayer
Porte de l'Enfer (la), 417, **976**
Porte du Diable (la), *voir* Devil's doorway (the)
Porte du Paradis (la), *voir* Heaven's gate
Porte s'ouvre (la), *voir* No way out
Porter, Cole, 1716
Porter, Don, 1695
Portes de la nuit (les), 554, **818**, 953, 959, 1567, 1606
Portier, Marcel, 94
Portier de nuit, 181, **1375**, 1434
Portillo, Blanca, 424, 1425
Portman, Eric, 546, 753, 851, 1050, 1698
Portman, Natalie, 25
Portrait d'un assassin, **509**
Portrait de Dorian Gray (le), *voir* Picture of Dorian Gray (the)
Portrait de la jeune fille en feu, **570**
Portrait of Jennie, 119, 558, **768**
Possédés (les), **1261**
Possessed (Bernhardt), **1809**
Possessed (Brown), **168**
Possession, 275, **1047**
Post, Ted, **476**, **995**, **1694**
Post coitum animal triste, **411**
Postlethwaite, Pete, 1350, 1848
Postman always rings twice (the) (Garnett), 90, 100, **234**, 501, 534, 1303, 1727

Postman always rings twice (the) (Rafelson), **1727**
Poston, Tom, 947
Posto (il), 227, 459, **1591**
Pot d'un million de ryō (le), **343**, 1463
Potocki, Jan, 696, 1040
Pottecher, Frédéric, 807
Potter, Madeleine, 1139
Pottier, Richard, 49, **95**, **225**, 556, **761**, **1424**, **1874**
Pou, Josep Maria, 1773
Pouchkine, Alexandre, 324, 632, 783, 1677
Poudovkine, Vsevolod, **519**, **662**, **1460**, **1898**
Poujouly, Georges, 39, 111, 533, 557, 658, 1266, 1309
Poulenc, Francis, 577
Poulet au vinaigre, 38, 63, **159**
Poulet aux prunes, **1683**
Poulter, Will, 1758
Poupaud, Melvil, 262, 404, 494, 894, 1014, 1109, 1562
Poupée (la) (Baratier), **257**
Poupée (la) (Has), 843, **895**
Poupée (la) (Lubitsch), *voir* Puppe (die)
Poupée de chair (la), *voir* Baby doll
Poupée sanglante (la), **1884**
Poupées du Diable (les), *voir* Devil-doll (the)
Poupon, Henri, 435, 465, 467, 824, 1396, 1528, 1685, 1691, 1900
Pour qui sonne le glas, **1666**
Pour toi j'ai tué, *voir* Criss cross
Pour une poignée de dollars, 631, 998, **1371**, 1521
Pourquoi monsieur R..., **320**, 352, 734
Poursuite infernale (la), *voir* My darling Clementine
Poursuite impitoyable (la), *voir* Chase (the)
Pouvoir de la province de Kangwon (le), **461**
Poverty Row, 160, 776, 993, 1811
Powell, Addison, 599
Powell, Dick, 136, 201, 306, **330**, 435, 464, 958, 993, 1032, 1302, 1425, 1477, 1518, 1541, 1834
Powell, Jane, 1675, 1729
Powell, Michael, **88**, **104**, **169**, **216**, **289**, **456**, **486**, **653**, **703**, **709**, **753**, **1050**, **1085**, **1319**, **1341**, **1532**, 1542, **1558**, **1622**, **1711**, **1821**
Powell, Robert, 996
Powell, William, 185, 644, 860, 1198, 1237, 1413, 1636, 1662, 1821
Power, Tyrone, 141, 143, 189, 326, 346, 441, 465, 562, 754, 1028, 1039, 1120, 1335, 1565, 1648, 1651, 1724, 1771, 1865
Powers, Mala, 128
Power and the glory (the), **380**, 395, 672
Poyen, René, 94, 259, 445, 687
Pöysti, Alma, 1910
Pozzetto, Renato, 581
Prachrar, Ilja, 1371
Prada, José María, 491, 915, 1494
Prado, Lilia, 1830, 1834
Pradot, Marcelle, 481, 1334
Prästänkan, *voir* Quatrième alliance (la)
Prat, Jean, **686**, **1583**
Pratolini, Vasco, 1767
Préboist, Paul, 22, 539, 1125
Prechtel, Volker, 1505, 1585, 1638, 1881
Preisner, Zbigniew, 874, 1365
Preiss, Wolfgang, 1318
Préjean, Albert, 195, 720, 903, 964, 1362, 1709, 1894
Préjean, Patrick, 94
Prélia, Claire, 481, 1334
Premier bal, **596**
Premier contact, *voir* Arrival
Premier de cordée, **1251**
Premier mai, **1263**
Premier maître (le), 173, **1262**
Premier rendez-vous, **1909**
Première désillusion, *voir* Fallen idol (the)
Premiers beatniks (les), *voir* Heart beat
Premiers hommes dans la Lune (les), *voir* First men on the Moon (the)
Premiers les derniers, **1910**
Preminger, Otto, **90**, **255**, **355**, **427**, **436**, 530, **630**, **643**, **650**, **826**, **832**, **1007**, **1026**, **1044**, **1301**, **1304**, **1316**, **1535**, **1617**, **1619**
Prentiss, Paula, 774, 1016, 1762
Préparez vos mouchoirs, 483, 965, **1698**
President's last bang (the), **1020**
Presle, Micheline, 177, 253, 276, 321, 367, 491, 510, 568, 702, 781, 940, 1245, 1345, 1403, 1421, 1577, 1596, 1680, 1755, 1836
Presley, Elvis, 338, 1017, 1071, 1197, 1726
Presnell, Harve, 1202

Prestige (le), **1433**
Preston, Robert, 19, 146, 409, 451, 858, 874, 879, 1538, 1556, 1867
Prête-nom (le), *voir* Front (the)
Prévert, Jacques, 2, 99, 137, 195, 395, 434, 479, 557, 757, 818, 882, 923, 953, 970, 1015, 1105, 1313, 1398, 1446, 1471, 1849, 1892
Prévert, Pierre, **1471**, **1849**
Prévost, Daniel, 1059, 1489, 1646, 1684
Prévost, Françoise, 571
Prevost, Marie, 711
Private affairs of Bel-Ami (the), *voir* Bel-Ami
Price, Dennis, 368, 674, 1050, 1474, 1730
Price, Vincent, 70, 81, 126, 143, 200, 218, 645, 657, 826, 837, 941, 1027, 1032, 1055, 1095, 1154, 1220, 1285, 1540, 1541, 1616, 1655, 1676, 1693, 1773, 1830
Prick up your ears, **951**, 1461
Pride and prejudice (Langton), **1251**
Pride and prejudice (Leonard), **599**, 972, 1251
Pride and prejudice (Wright), **1435**
Pride of the marines, **1423**
Pride of the Yankees (the), 1513
Prière (la), *voir* Vedreba
Prim, Suzy, 136, 511, 680, 939, 964, 1265, 1293, 1371, 1684, 1880
Prima Angélica (la), **744**, 1496
Prima della rivoluzione, **218**
Prima notte di quiete (la), **1904**
Primate, **498**
Prime cut, **1516**
Prime of Miss Jean Brodie (the), 67, 183, **1467**, 1484
Primrose path, **1056**
Prince and the pauper (the), **1243**
Prince of darkness (the), **373**
Prince of foxes, **1565**, 1771
Prince of the city, 71, **615**
Prince Valiant, **261**
Princesse aux huîtres (la), **1110**
Princesse de Montpensier (la), **64**
Princesse errante (la), **403**
Princesse Mononoke, 777, 1022, 1140, **1594**
Principal, Victoria, 1605
Principe d'incertitude (le), **1681**
Pringle, Bryan, 1073
Printemps, été, automne, hiver..., **1079**
Printemps précoce, **990**
Printemps tardif, *voir* Banshun
Priomykhov, Valery, 942
Prise au piège, *voir* Caught
Prison sans barreaux, **798**
Prisoner (the), **429**, 606, **851**
Prisoner of Shark Island (the), **1718**
Prisoners, **273**
Prisonnier d'Alcatraz (le), *voir* Birdman of Alcatraz
Prisonnier de Zenda (le), 701, **769**, 1009, **1327**
Prisonnière (la), **1601**, 1890
Prisonnière du désert (la), *voir* Searchers (the)
Prisonniers du passé, *voir* Random harvest
Private hell 36, **470**
Private life of Don Juan (the), 1418, **1481**
Private life of Henry VIII (the), 780, **1126**, 1143, 1255
Private life of Sherlock Holmes (the), 67, **83**
Private lives of Elizabeth and Essex (the), **1055**
Private's progress, **1730**
Privé (le), *voir* Long goodbye (the)
Privilège, **1739**
Prizzi's honor, **1341**
Procès (le) (Pabst), **1898**
Procès (le) (Welles), **597**, 1336
Procès de Jeanne d'Arc, **993**
Procès Goldman (le), **406**
Procès Paradine (le), *voir* Paradine case (the)
Prochkine, Alexandre, **942**
Prochnow, Jürgen, 568, 826
Prochou slova, **161**, 1546
Proclemer, Anna, 54, 1274
Prodromidès, Jean, 1583
Producers (the), 1836, **1852**
Professeur (le), *voir* Prima notte di quiete (la)
Profession : reporter, **250**
Professionals (the), **337**
Profils paysans, **1160**, 1654
Profondo rosso, **1475**
Profonds désirs des dieux, 1299, **1325**, 1359, 1729
Profumo di donna, 593, **1316**
Profundo carmesí, *voir* Carmin profond
Prohibition, 70, 74, 151, 164, 217, 260, 265, 281, 300, 345, 538, 542, 787, 860, 986, 1203, 1310, 1344, 1473, 1521, 1635
Proie (la), **695**

Proie du désir (la), *voir* Desiderio
Proie nue (la), *voir* Naked prey (the)
Proie pour l'ombre (la), *voir* Old wives for new
Proies (les), **869**
Proietti, Gigi, 717, 980, 1289, 1419, 1500
Prokofiev, Sergueï, 137, 772, 1338, 1640
Prologues, *voir* Footlight parade
Promenade avec l'amour et la mort, *voir* A walk with love and death
Promesses de l'ombre (les), *voir* Eastern promises
Promessi sposi (i), **191**
Propriété interdite, **846**, 1133
Proskourine, Victor, 840
Proslier, Jean-Marie, 119
Protazanov, Iakov, **566**, **1264**
Proud valley (the), **1097**
Proust, Marcel, 215, 301, 1267, 1396, 1644, 1681
Prova d'orchestra, **1642**
Proverka na dorogakh, *voir* Vérification (la)
Providence, **203**
Prowler (the), 1463, **1752**
Prucnal, Anna, 1151
Prus, Bolesław, 843, 895
Pruvost, Bernard, 125, 906
Pryce, Jonathan, 528, 595, 1661
Przypadek, *voir* Hasard (le)
Psaume rouge, 1531, 1901
Psychose, 3, 72, 196, 218, 258, 336, 516, 561, 607, 678, 683, 702, 979, 1031, 1258, **1336**, 1498, 1520, 1711
Psychose II, **1258**, 1336
Pszoniak, Wojciech, 295, 1462
Public enemies, **300**
Public enemy (the), **787**
Public housing, **1855**
Puccini, Giacomo, 708
Pucholt, Vladimír, 858
Puglia, Frank, 185, 213, 419, 1521
Puglisi, Aldo, 856, 1751
Pugni in tasca (i), **486**
Puiu, Christi, **1166**, **1273**
Pullman, Bill, 1558
Pully, B. S., 1001
Pulp fiction, **170**, 308
Pulsions, **979**
Pulver, Liselotte, 230, 1321
Punch-drunk love, **1440**
Punishment park, **385**
Puppe (die), **300**, 1110
Purcell, Henry, 850, 1588
Purcell, Noel, 72
Purchase price (the), **449**
Puri, Amrish, 319
Purple plain (the), **459**
Purple rose of Cairo (the), *voir* Rose pourpre du Caire (la)
Pursued, 143, **521**, 1095, 1248, 1289, 1601, 1755
Pursuit to Algiers, **1391**
Purviance, Edna, 233, 338, 773, 1117, 1482, 1819, 1829
Purvis, Jack, 199, 528, 595
Pushover, **1573**
Putzulu, Bruno, 764, 1884
Pygmalion, 257, **467**, 1645
Pyle, Ernie, 313
Pyramide humaine (la), **307**

Qu'elle était verte ma vallée, 88, **171**
Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?, **1128**, 1556
Qu'est ce que Maman comprend à l'amour ?, *voir* Reluctant debutante (the)
Qu'est il arrivé à Baby Jane ?, *voir* What ever happened to Baby Jane ?
Quadrille, **1479**
Quaglio, José, 360, 977
Quai d'Orsay, **165**
Quai des brumes (le), 2, 68, 76, **137**, 478, 708, 1028, 1327, 1526
Quai des Orfèvres, 267, 641, **1843**
Quaid, Dennis, 706
Qualen, John, 169, 213, 242, 330, 379, 539, 710, 1180, 1389, 1525
Quand la panthère rose s'emmêle, *voir* Pink Panther strikes again (the)
Quand l'inspecteur s'emmêle, *voir* A shot in the dark
Quand la chair succombe, *voir* Senilità
Quand la mer monte. . . , **875**
Quand la ville dort, *voir* Asphalt jungle (the)
Quand les tambours s'arrêteront, *voir* Apache drums
Quand on a 17 ans, **1781**
Quand passent les cigognes, **1074**
Quand tu liras cette lettre, **853**

Quand une femme monte l'escalier, **1413**, 1906
Quantrill, William Clarke, 205, 227, 460, 754, 940
Quantum of solace, 133, **1537**
Quarante ans de Don Juan (les), *voir* Private life of Don Juan (the)
42ième rue, **1477**
Quarante et unième (le), **1833**
47 rōnin (les), **1536**
Quarante tueurs, *voir* Forty guns
Quartet, 32, 474, 1072, **1082**, 1808
Quasimodo, **1051**, 1627, 1843
14–18, **1443**
Quatorze heures, *voir* Fourteen hours
Quatorze juillet, **1694**, 1709
Quatre aventures de Reinette et Mirabelle, **1832**
Quatre cavaliers de l'Apocalypse (les), *voir* Four horsemen of the Apocalypse (the)
Quatre cents coups (les), 209, 293, 332, 610, **721**, 732, 959, 1191, 1545, 1776, 1787, 1814
Quatre de l'espionnage, *voir* Secret agent
Quatre de l'infanterie, *voir* Westfront 1918
Quatre étranges cavaliers, *voir* Silver Lode
Quatre filles du Dr. Marsh (les), *voir* Little women
Quatre mariages et un enterrement, *voir* Four weddings and a funeral
4 mois, 3 semaines, 2 jours, **451**
Quatre mouches de velours gris, **1712**
Quatre nuits d'un rêveur, **1257**
Quatre pas dans les nuages, **1470**
Quatre plumes blanches (les), *voir* Four feathers (the)
Quatre-vingt-treize, **912**
Quatrième alliance (la), **375**, 1449
Quatrième homme (le), *voir* Kansas City confidential
Quattro giornate di Napoli (le), *voir* Bataille de Naples (la)
Quay (frères), **376**, **1155**, **1224**, **1835**
  Courts, **376**, **1835**
Quayle, Anthony, 178, 245, 267, 456, 608, 844, 1039, 1415, 1582, 1721
Que la bête meure, **1324**
Que la fête commence, 1500, **1528**
Que sera sera, 8, 1298
Que viva Mexico, **891**, 1120, 1672, 1838
Queen (the), **1373**, 1543, 1721
Queen & country, **1778**
Queen Bee, **1496**
Queen Christina, **931**
Queen Kelly, 624, **1206**
Queen of spades (the), **1677**
Quelle heure est-il ?, *voir* Che ora è ?
Quelque part dans la nuit, *voir* Somewhere in the night
Quelque part dans le temps, *voir* Somewhere in time
Quelque part quelqu'un, **1451**
Quelques jours de la vie d'Oblomov, **1120**, 1786
Quelques heures de printemps, **1904**
Quelques jours avec moi, **424**
Quenard, Raphaël, 1241
Queneau, Raymond, 28, 1539, 1609
Quentin Durward, 419
Quester, Hugues, 12, 1451
Questerbert, Marie-Christine, 1830
Qui a tué Vicky Lynn ?, *voir* I wake up screaming
Qui donc a vu ma belle ?, *voir* Has anybody seen my gal ?
Qui est sans péché, *voir* Chi è senza peccato
Qui êtes-vous, Polly Maggoo ?, **352**
Qui veut la peau de Roger Rabbit ?, **568**, **1100**
Quiet American (the) (Mankiewicz), 46, 1063, 1150, 1422, **1445**
Quiet American (the) (Noyce), **1063**, 1445
Quiet man (the), *voir* Homme tranquille (l')
Quignard, Pascal, 946
Quincey, Thomas de, 268, 904
Quine, Richard, **328**, 393, **435**, **448**, 554, **942**, **1148**, **1573**, **1747**, **1769**, **1873**, **1892**
Quinn, Aidan, 1864
Quinn, Anthony, 17, 28, 132, 179, 346, 391, 634, 658, 717, 725, 765, 994, 1082, 1206, 1335, 1474, 1608, 1629, 1728, 1733, 1810, 1892
Quinn, Patricia, 1646
Quintana, Rosita, 128
Quintet, 626, **663**
Quinze jours ailleurs, **1683**
Quota quickies, 486, 1085, 1821
Quo vadis (Kawalerowicz), **1057**, 1696

Raab, Kurt, 68, 320, 352, 423, 1387, 1806

Rabal, Francisco, 614, 944, 1063, 1380, 1589, 1614, 1879
Rabal, Liberto, 1377
Rabben, Mascha, 1561
Rabbia (la), 204, **962**
Rabbit transit, **559**
Rabourdin, Olivier, 271, 1765
Racconto dei racconti (il), **819**
Raccrochez, c'est une erreur, *voir* Sorry, wrong number
Racetrack, **854**
Racette, Francine, 650, 1712
Rachat suprême (le), *voir* Whispering chorus (the)
Rachel, Rachel, **1370**
Rachmaninov, Sergueï, 1469
Racine, Jean, 864
Racines du Ciel (les), **549**, 634, 1075, 1399
Racisme, 38, 126, 210, 249, 288, 395, 693, 785, 918, 930, 1007, 1198, 1206, 1208, 1457, 1749, 1783, 1824
Racket, **909**
Radford, Basil, 220, 428, 897, 1082, 1410, 1420, 1694
Radford, Michael, 528, **1231**
Radiguet, Raymond, 253
Radio days, **946**
Rado, James, 492
Radziwilowicz, Jerzy, 474, 1076, 1261
Rafelson, Bob, **427**, **482**, **815**, **921**, **1727**, **1736**
Rafles sur la ville, **920**
Raft, George, 31, 40, 72, 323, 447, 854, 1202, 1749
Ragazza con la valigia (la), *voir* Fille à la valise (la)
Rage in heaven, 1329, **1510**
Raging bull, **1643**
Ragni, Gerome, 492
Rago, Pablo, 1270
Ragtime, 234, **1130**
Rahim, Tahar, 337, 604, 1658
Rahm, Kevin, 565
Rai, Ayshwarya, 920
Raid (the), **1509**
Raiders of the lost ark, *voir* Indiana Jones I
Raillard, Edmond, 1493
Railroaded, **1683**
Railsback, Steve, 1054, 1123
Raimondi, Ruggero, 511
Raimu, 4, 418, 790, 824, 874, 1131, 1137, 1239, 1265, 1371, 1487, 1674, 1685, 1789, 1798
Rain, 1202, **1632**
Rain man, **938**
Rain people (the), **1846**
Raines, Ella, 265, 919, 1537, 1663
Rains, Claude, 8, 16, 56, 196, 202, 239, 270, 312, 413, 432, 608, 653, 756, 835, 848, 952, 960, 999, 1028, 1082, 1243, 1282, 1360, 1402, 1429, 1661, 1672, 1732
Raising Arizona, **467**
Raisins de la colère (les), **242**, 939, 1755
Raisins de la mort (les), **1884**
Raison et sentiments, *voir* Sense and sensibility
Raisons d'État, *voir* Good shepherd (the)
Raitt, Ann, 61
Ralli, Giovanna, 173
Rally 'round the flag boys, **1062**
Ralston, Esther, 1808
Ralston, Vera, 1893
Ramazzotti, Micaella, 1140
Rambeau, Marjorie, 1008, 1056, 1807
Rambo 2, 1488
Rameau, Jean-Philippe, 1575
Ramírez, Edgar, 1306
Ramis, Harold, **385**
Rampling, Charlotte, 452, 728, 729, 841, 996, 1218, 1229, 1254, 1375, 1442, 1669, 1903
Ramrod, **347**
Ran, **1673**
Rancho notorious, **233**
Rand, Ayn, 223, 565, 1615
Randall, Mónica, 1155
Randall, Tony, 1686
Randolph, Elsie, 1146
Randolph, Jane, 59, 796, 1683
Randolph, John, 182, 806, 1341
Random harvest, **1703**
Randone, Salvo, 135, 187, 238, 481, 684, 692, 823, 947, 985, 1702, 1755, 1767
Ranieri, Massimo, 1419, 1895
Rapace, Noomi, 506
Rapaces (les), *voir* Greed
Raphaël ou le débauché, **1530**

Rappel de la terre (le), *voir* Terra madre
Rappeneau, Jean-Paul, **1014**, **1649**
Rapper, Irving, **16**, **1661**
Rapport préfabriqué, 606, **999**
Rapt (Belvaux), **1911**
Rapt (Crichton), *voir* Hunted
Rascel, Renato, 303
Rashōmon, 394, 407, **417**, 971, 976, 1517, 1564, 1778
Rasp, Fritz, 252, 516, 558, 717, 983, 1136, 1311
Raspoutine, l'agonie, **842**
Rassam, Julien, 221
Ratataplan, **969**
Rathbone, Basil, 24, 74, 126, 279, 417, 653, 692, 693, 954, 1023, 1027, 1046, 1120, 1391, 1412, 1478, 1540
Ratoff, Gregory, **218**, 788, 1072
Rats du désert (les), *voir* Desert rats (the)
Ratten (die), **1246**
Ravel, Maurice, 417, 688, 1299, 1512
Raven (the) (Corman), **941**, 1540
Raven (the) (Landers), **1809**
Raw deal, **733**
Rawhide, **441**
Rawlins, John, **1391**
Ray, Aldo, 333, 469, 667, 1090, 1366, 1788
Ray, Andrew, 980
Ray, Anthony, 1690
Ray, Jean, 155, 1223
Ray, Nicholas, **16**, **64**, **208**, **436**, **634**, **751**, 994, **1043**, 1046, **1124**, **1234**, **1304**, 1337, **1454**, **1464**, 1690, **1713**, **1743**
Ray, Satyajit, **153**, **214**, **335**, **543**, **567**, **857**, **884**, **968**, **1097**, **1106**, **1153**, **1334**, 1558, **1574**, **1659**, **1690**, **1699**, 1759, **1788**
Raye, Martha, 808
Raymond, Gene, 569, 1808
Raymond, Paula, 1091, 1518
Raymone, 1026, 1201, 1324
Raynal, Patrick, 1490
Rayon invisible (le), *voir* Invisible ray (the
Rayon vert (le), 915, **1488**, 1581, 1832, 1839
Razor's edge (the), **189**, 727
Razumov, **984**
Razzia sur la chnouf, 174, 607, **701**, 718, 1044
Ré (Michel de), 1513
Rea, Stephen, 931
Reagan, Ronald, 1257, 1468, 1641, 1785, 1797
Réalité, **1780**
Reap the wild wind, **1538**
Rear window, 71, 683, 729, 907, 979, **1308**, 1361, 1389, 1402, 1460, 1573
Reason, Rex, 742
Rebatet, Lucien, 70, 410
Rebbot, Philippe, 1910
Rebbot, Sady, 1905
Rebecca, 65, 1190, **1356**
Rebel, Jean-Féry, 662
Rebel without a cause, *voir* Fureur de vivre (la)
Rebelle (le), *voir* Fountainhead (the)
Rébellion, **1013**
Rebengiuc, Victor, 883, 893, 1395, 1637
Rebhorn, James, 593, 706, 913, 1036, 1514
Recherche Susan désespérément, **284**
Récit d'un propriétaire, **898**
Reckless moment (the), **1006**
Recoing, Aurélien, 115, 697, 967
Reconstitution (la), **1189**
Récupérateur de cadavres (le), *voir* Body snatcher (the)
Red (la), **953**
Red badge of courage (the), **750**
Red ensign, **486**, 1085
Red-headed woman, 557, **1399**
Red house (the), **1289**
Red river, **618**, 1580
Red shoes (the), 104, **1622**
Reddick, Lance, 513
Redevance du fantôme (la), **1173**
Redford, Robert, 127, 250, **282**, 510, 599, 761, 846, 1024, 1133, 1157, 1600, 1695, **1728**, 1753, 1760
Redgrave, Michael, 220, 368, 528, 897, 1102, 1190, 1199, 1281, 1445, 1450, 1694, 1893
Redgrave, Vanessa, 23, 248, 473, 478, 590, 822, 887, 951, 1139, 1473, 1693
Redoutable (le), **1835**
Reds, 766, **1352**, 1382, 1727
Reed, Carol, **206**, 238, **421**, **433**, **695**, **974**, **1420**, **1618**, **1894**
Reed, Donna, 112, 709, 956, 1048, 1139, 1179, 1399
Reed, John, 766, 1352
Reed, Lou, 1809

Reed, Oliver, 41, 189, 218, 286, 354, 400, 595, 809, 1653, 1693
Reeve, Christopher, 892, 893, 1139, 1671
Reeves, Keanu, 42, 269, 1376, 1717
Reeves, Kynaston, 32
Reeves, Michael, **814**, **1693**
Reflets dans un œil d'or, 789, **1088**
Regain, **467**
Regalo di Natale, **828**, 1380
Regarde les hommes tomber, **390**, 1595
Régent, Benoît, 427, 1365, 1511, 1840
Reggiani, Serge, 26, 30, 79, 184, 353, 358, 818, 936, 939, 953, 1037, 1224, 1330, 1529, 1604, 1801, 1803, 1846, 1890
Régine, 1259, 1514
Région sauvage (la), **275**, 1047
Règle du jeu (la), **627**, 887, 1320, 1606, 1732
Règlement de comptes, *voir* Big heat (the)
Règlements de comptes à OK Corral, *voir* Gunfight at the OK Corral
Régnier, Natacha, 20, 640, 1646
Regnier, Charles, 1177
Rego, Luis, 301, 1414, 1673
Řehák, František, 1623
Reid, Beryl, 1406
Reid, Carl Benton, 13, 391, 1234
Reid, Kate, 438, 846, 957
Reid, Wallace, 78
Reilly, John C., 108, 1250, 1364, 1384, 1385, 1720, 1731
Reinartz, Antoine, 813, 1240
Reine Christine (la), *voir* Queen Christina
Reine de Broadway (la), *voir* Cover girl
Reine de la prairie (la), *voir* Cattle queen of Montana
Reine des cartes (la), *voir* Queen of spades (the)
Reine Margot (la) (Chéreau), 64, **221**, 759
Reine Margot (la) (Dréville), 221, **759**
Reine vierge (la), *voir* Young Bess
Reiner, Carl, 337, **534**
Reinhardt, Django, 485, 531
Reinhardt, Max, **1032**
Reinking, Ann, 1566
Reisner, Charles, **1081**
Reisz, Karel, **7**, **23**, **887**, **1073**, **1356**, **1454**, **1647**
Reitz, Edgar, **545**, **1746**
Relais de l'or maudit (le), **1139**
Religieuse (la), 1428
Relli, Santa, 1142
Rellys, 790, 1144, 1691, 1900
Reluctant debutante (the), **815**
Remains of the day (the), 248, **892**
Remarque, Erich Maria, 262, 849, 955, 1321, 1715
Rembrandt, 382, 655, 1491, 1814, 1897
Rembrandt (film), **1814**
Remember my name, **1258**
Remember the night, **1783**
Remick, Lee, 142, 200, 457, 1304, 1311, 1602, 1620
Rémoleux, Jean-Claude, 318, 448, 1354
Remontons les Champs Élysées, **1775**
Remorques, **2**, 1137
Remous, 117, **274**
Remsen, Bert, 994
Rémy, Albert, 131, 192, 615, 629, 701, 721, 1192, 1298
Renant, Simone, 141, 936, 1099, 1503, 1680, 1724, 1843, 1880
Renard, Colette, 192
Renard, Jules, 875, 1489, 1565
Renard, Maurice, 991
Renard du désert (le), *voir* Desert fox (the)
Renard jaune (le), **1554**
Renarde (la), *voir* Gone to earth
Renaud, 274, 561, 1449
Renaud, Isabelle, 741
Renaud, Madeleine, 2, 111, 131, 416, 656, 748, 882, 1137
Renauld, Isabelle, 741
Rendez-vous, *voir* Shop round the corner (the)
Rendez-vous, **771**, 1634, 1656
Rendez-vous à Bray, **1136**
Rendez-vous à Bruges, *voir* In Bruges
Rendez-vous avec la peur, *voir* Night of the demon
Rendez-vous d'Anna (les), **362**
Rendez-vous de juillet, **1596**
Rendez-vous de Paris (les), **1108**
Rénier, Yves, 904
Renko, Serge, 985
Renner, Jeremy, 494
Rennie, Michael, 1201, 1314, 1479, 1808
Reno, Jean, 90, 413
Renoir, Auguste, 1507
Renoir, Claude, 1524, 1558

Renoir, Jean, **89**, 211, **260**, **413**, **445**, **479**, **505**, 544, **610**, **627**, 704, 727, **745**, **757**, **780**, **827**, **881**, **889**, **1194**, **1221**, **1243**, **1293**, **1328**, **1334**, **1344**, 1349, 1400, 1527, **1558**, 1574, **1606**, **1626**, **1867**
Renoir, Pierre, 51, 260, 384, 556, 916, 924, 984, 1313, 1317, 1328, 1342, 1362, 1606
Renucci, Robin, 847, 872, 1212, 1408
Repas (le), *voir* Meshi
Repas de noces, *voir* Catered affair (the)
Repentir (le), **114**
Répétition d'orchestre, *voir* Prova d'orchestra
Repo man, **1165**
Reporters, **75**, 1654
Repp, Pierre, 192, 781
Reproduction interdite, **1521**
Reptile (le), **806**
Répulsion, **1452**, 1657
Requiem for a dream, **1038**
Requiem pour un massacre, **490**
Requiem pour un vampire, **1883**
Réquisitoire (le), *voir* Manslaughter
Resa dei conti (la), **903**
Reservoir dogs, **204**, 1725
Resnais, Alain, 8, **97**, **203**, **207**, **232**, **524**, 544, **578**, **741**, **786**, **856**, **916**, **1059**, **1144**, **1270**, **1448**, **1501**, **1557**, **1607**
Respiro, **1238**
Ressources humaine, **1120**
Restless breed (the), **346**
Restrepo, **101**, 1580
Résurrection (Blasetti), **938**
Résurrection (Petrie), **265**
Retour (le), **1837**
Retour à Howards End, *voir* Howards End
Retour à l'aube, **1058**
Retour à la vie, **1604**
Retour d'Afrique (le), **548**
Retour de Don Camillo (le), **1090**, 1686
Retour de Frank James (le), **460**
Retour de Frankenstein, *voir* Frankenstein must be destroyed
Retour du fils prodigue (le) (Chahine), **1094**
Retour de l'inspecteur Harry (le), *voir* Sudden impact
Retour de la Panthère rose (le), *voir* Return of the Pink Panther (the)
Retour des trois ivrognes (le), **325**, 1092
Retour du fils prodigue (le) (Schorm), **1094**
Retroscena, **505**
Rettig, Tommy, 1003, 1509, 1619, 1826
Return of Doctor. X (the), 1318
Return of the Pink Panther (the), **439**
Return to Glennascaul, **211**, 1320
Reuver, Germaine, 272, 349, 1181
Revanche de Frankenstein (la), **100**
Rêve de femmes, **898**
Réveil dans la terreur, *voir* Wake in fright
Réveil de la Sorcière Rouge (le), *voir* Wake of the Red Witch
Révélations, *voir* Insider (the)
Revenant (the), **357**, 1590
Revenge of the Pink Panther, **1775**
Revere, Anne, 126, 740, 1190, 1316, 1339, 1535, 1662, 1744
Reversal of fortune, *voir* Mystère von Bülow (le)
Rêves, **1014**
Rêves de chaque nuit, **128**, 1799
Reviens-moi, *voir* Atonement
Revil, Clive, 705
Revolori, Tony, 923
Revolt of Mamie Stover (the), **848**
Révolte à bord, *voir* Two years before the mast
Révolte au zoo, *voir* Zoo in Budapest
Révoltés de l'an 2000 (les), **1494**
Révoltés du Bounty (les), *voir* Mutiny on the Bounty
Revueltas, Rosaura, 207
Rey, Fernando, 52, 181, 593, 614, 663, 734, 881, 901, 1042, 1067, 1323, 1369, 1374, 1378, 1575, 1862
Reybaz, André, 746
Reymond, Dominique, 662, 1712
Reynolds, Burt, 26, 1139, 1731
Reynolds, Debbie, 31, 948
Reynolds, Peter, 1470
Reynolds, William, 829, 955
Reznikoff, Iegor, 1354
Rezvani, Serge, 921, 1190
Re granchio, **591**
Rhames, Ving, 170
Rhys Meyers, Jonathan, 136
Riaboukine, Serge, 931
Ribas, Marku, 1257
Ribeiro, Catherine, 1887

Ribera, Jose de, 614, 1409
Riberolles, Jacques, 833
Ribowska, Malka, 341, 361
Ricardo, Sérgio, 1203
Rich, Catherine, 45
Rich, Claude, 45, 510, 578, 741, 810, 869, 905, 916, 1255, 1500, 1513, 1631, 1689, 1824
Rich, Ron, 719
Rich and strange, **1146**
Richard, Eric, 1039
Richard, Firmine, 51
Richard, Jean-Louis, 3, 15, 91, 410, 411, 1621
Richard, Nathalie, 427, 1176
Richard-Willm, Pierre, 4, 482, 941, 1098, 1307
Richardson, Lee, 1341
Richardson, Miranda, 1621
Richardson, Ralph, 199, 421, 974, 1060, 1178, 1184, 1340, 1576, 1738, 1754, 1894
Richardson, Tony, **368**, **1161**
Richard III (Loncraine), **1441**
Richard III (Olivier), **1178**
Riche, Paul, **1170**
Richebé, Roger, 49, **509**, **758**, **1754**
Richepin, Jean, 721
Richert, William, **920**, 1717
Richet, Jean-François, **191**
Richter, Paul, 246, 716
Rickman, Alan, 936, 961, 1864, 1899
Ricotta (la), **1625**
Ride in the whirlwind, **430**
Ride lonesome, 165, **1294**, 1357
Ride the high country, **632**, 1581, 1582
Ride the pink horse, **1067**, 1565
Ride, Vaquero, *voir* Vaquero
Rideau déchiré (le), *voir* Torn curtain
Rider (the), **1848**
Rider Haggard, Henry, 938, 1592
Ridgely, John, 623, 1142, 1542, 1860
Ridges, Stanley, 265, 1333, 1809
Ridicule, **411**
Riefenstahl, Leni, 260, 388, **485**, 495, **1230**, 1481, 1822, **1836**, 1844, **1869**
Rien ne va plus, **745**
Rien que pour vos yeux, 662, **1217**
Rigaud, Jorge, 1694
Rigaux, Jean, 998, 1264, 1766
Rigby, Edward, 1497
Riget
I & II, **33**, 1276
Exodus, 33, **1276**
Rigg, Diana, 67, 671, 1155, 1431, 1655
Right stuff (the), **794**, 1576
Rignault, Alexandre, 390, 431, 535, 656, 846, 908, 1060, 1090, 1255, 1307, 1415, 1421
Rigo de Righis, Matteo, **591**
Rilla, Wolf, **1294**
Rim, Carlo, **91**, **829**
Rimbaud, Arthur, 736
Rimoldi, Adriano, 101
Rin Tin Tin, 1004, 1072
Ring (the), **1862**
Rio Bravo, 204, **636**, 677
Rios, Lalo, 231
Rio Conchos, **550**
Rio Grande, **867**
Ripoux (les), **1514**
Ripstein, Arturo, **865**, **1494**
Ris donc, Paillasse, *voir* Laugh, clown, laugh
Risch, Maurice, 410, 483, 1519
Rise and fall of Legs Diamond (the), **1774**
Rise of Catherine the great (the), **910**
Risi, Dino, **9**, **181**, **260**, **473**, **1035**, **1047**, **1078**, **1113**, **1316**, **1376**, **1816**, **1878**, **1881**
Rising sun, **1730**
Riskin, Robert, 147
Riso amaro, *voir* Riz amer
Rispal, Jacques, 235, 878, 1375
Rissient, Pierre, 544, **1113**
Risso, Roberto, 1613
Rist, Christian, 1772
Ritchie, Michael, **475**, **1024**, **1516**, **1695**
Rite (le), **307**
Ritt, Martin, **46**, **420**, **864**, **964**, **977**, **1251**, **1260**, **1774**, **1819**
Ritter, Thelma, 98, 631, 788, 862, 1141, 1308, 1412
Riva, Emmanuelle, 8, 184, 354, 853, 1027, 1108, 1245, 1365, 1440, 1483, 1501
River (the) (Borzage), **1418**, 1717
River (the) (Renoir), 1532, **1558**
River of no return, **1619**
River's edge (the), **391**
Rivers, Dick, 1109
Rivers, Fernand, **130**, **454**
Rivette, Jacques, **53**, **253**, **402**, **427**, **474**,

476, **729**, **914**, **917**, **1176**, **1426**, 1428, **1873**
Rivière, Marie, 322, 336, 1488, 1832
Rivière (la), 602, **1207**, 1776
Rivière d'argent (la), *voir* Silver river
Rivière de nos amours (la), *voir* Indian fighter (the)
Rivière du Hibou (la), **331**
Rivière noire, *voir* Kuroi kawa
Rivière rouge (la), *voir* Red river
Rivière sans retour (la), *voir* River of no return
Rivières pourpres (les), **90**
Riz amer, **86**
RKO, 118, 245, 330, 333, 336, 672, 674, 777, 837, 882, 1282, 1408
RKO 281, **672**
Roach, Hal, **440**
Roach, Jay, **341**, **942**, **1738**
Roach, Max, 1158
Road house, **843**
Road movie, 1055
Road to..., 159
  Singapore, 57, **1082**, 1086, 1568, 1810
  Zanzibar, **1568**
  Morocco, **1810**
  Utopia, **57**, 1082, 1568
  Rio, **1086**
  Bali, **517**
  Hong Kong, 517
Road to Graceland, 1071
Road to Guantánamo (the), **1025**
Road to perdition, **1816**
Roadgames, **1460**
Roanne, André, 983
Roaring twenties (the), **1024**
Robain, Jean-Marie, 898
Robards, Jason, 23, 70, 108, 250, 959, 1582, 1609
Robards Sr., Jason, 612, 1693, 1787
Robbe-Grillet, Alain, 750, 1448, 1662
Robbins, Jerome, **1317**
Robbins, Tim, 89, 512, 1335, 1363, 1591
Robby le robot, 84, 1382, 1651
Robert, Guy, 1104
Robert, Marcel, 1562
Robert, Yves, 42, 282, 742, 1158, **1262**, 1345, 1595, 1891
Roberte, **266**
Roberti, Lyda, 366
Roberto Succo, **754**
Roberts, Alice, 1586
Roberts, Allene, 121, 1289, 1743
Roberts, Julia, 89, 337, 922, 1087
Roberts, Meade, 169
Roberts, Pascale, 458, 1682
Roberts, Rachel, 867, 1073
Roberts, Tony, 1013
Robertson, Cliff, 24, 333, 599, 1477, 1623
Robeson, Paul, 161, 214, 283, 881, 938, 1097, 1465, 1551, 1747, 1810, 1823
Robie, Wendy, 1351
Robin, Dany, 146, 225, 282, 554
Robin, Michel, 807, 1375, 1800
Robin and Marian, **1370**
Robin des Bois, *voir* Robin Hood
Robin des Mers, **316**
Robin Hood, **225**
Robinson, Amy, 104
Robinson, Andrew, 414, 1387
Robinson, Bruce, 889
Robinson, Edward G., 5, 50, 98, 130, 217, 265, 339, 340, 398, 438, 690, 845, 986, 1026, 1141, 1183, 1289, 1291, 1303, 1349, 1432, 1481, 1540, 1587, 1683, 1705, 1747, 1756, 1761
Robinson, Julia Ann, 1736
Robinson, Madeleine, 95, 112, 367, 597, 838, 882, 923, 959, 1064, 1327, 1495, 1524, 1551, 1572, 1734, 1769
Robinson Crusoe, **1570**
Robinson Crusoe sur Mars, **283**
Robiolles, Jacques, 878, 1555
Robison, Arthur, **1136**
Robson, Flora, 202, 910, 1082, 1197, 1485, 1532, 1601
Robson, Mark, **484**, **612**, **678**, **969**, **1009**, **1256**, **1787**, **1790**
Robson, May, 772, 1605
Roc, Patricia, 487, 1397, 1477, 1479, 1604, 1863
Rocard, Pascale, 1490
Roca Rey, Andrés, 1912
Rocca, Daniela, 140
Rocco et ses frères, **83**
Rocha, Glauber, **614**, **1097**, **1203**, **1784**
Rochant, Éric, **66**, **949**, **1870**
Roché, Henri-Pierre, 423, 1190
Rochefort, Jean, 312, 352, 411, 723, 763, 765,

885, 1065, 1125, 1528, 1552, 1747, 1863
Rocheteau, Dominique, 1165
Rockwell, Sam, 400, 933
Rôdeur (le), *voir* Prowler (the)
Rodgers, Gaby, 1390
Rodney, John, 521
Rodriguez, Robert, **308**, **952**, **1207**, **1519**
Roebling, Paul, 615
Roeg, Nicolas, **4**, 663, **1098**, **1136**, **1734**
Roger la honte, **871**
Rogers, Charley, **1018**
Rogers, Ginger, 139, 456, 464, 674, 747, 1022, 1056, 1068, 1199, 1257, 1477, 1481, 1634, 1747
Rogers, Paul, 421
Rogers, Will, 242, 1749
Rogowski, Franz, 25
Rogue song (the), 517
Rohmer, Éric, **53**, **103**, **271**, **322**, **336**, **348**, 396, **434**, **446**, **894**, **915**, **917**, 955, **985**, **1102**, **1104**, **1105**, **1108**, 1210, 1426, **1488**, **1493**, 1503, **1554**, **1581**, **1783**, **1832**, **1839**
Roi de cœur (le), **1345**
Roi de New York (le), *voir* King of New York (the)
Roi des aulnes (le), **754**
Roi des bricoleurs (le), **1883**
Roi des rois (le), *voir* King of kings (the)
Roi du tabac (le), *voir* Bright leaf
Roi et l'oiseau (le), 597, **970**
Roi et quatre reines (le), *voir* King and four queens (the)
Rois et reine, 538, 551, **1530**
Roland, Gilbert, 164, 351, 845, 993, 1156, 1252, 1531
Roland-Manuel, 2
Rolfe, Guy, 765, 1143, 1480
Rolland, Jean-Claude, 686, 1490
Rollette, Jane, 1159
Rollin, Georges, 916, 1298
Rollin, Jean, **12**, **561**, **567**, **569**, **1020**, **1242**, **1883**, **1884**
Rollins, Howard E., 1130
Rollis, Robert, 1905
Roma (Cuarón), **1453**
Roma (Fellini), *voir* Fellini-Roma
Roma, città aperta, **704**, 779, 870, 1474, 1549
Roma, città libera, *voir* Nuit porte conseil (la)
Roma, ore 11, **1049**
Romachine, Anatole, 842
Romagnoli, Mario, 985
Romains, Jules, 1262
Román, Letícia, 404
Roman, Ruth, 221, 484, 1123, 1181, 1304, 1688
Roman d'un tricheur (le), **54**
Roman de Genji (le) (Sugii), **816**
Roman de Genji (le) (Yoshimura), **1178**
Roman de Marguerite Gautier (le), *voir* Camille (Cukor)
Roman de Mildred Pierce (le), *voir* Mildred Pierce
Roman de Renard (le), **1204**
Roman holiday, **1647**
Romance, Viviane, 151, 176, 384, 1137, 1142, 1662
Romance cruelle, **840**
Romance inachevée, *voir* Glenn Miller story (the)
Romand, Béatrice, 53, 103, 322, 446, 1488
Romano, Carlo, 1470, 1635, 1818
Romanoff, Katia, 1384
Romanus, Richard, 104
Romanzo criminale, **760**
Rome, **1865**
Rome, ville ouverte, *voir* Roma, città aperta
Romée, Marcelle, 414
Romero, Cesar, 222, 326, 1280, 1639, 1708
Romero, George A., **1642**
Romney, Edana, 1698
Ronan, Saoirse, 478, 1892
Ronay, Marc, 1177
Ronde (la), **26**
Ronde de l'aube (la), *voir* Tarnished angels (the)
Ronde du crime (la), *voir* Lineup (the)
Ronet, Maurice, 412, 573, 658, 863, **915**, 1221, 1423, 1519, 1530, 1596, 1904
Room, Abram, **287**, **954**
Room at the top, **918**, 1095
Rooney, Mickey, 537, 1032, 1712
Roose, Thorkild, 655
Roosevelt, Eleanor, 1645
Roosevelt, Franklin D., 164, 1457
Roosevelt, Ted, 303, 1003, 1293, 1521, 1559, 1733
Root, Rebecca, 1385

Roots of Heaven (the), *voir* Racines du Ciel (les)
Rope, 582, **618**, 673, 1288, 1452, 1692
Rope of sand, **312**
Roquevert, Noël, 41, 107, 135, 321, 533, 628, 691, 723, 774, 874, 905, 916, 1044, 1353, 1747, 1860, 1894, 1908
Rosa la rose, fille publique, **381**, 1687
Rosay, Françoise, 4, 96, 195, 274, 457, 759, 925, 941, 944, 1082, 1326, 1398, 1491, 1569, 1680, 1764, 1887
Rose, Gabrielle, 800, 893, 1314, 1620
Rose de fer (la), **12**
Rose de minuit, *voir* Midnight Mary
Rose du crime (la), *voir* Moss rose
Rose et la flèche (la), *voir* Robin and Marian
Rose noire (la), *voir* Black rose (the)
Rose pourpre du Caire (la), 129, 207, **674**
Rose rouge (la), **1891**
Roseaux sauvages (les), 1493, **1526**, 1781
Rosefeldt, Julian, **580**
Rosemary's baby, 314, **389**, 548, 643, 1133, 1619, 1719, 1891
Rosenberg, Stuart, **296**
Rosette, 313, 336, 464, 1488, 1783
Rosi, Francesco, **238**, **481**, **511**, **797**, **1042**, **1072**, **1249**, **1419**, **1682**, **1753**
Rosier, Cathy, 1321, 1884
Rosny Aîné, J. H., 17
Ross, Annie, 1363
Ross, Benjamin, **672**
Ross, Katharine, 1242, 1753, 1760
Rossellini, Isabella, 48, 324, 576, 656, 1172, 1197, 1473, 1683, 1767
Rossellini, Renzo, 93, 223, 243, 699
Rossellini, Roberto, **54**, **93**, **243**, 284, **294**, **552**, **699**, **704**, **772**, 962, **1001**, 1107, **1123**, **1452**, **1476**, **1549**, **1714**, **1740**
Rossen, Robert, **197**, **740**, **865**, **1538**, **1834**
Rossetti, Dante Gabriele, 7, 269, 1102, 1390, 1558
Rossi, Tino, 743
Rossi Drago, Leonora, 201, 487, 838, 980
Rossi Stuart, Kim, 760, **1156**
Rossiter, Leonard, 1183, 1770
Rostand, Edmond, 477, 1089, 1460, 1649
Rostand, Rostand, 518
Rota, Nino, 11, 18, 236, 661, 725, 752, 758, 870, 1330, 1522, 1612, 1642
Roth, Cecilia, 803
Roth, Joseph, 844
Roth, Lillian, 551, 1274, 1571, 1573
Roth, Tim, 170, 204, 366, 590, 1087, 1323, 1725
Rôti de Satan (le), **68**
Rotman, Patrick, 697, 1439
Rottiers, Vincent, 944
Roüan, Brigitte, **411**, **453**, 464, 660, 1880
Roubaix, François de, 68, 184, 1321
Roubaix, une lumière, **813**
Rouch, Jean, **130**, **214**, **307**, 544, **706**, **1105**, **1283**, **1284**, **1772**, **1822**
Roudenko, Nicolas, 247
Roue (la), **1447**
Rouffaer, Senne, 657
Rouffio, Jacques, **240**, 544, **740**
Rouge, *voir* Trois couleurs
Rouge et le noir (le), **50**
Rouge-gorge, **1840**
Rougerie, Jean, 17, 246, 531, 1698
Rouges et Blancs, 1094, 1531, **1598**
Rouleau, Raymond, 142, 155, 177, 596, 916, **1173**, **1271**, 1483
Roulette chinoise, **1815**
Round midnight, **1110**, 1600, 1603
Rouquier, Georges, **1112**, **1487**
Rourke, Mickey, 1114, 1507, 1519, 1734, 1763, 1867
Rouse, Russell, **1757**
Rousseau, Jean-Jacques (réalisateur), **1429**
Rousseau, Stéphane, 1151
Roussel, Henry, 1487
Rousselle, Agathe, 1738
Roussillon, Jean-Paul, 491, 1014, 1138, 1500, 1530, 1707
Roussos, Demis, 219
Route au tabac (la), *voir* Tobacco road
Route des Indes (la), *voir* A passage to India
Route des ténèbres (la), *voir* Pride of the marines
Route semée d'étoiles (la), *voir* Going my way
Rouve, Jean-Paul, 1752
Rouvel, Catherine, 729, 1366, 1377, 1384, 1490, 1609
Roux, Michel, 554, 1468
Rovère, Liliane, 69, 652, 861
Rowland, Roy, **1003**

Rowlands, Gena, 146, 606, 729, 847, 1000, 1097, 1535, 1645
Roy, Deep, 1055, 1359, 1862
Roy, Lise, 1113, 1168
Roy-Lecollinet, Lou, 1724
Royal Tenenbaums (the), **1491**
Royal wedding, 1038, 1409, **1729**
Royaume des chats (le), 777, **873**, 1107
Rozan, Dominique, 652
Rozier, Jacques, **309**, **990**, 1138, **1414**
Rozine, Alexeï, 492, 494
Rózsa, Miklós, 282, 735, 803, 955, 1010, 1053, 1190, 1312, 1324, 1330, 1537, 1641
Ruan, Lingyu, 1466
Ruban blanc (le), **1677**
Rubik (cube), 114, 343
Rubinek, Saul, 622, 1731
Rubini, Sergio, 1903
Rubis du prince birman (les), *voir* Escape to Burma
Ruby Gentry, **770**, 1295
Ruck, Alan, 1902
Rude journée pour la reine, **1546**
Rudolph, Alan, **301**, **408**, 443, **562**, **1007**, **1062**, 1256, **1258**, **1415**, **1764**, **1788**
Rudolph, Lars, 767
Rue (la), *voir* Straße (die)
Rue de l'Estrapade, **1584**
Rue de la honte (la), **1077**
Rue de la mort (la), *voir* Side street
Rue rouge (la), *voir* Scarlet street
Rue sans fin (la), **317**
Rue sans joie (la), **1332**
Ruée (la), *voir* American madness
Ruée vers l'or (la), **723**, 1170, 1452, 1642
Ruée vers l'Ouest (la), *voir* Cimarron
Ruehl, Mercedes, 1041
Ruelles du malheur (les), *voir* Knock on any door
Ruffalo, Mark, 900, 1882
Ruffin, François, **813**
Rufus, 56, 59, 239, 376, 507, 1167, 1204, 1434, 1660, 1884
Ruggles, Charles, 92, 133, 380, 871, 1068, 1122, 1200, 1605
Ruggles, Wesley, **929**
Ruggles of Red Gap, **133**, 525
Rühmann, Heinz, 352
Ruisseau (le), **944**
Ruiz, Raúl, **404**, **494**, **1002**, **1681**, 1768, **1770**
Rule, Janice, 905, 1368, 1769
Ruman, Sig, 102, 296, 362, 467, 530, 685, 719, 929, 979, 1210, 1282, 1288, 1468, 1613, 1728
Rumble fish, **1763**
Rumpf, Ella, 572
Run for cover, **436**
Run of the arrow, 105, **1408**
Run silent run deep, **1034**
Runacre, Jenny, 250, 730
Running on empty, 283, 440, **1373**
Rupture (la), **1384**
Rush, Barbara, 432, 435, 453, 1454, 1774
Rush, Geoffrey, 238, 290
Rush, Richard, **1123**
Rushmore, **488**
Russell, Bertrand, 1166
Russell, Elizabeth, 59, 796, 1787
Russell, Gail, 231, 438, 743, 884, 1322
Russell, Harold, 293
Russell, Jane, 244, 245, 517, 639, 837, 848, 1637
Russell, John, 434, 636, 1499, 1587, 1756
Russell, Ken, **189**, **297**, **561**, **996**, **1693**
Russell, Kurt, 28, 1207, 1725
Russell, Lucy, 108, 348
Russell, Robert, 1693
Russell, Rosalind, 539, 911, 1387, 1602
Russell, Theresa, 427, 1098, 1734
Russo, James, 1420
Russo Alesi, Fausto, 503
Rust, Richard, 1357, 1477
Rustichelli, Carlo, 520, 1695, 1730, 1751
Rustum, Hind, 257
Rusty James, *voir* Rumble fish
Rusty knife, 1461, **1513**
Rutherford, Margaret, 637, 779, 1410
Ruthless, **919**
Rutles (the), **268**
Ruysdael, Basil, 1817
Ryan's daughter, 1139
Ryan, Edmon, 420, 1795
Ryan, Kathleen, 1618
Ryan, Madge, 642
Ryan, Mitchell, 1439
Ryan, Robert, 34, 76, 115, 116, 208, 244, 249, 337, 724, 755, 784, 827, 909, 959, 1005, 1012, 1043, 1092, 1175, 1338,

1402, 1422, 1548, 1713, 1740, 1788
Ryan's daughter, 5, 150, **655**, 1624
Ryazanov, Eldar, **840**
Rydell, Mark, 99
Ryder, Alfred, 720
Ryder, Winona, 269, 728, 1616, 1778
Rylance, Mark, 566, 584, 1224
Rysel, Ded, 272
Ryū, Chishū, 35, 78, 156, 166, 167, 193, 317, 327, 529, 541, 602, 700, 744, 840, 861, 898, 1171, 1242, 1310, 1348, 1513, 1563, 1586, 1657, 1739, 1802, 1874

S., Bruno, 749, 1638
Sa majesté des mouches, *voir* Lord of the flies
Saavedra, Catalina, 1266
Sabatier, William, 30, 1428
Sabatini, Rafael, 818, 1859
Sable était rouge (le), *voir* Beach red
Sabotage, 55, **447**, 1349
Sabotage à Berlin, *voir* Desperate journey
Saboteur, 415, 447, **877**, 895, 1114, 1349
Saboteur sans gloire, *voir* Uncertain glory
Sabrina, 428, **1031**, 1070, 1342
Sabu, 169, 213, 702, 894, 1496, 1532
Saburi, Shin, 78, 156, 416, 1310, 1586
Sac (le), **749**
Sacha, Jean, 544
Sacher-Masoch, Leopold von, 344
Sacks, Michael, 534, 1762
Sacrifice (le), **325**, 1527
Sacrifiés (les), *voir* They were expendable
Sada, Keiji, 35, 78, 487, 861, 1310, 1347
Saddest music in the world (the), **1473**
Saddle the wind, *voir* Libre comme le vent
Sade, Donatien Alphonse François de, 583, 590, 768, 1129, 1644, 1785, 1888
Sadie McKee, 1357, **1808**
Safe in Hell, **841**
Safety last, **1214**, 1876
Safonova, Elena, 134, 1231
Saga du Napoléon (la), **247**
Sagan, Françoise, 650
Sägebrecht, Marianne, 1868
Saget, Roger, 1067
Sagnier, Ludivine, 51, 462, 564, 807, 852, 1256
Sagouin (le), **361**
Sailor et Lula, *voir* Wild at heart
Saint, Eva Marie, 603, 680, 1065, 1293, 1820
Saint (le), **1106**, 1153, 1690
St. Clair, Lydia, 1592
Saint-Cyr, Renée, 384
Saint-Jean, Guy, 132, 186
St. John, Betta, 1486
St. John, Howard, 230, 336, 1015, 1779
Saint-Laurent, Cécil, 1274, 1424, 1443
Saint-Macary, Xavier, 1621
Saint Michel avait un coq, 203, 420, **541**, 1030
Sain-Saëns, Camille, 350
Saint-Simon, Lucile, 1756
Saint Joan, 650, **832**
Saint Louis blues, 1504, 1632
Sainval, Claude, 524, 927, 1524
Saisons du plaisir (les), **359**
Saitō, Ichirō, 616
Saitō, Takanobu, 35, 1374
Saitō, Tatsuo, 128, 167, 809, 1171, 1287, 1381, 1563, 1798, 1802, 1807, 1874
Sakai, Furankī, 975
Sakall, S. Z., 1429, 1559
Sakamoto, Ryūichi, 849
Sakamoto, Sumiko, 149, 1296
Sakamoto, Takeshi, 128, 156, 167, 307, 317, 327, 366, 416, 517, 529, 541, 809, 898, 902, 1799, 1802, 1807
Salaire de la peur (le), **394**
Salamandre (la), **1017**
Salauds dorment en paix (les), **1508**
Saldana, Zoe, 272
Sale, Charles, 979
Salem, El Hedi ben, 352, 423, 442
Salesman, **1219**
Salinger, Diane, 1600
Salinger, Emmanuel, 15, 538, 738
Salinger, Joachim, 820, 1530
Salles, Walter, **261**, **785**
Salmi, Albert, 1609, 1620
Salminen, Esko, 957
Salmon, André, 667
Salo, Elina, 218, 287, 879, 957, 1405, 1799
Salò, **768**, 1193
Salon de musique (le), *voir* Jalsaghar
Salon Mexico, **779**
Salou, Louis, 224, 383, 502, 659, 953, 978, 1191, 1313, 1596, 1724
Salt, Jennifer, 258
Salt of the Earth, **207**, 1577

Salto nel vuoto (il), *voir* Saut dans le vide (le)
Salvador, Phillip, 1911
Salvation hunters (the), 67, **1063**
Salvatore Giuliano, **238**
Salvatori, Renato, 83, 422, 537, 1420, 1688, 1904
Sam was here, *voir* Nemesis
Samba, Makita, 567
Samberg, Ajzyk, 1388
Samedi soir, dimanche matin, *voir* Saturday night...
Samie, Catherine, 1850, 1855, 1912
Sammel, Richard, 1841
Sammy goes South, **1761**
Samoïlova, Tatiana, 1074
Samouraï (le), 616, 932, **1321**, 1529
Sampson, Will, 1500
Samson et Dalila, 624, **652**
San Giacomo, Laura, 989
San Juan, Antonia, 803
San Martin, Conrado, 1196
Sánchez, Jaime, 1175
Sánchez Pasual, Cristina, 194
Sancho, José, 1377
Sanction (la), *voir* Eiger sanction (the)
Sand, George, 877
Sand pebbles (the), **713**
Sanda, Dominique, 33, 431, 484, 509, 717, 977, 988, 1019, 1878
Sander, Otto, 423
Sanders, Dirk, 802, 1623
Sanders, George, 22, 47, 51, 54, 232, 296, 427, 518, 645, 652, 727, 745, 765, 788, 795, 796, 863, 919, 1048, 1090, 1184, 1294, 1308, 1356, 1394, 1422, 1510, 1535, 1540, 1547, 1599, 1648, 1747
Sanders-Brahms, Helma, **1735**
Sanders of the river, *voir* Bozambo
Sandler, Adam, 1440
Sandre, Didier, 1629
Sandrelli, Stefania, 140, 173, 475, 520, 597, 604, 665, 856, 977, 1063, 1141, 1271, 1803, 1831
Sang à la tête (le), **360**
Sang d'un poète (le), **511**, 1777
Sang des bêtes (le), 496, **637**, 1127, 1533
Sang et or, *voir* Body and soul (Rossen)
Sang pour sang, *voir* Blood simple
Sanjurō, **466**, 517, 703, 1434, 1521
Sanma no aji, *voir* Goût du sake (le)
Sano, Sūji, 156, 529, 541, 602, 1236
Sans amour, *voir* Without love
Sans-espoir (les), **450**, 496
Sans fin, **1076**
Sans lien de parenté, **779**
Sans peur et sans reproche, *voir* You can't cheat an honest man
Sans pitié, *voir* Senza pietà
Sans soleil, **817**
Sans soucis (les), *voir* Pack up your troubles
Sans témoins, **167**, 748
Sans toit ni loi, **466**
Sansa, Maya, 703, 731
Sanshō dayū, 131, **804**
Sanson, Yvonne, 120, 279, 320, 547, 781, 853, 977, 1034, 1569, 1764
Santa Rosa, 65, 226, 1234
Santa sangre, **1227**
Santamaria, Claudio, 760
Santelli, Claude, **318**, **1831**
Santesso, Walter, 236
Sapphire, **363**
Sapritch, Alice, 352, 375, 555, 1263
Saps at sea, *voir* Laurel et Hardy en croisière
Saraband for dead lovers, **1197**
Sarabande, 1385, **1471**
Sarachu, César, 1155
Sarafian, Richard C., 357, **452**, **1139**, **1590**, 1764
Sarandon, Susan, 212, 438, 1649
Sarapo, Théo, 1167, 1522, 1770
Sarcey, Martine, 1755
Sarde, Philippe, 48, 353, 424, 677, 710, 771, 797, 963, 1852
Sardou, Fernand, 91, 936, 1228, 1900
Sardou, Michel, 1617
Sarfati, Maurice, 1143
Sarhan, Shoukry, 1094
Sarkozy, Nicolas, 1705
Sarrazin, Michael, 1501
Sarsgaard, Peter, 1393
Sarstedt, Peter, 1057
Sartre, Jean-Paul, 123, 150, 222, 1437
Sasanatieng, Wisit, **172**, **1668**
Saslavsky, Luis, **367**, **1263**, **1871**
Sassard, Jacqueline, 201, 750, 1041
Sassoli, Dina, 191

Sastri, Lina, 1063
Satan met a lady, 32, **1476**
Satansbraten, *voir* Roti de Satan (le)
Sátántangó, **31**, 266, 319, 349, 479, 767, 1467, 1585
Satie, Erik, 1221, 1575
Satō, Hajime, **373**
Satō, Kei, 302, 325, 327, 409, 517, 750, 1107, 1348, 1517, 1545, 1570, 1571, 1792, 1806
Satō, Masaru, 1461, 1521
Satrapi, Marjane, **1025**, **1683**
Satta Flores, Giovanni, 173, 1803
Saturday night and sunday morning, **1073**, 1770
Satyricon (le), 177, 529, 752, **985**
Sauguet, Henri, 146
Saura, Carlos, **489**, **491**, **492**, 549, **744**, **915**, **1155**, **1494**, **1575**, **1742**, **1814**
Saury, Alain, 670
Saut dans le vide (le), **855**
Sautet, Claude, **48**, 94, **125**, **353**, **424**, 544, **700**, **710**, **963**, **1158**, **1299**, **1367**, **1681**, **1852**, **1873**
Sauvage, Catherine, 257
Sauvajon, Marc-Gilbert, 133
Sauve qui peut (la vie), 75, **276**
Savage, Ann, 36, 96
Savage, John, 1046, 1290, 1488
Savage innocents (the), **634**
Savalas, Telly, 231, 671, 701, 862, 877
Savall, Jordi, 946
Saveur de la pastèque (la), **602**
Saviange, Sonia, 64, 768, 1092, 1193, 1551, 1577
Saviano, Roberto, 1412
Sawyer, Joe, 118, 330, 432, 505, 1024, 1285, 1303
Sax, Guillaume de, 358, 761, 1750
Saxon, John, 404, 593, 815, 997
Sayat-Nova, **172**, 1196, 1725
Sbaraglia, Leonardo, 372
Scacchi, Greta, 42, 89
Scala, Delia, 1049
Scalphunters (the), **231**
Scandal sheet, **956**
Scandale, **638**, 1726
Scandale à Paris, **1599**
Scandaleuse de Berlin (la), 230, **635**, 724, 1052
Scandaleusement célèbre, *voir* Infamous
Scanners, 606, **1435**
Scaphandre et le papillon (le), **1718**
Scaramouche, 583, 769, **818**, 1859
Scarecrow, **1417**
Scarface (De Palma), 764, **886**, 1514
Scarface (Hawks), 31, 40, 398, 651, 886, 904, **1202**, 1341, 1514, 1574, 1743
Scarlet claw (the), **1391**
Scarlet empress (the), *voir* Impératrice rouge (l')
Scarlet letter (the), **1828**
Scarlet pimpernel (the), 1735
Scarlet street, 5, 610, **1349**, 1527
Scarmacio, Riccardo, 1885
Scarpa, Renato, 1682
Sceicco bianco (lo), *voir* Sheik blanc (le)
Scène de la rue, *voir* Street scene
Scènes de chasse en Bavière, **1704**
Scènes de la vie conjugale, **1385**, 1471
Scent of a woman, **593**, 1316
Scève, Maurice, 757
Schäublin, Cyril, **1272**
Schaake, Katrin, 1108
Schaffner, Frankin J., **110**, **645**, **1619**
Schallerová, Jaroslava, 1127
Schanelec, Angela, **406**
Schatten, **1136**
Schatzberg, Jerry, **1189**, **1417**
Scheer, Alexander, 1306
Scheider, Roy, 228, 400, 672, 734
Scheitz, Clemens, 749, 1585, 1638
Schell, Catherine, 439
Schell, Maria, 1087, 1246, 1771
Schell, Maximilian, 324, 329, 503, 590, 1355, 1488
Schenck, Wolfgang, 350, 1387, 1561
Schepisi, Fred, **164**, **642**
Schertzinger, Victor, **1082**, **1568**
Scheydt, Karl, 352
Schiaffino, Rosanna, 1133, 1224, 1682, 1683, 1741
Schiave del peccato (la), *voir* Esclave du péché (l')
Schiavelli, Vincent, 198, 277, 632, 1427, 1500
Schikaneder, Emmanuel, 60
Schildkraut, Joseph, 164, 254, 382, 961, 1013, 1046, 1403
Schilling, Laurent, 49

Schlöndorff, Volker, **568**, **1004**, **1881**
Schlesinger, John, **228**, **935**, **1770**
Schlettow, Hans Adalbert, 246, 716, 1162, 1714
Schmid, Daniel, 1337
Schmid, Hans-Christian, **1147**
Schmitzer, Jiří, 339
Schnabel, Julian, **1015**, **1718**
Schneider, Betty, 21, 253, 890, 1367
Schneider, Madga, 786
Schneider, Maria, 250, 779, 1631
Schneider, Niels, 275
Schneider, Paul, 1256
Schneider, Romy, 48, 436, 597, 679, 786, 963, 1259, 1344, 1515, 1612, 1681, 1766, 1800, 1838, 1852, 1890
Schnitzler, Arthur, 26, 78, 762, 786
Schober, Andrea, 1815
Schoedsack, Ernest B., **882**, **1442**
Schoenaerts, Matthias, 182, 780
Schoendoerffer, Pierre, 544, **1195**
Schön, Margarete, 246
Schönberg, Arnold, 771
Schorm, Evald, **1094**
Schotté, Emmanuel, 125, 1216
Schpountz (le), 418, **824**
Schreck, Max, 320, 508, 793, 1427, 1575, 1845
Schroeder, Barbet, **335**, **410**, **866**, 917, 1057, **1114**, **1510**, **1533**, 1554
Schubert, Franz, 441, 541, 1011, 1332, 1492
Schuck, John, 956, 994, 1177, 1615
Schumacher, Joel, **1277**
Schünzel, Reinhold, 157, 464, 724, 874, 1282
Schutz, Maurice, 130, 247, 276, 716, 877, 1298, 1348
Schwartzmann, Jason, 488, 1057
Schwarzenegger, Arnold, 482, 1882
Schweig, Eric, 1737
Schygulla, Hanna, 350, 352, 466, 482, 483, 490, 686, 767, 1037, 1108, 1212, 1236, 1387, 1538, 1549, 1660, 1704
Sciamma, Céline, **570**
Sciascia, Leonardo, 237, 797, 947
Science des rêves (la), **603**
Sciorra, Annabella, 656, 1602
Sciuscià, 152, **853**, 1696
Scob, Édith, 390, 763, 778, 1002, 1027, 1146, 1153, 1522, 1681, 1884, 1912
Scognamiglio, Vittoria, 1839
Scola, Ettore, **23**, **173**, **308**, **349**, **475**, **665**, **831**, **873**, **953**, **980**, **1360**, 1460, **1538**, **1803**, **1816**, **1845**
Scopone scientifico (lo), **832**
Scorsese, Martin, **104**, **158**, **245**, **284**, **530**, **682**, **713**, 877, **900**, **964**, **1124**, **1326**, 1560, **1611**, **1643**, **1720**, **1894**
Scott, George C., 110, 197, 663, 722, 891, 1155, 1304, 1468, 1634, 1771
Scott, Lizabeth, 29, 201, 377, 459, 909, 1053, 1639
Scott, Peter Graham, **41**
Scott, Randolph, 165, 183, 197, 249, 632, 756, 884, 890, 940, 1139, 1294, 1357, 1756, 1895
Scott, Ridley, **90**, **212**, **740**, **912**, **1240**, **1653**, **1672**, **1868**
Scott, Walter, 765
Scott, Zachary, 479, 785, 897, 919, 1043, 1252, 1407
Scotto, Vincent, 1528
Scott Thomas, Kristin, 10, 222, 791, 1128, 1320, 1441, 1728
Scourby, Alexander, 1286
Screwball comedy, 63, 139, 241, 284, 539, 887, 968, 995, 1093, 1098, 1472, 1482, 1559, 1605
Screwball squirrell, 90, 887
Sea devils, **1689**
Sea hawk (the), **202**
Sea of grass (the), **375**
Sea wolf (the), **1291**, 1688, 1790
Seagal, Steven, 764
Seales, Franklyn, 1488
Séance, **1239**
Search (the), **1072**
Searchers (the), 162, 620, **710**, 794, 1441
Sears, Fred F., **1053**
Sears, Heather, 918
Seaton, Georgel, **680**
Seban, Paul, **329**, **1173**
Šebánek, Josef, 256, 858
Sébastien, Patrick, 1168
Seberg, Jean, 650, 668, 702, 832, 1538, 1691
Second civil war (the), **231**
Seconds, **182**
Secret agent, 447, 896, **1349**
Secret beyond the door..., **1190**, 1735
Secret ceremony, **314**
Secret d'État, **249**, 1374, 1420

Secret de Brokeback mountain (le), *voir* Brokeback mountain
Secret de la pyramide (le), *voir* Young Sherlock Holmes
Secret de Veronika Voss (le), **156**, 1660
Secret de Wilhelm Storitz (le), **1163**
Secret défense, **474**
Secret derrière la porte (le), *voir* Secret beyond the door...
Secret life of Walter Mitty (the), **1023**
Secret magnifique (le), *voir* Magnificient obsession (Sirk)
Secrets, **971**
Secrets and lies, **1572**
Secrets de femmes, *voir* Three secrets
Sedgwyck, Edward, **1718**
Séduite et abandonnée, **856**, 1751
Seeger, Pete, 1646
Ségal, Gilles, 1488
Segal, George, 461, 774, 905
Segda, Dorota, 1841
Seghers, Anna, 25, 489
Segreti segreti, **1063**
Segui, Pierre, 1290
Seidelman, Susan, **284**
Seigner, Emmanuelle, 222, 344, 399, 1718, 1904
Seigner, Louis, 154, 236, 554, 628, 659, 705, 1309, 1353, 1524, 1734, 1822
Seigner, Mathilde, 652, 869, 1245
Seigneur de la guerre (le), *voir* War lord (the)
Seiler, Lewis, **930**
Seiter, William A., **1655**
Séjour dans les monts Fuchun, **1174**
Sel de la Terre (le), *voir* Salt of the Earth
Selick, Henry, **480**
Selim, Hesham, 1094
Seller, Robert, 446, 454, 1109, 1362
Sellers, Peter, 39, 240, 439, 637, 670, 722, 822, 1016, 1090, 1129, 1343, 1437, 1691, 1775
Sellier, Pascal, 1901
Selznick, David O., 14, 676, 739, 817, 929, 954, 973, 993, 1010, 1022, 1046, 1282, 1295, 1324, 1356
Sem, 212
Séméniako, Michel, 1400
Seminole, **17**, 263
Semionova, Liouda, 287
Semmler, Pierre, 1884
Semprún, Jorge, 856
Sen, Aparna, 1788
Sengoku, Noriko, 394, 638, 651, 1076
Sengupta, Swatilekha, 214
Senilità, **1147**
Senneville, Paul de, 1578
Sens de la fête (le), **1752**
Sense and sensibility, **961**
Senses, **1267**
Senso, **951**
Sentier, Jean-Pierre, 318, 404, 1168, 1755
Sentiers, *voir* Veredas
Sentiers de la gloire (les), *voir* Paths of glory
Sentiers de la perdition (les), *voir* Road to perdition
Sentinelle (la), **15**, 538, 738
Senza pietà, **1083**, 1635
Seo, Young-hwa, 572
Séparation (la), **343**
Seppo, Aino, 1086
Seppuku, 252, 302, 762, 849, 863, 1076, 1123, 1536, 1593, 1721, 1745, 1792
Seppuku (film), **1023**
Sept ans de réflexion, *voir* Seven year itch (the)
Sept femmes de Barberousse (les), *voir* Seven brides for seven brothers
7h58 ce samedi-là, *voir* Before the devil knows you're dead
Sept hommes à abattre, *voir* Seven men from now
Sept hommes, une femme, **1732**
Sept jours en mai, **377**
Sept mercenaires (les), 81, 397, 904, **1333**
Sept morts sur ordonnance, **240**
Sept samouraïs (les), 93, **397**, 526, 593, 1333
Sept secondes en Enfer, *voir* Hour of the gun
September, **1584**
Septième croix (la), *voir* Seventh cross (the)
Septième sceau (le), 437, **1002**, 1584
Septième victime (la), *voir* Seventh victim (the)
Septième voile (le), *voir* Seventh veil (the)
Serato, Massimo, 4, 150, 823, 980, 1515
Serebrennikov, Kirill, **1254**
Serebriakov, Alexeï, 378, 492
Sérénade à trois, *voir* Design for living
Sergent York, 32, **172**
Séria, Joël, **1169**
Série noire, **1729**

Serna, Assumpta, 1155, 1410
Serna, Rodrigo de la, 261
Sernas, Jacques, 236, 1575, 1676
Serpent's egg (the), *voir* Œuf du serpent (l')
Serpico, **71**, 615
Serra, Albert, **583**, **591**, **1274**, **1912**
Serrano, Julieta, 63, 194, 372, 561, 1410
Serrault, Michel, 69, 125, 246, 370, 426, 533, 536, 537, 603, 673, 745, 847, 869, 1031, 1297, 1344, 1345, 1547, 1578, 1595, 1631, 1674, 1684, 1698, 1741, 1792, 1836, 1883
Serre, Henri, 1190, 1515
Serres, Jacques, 387
Servais, Jean, 87, 111, 465, 529, 573, 597, 612, 651, 1266, 1327, 1483, 1503, 1584, 1894
Servant (the), 1041, **1111**, 1483, 1817
Servante (la), **1483**
Servante écarlate (la), *voir* Handmaid's tale (the)
Servantie, Adrienne, 21
Servillo, Toni, 503, 1412, 1746, 1885
Sery, Alexandre, **888**
Set-up (the), **115**, 484
Seth, Roshan, 450
Seton, Bruce, 1627
Séty, Gérard, 930, 1150, 1228, 1300
Seul dans la nuit, **978**
Seule, Géorgie, **1899**
Seules les bêtes, **1253**
Seuls les anges ont des ailes, *voir* Only angels have wings
Seuls près d'une forêt, **1791**
Seuls sont les indomptés, *voir* Lonely are the brave
Seuss, Dr., 1003
Seven, **694**, 1095
Seven brides for seven brothers, 632, **1675**
Seven chances, **38**, 999
Seven days in may, *voir* Sept jours en mai
Seven days to noon, *voir* Ultimatum
Seven men from now, **884**
Seven year itch (the), **1354**
Seventh cross (the), **489**
Seventh heaven (the), 122, 475, 831, 1171, **1465**, 1544
Seventh veil (the), **1875**
Seventh victim (the), **678**, 1256, 1530
Seventh voyage of Sinbad, **1011**
Sevieri, Kristina, 828
Sevigny, Chloë, 803, 1418
Seweryn, Andrzej, 404
Sex, lies, and videotapes, **989**
Sexe des anges (le), *voir* Voci bianche (le)
Seydoux, Léa, 215, 549, 571, 590, 718, 813, 1267, 1384, 1765
Seydoux, Michel, 578
Seyffertitz, Gustav von, 472, 1195, 1686, 1785, 1808
Seyler, Athene, 1176
Seymour, Dan, 265, 467, 663, 1286, 1527, 1768
Seymour, Jane, 893
Seyrig, Delphine, 329, 524, 603, 753, 781, 878, 881, 1146, 1350, 1448, 1485, 1490, 1555, 1829
Sfar, Joann, **1838**
Sfida (la), **1682**
Shadow of a doubt, *voir* Ombre d'un doute (l')
Shadow of the cat (the), **1165**, 1769
Shadows, 976, 1474, **1690**, 1789
Shadows and fog, **1782**
Shakespeare, William, 32, 77, 84, 167, 168, 439, 452, 473, 692, 779, 875, 960, 965, 1032, 1105, 1146, 1178, 1219, 1282, 1320, 1430, 1441, 1508, 1518, 1537, 1545, 1655, 1673, 1707, 1711, 1716, 1717, 1759, 1853
Shakespeare-wallah, **1759**
Shallow grave, **1367**
Shame, **1772**
Shane, Maxwell, **50**, **1874**
Shane, 1004, 1499, **1614**, 1813, 1819
Shanghai cobra (the), **1811**
Shanghai express, **776**, 1632
Shanghai gesture (the), 676, **1441**
Shankar, Mamata, 567, 1574
Shankar, Ravi, 543
Shannon, Michael, 966, 1653
Shape of water (the), **966**
Shara, **458**
Sharif, Omar, 178, 245, 608, 1193, 1340, 1664
Sharkey, Ray, 1356
Sharp, John, 851, 1039
Sharp, Lesley, 1459
Shattered image, **1770**

Shaughnessy, Mickey, 181, 1626
Shaw, George Bernard, 257, 336, 467, 832, 1082, 1645
Shaw, Robert, 510, 1274, 1370
Shaw, Victoria, 364
Shaw, Vinessa, 576
Shawn, Dick, 902, 1852
Shawn, Wallace, 152, 408, 562, 951, 966, 1139, 1245, 1386, 1566
Shawshank redemption (the), 400, **512**
Shaw Victoria, 562
She wore a yellow ribbon, 867, 1050, **1138**
Shearer, Moira, 104, 653, 1622
Shearer, Norma, 1563, 1602, 1790, 1796
Sheen, Martin, 158, 522, 760, 1188
Sheen, Michael, 182, 1373, 1765
Sheen, Ruth, 75, 837, 985, 1087, 1459
Sheffer, Craig, 282
Sheik blanc (le), **11**, 37, 1597
Shelley, Barbara, 237, 1165, 1294, 1723
Shelley, Mary, 408, 1032, 1318
Shelton, Deborah, 71
Shepard, Sam, 253, 265, 794, 950, 1462
Shepherd, Cybill, 530, 1427, 1580, 1633
Shepherd, Scott, 564
Sheridan, Ann, 176, 323, 518, 854, 1051, 1058, 1263, 1608, 1774
Sheridan, Jim, **1910**
Sherlock Holmes and the secret weapon, **126**, 693
Sherlock Holmes and the voice of terror, **1391**
Sherlock Holmes faces death, **693**
Sherlock Holmes in Washington, **693**
Sherlock Junior, **129**, 674, 1718
Sherman, George, **1893**
Sherman, Lowell, 210, **1707**
Sherman, Vincent, **471**, **835**, **1153**, **1776**
Sheybal, Vladek, 168, 189, 439
Shields, Arthur, 34, 171, 232, 239, 330, 726, 1005, 1558
Shigeno, Masamichi, 1010
Shiina, Eihi, 1866
Shimada, Teruo, 1761
Shimazaki, Yukiko, 1781
Shimazu, Masahiko, 793, 861
Shimell, William, 210
Shimizu, Hiroshi, **416**, **774**, **1798**, **1802**
Shimizu, Misa, 536, 1138
Shimkus, Joanna, 184, 1274
Shimura, Takeshi, 93, 394, 397, 417, 455, 466, 526, 601, 638, 651, 733, 965, 1116, 1128, 1187, 1416, 1508, 1521, 1726
Shin, Kinzō, 73, 1463
Shinarbayev, Ermek, **1898**
Shindō, Eitarō, 57, 131, 804, 811, 1077, 1443, 1761
Shindō, Kaneto, **409**, **1066**, **1517**
Shining (the), 15, 267, 595, 852, **1280**, 1393, 1435, 1602, 1766
Shinobu, Setsuko, 317
Shinoda, Masahiro, **461**, **879**, **1133**, **1545**, **1792**
Shire, Talia, 662, 1272
Shirley, Anne, 169, 472, 1425, 1717, 1749
Shishido, Jō, 73, 778, 1455, 1463, 1477, 1527, 1653
Shoah, **311**
Shōchiku, 373, 394, 514, 1656, 1813
Shock corridor, **804**
Shockproof, **1542**
Shokuzai, **1685**
Shooting (the), **1789**
Shop round the corner (the), **254**
Shor, Dan, 1315
Shore, Howard, 102
Shores, Lynn, **1811**
Short cuts, 108, **1363**
Shoulders arms, *voir* Charlot (First national)
Showalter, Max, 1512
Showgirls, **600**
Shu, Qi, 680
Shu, Xiuwen, 821
Shull, Richard B., 1583
Shutter Island, **900**
Shyamalan, M. Night, **594**, **1085**, **1809**
Si j'avais un million, *voir* If I had a million
Si Paris l'avait su, *voir* So long at the fair
Si tu tends l'oreille, **777**, 873
Sibériade, 1214, **1456**
Sibertin-Blanc, Jean-Chrétien, 1236
Sibirskaïa, Nadia, 148, 757, 1247, 1278, 1606
Sicario, **1850**
Siclier, Jacques, 555
SIDA, 291, 305, 476, 479, 488, 646, 1015, 1355, 1490, 1524, 1552, 1588, 1620, 1734
Side street, **1796**
Sidewalk stories, **1773**

Sidney, George, **368**, **562**, **818**, **1143**, **1676**, **1716**
Sidney, Sylvia, 345, 444, 573, 728, 767, 994, 1244, 1407, 1497, 1525, 1589
Siège de l'Alcazar (le), **1767**
Siegel, Bernard, 216
Siegel, Don, **300**, **414**, **470**, **499**, **726**, 730, **869**, **1180**, **1305**, **1387**, **1641**
Sièges de l'Alcazar (les), **70**, 1709, 1710
Sierck, Detlef, *voir* Sirk, Douglas
Sierra torride, **499**
Sifflement au kotan, **601**
Sign of the cross (the), *voir* Signe de la croix (le)
Sign of the pagan, **1142**
Signe de la Croix (le), **321**, 1191
Signe de Vénus (le), **473**
Signe de Zorro (le), *voir* Mark of Zorro (the)
Signe du cobra (le), *voir* Cobra woman
Signe du Lion (le), **915**
Signor Max (il), **1748**
Signora di tutti (la), **1697**
Signore & signori, **1751**
Signoret, Simone, 17, 26, 30, 294, 329, 504, 533, 724, 797, 918, 935, 1095, 1271, 1546, 1594, 1599, 1652
Sigurd, Jacques, 504, 724, 1327, 1593
Sikes, Brenda, 991
Silberg, Nicolas, 1490, 1551, 1577, 1896
Silence (le) (Bergman), **1489**
Silence (le) (Shinoda), *voir* Chinmoku
Silence de la mer (le), **898**
Silence est d'or (le), **175**
Silence et cri, **1531**
Silence des agneaux (la), **629**
Silent scream (the), **1794**
Silhol, Caroline, 462, 946, 1144, 1621
Silja, Anja, 550
Silk stockings, **1861**
Silva, Frank, 1351
Silva, Henry, 756, 971, 1609, 1628
Silva, Sebastián, **1266**
Silvain, Eugène, 1348
Silvani, Aldo, 320, 659, 1164, 1417, 1470, 1597
Silver, Ron, 410
Silver, Véronique, 1329
Silver bears, **1427**
Silver Lode, **1639**
Silver River, **1774**
Silvera, Frank, 1789
Silvers, Phil, 1744
Silverstein, Elliot, **646**
Silvestre, **914**
Silvio et les autres, *voir* Loro
Sim, 1883
Sim, Alastair, 72, 818, 895, 1508
Sim, Sheila, 630, 1050
Simenon, Georges, 17, 92, 136, 151, 260, 280, 358, 360, 430, 548, 588, 604, 797, 805, 874, 885, 951, 952, 1031, 1060, 1259, 1375, 1467, 1594, 1871, 1904
Simmons, G. K., 1052
Simmons, Jean, 63, 77, 90, 91, 151, 291, 336, 579, 771, 1001, 1143, 1532, 1808
Simon, David, **513**
Simon, François, 1375, 1419, 1562
Simon, Marcel, 13, 263, 431, 927, 1596
Simon, Michel, 13, 29, 49, 56, 89, 99, 133, 137, 150, 151, 154, 262, 342, 487, 501, 505, 526, 536, 547, 610, 766, 802, 831, 927, 944, 964, 984, 998, 1181, 1191, 1243, 1349, 1398, 1436, 1562
Simon, Simone, 7, 26, 59, 111, 169, 441, 796, 1194, 1886
Simon and Garfunkel, 495, 931, 1242
Simon du désert, **1246**
Simonet, Eva, 64
Simonin, Albert, 722, 1326
Simonov, Constantin, 1061
Simpson, Russell, 242, 621, 848, 1598
Simsolo, Noël, 206, 274, 859, 1092, 1193
Sin City, 952, **1519**
Sin City II, **952**, 1519
Sinai field mission, **497**
Sinatra, Frank, 52, 368, 661, 709, 729, 1001, 1044, 1066, 1141, 1468, 1602, 1628, 1648
Sinatra, Nancy, 1378
Since you went away, **739**, 1022
Sinclair, Madge, 1251
Sinclair, Upton, 139
Sindbad, **584**
Sinden, Donald, 1627, 1678
Siné, 205, 954
Singer, Bryan, **1350**
Singer, Lori, 1415
Singin' in the rain, **31**, 140, 578, 1208

Sinise, Gary, 452
Sinoël, 349, 556, 923, 1561, 1843, 1849
Siodmak, Curt, 724, 1078, 1126, 1210, 1333, 1893
Siodmak, Robert, **19**, **51**, **59**, **116**, **265**, 544, **695**, **730**, **894**, **919**, 933, **1029**, **1078**, **1101**, 1184, 1193, **1246**, **1362**, **1376**, **1394**, **1537**, **1566**, **1630**, 1641, **1643**, **1827**
Sipnnen (die), *voir* Araignées (les)
Sirène du Mississippi (la), 69, 615, **1400**
Siri, Florent-Emilio, **697**
Sirk, Douglas, **14**, 51, 130, 287, **296**, 353, **382**, 449, **453**, **477**, **479**, **574**, 706, **806**, **824**, **829**, 849, **876**, **963**, **1142**, 1171, **1184**, **1263**, **1310**, **1321**, **1505**, **1541**, **1542**, 1592, **1593**, **1599**, **1893**, 1897
Sisters (De Palma), *voir* Sœurs de sang
Sisters (the) (Litvak), **303**
Sitruk, Olivier, 764
Siu, Ping-Lam, 442, 757
Six destins, *voir* Tales of Manhattan
Six et demi onze, **1103**
Six of a kind, **1122**
Sixième jour (le), **578**
Sixth sense (the), **1809**
Sjöberg, Alf, **242**, **1505**
Sjöström, Victor, **267**, **689**, 702, 1216, **1563**, 1782, **1828**
Skarsgård, Alexander, 1254, 1902
Skarsgård, Stellan, 577, 816, 1760
Skerritt, Tom, 282, 740, 1615
Skin deep, **1592**
Skinner, Claire, 931, 1459
Skinner, Cornelia Otis, 234, 743
Skipworth, Alison, 624, 1122, 1476, 1825
Skoda, Albin, 579
Skolimowski, Jerzy, **1436**, **1712**, **1896**
Skyfall, **309**
Slapstick, 28, 58, 104, 241, 286, 338, 363, 389, 707, 892, 902, 1009, 1117, 1482, 1511, 1567, 1701, 1721, 1742, 1829
Slaska, Aleksandra, 1434, 1734
Slater, John, 1410, 1750
Slattery, Jon, 565
Slaughterhouse five, *voir* Abattoir cinq
Sleep, 408, 966
Sleep, my love, **382**
Sleeping beauty (Harris), **745**
Sleeping tiger (the), **1817**
Sleeping beauty (Disney), **625**
Sleepy Hollow, **1621**
Sleuth, **1048**
Slezak, Walter, 141, 542, 633, 657, 745, 1769
Slightly scarlet, **443**
Sliver, **1891**
Sloane, Everett, 323, 412, 417, 672, 751, 798, 1361, 1565, 1629, 1697, 1702, 1722, 1748
Sloane, Olive, 1024
Sluizer, Paul, **508**
Slumdog millionaire, **493**
Small back room (the), **703**
Smallwood, Ray C., **315**, 1211
Smart, Ralph, **606**, **1082**
Smart woman, **260**
Smile, **475**
Smiling lieutenant (the), **167**, 1571
Smirnov, Andreï, 1555
Smit, Milena, 561
Smith, Alexis, 232, 1817
Smith, Art, 803, 1012, 1067, 1234, 1260, 1823
Smith, C. Aubrey, 20, 92, 380, 1046, 1327, 1356, 1587, 1707, 1738
Smith, Charles Martin, 798, 1374
Smith, Cordwainer, 305, 1070, 1567
Smith, Howard, 1857
Smith, Kent, 19, 59, 471, 745, 751, 796, 1615, 1622
Smith, Liz, 1118
Smith, Maggie, 67, 746, 972, 1320, 1441, 1467, 1623
Smith, Mel, **1879**
Smith, Paul L., 1056
Smithers, William, 835
Smits, Sonja, 709
Smoking/No smoking, 1144, **1557**
Smothers, Tom, 1427
Smultronstället, *voir* Fraises sauvages (les)
Snake eyes (De Palma), **452**
Snake eyes (Ferrara), **1420**
Snake pit (the), **834**
Sniper (the), **449**
Snipes, Wesley, 1730
Snobs, **426**, 1446, 1554
Snodgress, Carrie, 1431, 1499
Snook, Sarah, 1902

Snow White and the seven dwarfs, *voir* Blanche-Neige et les sept nains
Snows of Kilimanjaro, *voir* Neiges du Kilimandjaro (les)
Soós, Imre, 1806
So dark the night, **975**
So long at the fair, **291**, 1389
Soares, Jofre, 614
SOB, **19**
Social network (the), **279**
Soderbergh, Steven, **337**, **971**, **989**, **1518**
Sœurs de Gion (les), **761**
Sœurs de sang, **258**, 702
Sœurs Munekata (les), **1874**
Soif de la jeunesse (la), *voir* Parrish
Soif du mal (la), *voir* Touch of evil
Sojcher, Frédéric, **1429**
Sokoloff, Vladimir, 81, 432, 457, 516, 680, 903, 961, 984, 1293, 1333, 1414, 1480, 1599, 1666, 1732, 1810
Sokolowski, Julie, 1084
Sokourov, Alexandre, **105**, **108**, 388, **1037**, **1123**, **1131**, **1684**, **1692**
Sol, Laura del, 1323
Solaris, 12, **1315**
Soldati, Mario, **11**, **101**, 883, **1089**, 1124, **1515**
Soldats inconnus, **1887**
Soldier blue, 138, **1249**
Soleil (le), *voir* Solntse
Soleil blanc du désert (le), **1709**
Soleil brille pour tout le monde (le), *voir* Sun shines bright (the)
Soleil levant, *voir* Rising sun
Soleil se lève aussi (le), **555**, 1048
Soleil trompeur, **106**
Soleil vert, *voir* Soylent green
Soler, Andrés, 123, 777
Soler, Fernando, 123, 128, 866
Solidarnoćś, 381, 1076, 1104, 1180
Soliti ignoti (i), **537**
Solitude, *voir* Lonesome
Solitude du coureur de fond (la), **368**
Sollima, Sergio, **903**
Solntse, 1037, **1123**, 1479, 1684
Solntseva, Ioulya, 566, 981
Solo, **886**, 1168, 1186, 1576, 1834
Solo, Manolo, 285
Sologne, Madeleine, 154, 290, 502, 562
Solondz, Todd, **345**, **455**, **1158**, **1669**, **1719**
Solonitsyne, Anatoli, 114, 243, 425, 1106, 1134, 1212, 1315
Solovei, Elena, 868, 1120, 1786
Soloviev, Vladimir, 1166
Sombre, 574, **888**
Some call it loving, *voir* Sleeping beauty (Harris)
Some came running, *voir* Comme un torrent
Some like it hot, **40**, 1009, 1032, 1123
Some voices, **1679**
Somebody up there likes me, *voir* Marqué par la haine
Sometani, Shōta, 585
Something wild (Demme), **969**
Something wild (Garfein), 65, **1761**
Somewhere in the night, **810**
Somewhere in time, **893**
Sommarlek, **1207**, 1782
Sommeil d'hiver, 1184, **1332**
Sommer, Eike, 1090
Sommer, Joseph, 27
Somr, Josef, 95, 943, 1099
Son nom de Venise. . . , **603**
Son of Dracula, **1078**
Son of Frankenstein, 213, 408, 722, 752, **1412**
Son of the sheik, *voir* Fils du cheik (le)
Sonate d'automne, **41**, 1054, 1471
Sonatine, **80**, 987, 1705
Sondergaard, Gale, 129, 693, 961, 1086, 1120, 1566
Song, Celine, **504**
Song of Bernadette (the), *voir* Chant de Bernadette (le)
Song of songs (the), **624**
Songe d'une nuit d'été (le), *voir* A midsummer night's dream
Songwriter, **1764**
Sonnenfeld, Barry, **718**
Sono, Sion, **357**, **585**, **1144**, **1886**
Sono stato Io, **1754**
Sonotone, 40, 545, 554, 1067, 1900
Sons of the desert, *voir* Compagnons de la nouba (les)
Sophocle, 481
Soprano (les), **401**, 1155, 1157, 1326
Soral, Agnès, 461
Sorano, Daniel, 1089, 1649
Sorcellerie à travers les âges (la), 655, **830**, 929

Sorcerers (the), **814**, 1693
Sorcières de Salem (les), **1271**
Sordi, Alberto, 9, 11, 215, 473, 503, 505, 735, 781, 789, 831, 832, 950, 1037, 1047, 1089, 1111, 1147, 1152, 1188, 1715, 1740, 1816
Sorel, Jean, 259, 381, 1614, 1683, 1687
Sorelle Materassi, 4, **150**
Sorgo rouge (le), **1861**
Soriano, Charo, 491, 915
Sorpasso (il), *voir* Fanfaron (le)
Sorrentino, Paolo, **564**, **852**, **937**, **1271**, **1746**, **1885**
Sorry, wrong number, **27**, 534
Sortilège du scorpion de jade (le), **1245**
Sortilèges, **923**
Sorvino, Paul, 1326, 1352, 1454, 1701
SOS 103, *voir* Uomini sul fondo
Sōseki, Natsume, 863, 1797
Sothern, Ann, 98, 1455
Soto, Fernando, 866, 1834
Soucoupe volante, 226, 269, 273, 373, 796, 1053, 1165, 1201, 1368, 1497
Soucoupes volantes attaquent (les), *voir* Earth vs. the flying saucers
Soudain l'été dernie, *voir* Suddenly, last summer
Souffle au cœur (le), **1896**
Soukhoroukov, Victor, 215, 760, 772, 1667
Souls at sea, 1633, **1749**
Sound barrier (the), **1576**
Sound of music (the), 19
Sounder, **977**, 1251
Soupçons, 264, 534, 809, **825**
Soupe au canard, *voir* Duck soup
Soupirant (le), **999**
Souplex, Raymond, 225, 308, 605, 1224, 1424, 1509
Source (la), **311**
Sourde oreille (la), **1880**
Sourires d'une nuit d'été, 341, **934**, 1013, 1853
Souris qui rugissait (la), *voir* Mouse that roared (the)
Sourza, Jane, 605
Sous le ciel de Paris, 554, **667**, 939, 1453
Sous le plus grand chapiteau du monde, *voir* Greatest show on Earth (the)
Sous le sable, **996**
Sous le signe de Rome, 70, 236, **1676**
Sous le soleil de Satan, **485**
Sous les toits de Paris, 414, 1694, **1709**
Sous les verrous, **103**
Sous les yeux d'Occident, *voir* Razumov
Soutendijk, Renée, 1853
Southern, Eve, 1785
Southerner (the), **479**
Souvenirs d'en France, **1909**
Souvenirs de la maison jaune, 348, 715, **1575**
Souvenirs, goutte à goutte, **713**
Souvenirs perdus, **1015**
Souvestre et Allain, 665, 1331
Soylent green, **1183**
Spaak, Catherine, 1113, 1730
Spaak, Charles, 49
Spacek, Sissy, 268, 301, 666, 1188, 1368, 1516
Spacey, Kevin, 393, 473, 694, 734, 1297, 1350
Space cowboys, **1861**
Spadaro, Umberto, 856, 1417, 1593, 1807
Spader, James, 44, 919, 989
Spaghetti, 44, 164, 172, 251, 499, 614, 631, 692, 714, 734, 838, 903, 926, 964, 968, 997, 1036, 1040, 1134, 1371, 1385, 1499, 1521, 1609, 1653, 1683, 1687, 1709, 1713, 1725, 1736, 1830
Spall, Timothy, 290, 566, 634, 837, 931, 936, 960, 1039, 1087, 1543, 1572
Sparks, Ned, 449, 464, 772, 1477
Sparrows, **1686**
Spartacus, **63**
Speaking parts, **800**
Spéciale première, *voir* Front page (the)
SPECTRE, **215**
Spectre de Frankenstein (le), *voir* Ghost of Frankenstein (the)
Spectre du chat (le), *voir* Shadow of the cat (the)
Spellbound, 551, 945, **1324**, 1613
Spellman (cardinal), 65, 436, 1535
Spence, Bruce, 1050, 1763
Spencer, Douglas, 988, 1614
Spengler, Volker, 68, 207, 1127, 1815
Sperr, Martin, 1704
Spetters, **1853**
Spettro (lo), **868**
Spiaggia (la), **1818**
Spider woman (the), *voir* Femme aux araignées (la)
Spiegel, Sam, 634

Spielberg, Steven, **51**, 158, **244**, **393**, 672, 676, **707**, **770**, **817**, **1029**, **1187**, 1273, **1368**, **1379**, 1503, **1570**, 1738, **1762**
Spiesser, Jacques, 1366
Spikes gang (the), **798**
Spillane, Mickey, 1390
Spione, *voir* Espions (les) (Lang)
Spiral staircase (the), **19**, 1394
Spirit of St.Louis (the), **1070**
Spivak, Mariana, 494
Splendeur des Amberson (la), 10, **118**, 672
Splendor, **308**
Splendor in the grass, 295, **1607**
Split screen, 79, 184, 207, 258, 619, 687, 696, 860, 878, 909, 912, 914, 957, 986, 1570, 1582, 1832
Spoilers (the), **249**, 1131
Spooloos, *voir* L'homme qui voulait savoir
Sportif par amour, *voir* College
Spottiswoede, John, **1661**
Springfield rifle, **197**
Spy who came in from the cold, *voir* Espion qui venait du froid (l')
Spy who loved me (the), *voir* Espion qui m'aimait (l')
Squires, Haylay, 1259
Stévenin, Salomé, 510
Stack, Robert, 14, 81, 707, 784, 1066, 1156, 1229, 1282, 1310, 1374, 1721
Stafford, Frederick, 1275
Stage door, 771, **1634**, 1656, 1707
Stage fright, **895**, 1114, 1506, 1508
Stagecoach, 344, **677**, 683, 741, 1774
Stahl, John, **449**, 876, **891**, **1171**, **1260**, **1279**, **1285**, 1593
Stalag 17, **530**, 613, 1031
Staline, Joseph, 69, 85, 106, 145, 287, 316, 463, 751, 784, 839, 985, 1068, 1200, 1212, 1231, 1338, 1650, 1664, 1726, 1773, 1841
Stalker, 12, **114**, 518, 1115, 1127, 1134, 1263, 1664
Stalking moon (the), **1820**
Stamp, Terence, 122, 456, 692, 945, 1323, 1435, 1740
Stanczak, Wadeck, 476, 771
Stander, Lionel, 301, 520, 892, 973, 1185, 1609, 1638, 1657
Standing, Guy, 20
Stang, Arnold, 1044
Stanley, Kim, 950
Stanton, Harry Dean, 98, 430, 740, 1165, 1197, 1315, 1583, 1823, 1838
Stanwyck, Barbara, 27, 145, 229, 241, 324, 449, 608, 755, 824, 829, 858, 955, 1053, 1092, 1303, 1376, 1446, 1469, 1501, 1504, 1531, 1559, 1573, 1587, 1783, 1785
Stapleton, Maureen, 475, 1056, 1352
Star (the), **1506**, 1507
Star in the dust, *voir* Corde est prête (la)
Star wars, 1434
Stardust memories, 152, **1442**
Starewicz, Wladyslaw, **1204**
Stark, Graham, 439, 874, 1090
Starr, Joey, 1246
Stars in my crown, **269**
Starship troopers, **1878**
State secret, *voir* Secret d'État
State legislature, **1855**
State of the union, 1695, **1733**
Staunton, Imelda, 1459
Stavisky..., **578**
Stay hungry, **482**
Stchastié, *voir* Bonheur (le) (Medvedkine)
Steadman, Alison, 931
Steadman, Linda, 73
Steamboat Bill Jr., **1081**
Steamboat round the bend, **1749**, 1825
Steel helmet (the), 46, **896**
Steele, Barbara, 107, 558, 841, 868, 1004, 1730, 1815
Steele, Bob, 623, 1702
Steele, Karen, 1294, 1774
Steeman, Stanislas-André, 462, 774
Steen, Paprika, 839
Steiger, Alexandre, 588
Steiger, Rod, 255, 481, 692, 858, 1009, 1065, 1072, 1340, 1408, 1497, 1763, 1813
Steinbeck, John, 76, 242, 542, 1072, 1100, 1838
Steiner, Max, 129, 521, 1622
Steinfeld, Heilee, 227
Stelli, Jean, **141**, **743**, **1887**
Sten, Anna, 880
Stendhal, 50, 218, 564, 659, 1274, 1473
Stengel, Christian, **562**, **978**, **1734**

Steno, **992**
Stéphane, Nicole, 198, 898, 1777
Stephens, Martin, 1294, 1484
Stephens, Robert, 83, 887, 1161, 1467
Stephenson, Henry, 129, 254, 932, 1080, 1399, 1735
Sterling, Jean, 121, 420, 451, 1009, 1364, 1768
Stern, Isaac, 784
Sternberg, Jacques, 916
Sternberg, Joseph von, 52, 60, 62, **67**, **132**, 163, 379, **419**, **472**, 500, **573**, 624, **644**, **776**, **1028**, **1063**, **1195**, **1280**, 1339, **1352**, **1441**, **1523**
Sternhagen, Frances, 836
Stévenin, Jean-François, 274, **383**, 403, 476, 799, 807, 1074, 1108, **1138**, 1283, 1496, 1511, 1554, **1900**
Stevens, Cat, 1745
Stevens, Connie, 1091, 1708
Stevens, George, **474**, **637**, **1098**, **1232**, **1339**, **1614**
Stevens, Inger, 995
Stevens, Mark, **200**, 491, 834, 1110, 1336, 1857
Stevens, Onslow, 1291
Stevens, Stella, 1582
Stevens, Warren, 84, 532, 1669
Stevenson, Cynthia, 89, 455
Stevenson, Houseley, 149, 810
Stevenson, Robert, **249**, **938**, 1592, **1719**
Stevenson, Robert Louis, 143, 220, 226, 845, 876, 878, 922, 979, 1248, 1908
Stewart, Alexandra, 437, 493, 548, 799, 996, 1095, 1109, 1221, 1249, 1625, 1667
Stewart, Elaine, 1774
Stewart, Jame, 1259
Stewart, James, 8, 30, 34, 44, 71, 147, 185, 221, 254, 611, 618, 647, 794, 826, 843, 845, 848, 991, 1066, 1070, 1093, 1179, 1182, 1203, 1304, 1308, 1452, 1594, 1769
Stewart, Paul, 36, 146, 321, 459, 484, 672, 711, 993, 1390, 1688, 1733
Still life, 273, **1559**
Still walking, **322**, 371, 1654
Stiller, Mauritz, **477**, **1033**, **1844**
Sting (the), *voir* Arnaque (l')
Stockfeld, Betty, 927, 1680
Stockwell, Dean, 48, 89, 269, 1005, 1634, 1744
Stoker, Bram, 269, 369, 978, 1006, 1086, 1723
Stokowski, Leopold, 808
Stoler, Shirley, 181, 1290, 1354
Stone, Andrew L., **1795**
Stone, Emma, 731, 952, 1101, 1882
Stone, Fred, 444
Stone, Harold J., 1009
Stone, Lewis, 269, 979
Stone, Philip, 678, 1019, 1183, 1280, 1570
Stone, Sharon, 3, 682, 1418, 1882, 1891
Stoppa, Paolo, 37, 83, 216, 344, 1049, 1090, 1111, 1191, 1330, 1403, 1612, 1687, 1888
Stora, Jean-Pierre, 1221, 1644
Store (the), **834**
Storia (la), 45, **1380**
Storia di ragazzi e di ragazze, *voir* Histoire de garçons et de filles
Storm warning, **1257**
Storm, Gale, 491
Stormare, Peter, 846, 1202, 1583
Story of Dr. Wassell (the), **1565**
Story of G.I. Joe, *voir* Forçats de la gloire (les)
Storytelling, **1158**
Stössel, Ludwig, 437
Stothart, Herbert, 906, 1046
Stowe, Madeleine, 926, 1737
Strada (la), **725**, 1522, 1597
Stradling, Henry, 1482
Strahovsky, Yvonne, 219, 506, 851, 1889
Straight-jacket, **336**
Strand, Paul, **1823**
Strange affair of Uncle Harry (the), **919**
Strange cargo, 1465, **1544**
Strange illusion, **776**
Strange impersonation, **623**
Strange love of Martha Ivers (the), **1053**
Strange love of Molly Louvain (the), **1695**
Strange woman (the), **1547**
Stranger on horseback, **741**
Stranger wore a gun (the), 205, 227, 460, 754, **940**
Strangers (the), *voir* En présence du Diable
Strangers in the night, **1325**
Strangers on a train, *voir* Inconnu du Nord express (l')
Strangers when we met, **435**
Strasberg, Lee, 661, 1034
Straße (die), **508**

Stratégie de l'araignée (la), **203**
Strathairn, David, 738, 1029, 1297
Straus, Oscar, 26, 167, 1200
Strauss, Peter, 1249
Strauss, Richard, 527, 1425
Strauss, Robert, 530, 1044, 1354, 1520
Straw dogs, 991, **1205**
Streep, Meryl, 7, 127, 152, 305, 642, 1157, 1250, 1290, 1621
Street angel, **1197**
Street scene, **1525**
Street with no name (the), 784, **1857**
Stress es tres, tres, **1814**
Strich, Elaine, 203, 1584
Strindberg, August, 130, 242, 367, 669, 1021, 1266
Strobel, Al, 1351
Strode, Woody, 337, 1609
Strog, Mark, 699
Stroheim, Erich von, 6, 51, **87**, 99, 274, **500**, 502, 509, **515**, **525**, 624, 720, 927, **1081**, **1206**, 1222, 1266, 1334, 1342, 1559, 1641, **1678**, 1680, 1734, 1846, 1880, 1893
Stroheim Jr., Erich von, 1683
Stromboli, **1001**
Strong, Jeremy, 1902
Stroszek, 496, **749**, 1638
Strougatski (frères), 114, 1664
Structure de cristal (la), 374
Struthers, Sally, 478
Stuart, Gloria, 413, 648, 1346, 1541
Stuart, Mel, 1055, **1862**
Stuart, Randy, 884, 1275
Studi, Wes, 1737
Stuhlbarg, Michael, 675, 966
Stuhr, Jerzy, 381, 1137, 1365, 1786
Stunt man (the), **1123**
Sturges, John, **112**, **179**, 397, **420**, **959**, **997**, **1033**, **1333**, **1338**, **1722**
Sturges, Preston, **58**, **241**, 380, **435**, **887**, **892**, **1074**, **1366**, **1511**, **1663**, 1791
Stürme der Leidenschaft, 1029
Sturridge, Tom, 182
Suárez, José, 501, 1682
Subida al cielo, **1830**
Subor, Michel, 783, 1362
Subversifs (les), **986**
Succession, **1902**
Sudden impact, **1793**
Suddenly, last summer, **151**
Sue, Eugène, 1170, 1415
Sueurs froides, *voir* Vertigo
Suez, **1028**
Suga, Fujio, 1792
Sugai, Ichirō, 1084, 1657
Sugarland express (the), **1762**
Sugata Sanshirō, **1187**
Sugi, Yōko, 1883
Sugii, Gizaburō, **495**, **816**
Sugimura, Haruko, 35, 601, 602, 744, 793, 840, 842, 861, 946, 1116, 1130, 1374, 1513, 1657, 1714, 1781
Suiveur (le), *voir* Following
Sukowa, Barbara, 686, 1077, 1211
Sullavan, Margaret, 254, 831, 1066, 1715
Sullivan, Barry, 152, 747, 993, 1291, 1496, 1501, 1753
Sullivan, Francis L., 37, 771, 1080, 1082, 1085, 1735
Sullivan's travels, *voir* Voyages de Sullivan (les)
Sully, Frank, 1639, 1756
Summer of '42, **454**, 798, 1017, 1154
Summer storm, **296**
Summertime, **631**
Summerville, Slim, 197
Sumpter, Donald, 383
Sumurun, 300, **1662**
SUN (studio), 1071, 1726
Sun also rises (the), *voir* Soleil se lève aussi (le)
Sun shines bright (the), **434**, 929, 1594
Suna no onna, *voir* Femme des sables (la)
Sundquist, Gerry, 1424
Sung, Baek-yeop, **1765**
Sunhi, **1562**
Sunnyside, *voir* Charlot (First national)
Sunrise, 163, **1664**, 1872
Sunset boulevard, 78, 509, 542, **624**, 836, 1266, 1641, 1824
Sunshine, 153, **625**
Superman, **1671**
Sur (el), **668**
Sur écoute, *voir* Wire (the)
Sur la piste des Mohawks, *voir* Drums along the Mohawk
Sur la queue du tigre, **93**, 1434
Sur la route de Madison, *voir* Bridges of Madison county (the)

Sur le globe d'argent, **327**
Sur les quais, *voir* On the waterfront
Sur les rives du Mississippi, **253**
Sur mes lèvres, **52**, 780
Surgère, Hélène, 64, 403, 768, 1092, 1193, 1551, 1577, 1909
Surprise du chef (la), **1239**
Surtees, Bruce, 1499
Survivants de l'infini (les), **742**, 1497
Survivre à sa vie, **1840**
Susan Slade, **1091**
Susana la perverse, **128**, 673, 1864
Susini, Marc, 591
Suspect (the), **265**
Suspicion, *voir* Soupçons
Suspiria, **465**, 1164
Sutherland, A. Edward, **213**, **275**, **965**, **1214**
Sutherland, Donald, 4, 701, 752, 1186, 1253, 1415, 1435, 1581, 1615, 1861
Sutton, Dudley, 1693
Sutton, Grady, 1078, 1545
Sutton, John, 1865
Suzaku, *voir* Moe no suzaku
Suzuki, Seijun, **61**, **73**, **386**, 757, **778**, **989**, **1154**, **1455**, **1463**, 1477, **1506**
Švankmajer, Jan, **143**, **371**, 603, **1121**, **1129**, **1215**, 1464, **1546**, **1736**, 1835, **1840**
Courts, **371**, **1121**, 1736
Svevo, Italo, 1147
Swamp water, **1626**
Swank, Hilary, 192, 974, 1157
Swann, Eva, 493
Swanson, Gloria, 78, 624, 823, 1206, 1214, 1707, 1805
Swanwick, Peter, 429
Swarc, Jeannot, **893**
Swayze, Patrick, 585
Sweeney Todd (Burton), **936**, 1697
Sweeney Todd (Moore), **1697**
Sweet and lowdown, **485**
Sweet dreams, **1647**
Sweet hereafter (the), **1620**
Sweet smell of success, **695**
Sweetie, **1802**
Swimmer (the), **477**
Swinburne, Nora, 1082
Swinton, Tilda, 270, 909, 948, 1209, 1418, 1467, 1731
Swiss miss, *voir* Montagnards sont là (les)
Sy, Brigitte, 1219
Sy, Omar, 150, 913
Syberberg, Hans-Jürgen, **264**, **388**
Sydow, Max von, 77, 224, 242, 311, 385, 387, 437, 581, 599, 640, 700, 797, 900, 1002, 1204, 1211, 1216, 1281, 1308, 1516, 1551, 1718, 1828, 1838, 1879, 1910
Sylva, Berthe, 1546
Sylvain, Claude, 87, 91, 360
Sylvia, Gaby, 596, 944
Sylvia Scarlett, 1605, **1611**
Sylvie, 4, 29, 184, 201, 204, 341, 384, 628, 667, 904, 935, 1069, 1233, 1309, 1363, 1421, 1733, 1767
Sylvie et le fantôme, **224**
Sylwan, Kari, 759
Sympathy for Mr. Vengeance, **1911**
Symphonie nuptiale (la), *voir* Wedding march (the)
Symphonie du Donbass (la), **1844**
Symphonie inachevée, 166
Syms, Sylvia, 178, 267, 1373, 1543, 1721
Syndromes and a century, **1248**
Syriana, **1029**
Szabó, István, **153**, **625**, **807**, **901**, **1580**, **1760**
Szabó, László, 53, 257, 329, 587, 1223, 1362, 1495, 1531, 1656, 1839
Szapolowska, Grażyna, 356, 807, 1076
Székely, Miklós, 31, 1208, 1298
Szerelem, **1003**
Szifron, Damián, **1710**
Szmigielówna, Teresa, 140, 1734
Szubanski, Magda, 514, 1750

T'ameró sempre, **1112**
T'es heureuse ?, **620**
T men, **720**
Tabakov, Oleg, 1120, 1786
Tableau (le), 398, 1167, **1721**
Tabou (Gomes), **361**
Tabou (Murnau), 921, **1358**
Tabou (Ōshima), **1598**
Tabouis, Geneviève, 352
Tacones lejanos, *voir* Talons aiguilles
Tafler, Sydney, 1750
Taft, William H., 303, 1753
Tag der Freiheit, **1869**
Tagore, Rabindranath, 214, 1334, 1788

Tagore, Sharmila, 335, 543, 968, 1153, 1690
Tähti, Annikki, 1640
Taichi, Kiwako, 1517
Tailor of Panama (the), **238**, 421
Tainsy, Andrée, 64, 159, 1173
Taipei story, **1140**
Taj Mahal (Blues), 977
Takahashi, Kōji, 1545
Takahashi, Toyo, 35, 78, 1310, 1657
Takahata, Isao, **13**, **229**, **713**, **782**, **1322**, **1382**
Takamine, Hideko, 515, 541, 601, 602, 616, 866, 1130, 1178, 1227, 1235, 1236, 1348, 1413, 1739, 1807, 1870, 1871, 1874, 1876
Takamine, Mieko, 416, 1237
Takara, **594**
Takarada, Akira, 1876
Take me to town, **1263**
Takeda, Shinji, 1598
Takemitsu, Tōru, 302, 1792
Taking off, **198**, 1122, 1645
Takisawa, Osamu, 1883
Takita, Yōjirō, **986**
Talbot, Lyle, 310, 449, 623, 1798
Talentueux Mr. Ripley (le), 412, **913**
Tales of Hoffmann (the), *voir* Contes d'Hoffmann (les)
Tales of Manhattan, **1747**
Tales from the Gimli hospital, **297**, 1002, 1473
Tall men (the), **244**
Tall T (the), **756**
Tall target (the), **1518**
Talman, William, 909, 928, 1466
Talons aiguilles, **1054**
Tamagawa, Isao, 989
Tamahori, Lee, **626**
Tamarind seed (the), **178**
Tamblyn, Russ, 162, 199, 652, 673, 698, 1317, 1351, 1675, 1766
Tambour (le), **1881**
Tamiroff, Akim, 280, 597, 607, 858, 906, 914, 1223, 1281, 1287, 1366, 1488, 1511, 1599, 1641, 1666, 1808, 1867
Tanabandeh, Mohsen, 1907
Tanaka, Kinuyo, 77, 78, 80, 131, 167, 193, 302, 317, **403**, 466, 515, 529, **569**, 715, 804, 1084, 1130, **1242**, **1252**, 1345, 1443, 1473, 1563, 1689, 1696, 1790, 1802, **1871**, 1874, 1876, **1883**, 1906
Tanaka, Kunie, 454, 1096, 1347
Tanaka, Yoshiko, 1595
Tan.ami, Yatsuko, 1237
Tanba, Tetsurō, 195, 455, 461, 1023, 1133, 1545, 1704
Tandem, **763**
Tandy, Jessica, 65, 126, 417, 489, 725, 1139, 1402, 1535
Tango de Satan (le), *voir* Sátántangó
Tanguy, Yves, 328, 882
Tanguy, 829, **883**
Tani, Yōko, 634
Tanière des brigands (la), *voir* Brigante di Tacca del Lupo (il)
Tanis, Firat, 546
Tanizaki, Jun.ichirō, 77, 597, 645, 1792
Tanner, Alain, **502**, **507**, **548**, **1017**, **1562**
Tanner '88, **264**, 1695
Tanner on Tanner, 264
Tanović, Danis, **981**, **1178**
Tant qu'il y aura des hommes, 503, 707, **709**, 1354
Tant qu'on a la santé, **560**
Tarakanova, **1547**
Tarantino, Quentin, **170**, **204**, 215, **260**, **308**, 778, **789**, **838**, **1207**, **1378**, 1539, **1725**, **1830**
Tardes de soledad, **1912**
Tardi, Jacques, 387, 617, 1516, 1838
Targets, **908**, 1806
Tarielachvili, Dato, 1758
Tarkovski, Andreï, **12**, **114**, **325**, **1020**, 1060, 1115, 1127, 1184, **1212**, 1263, **1315**, **1527**
Tarnished angels (the), **1310**
Tarr, Béla, **31**, 136, **266**, 298, 319, 384, 479, 606, **767**, **999**, **1005**, **1208**, **1298**, **1467**, **1692**
Tarride, Abel, 951, 1754
Tarride, Jean, **951**
Tartuffe, 151, **857**
Tarzan, 168, **553**, 569, 887, 918, 1125, 1184, 1368, 1567, 1686
Tas, Erol, 1103
Tashlin, Frank, **1686**
Tate, Sharon, 670, 1830
Tati, Jacques, **21**, 224, **241**, 544, 560, 890, **1149**, **1194**, 1283, 1390, **1632**

Tatie Danielle, 401, **1000**
Tatouage, *voir* Irezumi
Taupe (la), **699**
Taurog, Norman, **360**
Taurus, *voir* Telets
Tausend Augen des Dr. Mabuse (die), *voir* Diabolique docteur Mabuse (le)
Tautou, Audrey, 56, 150, 1059, 1230, 1237, 1245
Taverne de l'Irlandais (la), **222**, 794
Taverne de la Jamaïque (la), *voir* Jamaica Inn
Tavernier, Bertrand, **45**, **49**, **64**, **165**, **398**, **399**, **521**, **544**, **577**, **677**, **737**, **742**, **764**, **885**, 1019, **1110**, **1252**, **1393**, **1439**, **1500**, **1507**, **1528**, 1554, **1666**, **1838**, 1852
Tavernier, Nils, 88, 411, **469**, 1500
Taviani (frères), **420**, **541**, **986**, **1030**, **1752**, **1826**
Tavira, Marina de, 1453
Tavola dei poveri (la), **552**
Tawfik, Mohsena, 313, 1424
Taxi driver, 383, **530**, 557, 1643
Taylor, Don, 1274, 1453
Taylor, Elizabeth, 151, 314, 439, 573, 765, 920, 1088, 1232, 1286, 1339, 1476, 1719
Taylor, Lily, 928
Taylor, Robert, 264, 321, 332, 419, 751, 765, 994, 1061, 1091, 1154, 1171, 1211, 1382, 1564, 1715, 1766
Taylor, Rod, 65, 392, 484, 680, 948
Taylor, Sam, **1214**
Taylor, Teyana, 1277
Taylor-Johnson, Aaron, 1653
Taylor-Joy, Anya, 586
Taza, son of Cochise, **574**
Tchaïkovski, Piotr Ilitch, 121, 297
Tchao Pantin, **461**
Tchekhov, Anton, 106, 134, 296, 868, 1261, 1386, 1577, 1786
Tchérina, Ludmilla, 104, 236, 1142, 1622
Tcherkassov, Nikolaï, 1338, 1640
Tchernia, Pierre, **426**, **603**, **1030**, 1402, **1595**
Tchoukhraï, Grigori, **130**, **990**, **1833**
Tchourikova, Inna, 161, 748, 1106, 1546
Te souviens-tu de Dolly Bell ?, **481**
Tea and sympathy, **174**
Teal, Ray, 380, 890, 1036, 1095, 1139, 1364
Teal, Sonne, 257
Tearle, Godfrey, 415, 1091
Téchiné, André, **289**, **403**, **476**, **485**, **488**, **660**, **771**, **1205**, **1526**, **1532**, **1781**, **1909**
Teje, Tora, 1844
Tel père tel fils, **1737**
Telefoni bianchi, **181**
Téléphones blancs, 123, 181, 344, 351, 674, 962, 973, 1219, 1470, 1696, 1702, 1748, 1767
Telets, 1037, 1123, **1684**
Telezinska, Isabella, 297
Telezynski, Leszek, 295
Tell them Willie Boy is here, *voir* Willie Boy
Témerson, Jean, 51, 720, 829, 846
Temessi, Hédi, 1298
Témoin (le), **1188**, 1309
Témoin à abattre (le), *voir* Illegal
Témoin à charge, **1039**
Témoin de la dernière heure, *voir* Highway 301
Témoins (les), **488**
Tempestaire (le), **592**
Tempête à Washington, *voir* Advise & consent
Tempête sur l'Asie, 588, **1898**
Temple, Shirley, 230, 739, 1022, 1566
Temps d'aimer et le temps de mourir (le), *voir* A time to love and a time to die
Temps d'un week-end (le), *voir* Scent of woman
Temps de la colère (le), *voir* Between Heaven and Hell
Temps des cerises (le), 30, 56, 287, 932, 1150, 1579
Temps des Gitans (le), 481, 1200, **1451**
Temps modernes (les), 338, **651**, 973, 1293, 1642, 1910
Temps retrouvé (le), **1681**
Temps sans pitié, **528**
Temps suspendu (le), **550**
Temptress (la), *voir* Tentatrice (la)
Ten (Edwards), **1512**
Ten (Kiarostami), **604**
Ten commandments, *voir* Dix commandements (les)
10 on Ten, **604**
Ten, Rillington Place, 79, **171**, 416
Tender mercies, **596**
Tendeter, Stacey, 423

Tendre bonheur, *voir* Tender mercies
Tenet, **1073**
Tennberg, Jean-Marc, 691
Tennessee's partner, **1797**
Tenniel, John, 143, 371, 936, 1393, 1711
Tennyson, Alfred, 254, 674
Tennyson, Pen, **1097**
Tension, **152**
Tentation du docteur Antonio, *voir* Boccace 70
Tentation de Barbizon (la), **141**
Tentatrice (la) (Niblo), **379**
Tenten, **586**
Tenue de soirée, **982**
Tequila sunrise, **28**
Terajima, Susumu, 1587
Terao, Ishei, 1171
Teresa Venerdi, **351**, 1470
Tereszkiewicz, Nadia, 1253
Terkhova, Margarita, 1020
Terminus Paradis, **883**
Térof, Georges, 1447
Terra madre, **1686**
Terral, Boris, 411
Terrasse (la), **1803**
Terrazon, Michel, 209
Terre (la) (Antoine), **297**
Terre (la) (Chahine), **954**
Terre (la) (Dovjenko), *voir* Zemlia
Terre des pharaons (la), 276, **956**, 1368
Terre en transe, **1784**
Terre qui flambe (la), **1872**
Terre qui meurt (la), **535**, 544
Terre sans pain, *voir* Hurdes (las)
Terre tremble (la), 396, **1611**
Terror (the), 908
Terror by night, *voir* Train de la mort (le)
Terrorisers (the), **1278**
Terry, Nigel, 1745
Terry-Thomas, 328, 902, 1095, 1720, 1730, 1903
Terzieff, Laurent, 1133, 1146, 1516, 1601, 1725
Teshigahara, Hiroshi, **454**, **835**, **1729**
Tesich, Steve, 747
Tesis, **570**, 803
Tesla, Nikola, 1433
Tessier, Valentine, 66, 280, 1044, 1328, 1871
Testament du Docteur Mabuse (le), 82, 252, 716, **751**, 1261, 1318, 1513, 1780
Testi, Fabio, 717, 988, 1662, 1800
Testud, Sylvie, 640, 1267, 1770
Tête brûlée, *voir* Bottle rocket
Tête contre les murs (la), 390, **778**
Tête d'un homme (la), **1060**
Tête de Normande St-Onge (la), **1519**
Têtes de pioche, *voir* Blockheads
Tetto (il), 37
Texas chain saw massacre (the), *voir* Massacre à la tronçonneuse
Teynac, Maurice, 1255
Thénier, Geneviève, 463
Thackeray, William Makepeace, 1183, 1843
Thalberg, Irving, 147, 515, 525
Tharaud (frères), 405
That cold day in the park, 586, **1049**
That Hamilton woman, *voir* Lady Hamilton
That's life, **1739**
That uncertain feeling, **862**
Thatcher, Torin, 20, 1011
Thaxter, Phyllis, 197, 451, 1402
Thayer, Lorna, 1124
Thé et sympathie, *voir* Tea and sympathy
Théâtre national populaire (le), **535**
Theatre of blood, **1655**
Theis, Samuel, 1240
Thelen, Jodi, 747
Thelma & Louise, **212**, 1140
Thelma Jordon, **1376**, 1531
Them, 6, **1533**
Thème (le), **748**
Theobald, Jeremy, 108
Théodora, impératrice de Byzance, **596**
Théorème, 103, **456**, 1314
There's always tomorrow, **829**, 1783
There was a crooked man, *voir* Reptile (le)
There will be blood, **139**
Thérèse, **872**, 1547
Thérèse Desqueyroux, **1027**, 1375
Thérèse Raquin, **935**
Theroux, Justin, 40, 1856
Thesiger, Ernest, 134, 648, 1082, 1091, 1318, 1669, 1876
Thévenet, Virginie, 1099, 1493, 1839
Thewlis, David, 931, 1459, 1778
They call it sin, **1821**
They died with their boots on, **1206**
They drive by night, 715, **854**
They live, **1868**
They live by night, **64**, 994, 1796

They shoot horses, don't they ?, *voir* On achève bien les chevaux
They were expendable, **1399**
They won't forget, **239**, 767
Thibault, Jean-Marc, 91, 947, 1266, 1732
Thief (the), **1757**
Thief of Bagdad (the) (Korda), **169**
Thief of Bagdad (the) (Walsh), 169, 968, **1071**, 1754
Thiérrée, Jean-Baptiste, 524
Thierry, Mélanie, 64, 1268
Thierry la Fronde, 1574, 1629, **1905**
Thiéry, Rose, 510
Thiess, Ursula, 1252
Thieves' highway, **715**, 854
Thieves like us, 64, **994**
Thimig, Helene, 457, 612, 1325
Thin man (the), **185**, 860, 1110, **1198**, 1482, **1662**
Thin red line (the), 1036, **1296**
Thing (the) (Carpenter), **269**
Thing (the) (Nyby), 269, **988**, 1905
Things to come, **1754**
Thing (the) (Carpenter), 988
Third man (the), *voir* Troisième homme (le)
Thiriet, Maurice, 1446
Thirode, Pascale, 405
13 ghosts, **1083**
36 hours, **680**
This gun for hire, **409**, 534, 681
This happy breed, 631, **1542**
This island Earth, *voir* Survivants de l'infini (les)
This land is mine, **745**
This property is condemned, *voir* Propriété interdite
Thomas Garner, *voir* Power and the glory (the)
Thomas, Arlette, 1069, 1273, 1487
Thomas, Clément, 807
Thomas, Dylan, 864
Thomas, Jameson, 180
Thomas, Pascal, **493**, **638**, **807**, **1239**, **1493**, **1553**, **1652**
Thomas, Richard, 593
Thomas l'imposteur, **1483**
Thommeray, 790
Thompson, Emma, 248, 452, 892, 961
Thompson, Jim, 677, 1729
Thompson, Kay, 428
Thompson, Marshall, 32, 420, 1091, 1399, 1518
Thomsen, Ulrich, 839
Thomson, Anna, 622
Thoreau, Henri David, 806, 1014
Thorpe, Richard, **419**, **553**, **765**, **769**, 1327, **1387**, **1521**
Thorton, Billy Bob, 226
Threatt, Elizabeth, 1182
Three ages, **899**
Three billboards, **933**
Three burials of Melquiades Estrada (the), *voir* Trois enterrements
Three came home, 235, **1631**
Three comrades, **1715**
Three godfathers, **1647**
Three musketeers (the), *voir* Trois mousquetaires (les)
Three on a match, **1798**
Three secrets, **1123**
Three stangers, **354**
Three times, **1678**
Three women, **1368**
Thring, Frank, 1312
Thuillier, Luc, 430
Thulin, Ingrid, 130, 307, 387, 437, 554, 728, 759, 856, 1192, 1216, 1489
Thunderball, **619**, 1281
Thurman, Uma, 42, 170, 485, 595, 1378, 1700, 1837
Ticotin, Rachel, 1277, 1882
Tideland, **1711**
Tiefland, 495
Tiempo de morir, **1494**
Tiens ton foulard, Tatiana, **1405**
Tierney, Aidan, 893
Tierney, Gene, 37, 47, 126, 189, 355, 460, 826, 939, 1285, 1301, 1441, 1502, 1617, 1697
Tierney, Lawrence, 204, 657, 735, 1341, 1665, 1790
Tight spot, **1481**
Tigre du Bengale (le) (Eichberg), **447**
Tigre du Bengale (le) (Lang), 447, **1397**
Tih Minh, **1159**
Tilbury, Zeffie, 242, 280
Tiller, Nadja, 116, 718
Tillier, Doria, 962
Tillie & Gus, **1825**
Tilly, Jennifer, 299, 542, 1711

Tilly, Meg, 1058, 1258
Time bandits, **199**, 528, 595, 1855
Time machine (the), **392**
Time without pity, *voir* Temps sans pitié
Tin men, **939**
Tin pan Alley, 1716
Tin star (the), **81**, 1336
Tingler (the), **1541**
Tinker tailor soldier spy, *voir* Taupe (la)
Tinling, James, **930**
Tinti, Gabriele, 1878
Tintin et le mystère de la Toison d'or, 1379
Tiomkin, Dimitri, 204, 260, 636, 1441
Tire-au-flanc, **1243**
Tirez sur le pianiste, 3, 69, 225, **615**, 721, 1400
Tissier, Jean, 258, 347, 448, 462, 501, 556, 558, 774, 797, 874, 941, 964, 1705, 1750, 1831, 1909
Tissot, Alice, 416, 1453
Titane, 548, **1738**
Titanic (Cameron), 145, 413, 862, **1346**, 1541
Titanic (Negulesco), **145**, 862
Titfield thunderbolt (the), 957, **1383**, 1834
Titicut follies, **498**
Titien, 1807
To, Johnnie, **205**
To be or not to be, 409, **1282**, 1675, 1714, 1731, 1836
To catch a thief, *voir* Main au collet (la)
To each his own, 868, **1045**, 1091, 1470, 1771
To have and have not, *voir* Port de l'angoisse (le)
To kill a mockingbird, **471**, 854
Tobacco road, **939**
Toback, James, **575**
Tobey, Kenneth, 988, 1051, 1608, 1721, 1834
Tobias, George, 102, 115, 1336, 1860
Tobin, Genevieve, 1200
Toby Dammit, **692**
Todd, Ann, 14, 432, 528, 643, 1089, 1576, 1875
Todd, Richard, 832, 895, 1893
Todd, Thelma, 306, 440, 1018, 1076, 1222, 1401
Todeschini, Bruno, 15, 453, 909, 1176, 1532
Todo modo, **237**
Todo sobre mi madre, *voir* Tout sur ma mère
Todoroki, Yukiko, 1473
Toffolo, Lino, 950
Tognazzi, Ugo, 181, 216, 537, 805, 820, 1021, 1035, 1078, 1141, 1376, 1803, 1812, 1816, 1873
Tōhō, 1416, 1874
Toi... le venin, **646**
Toikka, Markku, 1086
Toile d'araignée (la), *voir* Cobweb (the)
Tokudaiji, Shin, 416
Tōkyō monogatari, 602, **744**, 1066
Tōkyō sonata, **1016**
Tol'able David, 249, **908**, 1541
Toland, Greg, 13, 672, 1601, 1813
Toledano, Éric, **913**, **1268**, **1269**, **1752**
Toler, Sidney, 160, 1028, 1179, 1257, 1811
Tolgo il disturbo, **1878**
Tolkan, James, 615
Tolstoï, Léon, 541, 883, 1185, 1563
Tom à la ferme, **1113**
Tomasi di Lampedusa, Giuseppe, 1330
Tombeau d'Alexandre (le), **316**, 830
Tombeau des lucioles (le), 1296, **1322**
Tombeau hindou (le), *voir* Tigre du Bengale (le)
Tombeur de ces dames (le), *voir* Ladies man (the)
Tomei, Marisa, 1302, 1507
Tomlin, Lily, 233, 1250, 1363
Tomorrow never dies, **1661**
Tone, Franchot, 20, 164, 355, 437, 805, 1520, 1537, 1641, 1655, 1715, 1808
Toni, **1344**
Tonietti, Anne, 323, 1513
Tonnerres lointains, **884**
Tōno, Eijirō, 35, 727, 744, 1521, 1820, 1906
Tono, Eijirō, 327, 1235
Tonoyama, Taiji, 149, 325, 409, 1040, 1066, 1107, 1806
Tontons farceurs (les), *voir* Family jewels (the)
Tontons flingueurs (les), 41, **1177**, 1326
Tony Rome, **729**, 1602
Too hot to handle, **268**
Toomey, Regis, 136, 229, 451, 1001, 1804
Toorop, Jan, 1368
Top hat, 674
Top secret, *voir* Tamarind seed (the)
Topart, Jean, 159, 871, 1089, 1428
Topaz, **1275**
Topkapi, **1488**

Topo (el), **1736**
Topol, Chaim, 324, 1217
Topor, Roland, 320, 752, 773, 969, 1204, 1464
Toprak, Mehmet Emin, 193, 315, 1184
Topsy-turvy, **1543**
Torén, Märta, 952
Torch song, *voir* Madone gitane (la)
Tormento, **120**
Tormey, John, 971
Torn curtain, **421**
Torn, Rip, 1136, 1764
Torna, **279**, 320
Tornade, *voir* Passion (Dwan)
Tornatore, Giuseppe, **396**
Toro, Guillermo del, **349**, **579**, **966**, **1392**
Törőcsik, Mari, 95, 739, 1003, 1531, 1806
Torrence, David, 1717
Torrence, Ernest, 382, 908, 1081, 1627
Torrent, Ana, 285, 570, 1155, 1575, 1670
Torrents, **1265**
Torreton, Philippe, 45, 399, 1666, 1855
Tortillard pour Titfield, *voir* Titfield thunderbolt (the)
Tortoise beats hare, 157, **559**
Tortoise wins by a hare, **559**
Tortue rouge (la), **939**
Total recall, **1882**
Totò, 396, 537, 552, 992, 1888
Totter, Audrey, 115, 152, 205, 332, 344, 429, 960
Touch (the), 669, **1879**
Touch of evil, **607**, 636, 1333
Touchez pas au grisbi, **722**
Toumanova, Tamara, 83, 421, 1249
Toumarkine, François, 390, 1253, 1354, 1530, 1836
Tour d'écrou (le), **1173**, 1484
Tour de Londres (la), *voir* Tower of London
Tour des ambitieux (la), *voir* Executive suite
To.ura, Rokkō, 327, 517, 750, 849, 976, 1107, 1133, 1517, 1571, 1806
Tourbillon de l'amour (le), *voir* Koi no uzu
Tourès, Marion, 509
Tourgueniev, Ivan, 971, 1093
Tourjansky, Victor, 544
Tourments (Buñuel), *voir* Él
Tourments (Naruse), *voir* Midareru
Tourments (Sjöberg), *voir* Hets
Tournée, **1143**
Tourneur, Jacques, **96**, **269**, **391**, **422**, **459**, **626**, **714**, **724**, **741**, **796**, **933**, **1176**, **1249**, **1307**, **1366**, **1397**, **1497**, **1540**, **1697**, **1863**
Tourneur, Maurice, 49, **271**, **293**, **378**, 544, 556, **788**, **821**, **846**, **908**, 1287, **1295**, **1353**, **1379**, **1487**, 1623
Tous en scène, **140**, 1861
Tous les autres s'appellent Ali, **442**
Tous les biens de la Terre, *voir* All that money can buy
Tous les matins du monde, **946**
Toussaint, Olivier, 1578
Tout au long de la nuit, *voir* All the night long
Tout ce que le ciel permet, *voir* All that heaven allows
Tout le monde dit I love you, *voir* Everyone says I love you
Tout le monde il est beau..., **1684**
Tout sur ma mère, 146, **803**
Tout va bien, **1858**
Toutain, Roland, 195, 290, 627, 1342
Toute la ville en parle, *voir* Whole town's talking (the)
Toutes peines confondues, **1111**
Toutes ses femmes, **341**
Tovoli, Luciano, **1019**
Tower of London, **1027**
Towers, Constance, 804, 857
Towne, Robert, **28**
Trabaud, Pierre, 198, 278, 308, 737, 1596, 1904
Tracy, Lee, 472, 1218, 1695, 1786
Tracy, Spencer, 226, 279, 310, 347, 375, 380, 469, 474, 489, 767, 812, 902, 1008, 1189, 1338, 1476, 1685, 1712, 1733, 1795
Traffic, **971**
Trafic, **1632**
Tragédie de la mine (la), **1847**
Tragedy of Othello (the), *voir* Othello (Welles)
Tragica notte, **101**
Trail of the lonesome pine (the), 26, **444**
Train (le), **1259**
Train, amour et crustacés, *voir* It happened to Jane
Train d'enfer, *voir* Hell drivers
Train de la mort (le), **24**, 693
Train de nuit, **140**, 1220

Train de nuit dans la Voie Lactée, 13, **495**
Train de nuit pour Munich, 897, **1420**
Train de vie, **239**
Train sifflera trois fois (le), *voir* High noon
Trains étroitement surveillés, **95**
Trainspotting, 356, **967**
Trainspotting (T2), **356**, 967
Traitement de choc, **1485**
Traître (le), *voir* Decision before dawn
Traître du Texas (le), *voir* Horizons West
Traître sur commande, *voir* Molly Maguires (the)
Transit (Allio), 25
Transit (Petzold), **25**
Transparences, 12, 309, 670, 696, 1024, 1211, 1390, 1613, 1619
Traquenard (Ray), *voir* Party girl
Traquenard (le) (Teshigahara), **454**
Trauberg, Léonide, 173
Trauner, Alexandre, 395, 818, 1446, 1491
Traven, B., 897, 1616
Travers, Bill, 235
Travers, Henry, 106, 303, 377, 413, 906, 1056, 1179, 1208, 1228, 1234, 1559, 1591, 1895
Traversée de Paris (la), **786**, 1682
Traviata 53, **1709**, 1710
Travolta, John, 170, 666, 1498
Tre aquilotti (i), **505**
Tre fratelli, **1042**
Treasure island, 22, **979**
Tree, Dorothy, 671
Tree of life (the), **388**
Treize, *voir* Tzameti
13, French street, **370**
13, rue Madeleine, **1235**
Trenet, Charles, 112, 1283, 1555
Treno popolare, 433, **758**, 980, 1630
Trenque Lauquen, **580**
37°2 le matin, **1866**
Trente neuf marches (les), **415**, 877, 895, 1114, 1497, 1592
Trésor d'Arne (le), **1033**
Trésor de Cantenac (le), **263**, 1181
Trésor de la Sierra Madre (le), 940, 1582, **1616**
Trevor, Claire, 206, 265, 328, 657, 677, 733, 940, 1425, 1683, 1705
Tribout, Jean-Paul, 1667
Tribulations d'un Chinois en Chine (les), **1125**, 1503
Tribulations de Balthazar Kober (les), **1440**
Trier, Lars von, **33**, **577**, **591**, **664**, **816**, 839, **846**, **1211**, **1217**, **1276**, **1510**, **1706**, **1728**, **1776**, **1777**, **1837**
Triesault, Ivan, 464, 993, 1249, 1282
Trieste, Leopoldo, 11, 140, 396, 552, 735, 856, 950
Triet, Justine, 1240
Trilogie d'Arno, **1849**
Trilogie de Davies, 10, **1461**
Trinder, Tommy, 361
Trintignant, Jean-Louis, 111, 201, 354, 390, 434, 476, 573, 712, 750, 771, 792, 909, 977, 1113, 1259, 1365, 1408, 1515, 1538, 1621, 1803, 1845
Trintignant, Marie, 88, 228, 805, 1729, 1803
Trio, 474, 487, **1808**
Trio infernal (le), **1766**
Triomphe de la foi (le), 1836, **1869**
Triomphe de la volonté (la), 495, **1836**
Triple agent, **985**
Triplettes de Belleville (les), **1390**
Tripplehorn, Jeanne, 3, 602
Tříska, Jan, 1129
Trissenaar, Elisabeth, 686, 1660
Tristana, 614, 673, 944, **1067**
317e section (la), **1195**
Trois chambres à Manhattan, **1904**
Trois chants sur Lénine, **784**
Trois couleurs, 874, **1365**
Trois dans un sous-sol, **287**
Trois enterrements, **227**
Trois femmes (Altman), *voir* Three women
Trois femmes (Ray), **1788**
Trois font la paire (les), **998**
Trois frères, *voir* Tre fratelli
Trois heures dix pour Yuma, 179, **369**
Trois jours du Condor (les), **599**
Trois lanciers du Bengale (les), **20**, 235, 637, 1050
Trois lumières (les), **812**, 934, 1228
Trois mousquetaires (les) (Lester), **286**, 1370
Trois mousquetaires (les) (Niblo), **1213**, 1676, 1743
Trois mousquetaires (les) (Sidney), **1676**
Trois singes (les), **1104**
Trois souvenirs de ma jeunesse, **1724**

Trois vies et une seule mort, **494**
Troisi, Massimo, 23, 308, 349
Troisième génération (la), 1662, **1700**
Troisième homme (le), **206**, 346, 695, 1136, 1677
Troisième mi-temps (la), **1841**
Troisième partie de la nuit (la), **987**
Trop belle pour toi, **1011**
Trop tard, **1637**
Trotta, Margarethe von, 568
Trou (le), **22**, 512
Trouble in mind, 301, **1415**
Trouble in Paradise, 79, **92**, 144, 659, 1571, 1821
Trouble with Harry (the), 1146, **1392**, 1556
Trovajoli, Armando, 173, 953, 1360
Troyer, Verne, 942, 1738
True grit (Coen), **227**, 1687
True grit (Hathaway), 227, **1687**
True story of Jesse James (the), *voir* Brigand bien aimé (le) (Ray)
Trueman, Paula, 926
Truffaut, François, **3**, **9**, 69, 70, **332**, **410**, **423**, 447, **615**, **617**, **638**, **721**, **733**, **799**, **810**, 877, **878**, **889**, 1046, **1190**, 1191, **1283**, 1295, **1329**, **1396**, **1400**, **1555**, **1621**, **1783**, **1787**
Truman Capote, *voir* Capote
Truman show (the), **821**
Trumbo, Dalton, 63, 1000, 1647, 1752
Trumbull, Douglas, 388, 527, 578
Trump, Donald, 48, 62, 110, 123, 164, 546, 738, 838, 865, 866, 896, 1505, 1600, 1628, 1733, 1902
Tryon, Tom, 436, 836, 1665
Tsai, Chin, 1140
Tsai, Ming-liang, **460**, **602**, **1115**, **1207**, **1776**
Tsar, **85**, 1338
Tsereteli, Nikolaï, 566, 981
Tsingos, Christine, 1451
Tsubouchi, Yoshiko, 902
Tsuburaya, Eiji, 1416
Tsugawa, Masahiko, 750
Tsukasa, Yōko, 471, 602, 793, 1013, 1178, 1310, 1521
Tsukida, Ichirō, 1797
Tsukioka, Yumeji, 1252
Tsukuba, Yukiko, 779
Tsuruta, Kōji, 1586
Tsushima, Keiko, 397, 1586
Tsuyuguchi, Shigeru, 288, 694, 1359
Tu ne m'oublieras pas, *voir* Remember my name
Tu seras jugé, *voir* Stranger on horseback
Tu seras un homme, mon fils, *voir* Eddy Duchin story (the)
Tuan, Chun-hao, 680
Tubbs, William, 394, 780, 970, 992, 1549
Tuer n'est pas jouer, *voir* Living daylights (the)
Tueur à gages, *voir* This gun for hire
Tueurs (les), *voir* Killers (the)
Tueurs de dames, *voir* Ladykillers (the)
Tueurs de flics, *voir* Onion field (the)
Tuez Charley Varrick, *voir* Charley Varrick
Tuile à loups (la), **274**
Tully, Tom, 429, 451, 1022, 1301
Tumiati, Gualtiero, 11
Tumultes, **1029**
Tunes of glory, **368**
Tunique (la), 155
Tuniques écarlates (les), **1867**
Turandot, **708**, 1543
Turkel, Joe, 90, 1280, 1438
Turkish délices, **688**
Turner, Daisy, 124
Turner, Dave, 1233
Turner, Kathleen, 561, 1001, 1341
Turner, Lana, 226, 234, 239, 321, 993, 1256, 1676
Turning gate, **1768**
Turpin, Ben, 366, 701
Turtle, Cecil, 559
Turtles (the), 1794
Turturro, John, 263, 538, 1172, 1536, 1703
Tushingham, Rita, 581, 1161, 1340
Tutti a casa, **1037**, 1043
Tuttle, Frank, **409**
Twain, Mark, 253, 1243
Twelve angry men, *voir* Douze hommes en colère
Twelve chairs (the), **144**
Twelve monkeys, **926**, 1462
Twelve o'clock high, **36**, 1865
Twelve years a slave, **684**
20 million miles to Earth, **185**
20 000 years in Sing Sing, **310**
24 frames, **519**
Twentynine palms, 1166, **1860**
Twilight's last gleaming, **619**

Twilight of the ice nymphs, **325**, 1543
Twin Peaks, 40, 43, 48, **162**, 197, 429, **698**, 1317, **1351**
Twisted nerve, 1378
Two-faced woman, **23**
Two for the road, **827**
Two-lane blacktop, **1055**, 1583
Two lovers, **576**, 590
Two mules for sister Sara, *voir* Sierra torride
Two rode together, **794**
Two seconds, **340**
2000 maniacs, **540**, 1590
2001, a space odyssey, 17, 388, **527**, 548, 578, 630, 1055, 1201, 1253, 1323, 1382, 1425, 1794, 1905
Two weeks in another town, *voir* Quinze jours ailleurs
Two years before the mast, **1688**
Tycoon, **1741**
Tyrrell, Susan, 10, 735, 1259, 1760
Tyson, Cicely, 977
Tyszkiewicz, Beata, 657, 895, 1093, 1490
Tzameti, **967**, 1290

Ubu enchaîné, **870**
Uccello dalle piume di cristallo (l'), **889**
Uchan, Philippe, 188, 514, 682, 1317, 1858
Uchida, Tomu, **617**, **691**, **1761**
Udvarnoky (frères), 1665
Ueda, Akinari, 1345
Ueda, Shin.ichirō, **1504**
Uehara, Ken, 327, 515, 595, 601, 774, 1107, 1235, 1237, 1342, 1714, 1781, 1820, 1874, 1883
Uehara, Misa, 1434
UFA, 156, 163, 780, 1059, 1505
Ugetsu monogatari, 211, **1345**
Ukigumo, **616**, 1413, 1876
Ukikusa, 902, **1374**, 1635
Ukikusa monogatari, 78, 156, 216, **902**, 1374, 1584, 1635
Ukolova, Anna, 492
Ulliel, Gaspard, 64, 1765
Ullman, Tracey, 1867
Ullmann, Liv, 41, 385, 759, 1385, 1405, 1471, 1551, 1818, 1828
Ullrich, Luise, 1387
Ulmer, Edgar G., **96**, **437**, **776**, **919**, **1192**, **1486**, **1547**, **1630**
Ultima carrozzella (l'), **296**, 1834
Ultimatum, **1024**
Ultimatum des quatre mercenaires (l'), *voir* Twilight's last gleaming
Ultime razzia (l'), *voir* Killing (the)
Ulysse, **1733**
Ulysse, souviens-toi, *voir* Keyhole
Ulzana's raid, **407**, 1820
Umberto D., 473, **739**, 1881
Umebayashi, Shigeru, 275, 442, 757
Umemura, Yōko, 761
Un air de famille, **997**, 1475
Un Américain à Paris, **71**, 952
Un Américain bien tranquille, *voir* Quiet American (the)
Un ange à ma table, **685**
Un après-midi de chien, *voir* Dog day afternoon
Un autre regard, **356**
Un baquet de sang, *voir* A bucket of blood
Un bellissimo novembre, **1154**
Un borghese piccolo piccolo, **789**
Un carnet de bal, **4**, 353, 378, 1418
Un château en Enfer, *voir* Castle keep
Un chien andalou, 328, **1644**
Un cœur en hiver, 125, **1299**
Un cœur pris au piège, *voir* Lady Eve (the)
Un collier pour ma bien aimée, **576**
Un condamné à mort s'est échappé, **28**, 1337
Un condé, **1167**
Un conte de Noël, **1014**, 1530
Un coup de pistolet, **324**
Un couple (Mocky), **1820**
Un couple (Naruse), **1883**
Un couple épatant, **1472**
Un couple parfait, *voir* A perfect couple
Un cri dans la nuit, *voir* Evil angels
Un crime dans la tête, *voir* Manchurian candidate (the)
Un déjeuner de soleil, **1248**
Un, deux, trois, *voir* One, two, three
Un dimanche à la campagne, 398, **1507**
Un drôle de paroissien, **258**, 448, 869
Un ennemi du peuple, **1097**, 1690
Un envoyé très spécial, *voir* Too hot to handle
Un été avec Monika, **86**
Un été capricieux, **1623**
Un été en Louisiane, *voir* Man in the Moon
Un été inoubliable, **10**

Un été 42, *voir* Summer of '42
Un été sans eau, **1103**
Un film d'amour, **1760**
Un flic, 776, **932**, 1321
Un frisson dans la nuit, *voir* Play Misty for me
Un goût de miel, *voir* A taste of honey
Un héros, **1907**
Un héros très discret, **712**
Un homme à brûler, *voir* Un uomo da bruciare
Un homme dans la foule, **142**
Un homme de fer, *voir* Twelve o'clock high
Un homme est passé, *voir* Bad day at Black Rock
Un homme et une femme, 638
Un homme marche dans la ville, **1369**, 1906
Un homme nommé Cheval, *voir* A man called Horse
Un homme perdu, *voir* Verlorene (der)
Un homme traqué, *voir* A man alone
Un jeu risqué, *voir* Wichita
Un jeune homme rebelle, **1173**
Un jour à New York, 40, **1648**, 1747
Un jour aux courses, **362**
Un jour avec, un jour sans, **1161**
Un jour sans fin, *voir* Groundhog day
Un jour un chat, **1231**
Un justicier dans la ville, 789
Un lac, **1847**
Un linceul n'a pas de poches, **1578**
Un long dimanche de fiançailles, **1230**
Un mariage, *voir* A wedding
Un mariage à Boston, *voir* Late George Apley (the)
Un marito per Anna Zaccheo, **1807**
Un mauvais fils, **1158**
Un merveilleux dimanche, **1866**
Un meurtre sans importance, *voir* A slight case of murder
Un monde, fou, fou, fou, fou, *voir* It's a mad mad mad mad world
Un monde parfait, *voir* A perfect world
Un monde presque paisible, **707**
Un monsieur de compagnie, **1498**
Un nid de gentilhommes, **1093**
Un nommé Cable Hogue, *voir* Ballad of Cable Hogue (the)
Un numéro du tonnerre, *voir* Bells are ringing
Un pacte avec le Diable, *voir* Alias Nick Beal
Un papillon sur l'épaule, **182**
Un petit carrousel de fête, **1806**
Un pilota ritorna, 93, **243**, 284
Un poisson nommé Wanda, **816**
Un pont trop loin, **158**
Un prophète, 604, **1658**
Un revenant, 225, **236**, 544
Un roi à New York, 1117, **1898**
Un roi sans divertissement, 28, **192**, 274, 923
Un sacré bordel, *voir* A fine mess
Un seul amour, **276**
Un si doux visage, *voir* Angel face
Un singe en hiver, 9, **1860**
Un soir de rixe, *voir* Waterloo road
Un soir, un train, **507**
Un temps pour l'ivresse des chevaux, **679**
Un temps pour vivre..., 358, **844**
Un tramway nommé Désir, 65, **105**, 475, 552
Un trou dans la tête, *voir* A hole in the head
Un type méprisable, **1404**
Un uomo da bruciare, **1752**
Un Yankee dans la RAF, **1865**
Una donna ha ucciso, **823**
Unagi, 536, **1138**
Unbearable lightness of being (the), *voir* Insoutenable légèreté de l'être (l')
Unbreakable, **1085**
Uncertain glory, 1732, **1743**, 1869
Unconquered, **998**
Under Capricorn, 407, **1288**, 1356
Under the volcano, **1464**
Undercover man (the), **1566**
Undercurrent, **264**
Underdown, Edward, 243
Underground (Asquith), **1131**
Underground (Kusturica), 1451
Underworld, 60, **67**, 379, 1280
Underworld USA, **1477**
Une affaire de cœur, **1134**
Une affaire de famille, **365**, 374, 1737
Une affaire de femmes, **88**, 711
Une allumette pour trois, *voir* Three on a match
Une auberge à Tōkyō, **1799**
Une auberge à Ōsaka, **1236**
Une aussi longue absence, 285, **1486**
Une autre femme, *voir* Another woman
Une aventure de Buffalo Bill, *voir* Plainsman (the)
Une aventure de Salvator Rosa, **85**
Une balle signée X, *voir* No name on the bullet

Une bataille après l'autre, **1277**
Une belle fille comme moi, 423, **617**, 1017, 1840
Une belle journée d'été, **338**, 844
Une blonde émoustillante, **339**, 736, 1623
Une chambre aux murs épais, **635**
Une chambre en ville, **33**, 115
Une chante, l'autre pas (l'), **1835**
Une étoile est née, *voir* A star is born
Une étrange affaire, **1313**
Une femme a tué, *voir* Una donna ha ucciso
Une femme cherche son destin, *voir* Now voyager
Une femme dangereuse, *voir* They drive by night
Une femme de Tōkyō, **80**, 128, 295
Une femme diabolique, *voir* Queen bee
Une femme disparaît, 74, 220, 249, 291, **897**, 1195, 1389, 1420
Une femme dont on parle, **131**
Une femme douce, **509**
Une femme en enfer, **1274**
Une femme est une femme, 218, **1003**
Une femme et ses masseurs, **416**
Une femme indomptée, **1235**
Une femme mariée, **144**
Une femme qui s'affiche, *voir* It should happen to you
Une femme sous influence, **606**, 847, 999
Une guillotine pour deux, **1708**
Une heure près de toi, *voir* One hour with you
Une histoire d'amour, **641**
Une histoire simple, **1681**
Une incroyable histoire, *voir* Window (the)
Une journée particulière, **873**
Une leçon d'amour, **1853**
Une longue journée qui s'achève, *voir* Long day closes (the)
Une nuit à Casablanca, *voir* A night in Casablanca
Une nuit à l'Opéra, *voir* A night at the Opera
Une nuit en Enfer, **308**
Une nuit très morale, **1554**
Une page folle, **1780**
Une passion, 669, **1828**
Une petite sœur pour l'été, **1107**
Une place au soleil, *voir* A place in the sun
Une poule dans le vent, **529**
Une question de vie et de mort, **289**, 1050
Une riche affaire, *voir* It's a gift
Une sale histoire, **1888**
Une semaine de vacances, **577**
Une séparation, **1758**
Une si jolie petite plage, **1327**
Une soirée étrange, *voir* Old dark house (the)
Une vie difficile, **9**, 173
Une ville d'amour et d'espoir, **1814**
Unearthly stranger, **1019**
Unfaithfully yours, **892**
Unforgiven (Eastwood), **622**, 734, 876, 944, 1177, 1499
Unforgiven (the) (Huston), **620**
Unger, Deborah Kara, 44, 625, 1036
Unholy three (the), **1568**
Uniformes et jupon court, *voir* Major and the minor (the)
Uninvited (the), **743**
Union Pacific, **858**, 864
Union station, **121**
United Artists, 1226
Universal, 14, 87, 213, 408, 515, 560, 752, 809, 943, 1078, 1126, 1210, 1291, 1310, 1336
Unknown (the), 356, **899**, 1227, 1329, 1563
Unknown Chaplin, **1642**
Unrueh, **1272**
Unsuspected (the), **960**
Untel, père et fils, **1265**
Untergang (der), 579, **1406**
Untouchables (the), *voir* Incorruptibles (les)
Uomini contro, 484, **1753**
Uomini sul fondo, **1757**
Uomo dalla croce (l'), 93, 284, **699**, 704, 962, 1452, 1744
Up the down staircase, **708**
Urabe, Kumeko, 1870
Uranus, **1646**
Urashima, Tarō, 873, 1107
Urfé, Honoré d', 1581
Urga, **24**
Urgences, 497, **1810**
Urquhart, Robert, 770
Urzì, Saro, 204, 217, 243, 314, 856, 1031, 1090, 1613, 1755
Ustinov, Peter, 63, 67, 97, 439, 1222, 1228, 1488, **1740**
Usual suspects, **1350**
Utagawa, Kuniyoshi, 229

Uzak, 193, **1184**, 1386
Uzuner, Muhammet, 546

Va d'un pas léger, **307**
Va-et-vient, **715**
Va savoir, **729**
Va, vis et deviens, **1017**
Väänänen, Kari, 458, 879, 957, 1079
Vacances à Venise, *voir* Summertime
Vacances de monsieur Hulot (les), 21, **241**, 1818
Vacances de Noël, *voir* Christmas holiday
Vacances portugaises (les), **571**
Vacances romaines, *voir* Roman holiday
Vadim, Christian, 1839
Vadim, Roger, **111**
Vagabond de Tōkyō (le), **61**
Vai e vem, *voir* Va-et-vient
Vaisseau fantôme (le) (Curtiz), *voir* Sea wolf (the)
Vaisseau fantôme (le) (Robson), *voir* Ghost ship (the)
Vaja-Pchavela, 750
Val d'enfer (le), **271**, 378, 802
Valberg, Birgitta, 311
Valderi, Xenia, 358, 609
Valenti, Osvaldo, 85, 168
Valentin, Albert, **384**, **1894**
Valentin, Barbara, 442, 1561
Valentine, Joseph A., 56
Valentine, Paul, 626
Valentino, Rudolph, 315, 823, 995, 1132
Valère, Simone, 358, 482, 1874
Valeri, Franca, 473, 1047
Valérie, Jeanne, 1495, 1687
Valerie a týden divů, **1127**
Valerii, Tonino, **251**
Valéry, Paul, 1151
Valetti, Rosa, 857
Vallée, Jean, **535**
Vallée, Marcel, 501
Valle, Maurício do, 614, 1203
Vallee, Rudy, 213, 887, 892
Vallée de la peur (la), *voir* Pursued
Vallée des abeilles (la), **1069**, 1691
Vallès, Jules, 1565
Valletti, Aldo, 768
Valli, Alida, 11, 14, 203, 206, 223, 390, 465, 951, 1063, 1486, 1515, 1754, 1845, 1904
Valli, Romolo, 110, 209, 692, 789, 988, 1156, 1330, 1612, 1740
Vallone, Raf, 61, 86, 145, 436, 473, 662, 812, 935, 1049, 1755, 1818
Vallotton, Félix, 367, 1722
Valmont, **1058**
Valmy, André, 123, 179, 557, 1327, 1369, 1428
Valori, Bice, 950
Valse d'amour, *voir* Tolgo il disturbo
Valse dans l'ombre (la), *voir* Waterloo bridge (LeRoy)
Valseuses (les), **235**, 476, 1698
Vampire nue (la), **1242**
Vampires (les), 94, 252, 253, 259, 445, 476, **687**, 688, 716, 757, 763, 803, 917, 1004, 1159, 1350, 1396, 1398, 1901
Vampiri (I), **922**
Vampyr, 27, 260, 281, 385, **716**, 783, 996, 1832
Van Cleef, Lee, 44, 81, 392, 554, 573, 631, 714, 903, 1294, 1609
Van Daële, Edmond, 247, 1103, 1468, 1491, 1526
Van Devere, Trish, 891
Van Doren, Mamie, 1275
Van Dyke, W. S., **185**, **553**, **860**, **1198**, **1510**
Van Eyck, Peter, 46, 394, 1281, 1318, 1641
Van Fleet, Jo, 296, 1100, 1204, 1274, 1620, 1722, 1729
Van Gogh, Vincent, 219, 1014, 1150, 1193
Van Hool, Roger, 1831
Van Parys, Georges, 308, 342, 544, 1221
Van Sant, Gus, **384**, **479**, **1018**, 1112, 1187, **1197**, **1717**, 1763, **1809**
Van Gogh, **1150**, 1629
Vančura, Vladislav, 1623, 1691
Vandevelde, Christophe, 52, 967
Vaneck, Pierre, 571, 573, 603, 1251
Vanel, Charles, 66, 131, 176, 188, 195, 240, 343, 359, 394, 511, 533, 604, 612, 658, **781**, 788, 797, 831, 838, 860, 920, 941, 1031, 1042, 1075, 1175, 1525, 1599, 1880, 1889
Vangelo secondo Matteo (il), *voir* Évangile selon saint Mathieu (l')
Vanishing point, **452**, 1207
Vannier, Jean-Claude, 1219
Vanya on 42nd street, **1386**

Vaquero, **994**
Varda, Agnès, **466**, **472**, **479**, **483**, **492**, 544, **613**, **748**, **896**, **1012**, **1080**, **1552**, **1567**, **1574**, 1616, **1782**, 1794, **1835**, **1910**
Varden, Norma, 1181, 1637
Varela, Nina, 205
Varenne, Solange, 768
Varennes, Jacques, 51, 154, 225, 292
Vargas, Valentin de, 607, 1333
Variétés, 180, **1033**
Varsi, Diane, 1152, 1256, 1634
Vartan, Sylvie, 144
Varte, Rosy, 1266, 1595, 1707, 1734, 1787, 1873
Varzi, Elena, 145, 1049, 1755
Vasarely, Victor, 1601
Vášáryová, Magda, 339, 1691
Vase de sable (le), **1704**, 1882
Vasilescu, Razvan, 10, 883, 893, 1395, 1637
Vassar, Queenie, 1056
Vassort, Cécile, 1375
Vatanen, Jussi, 1910
Vatel, Françoise, 1210
Vattier, Robert, 276, 418, 790, 824, 1900
Vaucaire, Cora, 1221, 1486
Vaudeville, **947**
Vaudou, 59, **714**, 1307, 1790
Vaughan, Peter, 199, 1205
Vaughn, Matthew, **1630**
Vaughn, Robert, 351, 593, 1333
Vautrin, **154**
Vávra, Otakar, **1840**
Vdovichenkov, Vladimir, 492
Veber, Francis, **1489**
Věc Makropulos, **550**
Vecchia guardia, 1030, **1448**, 1878
Vecchiali, Paul, **64**, 370, **381**, **660**, **1092**, **1193**, **1490**, **1551**, 1574, **1577**
Vedovo (il), **1047**
Vedreba, **750**
Véga, Claude, 878
Vega, Isela, 164, 654
Veidt, Conrad, 169, 174, 470, 709, 777, 925, 1279, 1429, 1478
Veillée d'amour, *voir* When tomorrow comes
Vélasquez, Diego, 654, 1335, 1489, 1491
Velle, Louis, 911, 1593, 1667
Veloso, Caetano, 1529
Ven, Monique van de, 688
Venantini, Venantino, 607, 1177
Vendeuse de cigarettes du Mosselprom (la), **981**
Vengeance aux deux visages, **1217**
Vengeance d'un acteur (la), **170**, 349
Vengeance est à moi (la), 691, 694, **1299**
Vengeance mexicaine, *voir* Barbarosa
Venora, Diane, 1312, 1600
Vent (le), *voir* Wind (the)
Vent de la plaine (le), *voir* Unforgiven (the) (Huston)
Vent nous emportera (le), **1799**
Vent se lève (le) (Loach), **148**, 1135, 1212
Vent se lève (le) (Miyazaki), **355**
Ventre de l'architecte (le), **766**
Ventura, Claude, **405**
Ventura, Lino, 41, 182, 184, 700, 701, 722, 797, 943, 1177, 1344, 1367, 1372, 1652, 1722
Ventura, Ray, 447
Vénus à la fourrure (la), **344**
Vénus Beauté (Institut), **1245**
Vera-Ellen, 1648
Vera Cruz, **1639**
Vera Drake, **1459**
Vercel, Roger, 2, 45, 179
Verdi, Giuseppe, 951, 1330, 1613
Verdict (the) (Lumet), **841**
Verdict (the) (Siegel), **726**
Verdier, Julien, 1083, 1309, 1884
Verdone, Carlo, **344**, 1746
Verdú, Maribel, 1392
Verdù, Maribel, 1773
Verdugo (el), **549**
Veredas, **1654**
Vergérus, 437, 669, 1405, 1828, 1879
Verhoeven, Paul, **3**, **600**, **688**, **1254**, **1259**, **1853**, **1878**, **1882**
Vérification (la), **243**, 1693
Vérité (la), **1889**
Vérité sur Bébé Donge (la), 360, **1375**
Vérités et mensonges, *voir* F for fake
Verlaine, Paul, 4, 911, 1562
Verley, Bernard, 103, 206, 1163, 1221, 1562
Verlorene (der), **1628**
Vermeer, Joannes, 700, 731, 1287, 1491, 1567, 1814, 1897
Vernac, Denise, 1266

Vernay, Raymonde, 131
Vernay, Robert, Henri, 1307
Verne, Jules, 251, 361, 557, 587, 737, 756, 1125, 1163, 1168, 1339, 1488
Verneuil, Henri, **289**, **795**, **1269**, **1860**
Vernier, Pierre, 996
Vernon, Anne, 115, 294, 871, 970, 1584
Vernon, Howard, 898, 1223, 1318, 1485, 1749
Vernon, John, 926, 1387, 1395
Vers l'autre rive, **1172**
Vers la joie, **1782**
Vers le Sud, **1218**
Vers sa destinée, *voir* Young Mr. Lincoln
Versailles-Chantiers, **682**, 894, 1689
Versailles-Rive-Gauche, **1317**
Versini, André, 629, 759, 1067, 1245
Versois, Odile, 79, 502, 646, 723, 911, 1377
Vertiges, **1474**
Vertigo, 24, 71, 196, 392, 511, 533, **611**, 979, 1196, 1462, 1569, 1573, 1769
Vertov, Dziga, **165**, 316, **784**, **1481**, 1835, **1844**
Verts pâturages (les), **1623**
Véry, Charlotte, 1105, 1365
Véry, Pierre, 79, 99, 142, 1298, 1363
Vestiges du jour (les), *voir* Remains of the day (the)
Veuf (le), *voir* Vedovo (il)
Veuve Couderc (la), **797**, 1259, 1594
Veuve de Saint-Pierre (la), **1230**
Veuve joyeuse, *voir* Merry widow (the)
Veuve noire (la), *voir* Black widow
Veysset, Sandrine, **1712**
Vezzosi, Robert, 36
Viaccia (la), **209**
Viager (le), 1402, **1595**, 1791
Viaggio in Italia, *voir* Voyage en Italie
Vian, Boris, 150, 172, 361, 1437
Viard, Karin, 59, 115, 1178, 1246
Vibe-Müller, Titus, **581**
Vibert, François, 1173
Vichneskaïa, Galina, 105
Vickers, Martha, 120, 623, 919, 1142
Vicky Cristina Barcelona, **1757**, 1765
Victime (la), **1543**
Victoire en chantant (la), **1366**
Victoire sur la nuit, *voir* Dark victory
Victor, Henry, 147, 1282, 1885
Victor Victoria, **874**
Victory, 1287, **1295**
Vidal, Henri, 119, 1191, 1487, 1679
Vidalie, Albert, 1707
Vidange, **1576**
Vidéodrome, **709**
Vidocq, Eugène-François, 1599
Vidor, Charles, **118**, **1744**
Vidor, King, 17, 51, **58**, **121**, **206**, **278**, **379**, **770**, 783, **812**, **883**, **921**, **1243**, **1295**, **1525**, 1563, **1588**, **1615**, **1859**
Vie à l'envers (la), **186**, 1880
Vie aquatique (la), **490**
Vie comme maladie (la), **1577**, 1607
Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la), 536, 614, **673**, 1377
Vie d'Adèle (la), **718**
Vie d'Émile Zola (la), *voir* Life of Emile Zola (the)
Vie d'Oharu, femme galante (la), **1443**
Vie d'un honnête homme (la), **262**
Vie de Bohème (la), **1079**
Vie de château (la), **1014**
Vie de famille (la) (Doillon), **1599**
Vie de famille (la) (Zanussi), **1832**
Vie de Jésus (la), **1355**, 1533, 1553
Vie de plaisir (le), **1894**
Vie des autres (la), **178**
Vie des morts (la), **738**
Vie en rose (la), **383**
Vie est belle (la) (Benigni), *voir* Vita è bella (la)
Vie est belle (la) (Capra), *voir* It's a wonderful life
Vie est un long fleuve tranquille (la), **633**, 664, 1737
Vie et rien d'autre (la), **737**, 1019
Vie facile, *voir* Easy living
Vie future (la), *voir* Things to come
Vie heureuse de Léopold Z. (la), **488**
Vie invisible d'Eurídice Gusmão (la), **1168**
Vie nouvelle (la), **574**
Vie passionnée de Vincent Van Gogh (la), *voir* Lust for life
Vie peu ordinaire de dona Lihares (la), **1218**
Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre (la), *voir* Private lives of Elizabeth and Essex (the)
Vie privée d'Henry VIII (la), *voir* Private life of Henry VIII (the)

Vie privée de Sherlock Holmes (la), *voir* Private life of Sherlock Holmes (the)
Vie rêvée des anges (la), **20**
Vie secrète de Walter Mitty (la), *voir* Secret life of Walter Mitty (the)
Vieil homme et l'enfant (le), 536, **766**
Vieille fille (la), **1912**
Vieille dame indigne (la), **341**, 1546
Vieille fille (la), *voir* Old maid (the)
Viens chez moi..., **1449**
Vierge des tueurs (la), **1510**
Vierge mise à nu... (la), **1148**
Vierges (les), **1831**
Vierges de Satan (les), **1509**
Viertel, Peter, 351, 533, 634
Vietnam war (the), **563**, 863
Vieux chats (les), **1266**
Vig, Mihály, 31, 266, 767, 1208, 1298, 1467
Vignal, Caroline, **1908**
Vignal, Pascale, 737
Vigny, Alfred de, 1785
Vigo, Jean, **56**, 343, **728**
Vikings (les), 261, 297, **1002**
Vila, Janine, 555
Vilallonga, José Luis de, 289, 537, 1590, 1782, 1793
Vilar, Jean, 179, 472, 535, 818, 924, 1530, 1552, 1567, 1574, 1606
Vilbert, Henri, 1900
Vilers, Vania, 119
Villa-Lobos, Heitor, 1203
Village of the damned, 400, 1053, **1294**, 1484, 1494, 1677
Villalonga, Marthe, 1532, 1644
Villamil, Soledad, 1270
Villard, Frank, 321, 504, 522, 941, 959, 1326, 1705, 1906
Ville à vendre, **1792**
Ville abandonnée (la), *voir* Yellow sky
Ville conquise, *voir* City for conquest
Ville de la vengeance (la), *voir* Restless breed (the)
Ville dorée (la), 379, 1059
Ville en liesse (la), **1820**
Ville gronde (la), *voir* They won't forget
Ville portuaire, **1026**
Ville sans loi (Hawks), *voir* Barbary coast
Ville sans loi (Lewis), *voir* A lawless street
Villechaize, Hervé, 1726
Villeneuve, Denis, **273**, **579**, **924**, **1070**, **1539**, **1552**, **1850**
Villeret, Jacques, 383, 847, 1489, 1631, 1787, 1873
Villiers, François, **508**
Villon, François, 585
Vilmorin, Louise de, 1438
Vincent, Frank, 1643
Vincent, Hélène, 188, 301, 633, 807, 1205, 1562, 1752, 1904
Vincent, Jan-Michael, 1733
Vincent, Jean-Luc, 357, 1489
Vincent, June, 425
Vincent, Roland, 64, 381, 1092, 1193, 1490
Vincent, Yves, 502
Vincent, François, Paul et les autres, **353**, 1681, 1803
Vincent mit l'âne..., **1099**
21 grammes, 444, **1414**
Vingt jours sans guerre, **1061**
20 000 ans sous les verrous, *voir* 20 000 years in Sing Sing
20 000 lieues sous les mers, 275, **1339**
Vingt quatre prunelles (les), **1739**
23, **1147**
Vinneuil, Francois, *voir* Rebatet, Lucien
Vinson, Helen, 380
Vint, Alan, 1188, 1189
Vinterberg, Thomas, **182**, **839**, **1169**, **1775**
Violence et passion, **1256**
Violences à Park Row, *voir* Park Row
Violent (le), 208, 534, **1234**
Violent playground, **718**
Violent saturday, **1407**
Violette Nozière, **711**
Vipère (la), **13**, 129, 145
Vipère au poing, **375**
Virgin suicides (the), **1001**
Virginia City, **183**
Virgo, Peter, 740, 1209
Viridiana, **614**, 704, 944, 1067, 1252
Virlojeux, Henri, 294, 361, 1552, 1682, 1707, 1824
Virzí, Paolo, **1140**
Visage (le), 307, **437**, 1405
Visage d'un autre (le), **835**
Visage de femme, 470, **1875**
Visages d'enfants, 373, **457**, 737
Visages, villages, **1910**

Visconti, Luchino, 70, **83**, **100**, **110**, **679**, **728**, **951**, **1256**, **1330**, **1610–1612**
Visez cette voiture de police, **1506**
Visit (the), **594**
Visita (la), **284**
Visite de la fanfare (la), **1759**
Visiteur (le) (Dréville), **154**, 507
Visiteur (le) (Ray), *voir* Agantuk
Visiteur du musée (le), **518**
Visiteurs du soir (les), 141, 268, **1446**
Visitors (the), **1054**, 1123, 1284, 1364, 1533
Vissières, Charles, 79, 204, 1101, 1327, 1734
Vita, Helen, 68, 1265
Vita è bella (la), **1135**
Vitali, Leon, 1183
Vitelloni (i), **735**
Viterelli, Joe, 542
Vitez, Antoine, 434
Vitold, Michel, 154, 280, 361, 468, 510, 792, 1163, 1522, 1538, 1667
Vitrac, Jean-Louis, 1781
Vitti, Monica, 358, 712, 811, 855, 953, 1063
Viva, 492
Viva Villa, **1013**
Viva Zapata, **76**, 1499
Vive l'amour, **460**, 602, 1207
Vive le tour , **647**
Vivement dimanche, **1621**
Vivó, José, 491, 915
Vivre, *voir* Ikiru
Vivre dans la peur, **1726**
Vivre en paix, **1164**, 1549
Vivre et aimer, *voir* Sadie McKee
Vivre et laisser mourir, **155**
Vivre libre, *voir* This land is mine
Vláčil, František, **210**, **838**, **1069**, **1691**
Vlady, Marina, 308, 468, 646, 1432, 1528, 1684
Vlaminck, Maurice de, 1698
Voci bianche (le), **558**
Vogel, Paul, 1518
Vogler, Rüdiger, 312, 625, 696, 700
Voici le temps des assassins, **927**
Voie du samouraï (la), *voir* Ghost dog
Voie lactée (la), **1146**
Voight, Jon, 26, 935, 1251, 1272, 1287, 1312
Voïna, **1145**
Voit, Mieczyslaw, 1696
Voitures qui ont mangé Paris (les), *voir* Cars that ate Paris (the)
Vol au-dessus d'un nid de coucous, 499, **1500**, 1668
Volere volare, **568**
Voleur de Bagdad (le), *voir* Thief of Bagdad (the)
Voleur de bicyclette (le), 173, **208**, 261, 554, 1610
Voleurs (les), **660**
Volga boatman (the), 644
Volkoff, Alexandre, **572**, **1264**
Volontè, Gian Maria, 237, 259, 564, 616, 631, 684, 947, 1072, 1156, 1249, 1371, 1378, 1419, 1702, 1730, 1752, 1753
Volonté du mort (la), *voir* Cat and the canari (the)
Volpone, **846**, 1623
Voltaire, 683, 858, 1619
Volver, 25, **424**, 1128
Vonderlinn, Julia, 502
Vonnegut, Kurt, 534
Vortex, **1832**
Vosgerau, Karl Heinz, 1561
Vostrčil, Jan, 210, 256, 858, 1478, 1706
Votez McKay, *voir* Candidate (the)
Vous n'avez encore rien vu, **207**
Vous ne l'emporterez pas avec vous, **147**, 482
Voutsinas, Andréas, 1660
Voyage à deux, *voir* Two for the road
Voyage à Tōkyō, *voir* Tōkyō monogatari
Voyage à travers le cinéma français, 39, **544**, 881
Voyage au bout de l'Enfer, *voir* Deer hunter (the)
Voyage au centre de la Terre, **737**
Voyage au pays de la peur, *voir* Journey into fear
Voyage de Chihiro (le), **1300**, 1449, 1594
Voyage de Felicia (le), **43**
Voyage de la peur (le), *voir* Hitch-hiker (the)
Voyage du capitaine Fracasse (le), **349**, 1460, 1803
Voyage du Prince (le), **398**
Voyage en douce (le), **431**
Voyage en Italie, **54**, 772
Voyage sans espoir, **1724**
Voyage sans retour (Farrow), *voir* Where danger lives
Voyage sans retour (Garnett), *voir* One way passage

Voyage surprise, **1849**
Voyages, **861**
Voyages de Sullivan (les), **58**, 241, 263
Voyageur de la Toussaint (le), **358**
Voyageur des siècles (le), **1404**
Voyeur (le), 5, 216, **653**, 1232
Vraie nature de Bernadette (la), **486**, 1818
Vredens dag, *voir* Dies iræ
Vuillermoz, Michel, 64, 207, 365, 514, 538, 682, 905, 1144, 1317, 1858
Vukotic, Milena, 581, 811, 948, 1903
Vuolo, Tito, 185, 1209
Vyskočil, Ivan, 1459

Wachowski (frères), **299**, **1376**
Waddington, Andrucha, **1218**
Waddington, Gonçalo, 1273
Wag the dog, **1717**
Waggner, George, **56**
Wagner, Richard, 138, 168, 237, 246, 264, 388, 426, 1018, 1217, 1619, 1775
Wagner, Robert, 202, 261, 347, 1129, 1713
Wagon master, **1598**
Wahlberg, Mark, 158, 1560, 1731
Wai, Ka-fai, 205
Wait till the sun shines, Nellie, **187**
Waits, Tom, 269, 500, 1071, 1363
Wajda, Andrzej, **439**, 807, **1030**, **1261**, **1462**
Wakao, Ayako, 57, 127, 170, 191, 645, 1077, 1374, 1792
Wake in fright, **270**
Wake of the Red Witch, **1322**, 1441, 1538, 1601, 1817
Wakhévitch, Georges, 1491
Walbrook, Anton, 26, 97, 753, 832, 838, 1244, 1319, 1622, 1677
Walburn, Raymond, 435, 1663
Waldis, Otto, 724
Wålgren, Gunn, 669
Walk the line, **1726**
Walk a crooked mile, **1831**
Walken, Christopher, 170, 628, 656, 760, 1034, 1226, 1290, 1427, 1442, 1522, 1608, 1621
Walker, Hal, **57**, **517**, **1086**
Walker, Helen, 141, 554, 1203
Walker, Johnnie, 464
Walker, Robert, 375, 1181, 1328
Walking dead (the), **1303**, 1329
Wall, Jean, 133, 978, 1708
Wallace, Richard, **1741**
Wallach, Eli, 65, 300, 397, 661, 662, 692, 714, 920, 1261, 1287, 1333, 1335, 1412, 1885
Walsh, Deabhla, **66**
Walsh, Kay, 368, 474, 647, 895, 1080, 1085, 1143, 1542, 1669
Walsh, M. Emmet, 1469, 1760
Walsh, Raoul, 19, **20**, **47**, **155**, **232**, **244**, **263**, **333**, **419**, **521**, **523**, **848**, **854**, **1024**, **1025**, **1071**, **1090**, **1095**, 1113, **1142**, **1206**, **1208**, 1243, **1336**, **1468**, **1542**, **1622**, **1689**, **1702**, **1728**, **1729**, **1743**, **1774**
Walstätten, Nora von, 1306
Walston, Ray, 1056, 1601
Walter, Jessica, 198, 814, 1538
Walters, Charles, **343**, **1066**, **1807**
Walters, Melora, 108
Walters, Thorley, 1185, 1723
Walthall, Henry B., 1828
Waltz, Christoph, 215, 260, 549, 838, 945
Wanamaker, Sam, 46, 190
Wanda, **888**
Wanda's café, *voir* Trouble in mind
Wang, Bing, **949**, **1225**, **1908**, **1909**
Wang, Hongwei, 894
War and peace, *voir* Guerre et paix (Vidor)
War game (the), **199**
War horse, **1187**
War lord (the), **645**
War of the worlds (the), *voir* Guerre des mondes (la)
Ward, Fred, 794
Ward, Janet, 396
Ward, Rachel, 534
Warden, Jack, 39, 222, 250, 542, 822, 841, 964, 1028, 1034, 1139, 1584
Wargnier, Régis, **175**, **1624**
Warhol, Andy, 277, 408, 492, 596, 928, 935, 945, 966, 1116
Waring, Richard, 835
Warlikowski, Krzysztof, **1275**
Warlock, **658**
Warnecke, Gordon, 450
Warner, David, 7, 162, 199, 203, 329, 887, 1205, 1346, 1355, 1427, 1582, 1697
Warner, H. B., 109, 147, 382, 472, 986, 1179,

1638
Warner, Jack (acteur), 278, 1750
Warner Bros, 306, 559, 644, 773, 1045, 1055, 1540, 1821
Warped ones (the), **350**, 1158
Warren, Betty, 361
Warren, Charles Marquis, **1010**, 1725
Warren, Jennifer, 396
Warren, Lesley Ann, 874, 1007, 1764
Warrender, Harold, 630
Warriors (the), **1056**
Warwick, Robert, 58, 961, 1234, 1776, 1872
Wäscher, Aribert, 695
Washington, Denzel, 1868
Washington, Fredi, 449, 881
Washington, John David, 732, 1073
Wasikowska, Mia, 278, 472
Wasp, **535**
Wasson, Craig, 71, 747, 1694
Waszyński, Michał, **1388**
Watanabe, Fumio, 194, 327, 517, 750, 885, 1570, 1571, 1814
Watanabe, Misako, 1088, 1463
Watari, Tetsuya, 61
Waterloo bridge (LeRoy), **1061**, 1428
Waterloo bridge (Whale), 1061, **1428**
Waterloo road, **818**
Waterston, Sam, 1017, 1056, 1226, 1492, 1584
Watkins, Peter, **199**, **367**, **385**, **574**, **1021**, **1096**, **1173**, **1579**, **1739**
Watling, Jack, 1082
Watling, Leonor, 1529
Watson, Emily, 816, 1187, 1320, 1440
Watson, Lucile, 1061, 1602, 1662, 1743
Watson, Wylie, 415, 480
Watt, Harry, **1244**
Watts, Naomi, 40, 397, 698, 1101, 1414, 1630
Wauthion, Claire, 965, 1246
Waver, Bernard, 662, 1111
Way, Ann, 1467
Way down Broadway, *voir* Hello, sister
Way down East, **210**
Way of a gaucho, *voir* Gaucho (the) (Tourneur)
Way out west, *voir* Laurel et Hardy au Far West
Wayans, Marlon, 1038
Wayne, David, 187, 957, 1189, 1706
Wayne, John, 34, 44, 155, 222, 230, 249, 256, 330, 618, 636, **649**, 677, 680, 710, 867, 1004, 1131, 1138, 1322, 1399, **1441**, 1504, 1538, 1608, 1647, 1687, 1741
Wayne, Naunton, 220, 776, 897, 1383, 1410, 1420, 1808, 1863
We're not dressing, **360**, 1214
We own the night, 590, **1560**
We were strangers, **351**
Weaver, Dennis, 607, 770
Weaver, Sigourney, 15, 248, 740, 1140, 1656, 1727, 1778
Weaving, Hugo, 1376
Webb, Clifton, 145, 189, 826, 1110, 1145
Webb, Jack, 6, 377, **1635**
Webb, Mary, 88
Webber, Robert, 19, 654, 822, 1512, 1775, 1795
Weber, André, 41
Weber, Jacques, 1269, 1649
Weber, Jean, 1460
Wedding march (the), **500**, 1678
Weddings and babies, **1094**
Wedekind, Frank, 1586
Wedgeworth, Ann, 1647
Week-end (Godard), 44, **329**, 1239
Week-end (Reed), *voir* Bank holiday
Weerasethakul, Apichatpong, **408**, **1248**
Wegener, Paul, **1011**, 1662
Weidler, Virginia, 1093, 1115, 1602, 1749
Weidmann, Eugen, 1756
Weill, Kurt, 558, 903, 1535, 1782
Weiner, Matthew, **565**
Weingarten, Isabelle, 1257, 1351
Weinstein, Harvey, 1378
Weir, Peter, **27**, **248**, **440**, **705**, 712, **821**, **867**, **1172**, **1649**, **1763**, **1892**
Weiss, D. B., **1430**
Weissmuller, Johnny, 553
Weisz, Rachel, 251, 625, 731, 746, 937, 1384
Welch, Raquel, 17, 286, 431, 512, 603
Welcker, Gertrude, 716
Welcome, **340**
Welcome to L. A., **301**, 1258
Welcome to the dollhouse, **345**
Weld, Tuesday, 281, 1277, 1356
Welfare, **498**
Weller, Peter, 400
Welles, Gwen, 233

Welles, Orson, **118**, 206, 211, 380, **412**, 549, 578, **597**, **607**, 636, **672**, 751, **779**, 822, **875**, 946, 1046, **1281**, 1308, **1320**, 1336, 1407, **1492**, 1565, 1625, 1634, 1719, 1771
Wellman, William A., **281**, **313**, **449**, **451**, **608**, **610**, 731, **765**, **787**, **841**, **929**, **973**, **1057**, 1292, **1457**, **1556**, **1564**, **1587**, **1655**
Wells, H. G., 328, 392, 413, 654, 1163, 1574, 1754
Welsh, Kenneth, 162
Welt am Draht, 1376, **1561**, 1677
Wendell, Howard, 1286
Wender, Wim, **423**, **700**, **1337**, **1589**
Wendkos, Paul, **120**
Went the day well ?, **870**
Wepper, Fritz, 1440, 1680
Werckmeister harmóniák, *voir* Harmonies Werckmeister (les)
Werewolf of London, **1369**, 1374
Werfel, Franz, 847
Werich, Jan, 1231, 1589
Werker, Alfred L., **6**, **693**, **1846**
Werner, Oskar, 29, 46, 97, 579, 638, 1190
Wernicke, Otto, 82, 751
Wertmüller, Lina, **181**
Wesele, *voir* Noces (les)
Wessely, Paula, 1244
West, Dominic, 513
West, Judi, 719
West, Julian, 716
West, Mae, 849, 1516, 1526
West, Samuel, 248
West Side story, 162, 338, 833, 921, **1317**
Westerfield, James, 451, 1687
Western Union, **197**
Westerner (the), **850**, 1605
Westfront 1918, **1414**
Westward the woman, **1564**
Westworld, **775**
Wexler, Haskell, 1284
Whale, James, **408**, **413**, **648**, 1061, **1318**, **1428**
What ever happened to Baby Jane ?, 981, **1357**, 1406
What price glory, **1243**
What price Hollywood ?, 731
Wheatley, Alan, 480
Wheeler, Hugh, 936
Wheeler, René, 544, 691
Whelan, Arleen, 434
Whelan, Tim, **169**
When tomorrow comes, **1279**
Where danger lives, **1360**
Where the sidewalk ends, **1301**
While the city sleeps, **645**, 1446
Whirlpool, **1617**
Whishaw, Ben, 215, 309
Whisky à gogo, **428**
Whispering chorus (the), 610, 623, **1475**
Whistler (the), **758**
Whitaker, Forest, 403, 971, 1600
White, Jacqueline, 1209
White, Leo, 1829
White dog, **1483**
White heat, 293, 512, 521, **523**, 534, 1024, 1497
White hunter black heart, *voir* Chasseur blanc, cœur noir
White zombie, **188**
Whitecross, Matt, **1025**
Whitelaw, Billie, 168
Whiteley, Jon, 22, 647
Whitford, Bradley, 506, 1889
Whiting, Leonard, 520
Whitman, Stuart, 294, 550
Whitmore, James, 512, 671, 879, 1090, 1405, 1533, 1566, 1716
Whitney, Paul, 165
Whitty, May, 60, 762, 897, 1195, 1387, 1587
Who framed Roger Rabbit, *voir* Qui veut la peau de Roger Rabbit ?
Who'll stop the rain, **1356**
Who's nailin' Paylin ?, 1524
Who's who, **1853**
Whole town's talking (the), 267, **1432**, 1769
Whorf, Richard, 1566, 1685, 1699
Why change your wife ?, 551, 1707, **1805**, 1812
Wiazemsky, Anne, 329, 456, 509, 681, 1400, 1835
Wichita, **391**
Wicked lady (the), 1477, **1479**
Wicker man (the), **560**
Wicki, Bernhard, 571, 855, **1680**, 1829
Widmark, Richard, 37, 112, 334, 347, 546, 619, 631, 658, 794, 832, 843, 845, 1072, 1112, 1205, 1209, 1432, 1441,

1587, 1690, 1793, 1824, 1826, 1857
Wieman, Mathias, 485, 772
Wiene, Robert, **174**
Wiener, Élisabeth, 1601
Wiéner, Jean, 486, 658, 722, 927, 1601, 1873
Wiest, Dianne, 77, 542, 674, 946, 1584, 1616, 1728
Wifstrand, Naima, 385, 437, 934, 1216, 1534
Wight, Peter, 985, 1459
Wilby, James, 248, 1665
Wilcox, Fred M., **84**
Wilcoxon, Henry, 92, 333, 652, 685, 818, 1551, 1590, 1749
Wild at heart, **1197**
Wild boys of the road, 1381, **1457**
Wild bunch (the), 654, 926, **1175**, 1205, 1355, 1582, 1760
Wild is the wind, **346**
Wild one (the), 1340
Wild river, **1620**
Wilde, Cornel, 554, 843, **1036**, 1127, 1208, 1285, 1535, 1542, **1627**
Wilde, Oscar, 427, 1048, 1587
Wilder, Billy, **35**, **40**, **81**, **83**, 102, 121, 144, **230**, 363, 449, **530**, 539, **624**, **635**, **705**, **719**, **836**, 995, **1031**, **1039**, **1068**, **1070**, **1303**, **1342**, **1354**, **1364**, 1372, 1559, **1601**, 1630, **1641**, **1649**, **1708**
Wilder, Gene, 752, 1344, 1852, 1862
Wilding, Michael, 895, 1288, 1807
Wiles, Gordon, **160**
Wilke, Robert J., 221, 1339, 1462, 1581
Wilkinson, Tom, 1152
Will success spoil. . . , **1686**
Willaert, Wim, 875
Willemetz, Albert, 773
William, Warren, 333, 449, 464, 772, 776, 1476, 1798, 1821
Williams, Bill, 393
Williams, Cindy, 18
Williams, Emlyn, 765, 1064
Williams, Grant, 884
Williams, Guinn Big Boy, 183, 475, 1626, 1717
Williams, Hugh, 433, 1601
Williams, John, 627, 1031, 1175, 1389, 1686
Williams, John (compositeur), 393, 817, 1368, 1570, 1671
Williams, Olivia, 488, 1261
Williams, Paul, 702
Williams, Rhys, 106, 171
Williams, Robin, 595, 725, 960, 974, 1041, 1056, 1169
Williams, Tennessee, 65, 105, 151, 475, 552, 846, 1358
Williams, Treat, 281, 615, 707, 1046, 1868
Williamson, Nicol, 427, 643, 1370, 1619
Willie Wonka and the chocolate factory, *voir* Charlie et la chocolaterie (Stuart)
Willie Boy, 540, **1753**
Willis, Bruce, 89, 170, 389, 909, 926, 1085, 1196, 1391, 1519, 1809, 1899
Willis, Gordon, 152, 1186
Willmer, Catherine, 189
Willmott, Albert, **288**
Wills, Chill, 254, 436, 1135, 1152, 1232
Wilms, André, 218, 287, 404, 430, 633, 1079
Wilms, Dominique, 1266
Wilson, Dooley, 1429
Wilson, Georges, 48, 112, 259, 323, 468, 564, 792, 987, 1486
Wilson, Lambert, 64, 97, 207, 271, 741, 766, 771, 1059, 1254, 1261, 1380
Wilson, Luke, 491
Wilson, Mary, 1476
Wilson, Owen, 490, 491, 1057, 1765
Wilson, Richard, **451**, **905**, **1763**
Wilson, Sandye, 1773
Wilson, Scott, 448, 1421
Winchester 73, **826**, 1187, 1580
Wind (the), **689**
Wind over the Everglades, **1464**
Wind that shakes the barley (the), *voir* Vent se lève (le) (Loach)
Windhust, Bretaigne, **1702**
Window (the), **1688**
Windsor, Marie, 76, 449, 540, 1010, 1209, 1285
Winfield, Paul, 619, 977, 1251, 1483
Wing and a prayer, **1716**
Winger, Debra, 427, 802
Wings, **1057**, 1086
Wings of eagles (the), **1608**
Winkler, Angela, 568, 1704, 1881
Winn, Kitty, 1189
Winnicka, Lucyna, 140, 1696
Winninger, Charles, 434, 608, 929, 1594
Winnipeg, mon amour, *voir* My Winnipeg
Winslet, Kate, 960, 961, 1152, 1346

Winsor, Kathleen, 1535
Winstanley, **890**
Winstone, Ray, 1697
Winter kills, **920**
Winterbottom, Michael, **1025**
Winters, Shelley, 240, 305, 573, 581, 613, 789, 826, 858, 1034, 1204, 1339, 1446, 1573, 1713, 1779
Winwood, Estelle, 1389, 1412, 1852, 1873
Win Min Than, 459
Wire (the), **513**, 1888
Wise, Herbert, **62**
Wise, Ray, 1351
Wise, Robert, **7**, **59**, **115**, **199**, **220**, **380**, **451**, 645, **657**, **713**, **809**, **957**, **1034**, **1123**, **1201**, **1317**, **1411**, **1446**, **1713**, **1748**, **1804**
Wise blood, **1315**
Wiseman, Frederick, **494–499**, **646**, 708, **834**, **854**, 895, **928**, **983**, **1116**, **1119**, **1122**, **1828**, **1850**, **1851**, **1854**, **1855**, **1897**, **1898**
Wiseman, Joseph, 76, 620, 1049, 1499
Wissak, David, 1860
VVitch (the), **586**, 1254
Witchfinder general, 719, **1693**, 1840
Withers, Googie, 37, 220, 1750
Withers, Grant, 230, 436, 451, 621
Witherspoon, Reese, 253, 1017, 1726
Without love, **1795**
Witness, **27**, 1407, 1905
Witness for the prosecution, *voir* Témoin à charge
Wizard of Oz (the), 299, 729, 1083, 1197, **1614**, 1651, 1659
Wod, Georges, 1884
Wolf man (the), **56**, 681, 1126
Wolf of Wall street (the), *voir* Loup de Wall street (le)
Wolfe, Ian, 419, 1787
Wolff, Alex, 599
Wolff, Frank, 238, 259, 1284
Wolheim, Louis, 262
Woman in a dressing gown (the), **1721**
Woman in green (the), **417**
Woman in the window (the), *voir* Femme au portrait (la)
Woman of the year, **474**
Woman on pier 13 (the), *voir* I married a communist
Woman on the beach, **827**
Woman on the run, **323**
Woman they almost lynched, *voir* Femme qui faillit être lynchée (la)
Woman under the influence (a), *voir* Une femme sous influence
Women (the), 51, **1602**, 1680
Women in love, *voir* Love
Wonder boys, **473**
Wonderful country (the), *voir* Aventurier du Rio Grande (l')
Wong, Émilie, 567
Wong, Anna May, 180, 776, 1071, 1105
Wong, Faye, 1073
Wong, Kar-wai, **294**, **439**, **442**, **757**, **1073**, 1539, **1650**, **1794**, **1805**
Wong, Victor, 373
Wong Howe, James, 182, 521, 695, 1327
Wood, Natalie, 47, 710, 738, 846, 1009, 1036, 1133, 1317, 1506, 1607, 1695
Wood, Sam, **362**, **823**, **1264**, **1613**, **1666**
Wood Jr., Edward D., 32, 373, **442**, 514, 593, 636, **796**, **967**, 1220, **1329**, 1354, 1497
Woods, James, 281, 396, 682, 709, 1001, 1054, 1488, 1760
Woodward, Joanne, 475, 552, 675, 1062, 1370
Woodward, Morgan, 296
Wooley, Monty, 891, 995, 1813
Woolf, Virginia, 305
Woolrich, Cornell, *voir* Irish, William
Woolvett, Jaimz, 622
Worden, Hank, 162, 230, 618, 710, 1182, 1441, 1598, 1647
Wordsworth, William, 1607
World (the), **1534**
World according to Garp, *voir* Monde selon Garp (le)
World in his arms (the), **1728**
World is not enough (the), **414**
World of Henry Orient (the), **1016**
World of Suzie Wong (the), **1892**
Worsley, Wallace, **156**, **1004**, 1051, **1627**
Worthalter, Arieh, 406
Woyzeck, 1231, **1505**
Wozzeck, **1275**
Wray, Faye, 70, 500, 882, 1132, 1442, 1496,

1690, 1786
Wrestler (the), **1507**
Wright, Amy, 1315
Wright, Frank Lloyd, 784, 1293, 1615
Wright, Jeffrey, 1418
Wright, Joe, **478**, **1435**
Wright, Teresa, 13, 293, 521, 1234, 1520, 1722
Wright, Will, 633, 775
Written on the wind, *voir* Écrit sur du vent
Wrong man (the), 652, 1118, **1582**
Wu, Yinian, 821
Wu, Yonggang, **1466**
Wul, Stefan, 773, 1777
Wuthering Heights, 521, 1322, 1516, 1524
Wuthering Heights (Wyler), *voir* Hauts de Hurlevent (les)
Wyatt, Jane, 109, 201, 256
Wycherly, Margaret, 172, 523, 1497, 1535, 1685
Wyler, Maud, 588
Wyler, William, **13**, 51, **122**, **129**, **293**, **850**, **937**, **1049**, **1060**, **1601**, **1647**
Wyman, Jane, 35, 806, 895, 1506, 1593, 1768
Wyn, Michel, **1667**
Wyndham, John, 1053, 1294, 1520
Wyngarde, Peter, 1484
Wynn, Keenan, 233, 323, 722, 1009, 1141, 1395, 1676, 1716, 1795, 1815
Wynter, Dana, 1305, 1468
Wysocka, Lidia, 239
Wyspiański, Stanisław, 1462

X-files, **1905**
Xénophon, 1056

Y a-t-il un Français dans la salle ?, **1108**
Y a-t-il un pilote dans l'avion ?, *voir* Airplane
Y aura-t-il de la neige à Noël ?, **1712**
Yaguchi, Yōko, 1128
Yagumo, Emiko, 902, 1381
Yakusho, Kōji, 433, 438, 440, 444, 536, 689, 1016, 1138, 1239
Yakuza, 61, 73, 80, 350, 356, 386, 415, 470, 526, 585, 651, 778, 782, 885, 900, 913, 987, 1096, 1296, 1455, 1461, 1463, 1477, 1506, 1513, 1527, 1570, 1587, 1653, 1705, 1792, 1812
Yamada, Isuzu, 186, 295, 727, 761, 840, 885, 965, 1079, 1130, 1521, 1560
Yamagata, Isao, 616, 976
Yamaguchi, Shirley, 638, 784
Yamaguchi, Tomoko, 1654
Yamamoto, Fujiko, 78, 170
Yamamoto, Gaku, 1792
Yamamoto, Reizaburō, 651, 1874
Yamamura, Sō, 595, 600, 744, 810, 1088, 1342, 1347, 1473, 1790, 1874
Yamanaka, Sadao, **343**, **1109**, **1463**
Yamanouchi, Hikaru, 317
Yamazaki, Tsutomu, 174, 986
Yanagi, Eijirō, 595
Yanagi, Eijrō, 394
Yang, Edward, **338**, **641**, **1140**, **1278**, **1479**, **1908**
Yang, Kuei-mei, 460, 602, 1115
Yankovski, Oleg, 12, 85, 1020, 1841
Yanne, Jean, 186, 329, 390, 483, 762, 1324, 1420, 1506, 1624, **1684**
Yannick, **1241**
Yasui, Shōji, 863, 1444
Yates, Peter, **351**, **1703**
Yd, Jean d', 290, 502, 705, 959
Year of living dangerously (the), *voir* Année de tous les dangers (l')
Yee, Chih-yen, **1794**
Yellow sky, **1587**
Yellow submarine, 452, **1464**
Yepes, Narciso, 39, 1335
Yeux de la nuit (les), *voir* Night has a thousand faces
Yeux noirs (les), 106, **134**, 1671
Yeux sans visage (les), 94, **390**, 647, 763, 778, 922, 1020
Yi yi, **1479**
Yōjimbō, 466, 1371, 1434, **1521**
Yōkihi, **810**
Yokoo, Tadanori, 517
Yokoyama, Rie, 517
Yol, **1650**
Yolanda et le voleur, **1550**
Yoo, Joon-sang, 579, 1383
Yoo, Teo, 504
Yordan, Philip, 16, 30, 735, 812, 1009, 1422, 1788
Yordanoff, Wladimir, 997, 1246
York, Dick, 158, 1747
York, Michael, 286, 836, 1440
York, Susannah, 368, 551, 586, 1406, 1501
Yoshikawa, Mitsuko, 898, 917

Yoshimura, Jitsuko, 409, 872, 900
Yoshimura, Kōzaburō, **1178**
Yoshizawa, Takao, 750
You, 322, 374, 1654
You can't cheat an honest man, **867**
You can't take it with you, *voir* Vous ne l'emporterez pas avec vous
You only live once, 444, **994**
You only live twice, **195**
You're telling me, *voir* Dollars et whisky
Young, Alan, 336
Young, Clifton, 149
Young, Gig, 654, 1153, 1501, 1807, 1860
Young, John Lloyd, 628
Young, Karen, 1218
Young, Loretta, 92, 216, 518, 569, 1008, 1028, 1457, 1655, 1813, 1821
Young, Neil, 177
Young, Robert, 197, 812, 1066, 1349, 1548, 1715
Young, Roland, 133, 551, 938, 1093
Young, Sean, 90
Young, Terence, **619**, **1499**, **1523**, **1698**
Young, Victor Sen, 129, 160, 323, 1811
Young and innocent, 415, 1114, **1497**
Young Bess, **1143**
Young Frankenstein, *voir* Frankenstein Junior
Young lions (the), *voir* Bal des maudits (le)
Young man with a horn, **1603**, 1615
Young Mr. Lincoln, 1029, **1050**, 1672
Young pope (the), 55, **564**, 852
Young Sherlock Holmes, **334**
Yourself and yours, **1164**
Youth, **937**
Yowlachie, Chief, 618
Yoyo, **190**
Yulin, Harris, 396, 1535
Yumeji, 73, 757, 1455
Yvain, Maurice, 176, 414, 773, 1059

Zabriskie Point, **484**
Zaki, Ahmed, 1424
Zama, **592**
Zamachowski, Zbigniew, 1147, 1365, 1440
Zamfir, Gheorghe, 713, 867
Zampa, Luigi, **290**, **950**, **1164**, **1417**
Zane, Billy, 1346
Zanin, Bruno, 1522
Zanuck, Darryl F., 549
Zanussi, Krzysztof, **374**, **381**, **1104**, **1577**, 1607, 1786, **1832**
Zapasiewicz, Zbigniew, 374, 381, 1180, 1577
Zardi, Dominique, 70, 159, 246, 274, 536, 750, 859, 915, 1576, 1662
Zardoz, 392, **729**, 1614, 1619
Zavattini, Cesare, 37, 208, 1470, 1610, 1696, 1702, **1881**
Zavtra byla voïna, *voir* Demain c'était la guerre
Zazie dans le métro, **28**, 292
Zbyszko, Stanislaus, 37
Zech, Rosel, 156
Zehnacker, Jean-Paul, 1884, 1901
Zeiler, Joannes, 1037
Zelig, 152, **418**, 485
Zelniker, Michael, 1600
Zem, Roschdy, 304, 813, 909, 1017, 1458, 1748, 1864
Zeman, Karel, **587**, **819**
Zemeckis, Robert, **1100**
Zemlia, 1065, 1445, **1455**
Zemmour, Éric, 263, 555, 962, 1772
Zemmouri, Mahmoud, **1865**
Zeplichal, Vitus, 760
Zerbe, Anthony, 420, 1162, 1356
Zerkalo, *voir* Miroir (le)
Zéro, Karl, 1879
Zéro de conduite, 531, **728**, 1491, 1691
Žert, **1099**
Zeta-Jones, Catherine, 931, 971
Zhang, Fengyi, 976
Zhang, Yimou, **398**, **708**, **721**, **1861**
Zhao, Chloé, **1848**
Zhao, Tao, 129, 273, 332, 649, 894, 1534, 1559
Zheng, Junli, **821**
Zidi, Claude, **1514**
Zidi, Malik, 707
Zika, Damouré, 214, 706, 1105
Zimbalist, Efrem, 47
Zimmer, Hans, 1296
Zimna wojna, **589**
Zinnemann, Fred, **204**, **489**, **709**, **1072**, **1402**, **1722**
Zinzin d'Hollywood (le), *voir* Errand boy (the)
Zodiac, **127**, 414, 598
Zola, Émile, 122, 148, 184, 297, 435, 445, 525, 935, 961, 964, 1087, 1194, 1527, 1858, 1885

Zola, Jean-Pierre, 21, 1367
Zolnay, Pál, **749**, 901
Zonca, Erick, **20**, **1731**
Zonga, Djebril, 1912
Zoo, 895, **1116**
Zoo in Budapest, **569**
Zoppi, Matteo, **591**
Zorro, 170, 195, 386, 656, 968, 1120, 1735, 1823
Zotz, **947**
Zouc, 807
Zouheiri, Mouss, 682
Zoulou, **1456**
Zouzou, 103, 1660
Zozos (les), **1493**
Zucca, Jérôme, 617, 1840
Zucca, Pierre, **266**, **491**, **1099**, **1840**
Zucco, George, 489, 693, 1184, 1210, 1769
Zucker (frères), **1721**
Żuławski, Andrzej, **295**, **327**, **987**, **1047**, **1800**
Zurlini, Valerio, **201**, **799**, **1156**, **1767**, **1904**
Zushi, Yoshitaka, 703, 1827
Zviaguintsev, Andreï, **492**, **494**, **1115**, **1555**, **1837**
Zweig, Stefan, 759, 772, 923